This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

1242

Per. 3974 d. 217
1860 (1-2

Digitized by Google

Digitized by Google

1242

Per. 3974 d. 217
1860 (1-2

Digitized by Google

Digitized by Google

1242

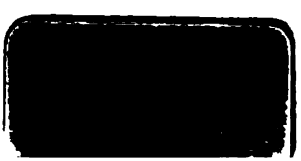
Per. 3974 d. 217
1860 (1-2

Digitized by Google

Digitized by Google

1242

Per. 3974 d. 217
1860 (1-2



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

BRITANNIQUE

Digitized by Google

PARIS. — TYP. HÊNNUYÊR, RUE DU BOULEVARD DES BATIGNOLLES, 7.

Digitized by Google

REVUE

BRITANNIQUE

REVUE INTERNATIONALE

CHOIX D'ARTICLES

extraits des meilleurs écrits périodiques

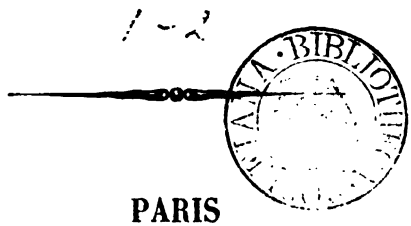
DE LA GRANDE-BRETAGNE ET DE L'AMÉRIQUE

COMPLÉTÉ PAR DES ARTICLES ORIGINAUX

SOUS LA DIRECTION DE M. AMÉDÉE PICHOT.

ANNÉE 1860. — HUITIÈME SÉRIE.

TOME PREMIER.



PARIS

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE NEUVE-SAINT-AUGUSTIN, 60.

ROTTERDAM
CHEZ M. KRAMERS,
Libraire-Éditeur.

MADRID
CHEZ BAILLY-BAILLIÈRE,
Libraire de Leurs Majestés.

NOUVELLE-ORLÉANS, A LA LIBRAIRIE NOUVELLE.

1860

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
BRITANNIQUE

MÉTÉOROLOGIE. — AGRONOMIE.

LA PLUIE.

Pas d'eau, pas de plantes. Pas de plantes, pas d'animaux. Pas d'animaux, pas d'hommes.

La bonne irrigation de la terre est un point d'une importance vitale dans les arrangements de la création. Le mécanisme mystérieux au moyen duquel elle s'accomplit est compliqué ; mais, si on le considère comme un vaste appareil destiné à pomper l'eau et à arroser la surface de notre planète, il est impossible de concevoir un système à la fois plus heureusement combiné et plus efficace.

Qu'on nous permette une supposition toute gratuite. Dans l'intérieur d'un continent quelconque, tout juste à l'endroit où, faute de véritables données topographiques, un géographe ancien eût, selon l'usage, planté un éléphant avec sa tour, est située une ferme qui, fort éloignée de tout lac ou rivière, n'est que très-parcimonieusement approvisionnée d'eau par des sources ou des puits. Il n'est pas tombé la moindre averse depuis plusieurs an-

Digitized by Google

nées. Comment le pauvre propriétaire pourra-t-il entretenir son domaine en bon état de culture? A en juger par la prédisposition au mécontentement particulière aux agriculteurs (ne les entend-on pas constamment se plaindre des rigueurs météorologiques et se répandre en récriminations contre le ciel?), notre fermier pousserait sans doute les hauts cris et pourrait bien, en désespoir de cause, abandonner sa malheureuse exploitation. Creuser un long canal pour amener l'eau de la rivière la plus voisine, et ensuite, afin d'utiliser convenablement cette eau, sillonner ses champs d'une interminable série de petites rigoles, serait un travail aussi ardu que de tenter de labourer avec des lames de canif toutes les terres arables de la Grande-Bretagne, ou de moissonner avec des ciseaux la récolte de blé de tout un royaume. Quant à irriguer ses arpents au moyen de tonneaux et de tuyaux d'arrosage, y songer serait simplement folie. Nous observions naguère, dans une coquette ville de bains, un homme occupé à arroser une vaste promenade afin d'abattre la poussière. Il se servait à cet effet d'une pompe roulante qu'un bras de levier faisait agir et qui s'alimentait à un tonneau plein d'eau. L'appareil une fois en position, le digne préposé de la salubrité publique promenait lentement le jet à droite et à gauche, et, après avoir ainsi humidifié une certaine étendue du sol, il transportait sa machine un peu plus loin, continuant de la sorte jusqu'à ce qu'un glouglou particulier du tuyau lui eût annoncé que le réservoir tirait à sa fin. Ce moment critique arrivé, notre homme cessait de pomper, et, traînant après lui son appareil, il allait renouveler sa provision d'eau à une citerne, pour venir reprendre son aspersion à l'endroit où il l'avait laissée. Cette parodie de pluie ressemblait aussi peu à une pluie véritable que le bruit de la classique feuille de tôle du théâtre ressemble peu au retentissant et solennel fracas du tonnerre. Ajoutez que, pendant le temps que mettait l'arroseur à mouiller un coin de la promenade, le coin qu'il venait de quitter était déjà à moitié sec, sans compter les longues traînées poudreuses que le jet n'avait pas atteintes. En somme, le beau Brummel, d'élégante mémoire, qui prétendait un jour s'être enrhumé au contact momentané d'un personnage d'une réserve glaciale, aurait pu bivouaquer sur la promenade en question

Digitized by Google

sans courir le risque de gagner le moindre rhumatisme. A travailler ainsi, nous prîmes-nous à penser, les habitants de l'Europe tout entière auraient beau se faire arroseurs, c'est tout au plus s'ils arriveraient à imbiber convenablement pour la culture une étendue de territoire grande comme un comté d'Angleterre ou un département français.

Par bonheur, la nature épargne toute cette peine à nos bras. Tandis que le propriétaire de notre ferme imaginaire se creuse la cervelle à chercher le moyen de se procurer le liquide fécondant, cette excellente nature travaille à le lui donner gratuitement et en abondance. Bien loin, — disons, si l'on veut, à des milliers de lieues, — une vapeur précieuse s'élève de quelque grand réservoir d'eau ou de quelque vaste contrée humide et se tient en suspension dans les airs. L'eau est l'élément vital du monde. Son incessante circulation n'est pas moins nécessaire à l'existence de notre globe que ne le sont à la santé de l'homme les ruisseaux de sang qui courent dans nos veines. Mais comme cette eau cherche toujours son niveau et qu'elle le trouve dans l'Océan, comment se fait-il qu'elle soit ramenée et répandue de nouveau sur les hauts plateaux, et même reportée jusque sur le sommet des montagnes? Comment parvient-elle aussi à se débarrasser des sels et des autres éléments étrangers dont elle a pu se charger dans le sol, ou qu'elle a pu rencontrer dans le sein de la mer, pour reprendre ensuite ses fonctions, pure et exempte de tout mélange, de toute souillure?

Le merveilleux phénomène de l'évaporation est le premier qui s'accomplisse à l'avantage du cultivateur. L'eau étant un liquide d'une pesanteur considérable, puisqu'elle pèse 860 fois plus que l'air (à une température de 15 degrés centigrades au niveau de la mer), il faut qu'elle subisse une transformation qui la rende transportable à travers l'atmosphère. C'est ce qui a lieu par sa conversion en vapeur au moyen de la chaleur. On a, dans le fait, qualifié l'Océan de grand alambic, et l'on peut regarder le soleil comme le grand distillateur. Mais parce que l'eau, mise dans une casserole sur le feu, ne passe pas à l'état de vapeur proprement dite avant d'avoir atteint une température de 100 degrés, il ne faut pas croire qu'elle ne se volatilise pas à tous les degrés inférieurs de l'échelle thermométrique. Au con-

Digitized by Google

traire, elle fournit de la vapeur à tous les degrés, bien que plus lentement et en moins grande quantité. La neige, la glace même s'évaporent dans une atmosphère dont la fraîcheur est au-dessous du point de congélation; Boyle a, en effet, trouvé qu'un glaçon pesant 2 onces le soir avait perdu 10 grains le lendemain matin; et Howard a constaté qu'une boule de neige, de 5 pouces de diamètres, avait diminué de 150 grains, — la valeur de mille gallons par acre, — dans l'espace d'une seule nuit du mois de janvier.

Il va sans dire que les grandes nappes d'eau dont le globe est couvert sont les réservoirs d'où provient originairement la vapeur nécessaire à la terre. Le docteur Halley a calculé que la quantité de vapeur fournie par la mer Méditerranée seule, dans les douze heures d'une journée d'été, n'était pas moindre de 5,280 millions de quintaux; celle qui s'exhale de la terre doit nécessairement varier selon l'humidité et la température du lieu ; mais d'après des expériences faites dans des circonstances différentes, le docteur Watson a observé qu'un acre de terre en Angleterre produisait de 2,000 à 3,000 gallons de vapeurs en 12 heures. Dans les pays chauds, après que le sol a été rafraîchi par les pluies, les émanations doivent naturellement être beaucoup plus abondantes. Et non-seulement la terre transpire de la sorte abondamment, mais il ne faut pas oublier que les végétaux, aussi bien que les animaux, dégagent constamment leur moiteur dans l'atmosphère. Les plantes engendrent beaucoup d'humidité. On voit quelquefois la matière aqueuse qui exsude par leurs pores pendre en gouttelettes aux extrémités de leurs feuilles, au point qu'on pourrait la prendre pour une rosée. La proportion de leur exsudation doit aussi dépendre de la chaleur et de l'humidité de l'air ; mais le docteur Hales trouva que des choux sur lesquels il avait expérimenté avaient dégagé 1 livre 3 onces de vapeur durant le jour, alors que des hélianthes, qui sont des agents de transpiration bien plus actifs encore, en dégageaient 1 livre 4 onces dans le même temps. Ce phénomène se manifeste aussi à un très-haut degré chez les hommes, — nous n'osons pas dire chez les dames. Il ne se dégage pas moins de 2 livres d'eau par jour de la peau et des poumons de la plupart des individus; et si une personne, par excès de

Digitized by Google

chaleur et d'exercice, vient à tomber dans un état de déliquescence particulier, elle peut, dans les 24 heures, charger l'atmosphère de 5 livres de liquide. Si l'œil pouvait tout saisir, chacun de nous paraîtrait enveloppé d'un petit nuage. « Je me rappelle, dit Watson, que m'étant un jour échauffé beaucoup en montant les échelles pour sortir du fond de la mine de cuivre d'Ecton, je remarquai, à la lueur d'une bougie, une vapeur épaisse qui s'exhalait en fumée de mon corps, et qui était visible autour de moi à la distance d'un pied et même plus. » Et voyez combien est merveilleux le procédé chimique de la nature : ces mêmes émanations, transpiration de la mer et de la terre, des plantes, des animaux et de l'homme, ne tardent pas à retomber sur le sol en tendre rosée, en pluie fécondante, ou à reparaître sous la forme du limpide filet d'eau de la fontaine tapissée de mousse. En évaluant à 35 pouces la moyenne de l'évaporation annuelle qui s'effectue sur toute la surface du globe, on a calculé que la quantité totale d'eau répandue dans l'air chaque année remplirait un réservoir d'une capacité de 94,450 milles cubes. Toutefois ce calcul, fondé sur les données de Dalton, n'est certainement pas assez élevé, car on évalue maintenant à 5 pieds la quantité moyenne de pluie que les nuages versent sur toute la terre, dans l'espace d'une année.

Mais, en second lieu, le simple fait de l'ascension et de la chute de ces exhalaisons humides, à l'endroit où elles ont été produites, serait sans utilité pour l'impatient cultivateur de notre invention. Il faut pour lui que les molécules aqueuses soient pour ainsi dire apportées de la mer à sa porte. C'est justement là l'office que remplissent les vents. Le navire qui prend sa cargaison dans un port étranger, le convoi de chemin de fer qui part avec son bagage, le tonneau roulant qui revient plein de la rivière, ne sont pas plus exacts à se rendre à leur destination que le courant d'air qui, après s'être chargé de vapeurs au vaste réservoir de l'Océan, va déposer son fardeau précieux au sein d'un continent altéré. Certains vents, comme le *Harmattan* du désert, semblent ne souffler que pour dessécher et détruire. Ils pompent avidement toute l'humidité qu'ils peuvent arracher de la terre, fanent le feuillage des plantes au point de le ré-

Digitized by Google

duire en poussière, fendent les portes et les meubles, et réduisent le corps de l'homme à l'état de momie. Mais les vents qui soufflent de la mer nous arrivent chargés d'une abondante et bienfaisante humidité; c'est ainsi que ceux qui viennent du sud-ouest et du nord visiter les côtes occidentales et septentrionales de l'Europe, en apportant avec eux la pluie, apportent en même temps la fertilité sur cette partie du monde.

En troisième lieu, cependant, une masse de vapeur flottant dans l'air, à la hauteur de 4 à 5 milles, rendrait à notre lointain cultivateur aussi peu de service qu'à un bijoutier une mine de diamants dans la lune. Comment voulez-vous qu'il la fasse descendre du ciel? Or, la quantité d'eau qui peut se soutenir en l'air, sous une forme élastique, invisible, est proportionnée à la température. Plus le thermomètre est élevé, plus l'agglomération de vapeur doit être considérable. Envisageant comme une enveloppe distincte l'atmosphère humide qui entoure le globe, on en peut exprimer la pression par des pouces mercuriels, c'est-à-dire par la quantité de mercure qu'elle peut supporter dans un tube de baromètre. Si nos mers avaient toutes la température du point d'ébullition de l'eau (100 degrés), la vapeur qu'elles produiraient serait en équilibre avec une colonne de 30 pouces environ; mais à 26 degrés, et la température de l'Océan dans les régions équatoriales ne monte jamais beaucoup au-dessus de ce chiffre, la dose de vapeur que peut porter l'air ne suffit pas à équilibrer plus de 1 pouce. A 21 degrés elle est égale à 3/4 de pouce; à 15 degrés à 1/2 pouce; et à 4 degrés à 1/4 de pouce. Donc, si un courant d'air chauffé à 26 degrés emportait à son point de départ une pleine provision de vapeur, et venait à perdre environ 5 degrés de calorique, il faudrait qu'il abandonnât un quart de sa charge, ou la moitié s'il en perdait 11 degrés. Son tonnage, qu'on nous permette le mot, diminue à mesure que diminue la chaleur : la vapeur qui s'en détache alors peut prendre une forme visible, et, si elle est suffisamment condensée, elle peut tomber en pluie sur la terre. En effet, toutes les fois qu'un courant humide rencontre un courant d'air plus froid, ou pénètre dans une région du ciel plus glacée, où toutes les fois que l'atmosphère est trop chargée d'humidité pour supporter un surcroît de vapeur, l'excédant est re-

Digitized by Google

jeté et descend vers nous sous les formes visibles de brume, de brouillard, de nuage, de rosée, de pluie, de grêle ou de neige.

Mais, en quatrième lieu, quand de la vapeur ainsi transportée d'une mer éloignée s'est de nouveau transformée en eau, il est nécessaire qu'une très-grande prudence en dirige le déversement. Un nuage est un vaste réservoir contenant des milliers de tonneaux de liquide. Or, il est clair que si tout ce liquide était lâché à la fois, il causerait un grave préjudice à la végétation sur laquelle il tomberait, et ruinerait probablement le cultivateur. Il n'est pas de récoltes qui résisteraient à un pareil déluge local. Les plantes seraient tout d'un coup couchées sur le sol ; les feuilles seraient arrachées aux arbres, et d'une forêt il ne resterait plus que des perches nues qui la feraient ressembler à un navire désemparé par la tempête. Le sol même serait défoncé et entraîné par la violence du torrent jusque dans la rivière la plus voisine. Dans les villes, l'approche d'un nuage serait aussi redouté qu'en rase campagne. Les habitants n'auraient plus qu'à se réfugier au plus vite dans leurs maisons ; car, en pareil cas, les parapluies, fussent-ils de tôle, ne prêteraient qu'un abri fort précaire. Il y a d'ailleurs plus d'un exemple de calamités de cette espèce ; mais ce qui, heureusement, n'est que l'exception deviendrait la règle, si la décharge d'un nuage n'était pas mesurée avec la plus scrupuleuse précision. En 1718, une trombe ravagea une lande dans le voisinage de Colne (Lancashire) et, labourant le sol jusqu'au roc vif, à une profondeur de sept à huit pieds, y creusa un vaste gouffre, sur une étendue de plus d'un quart de mille, et emporta une dizaine d'arpents de terre. « La première brèche par laquelle l'eau s'était précipitée, dit le docteur Richardson, avait environ 60 pieds d'ouverture. De chaque côté du gouffre, le sol était tellement bouleversé qu'on voyait à plus de 30 pieds de distance d'énormes crevasses que quelques jours après les bergers étaient occupés à combler, de peur que leurs moutons ne tombassent dedans. Un phénomène atmosphérique bien plus fréquent encore, c'est la grêle ; et sur certains points du globe, notamment dans le midi de la France, c'est un fléau terrible. Des grêlons, pesant quelquefois jusqu'à une demi-livre, souvent si denses et si résistants qu'ils rebondissent sur le pavé, pleuvent sur la terre, où ils détruisent la

Digitized by Google

vigne, broient le blé, brisent les branches des arbres, tuent volailles, agneaux, chiens, gros gibier même, et, au besoin, rompent les os aux gens. Dans une tempête de grêle qui s'abatitt sur Offley, en 1767, un jeune homme fut tué par les grêlons : il avait eu un œil crevé et le corps tout meurtri. En 1788, un orage traversa la France, presque d'un bout à l'autre, laissant partout sur son passage des grêlons énormes, transformant les champs en marécages, renversant les arbres fruitiers, et, dans l'espace d'une heure, changeant la campagne en désert véritable. Le 1er août 1846, la capitale de l'Angleterre fut littéralement bombardée par la grêle. Le fracas occasionné par les fenêtres et les vitrages était effrayant. Il y eut 7,000 carreaux de brisés au palais du Parlement, un plus grand nombre encore à la manufacture de Broadwood et à d'autres grandes usines; enfin dans quelques rues c'est à peine s'il resta une seule vitre intacte. Nos grêlons d'Europe ne sauraient toutefois être comparés à la formidable mitraille que de temps à autre le ciel lance sur les campagnes de l'Inde. En 1855, le docteur Buist lut à l'Association Britannique un mémoire dans lequel il rendait compte d'une certaine variété d'orages particuliers à l'Hindoustan : dans quelques cas, des grêlons gros comme des citrouilles, et dans d'autres des blocs de dimensions encore plus énormes avaient été précipités sur le sol ou avaient défoncé les toits comme des boulets de canon. Non-seulement il y avait eu des bœufs abattus et des hommes blessés grièvement; mais, le 12 mai 1853, 84 personnes et 3,000 animaux de bétail avaient été tués dans un ouragan accompagné de grêle dans les monts Himalaya, au nord de Peshawar.

Heureusement, ce sont là des événements exceptionnels. Tout avantageux qu'ils peuvent être pour les vitriers, ils ne sauraient manquer d'être excessivement désagréables pour les propriétaires de fermes et de maisons. Le procédé au moyen duquel le contenu d'un nuage ordinaire se répand sur le sol est bien moins brusque et bien plus bénin. Au lieu de descendre en nappe, l'eau découle doucement, à travers l'air, en gouttelettes d'un quart de pouce de diamètre chacune, comme si elle passait par un tamis. Le liquide est pour ainsi dire réduit en poussière, afin qu'il puisse se répandre sur une vaste étendue et tomber sans froisser une seule feuille, sans abattre un seul brin d'herbe. Le

Digitized by Google

travail, commencé doucement, se continue de même, à mesure que le nuage se transporte lentement d'un champ à un autre, arrosant chaque pouce de terrain, mouillant chaque plante, depuis le stérile chardon jusqu'au chêne majestueux. Pareil mode d'irrigation n'est-il pas fait pour plonger en extase quiconque, doué d'une intelligence suffisante pour comprendre les besoins du sol, et d'assez d'expérience pour apprécier la difficulté d'y faire face à l'aide de moyens artificiels, observerait pour la première fois de sa vie le déchargement d'un de ces navires aériens?

Mais, quel que fût le plaisir que lui causât cet approvisionnement d'eau tout particulier, notre cultivateur imaginaire reprendrait sans doute bien vite ses jérémiades habituelles, s'il n'avait l'assurance de voir de nouveaux nuages se former et se déverser périodiquement à son profit. Il y a des contrées tropicales où il ne pleut jamais, et d'autres où il ne pleut que rarement. Sur la terre des Pharaons et dans certaines parties du pays du Prophète, une ondée est un phénomène presque aussi curieux que l'est pour nous une trombe ou la chute d'un aérolithe. Au Pérou, le parapluie est un meuble inutile; à peine a-t-on deux ou trois fois dans la vie l'occasion de s'en servir. Lorsque la *serenidad perpetua* de ce pays fut troublée par des pluies au commencement du dix-huitième siècle, cet événement incommoda si fort la population, qu'une épidémie se déclara dans son sein; et en 1790, lorsqu'une simple averse tomba sur la ville de Lembeyeque, elle renversa plusieurs maisons; il est vrai qu'on bâtit là tellement à la légère, qu'un ouragan de grêle, comme ceux qui désolent la France ou les Indes, réduirait toute une ville en poussière en un tour de main.

Il y a eu aussi dans diverses parties du globe des sécheresses très-prolongées. Du temps d'Achab, la terre d'Israël demeura fort longtemps sèche, par suite des invocations d'Elisée; car celui-ci « pria pour qu'il ne plût point, et il ne plut point sur la terre durant trois ans et six mois. » De 1827 à 1830, une grande sécheresse a régné dans les Pampas. Pendant ce *gran seco* (au dire de sir F. Head), toute la végétation a manqué; la campagne avait l'aspect d'une grande route poudreuse; le sol avait été tellement bouleversé, que les marques qui indiquaient les limites des propriétés étaient disparues, et qu'il s'ensuivit

Digitized by Google

de nombreuses contestations entre les riverains. Les bestiaux périssaient de toutes parts faute d'eau et de nourriture ; un propriétaire de San-Pedro perdit à lui seul 20,000 têtes de bétail, et la multitude des animaux qui se ruèrent sur le Parana fut si considérable, qu'il en mourut plusieurs centaines de mille, soit engloutis dans les eaux, soit pour avoir bu à l'excès, soit pour n'avoir pu se dépêtrer de la bourbe qui encombrait les bords du fleuve.

Cependant, à part ces cas locaux ou transitoires, notre cultivateur pourrait reconnaître que la nature a réglé l'irrigation de la terre selon les exigences du climat et de la position géographique. En principe général, la quantité de pluie augmente à mesure que l'on s'avance des pôles vers l'équateur. Dans les contrées où le soleil est l'agent principal de l'évaporation, on doit s'attendre à ce qu'une averse ne soit pas une petite affaire. « Un nuage tout noir, qui s'était formé subitement, dit M. Burchell, déversa son contenu sur nous en un instant, peut-être en moins d'une minute, inondant tout avec l'impétuosité d'un torrent. La terre, auparavant brûlée, fut, dans le court espace de cinq minutes, couverte de véritables étangs. » La meilleure description qu'on puisse donner de quelques-unes de ces pluies tropicales, c'est de leur appliquer celle que, dans son langage pittoresque, un paysan faisait à M. Rowell d'un orage survenu en Angleterre. « Les nuages, disait cet homme, paraissaient si près de la terre qu'à peine si l'on aurait pu passer dessous : il ne tomba pas de pluie, le nuage s'abattit tout d'une pièce sur le sol. » On serait vraiment tenté de croire que Kühleborn, le génie aquatique du célèbre roman d'*Ondine*, de La Motte-Fouqué, s'est mis en route avec des intentions tout à fait diluviennes, si ces soudaines explosions de nuages n'étaient pas ordinairement d'aussi courte durée qu'elles s'opèrent avec violence.

Une autre loi générale en hygrométrie, c'est que la chute de la pluie décroît à mesure que l'on quitte les plages d'un continent pour s'enfoncer dans l'intérieur ; cela provient de ce qu'on s'éloigne continuellement de la grande source de la vapeur. Par la même raison, les côtes occidentales de la Grande-Bretagne reçoivent des aspersions plus abondantes que les côtes

Digitized by Google

orientales. L'immense océan Atlantique produit, en effet, une plus grande quantité de vapeur que la mesquine mer d'Allemagne. A North-Shields, il tombe une quantité moyenne de 25 pouces d'eau par an; à Caniston, sur la rive opposée, bien que presque sous la même latitude, la moyenne annuelle est de 85 pouces, ou plus de trois fois autant. Les pluies qui tombent annuellement du ciel dans la moitié orientale de la Grande-Bretagne atteignent un niveau de 27 pouces, tandis que, dans l'autre moitié du royaume, elles sont évaluées à 50 ou 55 pouces.

Dans les pays de montagnes, la quantité d'humidité va croissant, à mesure qu'on s'élève de la plaine au sommet des monts. La cause de ce phénomène a été le sujet de discussions nombreuses. Les uns attribuent ce résultat à la température peu élevée des collines; d'autres le considèrent comme une conséquence mécanique de la concentration des vapeurs; mais M. Rowell semble regarder les grands pics rocheux comme de grands paratonnerres qui dépouillent les nuages de leur électricité et forcent les globules aqueux à descendre, en les privant de l'élément qui leur sert de soutien. Quoi qu'il en soit, les brouillards qui enveloppent la cime des montagnes sont des phénomènes qui se reproduisent journellement, et l'état humide des endroits rocailleux a été constaté par un grand nombre d'observations. Ainsi, dans l'année 1845, tandis que les nuages versaient environ 20 pouces d'eau à Durham, 25 à Leeds, 31 à Carlisle et 34 à Liverpool, la quantité de pluie tombée dans les montagnes du district des Lacs s'élevait à 87 pouces pour Buttermere, à 109 pour Wastdale-Head, à 121 pour Grasmere, et à 151 pour Seathwaite en Borrowdale. Ce dernier canton avait donc reçu une aspersion sept ou huit fois aussi abondante que l'antique ville de Saint-Cuthbert, si renommée pour sa moutarde et ses vieilles filles. Ces pluies excessives, qui visitent la Grande-Bretagne, sont encore bien inférieures aux averses torrentielles qui inondent l'Hindoustan. Le colonel Sykes rapporte qu'à Malcolmpait, sur les hauteurs de Mahabuleshwar, la quantité de pluie déversée annuellement par l'atmosphère est de 302 pouces, et qu'à Cherraponjee, dans les montagnes de Cossya, elle s'élevait, en 1851, au chiffre surprenant de 610 pouces, ou 50 pieds

Digitized by Google

10 pouces ! Autre fait singulier : il suffit quelquefois d'une légère différence dans la localité pour produire une grande différence dans l'humidité. Il y a, à un mille et demi environ du lac Ennersdale, une ferme, sur l'étendue de laquelle il ne tombe que moitié autant de pluie que dans le lac même. Les forêts contribuent aussi à absorber la moiteur de l'air ; en effet, toutes les fois qu'on a abattu en partie ou en totalité de grands bois, comme jadis à Marseille [1], il s'en est suivi une décroissance remar-

[1] Voir, dans *la Pharsale*, la description de l'antique forêt de Marseille, dont il ne reste pas un seul arbre. C'est un des passages du poëme de Lucain que M. Bignan a traduits avec le plus de bonheur. (*Note du Directeur.*)

Une forêt, séjour respecté par les âges,
S'élevait, dans les airs répandant ses ombrages
Et de vastes rameaux mêlés de toute part
Opposant au soleil un sombre et froid rempart.
Là ne se trouvaient pas les Nymphes des montagnes,
Ni les Sylvains des bois, ni les Pans des campagnes,
Mais des rites sanglants, d'implacables autels,
Et des arbres sacrés du meurtre des mortels.
Si ce passé, crédule aux prodiges célestes,
Mérite notre foi, sur ces arbres funestes
L'oiseau craint de s'abattre, et dans l'épais taillis
Les monstres des forêts ne cherchent point leurs lits.
La foudre qui jaillit du flanc noir des nuages
Jamais avec les vents n'y roule les orages ;
Du souffle aérien le feuillage frustré
De son horreur native y reste pénétré.
Partout l'onde du sein des sources ténébreuses
Tombe, et des anciens Dieux les images nombreuses,
Dans leur morne tristesse et sans forme et sans art,
Sur des troncs mutilés surgissent au hasard.
L'œil s'effraye étonné de ces pâles figures
Que la rouille des ans chargea de flétrissures.
Une idole connue inspire moins d'horreur,
Tant l'aveugle ignorance ajoute à la terreur !
Le bruit court que souvent on entend, ô mystère !
Les cavernes mugir en ébranlant la terre ;
L'if courbé se redresse encor plus menaçant ;
La forêt, sans brûler, d'un feu resplendissant
S'éclaire, et des replis de leurs mobiles chaînes
D'innombrables dragons embrassent les vieux chênes.
Loin d'aborder jamais des autels odieux,
Le peuple épouvanté les abandonne aux Dieux.
Lorsque Phébus atteint la moitié de sa route,
Ou quand la nuit des cieux enveloppe la voûte,

Digitized by Google

quable dans l'humidité du pays. Un phénomène non moins intéressant, et qui pourra paraître paradoxal à beaucoup de gens, c'est que la pluie semble augmenter en quantité à mesure qu'elle approche de la terre; de sorte que, si l'on plaçait une série de pluviomètres à différentes hauteurs, comme sur les échelons d'une échelle, le pluviomètre placé le plus bas présenterait une pression plus grande que celui qui serait placé le plus haut. En effet, il pleut généralement davantage au pied d'une tour qu'à son sommet. Et la différence n'est pas insignifiante; car, tandis qu'un des pluviomètres du docteur Heberden placé sur le toit de l'abbaye de Westminster indiquait qu'il était

De ces profonds réduits le prêtre pâlissant
S'éloigne et n'ose voir leur maître tout-puissant..
César pourtant désigne aux coups de la cognée
La forêt qui, d'abord par la guerre épargnée,
Se dressait près du camp et dominait en paix
La nudité des monts de ses rameaux épais.
Mais des braves soldats la main tremble elle-même;
De cet asile saint la majesté suprême
Les arrête; en frappant ces troncs religieux,
Ils craindraient que le fer ne retombât sur eux.
Dès que César a vu ses vaillantes cohortes
Subir de la terreur les étreintes si fortes,
D'une hache intrépide il s'arme le premier,
Dans les airs la balance, aux flancs d'un chêne altier
La plonge, et leur montrant l'audacieuse empreinte :
« Frappez cette forêt et frappez-la sans crainte,
« Je prends sur moi le crime. » Il commande. A ces mots,
La foule, obéissant aux ordres du héros,
Sans adjurer la peur, mais sans vouloir déplaire,
Des Dieux et de César a pesé la colère.
L'yeuse au tronc noueux tombe avec les ormeaux ;
Puis, l'arbre de Dodone et l'aune, ami des eaux,
Le cyprès, ornement des nobles sépultures,
Pour la première fois perdant leurs chevelures,
D'un feuillage touffu dépouillés sans retour,
Accordent un passage à la clarté du jour.
La forêt tout entière, à tant de coups en butte,
S'ébranle, mais sa masse a soutenu sa chute.
A cet aspect, tandis que le Gaulois gémit,
De joie en ses remparts la jeunesse frémit.
Qui croirait, en effet, que les Dieux sans défense
Souffrent qu'impunément la terre les offense?
Mais le Destin sauva des criminels nombreux.
Le ciel n'a de courroux qu'envers les malheureux.

Digitized by Google

tombé 12^{pouces},099 d'eau, un autre, placé à la base de l'édifice, signalait 22^{pouces},608, ou près de deux fois autant.

Des expériences du même genre ont été faites à la cathédrale d'York par le professeur Phillips et M. Grey, qui ont constaté une effusion pluvieuse de 14^{pouces},903 à la hauteur de 212 pieds, tandis qu'ils ont trouvé 25^{pouces},706 d'eau dans un pluviomètre posé sur le sol. Ainsi une différence de 70 mètres dans l'élévation des lieux causait une différence de 70 pour 100 dans la quantité de pluie tombée. Pour expliquer ce phénomène curieux, on suppose généralement que les gouttes, qui sont excessivement petites au commencement de leur chute, se grossissent par la condensation de la vapeur, ou qu'elles ramassent de l'humidité à mesure qu'elles passent par les couches humides qu'elles ont nécessairement à traverser. Il faut toutefois observer que, dans un pays, la quantité de pluie qui tombe peut être considérable, bien que le nombre des jours pluvieux y soit relativement restreint. Entre les tropiques, où les nuages sont en quelque sorte prodigues de leurs effusions, il y a des saisons régulières de sécheresse durant lesquelles les indigènes ne sauraient raisonnablement compter sur la moindre pluie ; mais dans des zones tempérées, un faiseur d'almanachs peut très-bien annoncer dans le calendrier une averse pour n'importe quel jour, sans paraître violer une seule loi météorologique. En Angleterre, on devrait, semble-t-il, recourir aux vêtements imperméables pendant un laps moyen de 152 à 155 jours sur 365; dans les Pays-Bas pendant 170 jours, et à l'est de l'Irlande pendant 208. En d'autres termes, il pleut en Angleterre 1 jour sur 2, tandis qu'en Sibérie il ne pleut que 1 jour sur 6, et dans le nord de la Syrie à peu près 1 jour sur 7. Tout élevé que paraisse ce calcul, il y a dans le Royaume-Uni certains endroits où il est dépassé de beaucoup, à Manchester, par exemple. L'affreuse résidence que ce Manchester pour les gens qui aiment avant tout le beau temps et le soleil ! Un sombre et triste brouillard enveloppe la ville comme d'un crêpe 6 jours sur 7. La pluie y tombe teintée de vapeur de houille, et des rivières de suie liquide ruissellent par les rues. Il suffit de proposer à un habitant de Londres une excursion dans cette métropole du coton pour provoquer une exclamation semblable

Digitized by Google

à celle de Fuseli, se disposant à aller voir certains paysages *humides* d'un confrère : « Donnez-moi mon manteau et mon parapluie, disait-il, je vais voir les tableaux de M. Constable. »

Quelquefois, cependant, on a vu tomber des pluies d'un genre fort anormal. Vous figurez-vous, par exemple, la figure de notre cultivateur en s'apercevant que la pluie tombée sur son domaine n'est autre que du sel fondu ? Peu soucieux de saler ou de mariner sa terre, le digne homme jetterait les hauts cris. Quand de pareilles ondées de saumure ont lieu, on a trouvé les arbres tout couverts de cristaux blanchâtres, et l'herbe était devenue tellement âcre que les bestiaux ne voulaient plus y toucher que forcés par la faim. Bien qu'il ne pût être difficile d'attribuer à la mer l'origine de ces molécules salines, cependant un ouragan de chlorure de soude s'est abattu sur le comté de Suffolk, situé à vingt milles de distance de l'Océan.

Que dirait encore notre fermier d'une pluie de cendre ou de poussière ? Dans les îles Shetland, il tomba un jour du ciel une poudre noire, qui barbouilla le visage des habitants, comme si c'eût été du noir de fumée. En mer, on a souvent vu tomber une pluie fine de sable ou de cendres, provenant dans le premier cas d'un désert, et dans le second de quelque volcan, et ces matières ont couvert en couches tellement épaisses le pont des navires, qu'il a fallu les ramasser à la pelle comme de la neige. Les pluies de poussière qui désolent les Indes sont des phénomènes vraiment extraordinaires.

« Le ciel est clair, dit M. Baddeley, et l'on ne sent pas le moindre souffle ; tout à coup on voit poindre à l'horizon, à peu d'élévation, une lourde masse nuageuse, qu'on est surpris de ne pas avoir aperçue auparavant ; à peine quelques secondes se sont-elles écoulées, que le nuage a à moitié rempli l'hémisphère. Alors plus de temps à perdre, c'est une pluie de poussière : tout le monde se sauve à la débandade, et chacun rentre précipitamment au logis, afin d'éviter d'être enveloppé par le tourbillon. » Ce n'est là autre chose qu'une trombe chargée de poussière au lieu d'eau.

Notre cultivateur serait sans doute aussi peu charmé d'une pluie de soufre. On a vu des pluies jaunes dans certaines contrées de l'Europe ; et à en juger par la couleur de la substance ainsi

Digitized by Google

que par sa facilité à s'enflammer (on vous dit encore qu'on en a fait des allumettes en Allemagne), de braves gens ont présumé que ce devait être de bel et bon soufre. Cependant on sait aujourd'hui que ces pluies sont d'une nature toute végétale. Le pollen des fleurs du pin, du bouleau, de l'aune et d'autres arbres est une matière légère et jaune, qui peut facilement être transportée par la brise et déposée sous la forme d'une pluie couleur gomme-gutte.

Les pluies rouges, qu'on a prises pour des pluies de sang, sont encore plus effrayantes. Figurez-vous, dans les temps de superstition, alors que chaque hameau avait sa sorcière, et le plus mince castel son spectre, figurez-vous la consternation du bon peuple en présence d'une pluie de sang venue du ciel! En 1608, on remarqua de grosses gouttes rouges sur les murs de diverses maisons à Aix et dans les environs. Cet événement causa un tel émoi dans la population, que même les laboureurs, gaillards aux fibres solides pourtant, quittèrent les champs à toutes jambes, afin d'échapper à la pluie sanglante, convaincus que ce devait être un maléfice de Satan ou au moins d'un de ses séides. Peiresc a observé avec soin ce merveilleux phénomène, et a découvert que la couleur de cette pluie était due à un papillon qui, en sortant de sa chrysalide, laissait couler une substance vermeille, d'un aspect peu différent de celui du sang. Dans d'autres cas de pluie rouge, on a attribué la teinte particulière du liquide à la présence d'infusoires, ou de cellules infiniment petites de certaines plantes. La neige rouge des régions montueuses doit sa couleur à l'*hæmatococcus nivalis*, et la neige verte au *protococcus viridis*.

Peut-être notre cultivateur aimerait-il mieux voir tomber du ciel une pluie de beurre! C'est, à ce qu'on assure, ce qui est arrivé dans plusieurs régions du Munster et du Leinster en l'année 1695-1696. Selon l'évêque de Cloyne, ce qui fit donner le nom de beurre à cette substance, c'est sa consistance et sa couleur; elle était molle, gluante et d'un jaune foncé; elle tombait en morceaux, souvent aussi gros que le bout du doigt. Loin d'en être dégoûtés, les bestiaux la mangeaient dans les champs où il s'en trouvait, et les gens de la campagne qui avaient des maux à la tête s'en frottaient la partie malade, disant ce re-

Digitized by Google

mède efficace. On a supposé que cette exsudation graisseuse était le résultat d'une action chimique qui s'était opérée dans l'air; mais il est bien plus que probable que c'était un produit animal analogue au miellat excrété par certains insectes.

Mais il a plu bien mieux que du beurre, à en croire certains rapports météorologiques; écoutez plutôt ce passage d'une lettre communiquée à la Société Royale en 1661 : « Samedi dernier, le bruit a couru qu'il avait *plu du blé* à Tuchbrooke, village situé à 2 milles environ de Warwick. A cette nouvelle, des habitants de cette ville se sont rendus à l'endroit indiqué, où ils ont vu une grande quantité de blé répandu sur les routes, dans les champs, sur les toits de l'église, du château et du prieuré, et dans l'âtre des cheminées dans l'intérieur des maisons. Arthur Mason, qui revient du Shropshire, rapporte qu'il est tombé pareille pluie dans plusieurs parties du comté. Remercions Dieu de ce bienfait miraculeux. » Mais la savante Société, moins prompte à s'enthousiasmer, arriva à cette conclusion, que le prétendu blé n'était autre chose que des graines de lierre apportées par des étourneaux.

La pluie, quoi qu'il en soit, prend un grand nombre de formes extraordinaires, qui sont de nature à tourmenter étrangement notre pauvre cultivateur. Quelle ne serait pas, par exemple, sa consternation si, tout à coup, ses terres étaient inondées d'une pluie de chrysalides ou de vermisseaux, comme celle qu'on a vue dans le gouvernement de Tver, au mois d'octobre 1827, ou d'une averse de harengs, comme il en est tombé à Ula dans l'Argyleshire, au mois de mars 1830, ou bien d'un déluge de poissons d'autres espèces, comme aux Indes et dans plusieurs contrées du globe, ou pis encore, d'un torrent de grenouilles, comme cela a eu lieu en France? En 1804, un nuage, qui creva aux environs de Toulouse, sema la localité d'une telle profusion de ces reptiles, qu'en certains endroits il y en avait une épaisseur de trois ou quatre couches; la grande route en était comme pavée, et, pendant un long parcours, la diligence dut se frayer un passage sur leurs cadavres. Il ne manque plus après cela que des pluies de chats et de chiens... On en a souvent parlé, néanmoins ce spectacle est rare.

Mais laissons notre cultivateur imaginaire jouir en paix d'une

Digitized by Google

bonne pluie naturelle, et tâchons d'exposer succinctement la théorie que M. Rowell développe avec tant d'habileté, malgré toute sa modestie. M. Rowell entretient pour la pluie une passion véritable. Son amour pour ce phénomène l'a pris qu'il n'était encore qu'enfant. Dès sa plus tendre jeunesse, une averse avait pour lui mille charmes, et le tonnerre le fascinait. Il y pensait éveillé, il en rêvait endormi ; et, malade, alors que son corps était incapable du moindre effort, l'étude du météore favori occupait constamment son esprit. Craignant que le démon scientifique qui s'était logé dans sa cervelle n'exerçât une influence funeste sur sa santé, il fit ce qu'il put pour exorciser l'intrus, mais il n'y réussit guère : le reflet du moindre éclair, la plus légère anomalie dans le temps suffisaient pour plonger dans l'extase ce fougueux amant des nuages. Or, malgré toute notre connaissance pratique de la pluie, la théorie de ce phénomène ne nous en présente pas moins une foule de difficultés. Bien des gens même sont peut-être au fond très-étonnés qu'il ait jamais pu pleuvoir. L'eau étant plusieurs centaines de fois plus pesante que l'air, par quel moyen, s'est-on demandé, s'élève-t-elle dans l'atmosphère et s'y maintient-elle ? Comment la vapeur se condense-t-elle en molécules qui deviennent visibles à l'œil et composent les différentes espèces de nuages ? Ces molécules sont-elles simplement des gouttes d'un volume infiniment petit, de la poussière d'eau, pour ainsi dire, ou bien sont-elles vésiculaires, c'est-à-dire constituent-elles autant de petits ballons formés d'une pellicule aqueuse enveloppant de l'air ou de la vapeur ? Quelle influence les fait se condenser, et de temps en temps descendre en torrents accompagnés d'explosions d'électricité terribles, ou se congeler et former des morceaux de glace aussi gros que des oranges ou des citrouilles ?

Ces questions, ainsi que beaucoup d'autres, ont été autant d'épines dans les pieds des météorologues, épines que les théoriciens ont plus ou moins habilement tenté d'arracher. Descartes supposait que les vésicules étaient de petites sphères aqueuses auxquelles la *matière subtile* de l'espace donnait la propriété de flotter. Halley croyait que l'ascension des atomes de vapeur pouvait être due à un « *flatus* ou souffle chaud, ou peut-être à une certaine espèce de matière dont le *conatus* pouvait être contraire

Digitized by Google

à celui de la pesanteur. » Franklin prétendait que l'humidité se dissolvait dans l'atmosphère comme le sel se dissout dans l'eau; mais que, quand elle était repoussée, les molécules aqueuses étaient maintenues en suspension par leur adhérence aux molécules de l'air.

L'hypothèse de M. Rowell est celle-ci : « En raison de leur extrême exiguité, les atomes aqueux deviennent, quand ils sont entièrement enveloppés dans leurs couches naturelles d'électricité, assez légers pour pouvoir, même dans leur état de condensation le plus complet, être emportés par de faibles courants d'air; mais s'ils sont dilatés par la chaleur, leur susceptibilité à recevoir de l'électricité étant augmentée par l'extension de leur surface, ils acquièrent un état de légèreté constant et sont soutenus dans l'air par leurs couches d'électricité; s'ils se condensent alors, ils sont électrisés positivement, et sont encore soutenus par l'électricité jusqu'à ce que, perdant leur surcharge, les molécules tombent en pluie. » En d'autres termes, les atomes aqueux ont une tendance à monter quand leur charge électrique est augmentée par la chaleur, mais ils sont forcés de s'abattre quand ce surplus leur fait défaut. Si la vapeur, condensée par le froid, était dans une position à se dépouiller d'une partie de son électricité, les molécules se rapprocheraient les unes des autres, en vertu de leur attraction naturelle, et deviendraient ainsi visibles à l'état de nuages; mais, si la surcharge s'en détache en entier, elles se réunissent pour former de grosses gouttes et elles descendent en pluie. Pour expliquer les caractères particuliers d'un nuage chargé de tonnerre, M. Rowell dit qu'on peut le regarder « comme une grosse masse d'électricité entremêlée de très-petites molécules d'eau, l'une étant par rapport aux autres dans la proportion de 1,000 contre 1. » — « Voyons, continue M. Rowell, quelles seraient les conséquences de la formation de la pluie dans un pareil nuage. S'il ne se réunissait que quelques molécules de vapeur pour former une goutte, ces molécules ne se soutiendraient plus dans l'air et, dans sa chute, la goutte, en traversant la vapeur dense, augmenterait son volume au contact d'autres molécules. Or, comme l'électricité dégagée par cette agglomération de molécules se dissiperait instantanément, soit en passant à la surface du

Digitized by Google

nuage, soit en se répartissant entre les molécules qui le composent, il en résulterait un vide ou un espace raréfié au moment de la formation de la pluie, et alors, la pression soudaine de la portion environnante du nuage dans l'espace mettant un plus grand nombre de molécules en contact, il y aurait une plus grande quantité de pluie formée. »

Nous n'entreprendrons pas d'apprécier exactement jusqu'à quel point cette théorie est originale. A vrai dire, la doctrine des atmosphères électriques a été mise en avant sous une forme ou une autre par Eeles, Monge, Eason et autres savants, et l'influence de l'électricité sur les divers phénomènes de la pluie est une hypothèse soutenue par le docteur Thomson et plusieurs physiciens éminents; mais nous croyons très-volontiers que M. Rowell a été amené, par ses observations particulières et son intelligence personnelle, à formuler son système, lequel, d'ailleurs, a satisfait à un grand nombre de conditions, et est d'accord avec différents faits bien connus. Volta, par exemple, a découvert que l'eau, quand elle est transformée en vapeur, dégage de l'électricité; et il a été clairement démontré que, dans un vase qu'on a pris soin d'isoler, la quantité d'eau évaporée en temps donné est bien moindre que lorsqu'il y a libre communication avec la terre. Les expériences de M. Crosse, faites par un temps brumeux du mois de novembre, nous apprennent que quand cette vapeur se condense de nouveau en brouillard, elle fournit, dans certaines circonstances, un grand nombre d'étincelles électriques; et lorsqu'elle tombe tout à coup, comme dans les orages accompagnés de tonnerre, on voit le subtil fluide passer avec violence de nuage en nuage, en lançant des éclairs éblouissants, ou venir frapper la terre de ses traits de feu.

Nécessairement, des faits comme ceux que nous venons de citer parlent hautement en faveur de la théorie de M. Rowell. Quant à dire qu'elle soit exempte d'objections, c'est ce que son auteur lui-même n'oserait pas soutenir. En ce qui regarde la propriété qu'a la vapeur de surnager dans l'air, on a, selon nous, exagéré l'influence des couches électriques. La loi bien connue, en vertu de laquelle un fluide aériforme pénètre dans les interstices d'un autre, comme si l'espace était vide, bien

Digitized by Google

qu'avec plus de lenteur, enlève beaucoup de son caractère mystérieux au phénomène de l'ascension. La vapeur d'eau est plus légère que l'air, plus légère même que la vapeur de liquides volatiles du genre de l'éther muriatique ou sulfurique. Aussi, non-seulement elle s'élance avec force dans l'atmosphère; mais, selon sir John Herschell, « elle entraîne avec elle une grande quantité de l'air dont elle est imprégnée. Sans doute dans sa marche ascensionnelle elle se débarrasse de cet air, mais c'est alors pour se mélanger avec de nouvelles molécules qu'elle emporte également et qu'à leur tour elle abandonne aussi pour d'autres. » De même, quand la vapeur enlevée se condense, nous inclinerions volontiers à croire que si elle se forme en véritables bulles ou vésicules, elle le fait en se fixant sur des molécules d'air qu'elle emprisonne dans une sphère aqueuse. Ces petits globes, augmentant de poids par l'addition de nouvelles quantités de vapeur, tombent sur la terre dès qu'ils deviennent trop lourds pour le milieu dans lequel ils nagent. Mais comme l'air qu'ils renferment se dilate à la chaleur du soleil, cela nous explique et comment un nuage peut s'élever, et comment sa partie supérieure, celle qui naturellement est la plus exposée à l'action du soleil, peut disparaître de la manière qu'on voit ordinairement s'effacer ces masses nébuleuses. Cependant, si les molécules, au lieu d'être vésiculaires, étaient solides, comme le docteur Waller et autres ont essayé de le démontrer, l'extrême ténuité des globules suffirait encore pour expliquer leur suspension dans l'air à l'état de nuages, tandis que l'accroissement de leur volume et de leur poids, résultat de la condensation, expliquerait leur chute en pluie.

La théorie de M. Rowell n'exclut point, et ne saurait d'ailleurs exclure l'action de la chaleur. Pour que l'eau se volatilise en vapeur, il faut qu'il y ait absorption de chaleur; pour qu'elle se condense en pluie, il faut qu'il y ait dégagement de chaleur : dans le premier cas, il doit y avoir 295 degrés centigrades de calorique latent d'absorbé et autant de rejeté. C'est l'élévation de leur température qui fait dilater les atomes liquides et accroît leur *susceptibilité* électrique; et c'est l'abaissement de leur température qui les amène à l'état de surcharge. La question se réduit donc à savoir si, après tout, nous obtenons une donnée

Digitized by Google

bien positive en prenant pour point de départ l'existence présumée « d'enveloppes » (car cela ne saurait encore se prouver), surtout si l'on considère que la matérialité du fluide électrique et, partant, sa propriété de se soutenir dans l'air n'ont jamais été établies. D'un autre côté, si les changements que subit la vapeur dans son passage de la terre au ciel, et du ciel à la terre, peuvent être opérés par les fluctuations du calorique, comme l'impliquent les théories ordinaires, M. Rowell a le droit de se demander pourquoi ces changements ne pourraient pas être mieux effectués encore par l'action combinée de la chaleur et de l'électricité.

De cette théorie on peut déduire un corollaire curieux. On a, parfois, posé la question intéressante, mais tant soit peu ridicule, de savoir si l'on peut produire de la pluie à volonté. On sait qu'en Afrique certains sorciers cafres se prétendent le don d'accomplir à leur gré pareil miracle. Pour eux, faire pleuvoir est un métier, aussi bien que l'est chez nous la fabrication des parapluies. Vous avez besoin d'une averse? Rien de plus simple ; mettez-y le prix, et vous en aurez une. Vous n'avez qu'à vous rendre chez le sorcier voisin, et, pour peu que vous vous montriez généreux, le digne homme épuisera en votre faveur toutes ses recettes magiques ; puis il vous congédiera après vous avoir recommandé de retourner chez vous dans le plus grand silence, de ne jamais regarder en arrière, et de forcer toutes les personnes que vous rencontrerez à revenir sur leurs pas et à vous accompagner jusqu'à votre demeure. Si vous exécutez ces instructions à la lettre, vous aurez la joie de voir les arrosoirs célestes se vider sur vos champs... un jour ou l'autre. Le prix d'un bon nuage ne se sait pas bien au juste, mais il y a, soyez-en sûrs, en Europe comme en Afrique, des gens qui payeraient une jolie somme pour pouvoir se procurer à souhait cet article vraiment précieux. Quoi qu'il en soit, le fabricant de pluie de la Cafrerie ne prétend en aucune façon faire intervenir la science dans son métier. D'autres personnages, plus savants et plus habiles, se sont proposé d'atteindre le même but, à l'aide de moyens rigoureusement scientifiques. Il y a plusieurs années, M. Espy, des Etats-Unis, a émis l'idée qu'on pourrait produire des nuages en allumant de grands feux et en faisant monter l'air

Digitized by Google

en colonnes énormes, qui attireraient la vapeur et assureraient une effusion humide. Un fait qui justifie jusqu'à un certain point cette opinion, c'est que, quand on a incendié de vastes prairies, comme dans la Louisiane, ou qu'on a brûlé de grandes forêts, comme dans la Nouvelle-Écosse, il s'en est suivi invariablement des pluies abondantes. Par la même raison, on a dit que les grandes batailles produisaient de la pluie. Les observations d'Arago, toutefois, ne viennent point à l'appui de cette conclusion. On pourrait aussi attribuer aux hautes cheminées des villes manufacturières une tendance particulière à engendrer du brouillard, et Manchester serait un exemple à citer. Cependant M. Rowell suppose qu'on peut *mettre en perce* une couche d'air humide en lui enlevant son électricité, et, dans ce but, il suggère l'idée d'élever des conducteurs qui aillent gagner les nuages au moyen de ballons. A l'appui de cette manière d'envisager le sujet, il cite M. Weekes, de Sandwich, qui rapporte que plusieurs fois, dans le cours de ses expériences, à l'aide de cerfs-volants électriques, au-dessous d'un léger nuage floconneux peu élevé, il lui était arrivé de se trouver tout trempé d'une petite pluie fine, après qu'un courant d'étincelles s'était établi, pendant une dizaine de minutes, de l'appareil au nuage, et celui-ci diminuait alors sensiblement de volume. Naturellement, si l'on adopte la théorie de M. Rowell sur la pluie, il est facile d'admettre que des masses de vapeur puissent être mises en perce comme des tonneaux de vin. A titre d'expérience scientifique, il serait assurément fort agréable, par un temps de sécheresse opiniâtre, de pouvoir produire une petite brume rafraîchissante, quelque courte d'ailleurs qu'en soit la durée; mais, au point de vue pratique, s'il faut la fumée d'un vaste incendie pour séparer l'électricité de la pluie, le jeu, franchement, ne vaut pas la chandelle. Si, d'un autre côté, il est possible de produire de la pluie au moyen de conducteurs enlevés par des ballons, on ne saurait guère s'attendre à avoir de cette manière le sol humecté sur une bien grande étendue ou à une bien grande profondeur.

A considérer donc l'eau comme le grand agent de la fertilité, comme l'élément par excellence qui entretient la sève et la verdure du globe, nous nous demandons si, telle qu'elle est, en

Digitized by Google

définitive, la distribution régulière de ce fluide n'est pas organisée pour le mieux. La terre serait desséchée et tous les fleuves taris depuis longtemps s'il y eût eu le moindre vice dans l'admirable machine qui va puiser les eaux au fond des sources, les élève dans les airs et les reverse sur le sol à mesure qu'il en a besoin. Tous les ans, des lacs entiers sont élevés dans l'atmosphère, d'où ils redescendent en temps utile avec une merveilleuse précision. La mer travaille continuellement pour la terre. Les nuages sont les intermédiaires entre la vague et le sillon. Quelles douces pensées ces majestueux bassins aériens n'éveillent-ils pas dans notre esprit! Remplis, pour ainsi dire, par des mains invisibles, aux grands réservoirs de la vapeur, ils saisissent la brise au passage et s'acheminent vers la terre où ils vont déverser leur fardeau, les uns dans les plaines pour féconder le sillon du laboureur, les autres sur le penchant des montagnes pour alimenter les fleuves et les ruisseaux; puis, le surplus de liquide que rejette le sol est de nouveau porté à l'Océan, mais pour en sortir encore, et recommencer ses généreuses irrigations, en poursuivant sans relâche sa révolution infatigable. Par le même moyen, la chaleur et le feu électrique que la vapeur enlève à la surface de la terre sont transportés dans les régions supérieures de l'air et répandus dans les couches froides dont la température a besoin d'être égalisée. La pluie ne nous est pas moins utile en nettoyant l'atmosphère, en dissolvant les éléments étrangers, en balayant les impuretés, et en débarrassant le sol lui-même d'une grande partie des matières féculentes et insalubres. Il ne faut pas oublier non plus que ce bienfaisant météore joue un rôle actif dans les grandes opérations géologiques qui changent le niveau de l'Océan et de la terre, et remodèlent même la croûte de notre planète durant la longue série des âges. Les molles gouttes de la pluie sont en effet dans les mains du temps des ciseaux et des gouges à l'aide desquels il creuse les vallées, ouvre le flanc des collines, entame les monts granitiques, et abaisse au besoin leurs cimes orgueilleuses.

Ainsi, malgré tous les désagréments que nous font éprouver un ciel troublé, des chemins boueux et des rues bourbeuses, la pluie, il faut le reconnaître, est un des phénomènes les plus beaux et les plus enchanteurs de la nature. C'était, certes, une

Digitized by Google

demande bien touchante que celle que faisait à son lit de mort, en l'an de grâce 836, saint Swithin, évêque de Winchester : « Enterrez-moi, dit-il, dans un lieu où les gouttes de la pluie puissent arroser ma tombe. » Conformément au désir du prélat, on laissa, cent ans durant, les nuages verser librement leurs larmes sur sa dernière demeure. Mais, au bout de cette période, les moines résolurent de transporter les restes du saint homme dans l'intérieur de l'église. Or, cet honneur, paraît-il, n'était pas du goût de l'ombre épiscopale. Tout mort qu'il était, le saint, s'il faut en croire la légende, prit ses mesures pour déjouer ce pieux projet, et, à l'époque fixée pour son exécution, — un certain 15 juillet, — il tomba du ciel de tels torrents de pluie, qu'on fut obligé d'ajourner la cérémonie de l'exhumation. Le lendemain matin, quand on voulut reprendre l'œuvre, les nuages recommencèrent leur manège de la veille. Les écluses célestes restèrent ouvertes pendant quarante jours et quarante nuits. Le doute n'était plus possible : le bon saint répugnait évidemment à la translation de ses restes. Les moines le comprirent, et, renonçant à leur projet, ils laissèrent l'évêque dans le tombeau de son choix. — Si, dans sa demeure dernière, l'homme pouvait être sensible à la poésie, ne serait-il pas plus doux de reposer dans un lieu que les nuages pourraient couvrir de leurs ombres, sous la couche de gazon où, comme des larmes amies, la pluie pourrait descendre mollement, où le soleil pourrait dorer de son sourire l'eau tombée du ciel, où la brise pourrait à son aise passer et repasser en murmurant pieusement sa prière des morts ? Certes, cela vaudrait bien les froides prisons de marbres de nos plus splendides mausolées [1].

O. S. (*The British Quarterly Review. — An Essay on the Causes of Rain and its phenomena*, by G. A. Rowell. Oxford, 1859.)

[1] La légende de saint Swithin, qui est resté le saint Médard des protestants d'Angleterre, a été racontée avec plus de détail dans nos articles sur le *Calendrier anglican*. Voir les années antérieures de la *Revue Britannique*.

(*Note du Directeur.*)

Digitized by Google

Dans l'appendice de notre volume sur Charles Bell, nous avons cité les vers par lesquels le célèbre docteur Jenner (on ne savait pas qu'il fût poëte) a récapitulé tous les phénomènes naturels qui précèdent la pluie. Nous ne saurions reproduire cette citation plus à propos qu'ici.

Le docteur Jenner à un ami qui l'invitait à une partie de campagne.

« Les vents commencent à murmurer sourdement, les nuages noircissent, le thermomètre descend, la suie tombe, les épagneuls sommeillent et les araignées sortent en rampant de leurs toiles. Hier, le soleil se coucha pâle et la lune ceignit sa tête d'une couronne de halos. Le pâtre expérimenté pousse un soupir en voyant un arc-en-ciel encadrer l'horizon ; les murailles transpirent et les fossés exhalent une odeur puante ; la pimprenelle ferme ses yeux cramoisis. Ecoutez comme les chaises et les tables craquent ; la vieille Betzy se dit à la torture, tant ses articulations la font souffrir ; les canards élèvent leurs voix nasillardes et les paons leurs cris aigus ; les montagnes lointaines semblent se rapprocher de nous ; les porcs grondeurs sont inquiets ; les mouches turbulentes éperonnent les vaches ; l'hirondelle rase le gazon de son aile ; le grillon redouble son chant ; le chat, accroupi au foyer, caresse ses moustaches avec le velours de ses pattes ; les poissons montent à la surface de l'eau transparente et y attrapent les mouches étourdies. Ce matin, au point du jour, on a vu les moutons brouter les prairies d'une dent avide. Quoique nous soyons au mois de juin, l'air est froid ; le merle siffleur se tait, de nombreux vers luisants ont illuminé tout le vallon la nuit dernière ; le visqueux crapaud sautillait et rampait tour à tour à l'approche du crépuscule ; la grenouille a échangé sa robe verte pour une robe noirâtre ; la sangsue, troublée au fond de l'eau, s'est élevée jusqu'au rebord de son bocal ; la poussière, docile au caprice du vent, se joue en tourbillons rapides ; mon chien, si gourmand d'habitude, laisse là les os de mouton pour se gorger de chiendent ; et voyez ces corneilles : leur vol étrange imite tantôt l'essor incertain du cerf-volant de l'écolier ou s'abat comme arrêté par le plomb du chasseur. — Il pleuvra très-certainement. Je vois avec chagrin que nous devons remettre notre partie à un autre jour. »

Digitized by Google

LES FEMMES DE LETTRES

DE L'ANGLETERRE.

Jusqu'au seizième siècle, les femmes, en Angleterre, n'ont guère cherché à sortir de la sphère domestique, où le bon sens et la vanité des hommes s'efforceront toujours de les retenir. On a bien vite énuméré toutes celles qui, antérieurement à l'année 1500, avaient acquis une renommée littéraire. Juliana, l'anachorète de Norwich, écrivit sous le règne d'Edouard III son *Livre de Révélations*. Les *sportsmen* lettrés — ils sont bien rares — connaissent le délicieux Traité de vénerie, équitation, pêche, blason, etc., de la prieure de Sopewall-Nunnery [1]; viennent ensuite Margery Kempe, de Lynn, et la comtesse Marguerite, mère du roi Henri VII; enfin deux ou trois autres noms moins connus complètent le catalogue des plumes féminines de la Grande-Bretagne jusqu'à la date précitée.

Alors, et plus vite qu'on n'eût pu le croire, cette pléiade s'accroît. Saluez Margaret Roper, — le premier des *bas-bleus* de la Vieille Angleterre; avec elle, saluez les autres filles de sir Thomas More ou Morus, lady Elisabeth Fane, Anne, Margaret, et Jane Seymour, belle et malheureuse entre toutes ces femmes

[1] Voici le titre exact de ce livre vraiment curieux : *Julian Baines: her gentleman's Academie of hawking, hunting, fishing and armorie*, etc. Imprimé seulement en 1481, il avait été composé quelques années auparavant. Nous le recommandons à l'érudition cynégétique de notre aimable confrère Léon Bertrand, le directeur du *Journal des chasseurs*, et nous voudrions pouvoir lui en offrir un exemplaire, en retour des lièvres et des faisans qu'il daigne, de temps en temps, nous envoyer. Nous espérons bien le rencontrer un jour dans nos *chasses* aux bouquins. *(Note du Directeur.)*

Digitized by Google

savantes ; la reine Marie d'Angleterre et la reine Marie d'Ecosse, la mère de Bacon, la femme de sir Roger Ascham, lady Russell et la reine Elisabeth, et Catherine Killigrew, et d'autres encore. Cette éclosion subite étonne le monde; les doctes s'en inquiètent ; Erasme en sourit. « Les moines, dit-il, ne savent plus lire, et les femmes se mettent à faire des livres : *Monachi litteras nesciunt et feminæ libris indulgent.* » Le clergé ne sait plus traduire le latin et les belles dames le parlent couramment. Le fait est que, parmi les jeunes femmes nobles, le jargon scolastique était de mode. On voyait de belles *misses* se passionner pour les *Eglogues* de Virgile, et quelques-unes sans doute pour certain chant de *l'Enéide*. Espérons qu'Ovide et Martial leur restaient inaccessibles. Du reste, elles abordaient le grec comme le latin. Platon et Aristote pénétrèrent alors, pour la première fois, — non traduits, s'il vous plaît, — dans ces asiles discrets qu'on n'appelait pas encore des *boudoirs*. Ils en sont sortis depuis lors, et nous ne nous chargeons pas de prédire le jour où on leur en rouvrira les portes. En revanche, nous croyons pouvoir, remontant le cours des âges, nous figurer le douloureux étonnement d'un pauvre jeune gentilhomme ayant pris tous ses degrés à l'écurie ou au chenil, bon fauconnier, excellent jockey, et qui, appelé à courtiser une de ces héritières en *us*, se voyait fusillé à bout portant par quelques citations des *Tristes* ou des *Eglogues*.

Nous avons dit que les savants s'étonnaient. Quand un savant s'étonne, il cherche à comprendre. Ceux du seizième siècle ont inventé toute sorte d'explications pour un phénomène qui, de nos jours, n'émerveille personne. A côté d'une sœur lettrée, même un peu érudite, et quelquefois légèrement pédante, nous voyons, sans trop de surprise, un frère qui ne met pas très-correctement l'orthographe. C'est à peine, le cas échéant, si nous ferions à notre sexe l'honneur de trouver ceci un peu anomal. En 1500, au contraire, on voulait découvrir la raison d'un accident si prodigieux. « C'est, disait l'un, que le roi Henri VIII a fait de ses filles autant de docteurs; l'exemple royal a été suivi. — Non, disait un autre, ce sont les filles du Chancelier (Thomas More), dont les succès retentissants ont monté la tête à nos damoiselles. Si elles apprennent le grec et le latin, c'est

Digitized by Google

par vanité. Elles visent à l'effet, et la robe du pédant de collége est pour elles un déguisement nouveau qui relève leurs grâces par le contraste. » Un troisième philosophe — et celui-là montrait plus de sagacité dans ses conjectures — n'accusait de ce mouvement intellectuel que la découverte de l'imprimerie et la subite multiplication des livres.

L'impulsion une fois donnée ne s'arrêta point de sitôt. La comtesse de Lincoln, ramenant l'érudition féminine dans son véritable domaine, publia sa *Nurserie*[1]. Les dernières années du règne d'Elisabeth virent naître lady Eleanor Davies et la comtesse Anne de Pembroke (celle-ci vers l'année 1589). La pieuse Elisabeth Walker vint au monde en 1623, et le règne de Jacques Ier s'achevait lorsque apparut enfin la célèbre duchesse de Newcastle, celle-là même dont Dryden disait, plus ou moins sincère en ses vanteries, que « son siècle pouvait l'égaler à la Sapho des Grecs, à la Sulpitia romaine. » C'est elle qui doit inaugurer notre série.

I.

Margaret Lucas, duchesse de Newcastle.

Le père de cette noble dame n'était point titré. C'était un riche gentilhomme, dont la famille possédait, dans les comtés de Suffolk et d'Essex, de vastes domaines. Il lui arriva de tuer en duel, lui simple *master* Lucas, de Saint-John, près Colchester, — ainsi le qualifie sa fille[2], — un M. Brooks, très-certainement parent, et peut-être bien le propre frère de lord Cobham, le ministre favori de la reine-vierge. Aussi fut-il obligé de quitter

[1] *The Countesse of Lincoln's Nurserie* (la Chambre des enfants).

[2] Dans le plus intéressant de ses écrits : *A true relation of my birth, breeding, and life.* Remarquons à ce sujet une bévue commise d'abord par Ballard, dans ses *Memoirs of ladies*,—ouvrage très-connu, non sans mérite, mais inexact, — et répétée ensuite par vingt critiques éminents, au nombre desquels est sir Walter Scott en personne. Ils donnent pour père à la duchesse de Newcastle le malheureux sir Charles Lucas, qui, en réalité, était son frère aîné. L'autobiographie de la duchesse ne laisse pas sur ce point le plus léger doute. Mais Ballard ne l'avait point lue. Plus d'un biographe contemporain ne s'en étonnera pas.

Digitized by Google

l'Angleterre, et son exil dura aussi longtemps que vécut Elisabeth. A l'avénement de Jacques Ier, il obtint *gracieusement* le droit de rentrer chez lui, et il y mourut, quelques années plus tard, au sein d'une famille nombreuse, trois fils et cinq filles, dont Margaret était la plus jeune. A peine lui fut-il donné de connaître l'auteur de ses jours.

Et ce fut dommage, car, entre autres vertus naturelles, la future duchesse avait évidemment l'instinct du respect et de l'amour filial. On en demeure convaincu quand on lit le portrait qu'elle a laissé de sa mère, vrai type, semble-t-il, de la matrone anglaise dans ce qu'elle a de plus pur et de plus vénérable. Après avoir raconté les désastres que les guerres civiles amoncelèrent sur la famille dont cette noble veuve était restée le chef : « Ma mère, dit la duchesse, était par bonheur douée d'un esprit héroïque; elle savait et souffrir patiemment le mal sans remède, et lutter vaillamment quand la lutte était possible. Sa tenue était austère, et elle marchait de si grand air qu'elle inspirait une sorte de respect, même aux plus grossiers. J'entends es plus grossiers parmi les civilisés. Car je ne compte pas pour tels les sauvages qui l'ont pillée et maltraitée si cruellement. Ceux-là, en eussent-ils eu le pouvoir, auraient chassé Dieu hors du ciel, comme ils ont chassé la royauté de son trône. »

Elle montre ensuite le temps respectant jusqu'au bout la beauté de cette mère adorée, et l'ange de la mort lui-même, comme *épris*[1] de sa victime, l'enlaçant d'une étreinte amoureuse et l'emportant tout endormie dans les ténèbres où il règne. Ces lignes émues, et d'une naïveté qui n'est pas sans grandeur, font aimer et respecter — nonobstant, hélas! bien des ridicules — celle dont la main les a tracéees.

Elevée avec beaucoup de douceur et de soins par cette mère modèle, qui songeait à développer et grandir l'âme de ses enfants bien plus encore qu'à leur donner des talents, Margaret fut conduite à Londres avec ses frères et sœurs quand l'âge des aînés parut réclamer ce changement de résidence. « Là, dit-elle, pendant l'hiver, notre usage était d'aller quelquefois au

[1] La Mort, en anglais, est au masculin, et, lorsqu'on la représente sous forme de squelette, on a bien soin de lui donner la conformation de son sexe, — surtout aux os du bassin.

Digitized by Google

théâtre, ou de nous promener en carrosse pour voir le flux et reflux de la foule; au printemps, nous visitions Spring-Garden, Hyde-Park et autres endroits du même genre. Parfois, nous avions des musiciens et des soupers en bateau, sur la rivière. »

Les événements allaient troubler cette grande et riche existence. La cour n'était déjà plus à Londres, mais à Oxford, quand la jeune Lucas fut choisie pour prendre rang parmi les filles d'honneur de la reine Henriette-Marie, femme de Charles Ier. Ses frères et sœurs n'approuvaient point le parti qu'on avait ainsi pris pour elle. Ils la trouvaient trop timide, trop peu mondaine pour cette vie de cour, semée de tant de périls. Mais leur mère avait parlé; nul d'entre eux n'osa contredire. « Ils savaient bien, dit la future duchesse, que je ne ferais rien de contraire à ma gloire, qui était la leur; mais ils pensaient que, faute d'expérience, je pourrais me porter quelque dommage. » Fort heureusement, cette gaucherie même et cette réserve qu'on redoutait, unies à une beauté qui paraît avoir été remarquable, attirèrent les yeux d'un fort grand et fort riche seigneur, qui était en même temps un très-honnête homme. Le marquis de Newcastle vit Margaret, sut apprécier le mérite et la vertu qu'elle dissimulait sous les plus modestes dehors, sut aussi la convaincre de l'attachement profond qu'il lui vouait, et il l'épousait deux ans après son arrivée à Oxford.

C'est qu'en effet, dit-elle, mylord le marquis de Newcastle trouvait de son goût ces timidités de novice, blâmées par bien des gens, et voulait une femme qu'il pût approprier à ses goûts, non pas une déjà mariée à son amour-propre, ou qu'un autre homme eût essayé de façonner à son gré. De là vint qu'il me sollicita d'être sa femme; et bien que le mariage me fît peur, bien que j'eusse fui jusqu'alors la compagnie des hommes, autant du moins que je l'avais pu, je ne me sentis pas le courage de le refuser, d'autant qu'il était le seul pour lequel j'eusse ressenti de l'amour : — amour honnête, honorable, fondé sur le mérite de celui qui en était l'objet, sur la joie que j'éprouvais à l'entendre louer, sur le plaisir que me donnait son esprit, l'orgueil que m'inspiraient ses égards, le bonheur triomphant que je trouvais à recevoir les hommages qu'il m'adressait; — amour, d'ailleurs, que le temps a confirmé, que la constance de mylord a rendu inaltérable, et qui me fait heureuse en dépit de toutes les adversités que la fortune tenait en réserve pour nous.

Digitized by Google

Pour que cette profession d'amour conjugal ne provoque pas les railleries sceptiques auxquelles l'excellente duchesse n'a été que trop en butte, il faut ne pas perdre de vue que le marquis de Newcastle n'était pas seulement, à l'époque de son mariage, un des plus opulents patriciens de la Grande-Bretagne. Ses goûts étaient élevés; il aimait les lettres, il savait écrire, et dans le monde de l'intelligence il avait son rang, comme dans celui du *sport*. Le rang n'était pas le même, convenons-en. Le marquis était à la tête des écuyers ses contemporains. Les plus illustres voyageurs, comme les sommités aristocratiques de l'Angleterre, — don Juan d'Autriche, par exemple, et les ducs d'York ou de Glocester, — en acceptant son hospitalité magnifique, cherchaient surtout à le voir accomplir devant eux les prouesses les plus difficiles de l'équitation. Il cite quelque part le propos d'un grand d'Espagne (le marquis de Carasena) qui sollicitait l'honneur d'assister à un de ses exercices équestres, « dussé-je, dit naïvement Newcastle, dussé-je ne monter qu'au pas. » Comme littérateur, au contraire, il a eu ses détracteurs, Clarendon entre autres, qui lui conseillait ironiquement « de ne monter Pégase qu'au manége; » mais c'était aussi le déprécier par trop. Ses ouvrages sur l'hippiatrique sont encore admirés des connaisseurs. Une vaste érudition s'y révèle aussi bien qu'une grande sagacité pratique. Nous n'y voyons, quant à nous, d'un peu ridicule que les *illustrations* (fort remarquables d'ailleurs), où le marquis s'est fait représenter tantôt sur un char triomphal traîné par des centaures, tantôt franchissant à cheval tout l'intervalle de la terre à l'empyrée, sous le regard des dieux étonnés, qui le contemplent du haut des nues. De plus, le marquis a laissé des comédies très-suffisamment agréables, où se révèle un observateur spirituel des travers du monde. Elles sont — pour les définir d'un mot — incontestablement supérieures à ce qu'ont produit de plus mauvais les auteurs les plus renommés de son temps. Chez lui, d'ailleurs, l'homme laissait bien loin et l'écrivain comique, et le dompteur de chevaux rétifs. L'adversité l'éprouva rudement, et il sortit vainqueur de l'épreuve. Après avoir combattu jusqu'au dernier jour sous le drapeau royal, il suivit ses maîtres dans l'exil, sacrifiant pour eux une des plus grandes existences qu'on puisse rêver. Et après la Restauration, lorsqu'il

Digitized by Google

vit payés de la plus misérable ingratitude ses services et un dévouement hors ligne, eh bien, le vieux Cavalier resta fidèle encore à ces légers Stuart qui lui jetèrent, comme un os vide à ronger, le vain titre de duc, simulacre de grandeur qui devait lui rendre plus pesantes les gênes pécuniaires auxquelles ses maîtres oubliaient de pourvoir.

Tel était William Cavendish, premier duc de Newcastle, auquel sa femme garda toujours l'affectueux respect dont elle était pénétrée pour lui, nous l'avons vu, à l'époque de leur mariage. L'éloge de son mari revient sans cesse sous sa plume dévouée. Elle vante sa courtoisie sans formalisme, la haute aisance de ses manières, son affabilité, qui le rendait accessible à tous et parfaitement civil pour les plus humbles, la simplicité de ses ajustements, « toujours d'une netteté scrupuleuse. »

« En son régime, nous apprend-elle, il était sobre et modéré, au point de ne jamais outre-passer son besoin légitime, et de ne satisfaire que tout à point son appétit naturel. » Et comme elle insiste sur ce chapitre, nous apprenons qu'à l'unique repas quotidien du noble marquis il ne buvait que deux verres de bière, et entre deux un verre de *sack*[1]. Un morceau de pain et un verre de vin d'Espagne composaient tout son déjeuner. A souper, il avalait un œuf et un coup de petite bière. Piètre régime pour un si grand seigneur. Mais aussi se portait-il encore fort bien à soixante-treize ans passés. Ses loisirs étaient consacrés soit à monter ses chevaux, — les plus beaux du royaume, et qu'il traitait avec une douceur, des ménagements inouïs, ne les frappant jamais qu'à la dernière extrémité, — soit à l'escrime, à la musique, ou à l'étude de l'architecture et de la poésie.

Parmi tant de perfections, sa femme lui reconnaît un défaut, un seul, et qu'elle lui pardonne charitablement, on le voit. Plus d'une, à sa place, en parlerait avec moins d'indulgence.

« Oncques ne le vis, dit-elle, adonné à aucune sorte de vice, sauf qu'il a été grandement amoureux et admirateur du beau sexe. Aux jeunes galants et aux belles dames je laisserai à juger si, pour ce, il doit être irremédiablement condamné. »

Un si bon choix de jurés nous garantit l'acquittement de

[1] *Sack*, nom donné au vin des Canaries.

Digitized by Google

l'époux adoré qu'on entrevoit infidèle, mais qui, lorsqu'il parle de sa femme, lui rend, sans vergogne, toutes les louanges dont elle l'accable. Il faut l'entendre, champion intrépide, répondre aux calomniateurs qui tantôt dénigraient le talent de la bonne duchesse, tantôt lui contestaient ses livres eux-mêmes, et prétendaient qu'elle n'en était pas l'auteur :

La philosophie de cette dame est une philosophie excellente, s'écrie le duc dans une épître apologétique, et la vérité est que cette philosophie est sortie tout entière, sortie uniquement de son cerveau, ainsi que le témoigneraient, en grand nombre, les feuilles écrites de sa main qu'elle envoie jour par jour aux imprimeurs. Quant à ses poëmes, que leur reproche-t-on ? quelques fautes de quantité, quelques rimes incorrectes ? Il est bien connu que, la plupart du temps, ces sortes d'erreurs doivent être attribuées aux imprimeurs et correcteurs. Admettons pourtant quelques négligences en ceci, son ouvrage entier devrait-il être condamné pour si peu ? Non certes, et grâce à Dieu, messeigneurs. Le moindre écolier, comptant sur ses doigts, trouve le nombre de pieds qu'il faut à un vers. Pour la richesse des rimes, Fenner l'emporte sur Ben Jonson. L'écolier et Fenner sont-ils donc pour cela de bons poëtes ? Nul n'oserait le soutenir. Ce qui constitue la poésie, ce n'est ni l'exactitude rhythmique, ni le retour sonore des désinences ; c'est l'invention, c'est la fantaisie originale et créatrice. Or, dans le livre de cette dame, je maintiens qu'il y a des imaginations excellentes qui ne se sont encore trouvées sous la plume d'aucun poëte. J'affirme aussi, comme la plus certaine vérité du monde, qu'elle seule l'a écrit d'un bout à l'autre.....

Continuant sur le même ton, l'excellent mari défend pied à pied les *Théories philosophiques* de la duchesse [1], comme le meilleur ouvrage qu'elle ait jamais produit, et il termine par ce conseil qui a dû faire sourire, avant nous, plus d'un malicieux commentateur : « *Lisez-le deux ou trois fois*, non par malveillance et pour y trouver quelque chose à reprendre, mais judicieusement, pour en extraire ce qui est bon et le goûter pleinement. »

On ne saurait refuser à la philosophie de la duchesse de Newcastle le mérite d'embrasser bien des sujets divers dans ses profondes méditations. Un de ses *in-folio*, intitulé gravement : *Bases de la philosophie naturelle* [2], renferme une série de cha-

[1] *Philosophical opinion.*

[2] *Grounds of natural philosophy.*

Digitized by Google

pitres, dont l'un traite des Nuages et l'autre des Cors aux pieds. Dans un autre, *le Pot-pourri du monde*[1], nous remarquons une vive sortie contre « les hommes qui engagent avec les femmes une lutte de prééminence. » Ces hommes-là, selon la duchesse, sont à la fois des lâches, puisqu'ils combattent le faible; des sots, puisqu'ils disputent contre l'ignorance. « Les hommes, ajoute-t-elle (et M. Michelet ne la contredira pas), les hommes doivent être pour les femmes ce que la nourrice est pour l'enfant : s'efforcer de leur plaire et leur céder en toute chose, sauf en celles qui leur pourraient être nuisibles. Ainsi, ils ne doivent pas souffrir qu'elles se dégradent et se déshonorent par des mœurs licencieuses, ou consument leurs biens en dépenses de vanité, ou ruinent leur santé par de mauvaises accoutumances; mais ils doivent, par contre, s'efforcer de leur plaire en leur accordant toute liberté de se réjouir honnêtement, de dépenser selon la raison, et de se parer dans la mesure de leurs moyens. ».

Ce n'est point par excès d'indulgence pour son sexe que pèche cependant la duchesse de Newcastle. Dans le même ouvrage, elle compare les femmes aux charlatans, qui font grandement valoir d'assez médiocres marchandises, attirent le monde par de bizarres accoutrements, une musique étrange, des peintures voyantes, des danses désordonnées. « Puis, ajoute-t-elle, quand l'homme est pris, elles rient entre elles des piéges où elles l'ont fait tomber à si peu de frais. Leur grand plaisir est de voir ces nigauds se morfondre en aveux, professions, serments, hommages d'admiration, — si menteurs qu'ils puissent être. L'unique joie de la femme est la flatterie des hommes; car au fond, pourvu qu'on la berce de paroles honnêtes, elle n'a pas grand souci de savoir si on l'aime sincèrement ou si on la régale de vains mensonges. »

Il faut songer, en lisant cette diatribe, à l'époque où elle fut écrite, en pleine restauration de Charles II, en plein règne de la Cleveland, de la Portsmouth, de la Nell-Gwynn, etc. La duchesse,

[1] *The World's Olio*. *Olio*, mélange, amalgame, dans le sens du mot espagnol *olla*, et du vieux mot français *oille*, qui se retrouve dans le patois méridional avec un sens détourné : pot, marmite, etc.; le contenant pour le contenu.

Digitized by Google

bien plus jeune que son mari, — il l'avait épousée en secondes noces, — n'était plus cependant une beauté à la mode. Sa vertu et son talent, relégués à l'arrière-plan, regardés comme un peu gothiques, faisaient d'elle une spectatrice peu indulgente des vices qui s'épanouissaient au soleil de la faveur royale.

Ce n'est pas que les louanges lui fissent défaut. Ouvrez les annales officielles de la littérature à son époque, et vous ne rencontrerez que des témoignages outrés du respect qu'on accordait à une grande dame assez oublieuse de son rang pour daigner écrire comme le premier venu. *Illustrissima domina*, *excellentissima dux*, *eminentissima marchionissa*, *mirabilis princeps*, et que sais-je encore ? les superlatifs pleuvent sur elle de tous les coins de l'Europe érudite. Le *rector magnificus* de l'université de Leyde, s'adressant à elle, débute ainsi : « *Princeps ingenii*, *princeps terrarum*, *princeps feminini sexus meritò diceris*... » Et le vice-chancelier du sénat de Cambridge, de toutes les gloires féminines de l'antiquité, forme un faisceau qu'il met sous les pieds de l'illustrissime duchesse, *inclyta dux*, *consummatissima Margareta*, plus grande que l'Aspasie de Périclès, la Zénobie d'Odenath, la Polla de Lucain, etc., etc., qui, si elles eussent connu cette merveille de science, *posito genu*, *certatim adoravissent*, l'eussent adorée à genoux.

Pour se bien rendre compte de ce que valaient ces flagorneries universitaires, il faut brusquement se reporter à certain chapitre de *Peveril du Pic*, où Walter Scott nous laisse entrevoir, sollicitant une audience de Charles II, cette même Marguerite si platement adulée ailleurs : « Qu'elle entre, qu'elle entre; au nom de la folie, ne la laissons pas attendre, s'écrie le « joyeux monarque. » Sa Grâce est, à elle seule, toute une collection de marionnettes, un étalage de curiosités, une mascarade, et comme qui dirait un petit Bedlam personnifié. Ses fantaisies d'amour, ses caprices de littérature tourbillonnant en sa noble cervelle, nous font l'effet des pauvres fous qui, dans un préau d'hôpital, se distribuent les rôles de Vénus, Minerve, ou des neuf Muses. »

Il y a là, sans doute, une rude épigramme contre la pauvre duchesse. En cherchant bien, n'en trouverions-nous pas une autre, dont Walter Scott, le zélé jacobite, ne s'est pas rendu volon-

Digitized by Google

tairement coupable, mais qui s'est glissée sous sa plume : celle-ci à l'adresse de Charles II, parlant avec ce laisser-aller méprisant de ses plus loyaux, de ses plus méritants serviteurs? Des deux, quelle est à la fois et la plus instructive et la plus piquante?

La duchesse vieillissait, mais sans se lasser de « concevoir. » C'était le mot qu'elle employait pour exprimer le travail de sa trop féconde intelligence. Elle entassait volume sur volume dans ce style fantastico-pédant dont nous n'avons pu donner qu'une très-incomplète idée. Une escouade de filles d'honneur, qu'elle entretenait auprès d'elle, lui fournissait à toute heure du jour et de la nuit des scribes improvisés : au premier coup de sonnette il fallait s'élancer, avec une bougie, des plumes, du papier, pour enregistrer les *conceptions* de Sa Grâce. Même le secrétaire du duc, — John Rolleston, — couchait sur un pliant dans un cabinet attenant à la chambre de la duchesse, et quand elle lui criait : *John, je conçois !...* le pauvre homme devait se lever en toute hâte et venir recevoir l'enfant nouveau-né. Du reste, sa maîtresse ne se relisait jamais, « de peur de troubler par là ses *conceptions* nouvelles. »

La duchesse de Newcastle mourut en 1673, et ses restes mortels furent portés à Westminster-Abbey, où, sur un monument élevé à sa mémoire, se lit l'inscription suivante :

CI-GIT LE LORD, DUC DE NEWCASTLE,
AVEC LA DUCHESSE, SA SECONDE FEMME,
DONT IL N'A PAS EU D'ENFANTS.
ELLE ÉTAIT LA SŒUR CADETTE DE LORD LUCAS DE COLCHESTER,
ET DE NOBLE RACE, CAR, EN CETTE FAMILLE,
TOUS LES FRÈRES FURENT VAILLANTS, TOUTES LES SŒURS FURENT CHASTES.
CELLE-CI FUT DE HAUTE PRUDENCE,
DE GRAND ESPRIT ET DE PROFONDE ÉRUDITION,
CE QU'ATTESTENT SES NOMBREUX OUVRAGES.
ELLE FUT AUSSI TRÈS-FIDÈLE ÉPOUSE,
ET TRÈS-AIMANTE, ET TRÈS-DILIGENTE;
DEMEURA PRÈS DE SON LORD TOUT LE TEMPS DE SON EXIL
ET DE SES MALHEURS;
PUIS, DE RETOUR EN SA TERRE NATALE,
NE LE QUITTA PAS DAVANTAGE QUAND IL VOULUT VIVRE LOIN DU MONDE.

On remarquera que cette épitaphe, contrairement à l'usage,

Digitized by Google

ne dit rien que de vrai. Qu'on raille maintenant, tant qu'on voudra ; on ne raillera pas sans quelques remords de conscience.

II.

Mrs. Afra Behn.

Voici une figure du même temps, à peu près, mais quelle différence !... Entre la duchesse de Newcastle et la femme dont nous allons parler, il y a le même rapport qu'entre les règnes sous lesquels elles ont, pour ainsi dire, fleuri. La première représente bien la gravité, la décence extérieure, la tenue un peu sévère de l'époque qui précéda les troubles civils de l'Angleterre. La seconde a tout le laisser-aller audacieux et provoquant, la crânerie insolente, le dévergondage spirituel de la restauration des Stuarts.

On ne sait pas au juste en quelle année naquit, à Canterbury, Aphra, Aphara, Apharra ou Afra [1] Behn. Elle était plébéienne, mais de bonne famille bourgeoise. Son père, nommé Johnson, lié d'affaires et d'amitié avec lord Willoughby, le célèbre marin, se trouva ainsi nommé gouverneur général de Surinam et des *trente-six* îles de la mer des Indes occidentales, que Charles II concéda libéralement, en pleine propriété, à lord Willoughby et à Lawrence Hyde, second fils du comte de Clarendon. Il partit tout aussitôt pour aller prendre possession de cette espèce de vice-royauté, emmenant avec lui sa femme et leurs enfants. Afra, née, à ce qu'on croit, vers la fin du règne de Charles Ier, devait avoir alors (vers 1663) de quinze à seize ans. On nous la représente, dès cette époque, comme remarquablement belle et spirituelle, mais aussi « comme n'ayant pas encore ressenti le pouvoir de l'amour. » C'est une de ses amies, devenue plus tard

[1] Il y a bien, dans le calendrier, une sainte Afre (Afra) ; mais nous sommes porté à croire qu'*Afra* fut le surnom de Mrs. Behn plutôt que son nom de baptême, soit qu'elle fût très-brune, ce que pensent quelques commentateurs, soit plutôt qu'on l'eût ainsi désignée d'après le caractère des premiers écrits qui fixèrent sur elle l'attention du public. Après avoir lu sa biographie, nos lecteurs seront à même de choisir entre ces hypothèses diverses.

Digitized by Google

sa biographe, qui s'exprime en termes si nets et si classiques.

Durant la traversée qui la menait sur des rivages alors à peu près inconnus, Afra perdit son père, qui mourut sans avoir même entrevu le pays qu'il devait gouverner. La veuve qu'il laissait débarquant à Surinam y fut reçue avec les égards dus à son malheur et au rang qu'elle avait dû occuper. On mit à sa disposition la plus belle maison du pays, construite sur les vastes domaines de lord Willoughby, ce généreux patron que la mort allait bientôt lui enlever [1]. Nous ne saurions dire au juste — mais la chose est éminemment probable — si c'est cette habitation transatlantique qui a fourni les détails du paysage esquissé à grands traits dans un roman de Mrs. Behn, dont nous aurons bientôt à parler.

Saint-John's-Hill, dit-elle, était bâti sur un énorme rocher de marbre blanc, au pied duquel la rivière courait à une grande profondeur. On n'y pouvait descendre de ce côté, tant l'escarpement était rapide. De petits flots, heurtant et lavant le pied de la roche, y murmuraient le plus doucement du monde en leur remous écumeux. Sur la rive opposée croissaient à profusion des fleurs embaumées, filles d'un éternel printemps, renouvelées chaque jour et presque à chaque heure. Derrière elles s'élevaient des massifs de bois majestueux de mille formes et mille couleurs inconnues, encadrant ainsi la plus ravissante perspective. Au bord de la roche blanche, du côté de la rivière, était un bosquet, un parc, si l'on veut, planté d'orangers et d'arbres à limons, à peu près de la grandeur du Mail que nous voyons ici [2]. Leurs branches, chargées de fleurs et de fruits, se rejoignaient au sommet, et opposaient au soleil des tropiques une barrière qui n'en laissait pas filtrer un rayon. L'air frais qui montait de la rivière emplissait ces délicieux berceaux dont on cherchait l'ombre épaisse aux plus brûlantes heures de la journée.

Il faut l'entendre, dans le même récit, raconter les merveilles

[1] Francis, lord Willoughby, de Parham, périt en 1666, dans la mer des Barbades, où une tempête violente dispersa l'escadrille de treize bâtiments avec laquelle il allait attaquer Saint-Christophe. Deux de ces navires seulement purent être sauvés, les onze autres coulèrent bas. — Voir sur ce désastre une lettre de Pepys à lord Brouncker, lettre remarquable par le sang-froid insouciant avec lequel le digne secrétaire de l'Amirauté rend compte de cette épouvantable catastrophe.

[2] C'est-à-dire à Londres : le Mail était alors la promenade fashionable.

Digitized by Google

des régions transatlantiques au public ébahi du dix-septième siècle. *Ce ne sont que festons et astragales*, un mois de mai qui dure toute l'année, des bocages aromatiques, des brises enivrantes, des fleurs sans cesse renaissantes; et comme l'imagination britannique ne se repaît pas volontiers de vent ou de parfums, Afra, qui le sait de reste, accumule les plus attrayantes énumérations de fruits exquis, limons, oranges, figues, noix muscades, citrons, etc., n'oubliant pas de mentionner, pour les appétits plus substantiels encore, un petit animal qu'elle nomme *armadillo*, sorte de rhinocéros en miniature, et revêtu d'une armure blanche, dont la chair délicate parfume la salle où on le mange. De plus, elle donne à comprendre à ces pauvres badauds de Londres que, tandis qu'ils garnissent leurs foyers d'une houille infecte, on ne brûle aux Barbades que du bois de cèdre, de même que l'on s'éclaire au moyen de résines exquises dont la fumée vaut celle du plus pur encens.

Peut-être Afra, dans ces poétiques fictions, était-elle plus sincère qu'on ne le croirait au premier abord. Peut-être voyait-elle à travers le prisme de charmants souvenirs ce pays où son cœur s'était ouvert aux plus douces émotions de la vie, comme les fleurs, dont elle parle tant, aux rayons du puissant soleil qui leur donne leurs pénétrantes émanations. Pendant son séjour en Amérique elle était, paraît-il, sujette à des accès de mélancolie, à de soudains évanouissements qui indiquent assez un état de crise et de transformation. Elle combattait énergiquement ces souffrances passagères par des fatigues énormes, des distractions forcées. Tantôt la chasse, — même la chasse au tigre ! — tantôt des excursions chez les tribus sauvages de l'intérieur. Elle décrit en termes expressifs l'aspect effrayant des chefs à l'hospitalité desquels cette frêle enfant se fia plus d'une fois :

On pouvait les prendre pour de hideux lutins (*hobgoblins*) ou pour des démons, plutôt que pour des créatures humaines; mais sous ces affreux dehors se cachaient souvent des âmes nobles et douces. En revanche, aux uns le nez manquait, aux autres les oreilles, à ceux-ci les lèvres, et quelques-uns avaient sur les joues de grandes balafres ouvertes à travers lesquelles leurs dents brillaient. Je ne parle pas d'autres mutilations qui les privaient qui d'une jambe, qui d'un bras, etc.

Digitized by Google

César s'étonnait de tant de blessures, reçues, pensait-il, dans les combats. Il s'en informa donc, et, par le moyen de notre interprète, ces sauvages nous racontèrent qu'au début de chaque guerre, deux compétiteurs au commandement, choisis par un des anciens généraux maintenant hors de service, se présentaient armés devant les principaux vieillards, chargés d'apprécier leur courage et leur capacité. Mis ainsi en face l'un de l'autre, on les sommait d'établir leurs titres, de montrer ce qu'ils savaient faire et souffrir. Alors commençait un duel étrange. L'un, par exemple, pour toute réponse, se coupait le nez, qu'il jetait aux pieds des arbitres; l'autre ripostait en s'enlevant une lèvre ou une oreille, en se balafrant une joue, en se crevant un œil. Le premier était alors tenu de trouver et d'exécuter quelque prouesse encore plus décisive, et c'est ainsi, de blessure en blessure, de mutilation en mutilation, que les deux champions en venaient quelquefois à s'estropier complétement, parfois même à s'infliger des blessures mortelles.

Le *César* qui nous apparaît ainsi dans cette page du premier roman de Mrs. Behn était, en réalité, un jeune sultan nègre de la côte de Guinée, qui, fait prisonnier par trahison, avait été emmené à Surinam, où le représentant de lord Willoughby l'avait acheté comme esclave. Ce jeune homme, d'une beauté remarquable, d'un courage à toute épreuve, doué d'ailleurs de cette hauteur d'âme que le commandement donne à ceux qu'il ne corrompt pas, avait été choisi pour escorter la jeune Anglaise dans ses aventureuses excursions. L'aima-t-elle réellement comme on l'affirme? A la rigueur, il n'y a là rien d'impossible. La blanche Desdemone et son Othello établissent de reste la vraisemblance d'une passion pareille. Fut-elle aimée de lui? Nous pouvons et nous devons croire que non. Dans la même colonie avait été conduite, en même temps que lui, une belle jeune négresse, — l'Imoinda du roman, — dont il était épris avant de tomber aux mains des négriers anglais. Or, au lieu de jalouser et de perdre cette rivale, ce qui lui était à coup sûr bien facile, la généreuse Afra mit tout en œuvre pour affranchir les deux amants et les marier l'un à l'autre. Le mariage eut lieu, mais ils restèrent esclaves; et la fin du jeune prince, après cet éclair de bonheur, fut des plus tragiques. Son caractère indépendant et fier le mit en lutte avec les autorités de la colonie, qui, à plusieurs reprises, lui infligèrent le plus ignominieux des supplices. Comme il ne cédait pas sous le fouet, on eut recours à de plus

Digitized by Google

terribles tortures : on le fit littéralement brûler à petit feu, et, à demi consumé, mais vivant encore, il fut coupé par quartiers!... Afra n'eut pas la douleur d'assister à cette scène horrible ; mais sa mère, sa sœur étaient présentes, et leurs prières, leurs larmes ne purent soustraire le malheureux noir à l'atroce fureur de ses maîtres.

Cette hideuse tragédie, quelques années plus tard, fit les délices d'une de ces soirées de White-Hall, où l'indolent Charles II, ce blasé spirituel, avait appelé, probablement avec quelque arrière-pensée de convoitise, la jeune et intéressante miss Johnson. On aime à se la figurer timide encore, émue, éloquente, debout au milieu du cercle royal et racontant la mort de ce jeune homme — peut-être l'amant de ses rêves — aux frivoles courtisans, aux femmes perdues, qui entouraient « le joyeux monarque. » Pour un moment ces visages souriants se sont attristés, pour un moment ont frémi ces lèvres que se disputaient l'épigramme railleuse et les baisers menteurs. Charles lui-même subit l'ascendant de ce récit pathétique, de ces souvenirs poignants et comme trempés de larmes. Ce fut lui, dit-on, qui sollicita miss Johnson d'écrire ce qu'elle lui avait si bien raconté. Il fut fait droit à la requête du prince, et c'est ainsi que parut le célèbre roman auquel nous avons emprunté les passages déjà cités : *Oroonoko ou l'Esclave-Roi*.

Ce livre obtint immédiatement un succès immense, et, vu la différence des temps, un succès égal à celui dont une autre femme, bien différente d'Afra Behn, a vu couronner un autre plaidoyer en faveur de la race nègre. A deux siècles de distance, ou peu s'en faut, *Oroonoko* et *l'Oncle Tom* ont également passionné deux générations qui, nous devons le croire, diffèrent essentiellement l'une de l'autre. Ceci peut faire sourire les sceptiques en matière de progrès, qui condamnent l'humanité à tourner éternellement dans le même cycle d'entraînements contradictoires et d'irremédiables aveuglements. Notre interprétation ne sera pas la leur, et nous nous félicitons simplement de retrouver, après deux cents ans d'expériences civilisatrices, la même horreur pour l'injustice, le même intérêt sympathique pour les victimes de l'oppression.

Bien peu de temps avant ou après la publication d'*Oroonoko*,

Digitized by Google

— ce point n'est pas très-nettement éclairci, — Afra Johnson fit son choix parmi les nombreux aspirants qui se disputaient la main de cette beauté si précoce et si richement douée. Ce choix n'eut rien de romanesque. Elle épousa M. Behn, riche négociant de Londres, et Hollandais d'origine, ce qui lui créa des relations auxquelles nous allons voir se rattacher peu après une autre phase de cette carrière très-compliquée. Du reste, les biographies d'Afra laissent dans l'ombre le personnage purement épisodique dont elle accepta le nom, et qui eut le bon goût de la laisser veuve et riche, un peu avant la fin de l'année 1666.

A cette époque, l'Angleterre et la Hollande étaient au fort de ces hostilités auxquelles avait donné lieu, quatre ans après la Restauration, la rivalité des trafiquants anglais et hollandais, cherchant à monopoliser, les uns et les autres, cet horrible commerce de chair humaine qu'ils avaient organisé le long de la côte d'Afrique. La guerre était déclarée depuis les premiers jours de l'année 1665. Les Anglais, près de Lowestoffe, avaient remporté leur première grande victoire navale, chèrement achetée par la mort d'une foule d'officiers distingués; les Hollandais, encouragés par l'affaiblissement où les désastres de la grande peste semblaient avoir jeté la nation superbe qui leur disputait le sceptre des mers, préparaient silencieusement leur revanche. Algernon Sydney et bon nombre d'autres ennemis de la dynastie restaurée avaient offert leurs services aux Etats. A Londres même s'ourdissaient secrètement des trames hostiles. Le moment était périlleux. Ce fut alors que, sur la désignation du roi Charles II en personne, Afra Behn fut chargée, le croirait-on? d'une mission quasi diplomatique. Moins ménager de sa réputation, nous caractériserions peut-être plus nettement ce mandat qu'elle accepta sans sourciller. Il s'agissait d'aller en Hollande, et là, par le moyen des nombreux amis qu'elle y avait, de pénétrer le secret des expéditions projetées contre l'Angleterre. Ce fut d'abord à Anvers qu'elle se rendit prudemment, et, posant là son quartier général, elle y appela un de ses plus fervents admirateurs, un riche négociant d'Utrecht, nommé Van den Albert ou Albrecht, très-considéré dans son pays et très-influent. Cet homme avait naguère aspiré à la main de la belle veuve. Elle sut

Digitized by Google

lui persuader par d'adroites coquetteries qu'elle ne se refuserait pas longtemps à ses vœux, s'il lui témoignait cette confiance absolue sans laquelle un véritable amour ne saurait exister. Le malheureux donna pleinement dans le piége, et, sans exiger d'arrhes suffisantes, ou se contentant peut-être de celles qu'il avait reçues, il livra le secret de l'Etat, c'est-à-dire les plans combinés entre de Witt et Ruyter, à la séduisante et astucieuse *observatrice*. Elle apprit ainsi qu'une expédition se préparait pour frapper au centre de sa puissance la marine anglaise, en détruisant les innombrables bâtiments abrités dans la Tamise. Cette nouvelle, immédiatement transmise à Londres, y parut d'une invraisemblance choquante. Les ministres à qui elle était communiquée haussèrent les épaules avec dédain ; ils n'y virent qu'une conception chimérique en rapport avec l'effervescente imagination, la crédulité féminine du singulier agent qui leur transmettait ce renseignement absurde. Ils firent mieux ou pis. Ils laissèrent lire le rapport d'Afra aux gens les plus intéressés à la contredire d'abord, et ensuite à prévenir le grand pensionnaire qu'il était trahi. Habiles et glorieux politiques !

Quelque temps après, de Witt, qui, en voyant brûler sous ses yeux la ville de Brandaris, avait juré « par le Dieu tout-puissant » qu'il tirerait vengeance de cette insulte, profita du désarmement désastreux auquel la pénurie du trésor royal avait contraint la marine anglaise, et, dès les premiers jours de juin 1667, Ruyter, forçant le passage de la Medway, fit reculer Monk jusqu'à Upnor-Castle. Un de ses commandants, Van Ghent, conduisit six énormes brûlots, sous la protection d'une escadre entière, le long des rives mal protégées, et trois ou quatre vaisseaux de première classe furent incendiés pour ainsi dire en vue de Londres. Puis la flotte hollandaise, réunie à la Nore, reprit la mer sans encombre et presque sans pertes [1].

L'orgueil de l'Angleterre fut rudement froissé. Celui d'Afra Behn ne l'était guère moins. Le mépris qu'on avait fait de ses indications si précises la rejetait — du haut des illusions patriotiques, qui, peut-être, lui avaient déguisé l'ignominie et l'odieux

[1] Van Ghent ne perdit que deux de ses bâtiments, échoués sur des bancs vaseux, et qu'il fit brûler lui-même.

Digitized by Google

de son rôle, — au dernier rang des vils mercenaires qui se chargent ordinairement de le remplir. Cette expérience politique parut lui suffire, car, cessant d'inutiles intrigues, nous la voyons, pendant le reste de son séjour à Anvers, ne plus s'occuper que de ses plaisirs. Une jeune et riche Anglaise, spirituelle, gaie, prodigue, voyageuse émérite, poëte déjà remarqué, devait aisément grouper autour d'elle, partout où elle passait, l'élite de ce qu'on appelle le beau monde. Reste seulement à se demander ce que ce monde-là pouvait offrir de ressources, en la ville d'Anvers, dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Et l'on n'est point porté à s'exagérer les délices de cette Capoue hollandaise quand on lit l'étrange lettre par laquelle un des principaux millionnaires de la ville s'avisa, dit-on, de solliciter la main d'Afra. « Beauté transcendante, lui disait ce Cicéron de comptoir, j'ai longtemps hésité à vous révéler les tempêtes qui dévastent mon cœur, et à escalader de vive voix les murailles de votre tendresse. Effrayé de la force de ces remparts, il m'a semblé que des approches régulières étaient indispensables, et qu'il fallait débuter par un bombardement à distance. Si mes obus d'amour lancés par les meurtrières de vos yeux, éclatant au milieu de votre cœur, faisaient sauter les magasins de votre cruauté, etc., etc. » Quatre grandes pages sur ce ton. L'échantillon suffit, et peut-être est-il de trop.

Afra soutint héroïquement ce siége, que les millions de l'ennemi, sinon sa prose imagée, rendraient peut-être dangereux pour certaines belles dames dont les romans contemporains étalent aux yeux de tous le désintéressement passionné. Elle s'en tint à l'aisance que l'honnête Behn lui avait léguée, et ne voulut pas mettre dans sa vie un banquier hollandais de plus. D'Anvers elle alla vivre à Ostende, puis à Dunkerque où, finalement, elle s'embarqua pour retourner en Angleterre. De nos jours, c'est une traversée assez prosaïque. Mais Afra était une de ces personnes spécialement favorisées du sort à qui arrivent toujours, de manière ou d'autre, des aventures incroyables. Ses biographes racontent, sans trop révoquer en doute ce merveilleux phénomène, qu'une fois engagés dans le détroit, et réunis sur le pont pour essayer des télescopes d'invention nouvelle que l'un d'eux rapportait de France, les passagers virent poindre

Digitized by Google

sur les flots une sorte d'apparition magique, qu'ils prirent d'abord pour une illusion d'optique, mais dont, à mesure qu'elle se rapprochait d'eux, il leur devint impossible de contester la réalité. « C'était (nous copions) un édifice à quatre étages, en marbres versicolores, d'où s'élançaient des rangées de colonnes tordues, le long desquelles grimpaient en relief des pampres et des fleurs admirablement sculptés... Autour de ces colonnes, cent petits Amours voltigeaient en agitant leurs ailes diaprées... » La brillante vision disparut au bout de quelque temps comme un vain mirage, et une abominable tempête, lui succédant presque aussitôt, poussa le bâtiment sur les récifs de la côte où il se brisa, fort heureusement en vue de terre. Afra se retrouva ainsi saine et sauve, quoique un peu fatiguée, sur le sol natal.

C'est à partir de ce moment que, sous le pseudonyme d'*Astræa*[1], nous la voyons, multipliant ses titres à l'attention publique, devenir presque aussi « concevante » que la duchesse de Newcastle. Prose et vers s'amoncellent sous sa plume infatigable. Elle publie un grand poëme lyrique qui rappelle de loin les voluptueuses effusions de Thomas Moore : *A voyage to the Islands of love* (Voyage aux îles d'Amour). C'était là de la passion éthérée. Plus tard, quand elle aborda, plus à son aise, la comédie de mœurs et s'y montra aussi court vêtue, aussi leste que l'exigeait le goût du temps, on compara ces deux faces de son talent : Steele ne manqua pas cette occasion d'épigramme. Il disait d'elle : « Ce qu'elle sait le mieux de l'amour, c'est la pratique. » Et c'est encore à ce sujet que Pope la caractérisa rudement par deux vers restés célèbres, mais à peu près intraduisibles :

> The stage how loosely does Astræa tread
> Who fairly puts all characters to bed[2].

Après ses poëmes, ou pour mieux dire pêle-mêle avec eux,

[1] C'était la mode du temps. Toutes les femmes un peu connues avaient leur : Orinda, Rosania, Leucasia, Ardelia. Plus tard, et du temps de Swift, nous retrouvons encore Stella et Vanessa.

[2] Du théâtre Astræa sait si bien les usages,
Qu'elle y fait dans leurs lits coucher ses personnages.

Digitized by Google

— car Astræa Behn rimait, à mesure qu'ils se produisaient, tous les événements un peu remarqués du temps où elle vécut, — les romans se succédaient, les uns originaux, comme *la Cour du roi Bantam*, *Agnès* (Inès) *de Castro*, etc., les autres traduits du français, et choisis parmi les plus décolletés, ceux de Scarron, par exemple, qui ne devaient guère s'attendre à passer le détroit sous la protection d'une femme-poëte. En revanche, on traduisit de même les romans plus qu'amusants de Mrs. Behn, et il se trouva un courageux éditeur qui, dans la préface d'*Agnès de Castro*, complimentait l'auteur de « présenter le vice sous les traits les plus odieux, et de faire respecter la vertu. » Il n'est pas bien certain que ce singulier compliment ait étonné celle qui le recevait, et qu'elle ait eu pleine conscience de l'avoir peu mérité. On ne peut trop se rendre compte, à une époque donnée, de ce qui a été, à une époque antérieure, tolérable et toléré. Les mauvais livres d'un temps ne sont pas les mauvais livres d'un autre. Les Romains et les Romaines de la classe la plus polie supportaient (lisez Martial) des énormités qu'un hussard ivre trouverait, de nos jours, excessives. Qui nous donnerait la liste exacte des lectrices de Brantôme étonnerait bien les dévotes marquises du noble faubourg : elles y retrouveraient bon nombre de leurs plus chastes aïeules. Et qui sait si, dans deux ou trois siècles, nous ne ferons pas à notre tour le scandale d'une génération mieux avisée, qui passera froidement en revue et les drames échevelés d'il y a trente ans, et les confidences effrontées d'aujourd'hui; nos peintures du demi-monde, nos analyses de femmes vendues, sans compter ces dissections médico-humanitaires où la candeur philosophique d'un puissant écrivain étale si hardiment ce qu'on était convenu de cacher à tous, et de se dissimuler à soi-même?

Walter Scott — justement à propos de la femme auteur qui nous occupe — a comme aperçu ou entrevu cette transformation successive de la pudeur publique. « J'ai connu, dit-il quelque part[1], une dame âgée et d'assez haute condition, à laquelle je dois de savoir que, à l'époque où elle était jeune, les romans de Mrs. Behn étaient aussi tranquillement laissés sur la table de

[1] *Vie de Swift.*

Digitized by Google

toilette que le seraient aujourd'hui ceux de miss Edgeworth. Elle me décrivait très-gaiement et très-spirituellement sa surprise lorsque, après un laps de trente ou quarante ans, un de ces récits d'autrefois qu'elle avait lus, qu'elle avait oubliés, vint à retomber sous ses yeux. A quatre-vingts ans, elle ne pouvait plus supporter ce qui, à quinze, ne l'avait nullement choquée, et ce que dévorait sans sourciller, en ce temps éloigné, l'élite du monde fashionable. »

De ces romans, *Oroonoko* est toujours resté le plus connu. Un assez médiocre poëte, Southerne, le transforma en tragédie, et, sous ce nouvel aspect, le roman populaire obtint comme un regain de célébrité. La vogue de la pièce dut être énorme, s'il est vrai, comme l'affirment les biographes, que les profits de Southerne s'élevèrent à 700 livres sterling. Cette somme, qui représentait trois ou quatre fois ce qu'elle vaudrait aujourd'hui, passe et de beaucoup la limite moyenne des produits d'une œuvre de cette espèce à la fin du dix-septième siècle. Et la pièce de Southerne est restée au répertoire pendant plus de cent cinquante ans. On la joue peut-être encore, maintenant, dans certains comtés des Trois-Royaumes. Il existe une traduction française de *l'Esclave-Roi*, qui nous rappelle aussi bien *Bug-Jargal* que *l'Oncle Tom*.

Des poésies de Mrs. Behn nous parlerons peu. Elle a chanté en vers ridicules la mort de Rochester (Wilmot) et celle de son digne patron Charles II. Elle avait de ces *pindaricks* — comme on les appelait alors — au service de tous les princes de la terre, ce que nous lui pardonnerions plus volontiers si la misère l'eût réduite, comme tant d'autres, à célébrer, pour quelques guinées, la magnanimité, le courage, la hauteur d'âme de tous ces pauvres porte-couronne, si plaisamment encensés, quoi qu'ils fassent ou ne fassent pas, les uns à l'égal des autres. Dans ses effusions laudatives, nous ne voulons relever qu'une prédiction singulièrement démentie par l'événement. La femme de Jacques II venant à se trouver dans cet « état intéressant » dont les médecins de la reine Victoria nous ont si souvent entretenus, *Astrée* saisit sa lyre fatidique et, montant sur le trépied sacré, chante la naissance prévue du nouveau Marcellus, autrement dit, le futur prince de Galles. « Contemple, disait-

Digitized by Google

elle, interpellant l'heureux monarque, contemple ces trois nations prosternées, Albion, l'Hibernie et la vieille Calédonie. Elles viennent abjurer à tes pieds leurs anciennes querelles, leurs murmures factieux... Les merveilles de ta vie leur disent assez clairement que *tu règneras à jamais !* » Afin de donner à cette prédiction plus de force, l'inspirée multiplie à dessein, en les graduant selon leurs caractères plus ou moins impérieux, les formules du temps futur :

> ... Since from the wonders of your life, t'is plain
> You *will*, you *shall*, you *must*, for ever reign.

La date de ces vers fait tout leur prix. Ils furent écrits en... 1688, c'est-à-dire à la veille même du détrônement final des Stuarts, par le vœu presque unanime des « trois nations prosternées. »

De tout ce qu'a écrit Afra Behn, rien, comme on le voit, ne mérite de survivre si ce n'est, peut-être, ses comédies. Non qu'elles soient, il s'en faut bien, — lorsqu'on les envisage comme œuvres d'art, — dignes d'une étude attentive. Mais dans ces pièces, passablement absurdes d'intrigue, médiocres de style, parfois ignobles à force de licence, revivent le temps qui les inspira et le monde qui les applaudit. Si la lecture des *Mémoires de Gramont* vous a laissé quelque curiosité de cette singulière époque, et si cette curiosité n'est pas apaisée par le *Journal* de Samuel Pepys, lisez les épigrammes acérées de Dorset et les satires obscènes de Rochester, lisez les vives comédies d'Etheredge, et lisez aussi, en dernière analyse, celles de Mrs. Behn. A certains égards, elles peuvent être considérées comme des documents historiques. Les haines politiques y ont laissé une forte empreinte, une arrière-saveur. La jeune protégée de Charles II n'a jamais assez de mépris — cela se conçoit — pour les Têtes Rondes de la république, jamais assez de sympathie pour ces brillants Cavaliers qui s'étaient décerné à eux-mêmes le surnom d'*heroïcks*. Les Héroïques, c'étaient les vaincus de Worcester, c'étaient ces émigrés que leurs scandaleuses débauches faisaient chasser successivement de toutes les villes qui leur donnaient refuge, c'étaient les assassins de l'ambassadeur Dorislaus, c'étaient ces mêmes hommes qui, de retour dans leur pays, y rap-

Digitized by Google

portaient une corruption jusqu'alors inconnue, des débordements de mœurs que leur panégyriste elle-même a dû stigmatiser (en riant, il est vrai) dans plus d'une pièce[1]. A eux les rôles brillants, le langage noble et correct, le prestige de l'élégance et des grandes allures. Quant à ces fiers lieutenants de Cromwell qui, la Bible dans une main, l'épée dans l'autre, avaient rendu à l'Angleterre tant de libertés, hélas! méconnues, et tant de grandeur trop peu comptée, Lambert, Fleetwood, Desborough, Hewson, ceux-ci ne sont — pour la belle et joyeuse Afra — ni des héros, ni même des Héroïques. Ce sont des manants du dernier ordre, parlant un grossier patois, s'abandonnant en secret à d'immondes orgies, et, dans la chaleur du vin, dansant comme des cannibales autour de la table renversée. On va croire peut-être que nous exagérons ces insultes si étourdiment jetées par une évaporée de boudoir à ces hommes qu'on décimait et qui marchaient au bourreau tout aussi bravement que jadis à l'ennemi. Mais on se tromperait. Nous résumons en peu de mots les principales scènes d'une comédie, singulièrement historique, dont l'intrigue est placée par Afra Behn au moment même où allaient se développer les trames antirépublicaines du fameux Monk. Elle est intitulée : *les Têtes Rondes* ou *la Bonne vieille cause*[2]. Le lecteur curieux qui viendrait à la déterrer dans la poussière des bibliothèques y verrait à quel point l'esprit de parti peut aveugler ou mentir. Point de masques, point d'allusions, des noms propres, l'attaque directe comme du temps d'Aristophane. Ces mêmes hommes qui, quelques années auparavant, disposaient du sort de la nation, — ces graves et austères puritains dont le sang avait plus tard honoré les échafauds sur lesquels, au mépris des amnisties jurées, un roi trop clairvoyant pour les croire coupables, trop lâche pour oser les défendre, les avait laissé monter, — on les insulte, on les bafoue, après les avoir indignement travestis; et la femme qui les foule ainsi sous sa pantoufle brodée ne comprend pas qu'elle insulte le pays que ces hommes, choisis par lui, ont si glorieusement représenté. Et ce

[1] La plus remarquable est celle qui a pour titre : *The Rover, or the Banish'd Cavaliers*. C'est au vif — quoique bien adoucie à certains égards — la peinture des mœurs de l'émigration anglaise durant l'ère républicaine.

[2] *The Roundheads, or the Good old cause.*

Digitized by Google

pays lui-même, oublieux de ses choix comme de leurs services, oublieux surtout de la persécution qu'ils ont si fièrement, si vaillamment subie, laisse passer sans protestation, que dis-je? accueille de ses applaudissements hébétés les insolentes parodies de ce qui est, après tout, son histoire. Quelle matière à tristes réflexions ! et la belle prime offerte au dévouement, au désintéressement politique !

Détournons les yeux de ce qui est scandale éhonté, calomnie absurde. Afra Behn ne saurait être discutée sérieusement, et cependant on ne peut aborder, avec la légèreté que comporte un sujet pareil, la portion de son œuvre où, faisant appel aux passions politiques de son temps, elle a confondu la limite des genres et transformé la comédie en pamphlet contre les régicides sacrifiés à la réaction [1].

Nous retrouverons cette animosité, — mais à un degré plus excusable, — dans celle de ses pièces comiques qui peut le mieux servir de spécimen pour toutes les autres. *L'Héritière de la Cité* [2] — tel est son titre — offre un tableau à peu près complet de ce qu'ont dû être les mœurs de Londres sous la Restauration. Sir Timothy Treatall, le principal personnage, est un vieux chevalier (*knight*) de l'opposition, un noble qui ne s'est point *rallié*, — un type ridicule et sacrifié. Son neveu, Wilding, jeune et franc tory, galant à la mode, spirituel débauché, enfant gâté de la séduction, est au contraire le héros de la femme auteur. Elle nous le montre, il est vrai, courant après l'héritage de son oncle et se permettant, pour se procurer les actes qui le lui assurent, des tours de passe-passe qui frisent

[1] Cromwell, Bradshaw et Ireton, enlevés de leurs tombeaux, furent, en 1661, le jour anniversaire de l'exécution de Charles Ier, traînés à Tyburn et *pendus*. Le soir, ils furent décrochés et *décapités;* leurs têtes furent exposées devant Westminster-Hall et les troncs enterrés sous la potence. « Ce spectacle, dit Lingard, fut pour les Cavaliers un sujet d'enjouement et de plaisanteries. » Pour Vane, Charles commua en décapitation la peine de la pendaison. Il voulait, sur l'échafaud comme devant ses juges, proclamer bien haut le bon droit de la révolution, mais le shériff lui arracha ses notes et fit sonner les trompettes pour couvrir ses dernières paroles. Vane fut exécuté à Town-Hill (le 14 juin 1662) sur la place même où vingt et un ans plus tôt Strafford avait péri.

[2] *The City heiress, or sir Timothy Treatall.*

Digitized by Google

l'escroquerie de fort près. Il traite les femmes à peu près avec autant de bonne foi qu'il traite son vieil oncle, et les trompe tout aussi impudemment, courtisant à la fois Mrs. Charlotte (l'Héritière de la Cité) et lady Galliard, riche veuve de quelque alderman, ce qui ne l'empêche pas de continuer de très-bons rapports avec Diana, sa maîtresse entretenue. N'importe : ses opinions sont saines et ses habits du bon faiseur. Lady Galliard, beauté bourgeoise, ne tiendra point devant un si rude adversaire. Diana se fera la complice dévouée des trames qui doivent aboutir au mariage de son « protecteur. » Et, en fin de compte, — morale excellente, — l'Héritière de la Cité, jeune fille honnête, que révoltent les vices de son prétendu, n'en tombera pas moins, victime fascinée, dans les bras de l'heureux monstre. Il le faut pour le plaisir d'un parterre où les puritains ne vont jamais s'asseoir [1].

Sans entrer autrement dans les détails de l'intrigue, qui est, selon l'usage du temps, très-complexe et très-embrouillée, nous croyons avoir mis nos lecteurs à même de comprendre quelques scènes de cette étrange pièce, choisie parmi celles qui caractérisent le mieux et l'auteur et son temps, et les opinions qu'elle caressait, et l'auditoire dont elle briguait l'approbation.

La première nous montre sir Timothy rentrant chez lui pour y présider un des riches festins qui servent à établir sa popularité.

... Ici, Jervice!... prenez mon épée... Vous êtes-vous enquis, selon mes ordres, de cette riche héritière, la fille de Nicholas Gettall?

JERVICE. Ah bien oui! monsieur... Pourquoi s'enquérir?... On ne parle dans la ville que de son évasion avec un des plus enragés *tories* que nous ayons.

SIR TIMOTHY. Juste ciel!... il est donc vrai?... C'est mon pestiféré de neveu... Il la tient donc?... Faut-il que la Providence laisse tomber tout rôtis de tels oiseaux dans la bouche de ces pervers?... En somme, Jervice, mon ami, quelle compagnie aurons-nous à ma table?

JERVICE. Belle, monsieur..., belle et nombreuse, vu que le Parlement ne tient pas séance.

SIR TIMOTHY. Quels lords seront des nôtres?

[1] On doit faire observer que dans ce temps-là les dames anglaises n'allaient guère au théâtre qu'avec leur masque de velours.

Digitized by Google

JERVICE. En fait de lords, monsieur, je n'en vois aucun.

SIR TIMOTHY. Eh quoi! pas un seul?... pas le moindre petit lord?... C'est du malheur, et le sort m'en veut... Pas de lord!... Mauvais, très-mauvais présage!... Notre parti fond à vue d'œil .. Quoi, pas un comte?... pas un duc?... pas un marquis?... non pas même un lord?... Hum!... il va me rester bien du vin sur les bras, et c'est une honte... Au moins, Jervice, nous avons abondance de chevaliers [1] et de *gentlemen?*

JERVICE. Pour des *gentlemen,* je ne saurais trop qu'en dire, monsieur... Mais il y aura des *citizens* à brevet de chevaliers, avec mesdames leurs épouses et mesdemoiselles leurs filles.

SIR TIMOTHY. A la bonne heure... Nous aurons ainsi le placement de nos *roast-beefs* ; car on ne peut pas contester ceci, Jervice, nos petits bourgeois de Londres deviennent, en face d'une table bien servie, d'aussi grands champions qu'il s'en puisse trouver dans toute la chrétienté.

JERVICE. Et puis, monsieur, nous aurons des curés non conformistes.

SIR TIMOTHY. Bon... Ils feront table nette. L'appétit du vrai protestant rehausse la chère qu'on offre à ces vénérables *elders.*

JERVICE. Sans compter, monsieur, les juges de paix et les membres du grand jury.

SIR TIMOTHY. C'est assez, Jervice, c'est assez... Tu me rassures complétement.

Wilding a bien enlevé Charlotte, mais il a de bonnes raisons —on va le voir— pour ne pas la risquer chez son oncle. D'autre part, cet oncle farouche a mis pour condition à ses bienfaits que son vaurien de neveu se procurerait *per fas aut nefas* un mariage avantageux. En conséquence, Wilding imagine de lui conduire, sous le nom et à la place de la riche héritière, cette maîtresse à tant par mois, avec laquelle il va rompre, et dont il peut, sans trop de péril, aventurer la vertu déjà très-compromise. Il se présente donc chez sir Timothy, pendant que celui-ci organise les préparatifs de son grand dîner, avec la fausse Charlotte, c'est-à-dire Diana, et une personne de bonne volonté, Betty, qui passe pour l'institutrice de la prétendue miss Gettall.

WILDING. Je viens mettre sous votre bonne protection, mon cher

[1] *Chevaliers* s'entend surtout ici des bourgeois anoblis et créés baronnets.

Digitized by Google

oncle, le plus précieux joyau que Londres puisse produire... la belle Mrs. Charlotte Gettall [1],

SIR TIMOTHY. Bénédiction du ciel ! la charmante personne !... Lady, j'ai beaucoup connu feu monsieur votre honoré père... Si je ne me trompe, nous avons eu le malheur de le perdre en...

DIANA, *embarrassée, à part.* S'il va nous entreprendre là-dessus, tout est gâté... (*Haut.*) Hélas !... monsieur,.. ne prononcez pas ce nom... Si vous persistez (*pleurant*), je serai certainement hors d'état de vous répondre.

WILDING. Pour l'amour de Dieu, mon oncle, ne lui parlez pas de son père !... Elle est malade rien que de songer à lui.

SIR TIMOTHY, *à part.* Tendre petit cœur ! (*Haut.*) Madame, veuillez excuser... (*A part.*) La bonne âme que cela fait ! Je me sens m'éprendre d'elle... J'éprouve déjà je ne sais quelle démangeaison qui me galope par toutes les veines.

BETTY. Oui, monsieur, voilà tantôt un an qu'il est défunt, le brave alderman... Et il a laissé à sa fille ici présente, ma bonne maîtresse (*versant des larmes*), trois bonnes mille guinées de revenu.

SIR TIMOTHY. Trois mille livres sterling de rente !... (*A part.*) Oh ! décidément, je suis très-épris.

BETTY, *continuant.* Sans compter l'argent comptant, la vaisselle plate, les bijoux...

SIR TIMOTHY, *à part.* Je suis tenté de l'épouser sur place. (*Haut.*) Hélas !... je pleurerais bien aussi, moi... Mais à quoi bon ?... Maintenant, neveu, partez, et partez vite !... Il ne faut pas, comprenez bien, qu'on vous voie de ce côté. (*Il le pousse vers la porte.*)

WILDING. Vous voyez, monsieur, ce que le ciel fait pour moi. Et que de fois ne m'avez-vous pas dit : Quand le sort t'aidera, je t'aiderai ! Ces actes, cher oncle, par lesquels vous avez bien voulu me constituer l'héritier de tout votre bien, vous me disiez aussi que vous me les remettriez dès que je serais en possession d'une fortune indépendante qui me mettrait à même de me passer de vous, ou bien lorsque je vous ramènerais une femme richement dotée...

SIR TIMOTHY. Et je tiendrai ma parole... Nous avons tout le temps. (*Il le renvoie.*)

WILDING. Il est bien vrai que j'ai eu des torts, que j'ai fait des folies... Mais je renonce à mes dissipations, je vais m'établir au centre de cette pieuse Cité, je vais me faire admettre dans la grande association... Il ne me manque pour cela, monsieur, que les documents en question, et un bon certificat de vie et mœurs par vous délivré.

[1] Le *mistress* est accordé par courtoisie aux filles de *knights*.

Digitized by Google

SIR TIMOTHY. Tu les auras, tu les auras, mon garçon... Mais chaque chose en son temps... Va ton train, ne te gêne pas, continue comme par le passé,.. Je te signerai tous les certificats du monde... Mais va-t'en !

WILDING. Je m'en vais, monsieur... Mais les actes... il me faut les actes... J'ai dû lui dire, lui jurer, avant qu'elle ne consentît à me suivre, que j'étais votre héritier légal.

SIR TIMOTHY. Ouais !... Elle t'a jusqu'à ce point acculé ?

WILDING. Je lui ai dit aussi que vous m'achèteriez un titre noble... Car rien n'allèche vos demoiselles de la Cité comme l'espoir d'une *ladyship*.

SIR TIMOTHY. Tant mieux, tant mieux,.. (*A part.*) Nous avons son affaire sous la main.

Tout n'est pas dans cette veine franchement comique et de bon aloi. Wilding, par exemple, sous un costume étranger, vient offrir à son oncle, de la part des Polonais, la couronne de Sobiesky. La plaisanterie est un peu risquée, et la crédulité de sir Timothy poussée un peu loin. C'est, au reste, il faut le remarquer, une épigramme politique, les Polonais passant alors pour le peuple le plus factieux de la terre. Cependant les intrigues se croisent entre deux ou trois couples d'amoureux, dont nous n'avons nommé que les principaux. Réunis dans une mascarade, ils s'espionnent, se dérobent, et sont victimes d'une foule de quiproquo. Charlotte surprend ainsi un rendez-vous donné par lady Galliard au perfide Wilding. Ce rendez-vous a lieu, cependant, et dans la chambre même de la veuve, où elle est, dit la pièce, en simple peignoir (*in undress*). Nous entendons alors professer par l'audacieux Cavalier les doctrines peu métaphysiques de l'amour à la mode. Les scènes précédentes étaient en vile prose. Afra Behn a écrit celle-ci en vers blancs. Nous n'en donnons que des extraits pour mille excellentes raisons qui seront aisément appréciées :

LADY GALLIARD. Homme insatiable !... De ce que je vous témoigne des égards tout particuliers, de ce que je vous écoute avec plaisir, et vous refuse avec quelque peine..., penchant fatal, et que je déplore..., faiblesse que je ne me suis encore vue pour personne..., vous voulez pousser à bout vos avantages ?... Vous auriez le cœur de me perdre..., de me compromettre, de me faire mépriser et montrer au doigt ?

WILDING. Quel raisonnement captieux et faux ! Consultez les véritables

Digitized by Google

règles de l'honneur. Est-ce que, d'après elles, la beauté ne doit pas être la récompense de l'amour, non l'objet de quelque vil marché, sanctionné par l'Église pour quelques pièces d'or qu'on lui jette? Celle-là est infâme qui, par calcul, admet à ses côtés un affreux manant qu'elle abhorre. Celle-là, quelque douaire qu'elle obtienne, quelques serments qui lui soient faits, n'est, après tout, qu'une prostituée payée plus cher que ses pareilles du ruisseau.

LADY GALLIARD. Je ne comprends pas trop cette morale nouvelle.

WILDING. Laissez-moi finir, et vous allez voir. Tout est vertueux dans les désirs d'un amour partagé. Le ciel, les hommes, peuvent-ils s'irriter du bonheur que nous nous donnons l'un à l'autre, lorsque, d'ailleurs, nous ne faisons tort à qui que ce soit? Pourquoi vous repaître de vaines chimères et vous laisser aller à des pressentiments que rien n'autorise?... D'ailleurs, ne sommes-nous pas seuls?... bien enfermés?... Qui le saura?

Une si belle logique — on la trouvera quelque peu perfectionnée dans les romans de Crébillon fils — ébranle de plus en plus la résistance de lady Galliard. Ses hésitations deviennent plus marquées. Chaque refus, on le voit, lui coûte davantage. Afra Behn *file* longuement, et avec un *gusto* particulier, cette situation délicate. Arrivons à l'issue du débat, sans passer par toutes les nuances de cette séduction *ex professo*.

LADY GALLIARD. Vous parlez bien aisément de renoncer à moi... Cruel que vous êtes!... Cette parole vient d'éveiller en moi les plus tristes pensées. Je les sens tomber, froides et lourdes, sur mon cœur glacé... Mon âme faiblit à l'idée d'un tel malheur... (*Doucement, et se rapprochant de Wilding.*) Je ne voudrais pourtant pas être mal jugée par vous.

WILDING. Pouvez-vous l'être si vous ne m'en donnez de puissants motifs?

LADY GALLIARD. Quel cœur supporterait la méfiance d'un être aimé? (*A part.*) ou se refuserait toujours à ce qu'il désire? (*Haut, et d'un ton plus doux que jamais.*) Donc... vous ne croyez pas que je vous aime?

WILDING. Vos rigueurs me permettent-elles de le croire?

LADY GALLIARD. Quel langage donner aux pensées coupables qui m'agitent?... Wilding, je ne saurais me faire à l'idée de cette désunion... Je ne puis plus vous cacher ce qui me rend si honteuse vis-à-vis de moi-même... Je crains de ne plus rien avoir à vous refuser...

WILDING. Céleste aveu!... Créature adorable!... Encore, encore, encore ces paroles enivrantes! Que je les entende encore, et toujours!...

Digitized by Google

LADY GALLIARD. Mais, n'est-ce pas? vous n'aimâtes et n'aimerez jamais Mrs. Charlotte... jamais, entendez-vous?.... jamais?

WILDING. Jamais!... jamais!...

LADY GALLIARD. Ne me regardez donc pas ainsi... Détournez les yeux... Laissez-moi vous dérober ces rougeurs qui, malgré moi... Non, je ne puis supporter vos regards. (*Pendant la fin de cette tirade, elle se laisse peu à peu aller dans ses bras*[1].) Songez que je suis à votre discrétion..., que vous me perdez à jamais si... Mais puisque je ne saurais vous convaincre à moins de ma sincérité..., vous verrez si je vous aime... Prenez pitié de ma faiblesse... ne songez qu'à mon amour.

WILDING. Le ciel m'appartient... Il est tout entier dans mes bras. Je défie maintenant le sort de m'atteindre... Oui, destin, je te brave, et, monde vil, je te dis adieu. Laissez-moi me plonger dans la douce fièvre d'amour, enivré de désirs et délirant de bonheur...

(*Exeunt into the bed-chamber*; WILDING *leading her with his arms about her.*)

Ne voilà-t-il pas les vers de Pope — ceux que nous citions naguère — parfaitement éclaircis et peut-être trop justifiés! Laissons maintenant retomber sur ces deux intéressants personnages la nue complaisante qui dérobait Jupiter et Junon aux regards indiscrets, et disons simplement, afin de compléter notre analyse, que Wilding finit par épouser la riche héritière de la Cité, après s'être réconcilié avec son oncle, auquel il avait préalablement subtilisé les actes qui lui assurent la succession de cet amphitryon populaire. Quant à sir Timothy, par suite d'un malentendu préparé dans la scène qu'on a lue, il devient l'heureux époux de Diana, « l'ex-protégée » de son neveu.

Dans une autre pièce d'Afra, *Sir Patient Fancy*, on retrouve par fragments *le Malade imaginaire* et *les Femmes savantes*. Sir Patient (l'Argan de Molière) a un fils et une fille, Léandre et Isabelle. Il a aussi une femme, laquelle a un amant, cela va de soi. Léandre est amoureux de Lucretia Nowell, dont la mère, lady Nowell, est un bas-bleu arrivé à maturité, ce qui n'empêche pas cette savante dame d'être pédamment éprise de ce même Léandre; en conséquence, au lieu de lui donner sa fille qu'il aime, elle l'a fiancée à un ridicule provincial, sir Credulous Easy.

[1] Cette indication scénique est traduite mot pour mot, comme on s'imagine bien. Elle est d'ailleurs reproduite sur plus d'un théâtre de Paris.

Digitized by Google

Le frère de Lucretia, Lodwick Nowell, n'a pas manqué, en revanche, de se passionner pour Isabella Fancy. Tout compte fait, quatre intrigues réglées, au sein desquelles le pseudo-malade se débat comme il peut, trompé par sa femme, trompé par son fils, trompé par sa fille, qui tous abusent à l'envi de sa chimérique infirmité. La rivalité de lady Nowell et de sa fille, toutes deux enamourées du même jeune homme, n'est pas la moindre indécence de cette pièce, d'ailleurs assez vivement menée.

Le *Town Fop*[1], *or sir Timothy Tawdrey*, donne lieu aux mêmes remarques. Seulement, ici l'extrême licence de la pièce précédente dégénère en grossièreté. Nous n'en voulons extraire qu'une sorte de définition du mariage dans le grand monde. On veut faire épouser Celinda Friendlove au *Town Fop*, sir Timothy Tawdrey, tandis qu'elle aime Bellmour, le neveu de lord Plotwell. La situation donnée, voici une des scènes :

Sir Timothy. La chose vaut faite, mon cher monsieur. Les vieux ont arrangé l'affaire. Leur entremise convient merveilleusement à ces sortes de négociations. Elle nous dispense de mille petits soins amoureux qui nous ennuieraient à périr.

Friendlove. Je ne sache pas, monsieur, que « les vieux, » comme vous les appelez, soient si parfaitement tombés d'accord.

Sir Timothy. Voudriez-vous, monsieur, me convaincre du contraire? Ne savez-vous donc pas bien que votre père, après s'être assuré de ma fortune, ainsi que cela est de règle, m'est venu attaquer de ces bonnes paroles : « Vous êtes, sir Timothy, gentilhomme et baronnet... Je connaissais fort monsieur votre père..., il était mon très-honoré voisin..., nos domaines se touchent..., j'aimerais donc, monsieur, à nous rapprocher encore, si la chose était faisable. » Ici, je me suis empressé de lui couper la parole : « Comment donc, monsieur, tout l'honneur sera pour moi, etc., etc. »

Bellmour, *à part*. Je n'en puis supporter davantage..., un tel homme épouser Celinda!...

Friendlove, *de même*. De grâce, laissez-le parler.

Sir Timothy. Il a repris alors : « Je suis à mon aise. Je n'ai que mon fils Ned et cette petite Celinda que je compte faire assez riche pour un homme de votre rang. Nous sommes à peu près convenus du mariage

[1] *Fop*, c'est notre mot de *fat* pris dans son acception la plus méprisante. Si Afra Behn écrivait en 1859 et en français, elle emploierait le mot *gandin* pour rendre exactement la même idée.

Digitized by Google

avec votre honorable mère, lady Tawdrey... » Et moi, qui ne suis pas manchot, et qu'on a suffisamment policé, j'ose le dire, je l'ai payé d'une égale courtoisie : « Je rends grâces au ciel, lui ai-je dit... Je proteste..., Celinda est digne... Non, ce n'est pas ainsi que j'ai dit... Celinda mérite, oui, certainement, elle mérite un meilleur mari que moi. »

FRIENDLOVE, *à part*. Et vous disiez plus vrai que vous ne pensiez.

Plus tard, sir Timothy, admis auprès de sa fiancée, l'interroge, article par article, sur ses défauts et qualités. Il le fait avec un sans-gêne, un aplomb merveilleux, ainsi que le lecteur va pouvoir s'en assurer :

SIR TIMOTHY. Etes-vous capable d'aimer ?

CELINDA. Comment donc, monsieur ?... mais j'aime une foule de choses..., j'aime les bonbons..., j'aime à être entourée de gens qui m'adorent..., j'aime les robes neuves et les pièces nouvelles... Enfin, comme toute vraie femme, j'aime à faire mes quatre volontés.

SIR TIMOTHY. Voilà qui est parler..., voilà une éducation bien faite !... On tirera parti de toi, Celinda. Avec de la patience, belle comme tu es, nous ferons de toi une femme tout à fait fashionable... Je constate déjà des manières attrayantes, un minois provocateur, des yeux fripons, un tour de tête langoureux, bref, tout ce qui peut séduire et tenter.

CELINDA. C'est là ce qui vous plairait dans votre femme ?

SIR TIMOTHY. Et pourquoi non, palsambleu ?... Pour qui donc me prenez-vous, madame[1] ?... pour un sot ?... pour un niais ?... ou pour un stupide jaloux à l'italienne, dans le genre de votre frère ?... Oh ! que non pas... Soyez bien tranquille là-dessus : la femme que j'épouserai aura ses coudées libres et franches... Mais, jolie miss, il faudra, par exemple, apprendre à bavarder un peu plus.

CELINDA. C'est que, voyez-vous, l'esprit, les idées me manquent un peu pour cela.

SIR TIMOTHY. L'esprit ?... Ah bon !... ah ! très-bien !... l'esprit ?... Est-ce qu'on demande de l'esprit à une femme qui cause ?... Esprit, idées, ah bien oui !... qui s'en occupe ?... Il faut parler très-haut et beaucoup, afin de montrer de belles dents blanches..., sourire fréquemment..., et avoir confiance..., beaucoup de confiance..., cela suffit parfaitement... Ce qui est triste à voir, c'est une jolie femme tout debout à l'extrémité d'un salon, épluchant son éventail par contenance, et n'ayant pas le plus petit mot à dire... Celle qui aura l'honneur de

[1] Même observation que ci-dessus. Le mot *madame* s'applique par courtoisie aux demoiselles de haute naissance.

Digitized by Google

m'appartenir, je lui donnerai d'autres allures, c'est moi qui vous en réponds...

Les belles dames du temps de Charles II ne se bornaient pas à mettre en usage les conseils et les exemples galants de leurs intrépides maris. Elles fêtaient Bacchus aussi volontiers que l'Amour (l'amour pratique, pour parler comme Steele) : Pepys leur rend ce témoignage, et montre les plus grandes dames tenant tête, sous ce rapport, aux célèbres ivrognes du temps, Killigrew, Rochester et *tutti quanti*. Afra Behn n'a point négligé ce trait de mœurs contemporaines. Témoin ce passage de la pièce intitulée : *The False Count*.

Guil. Asseyez-vous donc, mesdames... Isabelle, quel air mélancolique !... Page, remplissez, pour madame, un verre à bière.

Isabelle. Un verre à bière, grands dieux !

Guil. Nos vicomtesses ne boivent jamais à moins... Les bourgeoises, les femmes de *citizens*, font la petite bouche, et ne touchent au vin que du bout des lèvres, ce qui ne met guère en honneur l'hôte qui les régale... Mais une fois rentrées chez elles, et dans le secret du cabinet, elles n'y vont pas de main morte, allez... Toute femme qui boit seule vide lestement sa bouteille. La *gentlewoman*, espèce de *demi-lady*, ne se livre que bien juste, et croit du bon ton de laisser quelque chose au fond de son verre... La femme de race, et dont l'éducation est complète, absorbe tout, et rubis sur l'ongle, par Jupiter !

Isabelle. Quel dommage d'être instruite si tard..., et d'apprendre ainsi tout à coup que l'essentiel me manque pour avoir bon air.

Guil. Eh !... il faudra se griser incessamment si vous voulez recouvrer quelque considération.

On retrouve le même trait de satire, avec quelques-autres non moins curieux, dans une *farce* de Mrs. Behn, intitulée : *The Emperor of the moon* (l'Empereur de la lune), et qui rappelle ces féeries extravagantes que les directeurs des théâtres, à Londres, ont baptisées *pantomimes*. Arlequin arrive de l'empire de la lune, avec le titre d'ambassadeur, pour demander en mariage, au nom de l'empereur qu'il représente, la fille du docteur Baliardo. Le docteur, en père bien avisé, veut avoir quelques renseignements sur les us et coutumes du pays où règne son futur gendre.

Le docteur. Vos femmes, là-haut, boivent-elles sec, mon cher monsieur ?

Digitized by Google

ARLEQUIN. Plus ou moins, monsieur, et selon leur rang... La quantité se mesure à la qualité.

LE DOCTEUR Tiens!... juste comme ici... Mais vos hommes de haute classe, vos meneurs politiques, monsieur, je présume qu'ils sont aussi sobres qu'instruits et prudents?

ARLEQUIN. A vrai dire, monsieur, ils ne sont ni l'un ni l'autre... En revanche ils sont pour la plupart, et cela vaut tout autant, très-orgueilleux et très-prodigues de promesses. Tout solliciteur qui vient les flagorner humblement tire d'eux de bonnes paroles... Il est vrai que de longtemps, en échange des révérences qu'il leur prodigue, il n'en tirera autre chose..., à moins pourtant qu'il ne sache choisir le temps et l'occasion de les intéresser à sa cause par quelques bons présents de nature solide!... ce qui ne les empêche pas, monsieur, de crier très-haut contre la corruption.

LE DOCTEUR. Tiens, tiens!... absolument comme chez nous... Maintenant, monsieur, veuillez donc me dire comment ces grands personnages vivent avec leurs femmes.

ARLEQUIN. De la manière la plus noble, monsieur. Mylord a son carrosse, et mylady sa voiture. Mylord a son lit et mylady le sien. Il est très-rare qu'ils se voient, à moins qu'il ne leur arrive de se rencontrer en visite, au parc, au Mail, à la promenade, ou à la table de bassette, et là même ils se quittent bientôt, l'un allant chez sa maîtresse, l'autre se rendant à la comédie.

LE DOCTEUR. La plaisante rencontre!... C'est tout à fait ce que nous voyons.

ARLEQUIN, *continuant*. Que si, s'entêtant au jeu, mylady a perdu plus qu'il n'y a dans sa bourse, elle emprunte de quelque bellâtre amoureux, lequel, à partir de là, conçoit les plus douces espérances. En effet, de manière ou d'autre, il est sûr d'être payé, et ce, à la première occasion.

LE DOCTEUR. Toujours comme chez nous.

ARLEQUIN. Quant aux jeunes cadets qui ont la poche bien garnie, ils ne s'épargnent vraiment pas, et poussant à bout, le plus vite qu'ils peuvent, toutes les ressources de leur nature, ils sacrent, courent les femmes, boivent, et empruntent aussi longtemps que les usuriers de la Cité veulent bien de leur signature: Ils ne s'arrêtent enfin qu'après avoir bien gagné, les uns le titre de sacripant, les autres celui d'escroc, et deviennent alors pour leurs amis un objet de pitié, pour leurs maîtresses un objet de mépris, puis, au bout de quelque temps, tantôt d'une façon, tantôt de l'autre, quittent ce monde éphémère.

LE DOCTEUR. Juste, juste comme chez nous.

Digitized by Google

ARLEQUIN. Pour ce qui est du bourgeois, monsieur, l'homme de cour le remplace auprès de sa femme... Le marchand, en revanche, soutire tous les biens du gentilhomme, jusqu'à ce que, riche assez pour marier noblement sa fille, il restitue de cette façon à la gent aristocratique ce qu'il avait su lui dérober... Il le lui restitue, dis-je, à moins que la prodigalité galante de la bourgeoise n'ait ruiné monsieur son époux... Et c'est ainsi que va le monde... à la ronde.

LE DOCTEUR. Exactement, exactement comme sur notre planète... Les hommes de talent, monsieur, les hommes de mérite n'auraient-ils pas chez vous quelque chance d'avancement?

ARLEQUIN. Talent, mérite?... Je ne connais pas... Une belle livrée, un nœud de cravate artistement combiné, voilà de vrais titres. Les grands n'avancent volontiers que leurs laquais et leurs valets de chambre.

LE DOCTEUR. Par ma foi, c'est comme ici.

Au milieu de toutes ces comédies qui nous font vivre parmi les débauchés de Londres, les femmes qu'ils trompent, les maris qu'ils déshonorent, les agents de leurs prouesses galantes, les fournisseurs de leurs folles prodigalités, le lecteur attentif en distinguera une dont la scène se passe dans ces lointaines régions où s'était épanouie la jeunesse d'Afra. Un instant, nous avons cru y trouver quelque délassement d'esprit et de cœur, quelque retour gracieux vers ce temps de la vie de l'auteur, où les pompes de la nature exaltaient à la fois et son imagination mobile et les premiers battements de son cœur ému. Hélas! la désillusion a été prompte. Cette pièce, *the Widow Ranter*, n'est qu'une satire grossièrement ébauchée et une de ces spéculations littéraires que le vrai talent hésitera toujours à se permettre. Une conspiration contre la domination anglaise, venant à éclater dans l'Etat de Virginie, — c'est celle qui a pris le nom de son chef, le colonel Nathaniel Bacon, *Bacon's rebellion*, — avait vivement préoccupé l'attention publique; on s'inquiétait de la mauvaise administration des colonies, qui prêtait ainsi matière à de périlleuses révoltes, — absolument comme on s'inquiète aujourd'hui des *Indian mismanagements*. Afra saisit l'occasion de mettre à profit ce qu'elle avait pu apprendre, durant son long séjour à Surinam, des abus qui viciaient les institutions coloniales. De plus, elle devait trouver un certain plaisir à médire de ces pionniers anglo-américains,

Digitized by Google

presque tous issus de souche puritaine. C'est donc avec une certaine curiosité, mais sous toutes réserves, qu'on peut feuilleter cette prétendue étude de mœurs, où on nous étale avec une exagération évidente les infirmités de la république future, alors encore dans les langes de l'autorité métropolitaine, mais qui devait, cent ans plus tard, prendre une revanche si éclatante. Ce qu'Afra Behn reproche aux ancêtres de Washington, c'est la prévarication dans l'exercice de l'autorité et l'amour des titres militaires sans le courage que ce genre de vanité doit faire supposer. Peut-être pensera-t-on avec nous que l'état actuel des tribunaux et de l'armée aux Etats-Unis ne confirme pas autrement ces censures rétrospectives. Rien n'établit que les juges soient là plus corruptibles qu'ailleurs, et on a eu, ce nous semble, assez de preuves que les soldats, voire les milices nationales, y font assez bien leur métier.

Il ne faudrait pas croire qu'Afra Behn ait pris impunément toutes les licences que nous avons dû relever. Les critiques que son théâtre nous a suggérées pâlissent auprès de celles dont ses contemporains — et ses rivaux plus particulièrement — l'accablèrent à l'envi. Mais ils n'avaient point affaire à une femmelette facilement effarouchée. Elle traita fort lestement les scrupules pudiques dont s'armaient tout à coup, pour l'en accabler, les écrivains dont, en somme, elle ne faisait que continuer la tradition et imiter le dévergondage. Pour un trait qu'ils lui décochaient elle en eut toujours au moins deux à leur service, et contre eux, contre eux seulement, il lui est quelquefois arrivé d'avoir raison. Il convenait bien à Rochester, à Etheredge et à leurs pareils, il convenait bien même à Dryden, de protester, au nom de la décence, contre les légèretés outrées de Mrs. Behn. A la vérité, ils revendiquaient pour eux le privilége exclusivement viril, à ce qu'il paraît, de certaines témérités et de certaines licences; mais elle n'acceptait point cette distinction plus subtile qu'équitable, et réclamait hardiment le droit qu'ils entendaient lui dénier de prêcher dans les mêmes termes qu'eux l'immoralité dont ils auraient voulu conserver le monopole. Après elle, la même inconséquence a été relevée en ce qui la concerne, et on a justement remarqué que Pope, qui d'un distique sanglant — nous l'avons cité — flétrit sa mémoire,

Digitized by Google

dédiait en même temps son plus important ouvrage à un écrivain comique des moins chastes ; à Congrève, et c'est tout dire.

Les témoignages contemporains sur le caractère privé d'Afra concordent assez entre eux, sauf les épigrammes, dont il se faut méfier. Ils nous la représentent tous comme d'humeur gaie, généreuse, incapable de longues rancunes, obligeante, spirituelle, causant avec feu, peut-être avec trop d'éclat et de bruit; une bonne créature, le cœur sur la main, aussi peu prude que possible, par exemple, et cela dans un temps où on passait pour prude à fort bon marché. Elle ne décourageait nullement les assiduités, elle permettait beaucoup d'espérances ; mais on nous assure qu'après s'être amusée des étourdis qui les avaient conçues, elle savait fort bien, s'ils se rendaient incommodes, donner brusquement congé à leur impertinence. Rigoureusement parlant, ceci n'est point impossible. Or, la sévérité du temps et du monde où elle vivait n'allait guère au delà, et n'allait pas toujours si loin.

Afra mourut singulièrement, s'il est vrai, comme l'affirme un poëte du temps [1], qu'elle s'épuisa de fatigue à traduire le sixième livre des *Plantes* de Cowley, et succomba sans avoir terminé ce travail. D'autres disent, il est vrai, qu'une maladresse de médecin abrégea sa vie. Le fait est qu'elle était encore dans la force de l'âge, lorsque, le 16 avril 1689, elle termina soudainement sa bruyante et brillante carrière. Elle aussi, comme la duchesse de Newcastle, obtint les honneurs de Westminster-Abbey. Au-dessous de son nom et de la date de sa mort, on lit, sur le marbre qui la recouvre, ces deux méchants vers :

Here lies a proof that wit can be
Defence enough against mortalitie [2].

Encore faut-il, pour vérifier la justesse de cet axiome banal, se rappeler que, si l'auteur d'*Oroonoko* est à Westminster, on n'a pas pu y faire admettre l'auteur de *Don Juan* et de *Beppo*.

E. D. F. (*Retrospective Review ; — Jeaffreson's Novels and Novelists.*)

[1] Westley.

[2] Ci-gît une preuve que l'esprit peut être une garantie suffisante d'immortalité.

Digitized by Google

NOTES HISTORIQUES.

L'ANNIVERSAIRE DU 30 JANVIER 1649 EN ANGLETERRE.

Nos lecteurs doivent nous excuser si nous leur rappelons quelquefois que la *Revue Britannique* est un recueil, sinon tout à fait impartial, au moins assez fidèle au principe éclectique de son origine pour pouvoir se rendre l'écho non solidaire de quelques opinions contradictoires. Le directeur laisse toute la liberté possible non-seulement aux auteurs anglais dont la *Revue* est l'interprète, mais encore à ses collaborateurs français. Ainsi, quoique ce soit lui qui ait fourni tous les documents de l'article *les Femmes de lettres en Angleterre*; quoique historien du dernier épisode des guerres civiles d'Angleterre, qui ont abouti à l'expulsion définitive de la dynastie des Stuarts; quoique professant pour cette dynastie une sympathie respectueuse (sans avoir trahi dans son histoire, il l'espère, les droits supérieurs de la liberté politique et de la liberté religieuse), il a laissé au rédacteur dudit article toute latitude pour exprimer une sympathie entièrement contraire. Ce collaborateur ne trouvera pas non plus extraordinaire que le directeur de la *Revue Britannique*, et l'historien de Charles-Edouard, rappelle, à un point de vue exclusivement historique, ou politique, s'il l'aime mieux, que, jusqu'à l'année dernière, l'Angleterre libérale et protestante elle-même, sous le règne de quatre souverains, héritiers de la révolution de 1688, a protesté officiellement contre les principes républicains et le régicide de 1649 par l'observation religieuse du fatal anniversaire de ce mois-ci, mois néfaste pour les Bourbons en France, comme pour les Stuarts en Angleterre.

Aujourd'hui encore les rites de cet anniversaire doivent être observés à huis clos dans quelque vieux château, ne fût-ce que dans celui de l'illustre naturaliste Watterton, dont nous tenons à honneur d'avoir été l'hôte bienvenu. Nous allons très-simplement reproduire ici quelques notes curieuses que nous avions, dans le temps, voulu joindre à un récit de l'exécution

Digitized by Google

de Charles Ier, où nous hasardions quelques conjectures sur le *bourreau masqué*, dont le nom est resté un problème historique comme celui de *l'homme au masque de fer*.

« Prenez garde à la hache ! dit le roi à quelqu'un qui s'en était trop approché ; prenez garde à la hache, je vous prie. » Puis, parlant au bourreau, qui était *masqué*, il lui dit : « Je ne ferai qu'une courte prière, et après que j'aurai levé les mains..... » Quand la tête fut tranchée et montrée au peuple, on n'entendit que des gémissements, de tristes murmures et des sanglots. (*Mémoires de lord Clarendon.*)

En 1735, se réunissait encore à Londres le fameux club régicide de *la Tête de veau*[1]. Entre autres toasts du dîner annuel, on y buvait *à la pieuse mémoire d'Olivier Cromwell ! à la glorieuse année* 1648 ! et AU BOURREAU MASQUÉ ! Une fois, les membres de ce club, qui banquetait habituellement dans une taverne de Suffolk-Street, firent un feu de joie au milieu duquel ils jetèrent une tête de veau entourée d'une serviette, et adressèrent leurs toasts à la foule attirée devant la porte du club. La foule applaudit d'abord, mais finit par s'indigner, cassa les vitres, et il fallut appeler la garde pour l'empêcher d'aller plus loin. (*Hone's every day Book.*)

Ce n'est que depuis 1859 que le 30 janvier, jour du martyre de Charles Ier, a cessé d'être un jour de jeûne et d'humiliation pour toute l'Angleterre. Jusqu'à cette année le calendrier anglican et le livre des prières officielles l'indiquaient également comme le *jour du martyre du roi Charles*. Plus d'une fois (et entre autres le 2 mars 1772) il s'était trouvé au Parlement quelques membres qui faisaient et soutenaient la motion d'abolir cet anniversaire ; mais la majorité avait toujours repoussé la motion.

William Lilly l'astrologue, dans ses *Mémoires*, écrits par lui-même, après avoir dit que, lorsque le corps de Charles Ier fut ouvert, ses organes étaient assez sains pour qu'il eût pu vivre jusqu'à la plus ex-

[1] Les révolutionnaires de 1648 trouvaient une ressemblance frappante entre la tête du roi Charles Ier et une tête de veau. Van Dyck ne s'en était pas aperçu en faisant le portrait du monarque.

Digitized by Google

trême vieillesse, ajoute : « On a curieusement demandé qui lui trancha la tête : je ne suis pas autorisé à parler de pareilles choses ; je puis seulement dire ceci : Celui qui le fit est aussi vaillant et résolu qu'homme qui vive et c'est quelqu'un qui a une fortune assez belle. Pour moi, je crois que Charles Ier ne fut pas le pire, mais le plus infortuné des rois. »

Ailleurs, Lilly raconte encore : « Le second dimanche après la décapitation de Charles Ier, Robert Spavin, secrétaire du général Cromwell en ce temps-là, s'invita à dîner chez moi et m'amena Anthony Pierson avec quelques autres convives. Pendant tout le dîner, la conversation roula principalement sur la personne qui avait tranché la tête au roi. L'un disait : C'est le bourreau ordinaire ; un autre : C'est Hugh Peters. On cita encore d'autres noms, mais sans que la question fût résolue par aucun des interlocuteurs. Robert Spavin, aussitôt après le dîner, me prit la main, et, m'entraînant vers la fenêtre du midi, me dit : « Ils se trompent tous ; aucun n'a nommé celui qui a fait la chose : « c'est le colonel Joyce. J'étais dans la chambre lorsqu'il s'équipa en « conséquence ; je restai derrière lui pendant l'acte même, et, quand « ce fut fini, m'en allai avec lui. Cela n'est connu que de mon maître « Cromwell, du commissaire Streton et de moi. »

D'après une note de sir Walter Scott, une tradition attribuait au comte de Stairs le rôle du bourreau masqué. Le fait est que le bourreau masqué est toujours resté anonyme ; les uns accusaient tel personnage qu'ils voulaient rendre odieux au parti royaliste, tandis que, dans le parti contraire, tel autre personnage se vantait quelquefois d'un acte dont il n'était peut-être que le complice.

La couronne des Stuarts (nous n'osons pas dire celle d'Angleterre) se trouve avoir aujourd'hui pour héritiers légitimes François V, duc de Modène, prince régnant, et qui n'a pas d'enfants, mais dont les deux sœurs ont épousé, l'une (Thérésa) le comte de Chambord, et l'autre (Maria) don Juan d'Espagne, frère du comte de Montemolin. Les enfants de Mme la duchesse de Parme ont pour aïeule une des princesses de la maison de Savoie qui un moment a primé la maison de Modène, en ce qui concerne la couronne d'Angleterre.

Nous pourrions ajouter à ces divers paragraphes un poëme inédit,

Digitized by Google

dont nous ne citerons que les derniers vers, qui donnent une solution tout à fait jacobite au problème du bourreau masqué :

Hélas ! bien sombre aussi trop souvent est l'histoire :
Que de spectres de deuil pour un spectre de gloire
Dans son miroir magique affligent le regard !
Que d'innocents martyrs ! que de saintes victimes !...
Arrêtez, arrêtez, assassins de Stuart !...
« Frappez ! crie une voix qui sort des noirs abîmes.
— Absent est le bourreau. » Mais du gouffre d'enfer
La même voix répond : « Le bourreau n'est qu'un lâche
Qui de ce crime a peur ! Moi-même, Lucifer,
Je serai le bourreau : donnez, donnez la hache ! »

Oui, ce bourreau masqué, dont nul ne sut le nom,
complice de Cromwell, oui, ce fut un démon.

Digitized by Google

QUELQUES NOTES SUR LE MAROC[1].

L'expédition des Espagnols contre le Maroc a excité en Angleterre certaines préoccupations inquiètes et jalouses, dont quelques journaux et quelques recueils périodiques ont à plaisir exagéré l'expression. La discussion libre permet heureusement aux Anglais d'entendre toutes les opinions contradictoires, et nous aimons à constater qu'il s'est trouvé aussi des recueils qui ont osé envisager la situation réciproque de l'Espagne et de l'empire marocain à un point de vue plus impartial. Nous devons signaler entre autres le *New-Monthly Magazine* de ce mois qui proclame hautement que, quelles que soient les complications éventuelles de l'invasion du Maroc, « on ne saurait nier que l'existence d'un pays de fanatiques également hostiles au christianisme et à la civilisation, un pays de musulmans, pillards sur terre et pirates sur mer, pouvant exercer impunément leur brigandage à l'entrée de la Méditerranée, est une honte et un péril que l'Europe ne doit pas tolérer plus longtemps. » Le même recueil ne craint pas d'ajouter que si le péril est moindre pour l'Angleterre, qui peut surveiller ses intérêts du haut du rocher de Gibraltar, la honte est double pour elle, quand elle s'expose à être taxée de connivence avec ces ennemis nés de la société européenne. Le *New-Monthly Magazine* se fait fort de l'autorité du voyageur Richardson, dont on publie justement un ouvrage posthume sur le Maroc[1], avec une introduction par le capitaine Cave, officier anglais, qui, dans un ouvrage récent sur l'Algérie, a parlé de la France, et surtout de notre armée française en Afrique, avec une consciencieuse estime, su-

[1] *Travels in Morocco*, by the late James Richardson, 2 vol. London, 1859. Le *New-Monthly* cite aussi l'ouvrage de M. J. Rey : *Souvenirs d'un voyage au Maroc*.'— L'année dernière, miss Murray a publié à Londres : *Un Artiste au Maroc*, etc., etc.

Digitized by Google

périeure à toutes les préventions de la jalousie nationale. Les notions suivantes sont tirées principalement d'un article du *Fraser-Magazine* antérieur à celui du *New-Monthly*; mais nous avons borné notre extrait aux documents statistiques, au risque de modifier ainsi l'article lui-même dans le sens de celui du *New-Monthly* qui n'a paru que lorsque notre traduction était déjà terminée.

Depuis le médecin Lemprière, qui écrivait en 1790, jusqu'à l'amiral Smyth en 1850, tous les voyageurs qui ont parcouru l'empire du Maroc vantent à la fois la beauté de son climat, la fertilité de son sol et les nombreux éléments de sa richesse naturelle. La brise de mer qui règne sur le littoral y rafraîchit incessamment l'atmosphère, tandis que la haute chaîne de l'Atlas, courant parallèlement à la côte, arrête les vents brûlants du désert. Vers le sud, il est vrai, l'action du soleil est dévorante; mais dans toute cette région méridionale, et particulièrement dans les environs de la ville de Maroc, les sommets toujours neigeux des montagnes tempèrent la chaleur. « Le climat du Maroc est doux et salubre, » écrit Smyth; « il est sain et fortifiant, » ajoute Jackson. Quant à Lemprière, qui, payé d'ingratitude par l'empereur Sidi-Mohammed, auquel il était venu, de Gibraltar, apporter les conseils de la science européenne, et peu disposé par conséquent à voir le pays d'un œil favorable, il s'exprime d'une manière identique. Nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter à son livre [1] les passages suivants :

« Sous une latitude si méridionale, le climat est relativement beaucoup plus doux qu'on ne devrait s'y attendre, et comme le sol est exempt de ces districts montagneux qui, dans les pays chauds, engendrent ordinairement les maladies les plus funestes; comme les plaines, bien balayées par le vent, sont rafraîchies par le voisinage des hautes montagnes, une atmosphère vivifiante entretient non-seulement la santé des habitants, mais favorise le rétablissement des Européens qui, à la suite d'indispositions, ont voulu recourir à un changement d'air.

« Dans les provinces septentrionales, le climat est à peu près celui de l'Espagne avec ses pluies de printemps et d'automne;

[1] *A Tour through the Dominions of the emperor of Morocco*, by William Lemprière, D.-M.

Digitized by Google

mais vers le sud, où la pluie est moins générale, la chaleur est excessive.

« Nous observons néanmoins que dans toute l'étendue de l'empire, sauf l'influence occasionnelle de certaines périodes de l'année ou de certains vents, l'atmosphère offre un caractère particulier de douceur et de sérénité qui rend le climat délicieux. Les villes du littoral jouissent en outre de l'avantage d'être souvent rafraîchies par les brises de mer, et Mogador, par exemple, quoique située sous une latitude très-méridionale, n'est pas une résidence plus chaude que la plupart des villes du midi de l'Europe, parce que durant l'été elle est soumise à un vent continuel du nord-ouest.

« Quoique fort différent en nature et en qualité, selon les diverses provinces, le sol du Maroc montre généralement une extrême fertilité qui, avec l'aide d'une bonne culture, le rendrait capable de produire les végétaux les plus recherchés de l'Orient et de l'Occident. On doit cependant avouer qu'il est nu et stérile dans quelques parties du littoral, mais les plaines de l'intérieur sont uniformément composées d'une terre grasse et noire dont la fécondité dépasse tous les calculs. Les parties montagneuses pourraient aussi, au prix de quelques soins, être mises en état de produire la plupart des fruits et des plantes qui réussissent le mieux parmi les vallons et les collines de nos contrées méridionales. Je ne vois aucun motif qui, dans les provinces du sud du Maroc, puisse empêcher la parfaite réussite du café, du cacao, du piment et du plus grand nombre des plantes tropicales telles que le sucre, le coton, le riz et l'indigo, dont la culture, au surplus, a déjà été introduite avec succès sur quelques points.

« Quoique les cultivateurs se bornent à brûler les mauvaises herbes en automne et à labourer ensuite le terrain jusqu'à six pouces de profondeur seulement (car il n'est pas question d'engrais), les champs produisent de très-bonne heure et en grande abondance de l'orge et du froment d'excellente espèce, du blé de Turquie, des fèves, des pois, du lin, du chanvre et une grande quantité de légumes succulents auxquels nous devons ajouter des oranges de qualité supérieure, des citrons, des grenades, des melons, des olives, des figues, des raisins, des

Digitized by Google.

amandes, des dattes, des pêches, des abricots, des pommes, des poires, des cerises, des prunes; en un mot, tous les fruits qui se rencontrent dans les provinces du midi de l'Espagne ou du Portugal, indépendamment de ceux qui sont propres au sol africain. A ces productions déjà si nombreuses, il faut ajouter une grande variété de plantes propres aux plus utiles usages dans les sciences et dans les arts, sans compter bien d'autres sans doute qu'on n'a pu jusqu'ici observer ou employer. Comme aucun encouragement n'est jamais donné aux efforts industrieux, les produits du sol marocain sont loin, pour la plupart, d'avoir atteint le degré de perfection et d'utilité dont ils sont susceptibles. Si l'agriculture et le commerce étaient convenablement stimulés, ou plutôt, si le souverain pouvait se persuader qu'en laissant ses sujets s'enrichir, son trésor s'accroîtrait proportionnellement, cet empire si heureusement placé et si riche de la fertilité de son sol parviendrait à la plus haute importance commerciale et politique. »

Le règne animal au Maroc n'est pas moins remarquable que le règne végétal. Les moutons et les bœufs offrent les plus belles espèces, et les mules sont estimées supérieures à celles d'Espagne, comme plus dociles et plus capables de supporter la fatigue. Quant aux fameux chevaux barbes des anciens Maures, ils ont dégénéré par suite de la tyrannie du gouvernement. L'empereur ou ses officiers s'emparant de tous les animaux distingués par leurs formes, les cultivateurs ne se soucient plus d'en élever. On rencontre le chameau comme bête de somme dans les provinces méridionales (car au Maroc les véhicules à roues sont parfaitement inconnus), et l'on assure que, vers les limites du Sahara, se trouve aussi le mehari, ce célèbre chameau de course dont la vitesse est fabuleuse. Les rivières, particulièrement dans le voisinage de la mer, sont remplies de poisson...

Après avoir ainsi énuméré les dons que la nature s'est plu à répandre sur le Maroc, ajoutons, pour être exact, que les bois utiles y manquent complétement, ce qu'on attribue aux incendies réitérés des forêts durant les guerres successives qui ont désolé le pays; et disons enfin que le passage des sauterelles y amène périodiquement la famine et la peste. En 1800, à la suite

Digitized by Google

de ce double fléau, le pays demeura presque entièrement dépeuplé.

L'amiral Smyth estime que la superficie du Maroc est égale à celle de l'Espagne. La limite extrême de l'empire au nord est Ceuta, situé par 35° 51′ de latitude, tandis que le cap Noun, sous la latitude de 28° 33′, est à la fois le point le plus méridional et le plus occidental. A l'est, la frontière est marquée par une ligne tirée depuis l'embouchure de la rivière Muluwi ou Moulayah, dans la Méditerranée, jusqu'à la chaîne de l'Atlas, au delà de laquelle une autre ligne très-irrégulière, qui se plie selon les sinuosités du désert, rejoint le cap Noun. En résumé, la véritable division géographique est celle qui partage le Maroc en provinces en deçà et au delà de l'Atlas; mais, comme dans presque tous les Etats fondés sur les ruines de l'empire romain, ce sont les anciens commandements militaires qui, transformés en royaumes par la révolte ou par la conquête, ont déterminé la division politique actuelle en quatre sections : du nord, du centre, du midi et de l'est.

1° SECTION DU NORD.

C'est la plus importante. Elle formait l'ancien royaume de Fez. Ses rivages, baignés par la Méditerranée et par l'Atlantique, offrent les meilleures rades de l'empire; celles de Tetouan, de Tanger, d'El Haratch, et enfin de Salé, qui, susceptibles de devenir de bonnes stations pour des bâtiments à vapeur, ne peuvent cependant acquérir jamais les qualités de ports parfaitement sûrs. La limite méridionale de cette section est marquée par la rivière Merbeya, laquelle tombe dans l'Atlantique à Azamore. Les deux villes principales à l'intérieur sont d'abord Fez, qui, ancienne capitale d'un royaume, fut célèbre jadis par ses écoles, et Méquinez, cité renommée encore aujourd'hui par la beauté de son site, par l'hospitalité de ses habitants et par la grâce de ses femmes. « La nature, écrit Jackson, semble avoir particulièrement favorisé les femmes de Méquinez, car elles sont belles *sans exception*, et à un teint délicat, à des yeux pleins d'expression, à une magnifique chevelure noire, elles unissent une douceur de manières qui se rencontre rarement même chez les nations les plus polies de

Digitized by Google

l'Europe. » Les cinq forteresses espagnoles de Ceuta, de Mellilla, d'Alhucemas, de Penon de Velez et des îles Zafarines, appartiennent géographiquement à l'ancien royaume de Fez. Enfin les tribus inhospitalières du Riff, dont la conduite a donné lieu à la guerre actuelle de l'Espagne contre le Maroc, habitent les montagnes voisines des cinq forteresses.

2° SECTION DU CENTRE.

Bornée au nord par la rivière Merbeya, cette seconde section du Maroc se termine, du côté de l'ouest, à l'océan Atlantique, et vers l'est au sommet de l'Atlas; tandis qu'au sud elle a pour limite un contre-fort qui, se détachant de la chaîne principale, vient aboutir à l'Océan. Quelques géographes décorent du nom d'Atlas occidental ce chaînon secondaire. Quoique moins considérable que l'ancien royaume de Fez, la province centrale tire une grande importance de sa situation et de sa richesse naturelle. Elle renferme la ville de Maroc, capitale de l'empire; le port de Mogador, principal entrepôt du commerce européen, et enfin la rade d'El Waladia, dont on pourrait faire un des plus beaux ports du monde entier.

3° SECTION DU SUD.

Cette section se compose exclusivement de la province de Suse ou Sous, subdivisée en deux districts, Sous-al-Adna et Sous-al-Aska. Ses limites sont l'Atlas occidental au nord, l'Atlantique à l'ouest, la rivière Akassa au sud. Un contre-fort du Hachar ou Atlas méridional sépare cette province de celle de Draha, laquelle, bien qu'appartenant géographiquement au territoire de Tafilet, est pourtant réunie politiquement au royaume de Sous.

La baie d'Agadir, qui est à la fois le plus vaste et le meilleur port de l'empire, est comprise dans la province de Sous. Cette dernière, si l'on s'en rapporte au témoignage de Jackson, produit peu de grains, mais elle est la plus riche en fruits de toute espèce. Les olives, les amandes, les dattes, les oranges y abondent particulièrement. On vante aussi le raisin d'Edantenan comme doué d'une saveur exquise : les juifs, toutefois, qui, au Maroc, sont les seuls vignerons, ne peuvent en tirer de bon

Digitized by Google

vin. L'indigo croît à l'état sauvage dans les terrains bas, et la couleur qu'il donne est du plus beau bleu. La province de Sous tout entière reconnaît la souveraineté de l'empereur du Maroc; mais quand ce monarque est faible, ou bien lorsqu'il se trouve engagé dans quelque guerre, les tribus nomades, ressaisissant aussitôt leur indépendance, refusent à la fois l'obéissance et le tribut.

4° SECTION DE L'EST.

Située au delà de l'Atlas, comme la province de Draha, dont elle n'est séparée que par une rivière, cette dernière subdivision du Maroc formait autrefois le royaume de Tafilet. La route que suivent les caravanes pour aller de Fez à Timbouctou traverse la ville de Tafilet, après avoir franchi l'un des défilés de l'Atlas; mais à part cette circonstance, il existe peu de rapports entre les provinces du littoral et les territoires à moitié déserts de Tafilet ou de Draha. Ceux-ci sont des espèces d'oasis dans lesquelles les cours d'eau qui descendent de l'Atlas forment de petits lacs ou se perdent au milieu du sable..... On y trouve des plantations de blé de Turquie, de riz, d'indigo, et parfois des champs d'orge ou de froment. La richesse principale du pays, cependant, consiste dans la production des dattes. L'eau s'y rencontre en assez grande abondance; mais le plus souvent elle est saumâtre, et le plus considérable des ruisseaux qui arrosent Tafilet est salé. La chaleur y est brûlante comme dans le désert, parce que le vent du sud y souffle sans obstacle. La dépendance du pays de Tafilet, à l'égard du Maroc, est séculaire, car c'est de cette ville qu'est sorti le chérif ou descendant de Mahomet qui a conquis les provinces maritimes et fondé l'empire actuel. La postérité de ce conquérant occupe encore le trône aujourd'hui.

Les obstacles naturels que la structure topographique du Maroc opposerait à une invasion tentée au nord ou à l'ouest de l'Atlas seraient pour l'assaillant plus gênants qu'insurmontables, à moins qu'ils ne trouvassent l'appui d'une armée nombreuse et disciplinée. La Moulayah, qui, comme nous l'avons déjà remarqué, sépare l'Algérie du Maroc, est, dit-on, impossible à franchir depuis le milieu de décembre jusqu'à la fin de janvier, et d'un passage fort difficile pendant le reste de l'année, tandis

Digitized by Google

que les pentes du petit Atlas et la nature montagneuse du terrain, jusqu'à Tanger, offrent de nombreuses lignes de défense. Ces difficultés, toutefois, aussi bien que l'audace et l'activité des tribus du Riff, ne résisteraient pas à la science militaire, à la bravoure et à la persévérance d'une armée française, quoiqu'elles pussent arrêter des troupes espagnoles; et quand même une résistance sérieuse serait possible sur la frontière de terre, la longue ligne des côtes fournirait à l'ennemi plus d'un point de débarquement. Il faudrait donc que les Maures fussent maîtres de la mer, ce qui est hors de question. La possession de Ceuta procure à l'Espagne un facile et constant accès dans l'intérieur du Maroc, et, dès que son armée sera parvenue à dépasser les hauteurs qui environnent Tanger, elle aura surmonté les principaux obstacles. Des torrents grossis par les pluies de l'hiver, des plaines inondées, des pentes escarpées pourraient ralentir la marche des troupes, mais non l'arrêter jusqu'à ce qu'elles aient atteint l'extrémité méridionale de l'Atlas et le désert du Sahara; à moins toutefois que la lenteur et le défaut de science militaire qui caractérisent les Espagnols ne viennent compromettre le succès de l'entreprise.... En somme, les seules difficultés véritables sont les vents violents qui jettent les navires à la côte et les épidémies qui déciment les soldats. C'est ainsi qu'en 1541 les tempêtes ont fait échouer l'expédition de Charles-Quint, et qu'il y a quelques semaines nous avons vu le choléra priver du cinquième de son effectif un corps d'armée français dirigé contre Ouchdah.

L'histoire du Maroc ne consiste qu'en guerres continuelles entre les petits Etats qui se formèrent à la suite de la décomposition du grand empire sarrasin : elle est donc pour nous sans aucun intérêt sérieux. Ce fut en 1052 seulement, c'est-à-dire quelques années avant la conquête de l'Angleterre par les Normands, que le chérif de Tafilet conquit et fonda l'empire actuel. Sans insister sur les relations qui durent exister au seizième siècle entre le Maroc et les établissements portugais du littoral de l'Atlantique, disons que trois questions seulement méritent l'attention de l'historien : 1° l'état de la science et celui de l'industrie à Fez au temps de la splendeur de cette ville; 2° l'épisode des redoutables corsaires de Salé; 3° le despotisme

Digitized by Google

des empereurs. — De ces trois sujets, nous n'examinerons que le dernier.

L'autorité sans limite des souverains du Maroc a exercé sur le caractère des princes, autant que sur le bonheur de leurs sujets, des influences déplorables. Les nombreux monarques qui se sont succédé ont différé par le caractère et par les talents ; mais chez tous on remarque à la fois le caprice et la cruauté. Tel est partout le résultat inévitable du despotisme, quand même la nature semble avoir heureusement doué le despote ; quand même elle a placé en lui le germe de plus d'une vertu. L'empereur Sidi-Mohammed, par exemple, qui est mort âgé de quatre-vingt-un ans, en 1790, semble n'avoir eu naturellement d'autre vice que son avarice, sans aucun penchant inné pour la cruauté ; et cependant il altéra d'une manière désastreuse la richesse publique en même temps qu'il exerça une horrible tyrannie envers les individus. Son apparente libéralité dans les encouragements qu'il accordait au commerce étranger n'avait nullement pour but la prospérité de ses sujets, mais l'accroissement de sa propre richesse. Son avidité et son humeur capricieuse lui faisaient même bien souvent manquer son but. Variant sans cesse les taxes de sa douane, il les élevait parfois jusqu'à un tel point que les navires étrangers repartaient sans avoir pu prendre aucun chargement. Tantôt il semblait vouloir encourager l'importation et tantôt l'empêcher. Un jour, se faisant marchand lui-même, il acheta toutes les denrées qui se trouvaient dans ses ports ; puis, le lendemain, il les céda aux juifs, qu'il força de lui en payer cinq fois la valeur. Il était incessamment entouré de courtisans qui, pour s'avancer dans sa faveur, s'appliquaient à lui dénoncer tous ceux de ses sujets qui étaient riches. Il trouvait aussitôt un prétexte de jeter en prison ceux qu'il voulait dépouiller, et, s'ils ne cédaient pas aussitôt à ses exigences, il les faisait charger de chaînes et les soumettait à un traitement si cruel que les malheureux finissaient toujours par livrer ce qu'ils possédaient. En forçant ses gouverneurs et ses autres officiers à rendre gorge, l'empereur n'eût fait que suivre la pratique générale des princes de l'Orient ; mais il était tellement épris de ce système, qu'il l'appliquait à ses propres fils. Il paraît d'ailleurs avoir possédé plus d'empire sur ses passions

Digitized by Google

qu'il n'est ordinaire chez les despotes, et avoir montré pareillement plus d'égards pour le décorum extérieur. Lorsqu'à ses audiences il sentait l'impatience ou la colère près de le dominer, il faisait immédiatement retirer l'assistance, afin de ne pas s'exposer à une scène inconvenante ; et comme sa résolution sur ce point était bien connue, les salles du palais étaient évacuées en un clin d'œil. Cette réserve ne l'empêchait pas de devenir cruel lorsqu'il était offensé. Un malheureux juif, qui avait eu l'imprudence d'écrire quelque chose de peu flatteur pour l'empereur, fut coupé vivant en quatre quartiers; puis ses tristes restes, dépecés en morceaux, furent livrés en pâture aux chiens. Lemprière, qui vécut quelque temps à la cour de Sidi-Mohammed, rapporte aussi l'anecdote suivante :

« Un Maure, d'un rang distingué et d'une richesse considérable, donnait une fête à l'occasion du mariage d'un de ses fils. L'empereur, qui se trouvait non loin de là, voulut juger par ses propres yeux du degré d'opulence de son sujet. Il se déguisa sous des vêtements très-simples et pénétra dans la salle du festin, au moment où la gaieté et peut-être la licence étaient arrivées au plus haut point. Voyant un inconnu d'assez mauvaise apparence s'introduire brusquement chez lui, le maître du logis lui ordonna de sortir ; et, sur le refus de l'étranger, il le frappa et le jeta violemment à la porte. Un peu de temps se passa sans que le Maure entendît parler de l'incident, et il l'avait probablement oublié, lorsqu'un jour, à sa grande surprise, il reçut l'ordre de se rendre immédiatement à Maroc. Introduit devant l'empereur, on lui rappela la conduite qu'il avait tenue envers l'étranger qui avait pénétré dans sa maison, et on le força de reconnaître l'exactitude des faits allégués. « Eh bien ! dit alors « Sidi Mohammed, cet inconnu, que tu as traité si outrageu« sement, sache que c'était moi ! Et pour te montrer que je n'ai « rien oublié, j'ordonne qu'on te coupe à l'instant la main et le « pied qui m'ont offensé ! » J'ai rencontré dans les rues, privée de ses deux membres, cette infortunée victime de la tyrannie orientale. »

Muley-Yazid, fils et successeur de Sidi-Mohammed, lui devint suspect et encourut sa persécution. Une armée, envoyée contre lui, ayant hésité à attaquer le sanctuaire où il s'était réfugié,

Digitized by Google

son père lui-même se mit à la tête de nouvelles troupes pour l'aller saisir ; mais la mort arrêta l'empereur en chemin. Muley-Yazid, par son caractère et par sa conduite, avait su se concilier la confiance publique jusqu'à un tel point que, malgré le récent courroux de son père, malgré les prétentions assez légitimes d'un de ses frères qu'appuyait une armée, il monta sur le trône sans rencontrer la moindre résistance et sans avoir à verser une seule goutte de sang, fait bien rare au Maroc. Il était brave, résolu, intelligent et habile. Il montrait de la magnanimité et un grand mépris de la richesse, qualités fort exceptionnelles chez un prince d'Orient. Son seul vice paraît avoir été un penchant irrésistible pour les liqueurs fortes, penchant qu'il tenait peut-être de sa mère, Irlandaise de nation, et qu'il avait réussi à cacher ou à contenir aussi longtemps que son père avait vécu, mais qu'il cessa de combattre lorsqu'il se vit le maître. En moins de deux ans il était devenu un monstre de cruauté, et le peuple qui lui avait donné la couronne excita l'un de ses frères, nommé Muley-Hasem, à se révolter contre lui. Ce prétendant, au lieu de se mettre lui-même à la tête de l'armée qu'il avait réunie, en confia le commandement à un mauvais général qui se laissa vaincre par l'empereur, dont le courage s'était réveillé en présence du danger. Dans la bataille acharnée qui se livra, Muley-Yazid, en payant bravement de sa personne, reçut plusieurs blessures qui, après quelques jours, le conduisirent au tombeau.

« Durant le peu de temps qui lui restait à vivre, écrit Lemprière, l'empereur fut exclusivement occupé à punir tous ceux qui s'étaient déclarés en faveur de son frère. Deux ou trois mille habitants de la ville de Maroc, sans distinction d'âge ou de sexe, furent égorgés de sang-froid par ses ordres. Il en fit clouer quelques-uns tout vivants aux murailles des maisons, et, avec ses éperons, il arracha lui-même les yeux de plusieurs autres. Enfin, dans ses derniers moments, il rendit un édit ordonnant que soixante habitants de Mogador, parmi lesquels se trouvaient les principaux négociants européens, seraient décapités, pour les punir de l'assistance qu'il les accusait d'avoir fournie à son ennemi. Heureusement pour ces nouvelles victimes, l'empereur mourut avant que son décret fût expédié. »

Digitized by Google

Le gouvernement du Maroc est l'autocratie la plus absolue qui ait existé depuis le temps des califes, et elle repose sur le même fait, l'union du double pouvoir civil et religieux du prophète entre les mains d'un de ses descendants. Le despotisme du Grand Seigneur, à Constantinople, peut être modéré par le divan ou contenu par le corps des ulémas qui représente la religion. Parfois même un ministre ou un vizir peut exercer une certaine influence sur les passions de son maître. En Turquie, enfin, comme dans la plus grande partie du monde musulman, le Coran est souvent opposé avec efficacité aux excès de la tyrannie du monarque; mais aucun de ces contre-poids n'existe au Maroc. Entouré de subalternes, l'empereur n'a ni divan, ni conseil, ni ministres. Il ne trouve devant lui ni corporation religieuse, ni supérieur ecclésiastique. Représentant du prophète, il est le chef à la fois de l'Eglise et de l'Etat; et, à ce titre, il revendique la supériorité sur tous les souverains de l'univers. Il se décore du titre de Protecteur de la foi et de Sultan des sultans, afin de fortifier encore dans l'esprit de ses sujets le prestige qui entoure le trône. Les princes les plus habiles ont employé tous les moyens propres à frapper la crédulité ignorante, et ils se sont fait passer pour des docteurs de la foi ou pour des saints. Le Coran, lui-même, si puissant ailleurs, est sans force au Maroc, parce que naturellement le représentant du prophète en peut altérer ou modifier les préceptes toutes les fois qu'il le juge convenable. Contre l'*Emir Sidna*, c'est-à-dire contre le *décret de Notre Seigneur*, il n'est aucun appel; de telle sorte qu'en théorie on peut dire qu'il n'existe pas d'autres lois que la volonté de l'empereur. Dans la pratique, cependant, le cadi juge selon le Coran, et l'empereur, sans doute, ne réforme les jugements que lorsque son intérêt personnel se trouve engagé. Le seul frein capable de modérer les effets d'un principe aussi excessif est le droit de révolte du peuple en faveur d'un autre membre de la famille impériale, tous étant également descendus de Mahomet. Or, ce droit est fréquemment exercé.

Un pareil régime est la négation de toute institution gouvernementale : les populations cependant s'y soumettent par la force de l'habitude. Des bachas ou gouverneurs de province sont les délégués principaux de l'autorité centrale. Ils exercent dans

Digitized by Google

leurs circonscriptions respectives les mêmes pouvoirs que l'empereur; si ce n'est qu'ils ne peuvent prononcer les condamnations capitales, lesquelles sont réservées exclusivement au souverain. Ils lèvent des contributions, imposent des amendes, dépouillent ou persécutent qui leur déplaît. Sauf le caprice du despote, qui parfois appelle à ces hautes fonctions des aventuriers devenus des favoris, elles sont en général remplies par des personnages qu'entoure la considération publique, et souvent même par des fils de l'empereur. Un commun destin les attend tous. Lorsqu'ils se sont enrichis par les extorsions et le pillage, l'empereur les dépouille à son tour.

Immédiatement au-dessous des bachas sont deux fonctionnaires, qui diffèrent par le nom beaucoup plus que par les attributions : l'alkalde et le scheick. L'alkalde, dont les Maures ont laissé le titre en Espagne, est le chef d'une ville ou d'une circonscription territoriale; le scheick est celui d'un campement ou d'une tribu. A part les circonstances qui distinguent les populations sédentaires des nomades, l'alkalde et le scheick ont les mêmes devoirs à remplir. Ils lèvent l'impôt, maintiennent l'ordre et punissent les crimes ou délits. Ils unissent en leurs mains le pouvoir civil et militaire, avec cette seule différence que la connaissance des procès entre les personnes appartient au cadi, chez les populations sédentaires. Toujours revêtu du caractère sacerdotal, le cadi prend le Coran pour base de sa jurisprudence et, sauf les usurpations des alkaldes, il est indépendant dans ses arrêts. On peut toujours, il est vrai, appeler devant l'empereur d'un jugement du cadi; mais l'éloignement, la dépense, la difficulté de trouver des présents assez beaux pour être offerts au sultan des sultans, rendent ces appels fort rares. Quand un homme d'ailleurs a reçu la bastonnade par l'ordre du cadi, l'empereur peut difficilement réparer le dommage.

La justice marocaine a inspiré aux voyageurs européens des appréciations qui diffèrent étrangement. Lemprière, par exemple, se rappelant sans doute le défaut de sécurité qu'offraient en son temps les rues de Londres, parle avec enthousiasme de l'excellente police du Maroc. Jackson, probablement par le même motif, se déclare aussi satisfait de la promptitude, de

Digitized by Google

l'efficacité, et enfin du bon marché des jugements du cadi, et il exprime une satisfaction semblable à l'égard des décisions de l'empereur sur les appels portés devant son tribunal. M. Durrieu, la plus récente autorité à consulter sur le Maroc, ne trace pas un tableau aussi riant; mais les moyens d'obtenir une expérience égale à celle de ses devanciers lui ont manqué, et il semble n'avoir écrit que pour provoquer, que pour justifier une guerre contre le Maroc. Hay, qui appartient comme M. Durrieu à notre génération et qui a mieux vu, prétend que la peine de mort est prononcée bien plus rarement aujourd'hui, quoique les supplices soient toujours horribles. Selon lui, la douceur de nos mœurs paraîtrait désormais exercer son influence jusque dans la cour du Maroc. Ce qui semble, cependant, prouver combien la vraie justice est rare dans ce pays, c'est l'ardent amour que les habitants professent pour elle. Cette passion, commune aux diverses contrées de l'Orient, aime à se parer de fictions romanesques; et, pour se satisfaire, elle altère souvent la vérité. Ainsi, l'anecdote de l'empereur Sidi-Mohammed, battu et chassé de la salle d'un festin par un de ses sujets, a été transformée chez les classes populaires en un conte, semblable à ceux où l'on voit le calife Aaroun-El-Raschid se déguiser pour découvrir et châtier la violation de la loi sacrée de l'hospitalité.

Redoutable autrefois, la marine du Maroc était bien déchue il y a vingt ans, quand le voyageur Hay écrivait les lignes suivantes :

« Après avoir traversé pendant trois milles une plaine sablonneuse et stérile, nous descendîmes vers la rivière où stationnait l'escadre de l'empereur, consistant en une corvette, deux bricks et un schooner, achetés à la marine marchande des chrétiens, et en quelques bateaux canonniers. Tous ces bâtiments, me dirent les marins, étaient hors d'état de prendre la mer. Les ancres, les voiles et les cordages étaient dispersés sans abri sur le rivage. Tel était le seul et triste reste de ces vaisseaux qui, montés par les pirates de Salé, faisaient trembler jadis tout le commerce de la chrétienté. »

Les forces militaires du Maroc semblent se partager entre deux éléments fort distincts : l'armée régulière de l'empereur et les milices des provinces. La première, recrutée à peu près

Digitized by Google

exclusivement parmi des nègres amenés de la Guinée, paraît devoir son origine à Muley-Ismaël. Elle s'élevait autrefois, dit-on, jusqu'à cent mille hommes; mais au temps de Lemprière, elle était réduite à trente-six mille, dont les deux tiers à cheval. Un journal militaire français l'estime aujourd'hui à dix mille cavaliers et à pareil nombre de fantassins. Ces troupes sont commandées par quatre bachas ou généraux, et par des alkaldes de trois classes différentes, dont la dernière correspond à peu près au grade de nos lieutenants.

Quant à la milice, les détails nous manquent. En théorie, sans doute, tout homme capable de porter les armes est appelé sous les drapeaux; et dans la pratique, surtout si la guerre est nationale, tout homme valide doit en effet être soldat. Les gouverneurs des provinces, les alkaldes et les scheicks doivent commander les contingents fournis par les groupes sédentaires et nomades. Quant à la force numérique de cette levée en masse, on ne peut l'évaluer que proportionnellement à la population : or, les divers auteurs sont bien loin de s'accorder sur le chiffre de celle-ci. Tandis que Jackson l'estime à près de quinze millions d'âmes, Chémis la fait descendre jusqu'à six millions. Disons, d'ailleurs, que l'habitude constamment pratiquée par les Arabes de placer leur campement dans les lieux les plus reculés, afin de se soustraire aux charges de l'hospitalité envers les voyageurs, a dû souvent faire paraître le Maroc moins peuplé qu'il ne l'est en réalité.

Quelle que soit au surplus la densité de sa population, un pays renferme toujours assez d'hommes pour défendre son territoire, quand ces hommes ont des armes et la volonté de s'en servir. La question se réduit à savoir si, dans l'état actuel, les milices du Maroc sont capables de résister à la discipline et aux armes perfectionnées des troupes européennes. Il est au moins permis de douter de l'affirmative. L'habitant du Maroc est généralement un excellent cavalier, habile à combattre selon l'usage de son pays, et capable de supporter la faim, la soif ou la fatigue. Il est ardent, sinon brave, et, quand le terrain le favorise, c'est un excellent soldat irrégulier : quant à la discipline, elle lui manque entièrement. Selon Lemprière, qui devait posséder quelques notions militaires, « les soldats de l'empe-

Digitized by Google

reur sont propres seulement à escarmoucher ou à harceler l'ennemi; mais s'il s'agissait de résister à une attaque régulière, ils seraient promptement mis en déroute, faute de discipline. » Or, depuis que ces lignes ont été écrites, l'armée du Maroc a rétrogradé plutôt qu'avancé, tandis que les troupes européennes ont fait de merveilleux progrès, surtout pendant les dix dernières années. Mais qui sait? comme disent les Espagnols; des montagnes escarpées, des rivières débordées, la pénurie des subsistances qu'il faut apporter du dehors, le féroce et indomptable fanatisme du peuple enflammé par une haine religieuse et nationale, et par-dessus tout une maladie épidémique telle que le choléra, pourraient protéger les Maures, quoiqu'on dise que la Providence est toujours du côté des gros bataillons.

Les relations de l'empire du Maroc, durant les premiers siècles de son existence, furent celles d'une troupe de forbans en guerre avec toutes les nations chrétiennes. Plus tard, lorsque, délivrée de l'anarchie féodale, l'Europe devint à la fois plus riche et plus commerçante, quelques Etats crurent que, pour garantir leur pavillon des attaques des pirates du Maroc, il convenait de payer un tribut à cet empire plutôt que de le combattre. Cette honteuse faiblesse fut si générale et si durable, malgré les protestations qu'elle souleva plus d'une fois, qu'il y a vingt ans seulement deux nations du Nord, célèbres jadis par leurs exploits maritimes, continuaient à se soumettre au tribut, et qu'elles le payent peut-être encore aujourd'hui.

Jusqu'à ce que les Français fussent amenés par la conquête d'Alger à envahir le territoire et à bombarder les ports du Maroc, les relations de celui-ci avec la France avaient été rares et peu importantes. Depuis bien des années, il n'avait de communication permanente et commerciale qu'avec l'Angleterre et l'Espagne. A l'égard de cette dernière, surtout depuis soixante ans, l'attitude du gouvernement marocain a été si hautaine, si arrogante, qu'on se demande comment le cabinet de Madrid, tout dégradé qu'il fût, a pu supporter patiemment de pareils procédés. Il l'a fait cependant, et, chaque fois que le caprice de l'empereur africain fermait ses ports aux navires espagnols, on a eu recours à des présents pour l'apaiser. Quant à l'Angleterre, elle a su se faire respecter, et, sans cesser d'entretenir avec le

Digitized by Google

Maroc des rapports de protection et d'amitié, elle a pris soin pourtant de ne pas tellement s'engager, qu'elle fût obligée d'intervenir activement en sa faveur quand il est attaqué.

Tandis que les invasions successives qui, du nord et du midi, sont venues fondre sur la péninsule ibérique ont laissé en Espagne et en Portugal deux peuples parfaitement homogènes, parfaitement compactes, la séparation des races continue de subsister au Maroc, dont les habitants se partagent en quatre groupes bien distincts : les Berbères, les Shilluhs ou Shillahs, les Maures et les Arabes.

Les Berbères habitent l'Atlas depuis les bords de la Méditerranée jusqu'à la latitude de la ville de Maroc. Ils forment une population robuste, active et guerrière, qui demeure sous la tente et qui s'adonne aux travaux de l'agriculture. Elle élève aussi des abeilles dont elle vend le miel et la cire. Les tribus du Riff toutefois vivent de leurs troupeaux et autant qu'elles le peuvent de leur piraterie. Les Berbères parlent une langue qu'on dit être un dialecte de l'ancien carthaginois. Ils passent pour être aborigènes ; mais s'il est vrai qu'on rencontre parmi eux des physionomies toutes romaines, on en doit conclure que leur race est mélangée. Jackson, dans ses tableaux de la population du Maroc, estime le nombre des habitants de la montagne à environ trois millions, ce qui est une exagération évidente, même en comprenant dans ce chiffre les Shillahs qui peuplent le reste de l'Atlas.

Les Shillahs se rencontrent dans les montagnes situées à l'est et au sud de la ville de Maroc. Leur manière de vivre ressemble à celle des Berbères, si ce n'est qu'au lieu de tentes ils occupent des maisons et forment des villages. Quelques auteurs les classent parmi les Berbères et soutiennent qu'ils sont de la même race. Jackson, cependant, s'appuyant sur la différence du langage et du costume, rejette énergiquement cette opinion. De même que les Berbères, au surplus, les Shillahs se montrent fort peu soumis à l'autorité de l'empereur, surtout lorsqu'il s'agit de satisfaire à des réquisitions ; mais dans le cas d'une guerre contre les infidèles, il est impossible de prévoir quelle serait leur conduite.

Les Maures ont une origine fort contestée. Quelques géogra-

Digitized by Google

phes veulent qu'ils soient de purs Arabes fixés dans la ville; d'autres les considèrent comme un mélange des peuples divers qui ont successivement habité la côte barbaresque et envahi l'Espagne. Quoi qu'il en soit, la vie sédentaire qu'ils mènent depuis des siècles les a soumis au contact de la civilisation, auquel ont échappé les nomades. De nombreux mariages ont aussi mêlé leur sang avec celui des étrangers. C'est la seule partie de la population musulmane qui soit adonnée à l'industrie et au commerce.

Les Arabes habitent surtout la province de Tafilet. Quoiqu'ils se livrent parfois aux travaux agricoles, ils pratiquent presque toujours l'existence nomade, vivant dans des douars ou campements, et changeant de lieu aussitôt que les pâturages ne fournissent plus une alimentation suffisante à leurs troupeaux. Cette facilité de locomotion opposerait un obstacle sérieux à une armée d'invasion qui se trouverait sans vivres dans un pays dépourvu de villes et de villages. La cavalerie arabe du Maroc jouissait autrefois d'une réputation supérieure à la cavalerie turque; mais, de même que toutes les autres troupes de l'empire, elle est indisciplinée.

Outre les étrangers et les renégats, deux autres races se rencontrent fort nombreuses au Maroc : ce sont les juifs et les nègres. Les premiers ne sont pas absolument persécutés à raison de leur religion, mais seulement méprisés, injuriés et parfois spoliés. Leur habileté supérieure, cependant, les rend bien souvent nécessaires aux gouvernants, et l'un d'eux, nommé Jacob Attal, fut un des plus chers favoris de l'empereur Sidi-Mohammed. Après la mort de ce prince, il fut cruellement égorgé par l'ordre de son successeur, Muley-Yazid.

Très-nombreux au Maroc, les nègres sont incessamment recrutés par la continuelle importation des esclaves tirés du Soudan. Aucun préjugé de couleur n'étant admis par les musulmans, les noirs sont généralement traités avec humanité. On les considère comme des serviteurs plutôt que comme des esclaves, et très-fréquemment on les affranchit. C'est probablement de la présence des négresses dans les harems du riche comme dans les cabanes du pauvre que provient la différence physique qu'on observe entre le Maure sédentaire et l'Arabe nomade.

Digitized by Google

Rien de plus difficile que de porter un jugement certain sur le caractère d'un peuple; aussi tous les voyageurs diffèrent-ils dans l'opinion qu'ils expriment à l'égard des qualités ou des vices de l'habitant du Maroc. Les uns le représentent comme honnête, bienveillant, hospitalier et digne; les autres, comme fanatique, perfide et cruel; servile quand il craint, et insolent quand il croit pouvoir l'être impunément. Peut-être ces différences n'existent-elles qu'entre les individus, ou bien entre le moment du calme et celui de la passion.

..... Tous les Orientaux, sans doute, sont plus ou moins féroces et licencieux, soit par des causes naturelles, soit par l'effet de l'atroce tyrannie qui pèse sur eux ; mais rappelons-nous que le temps n'est pas encore bien éloigné où la torture pour les accusés et le bûcher pour les hérétiques étaient d'un usage presque général en Europe.

On a souvent représenté le système d'impôt du Maroc comme purement arbitraire. C'est au moins une inexactitude. Au Maroc, sans doute, comme dans le reste de l'Orient, comme dans l'Europe du moyen âge, le sujet ou le justiciable est soumis à des dons volontaires qui, en réalité, sont obligatoires ; mais la plus grande partie des contributions publiques provient de sources régulières.

On compte sept impôts permanents et bien distincts :

1° L'impôt levé sur la terre en conséquence du principe, partout adopté en Orient, que le souverain est propriétaire du sol entier du pays. Ceux qui exploitent les champs ou qui jouissent des pâturages doivent à l'empereur, à titre de rente plutôt que de contribution, la dîme de leurs récoltes et le cinquantième du produit annuel de leurs bestiaux de toute espèce. Cette rente se paye en argent ou en nature, à la volonté du contribuable.

2° L'impôt sur le poisson, lequel est ordinairement affermé au prix du cinquième du produit présumé de la pêche; mais il est impossible de dire ce que les fermiers impériaux exigent du contribuable. On sait seulement que cette exigence est fort pesante pour les sujets de l'empereur.

3° Les droits d'importation ou d'exportation, qui varient se-

Digitized by Google

lon les circonstances, comme dans les Etats européens, et surtout selon le caprice du souverain régnant.

4° L'impôt des successions, l'empereur ayant droit à l'héritage de tous ceux qui meurent sans héritier. Dans les années de famine ou de peste, comme en 1800, c'est là une source considérable de revenus pour le trésor impérial.

5° L'impôt personnel levé sur les juifs, d'après les ressources présumées de chacun d'eux. On l'estime, en moyenne, au dixième du revenu annuel du contribuable.

6° Le droit d'entrée et de sortie prélevé aux portes des villes, assez analogue à l'octroi de France, quoique moins minutieux.

7° Les amendes auxquelles sont condamnés les individus coupables de certains délits, ou bien les tribus qui n'ont pas su réprimer ces mêmes délits sur leur territoire.

Les diverses taxes que nous venons d'énumérer peuvent être impolitiques; elles peuvent aussi être perçues d'une manière arbitraire et vexatoire; mais, encore une fois, elles sont régulières en théorie, tandis qu'il en est tout autrement des présents dont nous avons parlé et dont on ne peut mesurer ni le nombre ni la valeur. Tout homme qui se présente au tribunal de l'empereur doit être porteur d'un cadeau. Les courtisans imitent l'exemple du maître; et dans les provinces, il n'est pas de fonctionnaires, depuis le gouverneur jusqu'au dernier employé, qui ne s'attribue le droit d'exiger des présents pour tout acte de ses fonctions. Il est aisé d'imaginer tout ce qu'un pareil système entraîne d'abus... Il paraît, cependant, que l'arbitraire s'adoucit avec l'usage, puisque Jackson lui-même approuve la coutume des présents et la déclare bonne dans la pratique. « Les ministres et les autres fonctionnaires, écrit-il, ne dissimulent aucunement leurs exigences. Ils vous disent sur-le-champ ce que vous avez à leur payer pour obtenir tel privilége ou telle faveur; procédé qui a du moins ce bon effet, qu'au lieu d'être trompé par de fausses espérances, vous avez une base certaine pour règle de votre conduite, et généralement votre affaire est expédiée à votre satisfaction. »

Il est bien difficile d'évaluer avec quelque approximation cer-

Digitized by Google

taine le revenu de l'empire du Maroc; *le Moniteur de l'Armée française* le fixe comme il suit :

Recettes.....	2,600,000 piastres.
Dépenses.....	900,000
Excédant.....	1,500,000

La piastre étant estimée à 5 francs par le journal français, ce serait une somme nette de 7,500,000 francs qui, chaque année, irait s'enfouir dans le trésor de l'empereur, que l'on croit au surplus être merveilleusement riche, puisque certains voyageurs le font monter jusqu'à 11 millions sterling (275 millions de francs). L'espoir d'obtenir une part dans le monceau d'or peut avoir contribué à exciter l'opiniâtreté belliqueuse des Espagnols dans leur querelle actuelle avec le Maroc.

Le commerce d'exportation du Maroc consiste principalement en matières premières, telles que des grains, des fruits et des gommes, ou bien en bétail vivant transporté surtout à Gibraltar et parfois dans les ports voisins d'Espagne et de Portugal. Le cuir connu depuis si longtemps sous le nom de *maroquin* est un produit manufacturier, puisque avant d'être vendu il faut qu'il ait été tanné et teint en couleur. On dit qu'il existe aussi dans l'intérieur de l'empire des mines de métaux précieux; mais ce fait a besoin d'être confirmé. Sous un meilleur gouvernement qui suivrait des règles fixes pour l'établissement des droits de douane, qui garantirait au producteur les fruits de son travail, et qui encouragerait l'industrie, il est certain que les relations commerciales du Maroc se développeraient dans une proportion énorme. Les Maures exploitent encore quelques branches de fabrication, faibles restes d'une industrie jadis florissante. Ils produisent pour l'Europe des tapis moins beaux mais moins chers que les tapis de Turquie, de belles nattes faites avec la feuille du palmier sauvage, et enfin quelques tissus de soie.

Ils envoient dans les Etats barbaresques des manteaux nommés *haïks* et ces célèbres bonnets connus sous le nom de *fez*, parce que c'est dans cette ville qu'on les confectionne. La même cité de Fez fabrique aussi de la poterie, des pantoufles et du maroquin. Celui-ci se prépare surtout à Tafilet. Les Arabes nomades tissent avec le poil de leurs chameaux une forte étoffe noire,

Digitized by Google

imperméable à la pluie, pour en faire des tentes. Quant à la mesure monétaire de l'ensemble de ce commerce, il est très-difficile de la fixer avec quelque certitude, faute de tout document statistique. Durrieu dit que le commerce maritime du Maroc peut être estimé à 2 millions sterling, c'est-à-dire à 50. millions de francs, dont les deux tiers se composent de marchandises expédiées en Angleterre par la voie de Gibraltar, tandis que le reste se partage entre les autres pays de l'Europe et les régences de Tunis ou de Tripoli.

Dans le compte rendu, pour 1852, des exportations d'Angleterre, nous lisons :

Gibraltar.....	510,889 livres sterling.
Maroc.....	110,126
Ensemble.....	621,015

Ce total, comme on le voit, est loin de s'accorder avec la valeur assignée par Durrieu aux exportations du Maroc, même en supposant que ce dernier pays absorbe tout ce qui arrive d'Angleterre à Gibraltar. Or, la supposition est inadmissible, en présence des continuelles accusations élevées par les Espagnols contre l'invasion des marchandises anglaises introduites en contrebande sur leur sol par la voie de Gibraltar.

Tous les auteurs qui ont écrit sur le Maroc s'accordent à déclarer qu'il est en décadence et penche vers sa ruine. Nous devons avouer qu'en présence de l'esprit de secte qui prévaut dans tout cet empire, on ne peut guère y espérer une renaissance politique. Le despotisme illimité qu'y exerce le souverain, et les différences de races qui partagent les sujets, sont deux obstacles presque insurmontables opposés à toutes les améliorations. La seule chance de salut serait la venue d'un grand homme qui monterait au trône avec le pouvoir et la volonté de développer les richesses naturelles du pays en réformant les vieux abus... Mais combien un pareil prince est improbable au Maroc!

(*Fraser Magazine; New Monthly Magazine*, etc., etc.)

Digitized by Google

NUREMBERG [1].

Est-il possible que des touristes voyageant sur le continent, la carte d'Europe à la main, ne passent point par Nuremberg? M. Whitling, touriste anglo-saxon, s'en étonne, et il a raison. Cette ville est placée au centre même des contrées qu'explorent les voyageurs, et se trouve traversée par les routes qui vont de Londres à Vienne, de Venise à Hambourg et de Berlin à Milan : elle est sur le versant des fleuves de l'Europe centrale ; à quelques lieues de ses murs coulent les cours d'eau qui vont grossir l'Elbe et le Danube, et ses ponts sont jetés sur une rivière tributaire du Rhin. Cette position procurait de grands avantages à Nuremberg dans les temps où le commerce extérieur était à peine connu, et où les rapports entre les peuples s'établissaient plutôt par terre que par mer. C'était un lieu de halte pour les caravanes : c'était le marché où l'Orient et l'Occident, le Nord et le Sud, les races slaves et les races celtiques, les Danois et les Italiens, se rencontraient, échangeaient leurs denrées et laissaient leur argent. Pendant des siècles, cette situation rendit Nuremberg l'arbitre de tout le trafic de l'Europe. Ses marchands eurent une puissance de princes ; aucune autre capitale ne commandait mieux, par la force même des choses, le monopole du commerce, et son enceinte crénelée était le foyer de l'industrie du monde

[1] *Nuremberg et courses à travers les collines et les vallées de la Franconie*, par H.-J. Whitling. Londres, 1 vol. in-12, chez Richard Bentley. — *Voyage pittoresque en Allemagne (partie septentrionale)*, par Xavier Marmier. 1 vol. gr. in-8.

Digitized by Google

civilisé. Le jour où Vasco de Gama découvrit la nouvelle route des Indes fut un jour malheureux pour Nuremberg; ce jour-là, les ports de mer détrônèrent cette cité, réduite à n'être plus que le théâtre d'un commerce de détail au lieu de l'immense marché international dont elle avait réglé les lois. Ce trafic local même a encore diminué depuis l'établissement des voies ferrées, et les bourgeois de Nuremberg se plaignent amèrement des chemins de fer qui font passer le commerce devant eux et près d'eux, mais qui ne le leur amènent pas. Leur vénérable ville, à laquelle venaient aboutir les grandes routes de l'Europe, n'est plus qu'une station où les locomotives de Bavière s'arrêtent pour faire de l'eau; la prophétie d'Ezéchiel sur la chute de Tyr s'est accomplie pour eux: « Leurs murailles se sont ébranlées au roulement des chariots, les marchandises ont été emportées comme un butin, et les richesses ont disparu! »

La perte de tant d'avantages matériels n'a pu toutefois enlever à Nuremberg la beauté de sa position. Sans ressembler aux villes pittoresques de l'Italie et du Tyrol, cette ville a une grâce particulière qui n'appartient qu'à elle. On a quelque peine à découvrir distinctement que les collines sur lesquelles elle est bâtie soient précisément au nombre de douze; mais ce nombre sacré des patriarches et des apôtres semble fait exprès pour une ville qui n'a pas d'histoire païenne et a été construite par des chrétiens et des juifs. Au premier coup d'œil, on proclame Nuremberg la ville romantique par excellence: c'est là son caractère distinctif à l'extérieur, et elle le conserve dans ses rues. Il y a, dit-on, à Rome autant d'églises que de jours au calendrier: à Nuremberg, le nombre exact des tours qui défendent les remparts est de trois cent soixante-cinq. Quelques-unes de ces tours sont tellement masquées par les murailles, qu'il faut les chercher pour les apercevoir, et c'est probablement par cette raison que M. Whitling n'en compte que cent dix encore debout[1]. Quoi qu'il en soit, cette enceinte offre l'aspect d'une gigantesque forteresse,

[1] Pendant notre séjour à Nuremberg, nous n'avons eu ni le temps ni la patience de vérifier si les trois cent soixante-cinq tours, célèbres dans la tradition populaire, ont été authentiquement comptées, mais nous pouvons affirmer que les remparts de Nuremberg ont plus de tours que les fameux remparts d'Avignon. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

et présente une ressemblance frappante avec la Jérusalem moderne. Les stations de la Voie douloureuse établie par le pieux Martin Ketsel, au retour de son pèlerinage en terre sainte, conviendraient merveilleusement au site du Calvaire, et sa maison à l'angle nord-est des murs de la ville rappelle, par son nom (*Pilatus-Haus*, la maison de Pilate), l'édifice où fut jugé le Sauveur des hommes. Si on ne voit pas dans les remparts de Nuremberg des blocs de pierre aussi énormes que ceux qui se remarquent dans les constructions de Salomon et d'Hérode, ces remparts et leurs tours ont un cachet d'élégance qui n'est pas celui que les Sarrasins avaient imprimé à la cité de David. Le fossé qu'on franchit sur un pont-levis est large et profond : on passe ensuite sous une arche voûtée, et la *Spittler-Thor* (porte Spittler), flanquée d'encoignures bizarres, pourrait passer pour une restauration de la tour d'Hippicus et de la porte de Jaffa. La circonférence totale de Nuremberg est de près de sept kilomètres, et par conséquent plus vaste que celle de Jérusalem. Ses environs ne sont pas stériles et désolés comme la montagne de Sion. Les forêts y ont été défrichées pour faire place à l'agriculture, et quelques villages allemands au pied de vieux châteaux animent le paysage en lui prêtant un air de bonheur. On voit là des jardins qui méritent mieux leur nom que le Jardin du roi dans la vallée de Josaphat. Le cimetière de Saint-Jean, où l'histoire de plusieurs siècles est écrite sur trois mille monuments funèbres, présente une scène moins affreuse que les sépultures de Gihon avec leurs tombeaux écroulés. Nuremberg est une vieille ville survivant à sa gloire et à sa prospérité, mais qui n'est ni sombre, ni défigurée. On dirait que c'est un séjour où le commerce a cessé, mais où les capitaux ont été réalisés et où l'on goûte un tranquille bien-être. Tout y semble ancien et vénérable, sans laisser voir aucun signe de décrépitude. Ses maisons ne sont pas noires de fumée et de poussière comme celles de la ville vieille d'Edimbourg; elles ne sont pas déjetées et chancelantes comme celles d'Amsterdam. Des pignons, des tourelles, de curieuses moulures, portent l'inévitable trace des effets du temps; mais le bon état des portails, la fraîcheur des peintures, la solidité des constructions, attestent la résistance heureusement faite à cet ennemi. Les maisons se tiennent groupées par masses imposantes,

Digitized by Google

sans être semées confusément, comme dans les vieilles villes de France, et sans perdre leur originalité dans de longues lignes uniformes comme dans les villes d'Angleterre : chacune d'elles a sa physionomie, sa forme et ses décorations particulières. Quelques-unes des rues sont assez étroites pour plaire au fanatisme de l'antiquaire le plus exigeant à cet égard, d'autres sont assez larges pour qu'on puisse y faire jouer l'artillerie et se prêter ainsi aux idées que les Français du nouvel empire se font de la beauté d'une ville : dans leur ensemble, elles présentent assez de détours pour offrir les mêmes plaisirs qu'un labyrinthe et faire éprouver les charmes de l'imprévu; on peut s'y perdre un quart d'heure ou une demi-heure, puis tout à coup on débouche sur quelque vaste place où s'élève une haute église, on marque ses points de repère et on retrouve son chemin. Ce ne sont point ici des ruines sur lesquelles on vienne méditer en se plongeant dans de longues rêveries; le voyageur peut se croire réellement transporté dans une nouvelle ville du moyen âge, et voit de ses yeux un spectacle qu'il ne connaissait que par les récits des chroniqueurs. Aussi M. Marmier appelle-t-il Nuremberg un Herculanum gothique conservé sous la lave du temps. M. Marmier décrit ce musée de maisons originales avec un mouvement de style qui prête une âme architecturale à toutes leurs formes bizarres : « Dans cette cité, qui fut remarquable entre toutes celles d'Allemagne par son esprit d'ordre, on dirait que les maisons (très-propres d'ailleurs, ce qui est un des caractères de l'ordre, M. X. Marmier en convient), on dirait que les maisons protestent contre ces habitudes d'ordre et de régularité. Ces charmantes maisons, elle n'ont pas voulu se soumettre à une loi d'alignement, ni à une forme de structure symétrique. Il en est qui s'avancent fièrement dans la rue, comme si elles étaient poussées en avant par une ambitieuse pensée; il en est qui se retirent humblement à l'écart, comme pour mieux se recueillir dans le silence de leur vie journalière; il en est qui étalent orgueilleusement aux regards des passants en ligne droite leur large façade; d'autres qui ne veulent se montrer que de trois quarts; d'autres qui tournent impertinemment le dos à leurs voisines. Presque toutes sont très-élevées et surmontées d'un haut pignon; mais presque toutes ont des décorations

Digitized by Google

différentes : celles-ci de petites fenêtres arrondies, coupées par des colonnettes ; celles-là des fenêtres à ogives comme des chapelles gothiques. Quelques-unes portent à leurs sommités des tourelles d'une légèreté et d'une grâce exquises. D'autres ont suspendu à leurs flancs ces élégants appendices de salons, ces riantes cellules qu'on appelle des *chörlein*. C'est là que la bonne mère de famille aime à s'asseoir avec sa tapisserie ; c'est là aussi que les fiancés aiment à se retirer pour se murmurer l'un à l'autre leurs doux aveux. Un grand nombre de ces maisons ont aussi un balcon de fer ouvragé ou en pierre dentelée ; la plupart sont ornées de statuettes de vierges ou d'apôtres, d'inscriptions morales ou religieuses. Partout enfin apparaît là une poétique conception, une attrayante fantaisie ou un austère sentiment, et la pierre et le ciseau du sculpteur ont été employés à traduire ces fantaisies et ces sentiments. »

Les maisons ne vivent-elles pas dans ce tableau ?

La rivière qui sépare Nuremberg en deux parties à peu près égales se borne à un rôle d'utilité sans grandeur : elle ajoute cependant au type pittoresque de Nuremberg, et elle a ses légendes d'inondations qui ont donné lieu à des scènes de péril et de terreur, de dévouement et d'héroïsme ; mais la Peignitz n'a pas comme la Seine une triste célébrité pour les suicides, et ses rives ne se parent pas d'un aussi lugubre édifice que la Morgue. La vie à Nuremberg est assez douce pour qu'on ne s'empresse pas de la quitter avant l'heure. Au dire des habitants, c'est chez eux qu'on remarque les plus nombreux exemples de longévité en Europe. Le choléra tourne autour de Nuremberg et n'y entre pas. Les maladies de poitrine ne se développent pas dans un air si pur, et la ville aux douze collines a, en Allemagne, la même réputation qu'en Amérique Northampton dans l'Etat de Massachusetts, que Montpellier dans le midi de la France, et que Bath en Angleterre. Les influences morales se réunissent dans cette contrée aux influences favorables du climat sur la santé, et les médecins de Nuremberg se plaignent d'avoir trop de loisirs.

Quoique la Peignitz divise Nuremberg en deux quartiers rivaux, elle n'est point un obstacle à leurs rapports et un prétexte d'hostilités entre eux. Des ponts nombreux forment les traits d'union de ces deux quartiers, et les îles de la rivière

Digitized by Google

sont une espèce de territoire neutre. Quand on s'arrête sur le plus grand et le plus central des ponts, le Rialto de Nuremberg (copie assez exacte du Rialto de Venise), on voit, non-seulement au style des bâtiments environnants, mais aux débris mêmes qui flottent à la surface des eaux et en troublent la transparence, la trace des anciennes industries et de la richesse actuelle de Nuremberg. Ce sont des manufactures, c'est le génie de l'invention, et non des hauts faits militaires, qui ont été l'origine de son illustration et de ses succès. Le catalogue de ses diverses corporations de métiers serait trop long, et l'on ne saurait trop à laquelle assigner le premier rang. C'est l'ancêtre d'une des familles nurembergeoises qui établit le premier moulin à papier d'Allemagne sur les bords de la Peignitz, cinquante ans avant que Faust et Guttemberg eussent organisé leur art nouveau. Une autre famille tire sa généalogie d'Erasme Ebner, qui perfectionna la profession de Tubalcaïn et sut produire un cuivre plus pur que celui des monnaies romaines. Si Nuremberg ne peut s'enorgueillir d'avoir inventé les cartes à jouer, cette ville a du moins amélioré leur fabrication et fournit aux joueurs germaniques un article moins défectueux qu'à l'époque où l'empereur Rodolphe sanctionnait ce divertissement ruineux. Le préjugé en faveur des draps de Nuremberg existe en Allemagne depuis quatre siècles. Il s'est fait des fortunes considérables dans les manufactures de crayons de mine de plomb. Il est peu ou point de branche de commerce qui n'ait été exploitée avec succès dans cette ville. La récente découverte d'un sonnet de Gaspar Visconti a enlevé à Pierre Hele, de Nuremberg, l'honneur d'être l'inventeur des montres pour le donner à un jeune Florentin, Lorenzo de Vulparia; mais la renommée des petites montres ovales, dites *œufs de Nuremberg*, n'a pas été éclipsée, même par les ingénieux mécanismes des horlogers de Genève. On ne croit plus à l'existence réelle de Rudolph, inventeur du fil de laiton en 1360, mais il n'est pas moins certain que les artisans de Nuremberg ont fait faire de grands progrès à cette utile fabrication. Nulle part, la terre cuite ne prend des formes plus gracieuses et un fini plus parfait que dans les vases et les poteries de Nuremberg.

Les prétentions des Nurembergeois en fait d'arts et d'inven-

Digitized by Google

tions sont telles, qu'il faut en rabattre beaucoup ; mais il leur reste assez de faits authentiques en ce genre pour leur assurer une juste prééminence. Les ornements seuls de leurs églises suffiraient pour prouver que Nuremberg est quelque chose de mieux qu'une *boutique de jouets*, titre qu'on lui accorde dédaigneusement aujourd'hui [1]. Les vitraux de l'église Saint-Laurent, peints il y a quatre cents ans, sont remarquables par la fraîcheur de leur coloris et la finesse de leurs pénombres ; les écussons armoriés des donateurs y brillent d'un éclat qui n'a point pâli. L'art de peindre et de travailler le verre a été poussé très-loin à Nuremberg, et, à l'époque où il semblait perdu, c'est un bourgeois de cette ville, Frank, qui a su lui rendre une vie nouvelle. On continue à fixer sur une surface transparente l'image des saints et des prophètes et à imiter l'œuvre des anciens maîtres. L'azur de Nuremberg est aussi célèbre que la pourpre de Tyr.

De curieuses sculptures en bois et en pierre attestent toujours le talent des artistes de Nuremberg. Les protestants du pays ont assez peu de respect pour saint Sébald et croient peu à

[1] On aurait tort de parler avec trop de dédain des jouets de Nuremberg : c'est un petit commerce, mais il se fait sur une grande échelle. Les villes en miniature, les troupeaux de bois, les arches de Noé avec leurs collections de bipèdes et de quadrupèdes, Cham, Sem et Japhet, et leurs épouses, se répandent d'un bout du monde à l'autre ; les vaisseaux de Hambourg en chargent des caisses entières pour les deux Amériques ; tous les enfants de France et d'Angleterre en font leurs délices en même temps que les marchands en font leur profit. Ces jouets circulent à Stockholm et à Archangel. J'en ai vu en Turquie dans les rues de Péra, comme dans les vieux magasins de la rue Saint-Denis à Paris, et j'en ai trouvé à Oran et à Constantinople entre les mains d'enfants arabes. Les juifs les sèment dans tous les pays où ils trafiquent, et en quel lieu de la terre ne trafiquent-ils pas? La fabrication de ces jouets occupe et enrichit des familles entières, non-seulement à Nuremberg, mais encore dans les campagnes qui l'environnent. Des pauvres, des vieillards, des enfants, les taillent au couteau pendant les longues soirées d'hiver, et trouvent des ressources dans ce travail, source de véritables bénéfices pour quelques négociants. Ainsi, les maisons de sapin, les arbres uniformes, les bergers roides comme le bâton dont ils sortent, les marmites soutenues sur trois bouts d'allumettes, portent le nom de Nuremberg aux quatre points cardinaux du globe et ramènent à Nuremberg un argent tiré de la bourse de toutes les nations. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

ses miracles. Ils ne sollicitent pas son intercession, mais ils sentent et admirent l'habileté et le patient travail qui ont décoré sa tombe, et, quoiqu'ils ne partagent pas le zèle pieux de Fischer [1], ils s'enorgueillissent de la délicatesse de son ciseau. L'hostie consacrée a été bannie du sanctuaire de Saint-Laurent, mais, quoique le tabernacle d'Adam Krafft (admirable fleur de pierre où s'épanouissent tous les emblèmes de la passion du Sauveur) soit vide, on le conserve avec un soin religieux. Le goût des arts a réprimé ici la fureur iconoclaste qui a dépouillé et mutilé les églises de Hollande, d'Ecosse et d'Angleterre. Un protestantisme ardent n'a point empêché le maintien des anciens symboles catholiques, croix sur les autels, statues des saints, tableaux de miracles; non-seulement on les a laissés dans les églises, mais encore, on les a réparés lorsque c'était nécessaire, et parfois on y ajoute de nouveaux ornements du même genre. Les tableaux qui avaient été placés dans la galerie du château viennent récemment d'être rendus aux autels d'où on les avait enlevés [2]. Dans certaines contrées catholiques, on voit des souverains catholiques remplir leurs galeries particulières d'œuvres d'art dérobées aux églises, tandis que les citoyens d'une ville éminemment protestante restituent aux églises les peintures qu'elles avaient perdues.

On doit à ces sentiments éclairés la restauration du pendentif de Veit Stoll, qui orna, durant trois siècles, le chœur de Saint-Laurent, au-dessus du maître autel [3]. Ce bizarre chef-d'œuvre,

[1] L'artiste, dit M. Marmier, travailla avec ses cinq fils pendant onze ans, de 1508 à 1519, à ce monument. La tombe de saint Sébald et la fontaine nommée *Schöne Brunnen* sont des merveilles du moyen âge et de l'Allemagne : ni les siècles postérieurs, ni les autres pays n'ont rien produit qui les surpasse.

[2] M. Whitling fait honneur de ce fait aux protestants de Nuremberg, mais, pour être juste envers tout le monde, il faut dire qu'il s'est accompli sur l'ordre du roi de Bavière qui est catholique. (*Notes du Traducteur.*)

[3] « On a dit qu'Adam Krafft maniait, ployait, modelait la pierre comme une cire molle, et, en vérité, on serait tenté de croire à cette puissance surturelle, quand on voit avec quelle netteté et quelle perfection il a ciselé les figurines, les colonnes, les chapiteaux de son *Tabernacle*. Adam Krafft était né à Schawbach, à quelques lieues de Nuremberg. » (X. Marmier, *l'Allemagne septentrionale*, p. 441.)

Digitized by Google

où l'on voyait à la fois Dieu le Père, la Salutation angélique et les Sept Joies de Marie, tomba en 1817 et souffrit tellement dans sa chute, que des protestants auraient pu trouver là un prétexte plausible pour le faire disparaître. A Nuremberg, on s'en garda bien : l'architecte de la ville fut chargé de réparer les dommages causés par cet accident, et les groupes traditionnels furent remis à leur place.

Les symboles héraldiques déployés par les principales familles sont une autre preuve des honneurs accordés au talent et à l'industrie. L'aristocratie de Nuremberg n'est pas éteinte comme les aristocraties de Gênes et de Venise : les premiers personnages de la ville sont les héritiers de la fortune et de la réputation des maîtres ouvriers du moyen âge, et les plus belles maisons (maisons qu'ailleurs on appellerait des palais) sont la propriété et la demeure des descendants de ceux qui les ont bâties. Souvent le commerce du fondateur n'a pas été continué par ses successeurs, mais les armoiries sculptées à l'extérieur et à l'intérieur, gravées sur le portail et répétées sous toutes les formes, perpétuent le souvenir de son ancienne profession. Loin de rougir d'avoir eu pour ancêtre un forgeron, un cordonnier, un chaudronnier, on aime à étaler la preuve qu'une vraie supériorité dans ces métiers peut conduire à la position d'un gentilhomme reconnu. Les tombeaux du cimetière Saint-Jean, si remarquables sous divers rapports, le sont surtout en ce que les écussons qu'ils portent sont, pour ainsi dire, l'histoire héraldique du travail et de l'industrie de cette cité pendant de longs siècles.

On n'a pas besoin à Nuremberg de ce personnage de Walter Scott (*Old-Mortality*) qui s'était donné pour mission d'entretenir les monuments funèbres des puritains d'Ecosse ; les plus anciens tombeaux y sont en aussi bon état que les sépultures les plus récentes. On ne se borne pas à suspendre des guirlandes d'immortelles aux mausolées d'Hans Sachs et d'Albert Dürer, on rend les mêmes honneurs à des noms obscurs. Le sentiment qui a fait conserver les églises fait consacrer des fleurs à la mémoire d'artisans depuis longtemps ensevelis. Un jour que nous errions dans le cimetière Saint-Jean en prêtant l'oreille aux notes harmonieuses de Sébastien Bach, qu'un organiste

Digitized by Google

inspiré faisait résonner et vibrer sous la nef d'une église gothique, nous vîmes un Nurembergeois accompagné de sa fille s'arrêter et pleurer avec elle sur un tombeau, où ils déposèrent une couronne ; puis la jeune enfant alla porter une seconde couronne à une autre tombe. Après leur départ, nous examinâmes ces monuments que nous pensions l'objet d'une douleur toute récente, mais une date vieille de trois cents ans et quelques anciens emblèmes fut tout ce qui nous apprit que là reposaient d'humbles aïeux. On ne verrait rien de ce respect et de ce chagrin héréditaire dans l'enceinte du Père-Lachaise. Les bourgeois allemands aiment à rappeler et à conserver ce que les Français se plaisent à oublier et même à effacer.

Au nom de Nuremberg est associé le nom d'un des évangélistes de l'art, dont la gloire est aussi incontestée en Allemagne que celle de Rubens aux Pays-Bas, de Raphaël en Italie, de Murillo en Espagne. Albert Dürer a été sans modèle avant lui dans les pays germaniques, et il y est resté sans égal pour la variété et la poésie de ses compositions. Il est à regretter que ses chefs-d'œuvre soient peu nombreux dans sa ville natale. Albert Dürer, comme peintre, comme sculpteur et comme graveur, ne saurait être apprécié sur ce qu'on voit de lui dans les galeries de Nuremberg ; et pour le connaître, il faut visiter les musées de Dresde et de Munich. Plusieurs tableaux portant son nom sont l'œuvre d'artistes postérieurs qui ont étudié et copié sa manière. Cela est vrai surtout des tableaux de Schaüffelein, qui sont, pour la plupart, marqués du monogramme d'A. Dürer, et se vendent comme toiles originales. Le maître d'A. Durer, Michel Wohlgemuth [1], était un peintre et un graveur du plus haut mérite, qui sut inspirer à son disciple favori un enthousiasme que celui-ci a transmis à toute son école. Sa maison, jadis habitée par A. Dürer, appartient aujourd'hui à une société d'artistes.

M. X. Marmier a écrit sur Albert Dürer une de ses plus gracieuses pages, et on nous saura gré de la citer : « Noble, grand, malheureux Albert Dürer ! Il était doué des dons les plus charmants, des dons de la beauté physique, de l'élévation intellectuelle et de

[1] De remarquables toiles de Wohlgemuth se trouvent à Vienne et à Dresde. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

la bonté du cœur. Jeune, il avait eu l'insigne bonheur de trouver en son père même un maître sage et habile qui lui donna les plus douces leçons qu'on puisse recevoir en ce monde, les leçons de l'expérience et de la tendresse paternelles. Puis il devint ce que chacun sait, peintre du premier ordre, graveur, géomètre, écrivain. Par un rare privilége, il alliait les connaissances les plus précises aux conceptions les plus idéales. Il fut l'ami de Raphaël, le favori de l'empereur Maximilien, et l'un des hommes les plus honorés de son temps. Mais les dieux ennemis, ces cruels dieux du paganisme antique, devaient lui faire expier les prérogatives de son génie. Ce qui est le rêve du bonheur de la plupart des hommes, ce qui est la grâce providentielle de quelques-uns, ce qui est parfois le soutien des plus infirmes, la consolation des plus affligés, et le dernier trésor des plus pauvres, le mariage fut pour Albert Dürer un supplice et un désespoir. Il se trompa, comme tant de nobles cœurs, et dans cette ignorance de la vie, dans cette simplicité d'enfant inhérente aux âmes les plus élevées, il épousa une femme acariâtre, avare, acerbe, et sottement vaniteuse, qui ne sut point comprendre la valeur de ce sublime artiste, qui ne voyait en lui qu'un instrument de lucre et l'excitait au labeur productif comme un mercenaire, qui l'effrayait par ses colères, qui le torturait par ses exigences... Que de fois, en passant devant l'humble maison qu'il habitait, je me suis représenté Albert Dürer assis à sa fenêtre, dans une silencieuse contemplation, rêvant à une de ses belles têtes de vierges, et sa femme qui tout à coup le tirait violemment par le bras en lui disant : « Mais travaille donc, Al- « bert ! » et le bon Albert qui lui répondait : « Tu ne vois pas que « je travaille ! » Ce fatal mariage abrégea les jours de l'artiste. Sur sa tombe est écrit ce mot touchant : *emigravit* (il a émigré). *Emigravit* : c'est la parole de foi, d'espoir, qui a remplacé la triste, la glaciale expression des Romains : *fuit*. Il a émigré, l'homme de cœur, l'homme de génie, dans des sphères célestes où les vertus du cœur sont récompensées, où le pur génie reçoit sa sainte couronne ; oui, une des consolations de ceux qui ont souffert d'un funeste amour dans ce monde, c'est de penser que dans l'autre ils seront rémunérés de leur douleur et de leur patience. »

Digitized by Google

Après avoir lu cette page, on ne sera pas surpris d'apprendre que la vie conjugale d'Albert Dürer soit le sujet d'un roman allemand qui a été traduit en anglais.

Quoique Nuremberg ait perdu une partie des œuvres de ses peintres les plus fameux, aucune ville d'Europe, à population et à importance égales, n'est plus riche en objets d'art de divers genres. Les sculptures surtout y abondent, et leur exécution tient du prodige [1]. La fontaine connue sous le nom de *Schöne Brunnen* est supérieure aux fameuses fontaines des places de Rome. Moïse et les Prophètes y occupent les niches du haut du monument, et, pour remplir les seize compartiments inférieurs, on a joint aux sept électeurs des héros païens, juifs et chrétiens; Hector, Alexandre, César y font pendant à Josué, à David, à Judas Machabée et à Clovis, Charlemagne et Godefroi de Bouillon. Il est fâcheux que l'aspect de ces divers personnages, de croyances si différentes, placés paisiblement à côté les uns des autres, n'ait pas donné aux protestants de Nuremberg une leçon de tolérance pratique envers les juifs. Les fils d'Israël ont été rudement traités, on les avait même expulsés de la ville, et c'est depuis peu d'années seulement qu'on leur a permis de revenir s'y livrer sans trouble à leurs trafics de tout genre. Les persécutions qu'ils ont subies doivent être attribuées au moins autant à un esprit de jalousie commerciale qu'à une antipathie religieuse.

L'intolérance nurembergeoise, que M. X. Marmier dénonce non moins sévèrement que nous, se manifeste aussi à l'occasion de la magnifique église catholique nommée *Frauenkirche* (l'église des Dames). Son portail et la nef sont au nombre des plus admirables travaux des artistes du pays : Adam Krafft y a égalé ses meilleures sculptures de l'église Saint-Laurent; Wohlgemuth y a peint l'autel; mais l'amour de l'art ne saurait décider un protestant de Nuremberg à y entrer; et quand un voyageur demande le chemin de l'église des Dames, il y a une arrogance et

[1] L'auteur n'exagère rien : les sculptures de l'église Saint-Sébald et de la fontaine du grand marché (la *Schöne Brunnen*) sont de vraies merveilles gothiques. Là, comme aux portails latéraux de Notre-Dame de Chartres, l'architecture et la sculpture ont réalisé tout ce que peut rêver l'imagination. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

une dérision luthériennes dans le ton avec lequel on lui répond : « Ah ! vous voulez dire l'église papiste ! »

On a pu donner à Nuremberg l'étrange, mais juste surnom d'Athènes gothique : nulle part, en effet, on ne voit autant de modèles de l'architecture gothique appliquée aux palais, aux maisons, aux magasins. Un décret du roi de Bavière veille, autant que l'orgueil national, à leur entretien ; et quand un bâtiment s'écroule, on doit le reconstruire dans le même style et reproduire non-seulement sa forme, mais les détails et les couleurs de ses ornements. Quand le reste des villes du royaume prendra un air moderne, Nuremberg gardera les parures d'un autre âge. Munich peut copier les palais de Florence et les fresques du Vatican : Nuremberg s'en tient aux pignons dentelés, aux croisillons, aux toits élancés, aux piliers à nervures multiples. Toutefois, son architecture gothique n'est pas uniforme; on peut suivre la transition de l'arcade ronde à l'ogive, de la tour massive à la flèche hardie, du donjon crénelé aux rinceaux flamboyants des clochetons, et l'histoire de l'art, du dixième au seizième siècle, est ciselée partout. Un seul monument public fait exception, et c'est l'hôtel de ville (le Rhathaus). Cet hôtel de ville, avec ses trois coupoles et son frontispice d'ordre toscan, fait face à l'église Saint-Sébald, et le contraste montre combien le style gothique est à la fois plus léger et plus imposant. Heureusement, cette construction si triste et si lourde est l'une des rares méprises d'un architecte de Nuremberg.

Parmi les curiosités de cette ville libre, il ne faut pas oublier les atroces reliques qui nous apprennent quels supplices on y faisait subir aux coupables et aux accusés. Il est singulier, mais incontestable, que la barbarie des lois pénales du moyen âge apparaisse plus complète et plus affreuse dans les prisons des anciennes républiques que dans les donjons des anciens seigneurs. Les forteresses féodales des bords du Rhin et du Danube ne possèdent aucun instrument d'une cruauté aussi raffinée que ce qu'on voit dans les plombs de Venise et dans la chambre de torture à Nuremberg. On en a fait disparaître et détruit le plus possible. La fameuse Vierge de fer (copie d'une vieille invention grecque), dont les embrassements étaient si douloureux et si funestes, a été transportée à Vienne, où les empereurs n'ont

Digitized by Google

jeté personne dans ses bras : mais les chevalets, les cachots, les crochets de fer, le lieu où l'on écrivait les aveux arrachés par la souffrance, se voient encore et font détourner la tête avec horreur. Nuremberg a ses catacombes comme Rome, mais au lieu de protéger les sujets chrétiens contre les édits des empereurs, ces souterrains ne servaient qu'à favoriser les oppresseurs du peuple. Quoique Nuremberg portât le nom de ville libre, une oligarchie des plus rigoureuses y domina pendant plus de quatre siècles, et les citoyens, en dépit de leurs priviléges, étaient soumis à la volonté de quelques familles. Tant que leur république fut florissante et conserva le monopole du commerce de l'Europe centrale, les citoyens se contentèrent de cette contrefaçon de démocratie ; mais il en fut autrement lorsque l'État fut sur son déclin, et il fallut accorder la réalité des droits populaires, au lieu de n'en concéder que l'ombre. C'est là une preuve, entre mille, qui réfute l'allégation mensongère, que la prospérité matérielle est nécessaire pour entretenir l'esprit de liberté.

Aux souvenirs industriels et républicains de Nuremberg viennent s'ajouter des souvenirs monarchiques. A dater de sa fondation, la ville a été une résidence souveraine. Un des châteaux les mieux conservés de l'Allemagne couronne la plus haute de ses douze collines, et le roi de Bavière peut aujourd'hui contempler la tranquille vallée de la Peignitz du faîte de la tour où l'empereur Conrad, au onzième siècle, défiait les escadrons des barons rebelles. Le vieux tilleul de la cour d'honneur du château a ombragé plus de têtes couronnées qu'aucun arbre au monde. C'est là que Frédéric Barberousse a ceint le glaive pour les croisades. Sigismond est parti de là pour Constance, où il devait faire brûler Jean Huss. Charles-Quint s'est reposé là à son retour des villes de Flandre dont il avait aboli les franchises. Trente empereurs ont plus ou moins longtemps habité ces murs. Les restes de cet antique manoir, ses tours rondes, carrées, pentagones, sa chapelle double, comme la Sainte-Chapelle de Paris, la terrasse de Freiung, les bastions exécutés sur les plans d'Albert Dürer, interrompent pittoresquement la physionomie industrielle des édifices qu'ils dominent. Ce château impérial a échappé au sort d'un autre château qui appartenait aux Burgraves, et a été démoli par les bourgeois après qu'ils l'eurent acheté. Quoi-

Digitized by Google

que cette résidence soit tenue en état de recevoir la cour de Bavière lorsqu'elle y vient de Munich, la plupart de ses bâtiments ont une destination plus utilitaire. Une de ses salles est un musée de curiosités, de vieilles armures, de joyaux et d'objets sculptés; une autre sert à l'exposition annuelle de peinture. Les appartements situés près de la tour de Néron sont devenus les greniers d'abondance de la ville. On les ouvre chaque fois que la disette ou la spéculation rendent le pain trop cher; le marché se trouve approvisionné, et il en résulte une baisse dans le prix des blés.

Nuremberg a sa part de traditions de combats et de gloire militaire. Quelque amis que ses industrieux citoyens fussent naturellement de la paix, ils ont joué leur rôle dans les guerres civiles d'Allemagne. Leurs magasins ne fournissaient pas seulement des lances et des mousquets, mais aussi des hommes qui savaient les manier. Leurs ouvriers et leurs apprentis passaient pour faire d'excellents soldats, mais les empereurs ne pouvaient pas trop compter sur eux, et, dans la lutte religieuse du dix-septième siècle, leur luthéranisme les fit s'allier au roi de Suède. Des remparts du château on voit le camp où Wallenstein passa trois mois dans l'inaction, espérant prendre par famine la ville à laquelle il n'osait pas livrer l'assaut. Le manque de vivres décima le peuple, les familles les plus riches se ruinèrent par leurs sacrifices, et l'honneur d'avoir résisté au plus grand capitaine de l'époque fut terriblement contre-balancé par les dettes dont cette héroïque obstination fut la cause. Une épreuve de ce genre parut suffisante aux prudents Nurembergeois, et le souvenir de ce siége les a dégoûtés d'embrasser les querelles des maîtres du monde. Aujourd'hui, le camp de Wallenstein est un de leurs lieux de plaisance, et dans les belles soirées d'été ils vont en famille à la vieille citadelle fumer, boire de la bière et écouter de la musique, à l'endroit même où Gustave-Adolphe attaqua les retranchements autrichiens.

La bibliothèque de la ville, dans l'ancien couvent des Dominicains, a recueilli les manuscrits et les livres de différents établissements monastiques, et se compose de plus de cinquante mille volumes. On y trouve des ouvrages dans toutes les langues qui se parlent en Orient, depuis Jérusalem jusqu'à Pékin : un

Digitized by Google

exemplaire hébreu de l'Ancien Testament en sept in-folio, qui datent de six siècles; le fameux *Machlor*, manuscrit de 1331, que les juifs voudraient bien recouvrer pour en tirer une histoire des maux qu'on leur a fait souffrir; de belles éditions d'Homère et de Boccace; les productions des apôtres de la Réforme, et, ce qui (aux yeux des Nurembergeois) est plus précieux que tout cela, un manuscrit de Hans Sachs, le cordonnier-poëte. Sachs est aussi populaire chez ses compatriotes que le célèbre Albert Dürer : son nom n'est pas moins révéré ici que celui de Shakspeare en Angleterre et de Burns en Ecosse. Sa maison et son tombeau sont devenus des lieux sacrés : quoique ses vers soient loin d'être pieux et qu'il n'y ait pas eu la moindre trace de sainteté dans sa conduite, on lui rend, dans son pays, un culte comme à saint Laurent et à saint Sébald. Comme poëte dramatique, Lope de Vega en Espagne, Heywood en Angleterre et M. E. Scribe en France, l'ont égalé en fécondité. Mais il n'a pas fait que des pièces de théâtre, et lorsque, à l'âge de soixante-treize ans, Sachs dressa le catalogue de ses œuvres diverses, il trouva, dans trente-quatre volumes écrits de sa main, six mille cent vingt-huit pièces de poésie, courtes ou longues, comédies et tragédies, chansons d'amour et de guerre, de métier et d'imagination...; des psaumes même figurent dans ses œuvres complètes. Pendant neuf ou dix années qu'il vécut après cette récapitulation bibliographique, Hans Sachs accrut encore le nombre de ses compositions, et il est probable qu'aucun poëte au monde n'a enfanté plus de vers. Les légendaires d'Asie attribuent au roi Salomon moins de proverbes et de cantiques que n'en a publié ce cordonnier du seizième siècle. Le mérite réel des vers de H. Sachs n'est pas en rapport avec leur abondance. Leur gaieté est incontestable et leur satire est vive, mais les éloges de Goëthe lui-même ne les empêcheront pas de tomber dans l'oubli réservé à ces grossières improvisations. On a nommé Sachs le Chaucer de l'Allemagne : ce surnom s'appliquerait mieux à Walter de Vogelweide, qui visitait trois siècles plus tôt la vieille cité de Nuremberg et célébrait ses châtelains et ses châtelaines. H. Sachs ressemblerait davantage à Rabelais avec moins d'esprit et plus de sentiment de l'harmonie. H. Sachs n'a été que le membre

Digitized by Google

le plus éminent de la nombreuse association des maîtres chanteurs. Leur joyeuse confrérie devint une corporation officiellement instituée, réglementée par des statuts qui allaient jusqu'à fixer le nombre des stances dans chaque poëme, et même la longueur des vers. Leur charte, connue sous le nom de *Tabulature*, contient les lois de cette singulière branche de commerce. La marque distinctive de l'ordre était une chaîne d'argent, à laquelle était attaché un médaillon représentant David avec sa harpe, et tout ouvrier capable de composer une chanson passable pouvait en devenir membre. Hans Felz, le barbier qui devança de tant d'années le coiffeur gascon Jasmin, était là l'émule de Hans Sachs : il rasait et chantait tandis que celui-ci taillait le cuir tout en faisant éclore ses poëmes. Le savant Wagenseil, dans son *Commentaire sur la cité de Nuremberg*, a donné d'intéressants détails sur la corporation des maîtres chanteurs, mais il faut chercher la peinture la plus curieuse de leur confrérie dans le livre de Puschmann, le cordonnier de Gœrlitz, qui avait été formé au commerce des muses et des souliers par H. Sachs lui-même [1].

Nuremberg n'a donné le jour à aucun prosateur dont la re-

[1] Jacob Böhm, le mystique philosophe de la Silésie, comme l'appelle M. Xavier Marmier, était aussi cordonnier. En Angleterre, Bloomfield appartenait également à la confrérie de Saint-Crépin. Il ne faut pas croire que le poëte-cordonnier de l'Allemagne fût un homme illettré : il avait reçu une éducation classique, tout comme dans le midi de la France notre contemporain, le poëte boulanger Reboul. Nous venons de relire sur Hans Sachs un excellent chapitre de Mme Davesiès de Pontès (*Poets and poetry of Germany*), qui raconte très-bien tout ce qu'on sait de sa vie, et apprécie avec goût ses œuvres si diverses. Mme Davesiès de Pontès cite, entre autres pièces de ce poëte populaire, celle que nous citerions le plus volontiers ici à notre tour, si nous n'avions peur d'une digression sous forme de note. C'est la description des environs de Nuremberg, dans laquelle éclate cet amour de la campagne que Hans Sachs n'aurait peut-être pas éprouvé si vivement, s'il était resté toujours fidèle à son industrie sédentaire; mais il avait voyagé et il avait été amoureux très-jeune. Exemple du don de longévité que les bourgeois de Nuremberg attribuent aux habitants de leur ville, Hans Sachs, vécut au delà de quatre-vingts ans ; hélas ! bon et tendre père, il eut le malheur d'assister aux funérailles de tous ses enfants successivement. On montre aux touristes sa maison modeste, dont la ville de Nuremberg n'est guère moins fière que de celles d'Albert Dürer, de Lucas Cranach, de P. Fischer, etc. (*Note du Directeur.*)

Digitized by Google

nommée dépasse l'enceinte de ses murs. Si A. Dürer n'occupait pas un si haut rang comme peintre, il serait plus connu comme écrivain, et son ouvrage sur les proportions humaines a une véritable valeur. Peut-être sir Charles Bell aurait-il dû le citer dans son beau *Traité de l'anatomie expressive* [1].

Quoique sans université, Nuremberg possède un excellent système d'éducation. Depuis les écoles élémentaires jusqu'au Gymnase et à l'Institution polytechnique, on a pourvu à tous les besoins sous ce rapport. Les langues anciennes et étrangères, les principes du dessin, la mécanique, la chimie et l'agriculture pratiques, la science même du commerce sont la base d'un enseignement utilitaire de nature à satisfaire l'homme le plus positif. Les Allemands passent pour des théoriciens et des rêveurs; mais les Allemands de Nuremberg font exception, et l'esprit industriel y a neutralisé les influences du mysticisme et du rationalisme. A Nuremberg, de même que dans les villes des Etats-Unis, l'idée qui préside à l'éducation est que l'éducation doit être un marchepied pour se préparer aux affaires et atteindre à la richesse.

Si des soins donnés à l'intelligence nous passons au régime matériel de la vie dans ce pays, nous voyons qu'on y veille attentivement à la sécurité et à la santé publiques. Des règlements municipaux sur les brasseries, les marchands de vins et les autres points de réunion, rendent le vice de l'ivrognerie à peu près sans exemple. On use du breuvage national (la bière), mais on n'en abuse pas, comme à Munich. Un des proverbes populaires est : « L'eau est une boisson forte... si forte qu'elle fait tourner les moulins. » Cette vieille ville est d'une propreté remarquable, même dans ses halles et marchés, qui ailleurs sont trop souvent un réceptacle d'immondices et une cause de miasmes putrides. Le Trödel-Markt, ou Marché aux guenilles, présente un spectacle moins divertissant que celui de Glasgow, mais l'odorat y est moins offensé. Le conseil municipal s'occupe avec soin de diverses précautions protectrices du bien-être des habitants. Les rues sont arrosées, et des pompes, toujours

[1] Voir *Vie et Travaux de sir Charles Bell*, par le directeur de la *Revue Britannique*, volume publié en 1859, chez Michel Lévy, rue Vivienne.

Digitized by Google

tenues en état de service, peuvent lancer des torrents d'eau jusque sur les toits les plus élevés. Dès l'année 1544, on avait publié des ordonnances à suivre en cas d'incendie, et, depuis un demi-siècle, la Société d'assurances contre les désastres de ce genre possède un capital de plus de vingt-trois millions de florins ou dix millions de francs. Des associations pour prévenir les inondations ont préservé Nuremberg des ravages qu'un pareil fléau a occasionnés dans plusieurs villes de France.

A une époque où, dans toute l'Europe, les caveaux des églises servaient de lieu de sépulture, Nuremberg avait ses cimetières *extra muros* : le cimetière Saint-Jean, à un quart de lieue de la ville, date de 1457, et le cimetière Saint-Roch de 1518. On a pris des mesures contre les ensevelissements précipités, et la coutume de veiller les morts pendant deux ou trois jours n'est pas une superstition, mais une règle sanitaire très-prudente : huit femmes sont chargées de ce soin, et un local, désigné en Allemagne sous le nom de *Maison de résurrection*, existe depuis 1778. Si Nuremberg a moins d'hôpitaux et d'institutions charitables que d'autres villes, c'est que le besoin s'en est peu fait sentir.

Les artisans de Nuremberg, qui sont de rudes travailleurs, font (à l'exemple de leurs voisins catholiques) du dimanche un jour de réjouissances, ainsi que d'exercices religieux. La musique, qui fait un de leurs plaisirs, n'est pas aussi savante ni aussi parfaitement exécutée que celle de Berlin et de Dresde, mais elle vaut mieux que les musiques populaires d'Angleterre et d'Amérique, car en s'asseyant pour manger, au prix de quelques kreutzers (pièces de deux centimes), des *lebkuchen*, gâteaux qui rivalisent avec les *cakes* d'Angleterre et avec les *gaufres* parisiennes, on peut entendre un orchestre de quarante instruments jouer les meilleurs morceaux des opéras en vogue, et parfois des œuvres nouvelles de compositeurs du pays. En été, la musique joue en plein air sur les bastions des remparts ; et en hiver, les salons des diverses sociétés philharmoniques manquent rarement d'être pleins. Tant que la neige couvre la terre, les courses en traîneaux sont un divertissement général, et ces rapides excursions s'étendent parfois jusqu'aux montagnes de Franconie. Le théâtre peut contenter même des ama-

Digitized by Google

teurs difficiles qui ont connu les théâtres de Paris et de Londres, et, comme ses représentations se terminent de bonne heure, il offre aux femmes l'avantage de pouvoir y aller seules. A la sortie du spectacle (rarement plus tard que neuf heures), on voit des Nurembergeoises circuler sans autre protection et sans autre compagnie que leurs lanternes portatives qui rappellent, dans les rues de Nuremberg, l'unique éclairage du Caire et de Damas. Les habitants entendent trop bien l'économie pour aimer à dépenser leur argent en chevaux et voitures, et presque tous vont à pied, quels que soient leur rang et leur fortune. La toilette du beau sexe n'est pas ruineuse ici, mais elle est riche en couleurs éclatantes : nulle part les jeunes filles ne déploient plus de rubans et ne chargent leurs chapeaux de plus de fleurs artificielles. M. Whitling est assez peu galant pour donner à entendre que ces chapeaux sont plus gracieux que les visages qu'ils abritent [1].

Les fêtes les mieux célébrées sont d'abord celle du 11 novembre, où le vénérable saint Martin, vêtu de fourrures plus chaudes que son manteau traditionnel, apportant (comme ailleurs saint Nicolas) des verges pour les enfants méchants et des dragées pour les enfants sages, les prépare à la visite de l'Enfant Jésus; puis celle de Noël où chaque famille a son *arbre de Noël* chargé de fruits brillants et merveilleux (arbre pour lequel les bourgeois sont aussi prodigues de florins qu'ils sont ordinairement économes de leurs kreutzers), et enfin la fête de la veillée du jour de l'an, qui se passe plus gaiement que parmi les Méthodistes, occupés alors à chanter des psaumes. Le matin de la nouvelle année est annoncé par de joyeux carillons, et les rues retentissent des *heureux souhaits* qui s'échangent dans toutes les maisons, depuis la mansarde jusqu'au rez-de-chaussée. Le jour de Pâques est, on le pense bien, un jour de grande solennité, et on s'y évertue, comme en Russie, à varier les cadeaux d'œufs de Pâques.

Le niveau de la moralité des villes industrielles et manufac-

[1] L'opinion de M. Whitling à cet égard n'était point celle des officiers et des soldats des troupes françaises qui occupèrent Nuremberg à l'époque des conquêtes de Napoléon Ier. Il y a, dit-on, encore à Nuremberg des preuves parlantes de leur différence d'avis. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

turières n'est pas en général fort élevé; mais Nuremberg mérite une assez bonne réputation à ce point de vue, et, quoique les lois civiles apportent des obstacles aux mariages, le nombre des naissances illégitimes y est peu de chose, relativement à la population. A part l'habitude de demander aux étrangers un prix double de la valeur des objets qu'ils veulent acheter, les fourberies caractéristiques de Venise et de Turin sont à peu près inconnues, et si les subtilités du commerce fleurissent sous des pignons gothiques comme sous des arcades italiennes, si plus d'un Anglais a été rançonné dans ses achats de bimbeloteries, il faut cependant avouer qu'à tout prendre la bourgeoisie de Nuremberg ne peut pas être accusée de déloyauté.

Nous avons déjà dit que le protestantisme était la religion dominante à Nuremberg : le dernier recensement y compte cinq mille catholiques, un dixième de la population, mais ils n'ont aucune espèce d'influence, et on ne fait que tolérer leur séjour. C'est à grand'peine, et tout récemment, qu'on a concédé la même permission aux juifs, et, pour leur faire obtenir cette tardive justice, il a fallu que leurs industries rivales eussent créé dans le voisinage la ville de Furth.

Les annales de Nuremberg révèlent de singuliers exemples de fanatisme populaire, et quelques sentences judiciaires d'une date assez moderne égalent, en fait de superstition et d'iniquité, les procès de sorcellerie dont l'Angleterre et l'Amérique s'occupaient encore dans le dix-septième siècle. Nous ignorons si la manie des tables tournantes et des esprits frappeurs y a fait de nombreux adeptes, mais nous supposerions aisément qu'il doit en être ainsi dans une ville qui aime les commérages et les légendes mystérieuses. Le dernier héros de la patrie d'Albert Dürer et de Hans Sachs est un personnage sur l'existence duquel pèse un voile qui maintenant ne sera probablement jamais soulevé : nous voulons parler de Gaspard Hauser, cette victime d'un emprisonnement inexplicable, ce muet qui s'est trouvé tout à coup dans les rues de Nuremberg, qui a eu de nos jours un sort aussi étrange que l'Homme au masque de fer, et qui a fini par être misérablement assassiné ou par se suicider à Anspach. Des in-octavo par douzaines et des dissertations par centaines ont été publiés en langues différentes pour établir qui il

Digitized by Google

était et qui il n'était pas. Combien d'ingénieuses théories ont été bâties sur ses révélations incohérentes! Le conseiller Merker soutient qu'Hauser était un imposteur, Feuerbach et d'autres défendent sa sincérité. Son histoire se résume dans les mots qui lui servent d'épitaphe : *Ænigma hic temporis, ignota nativitas, occulta mors.*

Notre esquisse aurait pu être plus courte; elle aurait pu être plus longue aussi avec deux guides comme MM. Marmier et Whitling : on se laisse volontiers entraîner à parler d'une ville qui, plus que toute autre ville d'Allemagne, a gardé les traits et les habitudes de temps qui ne sont plus, d'une ville où l'élégance et l'utilité, le travail et la liberté se sont donné la main. En disant adieu à ce sanctuaire des arts du moyen âge, à ce coin de terre où règne une paix profonde, où nous aurions voulu seulement qu'on eût pour les catholiques et les juifs un peu de cette tolérance qui conserve aux monuments leur physionomie séculaire, nous aimons à répéter les vers allemands que M. Whitling a inscrits en tête de son livre :

Quand on veut connaître l'Allemagne,
Connaître l'Allemagne et l'aimer,
Il faut visiter Nuremberg,
Il faut voir ses merveilles.

Que Dieu te protége à jamais!
Conserve à jamais tes souvenirs,
Ville où Dürer a manié le pinceau,
Ville où Sachs a fait entendre ses chants!

D. N. (*North American Review.*)

Digitized by Google

LITTÉRATURE ESPAGNOLE.

§. I.

FERNAN CABALLERO.

LETTRE A L. LE DIRECTEUR DE LA *REVUE BRITANNIQUE*.

Madrid, 31 décembre 1859.

Mon cher monsieur,

Vous avez bien voulu me demander d'entretenir un moment vos lecteurs du mystérieux romancier espagnol qui, pour beaucoup d'entre eux, n'est plus caché qu'à demi sous le pseudonyme applaudi de Fernan Caballero. Il peut être piquant, en effet, d'opposer aux écrivains que vous réussissez si bien à naturaliser en France un auteur dont la physionomie est si profondément méridionale, et dans le groupe de Charles Dickens, de Thackeray et de miss Brontë, d'introduire le personnage tout différent de Fernan Caballero.

Une première fois déjà, dans *le Correspondant*, j'ai essayé de caractériser ce talent nouveau. Mais depuis cette première excursion sur un terrain alors encore peu exploré, Fernan Caballero a produit d'autres ouvrages. Ses romans ont passé les Pyrénées, un coin du voile a été soulevé par des mains, il est vrai, qu'on eût voulu parfois plus légères. Il y a donc, dès aujourd'hui, il y aura souvent encore, nous l'espérons, à revenir sur les compositions originales de ce charmant esprit, de ce noble cœur.

Au rebours de certains pseudonymes qui se sont comme étudiés à effacer de leur œuvre les traits de leur véritable nature,

Digitized by Google

Fernan Caballero, tout en s'obstinant à ne livrer au public ni son nom, ni son ouvrage, n'a fait cependant aucun sacrifice regrettable au frivole désir de dérouter le lecteur, et dans *la Gaviota*, dans *Clemencia*, dans *la Famille Alvareda*, on a sans peine reconnu la main d'une femme. Elle eût trop perdu à se déguiser mieux. Ses qualités les plus exquises se fussent altérées dans l'effort qu'elle eût fait pour paraître véritablement un homme. Laissons-lui son masque, puisqu'elle y tient, mais remercions-la d'avoir gardé de son sexe tout ce qui fait le charme de ses livres.

Tout le monde en Espagne, ou à peu près tout le monde, sait aujourd'hui qui est Fernan Caballero. Mais, en France, ce pseudonyme a donné lieu à une piquante méprise. Trompées sans doute par ce prénom de Fernan, par le parfum d'aristocratique distinction qui s'exhale de ces beaux livres, peut-être aussi par les respectueuses sympathies et les mystérieuses réserves de son biographe, quelques personnes m'ont fait l'honneur de me demander si Fernan Caballero ne serait point par hasard M^me^ la duchesse de Montpensier. On avait lu dans une Revue de savantes et patriotiques études sur notre marine, de vives et brillantes esquisses sur les zouaves et les chasseurs de Vincennes, sur Alésia une dissertation où César lui-même avait été appelé avec grâce et avec une autorité compétente à prendre fait et cause pour la Bourgogne contre la Franche-Comté, et l'on eût été charmé, plus qu'étonné, qu'un troisième écrivain de la même race se fût rencontré à côté des deux premiers. Non, l'auguste sœur de la reine Isabelle n'est point Fernan Caballero. Elle a, je le sais, un goût très-vif pour la personne et pour les ouvrages de l'ingénieux écrivain; mais uniquement occupée du soin d'élever ses beaux enfants, jamais, je l'affirme, elle n'a songé à peindre l'Andalousie, ni à raconter ses légendes. Elle se contente de prêter à qui les lui raconte une attention émue. Ce n'est donc pas au palais de San-Telmo qu'il faut chercher l'auteur de *la Gaviota*, mais à deux pas de San-Telmo et à Séville même, dans l'une des tours du vieil Alcazar moresque, rebâti par don Pèdre.

Un tel logis était fait pour un pareil hôte. En se penchant à la fenêtre qui s'ouvre au fond de son salon, Fernan peut aper-

Digitized by Google

cevoir à sa gauche la voûte sous laquelle Sancho Ortiz, le Cid d'Andalousie, le héros de Lope de Vega et de M. Lebrun, tua en duel Bustos, le frère de sa fiancée. Il a devant lui les archives des Indes où dort, en attendant l'enchanteur qui doit la tirer de la poussière de tant de manuscrits, l'histoire de l'Espagne américaine ; à sa droite enfin, la cathédrale, et cette passion des artistes, la Giralda. Ces poétiques monuments font cercle autour d'une place ovale plantée d'acacias et d'orangers. Pour peu que Fernan Caballero prête l'oreille de ce côté, la brise lui apporte, pendant le jour, tout le mouvement de la vie populaire, et le soir, les douces causeries des amoureux assis sur les bancs. Mais à l'heure où le soleil dore de ses derniers rayons les toits inégaux de ces monuments, si Fernan monte à sa tour et qu'elle élève et porte plus loin ses regards, l'œuvre de l'homme disparaît devant elle pour faire place à celle du Créateur, ou plutôt elles apparaissent mêlées et confondues, car aux grands paysages s'unissent les grands souvenirs. Là se déroulent ces immenses coteaux de l'Algarafe, couronnés d'oliviers, et que la tradition appelle encore les jardins d'Hercule ; ici, c'est ce poétique couvent de San-Juan d'Alfarache, autrefois citadelle romaine, plus tard château moresque, aujourd'hui ruine sainte, à côté de ses deux cyprès qui semblent veiller sur elle et la consoler. Au bas du rocher qui porte le couvent est un charmant village, berceau de ce héros de Mateo Aleman et de Lesage, qui ne ressemble guère à ceux de Fernan Caballero ; plus loin, en remontant le coteau, on aperçoit les blanches maisons de Castilleja, où mourut Fernand Cortès, oublié de son roi et de l'Espagne, sous un toit qui, lui du moins, est assuré de ne pas périr. Le Guadalquivir promène au pied de ces riches collines ses belles et tranquilles eaux. L'observateur regarde, le romancier écoute et l'écrivain n'a plus qu'à se souvenir. .

Mais encore faut-il avoir appris quelque part à regarder, à écouter, à observer, surtout à écrire. Je vous ai confessé que Fernan Caballero pouvait bien être une femme. Mais si c'est une femme, à coup sûr, c'est une Andalouse. Ses yeux se sont ouverts pour la première fois sous ce beau ciel, sur ces belles contrées. De là, d'abord, son amour pour l'Andalousie et cette

Digitized by Google

ardeur à la peindre. Mais Fernan n'a bien senti tout le charme de son pays natal qu'après en avoir vu d'autres. C'est une Andalouse qui a parcouru la France, l'Angleterre, l'Allemagne ; elle a même du sang allemand dans les veines. Elle avait senti d'instinct le charme de son Andalousie, mais ce n'est qu'en la revoyant qu'elle l'a bien vue, et que cette terre privilégiée s'est révélée à elle dans toute sa grâce, dans toute sa splendeur; ayant pu la comparer à d'autres, elle l'a aimée davantage, mais d'une préférence plus éclairée, et, le jour où elle s'est découvert le talent de la peindre, elle n'a point fait comme ces artistes qui, dès qu'ils s'imaginent avoir mis le pied sur une terre inconnue, ne vous font grâce d'aucun détail, et nuisent à la vérité même de la copie à force de vouloir tout y mettre. Non : Fernan Caballero ne se pique pas d'avoir été le Christophe Colomb de l'Andalousie. Seulement ses rapides excursions hors d'Espagne l'ont mis en mesure de choisir et d'admirer à bon escient. Ce rapprochement involontaire, qui se fait de lui-même dans l'imagination du peintre ou de l'écrivain, donne à l'un comme à l'autre le véritable point de vue. Les tableaux et les récits de Fernan Caballero, comme ceux de Walter Scott, dont le nom vient naturellement à l'esprit et aux lèvres chaque fois que l'on parle de Fernan Caballero, ont cette vérité attachante qui naît d'une observation sincère et approfondie et non de la surprise d'un passager enchantement.

Les premières publications de Fernan Caballero ne remontent guère qu'à une douzaine d'années, et le succès ne dépassa point d'abord un petit cercle d'amis chez qui un peu d'étonnement et quelque incertitude se mêlaient encore à une admiration timide et contenue. On était touché en lisant, mais dans l'amie de la veille, mais dans celle que, suivant l'usage espagnol, on appelait encore de son prénom, on avait une sorte de répugnance à saluer du premier coup, et sans avoir le temps de se reconnaître, une intelligence d'élite, un talent supérieur. Fernan Caballero ne fut vraiment prophète en son pays qu'après que sa renommée, acceptée au dehors, eut repassé la Sierra Morena, et quand on vit ses Nouvelles désignées à l'admiration des lecteurs par les noms les plus imposants de la littérature espagnole. Le mystère qui, quelque temps encore, entoura la personnalité de l'auteur

Digitized by Google

ne nuisit point à sa croissante popularité. L'Espagne aime à rencontrer partout un peu de romanesque.

Fernan Caballero avait longtemps vécu sans se douter qu'elle dût plus tard redire elle-même aux autres et fixer sous une forme durable ces pathétiques histoires qu'elle amassait dans son souvenir, et qu'elle fût appelée à rendre avec tout son éclat cette riche nature au sein de laquelle elle aimait à vivre. Abeille diligente, elle allait en quête des fleurs, mais pour en garder le miel en elle-même. Un jour vint cependant où l'écorce du chêne s'entr'ouvrit et où le miel coula.

Le premier ouvrage de Fernan Caballero (mais elle ne croyait guère alors avoir écrit un ouvrage), ce fut *la Famille Alvareda*. L'auteur avait ouï raconter l'anecdote qui fait le fond de ce récit, sous les oliviers mêmes où elle s'était passée. Elle en reçut une vive impression, et, en rentrant chez elle, elle en écrivit en allemand les tragiques détails, puis elle oublia son manuscrit. Vous doutiez-vous, cher Taylor, lorsque, avec notre ami Dauzats, chargé par le roi Louis-Philippe d'une mission en Espagne, vous alliez faire votre correspondance dans un salon de Séville, un des rares salons qui eût alors une cheminée, vous doutiez-vous, dites-moi, que la spirituelle marquise qui vous ouvrait sa maison avec tant de grâce cachât un délicieux écrivain?

Le baron Taylor ne reçut, je crois, aucune confidence littéraire de celle qui devait être, quelque douze ans plus tard, Fernan Caballero. Washington Irving, qui passa à Séville quelque temps après le baron Taylor, se douta sans doute de quelque chose, car il lui fut permis de lire *la Famille Alvareda*. Il en fut frappé et charmé, et je me demande comment il n'emprunta pas à ce talent qui lui était ainsi révélé l'art de mettre lui-même plus de véritable couleur locale dans ses jolis contes de l'Alhambrah. Mais déjà, sans doute, son siége était fait, et il revenait alors de la conquête de Grenade.

Des années se passèrent, années chargées d'épreuves de plus d'un genre, et auxquelles Fernan Caballero chercha dans les lettres une heureuse diversion. Ce fut alors qu'elle écrivit *la Gaviota*. Elle le rédigea successivement en espagnol et en français, avec l'intention, a-t-on dit, de le publier en France. J'ai feuilleté le manuscrit français; mais comme, à cette époque, *la*

Digitized by Google

Gaviota avait paru en espagnol, je me préoccupai moins, je l'avoue, de l'ouvrage en lui-même, que j'avais lu avec délices dans la vraie langue de l'auteur, que de certaines illustrations à la plume que je remarquai sur les marges du manuscrit, commentaire expressif d'une main chère..., aujourd'hui, hélas! à jamais glacée.

Si Fernan avait eu réellement la pensée qu'on lui a prêtée, on ne peut douter qu'elle ne fût parvenue à prendre un rang honorable dans la foule de nos romanciers. Mais si, en effet, cette pensée fut la sienne, on doit croire qu'elle y renonça vite et qu'elle comprit, heureusement pour tout le monde, qu'il valait mieux être le premier à Madrid que le second à Paris, et l'Espagne ne sut rien du danger qu'elle avait couru de perdre le plus charmant conteur qu'elle ait possédé depuis celui qu'il ne faut comparer à personne, depuis Cervantes.

La collection des œuvres de Fernan Caballero forme aujourd'hui quatorze volumes, dont le dernier est un précieux recueil de ces refrains populaires auxquels elle a souvent emprunté de très-gracieuses inspirations, source féconde où se retrempe et se renouvelle sans cesse le génie poétique de l'Espagne.

Parcourons les autres volumes, et essayons de caractériser au passage ce qu'il y a de plus remarquable dans chacun d'eux.

La Gaviota et *Clemencia* sont deux romans complets par l'importance, l'étendue et la variété. Le premier est l'histoire de la fille d'un simple pêcheur, qui, douée par la nature d'une voix magnifique, et jetée dans le monde des grandes villes par ce hasard du talent dont elle n'est pas digne, s'abandonne à ses instincts vulgaires et pervers, et retombée, par suite de la perte de sa voix, dans l'infériorité de sa première condition, meurt dans la misère, le mépris et l'abandon. Ce caractère, dessiné avec une rare vigueur, se développe au milieu de tous les accidents de la vie andalouse. Autour de la figure principale, et éclairés de son reflet énergique, se groupent une foule de types divers, depuis le grand d'Espagne jusqu'au *torero*, et depuis le vieux soldat qui se drape encore fièrement sous le dernier lambeau de son uniforme en haillons, jusqu'au pauvre moine que la révolution a chassé de son couvent, et à qui la charité privée en ouvre de nouveau la porte.

Digitized by Google

La nature et le paysage andalous tiennent une place plus grande dans *Clemencia*. A la nonchalante existence d'une noble dame de province, l'auteur oppose ici la vie large, active, généreuse du riche laboureur d'Andalousie; d'une part, ces conversations vives et légères, dont le piquant est surtout dans le jeu de la parole, dont la grâce est dans l'image plutôt que dans la pensée; de l'autre, cette réalité puissante et ces vastes horizons qui font songer aux patriarches.

La Famille Alvareda, ce début tout spontané d'un talent qui s'ignorait encore, garde sa place à part dans ce recueil d'attachants récits. C'est une étude de la passion dans le peuple : elle nous fait voir qu'une coquette de village peut pousser jusqu'au crime une nature droite et née pour le bien. Les bandits qu'on rencontre dans la seconde partie du *Don Quichotte* n'y sont pas dessinés d'une main plus ferme que ne l'est ici certain capitaine d'aventure.

Dans *Se taire durant la vie et pardonner en mourant*, on verra une épouse chrétienne qui, mourant du secret de son mari, ne lui laisse pas même entendre qu'elle sait le mot terrible qui pourrait le conduire à l'échafaud, et ne dit ce mot qu'au moment de mourir, à l'oreille de celui qui, pendant tant d'années, a fait d'elle sa victime. Fernan Caballero est le peintre prédestiné des simples et fortes vertus du christianisme. Elle sermonne quelquefois, à l'occasion ; mais son récit même n'est jamais un sermon.

La dernière Consolation est encore un fruit de cette inspiration supérieure. Un condamné, qui s'est échappé la nuit du Trocadéro, se perd dans les marais qui entourent le fort. Sa mère, qui dans l'intervalle a obtenu sa grâce, apprend en même temps sa fuite et sa fin tragique. Mais son désespoir se calme tout à coup devant un signe qui lui révèle que son fils est mort repentant et pardonné.

Le sentiment exalté de l'honneur règne en tyran dans beaucoup de comédies de l'ancien théâtre espagnol. Ce sublime scrupule de l'âme, vaincu à la fin par l'amour fraternel, est le fond même de la nouvelle qui a pour titre : *Lucas Garcia*.

La religion de l'hospitalité antique, associée avec intérêt, dans *Simon Verde*, aux aventures du proscrit moderne et sur-

Digitized by Google

vivant même à la déception la plus odieuse, fait de la nouvelle qui porte ce titre un heureux pendant à notre Mateo Falcone. Mais cette nouvelle a sur le petit chef-d'œuvre de Mérimée l'avantage d'ouvrir à l'imagination les profonds et larges horizons de la vie chrétienne, car Simon Verde n'est pas seulement le héros de l'hospitalité mal récompensée, il est aussi et surtout le type du chrétien reconnaissant ses erreurs et les réparant devant la mort.

Pauvre Dolorès! est un récit plein de larmes qui mêle un peu d'idéal et beaucoup d'émotion à la vie simple et vulgaire des pêcheurs de Rota.

Avec *l'Etoile de Vandalia*, nous quittons les côtes de l'Océan pour retrouver l'intérêt absorbant de la passion et du drame parmi les laboureurs de Carmona. L'Étoile de Vandalia, c'est tout à la fois Carmona et l'héroïne du roman.

Des passions non moins profondes traversent, comme l'éclair de la tempête, le roman compliqué qui a pour titre : *l'Une avec l'autre*, véritable jeu de l'imagination, où s'entrelacent sans se confondre le présent et le passé, la comédie et le drame, le peuple et la bourgeoisie, l'analyse délicate et l'imprévu des incidents. Dans ce tissu serré, mais où le naturel habituel à l'auteur est trop sacrifié à la poursuite artificielle des effets inattendus, court une veine comique qui donne à l'esprit les plus amusantes surprises.

Cette veine, innocemment railleuse, s'était déjà révélée avec une étincelante vivacité dans une des plus anciennes compositions de Fernan Caballero, *Lagrimas*, où, entre autres types heureusement saisis et rendus, il en est un qui restera comme une forte création, celui de l'aventurier enrichi en Amérique, et qui revient suer son or en Espagne, où il rapporte, avec ses richesses, l'égoïsme cynique, la bassesse orgueilleuse et la sotte arrogance des républiques du nouveau monde.

Je m'arrête pour ne pas tout analyser, et avec le regret d'indiquer seulement *Elias, ou l'Espagne il y a trente ans*, *Un Été à Bornos*, etc. Il n'est pas un de ses ouvrages qui ne donne une haute idée de la moralité des œuvres de Fernan Caballero, et qui ne se recommande par l'éclat et la vérité des descriptions, par l'intérêt du récit, par l'originalité du dialogue, par la forte

Digitized by Google

simplicité de l'action. Je voudrais insister davantage sur le caractère particulier de l'invention, sur le procédé de la composition, chez l'auteur de tant de romans distingués. Même quand il invente, Fernan Caballero ne semble encore que se souvenir. C'est le don suprême du vrai conteur. Mais souvent, en effet, le vrai conteur ici se souvient : seulement, le fait qu'il retrouve au fond de sa mémoire arrive au bout de sa plume, transformé, idéalisé. Fernan Caballero voit beaucoup, il observe sans cesse, il retient sans effort. Le sentiment moral et la passion intérieure viennent ensuite, presque à son insu, donner la couleur et la vie à ce qu'il a vu, observé, retenu. Je ne crois pas que, sauf une fois, et je l'ai dit, il se soit beaucoup préoccupé de combiner des situations ; je ne l'ai jamais vu se complaire dans les mille ruses du métier ; le mot seul lui ferait horreur. Il sait où il va et le but qu'il veut atteindre. Mais je n'imagine pas, quand il prend la plume, qu'il se rende bien compte de ce que diront, de ce que feront d'abord ses personnages. Il n'est jamais pressé en commençant. Il se met en route de l'air de quelqu'un qui, sûr d'arriver, ne prend aucun souci de l'heure, ni du chemin. Il s'arrête volontiers à admirer le paysage, à décrire ses héros, à les écouter deviser entre eux. Il ne se fera pas prier pour jeter son mot dans la conversation et dire son fait au temps présent, ce qui lui arrive peut-être plus souvent que de raison. Mais dès que le drame a pris possession de la scène, l'auteur disparaît tout à coup, et l'action se précipite avec une irrésitible énergie. Aussi arrive-t-il souvent qu'après une première partie, pleine de grâce, de nonchalance aimable, de fines remarques, d'attrayantes peintures, il n'y a plus dans la seconde que passion et entraînement. Plus rien d'inutile ; un même souffle emporte tout, hommes et choses, vers l'inévitable dénoûment, enlevé parfois comme avec le tranchant de l'épée.

Et puis à côté de ce tact exquis, de cette distinction native, de ce goût vif pour tout ce qui est noble, généreux, élevé, de cette fine intelligence des besoins et des habitudes de la société polie, quoi de plus surprenant que cette particulière aptitude à peindre le peuple, les bonnes gens, l'homme des champs, ce don de s'intéresser aux petits, d'entrer avec sympathie dans le sentiment de leur misères, de savoir analyser leurs idées, leurs

Digitized by Google

préjugés, leurs passions, sans que jamais un sentiment de révolte vienne se mêler à cette tendre compassion pour les souffrances du pauvre? C'est que, chez Fernan Caballero, il ne faut pas se lasser de le répéter, l'inspiration est profondément, sincèrement chrétienne.

Depuis bientôt un an un silence respectueux s'était fait autour du nom de Fernan Caballero. Un malheur aussi cruel qu'inattendu avait frappé dans sa solitude cette pure existence, et la plume avait échappé à ces mains qui ne savaient plus que se joindre pour prier.

Un ami, mal inspiré sans doute ce jour-là, prit ce moment pour comparer longuement dans un journal Fernan Caballero à George Sand, et évidemment pour sacrifier avec éclat sur l'autel d'une renommée sans tache cette gloire orageuse et troublée. Fernan Caballero fit alors violence à sa douleur pour réclamer contre un parallèle qu'une admiration imprudente voulait rendre injurieux à l'auteur d'*Indiana*. Elle écrivit une lettre qui fut aussitôt rendue publique, et dont je traduirai ici la plus grande partie pour montrer la haute équité que porte en toute chose Fernan Caballero, et le soin qu'elle met à se maintenir en toute occasion au-dessus des petites passions de la vie littéraire :

« Mon cher ami, je vous remercie de l'obligeance que vous avez eue de m'envoyer l'article qu'a bien voulu me consacrer un des rédacteurs du respectable journal *la Esperanza*. Par là, vous m'avez mis en mesure d'accomplir deux actes de justice. En premier lieu, je dois exprimer toute ma gratitude à l'auteur de l'article pour la bonne opinion qu'il s'est formée de moi, et qui va se répandre parmi toutes les personnes qui, à l'étranger comme en Espagne, acceptent l'autorité de cette feuille. Je dois, en second lieu, faire une réserve. Je serais injuste, en vérité, et par trop ingrate, si je ne proclamais hautement que les écrivains et les journaux de l'opinion libérale ont été les premiers à m'accueillir et à me louer bien au delà de ce que je méritais ; les premiers qui m'ont encouragée à continuer à écrire. Je leur suis redevable, en outre, de la plupart des prologues aussi prévenus en ma faveur, aussi bienveillants qu'ils sont beaux, qui accréditent les quatorze volumes dont se compose aujourd'hui la col-

Digitized by Google

lection de mes œuvres. Ces prologues ont pour auteurs les hommes du premier rang littéraire dans l'école libérale, et ceux-ci les ont écrits parce qu'ils sentaient vibrer dans leur cœur les cordes que je touche dans mes livres, à savoir : le sentiment religieux, l'*espagnolisme*, l'amour de notre pays et de ses vieilles gloires. Il ne saurait donc appartenir à ce groupe libéral qui m'a aplani la route avec tant de sympathie et de cordialité, le critique acerbe auquel fait allusion l'écrivain qui, dans *la Esperanza*, me traite si favorablement, mais à cette autre école qui repousse également le génie et la religion de l'Espagne. Ayant répudié le passé tout entier, et rompu tout pacte avec lui, faut-il s'étonner que cette école renie aussi cet ancien esprit de chevalerie qui, en Espagne surtout, plein de respect pour les femmes, se portait si vivement à leur défense? car il suppose que je suis une femme, et ne laisse pas que de me dénigrer, et je suis ainsi la cause d'une innovation de plus dans nos mœurs. Je mentirais si je voulais paraître indifférente à ces attaques; je ne mens jamais, par orgueil d'abord. Je dis donc ici ce que je pense. Ces sentiments haineux, fruits amers de notre époque, il m'est aussi impossible de les éprouver contre qui que ce soit, qu'il m'est pénible de les inspirer.

« Lorsqu'on lit sur un auteur un article louangeur ou une violente diatribe, on ne manque pas de se figurer qu'autant celui qui en est l'objet approuve le premier et en tire vanité, autant son amour-propre se révolte à la lecture du second. Eh bien! souvent on se trompe. J'ai éprouvé, du moins en ce qui me regarde, un vif regret et une grande confusion de voir mon indulgent critique me comparer à l'éminent écrivain Georges Sand... Georges Sand est une femme tellement exceptionnelle, d'un talent si supérieur, d'un caractère si digne, que, cette comparaison, bien faite pour la rabaisser littérairement, arrivât-elle à ses oreilles, elle ne s'en offenserait pas ; et quant à moi, je sais que si je me tiens à ma place, nul ne pourra m'en ôter, soit pour m'élever plus haut, soit pour me faire descendre plus bas.

« Je me rappelle ici une conversation que j'avais souvent avec une personne bien chère, qui m'était unie par des liens étroits, et que je ne reverrai plus que dans le ciel, si Dieu me fait la grâce que je m'y retrouve avec elle.

Digitized by Google

« Il te manque une chose pour être un écrivain de renom, disait-elle.

« — Il m'en manque tant ! Laquelle veux-tu dire ?

« — Il te manque des ennemis.

« — Jésus ! Et pourquoi en aurais-je ?

« — Parce que j'amais ils n'ont manqué à un écrivain de « renom.

« — Je me réjouis donc doublement de n'être pas de ces écri- « vains-là. Tu sais que je déteste le bruit. Ce qu'on appelle re- « nommée est pour moi un vrai san-benito ; ce qu'on appelle « gloire me semble une parole vide de sens, et s'amoindrit et « se rapetisse encore à mes yeux, quand on suppose qu'une « plume aussi faible que la mienne pourrait y atteindre. »

« Soyez donc bien persuadé, mon cher ami, que le dédain du silence et de l'oubli que m'a témoigné jusqu'ici, en général, le groupe littéraire dont parle *la Esperanza*, j'en ai toujours été reconnaissante comme d'une véritable faveur. Je n'ai jamais combattu que les idées philosophiques antireligieuses et anti-espagnoles. Si j'y ai gagné le mépris, les attaques, la malveillance que signale *la Esperanza*, je ne le regrette point pour moi qui suis un écrivain sans valeur ; je le regrette pour ceux qu'animent de pareils sentiments, fils ingrats de la sainte Eglise et de la noble Espagne. Dans tous les cas, j'aime incomparablement mieux réunir les beaux traits, les nobles peintures de notre pays et de nos mœurs, ces douces légendes, ces naïves et populaires poésies de l'Espagne, pour les voir traduire et admirer, comme on le fait, chez les peuples étrangers, que de traduire moi-même et d'introduire chez nous les idées étrangères, en ce qu'elles ont de plus antichrétien, de plus acerbe et de plus haineux. »

Qu'elle écrive une lettre, un billet ou un roman, Fernan Caballero y met toute son âme.

ANTOINE DE LATOUR.

Digitized by Google

L'OISEAU-SERPENT.

La nature semble parfois, dans ses bizarres combinaisons, se plaire à rassembler les éléments les plus hétérogènes pour en créer un être en quelque sorte fantastique. Nous voyons nager, voler, ramper des animaux de formes similaires, et de là naissent des erreurs que les observations les plus attentives et les progrès de la science ont souvent peine à déraciner. Ainsi l'*oiseau-serpent* a été, si l'on en croit Wilson, l'objet des fictions les plus extravagantes; les premiers voyageurs, qui avaient sans doute aperçu son long cou onduler au milieu des plantes aquatiques ou du feuillage des arbres, ne le signalèrent comme rien moins qu'un monstre moitié *serpent*, moitié *canard*.

Tout en paraissant justifier une opinion si extraordinaire, Buffon s'est rapproché de la vérité en disant, dans son langage si plein de sens, que ce curieux animal fait aisément naître l'idée d'un reptile enté sur le corps d'un oiseau.

Habitant de l'Afrique et du nouveau monde, ses mœurs, ses formes, son plumage, manquant rarement de fixer l'attention des observateurs, on ne s'étonnera point qu'il ait reçu divers noms en différents lieux; les Hottentots l'appellent assez exactement *slange hals vooge!* (oiseau à cou de serpent); Scopoli le désigne par la dénomination de *plottus*; Moehr par celle de *ptinx*; Linné et Klein par celle de *plotus*, adoptée dans la plupart des systèmes et des catalogues nouveaux. Audubon, qui s'est rangé à cette opinion, ajoute que les créoles de la Louisiane,

Digitized by Google

aux environs de la Nouvelle-Orléans, le connaissent sous le nom de *bec-à-lancette*, tandis qu'à l'embouchure du Mississipi on lui donne celui de *corneille d'eau*, et dans la Caroline du Sud celui de *cormoran*. Il y a plus; quelques-uns de nos frères d'outre-mer tiennent beaucoup à se montrer classiques; aussi les naturels des parties méridionales de la Floride lui décernent-ils le titre de *dame grecque* (*grecian lady*), sans qu'Audubon nous initie au motif de cette appellation flatteuse. L'infatigable ornithologiste, qui, pour son compte, lui donne en langage commun le nom de *darter à plastron noir*, avoue cependant qu'il est plus généralement connu sous celui d'*oiseau-serpent* (*snake-bird*).

Brisson et Buffon l'ont baptisé *anhinga*.

La classification de cet étrange oiseau est des plus difficiles, puisqu'il participe à la fois du cormoran, du pélican et du héron. Si ses ailes et sa queue lui donnent une analogie décidée avec le cormoran, il faut pourtant reconnaître que son corps est plus gros et moins élongé; qu'il a plus d'envergure, et que sa queue plus longue, qui fait un utile contre-poids à son cou, lui sert de gouvernail pour la direction de son vol.

Quant aux formes internes, le sternum de l'anhinga ressemble tellement à celui du cormoran, et par conséquent à celui du pélican, qu'il faut une attention extrême pour distinguer l'un de l'autre.

Outre ce premier rapprochement avec le pélican, il en est d'autres encore plus caractéristiques qui ont déterminé les ornithologistes à l'agréger à la même famille. L'anhinga porte sous le bec une poche peu développée, il est vrai, mais de la même forme que celle du pélican; une simple protubérance oblongue lui tient lieu de langue; le système cellulaire sous-cutané très-développé, surtout les cellules longitudinales du cou, rappellent la construction du héron dont le bec et les os du cou, qui présentent la même courbure entre les septième et huitième vertèbres, semblent avoir servi de modèle à ces mêmes parties de l'anhinga.

Nous devons à Levaillant une magnifique description de l'anhinga d'Afrique; il lui donne un bec et des pieds jaunes; le dessus et le derrière de la tête rouge-brique, bordés d'une sorte de ruban noir descendant jusque sur les épaules; le front et les

Digitized by Google

côtés du cou d'un blanc pur ; la gorge et la partie antérieure du cou d'un jaune d'ocre pâle ; la partie inférieure du cou rougeâtre et semée d'ocellations blanches ; les ailes, le manteau, les grosses pennes des ailes et de la queue de couleur brune, mais chatoyant de reflets verdâtres.

Quant à l'anhinga d'Amérique, Audubon est entré dans les détails les plus minutieux sur ses formes et son plumage. Chez le mâle adulte, dit-il, le bec, deux fois plus long que la tête, petite et oblongue, est presque droit, effilé, garni d'un sac orange, et se termine en pointe très-aiguë ; les mandibules légèrement courbées en sens inverse, garnies d'une dentelure très-fine et très-acérée, sont, celle d'en haut, de couleur olive foncé à bords jaunes, et celle d'en bas, d'un jaune brillant à bords verdâtres ; le cou noir, très-long et mince, qui se dilate comme celu du cormoran, se détache du corps, de même couleur lustrée, mince et élongé, et semé, aux parties inférieures de derrière, de petites taches blanches oblongues formant deux larges bandes ; le tarse très-court, olive foncé par devant, jaune par derrière, et écaillé, est attaché à des pieds vigoureux, dont les ongles brun noir sont grands, forts, courbés et très-aigus, et les doigts unis par une membrane épaisse.

L'œil rouge est entouré d'un espace nu, bleu verdâtre ; les plumes de la tête, du cou et du corps, d'un vert noir lustré, sont serrées, lisses, soyeuses, oblongues, les barbes désunies vers le bout. Cette uniformité de couleur serait complète si, de chaque côté, vers le milieu du cou à partir de l'œil, on ne trouvait une autre série de plumes élongées, étroites, peu serrées, d'un blanc pourpré ou lilas pâle, longues d'un pouce au temps de la couvaison. Les pennes scapulaires, d'un bleu noir brillant, très-élongées, lancéolées, se terminent en pointes roides, mais élastiques ; les ailes, tachetées de blanc dans la partie supérieure, sont garnies de pennes fortes, fermes et courbées, variant de longueur entre elles ; la queue, de mêmes nuances que les ailes et les scapulaires, étroite à la base, se compose de douze plumes très-fortes, s'élargissant graduellement jusqu'à leur extrémité, et bordées d'une bande rouge brun qui s'éclaircit jusqu'au blanc ; les deux plumes du milieu sont, en outre, curieusement marquées de lignes transversales alternativement élevées

Digitized by Google

et déprimées. La longueur de l'oiseau, de la tête jusqu'au bout de la queue, mesure 90 centimètres; son poids est de 1^{kil},6.

Le plumage de la femelle adulte ne diffère guère de celui du mâle que par des teintes moins foncées et moins distinctes.

Outre leur obstinée persévérance, on ne saurait trop admirer le mépris des dangers, des fatigues de toutes sortes, que bravent volontairement les naturalistes entraînés par leur amour pour la science. La chasse aux anhingas nous en fournit de singuliers exemples.

Commençons par Levaillant.

Avide d'observer deux anhingas dans le voisinage de l'habitation d'un Plutus africain, il put en approcher assez pour les voir plonger et saisir des poissons de taille moyenne qu'ils avalaient sur place; mais quand la proie était hors de proportion avec leurs cous effilés, ils prenaient leur vol vers une roche ou un tronc d'arbre et, là, mettaient en pièces leur victime à coups de bec.

Ils avaient construit leur nid très-près d'un cours d'eau, afin d'y lancer aisément leurs petits, soit qu'ils fussent devenus en état de nager, soit qu'un danger pressant ne leur laissât d'autre refuge que cet élément tutélaire.

Levaillant fit longtemps de vains efforts pour enrichir ses collections de ces curieux oiseaux. Il réussit bien plusieurs fois à les approcher à portée, mais on en était encore au bon vieux temps du fusil à pierre, et les plongeurs, nageant entre deux eaux, ne laissaient en vue que leurs têtes qui disparaissaient au moment même où le silex émettait l'étincelle. Aussi, tandis que le chasseur, plein d'espoir, cherchait à démêler, au milieu des flocons de fumée, l'effet de son adresse, l'oiseau rusé le trompait par une course sous-fluviale et s'envolait au loin derrière lui. Un jour enfin, la fortune lui devint favorable, et le récompensa en une fois de ses inutiles travaux si souvent répétés; les deux oiseaux tombèrent sous ses coups.

Le docteur Bachmann, à son tour, nous raconte ses épreuves dans sa description de la terre natale des oiseaux-serpents. Il se rendit, en juin 1837, au marais de Chisolm, à environ sept milles de Charlestown, dans la Caroline du Sud. Dès son arrivée, un oiseau passa sur sa tête, se dirigeant vers la partie supé-

Digitized by Google

rieure de l'étang, en un lieu écarté et presque inaccessible derrière de hautes herbes marécageuses. On n'en pouvait approcher que par eau. Notre aventurier ne trouva sur les bords qu'un mauvais petit canot qu'il calfata de son mieux, sans parvenir néanmoins à empêcher l'eau d'y pénétrer. Deux personnes seulement pouvaient s'y placer. Trois amis qui l'accompagnaient prirent aisément leur parti de demeurer à terre. Le docteur et son domestique, qui s'entendait parfaitement à manœuvrer cette frêle barque, se mirent bravement en route.

Ils se trouvaient sur une *réserve*, mot qui, dans le pays, désigne un étang creusé de main d'homme. Cette réserve avait pour objet d'arroser les terres et de couvrir des champs de riz. Elle était semée de petites îles couvertes d'épais bouquets d'une petite espèce de laurier (*laurus geniculata*) et de saules noirs (*salix nigra*) entremêlés de smilax et d'autres plantes. Les chasseurs trouvèrent ces îles couvertes de nids de hérons de diverses espèces; puis ils arrivèrent à une peuplade de bihoreaux (hérons de nuit *night herons*); plus loin encore, chaque coup d'aviron augmentait les difficultés. Une boue profonde et liquide parut bientôt à la surface de l'eau; le bateau, outre qu'il ne flottait plus, était à chaque pas retenu par les lianes et les roseaux. De gros chênes verts et des cyprès élevaient au ciel leurs majestueuses branches couvertes de mousses d'Espagne tombant jusque sur l'eau, et si épaisses qu'elles interceptaient le jour. D'énormes alligators se vautraient dans la vase ou s'élançaient des nombreux troncs d'arbres, autour desquels fourmillaient des terrapères, des serpents et autres reptiles. Le docteur et son compagnon avaient non-seulement à se garder de chavirer dans cette boue dangereuse à tant d'égards, mais encore à se défendre de myriades de moustiques qui s'acharnaient sur eux. Après une marche très-lente, ils entrèrent enfin dans un espace ouvert, où les arbres n'atteignaient qu'à une hauteur modérée. Là, le docteur reçut sa récompense par la vue sans obstacle d'un nid d'anhingas. La femelle couvait en ce moment; à l'approche du bateau, elle se hucha, par la force de son bec, sur une branche située à un pied au-dessus d'elle, et sur laquelle elle resta le cou tendu, immobile comme une statue. Le bon docteur, quoique zoologiste accompli, était, à ce qu'il semble, un chasseur fort médiocre;

Digitized by Google

mais il l'avoue lui-même de si bonne grâce, qu'il serait déplacé de s'appesantir sur cet incident.

« Me trouvant, dit-il, à vingt mètres de cette intéressante créature, je dirigeai vers elle ma courte carabine; le balancement du canot, ou peut-être mon peu d'habitude, la sauva; elle conserva son immobilité; trois fois je fis feu sans parvenir à la toucher; enfin, une balle ayant brisé la branche qui la soutenait, elle ouvrit ses ailes, et, prenant son vol, elle se trouva bientôt hors de portée et conséquemment hors de tout danger. »

Venons maintenant à Audubon qui donne pour patrie aux anhingas les Florides et les basses terres de la Louisiane, de l'Alabama et de la Géorgie. Quelques-uns, suivant lui, passent l'hiver dans la Caroline du Sud ou dans quelque autre district à l'est de cet Etat; d'autres, au printemps, s'avancent jusque dans la Caroline du Nord et procréent le long de la côte. Il en a trouvé au mois de mai au Texas et sur les eaux de la rivière Saint-Hyacinthe où ils pondent, dit-on, et passent aussi l'hiver. Il a encore remarqué que ces oiseaux remontent rarement le Mississipi au delà du voisinage des Natchez, d'où presque tous redescendent aux bouches de ce grand cours d'eau, et vers les nombreux lacs et étangs qui l'avoisinent, où il les avait observés. « Ceux, dit-il, qui remontent le Mississipi, ceux qui visitent les Carolines, arrivent à leurs lieux de repère au commencement d'avril, parfois même en mars, et y restent jusqu'au commencement de novembre. »

Suivons maintenant notre naturaliste dans les scènes sauvages pour lesquelles il se sentait un insurmontable penchant.

Il passa bien des jours d'été au milieu des marécages les plus effrayants des profondes forêts de la Louisiane, observant dans une anxiété silencieuse les mœurs de cet oiseau. Il vit la femelle se poser sur son nid, construit avec un soin tout maternel sur une grosse branche d'un cyprès très-élevé, qui s'élançait du milieu d'un lac, comme jeté par la main de quelque magicien. Elle suivait d'un œil inquiet tous les mouvements de la buse rusée ou de l'artificieuse corneille, dans la pensée que ces maraudeurs pourraient bien lui dérober son trésor. Au-dessus du nid planait le mâle, observant tour à tour les nombreux en-

Digitized by Google

nemis de sa race et sa chère compagne, dont il partageait cordialement et les peines et les joies.

« Au vol, il se meut, dit Audubon, en cercles plus larges à mesure qu'il s'élève, jusqu'à ce qu'enfin, n'apparaissant plus que comme un point noir, il s'évanouisse presque entièrement dans la vaste étendue du ciel bleu; puis tout à coup fermant ses ailes, s'abandonnant à son poids, il vient se poser sur le bord de son nid pour regarder tendrement sa bien-aimée. »

Vingt jours plus tard, notre observateur trouva sous le cyprès les coquilles des œufs flottant sur la vase verte de l'eau stagnante; la mère en avait débarrassé sa demeure. Profitant d'un moment favorable, il se hâta de grimper au nid, dans lequel les jeunes oiseaux, couverts de duvet, ondulaient déjà instinctivement leurs longs et faibles cous, et ouvraient leur bec pour recevoir leur nourriture. Se retirant alors vers un lieu caché, il vit bientôt arriver la mère avec de nouvelles provisions, composées de poissons pêchés dans le lac, et distribuer à chacun de ses enfants sa part toute préparée. Il observa la croissance des jeunes oiseaux, suivant chaque jour leurs progrès évidemment influencés par les variations de la température et l'état de l'atmosphère. Peu de jours après, ils se levaient presque droit dans un espace à peine suffisant pour les contenir, et bien que les parents leur prodiguassent encore des témoignages de leur tendresse, il crut cependant remarquer en eux quelque refroidissement. L'excellent homme ne vit pas sans regrets cette désaffection apparente, qui n'était pourtant autre chose que l'accomplissement des lois de la nature; sa tristesse redoubla la semaine suivante lorsqu'il vit les oiseaux chasser leurs enfants de leur nid et les forcer à se précipiter en tournoyant dans l'eau qui les entourait de toutes parts. Il ne comprit pas tout d'abord cet amour à la fois tendre et rigoureux; mais il découvrit bientôt que cette expulsion avait pour double but d'apprendre aux jeunes oiseaux à se suffire à eux-mêmes, et d'élever une nouvelle famille avant le commencement de la mauvaise saison.

Bien que les anhingas se montrent dans le voisinage de la mer, où ils vont quelquefois couver, Audubon n'en a jamais vu pêcher dans l'eau salée. « Ils montrent, dit-il, une préférence marquée pour les rivières, les lacs, les lagunes de l'intérieur,

Digitized by Google

mais toujours dans les parties les plus basses du pays. Plus le lieu est écarté et tranquille, plus ils s'y attachent et y demeurent. Les eaux lentes des rivières et des lacs des Florides favorisent merveilleusement leurs habitudes, parce qu'elles contiennent en abondance des poissons, des reptiles, des insectes; et comme la température varie peu avec les saisons, leurs approvisionnements sont à peu près certains. Partout où ces conditions favorables se rencontrent dans les autres parties des Etats du sud, on trouve des anhingas en nombre proportionné à l'étendue des localités. On n'en voit que très-rarement sur des courants rapides, et plus rarement encore sur des eaux limpides. Jamais on n'en rencontre sur un étang entièrement entouré d'arbres assez élevés pour gêner leur vol; ils préfèrent généralement les pièces d'eau fortifiées de marécages profonds et presque impénétrables, semées, vers le centre, de quelques grands arbres des branches desquels ils puissent apercevoir l'approche d'un ennemi assez aisément pour fuir en temps utile. Selon Audubon, l'anhinga ne plonge point d'un lieu élevé pour saisir sa proie. Quelques naturalistes cependant assurent le contraire, se fondant sans doute sur son habitude de se lancer quelquefois silencieusement dans l'eau du lieu où il perche pour aller ensuite nager et plonger à la façon du cormoran.

Dans la saison des amours, les anhingas ne vont jamais que par couples; mais, en hiver, ils semblent se plaire en troupes; on en rencontre ensemble jusqu'à huit et même davantage. Ce n'est toutefois que dans des occasions fort rares qu'Audubon, se trouvant au sud de la Floride, en découvrit par centaines et s'en procura un grand nombre sur la rivière de Saint-Jean, les lacs qui l'environnent et ceux d'une plantation voisine, située à l'est de la péninsule. Là, il observa que les jeunes anhingas, comme les jeunes cormorans, les jeunes hérons et beaucoup d'autres oiseaux, se séparent des vieux de leur espèce dès qu'ils ont atteint toute la perfection de leur plumage.

L'anhinga est un oiseau de jour, aimant, comme le cormoran, à retourner tous les soirs, vers la brune, dans les mêmes lieux, tant qu'on ne vient point l'y molester. Audubon en avait vu plusieurs fois de trois à sept se poser, pour y passer la nuit, sur les hautes branches mortes d'un arbre élevé. Lorsqu'il

Digitized by Google

en eut tué et blessé quelques-uns, le reste abandonna la place et alla chercher une noise très-sérieuse à une autre compagnie domiciliée à deux milles plus loin, et dans laquelle les émigrés ne parvinrent qu'après de longues contestations à obtenir le droit de bourgeoisie.

Malgré les analogies extérieures dont nous avons parlé avec le cormoran, les anhingas en diffèrent grandement lorsqu'ils sont au repos, tant pour les habitudes que pour les postures. Ainsi, tandis que les cormorans perchent côte à côte, les anhingas conservent entre eux quelques pieds ou quelques mètres de distance, suivant la nature des branches. Dans leur sommeil ils ne fléchissent pas sous eux comme font les cormorans; ils restent presque droits, la tête enfouie sous les plumes scapulaires, et faisant de temps à autre entendre une espèce de sifflement. Lors des temps pluvieux, ils restent généralement au perchoir pendant la plus grande partie du jour, droits sur leurs jambes, le cou et la tête élevés, immobiles, comme pour laisser égoutter l'eau de leur plumage; parfois ils se hérissent, se secouent violemment et ne tardent pas à reprendre leur immobilité.

Audubon, pour se procurer des sujets, profita de ce penchant à percher dans les mêmes lieux. Se trouvant en hiver sur une plantation dans la Floride, il visitait d'habitude un chenal tortueux qui s'étendait à plus d'un mille; les anhingas s'y montraient dans toute leur force; là aussi, la loutre, l'alligator et nombre d'oiseaux de diverses espèces trouvaient une nourriture abondante. Il sut bientôt que les anhingas perchaient sur un grand arbre mort. La place était bien choisie; les précautions les plus minutieuses, les efforts les plus constants échouaient devant l'impossibilité d'approcher en bateau, ou de se glisser entre les ronces, les cannes et les palmiers nains qui encombraient les rives. Il rama donc directement vers l'arbre, accompagné de son fidèle et intelligent terre-neuve. Les oiseaux, dès qu'ils l'aperçurent, prirent leur vol en remontant le courant; mais ayant placé deux nègres avec l'ordre de les faire rabattre sur lui, il fit avancer sa nacelle, se cacha avec son chien dans les plantes enchevêtrées, sans perdre de l'œil son arbre mort, où bientôt un anhinga, ignorant le danger, vint se poser et se mouvoir en tous sens, comme s'il eût pris à tâche de

Digitized by Google

favoriser les études du naturaliste. Peu après, il tombait foudroyé dans l'eau, où le chien, allant le chercher, fit disparaître toute trace de cette première expédition. Audubon put ainsi, en un seul jour, s'assurer de quatorze de ces oiseaux, et, nous regrettons de le dire, en blesser plusieurs autres. Il s'appesantit avec complaisance sur l'approche difficile de ces arbres à anhingas toujours surplombant l'eau, qu'ils s'élèvent sur la rive ou au milieu d'un lac. C'est sur ces arbres que ces oiseaux saluent joyeusement les premiers rayons du soleil; que plus tard, les ailes et la queue étendues, le bec ouvert, la poche pendante, ils attestent la chaleur intense de son ardent foyer, ce qui leur a fait donner aussi le nom d'*oiseaux du soleil;* qu'ils lancent par saccades soudaines leur long cou et leur tête dans toutes les directions, laissant bien loin derrière eux toutes les contorsions des torcols. Les récits d'Audubon sont tellement vrais, tellement animés que nous croyons le voir patauger dans la boue et la vase, se réjouir au lieu de se plaindre du refroidissement de tout son corps, et s'éloigner, non sans regret, de cette rive où il laissait des myriades de mouches avides, de cousins, de moustiques, qui l'avaient martyrisé pendant des heures entières, alors qu'il observait les mouvements des « dames grecques. »

Comme il remontait un jour la rivière de Saint-Jean, dans la Floride orientale, son bateau entra dans un bassin circulaire d'une eau claire et peu profonde. Là, Audubon eut l'occasion d'observer la manœuvre d'un anhinga femelle pour tromper son ennemi dans une situation critique. Dès que le bateau avait paru, l'oiseau avait jeté sa tête en avant, comme pour mesurer attentivement le danger. Il lui eût été facile de s'échapper; l'espace, entouré d'arbres très-élevés, était des plus resserrés; il n'avait qu'à prendre son vol et passer rapidement au-dessus de la tête des chasseurs: peu d'instants auraient suffi pour le mettre en sûreté; ce coup apparemment lui parut trop audacieux. Il laissa arriver le bateau presque jusqu'à toucher l'arbre qui le portait, puis, se jetant tout à coup en arrière, comme par un saut périlleux, couvert par les branches, il s'élança du côté de la forêt dont l'épaisseur le mit bientôt hors de vue.

Audubon relève une erreur très-répandue qui prête à l'anhinga l'habitude de cacher en nageant son corps sous la surface

Digitized by Google

de l'eau. Il use, en effet, de ce moyen, lorsqu'il craint un danger; mais, en toute autre occasion, il nage de la même manière que les autres oiseaux. Dès qu'un anhinga aperçoit un ennemi, il disparaît rapidement, comme le cormoran, le harle, le grèbe, etc.; plus le danger est proche, plus il plonge profondément, et si adroitement et en déplaçant si peu d'eau, qu'il laisse à peine quelque ride sur le lieu de sa disparition. Puis, il revient à la surface, ne sortant de l'eau que sa tête et son cou, dont les formes particulières et les mouvements onduleux rappellent alors, à s'y tromper, les formes et les habitudes du serpent; la tête se tourne constamment de côté et d'autre, et le bec s'ouvre souvent, sans doute pour aspirer tout l'air nécessaire à un nouveau plongeon. D'autres fois, il ne fait que tracer avec son bec un léger sillage presque imperceptible même à une courte distance.

Lorsqu'il pêche sans être inquiété, il plonge exactement comme le cormoran, revenant à la surface avec le poisson qu'il a saisi et qu'il secoue vivement. Si sa proie est trop grosse, il la jette en l'air, la reçoit dans son bec, l'avale et plonge de nouveau.

Lorsqu'un anhinga est blessé au perché, il ne manque jamais de tomber perpendiculairement dans l'eau, le bec en avant, les ailes fermées, la queue repliée; il parcourt alors au-dessous de la surface tant de chemin qu'on peut rarement s'en emparer. Si on s'acharne à le poursuivre, il plonge le long des bords, s'attache par les pieds aux racines des arbres ou des plantes aquatiques, et demeure ainsi suspendu jusqu'à ce que la vie lui échappe. Si, sur un arbre, il se sent frappé mortellement, il grimpe parfois résolûment aux branches supérieures pour se soustraire au chasseur, qui, dans ce cas, n'a d'autre parti à prendre que d'attendre sa chute. S'il tombe blessé sur la terre, il se défend avec courage, regardant fièrement son ennemi; si on le saisit par le cou, il déchire de ses ongles aigus ou frappe dangereusement de ses ailes. Souvent Audubon a vu sa victime épier son approche ou celle de son chien, se lever, rester ferme, autant que la douleur pouvait le lui permettre, la tête en arrière, le bec ouvert, le cou gonflé de colère, s'élancer à un moment calculé, frapper ou saisir de son bec effilé et tranchant, et causer ainsi une forte et douloureuse blessure.

Digitized by Google

Les nids de ces oiseaux sont placés tantôt sur des arbres peu élevés, à huit ou dix pieds au-dessus de l'eau, si l'endroit est écarté, tantôt sur les branches les plus élevées des plus grands arbres. Dans les Etats de la Louisiane et du Mississipi, on les trouve généralement sur de grands cyprès au centre de lacs ou d'étangs, ou surplombant les bords des lagunes ou des fleuves à cours lents, loin des lieux habités. Ces nids, souvent solitaires, sont parfois entourés de centaines et même de milliers de nids de diverses espèces de hérons, surtout de grands hérons blancs et bleus. Tous sont à peu près de même dimension, de même forme et construits des mêmes matériaux. Le docteur Bachman en possédait un de deux pieds de diamètre, peu profond, et ressemblant à celui du cormoran de la Floride. Le fond se composait de bâtons secs croisés, dont quelques-uns avaient un demi-pouce de diamètre. La partie supérieure, aussi solide que chez tout autre nid de la famille des hérons, était faite de branches vertes du myrte commun, de beaucoup de mousse d'Espagne et de quelques racines légères. Ce nid contenait quatre œufs; un autre, observé le même jour, contenait quatre jeunes oiseaux; un autre encore n'en contenait que trois. M. Abbott, de Géorgie, a avancé qu'un nid qu'il examina contenait deux œufs bleu de ciel et six petits vivants, presque tous à différents degrés de croissance. Audubon s'inscrit en faux contre cette assertion, et déclare qu'elle n'a jamais été confirmée par l'expérience; mais il se range à l'avis de M. Abbott, quant à la coutume de ces oiseaux d'occuper le même arbre pendant une suite d'années. Il en a vu un couple couver dans le même nid pendant trois saisons consécutives, l'agrandissant et le réparant à chaque printemps, comme ont coutume de faire les cormorans et les hérons. Selon le même auteur, les œufs, de forme allongée, ont, en moyenne, deux pouces cinq huitièmes de bout en bout, un pouce un quart de diamètre; ils sont d'un blanc terne uniforme, et couverts d'une substance calcaire, sous laquelle on trouve, en la grattant, la coquille d'un bleu clair, ressemblant exactement à cet égard aux œufs des diverses espèces de cormorans d'Amérique. Il signale aussi deux différences sensibles entre l'anhinga et le cormoran. L'anhinga marche rapidement vers la perfection de son plumage, qu'il

Digitized by Google

conserve intact pendant toute sa vie, les mues successives n'altérant en rien les couleurs, tandis qu'au contraire il faut au cormoran deux ou trois ans pour arriver à son apogée, qui décline aussitôt après la saison de l'amour.

C'est une loi de la nature que les carnivores ou piscivores supportent aisément de longs jeûnes, parce que, leurs repas étant fort précaires, il faut qu'ils puissent rester plusieurs jours et plusieurs nuits sans manger. L'anhinga ne fait pas exception à cette règle, mais on a lieu de s'étonner de la prodigieuse quantité de poisson qu'il consomme. Le docteur Bachman et Audubon donnèrent un jour à un de ces oiseaux, âgé d'environ sept mois, un poisson de neuf pouces et demi de longueur sur deux de diamètre, lequel disparut immédiatement tout entier. Une heure et demie plus tard, la digestion étant évidemment terminée, le glouton emplumé avala encore trois autres poissons de même taille. Une autre fois, ils placèrent devant ce même oiseau plusieurs poissons longs d'environ sept pouces et demi; il en engloutit neuf l'un après l'autre, et il en aurait dévoré bien davantage, si on l'eût laissé faire. Enfin, il avala aussi des plies de sept pouces de large; il lui suffisait d'allonger le cou pour les comprimer et les faire descendre. Toute espèce de poisson lui était bonne, excepté les anguilles, objet de son antipathie marquée, et qui, de leur côté, paraissaient se trouver fort peu à l'aise dans son estomac; aussi éprouvait-il de grandes incommodités à les conserver dans leur étroite prison. Cependant, tourmenté pendant quelque temps par cette proie vivante, l'oiseau redoublait d'efforts, et finissait par se rendre maître de ces hôtes incommodes. En d'autres circonstances, il plongeait dans une flaque profonde, et revenait tenant en son bec une écrevisse qu'il serrait et frappait évidemment pour briser sa cuirasse avant de l'avaler; au reste, il ne prenait jamais de poisson sans l'apporter à la surface et sans lui faire subir une opération semblable. On ne saurait douter que les anhingas ne se repaissent principalement de poisson, mais l'expérience a fait connaître qu'ils varient leur nourriture au moyen d'écrevisses, d'insectes aquatiques, de sangsues, de crevettes, de têtards, d'œufs de grenouille, de lézards et de serpents d'eau, de petits terrapènes, de jeunes alligators, etc.

Digitized by Google

Il y a beaucoup à apprendre avec les animaux soumis à une domestication peu sévère. Audubon, en entrant un jour dans la maison d'un planteur, près de la rive occidentale du Mississipi, remarqua deux jeunes anhingas si bien apprivoisés, qu'ils suivaient partout leur maître et leur maîtresse. Ils prenaient indifféremment des poissons ou des crevettes, et se contentaient, lorsqu'ils n'en trouvaient pas, de maïs bouilli dont ils becquetaient les grains un à un, à mesure que le maître les leur jetait. Ils revenaient régulièrement le soir se poser au haut de la maison. Mais, hélas ! ils étaient de même sexe, et de ce sexe batailleur chez lequel l'esprit de rivalité et de jalousie se développe avec si peu de ménagement. Ils se livrèrent des combats acharnés jusqu'à ce que, chacun d'eux ayant trouvé une femelle, ils attirèrent leurs « dames grecques » au perchoir où tous quatre passèrent très-amicalement les nuits pendant quelque temps. Bientôt les dames, qui probablement avaient déposé leur trésor dans les bois, semblèrent avoir exercé sur leurs époux l'influence accoutumée ; tous quatre disparurent pour ne plus revenir.

Le docteur Bachman a donné un récit des plus intéressants des mœurs de ces oiseaux en état de domesticité. Il en avait apporté chez lui trois jeunes, dont l'un, donné à un ami, ne put arriver à bien et mourut, encore jeune, d'une affection spasmodique. Les deux autres furent élevés dans la même cage, et « c'était chose curieuse, dit le docteur, que de voir le plus petit s'efforcer obstinément, lorsqu'il avait faim, d'introduire son bec dans le cou de son compagnon, qui, cédant complaisamment à ces tracasseries, se laissait retirer le poisson qu'il avait avalé pour se nourrir. » Mais ce qui augmente encore l'intérêt de ce tableau, c'est que le gros oiseau se trouva être un mâle et le petit une femelle, jetée ainsi par le hasard sous la protection du premier. Malheureusement ce mâle mourut, pendant une courte absence du docteur, par la négligence d'un domestique, sort réservé aux favoris abandonnés aux soins des valets. Il ne resta donc plus que la jeune femelle, sur laquelle le docteur concentra dès lors toutes ses études. « Cet oiseau, dit-il, se nourrit de poisson qu'il jette en l'air après l'avoir tiré de l'eau, et qu'il absorbe à la première occasion favorable, c'est-

Digitized by Google

à-dire quand le poisson tombe, la tête en bas, dans la direction de son bec. D'abord, quand le poisson était gros, je le coupais par morceaux, pensant que le cou étroit de l'oiseau ne pourrait se dilater assez pour le contenir tout entier ; mais je m'aperçus bientôt que je prenais là une précaution inutile. Un jour, après avoir ballotté entre ses mandibules élastiques un poisson trois fois plus gros que son cou, il l'engloutit d'un trait et vint aussitôt à mes pieds faisant claquer son bec d'une manière si intelligible, que je n'hésitai pas à augmenter la pitance. Cet oiseau se montra susceptible d'attachement dès le début de sa captivité ; il me suivait dans la maison, dans la cour, dans le jardin, et près d'un étang où je le jetais, pensant que l'eau lui plairait et fortifierait sa santé ; mais je le vis invariablement regagner le rivage avec toute l'agilité d'un canard. Ce ne fut que lorsqu'il eut atteint tout son plumage que ses goûts se modifièrent ; il commença alors à montrer une grande affection pour l'eau ; toutes les fois qu'il me voyait me diriger vers l'étang, il me suivait en se dandinant, et, dès qu'il voyait son élément favori, il y courait, non pour s'y jeter, mais pour y descendre posément au moyen d'une planche ; il nageait d'abord en enfonçant dans l'eau son long cou pour y poursuivre le poisson ; puis il plongeait de tout son corps ; l'eau était assez limpide pour qu'aucun de ses mouvements ne m'échappât ; je le voyais, après quelques tours et détours, remonter à quarante ou cinquante mètres du lieu où il avait disparu.

« Il était hardi au point d'attaquer dans la cour les poules, les dindons, les chiens même, en leur portant, à droite et à gauche, des coups de son bec acéré. Il se plaçait ordinairement le premier à l'auge où se mettait la nourriture commune, et empêchait ses commensaux de toucher un seul morceau avant qu'il eût fait son choix ; mais, sa gourmandise une fois satisfaite, il les laissait partager entre eux tout ce dont il ne se souciait pas pour lui-même.

« Cet oiseau, pendant les nuits d'été, dort en plein air, perché sur les plus hautes branches des haies, la tête cachée sous ses ailes ; dans les temps pluvieux, il reste immobile presque tout le jour. Il se montre très-sensible au froid, se retirant près du feu à la cuisine, où il dispute la meilleure place du foyer

Digitized by Google

aux chiens et aux hommes. Quand le soleil brille, il étend ses ailes et sa queue, secoue ses plumes et semble au comble de la joie au retour de nos jours les plus chauds et les plus resplendissants. S'il marche ou sautille, il ne s'appuie pas sur sa queue, comme fait quelquefois le cormoran. Lorsqu'on lui présente des poissons, il les saisit avec son bec et les avale gloutonnement; mais, quand on ne peut s'en procurer, il faut bien qu'il se contente de viande. Si ce régime vient à lui déplaire, il passe bien, de temps à autre, plusieurs jours sans manger; mais, en ce cas, il devient très-tracassier, fatigue tout ce qui l'entoure de ses cris continuels, et frappe de son bec les domestiques, comme pour les punir de leur négligence.

« Il s'échappa un matin et donna lieu à une scène plaisante, digne du pinceau de notre inimitable Cruikshank. Sorti de la cour, il s'enfuit vers un étang situé à un quart de mille, dans lequel il se jeta. Affamé depuis plusieurs jours, il s'approcha, le bec ouvert, de quelques enfants qui jouaient dans un bateau. Effrayés à la vue d'une si étrange créature surmontée d'une tête qu'ils prenaient pour celle d'un serpent prêt à les dévorer, ils ramèrent vers le bord pour lui échapper. L'oiseau prit la même direction et arriva à terre en même temps qu'eux; ils s'enfuirent alors, toujours poursuivis, chez leurs parents, d'où l'anhinga reconnu me fut aussitôt renvoyé. Instruit par cette expérience, et dans la crainte de le perdre, je n'hésitai pas à lui couper une de ses ailes. »

Dans la saison de leurs amours, ces oiseaux, comme les cormorans, les faucons, les corneilles, les hirondelles et quelques autres, se recherchent en volant; ils font alors entendre une sorte de sifflement rapproché de celui des oiseaux de proie, et qu'on a essayé de rendre par la syllabe trois fois répétée *ik*, *ik*, *ik*, le premier son *crescendo*, et les deux autres *diminuendo*. Sur l'eau, leur chant d'appel ressemble au grognement du cormoran de la Floride, ce qui peut-être les a fait confondre avec lui. Ils plongent sous toute espèce de matières flottantes, les masses d'herbes mortes ou de feuilles accumulées par le vent ou quelque courant, et même le manteau vert des eaux stagnantes. On dit que l'oie salue tous les ponts à arche basse ou tout objet projeté sous lequel elle passe; l'anhinga en

Digitized by Google

fait autant. Lorsqu'il nage entre deux eaux, il étend à demi ses ailes, sans toutefois s'en servir comme de propulseurs ; sa queue s'étale dans toute sa largeur et ses pattes lui servent de rames, soit simultanément, soit tour à tour, suivant la direction qu'il veut prendre.

On voit que l'anhinga n'a, par ses mœurs ni même par ses formes extérieures, rien qui doive l'exclure des familles ailées ou soit de nature à lui donner le mérite d'une merveille. Sur ce dernier point, l'opinion de quelques anciens naturalistes, basée sur les rapports des premiers voyageurs, n'est bonne qu'à figurer dans les fables ou dans les livres poétiques des métamorphoses.

D. V. (*Fraser Magazine.*)

Digitized by Google

Nous ne pouvons aujourd'hui que donner les titres de deux ou trois ouvrages, dont l'importance se révèle d'ailleurs par leur titre même et les noms de leurs auteurs. C'est d'abord la première partie du tome III de l'*Histoire naturelle générale des règnes organiques*, etc., par M. Isidore Geoffroy de Saint-Hilaire[1]. Les vues originales du savant professeur s'appuient ici, comme toujours, sur une érudition véritablement encyclopédique. Ses hypothèses mêmes conduisent à des définitions si précises, la théorie s'empare si ingénieusement des faits positifs, qu'il faudrait être Cuvier lui-même pour discuter avec M. Geoffroy de Saint-Hilaire. Aussi, lorsque nous examinerons ce beau livre, si par hasard nous nous permettions quelques objections, ce serait en nous appuyant sur quelque autorité contradictoire. Nous ne savons si nous n'en trouverons pas une ou deux dans un second ouvrage qui nous arrive simultanément d'Angleterre, où il fait du bruit parmi les physiologistes et les naturalistes. C'est le volume de M. Charles Darwin, intitulé : *de l'Origine des espèces au moyen d'une sélection naturelle*, ou *de la Conservation des races dans la lutte de la vie*[2]. M. Charles Darwin se rencontre quelquefois avec M. Geoffroy; quelquefois aussi il a ses théories à lui.

Nous recevons ce mois-ci encore la *Biographie de Charles Bonnet*, par M. le duc de Caraman, et nous la lisons, non-seulement pour en parler, mais surtout comme introduction à l'étude des ouvrages qui, depuis Bonnet, ont fait faire de si vastes progrès aux sciences naturelles[3].

[1] Un vol., librairie Victor Masson, place de l'École-de-Médecine.
[2] Un vol.; Murray.
[3] Un vol., chez Vaton, rue du Bac.

Digitized by Google

LORD MACAULAY.

Plusieurs noms illustres dans les lettres seront inscrits au nécrologe de l'année qui vient de finir ; la littérature anglaise seule a perdu, à des dates très-rapprochées, trois de ses plus grands noms : Prescott, l'historien de Philippe II, des rois catholiques Ferdinand et Isabelle, de Fernand Cortez et de Pizarre ; Washington Irving, historien aussi et justement surnommé l'Addison américain ; Thomas Babington Macaulay enfin, renommé à tant de titres, et laissant interrompu un ouvrage qui a créé un style nouveau dans la littérature historique de son pays.

Le lendemain de la mort bien inattendue de lord Macaulay, lorsque la tombe est à peine refermée sur son cercueil, nous ne pouvons encore, comme la presse anglaise elle-même, qu'exprimer en quelques lignes rapides nos sympathies personnelles et rappeler ses principaux titres de gloire littéraire aux lecteurs d'une Revue qui n'ont pu l'apprécier que par la traduction de ses *Essais* et de ses *Biographies*.

Ce n'est pas l'Angleterre seule, c'est le monde littéraire tout entier qui, dans lord Macaulay, perd un génie presque universel, un poëte, un orateur, un critique, un historien, un biographe, et ses amis un des plus merveilleux causeurs de ce temps-ci, un causeur si charmant à écouter, que ceux qui ont quelquefois dit épigrammatiquement qu'il abusait du monologue auraient été les premiers bien fâchés de l'interrompre quand, encouragé par ses auditeurs ravis, il s'abandonnait à sa verve. Nous lui devons ce témoignage, et cependant nous l'avons moins souvent entendu parler l'anglais que le français, qui n'était pas sa

Digitized by Google

langue maternelle, mais qu'il parlait avec un choix d'expressions littéraires, expliqué par la richesse de ses lectures et son goût pour la littérature française, dont se ressent aussi son style d'écrivain. Sa mémoire verbale était si prodigieuse, que nous nous souvenons qu'un jour, déjeunant tête à tête avec lui, dans son appartement d'Albany, comme il nous arriva de nommer M. Guizot, lord Macaulay nous dit qu'à la même table et sur la même chaise il avait eu souvent M. Guizot lui-même pour interlocuteur, et il nous cita toute une conversation dans laquelle, certes, M. Guizot avait été écouté à son tour, car nous reconnaissions des phrases textuelles entendues par nous de la bouche de cet autre éloquent historien. Causer en français avec M. Guizot, n'était-ce pas de la part de lord Macaulay un désintéressement de causeur qu'on aurait pu opposer à Sydney Smith et à Jeffrey, lorsqu'ils revenaient quelquefois sur l'épigramme à laquelle nous faisons allusion [1]. Encore un mot sur la mémoire de lord Macaulay. Il l'avait richement meublée depuis sa plus tendre enfance. Né en 1800 et d'un père presbytérien sévère (M. Zachary Macaulay, le philanthrope négrophile), et d'une mère maîtresse de pension, élève de l'ultra-morale Hannah More et fille d'un quaker [2], il sut de bonne heure par cœur les principales scènes de la Bible et jusqu'aux livres apocalyptiques. Nourri en même temps de l'allégorie de Bunyan, *le Voyage du Pèlerin*, sur laquelle il devait écrire un jour l'article que nous avons publié en novembre dernier, l'enfant affublait volontiers d'un nom biblique les amis et les visiteurs de la maison paternelle, manière brève de les caractériser. Il faisait revivre ainsi Moïse, Holopherne, Melchisedech et autres patriarches ou chefs ennemis d'Israël. A la grande désapprobation de son père et de sa mère, un personnage fut baptisé ainsi du nom de *la Bête de l'Apocalypse*. Un jour qu'il était à la fenêtre, il voit arriver en carrosse numéroté ce visiteur qu'on peut se figurer un peu

[1] Nous avons autrefois cité dans la *Revue Britannique* la plaisante descente de Sydney Smith aux enfers, où il trouvait Macaulay condamné par Pluton à écouter un soliloque au lieu de le faire lui-même.

[2] M. Zachary Macaulay, père de l'historien, avait une sœur qui épousa un gentleman d'Angleterre, M. Thomas Babington, et celui-ci donna ses deux noms (Thomas et Babington) à son neveu dont il fut le parrain.

Digitized by Google

rébarbatif, car, à son approche, l'enfant oublia la réprimande, et s'écria : « Venez, venez voir si j'ai tort ! Voici encore la Bête avec son chiffre. » Le fiacre portait le numéro 666.

Le jeune Macaulay ne lisait pas que les livres saints : il connut de bonne heure les contes des *Mille et une Nuits*, qu'il racontait à ses petits camarades avec la facilité d'élocution de la sultane elle-même, et auxquels il emprunta depuis de si heureuses allusions en écrivant l'histoire des conquérants anglais de l'Hindoustan. Lorsqu'il passa de l'école à l'université, au collége de Cambridge, dans cette université si glorieuse à la fois de ses mathématiciens et de ses poëtes, de son Newton et de son Milton, Thomas Macaulay se fit bientôt remarquer par ses fortes études, ses discussions oratoires et ses poésies. Son camarade et son rival parmi les étudiants ses contemporains était Macworth Praed, qui faisait aussi des vers, mais surtout des vers badins ou des légendes héroï-comiques. Macaulay avait déjà publié sous le voile de l'anonyme des ballades modernes, l'une sur l'Armada, l'autre sur la bataille d'Ivry, lorsque, cherchant un champ encore inexploré en poésie, il inventa toute une série de *Ballades Romaines* (*Lays of ancient Rome*), remplissant ainsi une lacune dans la littérature latine, sous prétexte qu'à l'époque antérieure à Ennius, les enfants de Romulus devaient avoir eu leurs *Chants du border* comme les Ecossais, leurs *Romances* comme les Espagnols, leurs *Niebelungen* comme les Allemands, leurs *Mabinogion* comme les Gallois. Ce que Macaulay disait dans sa préface de Walter Scott poëte peut lui être non moins justement appliqué à lui-même : « Sir Walter Scott, qui joignait, dit-il, à la flamme d'un grand poëte la curiosité minutieuse et la patience laborieuse d'un grand antiquaire, etc. » Virgile, Ovide, Lucain et Horace, le critique de l'*Ars poetica*, si Macaulay mort traversait les Champs-Elysées classiques, tendraient une main fraternelle à celui qui a si bien célébré Horatius Coclès, ce héros du lac de Régille, Virginie et le devin Capys, dans la langue qu'on parle aujourd'hui chez les insulaires dont les ancêtres étaient *toto divisos orbe*. En quittant Cambridge, couronné des lauriers académiques, Macaulay se destinait à la profession du barreau ; mais, tout en suivant les cours de Lincoln's-Inn, il écrivait dans les Revues et Magazines, tels que l'*Etonian* et le *Quarterly Ma-*

Digitized by Google

gazine de Knight. Il ne fit son début dans la *Revue d'Edimbourg* qu'en 1826, par son article sur Milton.

Ce brillant article le classa tout d'abord au premier rang des *essayists*, et il me sera permis de m'y arrêter un moment pour ces deux raisons : que je lui dois la connaissance personnelle de l'éminent écrivain, et que je crois pouvoir réfuter une assertion répétée quelquefois en Angleterre : qu'il regrettait de l'avoir écrit. L'*Athenæum* du 14 courant va jusqu'à dire que lord Macaulay en était honteux (*ashamed*). Si cet article ne fut traduit et inséré dans la *Revue Britannique* qu'au mois de juillet 1844, vingt ans après qu'il avait paru dans la *Revue d'Édimbourg*, c'est, comme je l'expliquai alors, qu'en 1826 notre Revue, dirigée par M. Saulnier, son fondateur, et qui n'existait que depuis un an, avait publié un article sur le même sujet; mais, vingt ans plus tard, il était permis de ne plus craindre quelques redites, et la réputation de lord Macaulay autorisait un nouveau directeur à remplir ce qui lui semblait une lacune regrettable dans une nouvelle série du recueil où avaient été successivement publiés les beaux articles sur Bacon, Machiavel, etc. Ayant fait moi-même cette traduction, je la fis parvenir à l'auteur anglais dont la lettre est trop élogieuse à mon égard pour être citée textuellement ici, mais qui n'exprimait aucun regret, puisque j'étais remercié surtout de la fidélité scrupuleuse de la version. Comme, entre autres paroles aimables, était le désir de faire la connaissance personnelle du traducteur, et que justement je me rendais à Londres quelques jours après, je m'empressai de profiter d'une invitation que j'avais recherchée sans doute, et je fus d'autant mieux accueilli que je me présentai sous les auspices d'un ou deux amis communs parmi lesquels j'aime à citer le savant et spirituel bibliothécaire des affaires étrangères, M. Dumont. Naturellement, dans cette première entrevue, il fut question de Milton et de l'article sur Milton. M. Macaulay alla au-devant de ma question en déclarant qu'il tenait à cette composition de sa jeunesse, comme on tient à un début heureux, et qu'il n'y changerait pas un mot en le réimprimant avec ses autres *Essais*, quoiqu'il dût avouer que s'il avait à le refaire, il adoucirait quelques expressions un peu vives qui avaient pu paraître une apologie du régicide, dont Milton s'é-

Digitized by Google

tait constitué l'avocat, expressions qui heureusement, ajouta-t-il, sont contredites dans l'article même par le paragraphe où il est dit : « Nous ne saurions approuver, répétons-le, l'exécution de Charles Ier, non parce que la Constitution exempte le roi de toute responsabilité, sachant bien que ces maximes, tout excellentes qu'elles sont, admettent des exceptions, mais parce que nous sommes convaincu que la mesure fut très-nuisible à la cause de la liberté, etc. » Je me permis de lui dire que c'était là aussi une de mes raisons de croire que le régicide était un crime, quoique ce ne fût pas la seule, et que, sous ce rapport, je préférais à l'article sur Milton l'article sur Barrère, dans lequel l'apologiste des fanatiques puritains de 1649 traite plus sévèrement nos jacobins conventionnels de 93 [1]. « Dans l'article sur Milton, comme dans l'article sur Barrère, me dit M. Macaulay, j'espère n'être qu'un whig anglais, acceptant toutes les conséquences d'une révolution faite au nom de la liberté, mais non un *révolutionnaire* dans le sens français[2]. »

Les amis de lord Macaulay savent bien qu'il ne se rétractait pas facilement. C'est ainsi que lui, petit-fils d'un quaker, il a, dans la seconde édition de son *Histoire d'Angleterre*, modifié à peine quelques expressions de la flétrissure infligée dans la première à William Penn, accusé d'avoir été un intercesseur peu délicat auprès de Jacques II en faveur de quelques victimes de

[1] « L'énergie tant vantée des jacobins n'était que l'ivresse du Malais qui, dans les fumées de l'opium, tire son poignard et court à travers les rues, frappant tout ce qu'il rencontre. » Article sur Barrère, septembre 1844.

[2] Nous avons beau être de notre siècle et modifier les opinions que nous transmettent nos pères, il en reste toujours quelque chose, et ce n'est pas toujours à regretter. Lord Macaulay ne pouvait être un ultra-whig, ni un presbytérien exalté, comme tel de ses ancêtres ; mais il aurait cru être infidèle à leur mémoire en se faisant tory et surtout jacobite, lui dont un ascendant, le révérend John Mac Aulay, était ministre de l'Evangile dans les îles Hébrides, lorsqu'après Culloden, en 1746, le prince Charles-Edouard y errait en fugitif. Ce révérend ministre donna des indications si précises sur la retraite de Charles-Edouard qu'il faillit le faire surprendre par les agents du gouvernement. Heureusement le Prétendant avait dans cette partie sauvage de l'Ecosse des partisans tout aussi actifs que pouvait l'être le ministre de la paroisse qui, selon nous, aurait mieux fait, comme ministre de l'Evangile, de ne pas empiéter sur les attributions de la police. Et là-dessus son petit-fils était de notre avis.

Digitized by Google

la rébellion de Monmouth. Une polémique s'étant engagée à ce sujet dans les journaux littéraires, il affecta longtemps de ne pas y faire attention, pendant qu'il cherchait dans les Mémoires du temps les pièces justificatives de son opinion, qui lui démontrèrent enfin qu'il exista deux Penn, dont l'un avait compromis le nom de l'autre, mais que le célèbre Penn avait mérité de son côté d'être pris pour son homonyme.

L'article sur Milton fut suivi à divers intervalles de ceux qui avaient été d'abord réunis en volumes par un libraire américain, lorsque MM. Longman les ont réimprimés à leur tour sous divers formats. L'éditeur allemand Tauchnitz les a édités aussi en cinq volumes de sa collection, en y ajoutant trois des biographies fournies par l'auteur à la huitième édition de l'*Encyclopédie Britannique*. C'est de cette dernière publication que nous avons extrait la *Biographie de W. Pitt*, insérée dans la livraison de mai dernier. Nous nous occupons de revoir et même de retraduire quelques-uns de ces articles, c'est-à-dire ceux que notre recueil n'a publiés qu'en les abrégeant, voulant tenir autant que possible notre promesse, faite à lord Macaulay lui-même, de les faire paraître aussi fidèlement traduits que l'*Essai sur Milton* et la *Biographie de Pitt*[1].

Un article de discussion politique sur le scrutin en matière d'élection ayant attiré l'attention du marquis de Lansdowne, ce riche seigneur whig se montra fidèle à la tradition des deux grands partis aristocratiques qui était, avant la réforme parlementaire, de grossir leur phalange de la Chambre des communes en y faisant entrer par un bourg-pourri tout jeune homme de talent, capable de se créer un nom. Il disposait du bourg de Calne et le fit offrir à M. Macaulay qui l'accepta. Ses débuts au Parlement ne furent pas moins brillants que dans la presse périodique,— si brillants que la critique ne le laissa pas proclamer l'héritier légitime de Fox et de Burke sans insinuer qu'il y avait quelque chose d'artificiel dans sa pompe oratoire et un peu de monotonie dans le son de sa voix; mais le président de la Chambre, assez bon juge et qui ne flattait pas les jeunes ora-

[1] Le premier volume de cette série étant sous presse pourra être publié vers la fin de février. Les Essais et les Biographies feront partie de la *Bibliothèque choisie* de MM. Hachette et C^e^.

Digitized by Google

teurs, déclara, dès le second discours de M. Macaulay, qu'il était le plus éloquent orateur qu'il eût jamais entendu sous la voûte de la chapelle Saint-Etienne. Jeffrey répète avec bonheur ce jugement sur son jeune collaborateur, dans sa correspondance publiée par lord Cockburn.

On a réimprimé les discours de lord Macaulay, et, chose rare dans des discours de tribune, il leur reste un mérite littéraire qui prouve que la correction du style peut coexister avec la chaleur et la grâce facile de l'improvisation. Les whigs, parvenus au pouvoir, grâce au bill de réforme dont il avait été un des défenseurs, reconnurent ses services par une place dans le bureau du contrôle, et, voyant en lui un futur ministre, résolurent de lui conférer une de ces fonctions lucratives qui, au bout de quelques années, laissent au fonctionnaire le plus délicat la fortune indépendante sans laquelle on figure mal dans un cabinet anglais. Réélu au Parlement en 1832 par les électeurs libres de Leeds, il donna sa démission en 1834 pour aller dans l'Inde en qualité de membre du Conseil suprême de Calcutta, avec la mission spéciale de formuler un Code pour les sujets indiens de Sa Majesté. Les émoluments de cette double place s'élevaient à environ 15,000 livres sterling (375,000 francs), et il l'occupa cinq ans. A son retour, il put rentrer, en effet, dans la carrière parlementaire avec une fortune indépendante sans être très-considérable en elle-même, mais plus que suffisante pour ses goûts simples, si bien que, redevenu membre du Parlement, il étonna ses amis en hésitant à accepter un portefeuille, prétendant que sa véritable vocation avait été la carrière d'un simple homme de lettres. Il finit par sacrifier ses goûts à son parti, et devint ministre de la guerre; car, dans un ministère anglais, les titulaires de ce portefeuille et du portefeuille de la marine ne sont pas nécessairement des généraux de terre ni des amiraux. Grâce à sa facilité laborieuse, le ministre put être exact aux Conseils de cabinet, parler fièrement à la Chambre et publier ses *Ballades Romaines* qui ont bien certainement un accent de poésie militaire. Il était surtout heureux de ne dépendre ni des appointements de son portefeuille, ni de l'opinion de ses électeurs, et, quoiqu'il fût devenu le représentant des protestants calvinistes d'Edimbourg, alors très-opposés à la dotation en faveur du séminaire catholique de Maynooth,

Digitized by Google

comme il avait toujours écrit et parlé en faveur de l'émancipation catholique et de ses conséquences, il ne craignit pas, ministre et membre de la Chambre, de braver ses électeurs en votant la dotation promise au séminaire. S'il s'était contenté de voter, on eût peut-être pardonné le vote au ministre, mais les discours de l'orateur firent revivre pour les presbytériens d'Edimbourg l'écho de ce magnifique article sur l'*Histoire des Papes* de L. Ranke, dans lequel la grande Revue whig et protestante avait osé montrer la papauté, attaquée successivement par l'hérésie au moyen âge et au seizième siècle, par le scepticisme philosophique du dix-huitième, par l'impiété révolutionnaire et les armées conquérantes de Napoléon Ier, sortant triomphante de toutes ces luttes, rétablie à Rome, en 1814, avec le concours des nations protestantes elles-mêmes, et proclamant du haut de la chaire de saint Pierre le principe de sa pérennité. Cet article, écrit exclusivement au point de vue historique, est curieux à relire aujourd'hui, et ceux qui y auront recours nous avoueront qu'il fait pâlir, littérairement au moins, les innombrables brochures enfantées par la question romaine, dont aucune ne l'a cité, quoiqu'il contienne peut-être des arguments pour toutes les causes. Les passages les plus offensants pour les susceptibilités antipapistes de la ville où Knox prêchait, il y a trois siècles, contre l'Antechrist et la prostituée des sept collines, étaient résumés par ces images grandioses qui se gravent dans toutes les mémoires. Il n'est guère de jour où l'on n'évoque encore dans la presse anglaise la figure d'un Anacharsis zélandais rêvant sur les ruines du Pont de Londres, ou la grande pyramide du désert. Une ou deux courtes citations vont nous expliquer la rancune qui, en privant l'orateur de son siége au Parlement, nous a valu les quatre volumes de son Histoire. Après avoir constaté que le chiffre des catholiques égalait celui de toutes les sectes réunies, M. Macaulay ajoutait : « Nous n'apercevons aucun signe qui indique l'approche du terme de la longue domination de Rome : la papauté a vu le commencement de tous les gouvernements et de tous les établissements ecclésiastiques existant aujourd'hui dans le monde, et nous ne sommes pas sûr qu'elle ne soit destinée à voir la fin de tous. Elle était grande et respectée avant que les Saxons eussent mis

Digitized by Google

le pied sur le sol de la Grande-Bretagne, avant que les Francs eussent franchi le Rhin, quand l'éloquence grecque florissait encore à Antioche, quand les idoles étaient encore adorées dans le temple de la Mecque, et elle pourra survivre dans toute sa vigueur primitive, alors que quelque voyageur de la Nouvelle-Zélande s'arrêtera au milieu d'une vaste solitude, et, appuyé contre une arche brisée du Pont de Londres, esquissera sur son album les ruines de la cathédrale de Saint-Paul! » Nos évêques et nos académiciens ont peut-être dit quelque chose d'analogue ce mois-ci; mais pas si grandement, ce nous semble. La même idée revient à la conclusion de l'article sous une autre forme plus pompeuse encore, pour peindre l'immutabilité de la papauté après la grande révolution européenne du commencement de ce siècle :

« L'anarchie avait eu son règne. Un nouvel ordre de choses naquit de la confusion même. Nouvelles dynasties, nouvelles lois, nouveaux titres, et au milieu s'éleva la papauté. Les Arabes racontent dans leurs fables que la grande pyramide fut bâtie par des rois antédiluviens, et que, seule de tous les ouvrages de la main des hommes, elle supporta le poids du déluge. Telle fut la destinée de la papauté : elle avait été ensevelie sous la grande inondation, mais ses fondements étaient restés inébranlables, et, lorsque les eaux s'écoulèrent, elle apparut seule au milieu des ruines d'un monde bouleversé. La république de Hollande n'était plus, ni l'empire d'Allemagne, ni le grand Conseil de Venise, ni la vieille ligue helvétique, ni la maison de Bourbon, ni les Parlements et l'aristocratie de la France. L'Europe était couverte de jeunes créations, — un empire français, un royaume d'Italie, une confédération du Rhin. Les derniers événements n'avaient pas seulement altéré les limites territoriales et les institutions politiques. La distribution de la propriété, la composition et l'esprit de la société avaient, dans presque tous les Etats de l'Europe catholique, subi un changement complet. L'Eglise immuable était encore debout. »

En réveillant cet écho de la voix d'un politique protestant, nous ne prétendons pas (nullement ultramontain d'ailleurs nous-même) indiquer des arguments péremptoires aux avocats du saint-siége, mais uniquement faire comprendre pourquoi l'esprit de secte s'empara du collége électoral d'Edimbourg. Lorsque arri-

Digitized by Google

vèrent les élections générales de 1847, un M. Cowan (connaissez-vous M. Cowan [1]?) se fit presque un nom en l'emportant sur la plus grande illustration vivante de cette Ecosse, si fière de ses hommes d'intelligence. Lord John Russell, en recomposant un cabinet whig, y avait appelé le candidat vaincu d'Edimbourg, en lui attribuant les fonctions de trésorier de la guerre. M. Macaulay aurait pu rentrer au Parlement (et garder ainsi sa place) en acceptant les offres d'un autre collége. Il préféra se démettre et prouver qu'il était de bonne foi lorsqu'il répétait souvent que la vie littéraire lui souriait plus que la vie politique. Aussi, six ans après, les électeurs d'Edimbourg, honteux de l'affront qu'ils s'étaient infligé à eux-mêmes en 1847, le réélurent; mais ce fut sans qu'il eût consenti à faire la moindre démarche ni publié la moindre note électorale, presque malgré lui en un mot, tant il resta fièrement à l'écart, quoiqu'une fois nommé il ne crût pas s'humilier en allant serrer la main à ses anciens amis et remercier les nouveaux. Mais quant à accepter aucune place ministérielle, il s'y refusa désormais, bien moins parce que sa santé s'était affaiblie que parce qu'il voulait consacrer à son *Histoire* tous les loisirs qui lui restaient entre deux sessions. Depuis 1847, il avait publié la première partie de cette *Histoire*, et ses éditeurs avaient complété sa fortune indépendante en lui comptant une somme de 15,000 livres sterling, rémunération qui n'était qu'en proportion de leurs propres bénéfices. Je n'ai pas à apprécier ici le mérite d'un ouvrage accueilli avec tant d'enthousiasme en Angleterre et en Allemagne, mais je ne puis m'empêcher d'avouer qu'en France ce qu'on appelle le public est encore un peu en retard, quoique la critique et les lecteurs d'élite aient franchement et dès l'abord rendu pleine justice à l'éminent historien. Lord Macaulay, pour tout dire, attendait quelque chose de plus d'un pays où il reconnaissait avoir de dignes émules dont il s'était toujours plu à proclamer les titres glorieux, sans en excepter ceux qui ont cherché leur sujet dans les annales des Trois-Royaumes. J'oserai dire que j'ai dû avoir quelques entretiens explicatifs avec lui à ce propos, et voici

[1] Il est juste de dire que l'honorable M. Cowan est bien connu à Édimbourg.

Digitized by Google

comment : avant la publication de l'ouvrage en Angleterre, j'avais réclamé l'acquisition du droit de traduction (non gratuit) des éditeurs et de l'auteur lui-même qui se l'était réservé ; il me répondit qu'il n'entrait pas dans ses idées de mettre ce droit à prix d'argent, ni même de le rendre exclusif, mais qu'il m'enverrait les *bonnes feuilles* de chaque volume, de manière à me donner tous les avantages de la priorité, si en France comme en Allemagne on entreprenait plusieurs traductions à la fois. C'était une faveur dont je devais être très-reconnaissant, et M. Macaulay ayant tenu religieusement sa parole, j'avais pu, avec l'aide de mon regretté collaborateur feu Borghers, terminer la traduction du premier volume lorsque le texte entier parut à Londres. J'avais même commencé l'impression, non que je n'eusse pas trouvé d'éditeur, comme on l'a dit, mais parce que j'avais préféré l'éditer moi-même, ayant vendu d'avance une moitié de l'édition à un libraire belge. Les premières feuilles étaient composées quand éclata la révolution de Février. Il y eut bien d'autres ouvrages suspendus, bien d'autres traités de librairie rompus ou résiliés à la suite d'un événement qui renversait toutes nos théories constitutionnelles et démentait les analogies historiques au nom desquelles, nous autres publicistes et historiens, depuis 1830, nous avions proclamé notre révolution de 1688 et notre Guillaume III. Mon manuscrit est encore là, car pendant un voyage que je fis à Naples, mon loyal ami, l'éditeur Perrotin, oubliant quelques paroles échangées entre nous, avait été amené à prendre l'engagement de publier une traduction de l'*Histoire* de M. Macaulay par M. Peyronnet. Il y eut entre nous, à mon retour, une explication tout amicale, de laquelle il résultait pour moi que si Perrotin me cédait, il faisait un sacrifice plus grand que le mien. M. Perrotin (Béranger le savait bien) est habitué à avoir le dessus avec les auteurs en fait de générosité et de bons procédés. Je voulus qu'une fois ou deux au moins dans sa vie, il eût affaire à un auteur qui ne se laisse pas vaincre sur ce terrain-là. Et voilà comment mon manuscrit est presque vierge encore, quoiqu'il eût le mérite de quelques annotations de lord Macaulay lui-même. Mais je suis convaincu que si l'ouvrage traduit eût paru en France en temps plus opportun, traduit par M. Peyronnet ou par moi, il aurait obtenu un succès plus populaire, quoiqu'il

Digitized by Google

ait eu aussi en France le succès d'une double traduction, la traduction de M. Montaigu ayant suivi de près celle de M. Peyronnet. Lord Macaulay, quoique un peu étonné que je n'eusse pas risqué à moi seul les frais d'une édition en 1849, ne m'en a pas voulu, car lorsque M. Perrotin s'adressa à moi directement pour la continuation, je reçus encore communication des bonnes feuilles, et j'en profitai pour rapprocher les deux éditeurs. J'ai eu cette fois-là encore le regret de ne pas avoir pu conserver la collaboration de M. Montaigu, qui sait qu'il n'y eut pas de ma faute.

Ce détail bibliographique n'a d'importance qu'à cause du nom de lord Macaulay ; mais il fait voir comment j'ai eu pendant près de vingt ans l'honneur de correspondre avec lui et de le voir chaque fois que je suis allé à Londres. On comprendra aussi facilement que dans une visite que je lui fis en 1850, nous eûmes, à propos de Guillaume III, son héros favori, une conversation très-piquante relative à la phase présidentielle de notre révolution de 1848. Ah ! si j'avais la mémoire du noble écrivain ! Je dirai seulement que presque jacobite aux yeux de l'historien de Guillaume, à cause de mon *Histoire de Charles-Edouard*, il me sembla que ce jour-là j'étais plus attaché que lui aux théories constitutionnelles. Je n'ai jamais été du nombre de ceux qui croyaient encore alors que le neveu du grand Napoléon n'avait de son oncle que le nom : l'excellent M. Vieillard, son ex-gouverneur, et Ph. Lebas, mon condisciple de Juilly, son ex-précepteur, m'avaient renseigné suffisamment. Mais M. Macaulay, qui avait lu dans les œuvres de Napoléon III tout ce qu'il a écrit à la gloire de Guillaume et de la révolution libérale de 1688, soutenait que le prince-président n'avait d'autre ambition que de rester à la tête de la République et d'en faire respecter la Constitution, comme Guillaume avait fait respecter le bill des droits. Je lui soutenais, moi, que la République française s'était suicidée d'avance en prenant un prince pour son protecteur et qu'elle consommerait son immolation s'il était réélu, en supposant que le prince daignât attendre la crise d'une réélection. Bref, le poëte, l'homme de génie, l'orateur politique traçait un cercle infranchissable autour du prince-président, et moi, l'humble écho, l'écolier admirateur du maître, je voyais déjà planer à l'horizon l'aigle impérial, emportant sur ses

Digitized by Google

ailes l'héritier couronné de Napoléon Ier. Je fus réduit au silence par une brillante improvisation; mais deux années après j'eus la petite satisfaction, lorsque entrant chez M. Macaulay il me demanda des nouvelles de Paris, de lui répondre par cette variante d'un des vers de sa prophétie de Capys :

The eagle is no more in the coop.
L'aigle n'est plus dans la cage à poulets.

« Oh! je me rappelle, dit-il en riant, vous fûtes Capys ce jour-là. »

Mais je ne tardai pas à m'humilier de nouveau devant le vrai magicien qui me tint une bonne heure sous le charme.

En élevant M. Macaulay à la pairie, l'Angleterre a honoré la pairie encore plus que le nouveau pair. Malheureusement, ce titre ne survivra pas à celui qui l'a porté si peu de temps. Lord Macaulay était resté célibataire, non qu'il fût insensible, comme on l'a prétendu, aux douceurs de la vie de famille, car il disait volontiers ce que j'ai entendu de sa bouche : « Je me sens un cœur de père quand je vois les enfants de ma sœur ; » mais c'est à ceux qui ont vécu plus que moi dans son intimité à parler de ces vertus privées qu'il mettait lui-même au-dessus des dons du génie. M. Henry Reeve, le directeur de la *Revue d'Edimbourg*, termine ainsi les trois pages d'éloquents regrets qu'il a tracées en revenant de l'abbaye de Westminster, où tout ce qu'il y a de plus haut placé en Angleterre a déposé le cercueil de lord Macaulay :

« Il n'est personne qui n'ait entendu parler de sa conversation si animée et si brillante, des trésors abondants d'érudition et des traits admirables d'inspiration soudaine qui fascinaient ses auditeurs autour de son fauteuil; mais ses amis seuls peuvent savoir avec quelle sympathie et quelle générosité il était toujours prêt à assister de ses conseils et de sa fortune ceux qui luttaient moins heureusement que lui, et dans un rang plus modeste, contre les difficultés de la carrière littéraire. Si nous pouvions le suivre dans le cercle plus étroit de son intérieur, nous prouverions que jamais homme ne fut d'une nature plus tendre et plus affectueuse. Nous ne sommes pas les seuls à pleurer en lui le plus bienveillant comme le plus grand de nos

Digitized by Google

amis ; quoique la renommée de ses œuvres et la vénération du monde doivent perpétuer en quelque sorte l'existence d'un écrivain si illustre, nous ne pouvons cependant qu'éprouver un vide douloureux en pensant que nous ne jouirons plus de ces grâces et de ces vertus qui illuminaient pour nous sa vie intime.

« Il était singulièrement inaccessible aux tentations ordinaires de l'ambition et de la vanité ; mais nous l'avons entendu exprimer quelquefois un vœu de distinction personnelle, vœu qui vient d'être exaucé, le vœu de reposer après sa mort dans cette nécropole des hommes illustres de l'Angleterre, qui inspira à Addison quelques-unes des pages les plus exquises de la prose anglaise et que lord Macaulay a décrite lui-même plus d'une fois comme la dernière limite des gloires humaines. Les deux hommes qui portèrent ces noms immortels ne sont plus séparés que par par la distance de quelques dalles funéraires. Addison et Macaulay font là tous les deux partie de cet aréopage muet de leurs pairs, mais parmi tous ces poëtes, ces orateurs, ces politiques, ces patriotes de l'Angleterre, il n'en est pas de plus noble que celui que nous venons d'y porter. En attendant de pouvoir rendre plus ample justice à son génie et à ses écrits, nous avons voulu au moins déposer sur sa tombe cet hommage de nos profonds regrets. »

Nous nous associons à ce deuil pour nous, pour nos collaborateurs et pour nos lecteurs, mais ce n'est pas notre dernier adieu à celui qui, de tous les auteurs dont nous fûmes en France les interprètes ou les admirateurs, réalise le mieux la définition de l'orateur par Quintilien : *Vir bonus et bene dicendi peritus.*

« Un grand écrivain est l'ami et le bienfaiteur de ses lecteurs, et ils ne peuvent le juger sans quelques-unes des illusions de l'amitié et de la reconnaissance. » Cette pensée est de lord Macaulay, qui la développe dans son Essai sur le caractère de lord Bacon, mais sans que son admiration et sa reconnaissance pour cet éminent génie le rendent moins sévère quand il déplore les taches de sa vie. C'est qu'il y a dans l'homme quelque chose de supérieur au génie : la probité, — la probité, cette vertu qui embarrasse quelquefois l'ambition dans sa marche, cette vertu trop souvent mise de côté par les hommes d'État, mais sans laquelle il n'existe pas de vraie grandeur morale. Si lord Ma-

Digitized by Google

caulay, dont le génie égala presque celui de Bacon, n'est pas monté aussi haut que le chancelier de Jacques Ier dans la carrière des honneurs, c'est que, quoique homme de parti, ardent et passionné même quelquefois dans ses opinions, il y avait en lui cette vertu à qui répugnent les capitulations de conscience si nécessaires aux hommes de parti et aux ambitieux. Aussi n'a-t-il besoin d'aucune des illusions de l'amitié et de la reconnaissance pour être admiré et aimé après sa mort. Ses amis, pour parler de lui, n'ont pas à user de réticences charitables ; et ceux-là même dont il fut l'adversaire politique, ceux qui ont pu se plaindre de n'avoir pas trouvé en lui un critique assez indulgent, n'élèveront pas la voix pour attaquer sa moralité.

LE DIRECTEUR DE LA REVUE BRITANNIQUE.

Digitized by Google

LORD CLIVE ET LORD MACAULAY.

On vient d'élever une statue à lord Clive dans la principale ville de son comté natal (Shrewsbury), et, à ce sujet, le *Times* fait la remarque qu'il y a eu ce mois-ci juste vingt ans que lord Macaulay publiait dans la *Revue d'Edimbourg* son fameux article sur la vie et les exploits du conquérant de l'Inde anglaise, article qui commençait par établir qu'à cette époque on oubliait déjà Clive dans le comté de Shrops, et que maint Anglais, d'un esprit cultivé d'ailleurs, aurait eu quelque peine à dire qui avait gagné la bataille de Buxar;—si Soudjha Dowlah régnait à Oude ou à Travancore ; si Holkar était un musulman ou un Hindou [1], etc. « Mais depuis lors cette ignorance a cessé, ajoute le *Times* ; le brouillard se dissipa et le héros de l'histoire apparut dans tout l'éclat de sa grandeur. Ce fut l'article de Macaulay qui fit la renommée de Clive, par une application moderne d'une vérité ancienne, proclamée par Horace dans l'ode à Lollius. Aujourd'hui comme jadis, il fallait au héros un *vates sacer*, une plume sacrée pour arracher une vie héroïque aux ténèbres de l'oubli ; mais ce ne fut plus par l'antique instrument que cela se fit; ce ne fut pas un poëme, une épopée, un chant de rapsode qui tira Clive de l'obscurité et le plaça sur son piédestal, ce fut un *article*. Certes, jamais barde du vieux temps ne s'acquitta mieux de ses fonctions que le prosateur de la sienne. Le fait mérite d'être particulièrement noté, car il a sa pleine signification. L'influence et les attributions du journaliste vont chaque jour s'agrandissant, et elles embrassent peu à peu toutes les branches de la littérature. Il y a là toute une révolution, sans doute, mais elles et passée à l'état de fait accompli. L'importance de la presse périodique est le résultat de la gravitation seule, le produit naturel des circonstances et du cours des événements. A nous tous maintenant de faire notre devoir en tirant le meilleur parti possible de la puissance d'un tel instrument. »

[1] C'est un des articles dont la *Revue Britannique* n'a publié qu'un long extrait; mais nous nous proposons de l'offrir à nos lecteurs dans son intégrité, car c'est un des chefs-d'œuvre de lord Macaulay.

Digitized by Google

LITTÉRATURE DE NOEL ET DU JOUR DE L'AN.

UN COUP D'OEIL RÉTROSPECTIF

SUR LES CONTES DE NOEL

ET LES MAGAZINES DE DÉCEMBRE.

(DEUXIÈME ARTICLE [1].)

Nous avons promis de faire une seconde excursion sur ce domaine du merveilleux, où la plupart des périodiques d'Angleterre et d'Amérique introduisent leurs lecteurs pendant le mois de décembre. Cette excursion sera courte, car nous voici déjà près des derniers jours de janvier, et, une fois la fête du jour des Rois passée, les génies et les fées, les géants et les nains, Oberon et Titania, Ariel et Puck font place aux démons moins gracieux de la politique. Un mot d'abord sur le *Christmas-Number* du *Welcome-Guest*, périodique qui a rivalisé cette année avec *All the Year round* de Charles Dickens et qui a sur son rival l'avantage d'illustrer ses contes par des vignettes. *The Welcome Guest* serait en français : *l'Hôte bienvenu*, et il a fait une variante sur son titre pour donner à ses lecteurs ses récits de Noël. Voici cette variante :

Réunion de tous les HÔTES BIENVENUS *à Hawley-Grange, avec quelques particularités sur l'*HÔTE MAL VENU *et son abominable conduite en cette circonstance.*

Hawley-Grange, à en croire la vignette et la description, fut

[1] Voir la livraison de décembre.

Digitized by Google

un des plus beaux châteaux de la vieille Angleterre ; malheureusement, comme son propriétaire actuel, sir Gilbert Hawley, il a subi les injures du temps, et il faut toutes les décorations de houx, de buis, de lierre, de gui, d'if et autres arbres verts de la fête de Noël pour dissimuler sa décadence et sa ruine.

Mais pour la solennité de *Christmas*, les hôtes de sir Gilbert y trouvent tout le confortable de l'hospitalité aristocratique ; il y a même du luxe dans la salle à manger et la table est richement servie. Ce jour-là aussi, sir Gilbert, baronnet de la vieille roche, voulant réunir nombreuse compagnie, oublie un peu ses exclusions de caste, et ses vingt-quatre convives appartiennent à toutes les professions. Auprès de sa fille, jeune héritière de dix-sept ans, belle et fraîche, sont de jeunes parentes pauvres que le baronnet traite assez dédaigneusement le reste de l'année. On est en train de boire et de rire, les contes vont commencer, et sir Gilbert prend la parole, lorsqu'il est interrompu par un bruit désagréable qui retentit à travers le plafond, comme si on dérangeait très-brusquement les meubles de l'étage supérieur. Ce bruit glace la verve de sir Gilbert, surtout lorsqu'il est suivi d'un autre bruit qui rappelle les petits coups secs du marteau d'un huissier priseur. L'hôte *importun* est là-haut : c'est lui qui trouble ainsi la fête. Quelques jeunes gens offrent d'aller le jeter par la fenêtre. Sir Gilbert s'y oppose : « Continuons la fête, dit-il, ce qui se passe là-haut est mon secret ; respectez-le. » Hélas ! c'est le *secret de Polichinelle;* les convives se le communiquent à voix basse : le châtelain est fort mal dans ses affaires ; on opère une saisie chez lui, et, chose inouïe en terre chrétienne, en Angleterre surtout, le créancier de sir Gilbert Hawley, poussé par un sentiment de *vendetta*, a choisi le jour de Noël pour procéder à l'exercice des droits que lui a conférés un jugement exécutoire. Chose inouïe encore, les conteurs à la ronde débitent chacun leur petite histoire au bruit de cette musique, qui vraiment est bien autrement discordante que tous les cliquetis de la chaîne d'un revenant. Nous avons d'abord le conte d'un avocat qui nous semble avoir fort indiscrètement choisi son sujet pour le pauvre sir Gilbert, car il raconte les malheurs d'une famille que des revers de fortune livrent aussi à des créanciers et forcent de s'expatrier en Australie. Histoire triste et qui

Digitized by Google

n'a pas assez d'originalité pour mériter les honneurs de l'analyse. Vient ensuite un homme de lettres qui prend pour héros un de ses confrères de la plume, un poëte : ce poëte veut être absolument amoureux, et il invente un idéal de femme auquel répond très-mal celle à qui il s'adresse pour le réaliser. C'est une Diana Vernon, robuste Diane chasseresse qui entraîne le trop sensible et délicat poëte dans tous les accidents de la vie des sportsmen. Suivre une amazone à la chasse au renard, sauter les haies et les fossés avec elle, être brisé et moulu par une chute de cheval, c'est terrible pour un rêveur qui n'a jamais enfourché que Pégase. Le poëte Meredith n'a heureusement ni bras démis ni jambe cassée. Guéri à la fois de sa chute et de sa passion pour la dame excentrique, il apprécie les qualités plus douces et moins brillantes de la timide Marguerite, avec laquelle il avait été fiancé dans sa première jeunesse. Gentille Marguerite, elle pardonne même à sa rivale, je pense, puisqu'elle lui rend son amoureux sain et sauf. Poëtes, admirez une Diana Vernon, mais aimez une Marguerite, — l'ange du foyer lui ressemble.

Parmi les hôtes de sir Gilbert, comme parmi ceux de *la Maison hantée* de Ch. Dickens, est un marin. C'est M. Robert B. Brough, le directeur du *Welcome-Guest*, qui a versifié son histoire : Deux cousins se disputent la tendresse et l'héritage d'un oncle. Il y a le bon cousin et le mauvais cousin : celui-ci l'emporte, grâce aux pratiques les plus odieuses et en calomniant son cohéritier, qui s'exile et revient par la suite des temps sans être reconnu. Le cousin calomnié fait un voyage sur mer avec son calomniateur, et un naufrage les jette tous les deux sur un îlot désert. Le mauvais cousin est mourant; la soif le dévore, comme le riche de la parabole ; le bon cousin tient enfin sa vengeance ; il peut, à son gré, le précipiter dans la mer ou savourer les angoisses de celui qui l'a ruiné, qui lui a dérobé l'affection d'une femme adorée. O sublimes sentiments qu'on puise dans la lecture bien entendue de l'Evangile, ce code du saint amour, de la charité ! ô exemple de pardon chrétien, digne en effet d'être cité au foyer de la famille pendant la fête de Noël ! Le bon cousin hésite à peine un moment et, regardant avec pitié le misérable qui lui crie : « De l'eau ! de l'eau ! je meurs de soif, » il approche de ses

Digitized by Google

lèvres arides la coquille qu'il est allé remplir à une source découverte par lui à grand'peine. Il sauve la vie à son ennemi.

Ce n'est que par les détails qu'est remarquable la gracieuse légende qui suit celle des deux cousins. L'auteur a imaginé une conversation entre les divers rameaux d'arbustes verts qui décorent le vieux château. A cette féerie végétale succède l'histoire que raconte, d'une *Dame à la taille courte* (*the Short-waisted lady*), et que signe un des plus populaires conteurs des Trois-Royaumes, Auguste Mayhew, célèbre aussi par ses tableaux de statistique pittoresque. Nous faisons connaissance avec un de ces jeunes gens qui, après avoir mangé leur patrimoine, plus égoïstes que généreux dans leurs prodigalités, se ravisent à temps, feignent de réformer leur vie et espèrent rétablir leur fortune au moyen d'une belle dot. Charles Doughty (c'est son nom) s'adresse à la fille du chef d'une maison d'assurances, qui hésite un moment entre l'ancien dissipateur aux aimables manières et Roland Tidd, simple commis de son père. Tout à coup, des sinistres de mer compromettent la maison du riche assureur, et il serait tout à fait ruiné si, par malheur, avait péri le navire *Marie Hastings*, dont on n'a pas eu de nouvelles. Charles Doughty s'est trop avancé auprès de Clara Fairhop pour retirer sa parole : il imagine de se dénoncer lui-même comme indigne d'elle, en écrivant une lettre anonyme qu'il va de nuit glisser dans une boîte placée derrière un contrevent de croisée. La lettre tombe à côté, et elle est ramassée par quelques jeunes farceurs qui s'aperçoivent qu'elle n'est pas cachetée, la lisent, et trouvent très-plaisant de la signer du nom de Roland Tidd, le brave et naïf commis de M. Fairhop.

La lettre parvenue à celui-ci excite son indignation contre Roland, et il la montre à sa fille, qui reconnaît à ses propres sensations qu'elle eût préféré Roland à Charles Doughty : en ce moment, celui-ci arrive avec toute son ancienne désinvolture de mauvais sujet, afin de confirmer contre lui-même la dénonciation. M. Fairhop et Clara commencent à croire que Roland n'a eu qu'à moitié tort, puisque Charles Doughty semble avouer lui-même, par quelques mots à double sens, qu'il n'a pas été trop calomnié. Mais quand celui-ci apprend, à sa grande surprise, que sa lettre est signée, il saisit l'occasion de se faire

Digitized by Google

passer pour un matamore en provoquant le dénonciateur, à qui du reste il espère faire peur. Mais le bon et naïf Roland, tout en niant la signature, accepte le cartel et prouve enfin qu'il aurait eu le courage de ne pas garder l'anonyme s'il avait cru devoir dénoncer son rival. En ce moment, autre nouvelle : on accourt dire à M. Fairhop que la *Marie Hastings* est signalée. Le voilà sauvé. Charles Doughty est pris dans son propre piège; il n'a fait qu'exposer son indignité et mettre en relief les modestes vertus de Roland, d'autant plus que l'auteur principal de la plaisanterie révèle tout le mystère de la lettre, etc. Ne vous semble-t-il pas qu'il y a là le canevas d'une petite pièce qui vaudrait quelques-uns des vaudevilles que les auteurs dramatiques d'Angleterre empruntent aux nôtres? Nous nous proposons de demander audience à un de ces cinquièmes ou sixièmes de vaudevilliste qui ont besoin d'un sujet et d'un collaborateur, et, s'il y consent, nous deviendrons à notre tour une fraction de Lope de Vega.

Mais revenons à l'*hôte importun* qui s'est laissé aller à écouter, par le trou de la serrure, les histoires des hôtes bienvenus de sir Gilbert, et qui intervient tout à coup avec son fils, qu'il a arrêté au moment où il allait enlever la fille du châtelain. Cette énormité, pire que celle de faire une saisie dans un château le jour de Noël, s'explique : les jeunes gens s'aimaient depuis longtemps, comme Pyrame et Thisbé, comme Roméo et Juliette, malgré la haine de leurs ascendants, et ils se sont épousés clandestinement. Ce mariage les réconcilie d'autant plus aisément sous la sainte influence de la solennité chrétienne, qu'en faisant l'inventaire du château, l'huissier a trouvé, dans un vieux tiroir, un papier précieux indiquant à sir Gilbert un trésor caché derrière un tableau de sa galerie.

Nous avons tenu notre promesse à l'égard des *Hôtes bienvenus*. La *Revue Britannique* traduit si souvent les auteurs textuellement, qu'il lui est bien permis aussi d'avoir recours à l'analyse. Peut-être ici, malgré le charme des détails dans les œuvres d'imagination, l'important serait, pour nos propres auteurs, de leur indiquer simplement des idées. Holmes, un des humouristes américains, compare quelque part une *Revue* à une forte solution de livres. « Elle extrait, dit-il, l'essence de ce qui

Digitized by Google

vaut la peine d'être lu, comme l'eau bouillante extrait la saveur des feuilles de thé. Si j'étais un roi, ajoute Holmes, car les démocrates américains ne détestent pas cette supposition ; si j'étais un roi, je louerais ou j'achèterais une théière littéraire dans laquelle je plongerais toutes les feuilles des livres nouveaux ; en d'autres termes, j'aurais un secrétaire dont la fonction consisterait à lire nuit et jour pour moi, et qui serait là, toujours à ma portée, comme un dictionnaire vivant, pour répondre à toutes mes questions [1]. » C'est pourquoi nous reprendrons bientôt notre ancienne série d'articles intitulés : *Magaziniana*, dont nous appliquons ici le principe aux contes et aux récits de Noël de 1859.

Si on peut dire que l'Angleterre est le pays où sont composés les meilleurs contes, on peut dire également que c'est celui où paraissent les plus médiocres, et cela, parce que c'est le pays où il s'en produit le plus, sans que la satiété du public s'ensuive, car je remarque dans les annonces de ce mois une annonce qui semblerait indiquer qu'on en a manqué pour l'année 1859, ou que l'on prévoit une disette pour l'année courante. Il est utile de la traduire textuellement, car le marché est ouvert aux conteurs français qui n'ont pas de pareilles demandes à Paris. Le magnifique programme de libre échange, émané de l'autorité impériale, peut encore s'enrichir de cette branche de commerce, surajoutée à l'importation déjà assez considérable de nos vaudevilles :

Stories wanted, etc. — ON DEMANDE DES HISTOIRES. C'est le titre de l'annonce, qui continue : « Un nombre de contes origi-
« naux, des longs et des courts, sont demandés par une maison
« d'éditeur bien établie. Un bon prix sera payé pour ceux qui
« seront agréés, et, si l'auteur le désire, il gardera l'anonyme.
« Les manuscrits rejetés seront rendus, mais on ne garantit
« pas les accidents. — Adresser lettres et paquets chez MM. Mit-
« chell et Ce, bureaux du Newspaper press Directory, cour du
« Lion-Rouge, Fleet-Street. »

Il faut prévenir cependant nos conteurs que le conte et le

[1] Je ne suis pas très-sûr de traduire littéralement la pensée de Holmes, le citant de mémoire, mais je suis à peu près sûr du sens.

Digitized by Google

roman décolletés soulèvent encore de graves objections dans la presse anglaise, et le *Blackwood Magazine* ne s'est-il pas permis de transformer son conte du 1er janvier en une parodie intitulée : *le Dernier héros français, quelques chapitres d'un roman inédit, par Alexandre Sand-Sue fils.* Le héros a deux ou trois noms, comme l'auteur; entre autres, le nom d'Auguste Grenouille; une des héroïnes s'appelle Angélique Papillon ; pauvre jeune fille sacrifiée par l'inconstant Grenouille à la marquise de Toujours-Vert, qui n'est autre qu'une Ninon moderne que Grenouille cherche à séduire, sans se douter qu'elle est sa grand'-mère. Mais lorsque cette parenté lui est révélée, il n'en persiste pas moins à surpasser Œdipe dans la voie de l'inceste, sans égard pour son grand-père encore vivant, espérant, par cet exploit, être élevé d'emblée au grade de grand maître de l'Ordre des bonnes fortunes. Nous ne saurions admirer beaucoup ce conte paradoxal, malgré quelques heureux traits de satire. Mais il peut donner une idée de l'estime qu'on fait en Angleterre de certains auteurs... qu'on traduit cependant.

Deux des romanciers éminents de l'Angleterre, Thackeray, romancier déjà émérite, et Ant. Trollope, futur héritier de sa verve comique, et qui est déjà son rival par avance d'hoirie, ont inauguré leur nouveau Magazine (le *Cornhill Mayazine*) en y insérant deux romans à la fois, romans de longue haleine, qui nous amuseront mensuellement toute l'année; mais il faut surtout les remercier, après avoir cité le *Blackwood Magazine*, d'avoir proclamé les excellences d'Alexandre Dumas, que Thackeray appelle Alexandre le Grand. *O brave, kind, gallant, old Alexandre !* s'écrie Thackeray, avec un enthousiasme presque égal à celui de Diderot s'écriant : *O mes amis, Clarisse est sublime* (la Clarisse de Richardson) ! Nous ne citerons qu'un paragraphe de cet article, à l'appui de ce que nous avons répété naguère, que notre illustre astronome et physicien, M. Biot, met la *Revue Britannique* au-dessus de tous les recueils analogues, à cause de ses contes et nouvelles. Selon Thackeray, en Angleterre aussi, les savants et les hommes graves sont de grands liseurs de romans. « Un des plus doctes médecins de Londres me disait encore hier avoir lu deux fois *** (ces trois étoiles attestent la modestie de Thackeray). Les juges, les évêques, les

Digitized by Google

chanceliers, les mathématiciens sont notoiremeut des liseurs de romans... Qui ne sait quels ouvrages mettaient le chancelier lord Eldon tout en larmes, les soirs où il oubliait de faire son whist? »

Recommandons au moins un des plus jolis livres de contes qui aient paru à la fin de décembre dernier : les *Fables* et les *Contes de Fées* de M. Morley. Les fables sont surtout piquantes; écoutez plutôt celle-ci :

« Je ne sais vraiment, dit un moineau, à quoi pensent les « aigles de ne pas enlever les chats; mais je suppose qu'on ne « risque pas d'offenser par une question, si elle est faite poli- « ment. » En conséquence, le moineau ayant fini son déjeuner va trouver l'aigle : « N'en déplaise à Votre Majesté, lui dit-il, « vous ravissez les pauvres petits agneaux qui ne font aucun « mal, pourquoi pas les chats? Y a-t-il rien de plus méchant « que le chat? Le chat rôde en voleur autour de nos nids, croque « nos petits et nous croque nous-mêmes quand il nous attrape. « Le chat se nourrit si délicatement qu'il doit être un morceau « délicat lui-même. Goûtez-en donc, sire : un chat est plus lé- « ger à emporter qu'un agneau ou un chevreau. — Ah! répon- « dit l'aigle, votre question n'est pas dépourvue de sens. Elle « me rappelle qu'une chenille est venue tout à l'heure me de- « mander pourquoi je ne faisais jamais mon déjeuner avec des « moineaux. Mais ne vois-je pas un reste de peau de chenille à « votre bec, mon enfant? » Le moineau nettoya son bec sur le duvet de sa poitrine et reprit : « Je voudrais bien voir la che- « nille qui est venue vous faire cette question. — Avance ici, « chenille, » dit l'aigle. La chenille se fut à peine montrée que le moineau la happa et l'avala; puis, il poursuivit son raisonne- ment contre les chats. »

Si une fable ne vous suffit pas, en voici une seconde :

« Chaque animal a son culte et ses adorateurs. Au milieu d'un plateau, sur le sommet d'une montagne escarpée, était un temple dédié : *Au plus fort des forts!* Un roc mobile était de- vant la porte du temple, et dans le temple devait être inau- gurée l'image de la créature qui aurait la force de faire descendre le roc au fond de la vallée. Mille animaux étaient venus succes- sivement s'atteler à ce roc géant et n'avaient pu le mouvoir. Le

Digitized by Google

lion vint à son tour et le traîna sur le terrain uni jusqu'au bord du précipice : il ne s'en fallait plus que de l'épaisseur d'un cheveu pour que le roc descendît par son propre poids. Mais le lion s'arrêta là. « Qu'on me dételle, dit-il, le roc roulerait sur « moi et m'écraserait ; je renonce. » Ainsi parla le lion, qui tirait fort mais qui n'entendait rien à l'art de pousser. Survint le coq, qui battit des ailes et s'écria : « Kakaraca ! vous êtes un « nigaud, maître lion. » Ce disant, il se posta derrière la lourde masse, prit son élan, et d'un simple coup d'aile précipita le roc le long de la montagne. Le lion secoua sa crinière et regagna fièrement sa caverne. L'image du coq fut inaugurée dans le temple du fort des forts. »

Nous sera-t-il permis maintenant, pour terminer cet appendice à nos contes de Noël, de remercier ceux de nos lecteurs qui ont bien voulu nous féliciter du contingent original que nous avons osé y apporter. Que des compliments nous vinssent de la ville natale et de tout le littoral du Rhône, nous nous y attendions, s'il faut l'avouer. De ces suffrages, celui qui nous a flatté le plus, c'est peut-être un regret que nous exprime le poëte J. Roumanille, d'avoir ignoré la légende de nos *Boules*, parce qu'il nous aurait, dit-il, devancé en langue romane. Qu'il sache donc qu'il est encore temps pour lui d'avoir recours au conte primitif. La mythologie populaire est une source féconde et riche en variantes ; au lieu d'ajouter à nos contes une morale superflue, nous serions tenté de la remplacer par quelques notes d'érudition, pour prouver à nos collaborateurs Xavier Marmier, Leroux de Lincy, etc., etc., que nous avons su les lire et les écouter avec profit.

Après le plaisir de lire ou d'écouter le récit d'un conte populaire, sous sa forme la plus simple et la plus naïve, vient le plaisir d'en suivre les transformations chez les divers conteurs qui l'ont adapté aux mœurs et aux localités de leur pays natal, de rapprocher ces versions ou variantes plus ou moins différenciées ; d'aller ainsi du midi au nord, de l'orient à l'occident, et de remonter quelquefois jusqu'à la source primitive ou originale, rare bonne fortune pour les adeptes de cette érudition spéciale. Ceux qui, ayant pu comme moi entendre raconter dans leur enfance, sur les bords du Rhône, l'histoire du bossu arlé-

Digitized by Google

sien, me reprocheraient d'en avoir altéré la simplicité, reconnaîtront aussi, je l'espère, que j'ai conservé ou même accusé plus fortement la physionomie et l'accent des personnages : j'avoue que je m'en fais un mérite, et je crois encore avoir été très-fidèle à la couleur locale en faisant jouer aux boules les fées et les lutins de Provence, détail dont je réclame l'invention. J'ajoute que si je n'ai pas respecté la simplicité villageoise de l'histoire, c'est que, comme c'est ici justement une de celles dont il existe de nombreuses versions ou variantes, je tenais à me l'approprier à mon tour par l'invention de nouveaux détails et la mise en scène de nouveaux personnages, ne voulant emprunter que le moins possible à la version espagnole, à la version irlandaise, à la version anglaise, à la version allemande, à la version italienne, etc., etc.; car, devrais-je surprendre quelques-uns de mes compatriotes, il faut bien leur dire que notre conte appartient à cinq ou six contrées, pour ne parler que de celles où je l'ai retrouvé. Peut-être vaut-il la peine d'indiquer les différences de deux ou trois de ces transformations. Et d'abord, en Espagne, notre bossu est appelé familièrement *Pepito el Corcovado*. Pepito est un charmant chanteur de romances, s'accompagnant de la guitare. Point n'est question de ses amours, s'il est amoureux, quoiqu'il doive l'être comme tout galant caballero, bossu ou non. La rencontre des fées a lieu dans la fameuse Sierra Morena, où il s'égare et s'endort. Il est réveillé par une danse et un chant merveilleux, dont le refrain est la répétition de ces mots : *Lunes y martes y miercoles tres* (lundi, mardi et mercredi trois). Surpris que les fées ne connaissent pas le second vers, qui complète le sens et la rime, il se laisse aller à pincer l'air sur sa guitare et à chanter lui-même :

Lunes y martes y miercoles tres
Jueves y viernes y sabado seis.

Les fées, ravies et reconnaissantes, le délivrent de sa bosse qu'elles emportent en triomphe. Le lendemain, son aventure fait du bruit et vient aux oreilles d'un autre bossu, Cirillo, son rival, qui se rend à son tour dans la forêt, y entend le même concert et veut renchérir sur Pepito, quand les fées chantent :

Lunes y martes y mercoles tres
Jueves y viernes y sabado seis.

Digitized by Google

Mais il blesse à la fois les lois de la rime et les préjugés des fées qui ne prononcent pas volontiers le saint nom du dimanche, quand il leur crie :

Y domingo siete [1].

Cirillo revient chez lui avec la bosse de Pepito surajoutée et rivée à la sienne. *Y domingo siete* est, en espagnol, un commentaire proverbial qu'on jette à la tête de celui qui parle mal à propos.

En Irlande, on croit à un lutin appelé *Knop*, qui a pour attribution malfaisante de vous affliger d'une déviation de la colonne vertébrale. A cette tradition se rattache la *légende de Knockgrafton*, qui ressemble beaucoup à la légende espagnole et dont le héros porte le sobriquet de *Lusmore*, à cause d'un petit plumet dont il décore sa toque. Lusmore s'égare comme Pepito, entend à peu près le même refrain, mais chanté en irlandais :

Dìa luan, dia Mart,

et y ajoute les mots *dia cadine*, ce qui lui mérite d'être délivré de sa gibbosité — et de recevoir des fées un bel habit neuf. Une vieille commère désire procurer les mêmes avantages à son fils, nommé Jack Madden, et le conduit au fossé de Knockgrafton, d'où, comme le second bossu espagnol, le maladroit revient avec une bosse de plus et moulu de coups.

Dans la version italienne, un détail est surtout à noter ; c'est la méthode d'amputation employée par les fées en faveur du fortuné bossu. On lui enlève sa bosse avec une scie *de beurre*, doux instrument de la chirurgie féerique, grâce auquel on pourrait se passer, soit du chloroforme, soit de ce sommeil hypnotique dont on parle beaucoup depuis quelque temps dans nos cours de clinique et nos feuilletons scientifiques.

C'est probablement dans la version irlandaise que le poëte Parnell [2], né et élevé en Irlande, puisa l'idée du fabliau-ballade

[1] Par une coïncidence grammaticale, les Irlandais, comme les Provençaux, épèlent les noms de la semaine selon la construction latine : *dies lunæ, dies Martis ;* en irlandais, *dia luan, dia Mart ;* en provençal, *dilun, dimart*, tandis que les Anglais, comme les Français, disent *monday, tuesday ; lundi, mardi.*

[2] Dans sa dernière stance, Parnell dit qu'il tenait son conte de sa vieille nourrice.

Digitized by Google

d'*Edwin of the green*, dont il a fait, comme moi de Carle d'Estel, un galant malheureux auquel il donne un rival, sir Topaz, riche et beau gentilhomme. La dame des deux rivaux se nomme Edith ; mais Parnell ne nous dit d'elle que son nom. Ce qu'il y a de très-anglais ou de très-irlandais dans la ballade, ce sont les gambades et les espiégleries un peu brutales des lutins qui suspendent le pauvre Edwin par sa bosse à une solive saillante. Heureusement pour lui, lorsque le chant du coq fait évanouir fées et lutins, il retombe de cette hauteur dangereuse, délivrée de sa bosse. La curiosité seule conduit sir Topaz au cercle enchanté, et c'est son manque de courage qui indispose les fées contre lui. Il gémit et a peur, au lieu de faire bonne contenance comme Edwin lorsqu'il se voit suspendu au plafond, « semblable à une tortue dans une boutique. » Je me suis rencontré avec Parnell en supprimant de la légende un bossu et une bosse. Les premiers vers de mon conte expliquent assez la double opposition que j'ai cherchée, et cette double opposition n'est pas la seule différence entre Parnell et moi qui me permette de croire qu'on ne m'accusera pas de l'avoir copié. Pour me résumer, cette note n'a d'autre but que de mettre en évidence, par un cent et unième exemple, l'observation de Walter Scott, ce roi des conteurs qui est en même temps le roi des archéologues de la fiction :

« On pourrait faire, dit-il, un ouvrage très-intéressant sur les origines de la fiction populaire et sur la transmission des contes semblables, de siècle en siècle et d'un pays à un autre. On y verrait la *mythologie* d'une période passer dans le *roman* du siècle d'après, et puis dans les *contes* de nourrice des âges suivants. Cette étude diminuerait beaucoup l'idée que nous nous faisons de la richesse de l'invention humaine, mais elle nous démontrerait aussi que ces fictions, quelque étranges et puériles qu'elles soient, ont pour le peuple un charme qui leur permet de circuler dans des pays assez étrangers les uns aux autres par les mœurs et le langage, pour qu'on puisse s'étonner de cette communication internationale, sans aucun moyen apparent de transmission. Ce serait m'égarer trop au delà de mes limites que de citer des exemples de cette communauté de fables pour des peuples qui ne se sont jamais rien emprunté qui valût d'ailleurs la peine d'être enseigné, si bien que la vaste propagation

Digitized by Google

des fictions populaires peut se comparer à la facilité avec laquelle les fétus de paille et le duvet sont dispersés au loin par les brises de l'air, tandis que les métaux précieux ne peuvent se transporter sans de pénibles efforts et sans embarras. »

Sir Walter Scott citait dans cette note de *la Dame du lac* les travaux érudits de M. Douce. A ce nom et au sien il aurait pu joindre ceux de sir Francis Palgrave et de W. J. Thoms, qui a publié en 1834 un curieux recueil de contes comparés, sous le titre de *Lays and legendes of various nations*. Depuis 1834, les recueils allemands des frères Grimm, les traductions anglaises de M. Dassent, une savante dissertation sur la *Mythologie comparée* de Max Muller, traduite sous les auspices de M. E. Renan [1], et divers autres ouvrages indiquent assez tout ce qu'on peut trouver d'agrément et d'instruction réelle dans cette branche d'érudition. Max Muller reproduit cette pensée de Carlyle, poétique résumé de la note de Walter Scott : « Quoique la tradition puisse n'avoir qu'une racine, elle croît comme un bananier et devient un labyrinthe d'arbres qui s'étend au loin. »

[1] Publiée à Paris chez Durand, libraire, rue des Grès. Elle a paru d'abord dans le recueil des *Oxford Essays*.

Digitized by Google

PENSÉES DIVERSES.

* Les hommes *personnels* cherchent à paraître *solennels*, et n'en sont ni plus *spirituels*, ni plus *essentiels*.

* Regarder sa table et son écurie comme un moyen de jouir de la vie matérielle, cela se comprend ; y voir un moyen d'obtenir la considération publique, c'est insensé : et pourtant !...

* Entre les hommes dont les actions méritent d'être écrites et les hommes dont les écrits méritent d'être lus, il y a la même différence et la même distance qu'entre des hommes qui ouvrent une route à travers des rochers ou jettent un pont sur des abîmes, et les hommes qui tracent sur le papier des routes et des ponts imaginaires.

* Les chercheurs de vérités sont plus rares que les vérités mêmes.

* La pourpre des triomphateurs n'est souvent que la livrée du hasard.

* Il suffit d'une légère infortune pour éteindre de grandes protestations d'amitié : c'est l'application du proverbe : « Petite pluie abat grand vent. »

* Dans la vieillesse on néglige le soin de sa personne et de sa toilette, et c'est alors que ce soin serait le plus nécessaire ; dans le mariage, plus on exige de fidélité et moins on montre la confiance et les complaisances qui la mériteraient ; dans les festins, on rapetisse les verres à mesure qu'on sert les meilleurs vins : c'est marcher de contre-sens en contre-sens.

* La peine de mort est prononcée par l'assassin avant de l'être par le juge : le premier de ces arrêts explique le second, mais la question de savoir s'il le justifie reste entière.

* La rime ne fait pas plus le poëte que l'uniforme ne fait le héros.

C. N.

Digitized by Google

ROMAN.

UN GENTLEMAN.

(1er EXTRAIT.)

CHAPITRE Ier.

« Ote-toi du chemin de M. Fletcher, paresseux, fainéant, petit... »

Vagabond, allait dire, je crois, Sally Watkins (mon ancienne bonne), mais elle se ravisa.

Nous nous retournâmes, mon père et moi, surpris de cette réticence d'épithètes peu habituelle chez Sally ; mais quand le jeune garçon ainsi apostrophé fixa un instant les yeux sur nous et nous fit place, nous revînmes de notre étonnement. Tout misérable, tout déguenillé et couvert de boue qu'il fût, le pauvre enfant ne ressemblait à rien moins qu'à un vagabond.

« Il n'est pas nécessaire que tu restes à la pluie, mon garçon, lui dit mon père ; range-toi près du mur, il y aura assez de place pour nous et pour toi. »

Ce disant, mon père poussait ma petite voiture dans la ruelle. Le jeune garçon leva sur lui un regard reconnaissant, et, avançant la main, il l'aida à me pousser.

C'était une main endurcie et brunie par le travail, quoiqu'il fût à peine de mon âge. Que n'aurais-je pas donné pour être aussi robuste et aussi grand !

« M. Phinéas ne veut-il pas entrer et se reposer près du feu? » cria Sally sur le seuil de sa porte.

Digitized by Google

Mais il m'était toujours pénible de me mouvoir ou de marcher, et j'aimais à rester à l'entrée de la ruelle pour regarder l'averse qui balayait la rue ; d'ailleurs, je désirais observer un peu plus attentivement le jeune garçon.

Il n'avait pas bougé ; il restait appuyé contre le mur, soit par fatigue, soit dans la crainte de nous déranger, faisant peu ou point attention à nous. Les yeux fixés sur le trottoir, — car nous avions déjà un trottoir dans notre petite ville de Norton-Bury, — il contemplait les petits tourbillons d'écume que formaient en tombant les gouttes de pluie.

Il avait un visage triste et sérieux pour un garçon de quatorze ans. Aujourd'hui, après plus de quarante ans, ce visage est encore présent à mon souvenir : des yeux noirs surmontés de sourcils épais, un nez comme la plupart des nez saxons, n'offrant rien de remarquable ; des lèvres bien dessinées, un menton carré, ce genre de menton qui donne un caractère de détermination à la physionomie, et sans lequel les plus beaux traits du visage laissent toujours quelque chose à désirer.

Quant à la taille, je l'ai déjà dit, le jeune garçon était grand, fortement bâti ; et moi, pauvre être chétif, je professais un culte pour tout ce qui était grand et fort. Tout en lui semblait indiquer ce qui manquait en moi ; ses membres musculeux, ses épaules larges et carrées, ses joues qui, malgré leur maigreur, accusaient la santé, tout, en un mot, jusqu'aux boucles de ses cheveux châtains.

Il était là, formant la principale figure d'un tableau que je me rappelle encore comme si c'était hier. Je vois encore la sale et étroite petite ruelle à l'extrémité de laquelle on apercevait une échappée dans les champs, les portes des maisons ouvertes d'où sortait le bourdonnement monotone de nombreux métiers à bas : j'entends encore le babil des enfants barbotant dans le ruisseau et y faisant naviguer une flotte de pelures de pommes de terre. En face, dans la grand'rue, je vois la maison du maire avec son porche, et plus loin, juste à l'endroit où les nuages commençaient à se dissiper, au-dessus d'une épaisse touffe d'arbres, la tour carrée de notre antique abbaye, l'orgueil et la gloire de Norton-Bury. Un rayon de lumière, s'échappant des nuages, l'éclaira tout à coup.

Digitized by Google

Le jeune garçon releva vivement sa tête sérieuse et triste.

« La pluie sera bientôt passée, » lui dis-je.

Mais il ne parut pas m'entendre. A quoi pensait-il donc, lui, pauvre enfant, à qui peu de personnes eussent reconnu la faculté de penser ?

Je ne crois pas que mon père eût jeté un second regard sur le jeune garçon depuis que, par un sentiment de simple justice, il l'avait engagé à partager notre abri. A dire vrai, les préoccupations ne manquaient pas au digne homme, seul fondateur d'un établissement qu'avec de faibles ressources il était parvenu à rendre florissant. Je voyais, à ses traits tendus et à l'agitation avec laquelle il poussait sa canne dans les flaques d'eau, qu'il était impatient de se retrouver dans sa tannerie.

Il tira sa grosse montre d'argent, la terreur de notre maison ; elle semblait avoir pris quelque chose du caractère de son maître : inexorable comme la justice ou la destinée, elle ne variait jamais.

« Vingt-trois minutes de perdues, grâce à cette averse ! Phinéas, mon fils, comment te ramener sain et sauf à la maison, à moins que tu ne veuilles venir avec moi à la tannerie ? »

Je secouai la tête.

Il était dur pour Abel Fletcher d'avoir pour unique enfant une créature chétive et maladive, comme je l'étais alors, à l'âge de seize ans ; une créature aussi inutile, aussi embarrassante pour lui que l'enfant qui vient de naître.

« Bien, bien, reprit-il, je dois alors trouver quelqu'un qui puisse aller avec toi à la maison. »

Car, quoique mon père m'eût fait faire une petite voiture dans laquelle je pouvais, grâce à une légère assistance, me guider moi-même et l'accompagner quelquefois dans ses promenades entre notre maison et la tannerie, ou lorsqu'il se rendait à l'assemblée des Amis, cependant il ne me permettait jamais d'aller seul.

« Holà ! Sally, cria-t-il, un de tes garçons veut-il gagner un honnête penny ? »

Sally n'était plus à la portée de la voix ; mais, à ces mots, je vis le rouge monter aux joues du jeune garçon. Il fit involon-

Digitized by Google

tairement un pas en avant. Je n'avais pas encore remarqué sa maigreur et son air affamé.

« Père!... » dis-je tout bas.

Mais ici le jeune garçon, appelant tout son courage à son aide :

« Monsieur, dit-il en ôtant son chapeau tout déchiré et en regardant mon père en face, je cherche du travail ; puis-je gagner ce penny ? »

Il parlait un assez bon anglais, différent de notre grossier dialecte du comté de G***.

Mon père l'examina attentivement.

« Comment t'appelles-tu, jeune homme ?

— John Halifax.

— D'où viens-tu ?

— Du comté de Cornouailles.

— N'as-tu pas de parents ?

— Non. »

J'aurais voulu que mon père ne le questionnât pas ainsi ; mais mon père avait probablement ses motifs, et ses motifs étaient rarement malveillants, bien que ses actes le parussent quelquefois.

« Quel âge as-tu, John Halifax ?

— Quatorze ans.

— Es-tu accoutumé à travailler ?

— Oui, monsieur.

— Quelle espèce de travail ?

— Tout ce que je puis trouver à faire. »

J'écoutais avec agitation cet interrogatoire.

« Bien ! dit mon père après un moment de silence ; tu conduiras mon fils à la maison, et je te donnerai une pièce de quatre pence. Voyons, es-tu un garçon auquel on puisse se fier ? »

Et le tenant à la distance de son bras en le regardant avec ces yeux qui étaient la terreur des fripons de Norton-Bury, Abel Fletcher faisait sonner l'argent dans les poches de son large gilet brun.

« Voyons, répéta-t-il, es-tu un garçon auquel on puisse se fier ? »

Digitized by Google

John Halifax ne répondit pas ; il ne détourna pas les yeux. Il sentit que le moment critique était venu, et rallia tout son courage pour résister à l'attaque. Il tint bon et remporta la victoire en silence.

« Voyons, répéta mon père, te donnerai-je les quatre pence à présent ?

— Non, monsieur, pas avant que je les aie gagnés. »

Retirant alors sa main, mon père glissa l'argent dans la mienne et nous quitta.

Je le suivis des yeux, marchant de son pas résolu, sans s'inquiéter de la boue ni des flaques d'eau. Avec son confortable habit de quaker, ses bas à côtes, ses guêtres de cuir, son chapeau à larges bords posé sur ses cheveux gris, et non sans une certaine dignité, Abel Fletcher paraissait justement ce qu'il était : un honnête, honorable et prospère commerçant. Je le suivais du regard, ce bon père, pour lequel j'avais peut-être plus de respect que de tendresse. Le jeune garçon de Cornouailles le regardait aussi.

Il pleuvait encore ; nous restâmes donc sous notre abri. John Halifax s'appuyait toujours à la même place, sans essayer d'engager la conversation. Une fois seulement, voyant que le courant d'air me causait un frisson, il m'enveloppa soigneusement de mon manteau.

« Vous ne paraissez pas très-fort.

— Non, » répondis-je.

Il se remit à regarder devant lui. Vis-à-vis s'élevait, comme je l'ai déjà dit, la maison du maire avec son grand perron, son porche et ses quatorze fenêtres. Une de ces fenêtres était ouverte et laissait entrevoir un groupe de petites têtes. C'étaient les enfants du maire ; je les connaissais tous de vue, mais là se bornaient nos relations ; car leur père était un homme de loi et le mien un tanneur ; ils appartenaient à l'église orthodoxe, et nous à la société des Amis. Ils nous observaient avec attention ; notre position paraissait les amuser beaucoup et leur faisait sans doute trouver la leur bien plus agréable encore. Quant à moi, peu m'importait ; mais John Halifax, le pauvre enfant, errant dans ce monde et déshérité de tout bien, je me demandais

Digitized by Google

ce qu'il devait éprouver devant cette chambre d'où s'échappaient des voix enfantines et le bruit d'un joyeux dîner.

En ce moment, une autre tête parut à la fenêtre ; c'était celle d'une petite fille un peu plus âgée que les autres enfants. Je l'avais quelquefois rencontrée avec eux ; je savais qu'elle n'était là qu'en visite. Elle nous regarda et disparut. Peu après, la porte d'entrée s'ouvrit à moitié ; il était évident qu'une violente altercation avait lieu à l'intérieur ; nous entendîmes même quelques paroles.

« Je le veux ; je vous dis que je le veux !

— Vous ne le ferez pas, miss Ursule !

— Mais je vous dis que je le veux ! »

Et ici la petite fille, forçant le passage, parut sur le seuil de la porte, un pain dans une main, un couteau dans l'autre. Elle réussit à en couper un grand morceau.

« Tenez, pauvre garçon, dit-elle en le présentant à John Halifax, vous avez l'air d'avoir faim ! Tenez, prenez vite. »

Mais la bonne la fit rentrer de force, et la porte se referma sur un cri perçant.

Ce cri fit tressaillir John Halifax ; il regarda la fenêtre des enfants, qu'on ferma aussitôt. Nous n'entendîmes plus rien. Une minute après, il traversa la rue et ramassa le morceau de pain.

Or, dans ce temps-là, le pain de froment était une chose précieuse. Le pauvre peuple n'en avait que rarement ; il vivait de seigle ou de farine grossière. John Halifax n'avait probablement pas goûté du pain de froment depuis bien des mois : il regardait ce morceau d'un air si affamé !

Cependant il se retourna vers la porte fermée et sembla changer de résolution. Il resta longtemps avant de mordre, et, quand il le fit, ce fut lentement, tranquillement, et avec un regard sérieux.

Dès que la pluie eut cessé, nous prîmes le chemin de la maison, en nous dirigeant par la grand'rue vers Abbey-Church. John guidait en silence ma petite voiture ; j'aurais voulu qu'il fût disposé à parler et à me faire encore entendre son agréable accent de Cornouailles.

« Comme vous êtes fort ! lui dis-je en soupirant, lorsque, grâce à une soudaine et habile manœuvre, il m'eut sauvé du

Digitized by Google

danger d'être renversé par le jeune M. Brithwood, de Mythe-House, qui galopait toujours sans se soucier des gens qu'il pouvait blesser ; — si grand, si fort ! répétai-je.

— Vous trouvez ? Eh bien ! tant mieux ; j'aurai besoin de ma force.

— Comment cela ?

— Pour gagner ma vie. »

Ce disant, il se redressa et marcha d'un pas plus assuré, comme s'il eût compris qu'il avait à explorer tout seul le vaste parcours du monde qui s'ouvrait devant lui.

« Qu'avez-vous fait avant ce jour ? lui demandai-je.

— Tout ce qui s'est présenté, car je n'ai jamais appris d'état.

— Voudriez-vous en apprendre un ? »

Il hésita un instant, comme s'il eût pesé ses paroles.

« Une fois, dit-il, j'ai désiré être ce que mon père était.

— Et qu'était-il ?

— Un savant et un gentleman. »

Cette réponse, à laquelle je ne m'attendais guère, ne me surprit cependant pas beaucoup. Mon père, bien que tanneur, et jaloux de sa dignité de marchand, avait néanmoins le bon sens de reconnaître tous les avantages d'une bonne naissance. Car, du moment que les lois de la nature admettent qu'à peu d'exceptions près les qualités des ancêtres peuvent être transmises à leur race, on doit en conclure que, même avec des chances égales, le fils d'un gentleman deviendra plus facilement un gentleman que le fils d'un artisan. Et quoique son père eût été un artisan, Abel Fletcher n'oublia jamais, je crois, que nous étions de bonne souche, et qu'il lui avait plu de me donner, à moi, son fils unique, le prénom d'un de nos ancêtres assez connu, Phinéas Fletcher, l'auteur de *l'Ile de pourpre* [1].

Il me paraissait donc bien naturel de penser qu'un garçon comme John Halifax, dont le langage révélait une éducation supérieure à sa condition apparente, appartînt à la classe élevée

[1] Le poëte Phinéas Fletcher, disciple de Spenser, vivait sous Jacques Ier. Son poëme appartient au genre allégorique. La religion et la métaphysique y donnent la main à la science. Fletcher personnifie successivement les organes des sens et les facultés intellectuelles. (*Note du Directeur.*)

Digitized by Google

plutôt qu'à la classe plébéienne, et je ne doutais pas que mon père ne fût du même avis.

« Dans ce cas, repris-je, vous n'aimeriez peut-être pas à embrasser un état?

— Si fait; je le voudrais. Qu'est-ce que cela me ferait, après tout? mon père était gentleman.

— Et votre mère? »

Il se détourna tout à coup, les joues empourprées, les lèvres tremblantes.

« Elle est morte. Je n'aime pas à entendre les étrangers parler d'elle. »

Je lui demandai pardon. Il était évident qu'il l'avait aimée et pleurée, mais que, par la force des circonstances, la sensibilité spontanée de l'adolescent avait fait place à la fermeté de l'homme qui craint de révéler ou de trahir ce qu'il a aimé et pleuré. Après un moment de silence, je me hasardai à dire que j'aurais voulu que nous ne fussions pas étrangers l'un à l'autre.

« Vraiment, vous le voudriez? »

Et le sourire moitié étonné, moitié reconnaissant du jeune garçon alla droit à mon cœur.

« Vous avez beaucoup parcouru le pays? repris-je.

— Oui, beaucoup, pendant ces trois dernières années. Je me suis occupé comme je l'ai pu, donnant un coup de main par-ci, par-là, tantôt à la récolte du houblon ou des pommes de terre, tantôt à la moisson; mais cet été j'ai eu le typhus et je n'ai pas pu travailler.

— Et qu'avez-vous fait alors?

— Je suis resté couché dans une grange jusqu'à ce que je fusse rétabli. Je suis tout à fait remis à présent; n'ayez pas peur. »

Avoir peur! non, en vérité, l'idée ne m'en est pas même venue.

Nous eûmes bientôt mis toute réserve de côté. Il guida ma petite voiture avec toutes les attentions d'une bonté naturelle. Nous étions sortis de la ville et nous suivions la promenade de l'abbaye ombragée d'arbres touffus à travers lesquels les rayons du soleil se faisaient jour par intervalles. Il s'arrêta

Digitized by Google

our ramasser une grande feuille de marronnier en forme l'éventail.

« C'est une bien belle feuille, n'est-ce pas? dit-il en me la donnant; seulement elle nous montre que l'automne est arrivé.

— Et comment vivrez-vous cet hiver, quand vous ne trouverez plus de travail dans les champs?

— Je ne sais pas. »

Sa physionomie s'altéra; l'expression de misère et de fatigue, qui s'était dissipée tandis qu'il me parlait, reparut plus pénible que jamais. Je me reprochai ce moment d'oubli; je m'étais laissé entraîner par le charme de sa conversation.

« Ah! m'écriai-je, quand nous eûmes quitté l'ombrage des arbres de l'abbaye et traversé la rue, nous voici à la maison. »

Nous étions arrivés au pied du grand perron orné d'une massive balustrade qui conduisait à la belle demeure de mon père. Le pauvre orphelin y jeta un rapide coup d'œil.

« C'est là votre maison? En ce cas, bonjour, ou plutôt adieu! »

Je tressaillis; cet *adieu* m'affligea. La figure de ce jeune garçon était venue traverser ma frêle existence comme un soudain rayon de soleil, comme un reflet de la joyeuse adolescence, de la force qui n'étaient pas, qui ne pouvaient jamais être mon partage! En m'en séparant, il me semblait retomber dans l'obscurité.

« Non, pas encore adieu, » dis-je en essayant péniblement de sortir de ma petite voiture et de monter les degrés du perron.

John Halifax vint à mon aide.

« Si vous me permettiez de vous porter? dit-il, je le pourrais très-bien, et... et... ce serait si amusant pour tous les deux. »

Il essayait de tourner la chose en plaisanterie, de crainte de me blesser; mais le son de sa voix était aussi tendre que celui d'une femme, — plus tendre, en vérité, que celui des femmes que j'avais rencontrées jusqu'alors. — Je passai donc mes bras autour de son cou; il me souleva doucement et me déposa devant la porte; puis, avec un autre adieu, il se disposait à me quitter.

Je ne pus résister à l'élan de mon cœur. Je ne me rappelle

Digitized by Google

pas ce que je lui dis, mais mes paroles le ramenèrent à me côtés.

« Y a-t-il encore quelque chose que je puisse faire pour vous monsieur?

— Ne m'appelez pas monsieur; je ne suis qu'un jeune garçon comme vous. J'ai besoin de vous; ne vous en allez pas encore Ah! voici mon père. »

John Halifax se mit de côté et porta respectueusement l main à son chapeau lorsque le vieillard passa devant lui.

« Ah! te voilà, mon garçon? As-tu pris soin de mon fils? T'a t-il donné les quatre pence? »

Nous n'avions ni l'un ni l'autre pensé à l'argent.

Mon père se prit à rire; il appela John Halifax un honnêt garçon, et fouilla dans sa poche pour y chercher une autre pièc d'argent. Je me hasardai à lui murmurer quelque chose tou bas à l'oreille, mais je ne reçus point de réponse. Pendant c temps John Halifax s'éloignait pour la troisième fois.

« Attends, mon garçon, — j'ai oublié ton nom. — Voici t pièce de quatre pence et un shilling par-dessus le marché parce que tu as été bon pour mon fils.

— Je vous remercie; mais je ne désire pas être payé pou avoir été bon. »

Il prit la pièce de quatre pence et rendit le shilling à mo père.

« Hum! fit le vieillard étonné; tu es un singulier garçon mais je n'ai pas le temps de causer avec toi. Viens dîner, Phi néas. Mais, reprit-il, en se retournant vers John Halifax, comm frappé d'une pensée soudaine, as-tu faim?

— Faim? oh oui! bien faim! »

Et la nature reprenant enfin ses droits, de grosses larmes vin rent aux yeux du pauvre enfant.

« Miséricorde! entre donc; viens dîner; mais premièrement,- et mon inexorable père lui mettait la main sur l'épaule, — t es un honorable garçon, tes parents étaient honorables?

— Oui, répondit John, presque avec indignation.

— Tu travailles pour gagner ta vie?

— Oui, toutes les fois que je puis trouver de l'ouvrage.

Digitized by Google

— Tu n'as jamais été en prison ?

— Non ! s'écria le jeune homme d'un air fâché. Je n'ai pas besoin de votre dîner, monsieur. Je l'aurais accepté parce que votre fils m'en a prié, parce qu'il a été bon pour moi et que je l'aimais, lui. Mais maintenant je ferai mieux de m'en aller. Bonjour, monsieur. »

Il y a un passage dans un ancien livre, — le plus pathétique des livres, même dans ses récits de l'histoire humaine, — qui dit :

« Et il arriva que quand David eut achevé de parler à Saül, « l'âme de Jonathas fut liée à l'âme de David, tellement que « Jonathas l'aima comme son âme. »

Et moi, plus pauvre, plus infortuné que Jonathas, j'avais ce jour-là trouvé mon David.

Je le saisis par la main et je ne voulus pas le laisser partir.

« Voyons, jeunes gens, entrez, et ne faites pas tant d'embarras, » dit sèchement Abel Fletcher en s'éloignant.

Et tenant toujours mon David par la main, je le fis entrer dans la maison de mon père.

CHAPITRE II.

Le dîner était fini. Nous prenions ce repas dans la grande salle parquetée en chêne où des rangées de chaises roides à hauts dossiers semblaient se regarder les unes les autres à distance. Une table, un buffet et une pendule complétaient seuls l'ameublement de cette pièce.

Je n'osai pas faire venir le pauvre jeune garçon dans le domaine spécial de mon père, mais dès que celui-ci fut retourné à la tannerie, j'envoyai chercher John.

Jaël l'amena ; Jaël, la seule femme qui approchât jamais de nos personnes, et dont le sexe n'était guère justifié par sa douceur et sa tendresse, si ce n'est toutefois quand j'étais très-malade.

Evidemment, il y avait eu quelque orage à la cuisine.

« Phinéas, ce jeune garçon a eu son dîner, dit Jaël ; vous n'allez pas le garder longtemps ? Je ne veux pas que vous vous fatiguiez avec ce mendiant. »

Digitized by Google

Ce mendiant ! Cette idée me parut si burlesque que je ne pus m'empêcher de sourire en le regardant. Il s'était lavé le visage et avait peigné les boucles de ses beaux cheveux; ses habits, quoique usés jusqu'à la corde, n'étaient nullement sales, et sa peau brune avait une fraîcheur qui prouvait qu'il prenait plaisir à ce que la plupart des pauvres ont en horreur : l'usage fréquent de l'eau. A tout prendre, et maintenant que ses traits n'étaient plus altérés par la souffrance et la faim, on pouvait dire, sans exagération, que le jeune garçon avait bonne mine. Un mendiant ! J'espérais qu'il ne l'avait pas entendu, mais je me trompais.

« Madame, dit-il en s'inclinant avec un sourire de bonne humeur, je dirais même avec un petit air de malice, vous êtes dans l'erreur; je n'ai jamais mendié. Je suis une personne indépendante; ma propriété consiste en ma tête et en ces deux bras que voilà : c'est assez, j'espère, pour réaliser un jour un gros capital. »

Je me mis à rire. Jaël se retira toute mortifiée. John Halifax s'approcha de mon fauteuil, et, changeant de ton, il me demanda comment je me trouvais et s'il ne pouvait rien faire pour moi avant son départ.

« Ne vous en allez pas; du moins pas avant que mon père ne revienne à la maison. »

J'avais ruminé plusieurs projets qui tous avaient le même but, à savoir, de garder auprès de moi ce jeune homme dont la société et les soins me semblaient à moi, pauvre être sans sœur sans frère, sans ami, la seule chose qui pût apporter quelque intérêt dans ma triste existence, ou du moins me la faire traîner moins péniblement. Dire que j'étais mû par la pitié ou la charité, ce serait mentir; c'était l'égoïsme tout simplement, si l'on peut appeler égoïsme ce sympathique instinct qui nous porte à nous attacher sans examen à ce qui nous paraît fort et bon. C'est là, je crois, le secret de tous les attachements spontanés, provenant de l'instinct plutôt que de la raison. Je n'essayerai pas de définir le mien; je ne sais pas pourquoi « l'âme de Jonathas fut liée à celle de David. » Je sais seulement qu'il en fut ainsi, et que le premier jour que je vis John Halifax, moi, Phinéas Fletcher, je l'aimai comme un second moi-même.

Digitized by Google

Le sérieux et l'insistance que je mettais à le retenir parurent toucher le pauvre orphelin.

« Merci, dit-il en s'appuyant contre la cheminée et en passant la main sur ses yeux ; vous êtes bien bon ; je resterai encore une heure ou à peu près, si vous le désirez.

– Eh bien ! venez vous asseoir ici et causons ensemble. »

Je ne me rappelle pas aujourd'hui tous les détails de cette conversation ; je sais seulement qu'elle roula sur les sujets que les jeunes garçons affectionnent particulièrement, tels que les voyages et les aventures. Quant à John, il était entièrement étranger au seul monde où j'eusse vécu..., le monde des livres.

« Savez-vous lire ? me demanda-t-il tout à coup.

— Mais je pense que oui. »

Et je ne pus m'empêcher de sourire, car j'étais assez fier de mon érudition.

« Et écrire ?

— Oui, certainement. »

Il parut réfléchir une minute ; puis il reprit à voix basse :

« Je ne sais pas écrire et j'ignore quand il me sera possible de l'apprendre. Voudriez-vous bien écrire quelque chose pour moi dans un livre ?

— Très-volontiers. »

Il tira de sa poche un petit étui en cuir, sous lequel était une seconde enveloppe de soie noire contenant un volume. Il le tint de manière que je pusse en voir les pages. C'était un Nouveau Testament grec.

« Voyez, » dit-il, en me montrant la première page blanche. et je lus :

« Ce livre appartient à Guy Halifax... Guy Halifax, gentle-« man, marié à Muriel Joyce, fille majeure, le 17 mai de l'an « de grâce 1779.

« John Halifax, leur fils, né le 18 juin 1780. »

Et plus bas, une main de femme, faible et illettrée, avait ajouté :

« Guy Halifax, mort le 4 janvier 1781. »

« Que dois-je écrire, John ? demandai-je après un moment de silence.

Digitized by Google

— Je m'en vais vous le dire ; vous chercherai-je une plume?

Il appuya sa main gauche sur mon épaule, mais sa droit n'abandonna pas le précieux volume.

« Ecrivez :

« Muriel Halifax, morte le 1er janvier 1791. »

« C'est tout?

— C'est tout. »

Il regarda un instant ce que je venais d'écrire, le fit séche soigneusement devant le feu, replaça le livre dans ses deu étuis et le mit dans sa poche sans prononcer d'autres parole que : « Je vous remercie, » et, de mon côté, je ne lui fis pas d question.

C'est là tout ce que j'appris sur la parenté du jeune homme, e je ne crois pas qu'il en sût lui-même davantage. La chronique d sa famille ne remontait pas plus haut que sa venue au monde — nul antécédent romanesque ; — origine inconnue ; — arbr généalogique commençant et finissant avec son nom : Joh Halifax.

Jaël entrait et sortait sous divers prétextes en nous examinan d'un œil soupçonneux, surtout quand elle m'entendait rire, fai rare et remarquable, car la gaieté n'était pas à l'ordre du jou dans notre maison ; j'y étais d'ailleurs peu enclin par nature mais ce jeune garçon possédait, en dépit du sort contraire, u fonds d'énergie, de bonne humeur et d'originalité qui réagissai sur moi comme une douce influence. Il me communiquai quelque chose que je ne possédais pas, quelque chose d'entière ment inconnu jusqu'alors. Je ne pouvais regarder le mouve ment animé de ses yeux, les plis gracieux de sa bouche et l sourire fin qui effleurait sa physionomie sans sentir mon cœu réjoui et consolé. Il me semblait revenir à la lumière aprè avoir été longtemps enfermé dans une chambre ténébreuse.

Mais tout cela n'entrait pas dans la manière de voir de Jaël

« Phinéas, dit-elle en se plantant devant moi, à l'autre bou de la table, il fait beau temps, le soleil brille ; tu devrais sortir

— Je suis déjà sorti ; merci, Jaël. »

Et John et moi nous continuâmes à causer.

« Phinéas, trop rire n'est pas bon pour toi, et il est temps que ce garçon aille à ses affaires.

Digitized by Google

— Bah ! laissez-nous, Jaël.

— Non, elle a raison, dit John en se levant ; et toute la gaieté
u jeune garçon fit aussitôt place sur sa physionomie à cette
xpression de gravité précoce due sans doute à une rude expé-
ence de la vie. J'ai eu une heureuse journée, continua-t-il, je
ous en remercie de tout mon cœur, et maintenant je pars. »

Mais je ne pouvais me résoudre à le laisser partir, — du moins
ant le retour de mon père. Le plan que je me proposais de
i soumettre s'était de plus en plus emparé de mon esprit.
rement, mon père ne me refuserait pas, moi, son fils unique,
firme et maladif, déjà privé des jouissances les plus ordinaires
e la vie.

« Pourquoi voulez-vous vous en aller ? dis-je à John ; vous
avez pas d'ouvrage..

— Non, je n'en ai pas ; je voudrais en avoir, et j'espère bien
n trouver.

— Et comment ?

— En acceptant tout ce qui se présentera ; c'est le seul moyen
e réussir. Je n'ai encore jamais mendié, ni manqué de pain,
uoique j'aie eu quelquefois assez faim. Quant aux habits,
jouta-t-il en jetant un regard chagrin sur ses vêtements usés,
travers lesquels les membres vigoureux du jeune garçon en
leine croissance menaçaient ici et là de se faire jour, *elle* se-
ait, je crains, bien fâchée ; elle me tenait toujours si propre ! »

A la manière dont il prononça ce *elle*, je compris qu'il vou-
ait parler de sa mère, et ici, au moins, l'orphelin avait un
vantage sur moi. Hélas ! je n'avais jamais connu la mienne.

« Allons, lui dis-je, bien décidé à n'accepter aucun refus et
ne craindre aucune rebuffade de mon père, courage ! on ne
ait pas ce qui peut arriver.

— Oh ! je n'ai pas peur, » dit-il en relevant sa tête bouclée.

Il s'approcha de la fenêtre et regarda le ciel bleu avec ce sou-
ire calme, franc et honnête, qui semble tenir tête au sort et
ramener la bonne humeur sur le visage le plus maussade.

« John, savez-vous que vous ressemblez extrêmement à un
de mes héros favoris, Dick Whittington. Avez-vous jamais en-
tendu parler de lui ?

— Non, jamais.

Digitized by Google

— Allons dans le jardin (car je venais d'entrevoir une aut apparition de Jaël sur le seuil de la porte, et je ne voulais p impatienter ma pauvre vieille bonne; d'ailleurs, contraireme à John Halifax, je n'étais rien moins que brave). Venez, vo entendrez tout à l'heure le carillon des cloches de l'abbay elles me rappellent celles de la légende[1]; nous nous assiéro sur l'herbe, et je vous raconterai l'histoire véritable et sing lière de Richard Whittington. »

Et je me levai en cherchant du regard mes béquilles. Jo me les mit dans la main d'un air grave et compatissant.

« Vous n'avez pas besoin de ces machines-là, vous, lui d je en m'efforçant de rire, car je n'y avais pas toujours été coutumé, et j'en ressentais souvent une certaine honte.

— J'espère que vous n'en aurez pas toujours besoin.

— Peut-être que non, le docteur Jessop n'en est pas sûr. M n'importe, je ne vivrai probablement pas longtemps. » cette pensée était, que Dieu me le pardonne! ma dernière et plus grande consolation.

John me regarda avec l'air d'une émotion compatissan mais il ne dit pas un mot. Je passai devant lui et il me sui le long du corridor qui conduisait à la porte du jardin : arr là, je m'arrêtai épuisé. John Halifax mit doucement sa m sur mon épaule.

« Je crois que je pourrais très-bien vous porter, si cela vous fait rien. J'en suis sûr, car une fois j'ai porté un sac farine. »

A ces mots j'éclatai de rire, c'était peut-être ce qu'il voula je consentis à prendre la place du sac de farine, et il me po le long de l'allée du jardin. Nous étions tous deux fort gais, quoique je fusse son aîné, je me sentais presque comme enfant auprès de lui.

« Portez-moi, je vous prie, sous ce berceau de clématites,

[1] La légende de Whittington raconte que lorsque le futur maire de Lo dres partit, pauvre enfant, pour son premier voyage, les cloches de Bow chantèrent :

Tu pars, Whittington, *din, ding, don*,
Tu seras maire de London!...

Digitized by Google

is-je ; il donne sur l'Avon. Et maintenant, comment trouvez-ous notre jardin ? »

Il ne prit point un air extasié, comme je m'y attendais presque, mais il regarda attentivement autour de lui, tandis qu'une xpression de tranquille satisfaction se répandait sur ses traits. C'était, en effet, un lieu charmant que notre jardin, avec sa aîche pelouse entourée de bordures. Plus loin, une haie le éparait du jardin potager et du verger, l'orgueil de mon bon ère. Autrefois, quand j'étais trop faible pour marcher, je me aînais avec délices sur le tapis de mousse et de gazon émaillé e marguerites ; les plus petites plantes m'étaient familières. ne large allée, la rivière, une haie d'ifs et un mur élevé, semaient mettre de tous côtés une barrière infranchissable entre monde extérieur et ce paisible séjour.

« Y a-t-il longtemps que vous demeurez ici? me demanda ohn.

— Depuis ma naissance.

— Ah ! c'est un lieu charmant, répéta-t-il presque tristement ; tte pelouse est bien unie ; elle doit avoir au moins un demi-pent. Je la mesurerais volontiers, seulement je suis un peu tigué.

— Comment ! et vous avez voulu me porter ?

— Oh ! cela n'est rien. J'ai souvent marché plus longtemps 'aujourd'hui, cependant j'avais fait une bonne traite à travers pays, ce matin.

— D'où êtes-vous donc venu ?

— Du pied de ces collines que vous voyez là-bas. J'ai oublié omment on les appelle. J'en ai vu de plus élevées, mais celles-sont encore assez escarpées et surtout assez froides, quand n y garde les moutons. A une certaine distance, elles font un ffet agréable. Vous avez d'ici une bien belle vue. »

Bien belle, en vérité ; je l'avais toujours trouvée ainsi, mais ujourd'hui que j'avais quelqu'un à qui le dire, je le sentais ien davantage ! Laissez moi vous décrire ce premier et unique aysage, ce frais et riant tableau des jours de mon adolescence.

A l'extrémité du berceau de verdure, le mur qui nous séparait de la rivière avait été, sur la demande que j'en avais faite à non père, taillé de manière à former un siége dans le genre de

Digitized by Google

celui de la reine Marie, à Stirling, dont j'avais lu la descriptio dans mes livres. De là on pouvait voir une vaste étendue d pays. A nos pieds coulait l'Avon, l'Avon de Shakspeare, au cou lent et paisible, mais se transformant quelquefois, comme no l'avions appris à nos dépens à Norton-Bury, en un torrent r pide et écumeux. Dans ce moment il coulait tranquille, contentant de faire tourner la roue d'un moulin voisin do j'aimais à entendre l'incessant et monotone tic tac.

Sur la rive opposée, se déroulait le tapis d'une immen prairie appelée le Ham, où pâturaient des bestiaux de tout espèces. Au delà, une autre rivière formait un demi-cerc autour de cette verdoyante plaine; mais le courant était si b qu'on ne pouvait le voir de l'endroit où nous étions assi L'œil pouvait seulement en suivre le cours à l'aide des petit voiles blanches qui paraissaient et disparaissaient tour à to derrière des massifs d'arbres. Ces voiles attirèrent l'attention John.

« Ce ne sont pas des bateaux assurément? dit-il. Y a-t-il l'eau là-bas?

— Certainement, sans cela vous ne verriez pas de voile C'est la Saverne, bien qu'à cette distance vous ne puissiez p la distinguer; elle est même assez profonde, comme vous pouv en juger par les bateaux qui y naviguent. Vous le croiriez peine en la regardant d'ici; mais elle s'élargit de plus en plu et devient une majestueuse rivière avant d'arriver à King Road et de former le canal de Bristol.

— Oh! j'ai vu cela, s'écria John d'un air joyeux. J'ai beaucoup la Saverne. »

Et il resta longtemps immobile à la regarder. J'observai alo pour la première fois dans ses yeux une expression pensi qui les faisait briller d'une beauté presque divine.

Tout à coup les cloches de l'abbaye se firent entendre. l jeune homme tressaillit.

« Qu'est-ce que cela?

— Din, ding, don, Whittington, maire de London! » répo dis-je en chantant sur le ton des cloches; mais cette histoi me parut tout à coup si ordinaire, le titre de maire si peu dign d'ambition, que je ne fus pas fâché d'avoir oublié de la racon

Digitized by Google

ter à John. Je me contentai de lui montrer la tour de la vieille abbaye qui s'élevait près de là.

« Ce jardin a probablement appartenu autrefois à l'abbaye, repris-je, notre verger est si beau ! Les moines pourraient bien l'avoir planté ; les moines aimaient les bons fruits.

— Vraiment? » dit John d'un air qui prouvait évidemment qu'il ne saisissait pas très-bien le sens de mes paroles.

Craignant qu'il ne se figurât que je voulusse faire parade de mon savoir, j'ajoutai :

« Les moines étaient des religieux, vous savez, John ; des hommes excellents, mais un peu paresseux.

— Oh ! je comprends. Pensez-vous qu'ils aient planté cette haie d'ifs? »

Et il alla l'examiner.

Or, notre haie d'ifs était célèbre ; elle n'avait pas sa pareille dans tout le pays. Elle avait bien quinze pieds de hauteur sur autant d'épaisseur. Les siècles et les soins de l'homme en avaient fait une barrière compacte d'un vert sombre, aussi solide, aussi impénétrable qu'un mur. John la toucha et retoucha, regarda à travers chaque interstice, s'appuya de toute sa force contre les branches entrelacées, mais elles résistèrent à tous ses efforts.

Il me rejoignit enfin avec un visage plus animé.

« Que faisiez-vous là? lui demandai-je. Aviez-vous envie de passer à travers la haie?

— Je voulais seulement voir si cela était possible. »

Je secouai la tête.

« Que feriez-vous, John, si vous étiez enfermé ici, et que vous eussiez à passer par-dessus la haie? Vous ne pourriez pas la franchir.

— Je le sais, et je ne perdrais pas par conséquent mon temps à l'essayer.

— Y renonceriez-vous donc? »

Il sourit, mais d'un air qui indiquait qu'il ne perdrait pas si vite courage.

« Je vais vous dire ce que je ferais. Je commencerais par rompre une à une les branches de la haie jusqu'à ce que je me fusse pratiqué une issue, puis je sortirais sain et sauf de l'autre côté.

Digitized by Google

— C'est bien, mon garçon ; mais je préférerais, si cela t'était égal, que tu ne fisses pas cette expérience sur ma haie. »

C'était mon père, qui se trouvait derrière nous sans que nous nous fussions aperçus de son arrivée.

Nous étions tous deux un peu confus, bien que le digne homme n'eût point l'air mécontent.

« Est-ce ainsi que tu t'y prends en général pour surmonter une difficulté, mon ami? Quel est ton nom? »

Je me chargeai de la réponse; car, à la vue d'Abel Fletcher, John semblait avoir perdu tout à coup sa joyeuse animation.

Mon père s'assit auprès de moi, repoussa une branche de clématite qui l'embarrassait, mais, voyant qu'elle s'obstinait à chatouiller sa tête chauve, il la brisa et la jeta dans la rivière ; puis, s'appuyant des deux mains sur sa canne, il se mit à examiner John Halifax de la tête aux pieds.

« Ne m'as-tu pas dit que tu cherchais de l'ouvrage? Cela m'en a bien l'air. »

Le regard qu'il jeta sur les vêtements de John fit monter le rouge aux joues du pauvre enfant.

« Oh ! tu n'as pas besoin d'en être honteux. De plus grands hommes que toi ont été déguenillés. As-tu de l'argent?

— J'ai la pièce de quatre pence que vous m'avez donnée ou plutôt que j'ai gagnée. Je ne prends jamais l'argent que je n'ai pas gagné, dit le jeune garçon en mettant les deux mains dans ses deux poches vides.

— N'aie pas peur ; je n'ai pas l'intention de te rien donner excepté toutefois... Voudrais-tu de l'ouvrage?

— Ah ! monsieur !

— Ah ! mon père ! »

Il me serait difficile de dire laquelle de ces deux exclamations exprimait le plus de reconnaissance.

Abel Fletcher parut surpris, mais nullement mécontent. Il remit son chapeau à larges bords, l'enfonça sur ses yeux et se mit à réfléchir un moment en faisant des ronds avec le bout de sa canne sur le sable de l'allée. La rumeur publique disait, et Jaël elle-même me l'avait jeté à la tête dans un moment d'emportement, que le riche quaker était venu lui-même à Norton-Bury sans un shilling dans sa poche.

Digitized by Google

« Eh bien, quelle espèce d'ouvrage sais-tu faire, jeune
omme?

— N'importe quoi, répondit vivement John.

— N'importe quoi ne veut rien dire, dit sèchement mon père.
'as-tu fait toute l'année? Mais rappelle-toi... la vérité! »

Les yeux de John étincelèrent, mais le regard que je lui jetai
mbla le calmer. Il reprit respectueusement :

« J'ai passé tout le printemps chez un fermier, conduisant
s chevaux de la charrue et éclaircissant des plants de navets;
is je suis allé sur les collines pour y garder des moutons. Au
ois de juin, j'ai essayé de faner, mais j'ai attrapé une fièvre...
! n'ayez pas peur, monsieur, je suis rétabli depuis plus de six
maines; sans cela je ne serais pas près de votre fils. Puis...

— C'est bien, mon garçon, je suis satisfait.

— Merci, monsieur.

— Tu n'as pas besoin de m'appeler monsieur; ce titre est
surde. Je m'appelle Abel Fletcher. »

Car mon père observait scrupuleusement la phraséologie pu-
aine des quakers, quoiqu'il ne fût qu'un membre assez peu
lé de la Société des Amis, et qu'il se fût marié hors de sa
cte. Il y avait, je crois, plus d'orgueil que d'humilité dans sa
anière de rappeler son nom.

« Très-bien; je m'en souviendrai, répondit le jeune garçon
réprimant un léger sourire. Et maintenant, Abel Fletcher,
accepterai avec reconnaissance l'ouvrage qu'il vous plaira de
e donner.

— Nous allons voir cela. »

Je levai sur mon père un regard plein de reconnaissance et
espoir, mais ses premières paroles modifièrent considérable-
ent mon plaisir.

« Phinéas, me dit-il, un de mes ouvriers à la tannerie s'est
rôlé aujourd'hui; il a quitté un honnête métier pour devenir
n coupe-gorge à gages. Si je pouvais trouver un garçon trop
eune pour ne pas être attrapé dans chaque cabaret par cet
omme de sang, le sergent recruteur? Penses-tu que ce jeune
arçon soit capable de prendre la place?...

La place de qui, mon père?

— De Bill Watkins. »

Digitized by Google

Je restai confondu. J'avais vu quelquefois ledit Bill Watkins dont l'emploi consistait à aller chercher les peaux que mon père achetait des fermiers voisins. Je me rappelais Bill et sa charrette d'où pendillaient les dépouilles sanglantes des animaux morts tandis que Bill, les habits sales, les mains plus sales encore et la pipe à la bouche, trônait lui-même sur l'avant-train de la charrette. Or, il m'était très-désagréable de me représenter John Halifax dans la même position.

« Mais, mon père ! » hasardai-je.

Il comprit mon regard. Hélas ! il savait trop bien que je détestais la tannerie et tout ce qui en dépendait.

« Tu es un fou, dit-il, et le jeune garçon un autre ; qu'il s'en aille à ses affaires.

— Mais, mon père..., n'y a-t-il rien d'autre ?...

— Je n'ai rien d'autre, et, si je l'avais, je ne le lui donnerais pas. Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger.

— Je veux travailler, dit brusquement John qui nous avait écoutés sans bien nous comprendre ; n'importe à quoi, pourvu que ce soit à un travail honnête. »

Abel Fletcher se radoucit. Il me tourna le dos, — mais cela m'était indifférent, — et s'adressant à John Halifax :

« Sais-tu conduire une voiture ?

— Oui. »

Et les yeux de John brillèrent de joie.

« Bah ! c'est seulement une charrette ; la charrette des peaux. Ne sais-tu rien du métier de tanneur ?

— Non, mais je puis l'apprendre.

— Hé ! pas si vite. Cependant vite vaut encore mieux que lentement. En attendant, tu peux conduire la charrette.

— Merci, mons... Abel Fletcher, veux-je dire ; je ferai mon devoir aussi bien que je le pourrai.

— Et rappelle-toi que je ne veux pas qu'on s'arrête en chemin ; — point de cabaret pour y trouver le maudit shilling du roi au fond du verre, comme le pauvre Bill, et pour avoir ensuite ta mère sur mes talons, pleurant et tempêtant. — Tu as encore la tienne, hein ? Tant mieux ; toutes les femmes sont plus ou moins folles, surtout les mères.

— Monsieur !... »

Digitized by Google

Et le visage du pauvre enfant devint pourpre; la voix lui manqua; ce fut avec difficulté qu'il surmonta ses larmes. Cet empire sur lui-même était peut-être plus émouvant que les larmes; du moins il toucha mon père.

Après quelques minutes de silence, pendant lesquelles sa cousine avait creusé une petite fosse au milieu de l'allée et y avait enseveli un petit caillou, Abel Fletcher reprit d'un ton plus amical :

« Eh bien, je te prends à mon service, quoiqu'il ne m'arrive pas souvent de prendre un jeune homme sans un certificat de bonne conduite. Je suppose que tu n'en as point?

— Non, » répondit John, tandis que son regard franc et ouvert démentait pour ainsi dire sa réponse : son visage honnête était, du moins à mon avis, son meilleur certificat.

« C'est donc arrangé, » dit mon père, concluant l'affaire plus promptement que son caractère prudent ne le portait d'ordinaire à le faire, même lorsqu'il s'agissait de bagatelles en apparence.

Je dis *en apparence*. Que nous sommes aveugles quand nous parlons de bagatelles!

Il se leva, et, soit qu'il cédât à un mouvement de bonté, soit qu'il voulût montrer que le marché était conclu, il prit la main du jeune garçon et y glissa un shilling.

« Pourquoi cet argent? dit John.

— Pour montrer que je t'engage comme mon serviteur.

— Votre serviteur! répéta John vivement et avec une certaine fierté. Oh! oui, je comprends. C'est bon, j'essayerai de vous bien servir. »

Mon père ne remarqua pas le sourire mâle et indépendant de John. Il était trop occupé à calculer combien il faudrait encore de shillings pour faire le juste équivalent des services d'un garçon beaucoup plus jeune que Bill Watkins. Après quelque réflexion, il fixa la somme; j'oublie combien, mais, à coup sûr, elle n'était pas considérable, car dans ces temps de guerre l'argent était rare, puis mon digne père partageait l'opinion alors générale que l'abondance ne valait rien pour les classes ouvrières, et qu'il fallait les tenir à leur place.

La question des gages à laquelle John Halifax n'avait pas

Digitized by Google

pris part étant terminée, mon père nous quitta; mais revenant sur ses pas :

« Tu m'as dit que tu n'avais pas d'argent; voilà une semaine d'avance; mon fils est témoin que je te la paye. Je te donnerai un shilling de moins chaque semaine jusqu'à ce que nous soyons en règle.

— Très-bien, monsieur, je vous remercie, » dit John en ôtant son chapeau.

Abel Fletcher toucha presque involontairement le sien et s'éloigna, nous laissant l'entière jouissance du jardin.

Je ne me jetai pas « au cou de mon David, » comme le prince d'Israël auquel je me suis comparé, et auquel je ne ressemblais, hélas ! que par mon affection, mais j'étreignis sa main pour la première fois. — Il était debout, pensif devant moi, et je murmurai :

« Je suis content.

— Et moi aussi, » dit-il tout bas; puis, reprenant toute sa gaieté, il jeta en l'air son chapeau en criant :

« Hourrah ! »

Et moi, avec ma pauvre voix, faible et tremblante, je répétai :

« Hourrah ! »

(*La suite en février.*)

Digitized by Google

LES AVENTURES DE SIR AMYAS.

(6e EXTRAIT [1].)

DEUXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

CHAPITRE Ier.

L'Inquisition.

Ce chapitre-ci sera triste; mais l'auteur le fera aussi court que possible. Il est indispensable d'ailleurs pour mettre le lecteur à même de juger par lui-même à quelle sorte d'ennemis les Anglais avaient affaire dans ces temps de guerre.

Trois semaines se sont écoulées depuis cette nuit malheureuse où Frank est resté prisonnier des Espagnols, et le lieu de la scène est transporté à Carthagène, dans les prisons de l'Inquisition. Nous sommes dans un long corridor noir, bordé de cachots dans toute sa longueur. La porte de l'un de ces cachots est ouverte. Entrons. Deux hommes enveloppés de manteaux sont assis au pied d'un grabat où gît un prisonnier. De ces deux hommes, l'un nous est connu : c'est Eustache Leigh. L'autre est un familier du saint-office. Il tient à la main une lampe, dont la lumière tombe sur le visage du prisonnier endormi. Ce front haut et blanc, ces traits pâles et délicats, nous les connaissons aussi, ce sont ceux de Frank. Arraché à demi-mort à la furie des nègres, il avait été réservé pour la cruauté plus raffinée d'hommes civilisés et de chrétiens. Ce matin même, il a

[1] Voir la livraison de décembre 1859.

Digitized by Google

été soumis à la question, et maintenant Eustache, qui l'a tra
et livré, vient pour essayer sur lui l'effet de son éloquence.
vient pour argumenter contre lui, et, par la persuasion ou
menace, le déterminer à abjurer. Il espère profiter de la pr
stration morale qui suit l'abattement physique produit par
torture.

Comme Frank dort avec calme! Est-ce un rayon de la lam
ou un sourire qui se joue sur ses lèvres? Eustache se penche s
lui pour le voir! Il entend son cousin murmurer dans son so
meil le nom de sa mère, et un autre qui excite dans son cœ
les tourments de la jalousie.

Eustache, toutefois, n'a pas le courage de le réveiller.

« Laissons-le reposer, dit-il à son compagnon. Après to
mes exhortations ne serviraient pas à grand'chose.

— Je le crains, monsieur; jamais je n'ai vu un hérétiq
aussi obstiné. Il a poussé l'audace jusqu'à braver ouverteme
Leurs Seigneuries.

— Ah! répondit Eustache; grande est la perversité du cœ
humain, grand est le pouvoir de Satan. Allons-nous-en. Et *el*
où est-elle?

— Qui? la plus âgée ou la plus jeune des sorcières?

— La plus jeune, la...

— La señora de Soto? Ah! la pauvre femme! on pourrait
plaindre, si elle n'était pas hérétique. »

Et l'homme fixa sur Eustache un regard pénétrant, puis
ajouta froidement :

« Elle est en ce moment avec le notaire du saint-office. »

Eustache s'arrêta en frémissant et il eut à peine la force
répondre :

« Amen!

— Entrons ici, dit l'homme montrant une porte dans le co
ridor. De cette cellule nous pouvons tout entendre sans êt
vus. »

Eustache n'ignore pas que son compagnon surveille tous s
mouvements, et le dénoncera s'il lui échappe quelque signe
pitié; mais un sentiment d'horrible curiosité l'emporte chez l
sur la crainte de se compromettre, et il entre dans la cellule.
figure est en feu; ses genoux se choquent l'un contre l'autre

Digitized by Google

ses oreilles tintent; son cœur bat avec violence, et il s'appuie contre la muraille en s'efforçant de cacher l'émotion qui l'agite.

On entend distinctement une voix d'homme. Le notaire développe cette vieille accusation de sorcellerie que les inquisiteurs, soit pour se justifier à leurs propres yeux, soit pour colorer aux yeux de la foule leur ignoble métier, portaient si souvent contre leurs victimes.

Eustache se sent près de défaillir lorsqu'il entend une voix de femme, animée par l'indignation et la souffrance, s'écrier :

« Moi, employer la sorcellerie contre don Guzman! Avais-je donc besoin de recourir à un pareil moyen pour me faire aimer de lui?

— Vous le niez donc alors, señora? Nous en sommes fâchés pour vous, mais... »

Ici s'éleva un murmure de la victime suivi de plaintes et de cris confus. A plusieurs reprises, les gémissements se renouvellent. Eustache croit voir les tenailles de fer entrer dans les chairs de la malheureuse femme; il croit entendre le craquement des os de la victime. Désespéré, il s'enfuit à travers ces corridors funèbres de la prison, poursuivi par les cris de douleur qui retentissent à ses oreilles et lui déchirent le cœur. Le lendemain de cette scène, il quitta Carthagène pour se rendre à Nombre-de-Dios, puis il entra dans l'ordre des jésuites, et ses supérieurs l'envoyèrent on ne sait où.

A partir de ce moment, nous ne nous occuperons plus d'Eustache. Peut-être est-il devenu général de son ordre, peut-être a-t-il fini ses jours dans quelque forêt d'Amérique comme missionnaire, peut-être est-il retourné en Europe, peut-être a-t-il repris en Angleterre son ancien métier de conspirateur, peut-être est-ce lui qui fut pendu et écartelé trois années plus tard pour avoir trempé dans le complot Babington! Tout cela, l'auteur avoue humblement qu'il l'ignore. Pour lui, Eustache n'est plus un homme. C'est un instrument, une chose, en un mot, un jésuite. Mort pour le monde, il est mort aussi pour le romancier. Laissons-le donc dans l'oubli, puisque c'est la destinée qu'il s'est faite lui-même!

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Les bords de la Méta.

Près de trois années se sont écoulées depuis que la petite troupe a quitté l'arbre géant de la Guayra. Pendant ces trois années, nos aventuriers ont cherché Manoa, la cité d'or, en traversant des forêts et des montagnes que le pied de l'homme n'avait pas encore foulées, et ils l'ont cherchée en vain. Ils ont descendu l'Orénoque, ils ont remonté les fleuves jusque dans l'intérieur du Pérou, ils ont vu les neiges vierges du Chimborazo se perdre dans le sein des nuages. Du sommet des Andes, ils ont dirigé leurs pas à l'est et se sont plongés dans le vert et brumeux océan de la Montana; puis, ils se sont frayé de nouveau un chemin vers le nord, en suivant le pied du versant oriental de la Cordillère; et maintenant, nous les retrouvons bivouaquant sur l'un des nombreux affluents de la Méta, qui descend de la Suma-Paz, dans des plaines couvertes de forêts.

C'est là qu'Amyas, Cary, Brimblecombe, Yeo et le jeune Indien qui les a suivis dans toutes leurs courses ont établi leur camp; mais ils sont aussi éloignés que jamais de Manoa et de son beau lac, de ses palais d'or et de toutes les merveilles des contes indiens. Ils ne sont plus maintenant que quarante sur quatre-vingts. Où est le reste? partout. Leurs ossements sont dispersés çà et là sur les montagnes, dans les plaines, au fond des fleuves, au milieu des forêts. Drew repose sur les bords du Rio Negro, ainsi que cinq de ses braves compagnons; ils ont succombé à la blessure de flèches empoisonnées, en essayant inutilement de pénétrer dans les gorges du Parima. Deux autres sont morts de froid dans les vallées des Andes, où les ouragans qui descendent des aires du condor les ont surpris. Quatre autres se sont noyés dans les rapides de l'Orénoque; cinq ou six autres sont restés en arrière, confiés aux soins d'une tribu indienne amie. Chaque jour enfin la fièvre, les serpents, les jaguars, les alligators, les caïmans, les torpilles ont éclairci les rangs de la troupe dont les traces, dans les immenses solitudes du nouveau monde, ne sont marquées que par des tombes éparses et solitaires. Les survivants sont donc campés en ce moment sur les

Digitized by Google

bords de la Méta. Ils sont brûlés par le soleil du tropique et amaigris par la fatigue, mais ils sont aussi forts et aussi hardis que jamais. Le feu calme du courage anglais brille dans leurs yeux, le sourire de la gaieté anglaise s'épanouit sur leurs lèvres. Leurs barbes descendent sur leurs poitrines, leurs longs cheveux sont bouclés sur leurs têtes, à la manière des femmes, pour les préserver des rayons brûlants du soleil ; leurs guêtres sont faites de la peau délicate du daim de Guayuperte ; leurs chemises sont tressées avec du coton indien ; les dépouilles du jaguar, du puma, du singe tombent de leurs épaules. Leurs munitions de guerre étant épuisées depuis longtemps, ils ont jeté dans l'Orénoque leurs mousquets, devenus inutiles, et n'ont plus maintenant d'autres armes que leur épée et un arc, dont ils se servent avec une habileté égale à celle des Indiens. Seigneurs et maîtres des forêts, ils se sont montrés terribles à tous les Indiens qui les ont mal accueillis, mais justes, bons et généreux envers les tribus qui se sont comportées loyalement avec eux ; et plus d'un Caraïbe, d'un Ature, d'un Solemo et d'un Guaherira vante avec admiration la droiture de ces héros, qui se proclament les ennemis mortels des Espagnols, et qui leur parlent de cette grande et bonne reine Bess, dont l'unique désir était d'envoyer ses guerriers au secours des pauvres Indiens opprimés.

Les uns dorment dans les arbres, d'autres par terre, quelques-uns dans des hamacs suspendus aux branches. Un profond silence règne dans ces lieux. Parfois on entend le plongeon du tapir dans l'eau lorsqu'il déchire les herbes pour son repas du soir, ou le rugissement du jaguar qui s'élance sur sa proie endormie ; puis, tout retombe dans le silence. Assis autour du feu de garde, Amyas, Cary, Brimblecombe et Yeo tiennent conseil. Les deux années pendant lesquelles ils se sont engagés à chercher Manoa sont expirées depuis longtemps, et il faut maintenant qu'ils donnent à leur activité un autre but, s'ils ne veulent passer le reste de leurs jours dans ces déserts.

« Ma foi ! dit William, ôtant son cigare de sa bouche, au moins nous avons tiré quelque chose des derniers Indiens que nous avons vus. C'est agréable, après trois semaines de jeûne, d'avoir une bouffée de tabac à aspirer.

Digitized by Google

— Pour moi, dit John, je l'avoue, quand je sens entre me dents cette feuille magique, je voudrais pouvoir me tenir droi comme une cheminée et fumer jusqu'à mon dernier jour.

— Alors, monsieur le clergyman, dit Amyas, je vous défen drai le tabac, car nous devons être debout et loin de ces lieu demain matin. Voilà trois longs jours que nous nous reposon ici sans rien faire.

— Mais quel parti prendre maintenant? répondit Cary. Cett maudite cité de Manoa fuit devant nous comme un mirage. »

Amyas garda le silence un instant. Son ami n'avait que tro raison. Le but de leurs espérances échappait sans cesse à leur ardentes poursuites. Dans les courses immenses qu'ils avaien faites déjà, ils n'avaient rencontré que périls et déceptions!

« Il ne nous reste plus qu'une chance, reprit Amyas, c'es de gagner les montagnes à l'est de l'Orénoque. Les Incas s' sont peut-être réfugiés lorsqu'ils se sont enfuis du Pérou.

— Pourquoi non? dit Cary. De cette façon, ils auraient mi entre eux et ces chiens d'Espagnols des forêts, des plaines e une demi-douzaine de grands fleuves.

— Tentons encore cette chance. Cette rivière doit se jete dans l'Orénoque. Une fois là, nous nous retrouverons au pie même de ces montagnes. Votre avis, Yeo?

— Je ne puis m'empêcher de me souvenir, capitaine, répon dit Salvation, que, quand nous arrivâmes sur les bords de l'Oré noque, les Indiens nous racontèrent des choses terribles de ce montagnes. Ils nous les présentèrent comme impossibles à fran chir, à cause de leurs collines à pic et des épaisses forêts qu sont dans les vallées. N'avons-nous pas déjà perdu là cinq d nos braves compagnons? Là où vous irez, messieurs, je vou suivrai; mais, réfléchissez-y, la moitié de nos hommes a déj succombé et nos munitions sont épuisées. Par conséquent, no chances de succès diminuent chaque jour, exposés que nou sommes aux attaques des Espagnols et des sauvages. Pour moi capitaine, il me semble que Dieu est contre nous dans cette af faire. Soit qu'il veuille conserver ce trésor pour des mains plu dignes que les nôtres, soit qu'il veuille cacher cette grande cit aux regards des hommes et nous sauver nous-mêmes de cett convoitise criminelle et de ces passions mauvaises, que l'or en-

Digitized by Google

gendre et développe parmi les Espagnols, j'entends depuis longtemps en moi une voix qui me crie : « Salvation Yeo, tu ne « verras jamais la cité d'or qui est sur cette terre, où le païen « adore le soleil, la lune et les astres répandus dans le ciel. La « cité d'or après laquelle tu dois soupirer, c'est celle qui est « au-dessus de ta tête, dans la région bénie où le Seigneur Dieu « et l'Agneau sans tache sont la lumière des vivants. »

Tandis que Yeo se livrait ainsi à son inspiration, il y avait en lui un air de majesté simple qui le revêtait aux yeux de ses compagnons d'un prestige incomparable; leur imagination lui prêtait une puissance mystérieuse. Brimblecombe surtout regardait le vieux martyr de la foi avec un respect qui avait triomphé dans son esprit de ses préjugés contre les anabaptistes.

« Et moi aussi, dit-il, je pense depuis longtemps que c'est la volonté bien arrêtée de la Providence que nous n'allions pas du côté de l'est; car j'ai toujours observé que, chaque fois que nous portions nos pas dans cette direction, nous n'éprouvions jamais que des revers, tandis que, toutes les fois que nous allions vers l'ouest, la fortune nous souriait. Jusqu'à présent, je ne me suis jamais trompé sous ce rapport.

— J'ajouterai, messieurs, dit Yeo, s'il est vrai, comme l'Ecriture le dit, que les songes viennent du Seigneur, que c'est Dieu qui m'a envoyé celui que j'ai eu l'année dernière. Comme j'étais étendu près du feu, j'ai entendu la voix de ma petite fille qui m'appelait; et je l'ai entendue aussi distinctement que si la personne eût été là, près de moi, en chair et en os. Elle m'a appelé à plusieurs reprises. Je lui ai répondu : « Me voici, « ma fille ! » Elle m'a chanté la chanson favorite de nos marins : *En avant vers l'ouest, braves enfants de la mer !* Puis elle a disparu, et je me suis réveillé. Dieu veuille que je la revoie encore ! »

Cary avait cessé depuis longtemps de plaisanter Yeo au sujet de sa petite fille.

Amyas répondit à Yeo :

« Eh bien, soit ! Allons à l'ouest, si nos amis sont de ton avis; mais que ferons-nous de ce côté?

— Ce que nous ferons ! reprit Yeo avec chaleur; mais n'y

Digitized by Google

a-t-il pas par là de l'or, des Espagnols? Non, vos épées ne se rouilleront pas faute d'aventures, mes braves chevaliers! »

Ils continuèrent à causer ainsi, et, avant que la nuit fût arrivée au milieu de sa carrière, ils avaient arrêté un plan hardi, désespéré même; mais que leur importait? Traverser la Cordillère des Andes jusqu'à Santa-Fé de Bogota, essayer de s'emparer de quelques villes ou de quelque convoi d'or; se diriger vers le fleuve le plus voisin, y construire des canots et essayer de regagner les mers du Nord; puis, si le ciel favorisait leur entreprise, tomber sur quelque vaisseau espagnol et revenir en Angleterre, non plus avec les trésors de Manoa, mais avec l'or espagnol : tel fut leur nouveau rêve. Il était insensé, mais pas plus peut-être que celui que Drake avait réalisé, et que celui que John Oxenham eût pu réaliser, s'il ne l'eût fait manquer lui-même par sa propre imprudence.

Nos aventuriers se remirent en route le lendemain matin, et, pendant plusieurs heures, ils remontèrent avec leurs canots les rapides de l'Orénoque, enfermés entre deux murailles de forêts que remplissaient de mille bruits divers un nombre infini d'oiseaux et d'insectes. Les arbres penchaient leurs branches au-dessus des flots et baignaient dans l'écume jaillissante leurs fleurs aux éclatantes couleurs. Tout se réunissait pour enchanter ces beaux lieux; mais nos voyageurs faisaient à peine attention à ces merveilles. Ils étaient habitués à ces spectacles grandioses qu'offre à chaque pas le nouveau monde. Ces fleurs, ces arbres, ces oiseaux, ces insectes, ces bêtes sauvages qui peuplent et animent les plaines et les forêts des tropiques, avaient cessé depuis longtemps d'exciter leur étonnement, leur admiration et leur crainte. L'esprit de l'homme n'est pas aussi infini que le vulgaire se l'imagine. Si insatiable que paraisse chez lui la soif du merveilleux, il se lasse aisément, lorsqu'il a toute facilité pour se satisfaire. Notre faculté d'observation se fatigue en présence d'objets sans cesse renaissants. Amyas et ses compagnons étaient donc un peu blasés sur ces grandes scènes de la nature américaine, et ils passaient sans presque les regarder. Ils allaient toujours devant eux, tantôt remontant ou descendant le cours des fleuves, tantôt transportant, à la manière des Indiens, leurs canots sur leurs épaules; s'abritant, pendant le

Digitized by Google

jour, contre la chaleur, à l'ombre des forêts, et plantant, la nuit, leurs tentes dans l'endroit où ils se trouvaient, dans la plaine, au bord des rivières ou dans les bois.

Un jour, ils naviguaient sur un fleuve inconnu. C'était l'heure où le soleil est le plus haut sur l'horizon ; un profond silence régnait dans toute la nature. Le jaguar et le puma se tenaient cachés dans les forêts, les chants des oiseaux s'éteignaient un à un, les papillons avaient cessé de voltiger sur la cime des arbres et dormaient les ailes étendues sur les feuilles, sans que l'œil pût les distinguer des fleurs qui les entouraient. Tous les êtres animés semblaient se reposer ; mais là, dans ce silence, on prêtait l'oreille aux plus légers bruits ; on entendait un bourdonnement continuel d'insectes, un murmure confus s'échappant de chaque buisson, du creux des arbres, du sol, et comme une voix immense attestant la plénitude de la vie dans les entrailles de la terre, au sein des eaux et dans l'air. Un mugissement lointain, qui grandissait à mesure que la troupe avançait, annonçait le voisinage d'une cataracte. Bientôt, en effet, au tournant d'une colline formée de couches successives de terrains d'alluvion, Amyas et ses compagnons se trouvèrent en vue d'une chute d'eau de trente à quarante pieds de haut, bordée dans toute l'étendue de son cours d'une multitude de petites îles. Chacune de ces îles était couronnée de bouquets de palmiers, dont les sommets verdoyants s'élevaient dans un ciel d'azur, tandis que la partie inférieure de leurs branches était enveloppée comme d'un manteau de brumes, qui reflétait les couleurs de l'arc-en-ciel. A droite et à gauche de cette chute, les rives étaient si couvertes de broussailles qu'il semblait impossible d'y aborder. L'Indien, après avoir fouillé du regard toute la partie de cette scène qui s'offrait à sa vue, recommanda aux Anglais de prendre garde aux sauvages, et il leur montra un canot qui était caché dans les herbes, au bord de la plus grande des îles.

« Silence ! dit Amyas à quelques-uns de ses hommes. Emparez-vous de ce canot ; s'il y a un Indien dans l'île, nous pourrons causer avec lui et lui demander des renseignements ; mais souvenez-vous de le traiter avec douceur. Ne le frappez pas, alors même qu'il chercherait à vous faire du mal. »

Digitized by Google

Pendant qu'on exécutait ses ordres, Amyas sauta sur le riv et fit signe au jeune Indien de le suivre. Une fois dans l'île put se convaincre que si les sauvages ne les avaient pas vus s' procher, ils n'avaient pu les entendre à cause du bruit assour sant que produisait la chute de la cataracte. Il jeta les yeux t autour de lui, mais sans découvrir aucun être humain. Il t versa l'île et arriva de l'autre côté, vers une petite baie, où i trouva tout à coup en présence d'une jeune femme. Dep qu'Amyas parcourait les forêts de l'Amérique, jamais apparit telle que celle-ci n'avait frappé ses regards. Le costume de c jeune fille était celui des Indiennes, mais ses traits offraien type accompli de la race européenne et de la beauté espagn Son front, un peu bas, était large et découvert, son nez dr ses lèvres minces, et ses longs cheveux bruns tombaient boucles soyeuses sur ses épaules. Un collier de perles tourait son cou, des bracelets d'or brillaient à ses poignets sa vue, les singulières et sombres légendes, relatives aux diens blancs et aux tribus indigènes d'une race supérieu celle des Caraïbes, des Arrowaks et des Solemos, revinren l'esprit d'Amyas. Il se disait que cette jeune fille devait êtr descendante de quelque illustre cacique, peut-être des In eux-mêmes, et, ébloui par cette merveille, il la contemplait silence, tandis qu'elle, calme et fière dans son innocence, co sidérait, sans se troubler, la haute stature, le costume étran et surtout la barbe épaisse et les cheveux blonds de l'Angl

Amyas lui adressa d'abord la parole dans quelque idiome dien et fit en souriant un pas en avant; mais, rapide com l'éclair, la jeune fille prit à terre un arc et l'arma d'une lon flèche dont elle se servait pour percer les poissons sous l'e Amyas, qui connaissait l'intrépidité et la force de ces nympl des forêts, s'arrêta et appela l'Indien à son aide pour lui ser d'interprète. Celui-ci employa successivement, pour se fa entendre, deux ou trois dialectes. La jeune fille parut en co prendre un et répondit sur un ton qui respirait le soupçon la colère.

« Que dit-elle? demanda Amyas.

— Elle dit que vous êtes un Espagnol et un voleur, parce q vous portez une barbe.

Digitized by Google

— Explique-lui que nous ne sommes pas des Espagnols, que nous les haïssons, au contraire, et que nous avons traversé les grands fleuves pour aider les Indiens à les tuer. »

L'Indien traduisit ces paroles, mais la jeune fille secoua la tête d'un air de mépris.

« Dis-lui, reprit Amyas, que si elle veut envoyer vers nous les chefs de sa tribu, nous ne leur ferons aucun mal. Nous voulons faire amitié avec eux et leur demander des renseignements pour continuer notre chemin et aller combattre les Espagnols. »

L'Indien n'eut pas plutôt fini de parler que, légère comme une biche, la jeune fille bondit sur les rochers et s'élança vers son canot. Mais en apercevant celui des Anglais, elle s'arrêta en poussant un cri de peur et de colère.

« Rendez-lui son canot et laissez-la passer, s'écria Amyas, qui l'avait suivie de près. Eloignez-vous, livrez-lui passage. Enfant, dis-lui qu'elle peut s'en aller librement et que nos hommes ne l'approcheront pas. »

La jeune fille hésita encore, et, tenant toujours sa flèche à la hauteur de sa tête, elle regarda successivement Amyas et ses compagnons. Puis, lorsqu'elle vit les Anglais à une assez grande distance, elle sauta dans sa pirogue et disparut dans les tourbillons de la cascade. Amyas trembla en voyant la frêle embarcation, entraînée par le torrent, bondir au milieu des rocs et des alligators ; mais la jeune fille atteignit en quelques coups de pagaie la rive opposée, poussa son canot dans les herbes, sauta sur la terre ferme et disparut comme un rêve.

« Quelle belle amazone as-tu dénichée là? s'écria Cary en débarquant près d'Amyas.

— Malédiction sur moi! dit Brimblecombe ; nous sommes dans le pays des nymphes, et je m'attends à voir paraître bientôt Diane elle-même avec un croissant sur le front.

— Prenez garde alors, sir John, reprit Cary, quand vous vous promènerez, de finir comme Actéon, qui fut changé en cerf, et d'être dévoré par un jaguar.

— Actéon fut dévoré par ses propres chiens, monsieur Cary. Votre comparaison n'est pas exacte. Mais assurément cette jeune fille est une merveille de beauté. »

Ces plaisanteries inoffensives déplurent à Amyas. Pourquoi?

Digitized by Google

C'est qu'un sentiment d'une nouvelle espèce venait de naît dans son cœur. Il lui semblait que cette belle vision lui appa tenait et que nul autre que lui n'avait le droit de la voir et lui parler. Aussi y eut-il une certaine aigreur dans ses parol lorsqu'il répondit à ses amis :

« Laissez les femmes tranquilles, messieurs. Bientôt vo aurez affaire aux hommes. Ainsi, qu'on établisse le camp s ces roches et qu'on fasse bonne garde. »

« Holà ! les amis, s'écria un des matelots, voici du poiss frais pour nous tous. C'est cette biche des montagnes qui oublié dans sa fuite, sans doute. Si avec cela elle avait lais ses chaînes d'or et ses joyaux !

— Eh bien ! dit un autre, ce poisson sera pour nous pay de notre peine. C'est bien le moins, après avoir redescendu courant pour laisser passer cette jeune dame.

— Ne touchez pas à ce poisson, dit Amyas d'un ton sévè Il ne vous appartient pas.

— Comment cela, capitaine? répondit tout de mauvai humeur le matelot qui avait fait la trouvaille.

— Si vous voulez que nous nous fassions des amis de ces id lâtres, il ne faut pas commencer par leur voler leur bien. Il manque pas de poisson dans cette rivière. Pêchez-en tant q vous voudrez et laissez aux Indiens le leur. »

Les matelots obéirent. Ils comprirent ce langage, qui ét celui de la justice, mais ils se regardèrent les uns les autres lorsque Amyas se fut éloigné, ils se communiquèrent tout b leurs observations sur l'intérêt si vif que le capitaine paraiss prendre à sa nouvelle connaissance.

Une heure s'écoula sans qu'Amyas et ses compagnons visse leurs nouveaux voisins, mais tout à coup un canot sortit dessous les buissons et s'avança vers les Anglais.

Amyas, qui s'attendait à trouver des restes d'une noble rac fut désappointé en ne voyant dans ce canot qu'une dem douzaine de sauvages sales, au front déprimé et le corps tato de rouge. Un vieillard assis à la poupe, et portant des plumes s la tête et des ornements d'or au cou, était probablement u homme de quelque distinction dans cette petite société sauvag Le canot s'approcha de l'île. Amyas, voyant les Indiens dé

Digitized by Google

armés, posa par terre ses armes et s'avança le long du rivage en faisant des signaux d'amitié, que le vieillard lui rendit. Amyas fit ensuite apporter le poisson que la jeune fille avait oublié, et, par l'intermédiaire de son Indien, il expliqua au cacique (car il s'obstinait à voir dans le vieillard un cacique) qu'il désirait rendre à chacun ce qui lui appartenait. Il répéta aux Indiens, comme c'était sa coutume avec tous les indigènes qu'il rencontrait, que les Anglais étaient les ennemis des Espagnols, qu'ils leur faisaient la guerre, et que tout ce qu'ils demandaient était le libre passage à travers les domaines du potentat invincible et du guerrier renommé qu'il voyait devant lui. Amyas pensait avec raison que si le vieillard n'était pas un cacique, il ne s'offenserait pas qu'on le prît pour tel.

Alors celui-ci se leva dans le canot, montra le ciel, la terre et l'eau, et commença un long sermon, qui, d'après l'interprétation de l'Indien, signifiait que la réputation de valeur et de justice des Anglais était déjà arrivée jusqu'à ses oreilles, et qu'il venait de la part de la fille du Soleil pour leur souhaiter la bienvenue.

« La fille du Soleil! s'écria Amyas. Alors nous avons retrouvé les traces des Incas.

— Nous avons trouvé quelque chose, dit Cary, c'est évident. Pourvu que ce ne soit pas encore une déception!

— Prenez garde à la trahison, ajouta Yeo.

— Qu'avons-nous à craindre de semblable? dit Amyas avec vivacité. Ne vous ai-je pas dit cent fois que s'ils voient que nous avons confiance en eux, ils auront confiance en nous, mais que s'ils s'aperçoivent que nous nous défions d'eux, ils se défieront de nous. Quand deux individus s'observent à qui portera les premiers coups, il est sûr que sous un prétexte ou sous un autre ils en viendront aux mains. »

Amyas disait vrai. Presque toutes les atrocités commises contre les sauvages par les Européens, on les a excusées par la peur de la trahison. Le système d'Amyas, comme celui de Drake, de Cook et de tous les grands voyageurs anglais, était d'inspirer aux indigènes à la fois estime et confiance par une conduite franche, et il ne fut jamais trompé. Il ordonna à ses hommes de remonter dans leurs canots et de suivre le vieil Indien. Les en-

Digitized by Google

fants des forêts s'inclinèrent avec respect devant les puissants étrangers, traversèrent le torrent et, prenant au milieu des arbres un étroit passage, ils atteignirent une lagune, sur les bords de laquelle s'élevait, non pas Manoa, mais un petit village indien.

CHAPITRE III.

Comment Amyas fut tenté par le démon.

Ce village se composait d'un certain nombre de cases recouvertes de feuilles de palmiers sous lesquels des hamacs étaient suspendus d'arbre en arbre. De distance en distance, on apercevait dans les éclaircies de la forêt des champs de manioc et d'indigo, et ce petit établissement avait un air de propreté et de confortable qui n'était pas ordinaire. Lorsque les Anglais entrèrent dans le village, ils furent accueillis par six ou sept grands gaillards armés de petits tambours et de longues trompettes, dont le son produisait une cacophonie étourdissante.

« Ils évoquent un diable sans doute, dit Yeo.

— Oui, dit Cary, nous allons le voir descendre dans un instant à cheval sur une branche.

— Tout cela ne m'inspire guère de confiance, reprit Yeo.

— Fou que tu es, dit Amyas, ne sommes-nous pas en mesure de les tuer tous en une demi-heure? Crois-moi, ils le savent aussi bien que nous. »

Mais une grande démonstration se préparait. Les habitants du village étaient rangés sur deux lignes à droite et à gauche, les hommes par devant, les femmes par derrière, et chacun s'était paré de son mieux, de plumes, d'indigo, de roucou, pour recevoir les hôtes envoyés par les manitous. Tout à coup on entendit comme un rugissement, et l'on vit bondir, au milieu de l'allée par laquelle les Anglais devaient faire leur entrée, un personnage qu'on aurait pu prendre à bon droit pour le diable, car il était affublé d'une peau de jaguar, avec une longue queue, et portait sur la tête une paire de cornes et un bouquet de plumes noires et jaunes. Il grinçait des dents, et tenait à la main une énorme crécelle.

Digitized by Google

« Voici le piache, dit Amyas.

— Oui, répondit Yeo, il porte la livrée de Satan, et nous allons le juger bientôt à ses œuvres.

— Allons! n'aie pas peur, John, dit Cary en poussant Brimblecombe sur le devant. C'est ton affaire de l'exorciser. Marche sur le fantôme, et il s'évanouira à ton approche. »

Tous les Anglais se mirent à rire, ce qui parut vexer le piache, qui s'était flatté de produire sur eux une forte impression. Mais, habitué à exploiter par son impudence l'attention de son public, il se remit bientôt, s'avança, agita sa crécelle pour obtenir le silence, et commença une longue harangue.

« Que dit-il? demanda à son interprète Amyas, qui écoutait l'orateur avec le plus grand sérieux.

— Il désire savoir si vous avez vu Amalicava, de l'autre côté du grand fleuve. »

Amyas était habitué à cette question. Amalicava était, dans la tradition religieuse des Indiens, le fondateur de la civilisation américaine. Le dieu, après avoir exécuté toutes les sculptures qu'on voit sur les collines et les montagnes du nouveau monde, était retourné dans son domaine de l'autre côté de l'Océan.

Amyas répondit, comme il le faisait toujours, en célébrant les vertus et la grandeur de la reine Elisabeth.

« Votre reine, dit le piache, est sans doute une des sept sœurs d'Amalicava. Il en emmena trois avec lui et brisa les jambes des autres, afin de les empêcher de s'enfuir et de les forcer à peupler nos forêts. »

Amyas répliqua que les jambes de sa reine n'avaient jamais été brisées, qu'elle était au contraire un modèle de grâce et d'activité, et passait pour la meilleure danseuse de son royaume. Il ajouta qu'il était venu jusque dans ce village pour savoir si la tribu était disposée à lui fournir du pain de manioc et à lui permettre de s'établir paisiblement dans l'île avec ses compagnons, pour s'y reposer avant d'aller combattre les Espagnols de l'autre côté des montagnes.

Le piache, après avoir exécuté deux ou trois cabrioles en hurlant, dit à Amyas et à ses amis de le suivre, puis il se dirigea vers la porte d'une hutte soigneusement fermée, fit aux quatre coins toute sorte de contorsions, et adressa la parole à

Digitized by Google

quelque personnage mystérieux qui habitait l'intérieur de l
case.

« Que fait-il là? » demanda Amyas à son Indien.

Celui-ci questionna le vieux cacique qui les avait accompa
gnés, et le cacique répondit que le piache consultait la fille d
soleil.

« Enfin, nous avons trouvé la pie au nid, dit Cary en voyan
le piache continuer à gesticuler, en proie à des convulsions vio
lentes, l'écume à la bouche, rouler les yeux comme un forcen
et tomber épuisé sur le sol où il resta comme mort. C'est un bo
comédien.

— Le diable a joué son rôle, dit Brimblecombe. Maintenant
d'après les règles du théâtre, nous allons voir paraître le Vic
en personne.

— Le Vice ne doit pas manquer de séduction, mon cher, di
Cary, si j'en crois la voix qui sort de cette hutte. Ecoute. » .

En effet, de l'intérieur de la cabane s'éleva un chant d'un
suavité admirable qui fit tomber à genoux les simples Indiens
et étonna les Anglais eux-mêmes. Cette voix n'avait rien de se
ni de guttural, comme celle des sauvages; elle était au contrair
mélodieuse, claire, riche, comme celle des Européens, et plu
elle s'élevait, plus elle dénotait de puissance et d'art. Elle mon
tait et descendait tour à tour avec une agilité et une soupless
merveilleuses; on aurait dit la voix d'un oiseau sur une bran
che. Nos aventuriers ne revenaient pas de leur surprise. Le
Indiens étaient plongés dans le ravissement et considéraien
ces chants comme des messagers qui descendaient du ciel.

Lorsque la voix eut cessé, le piache se releva soudain et re
commença à prêcher Amyas.

« Dis-lui donc de se taire, dit Amyas à son interprète. S
voix n'a plus de charmes, après celle que nous venons d'en
tendre. »

Mais l'Indien lui apprit que, d'après le discours du piache, l
fille du Soleil acceptait l'amitié de ses hôtes et voulait qu'ils fus
sent traités avec égards.

Les Indiens applaudirent avec enthousiasme à cette nouvelle

« Qu'on nous donne alors du pain de manioc, dit Amyas
Nous en avons grandement besoin. »

Digitized by Google

A ces mots, la porte de la hutte s'ouvrit ; une femme en sortit, et Amyas reconnut la jeune fille qu'il avait rencontrée dans l'île. Elle s'avança d'un pas lent et majestueux, comme une personne qui est habituée au commandement, elle jeta un regard fier sur les humbles adorateurs prosternés à ses pieds et, montrant gracieusement à Amyas les arbres, les champs et les cabanes, elle lui fit comprendre par signes que tout cela lui appartenait, puis, prenant la main du jeune homme, elle la porta à son front.

Cette marque de soumission excita dans la foule des transports d'allégresse, et lorsque la vierge mystérieuse fut rentrée dans sa demeure, les Indiens se pressèrent autour des Anglais en leur prodiguant mille témoignages de sympathie. Les hommes admiraient leurs épées, leurs arcs, les peaux de bêtes sauvages dont ils étaient couverts. Les femmes leur apportaient des fruits, des fleurs, du manioc, des liqueurs enivrantes. Les Anglais s'assirent sous les arbres et burent joyeusement, tandis qu'au son barbare des tambours et des trompettes des jeunes garçons et des jeunes filles exécutaient des danses grotesques qui scandalisèrent Brimblecombe et Yeo, à tel point qu'ils supplièrent Amyas de donner promptement le signal du départ. En se quittant, on se fit de part et d'autre mille promesses de se revoir le lendemain. De retour dans leur camp, les Anglais s'assemblèrent pour le service du soir, puis, la prière terminée, ils se mirent à chanter des psaumes. Leurs voix dominaient le bruit de la cataracte ; plusieurs fois, ils crurent entendre l'écho répéter leurs chants ; mais ils n'y firent point attention. Plus curieux toutefois que ses compagnons, et plus frappé de cette circonstance, Cary s'éloigna quelques instants, puis il revint vers Amyas et lui dit tout bas :

« C'est la fille du Soleil, la descendante des Incas, qui joue le rôle d'Echo ; viens voir. »

Ils se dirigèrent alors vers le bord de la rivière, et ils entendirent parfaitement la même voix qu'ils avaient tant admirée quelques heures auparavant reproduire avec une exactitude et un goût remarquables les airs que chantaient les Anglais, et ces voix d'hommes, auxquelles répondait dans le lointain une mélodieuse voix de femme, formaient un concert étrange et solennel. Les deux jeunes gens écoutèrent longtemps ces accents divins, mais ils ne purent distinguer d'où venait la voix qui les tenait

Digitized by Google

ainsi sous le charme. Le lendemain, et chaque jour pendant plusieurs semaines, les aventuriers firent une nouvelle visite au village ; mais la jeune fille ne faisait que de rares apparitions, et, lorsqu'elle se montrait, elle tenait les visiteurs à distance, avec autant de hauteur qu'une reine. Amyas, dès qu'il put converser librement avec ses hôtes, s'empressa de questionner le cacique au sujet de la fille du Soleil. Celui-ci se fit longtemps prier, mais enfin, un jour, il emmena Amyas et Cary dans son canot. Là, il leur raconta qu'autrefois la tribu à laquelle il appartenait avait été une nation puissante ; que, chassée par les Espagnols du territoire qu'elle habitait, elle avait dû émigrer vers le nord, du côté de Cotopaxi, et que, dans ce long et douloureux voyage, elle avait trouvé cette belle créature errant dans les forêts et âgée tout au plus de sept ans. Etonnés de la blancheur de sa peau et de la délicatesse de ses traits, les Indiens lui attribuèrent d'abord une origine divine et l'emmenèrent avec eux. Lorsque enfin ils découvrirent qu'elle était comme eux de la race des mortels, cette découverte ne diminua pas leur admiration. Comment une créature si jeune avait-elle pu vivre dans les forêts et échapper au jaguar et au serpent? C'est qu'assurément elle était sous la protection d'un dieu ; c'est qu'elle était la fille du Soleil et qu'elle sortait de la puissante race des Incas, dont la chute terrible avait frappé d'épouvante tous les peuples de l'Amérique. Aussi, à mesure que la jeune fille grandit dans la tribu qui l'avait adoptée, elle fut entourée des honneurs royaux par les ordres des sorciers de cette tribu, afin que le Soleil se montrât propice aux pauvres Amaguas dépossédés par les Espagnols, et que les Incas leur réservassent leur faveur pour le temps où ils seraient rétablis dans leur splendeur. Bientôt la jeune fille devint pour les Amaguas comme une prophétesse et l'objet d'un culte divin, car elle se montrait plus prudente dans le conseil, plus vaillante à la guerre, plus adroite à la chasse que les anciens de la tribu, et les chansons, qui avaient causé la surprise et l'admiration des étrangers, étaient pleines d'une mystérieuse sagesse que le Grand Esprit lui avait inspirée d'en haut. C'est ainsi qu'elle avait vécu parmi eux sans prendre d'époux, non-seulement parce qu'elle dédaignait les hommages des jeunes Indiens, mais encore parce que le sorcier avait déclaré que ce

Digitized by Google

serait de leur part une profanation que de s'allier à la race du Soleil. Le sorcier lui avait de plus assigné une cabine près de la sienne ; elle y était servie en grande pompe, et c'est de là qu'elle rendait ses oracles et qu'elle répondait, ainsi que nous l'avons vu tout à l'heure, aux questions que le sorcier lui adressait.

Tel fut le récit du cacique, et il jeta Amyas dans de profondes réflexions. Qu'étaient devenus les restes malheureux de la race des Incas ? Ne serait-il pas possible de retrouver leurs traces vers les sources de l'Amazone ? Alors il avait dû passer bien près d'eux, et cette idée le tourmentait. Cependant ils n'avaient pas formé de grand empire de ce côté ; sans cela, il en aurait entendu parler depuis longtemps. Peut-être n'avaient-ils dirigé leurs pas de ce côté que tout récemment, afin d'échapper à quelque nouvelle agression des Espagnols, et c'est alors peut-être qu'ils avaient abandonné ou perdu cette jeune fille dans les forêts. Mais Amyas se disait en soupirant que de nouvelles recherches avec sa troupe ainsi réduite en nombre avaient peu de chances de succès. Enfin il espérait apprendre la vérité de la bouche de la jeune fille elle-même, et il ne doutait pas qu'une fois de retour en Angleterre il ne trouvât quelques amis disposés à entreprendre avec lui de nouveaux voyages sur les rives de l'Orénoque.

En attendant, son intention n'était pas de rester dans ce lieu plus longtemps qu'il n'était rigoureusement nécessaire pour ramener les malades qu'il avait laissés sur l'Orénoque, mais cela, il ne l'ignorait pas, exigerait probablement un voyage de quelques mois et présenterait de grands dangers. Cary s'offrit pour tenter l'aventure en compagnie d'une vingtaine d'hommes, si les Indiens consentaient à lui laisser emmener quelques jeunes gens pour lui servir de guides et manœuvrer les canots. Mais cette autorisation n'était pas facile à obtenir, car la tribu chez laquelle les Anglais étaient en ce moment redoutait les féroces Guahibas, sur le territoire desquels il fallait passer, et ne voulait point s'engager dans des hostilités avec eux. Soit orgueil, soit timidité, Ayacanora (c'était le nom de la jeune fille) s'était tenue longtemps à l'écart des Anglais, mais enfin la curiosité l'emporta chez elle, et insensiblement elle rechercha la société d'Amyas. Elle chassait souvent avec lui dans les forêts

Digitized by Google

voisines, avec un cortége de jeunes Indiennes auxquelles elle avait persuadé de suivre son exemple et de repousser les hommages des hommes. Cette coutume, qui n'était pas rare parmi les tribus indiennes, où les femmes se sauvent dans les forêts pour se soustraire à la brutalité et à la tyrannie des hommes, et où elles forment des sociétés séparées, fut pour les Anglais une preuve évidente qu'ils étaient près du pays de ces fameuses amazones dont ils avaient tant entendu parler. Quant à Amyas, il ne douta pas qu'en sa qualité de descendante des Incas, Ayacanora n'eût conservé la tradition des vierges du Soleil et des règles monastiques en vigueur dans les institutions religieuses du Pérou. Des voyageurs allemands, Georges de Spire et Jérôme Ortal, n'avaient-ils pas récemment trouvé des couvents du Soleil dans l'intérieur de l'Amérique?

Une amitié innocente s'établit donc entre Amyas et Ayacanora, et les aventuriers s'en trouvèrent bien, car Ayacanora n'eut pas plutôt appris qu'ils avaient besoin de guides et de rameurs indiens, qu'elle assembla le conseil de la tribu et lui ordonna, au nom du Grand Esprit, de fournir le nombre d'hommes nécessaires pour l'expédition de Cary.

John Brimblecombe aurait cru manquer à ses devoirs de ministre du Seigneur, s'il n'avait pas cherché à convertir les sauvages. Tous les matins et tous les soirs, il prêchait et chantait des cantiques, et les malheureux idolâtres, attirés par la nouveauté du spectacle, se pressaient autour de lui pour l'écouter. Mais le piache comprit que si cette ferveur continuait, il ne lui resterait bientôt plus rien à faire, et, dans sa jalousie, il jura de mettre fin à l'apostolat de John, en lui envoyant en secret une flèche empoisonnée. Aveuglé par sa passion, il poussa l'audace jusqu'à s'ouvrir de son dessein à Ayacanora, avec laquelle il partageait ses dîmes et ses offrandes, mais la jeune fille repoussa son projet avec indignation, et conseilla à Amyas de jeter le traître en pâture aux alligators et d'installer John à sa place. John pardonna généreusement à son ennemi et continua avec ardeur ses prédications, mais son zèle, hélas! fut inutile. Le piache trouva moyen de neutraliser ses vertueux efforts, en menaçant les Indiens de se retirer auprès de la tribu voisine, en emportant la trompette sacrée, et de les abandonner au

Digitized by Google

courroux du mauvais Esprit qui détruirait leurs moissons.

A cette menace, grande fut la terreur des pauvres Indiens. Les sermons de John étaient beaux et pathétiques, mais qu'était pour ces pauvres sauvages la sublimité de l'Evangile en comparaison de la trompette sacrée? Le sorcier vit et exploita ses avantages, et il se livra contre les étrangers à une propagande furieuse. A mesure qu'il s'échauffait, l'esprit de ses auditeurs s'exaltait; la nature des Indiens, capricieuse et crédule comme celle des enfants, se laissa entraîner aux soupçons les plus absurdes. Les femmes poussèrent des hurlements, les hommes éclatèrent en imprécations contre les Anglais et tous coururent aux armes pour immoler les ennemis de la religion. Le moment devenait critique. Assiégé dans son camp, Amyas se voyait sur le point d'être écrasé par le nombre, lorsque Ayacanora parut tout à coup au milieu de la foule irritée, son arc tendu à la main. A sa vue, les Indiens, frappés de stupeur, reculèrent, car, émue par la colère, elle éclata en reproches amers contre le piache, elle accabla de son mépris les malheureux qu'il avait séduits, et, secouant la poussière de ses pieds, elle s'élança à côté d'Amyas et se plaça sur le front de la ligne de bataille des Anglais. Puis levant son arc, elle en décocha une flèche qui alla siffler à l'oreille du piache, et s'enfonça en frémissant dans l'arbre voisin. Le piache, résolu de lutter jusqu'au bout contre la prophétesse, allait entamer une nouvelle harangue pour soutenir le zèle de ses partisans, mais Amyas, se précipitant sur lui, le prit par les épaules et l'envoya rouler, le nez contre terre, à dix pas de lui. Ce dénoûment d'une scène qui menaçait de tourner à la tragédie fit rire les Anglais. Les Indiens les imitèrent, tendirent la main à leurs hôtes et la querelle s'apaisa. Le piache, en homme prudent, comprit qu'il fallait ajourner sa vengeance pour la faire réussir. Ayacanora retourna dans sa hutte et Amyas se fortifia dans son camp en attendant le retour de Cary, car il se sentait maintenant sur un terrain brûlant.

William revint enfin sain et sauf, sans avoir perdu un seul homme, bien qu'il eût eu un vif engagement avec les Guahibas. Il ramena trois des blessés parfaitement guéris; quant aux autres, ils avaient refusé de suivre Cary. Ils avaient pris des

Digitized by Google

femmes parmi les Indiens, ils faisaient bonne chère, le tabac ne leur manquait pas, et, sans les moustiques, ils auraient été, disaient-ils, les plus heureux des hommes. Amyas n'eut pas le courage de blâmer ces pauvres gens, mais il craignit la contagion de l'exemple, et ses pressentiments à cet égard ne tardèrent pas à se vérifier. Un matin, on vint lui dire que deux de ses matelots manquaient, et le vieux cacique lui annonça qu'ils s'étaient sauvés dans la forêt, emmenant chacun une femme indienne. Cette nouvelle affecta douloureusement Amyas. D'abord, jamais pareille chose n'était encore arrivée depuis le commencement de l'expédition; ensuite il redoutait le courroux des Indiens. Sur ce point, le cacique le rassura en lui disant que les deux femmes avaient suivi ses hommes de leur plein gré. Amyas, toutefois, ne pouvait se résigner ni à la perte de ses deux matelots, ni à l'infraction qu'ils avaient commise à la discipline, et il prit la résolution d'aller à leur recherche. Mais de quel côté étaient-ils? Les sauvages ne pouvaient ou ne voulaient le dire. Instruite de son désir, Ayacanora disparut dans la forêt et revint, au bout de deux jours, en lui disant qu'elle avait retrouvé les fugitifs, mais elle ne consentit à lui indiquer leur retraite que s'il lui promettait de ne pas les tuer. Amyas n'avait nulle envie de se porter à une pareille extrémité; il avait besoin de ses hommes et il n'était animé contre eux d'aucun sentiment mauvais, car tous deux étaient de bons et loyaux marins.

Amyas partit avec Ayacanora pour guide. Ils parcoururent dans la forêt environ cinq milles; tout à coup la jeune fille s'arrêta et dit : « Ils sont là. » Amyas se glissa sans bruit dans un fourré et il fut témoin d'une scène étrange. Sur une pelouse adossée à une montagne et baignée par une rivière dont les eaux limpides reflétaient les nuances éclatantes des fleurs de la prairie, étaient couchés mollement les deux hommes que cherchait Amyas. Dépouillés de leurs vêtements et le corps peint à la manière des Indiens, ils oubliaient la vie civilisée. L'un ramassait nonchalamment les fruits tombés à ses côtés, l'autre aspirait avec délices le jus du cocotier. Un peu plus loin, leurs femmes, la tête couronnée de fleurs odoriférantes, s'occupaient à tresser des corbeilles avec des fibres de palmier. Ce spectacle fit une vive impression sur Amyas. D'une part, il rougissait de

Digitized by Google

voir des chrétiens s'abandonner ainsi à l'état sauvage, et, de l'autre, il hésitait à troubler le calme solennel qui régnait dans ces beaux lieux. « C'est ainsi, se disait-il, que devait être le paradis de nos premiers parents ! Ah ! si l'homme n'était pas déchu, il aurait pu habiter à jamais un semblable séjour ! » Il secoua le charme cependant et s'avança l'épée à la main. Les deux femmes l'aperçurent les premières et bondirent au-devant de leurs époux pour les protéger, comme des tigresses qui défendent leurs petits. Amyas s'arrêta, mais Ayacanora se montrant tout à coup leur adressa la parole et leur reprocha vivement leur fuite. La vue de la prophétesse fit hésiter les deux femmes qu'Amyas se hâta de rassurer en leur faisant une figure riante et en leur déclarant qu'il ne voulait de mal, ni à elles, ni à leurs époux.

« Eh bien ! Ebsworthy ! Parracombe ! êtes-vous déjà devenus sauvages au point d'avoir oublié votre capitaine ? Levez-vous et saluez. »

Ebsworthy se dressa sur ses pieds, obéit machinalement, et puis se glissa derrière sa femme comme pour cacher sa honte. Quant à Parracombe, en proie à une ivresse rêveuse, il tourna la tête d'un air languissant, leva la main à son front et retomba dans sa contemplation.

« Je suis venu chercher des chrétiens, reprit Amyas, mais je ne trouve que des païens. Au lieu d'hommes, je ne vois que des animaux immondes. Eh bien, je laisserai les païens à leur désert et les animaux immondes à leur auge. Parracombe !

— Il est trop heureux, capitaine, pour vous répondre, dit Ebsworthy. Et d'ailleurs, qu'avez-vous besoin de nous ? Notre temps d'engagement est expiré, et nous sommes libres maintenant !

— Quoi ! vous êtes libres de devenir semblables aux bêtes ? Non, vous êtes encore les sujets de la Reine, et, en son nom, je vous somme de revenir au camp.

— Nous sommes libres, capitaine, de nous rendre heureux à notre façon. Or, qu'est-ce qui nous manque ici ? Rien. Nous avons des femmes charmantes, une nourriture excellente, un lit plus chaud que celui d'un lord, un jardin plus beau que celui d'un empereur ; quant aux vêtements, à quoi bon s'em-

Digitized by Google

barrasser de ce dont on n'a pas besoin. Et l'or, à quoi nous se virait-il ici où nous avons tout en abondance. Ecoutez, capitain Leigh, vous avez été pour moi un capitaine excellent, et j vous donnerai en échange un bon conseil. Renoncez à vot chasse à l'or, renoncez à courir, au prix de mille fatigues et d mille dangers, après l'honneur et la gloire. Prenez pour femm cette belle jeune fille qui vous suit. Fixez-vous ici avec nous, vous verrez si vous n'êtes pas plus heureux en un jour qu vous ne l'avez été dans toute votre vie.

— Tu es ivre, drôle! William Parracombe! veux-tu parler c veux-tu que je te jette dans la rivière pour cuver ton vin?

— Qui appelle William Parracombe? répondit une voix en dormie.

— Moi, imbécile! ton capitaine.

— Je ne suis plus William Parracombe. Il est mort depu longtemps de faim, de fatigue et de chagrin, et ne reverra pl Bideford. C'est un Indien, maintenant, et il va dormir penda une centaine d'années, jusqu'à ce qu'il retrouve sa force, pauvre garçon.

— Réveille-toi, dormeur! Lève-toi du milieu des morts, le Christ te donnera sa lumière. Un Anglais qui a reçu le ba tême, mener la vie des bêtes! Honte à toi!

— Le Christ me donnera la lumière! Oui, c'est ce que dise les prêtres. Mais sa lumière n'est-elle pas aussi près de nous i qu'ailleurs? N'est-elle même pas plus près? Regardez, ajou Parracombe, en étendant la main, et admirez les œuvres de Die voyez ce paradis où les pauvres âmes fatiguées se reposen quand leurs maîtres ici-bas les ont épuisées de travail. Je su las de courir après l'or, de me tourmenter le corps et l'esprit, je veux laisser mes os dans ce désert. Quant à vous, capitain vous pouvez partir. Devenez riche, devenez baronnet, vivez da les palais, buvez du bon vin, allez à la cour, étouffez votre âm dans les plaisirs et les occupations mondaines, exténuez-vo pour écraser vos voisins de votre luxe, comme l'ont fait sir F chard, sir Raleigh, sir Chichester, et ce pauvre vieux sir Warhar Ils n'étaient pas plus heureux que je ne l'étais alors, et je vo garantis qu'ils ne le sont pas autant que moi maintenant. Suiv votre voie, capitaine, et laissez-nous ici en paix, seuls av

Digitized by Google

Dieu, dans les forêts de Dieu, avec les bonnes femmes que Dieu nous a données. Il y a longtemps que je n'ai eu un moment de repos; maintenant je veux jouir, comme un enfant, des fleurs qui émaillent ces prairies, des oiseaux qui gazouillent sur ces arbres, des poissons qui s'ébattent au milieu de ces eaux, qui vivent dans l'innocence, qui ne pensent pas à mal, qui n'ont besoin ni de vêtements, ni d'argent, ni d'honneurs, et qui prennent avec reconnaissance ce que Dieu leur envoie. Combien le Père céleste ne nous donnera-t-il pas davantage à nous, qui valons plus à ses yeux que de simples moineaux?

— Quoi! tu veux vivre ici comme un idolâtre?

— Non, capitaine! je n'ai pas oublié les préceptes et les lois du christianisme. Envoyez-nous sir John Brimblecombe pour qu'il nous marie selon l'Eglise, et pour qu'il prononce ensuite sur nous les prières des morts, car vous pouvez nous considérer comme morts à ce monde pervers que nous avons quitté il y a trois ans. Et quand il plaira à Dieu de nous rappeler à lui, les oiseaux nous couvriront de feuilles, comme ils font pour leurs petits, et de plus belles fleurs s'épanouiront sur nos tombes qu'il n'en croîtra sur la vôtre dans le froid cimetière de Northam, au delà de cet orageux Océan que nous ne voulons plus traverser. »

Ici la voix de Parracombe s'éteignit comme un murmure, et sa tête se pencha sur sa poitrine.

Amyas resta stupéfait de cette ivresse raisonneuse. Il eût voulu répondre et faire entendre à Parracombe le langage du devoir, mais les mots ne venaient pas à ses lèvres. Pendant qu'il cherchait ses arguments, ses yeux tombèrent sur Ayacanora. Les deux Indiennes lui parlaient en souriant. Il vit l'une d'elles le regarder, puis prononcer quelques mots qui amenèrent une rougeur charmante sur le visage de la jeune fille. Amyas comprit instinctivement qu'elle donnait à Ayacanora le même conseil qu'Ebsworthy lui avait donné à lui-même. Qu'elle était belle en ce moment! Peut-être les deux fugitifs avaient-ils raison! Amyas frémit à cette pensée sans pouvoir en détourner son esprit, et il tomba alors dans une profonde rêverie. Retournerait-il jamais en Angleterre? S'il revoyait sa patrie, il y rentrerait peut-être en mendiant; mais, riche ou pauvre, il aurait à affronter les regards de sa mère, qui lui demanderait compte,

Digitized by Google

comme Dieu à Caïn, de son frère. Pourquoi ne pas se fixer, aussi, dans ces forêts? Pourquoi ne pas chercher à civiliser Indiens de cette partie de l'Amérique, à leur enseigner l'égal la justice, la pitié dans la guerre, à fonder une société qui opposer aux empiétements des Espagnols une forte barriè La richesse de ces forêts était inépuisable. Si elles ne recélai point d'or, elles possédaient des trésors inestimables en vé taux. Quelle facilité ces fleuves donnaient à l'exportation ! avait là peut-être le noyau d'un grand établissement comm cial.

Quel profond silence règne dans ces solitudes ! Les oise ont cessé de gazouiller, les perroquets se cachent dans les feuil les singes se groupent sur les plus hautes branches. On ent au loin le sonneur-de-cloches jeter son cri comme un glas nèbre qui descend du haut des cathédrales. Est-ce un présa Amyas cherche aussitôt des yeux Ayacanora. Elle l'observait a intérêt. Attend-elle de lui une décision? Tous deux baissent yeux et gardent le silence.

Tout à coup on entend un rugissement, puis un cri de d leur. Amyas lève la tête et voit un jaguar bondir vers les pauv femmes du haut d'un rocher suspendu dans la montagne dessus de la tête de Parracombe. Le groupe s'enfuit; mai terrible animal a déjà saisi une victime et lui a brisé le cou s ses puissantes mâchoires. Tiré de sa langueur par l'imminer du danger, Parracombe se lève précipitamment et cherche armes pour voler au secours de sa malheureuse femme qui sanglante sur le sol ; mais plus prompt que lui, Amyas fo sur le monstre et l'abat d'un coup de son épée.

Cette scène cruelle désenchanta instantanément de la sauvage Ebsworthy et Parracombe, et détourna Amyas de to idée de s'établir dans ces solitudes. Ils portèrent dans la forê dépouille mortelle de la jeune femme, l'ensevelirent sous un de mousse et de fleurs, puis ils reprirent le chemin de leur can Là, Amyas confia à John Brimblecombe les pensées qui avai dérangé son cerveau et lui demanda conseil.

« C'est une tentation du démon, dit le pieux clergyman ; s vrai nom est celui de Séparateur, car c'est lui qui met l'hom en lutte avec l'homme, et qui nous sollicite à ne nous occu

Digitized by Google

que de nous-même, et à oublier parents, patrie, devoir, amis. Mais vous avez résisté à ses séductions, capitaine Leigh! et il s'est avoué vaincu. Croyez-moi, toutefois, fuyons d'ici au plus vite, afin que la tentation ne revienne pas nous livrer de nouveaux combats.

Le lendemain, en effet, Amyas annonça l'intention de partir, et cette nouvelle fut accueillie avec joie par tous ses compagnons. Quelques jours après on se remit en route, après avoir fait aux Indiens de sympathiques adieux. Amyas évita de voir Ayacanora. De son côté, la fille du Soleil, lorsque le départ du jeune chef fut décidé, s'enferma dans sa hutte et ne se montra plus. Les Indiens donnèrent des marques de vif regret en voyant s'éloigner leurs hôtes, mais Ayacanora ne prit aucune part à cette manifestation. Amyas la quitta, non sans tristesse, mais joyeux, au fond, d'échapper aux séductions des sirènes et de se lancer de nouveau dans les périls.

CHAPITRE IV.

Le convoi d'or.

Les aventuriers marchent pendant quinze jours et plus. Ils ont dit adieu pour jamais aux vertes savanes de l'est et traversé la Cordillère des Andes. En passant, ils ont jeté un regard d'envie sur la ville de Santa-Fé et sur les splendides jardins qui l'entourent, et ils se sont convaincus que c'eût été de leur part une folie de l'attaquer. Mais ils n'ont pas complétement perdu leur temps. Le jeune Indien a découvert qu'un convoi d'or se dirige de Santa-Fé vers Magdalena, et ils ont dressé, au milieu d'une immense forêt de chênes, une embuscade pour s'en emparer.

Ils ont assis leur camp sur le flanc d'une colline escarpée et couverte de bois, au bas de laquelle est une route que le convoi doit suivre pour se rendre à sa destination. Cachés au milieu des broussailles, ils attendent. Un cri s'élève dans la profondeur des solitudes. Ils prêtent l'oreille. Quel est ce cri? Ce n'est ni le rugissement du jaguar, ni le sifflement d'un reptile, ni le craquement d'une branche d'arbre. Qu'est-ce donc? Chacun s'interroge et écoute plus attentivement.

Digitized by Google

« On dirait le gémissement d'une femme, dit Yeo. Ils
prochent sans doute. Attention, mes amis !

— Le gémissement d'une femme ! dit Amyas. Eh quoi ! r
nent-ils des femmes en laisse ?

— Pourquoi non, les misérables ? Les voici, capitai
Avez-vous vu reluire leurs armes au soleil ?

— Mes amis ! dit Amyas à voix basse, ne tirez pas avant m
Quand je donnerai le signal, envoyez-leur une volée de flèch
puis dégaînez et chargez hardiment. »

Le mot d'ordre passe dans les rangs. Tous les cœurs batt
en apercevant la tête du convoi.

D'abord paraissent une vingtaine de soldats espagnols ;
moitié est à pied, les autres se font porter sur une chaise a
chée au dos d'un Indien. A côté d'eux, des esclaves port
le plus pesant de leur armure et leurs arquebuses.

« Les fous ! dit Amyas ; ils confient leurs armes aux mains
leurs ennemis.

— Oh ! capitaine, dit Yeo, l'Indien a peur d'une arquebu
aussi ces chiens d'Espagnols n'ont rien à craindre.

— Voyez ces misérables, dit un autre ; ils réduisent des cr
tures humaines à l'état de bêtes brutes. »

La marche de ce détachement était fermée par un offic
subalterne porté également sur le dos d'un Indien, et qui fum
nonchalamment, tout en surveillant le cortège qui le suiva

La vue de ce cortège glaça d'horreur Amyas et ses com
gnons. — Indignation généreuse, digne de ce temps héroïq
où Raleigh, au nom de l'humanité outragée, faisait entendre
si chaleureux appels en faveur des pauvres païens du nouve
monde, où les Anglais croyaient encore qu'un homme est
homme, et que l'instinct de la liberté est la voix même de Die
où ils ne s'étaient pas souillés eux-mêmes du crime honte
de la traite des nègres, comme le firent au dix-septième siè
toutes les nations européennes !

Des centaines d'Indiens, de nègres, de Zambos nus, d'u
maigreur effrayante, portant les traces des coups de fouet et d
fers, enchaînés deux à deux par le poignet, gravissaient av
peine la colline, haletant sous le poids d'un panier, mainte
sur leur dos par une courroie qui leur passait autour du co

Digitized by Google

Yeo n'avait que trop raison ! Il y avait avec eux non-seulement des vieillards et des jeunes gens, mais encore des femmes, des jeunes filles délicates, et des mères avec leurs enfants qu'elles tenaient par la main. Le panier des quarante premiers esclaves contenait un paquet carré, soigneusement enveloppé de peaux, et dont la forme était bien connu d'Amyas.

« Qu'y a-t-il là dedans, capitaine?

— De l'or. »

Et à ce mot magique, tous les yeux s'ouvrirent; et il se fit parmi les aventuriers un tel mouvement, qu'Amyas dut leur imposer silence, de peur d'attirer l'attention des Espagnols.

« Calmez-vous, leur dit-il, et prenez patience, ou vous gâterez tout. »

Le reste des Indiens portaient des paniers plus grands, mais plus légers et contenant du riz, du manioc et des vivres de toute espèce. Après eux venait un second détachement de soldats, suivi de l'officier qui commandait l'expédition.

Les Espagnols tombaient sans défiance dans l'embuscade.

Au moment d'attaquer, Amyas hésita un instant, à l'idée de verser le sang d'hommes sans défense; mais un incident vint lever ses scrupules.

Parmi les Indiens enchaînés se trouvait un vieillard qu'accompagnait une jeune fille d'environ dix-huit ans. Accablé par la fatigue, le pauvre homme s'affaissa mourant sur le sol. Sa chute retardant la marche du convoi, un soldat s'avança vers lui et lui donna des coups de fouet pour le forcer à se relever; mais rien n'y fit, le vieillard ne bougea pas.

« Qu'on le détache, dit l'officier qui commandait le convoi, et qu'on l'abandonne sur la route avec sa fille. »

On se mit en devoir d'exécuter l'ordre, mais le poignet du vieillard était tellement gonflé que, pour le débarrasser de la chaine, il eût fallu limer l'anneau qui l'étreignait. Alors l'officier, bouillant d'impatience et de colère, saisit son épée et d'un coup trancha le poignet, qui tomba sanglant sur le sol.

Outré de cette barbarie, Amyas allait percer d'une flèche le cœur de l'officier, lorsque la fille du vieillard, voyant son père mort, bondit comme une panthère furieuse sur l'Espagnol, l'en-

Digitized by Google

lace dans ses bras et l'entraîne dans l'abîme béant au-dessous de la route, où tous deux roulent et disparaissent.

Une effroyable confusion se met alors dans le convoi. Amyas juge le moment propice, donne le signal, et les Anglais se précipitent sur les soldats de l'escorte. Une volée de flèches étend morts cinq Espagnols et en blesse une douzaine d'autres; puis vingt hommes, Yeo à leur tête, s'élancent l'épée à la main et achèvent l'œuvre de carnage. Les Espagnols se battirent comme des lions; mais, surpris par cette attaque inattendue, ils n'eurent pas le temps de fixer leurs arquebuses sur leurs piquets, ni assez de place dans cet étroit sentier pour faire usage de leurs piques. Au bout de cinq minutes, il ne restait plus un seul Espagnol debout sur le champ de bataille; deux ou trois cherchèrent à se dérober à la mort en se cachant dans les broussailles, mais Yeo les poursuivit avec acharnement :

« Que pas un d'eux n'échappe à vos coups! criait-il à ses compagnons. Tuez-les comme Israël a tué les Amalécites! »

Et les flèches allaient atteindre les pauvres diables, dont les cadavres roulaient dans les précipices.

« Et maintenant, dit Amyas, délivrons les Indiens. »

Ce qui fut fait en un clin d'œil.

« Nous sommes vos amis, dit Amyas en s'adressant aux Indiens. Tout ce que nous vous demandons, c'est de nous aider à porter cet or jusqu'à la Magdalena, et puis vous serez libres. »

Quelques-uns des plus jeunes se jetèrent à ses genoux et lui baisèrent les pieds, en le saluant comme le fils du Soleil; mais le plus grand nombre accueillirent ses paroles avec une indifférence stupide, et, débarrassés de leurs fers, s'assirent tranquillement par terre en regardant leurs libérateurs avec des yeux hébétés. La servitude les avait abrutis!

Amyas fit ensuite ramasser les armes, les munitions et les habits des soldats espagnols, les distribua entre ses compagnons, chargea l'or sur les épaules des Indiens qui voulurent le suivre, et continua sa route vers la Magdalena. Comme la troupe se mettait en mouvement, un nouveau personnage se montra sur la route. Tous les yeux se tournèrent de ce côté, et les Anglais reconnurent Ayacanora qui, en apercevant Amyas, poussa un

Digitized by Google

cri de joie, courut vers lui et tomba épuisée de fatigue à ses pieds.

« Enfin, lui dit-elle, je vous ai retrouvé! Vous m'aviez fuie, mais vous n'avez pu m'échapper. »

Et elle le couvrit de caresses, comme un chien qui a retrouvé son maître après l'avoir perdu; puis, se relevant, elle s'assit sur un tertre et éclata en sanglots.

« Bon Dieu! dit Amyas, quelque peu contrarié de cette visite inattendue; il ne me manquait plus que cet embarras. Que vais-je faire d'elle maintenant? »

Lorsque Ayacanora fut un peu reposée, on se remit en marche, et, chemin faisant, Amyas eut tout le temps de demander à la jeune fille le motif de son étrange apparition. Il aurait voulu la voir bien loin; mais, puisqu'elle était là, près de lui, il lui aurait fallu un cœur de roche pour ne pas lui témoigner quelque pitié; et, en effet, il la questionna avec un intérêt qui ne lui était pas habituel. Ayacanora lui raconta alors qu'après le départ des Anglais elle avait eu une violente querelle avec le piache, parce que celui-ci s'était ouvertement réjoui de voir s'éloigner les ennemis de son pouvoir. La tribu avait pris fait et cause pour la fille du Soleil, mais le piache s'était sauvé dans les bois, emportant la trompette sacrée pour en confier le dépôt à la tribu voisine. Ayacanora s'était alors élancée sur ses traces, l'avait découvert et lui avait enlevé cet objet précieux, signe et instrument de sa puissance sur les Indiens; mais, sachant le mépris que les hommes blancs avaient affiché pour les superstitions des Omaguas, elle avait brisé la trompette et n'osait plus retourner dans sa tribu; elle s'était vue forcée de s'en aller à la recherche d'Amyas et de ses compagnons, et, après avoir suivi leurs traces jour et nuit, elle avait été enfin assez heureuse pour les rejoindre.

« Est-ce là, lui dit Amyas, la seule raison qui vous a déterminée à venir après nous? »

Mais, sans doute, il touchait là quelque corde secrète, car la jeune fille rougit en le regardant et ne répondit pas. Puis elle se mit à l'arrière du convoi et ne parla plus à personne.

(*La suite en février.*)

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE,

DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

LORD PALMERSTON AVANT LA SESSION. — LE PATRIARCHE DE LA STE NOGRAPHIE. — LES ADMINISTRATEURS DES PAUVRES. — DÉFIC DES SOCIÉTÉS CHARITABLES. — LA QUESTION ROMAINE. — L'INVASIO CULINAIRE REPOUSSÉE. — LES DONNEURS D'ÉTRENNES. — ESPÉRANCE DRAMATIQUES. — ESPÉRANCES ÉCONOMIQUES. — NAPOLÉON III CO PARÉ A SIR R. PEEL. — M. DE PERSIGNY. — LORD MACAULAY. LA CHINE ET LE JAPON. — LES SUICIDES JAPONAIS. — LE PARAD DES CHIENS. — LA REVUE D'ÉDIMBOURG ET LA QUARTERLY. — U PENSÉE DE DEUIL. — OUVERTURE DE LA SESSION, ETC., ETC.

Londres, janvier 1860.

Si j'avais l'honneur d'être lord Palmerston, je ne croirais p avoir terminé très-heureusement l'année 1859. Il a voulu fai un compliment à la presse, et, après avoir très-bien fait ressort l'immense importance de ce quatrième pouvoir, il a essay d'égayer ses conclusions par une de ces anecdotes comme aime à en introduire de temps en temps à la Chambre des co munes, pour entretenir sa double renommée de politique s rieux et spirituel : c'était à un meeting agricole où l'on distr buait des prix aux meilleurs laboureurs du canton de Ramse La charrue a été justement exaltée au-dessus du canon, le s au-dessus du sabre : Triptolème n'eût pas mieux péroré ; ma c'est en réponse à un toast à lady Palmerston que le ministre, q aurait pu rappeler plus à propos les services rendus à l'Egli par sa pieuse moitié, a proposé un toast au journalisme, comm une des merveilles du progrès moderne, du progrès civilisateu

Digitized by Google

Qu'est-ce, en effet, jusqu'à présent que la charrue à la vapeur à côté de la presse à la vapeur? Combien de temps faudra-t-il pour qu'on laboure en une heure autant de mètres carrés de champs labourables que la presse du *Times* fait passer de feuilles de papier sous son rouleau? Cette comparaison n'est peut-être déjà plus très-neuve: aussi lord Palmerston a-t-il préféré comparer la rapidité de l'*impression* à la rapidité des communications télégraphiques, et, reconnaissant envers les sténographes, il a, dit-on, raconté qu'avant la fin du siècle dernier il y avait un homme, appelé Woodfall, qui reproduisait habituellement les débats parlementaires, — « et *comment faisait-il?* il allait à la galerie de la Chambre des communes, écoutait attentivement, la tête dans ses mains, puis rentrait chez lui, buvait deux pots de porter, se mettait au lit, se levait le lendemain matin, et moitié de ses souvenirs, moitié de ses rêves, composait ce qu'il appelait le rapport d'un débat. (*Rires approbateurs.*) Aujourd'hui, telle est l'habileté, telle est la rapidité merveilleuse avec lesquelles les rapporteurs ou sténographes transcrivent ce que dit un orateur, que si celui-ci n'y prend garde, il retrouve dans le journal ce qu'il eût mieux fait de ne pas dire. (*Rires*). Je me souviens d'un très-digne M. P. [1], M. Richard Keene, qui se plaignit une fois que les journalistes de la galerie n'avaient pas bien rendu le discours prononcé par lui la veille. La réponse qui lui fut faite était peut-être plus piquante que polie, car on lui dit : « Monsieur Keene, nous « avons fait pour vous le meilleur discours que nous pouvions « faire, mais si vous n'êtes pas content de nous, la prochaine fois « nous transcrirons scrupuleusement ce que vous dites (*Gros « rires*), et, quoi que vous en pensiez vous-même, nous avons « peur que vos amis ne fassent la grimace. » (*Rires.*)— Pour compléter le compliment aux *reporters* qui, par parenthèse, sont généralement des Irlandais comme le pauvre *mipi* livré aux rires de la Société agricole, lord Palmerston a déclaré qu'il avait lui-même autrefois essayé de faire le *reporter*, et y avait renoncé à cause de la double difficulté d'*écrire* d'abord en abréviation, et

[1] M. P. Ces initiales (Membre du Parlement) sont une des nombreuses abréviations de la langue écrite et de la langue parlée, qui ont presque mis de côté les mots eux-mêmes. On dit familièrement un *mipi*, pour un membre du Parlement.

Digitized by Google

puis de pouvoir se *lire* soi-même. — M. Keene n'a pas réclan encore, que je sache, ni cet estimable M. Woodfall, car il est mor mais le patriarche de la sténographie parlementaire se trou avoir un petit-fils qui a fait insérer dans le *Times* la déclaratio suivante :

« M. William Woodfall était le rédacteur principal d'u journal, un homme honorable et bien élevé, que Dieu av doué d'une mémoire extraordinaire. A une époque où l'art *rapporter* les débats parlementaires était encore dans l'enfanc lorsqu'on ne connaissait pas encore ces relais de sténograph et ces presses à vapeur du *Times* qui chaque matin procure aux lecteurs du journal le compte rendu textuel de la séance la nuit; lorsque les discours parlementaires, adressés moins public qu'à la Chambre seulement, différaient en étendue c interminables harangues d'aujourd'hui, M. W. Woodfall assist aux séances et traduisait de mémoire, avec toute la célér possible, l'essence du débat, toujours avec honnêteté et tale Ses comptes rendus sont donc véridiques autant qu'ils po vaient l'être, et nullement la composition d'un imposteur i qui les aurait fait moitié avec ses rêves et ses souvenirs, com le prétend lord Palmerston. Si le nom de M. Woodfall s' conservé ainsi, c'est parce qu'il a réellement mérité la rec naissance du public en contribuant, dans l'origine, à cette éd cation politique du peuple, perfectionnée successivement grands frais jusqu'au point où elle est arrivée aujourd'hui.

« HERNON WOODFALL. »

Ce petit-fils ajoute quelques renseignements sur la famille son grand-père, qui laissa à ses enfants une existence et nom également respectables. Un de ses fils mourut *chief-just* au cap Breton. — Cette rectification méritait d'être recueill puisque lord Palmerston lui-même avait l'intention d'hono le corps des sténographes, pour qui M. Woodfall fut un *ancê* aussi bien que pour M. Hernon T. Woodfall. Ajoutons que grand docteur Samuel Johnson avait aussi été *reporter* à Chambre des communes pour la *Monthly Review* [1].

[1] Voir ce détail sur la jeunesse de S. Johnson dans sa biographie lord Macaulay, publiée par la *Revue Britannique*.

Digitized by Google

Les derniers jours de l'année 1859 ont légué un nouveau scandale à la libre discussion de la presse. Une des plus importantes sociétés de charité, administrée depuis longtemps par un respectable gentleman, a été forcée de proclamer que ce chrétien vertueux plongeait de temps en temps la main dans la caisse des pauvres pour ses besoins personnels, si bien qu'à la fin il a dû s'éclipser en laissant cette caisse à peu près vide. Une autre société, réveillée par un soupçon assez facile à comprendre, s'est aperçue d'un déficit analogue dans son budget. Tout à coup l'alarme a gagné toutes les sociétés de bienfaisance, qui ont demandé des comptes à leurs comités de surveillance, et chaque jour une révélation nouvelle vient démontrer que presque toutes les bonnes œuvres passent, les unes par des mains infidèles, les autres par des mains négligentes, et que les fonctionnaires de la charité publique auraient besoin d'un contrôle tout aussi sévère que celui qui met les deniers de l'Etat à l'abri de la tentation. On admire souvent le grand nombre des institutions charitables de la Grande-Bretagne et la continuelle création d'une société nouvelle, tantôt pour préserver de la misère les veuves et les orphelins, tantôt pour donner une éducation religieuse aux enfants déguenillés ou former des missionnaires, tantôt pour imprimer et distribuer des Bibles, chaque secte, outre la grande Société biblique, voulant avoir ses colporteurs des livres saints. Hélas! sur dix créations de ce genre, il en est peut-être neuf qui sont dues à un petit calcul. La bonne œuvre aura une caisse, se dit quelque commis en retraite et je serai choisi pour la tenir. Je serai le président, l'homme influent du comité, se dit un ex-fonctionnaire, etc. Si la souscription prend, si la société s'organise, voilà cinq ou six individus qui ont une position, une place, un titre, etc., qui sont *quelque chose* ou *quelqu'un*, les uns salariés, les autres administrateurs soi-disant gratuits, et ce sont ceux-ci qui coûtent parfois le plus cher. Voici, par exemple, le budget présenté aux membres souscripteurs de la Société biblique de la secte trinitaire :

	liv. st.	sh.	d.
Recettes des souscriptions, donations et quêtes	505	11	9
Dépenses comprenant les salaires, les loyers, le chauffage, l'éclairage, etc.	506	1	6

Digitized by Google

Le déficit n'est pas considérable, mais c'est là une société mo deste, et la Société des amis du clergé, ayant une recette plu considérable, destinée à faire des pensions de 30 à 40 livre sterling aux veuves des ecclésiastiques, a aussi un budget plu important : or, la dernière balance a constaté un déficit de 4,55 livres sterling. Le banquet annuel de cette société coûte de 20 à 300 livres sterling. On a voulu en faire l'économie en 185 sous prétexte que le jour fixé tombait un jour de jeûne; ma sous prétexte aussi que les principaux frais de ce banquet o festival étaient invariablement payés d'avance, la suppressio est cotée 130 livres sterling. Les souscripteurs de toutes c sociétés boursillaient les yeux fermés ; ils ouvrent maintena de grands yeux sur les chiffres de leur budget et réclament u contrôle financier par des lettres, que les journaux insèrent av ou sans commentaires.

Encore un autre legs fait par 1859 à 1860 : c'est la transfo mation des salles de théâtre en églises. Le spectacle éta légalement interdit le jour du dimanche, les salles sont disp nibles depuis le samedi soir minuit jusqu'au lundi matin. L prédicateurs libres, qui ne desservent aucune paroisse, ont e l'idée de convoquer leurs ouailles sous le lustre du temple Satan, et quelques directeurs n'ont pas été fâchés de faire ain une septième recette par semaine. Le révérend M. Spurgeo (qui aura bientôt son tabernacle à lui) a longtemps loué vaste salle des concerts de Surrey-Gardens. Une salle de concer profanes convertie en église avait paru une énormité à quelqu anglicans trop scrupuleux ; mais M. Spurgeon n'y réunissa guère moins de quinze mille auditeurs édifiés. Son exemple autorisé d'autres ecclésiastiques à traiter avec les directeurs quatre salles, celles du théâtre Victoria, du théâtre Garrick, d théâtre Britannia et du théâtre de Saddlers-Wells. Le *Times*, q enregistre tout dans ses colonnes, nous décrivait, le lundi 1 le spectacle religieux offert, le dimanche 15, par le théâtre Vi toria : « Il y a eu deux services hier, disait-il, dans cette sal populaire : le premier à trois heures, le second à six heures d soir. Ce second service a exigé un éclairage complet. Les log étaient louées la plupart par des spectateurs en gants blancs en mise décente, comme s'ils étaient venus pour une représe

Digitized by Google

tation théâtrale. Le parterre était plein d'un public mêlé et paraissant peu accoutumé à voir aucune espèce de cérémonie religieuse, ce qui doit rassurer les ecclésiastiques qui craindraient que ces services irréguliers ne fissent tort aux églises du voisinage. A trois heures, le révérend C.-J. Goodhart (un membre de l'Eglise établie) monta sur le théâtre avec d'autres ecclésiastiques, un desquels entonna une hymne. Après avoir lu un chapitre de l'Ecriture et improvisé une prière, M. Goodhart s'avança vers la rampe et prêcha sur ce texte de saint Paul : « Jésus est venu en ce monde pour sauver les pécheurs, dont je suis le premier. » Le sermon fut simple, pratique et approprié à la congrégation qui l'écoutait. C'est le révérend M. Alexandre Rashleigh, de la chapelle Harcourt, qui a dirigé le service du soir, la salle étant remplie jusqu'aux combles ! »

Le lundi 16, Arlequin retrouve son domaine et recommence ses gambades jusqu'au dimanche 22.

Qui aurait pu deviner, il y a quelques années, ce partage paisible du théâtre entre Arlequin et Luther?

Faites-moi le plaisir de me dire si l'archevêque de Paris, à l'exemple de l'évêque de Londres, approuverait qu'un membre de son clergé célébrât le service divin, dît la messe ou entonnât vêpres, prononçât un prône ou un sermon dans la salle de la Gaîté ou des Bouffes-Parisiens?

N'allez pas croire que je cherche une transition pour reprendre et continuer mes réflexions du mois passé sur les espérances inspirées par certaine brochure aux zélés anglicans qui croient que l'empereur Napoléon III, jaloux de la gloire de Henri VIII, met adroitement le pape dans son tort pour se substituer à lui, sinon à Rome, du moins à la tête d'une Eglise gallicane. Je serai ramené tôt ou tard à cette thèse épineuse, mais aujourd'hui je laisse même de côté la bénévole tolérance de M. Salomons, le représentant israélite de Greenwich, disant à ses électeurs qu'il votera avec ses collègues pour affranchir l'Italie de la domination papale ; car au moment où je vous écris la question commerciale l'emporte sur la question religieuse.

On admire surtout dans Napoléon III un sir Robert Peel couronné, le Messie du libre échange, et s'il revenait à Londres, il serait porté en triomphe comme un autre Bacchus mytholo-

Digitized by Google

gique, à qui l'Angleterre va devoir de boire du bordeaux et
vin de Champagne au prix de l'*ale* et de la petite bière. A
point de vue plus large on considère ici le nouveau systè
économique proclamé par Napoléon III comme la révolution
plus magnifique de ce siècle, qui compte déjà tant de révol
tions dans son histoire. M. Bright lui-même, l'orateur radic
a déclaré qu'après la république des Etats-Unis il ne voyait ri
au-dessus de l'empire français, car, après tout, selon M. Brig
la libre Angleterre n'est qu'une oligarchie, et le suffrage u
versel peut seul donner à un peuple la forme de gouverneme
la plus conforme à ses vœux. Je doute que Richard Cobde
quoique écrivant de Paris sous l'influence du bon accueil q
lui a été fait aux Tuileries et au Palais-Royal, approuve tout
que l'enthousiasme commercial vient de dicter à son collèg
et ami, le quaker Bright; mais il est certain que ce qu'éc
M. R. Cobden depuis un mois a très-bien préparé les esprit
considérer Napoléon III comme le sincère ami de l'Angleter
Quant au traité de commerce basé sur le libre échange, R. Cobd
lui-même convient modestement qu'il n'a eu aucune peine
convertir ni l'empereur, ni son impérial cousin, tout à fait co
vertis depuis longtemps, l'empereur n'attendant qu'une occasi
pour appliquer ses doctrines avec toutes leurs conséquence
Si quelqu'un avait exercé quelque influence sur Napoléon
en cette matière, ce serait M. de Persigny, car je puis assu
que, dès le mois de juillet dernier, notre ambassadeur n'a ce
d'indiquer à l'empereur l'unique moyen de faire tomber tou
les préventions soulevées contre lui dans la presse britanniqu
J'irai plus loin, parce que le hasard m'a mis à même de vérifi
le fait. La lettre par laquelle l'empereur expose son grand p
gramme de mesures agricoles, commerciales et industrielle
ressemble beaucoup à celles que son ambassadeur lui adress
à lui-même après la paix de Villafranca.

Ce que je vous avance là, on peut l'avoir su sans indiscrétio
Vous admettrez sans peine que M. de Persigny, obligé de prouv
au ministère anglais que son souverain était préoccupé de to
autre chose que d'une invasion de l'Angleterre, ait été amen
à laisser transpirer une partie de sa correspondance diplom
tique. Aussi, pendant que le peuple anglais s'agitait dans sa p

Digitized by Google

nique depuis six mois, le cabinet anglais, rassuré par M. de Persigny, laissait faire et dire, bien convaincu qu'il arriverait devant le Parlement avec les garanties officielles de la bonne entente des deux gouvernements. Reste à savoir comment lord Palmerston et lord John Russell vont profiter de cette nouvelle chance, qui, dans leur majorité très-peu considérable, vient tout à coup remplacer par l'appoint des radicaux et des libre-échangistes l'appoint manquant des membres catholiques irlandais.

La question de la réforme électorale est là toujours comme un embarras; mais déjà, nouveau symptôme de cette tiédeur libérale que je vous signale mensuellement et que le *Times* a proclamée enfin lui-même, il faut lire ce que les représentants de la ville démocratique de Glasgow déclaraient l'autre jour à leurs constituants. « Messieurs, leur a dit M. Dalglish, je n'espère pas que le nouveau bill de réforme soit de nature à satisfaire tout le monde, parce que les whigs gardent toujours une mesure libérale en poche pour s'en faire un cheval de bataille quand, ayant perdu leur portefeuille, ils cherchent à le rattraper dans l'opposition. Mais j'espère qu'ils nous en donneront assez pour que nous n'ayons pas de longtemps à nous occuper de cette question qui, en vérité, nous détourne un peu trop souvent de nos affaires. » C'est ce qu'a répété l'autre représentant, M. Buchanan, qui a dit avec plus de franchise encore qu'il valait mieux obtenir le *moins* tout de suite que d'attendre toujours le *plus*, se contenter du possible que de courir après l'impossible. Ce n'est pas le langage de la raison qu'on tient à des électeurs démocratiques, quand on les sait passionnés et impatients.

Au reste, le jour même où je vous écris, la session n'est pas ouverte, et les membres ne m'ayant pas communiqué leur programme, je ne puis le commenter d'avance.

Par le motif contraire, comme les pantomimes tirent à leur fin, je ne vous en parlerai pas longuement. Je vous signalerai seulement celle du théâtre de Drury-Lane, où, comme dans presque toutes les autres, un bataillon de volontaires, armés de carabines, manœuvre aux applaudissements des galeries. Ce bataillon, recruté parmi les figurantes, a pour uniforme le costume des femmes de chambre anglaises, et il s'oppose au débarquement

Digitized by Google

d'un bataillon de cuisiniers français qui est repoussé avec perte malgré ses broches et ses couteaux de cuisine. C'est là du patri tisme, j'espère. La sobre Lacédémone n'eût pas repoussé pl fièrement les marmitons des Perses. *Persicos odi, puer appar tus*, s'écriait l'épicurien Horace, dans ses heures de sobrié philosophique.

Je mentionnerai une petite pièce nouvelle, parce qu'elle e toute de circonstance, et qu'elle prouve que tous les Angla ne subissent pas sans murmurer l'impôt annuel des étrenn de Noël et du jour de l'an, qui ne rappelle que trop parfois *backish* des Turcs. C'est le théâtre du Strand qui, sous le tit de *Christmas-Boxes*, met en scène deux honnêtes bourgeo de Londres, MM. Jackly et Holly, conspirant ensemble po priver réciproquement leurs femmes du présent annuel qu'ell sont habituées à recevoir de la munificence conjugale. Ma heureusement pour ces messieurs, leurs fines moitiés surpre nent le secret du complot et conspirent de leur côté po le déjouer. Les époux n'ont rien imaginé de mieux que de faire chercher querelle; les dames ont une antipathie pr noncée pour certains instruments; ces messieurs s'en emp rent et exécutent une musique infernale. Les dames font sourde oreille ou trouvent le concert charmant, au risque subir le sort que les Chinois infligèrent à un commissaire a glais qui mourut littéralement du bruit de cinq cents tam-ta dont il était escorté et assourdi partout où il portait ses pa Les maris mélomanes sont plus tôt lassés que leurs auditric complaisantes; mais ils passent à une seconde épreuve, q est de faire chacun une déclaration à la femme de l'autre, et se faire surprendre dans cette prétendue *conversation criminell* « en partie double, » comme dirait M. Alphonse Karr. Les dam reçoivent cet assaut livré à leur vertu avec une coquetterie fine que les Jocondes britanniques se laissent séduire et mên extorquer le présent qu'ils ne voulaient pas faire. Le présent fa les deux dames l'échangent, et la mystification est complèt Nous avons là une idée à la Boccace, mais traduite par la pr derie anglaise moderne. L'auteur, M. Mayhew, a, je vous assur le génie de la farce. Le dernier roman de Charles Dickens passer au théâtre avec sa collaboration ; mais ce qui promet pl

Digitized by Google

encore, le romancier prépare lui-même une pièce originale sans collaborateur.

Saviez-vous que l'illustre lord Macaulay s'était exercé dans sa jeunesse à faire du roman et du théâtre? Je croyais, moi, ce grand esprit trop sérieux pour cela; il est vrai qu'il avait cherché les héros de son roman et de ses scènes dans l'histoire grecque et dans l'histoire romaine. Comme, lorsque nous venons de mourir, on met en relief tous nos talents et toutes nos vertus, on a rappelé aussi que le grave lord Macaulay avait un talent particulier pour l'épigramme, et que les jeux de mots jaillissaient tout aussi facilement de ses lèvres éloquentes que ces nobles images et ces paraphrases cicéroniennes, ornement de sa causerie comme de ses écrits. La mort de cette haute illustration de la littérature contemporaine a attristé les premiers jours de la nouvelle année. Je pense que vous, qui l'avez connu plus familièrement que votre correspondant, vous allez en parler dans la *Revue* de ce mois, sans attendre les articles biographiques qui vont remplir les Revues et les Magazines du mois prochain. Je glanerai seulement, quant à moi, quelques lignes dans les courts paragraphes que la presse quotidienne et hebdomadaire a déjà consacrés à cette grande mémoire. — Lord Macaulay avait quitté depuis quelque temps son ancien appartement du passage Albany dans Piccadilly, et il habitait Holly-Lodge, Campden-Hill, partie du faubourg de Kensington, qui est à Londres ce qu'est Passy à Paris. Sa santé était fort affaiblie, mais rien n'annonçait qu'il fût gravement malade, et sa mort, causée par une affection du cœur, a surpris sa propre sœur, qui l'avait vu le soir même (le mercredi 28 décembre), deux heures tout au plus avant l'heure fatale. Cette mort ne fut guère connue que le vendredi matin et elle fut révélée aux journaux de Londres par un journal de province. M. Ellis, son ami et son exécuteur testamentaire, étant *recorder* de Leeds, avait été seul avisé par une dépêche télégraphique communiquée à la presse de cette ville. Sa famille se rappela que le 25, au repas de Noël, il avait été presque silencieux, ce qui était réellement un symptôme extraordinaire. Ses funérailles n'ont eu lieu que le lundi 9; funérailles tout à fait privées, mais qui n'ont pas manqué de solennité, tout ce qu'il y a de plus notable dans l'aris-

Digitized by Google

tocratie de naissance et de talent ayant tenu à y figurer. poêle était porté par le lord grand chancelier, le comte de C lisle, le comte de Shelburne, le comte de Stanhope, sir Her Holland, lord John Russell, le duc d'Argyle, le président de Chambre des communes, le doyen de Saint-Paul (le révére M. Milman, poëte et historien comme le défunt). Tous les gnitaires ecclésiastiques de l'abbaye de Westminster conc raient au service mortuaire. L'enregistrement du testament lord Macaulay à la Cour spéciale où se déposent ces sortes d'ac (Probate-Court) a révélé le chiffre de la fortune acquise si ho rablement, moitié par les cinq années de ses fonctions pul ques à Calcutta, et moitié par sa plume d'historien. Elle s'é vait à 80,000 livres sterling, dont sa sœur, lady Trevylian, es principale héritière, prélèvement fait de divers legs en faveu ses frères, neveux et nièces. Ce qui intéresse surtout dans héritage, c'est la partie des manuscrits. Il paraît qu'il y au plusieurs chapitres du cinquième volume de l'*Histoire d'An terre* déjà mis au net, et le reste du volume assez avancé p compléter le règne de Guillaume III; mais jusqu'ici lady T vylian, la sœur de lord Macaulay, semble s'opposer à un inv taire exact de ces manuscrits. Son mari, sir Charles Trevyli est gouverneur de Madras, où elle se dispose à aller le joind avec l'intention de ne revenir en Angleterre que dans deux a Jusque-là, elle déposerait les manuscrits chez son banqu pour ne s'en occuper qu'à son retour. On espère toutefois r difier cette résolution.

Une courte biographie anonyme de lord Macaulay a déjà publiée; mais vous ne trouverez guère des faits nouveaux d ces cent et quelques pages rédigées et imprimées à la h Parmi les documents qu'on nous promet de plus d'un côté remarque que le *Macmillan Magazine* annonce pour fév deux lettres inédites de miss Hannah More, qui nous fer connaître le jeune Macaulay à l'âge de douze ans. Miss Han More étudiait en lui, avec l'intérêt d'une maîtresse d'éc l'enfant précoce qui ne démentit pas l'avenir qu'elle n'é pas la seule à lui prédire. Vous pouvez compter que d'ic quelques mois on aura publié sur lord Macaulay au moins valeur de deux volumes. Il règne toujours dans la littérat

Digitized by Google

anglaise ce que j'appellerai une véritable épidémie biographique, dont, au reste, je ne voudrais guérir ni les auteurs ni les libraires, car les biographies, qui ne le cèdent qu'à l'histoire, recueillent des anecdotes et des détails de mœurs qui ont leur prix dans l'histoire elle-même. Lord Macaulay ne les a pas dédaignés dans son ouvrage. Laissez-moi vous dire à ce propos que, si vous réimprimez ses *Essais biographiques et littéraires*, où figurera naturellement lord Bacon, vous devez emprunter quelques notes à une suite d'articles sur le chancelier de Jacques Ier, qui sont en cours de publication dans l'*Athenæum* de ce mois. Le journaliste réhabilite ce beau génie que Pope avait proclamé le plus *grand* et le plus *vil* des hommes. Si le dernier article est de la force des premiers, il ne resterait plus qu'une de ces deux épithètes attachées au nom de Bacon.

Je laisse de côté une nouvelle *Vie de lord Wellington*, un des dieux de la biographie britannique, pour vous recommander plutôt la lecture de la relation de la mission de lord Elgin en Chine et au Japon, par M. Laurence Oliphant, son secrétaire. Voilà un livre ! et cependant je vous permets de sauter par dessus une bonne moitié du premier volume ; mais, une fois que M. Oliphant est sorti des récits préliminaires et raconte ses impressions, vous ne le quitterez plus et lui pardonnerez quelques réclamations contre le pavillon français. M. Oliphant n'est peut-être pas non plus tout à fait impartial à l'égard des Chinois ; mais il leur accorde encore le mérite de certains bons procédés. Il est plus juste envers les Japonais, quoiqu'ils aient, à ce qu'il paraît, à peu près les mêmes préventions contre les barbares, en y mêlant quelques préventions contre les habitants du Céleste Empire eux-mêmes. Aussi se figure-t-on aisément le sentiment que durent éprouver les Anglais en arrivant à Iedo : « Lorsque nous parcourûmes les rues de la ville, les gamins (c'est le terme dont se sert M. Oliphant), les gamins accouraient et nous saluaient de cette acclamation : « Voilà les Chinois ! » Etre traité de Chinois quand on vient d'être traité de diable jaune en Chine ! C'est mortifiant ; bien plus, l'instinct commercial des Anglais fut tout d'abord deviné, et la phrase de salutation qu'on leur adressait le plus communément était : « Chinois, « Chinois ! qu'avez-vous à vendre ? » Vous rappelez-vous le temps

Digitized by Google

où l'on prétendait que le suicide était endémique en Angleter
Ce temps-là n'est plus ; sans cela, les Anglais auraient pu i
porter du Japon, où le suicide est toujours à la mode, un gra
perfectionnement dans la manière de partir pour l'autre mon
Les Japonais ne s'arrachent plus les entrailles comme Ca
désespérant de la république. Le petit couteau avec lequel
s'ouvraient l'abdomen ne sert plus qu'à faire une légère incis
significative. « Le suicidé a assemblé sa femme et ses enfa
pour les rendre témoins de son trépas héroïque. Son meill
ami, celui qui, dans notre pays, eût été prié d'être son tém
à son mariage, est là debout près de lui, avec un sabre nu à
main, et à peine la légère incision est faite que le sabre desce
et la tête roule aux pieds de la famille désolée. » C'est de l'a
que tout pur, il me semble.

D'après la *Revue d'Edimbourg*, les Anglais, traités de Chin
au Japon, n'en auraient pas moins reconnu dans la Consti
tion de cette contrée une singulière analogie avec la leur,
l'opposant surtout à la Chine, « choisie depuis longtemps
M. de Tocqueville comme le plus remarquable exemple de
dégradation où descendrait une nation qui, égalisant toutes
conditions sociales, subirait la domination d'un souverain
solu. » Au lieu d'être une démocratie à la chinoise, le Jap
serait donc un pays aristocratique comme l'Angleterre, avec
mélange d'institutions municipales. Les nobles héréditai
du Japon sont-ils réellement des nobles à l'anglaise, forma
cette classe gouvernante qui offusque M. Bright, et au-dessus
laquelle l'empereur *spirituel* et l'empereur *temporel* n'ont q
l'autorité apparente, personnifiée par la reine d'Angleterre, M
jesté double, mais qui règne et ne gouverne pas, qui est le pa
de l'anglicanisme, mais qui n'officie ni à Westminster-Abbe
ni à Saint-Paul?

La grande aristocratie japonaise rappellerait beaucoup pl
exactement l'aristocratie vénitienne que l'aristocratie anglai
à cause du système d'espionnage qui met chaque noble sous
surveillance de son voisin, et réciproquement. En Angleter
les whigs et les tories se surveillent bien aussi, mais sans
pionnage et uniquement par la jalousie naturelle de deux par
alternativement au pouvoir. M. Oliphant ne laisse d'ailleu

Digitized by Google

échapper aucune des analogies qui peuvent remettre sous ses yeux quelques-uns des traits de la patrie absente ; il admire en véritable Anglais la propreté des femmes et leurs fréquentes ablutions : mais, pensant que la *Revue* puisera au moins quelques extraits dans cette relation, je me contenterai de citer encore un paragraphe sur les chiens japonais, et la comparaison de leur condition sociale avec celle des grandes cités d'Orient : « Les rues de Ieddo sont infestées de chiens, non de ces misérables chiens affamés de Constantinople ou de ces chiens parias de l'Inde, mais de chiens bien nourris, au poil lustré, audacieux, qui ne reconnaissent aucun maître, semblent vivre aux frais de la ville, et posent fièrement leur indépendance en relevant la queue et dressant les oreilles. Ces animaux sont vénérés autant qu'ils l'étaient jadis en Egypte. Les plus antiques traditions les protégent, et c'est un crime puni comme assassinat que d'en mettre un à mort. Bien mieux encore, ils ont des gardiens officiels pour veiller sur eux et des hospices pour les recueillir lorsqu'ils tombent malades. Certes, ils ont su profiter de ces immunités protectrices, et, comme race, ce sont les plus beaux chiens de rue que j'aie vus. » Liberté, indépendance, sécurité, protection politique et alimentation gratuite !!! C'est l'utopie des vrais amis du peuple, moins le *droit au travail*, parfaitement inutile avec le *droit au ne rien faire*. O Diogène ! grand philosophe, ton cynisme tant calomnié avait deviné le bonheur des chiens japonais ! L'idéal de Platon n'est encore qu'un vain rêve !

La *Revue d'Edimbourg* vous épargnerait de choisir des extraits de la relation de M. Oliphant ; mais vous avez des articles plus ou moins curieux dans sa dernière livraison : soit celui qui est consacré à la mortalité des diverses professions industrielles, article mélancolique, qui suffirait pour justifier mon regret d'être un des fils d'Adam, condamnés à gagner leur pain à la sueur de leur front, plutôt qu'un chien du Japon ; soit l'article en apparence paradoxal qui prouve par la statistique qu'un sujet anglais paye déjà moins d'impôt qu'un sujet français, et que les taxes tendent à décroître en Angleterre, tandis qu'elles vont *crescendo* dans notre belle et heureuse France, sans parler de la cherté de la vie dans les deux pays, comparaison tout à l'a-

Digitized by Google

vantage encore des sujets de S. M. la reine Victoria. Mais je vous recommande surtout de faire traduire par notre jeune collaborateur naturaliste l'article sur l'*Acclimatation des animaux*. Contrairement à ses habitudes de collaboration secrète ou anonyme, la *Revue d'Edimbourg* nous apprend que cet article est presque entièrement l'œuvre de M. Mitchell, l'infortuné ex-secrétaire du Jardin zoologique de Londres, qui avait accepté de venir diriger le Jardin zoologique de Paris. Le manuscrit de l'article était à peine remis à l'imprimeur de la *Revue*, que M. Mitchell terminait son utile et honorable carrière par un suicide encore inexpliqué.

La *Revue* analyse aussi les *Souvenirs et Correspondances* de Mme Récamier, et je crois savoir que cet article est de Mme Austin. Je pense que vous vous en emparerez si vous n'en avez fait un vous-même sur cette femme célèbre, que le ciel consola de ne pas être mère en lui donnant une fille adoptive si bien faite pour honorer cette chère mémoire, par les délicatesses de son propre cœur comme par celles de sa plume. Hélas! elle paye cher en ce moment le bonheur d'avoir été unie pendant nombre d'années à un des hommes les plus éminents de l'érudition et de la littérature françaises.

Je ne crois pas que la *Quarterly Review* de ce trimestre offre à la *Revue Britannique* un aussi riche butin que la *Revue d'Edimbourg*. Elle s'occupe aussi de la Chine et du Japon; mais son article sur Cowper me semble un peu trop rétrospectif. Vous ne dédaignerez pas d'ailleurs de faire votre profit de l'article sur les *Religious revivals* qui précède très-convenablement la vie dévote du poëte de *la Tâche*, ni de l'article sur les colonies australiennes, ni enfin de l'article sur les divers inventeurs des machines à tisser le coton, ces héros du génie manufacturier de la Grande-Bretagne, ces civilisateurs qui ont fait de la province de Lancastre, encore à demi-sauvage il y a cent ans, la plus grande ruche industrielle du monde. Ils figurent la plupart dans un charmant volume que je vous envoie : *Self-Help*, ou *Aide-toi, le Ciel t'aidera*, tableau anecdotique de tous les ouvriers qui se sont élevés eux-mêmes. M. Smiles, qui en est l'auteur, a réservé quelques-uns de ses chapitres aux ouvriers de la pensée, qu'il a le bon goût de ne pas trop sacrifier aux

Digitized by Google

mécaniciens. M. Smiles a été le biographe de Robert Stephenson, dont il défend encore ici les titres toujours disputés.

Je ne dois pas passer sous silence les deux volumes de M. Russell sur sa campagne dans l'Inde; car le correspondant du *Times* a fait réellement campagne sous lord Clyde, comme en Crimée sous lord Raglan. Son ouvrage n'est nullement la reproduction de ses fameuses lettres écrites sous la tente ou à la lueur d'un feu de garde. Nous n'avions dans le journal que ses premières impressions. Nous avons ici des études réfléchies sur l'Inde anglaise, où les vainqueurs et les vaincus sont jugés avec une impartialité qui étonnerait de la part d'un Anglais pur-sang; mais M. Russell est Irlandais. Aussi commence-t-on à l'accuser d'avoir au fond du cœur une tendresse tout irlandaise pour les rebelles. Le fait est qu'il réduit à néant certaines assertions qui semblaient irréfutables. La rébellion n'est pas précisément justifiée par M. Russell, mais expliquée très-souvent au désavantage du gouvernement britannique. Nana-Sahib lui-même n'est plus un monstre si odieux. Il a quelques traits de ces lords Desmond qui firent une si rude guerre aux généraux de la reine Elisabeth.

P.-S. Je viens de lire le discours de la reine : il ne satisfait qu'à demi l'attente générale; mais les ministres se sont réservé l'honneur de le commenter largement et d'y rattacher ainsi l'exposé plus explicite de leur politique. Je suis forcé de fermer ma lettre avant de connaître les premières séances de la session.

Le Times du 20 courant rend compte de l'instance introduite devant les tribunaux de Londres par M^lle^ Simonin, qui demande à être divorcée de son époux, le sieur Mallac. M^lle^ Simonin n'est autre que M^lle^ Valérie, du Théâtre-Français, et elle ne réclame le divorce que pour le bon motif, c'est-à-dire pour prendre un autre mari avec qui elle est venue en Angleterre, oubliant qu'elle y était justement déjà en puissance de mari. C'est un procès qui fait du bruit à Londres, parce qu'on sait que le remplaçant de M. Mallac serait le fils d'un ministre français.

Digitized by Google

CHRONIQUE

ET

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Paris, janvier 1860.

G. — In spite of Pope or dignities of church.
W. — Thou'lt answer this before the Pope.

G. — En dépit du Pape ou des dignitaires de l'Église.
W. — Tu répondras de ceci devant le Pape.
(Shaksp., *Henri VI*, acte I, sc. III.)

An enemy and give over my trade!

Un ennemi et abandonner mon industrie!
(Shaksp., *Timon d'Athènes*, acte IV, sc. III.)

Que nos lecteurs se rassurent : le chroniqueur, quoique escorté de Shakspeare, n'a nulle envie de se jeter dans la mêlée des brochuriers pour ou contre le pape. Il plaint ceux de ses amis (il en a dans les deux camps, à Rome et à Paris) qui ont osé, les uns croiser leur simple plume d'homme de lettres avec une plume politique soutenue par cinq cent mille baïonnettes, les autres avec une plume religieuse soutenue par les foudres du Vatican :

Non licet inter nos tantas componere lites.

Nous déplorons aussi la lutte en elle-même et la confusion qu'elle jette dans les esprits à Paris et à Rome, d'où nous arrive une épigramme bien italienne qu'on attribue, selon l'usage, à Pasquin ou à Marforio, et qui évoque le fameux cardinal Mezzofante, si merveilleusement doté du don des langues :

Cardinal polyglotte, illustre Mezzofante.
Parlant tous les jargons qu'on parle sous le ciel,
Viens rétablir la bonne entente
De tous nos champions du trône ou de l'autel
Dont la faconde assourdissante
Fait de Rome papale une tour de Babel.

Digitized by Google

Il est des gens qui ont le singulier bonheur d'être de l'avis de tout le monde; sur cette question romaine nous aurions plutôt le malheur de n'être de l'avis de personne. L'occasion serait belle pour nous créer la réputation d'avoir un mauvais caractère, — réputation qui a fait la fortune littéraire de plus d'un critique, car, hélas! nous réussissons plus souvent en ce monde par nos défauts que par nos qualités, — ce qu'on dénoncera tout haut comme un paradoxe, mais ce dont on conviendra tout bas : aussi ne craignons-nous pas là-dessus des contradictions très-tenaces. En nous abstenant sur la question romaine, il nous resterait la question du libre échange; mais c'est une question qui a toujours été réservée aux graves rédacteurs de notre *Revue*, laquelle est traditionnellement engagée à toutes les libertés, mais en faisant ses réserves pour réclamer les transitions. Le chroniqueur aurait bien ses réserves personnelles à émettre, étant affligé de quelques petits intérêts métallurgiques; mais il s'est laissé loyalement séduire par le programme qui ouvre un si magnifique horizon à la prospérité de la France. Voyez ce que c'est que l'imagination : le chroniqueur, imprimant en ce moment un recueil de vers et de légendes, s'est laissé entraîner par la muse au delà même de l'époque où les montagnes auront eu le temps de se reboiser, et il a eu comme une vision dans le style de cette églogue épique où Virgile nous montre Astrée ramenant l'âge d'or sous le règne des héritiers d'Auguste. Dans ces *nova regna*, c'est le prince impérial qui, César à son tour, reprend et continue l'œuvre paternelle. Le programme de 1860 est largement exécuté; tous les intérêts matériels sont satisfaits : la corne d'abondance verse ses trésors sur le peuple; nos enfants ont le sucre à 25 centimes la livre et la viande au même prix; les manufacturiers du Nord tendent une main fraternelle aux vignerons du Midi; Amiens et Rouen illuminent le même jour que Marseille et Bordeaux, etc.; bref, tout le monde est content, et le nouveau César écrit dans *le Moniteur* à son premier ministre que les contemporains de son père ayant eu le bon sens de savoir attendre, et de reconnaître que, sans la sécurité, toute liberté trop étendue n'est qu'une porte ouverte au désordre, à l'anarchie, aux révolutions, il est temps de les récompenser dans la personne de leurs petits-neveux, et de proclamer cette liberté anglaise qui a dû céder le pas au fer de Cornouailles, aux cotonnades de Manchester, aux houilles de Newcastle... Les poëtes vont quelquefois un peu trop vite, surtout quand ils s'affranchissent de la rime; heureusement, au moment où Pégase allait nous emporter peut-être, on est venu nous raconter l'anecdote récente du palais des Tuileries. Imaginez-vous qu'un industriel anglais, ayant inventé un nouveau modèle de ces vélocipèdes qui marchent tout seuls quand on sait les manœuvrer, en a offert un au prince impérial, pour qui l'empe-

Digitized by Google

reur et l'impératrice l'ont gracieusement accepté. Le jeune prince, a
une vivacité de bon augure, s'est tout d'abord mis en selle avant q
le messager du donataire eût le temps de lui montrer la manière d'
rêter cette monture qui rappelle le destrier Chevillard des romans
chevalerie. Voilà le prince parti et ne pouvant plus s'arrêter. V
vous figurez sans peine l'alarme des serviteurs du palais, qui pouvai
craindre d'être forcés de courir après l'auguste cavalier jusqu'à D
vres, d'où est arrivé le nouveau vélocipède. Mais les portes de l'ap
tement n'étaient pas toutes ouvertes. Quoique le fait nous ait été
conté dans son exactitude prosaïque, nous nous en sommes fait
apologue, et nous rentrons dans les limites du temps présent, tout
mêlant nos espérances de 89 aux acclamations par lesquelles l'emper
a été justement salué en retour du programme de l'ère nouve
Nous y ajouterons aussi nos félicitations au ministre qui vient d'
chargé de diriger nos relations extérieures. M. Thouvenel a si l
représenté la France en Orient que, sans vouloir déprécier son p
décesseur (ce qui serait de mauvais goût), nous pouvons dire que
preuves sont faites. La diplomatie européenne l'a connu d'aill
lorsqu'il n'occupait que la seconde place dans son ministère.

Très-désireux de ne pas laisser notre Chronique s'engager dans
luttes passionnées qui, si l'on n'y prenait garde, renouvellera
les querelles théologiques du Bas-Empire, c'est à regret que je t
parole, en proclamant de nouveau ici l'*Histoire de la liberté religieu
France*, par M. S.-M. Dargaud[1], une des lectures les plus entraîna
qu'on puisse rencontrer. Vous avez là toute la vie, tout le mouvem
toute la couleur que M. Michelet met dans ses récits, sans aucun
liage de ces mauvaises pensées, de ces récriminations haineuses
ces insinuations perfides qui portent rétrospectivement, dans l'hist
de l'ancienne France, toutes les violences des dénonciations rév
tionnaires. Si par hasard M. Dargaud était un peu l'élève de M.
chelet, il serait bien supérieur à son maître par cette bonne foi, sans
quelle le philosophe n'est qu'un sophiste, le politique un homme
parti, le poëte un artiste en phrases. J'insiste sur la bonne foi
M. Dargaud ; je dis même qu'il reste quelque chose de naïf dans
admirations et ses enthousiasmes les mieux motivés, parce que
déjà répondre à ces catholiques timorés qui ont pu craindre que
oppresseurs y fussent trop sacrifiés aux opprimés, les persécuteurs
martyrs. La vérité est que M. Dargaud s'identifie si bien à tous c
qui ont souffert pour la liberté de conscience, que, sous son st

[1] *Histoire de la liberté religieuse*, etc.; 4 vol. chez Charpentier, édit.

Digitized by Google

d'ailleurs correct, on sent frémir encore la chair torturée, on entend encore un écho du cri de la victime. Quand vous poussez l'émotion à ce point par un récit, vous êtes moins historien qu'orateur; mais M. Dargaud n'abdique pas sa raison de penseur, et, en tout cas, il la retrouve toujours quand il prend une conclusion, quand d'avocat il se fait juge. L'animation de cette manière s'explique encore par l'étude curieuse que M. Dargaud a faite de ses personnages, en consultant non-seulement les imprimés et les manuscrits des bibliothèques, mais encore les estampes. Les portraits et les gravures ont réellement fasciné M. Dargaud, un Michel-Ange inconnu ressuscitant pour lui, sur une toile enfumée ou un papier jauni, les héros de son épopée. Il nous dit lui-même : « Les estampes communiquent jusque *dans la moelle des os* la terreur des règnes les plus pathétiques ! » Voilà comment le lecteur éprouve quelquefois dans son livre cette horripilation qui me saisit le jour où j'entrai, à Rome, dans Saint-Etienne-le-Rond, cette église dont chaque pan de muraille représente un supplice. Je n'y rentrai jamais, et je me hâte de dire que je relirai l'histoire de M. Dargaud, parce qu'il y a un peu plus de variété que dans Santo-Stephano-Rotondo, ne serait-ce que lorsqu'une sympathie chevaleresque force l'historien à ne pas juger trop sévèrement les Guises, lui qui ne croit pas aux larmes du duc d'Albe ni aux larmes d'aucun tyran, ou plutôt qui y croit, mais pour s'écrier dans un de ces paragraphes à la Michelet : « Il a pleuré, je vous l'accorde ; mais, à votre tour, accordez-moi qu'il a tué. Il a pleuré; Louis XI aussi, et Catherine de Médicis et Torquemada pleuraient. Philippe II pleura lorsqu'il apprit aux membres de son Conseil l'arrestation de don Carlos. Tous les tyrans sont faciles aux larmes ; les larmes chez les despotes endurcis sont quelquefois une hypocrisie, quelquefois une détente nerveuse. Regardez leurs mains, elles sont rouges ; leurs mains répandaient le sang, tandis que leurs yeux versaient quelques larmes, — des larmes diaboliques ! »

Ce n'est pas M. Dargaud qui se laisserait prendre aux théories de cette *raison d'Etat* dont M. Ferrari publie l'histoire, où nous voyons le monde livré fatalement depuis son origine à une politique satanique; désespérante histoire, très-dramatique aussi et très-originale, dont voici la première phrase : *Rien ne répugne à la nature comme de faire les hommes libres et égaux.* Et voici une des dernières : « Soyez hardi, utopiste, rédempteur; prêchez un paradis facile, des récompenses universelles, des amnisties illimitées, etc. ; plus courageux, plus vrai, plus simple que vous, le dernier des prêtres vous confondra en vous montrant *le mal partout et la nécessité de l'imposer à la délivrance elle-*

Digitized by Google

même pour la rendre possible [1] ! » Opposons bien vite à cet arrêt, qu'on dirait dicté par l'aveugle *fatum* des anciens, les douces illusions qui consolent M. Dargaud, lorsque, essuyant son front après le spectacle à la fois héroïque et navrant auquel il vient d'assister, il entrevoit la finale fraternité des hommes, la tolérance partout, la persécution nulle part. « En attendant, confessons, chacun selon la vérité, ce que nous croyons. Même dans le combat, qui est un devoir, honorons la foi chez tous : la foi selon les traditions et la foi selon la raison. N'insultons pas non plus le scepticisme, mais plaignons-le ; car, bien qu'il soit la fantaisie de quelques grandes intelligences, il est moins une étendue de génie qu'une borne de cœur. » Ne sont-ce pas là de touchantes exhortations à l'adresse des philosophes aussi bien qu'à l'adresse des simples? paroles comme nous en retrouverons dans les deux volumes de M. Jules Simon sur *la Liberté*, ouvrage qui, passant en revue toutes les libertés, la liberté du travail et celle du capital, la liberté civile et la liberté publique, la liberté des cultes et la liberté de penser, nous démontre que, sous l'autocratie de la morale, « les lois humaines ne sont légitimes qu'à la condition d'être nécessaires et dans la mesure de leur nécessité. » Mais nous voulons, avant d'analyser ce livre d'un grand penseur, avoir lu celui que le philosophe économiste anglais, M. John Mill, publie simultanément sous le même titre [2]. Nous devons aussi nous borner à annoncer seulement aujourd'hui la seconde édition du volume de M. H. Taine sur *les Philosophes français au dix-neuvième siècle* [3]. M. Taine n'est pas de ces critiques obséquieux toujours prêts à jurer par la parole du maître, *jurare in verba magistri*. L'indépendance des opinions s'allie chez lui à la souple et riche variété d'un style dont le pittoresque n'est pas la seule qualité éminente. S'il était astronome, il aurait découvert quelques taches au soleil. Il en a donc découvert chez M. Cousin, — sans le croire un aussi grand pécheur que ceux qui accusent le Platon de l'éclectisme de ne vouloir introduire des moines à l'Institut que pour tâcher de se glisser au paradis sans confession, sous la robe d'un de ses collègues tonsurés. Quelle modeste défiance de soi-même quand vous êtes doué d'une langue si éloquente, que l'avare nautonier vous ferait crédit du denier de péage, si vous vouliez aller rejoindre l'autre Platon aux champs Elysées !

Les chroniqueurs sont la franchise même et peu partisans des capi-

[1] *Histoire de la raison d'État*, par M. Ferrari, 1 vol. Librairie de Michel Lévy.

[2] Le fait est que, quoique *la Liberté* de M. Jules Simon soit déjà à sa seconde édition, le volume ne nous est parvenu que depuis quelques jours.

[3] 1 vol., chez MM. Hachette et C^e^, éditeurs des œuvres philosophiques de M. Jules Simon.

Digitized by Google

tulations de conscience. C'est une de mes raisons pour admirer les *Etudes morales et politiques* de M. Oscar de Vallée sur le duc d'Orléans et le chancelier d'Aguesseau [1]. Dans ce beau travail, M. Oscar de Vallée, également fidèle à la dignité de la magistrature et à la dignité des lettres, accepte pleinement l'objet principal que Tacite assigne à l'histoire, objet qui est de préserver les vertus de l'oubli et de contenir par la crainte de l'infamie et de la postérité les mauvais discours et les mauvaises actions.

M. de Vallée, grâce à l'intention de ses sympathies et de ses antipathies, comme moraliste, va plus loin en flétrissant aussi les mauvaises pensées, quand il pénètre dans les réticences de la politique. Son d'Aguesseau, l'homme moral, le digne interprète de la justice, brille surtout par le contraste des caractères qui font ombre au sien ; mais sans être ce qu'on appelle un homme héroïque, il eut, il nous semble, le mérite difficile de conserver l'élévation naturelle de son âme, tout en vivant dans un temps qui, comme le remarque très-bien M. de Vallée, ne provoquait guère les âmes à la grandeur. Son historien a tenu surtout à l'étudier dans ses disgrâces, ces épreuves où le dépit rapetisse encore les *petites* âmes, et c'est là qu'en effet d'Aguesseau est grand par la protestation résignée de son silence. Là aussi, s'il avait besoin de consolations, elles lui furent toutes ménagées dans les joies de la famille et de l'amitié, dans les distractions de l'écrivain, du savant et du sage. M. de Vallée a peint avec un charme infini la retraite du chancelier, sous les ombrages de son château de Fresnes, et je lui en sais un gré infini, car cet épisode de son livre a ravivé quelques précieux souvenirs de ma vie de rhétoricien, lorsque nos grandes promenades du collége de Juilly nous conduisaient jusqu'à ces frais ombrages de Fresnes, où nous ne pénétrions qu'avec le respect religieux dû aux abords d'un temple, respect inspiré par les traditions des lieux autant que par nos leçons d'histoire, et qui nous préparait merveilleusement à recevoir l'affable hospitalité des descendants du chancelier. Les tableaux et les meubles du château, ces muets contemporains de l'illustre disgracié, complétaient bientôt l'illusion pour nos jeunes imaginations, et quand nous rentrions dans notre classique domaine, nous en comprenions mieux le culte des héros de Plutarque.

M. de Vallée termine ainsi son volume : « Je serais heureux si, en fermant ce livre, ceux qui l'auront lu trouvaient que j'ai contribué à faire aimer le bien et à le rendre même préférable au succès ! » Certes, je plains ceux sur qui ce livre n'aura pas produit une moitié au moins

[1] 1 vol. in-8°, chez Michel Lévy.

Digitized by Google

de cette morale ; mais ceux qui, après l'avoir lu, feraient encore quelqu réserve en faveur du succès, le dieu du temps où nous vivons, ceux là remercieront encore M. de Vallée de les avoir intéressés, amusé même, comme on est amusé par une biographie historique, car, sous l forme d'études morales et politiques, M. de Vallée n'a négligé aucu de ces détails qui gravent dans la mémoire les physionomies de l'his toire et ses événements importants. Pour savoir ce qu'il y a d'intér grave et sérieux dans ce volume, il faut le lire ; mais si ce genre d'in térêt ne vous tentait qu'à demi, parcourez les sommaires : ils vous e diront toute la grâce piquante et tout l'agrément. Il est telle anecdot résumée là en deux mots, qui vous promet une scène de comédie, elle y est, — scène répétée sous plus d'une forme et dont naturelle ment Dubois est le valet, — quoique le chapeau rouge soit par-dessu sa calotte de Frontin.

M. de Vallée excelle aussi à peindre les caractères avec le style ép grammatique de La Bruyère, et j'en appelle à son chapitre XII auque je faisais tout à l'heure allusion, car il y peint les visiteurs de Fresnes entre autres tous ceux que l'Oratoire fournissait au chancelier, quelqu peu janséniste, et parmi eux quelques-uns de ceux dont les portraits o nent encore les murs de notre collége, ce qui explique nos propres visit sous la conduite d'un professeur qui eût bien été un peu jansénist aussi, comme ses prédécesseurs du temps de d'Aguesseau. Mais il n' avait déjà plus guère alors de jansénistes, même parmi les oratoriens Je le demande à mon ancien condisciple l'illustre Berryer, ou, pou remonter dix ans plus haut, à M. le chancelier Pasquier, autre élèv de Juilly qui a porté la simarre.

J'espère que M. Cousin avait oublié ces deux collègues-là lorsque dans un paragraphe cité en note par M. Oscar de Vallée, il dit que depu Massillon l'enseignement des oratoriens n'a plus guère produit que de capacités moyennes.

Nous allions terminer notre Chronique sans payer toutes nos dettes Comment laisser passer tout un mois encore cependant sans signaler l'attention des docteurs à diplôme tel auteur qui se permet d'avoir de idées très-neuves sur la vie, considérée dans son principe d'origine ou tel autre qui se permet de chercher, et avec succès, le problème d prolonger cette vie au delà des limites de la longévité habituelle M. Jouvencel, auteur du petit volume intitulé laconiquement : *la Vie* est un hardi physiologiste qui semble croire, non-seulement à la gé nération spontanée, mais encore à l'improvisation de toute la créatio animale et végétale, par suite d'un accident de fermentation chimique Dieu et l'âme sont-ils réellement exclus par M. Jouvencel de ce gran

Digitized by Google

œuvre? Il ne daigne pas les nommer dans son livre; il ne voit partout que des *phénomènes*, et quoique, reconnaissant les lois qui les règlent, il ne nie pas qu'il existe peut-être un législateur, il lui fait sa part bien petite et se garde de le remercier de sa bonté providentielle, de peur sans doute d'avoir à lui demander aussi raison de la tuile qui va peut-être lui tomber sur la tête quand il sortira dans la rue : c'est son expression. Ne voulant pas rester sur ce terrain glissant, nous prions M. Jouvencel de se contenter de notre déclaration très-sincère que nous avons trouvé son livre plein de détails scientifiques, exprimés avec beaucoup de précision et de clarté. A de plus savants que nous il appartient d'attaquer ses conclusions ; si elles ne sont pas réfutées, il faudra, bien humble chroniqueur que nous sommes, renoncer à notre ancêtre Adam pour ne descendre que d'un certain *composé quartenaire azoté*.

Nous ne pourrions aujourd'hui nous occuper avec assez d'étendue d'un autre auteur qui s'est révélé à nous sous le nom de vicomte de La Passe, et que, à l'entendre professer l'art de prolonger la vie, on prendrait pour un Epiménide médical, réveillé avec toute la science de Paracelse et de Van Helmont. Nous avons pris l'engagement de parler de son livre, et nous le ferons, heureux de dire d'avance que M. de La Passe, quoique ayant réellement fait des miracles à rendre jaloux les plus grands médecins, n'a nulle envie de se brouiller avec la science orthodoxe. Pour lui, l'homme réduit à sa plus simple expression, l'homme pathologique comme l'homme physiologique, reste toujours composé de deux atomes, l'un matériel, l'autre intelligent. Nous analyserons donc son livre[1], et puis nous ferons une excursion dans un monde tout à fait merveilleux avec l'auteur de *l'Unitéide*, poëme en douze chants et soixante actes, poëme plus extraordinaire que *le Dernier Homme* de Granville. L'auteur de *l'Unitéide*, M. Paulin Gage, est mieux qu'un poëte humain, c'est un révélateur messianique qui, depuis la composition de son ouvrage, a reçu une inspiration divine pour dénoncer à l'Eglise et à l'empire les grands périls dont les démons les menacent en ce moment.

Le poëme de *l'Unitéide* met déjà en scène Satan et ses acolytes infernaux, ce qui nous rappelle que nous avons reçu aussi ce mois-ci *le Paradis* du Dante, si bien rendu en vers français par M. Louis Ratisbonne. C'est donc avec un multiple regret que nous sommes forcé de clore ici notre Chronique mensuelle.

AMÉDÉE PICHOT.

[1] *Essai sur la conservation de la vie*, par M. le vicomte de La Passe; 1 vol., librairie V. Masson.

Digitized by Google

Nous n'avons pas négligé les théâtres ; ce sont eux qui nous ont négligé, en ne donnant ce mois-ci que les pièces du mois dernier, ou des pièces un peu trop compromettantes pour notre chaste Chronique. O duc Job ! vertueux duc Job ! qui enrichissez la Comédie-Française, vous méritez décidément le prix Montyon.

La tragédie est-elle ressuscitée ? Allez voir dans la galerie de MM. Goupil le beau portrait de Mlle Rachel par M. Gérôme. Les comédiens ordinaires de Sa Majesté devraient aller en corps déposer une couronne sur un coin de la bordure.

La Fille de trente ans, comédie de MM. Eug. Scribe et Em. de Najac, paraît chez MM. Michel Lévy, et obtient à la lecture le même succès qu'à la représentation.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Parmi les ouvrages dont nous devons accuser réception aux éditeurs sont : 1° *la France aux colonies*, études sur le développement de la race française hors de l'Europe, par M. E. Rameau (Paris, A. Jouby, libraire-éditeur) ; 2° *les Croisades de saint Louis*, par Ernest Gervay (Michel Lévy) ; 3° la seconde édition de *Naples et les Napolitains*, par Théod. Vernes ; 4° *Promenade de Marseille à Toulon sur le chemin de fer*, par Ad. Meyer, et publié à Marseille par M. Alex. Gueidon, l'éditeur du *Plutarque provençal* et de l'*Almanach de Provence* ; 5° *la Cloche*, poëme de Schiller, traduction singulièrement heureuse de M. H. Fréd. Amiel (Genève) ; 6° enfin *Rénovation religieuse* (1 volume), et *Examen critique des doctrines de la religion chrétienne* (2 volumes), par M. P. Laroque, ouvrages de la plus haute portée, dont la discussion n'osait encore s'emparer, parce qu'ils étaient sous la prévention d'une saisie.

M. Perrotin poursuit la publication des dernières chansons de Béranger, édition illustrée.

Il paraît à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, un volume piquant : *les Pirates chinois*. L'auteur est une dame qui a vécu quelque temps en captivité parmi ces pirates.

Le Directeur, Rédacteur en chef : AMÉDÉE PICHOT.

PARIS. — TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD DES BATIGNOLLES, 7.

Digitized by Google

REVUE
BRITANNIQUE

HIPPIATRIQUE. — ÉQUITATION. — MŒURS D'ORIENT.

UN ACHAT DE CHEVAUX EN SYRIE.

Chargé par le gouvernement anglais d'aller acheter des chevaux en Syrie, quelques mois avant l'invasion de la Crimée, je m'embarquai, le 7 mai 1854, à Constantinople, sur un bâtiment marchand de Hull, *l'Emperor*. J'avais pour compagnons de voyage deux de mes compatriotes qui se connaissaient parfaitement en chevaux, et un Italien qui devait nous servir à la fois d'interprète, de palefrenier et de domestique. Le 8 au soir, nous franchîmes les Dardanelles et, après cinq jours d'une heureuse traversée, nous arrivâmes à Beyrouth. Le 10, nous avions fait relâche à Alexandrette, où j'avais un pli de l'ambassade anglaise à remettre au consul de Sa Majesté Britannique; je profitai de ma courte visite dans cette ville pour voir un certain endroit de la baie où, si l'on en croit la tradition, Jonas fut rejeté vivant sur le rivage par la baleine.

Digitized by Google

Beyrout possède deux forts en ruine, ces forts fameux qui furent bombardés, en 1840, par la flotte anglaise; un quai en pierres de petites dimensions, deux ou trois bazars malpropres, des Turcs, des Francs, des cafés, des odeurs infectes dans les rues, en un mot, tout ce qu'on trouve dans les villes d'Orient. Beyrout me plut, parce qu'il m'offrit tout cela sous une forme mitigée. Je crois que c'est peut-être la ville la moins orientale, et par conséquent la moins intolérable que je connaisse de tout l'empire turc.

Le 14 mai dans la matinée, mes compagnons et moi nous montâmes à cheval avec deux guides, et nous prîmes la route de Damas. Nous traversâmes plusieurs villages maronites cachés dans le fond des vallées du Liban, ou suspendus aux flancs des coteaux. Les maisons dont ils se composent sont construites d'une manière très-simple. On pose de grandes poutres sur quatre murs et l'on recouvre ces poutres d'une épaisse couche de terre qui forme une terrasse, à laquelle on arrive par un escalier en pierre placé à l'extérieur; nous entrâmes dans une de ces maisons pour déjeuner; elle était d'une propreté extrême et avait une apparence de confortable qui contrastait singulièrement avec les misérables huttes habitées par les paysans valaques ou bulgares. La population de ces villages était également bien différente de celles que j'avais vues jusqu'alors en Turquie. Les Maronites, dont les querelles interminables avec les Druses remplissent périodiquement les colonnes de nos journaux d'Europe, forment une grande tribu qui occupe une partie du Liban. Ils parlent l'arabe et professent la religion catholique. Ils ont un caractère belliqueux et jouissent d'un degré d'indépendance qui permet de les ranger dans la classe des peuples libres. Dans leurs allures extérieures, il n'y a rien qui les distingue des autres tribus qui habitent le Liban, mais on remarque qu'ils sont généralement plus polis envers les Francs que les musulmans; il est rare, en effet, qu'ils passent près de vous sans vous saluer en portant la main d'abord à la poitrine, puis au front. Ils ont la réputation d'être les plus grands coquins de la Syrie, mais ceux qui leur ont fait cette réputation ne connaissaient évidemment pas les Bédouins. Le soir du 14, nous couchâmes à Zachleh, jolie petite ville qui est

Digitized by Google

entourée de vignes de tous côtés et qui domine une charmante rivière bordée de peupliers. Près de là se trouve la tombe de Noé, qui est en grande vénération chez les musulmans, et où les fidèles viennent de tous côtés en pèlerinage. On voit, dans une maison de chétive apparence, un petit monticule de mortier ou de stuc qui traverse d'un bout à l'autre une chambre longue, étroite et basse. C'est là-dessous que gît le père de Sem, de Cham et de Japhet. Le vénérable musulman qui garde la tombe nous dit que la taille du patriarche était de quarante *arshoon* ou aunes. A ce compte-là, si l'on admet que le monticule indique sa largeur aussi bien que sa hauteur, le corps de Noé avait exactement la forme d'un tuyau de gaz.

Si Damas est une belle ville, la route qui y conduit est fort laide. Le 16, de bon matin, nous quittâmes Zachleh. Au delà de la plaine de Baalbec, nous nous engageâmes, par un étroit sentier, dans un affreux passage dominé de tous côtés par d'énormes rochers à pic; puis vinrent des collines couvertes de broussailles et des plaines qui n'offraient à l'œil que des herbes desséchées. Le ciel était chargé de nuages d'un gris sombre ; des vautours au plumage blanc et noir traversaient de temps à autre l'espace. Il faisait une chaleur accablante et le vent soulevait des tourbillons de poussière. Du haut d'une éminence que nous venions de gravir avec peine, nous jetâmes un regard sur le panorama qui s'étendait autour de nous, et nous ne vîmes que des montagnes arides qui semblaient monter les unes sur les autres. Nous n'avions pas plutôt franchi une colline poussiéreuse que nous en rencontrions une autre plus poussiéreuse encore, et nous ne quittions une plaine nue et stérile que pour en traverser une autre encore plus triste et plus monotone. Enfin, entre deux chaînes de montagnes, au milieu d'une plaine verdoyante, nous apparut au loin une masse de maisons blanches, de dômes et de minarets. C'était Damas.

Damas était fameux autrefois par son fanatisme religieux et son farouche esprit d'intolérance. Les mœurs de ses habitants se sont un peu adoucies sous ce rapport, mais non pas celles des chiens qui vivent dans ses murs. Quand nous entrâmes dans la ville, nous avions avec nous un grand lévrier noir de Syrie, et son apparition fut le signal d'un soulèvement général de

Digitized by Google

toute la population canine. Damas, comme Constantinople, foisonne de chiens. En un instant le nôtre fut entouré avec des aboiements et des hurlements épouvantables. Mais les chiens font comme les hommes lorsqu'ils s'ameutent contre quelque victime. Bien que les assaillants fussent trois fois plus nombreux qu'il ne fallait pour mettre en pièces et dévorer jusqu'aux os notre pauvre lévrier, aucun d'eux n'osa l'attaquer le premier; ils se bornaient à le harceler, à lui montrer les dents, et ils lui mordirent tout au plus une ou deux fois le bout de la queue. Je ne sais pourtant ce que l'infortuné serait devenu s'il eût été seul, mais à chaque instant nous exécutions des charges contre ses persécuteurs, et nous réussîmes à le protéger contre leur fureur. Il est difficile, sans l'avoir entendu, de se faire une idée du tapage infernal qui se faisait autour de nous. Nous étions littéralement assourdis, le tumulte augmentait à chaque pas que nous faisions, et se propageait comme un incendie dans les autres quartiers de la ville : les aboiements répondaient de tous côtés aux aboiements. C'est au milieu de ce vacarme que nous traversâmes Damas et que nous arrivâmes dans la *Strada diritta*, où nous descendîmes à l'hôtel de Palmyre.

Toutes les villes musulmanes se ressemblent ; qui en a décrit une les a décrites toutes, tant elles diffèrent peu entre elles. Les bazars sont plus ou moins pittoresques, les rues plus ou moins sales, les maisons plus ou moins bien bâties, mais c'est tout. Je ne dirai donc qu'un mot de Damas. A mon avis, Damas a un caractère plus oriental que les autres villes d'Orient. J'ajouterai qu'il sent aussi plus mauvais. Quant aux habitants, je leur ai trouvé un air particulièrement insolent, hargneux et fripon, et je crois qu'ils ne font pas mentir le proverbe musulman qui dit que tout habitant de Damas est un coquin.

Nous fûmes reçus avec une grande politesse par les autorités turques. Le gouverneur civil lui-même, vieux musulman à barbe blanche, qu'on disait fort dur à l'égard des étrangers, se montra aimable avec nous. Je mis aussitôt à l'épreuve ses bonnes dispositions et, dans la pensée que nous pourrions avoir besoin d'un endroit particulier pour essayer les chevaux que nous avions à acheter, je demandai aux autorités la permission de me servir à cet effet d'une de leurs casernes. Cette autorisa-

Digitized by Google

tion nous fut gracieusement accordée, et lorsque, le lendemain matin, nous vîmes amener à la porte de l'hôtel plusieurs chevaux qui étaient à vendre, nous dîmes à leurs maîtres de les conduire à la caserne qui avait été mise à notre disposition et de nous y attendre. « Très-bien, » nous répondirent ces gens, et ils s'en allèrent. Où ? je l'ignore, mais il est certain qu'ils ne se rendirent pas à la caserne, car lorsque nous y arrivâmes, nous n'y vîmes ni les chevaux ni les maîtres.

Étonnés, nous demandâmes la raison de ce procédé, et voici l'explication que nous donna une personne dont le témoignage avait pour nous beaucoup d'autorité. Elle nous exposa en peu de mots le système de gouvernement que les Turcs appliquent à Damas. Lorsqu'on a besoin de soldats, nous dit-elle, et que les recrues sont rares, on commande une revue. Les troupes exécutent une série d'ingénieuses manœuvres, elles enferment les spectateurs dans un carré, puis on prend les individus les plus vigoureux et on les envoie à l'armée du pâdiscsah. Lorsque ce moyen commence à s'user, on a recours à une autre mesure qui n'est pas faite, je pense, pour encourager à Damas l'observation du sabbat. On place à la porte des mosquées des soldats qui ont ordre de saisir tous les fidèles qui sont entrés. Quand cet expédient échoue à son tour, et que les habitants de Damas ne vont plus ni aux revues ni à l'église, les autorités se rejettent sur un autre, dont l'efficacité est infaillible et qui consiste à envoyer pendant la nuit des soldats enlever les gens dans leur lit. C'est ce système paternel de gouvernement qui avait empêché nos marchands de chevaux de se rendre à la caserne. Cette mésaventure nous rendit plus prudents, et, à partir de ce moment, chaque fois qu'on nous amena des chevaux, nous prîmes l'habitude de faire tout de suite notre affaire. Nous examinions et nous essayions les chevaux dans la rue même, devant la porte de l'hôtel, et voici comment la chose se passait ordinairement.

On attachait les chevaux dans la rue à des anneaux disposés exprès dans le mur, et comme à Damas la population est aussi paresseuse que curieuse, les flâneurs du quartier s'amassaient en foule autour de nous ; ils se poussaient, se coudoyaient, passaient la main sur le cou et la croupe des chevaux, leur ou-

Digitized by Google

vraient la bouche, leur faisaient lever les pieds, discutaient tout haut leurs qualités et leurs défauts, interpellaient leurs maîtres et débattaient les conditions du marché comme s'ils eussent eu réellement l'intention d'acheter. Nous avions peine à nous faire entendre nous-mêmes, et nous ne parvenions à nous débarrasser d'eux que lorsque nous nous préparions à faire courir les animaux. Alors, autant pour jouir à l'aise de ce spectacle que pour éviter d'être écrasée, la foule s'écartait et se rangeait des deux côtés de la rue le long du mur, ne laissant de libre que le milieu de la chaussée, qui était si étroit que deux cavaliers pouvaient à peine marcher de front. Pour apprécier combien il est difficile de monter à cheval à Damas, il faut savoir que les rues de cette ville servent généralement d'abattoirs ; c'est là que tout le mouton se tue et s'écorche, et il en résulte que le sang qui y coule perpétuellement rend le pavé excessivement glissant et dangereux. Un propriétaire turc, Kalesh-Bey, s'offrit pour me procurer des chevaux, et il commença par me proposer quelques-uns des siens. C'était un homme à figure plate, avec un long nez recourbé et un menton fuyant. Il portait le costume habituel du bey turc moderne, une redingote et un pantalon à l'européenne. Ce dernier était fort large et formait sur la botte une foule de plis qui le faisaient ressembler à une voile mal tendue. Il avait sans cesse à la main un chapelet pour dire ses prières, ce qui ne l'empêcha pas, l'homme pieux ! de chercher à nous tromper de diverses façons, mais, je dois le dire à notre gloire, il n'y réussit pas. Dans toutes les parties du monde, les marchands de chevaux se valent, à ce qu'il paraît ; seulement, en Turquie, il me semble qu'ils jouent leur jeu avec moins de finesse qu'en Europe. Nouveau titre de supériorité des Européens sur les Orientaux !

Le 21 mai, nous quittâmes Damas. Notre destination immédiate était un camp d'Arabes sédentaires situé au sud de cette ville, sur la limite même du désert, et dans le voisinage de la contrée qu'occupaient à ce moment les tribus de Bédouins avec lesquelles le but de notre expédition était de nous mettre en communication.

Nous partîmes en grande cavalcade. Deux cavaliers irréguliers, fournis par le gouvernement turc, ouvraient la marche.

Digitized by Google

Mon compagnon et moi nous suivions avec un gentleman attaché au consulat anglais. Un des cavas du consul en grand uniforme nous précédait, sept ou huit autres irréguliers formaient l'arrière-garde. A quelques milles de Damas, le cavas nous quitta et nous continuâmes notre route à travers des champs de blé parsemés d'arbres et enclos de murs. Nous entrâmes ensuite dans une large vallée bordée de montagnes sillonnées de ravins, puis nous nous trouvâmes de nouveau dans une vaste plaine, dont le sol brûlé et profondément crevassé ne produisait que des vesces. Nous nous étions mis en marche le matin plus tard qu'il n'aurait fallu, aussi la nuit nous surprit sur la route, et nous dûmes camper en plein air. Le lendemain matin, au lever du jour, nous nous aperçûmes que nous avions planté nos tentes tout près d'un petit village fortifié. Ce village n'était pas le premier de ce genre que nous rencontrions. La veille, dans la soirée, nous avions passé près d'un fortin situé sur le bord d'un petit ruisseau qui serpentait au milieu de quelques champs cultivés : c'était là le village. Un groupe de paysans était rassemblé près de la porte du fort, deux ou trois autres étaient accroupis sur le haut du mur et semblaient prendre l'air. La jolie vie qu'on doit mener dans ces villages !

Le lendemain matin, nous reprîmes notre marche à travers une plaine bien cultivée et dominée par des montagnes dont les sommets, en dépit du soleil de Syrie, étaient couronnés de neige. Notre escorte, qui s'était reposée pendant la nuit, exécuta alors une série d'évolutions. Un cavalier s'élança au galop en brandissant sa lance, longue perche terminée par un large morceau de fer qui avait l'air d'une pelle. Un autre, acceptant son défi, sortit des rangs pour jouter avec lui. Les deux antagonistes coururent l'un sur l'autre en brandissant leurs lances au-dessus de leurs têtes, comme des javelots, au lieu de les coucher à la manière des Européens, et, au moment de se toucher, ils firent volte-face, s'éloignèrent pour reprendre du champ et revenir à la charge l'un contre l'autre. Bientôt leurs camarades les imitèrent, et nous les vîmes voler de tous côtés dans la plaine, échangeant des coups de pistolet et des coups de lance. Leur coiffure est très-originale. Elle consiste en un foulard de soie à larges bandes rouges et jaunes, jeté sur la tête de

Digitized by Google

manière à tomber négligemment sur les épaules, et retenu autour des tempes par un petit turban. Lorsque les cavaliers étaient lancés au galop, les bouts de leur foulard et les glands des housses de leurs chevaux flottaient au vent et produisaient un effet des plus pittoresques.

Notre marche, ce jour-là, fut longue et pénible. La route que nous avions à suivre côtoyait une chaîne de montagnes couvertes de chênes, de houx sauvage et d'aubépine, dont les parfums odoférants me rappelaient nos jolis vallons anglais. Nous eûmes ensuite à traverser des plaines immenses, où des troupeaux de moutons et de chevaux, et quelques tentes groupées de distance en distance, indiquaient que nous étions dans la contrée habitée par les Arabes pasteurs ou sédentaires. Comme nous approchions du groupe de tentes le plus nombreux, qui était le but de notre voyage, nous entendîmes le son plaintif d'un chalumeau et nous vîmes, dans la direction d'où partait cette musique mélancolique, une demi-douzaine d'Arabes qui marchaient en procession précédés d'un fifre et d'une bannière. Cette dernière consistait en un linge sale attaché au bout d'une perche. Un cavalier de notre escorte nous apprit que ce que nous voyions là était une *fantasia* (ce mot est en usage parmi les Syriens comme parmi les Turcs) qui se donnait en l'honneur d'un mariage dont la célébration avait lieu en ce moment. Je n'ai jamais vu de *fantasia* plus calme et moins bruyante. A notre approche, toutefois, elle s'anima un peu. La musique joua sur un ton plus vif, les exécutants se rangèrent sur une seule ligne, à l'exception d'un personnage qui se plaça en face d'eux, un sabre à la main, et entonnèrent un chant d'hyménée en frappant dans leurs mains à chaque strophe. L'homme au sabre, brandissant son arme en mesure, se mit à danser ou plutôt à imprimer à son corps une suite de mouvements grotesques, car jamais son pied ne quittait la terre. C'est ainsi, à ce qu'il paraît, que chez les Arabes pasteurs on célèbre la noce d'un parent ou d'un ami, et j'avoue franchement que cette fête m'a paru manquer de gaieté.

Le lieu dans lequel nous étions campés en ce moment occupait l'espace intermédiaire entre les territoires cultivés et le pays des vrais Arabes du désert, les Anazeh, qui, selon Burck-

Digitized by Google

hardt, sont les seuls Bédouins véritables de Syrie, et l'une des tribus les plus considérables de l'Arabie. En face de nous, à l'est, à une heure de marche environ, étaient plantées les tentes des Anazeh. Derrière nous, s'élevaient les montagnes aux cimes couvertes de neige qui masquent le pays des Druses. Des Arabes sédentaires, il y a peu de chose à dire; ce sont des Bédouins dégénérés que les tribus aventureuses du désert regardent et traitent comme les plébéiens de la race. Jamais ils ne pénètrent dans les profondeurs des solitudes; ils limitent leur migration aux pâturages qui s'étendent sur la lisière des territoires cultivés, ils campent sous des tentes et changent de résidence selon que l'exige l'engraissement de leurs troupeaux. De leur personne, ils sont, je crois, plus gros et moins distingués que les Arabes qui appartiennent à des races plus pures; ils n'ont point le regard farouche et sauvage *sui generis*, qui caractérise ces derniers. Il y a quelque chose de noble dans l'aspect du vrai Bédouin, on sent en lui le type le plus parfait de sa race. L'Arabe sédentaire, au contraire, semble avoir été croisé avec la classe commune de la population de la Syrie.

La tribu chez laquelle nous avions fixé notre résidence ne présentait aucun caractère particulièrement remarquable. Son émir (car il ne portait point le titre de scheik qui n'appartient qu'aux chefs des tribus du désert) était un jeune Arabe laid, au nez camard, à l'air stupide, et qui, dans ses rapports avec nous, me parut, de même que ses sujets, du reste, d'une excessive rapacité. Les tentes des Arabes sédentaires méritent d'être décrites, parce qu'elles ressemblent beaucoup à celles des vrais Bédouins. Elles sont disposées en rectangle; leurs parois ont habituellement quatre pieds de haut; deux ou trois larges bandes noires et blanches règnent dans la longueur. Trois côtés seulement sont fermés; le quatrième, celui de devant, reste ouvert. Le toit est légèrement incliné; il repose sur une corde soutenue par quatre ou cinq petites perches; des bâtons plus élevés supportent les quatre coins. L'appartement des femmes est ordinairement séparé de celui des hommes. La grandeur des tentes varie selon la condition sociale des individus qui les habitent. Je me souviens de m'être une fois amusé à regarder les enfants du scheik des Anazeh à cheval sur le toit de la tente de

Digitized by Google

leur père. Ils s'étaient plantés trois ou quatre à califourchon sur la corde du milieu ; ils se balançaient là, avec des éclats de rire sans fin, et imprimaient à la tente des mouvements tels que je m'attendais à chaque instant à la voir renversée. Le fils d'Ismaël qui était dessous ne partageait point nos appréhensions, mais qu'auraient dit certains honnêtes pères de famille de ma connaissance en Angleterre, s'ils se fussent trouvés dans la même situation ?

Merj-Kotrani (c'est ainsi que s'appelait le lieu où nous nous trouvions alors) était situé près du campement des Wulad-Ali, tribu de la grande nation anazeh. Dès que la nouvelle de notre arrivée et de l'objet de notre voyage se fut répandue chez eux, nous les vîmes arriver en foule dans notre camp, et nous eûmes bientôt l'occasion de juger à notre aise l'Arabe du désert et son cheval.

En général, le premier est laid et sale, et m'a rappelé souvent le type grossier et sensuel du sauvage, avec ses grosses lèvres d'orang-outang et ses rangées de dents gâtées. J'ai vu pourtant de fort beaux Anazeh dont j'ai admiré les traits délicats et fins, le nez aquilin, les dents blanches, les yeux d'un noir de jais, les cheveux, tantôt tombant en boucles sur le cou, tantôt tressés des deux côtés de la figure et retroussés sous la coiffure. Mais l'Anazeh vulgaire, et c'est le plus commun, a je ne sais quel cachet de Hottentot, et dégoûte par sa malpropreté. Il porte sur la tête un torchon qui lui tombe sur les épaules, et qui est retenu autour du front, soit par un bout de corde, soit par une tresse de poil de chameau. Ses vêtements consistent en un manteau d'étoffe grossière et en une espèce de sac qui lui vient aux genoux. Au-dessous, on voit passer des jambes noires et nues, sans culottes ni souliers ; aux talons sont attachées de fortes et longues épines qui servent d'éperons. Voilà pour l'Arabe; voici maintenant pour le cheval.

Celui-ci est petit ; généralement il n'a pas plus de quatorze mains [1] et un pouce de haut. Mais ils sont beaux et ils sont doués d'une grande vigueur pour leur taille. Je ne suppose pas qu'ils seraient fort admirés par un cavalier purement et exclu-

[1] Mesure (0m,1016).

Digitized by Google

sivement anglais, car je vois tous les jours des chevaux arabes amenés en Angleterre n'y pas faire fortune, et l'expérience m'apprend que le cheval anglais et le cheval arabe déplaisent tour à tour, à mesure que l'œil s'habitue à l'un ou à l'autre. Mais, pour moi qui, pendant quelque temps, n'eus sous les yeux que des chevaux d'Orient, ils me parurent surpasser en beauté tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Les étalons qu'on nous amenait dans notre camp avaient la grâce et l'élégance des chevaux de keepsake. Les jambes étaient plates, larges et longues au-dessous du genou, petites et fines vers le boulet; le cou était d'une attache légère et bien arqué, les côtes étroitement serrées les unes contre les autres; la queue balayait tout sur son passage, comme une branche de palmier; la tête, petite, se terminait par de larges naseaux toujours en feu. Lorsque l'un d'eux sentait un autre étalon, c'était plaisir de voir son cou se relever, ses oreilles se dresser, ses yeux lui sortir presque de la tête; il ne bougeait point, mais on le devinait travaillé intérieurement du désir d'engager le combat. C'est quand on observe un pareil animal dans un pareil moment qu'on sent combien on a eu raison d'appeler le cheval une noble créature et de le considérer comme l'incarnation de la fierté, de l'énergie et de l'héroïsme.

Le gris, dans ses nuances diverses, le bai, le châtain, le brun, sont les couleurs ordinaires, ou, pour mieux dire, les seules couleurs du cheval arabe. La plus commune est le gris muscade. Le gris blanc n'est ni rare ni particulier aux chevaux déjà vieux. Après le gris, les couleurs que l'on rencontre le plus souvent sont le bai et le châtain; la première est très-estimée des Arabes, mais ils prisent tellement la seconde, qu'il y a chez eux un proverbe qui dit: « Si vous entendez parler d'une action d'éclat accomplie par un cheval, soyez sûr que c'est un châtain. » Les chevaux bruns sont assez fréquents; mais, dans la liste des chevaux que j'ai ramenés de chez les Anazeh, je n'en trouve qu'un noir. Cette couleur est si rare, que, si je n'avais eu cette liste pour fixer mes souvenirs, j'aurais dit que je n'avais pas vu au désert un seul cheval noir. Je n'ai pas vu d'autres couleurs. Il m'est pourtant passé sous les yeux un cheval brun et blanc; mais je ne pourrais dire en ce moment si c'était un

Digitized by Google

anazeh, ou s'il appartenait à l'une des tribus où la pureté du sang était moins certaine.

Chez les Anazeh, les chefs et les hommes riches ont des selles et des mors turcs; mais, dans la classe pauvre, l'équipement du cheval est en rapport avec le costume du maître. Un morceau d'étoffe grossière, sale et déchirée, ou de mauvais cuir légèrement rembourré, de manière à former un pommeau et un rebord, sanglé au moyen d'une toile qui passe sous le poitrail et sert de sous-ventrière, tout cela sans étriers, voilà la selle. La bride consiste en un simple licou avec une muserolle en fer, sans mors, et, de fait, sans moyen d'action d'aucune sorte sur la bouche du cheval. Une seule courroie ou bien un bout de corde correspond à ce licou et sert à attacher le cheval ou à le diriger. Indépendamment de cela, j'ai vu quelquefois un bout de corde attaché à la têtière, entre les oreilles, et tenu par le cavalier. Je pense que ce singulier accessoire avait pour objet d'assurer le siége du cavalier; mais je ne saurais dire positivement si c'était bien là sa destination. Cet équipement était la plupart du temps dépourvu de toute espèce d'ornement, mais parfois de gros glands noirs et blancs pendaient à la selle et traînaient jusqu'à terre; des chiffons rouges et des touffes de plumes d'autruche flottaient sur la têtière; le plus souvent un plumet était fixé entre les deux oreilles.

Lorsque l'Anazeh s'en va en guerre, il est armé d'une lance de douze pieds de long et terminée par une pointe effilée et à quatre faces comme un clou. C'est là l'arme principale, l'arme nationale de la tribu, et il n'est pas un Anazeh, je crois, qui n'en possède une. Quelques individus ont, en outre, des sabres et des pistolets. Quand il est à pied et qu'il vaque à ses affaires particulières, l'Anazeh porte toujours à la main une canne ou plutôt un bâton noueux de la grosseur du poing. A cheval, il ne va jamais sans un petit bâton crochu au bout, qui lui sert, à ce qu'il paraît, pour guider sa monture. Son talent d'écuyer, lorsqu'il lui plaît de le déployer, est quelque chose de remarquablement curieux. Il met son cheval au galop, se penche très en avant, se cramponne des jambes et des talons aux flancs de l'animal, et passe devant vous avec la rapidité de l'éclair, en brandissant son bâton; puis il ralentit le pas, tourne

Digitized by Google

à droite et à gauche au petit galop, augmente ou diminue sa vitesse, et, avec son licou sans mors, il gouverne son cheval infiniment mieux que nos dragons anglais, qui se servent d'un mors puissant. Dans ces occasions, il m'avait paru d'abord que le licou servait à régler l'allure et le bâton à guider; mais j'ai vu ensuite les mêmes faits se renouveler lorsque le cavalier portait la lance. Nos achats dans le désert s'élevèrent à environ cent chevaux; c'est dire que j'ai vu essayer et monter un nombre considérable d'animaux; eh bien, dans ce nombre, je n'ai pas vu un seul cheval essayer de s'arrêter court ou manquer de docilité.

C'est là, sans contredit, un fait remarquable et qui est de nature à frapper ceux qui ont vu le cheval arabe dans l'Inde, et qui savent combien entre nos mains il est vif et enclin à regimber. Pourquoi montre-t-il cette disposition avec nous et pas avec l'Arabe, son maître primitif? A mon avis, le secret est dans la différence de caractère du cavalier arabe et du cavalier anglais. Le Bédouin (et toutes les autres races orientales que je connais possèdent la même qualité) est aussi patient et doux avec son cheval que l'Anglais est impatient et dur. L'un ne s'emporte jamais; l'autre, au contraire, s'irrite facilement et se laisse aller facilement aussi à des actes de brutalité. J'ai vu une fois un étalon arabe briser ses liens et s'échapper dans le camp plein de chevaux, tout mettre sens dessus dessous, et provoquer un tumulte et un désordre épouvantables. Son maître se contenta de courir après lui, de le ramener au piquet, sans lui adresser une seule injure, sans lui donner un seul coup. Songez à ce qu'eût fait un groom anglais en pareille circonstance, de quels jurons il eût assailli la malheureuse bête, comme il lui eût travaillé la bouche et les côtes, et vous aurez, en grande partie, l'explication de la docilité du cheval arabe dans des mains arabes.

Nos cavaliers de manége ont une très-haute idée du pouvoir direct que la mécanique leur donne sur le cheval, en comparaison du pouvoir indirect qu'ils obtiennent en agissant sur sa volonté par l'intermédiaire de son intelligence. Ils « l'aident, » ils le « soutiennent, » ils « pondèrent » ses mouvements, ils le « rassemblent; » par l'action du mors et des jambes, ils le dis-

Digitized by Google

posent de manière à lui communiquer une agilité qu'il n'eût jamais possédée sans cela ; en un mot, ils prêtent à l'animal une telle assistance qu'il devient douteux que le colonel Greenwood ne se soit pas trompé quand il a posé cet axiome : « C'est le cheval qui mène le cavalier, et non pas le cavalier le cheval. » L'Anazeh, sans mors, presque sans rênes, dépourvu du principal ressort de tout ce mécanisme si cher à nos cavaliers anglais, obtient de son cheval, aussi libre dans ses allures qu'un animal sauvage, des effets supérieurs. Maintenant, si leur système est réellement aussi efficace qu'ils le prétendent, s'ils ont réellement en main le pouvoir dont ils se vantent, et si cependant ils sont battus par un homme qui en est privé, ou qui du moins ne le possède qu'imparfaitement, il faut bien qu'ils lui soient inférieurs en quelque point. Où git cette infériorité? Ce n'est pas certainement dans le moyen de faire du mal au cheval, car l'Anglais se sert de gourmettes gigantesques, tandis que l'Anazeh n'a à sa disposition qu'un misérable licou ; est-ce dans l'ascendant moral que l'homme exerce sur le cheval? Dans ce cas, il faut que cette grande qualité du cavalier se trouve à un moindre degré chez l'Anglais que chez l'Arabe.

Je crois que c'est là le cas dans une certaine mesure. Ainsi que je l'ai dit plus haut, l'Anglais est inférieur à l'Arabe sous le rapport du caractère ; mais son infériorité naturelle n'est pas assez grande. Comment se fait-il que, possédant un système si puissant, il ne soit pas plus habile dans l'art de l'équitation ? Il faut ajouter, je crois, que le système anglais est mauvais. A mon avis, on a exagéré le pouvoir direct du cavalier sur le cheval ; on agit trop sur le corps du cheval et pas assez sur son moral. Comme je ne veux pas donner du talent du cavalier bédouin une idée plus haute qu'il ne convient, je veux établir plus clairement en quoi consiste, selon moi, sa supériorité. Mettez un cavalier anglais entre les quatre murs d'une école, ou même, si vous voulez, dans un manége ouvert où le cheval a été si bien dressé et instruit qu'il connaît tous les plis du terrain et qu'il tourne de lui-même à droite et à gauche ; mettez-le, dis-je, dans un endroit où l'influence de l'habitude et l'absence de tout excitant étranger se réunissent pour disposer l'esprit du cheval à l'obéissance, il montera avec une précision et une

Digitized by Google

dextérité que l'Anazeh n'égalera peut-être pas. Ne l'ayant jamais vu dans dans un manége, j'ignore ce dont il est capable sous ce rapport ; mais mettez en rase campagne le même cavalier et dites-lui de répéter là ce qu'il fait au manége ; puis observez le résultat. Voyez quelle lutte s'établit entre le cheval et celui qui le monte ! voyez comme l'un pèse sur le mors et comme l'autre tire sur les rênes ! Il est évident qu'un tel cavalier ne se fait obéir qu'avec répugnance et d'une manière imparfaite. Eh bien ! comparez-le avec l'Anazeh qui fait des ronds ou rase la terre comme une hirondelle au vol, on dirait que l'homme et l'animal sont unis par une seule et même volonté. C'est alors qu'on voit que l'Arabe est un vrai cavalier, tandis que l'autre n'est, dans toute l'acception du mot, qu'un cavalier de manége, parfait dans le manége, bon à rien en dehors.

Les chevaux qu'on nous amenait étaient beaux, mais ils avaient presque tous un défaut qui me surprit et qui consistait dans un développement excessif du genou et du boulet. La seule cause que je puisse assigner à ce fait, c'est la pratique universellement en usage chez les Arabes de monter les chevaux très-jeunes ; car je ne puis l'attribuer à la manière dont ils les traitent. En effet, si vous rencontrez un Arabe en voyage, vous ne le voyez jamais faire marcher son cheval autrement qu'à une allure très-modérée ; jamais il ne le fait piaffer, jamais il ne l'excite sans nécessité ; n'ayant pas de mors, il ne peut l'arrêter court et le faire plier sur ses jarrets, comme le font les autres peuples de l'Orient ; et il a, en général, tant de répugnance à le frapper, que, même pour le vendre, il est souvent difficile d'obtenir de lui qu'il le mette au galop, et, lorsque le terrain est mauvais, la chose est absolument impossible. En donnant ces détails, je ne parle naturellement que de ce que j'ai vu. Dans d'autres localités et dans d'autres circonstances, le système arabe est peut-être très-différent.

La répugnance qu'a l'Arabe à galoper devant l'acheteur est quelquefois fortifiée par d'autres sentiments que le désir de ne point soumettre son cheval à un effort inutile. Il faut mettre en ligne de compte je ne sais quel sot plaisir de ne pas faire ce qu'on lui demande, mais sa plus forte objection est tirée de motifs religieux. On nous amena un jour un très-beau che-

Digitized by Google

val. J'eus l'idée de l'acheter pour mon usage et je dis à son maître de le faire courir devant moi. Il refusa, sous prétexte que lorsque les Francks admiraient un objet, ils ne prenaient jamais la précaution de détourner, en prononçant le mot *Mashallah !* le danger dont cette admiration le menaçait. (Ce danger était celu du mauvais œil, et le mot *Mashallah !* un des synonymes de Dieu, avait pour effet, dans l'idée de cet homme, de rompre le charme.) L'Arabe ne voulait pas exposer son cheval à l'admiration d'un profane. Aujourd'hui, je me demande quel scrupule m'a empêché de prononcer ce mot autant de fois que ce pieux musulman pouvait le désirer. Quoi qu'il en soit, je m'y refusai et je tournai le dos à ce brave homme en lui faisant comprendre qu'il avait perdu une belle occasion de vendre sa bête.

On parle beaucoup de la sobriété étonnante du cheval arabe dans les déserts qui l'ont vu naître. Je ne prétends point m'inscrire en faux contre les récits qu'on a faits à cet égard, je dis seulement que je n'ai rien vu qui soit de nature à les confirmer. Tous les chevaux qui m'ont passé sous les yeux pendant mon séjour au désert (c'est-à-dire du 22 mai au 16 juin) m'ont paru complétement incapables d'aucun grand effort, parce qu'ils étaient trop gras et qu'on ne les faisait jamais travailler. Ce qui avait déterminé chez eux cet embonpoint, c'était l'herbe qu'ils mangeaient à cette époque de l'année, mais en hiver on ne les nourrit que d'orge et de lait de chamelle. Peut-être un changement de traitement accompagne-t-il ce changement de nourriture et le cheval arabe est-il alors dans une mauvaise condition, mais il est certain que ceux que j'ai vus étaient à ce moment de l'année en très-bon état.

Les Bédouins sont heureusement peu habiles à dissimuler les défauts de leurs chevaux. Le moyen qu'ils emploient le plus communément consiste à déguiser l'animal rejeté dans l'espérance que l'acheteur le prendra après un nouvel examen. C'est ainsi que le matin tel cheval fait son apparition avec un simple licou et une mauvaise selle de Bédouin. S'il n'est pas accepté, on le ramène le soir avec une riche housse garnie de glands, dont les bouts traînent jusqu'à terre. Si cette seconde tentative échoue, l'animal revient le lendemain matin avec un nouvel

Digitized by Google

accoutrement. Je ne me souviens que d'un cas où l'on ait eu recours à un autre stratagème. On nous amena un cheval dont les jambes étaient couvertes de boue, comme s'il eût passé dans une fondrière et s'y fût enfoncé jusqu'au ventre. Naturellement, nous priâmes le propriétaire, avant toute affaire, de laver les jambes de son cheval. Il fit d'abord quelques difficultés, puis il finit par céder, dans la crainte de perdre cette occasion de vendre, et nous découvrîmes alors un boulet auquel on avait mis le feu et dont la large cicatrice trahissait quelque grave maladie.

Outre les Arabes, il y avait une autre race dont les tentes se trouvaient dans notre voisinage. C'étaient les Turcomans nomades, tribu qui, pour le mode de vie comme pour le costume, avait avec les Arabes sédentaires de grandes ressemblances. Voici leur histoire, telle qu'elle m'a été racontée : ils appartiennent à la grande race des Turcomans, d'où sont sortis les Osmanlis, et qui existe encore vers le nord de la Perse. Leurs ancêtres vinrent en Syrie au temps des croisades pour repousser l'invasion européenne, et ils y sont toujours restés depuis. Leur langue n'est pas celle que parlent les autres peuples de la Syrie, l'arabe, mais le turc. Ils possèdent des chameaux, des chèvres, des bestiaux et des chevaux. Ces derniers sont misérables. Ils ne sont pas plus hauts, je crois, que le cheval arabe, mais ils lui sont tellement inférieurs sous tous les autres rapports, qu'auprès de lui ils paraissent tout au plus bons pour porter des fardeaux. Ils sont lourds et mal faits. La tête est sans élégance, le poil roide, la croupe tombante, la jambe longue dans la partie supérieure, la queue traînante, sale et mal portée. Ils sont d'un caractère ombrageux et, bien que hongres pour la plupart, ils se montrent en général obstinés et vicieux quand on les monte. Les juments, qui ont le poil plus beau et qui sont plus âgées (les Turcomans et les Arabes vendent leurs chevaux très-jeunes) ont meilleure tournure, mais elles manquent aussi d'élégance et de légèreté.

Nous n'étions que depuis quelques jours à Merj-Kotrani et déjà la nouvelle de notre arrivée s'était répandue de tous côtés, et avait amené une telle foule d'Anazeh et de Turcomans, que notre campement offrait l'aspect d'une foire aux chevaux. La

Digitized by Google

scène était des plus pittoresques. Dans le fond du tableau s'élevaient les montagnes des Druses aux cimes neigeuses, et sur le devant une vaste plaine couverte d'herbes et de troupeaux de toute espèce. Au loin, on voyait descendre des hauteurs une troupe d'Anazeh avec leurs longues lances sur les épaules; plus près, à côté de leurs tentes, d'autres Anazeh étaient accroupis par terre en cercle et campaient; leurs chevaux étaient attachés et leurs lances fichées dans le sol par le bout de fer qui les termine. Ailleurs, des Turcomans, reconnaissables à leur plus haute taille, à leur costume plus complet et plus propre, ou plutôt moins sale, tenaient par la bride de laides juments et des hongres plus laids encore, avec de longues housses qui leur couvraient la croupe, des têtières en mauvais état, des mors mamelouks et des selles à pommeau élevé et à larges étriers, larges comme une pelle. Des Arabes faisaient admirer la légèreté de leurs montures lancées à toute vitesse; des Turcomans, ambitieux de les imiter, se consumaient en efforts pour faire galoper leurs chevaux tant bien que mal; moins heureux, ils tempêtaient contre l'obstination de leurs bêtes, qui se jetaient de côté ou reculaient au lieu d'aller droit, ou qui refusaient de bouger et ruaient quand on voulait les faire marcher. Tout autour du camp, attachés à des chevilles, à des pierres, à des cordes de tentes, étaient rangés des chevaux, des juments, des poulains de tout genre, depuis le magnifique arabe jusqu'au turcoman qui n'avait jamais servi que de bête de somme et qui ne devait jamais servir à autre chose. Quelques-uns étaient déjà achetés par nous, d'autres étaient encore à vendre; ceux-ci restaient immobiles, ceux-là étendaient le cou et cherchaient à se battre avec leurs voisins, d'autres enfin s'échappaient et mettaient le camp sens dessus dessous.

Tous les chevaux que les Arabes mettaient en vente étaient des étalons; je ne me rappelle pas avoir vu en leur possession un seul hongre, et, bien que parfois ils vinssent dans notre camp montés sur des juments, ils ne nous les proposaient jamais. Cette dernière circonstance s'explique, je crois, par la haute estime dans laquelle ils tiennent leurs juments, qu'ils regardent comme la source de la richesse nationale, et l'opinion publique est tellement opposée à ce que la race tombe dans d'autres

Digitized by Google

mains, que personne n'ose vendre un seul sujet femelle. Le sentiment ne joue là qu'un rôle très-secondaire. Je n'ai jamais vu de la part de l'Arabe le moindre regret de se séparer de son cheval, pourvu qu'on lui en donne un bon prix. Mettez-lui dans la main une somme ronde, et il vous livre sa bête sans hésiter; il n'est attentif qu'à une chose, c'est que vous ne lui fassiez pas tort de la dixième partie d'une piastre; une fois son cheval vendu, il ne le regarde plus et n'y pense plus.

Il n'est pas aisé de traiter des affaires avec les gens de ces contrées, mais c'est surtout avec les Anazeh que la chose est difficile. Vous demandez, je suppose, le prix d'un cheval. Si le propriétaire consent à y mettre un prix, il fait la bête trois fois plus cher qu'elle ne vaut; souvent il refuse de dire son prix, mais il vous engage à lui faire une offre. Vous y consentez, mais il ne reçoit votre proposition qu'avec mépris et prononce le mot *bêïd* (arrière) avec une emphase qui vous prouve que votre proposition est loin d'être suffisante. Vous élevez votre offre, et alors commence une discussion qui pour le moment n'aboutit pas; le propriétaire s'en va avec son cheval, comme s'il avait l'intention de ne pas revenir. Au bout d'un temps plus ou moins long, une heure, deux heures après, le lendemain, le surlendemain, il revient vous trouver. Une nouvelle discussion s'engage; lorsque le propriétaire ne l'interrompt pas en s'éloignant de nouveau avec son cheval, on tombe d'accord sur le prix. Tout est bien entendu, le propriétaire paraît content et vous vous disposez à marquer le cheval, mais tout à coup son ancien maître, tourmenté par la pensée que peut-être il n'a pas eu de son cheval le prix qu'il aurait pu en avoir, vous arrache sa bête, monte dessus et décampe. Il revient encore une fois et, vous voyant inexorable, il accepte la même somme. De nouveau, vous vous préparez à marquer le cheval, mais alors il jette des cris effrayants pour être payé d'abord. Vous y consentez et vous l'invitez à vous suivre dans votre tente. Il entre, accompagné d'un ou de deux amis et conseillers, sages de la tribu qui sont supposés se connaître en monnaies franques et ne pas se tromper au son d'une pièce fausse. Tous s'accroupissent solennellement par terre et vous vous mettez à compter l'or. Nouvelle et terrible difficulté! Le prix a été convenu en

Digitized by Google

ghazis (pièces de vingt et une piastres et demie chacune) et doit être payé en monnaie anglaise. L'Anazeh n'est pas fort en arithmétique et se persuade difficilement que l'or représente exactement la somme stipulée; ce n'est que quand il a retourné les pièces une douzaine de fois dans ses mains et quand ses amis les ont considérées pendant trois quarts d'heure que ses doutes, sous ce rapport, finissent par se dissiper. Et cependant, lorsqu'il s'en va, ce n'est pas sans conserver encore au fond de son cœur quelques soupçons. En effet, un instant après, il revient encore. Une des pièces d'or qu'on lui a données est un vieux souverain, portant l'empreinte de George et du dragon, et différant par conséquent des pièces plus modernes qu'il voit communément. Cette pièce, il la déclare d'une valeur inférieure et demande que vous la repreniez. Ceci amène une nouvelle dispute, violente quelquefois, et lorsque enfin vous avez réussi à le contenter à demi sur ce point, il sort de votre tente et va trouver en secret votre compagnon et le prie de lui dire si vous ne l'avez pas frustré d'une partie de ce qui lui était dû. L'esprit de fanfaronnade que montrent les Bédouins dans les transactions relatives à la vente de leurs chevaux ne tient pas contre leur cupidité. Sur cent individus qui s'éloignent furieux, comme s'ils étaient résolus à ne plus avoir affaire à vous, quatre-vingt-dix-neuf reviendront; le centième peut-être ne le fera pas.

Je me souviens d'un Bédouin qui avait amené dans notre camp un cheval gris d'une taille extraordinaire (pour un arabe). Pour moi, je ne voyais rien de bien remarquable dans cet animal, et je le considérai même comme inférieur à beaucoup d'autres plus petits que j'avais vus; cependant, on offrit pour lui une somme équivalant à cent livres sterling. Le propriétaire, un sauvage à moitié nu, tourna bride, furieux, et nous ne le revîmes jamais. En thèse générale, on peut dire que les Arabes qui ont les plus beaux chevaux sont les plus difficiles en affaires.

Pendant notre séjour à Merj-Kotrani, et plus encore lorsque nous fûmes dans le camp des Anazeh, notre grand embarras fut de nous procurer l'argent dont nous avions besoin pour nos achats. Les autorités qui nous avaient envoyés nous avaient ordonné, dans leur haute sagesse, de ne payer, sous aucun prétexte,

Digitized by Google

autrement que par des mandats sur divers consuls et banquiers. Elles s'imaginaient sans doute que Mutlak ou Marzouk l'Anazeh, dans un beau sentiment de confiance commerciale, accepterait nos mandats. Mais Marzouk, ou Mutlak, qui savait très-bien ce qui arriverait si, en échange d'un cheval, il faisait lui-même un billet, ne vit dans nos mandats que des chiffons de papier, et force nous fut de payer toujours en argent comptant. Il résultait de là que nous étions obligés de garder sans cesse avec nous des sommes considérables en numéraire, et que, lorsqu'elles étaient dépensées, il fallait en envoyer chercher d'autres, ce qui, dans cette terre bénie des voleurs, était pour nous une source d'ennui et d'anxiété continuels. Nous ne serions jamais parvenus à conserver un shilling en notre possession sans une forte escorte de Druses armés que, peu de temps après notre arrivée dans le désert, nous substituâmes à notre escorte primitive de cavaliers et dont le chef nous fut d'un grand service en rapportant l'argent de Damas.

Un jour, nous fûmes à la veille d'une querelle qui aurait pu se terminer d'une manière sérieuse. Nous étions occupés à regarder un groupe d'Arabes et de Turcomans assis à l'ombre de leurs tentes, lorsque nous entendîmes un grand bruit et nous aperçûmes, au milieu de la foule qui s'amassait de toutes parts, le chef en second des Druses qui assenait de vigoureux coups de poing à un Anazeh renversé à terre, lequel ripostait par d'énergiques coups de pied. En un moment, tout le camp fut en confusion. Les Arabes accoururent à cheval, les Druses chargèrent leurs fusils et se précipitèrent au secours de leur chef; tout annonçait une collision terrible. Heureusement, quelques têtes plus froides de part et d'autre sentirent la nécessité de maintenir le bon ordre : on sépara les belligérants et les deux adversaires se quittèrent. Les Arabes toutefois gesticulaient avec fureur, frappant leurs bâtons contre leurs lances, tandis que, de leur côté, les Druses se maintenaient résolûment sur la défensive. L'origine de la querelle, je ne l'ai jamais sue, mais je crois qu'il s'agissait de trois *ghazis* que nous réclamaient les Anazeh. En les payant, nous apaisâmes la dispute, mais les Anazeh quittèrent le camp immédiatement après, et évitèrent avec tant de soin, pendant quelque temps, d'avoir affaire à nous, que je

Digitized by Google

commençai à craindre qu'ils ne fussent fâchés pour tout de bon.

Vers ce moment, les chevaux commencèrent à manquer à Merj-Kotrani et nous retournâmes à Damas. Là, nous arrangeâmes le plan d'une expédition au camp d'une tribu des Wulad-Ali, et, après avoir obtenu du chef de cette tribu, Mohammed-Doukhy, la permission de lui rendre visite, nous repartîmes, après être restés cinq jours à Damas, pour le désert.

Nous passâmes de nouveau par Merj-Kotrani, puis nous nous dirigeâmes droit devant nous vers le centre de la vaste plaine qui s'étendait devant le camp et que j'ai décrite plus haut. Cette plaine, d'abord couverte d'herbages, devint, au fur et à mesure que nous avancions, pierreuse ; les petites chaînes de montagnes qui s'élevaient de distance en distance étaient également hérissées de pierres ; mais, dans les endroits plats qui les séparaient, poussaient quelques rares touffes d'herbes toutes jaunies et à moitié desséchées. Parfois, nous rencontrions un lac aux eaux limpides, parfois aussi un tapis de verdure s'offrait à nous, où paissaient des moutons et des chameaux. Un peu après avoir quitté Merj-Kotrani, nous avions rencontré les tentes dispersées des Anazeh; leurs habitations, par groupes de quatre, cinq, sept tout au plus, étaient répandues sur toute la surface du pays ; leurs troupeaux de moutons — bêtes assez laides du reste — paissaient alentour, gardés par de petits garçons demi-nus et quelquefois par un homme en guenilles portant un pistolet à sa ceinture. Tel est le désert. Que ce pays ait été autrefois comparativement bien peuplé et cela par des tribus relativement civilisées, c'est ce que prouvent les ruines de villages bâtis en pierres qu'on trouve dans toutes les directions. Une fois même, nous rencontrâmes un vieux pont en pierres à trois arches jeté sur un cours d'eau assez profond. Maintenant il n'existe pas un seul village habité, et on n'y voit pas d'autres êtres humains que les Bédouins.

Notre voyage avait été jusqu'alors assez monotone. Les montagnes neigeuses des Druses étaient toujours derrière nous, et, en avant, nos regards n'embrassaient qu'un sol couvert de pierres ; mais tout à coup la scène changea. Sur un plan un peu plus bas que le nôtre, une grande prairie se déploya devant nous ; de distance en distance, de petites collines verdoyantes

Digitized by Google

s'élevaient comme des taupinières; au loin, broutaient des chameaux de toute couleur et de toute grandeur; on voyait aussi errer çà et là des moutons, des chèvres noires et des bestiaux. C'était là qu'était situé le camp des Anazeh. Le village occupait une immense étendue de terrain; les tentes noires et basses étaient groupées par sept ou douze, et les groupes étaient séparés les uns des autres par de grands intervalles. On nous montra une tente plus vaste, mais non pas plus belle que les autres : c'était l'habitation du chef. Nous mîmes pied à terre, et saluâmes le grand scheik, Mohammed-Doukhy. C'était un homme d'assez belle apparence; son bras droit, qu'un coup de lance reçu quelques années auparavant avait mis hors d'état de servir, était caché dans son manteau. Il nous fit asseoir sur les meilleurs tapis de la tente et nous offrit du café. Il se montra civil envers nous, mais ne manifesta ni empressement ni intérêt de savoir le but de notre visite. Il n'avait jamais entendu parler des Anglais, nous dit-il; mais cette assertion n'était probablement qu'une vanterie ayant pour but de nous faire comprendre que le grand Mohammed-Doukhy était beaucoup trop occupé des affaires importantes de son vaste royaume pour avoir le temps de s'enquérir des petites nations de l'Europe. Outre cela, il ne nous fit qu'une communication remarquable. Il nous demanda si nous connaissions le secrétaire du scheik Feysel (c'était le chef d'une tribu arabe appartenant aux Bowallas, autre fraction des Anazeh); sur notre réponse négative, il ajouta que ce n'était qu'un *kelb* (un chien).

Le scheik était riche, et la principale source de sa richesse, c'était d'être chargé de la fourniture des cinq ou six mille chameaux que le gouvernement turc demande chaque année pour le *hadj* ou pèlerinage entre Damas et la Mecque. Cette circonstance lui donnait une certaine sécurité parmi les Turcs, et il se rendait de temps à autre à Damas pour ses affaires, voyage que les autres chefs bédouins ne font, dit-on, qu'avec une extrême répugnance.

Nous fûmes plusieurs fois honorés des visites du scheik dans notre propre tente. Lorsqu'il venait dans le jour, nous ne pouvions lui offrir aucun rafraîchissement, car nous étions alors en plein Ramazan; mais, après le coucher du soleil, il acceptait

Digitized by Google

volontiers des pipes et du café. Lorsque nous étions prévenus de son arrivée, nous préparions pour lui par terre une espèce de divan avec des matelas et des coussins; autrement il s'asseyait sur un de nos lits. Il était toujours accompagné de deux ou trois personnages influents de la tribu. Notre chef druse et un ou deux des principaux de l'escorte avaient l'habitude, en raison de leur rang, d'assister à la cérémonie; un cercle de spectateurs arabes, auxquels leur dignité ne donnait pas droit d'avoir une place dans la tente, restait accroupi en dehors et regardait à travers la porte. C'était assez romanesque, j'en conviens, d'être assis la nuit dans une tente dans une des vastes plaines de Syrie avec un vrai scheik bédouin, mais c'était aussi passablement ennuyeux. Supposez, par exemple, que nous venions de dîner et que, fatigués, nous désirions prendre un peu de repos. On nous annonce la venue du scheik et, en effet, il arrive sans bruit avec sa suite. Nous nous levons et, conformément à l'étiquette orientale, nous restons debout, jusqu'à ce que le scheik soit assis sur le divan. Tout le monde alors s'assied, nous sur nos chaises, les autres par terre. Nous offrons le café et nous distribuons autant de pipes que notre établissement peut nous en fournir. Le scheik parle lentement et sans animation, en faisant des pauses longues et fréquentes. Ses manières sont simples et n'ont rien de cette gaucherie que montrerait certainement un Européen sans éducation jeté dans une société à laquelle il n'est pas accoutumé, mais sa conversation trahit évidemment l'effort et ne coule point de source. On comprend que cette visite nous fatigue tous, celui de nous qui sait l'arabe, par le temps qu'on lui fait attendre les phrases, les autres parce qu'ils ne peuvent se mêler à la conversation. Grâce à la paresse orientale, la visite se prolonge jusqu'au milieu de la nuit. Le scheik cependant finit par se lever, salue, remet ses bottes rouges qu'il a laissées en dehors de la tente et s'éloigne aussi silencieusement qu'il est venu. Mais lui et ses compagnons laissent derrière eux toute une armée de puces, de punaises et de poux. Dans le cours de la conversation avec le scheik, nous apprîmes comment se fait la migration annuelle de la tribu. Vers le milieu de septembre, elle quitte la Syrie, et, par un circuit qui les conduit successivement dans le voisinage de Bassora, de Bagdad, d'Alep, de Homs et de Hama, elle revient en

Digitized by Google

Syrie dans le commencement de juillet. Dans l'année de notre visite, ainsi que le lecteur l'a vu, elle s'y trouvait en mai; mais ce n'était, ainsi que nous l'expliqua le scheik, qu'un fait accidentel. Il nous dit que la longueur de leurs étapes était fort irrégulière et variait de deux à vingt-quatre heures; dans ce dernier cas, c'était dans des circonstances exceptionnelles. Il ajouta que, pendant la marche, ils nourrissaient leurs chevaux avec de l'orge qu'ils portaient avec eux.

Chaque matin, au lever du soleil, les troupeaux de chameaux appartenant au camp sortaient pour aller paître en groupes nombreux, qui les faisaient ressembler, à quelque distance, à autant d'escadrons réguliers. Puis, quelque temps avant le coucher du soleil, on les voyait revenir de tous côtés. Au loin, sur les hauteurs, ils se dessinaient comme des pyramides dans le ciel obscur; plus près, dans la plaine, on les voyait s'avancer, d'un pas solennel, la tête droite, le cou recourbé et la bosse se dessinant en beau profil comme dans les gravures. Telle est, du moins, la démarche des plus âgés et des plus vénérables; quant aux jeunes, ils exécutent mille curieuses gambades. Soudain l'on voit l'un d'eux se détacher de la bande et courir le plus vite possible; à chaque enjambée, il lance les jambes en avant, comme pour imiter un cheval au galop. Ce n'est qu'une caricature, mais le fait est qu'il marche d'un pas qu'on n'attendrait guère de lui. Ceci pique l'amour-propre d'un autre qui cherche alors à dépasser son camarade en folichonnerie, et il se livre à une danse fantastique où un troisième le suit, et bientôt toute la troupe, envahie par la contagion, cabriole dans la plaine. J'en excepte toutefois les gros, que ces drôleries semblent scandaliser, et qui continuent leur route paisiblement en faisant entendre des grognements lamentables.

Mohammed-Doukhy avait ou prétendait avoir légitimement le monopole du commerce avec les marchands de Damas. Une infraction à ce privilége, de la part d'une autre tribu qui avait attiré frauduleusement chez elle des gens de Damas, et par conséquent l'avait frustré de la taxe qu'il levait sur toutes les marchandises vendues dans son camp, le détermina à en tirer une vengeance sommaire. Un soir, on nous montra dans notre camp quatre chameaux avec des ballots de marchandises gisant sur

Digitized by Google

le sol à côté d'eux. Il paraît que les Wulad-Ali avaient donné une leçon aux marchands coupables. Le matin, ils s'étaient mis en campagne, avaient surpris une partie des délinquants qui se rendaient au camp de l'ennemi, le scheik Feysel de la tribu des Rowallas, et ils avaient jugé à propos de les punir en emmenant leurs marchandises et leurs chameaux. Mohammed-Doukhy nous expliqua que ceci n'était pas précisément un vol, mais un coup de vigueur frappé pour maintenir un principe, car il déclara aux marchands qu'ils pouvaient ravoir leurs marchandises, en payant une petite rançon et en consentant à vendre leur pacotille dans le camp des Wulad-Ali. Cette explication ne me satisfit guère, et je doutai qu'elle contentât les Rowallas. Le scheik Feysel était un chef puissant, et je m'attendais à le voir arriver avec ses guerriers aux longues lances demander aux Wulad-Ali raison de l'injure qui lui avait été faite. Sans la crainte de me trouver, bien qu'étranger, impliqué dans la querelle, j'aurais aimé, je l'avoue, à assister, comme spectateur, à une bataille rangée entre les Bédouins. Mais je ne devais pas jouir de ce spectacle, car les Rowallas restèrent tranquilles.

Les lecteurs qui m'ont suivi jusqu'ici savent depuis combien de temps j'étais dans le désert et quelles occasions j'avais d'étudier ses habitants. Si je ne suis pas compétent pour formuler un jugement général sur le caractère de la tribu des Anazeh, je puis donner au moins l'impression que m'ont laissée mes expériences personnelles. Or, cette impression, je le déclare nettement, c'est que la race des Anazeh ne m'a inspiré que du dégoût, et, qu'à part ses beaux chevaux, elle n'a pas plus droit à notre intérêt et à notre admiration que les Hottentots. De leur personne, je l'ai déjà dit, ils sont sales; je ne les ai jamais vus changer de vêtement, et je ne crois pas que l'usage de se laver leur soit connu, même par tradition. Le moral répond au physique. Ils sont entièrement dépourvus de tout sentiment de discrétion et de convenance à l'égard des étrangers. Une fois dans votre tente, à moins qu'on ne les mette de force à la porte, ils y restent accroupis depuis le matin jusqu'au soir, et passent leur temps à contempler ce que vous faites. Quant à les empêcher de vous regarder, c'est de toute impossibilité. C'était la chose la plus commune du monde d'en voir trois ou quatre constamment

Digitized by Google

couchés par terre sur le ventre, juste en face de notre porte, le menton dans la main et espionnant nos moindres gestes, nos moindres actes. Si quelqu'un entrait pour affaires, toute une nuée d'Anazeh entrait sur ses pas; il en entrait tant que la tente pouvait en tenir, et ceux qui étaient obligés de rester en dehors se consolaient en regardant par la porte sur les épaules les uns des autres. Une habitude des Anazeh, c'était de voler dans les tentes des domestiques les musettes et les têtières de nos chevaux au piquet, et lorsque, par hasard, on leur prêtait une selle ou une bride, il n'y avait plus moyen de les ravoir. Un nommé Humdan, le second personnage de la tribu et le représentant du scheik, me parut un des plus grands vauriens de la bande. C'était toujours lui qui fixait l'enchère des chevaux, soi-disant pour nous rendre un bon office, mais en réalité, j'en suis certain, pour élever les prix et partager les bénéfices avec le vendeur. Un jour, nous le trouvâmes réclamant en notre nom, du propriétaire d'un cheval que nous venions d'acheter, une selle rouge et une housse qui n'avaient été en aucune façon comprises dans le marché, et son intention était évidemment de se les approprier. A chaque instant il nous demandait un peu de tabac ou un peu de sucre pour réparer ses forces pendant le jeûne pénible auquel l'obligeait le Ramazan. Il était sans cesse pendu à nos basques, accompagné d'un petit garçon à lui qu'il envoyait à tout bout de champ nous baiser les mains; puis l'enfant allait en rougissant cacher sa tête dans le burnous de son père, et celui-ci, prenant un air tendre, semblait s'amuser de la simplicité du petit bonhomme. Cette manœuvre n'avait d'autre but que de nous faire donner un peu plus de tabac. En somme, les Anazeh sont des brutes, des voleurs, des mendiants, des filous, et, s'ils ont d'autres bonnes qualités que celles de leurs chevaux, je ne les ai jamais vues. Voilà le résultat de mes observations. Soutenus, comme nous l'étions, par trente vigoureux Druses et protégés par l'intérêt qu'avait le scheik de rester en bons termes avec le gouvernement turc, il ne nous arriva rien de fâcheux dans et par la tribu. Mais je n'ai jamais rencontré personne connaissant un peu les Bédouins qui eût la moindre chose à dire en leur faveur. Je me trompe: on leur accorde de n'être pas habituellement sanguinaires; il faut, pour cela, qu'ils soient

Digitized by Google

provoqués. Il y aurait beaucoup à dire encore, je crois, sous ce rapport, mais je ne veux pas chicaner.

Avant de quitter les Wulad-Ali, nous eûmes l'occasion de voir la tribu en marche. Un soir, on nous annonça qu'elle était obligée d'aller chercher de meilleurs pâturages, et qu'elle se transporterait le lendemain matin dans une autre localité. Le lendemain matin, en effet, de bonne heure, le camp se remplit de chameaux recevant leurs fardeaux; en très-peu de temps, toutes les tentes furent pliées et emballées, et la masse entière se mit en mouvement. Chacun défila sans ordre, sans même qu'on essayât de mettre dans la marche un peu de régularité ; chaque famille partit selon sa convenance, et bientôt la plaine fut sillonnée en tous sens de longues colonnes irrégulières, séparées par des intervalles considérables. Je restai près de nos tentes pendant que nos domestiques disposaient tout pour le voyage, et je vis chaque colonne passer devant moi en procession. Les objets les plus remarquables étaient les selles des chameaux. Figurez-vous un siége en forme de coupe, capable de tenir tout juste une personne, et perché sur le sommet du dos du chameau où il était retenu par des bandages enroulés autour de la bosse, et par une espèce de charpente. Sur le devant de ce siége s'étendait horizontalement, de chaque côté du dos de l'animal, une longue pièce de bois, et les deux réunies formaient une traverse. De chacun des bouts de cette traverse partait une pièce de bois plus courte qui entrait dans la partie inférieure du siége, et tout cet édifice, recouvert de cuir, offrait l'aspect d'un énorme triangle excessivement large par la base. Un autre appareil exactement semblable était attaché derrière le siége, et, de l'une à l'autre des extrémités de cet étrange échafaudage, une longue sangle était passée sous le ventre du chameau. Il était difficile de comprendre à quoi pouvait servir une pareille machine. Les Arabes eux-mêmes ne savaient quelle explication en donner; seulement ils ajoutaient que c'était l'objet de l'ardente ambition des femmes: Celle à qui son mari peut procurer un tel équipage est considérée comme une grande dame; celle au contraire qui chemine avec un train plus modeste est regardée comme une femme de rien. En fait, la possession d'une de ces choses est pour la femme ana-

Digitized by Google

zeh ce qu'est pour une Anglaise la possession d'une voiture.

Je vis d'autres selles plus grossières, formées de tapis enroulés comme on enroule un turban. Une femme et une couple d'enfants étaient accroupis dans le milieu, et le chameau qui les portait était en outre chargé de toutes sortes de boîtes, de sacs, de paquets, attachés par des cordes à ses flancs. Quelques chameaux étaient chargés d'une masse de bagages qui présentait une espèce de plate-forme sur le sommet de laquelle étaient assis une femme ou un enfant. Dans ce cas, la position du cavalier était d'être moitié à genoux, moitié couché; les genoux étaient ployés sous le corps, et le poids du corps était jeté en avant sur la poitrine et les coudes. C'était à peu près la posture du musulman qui se prosterne pour prier, ou de la grenouille qui s'apprête à sauter. Dans cette curieuse position, quelques cavaliers, avec leurs figures entre leurs bras, avaient l'air d'être profondément endormis. D'autres Arabes restaient debout à regarder passer la tribu; d'autres, pour arranger leurs bagages, grimpaient après leurs chameaux comme aux agrès d'un vaisseau. Par-ci par-là une femme en longue robe bleu foncé, avec un foulard de même couleur attaché autour de la tête par un ou deux tours de corde, marchait à pied à côté du convoi; puis, lorsqu'elle se sentait fatiguée, elle se mettait en mesure de monter sur un chameau. Pour cela, elle posait un pied sur le genou de l'animal sans arrêter celui-ci, et s'aidait des aspérités de son corps qui lui servaient comme de degrés pour arriver jusqu'au sommet, à peu près comme un cocher monte sur le siége de sa voiture. Ici, on voyait deux hommes sur le même chameau; là, un seul individu, armé d'une longue lance, assis sur une selle plantée sur l'extrémité même de la bosse, traînait par derrière lui, au bout d'une longue corde, un jeune poulain; on aurait dit un brick remorquant un petit bateau. Des cavaliers avec de longues lances allaient et venaient sur les flancs de la colonne et protégeaient le convoi.

Le pays que nous traversions était l'immense plaine couverte de pierres que j'ai déjà décrite. Nous faisions à peine deux milles et demi à l'heure; les longues colonnes des Anazeh s'étaient éparpillées de tous côtés, mais suivaient toutes la même direction. On s'arrêtait en route dans les endroits fertiles

Digitized by Google

pour laisser paître les troupeaux, mais lorsque au bout de quelques heures de marche on fut arrivé au lieu où l'on avait résolu d'établir le nouveau campement, en un clin d'œil les tentes furent dressées, et le lendemain on n'eût jamais dit que les Wulad-Ali avaient changé de place. Il faut dire que leurs mouvements ne sont guère gênés par la quantité d'objets qu'ils ont à emporter. Un certain nombre de bâts attachés ensemble, quelques pots et marmites qui servent aux femmes à faire leur cuisine, quelques tapis, si le propriétaire est riche, autrement deux ou trois mauvaises peaux de mouton dans lesquelles chiens et enfants couchent pêle-mêle au milieu des puces et d'autres insectes plus dégoûtants, voilà ce que l'œil rencontre, quand on passe devant une tente et qu'on regarde à l'intérieur.

Les femmes arabes et turcomanes sortent sans être voilées. Bien qu'esclaves des hommes sous le rapport du travail, elles sont affranchies de ces restrictions qui empêchent les autres femmes musulmanes de s'exposer aux regards du public. J'aimerais mieux qu'il en fût autrement, car elles sont laides, et un voile vous laisserait l'illusion.

Le 16 juin, nous prîmes congé des Wulad-Ali.

Le matin de notre départ, il se passa une scène qui fit éclater dans tout leur jour les penchants naturels de ce peuple intéressant. Je ne vis pas moi-même ce que je vais raconter, car j'étais alors occupé à compter nos chevaux et à en chercher un que les Anazeh m'avaient caché, afin de pouvoir me le ramener le lendemain et réclamer à grands cris « la prime de sauvetage, » mais les détails de la scène me furent fournis par l'un de mes compagnons. Nos tentes étaient pliées, notre bagage chargé sur les mules, mais il y avait par terre un paquet de vêtements que nous avions l'intention de laisser pour les offrir aux gros bonnets de la tribu. Les Anazeh ne purent se contenir plus longtemps. Ils se précipitèrent en masse sur le paquet, culbutèrent le cuisinier et Paolo, le domestique, qui cherchèrent en vain à se défendre, emportèrent nos hardes en triomphe et s'emparèrent en même temps de nos longues pipes qui se trouvaient là par hasard. Ils prirent aussi un certain nombre de cordes et de selles, et finirent par vider les poches de nos compagnons. Ils auraient pu appeler à leur aide les Druses

Digitized by Google

de l'escorte, mais ceux-ci gardaient les chevaux (nous en avions beaucoup à emmener avec nous), et ils craignaient, si une mêlée venait à s'engager, que les soldats ne les laissassent échapper. Ils se résignèrent donc, d'autant plus qu'ils n'avaient sur eux que des objets sans valeur, une paire de gants et un mouchoir, choses parfaitement inconnues aux Arabes. Aussi, lorsque celui qui les avait prises vit qu'elles ne pouvaient lui servir, il accourut, au moment où nous nous mettions en route, pour les rendre et réclamer une récompense, jurant, l'honnête homme! qu'il les avait trouvées quelque part.

Le lendemain matin, notre caravane cheminait lentement et dans un certain désordre à travers une large plaine bordée de toutes parts de hautes collines; elle n'était pas encore sortie du pays exposé aux incursions des Bédouins. Les Druses, en longue file irrégulière, comme les Indiens, conduisaient chacun un cheval à la main; le bagage était nulle part et partout; pour nous, nous marchions à côté du convoi. Tout à coup on vit un animal traverser la plaine et se diriger vers les montagnes. C'était une hyène. Quelques-uns de nous lui donnèrent la chasse, mais le sol était couvert de pierres et nos chevaux en mauvais état, et nous dûmes renoncer à notre expédition. Cependant cette course nous avait entraînés loin du convoi, le scheik druse, un de mes compatriotes et moi, et il fallut revenir. Nous avions fait quelques pas à peine, lorsque nous vîmes le Druse presser l'allure de son cheval et nous faire signe d'avancer avec un sérieux qui me donna à penser qu'il se passait quelque chose d'étrange, et comme le mot « Arabes » revenait souvent sur ses lèvres, qu'il faisait d'ailleurs des gestes d'inquiétude, je compris qu'il redoutait une attaque de Bédouins. A cette agréable nouvelle, nous activâmes le pas et nous rencontrâmes un cavalier qui s'était détaché du convoi pour nous prévenir que nous étions entourés par les Arabes. En un temps de galop, nous eûmes rejoint nos chevaux, et quelques paroles échangées à la hâte au moyen de nos interprètes avec les hommes qui les conduisaient nous apprirent que les Bédouins venaient d'attaquer et d'enlever une partie de notre bagage. On nous montra en effet un groupe de cavaliers qui gardaient le butin conquis à une petite distance en arrière. Courir sus aux voleurs,

Digitized by Google

le pistolet et le sabre au poing, fut pour nous l'affaire d'un instant, et, si nous ne tuâmes pas notre ami Mohammed-Doukhy, ce fut un grand hasard, car c'était lui qui, ayant mis pied à terre et entouré d'une partie de son escorte, causait le plus tranquillement et le plus poliment du monde avec un des nôtres qui n'avait pas voulu quitter les bagages. Si j'aimais le merveilleux et si, comme tant de gens qui écrivent leurs impressions de voyage, je cédais à la tentation d'introduire ici un dénoûment dramatique, je dirais que je me précipitai sur les voleurs, que je reçus et parai un coup de lance, et que je pourfendis mon adversaire; mais je ne me permettrai point de pareilles licences, malgré l'intérêt qu'y pourrait gagner mon récit. J'avouerai donc ingénument que je n'eus point l'occasion de déployer ma valeur, puisque j'avais affaire à notre ami Mohammed-Doukhy, qui était allé quelque temps auparavant à Damas et qui, revenant en ce moment avec une nombreuse escorte et ignorant qui nous étions, avait envoyé ses éclaireurs faire une reconnaissance que nos gens, non sans raison peut-être, avaient prise pour des dispositions d'attaque. Si ce n'avait pas été moi, je ne sais pas trop ce qu'aurait fait le scheik des Wulad-Ali.

Nous avions recruté à Damas un marchand de chevaux italien, nommé Angelo Peterlini. Cet homme nous fut on ne peut plus utile; il connaissait à fond les secrets du maquignonnage bédouin. Nul mieux que lui ne devinait le prix qu'un Arabe demanderait de son cheval; aussi il n'en offrait jamais que la moitié, afin de pouvoir obtenir des réductions sur l'autre moitié en marchandant. Il avait une perspicacité infinie pour découvrir les plus légers défauts d'un cheval, et il les exploitait à merveille. Très-poli devant les Bédouins, il ne parlait d'eux en arrière qu'avec une horreur profonde : chiens, voleurs, canaille, suppôts de Satan, tels étaient les termes les plus doux dont il se servait à leur endroit. Il avait surtout un singulier mépris pour leur valeur militaire, et les mettait, sous ce rapport, à cent pieds au-dessous des Druses. Ceux de notre escorte étaient montés sur des chevaux qu'ils conduisaient en main et marchaient le pistolet au poing en ordre de bataille. Cette ardeur guerrière ravissait Peterlini. Toute la troupe, qui se composait

Digitized by Google

de trente ou quarante hommes, s'était formée en colonne sur trois rangs irréguliers et s'avançait en entonnant son chant de guerre. Deux ou trois cavaliers galopant à droite et à gauche, lançant en l'air leurs fusils et faisant pirouetter leurs chevaux, servaient d'avant-garde. Je n'ai pas de raison pour douter que ces braves gens n'eussent fait leur devoir dans le combat, s'il s'en était engagé un, mais je dois dire que, dans les querelles qui s'élèvent fréquemment entre les Turcs, les Maronites, les Bédouins et les Druses, ceux-ci savent toujours se faire respecter.

Le nombre total des chevaux achetés par nous dans le désert s'élevait à cent soixante-douze. La plupart étaient anazeh et appartenaient aux Wulad-Ali et aux Rowallahs ; le reste venait des tribus des Serhau et des Beni-Sakhr. Les détails suivants se rapportent aux anazeh seuls. Le plus haut prix que nous payâmes fut soixante et onze livres dix-sept shillings, pour deux chevaux amenés par un particulier, et dont l'un était le plus beau que je vis au désert. Mais ce fut là un prix exceptionnel. Après cela, le prix le plus élevé fut d'un peu plus de cinquante livres, et le prix moyen, trente-quatre livres environ. En général, les chevaux avaient quatorze mains et un pouce de haut, et quatre ou cinq ans d'âge, mais je ne parle que de ceux que nous avions achetés, et c'étaient les plus grands et les plus âgés. Un grand nombre de chevaux qu'on nous avait amenés n'avaient que deux et trois ans, et nous aurions pu les avoir à meilleur marché. Parmi les différentes races, ceux des Kahailau étaient les plus nombreux, et ceux des Soklawye les plus estimés.

Lorsque les chevaux sont jeunes, les Anazeh leur coupent la queue très-ras, comme on fait en Angleterre aux chevaux de chasse, mais lorsque ces animaux sont parvenus à leur croissance, ils laissent les queues atteindre leur longueur naturelle. Ils nient l'habitude qu'on leur prête communément de marquer au feu leurs chevaux dans le but de les distinguer ; ils nient aussi qu'ils soient dans l'usage, ainsi qu'on le prétend en Angleterre, de se servir de chevaux anglais pour améliorer la race des leurs. Ils disent que les juments mettent bas toute l'année, et non pas seulement au printemps, et c'est pour cela que l'âge de leurs chevaux date du jour de leur naissance et non d'une saison particulière de l'année.

Digitized by Google

Ainsi que je l'ai dit plus haut, notre séjour au désert fut interrompu par une visite à Damas. La route que nous prîmes à cette occasion traversait les montagnes des Druses. De Merj-Kotrani, un jour de marche vous porte au cœur même de ces montagnes, et le parcours présente un curieux changement de scène. Quand vous quittez la plaine pour entrer dans les défilés, vous gravissez et vous descendez alternativement des sentiers rocailleux jusqu'à ce que vous vous trouviez au fond d'une belle vallée boisée, arrosée par un petit ruisseau qui court en serpentant se perdre dans un ravin. Tout près de là est un village, dont les maisons, avec leurs toits plats, avec leurs petites portes et leurs croisées pratiquées dans le côté, semblent cachées dans un nid de mousse. En sortant de cette vallée, on descend dans une plaine par un chemin bordé de chèvre-feuilles en fleur. Au sommet le plus élevé d'une haute montagne, à droite, on aperçoit un vieux fort en ruine ; à gauche, des vignobles grimpent aux flancs des collines. Plus loin, on se trouve dans des champs où des charrues, traînées par des bœufs, retournent le sol; vous passez Bahias où, au milieu d'épais fourrés, vous voyez couler une petite rivière féconde en religieux souvenirs. C'est le Jourdain ! Vous vous arrêtez un instant sur ses bords et, dans votre zèle pieux, vous remplissez une fiole de cette eau consacrée par le baptême du Sauveur, puis vous vous remettez en route et, tournant brusquement à droite, vous traversez de riches plaines couvertes de blés et d'arbres. Vous gravissez de nouveau une colline escarpée bordée d'oliviers, et du haut de cette colline vous apercevez la petite ville druse d'Hasbeya, que domine un vieux château flanqué de tours et d'un caractère mauresque.

Nous mîmes pied à terre dans un petit square sablé, au sommet même de la ville. D'un côté, s'élevait le fort qui avait, me dit-on, cinq cents ans d'existence, et devant lequel les gens qui l'habitaient s'étaient rassemblés autant pour satisfaire leur curiosité que pour nous faire honneur. De l'autre côté du square, on voyait un khan ou café, je le jugeai ainsi du moins en jetant un coup d'œil dans l'intérieur, où s'agitaient une multitude de turbans de toutes couleurs et de visages gais et souriants. Derrière le château était la ville d'Hasbeya, qui compte environ

Digitized by Google

six mille âmes. Nous fûmes reçus avec la plus grande courtoisie par l'émir, qui est le seigneur du château et le gouverneur d'Hasbeya. Il appartenait à une noble et ancienne famille musulmane qui avait vécu là pendant des siècles, mais qui, à l'époque de notre visite, comme beaucoup d'autres grandes familles de ces contrées, était fort déchue de sa splendeur. On nous conduisit, à travers un cloître qui donnait sur une large cour pavée, dans une longue chambre voûtée très-étroite. Tout au bout de cette chambre, un petit divan élevé au-dessus du sol et garni de tapis et de coussins occupait le milieu d'une large fenêtre cintrée qui ouvrait sur le square. Le vieil émir nous offrit des pipes et des sorbets glacés. Il ne put rien prendre à ce moment, parce qu'on était dans le Ramazan et que le soleil n'était pas encore couché. Il attendit donc patiemment la fin de la journée, mais l'heure du coucher du soleil était à peine proclamée dans la ville, qu'un serviteur entra, apportant un sorbet que l'émir prit avec une satisfaction visible, et immédiatement après le dîner fut servi.

Après le dîner, nous nous assîmes près de la fenêtre pour fumer. C'était un beau spectacle de voir le jour baisser peu à peu dans la vallée, les montagnes s'envelopper insensiblement comme d'un sombre manteau, et les étoiles s'allumer l'une après l'autre au firmament. La chambre était faiblement éclairée par une lanterne suspendue au plafond et par une autre plus grande posée par terre. Les peintures autour de la fenêtre étaient aux trois quarts effacées et le plâtre se détachait en maint endroit, mais l'appartement avait encore un caractère pittoresque, et, malgré son état de délabrement, il avait conservé je ne sais quel air de noblesse qui était en parfaite harmonie avec la décadence de l'émir. Je crois que l'heure de ces vieux nobles de Syrie est sonnée, et que ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est de s'en aller. Mais la manière dont ils disparaissent fait mal à voir. Autrefois ils étaient les seigneurs féodaux du pays. C'est par leur intermédiaire que se percevaient les revenus, et, pourvu qu'ils remissent au gouvernement une certaine somme, ils avaient le droit de s'approprier le reste de ce qu'ils avaient ramassé. Lorsque, en 1840, la Syrie, par l'intervention des puissances européennes, fut donnée à la Turquie, ces droits

Digitized by Google

féodaux furent supprimés, et une pension, ou salaire fixe, fut accordée à chaque émir comme compensation. Jusque-là tout est bien, mais un beau jour, le gouvernement turc, ainsi qu'il fallait s'y attendre, cessa de payer, et ces malheureux nobles, privés à la fois de revenus et de pension, furent pour la plupart réduits à une extrême détresse. Notre hôte d'Hasbeya avait échappé à une ruine complète, et paraissait dans une situation tolérable ; mais quelque temps après, nous rencontrâmes un autre émir qui nous dit nettement qu'il mourait de faim, et il était facile de voir, en le considérant lui et les siens, qu'il ne mentait guère.

Peu de temps après avoir pris définitivement congé des Wulad-Ali, je me retrouvai à Beyrouth. J'y étais seul cette fois, car mes compagnons étaient restés à Damas pour voir s'il n'y aurait pas encore quelques chevaux à acheter. Un steamer, *le Trent*, stationnait au large, et il s'agissait de transporter à son bord deux cent quatre-vingt-douze chevaux et sept mulets. Mais comment s'y prendre ? Le rivage était tout plat et ne présentait pas le moindre vestige d'embarcadère. Heureusement les embarcations du bâtiment, qui étaient construites exprès pour le transport des chevaux, avaient des tambours qui servaient de ponts où les animaux pouvaient se tenir debout ; ils étaient en outre munis d'une large planche qui leur permettait de monter. Cependant le problème était encore bien difficile à résoudre. Il fallait inviter près de trois cents chevaux à gravir une planche que le charpentier avait pu juger suffisamment large, et qui leur paraissait à eux singulièrement étroite et surtout passablement mobile ; il fallait ensuite les attacher solidement à bord, malgré leur résistance obstinée, et les remorquer pour les emmener en mer. Quelques-uns, il est vrai, consentirent à cet arrangement, mais d'autres refusèrent opiniâtrément et se défendirent en désespérés. D'autres, enfin, s'assirent sur leurs jambes de derrière, et il n'y eut pas moyen de les faire démarrer de cette position. Voyant que ni la douceur, ni les moyens coercitifs ordinaires ne réussissaient, j'eus recours à des moyens extraordinaires. Je fis attacher une longue corde au cou du cheval récalcitrant et les hommes qui étaient dans l'embarcation tirèrent, — l'animal ne bougea pas ; — je fis alors attacher deux

Digitized by Google

autres cordes à chaque pied de devant, mais sans plus de résultat. Enfin nous trouvâmes le vrai moyen. Supposez qu'on tire vigoureusement les trois cordes ; les jambes de devant du cheval se trouvant dégagées de dessous son corps, il se rejette en arrière pour mieux résister. Dans cette position, il ne peut bouger, tout au moins il ne peut donner de coups de pied. On saisit ce moment, et deux hommes se précipitent sur lui. Chacun d'eux le prend par la croupe, le soulève, et, les cordes aidant, le pousse sur la planche. Une fois là, le cheval prend de lui-même son élan et le voilà sur le pont. Quelques-uns, il est vrai, dans leur frayeur ou dans leur obstination, se jettent à l'eau ; dans ce cas, il s'agit de le repêcher et de recommencer l'opération. Il faut aller vite dans tout ceci, car lorsque l'animal se trouve sur le pont pêle-mêle avec d'autres chevaux, son premier mouvement est de mordre, de ruer et de s'agiter comme un démon. Au moment où il arrive, liez-le de manière qu'il ne puisse bouger, poussez-le près de son voisin, attachez sa tête à la galerie qui entoure le pont, et serrez les rangs le plus possible. C'est dans cet équipage que nos chevaux atteignirent *le Trent*, et ils arrivèrent à bon port. Les artilleurs qui avaient été envoyés du steamer pour nous aider dans l'embarquement, et qui eurent à hisser mes animaux à bord du bâtiment, déclarèrent qu'ils étaient plus traitables et moins méchants que les chevaux de troupe anglais ordinaires. Ici finit mon expédition ; je pris congé d'Angelo Peterlini, le steamer s'éloigna de la côte de Syrie, et quelques jours après j'étais de retour à Constantinople, satisfait de mon excursion, malgré les ennuis inséparables de tout voyage en Orient.

(*Blackwood Edinburgh Magazine.*)

Digitized by Google

Nous sommes toujours heureux de trouver dans un des articles de notre recueil l'occasion de rappeler, à nos lecteurs en particulier et au public en général, un ouvrage français qui en complète les notions utiles. La question de la remonte de notre cavalerie est aujourd'hui une des plus controversées, et l'on ne saurait trop s'occuper des moyens de la résoudre après les deux expériences successives de la guerre de Crimée et de la guerre d'Italie. Avant d'entrer en campagne, au printemps dernier, il eût fallu se procurer cinquante mille chevaux : à peine si on put en trouver douze mille ! Qui le croirait ? quand toutes les questions relatives à la guerre sont étudiées en France suivant les principes les plus absolus des sciences spéciales à chacune d'elle, celle qui est relative à la multiplication et à l'éducation du cheval de guerre est ignorée, ou plutôt livrée même aux erreurs de la routine. Lorsqu'en 1840 on parut comprendre la nécessité de fonder une chaire d'histoire naturelle appliquée au perfectionnement des animaux domestiques, et qu'on eut le bonheur de trouver un professeur capable de l'occuper, à peine ce professeur, M. Richard (du Cantal) eut osé tracer une marche opposée à celle qui avait été suivie jusque-là, que la routine circonvint le gouvernement, et M. Richard (du Cantal) se vit en quelque sorte sommé de renier sa doctrine ou de donner sa démission. Homme de conscience et de science à la fois, le professeur se retira. Heureusement M. Richard n'est pas resté muet : il a écrit, et on adoptera ses idées tôt ou tard, non-seulement dans l'enseignement, mais dans la pratique même. Nous nous contentons aujourd'hui de signaler aux lecteurs son livre intitulé : *Etude du cheval de service et de guerre*[1], etc., dont nous parlerons quand aura paru la troisième édition; car, à la grande satisfaction des ennemis de la routine, ce livre qui la combat si rationnellement a eu déjà deux éditions et la troisième est sous presse. Il est dédié à la Société impériale d'acclimatation, où il a rencontré des approbateurs qui font eux-mêmes autorité. Il nous suffira de nommer M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, à qui M. Richard adresse sa préface.

[1] Paris, 1 vol. in-8°, imprimerie de Guiraudet.

Digitized by Google

ATTERBURY,

PAR LORD MACAULAY.

Francis Atterbury, qui occupe un rang éminent dans l'histoire politique, ecclésiastique et littéraire de l'Angleterre, naquit en 1662 à Middleton, paroisse du comté de Buckingham, dont son père était recteur. Francis fut élevé à l'école de Westminster, et porta de là au collége de Christ-Church un fonds d'instruction qui, quoique réellement peu considérable, fut exploité par lui dans sa vie avec une ostentation si intelligente, que les observateurs superficiels lui attribuèrent un savoir immense. A l'université d'Oxford, ses talents, son goût, son esprit hardi, dédaigneux et impérieux, le mirent bientôt en évidence. Ce fut à Oxford qu'il publia, âgé de vingt ans, son premier ouvrage, une traduction en vers latins du beau poëme de Dryden : *Absalon et Achitopel*. Le style et la versification du jeune étudiant n'étaient ni le style ni la versification du siècle d'Auguste. Il réussit mieux dans ses compositions anglaises. En 1687, il se distingua parmi plusieurs hommes de mérite qui écrivirent pour la défense de l'Eglise d'Angleterre, alors persécutée par Jacques II et calomniée par des apostats qui avaient déserté vénalement sa communion. De tous ces apostats, aucun n'avait plus d'artifice ou de malignité que Obadiah Walker, qui était principal (*master*) du collége de l'université, et qui, sous le patronage royal, y avait établi une presse pour publier des brochures contre

Digitized by Google

la religion officielle. Dans un de ces écrits, composé, il paraîtrait, par Walker lui-même, Martin Luther était fort maltraité. Atterbury entreprit de défendre le grand réformateur saxon et s'en acquitta d'une façon singulièrement caractéristique. Quiconque étudiera sa réplique à Walker sera frappé du contraste entre la faiblesse de tout ce qui appartient à l'argumentation ou à la défense, et la vigueur de tout ce qui appartient à la rhétorique et à l'agression. Les papistes furent si irrités des sarcasmes et des invectives du jeune polémiste, qu'ils crièrent à la trahison, et l'accusèrent d'avoir par induction appelé le roi Jacques un Judas.

Après la révolution de 1688, Atterbury, quoique élevé dans les doctrines de la non-résistance et de l'obéissance passive, s'empressa de prêter serment au nouveau gouvernement. Bientôt après, il reçut les ordres sacrés, prêcha de temps en temps à Londres avec une éloquence qui étendit sa réputation, et eut l'honneur d'être nommé un des chapelains du roi. Mais il résidait habituellement à Oxford, où il prit une part active aux travaux universitaires, dirigea les études classiques des sous-gradués de son collége, et fut le principal conseiller et coadjuteur du doyen Aldrich, théologien connu surtout aujourd'hui par ses publications musicales, mais renommé parmi ses contemporains comme érudit, tory et dévoué à la haute Eglise anglicane. C'était la coutume d'Aldrich — coutume très-peu judicieuse — d'employer les jeunes gens les plus distingués de son collége à éditer des ouvrages grecs ou latins. Parmi les jeunes gens studieux et de bonne volonté qui, malheureusement pour eux, se laissèrent engager à devenir des maîtres en philologie, au lieu de se contenter d'apprendre eux-mêmes, était Charles Boyle, fils du comte d'Orrery et neveu de Robert Boyle, le grand philosophe expérimental. La tâche assignée à Charles Boyle fut de préparer une nouvelle édition d'un des livres les plus indignes d'être édités. C'était une mode, parmi les Grecs et les Romains qui cultivaient la rhétorique comme un art, de composer des épîtres et des harangues sous le nom de quelque personnage éminent. Quelques-uns de ces ouvrages apocryphes sont fabriqués avec un talent et un art si ingénieux, qu'il faut toute la sagacité de la plus haute critique pour ne pas les croire des ouvrages originaux.

Digitized by Google

D'autres sont si faiblement et si grossièrement exécutés, qu'ils ne sauraient en imposer à un écolier intelligent. Le meilleur modèle de ce genre parvenu jusqu'à nous est peut-être le discours pour Marcellus, imitation si parfaite de l'éloquence cicéronienne, que Cicéron lui-même l'aurait lue avec surprise et plaisir. Le pire échantillon est peut-être une collection de lettres attribuées à ce Phalaris qui gouvernait Agrigente plus de trois cents ans avant l'ère chrétienne. L'évidence extérieure et intérieure contre l'authenticité de ces lettres est accablante. Lorsque, dans le quinzième siècle, elles sortirent de leur obscurité avec beaucoup d'autres productions plus estimables, elles furent proclamées apocryphes par Politien, le plus grand érudit de l'Italie, et par Erasme, le plus grand érudit de ce côté des Alpes. Par le fait, il serait aussi facile de persuader à un Anglais lettré qu'un des chapitres du *Rôdeur (the Rambler)* de Johnson fut l'œuvre du héros Wallace, que de persuader à un homme tel qu'Erasme qu'une pédantesque composition, écrite dans le style de l'atticisme artificiel du temps de Julien, fut une dépêche royale écrite par un astucieux et féroce Dorien, qui faisait rôtir des hommes vivants, plusieurs années avant qu'il existât un volume de prose dans la langue grecque. Mais, quoique le collége de Christ-Church pût se vanter d'avoir de bons latinistes, de bons écrivains anglais, et un plus grand nombre d'habiles hommes du monde qu'aucun des autres établissements de l'université, il n'y avait pas alors dans le collége un seul homme capable de faire une distinction entre l'enfance et le déclin de la littérature grecque. En effet, si superficiel était le savoir des maîtres de ce collége célèbre, qu'ils furent charmés par un essai que publia sir William Temple à la louange des anciens auteurs. Il semble aujourd'hui étrange que, même les services éminents de Temple comme homme d'Etat, sa popularité méritée et la grâce de son style, aient préservé une si futile composition du mépris universel. Entre autres choses absurdes, sir William disait que les *Epîtres de Phalaris* étaient les plus anciennes et les meilleures lettres du monde. Tout ce qu'écrivait Temple attirait l'attention. Des personnes qui n'avaient jamais ouï parler des *Epîtres de Phalaris* commencèrent à demander ce que ce pouvait être. Aldrich, qui ne savait guère de grec, reçut la leçon de Temple qui n'en

Digitized by Google

savait pas un mot, et chargea Boyle de préparer une édition nouvelle de ces compositions admirables, devenues tout à coup l'objet d'un intérêt universel après être restées si longtemps plongées dans l'obscurité.

Cette édition, préparée avec le concours d'Atterbury qui était le répétiteur de Boyle, et de quelques autres membres du collége, fut ce que l'on pouvait attendre de gens qui s'abaissaient à éditer un pareil livre. Les notes étaient dignes du texte; la version latine digne de l'original grec. Le volume eût été oublié au bout d'un mois, sans un malentendu qui éclata entre le jeune éditeur et le plus grand érudit qui eût paru en Europe depuis la renaissance des lettres, Richard Bentley. Le manuscrit était sous la garde de Bentley[1]. Boyle désira le collationner. Un libraire brouillon lui dit que Bentley avait refusé de le prêter, ce qui était faux; il ajouta que Bentley avait parlé dédaigneusement des lettres attribuées à Phalaris et des critiques qui s'étaient laissé mystifier par une pareille falsification, ce qui était vrai. Boyle, très-piqué, remercia Bentley dans sa préface par un compliment amèrement ironique sur sa courtoisie. Bentley se vengea par une dissertation, dans laquelle il prouva que les *Epîtres de Phalaris* étaient apocryphes et la nouvelle édition tout à fait sans valeur; mais il traita Boyle personnellement avec civilité, comme un jeune homme de grandes espérances, qui méritait des éloges par son amour de la science, et digne d'avoir de meilleurs maîtres.

Il est peu d'épisodes de la vie littéraire plus extraordinaires que la tempête soulevée par cette petite dissertation. Bentley avait traité Boyle avec indulgence, mais il avait traité le collége de Christ-Church avec mépris, et les élèves de Christ-Church, en quelque lieu qu'ils fussent dispersés, étaient aussi attachés à leur collége qu'un Écossais à son pays natal, ou qu'un jésuite à son ordre. Ils avaient une influence considérable. Ils dominaient à Oxford, étaient tout-puissants dans les Cours de justice et l'École de chirurgie, au premier rang dans le Parlement et dans les cercles littéraires et fashionables de Londres. Leur cri unanime

[1] R. Bentley était conservateur (*library-keeper*) de la bibliothèque Saint-James, qu'il avait contribué à enrichir de plus de mille volumes. A. P.

Digitized by Google

fut que l'honneur du collége devait être vengé, que l'insolent pédant de Cambridge devait être terrassé. Le pauvre Boyle était incapable de se charger d'un pareil exploit, et il se récusa. Ce fut donc à son maître, Atterbury, que fut dévolu le rôle de champion du collége de Christ-Church.

La réponse à Bentley, qui porte le nom de Boyle, mais qui, par le fait, n'est pas plus l'œuvre de Boyle que les *Epîtres*, cause de la querelle, n'étaient de Phalaris, n'est plus lue que des curieux, et probablement elle ne sera jamais réimprimée; mais elle eut son jour de popularité bruyante. On la trouvait non-seulement dans le cabinet des gens de lettres, mais sur les tables des plus brillants salons de Soho-Square et de Covent-Garden. Même les beaux et les coquettes du siècle, les Wildair et les lady Lurewells, les Mirabelles et les Millamants[1], se complimentaient réciproquement sur la manière dont un pédant docteur de Cambridge avait été plaisanté par le jeune gentleman doué d'une érudition si facile et qui écrivait avec tant de grâce et d'ironie sur le dialecte de l'Attique, le mètre anapeste, les talents de Sicile et les coupes de Thériclée. Disons-le, les applaudissements de la foule étaient mérités. Ce livre est véritablement le chef-d'œuvre d'Atterbury et donne une plus heureuse idée de ses qualités littéraires qu'aucun des ouvrages auxquels il a mis son nom. Sans doute il avait tort sur la question principale et sur toutes les questions accessoires qui s'y rattachaient; sa connaissance de la langue, de la littérature et de l'histoire des Grecs n'égalait pas celle que maint rhétoricien porte aujourd'hui chaque année à Cambridge ou à Oxford; quelques-unes même de ses bévues d'écolier semblent plutôt mériter les étrivières qu'une réfutation : tout cela est vrai, et c'est aussi justement pourquoi sa composition est au plus haut degré intéressante pour un lecteur lettré. Elle est bonne, parce qu'elle est excessivement mauvaise. C'est l'exemple le plus extraordinaire qui existe de l'art de faire beaucoup avec peu. L'intendant de l'avare de Molière dit qu'il n'est pas difficile de faire un bon dîner avec beaucoup d'argent; le grand cuisinier est celui qui peut vous faire un superbe banquet sans argent. Que Bentley eût

[1] Personnages de comédie, types des beaux et des coquettes du temps. A. P.

Digitized by Google

écrit une excellente dissertation sur la chronologie et la géographie anciennes, sur le développement de la langue grecque et sur l'origine du théâtre grec, il n'y a là rien d'étrange. Il est vrai que le champion de Christ-Church avait tout le concours que pouvaient lui apporter les plus célèbres mémoires de ce collége. Smalridge lui fournit quelques heureux traits d'esprit; Friend et d'autres, de l'archéologie et de la philologie très-mauvaises. Mais la plus grande partie du volume était d'Atterbury tout seul, et ce qui n'était pas de lui avait été revisé et retouché par lui; bref, l'ensemble porte le cachet de son esprit, esprit inépuisable pour les ressources de la controverse et familier avec tous les artifices qui donnent au faux un air de vérité, à l'ignorance un air de science. Atterbury n'avait qu'un peu d'or, mais il savait si bien le battre, si bien le réduire à la plus mince feuille, il l'étendait sur une si vaste surface, que ceux qui le jugeaient par leur premier coup d'œil et ne consultaient ni les balances, ni la pierre de touche, pouvaient se figurer qu'il possédait un précieux trésor de lingots massifs. Trouvait-il des arguments, il les exposait sous le jour le plus favorable. Là où les arguments lui manquaient, il avait recours aux personnalités, — quelquefois sérieux, plus généralement plaisant, toujours ingénieux et mordant. Mais soit qu'il fût grave ou gai, soit qu'il raisonnât ou raillât, son style était toujours pur, poli, facile.

L'esprit de parti était alors violent; cependant, quoique Bentley fût classé parmi les whigs, et quoique le collége de Christ-Church fût une citadelle du torysme, whigs et tories se mirent d'accord pour applaudir au volume d'Atterbury. Le poëte Garth insulta Bentley et exalta Boyle dans des vers qu'on ne cite plus aujourd'hui que pour en rire. Swift, dans sa *Bataille des livres*, introduisit plaisamment Boyle, couvert d'une armure, présent des dieux, et guidé par Apollon, sous la forme d'un mortel ami dont le nom, laissé en blanc, pouvait être facilement deviné. Ce jeune homme, si bien équipé et si bien escorté, obtient une facile victoire sur son antagoniste orgueilleux et discourtois. Bentley, cependant, avait pour lui la conscience d'une supériorité incontestable et les suffrages du petit nombre des juges compétents. « Jamais écrivain, disait-il noblement et justement, ne fut battu que par sa propre plume. » Il passa deux ans à préparer une

Digitized by Google

réplique qui ne cessera pas d'être louée et admirée tant que la littérature grecque sera étudiée dans un coin du monde.

Cette réplique prouva non-seulement que les épîtres attribuées à Phalaris étaient apocryphes, mais encore qu'Atterbury, avec tout son esprit, toute son éloquence et toute son adresse dans l'art de la controverse, était le plus audacieux faux savant qui eût jamais écrit sur ce qu'il ne comprenait pas. Mais Atterbury fut parfaitement indifférent à cette réplique : il était, lorsqu'elle parut, engagé dans une dispute sur des questions bien autrement importantes et irritantes que les lois de Zaleucus et celles de Charondas. La rage des factions religieuses était à son plus haut paroxysme. La haute Eglise et la basse Eglise divisaient la nation. La grande majorité du clergé était du côté de la haute Eglise, la majorité des évêques du roi Guillaume inclinait vers le *latitudinarisme*. Une querelle éclata entre les deux partis à propos de l'étendue des pouvoirs de la Chambre basse de ce Parlement ecclésiastique qu'on appelle *la Convocation*. Atterbury se porta à l'avant-garde des champions de la haute Eglise. Ceux qui auront étudié impartialement l'ensemble de sa carrière ne seront guère disposés à lui attribuer un zèle religieux bien sincère ; mais il était par nature un véhément batailleur pour la cause de toute corporation à laquelle il appartenait. Il avait défendu l'authenticité d'un livre apocryphe, uniquement parce que le collége de Christ-Church avait publié une édition de ce livre. Il se déclara de même pour le clergé contre le pouvoir civil, uniquement parce qu'il était ecclésiastique, et pour le simple prêtre contre les évêques, parce qu'il était alors un simple prêtre. Quoi qu'il en soit, les prétentions de la classe à laquelle il appartenait furent soutenues par lui dans divers traités écrits avec beaucoup d'esprit, d'adresse, d'audace et d'acrimonie. Dans cette seconde controverse comme dans la première, il tint tête à des antagonistes qui avaient du sujet en litige une connaissance bien supérieure à la sienne : mais, dans cette seconde controverse comme dans la première, il en imposa à la multitude par la hardiesse de ses assertions, par le sarcasme, par la déclamation et surtout par son talent spécial pour mettre en relief une petite érudition de manière à la faire paraître très-grande. Ayant su se faire passer aux yeux du monde pour un érudit classique

Digitized by Google

plus fort que Bentley, il sut encore se faire passer pour un théologien plus fort que Wake ou Gibson. La majorité ecclésiastique le regarda comme le plus habile et le plus intrépide tribun qui eût jamais défendu ses droits contre l'oligarchie de la prélature. La Chambre basse de la Convocation lui vota des remercîments, l'université d'Oxford lui décerna le diplôme de docteur en théologie, et, peu de temps après l'avénement de la reine Anne au trône, lorsque les tories avaient la principale influence dans le gouvernement, il fut promu au décanat de Carlisle.

Peu de temps après qu'il eut obtenu cette promotion ecclésiastique, le parti whig l'emporta sur le parti tory. Il ne pouvait attendre aucune faveur du premier, et six ans s'écoulèrent avant qu'il se fît un changement dans le sens du second. Enfin, en l'année 1710, la persécution de Sacheverell provoqua une violente explosion de fanatisme anglican [1]. C'était une circonstance pour remettre Atterbury en évidence; son dévouement à son corps, son caractère turbulent et ambitieux, ses rares talents pour la controverse et pour l'agitation lui firent de nouveau jouer un rôle signalé. Ce fut lui qui rédigea en grande partie cet habile et éloquent discours que le théologien accusé prononça à la barre de la Chambre des lords, et qui forme un singulier contraste avec l'absurde et grossier sermon qu'on avait imprudemment honoré d'un acte d'accusation. Pendant les mois de trouble et d'inquiétude qui suivirent le procès, Atterbury figura parmi les plus actifs de ces pamphlétaires qui enflammèrent la nation contre le ministère whig et le Parlement whig. Quand le ministère eut été changé et le Parlement dissous, les récompenses lui furent prodiguées. La Chambre basse de la Convocation ecclésiastique l'élut son prolocuteur; la reine le nomma doyen du collége de Christ-Church à la mort d'Aldrich, son protecteur et son ami. Le collége eût préféré un gouverneur plus doux; ce

[1] Henri Sacheverell fut suspendu pour trois années de ses fonctions de prédicateur de l'église du Saint-Sauveur, de Londres, à la suite du procès qui lui avait été intenté par le ministère. Ses sermons semblèrent séditieux et motivèrent cette condamnation, qui augmenta sa popularité dans le parti tory. Par son testament, il légua 500 livres sterling à Atterbury, dont il avait été le condisciple et l'ami à Oxford. A. P.

Digitized by Google

pendant ce nouveau chef fut reçu avec tous les honneurs d'usage. Une harangue de félicitation en latin lui fut adressée dans le magnifique vestibule de l'édifice, et Atterbury répondit par la déclaration de son ardent attachement au vénérable collége où il avait fait ses études, sans oublier même les compliments gracieux pour ceux qu'il allait présider. Mais il n'était pas dans sa nature d'être un gouverneur paisible et équitable. Le chapitre de Carlisle avait été laissé par lui déchiré par des querelles intérieures. Il trouvait Christ-Church en paix : trois mois ne s'étaient pas écoulés que son caractère despotique et brouillon fit à Christ-Church ce qu'il avait fait à Carlisle. Son successeur, comme doyen, fut à Carlisle comme à Christ-Church l'humain et accompli Smalridge, qui se plaignit doucement de l'état où il lui avait laissé ces deux successions. « Atterbury me précède, disait-il, et met tout en feu. J'arrive après lui avec un seau d'eau. » Les ennemis d'Atterbury prétendirent qu'on le fit évêque, parce qu'il était trop mauvais doyen. Sous son administration, Christ-Church fut en confusion, de scandaleuses altercations eurent lieu, des paroles d'injure furent échangées, et tout sembla faire craindre que le grand collége tory ne fût ruiné par le grand docteur tory. Atterbury fut bientôt promu à l'évêché de Rochester qui était alors toujours cumulé avec le décanat de Westminster. De plus hautes dignités paraissaient lui être réservées; car, quoiqu'il y eût de plus grandes capacités sur le banc des évêques, il n'en était aucune qui l'égalât par le talent parlementaire ou qui en approchât. Si son parti était resté au pouvoir, il n'est pas improbable qu'il eût été élevé à l'archevêché de Cantorbéry. Plus la perspective qu'il avait devant lui était brillante, plus il avait raison de redouter l'avénement d'une famille bien connue pour être partiale en faveur des whigs. Il y a tout lieu de croire qu'il était un de ces politiques qui espéraient pouvoir, pendant la vie de la reine Anne, préparer si bien les choses, qu'à sa mort il serait facile de mettre de côté l'acte qui avait substitué Guillaume à Jacques, et d'appeler le Prétendant au trône. La mort soudaine de la reine confondit les projets de ces conspirateurs. Atterbury, qui avait tous les courages, voulait que ses confédérés proclamassent Jacques III, et il offrait d'accompagner les hérauts d'armes en costume épiscopal. Mais il

Digitized by Google

trouva les plus braves de son parti irrésolus, et il s'écria, dit-on, non sans des interjections peu convenables dans la bouche d'un père de l'Eglise, que la pusillanimité avait perdu la meilleure des causes et la plus précieuse des occasions. Acquiesçant à ce qu'il n'avait pu empêcher, il prêta serment à la maison de Hanovre [1]. Le jour du couronnement, il officia avec toutes les apparences d'un zèle sincère, et chercha à se mettre bien dans les bonnes grâces de la dynastie nouvelle; mais sa servilité fut accueillie avec un froid dédain. Il n'est rien qui excite la rancune d'un homme orgueilleux comme de s'être humilié en vain. Atterbury devint le plus factieux et le plus opiniâtre des ennemis du gouvernement. A la Chambre des lords, son éloquence vive, piquante, lucide, ornée de toutes les grâces du débit et du geste, arracha l'attention et l'admiration même d'une majorité hostile; quelques-unes des plus remarquables protestations conservées dans les registres de la pairie furent son œuvre, et dans quelques-uns de ces pamphlets qui exhortaient les Anglais à défendre leur pays contre les étrangers venus d'au delà les mers pour le piller et l'opprimer, les critiques reconnurent aisément son style. Quand éclata la rébellion de 1715, il refusa de signer le manifeste par lequel les évêques de la province de Cantorbéry proclamaient leur attachement à la succession protestante. Il s'occupa d'intrigues électorales, surtout à Westminster, où ses fonctions de doyen lui donnaient une grande influence.

[1] Lord Stanhope explique parfaitement le double jeu de certains membres du parti jacobite et les espèces de capitulations de conscience qui permettaient à quelques-uns de jurer fidélité aux deux dynasties, parfois du consentement de la dynastie exilée. « Tel est, j'en ai peur, dit lord Stanhope, l'inévitable résultat d'un serment imposé par un gouvernement pour sa sécurité. Des exemples de ce genre ne sont que trop communs dans tous les pays. Le serment prêté au roi Georges n'excluait pas tous les jacobites du Parlement. Le serment prêté au roi Louis-Philippe n'exclut pas tous les carlistes des Chambres françaises. Bien plus, l'esprit de faction peut dénaturer si bien les vrais principes qu'une telle violation de la bonne foi n'est pas seulement excusée mais même louée par le parti qu'elle sert. Ainsi donc les jacobites approuvaient leur chef, M. Shippen, « ce digne patriote, di-« saient-ils probablement, qui a eu le courage de jurer contre sa conscience « pour servir la bonne cause. » (Lord Stanhope, *Hist. of Engl.*, t. II.) Evidemment, ce qu'on disait de M. Shippen on devait le dire aussi d'Atterbury.

A. P.

Digitized by Google

Il fut enfin fortement soupçonné d'avoir organisé une espèce d'émeute pour empêcher les électeurs whigs d'exprimer leurs votes.

Après avoir été indirectement en communication pendant longtemps avec la famille exilée, il commença, en 1717, à correspondre directement avec le Prétendant. La première lettre de cette correspondance existe, et dans cette lettre Atterbury se vante d'avoir, depuis des années, saisi toutes les occasions de servir la cause jacobite. « Ma prière de chaque jour, dit-il, est pour le succès de votre cause. Puissé-je assez vivre pour voir ce succès, et cesser de vivre le jour où je devrai renoncer à y concourir ! » Il faut se souvenir que celui qui écrivait ainsi était un homme tenu par devoir à donner l'exemple de la plus stricte probité à l'Eglise dont il était un des dignitaires ; qu'il avait prêté plusieurs fois serment à la maison de Brunswick, qu'il avait figuré parmi les prélats qui placèrent la couronne sur la tête de Georges I^er^, et qu'il avait abjuré Jacques III, « sans équivoque ou réserve mentale, sur la vraie foi du chrétien. »

Il est agréable de passer de la vie publique d'Atterbury à sa vie privée. Son esprit turbulent, fatigué par les factions et les trahisons, avait de temps en temps besoin de repos ; il le trouvait dans les douceurs du foyer domestique et dans la société des illustres morts ou des illustres vivants. On sait peu de chose de sa femme [1] ; mais entre sa fille et lui existait une affection singulièrement étroite et tendre. Tel était le charme de ses manières quand il était en compagnie de quelques amis, que la chose ne semblait guère croyable à ceux qui ne le connaissaient que par ses écrits et ses discours. Ce charme a été célébré par un de ces amis en vers impérissables. Quoique le savoir classique d'Atterbury ne fût pas très-étendu, il avait un goût parfait pour ce qui était de la littérature anglaise, et son admiration du génie était assez vive pour faire taire ses antipathies politiques et religieuses.

[1] Le *Biographical Dictionary* de Chalmers nous apprend qu'Atterbury avait épousé miss Osborn, une parente (quelques-uns disent une nièce) du duc de Leeds, avec une fortune de 7,000 livres sterling. Elle avait aussi une réputation de beauté. Atterbury n'était encore que simple prêtre lorsqu'il fit ce mariage. Il perdit sa femme en 1722 : elle l'avait rendu père de quatre enfants, dont un seul lui survécut, le second, qui entra comme lui dans les ordres. Sa fille, Mary, épousa M. Morice. A. P.

Digitized by Google

Son admiration pour Milton, l'ennemi mortel des Stuarts et d
l'Eglise anglicane, semblait un crime à plus d'un tory. La trist
nuit où Addison fut inhumé dans la chapelle de Henri VII, le
choristes de Westminster remarquèrent qu'Atterbury lut le ser
vice mortuaire avec une émotion et une solennité particulières
Cependant les compagnons favoris du grand prélat tory étaient
comme on pouvait bien s'y attendre, des hommes qui avaien
au moins quelque teinte de torysme. Il était lié d'amitié ave
Swift, Arbuthnot et Gay. Avec Prior, cette amitié fut intim
jusqu'au jour où quelque mésintelligence sur les affaires pu
bliques finit par la rompre. Pope trouva dans Atterbury non-seu
lement un ardent admirateur, mais encore un fidèle, franc et ju
dicieux conseiller. Le poëte fréquentait le palais épiscopal sou
les ormeaux de Bromley, et ne soupçonnait guère que son hôt
au déclin de ses années, cloué sur son fauteuil par la goutte
et en apparence voué à la littérature, prenait une part activ
à des complots criminels et dangereux contre le gouverne
ment.

Les événements de 1715 avaient abattu le courage des ja
cobites ; il se releva en 1721. L'avortement du projet de l
mer du Sud, la panique sur le marché financier, la ruine d
maisons de commerce importantes, la détresse dont ne fu
exempte aucune province du royaume, avaient produit un m
contentement général. Il ne paraissait pas improbable qu'en u
tel moment une insurrection pût réussir. Une insurrection fu
préparée : on devait barricader les rues de Londres, surprendr
la Tour et la Banque, arrêter le roi Georges avec sa famille, se
principaux officiers et ses conseillers, et proclamer le roi Jac
ques. Ce complot vint à être connu du duc d'Orléans, régent d
France, qui était en termes d'amitié avec la maison de Hanovre
Le régent avertit le gouvernement anglais, qui se tint sur se
gardes. Quelques-uns des principaux mécontents furent empr
sonnés, et, dans le nombre, Atterbury. Aucun évêque de l'Eglis
d'Angleterre n'avait été mis en arrestation depuis le jour mémo
rable où les prières et les applaudissements de toute la ville d
Londres avaient suivi les sept évêques jusqu'aux portes de l
Tour. L'opposition conçut un moment l'espérance qu'il serai
possible d'exciter parmi le peuple quelque chose comme l'en

Digitized by Google

thousiasme de ceux qui se jetèrent dans les eaux de la Tamise pour implorer la bénédiction de Sancroft. On exhiba à l'étalage des magasins des portraits du confesseur héroïque dans sa prison ; on chanta dans les rues des couplets à sa louange ; on représenta l'interdiction qui lui avait été faite de communiquer avec ses complices comme une cruauté digne des cachots de l'inquisition. D'énergiques appels furent adressés aux ecclésiastiques. Toléreraient-ils timidement qu'une si grossière insulte fût faite à un membre de l'Eglise, et à quel membre? au plus habile, au plus éloquent de tous, à celui qui avait si souvent défendu leurs droits contre le pouvoir civil? Le laisseraient-ils traiter comme le plus vil des hommes? L'émotion fut profonde, mais elle fut calmée par une lettre pleine de modération à l'adresse du clergé, œuvre probablement de l'évêque Gibson, en grande faveur auprès de Walpole, et qui devint bientôt après ministre des affaires ecclésiastiques [1].

Atterbury resta étroitement gardé pendant quelques mois. Il avait si prudemment entretenu sa correspondance avec la famille exilée, que les preuves à l'appui de l'accusation, suffisantes pour produire une conviction morale, ne l'étaient pas pour justifier une conviction légale. Il ne pouvait être atteint que par un bill spécial de pénalité. Le parti whig, qui dominait décidément dans les deux Chambres, était tout à fait disposé à

[1] Lord Stanhope, dans son *Histoire d'Angleterre*, ajoute ici : « La fermentation du public fut encore augmentée par le bruit (trop bien fondé, je le crains) du rigoureux traitement qu'on faisait subir au prisonnier dans la Tour. L'évêque lui-même dans sa défense put dire : « J'ai souffert de telles rigueurs, de « telles insultes, qu'il y avait de quoi briser un caractère plus résolu et un tem- « pérament plus fort que ceux dont le ciel m'a doué. J'ai été traité avec plus de « sévérité et d'indignité qu'on n'en a jamais fait subir, je crois, à un prisonnier « d'État de mon rang et de mes fonctions, aussi âgé et infirme que je le suis. » On l'encourageait à écrire des lettres à sa famille et à ses amis; on l'autorisait du moins à le faire, et non-seulement ces lettres étaient ouvertes, mais encore on y puisa des arguments contre l'accusation. On le priva même de sa seule consolation, celle de voir sa fille chérie sans témoins, et ce ne fut qu'après bien des difficultés qu'on lui permit de préparer sa défense avec son gendre, M. Morice. Tout ce qu'on lui envoyait à la Tour était fouillé avec soin : on ouvrit même quelques pâtés de pigeons. « C'est la première fois, « dit Pope, que des pigeons morts ont été soupçonnés de porter des messages. »

A. P.

Digitized by Google

voter ce bill. Plusieurs membres ardents de ce parti rappelaient le précédent qui avait eu lieu dans le procès de sir John Fenwick, et parlaient de livrer la tête de l'évêque au bourreau. Cadogan, qui commandait l'armée, brave soldat, mais politique exalté, s'écria, dit-on, avec véhémence : « Livrez-le aux lions de la Tour ! » Mais à Walpole, plus sage et plus humain, il répugnait toujours de verser le sang, et son influence prévalut. Quand le Parlement s'assembla, les preuves contre le prélat furent soumises à des comités des deux Chambres. Ces comités firent un rapport qui déclarait les preuves de l'accusation acquises. Dans la Chambre des communes, une résolution, votée par deux voix contre une, le déclara coupable de trahison. Un bill fut alors rédigé, tendant à le condamner à être privé de ses dignités spirituelles et à être banni pour la vie. Une clause interdisait à tout sujet anglais d'avoir aucune communication avec lui, excepté par une autorisation royale.

Ce bill passa à la Chambre des communes presque sans opposition, car l'évêque, quoique invité à se défendre lui-même, réserva sa défense pour l'assemblée dont il était membre. Le débat fut vif à la Chambre des lords. Le jeune duc de Wharton, célèbre par ses talents, ses débauches et sa versatilité, parla en faveur d'Atterbury et produisit une grande sensation. Atterbury lui-même prit à son tour la parole et se fit entendre pour la dernière fois à cette assemblée hostile qui l'avait si souvent écouté avec un mélange de haine et de plaisir. Il fit entendre quelques témoins dont les dépositions ne pouvaient guère lui être utiles. Parmi eux était Pope, qui fut cité pour prouver que, pendant ses visites au palais épiscopal de Bromley, l'évêque s'occupait si complétement de littérature ou de ses affaires domestiques, qu'il ne lui restait pas le loisir de conspirer. Mais Pope, qui n'avait nulle habitude de parler en public, perdit la tête, et, comme il l'avoua depuis, fit deux ou trois bévues, quoiqu'il n'eût que quelques mots à dire.

Le bill fut voté enfin par une majorité de quatre-vingt-trois voix contre quarante-trois [1]. Les évêques, un seul excepté,

[1] Rien ne semblait prouver qu'il eût existé une correspondance entre Atterbury et le Prétendant et ses adhérents; les lettres saisies avaient pour signatures des noms fictifs, et entre autres Jones et Illington. Qui était

Digitized by Google

votèrent avec cette majorité. Cette conduite leur attira une parole amère de lord Bathurst, ami chaud d'Atterbury et tory zélé. « Les sauvages indiens, dit-il, ne font aucun quartier à l'ennemi vaincu, parce qu'ils ont la croyance qu'ils hériteront de l'habileté et du courage de la victime ! » Peut-être pourrait-on expliquer par cette croyance l'animosité des révérends prélats contre leur collègue.

Atterbury prit congé de ceux qu'il aimait avec une dignité et une tendresse de sentiments digne d'un homme meilleur. Il répétait souvent trois vers de son poëte favori :

> Some natural tears he dropped, but wiped them soon :
> The world was all before him, where to chuse
> His place of rest, and Providence his guide [1].

En partant il fit présent à Pope d'une Bible, et dit avec un manque de sincérité dont ne se fût pas rendu coupable un homme qui aurait étudié la Bible en bon chrétien : « Si vous apprenez jamais que j'aie eu quelque communication avec le Prétendant, je vous permets de dire que ma condamnation est

Jones? qui était Illington? Mais on parlait de tout, à ce qu'il paraît, dans cette correspondance, et même d'un petit chien nommé Arlequin, donné à la femme de l'évêque par le comte de Mar et qui, s'étant cassé la jambe, avait été confié aux soins d'une Mrs. Barnes qui fut interrogée, et qui, ne supposant pas que le pauvre Arlequin pût compromettre personne, déclara naïvement à qui il appartenait. D'où l'on dit qu'Atterbury avait été trahi par un chien. Swift ne put résister au plaisir de tourner cet incident en ridicule. « Cette horrible conspiration, dit-il (en parlant du procès d'Atterbury), qui fut découverte par un chien français, lequel fit ses aveux autant qu'un chien peut avouer en aboyant, et puis signa sa déposition avec sa patte de chien. » Cette anecdote a été racontée dans toutes les histoires et les mémoires du temps. Lord Stanhope ne l'a pas négligée. A. P.

[1] Ce sont les trois avant-derniers vers du *Paradis perdu*; mais, soit par Atterbury, soit par lord Macaulay, le texte de Milton est légèrement altéré, le pronom singulier étant substitué au pronom pluriel. Voici le sens de la citation appliquée à Atterbury :

> Il versa quelques pleurs, mais essuya ses yeux ;
> Devant lui tout entier s'ouvrait le monde immense.
> Il pouvait y choisir sa halte, et dans les cieux,
> Pour y guider ses pas, était la Providence.

A. P.

Digitized by Google

juste. » Pope croyait encore alors que l'évêque avait été injustement condamné [1]. Arbuthnot semble avoir été de la même opinion. Swift, quelques mois plus tard, dans son *Voyage de Gulliver à Laputa*, tournait amèrement en ridicule les témoignages qui avaient satisfait les deux Chambres du Parlement. Bientôt, cependant, les amis les plus partiaux du prélat exilé cessèrent de protester de son innocence et se contentèrent de déplorer et d'excuser ce qu'ils ne pouvaient défendre.

Après un court séjour à Bruxelles, Atterbury avait fixé sa résidence à Paris, et là il devint en quelque sorte le chef de tous les réfugiés jacobites qui y étaient réunis. Il fut invité à se rendre à Rome par le Prétendant. Ce prince tenait là son semblant de cour, sous la protection immédiate du pape. Mais Atterbury sentit qu'un évêque de l'Eglise d'Angleterre ne serait guère à sa place au Vatican. Il refusa l'invitation. La correspondance entre le maître et le serviteur était continuelle : on reconnaissait pleinement tous les mérites d'Atterbury ; on recevait avec égard tous ses avis, et il devint ce que Bolingbroke avait été avant lui,

[1] Lord Stanhope ne cite point cette phrase des adieux d'Atterbury à Pope. Quel intérêt avait l'évêque de Rochester à passer pour complétement innocent aux yeux de Pope, qui n'était pas, comme catholique, très-dévoué à la maison de Brunswick? Les paroles attribuées ici à Atterbury pourraient bien avoir été dénaturées comme celles qu'il avait encore, disait-on, échangées avec Pope au sujet de cette même Bible, et qu'on citait volontiers dans le parti whig pour représenter malicieusement un théologien jacobite comme un *déiste*. Du reste, voici comment cette conversation entre Pope et Atterbury est rapportée dans le *Biographical Dictionary*, qui prétend que le poëte lui-même l'avait racontée ainsi à lord Chesterfield : « Mon ami, attendu mes infirmités, mon grand âge et mon exil, il n'est pas probable que nous devions nous revoir. Acceptez cette Bible pour qu'elle vous serve à vous souvenir de moi : emportez-la, et, croyez-moi, faites-en votre guide. — En faites-vous le vôtre? — Oui. — En ce cas, mylord, c'est depuis peu. Permettez-moi de vous demander par quelles lumières nouvelles ou par quels arguments vous avez sur ce livre une autre opinion que celle que vous aviez dans la première partie de votre vie? » L'évêque répondit : « Nous n'avons pas le temps de parler de ces choses; mais emportez le livre, j'y crois, je vous recommande d'y croire vous-même, et que Dieu vous bénisse ! » Rien d'ailleurs, ajoute le *Biographical Dictionary*, n'indique que l'évêque Atterbury ait jamais manqué de foi ou entretenu un doute relativement à la vérité du christianisme. Ses actions et ses écrits nous font voir en lui, au contraire, un croyant convaincu. A. P.

Digitized by Google

le premier ministre d'un roi sans royaume[1]. Mais le nouveau favori éprouva ce qu'avait éprouvé Bolingbroke, qu'il était aussi difficile de conserver l'ombre du pouvoir sous un roi errant et mendiant que la réalité du pouvoir à Westminster. Quoique Jacques n'eût ni territoire, ni revenus, ni armée, ni marine, il y avait plus de factieux et d'intrigants parmi ses courtisans que parmi ceux de son heureux rival. Atterbury s'aperçut bientôt que ses conseils étaient peu suivis, ou même reçus avec défiance. Son orgueil fut profondément blessé. Il quitta Paris, fixa sa résidence à Montpellier, abandonna la politique et se dévoua exclusivement aux lettres. Dans le cours de la sixième année de son exil, il fit une maladie si sérieuse, que sa fille elle-même, d'une santé très-délicate, résolut de braver tous les risques pour le voir encore une fois. Ayant obtenu une autorisation du gouvernement anglais, elle s'embarqua pour Bordeaux, mais elle y arriva dans un tel état qu'elle ne put continuer le voyage que par bateau ou en litière. En dépit de ses infirmités Atterbury partit de Montpellier pour aller à sa rencontre, et de son côté la pauvre femme, avec une impatience, trop souvent le symptôme d'une fin prochaine, se mit en route au lieu de l'attendre, et sans écouter les personnes de son entourage qui la suppliaient en vain de ralentir son voyage. « Toutes les heures sont précieuses, leur répondait-elle, je ne veux plus que revoir mon père et puis mourir. » Elle le rencontra à Toulouse, l'embrassa, reçut de sa main le pain et le vin de la communion, remercia Dieu qui leur permettait de passer un jour ensemble avant de se séparer pour toujours en ce monde, et elle mourut cette nuit-là même.

Il fallut longtemps à Atterbury, malgré son ferme courage, pour se relever après un coup si cruel. Aussitôt qu'il crut être un peu rétabli, il redevint ardent à la lutte ; car le chagrin qui rejette les natures douces dans la retraite, l'inaction et la contemplation, surexcite au contraire les esprits naturellement agités. Le Prétendant, quelque peu intelligent et quelque dévot

[1] Par une coïncidence remarquable, en débarquant à Calais, Atterbury apprit que lord Bolingbroke, ayant obtenu le pardon du roi Georges, y arrivait de Paris pour rentrer en Angleterre. « C'est donc un échange de prisonniers, » dit-il. A. P.

Digitized by Google

qu'il fût, avait fini par voir qu'il avait agi follement en se privant d'un homme qui, quoique hérétique, était, par son talent et toutes ses qualités, le plus distingué de ses partisans. On fit de nouvelles avances à l'évêque jacobite, et l'évêque, sans trop se laisser prier, revint à Paris pour y redevenir le ministre fantôme d'une monarchie fantôme. Mais sa longue vie troublée touchait à son terme. Jusqu'à la fin, cependant, son intelligence conserva toute sa verve et sa vigueur. Il apprit, la neuvième année de son exil, qu'il avait été accusé par Oldmixon, un des déshonnêtes et méchants écrivailleurs sauvés de l'oubli par *la Dunciade* de Pope, d'avoir, de concert avec d'autres ecclésiastiques de Christ-Church, tronqué l'*Histoire de la Rébellion* de lord Clarendon.

L'accusation, en ce qui concernait Atterbury, n'avait pas le moindre fondement, car il n'était pas un des éditeurs de l'ouvrage, et il ne l'avait vu que lorsqu'il avait été imprimé. Il publia une justification, courte, mais qui, dans son genre, est un modèle lumineux, modéré, digne. Il envoya au Prétendant un exemplaire de cet opuscule avec une lettre pleine de noblesse et de grâce : « En justifiant l'*Histoire* du comte de Clarendon, disait le vieillard, j'avoue avoir été tenté de dire aussi quelque chose pour défendre son caractère et sa conduite, et particulièrement pour repousser ce reproche qu'on lui fit d'avoir conseillé au roi Charles II de gagner ses ennemis et de négliger ses amis. Conseil funeste, qu'il ne donna certainement jamais, quoiqu'il en ressentit cruellement les effets, sacrifié par son maître pour plaire à ceux qu'on ne trouva pas très-utiles à la cause... Peut-être n'avez-vous pas entendu dire, sire, que lord Clarendon fut, dans l'histoire anglaise, la première personne bannie par un acte du Parlement, avec cette clause spéciale que quiconque correspondrait avec lui serait soumis à une peine, et même à la peine de mort. Permettez-moi d'ajouter que je suis le second exemple d'un sujet ainsi traité et que je serai peut-être le dernier, puisque les auteurs d'un décret si cruel semblent en être aujourd'hui honteux. Ayant l'honneur de ressembler à lord Clarendon par mes souffrances, je voudrais avoir pu lui ressembler par mes services ; mais c'est ce qui ne m'a pas été possible. Je puis, il est vrai, mourir en exil, pour avoir protesté comme

Digitized by Google

lui en faveur de la cause royale, mais je vois qu'il ne me reste aujourd'hui d'autres moyens de contribuer à la soutenir[1]. »

Quelques jours après avoir écrit cette lettre, Atterbury mourut. Il venait d'accomplir sa soixante-dixième année.

Son corps fut transporté en Angleterre et déposé secrètement sous la nef de l'abbaye de Westminster. Trois porte-deuil seulement suivirent le cercueil[2].

Aucune inscription n'indique le tombeau. Il n'est guère à regretter que l'épitaphe, par laquelle Pope honora la mémoire de son ami, ne paraisse pas sur les murailles de la grande nécropole nationale, car on n'a rien écrit de pire depuis Colley Cibber.

Ceux qui voudraient une vie plus complète d'Atterbury pourraient en recueillir les détails dans ses sermons et ses écrits de controverse, dans le compte rendu de son procès qui fait partie de la collection des procès politiques, dans les cinq volumes de sa correspondance, édités par M. Nichols, et dans le premier volume des pièces relatives aux Stuarts, éditées par M. Glover. Un récit très-indulgent, mais très-intéressant, de la carrière politique de l'évêque de Rochester, se trouve aussi dans la précieuse *Histoire d'Angleterre* de lord Mahon (lord Stanhope).

TH. B. MACAULAY.

[1] Lord Stanhope imprime toute cette lettre dans l'appendice du troisième volume de son *Histoire d'Angleterre*. Elle est datée du 12 novembre 1731 et signée E. ROFFEN (*Episcopus Roffensis* est le latin d'*évêque de Rochester*). Atterbury avait, dans son plaidoyer à la barre des lords, comparé sa destinée à celle de lord Clarendon. A. P.

[2] *Mourners*, les pleureurs salariés qui escortent les convois en Angleterre. A. P.

Digitized by Google

« Même dans son suaire, remarque lord Stanhope, Atterbury ne put reposer en paix. Son corps ayant été transporté en Angleterre, le gouvernement donna l'ordre de saisir et de fouiller son cercueil. Le cri de la réprobation publique s'éleva contre les ministres à cette occasion, comme si leur animosité voulait poursuivre Atterbury au delà de la tombe ; et assurément un pareil acte ne pouvait s'excuser que par les plus fortes raisons. Les ministres avaient reçu avis que quelques papiers secrets du parti jacobite devaient être expédiés en Angleterre par un moyen de transport qui semblait sûr et à l'abri de tout soupçon. Ils résolurent de débrouiller ce mystère, et ce fut aussi par le même motif que M. Morice (le gendre d'Atterbury) se vit arrêté pour être examiné devant le Conseil privé. » *Hist. of Engl.*, by lord Mahon, t. II. — Lord Stanhope ajoute qu'Atterbury laissait des papiers réservés à ses exécuteurs testamentaires, et pour lesquels il réclama la protection de l'ambassadeur lord Waldegrave. Ce seigneur s'y refusa sous prétexte que l'évêque de Rochester avait perdu ses droits de sujet anglais. Les papiers mis sous le scellé furent déposés aux archives du collége des Ecossais de Paris.

Entre la biographie d'Atterbury et le récit historique de lord Stanhope il y a toute la différence de l'impartialité d'un whig à l'impartialité d'un tory. Lord Macaulay parle de l'indulgence de lord Stanhope qui pourrait à son tour parler de la sévérité de lord Macaulay. Nous les croyons tous les deux justes et impartiaux, mais chacun à son point de vue. Un écrivain jacobite pourrait nier que lord Stanhope ait été indulgent. Nous aurions pu trouver dans lord Stanhope de quoi rendre le contraste plus piquant; mais nous ne ferons plus qu'une citation qui explique à la fois le jacobitisme de l'évêque de Rochester et de quelques-uns de ses contemporains qui, comme lui, auraient dû plutôt, comme anglicans, se rattacher à la cause du roi Guillaume. Il s'agit de l'ouvrage qu'on l'avait accusé à tort d'avoir tronqué ou falsifié.

Lord Stanhope qui, par parenthèse, croit qu'Atterbury avait concouru avec ses deux amis, Aldrich et Smaldrige, à éditer l'*Histoire de la Rébellion*, de lord Clarendon, nous dit que cet ouvrage avait produit une véritable recrudescence de jacobitisme. « Combien grand paraît le caractère de l'auteur! quelle dignité il prête aux principes qu'il défend et aux actions qu'il raconte! Qui pouvait lire ces volumes du comte de Clarendon sans être d'abord ému et enfin gagné par son invincible sentiment de loyalisme chevaleresque, par son ferme attachement aux rois vaincus, par sa persévérante et juste confiance en Dieu, quand il semblait qu'on ne pouvait plus rien attendre des hommes? Qui pouvait, en le lisant, ne pas pardonner à ce monarque envers qui on

Digitized by Google

eut plus de torts qu'il n'en eut lui-même, à cette tête grise découronnée qui s'appuya sur un oreiller d'épines à Carisbrook et alla rouler sur le billot à Whitehall? Quelle imagination pouvait ne pas s'exalter à la pensée de son fils exilé, exposé à toutes les disgrâces et à toutes les détresses, toujours déçu dans ses tentatives, voyant toutes ses espérances s'évanouir, et puis tout à coup rétabli sur son trône contre toutes les chances probables et au milieu d'une unanime acclamation de joie? Combien cette histoire dut parler haut à tous et plus encore à ceux (il y en avait beaucoup en ce temps-là) dont les ancêtres et les parents sont glorieusement célébrés dans ses pages, aux soldats de Rupert ou aux amis de Falkland! Pouvons-nous donc nous étonner, ou exprimer un blâme sévère, si leurs pensées descendirent quelquefois un degré plus bas et se tournèrent vers le petit-fils, exilé aussi pour une faute qui n'était pas la sienne, et languissant sur la terre étrangère, dans une situation qui rappelait celle de Charles Stuart? Je fais la différence des deux cas,—et principalement en ce qui regarde ce qu'Atterbury n'aurait pas dû oublier : la religion. Je ne plaide pas pour le jacobitisme, mais je plaide pour la loyale illusion et la pardonnable faiblesse de plusieurs de ceux qui épousèrent cette cause : je tiens à montrer que la plupart de ceux qui soupiraient pour la restauration de Jacques n'étaient pas de vils et infatués misérables, comme on nous accoutume à les considérer. » (Lord Stanhope, *Hist. of Engl.*, t. II, p. 36.)

Ceux qui, comme nous, déploreraient le scandale donné par un évêque (n'importe le culte) infidèle à la religion révélée, trouveront dans la correspondance de Pope la preuve qu'Atterbury partit pour l'exil, chrétien convaincu, s'il ne l'avait pas toujours été.

Digitized by Google

LE MADRIGAL D'UN ÉVÊQUE [1].

Quoique plus souvent cité comme écrivain controversiste, orateur, et écrivain épistolaire, l'évêque de Rochester mérite aussi de l'être comme poëte, plus remarquable peut-être par ses vers latins que par ses vers anglais. Homme du monde, se piquant d'être aimable, Atterbury excellait dans ce qu'on appelle les vers de société. Nous avons traduit de notre mieux ceux qu'il composa sur l'éventail d'une coquette. Il n'est pas le seul évêque anglican qui ait écrit des madrigaux.

L'éventail de Laïs, qui pour une autre belle
Ne serait qu'un hochet, est une arme pour elle,
Une arme dont Laïs se sert avec tant d'art
Qu'en son carquois l'Amour n'a ni flèche, ni dard
Qui puissent vous causer blessure plus mortelle.

Pour attiser les feux qu'allume son regard
Laïs ne fait qu'un geste et le même Zéphire
Entretient la fraîcheur de l'air qu'elle respire :
Pour la coquette ainsi quand brûlent tous les cœurs,
Le sien reste de glace et rit de leurs ardeurs.

[1] C'est d'une version de ce madrigal de l'évêque Atterbury que parlait notre Chronique d'avril en rendant compte d'un petit volume intitulé *Fleurs de la poésie anglaise*, où l'on peut voir le texte et une autre traduction plus littérale, surtout des deux derniers vers :

Gives coolness to the matchless dame
To every other breast — a *flame*.

Digitized by Google

LES CURIOSITÉS NATURELLES DE CEYLAN [1].

Dernièrement, le gouverneur d'une des possessions lointaines de la couronne britannique adressa au ministère un mémoire pour l'engager à rechercher le meilleur mode de recueillir et de publier une histoire et un tableau complet des colonies anglaises. Ce mémoire fut envoyé à l'examen de la Société royale, et il est encore entre les mains des savants de Burlington-House. Pendant ce temps, sir Emerson Tennent devançait leur décision et nous faisait voir, par son admirable travail, quel intérêt peuvent éveiller de telles publications et quelle en doit être l'utilité.

Pas une île dans le monde, pas même la puissante Angleterre, n'a attiré, comme Ceylan, l'attention des observateurs à des âges si lointains, et dans des contrées si différentes. Il n'y a pas, dans les temps anciens et dans les temps modernes, une nation quelque peu littéraire, dont les écrivains n'aient été plus ou moins occupés de cette région superbe. Son aspect, ses dogmes, ses antiquités, ses produits ont été décrits par les auteurs de la Grèce classique et par ceux du Bas-Empire, par les Romains et les Chinois, par les Birmans et les Indiens, par les géographes de l'Arabie et de la Perse, par les voyageurs français

[1] Nous avons extrait de la *Revue d'Édimbourg* (décembre 1859) un premier article sur l'ouvrage de sir Emerson Tennent; celui-ci est extrait de l'ouvrage même, et nous ne disons pas que ce doive être le dernier, tant ces deux volumes offrent une riche mine de faits.

Digitized by Google

et italiens du moyen âge, par les chroniqueurs d'Espagne de Portugal, par les aventureux marins de la Hollande, par touristes et les topographes de la Grande-Bretagne.

Plus d'une fois, dans cette Revue, nous avons raconté principales traditions et dépeint les phénomènes les plus rieux de l'île de Ceylan d'après les récits des voyageurs et naturalistes qui l'avaient exploré. Mais l'ouvrage de sir Emers Tennent nous offre, à tous les points de vue, le tableau le pl complet de l'antique Taprobane ; l'éclatant succès de ces de volumes glorifie à la fois le laborieux écrivain qui y a consac tant d'années d'études et la nation anglaise, à laquelle il s dresse spécialement.

Deux volumes de 70 francs épuisés en deux semaines[1]! Paris, on n'épuise pas plus vite une édition des petits volum à 3 francs de M. Michelet. Mais si, comme M. Michelet se plaî le constater lui-même, ses volumes se glissent et se cachent so les oreillers, le livre de sir Emerson n'exige pas les mêmes pr cautions.

On aime à le montrer au grand jour, on s'honore de le lir on est heureux de le posséder. Dès les premières pages de livre, sir Emerson nous attire par des scènes de la nature q ne donneront à l'esprit que de douces, nobles et salutair émotions. Son premier chapitre, intitulé *Géographie physiq de Ceylan*, est une peinture à la fois scientifique et poétique nette et si sûre, qu'elle pourrait servir de modèle à tous ceu qui entreprennent un travail du même genre.

Ceylan, de quelque côté qu'on y aborde, présente aux regar une image d'une grâce et d'une grandeur sans pareilles dans monde. Le voyageur qui vient du Bengale, laissant derrière lu le delta mélancolique du Gange et la côte torride de Coromandel l'Européen qui a traversé les sables de l'Egypte et les plateau calcinés de l'Arabie, seront également ravis en voyant s'élev au-dessus des vagues cette île avec ses hautes montagnes, se forêts luxuriantes et sa perpétuelle végétation.

Les brahmes la désignaient sous le nom de *Lanka*, qui si gnifie resplendissante. Les poëtes boudhistes, dans leur styl

[1] L'ouvrage est aujourd'hui à sa troisième édition. (*Note du Directeur.*)

Digitized by Google

imagé, la représentent comme une perle décorant le front de l'Inde. Les Grecs l'ont nommée la Terre de l'hyacinthe et du rubis; les mahométans, dans l'enchantement qu'ils éprouvèrent à la voir, dirent que le premier homme y fut exilé, et que Dieu, dans sa miséricorde, le consolait par cet Elysée de la perte du paradis terrestre. Les premiers navigateurs européens, en revenant de cette île avec leurs bâtiments chargés d'épices et de denrées précieuses, racontaient qu'au loin la brise de mer était parfumée par les aromes de Ceylan. D'âge en âge, cette région a conservé tout son prestige, et nous apparaît comme la plus belle image de la nature indienne dans son plus large développement. L'humidité résultant des vapeurs de l'océan Indien, de la baie de Bengale, et la chaleur intense de l'atmosphère, produisent sur le sol de Ceylan une végétation si riche, si abondante, que l'imagination ne peut rien concevoir en ce genre de plus merveilleux. Chaque plaine est émaillée de verdure; des forêts dont la fraîcheur ne se flétrit jamais couvrent les montagnes et les vallées; des fleurs d'un éclat éblouissant s'épanouissent de toutes parts, et de légères plantes grimpantes qui s'enracinent dans les rocs couronnent et festonnent la pente des précipices.

En Europe, la multiplicité de certaines espèces d'arbres donne aux forêts une couleur uniforme; à Ceylan, au contraire, les forêts nous offrent une étonnante variété de feuillages et de teintes brillantes. Les montagnes, surtout celles de l'est et du sud, s'élèvent presque perpendiculairement à des hauteurs prodigieuses; les rivières serpentent comme des fils d'argent à travers la verdure des bois, et au loin encore on distingue leur cours à la lumière qui se reflète dans leurs flots limpides.

Grâce à la configuration physique et à la position de Ceylan au sein de la mer, ses habitants jouissent d'un climat bien plus agréable que celui de la péninsule indienne. Ils n'ont point à subir les extrêmes chaleurs et les extrêmes froids auxquels est exposé le continent indien, et ils sont plus régulièrement favorisés par les moussons qui soufflent sur l'océan Indien et la baie de Bengale.

Les ouragans et les typhons éclatent rarement dans cette île privilégiée. Le thermomètre y varie peu et n'y indique jamais

Digitized by Google

une chaleur insupportable. Terme moyen, la température ne s'élève pas à plus de 80 degrés, quelquefois à 86 [1]. Mais il n'est pas une heure de la journée où l'on ne puisse sans danger affronter les rayons du soleil, et, à part les mois de mars et d'avril, il n'est pas une saison où un exercice modéré ne soit facile et agréable.

La mobilité des vents, l'incertitude des saisons, que l'on remarque si souvent dans les contrées septentrionales, sont également inconnues à Ceylan. Ici, on peut dire exactement d'avance, sauf quelques rares exceptions, le caractère atmosphérique de chaque mois. Il ne s'opère dans l'année que deux grands changements; mais constamment sur cette terre féconde on sème et on récolte. Sur les mêmes rameaux, le fruit mûr apparaît à côté du bourgeon entr'ouvert; chaque plante a pourtant son époque particulière de production, chaque mois sa flore distincte. Les feuilles des arbres ne se flétrissent point en automne comme dans les forêts d'Europe, mais à côté des anciennes feuilles, qui conservent leur verdeur, surgissent de nouvelles feuilles d'une teinte plus fraîche, et à l'extrémité des branches d'arbres se développent des touffes d'un jaune pâle, ou d'une couleur de pourpre, qui de loin ressemblent à des bouquets de fleurs.

Jusqu'à présent la botanique de Ceylan n'a pas encore été complétement étudiée. En 1747, Linné prépara sa *Flora Zeylanica*, d'après les spécimens recueillis par Hermann, et qui font aujourd'hui partie de l'herbier du *British Museum*. Plusieurs naturalistes ont successivement exploré cette féconde région. Cependant Moor est le seul qui ait publié un catalogue des plantes de Ceylan, et ce catalogue est imparfait. Le docteur Gardner avait commencé sur un vaste plan une Flore singalaise; la mort l'a surpris au milieu de son travail.

C'est surtout sur la côte occidentale de l'île que la végétation est luxuriante. La côte orientale, exposée aux vents chauds, semble comparativement sèche et aride. La végétation du littoral de la mer est à peu près celle qu'on retrouve dans tout

[1] D'après le thermomètre de Fahrenheit, ce qui fait 32 au thermomètre Réaumur.

Digitized by Google

l'archipel indien. A quelque distance de la plage s'élèvent les groupes des *sonneratia*, *avicennia*, *heritiera*, *pandanus*. Ce dernier arbuste a la tige semblable à celle du palmier nain ; ses feuilles montent en spirale, et forment à sa sommité une couronne à laquelle sont suspendues les grappes d'un fruit jaune pareil à l'ananas, mais qu'on ne peut manger.

Plus loin, les plaines de sable sont couvertes de jungles épineuses et d'autres plantes du même genre que celles de la côte de Coromandel. Il y a là diverses espèces d'acacias, entre autres le *cassia fistula* et le *salvadora persica* de l'Ecriture sainte, qui d'ici s'étend jusqu'en Palestine.

A mesure qu'on s'avance vers le sud, sur la côte occidentale, les acacias disparaissent, et la profusion de la végétation, la hauteur des arbres, la teinte foncée du feuillage attestent l'influence de l'humidité produite par les plaines et les rivières. Là, dans les forêts, brillent les *ixoras*, les *erythrinas*, les *buteas*, les *hibiscus*, et une quantité d'arbustes fleuris. Les graines du cannellier, transportées des jardins par les oiseaux, germent sur le sol sablonneux, et diversifient les bois par leurs feuilles lustrées et leurs rejetons délicatement colorés. Ces arbres s'élèvent généralement sur les collines à une hauteur considérable. Au temps où les Hollandais étaient les maîtres de l'île, les souverains indigènes leur livraient annuellement une certaine quantité de cannelle. A la même époque, les Hollandais faisaient un commerce considérable des rameaux de poivre qui festonnent les forêts.

Sur cette côte occidentale, des plantes légères, des *convolvulus*, des *ipomacus* s'enlacent aux tiges des grands arbres ; les racines de ces arbres sont couvertes de fongus de différentes couleurs, et à l'angle de leurs rameaux pendent les fleurs des orchidées. Là aussi le passant s'arrête près du népenthès, et cherche à deviner par quel curieux mécanisme cette plante distille un fluide considérable dans la coupe qui s'arrondit à l'extrémité de ses feuilles.

Dans les districts orientaux de Ceylan la végétation des collines a été soigneusement explorée. A quelques milliers de pieds au-dessus de la plaine, les plantations aux larges feuilles s'enracinent dans les rocs, et les gracieux bambous portent

Digitized by Google

dans les airs leurs légers panaches, pareils à des plumes d'at truche. Là aussi les pêchers, les cerisiers et d'autres arbr fruitiers de l'Europe croissent sans culture; mais, la chaleur d climat leur enlevant le repos de l'hiver, leurs fruits ne mûrisse pas. Dans ce même district, quelques propriétaires ont entrepr de cultiver le thé et y ont parfaitement réussi, mais on igno encore à Ceylan l'art de récolter et de préparer les feuilles de c arbuste, et, jusqu'à ce qu'on puisse y employer un assez gran nombre d'ouvriers chinois, cette culture ne pourra prendre un grande extension.

A six mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la me près du plateau de Nenera-Ellia, les dimensions des arbres dim nuent et autour de leurs tiges s'étendent des plantes herbacée entre autres les *acanthera*, dont les graines sont la nourritu favorite de l'oiseau des jungles. Des crevasses humides du s surgit une fougère (*alsophila gigantea*), qui balance à vin pieds de hauteur sa cime empanachée.

A la sommité de ces plateaux est le rhododendron, non poi un frêle arbuste, tel que celui des montagnes de l'Europe, ma un arbre élevé, puissant et couvert d'un amas de fleurs écar lates. Sur ce même terrain, on voit aussi des *michelias* que l'o peut comparer aux magnolias de l'Amérique du Nord, d myrtes et des *gordonias* qui ressemblent aux camellias.

Le rhododendron est le plus bel arbre du pic Adam. Il cro au pied même du temple qui, selon la tradition, est bâti à l'en droit même où le premier homme a laissé l'empreinte de so pied. Il est des lieux où s'étendent des forêts entières de rho dodendrons. Au temps de la floraison, les collines semblent d loin revêtues d'une couche de vermillon.

Le plus magnifique des arbres à fleurs de Ceylan est celu qu'on appelle le *corail*. Son nom lui vient de ses fleurs écarlate qui parent les branches avant même que les feuilles se déve loppent. Les habitants des basses terres et de la côte emploien cet arbre, qui est très-épineux, pour faire leurs clôtures.

Le *merratu* a été, comme le lisoca, le rhododendron et l corail, célébré par les poëtes. Il s'élève à une hauteur considé rable, surtout dans les terrains humides et dans le voisinag des rivières. A la pointe de ses branches s'épanouissent de

Digitized by Google

panicules de deux ou trois pieds de longueur, composées de fleurs de la dimension d'une rose et de différentes nuances, depuis celle de l'œillet jusqu'à celle du pourpre le plus foncé.

Le *lisoca* est cultivé dans quelques jardins, mais c'est à Toompana et dans la vallée de Doombera qu'il se montre dans toute sa magnificence, avec ses grappes de fleurs jaunes et cramoisies.

Mais de tous les arbres celui qui attire le plus fréquemment l'attention du voyageur est le *kattoo-imbul*, d'où l'on tire un coton soyeux, dont les fibres délicates sont trop courtes pour qu'on puisse le filer, mais qu'on emploie, en guise de duvet, à garnir des divans et des oreillers. C'est un arbre élancé, revêtu d'épines formidables et produisant une telle quantité de fleurs que, lorsqu'elles tombent, le sol est de tous côtés, sur un large espace, semblable à un tapis de pourpre.

Près des temples de Boudha, les prêtres plantent l'arbre de fer, à cause de ses fleurs dont ils parent leur idole. Elles ressemblent à des roses blanches, et forment un singulier contraste avec les bourgeons et les rejetons de cet arbre, qui sont d'un rouge éclatant. Dans les cérémonies de leur culte, les boudhistes emploient aussi la fleur du champac, qui est d'une teinte jaune et répand un parfum célèbre dans la poésie des Hindous.

Sur la pente des collines s'élèvent le banian et diverses espèces de figuiers. La facilité avec laquelle les semences des figuiers se développent partout où il se trouve assez d'humidité pour les faire germer est funeste aux anciens monuments. Les restes des pompeux édifices d'Anarajapoora et de Pollanarrua sont couverts de plantes touffues et surtout de figuiers. L'un de ces arbres offre un singulier spectacle. Il est né sur les pierres d'un bâtiment en ruine. De là ses racines descendent le long des murs, comme si jadis elles avaient été dans un état de fluidité; elles suivent toutes les sinuosités de l'édifice et descendent ainsi jusqu'à terre. A cette famille singulière appartient l'arbre sacré de Boudha (*ficus religiosa*), que l'on plante près des temples et qui n'est guère moins vénéré que l'idole même à laquelle il est consacré. A Anarajapoora, on montre encore le figuier qui, selon la tradition, fut planté deux cent quatre-vingt-huit ans avant l'ère chrétienne.

Digitized by Google

Si dans cette infinie variété de productions de Ceylan il est des arbres qui éblouissent les regards par l'éclat de leurs fleurs, il en est d'autres qui sont remarquables par la bizarrerie de leurs formes ou l'étrangeté de leurs produits. Tel est entre autres celui qu'on appelle le *serpent*. Ses racines sortant de terre ressemblent, par leurs contours et leurs ondulations, à des groupes de serpents enlaçant l'un à l'autre leurs anneaux. Telle est la *sterculia fetida*, cette plante mensongère dont les fleurs d'une extrême beauté exhalent une odeur fétide. Dans ces espèces singulières, nous ne devons pas omettre de citer le *strychnos*, dont le fruit, semblable à une petite orange, renferme dans une substance pulpeuse les graines connues dans le commerce sous le nom de *noix vomique*. Le strychnos se trouve principalement sur les côtes occidentales. C'est un fait assez connu qu'il existe deux plantes de ce genre, dont l'une produit des graines inoffensives et l'autre un formidable poison.

Dans toutes les parties de l'île, toutes les forêts sont inondées de plantes grimpantes d'une variété de couleurs inconcevable. Aux branches de chaque arbuste sont suspendus des convolvulus en si grande quantité que souvent ils cachent sous leur rideau de verdure la tige qui leur sert de soutien. Parmi ces plantes, dont les botanistes n'ont point encore énuméré toutes les espèces, on remarque à son rapide élancement la vigne à tige carrée, qui monte jusqu'aux cimes les plus élevées et de là retombe en faisceaux fantastiques. Lorsqu'elle est fraîchement coupée, elle produit un suc abondant très-recherché par les éléphants.

Mais c'est surtout autour des grands arbres que ces plantes grimpantes se montrent dans toute leur force et toute leur beauté. Il en est dont le diamètre surpasse celui de la ceinture d'un homme. Elles enlacent un tronc vigoureux, s'élèvent jusqu'à sa sommité, puis de là redescendent vers le sol en festons monstrueux, saisissent successivement les autres produits et finissent par former un réseau vivant pareil aux cordages d'un bâtiment de guerre. Lorsque les arbres sur lesquels est suspendue cette trame puissante s'écroulent sous son poids ou meurent de vétusté, les lianes vivaces n'en continuent pas moins leur étonnante progression. Leurs vrilles naissantes sont portées de côté et d'autre par les vents, et, dès qu'elles ont acquis quelque force,

Digitized by Google

elles se cramponnent au rameau sur lequel elles ont été jetées et l'adjoignent à l'interminable tissu.

Les bûcherons de Ceylan employés par les Européens à défricher les forêts profitent de cet enchevêtrement des lianes pour abréger leur travail. Sur une étendue de terrain de plusieurs acres, ils ne coupent les arbres qu'à moitié, et là où le sol est plus élevé, ils abattent tout à fait une rangée des plus grands arbres. Ceux-ci, en tombant, entraînent dans leur chute tous ceux qui se trouvent au-dessous et qui sont liés l'un à l'autre par le réseau des plantes grimpantes. En un instant, un vaste bois s'écroule ainsi à la fois, avec un tel fracas, qu'on l'entend à deux ou trois milles de distance.

Une de ces plantes grimpantes, qui a des dimensions énormes, porte des gousses d'un demi-pied de largeur et de cinq à six pieds de longueur, remplies de haricots bruns si larges, que les indigènes en font des boîtes à amadou.

Une autre, moins forte, mais plus élégante, suspend à la cime des arbres gigantesques des flocons de fleurs jaunes, et quelquefois produit des graines d'une couleur grise comme le marbre, et d'une telle dureté, qu'on peut, dit-on, en faire jaillir des étincelles comme avec le silex.

Une autre encore a une puissance de vitalité qui égale, si elle ne la surpasse pas, celle du banian. On la cultive à Ceylan, car elle a aussi une vertu médicinale. Lorsqu'elle a environ un demi-pouce de diamètre, les indigènes la coupent à sa base, et en détachent un morceau de vingt ou trente pieds de longueur. Sa tige ainsi mutilée reste suspendue aux branches de l'arbre qu'elle a enlacé, et alors on en voit sortir peu à peu de petites racines pareilles à des fils qui se développent, se fortifient, redescendent dans le sol et y enfantent une nouvelle tige qui sera également coupée et renaîtra comme la première. Telle est sa force de reproduction que, lorsque les Cingalais veulent la multiplier, ils enroulent cinq ou six brasses de cette liane, la jettent sur un rameau d'arbre, et de là bientôt elle pousse jusque dans la terre ses vivaces racines.

Hors des forêts, s'étendent d'autres plantes d'une étonnante vigueur. Tels sont, par exemple, les rotins. « J'en ai vu un, dit sir Emerson, qui n'avait pas moins de deux cent cinquante pieds

Digitized by Google

de longueur sur un pouce de diamètre, sans une seule irrég
larité, et sans autre feuillage que celui qui flottait comme d
plumes à son extrémité. »

Ces plantes si vivaces ont une telle force, que les Cingala
les emploient à construire des ponts sur les cours d'eau et l
ravins. Dans les collines de Kosmatias, au-dessous d'un torre
qui, de roc en roc, tombe d'une hauteur de cent pieds, on vo
un de ces ponts établi avec toute la précision d'un travail d'i
génieurs. Il s'appuie sur des lianes dont les extrémités sont lié
aux deux côtés du ravin à des arbres vivants. Au moindre mo
vement, ce pont aérien tremble et se balance comme s'il alla
s'écrouler. Cependant les coolies le traversent sans crainte av
de lourds fardeaux, et les Européens en viennent aussi à
franchir à cheval.

Il est une autre espèce d'arbre qui n'étonnera guère moi
les regards de l'étranger. Ce sont ceux dont la tige est défendu
contre les atteintes du bétail par des épines qui, dans les jungle
ont une force surprenante. Telle est entre autres la *caryota ho
rida*, qui s'élève jusqu'à cinquante pieds de hauteur, et qui,
six ou huit pieds au-dessus du sol, porte une armure d'épaiss
épines d'un pouce de longueur.

Une plante grimpante, la *kuda miris*, est revêtue de nœu
épais d'où jaillissent des pointes aiguës comme le bec d'u
épervier. Depuis un temps immémorial, les Cingalais emploie
les arbres épineux de leurs forêts à se faire des barrières cont
leurs ennemis. Le Mahawanso rapporte que, dans les guerr
civiles du douzième siècle, les habitants des districts méridio
naux de Ceylan se retranchaient derrière des fossés où ils ama
saient ces arbres. A une époque antérieure, le chef d'une troup
hostile se trouva arrêté, devant une ville qu'il voulait attaque
par un triple rempart d'épines, où il n'y avait qu'une issue d'u
difficile accès.

Au temps où le royaume de Kandy subsistait encore dans so
indépendance, avant la conquête des Anglais, les forêts de se
frontières étaient défendues par une enceinte de lianes et d
palmiers épineux où, çà et là, s'ouvraient quelques portes mo
biles composées des mêmes faisceaux d'aiguillons redoutables
Dans le voisinage de Jaffna est un arbuste dont les branche

Digitized by Google

noires sont, à chaque jointure, garnies d'une paire d'épines évasées comme les cornes d'un bœuf, plus épaisses à leur base que la tige même de l'arbuste, et plus pointues à leur extrémité qu'une aiguille.

L'*acacia tomentosa* est de la même espèce. Par ses lances aiguës, il arrête la marche même de l'éléphant et des animaux les plus vigoureux.

Mais voici une autre légion d'arbres dont les voyageurs admirent la beauté, ce sont les palmiers. On n'en compte pas moins de six cents espèces, dont dix ou douze ne se trouvent qu'à Ceylan. L'un des plus connus est le cocotier, dont la tige, les feuilles, les fruits servent à des usages journaliers. Avec les feuilles de cet arbre providentiel, les Cingalais font des nattes, des corbeilles, et quelquefois ils les donnent en pâture à leurs bestiaux, ou les brûlent dans leurs foyers, ou les emploient en guise d'engrais dans leurs jardins. Avec les tiges ils font des clôtures à leurs champs et divers ustensiles de ménage. De l'espèce de chou qui surmonte ce palmier ils font des conserves ; de son suc, du vinaigre et du sucre, et de l'arak distillé ; de la noix fraîche, ils tirent un lait onctueux ; de son huile, un remède contre les rhumatismes, une graisse pour oindre les cheveux et pour fabriquer du savon et des bougies ; le résidu de cette huile sert à la nourriture des volailles. De la coquille de la noix, ils font des coupes, des bouteilles, des manches de couteaux, de la poudre pour les dents, et divers autres ingrédients. Les fibres qui enveloppent cette coquille sont employées à garnir des matelas et des coussins, ou à façonner des câbles, des filets de pêche et des brosses. Enfin, avec le tronc de l'arbre on fait des auges, des bateaux, des pièces de bois de construction, ou du combustible.

Le plus merveilleux des arbres de cette tribu des palmiers est le *talpat* ou *talipat*. Il s'élève quelquefois à cent pieds de hauteur, et chacune de ses feuilles, semblable à un éventail, forme un demi-cercle de seize pieds de diamètre. Cet arbre sans pareil ne fleurit qu'une fois et meurt. Les Cingalais se servent de ses feuilles gigantesques pour couvrir leurs maisons, ou pour façonner des tentes faciles à porter. Dans les grandes cérémonies, chaque dignitaire est suivi d'un homme qui lui tient sur la tête

Digitized by Google

un éventail formé d'une seule feuille de talipat. Mais ce qui est plus intéressant, c'est que les Cingalais font avec ces mêmes feuilles leur papier. Ils les cueillent dans leur première croissance, et, après en avoir détaché les côtes centrales, ils les coupent par bandelettes, puis les font bouillir dans l'eau. Ensuite, ils les font sécher, d'abord à l'ombre, puis au soleil, et en forment des rouleaux qu'ils gardent en magasin, ou envoient au marché. Cependant, avant qu'on puisse se servir de ce papyrus pour écrire, il doit être lissé. C'est une opération qui se fait de la manière la plus simple, au moyen d'un rouleau, et dans laquelle excellent certaines communautés religieuses.

Le palmier *jaggery* est cultivé sur les collines de Kandy, à cause de son suc que l'on fait bouillir et cristalliser, et qui donne un sucre brun employé généralement par les habitants du sud et de l'ouest de Ceylan. De la moelle de cet arbre on extrait une farine qui vaut presque celle du sagou; de la fibre noire de ses feuilles on fait des cordages à la fois très-souples et très-fermes.

Sir Emerson dit qu'on lui a cité une famille qui vivait uniquement du produit de ce précieux palmier. Les pauvres prolétaires d'Europe, que n'ont-ils ainsi un arbre qui suffirait à leurs besoins!

Le palmier arec décore tous les jardins des indigènes. De tous les palmiers, c'est le plus gracieux et le plus délicat. Sa tige polie et d'une teinte grise s'élève jusqu'à quarante ou cinquante pieds de hauteur sans la moindre inégalité. A sa cime, elle est couronnée d'un faisceau de feuilles légères qui renferme les noix astringentes dont nous avons dit l'usage dans un article précédent.

Après avoir énuméré ces diverses plantes de Ceylan, nous ne pouvons omettre de mentionner ses bois de construction. On n'en compte pas moins de quatre-vingt-dix espèces, en tête desquelles il faut citer le *jak*, qui non-seulement est utilement employé par le charpentier et le menuisier, mais qui, en outre, porte des fruits nutritifs, des fruits énormes, qui ne pèsent pas moins de cinquante livres.

Le *del*, qui a quelque analogie avec le tilleul, est aussi un très-bon bois de charpente. Les indigènes aiment à s'en servir pour faire la coque de leurs bateaux, car ils croient que ce bois

Digitized by Google

résiste à la morsure des insectes aquatiques, et qu'en outre il renferme une sorte de fluide onctueux qui préserve le fer de la rouille.

L'un des premiers bois de Ceylan par sa grandeur et sa durée est celui qu'on appelle *bois de satin*. Il croît jusqu'à cent pieds de hauteur, et porte de petites feuilles jaunes, et des feuilles lisses qui exhalent une odeur assez désagréable. Ce bois, veiné et richement coloré, est très-recherché pour les ouvrages de menuiserie et d'ébénisterie.

Un autre arbre, très-commun à Ceylan et très-utile, est le *suria*. On le plante dans les rues et le long des chemins. Il plaît par l'ombre qu'il projette autour de lui, par ses belles fleurs jaunes, et c'est surtout avec ce bois très-dur que l'on fait des affûts de canon et des timons de voiture.

Les forêts de l'est fournissent aux habitants de Ceylan les meilleurs bois de menuiserie et de luxe, entre autres, l'ébène, qui surpasse tous ceux des autres pays par l'intensité de sa couleur. C'est au centre de sa tige qu'il est le plus noir. Il y a une très-belle variété de cet arbre qu'on appelle le *cadooberia*, tout aussi dur que l'ébène, mais moins noir et moucheté de raies jaunes, brunes et rouges.

Un autre arbre encore qui est fort estimé est le *calamander*. Il ressemble un peu au bois de rose, mais il est bien plus beau et plus durable. Par malheur, les Hollandais, puis les Anglais, en ont fait de telles coupes, sans se donner la peine de les replanter, qu'à présent ce bois est devenu assez rare, et qu'on n'en trouve plus que des tiges menues dont on ne peut faire que des cannes.

Sur ces plages maritimes, sur ces collines, dans ces vallées, dont nous venons d'indiquer la puissante végétation, quelle vaste étude encore à faire! quel spectacle que celui de la vie animale! combien d'insectes, d'oiseaux, de quadrupèdes, qui ne se trouvent que dans cette île féconde de Ceylan! Plusieurs espèces ne sont pas même encore parfaitement connues des naturalistes.

A l'exception des mammifères et des oiseaux, la faune de Ceylan, dit sir Emerson, n'a pas obtenu l'attention systématique à laquelle sa richesse et sa variété lui donnent si amplement

Digitized by Google

droit. Les Cingalais, avec leur tempérament indolent, ne s'occupent guère des opérations de la nature; de plus, ils sont détournés des observations précises de l'histoire naturelle par leurs lois religieuses qui leur défendent d'attenter à la vie de certains animaux. Les colons européens, absorbés par leurs entreprises agricoles ou commerciales, ne peuvent guère non plus se livrer à ces recherches scientifiques, et les employés du gouvernement, qui par leur position, par leur influence, pourraient aisément faire ces investigations, n'en ont pas encore compris l'importance.

M. Davy qui, de 1816 à 1820, résida à Ceylan en qualité de médecin de l'armée, a le premier donné l'impulsion à de sérieuses études d'histoire naturelle. A son exemple et à son instigation, plusieurs chirurgiens se mirent à faire des collections. Parmi eux, nous devons citer le docteur Kinnès, qui se distingua par la persévérance de son labeur, et le docteur Tympleton qui, pour donner plus d'étendue à son œuvre, entra en relations avec M. Blyth, le savant directeur du musée de Calcutta.

Les oiseaux et les animaux vertébrés de l'île furent alors comparés avec ceux de la péninsule, et par là on en vint à acquérir une notion plus exacte de ce qui tenait essentiellement à Ceylan.

Les mammifères, les oiseaux, les reptiles, ont été pour la première fois scientifiquement décrits dans l'ouvrage publié par M. le docteur Kelaart. La conchyliologie a été spécialement examinée par M. Layard. Les zoophytes et les crustacés ont fixé principalement l'attention de M. le docteur Harvey, qui visita Ceylan en 1852, et de M. Schmarda, de l'université de Prague.

En continuant ces travaux, on en viendra prochainement peut-être à faire une complète zoologie de Ceylan. Déjà sir Emerson nous donne de très-intéressants détails sur divers animaux de cette contrée.

Il y a là deux espèces de singes assez curieuses : les *wanderoos*, qui ont à peu près la grosseur des épagneuls, le poil gris, la face noire encadrée dans une longue barbe blanche, et les *rilawas*, à la face blanche sans barbe, et la tête surmontée d'une touffe de poils. Les premiers ne commettent point de grands méfaits. Ils se tiennent dans les bois, se nourrissent de feuilles et de bourgeons. Mais lorsqu'ils sont captifs, ils refusent

Digitized by Google

tout aliment. Les autres ravagent les champs de céréales, et pénètrent même jusque dans les jardins pour en ronger les fruits.

Un autre singulier quadrumane de l'île est le petit *lori*, que l'on a surnommé le *paresseux de Ceylan*, à cause de la lenteur de ses mouvements, de ses habitudes nocturnes et de son inaction dans le jour. Il se nourrit principalement de végétaux, mais il est aussi très-friand de fourmis et d'autres insectes, et ne dédaigne pas la volaille. Les Cingalais disent que la nuit il tue les paons pour se régaler de leur cervelle. Pendant le jour, il sommeille dans les plus bizarres positions.

En même temps que le lori, les chauves-souris sortent de leur repaire pour se mettre à la poursuite de leur proie. Elles n'ont point la couleur terne des chauves-souris d'Europe, il en est qui offrent aux regards des teintes jaunes et cramoisies aussi brillantes que le plumage des oiseaux. La plus remarquable est la roussette, que les Européens appellent le *renard volant*. Ses ailes ont une envergure de trois à quatre et même jusqu'à cinq pieds. Elle ne se nourrit guère que de fruits et de céréales. A l'époque où l'on distille l'alcool des noix de coco, elle est attirée par l'odeur des alambics et souvent donne des signes d'ébriété. Dans le jour, elle se suspend par ses griffes de derrière aux plus hautes branches d'un arbre, et reste ainsi immobile, la tête enveloppée dans les membranes de ses pattes de devant comme dans un manteau.

Parmi les animaux carnivores de Ceylan, le plus redouté n'est point le léopard, malgré sa force musculaire et l'impétuosité avec laquelle il se précipite sur sa victime. La nuit, il rôde dans les bois ou autour des pâturages, et malheur au pauvre cerf sur lequel il s'élance. Mais il n'attaque point volontairement l'homme, et parfois même on l'a vu se retirer devant celui qui osait le regarder résolûment.

L'ours est plus fort, plus sanguinaire et plus terrible. Il habite dans les profondeurs des forêts ; mais la faim, la soif l'obligent souvent à sortir de sa retraite. Quelquefois même l'odeur d'une fourmilière ou d'une ruche de miel suffit pour l'attirer près des habitations. En 1850, dans le district de Caretchy, les femmes n'osaient plus se rendre aux fontaines; une violente sécheresse avait fait sortir les ours de leurs tanières, et très-

Digitized by Google

souvent au fond d'une citerne à demi tarie on trouvait un de ces lourds quadrupèdes qui, s'étant précipité dans cette cavité pour apaiser sa soif, ne pouvait plus en sortir. De même que le léopard, il n'attaque guère l'homme sans être provoqué. Mais alors ses attaques sont si furieuses qu'il est à peu près impossible d'y résister. Aussi, de tous les animaux dont il peut craindre la rencontre, c'est celui-ci dont le Cingalais est le plus épouvanté.

Chose singulière ! sur ces plages maritimes, sur ces collines, dans ces vallées que la nature a dotées à profusion de tant de fleurs éblouissantes, de tant de plantes fécondes, de tant d'arbres magnifiques, les oiseaux sont, sous certains rapports, inférieurs à ceux de quelques autres contrées. Ils n'ont point un aussi éclatant plumage que ceux de l'Amérique du Nord, ni des chants aussi prolongés que ceux de nos pays d'Europe ; mais leur forme est en général très-gracieuse, et s'ils ne font pas entendre les vives et brillantes roulades de nos rossignols, leur voix a des vibrations mélodieuses et touchantes. Il en est un, qu'on appelle *neela-cobeya*, qui est remarquable entre tous par la douceur pénétrante de sa voix. On dit que cette voix produit un tel effet sur ceux qui l'écoutent dans la solitude des bois, qu'elle apaise dans les cœurs les plus ulcérés le souvenir d'une injure et le désir de la vengeance. Que n'avons-nous en nos temps de dissensions particulières, ou de passions politiques, que n'avons-nous en France de tels oiseaux pour nous ramener si doucement à la morale de l'Evangile?

D'autres oiseaux de Ceylan surprennent l'étranger, soit par la singularité de leurs habitudes, soit par la richesse de leurs couleurs. Tel est celui qu'on appelle l'*oiseau de paradis*, et dont nos marchandes de modes connaissent bien les longues plumes. Tel est l'oiseau tailleur, qui coud les feuilles de son nid, à l'aide d'un fil de coton qu'il a lui-même tordu, et l'oiseau tisserand, plus ingénieux encore, qui suspend aux branches d'arbre son nid tissé avec des brins de gazon dans la forme d'une bouteille, avec un long goulot et une ouverture étroite par où nul serpent ne peut s'introduire.

Ceylan a aussi ses oiseaux-mouches aux teintes chatoyantes, et son bulbul, qui n'est pourtant pas le galant bulbul des poé-

Digitized by Google

sies persanes. Celui-ci est élevé pour le combat. On le prend tout jeune dans son nid, et on l'exerce successivement à diverses manœuvres. Tel est le courage de ce petit animal que, lorsqu'il est placé en face d'un antagoniste, il s'acharne à la lutte jusqu'à ce qu'il tombe épuisé de fatigue.

Mais si la tâche de l'ornithologue n'est point aussi étendue qu'on pourrait le supposer dans cette île splendide, en revanche, celle de l'entomologiste est très-vaste et très-variée.

« Par la combinaison de la chaleur, de l'humidité et de la végétation, les myriades d'insectes, dit sir Emerson, sont un des traits caractéristiques de Ceylan. Dans la solitude des bois retentit perpétuellement un bourdonnement harmonieux auquel se joint l'accent sonore de la cigale. Le matin, la rosée étincelle sur les fils de l'araignée, et aux premiers rayons du soleil brillent les ailes lustrées du dragon voltigeant sur les étangs. Le sol est inondé d'une quantité de fourmis qui sortent de leurs retraites souterraines et grimpent le long des arbres. Des coléoptères dorés se reposent sur le vert feuillage, tandis que des légions d'insectes plus petits flottent dans l'air en légers tourbillons. Des papillons d'une large dimension et d'une couleur éclatante errent sur les champs de fleurs. Il en est qui parfois se réunissent en troupes si nombreuses, qu'elles occupent un espace de plusieurs milles. On les voit passer pendant des heures, et quelquefois pendant des journées entières. On dit qu'ils émigrent. D'où viennent-ils, et où vont-ils? Personne ne le sait. Vers le soir, les phalènes ouvrent leurs ailes, les grillons entonnent leur chant, et lorsque le soleil a disparu à l'horizon, des millions de mouches à feu allument leurs lampes d'émeraude dans l'obscurité. »

Jusqu'à présent on n'a point encore décrit systématiquement cette multitude d'insectes, on n'en a point énuméré les diverses espèces qui se trouvent en grand nombre dans chaque localité. Ce que Darwin rapporte des coléoptères du Brésil s'applique à ceux de Ceylan. Il n'en existe dans les collections européennes que quelques échantillons, et ce n'est pas sans de longues investigations que les entomologistes en viendront à faire un catalogue complet de tant d'animalcules.

Le matin, sur les plantes herbacées, luisent les scarabées

Digitized by Google

d'or, dont les Cingalais prennent les ailes pour parer leurs vêtements, et les pattes brillantes pour faire des colliers et des bracelets.

Dans les forêts habitent les scarabées aux longues cornes qui dévastent les arbres, surtout les cocotiers. Ils pénètrent sous l'écorce des jeunes tiges, et avec le bois réduit en poussière par leurs morsures ils se font un cocon dans lequel ils s'endorment jusqu'à ce qu'ils arrivent à leur état de chrysalide. Si répugnant que soit l'aspect de ces larves, les coolies du Malabar s'en régalent.

Il est une autre famille d'insectes remarquable par sa beauté. C'est celle des *cassiadæ*. Tous ses membres sont, comme ceux de la tortue, revêtus d'une coquille qui a l'apparence d'un rubis entouré d'un cordon de perles.

Plus curieux sous un autre rapport sont les *mantidæ*. On les appelle des *feuilles ambulantes*, et à juste titre. Elles apparaissent dans les jungles avec toutes sortes de nuances, depuis le jaune pâle jusqu'au vert foncé, mais toujours avec la nuance particulière de la plante sur laquelle elles se développent. Leurs ailes sont exactement modelées sur les feuilles des arbres, elles en ont les côtés lisses et les fibres. Leurs œufs ressemblent à des graines d'arbustes. Enfin, telle est leur structure entière qu'on ne parvient que très-difficilement à les distinguer du feuillage qui les entoure. Mais leur existence végétale ne les empêche pas d'être très-carnivores. « J'ai mis une fois, dit sir Emerson, deux de ces insectes dans une boîte. Il se précipitèrent l'un sur l'autre, se lacérèrent les membres, et, quelques heures après, tous deux étaient morts. »

On ne lira pas sans intérêt les détails que l'habile historien de Ceylan nous donne sur les fourmis blanches, autrement dites les termites, quoiqu'une partie de ces détails se trouve déjà dans divers ouvrages d'histoire naturelle.

Ces fourmis se répandent partout et en légions innombrables, et partout où le sol n'est point trop humide, ni trop sablonneux, elles construisent leurs édifices. Pour accomplir ce travail, elles creusent la terre avec leurs mâchoires, et l'humectent avec leur salive jusqu'à ce qu'elles lui donnent la consistance du grès. Si délicate est la trituration à laquelle elles soumettent leurs matériaux, que les bijoutiers de Ceylan recherchent la terre qu'elles

Digitized by Google

ont ainsi élaborée pour en faire leurs moules les plus fins; et jadis on employait cette terre à façonner les idoles vénérées du peuple.

Les termites travaillent avec une telle habileté et une telle persévérance, qu'ils en viennent à élever leurs constructions à dix ou douze pieds au-dessus du sol; sur une largeur proportionnelle, et ces constructions sont si solides, qu'un cheval en les traversant ne les détériore point par sa pression, et qu'elles résistent même à ces violentes pluies des moussons qui dégradent les meilleurs mortiers. Telle est pourtant la rapidité avec laquelle ces fourmis accomplissent leur œuvre, que je les ai vues, dit sir Emerson, former sous une table un dôme de terre de six pouces de hauteur et de deux pouces de largeur, pendant la durée d'un dîner.

L'intérieur des excavations qu'elles ont faites en enlevant tant de globules de terre pour édifier leurs dômes et leurs remparts, présente un curieux spectacle. Là sont leurs cellules et leurs magasins réunis l'un à l'autre par des galeries voûtées; là sont les chambres réservées à la nouvelle génération, et au milieu, la chambre royale de la reine, une hideuse créature, dont le ventre, enflé d'une façon monstrueuse, est cent fois plus gros que le reste de son corps. C'est cette reine qui doit produire les myriades d'insectes nouveaux qui peupleront cette ruche souterraine.

Dans leurs habitudes de déprédation, les termites redoutent la lumière. Pour entreprendre leurs expéditions, elles se font un sentier couvert qui s'étend quelquefois jusqu'à une incroyable distance de leur gîte. A l'exception de l'ébène, du bois de fer, et de ceux qui sont fortement imprégnés d'huiles aromatiques, nul bois ne résiste à leur morsure. « Une nuit, dit sir Emerson, une troupe de termites pénétra sous ma tente dans mon portemanteau, et, le lendemain matin, tout ce qu'il contenait était anéanti. » En quelques instants, un détachement de ces maudites bêtes détruira une masse de livres et de papiers. Quand elles pénètrent dans les poutres d'une maison, elles les rongent à l'intérieur, de telle sorte que bientôt il n'en reste plus qu'une légère bande qui à la moindre pression tombe en poussière. Il n'existe aucun moyen assuré de préserver sa demeure et

Digitized by Google

son mobilier de cette funeste engeance. Le meilleur est d'être perpétuellement sur la défensive et de surveiller sans cesse ses invasions.

A deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer, les termites n'existent plus ; mais d'autres espèces de fourmis existent partout à Ceylan, sur les terres, dans les arbres, dans chaque chambre, dans chaque meuble. La plus petite parcelle de sucre suffit pour en attirer une foule dans un endroit où un instant auparavant on n'en voyait pas une ; et ce ne sont pas seulement les choses sucrées qui les mettent en mouvement, toute matière végétale ou animale excite leur convoitise. Jour et nuit, elles travaillent et rongent tout ce qu'elles rencontrent. « En voyant leur avidité, j'ai trouvé un jour, dit sir Emerson, un moyen d'en faire mon profit. Je leur ai livré les coquillages dont je désirais former une collection ; en quelques jours ils étaient parfaitement nettoyés et leur émail restait intact. »

Dans ces hordes de fourmis, il en est une qui est particulièrement odieuse aux Cingalais : c'est la fourmi rouge, qui abonde dans les jardins et s'attache aux arbres fruitiers. Elle est très irritable et défend si intrépidement la place qu'elle a envahie que les indigènes, qui, en général, sont peu vêtus, ne parviennent pas sans peine à récolter les fruits du manguier, pour lesquels la fourmi rouge a une prédilection particulière. La nuit, elles tombent des rameaux d'arbres sur les voyageurs, et leur infligent une pénible souffrance par leur morsure vénéneuse.

Plus redoutables encore sont les insectes de l'ordre des myriapodes, notamment la scolopendre, dont la piqûre occasionne une douleur aussi vive que celle qui est produite par le scorpion. Il y a deux espèces de scolopendres, dont l'une est revêtue d'une sorte d'armure et n'a pas moins d'un pied de longueur.

Que l'on ajoute à ces diverses races d'insectes pernicieux les bêtes fauves qui hantent les forêts, les sangsues qui épient les voyageurs dans les plaines marécageuses, les serpents enroulés sur la plus fraîche verdure, et l'on reconnaîtra que cette terre de Ceylan, si riche et si belle, a, comme les autres, ses tristes conditions. Cependant nous remarquerons en passant que

Digitized by Google

que l'on a dit de la quantité et de la nature de ses serpents a été fort exagéré. Un naturaliste a constaté que, de vingt espèces de ces reptiles réputées venimeuses, il n'y en avait que quatre qui le fussent réellement, et deux seulement dont la morsure fût mortelle, le *tic-polonga* et la *cobra di capello*.

Les eaux de Ceylan ont aussi leurs animaux dangereux : les crocodiles, les requins. Mais, dans ces mêmes eaux, le plongeur va chercher la perle précieuse qui parera le diadème des reines.

La pêche des perles, l'une des richesses de Ceylan, n'est plus aussi productive qu'autrefois. Cependant le gouvernement l'afferme encore chaque année à un prix assez élevé, et, chaque année, aux mois d'avril et de mai, la plaine du village d'Aripo, près duquel se fait cette pêche, présente un curieux spectacle. Là s'élève, comme par enchantement, un immense bazar où se trouvent réunies les marchandises les plus brillantes et les denrées nécessaires à cette foule de trafiquants, de curieux, d'ouvriers, de marins, qui, en un instant, couvrent la surface du sol de leurs longues rangées de cases. Les bords de la mer ne sont pas moins animés que la vallée. Le long du rivage se pressent des centaines de caboteurs du Malabar et des côtes de Coromandel ; plus près de la grève, une multitude de bateaux sur chacun desquels se trouvent dix plongeurs, un pilote, un capitaine et huit hommes d'équipage, se tiennent prêts à s'élancer au large, avec la brise du soir, vers le banc d'huîtres qui leur est assigné. Arrivés à leur poste, après une traversée de dix-sept milles, ils laissent tomber l'ancre, et se reposent jusqu'au jour.

Aux premiers rayons de l'aurore, un coup de canon, parti du navire de guerre chargé de maintenir l'ordre dans cette fourmilière d'embarcations, donne le signal du travail. Aussitôt les plongeurs, partagés en deux bandes qui se succèdent à des intervalles égaux, se précipitent dans la mer, à douze brasses de profondeur.

Chaque plongeur est armé d'un fort couteau pour détacher les huîtres du rocher. A une corde liée au bateau est suspendue une grosse pierre sur laquelle il pose les pieds pour descendre plus vite ; à une autre corde est lié un panier qu'il entraîne

Digitized by Google

également avec lui, et dans lequel il déposera son butin. En une minute, il faut qu'il achève son opération, la privation de l'air ne lui permet pas de rester plus longtemps sous l'eau. On le hisse immédiatement à bord, et un de ses compagnons le remplace.

Avec un peu de riz pour toute nourriture, ces pêcheurs poursuivent ainsi, pendant de longues heures, leur pénible travail au risque de se briser la tête sur les rocs ou d'être dévorés par les requins. Que les belles dames, si heureuses de porter un collier de perles, le regardent quelquefois avec une pensée de commisération ! Pour chacune de ces perles, combien d'hommes ont exposé leur vie au plus grand péril !

A la fin de la journée, au nouveau signal du stationnaire, les bâtiments retournent sur le rivage et déposent dans des hangars leur cargaison.

Les huîtres, tombées en pourriture, sont lavées dans de grandes auges ; c'est dans un amas de rudes écailles et d'immondices que l'on cherche, d'une main inquiète, le bijou qui doit un jour orner la couronne d'un roi ou le front d'une jeune fille.

Cette dernière opération décide le succès ou la ruine du spéculateur. Avec quelle anxiété, à mesure que l'eau s'écoule, il suit le travail des marins ! avec quelle vigilance il observe leurs moindres mouvements ! Il est défendu, sous les peines les plus sévères, à ceux qui remplissent cette tâche, de porter la main à leur bouche, car on craint qu'ils n'avalent le trésor qu'ils auraient trouvé.

Cette opération finie, toutes les perles sont ramassées sans distinction et jetées dans un crible double qui sépare celles de première, de seconde et de troisième grosseur. Quant à la cendrée, on y attache peu de prix.

Lorsque le marchand a recueilli sa récolte, il s'agit pour lui de la diviser en plusieurs catégories distinctes, afin d'en retirer le plus grand profit possible, car chaque nation garde à ce égard des prédilections particulières. Pour l'Europe, on réserve les perles rondes et blanches ; pour l'Asie, les perles bleuâtres et légèrement argentées ; pour les indigènes de Ceylan, les perles roses.

Digitized by Google

La plupart de ces bijoux se vendent sur les lieux mêmes, près du petit village d'Aripo, sous des huttes en bois, sous des tentes grossières, occupées par les plus riches négociants. Vers la fin de mai, tout mouvement cesse, toute cette affluence d'étrangers disparaît et la plage d'Aripo retombe dans le silence de l'isolement.

Tel est le tableau qu'un de nos illustres voyageurs, M. l'amiral Laplace, a tracé de la pêche des perles à Ceylan, et, depuis l'époque où l'habile navigateur observait cette scène curieuse, elle se renouvelle chaque année, à peu près de la même façon.

La mer de Ceylan, où l'on puise ces trésors, abonde encore en poissons de toutes sortes, et les eaux de l'intérieur de l'île sont aussi d'une fécondité prodigieuse. Le Cingalais fait une pêche fructueuse, non-seulement dans les eaux courantes, mais dans chaque petit lac, dans chaque étang, et même dans chaque fossé.

Cependant, au temps des grandes chaleurs, une portion de ces réservoirs formés par les pluies se dessèche, et alors les naturalistes observent un singulier phénomène. Il y a des poissons qui, ne pouvant plus rester dans leur étroit bassin, en sortent bravement, se traînent sur le gazon, et, conduits par leur instinct, s'en vont, par une longue et pénible pérégrination, à la recherche d'un autre réservoir. Il en est même, dit-on, quelques-uns qui grimpent le long des arbres pour y trouver un suc salutaire. Mais ce fait étrange n'est pas encore très-positivement constaté. Il en est d'autres enfin, et c'est le plus grand nombre, qui se plongent dans la vase humide et y restent dans un état de torpeur et d'immobilité jusqu'au retour d'une meilleure saison.

« L'état d'hibernation, dit le savant docteur Hunter, est le résultat du froid; mais il peut être aussi attribué à la privation de la nourriture et des autres éléments d'action. Or, l'excessive chaleur des contrées tropicales produit sur les animaux et les végétaux un effet analogue à celui d'une température glaciale dans les régions septentrionales, et de ces deux températures extrêmes peut résulter la même hibernation. L'alligator est emprisonné par le froid, en hiver, dans le Mississipi, comme les crocodiles dans la vase des étangs de Ceylan par une chaleur

Digitized by Google

ardente. Le hérisson d'Europe tombe dans une profonde torpeur dès que l'hiver le prive de sa pâture habituelle de limaces et d'insectes, et le *tenza* de Madagascar, qui est son représentant sous les tropiques, manifeste la même tendance à l'époque de l'année où l'excessive chaleur le condamne à la même disette.»

Ainsi, sous les climats les plus opposés, dans leur variété d'aspects infinis, les œuvres de la nature surprennent l'attention de l'observateur par de curieuses analogies.

C'est la première moitié seulement du premier volume de M. Emerson qui nous a donné les éléments de cette esquisse de l'histoire naturelle de Ceylan.

X. M.

Digitized by Google

LA CARRIÈRE POLITIQUE DE GEORGE CANNING [1].

Un homme ne devient jamais si ridicule que lorsque ses amis prétendent en faire plus qu'un homme. Le sage nous dit que « celui qui chante à haute voix dès le matin les louanges de son ami sera bientôt semblable à celui qui en dit du mal. » L'ouvrage que nous avons sous les yeux ne nous offre qu'une justification trop complète de ce proverbe. Canning a dit lui-même : « Donnez-moi un franc ennemi qui m'attaque en face et hardiment, auquel je puisse répondre avec la même vigueur,— pour détourner ses coups, s'il est possible. Mais de tous les fléaux, juste ciel ! que tu puisses m'envoyer, épargne-moi, je t'en supplie, le fléau d'un naïf ami. »

S'il eût réfléchi un peu plus, Canning aurait peut-être trouvé qu'il y a quelque chose de pis encore qu'un naïf ami, c'est un ami à langue dorée, ou mielleuse, si l'on veut. Son biographe actuel révèle du moins ces dispositions doucereuses. Nous ne l'en blâmons pas. Il a été secrétaire particulier de Canning, et

[1] *Canning and his times*, by Augustus Granville Stapleton. En empruntant au *Times* plutôt qu'à un *Magazine* mensuel l'article sur la biographie de George Canning, nous avons voulu donner à nos lecteurs une idée de la forme littéraire de ce journal encyclopédique ; mais surtout, il nous a paru curieux de faire voir comment les Anglais eux-mêmes jugent quelquefois, après décès, ceux de leurs hommes d'Etat qui ont pensé qu'on pouvait en diplomatie sacrifier la grande morale à la petite. Comme l'article a été traduit avec l'ouvrage de M. Stapleton à côté du journal, notre collaborateur a pu y puiser quelques citations épistolaires que le *Times* se contentait d'indiquer.

(*Note du Directeur.*)

Digitized by Google

il est naturel qu'il ait été saisi de bonne heure d'une excessive admiration pour un ministre de manières libres et faciles vis-à-vis de ses subordonnés, et qui connaissait le secret de captiver une jeune imagination ; aussi le secrétaire conserve-t-il, dans une période plus avancée de sa vie, toute la vivacité de ses premières impressions, en demeurant persuadé que celui qui fut pour lui, tout à la fois, un guide, un philosophe et un ami, a été le plus grand homme qui ait jamais vécu. Cette aimable illusion peut être une faute très-pardonnable chez un ami, mais c'est une terrible erreur de la part d'un biographe, et il en résulte que, bien que M. Stapleton ait beaucoup à dire, bien qu'il dispose d'un fonds considérable de matériaux intéressants, le lecteur court aisément le risque d'être guéri d'une admiration un peu trop grande qu'il eût pu ressentir secrètement pour Canning, absolument comme les petits apprentis d'une officine de confiseur se guériront à tout jamais de leur faible pour les sucreries, à la condition d'avoir leurs coudées franches dans la boutique pendant une couple de jours.

La meilleure biographie de ce brillant homme d'Etat est encore celle de Robert Bell, si nous pouvons appeler biographie un ouvrage qui est en vérité plus que cela, qui résume d'une façon magistrale toute la vie intime des hommes politiques et des cabinets qui gouvernèrent l'Angleterre pendant la grande guerre avec la France, et qui est peut-être l'histoire la plus amusante que l'on puisse se procurer des discussions arides et des sanglantes batailles des partis. On trouvera cependant, dans le volume dont nous avons à nous occuper aujourd'hui, certains matériaux qui ont de la valeur et que M. Bell n'avait pu se procurer; quelques anecdotes personnelles racontées par M. Stapleton possèdent en outre un intérêt intrinsèque et caractérisent parfaitement Canning. Il y a de bonnes choses dans la boutique même d'un confiseur, si nous savons en user avec modération, et bien des lecteurs, nous n'en doutons pas, trouveront quelque saveur à ces sirops et à ces sucreries que notre auteur prodigue d'une main si libérale.

L'éloge outré de Canning par M. Stapleton ne sert qu'à faire ressortir plus vivement encore ce qu'on a souvent répété : que l'opinion n'est pas encore fixée sur le compte de cet homme

Digitized by Google

d'État. Le public ne sait trop quelle idée s'en faire. Fut-il un grand génie ou un grand charlatan? un ministre choisi par le ciel, ou seulement un gracieux mannequin? Nous entendons les versions les plus contradictoires selon la différence des lieux; et qui plus est, nous remarquons une étrange inconséquence dans la conduite des hommes qui exaltaient le politique jusqu'aux nues, en refusant malgré cela d'agir sous sa direction. Mais ce n'est pas tout : la réputation de Canning est si brillante, tandis que son œuvre offre en réalité des proportions si réduites, qu'il y a toute espèce d'excuses pour ceux que ce personnage déconcerte et qui le traitent comme une sorte de mythe. Il arrive trop souvent que notre opinion des contemporains est basée sur des considérations personnelles qui ne sauraient être d'aucun poids pour la postérité, — sur une élocution agréable, par exemple, sur un extérieur prévenant, ou sur le contraire; — parmi les qualités de ce genre qui appartenaient à Canning, il faut compter la promptitude de ses reparties et son don merveilleux, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de sociabilité. Sur son pot à bière de la taverne de *la Pie au perchoir*, Jack exprime l'opinion que Tom, qui parle si éloquemment de politique, est un véritable prodige capable de prendre place à côté de Peel ou de Palmerston, pour peu qu'il ait de chance. La conversation est en elle-même une grande puissance qui nous fascine; mais précisément parce qu'elle exerce sur nous cette fascination, il n'est rien que nous n'ayons plus l'habitude de surfaire dans notre appréciation comme preuve d'autres facultés qui ne l'accompagnent point nécessairement; or, comme nous avons cette vérité présente à l'esprit, ce n'est qu'après avoir fait des réserves considérables que nous acceptons le jugement qui a été porté sur Canning par ses amis intimes. Ceux-ci rendaient en vérité à l'homme une espèce de culte, les jeunes gens surtout, qui le regardaient comme le miroir de la mode et le modèle de la forme, le modèle et le type par excellence, l'homme des hommes. Ses subordonnés étaient immensément flattés du ton d'égalité avec lequel il les traitait. C'était une sensation pleine de nouveauté que celle, par exemple, de lui entendre exprimer ses vues politiques dans une phrase comme celle-ci : « Vous me demandez ce

Digitized by Google

que vous aurez à dire à Metternich. D'abord, écoutez ce qu
j'en pense : « C'est le plus grand coquin et le plus grand men
« teur du continent, peut-être du monde civilisé. » Quel plai
sir encore que d'ouvrir quelque dépêche pareille à celle que si
Charles Bagot reçut à la Haye ! Dans le moment même où i
est en train de s'acquitter de ses fonctions à la cour, on ac
court mettre entre les mains de ce ministre plénipotentiaire un
dépêche en chiffres. Le diplomate éprouve une certaine émo
tion, persuadé qu'il s'agit d'un message important ; mais la clé
des chiffres de la dépêche se trouve à l'ambassade. Il n'y a pa
un moment à perdre, on envoie chercher la clef. Enfin, si
Charles déchiffre graduellement la dépêche suivante : elle es
en vers !... nous nous contenterons d'en donner le sens e
simple prose :

Dans toutes ses opérations commerciales, le Hollandais
A le tort de donner trop peu et de demander beaucoup trop :
Le Français se contente d'avantages égaux ;
Aussi ne mettons-nous qu'un droit de vingt pour
cent sur les provenances hollandaises.
Vingt pour cent !
Vingt pour cent !
Nous frapperons Falck de vingt pour cent !

GEORGE CANNING.

Un secrétaire d'Etat des affaires étrangères aussi spirituel
capable de payer son état-major diplomatique d'autant de bouts
rimés que de bonnes raisons, ne pouvait manquer d'être po
pulaire, et la popularité est un excellent métal en Angleterre, l
meilleur substitut qu'il y soit de l'argent. Il est nécessaire, ce
pendant, pour ceux qui voudraient parfaitement comprendr
George Canning, de distinguer entre son caractère réel comm
homme d'Etat et une appréciation exagérée de ce caractère qu
excellait si bien à enflammer ses jeunes sectateurs. Qu'il ait é
un grand ministre, c'est ce que nous sommes loin de contester
mais il n'en est pas moins vrai qu'on le voit toujours à travers
le prisme des préventions les plus contradictoires, et il n'exist
peut-être pas un de nos hommes politiques dont la mémoir
suscite plus d'erreurs.

Quand nous disons que les brillantes qualités sociales qu

Digitized by Google

rendirent Canning fameux ont donné une proportion exagérée à sa réputation comme homme d'Etat, nous n'oublions pas que ces qualités sont en elles-mêmes un attribut extrêmement précieux, et qu'elles doivent peser à son profit dans la balance. Un homme d'Etat est appelé à agir sur d'autres hommes, et une spirituelle repartie est souvent plus efficace qu'une kyrielle de dépêches les plus savamment élaborées, une citation ingénieuse que l'argument le mieux étudié. Si un despotisme peut se voiler sous des épigrammes, et une politique étrangère s'imposer au nom de l'honnête Joe Miller, il y aurait très-mauvaise grâce à ne pas admettre l'utilité des épigrammes et des bons mots de Joe. L'art de faire de bons discours est en Angleterre celui qu'on exige avant tous les autres, le *sine quâ non* des qualités requises pour devenir homme d'Etat. Mais ceux qui se complaisent à admirer éternellement les qualités littéraires et les grâces de la conversation de Canning, en les proclamant une des grandes ressources de l'homme d'Etat, ferment leurs yeux à ce fait, que ces ressources lui furent d'une médiocre utilité, et que son influence sur ses collègues demeura extrêmement limitée. Ce personnage est un curieux exemple de la vérité de cette remarque de lord Bacon, à savoir : que les amitiés les plus fermes se forment entre inférieurs et supérieurs, et non entre égaux. Canning fut plein de dévouement dans son attachement pour Pitt, le seul homme qu'il regarda jamais comme son supérieur; et il conquit celui de plusieurs hommes qui le prirent pour guide dans leur carrière; mais il n'exista jamais d'intimité parfaite entre lui et les hommes d'une situation égale à la sienne. Dans les grandes crises de sa fortune, tout le monde le déserta. Le fait est prodigieux et n'a jamais été suffisamment expliqué par ses panégyristes. Ce prince des bons garçons, cet homme d'Etat le plus capable de ceux que conserva l'Angleterre après la disparition de Pitt de la scène, fut *coupé* net par ses amis et abandonné par eux de la façon la plus cruelle. L'explication vulgaire est que notre héros était un *commoner*, le fils d'une actrice, et qu'une association d'hommes, composée de membres de grandes familles, ne pouvait accepter un pareil chef. Il fut sacrifié, prétend-on, aux préjugés aristocratiques ; mais la position qu'avait atteinte de fait Canning est une preuve que les

Digitized by Google

grandes familles étaient susceptibles de conviction. Elles accep tèrent la direction de Peel, et elles auraient suivi celle de Can ning, si cet homme d'Etat avait eu la dixième partie du tact d Peel. Ce n'est point notre affaire de défendre « l'influence dé grandes familles, » auxquelles on supposait Canning hostile mais nous demanderons la permission de faire observer qu'un accusation contre les maisons patriciennes est une méthod qui coûte fort peu pour expliquer cet échec relatif d'un gran homme d'Etat. Nous devons appeler, en effet, l'attention su quelques faits perdus de vue par ceux de ses admirateurs qu ont été trop éblouis par les actes les plus éclatants de sa car rière politique. Ces actes prouvent d'une façon péremptoire qu l'on doit chercher dans le caractère de l'homme lui-même le causes d'une fortune qui a été douteuse. L'homme reste l'homm et il est maître de sa destinée. George Canning fut son propr mauvais génie.

Trois choses apparaissent clairement dans son existence premièrement, qu'en sa qualité de plaisant il lui était impossi ble de résister à la tentation de sacrifier un collègue à un bo mot, et souvent à un très-mauvais mot ; secondement, qu'il éta dévoré d'amour-propre, et enfin qu'il était matériellement un sorte de prestidigitateur politique. Toute la pointe de sa logique tout le feu éblouissant de son éloquence, tout le génie de s conversation ne purent le sauver de l'énorme préjudice qu'il s causa par les défauts qui lui attirèrent tant d'ennemis. S'il es une qualité que les Anglais possèdent plus qu'une autre, c'es celle qui consiste à mépriser le charlatanisme. Or, personne n peut lire les lettres de Canning sans voir qu'il était toujours comploter ; qu'il avait réduit sa méthode de traiter avec le hommes à un système d'expédients ingénieux ; qu'au lieu enfi de marcher droit devant lui, il comptait trop souvent sur le stra tagème. Il écrit à l'ambassadeur à Paris : « Ne permettez plu que Pozzo vous entraîne une autre fois à exprimer une opinion Rétractez celle que vous avez déjà émise, s'il est possible. N mentionnez jamais un sujet le premier, et, s'il le mentionne lui même, contentez-vous de sourire, sans avouer la significatio de ce sourire. Le pourquoi ? Vous ne me questionnerez pas, e vérité, et, si vous insistez, je serai forcé d'ajourner ma ré

Digitized by Google

ponse à une future occasion. » Un exemple très-remarquable de l'art avec lequel il poursuivait un but nous est fourni dans un récit trop long pour être cité, et dans lequel il explique encore au représentant de l'Angleterre comment il avait joué successivement les ambassadeurs de Russie, de Prusse et d'Autriche, dans le dessein qu'ils avaient formé de lui lire une dépêche sans lui en laisser une copie. Il refusa d'entendre leur dépêche, écouta le rapport qu'ils firent de la substance de ce document, rédigea immédiatement un mémorandum de la conversation, et l'envoya pour correction aux ambassadeurs, de telle sorte qu'ils furent finalement forcés de lui donner un rapport authentique de leurs instructions. Rien ne pouvait être plus habilement conduit. Viennent ensuite une multitude de petites manœuvres de ce genre : « Ne vaudrait-il pas tout autant que vous fissiez insérer dans quelque journal de Paris la nouvelle de ma venue dans cette capitale, pendant le courant de l'été, avec l'intention de vous faire une visite, pour éviter, s'il est possible, que l'on grossisse cette visite de manière à faire penser à un Congrès ? » Puis encore : « Ecrivez à Lamb et à sir H. Wellesley, pour leur recommander de m'envoyer invariablement leurs dépêches par Paris tant que j'y séjournerai. Je crois que cela va mieux que d'écrire moi-même, ce qui donnerait à ma visite une couleur officielle que je désire éviter. » Il écrit de même à Grenville une lettre, qu'il a l'intention de faire mettre sous les yeux du ministre français. En conséquence il ajoute, dans un post-scriptum plein de malice : « J'adoucis mon langage, parce que je désire que cette lettre soit ce qu'elle fait profession d'être, c'est-à-dire une lettre particulière, et, comme telle, de nature à être lue, *au risque d'un léger abus de confiance*, à Villèle. J'abhorre la menace jusqu'au moment où elle signifie action. » Et pourtant la lettre qui ne devait être lue qu'en commettant un léger abus de confiance était en réalité une menace. Nous avons encore un petit exemple de l'habileté des manœuvres de Canning à l'époque où M. Hyde de Neuville, l'ambassadeur de France, eut pour instruction de presser la reconnaissance de Lisbonne comme port franc. Une si grande importance était attachée à ce projet, destiné à combattre l'ascendant commercial de l'Angleterre, que l'ambassadeur français avait reçu l'ordre de

Digitized by Google

ne pas quitter Lisbonne qu'il n'eût vu ce plan définitivement adopté. « Eh bien, que faisons-nous pour parer ce coup? dit Canning. Ce que nous faisons ! nous écrivons à Court de traiter la réforme projetée comme matière de la plus parfaite indifférence. » Le succès de ce plan fut complet. Si l'on demande ce qu'il y a de mal dans tout ceci, nous répondrons qu'il est des petites manœuvres diplomatiques que nous pratiquons tous plus ou moins, et qu'un secrétaire d'Etat des affaires étrangères est jusqu'à un certain point, tenu d'adopter, s'il veut l'emporter sur des rivaux trop fins; mais que, bien que chaque exemple particulier que nous aurions à citer puisse être, pris à part, parfaitement légitime, la somme totale est blâmable. Canning agissait toujours de la même manière. Il était maître en toute sorte d'artifices et de manœuvres; mais en voyant successivement défiler sous nos yeux cette série de manœuvres, nous sentons que, bien qu'elles puissent toutes se justifier, nous n'en avons pas moins affaire à un homme d'expédients, et l'effet qui en résulte n'est point favorable. Disons même que le tour est quelquefois aussi répréhensible qu'il est habilement joué, et nous en avons un exemple dans l'affaire de la pièce revêtue de signatures *en rond* que Canning voulut envoyer à Addington. Exaspéré de l'exclusion de Pitt et de ses amis du ministère, Canning proposa qu'on envoyât cette pièce revêtue de signatures en rond à Addington, dans le but de lui faire comprendre les difficultés de sa position et de provoquer sa démission. Mais Canning, ne pouvant pas se procurer les signatures, fit une nouvelle proposition tendant à expédier le document sans signatures, tout en intimant en même temps à Addington que les signatures allaient paraître. De cette façon, il y aurait dans cette absence de signatures un air de mystère qui ne donnerait à sa requête que plus d'importance. Malheureusement Canning se vit bientôt abandonné de tout le monde dans son projet. Lord Malmesbury avait été, jusque-là, le seul à l'appuyer. Mais Pitt exprima si vivement sa désapprobation d'un pareil tour, que Malmesbury lui-même sentit la nécessité de lui retirer sa sanction. De même que dans la partie saillante ou officielle de sa politique Canning fait voir une série d'effets mélodramatiques, pleins de feux de Bengale, de tonnerre, d'éclairs, d'orages, ainsi sur une pe-

Digitized by Google

tite échelle, et dans les coulisses du drame intime, nous rencontrons toujours de ses petits feux d'artifice dignes d'un *clown*, d'un Pantalon, ou de M. Vivian Grey. Nous demandons à ceux qui veulent tout expliquer par cette « coalition des grandes familles, » s'il est agréable de mener les affaires avec un homme aussi plein de détours que l'était certainement Canning.

Si à cette manie de stratagèmes ou de subtilités nous ajoutons une prodigieuse suffisance, nous trouverons, dans la réunion de ces fautes capitales, un obstacle infiniment plus préjudiciable à la carrière de M. Canning qu'une coalition quelconque de grandes familles. Son grand ami, lord Malmesbury, disait de lui : « On a forcé son développement, comme on aurait fait pour une plante pleine de séve dans une serre chaude bien organisée ; il a trop prospéré sans souffrir ni de la gelée, ni du mauvais temps; et à la fleur de la vie, il a rencontré trop de facilités, trop d'avantages. » Il donnait assurément de magnifiques espérances, et lorsque Pitt, abandonné par les chefs de partis, chercha des hommes plus jeunes pour gagner ses batailles, nous ne nous étonnons pas que George Canning ait été un des premiers sur lesquels il jeta les yeux. Ce fut Pitt qui fit les premières ouvertures à ce jeune homme, lui offrit un siége au Parlement, et, en fin de compte, le nomma, au bout de très-peu de temps, sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, lord Grenville étant alors à la tête de ce département. Pendant les trois premières années de sa carrière politique, Canning ne parla que fort peu, et ne put être d'une grande utilité pour Pitt à la Chambre des communes. Nous voyons cependant qu'il ne tarde pas à être vis-à-vis de Pitt sur le pied de la plus intime familiarité, qu'il devient sous quelques rapports le bras droit de cet homme d'Etat, et qu'il a même la hardiesse de lui imposer ses avis, à lui, ministre élu du ciel. Comment acquit-il une position semblable ? Il en fut aussi redevable aux circonstances qu'à son aptitude personnelle. Le secrétaire d'Etat des affaires étrangères était nécessairement, dans ce temps-là, le personnage le plus important du ministère après le premier ministre. Mais lord Grenville était une nature hautaine qui vivait dans un tel isolement, qu'il y avait quelque chose de vrai dans ce que Windham disait de lui : « Il ne connaît personne et personne ne le connaît. »

Digitized by Google

Pitt lui-même pouvait à peine s'entendre avec lord Grenville, et sentit que ce serait un grand avantage d'avoir pour intermédiai au Foreign-Office un de ses ardents disciples. Ce fut en cette qu lité d'intermédiaire entre Grenville et Pitt que Canning se mont le plus utile; Pitt appréciait, par conséquent, les services qu'il l rendait de ce côté en même temps qu'il jouissait de tout l'ava tage de sa conversation. Mais précisément par suite de la f veur qui lui fut ainsi prodiguée, Canning tourna bientôt à l'a rogance d'une façon intolérable, et commença à ne viser à ri moins dans son cœur qu'à une secrétairerie d'Etat. Sur la fin 1799, on s'attendit un moment à ce que Dundas, alors secrétai de l'intérieur, allait donner sa démission. Canning, qui était d puis six ans au Parlement, et occupait depuis cinq le poste subs terne de sous-secrétaire, convoitait cette position; il manœuv donc pour l'obtenir, fit courir le bruit que Dundas allait lui do ner d'emblée la trésorerie de la marine, en restant quelque tem encore à l'intérieur, comme pour lui tenir la place chaude, ju qu'au moment où lui, Canning, aurait eu le temps de grand quelque peu en importance; — il se plaignit de la rigueur l'usage qui exige que l'on s'élève degré par degré; se posa enf comme une *victime exceptionnelle* de préjugés surannés, pe suadé que Pitt s'occuperait désormais de son élévation, qu'en agissant ainsi celui-ci ne serait guidé que par le dés de servir l'intérêt public.

L'impatience d'un jeune homme qui n'avait pas encore a teint l'âge de trente ans est une chose assez amusante. Elle n produisit cependant aucun effet sur Pitt, qui pensait que sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères était à la place q lui convenait. L'élévation était à la hauteur de ses mérites, et n'aurait pu certainement rendre la moitié autant de services a premier ministre s'il eût été à un autre poste. La suffisance Canning, à cette époque où il commençait à briller dans les di cussions parlementaires, était devenue réellement si intolérabl que Grey, Tierney et d'autres membres de la Chambre avaie pris l'habitude de s'en aller lorsqu'il se levait pour parler. On beau prétendre qu'il y avait, dans cette répugnance vis-à-vis d jeune homme d'Etat, un peu de préjugé aristocratique, il e bien permis de l'expliquer aussi par l'aversion que ne pou

Digitized by Google

vait manquer d'inspirer un homme qui se donnait des airs, qui ridiculisait des gens qui valaient mieux que lui, et intriguait avec un sang-froid inouï. Son arrogance et son esprit d'intrigue atteignirent leur apogée, comme nous l'avons précédemment indiqué, lorsque Pitt quitta le pouvoir et qu'il fut remplacé par Addington. Canning cribla celui-ci de ses épigrammes, lui donnant le sobriquet de « Docteur, » à cause de son père qui avait été médecin (ce qui, soit dit en passant, nous montre qu'en choisissant Addington, les grandes familles savaient bien consentir à prendre pour chef un plébéien), et il se livra à des manœuvres si peu excusables, que M. Stapleton lui-même est forcé de convenir que son idole alla trop loin. Canning, qui se vantait d'avoir la vue longue, ne prévoyait pas qu'il aurait un jour pour collègue Addington avec les amis d'Addington, et que ses mauvais tours lui seraient comptés plus tard. Il refusa de se conformer aux avis de Pitt et d'accepter une position dans le cabinet d'Addington, comme sut le faire Castlereagh, homme plus malléable que lui. Son unique objet était d'affaiblir cette administration, et il fut heureux lorsque, à la chute de celle-ci, il arriva au pouvoir, bien que sa satisfaction fût un peu amoindrie par cette circonstance qu'il ne devint point encore secrétaire d'Etat, mais seulement trésorier de la marine.

Pitt mourut cependant bientôt après; son administration avait reçu le coup de grâce, et ce fut le tour de la coalition dite « de tous les talents, » y compris Addington, d'arriver au pouvoir. Les pittistes formèrent alors bande à part, à peu près comme de nos jours les peelistes. C'étaient les lords Eldon, Liverpool, Castlereagh, Westmoreland, Chatham, MM. Huskisson, Perceval et Canning, ce dernier, sans contredit, le plus habile d'entre eux, et, si l'esprit et l'éloquence pouvaient suffire pour assurer la qualité de chef dirigeant à un homme d'Etat, celui qui devait être le successeur légitime de Pitt, comme chef des tories. Ainsi pensait probablement Canning, oubliant que la position sociale, le tact et l'influence morale sont des qualités tout aussi indispensables pour un premier ministre que la vigueur intellectuelle. Lord Grenville, il est vrai, qui l'avait eu avec lui au Foreign-Office, chercha à se procurer son concours, et, comme Fox s'affaiblissait de jour en jour, il lui eût donné un siége

Digitized by Google

dans le cabinet, de préférence à tous les pittistes. Canning fut flatté de cette offre, mais refusa de se joindre au ministère, excepté à la condition d'y entrer à la tête d'une fournée de ses amis, et, entrevoyant plus de facilité pour son avancement en demeurant avec son parti, il déclina, pour ne pas s'en détacher, les propositions les plus tentantes. Le ministère Grenville fut de courte durée et eut pour lui succéder le duc de Portland, avec Canning à la tête du Foreign-Office. Ce fut dans cette situation qu'en apprenant les clauses secrètes du traité de Tilsit, Canning se vit appelé, par sa destinée, à décider cette fameuse expédition de Copenhague qui souleva en Europe tant de récriminations contre l'Angleterre. Il n'est pas inutile ici de raconter, d'après le biographe de Canning, comment les clauses secrètes de ce fameux traité parvinrent à la connaissance du gouvernement anglais.

« Dans cette mémorable entrevue entre les deux empereurs, dit M. Stapleton, les formes ordinaires de la diplomatie avaient été mises de côté, et les deux monarques discutèrent et réglèrent *viva voce* les questions importantes qui réclamaient une solution. L'entrevue (soit qu'on voulût par là conserver à celle-ci une apparence d'égalité, soit que les deux souverains entretinssent une défiance mutuelle) eut lieu, comme l'on sait, sur un radeau au milieu du Niémen. Ce fut là que Napoléon déploya les merveilleuses ressources de son génie et qu'il parvint à obtenir un tel ascendant sur l'esprit d'Alexandre, que d'ennemi qu'il était celui-ci devint son plus fervent admirateur, si bien que l'empereur des Français, détruisant dans l'esprit d'Alexandre l'idée d'une alliance avec l'Angleterre, l'associa pleinement, au contraire, au projet du renversement de cette puissance.

« Ce traité de Tilsit contenait plusieurs articles secrets qu'il importait au plus haut degré de dérober à la connaissance de l'Europe. Mais pendant que les deux souverains s'imaginaient être isolés du reste de la terre et exprimaient sans aucune réserve leurs pensées les plus intimes, celles qu'ils se donnaient du moins réciproquement comme telles, un individu, caché sous le pli du rideau qui leur servait de tente, n'avait pas perdu un mot d'une conversation d'un si haut intérêt. Ce témoin, s'il

Digitized by Google

fut véridique, prétendit avoir entendu Napoléon proposer à Alexandre et Alexandre approuver la prise de possession, par les Français, de la puissante flotte danoise alors au mouillage dans les eaux de Copenhague. Il le prétendit avec tant d'assurance et des détails si précis que Canning résolut de tenter ce grand coup. L'histoire a raconté avec quel succès. »

Tel est le récit de M. Stapleton.

« Ce qui le frappa le plus dans ce vigoureux coup de main, dit Fouché en faisant allusion à Napoléon, ce fut la promptitude de la résolution du ministère anglais. »

Il y avait, en effet, dans la rapidité avec laquelle cet acte fut accompli quelque chose de mélodramatique que nul mieux que Napoléon n'était capable d'apprécier, et s'il eût été possible à l'annonce du succès de l'expédition d'ajouter le détail des circonstances par suite desquelles elle avait été résolue, nul doute que Canning ne fût devenu en un instant l'homme le plus populaire des trois royaumes. Le fait est que l'expédition tout entière révèle le procédé particulier de Canning, et il mérite assurément de grands éloges pour la vigueur qu'il lui imprima. Mais si cette vigueur dans sa politique lui valut l'admiration de ses collègues, les intrigues qu'il commença bientôt à ourdir lui attirèrent leur antipathie la plus complète et n'affaiblirent pas médiocrement sa situation. De même qu'il s'était trouvé vis-à-vis de Pitt dans des relations particulières, ainsi sa position vis-à-vis du duc de Portland était d'une nature à part. Le fils aîné du duc et M. Canning avaient épousé deux sœurs qui avaient reçu chacune un héritage de 100,000 livres sterling (2,500,000 francs) à la condition de prendre des maris qui ne seraient point nobles. Si l'une des deux venait à y manquer, la somme entière devait faire retour à l'autre. En épousant le marquis de Titchfield, l'aînée perdit naturellement son patrimoine; mais Mme Canning, sa sœur, voulut transgresser à toute force les clauses du testament, en abandonnant sa portion à la marquise. Si l'on considère l'heureux empire des relations formées ainsi entre les familles Canning et Portland, on comprendra que le secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères exerçât une influence plus qu'ordinaire sur le premier ministre, et l'on comprendra peut-être alors qu'il n'existât pas de barrière

Digitized by Google

aristocratique réellement insurmontable entre le brillant homm d'Etat et les coalitions de grandes familles. Le fait réel, a contraire, est que Canning sentait si bien la force de sa positio qu'il commença à intriguer, en vue de la succession de cet suprématie exercée par le duc de Portland, bien près alors d terme de sa carrière. On ne peut expliquer par d'autres raiso l'affaire des moins honorables pour lui qui s'ensuivit imm diatement avec lord Castlereagh. En leur qualité de secrétaire l'un des affaires étrangères, l'autre de la guerre, Canning Castlereagh rencontraient fréquemment des causes de confli Le secrétaire des affaires étrangères en voulait au secrétaire d la guerre de ce qu'il avait envoyé sir John Moore dans la pénin sule, de ce qu'il avait porté la confusion dans le commandemen de l'armée en faisant remplacer sir Arthur Wellesley par si Henry Burrard et sir Henry Burrard par sir Hew Dalrymple dan l'espace de vingt-quatre heures ; ils avaient eu aussi des diver gences dans leur manière de vouloir entendre les termes de l convention de Cintra. Le résultat fut que Canning insista aupr du premier ministre pour faire échanger soit son propre port feuille, soit celui de lord Castlereagh, en offrant insidieusemen de donner sa démission. Tout ceci se passait le lendemain d la désastreuse expédition de Walcheren, et une opinion très répandue est que, si l'on se fût rendu aux réclamations d Canning, une pareille calamité n'eût jamais eu lieu ; qu'en tou les cas, sa responsabilité n'eut rien à démêler dans cet événe ment. Le fait est cependant que Canning déclara ne pas désire la démission de Castlereagh. Il n'exprima jamais non plus l désir de lui enlever la direction de l'expédition sur l'Escaut se contentant de demander une nouvelle distribution des attri butions de ce département, distribution en vertu de laquell cette partie du ministère de la guerre qui touchait à la corres pondance politique eût été transférée au Foreign-Office, tandi que les affaires d'un autre emploi alors vacant auraient ét confiées à lord Castlereagh. Canning ne se défiait pas, en effet de Castlereagh comme administrateur : son but était seulemen d'obtenir la direction exclusive des affaires étrangères.

On voit tant d'embarras suscités à propos d'une si petit affaire, tant de menaces de démission ou de dissolution d

Digitized by Google

cabinet prononcées à propos de la réforme d'un petit détail administratif, que l'on se demande naturellement, lorsque l'on examine surtout les actes d'un homme aussi cauteleux que Canning, si son objet ostensible était bien celui qu'il poursuivait en réalité. Il existe une lettre de Canning à Perceval qui va probablement nous expliquer ce mystère, en prouvant, comme elle le fait effectivement, que le secrétaire des affaires étrangères avait formé résolûment le dessein de dévenir le successeur du duc de Portland. Perceval était le *leader* de la Chambre des communes, et l'homme considéré par Canning comme celui qui contesterait le plus probablement ses prétentions. Aussi se mit-il à discuter avec franchise les titres de son concurrent et les siens, d'où M. Stapleton conclut que Canning ne fut point dirigé par une ambition personnelle dans son démêlé avec lord Castlereagh, qui n'était pas son rival le plus redoutable. Mais M. Stapleton oublie qu'une querelle avec Castlereagh devait à peu près infailliblement entraîner la dislocation du cabinet, et amener par là en première ligne la discussion de la question que Canning débattait avec Perceval, à savoir : qui serait premier ministre. Il sentait ses droits supérieurs à ceux de son rival; il prévoyait déjà son succès, à la réalisation duquel il croyait prudent de préparer le seul homme qui pût lutter avec lui. L'intrigue échoua misérablement; Castlereagh emporta avec lui la sympathie de ses collègues, et Canning fit une chute dont il ne se releva jamais complétement. Lorsqu'à l'arrivée de lord Liverpool au pouvoir il reçut de nouveau l'offre d'entrer aux affaires, ce fut seulement à la condition d'admettre Castlereagh comme *leader* dans la Chambre des communes, et il refusa, — il refusa, ce qui devait être plus tard son plus amer regret, car il a dit avec vérité que deux années aux affaires dans ce temps-là en valaient bien dix de sa vie!

Mais Canning était destiné à une humiliation plus grande encore. Après avoir refusé le portefeuille des affaires étrangères pour ne pas avoir à combattre sous Castlereagh, devenu *leader* de la Chambre des communes, il consentit bientôt après à servir sous son rival comme ambassadeur en Espagne. Lorsqu'il fut revenu en Angleterre, il se contenta d'accepter le *board of trade* (ministère du commerce) et de subir la direction de Castlereagh

Digitized by Google

à la Chambre des communes. Pris dans ses propres filets et dupé de ses propres stratagèmes, il avait ainsi sacrifié la plus admirable des occasions, perdu la plus belle des chances, celle d'être le ministre de l'Angleterre pendant la guerre des géants, et il eut la mortification de voir le poste d'honneur occupé par celui-là même dont il était le plus jaloux.

Ce ne fut qu'après la mort de Castlereagh que Canning put régner encore au Foreign-Office, et, lorsqu'il y fut une fois installé les comparaisons les plus odieuses et les moins justes furent établies entre lui et son prédécesseur. La succession de Canning à Castlereagh fut presque décrite comme une succession du jour à la nuit. Castlereagh, à la vérité, n'avait jamais été populaire, et ses incohérentes métaphores l'avaient rendu la risée de tous les esprits délicats. Mais, nonobstant une grande dissimilitude apparente entre les deux ministres, on ne peut contester que leur politique n'ait été identique. Castlereagh n'était pas un homme littéraire, et il préférait arriver à son but en traitant, avec les ambassadeurs des différentes puissances, à l'aide de conversations dépouillées de formalités, plutôt qu'à l'aide de notes diplomatiques artistement rédigées. Canning, au contraire, amoureux de la plume, polissait ses dépêches jusqu'à la dernière virgule, faisait à tout bout de champ l'étalage de la constitution anglaise, et, grâce à un heureux mélange de maximes patriotiques et de coups de théâtre populaires, faisait croire au public que sa politique était beaucoup plus libérale que celle du défunt homme d'Etat. Castlereagh prenait rarement la peine de donner des explications publiques. Content de bien faire, il laissait parler sa conduite ; tandis que Canning, d'autre part, était toujours à écrire des notes explicatives et à dicter des dépêches qui faisaient excellent effet à la lecture dans les *blue books*, ou débitait d'éloquents discours qui étaient applaudis à la Chambre. Tout honneur lui soit rendu sur ce point, mais il ne faut pas supposer pour cela qu'il fut en réalité un ministre beaucoup plus libéral que son prédécesseur, ou qu'il maintint plus haut la dignité du pays. En réalité, il entra aux affaires étrangères pour y continuer la politique de Castlereagh qui avait été celle de Pitt.

L'objet de la guerre avec la France, on est parfaitemen

Digitized by Google

d'accord aujourd'hui à ce sujet, n'était pas en effet de restaurer les Bourbons, mais de contenir la France, — ni de faire intervenir l'Angleterre dans le choix du gouvernement que la France pouvait avoir le désir de reconnaître, mais de résister à la domination étrangère. Comme Pitt l'a déclaré lui-même, et comme l'admettent les whigs aujourd'hui, — comme lord John Russell l'a reconnu également, par exemple, dans sa *Vie de Fox*, — l'Angleterre a fait la guerre pour défendre le principe de non-intervention. Que l'on ait envisagé la guerre sous un point de vue différent, la faute en est aux discours de ceux qui, comme le faisait Canning dans une de ses harangues, refusaient d'admettre aucune distinction entre le progrès effectué par les armes de la France et le progrès qui résultait de ses principes. « On convient bien, disait-il, qu'il a été et qu'il sera toujours de notre droit et de notre politique de nous opposer au progrès de ses armes ; mais il paraîtrait que nous n'avons pas besoin, et qu'il n'est pas de notre devoir de faire la guerre à ses principes. J'avoue, pour ma part, que je ne puis comprendre ces belles distinctions; » et en conséquence il soutenait que la guerre était aussi bien engagée contre les principes que contre les conquêtes de la France[1]. Les esprits plus modérés adoptèrent des vues diffé-

[1] Nos lecteurs se sont déjà aperçus que cette appréciation de Canning ne se distingue pas par une grande impartialité. On peut dire, au contraire, que, tout en imprimant souvent des idées très-justes sur le compte de cet homme d'État, ce qui, en somme, nous a déterminé à donner la traduction de cet article, elle lui est plutôt défavorable. Ainsi, par exemple, Canning est accusé ici de combattre les principes de la France, tandis qu'il s'était déclaré, au contraire, pour une politique de neutralité.

En effet, dans un discours prononcé publiquement à Liverpool en 1822, M. Canning définissait ainsi cette politique :

« Gentlemen, dans les temps où nous vivons, il est inutile de dissimuler qu'il existe une lutte ouverte dans quelques pays, secrète dans d'autres, engagée entre les principes de la monarchie et ceux de la démocratie ; louons Dieu si dans cette lutte nous n'avons aucun parti à prendre. Louons Dieu d'être arrivés, il y a longtemps, à cet état bienheureux qui seul peut mettre un terme efficace à cette lutte, par un compromis et une fusion entre ces principes opposés. Le devoir de ce pays n'est pas, ce me semble, de se ranger du côté des assaillants lorsqu'ils demandent trop, ni du côté de ceux qui se tiennent sur la défensive quand ils ne veulent rien accorder. L'Angleterre n'a qu'à se maintenir sur la base de sa constitution solidement éta-

Digitized by Google

rentes, et maintes fois Castlereagh offrit à Napoléon de faire l
paix et de lui laisser le champ libre en France, s'il consentait
renoncer à sa soif de conquêtes et à respecter les droits des au
tres nations. Napoléon refusa, et il alla mourir dans l'exil. Mais
ce souverain à peine banni, se forma la Sainte-Alliance, à la
quelle on croit généralement que Castlereagh fut très-favorable
tandis qu'on regarde Canning comme l'auteur de sa dissolution
Assurément cette alliance ne fut dissoute qu'au temps de Canning
mais Castlereagh n'en avait pas moins protesté à diverses reprise
contre sa formation, et, selon le cours naturel des choses, elle eû
dû se disloquer complétement par suite de la jalousie qu'exci
tait son intervention. Cela va sans dire. Mais Canning protesta
Vérone, et la nation fut ravie de satisfaction lorsqu'elle lut dan
les journaux ses admirables chefs-d'œuvre d'éloquence. Castl
reagh avait pourtant fait la même chose dans des Congrès pr
cédents. « Nous avons protesté, dit Canning lui-même, à La
bach ; nous avons protesté à Vérone, et toutes nos protestation
ont été traitées comme on traite de vieux chiffons, elles se son
perdues dans l'air comme une vaine fumée. »

Dans la même lettre confidentielle adressée à sir H. Wellesle
il rend toute justice à Castlereagh. « Si le prince de Metternich
dit-il, s'est formé d'autres idées de la nature et de l'effet de no
engagements vis-à-vis des puissances étrangères, il est en véri
extrêmement à désirer qu'il vous mette à même d'exprimer ce
idées à votre cour d'une manière précise et officielle. Je pensa
que les déclarations publiques de mon prédécesseur, exprimé
dans sa circulaire de Laybach et dans son mémoire confidenti
relativement à l'Espagne, avaient complétement réglé cette que
tion. » Et plus tard encore, lorsque le roi, entendant parler
tort et à travers des grands changements que Canning avait i

blie, ferme, inébranlable, spectatrice intéressée du combat par ses sympa
thies seulement ; sans afficher de préférence pour l'un ou pour l'autre, ma
pour l'amour des deux. Elle doit rester comme un exemple, et, finaleme
peut-être, comme un arbitre. Laissons-nous entraîner, au contraire, par u
faux sentiment de bienveillance chevaleresque à participer à la lutte, no
commettons et par cela seul compromettons notre autorité ; nous abando
nons la position dans laquelle nous pouvons plus tard faire le plus de bie
et nous appelons peut-être la guerre étrangère dans nos propres foyers
jusqu'au milieu de nos propres institutions. »

Digitized by Google

troduits dans la politique étrangère du pays, envoya demander par un message des explications au cabinet, le gouvernement tout entier (y compris Canning) répondit en déclarant que la politique du pays n'avait pas subi le moindre changement : « Les serviteurs de Votre Majesté regardent comme leur devoir de rappeler à Votre Majesté qu'une divergence d'opinion entre Votre Majesté et vos alliés, concernant la nature de leurs engagements pour maintenir la paix de l'Europe, commença à se manifester dès les négociations de 1815, et que le plénipotentiaire de Votre Majesté précisa dans cette occasion aux alliés de Votre Majesté la limite dans laquelle Votre Majesté entendait coopérer à de pareils engagements. Cette divergence devint plus apparente encore aux conférences d'Aix-la-Chapelle, et, après plusieurs explications qui eurent lieu dans l'intervalle, les gouvernements alliés persistant encore dans leur interprétation particulière des principes de ces traités, et dans leur prétention de représenter Votre Majesté comme donnant son concours à une pareille interprétation, Votre Majesté jugea nécessaire de proclamer publiquement par une note circulaire émanée du feu lord Londonderry (Castlereagh), du 19 janvier 1821, le dissentiment de Votre Majesté d'une pareille interprétation, » interprétation qui aurait fait de l'alliance un instrument de défense, non contre d'ambitieuses agressions du dehors, mais contre les dangers de révolutions intérieures. La divergence, on doit l'observer, avait graduellement augmenté depuis Vienne jusqu'à Aix-la-Chapelle, depuis Aix-la-Chapelle jusqu'à Laybach, depuis Laybach jusqu'à Vérone ; et Canning s'estima heureux, non pas de semer les germes d'un nouveau système, mais de recueillir les fruits de la politique de son prédécesseur. L'opposition persévérante du ministère anglais aux desseins des trônes continentaux produisit enfin son effet, et Canning eut le crédit de cette opposition, précisément parce qu'il arriva au pouvoir lorsque Castlereagh mourut. S'il eut cette grande gloire de briser la Sainte-Alliance, c'est parce qu'il avait continué l'œuvre de Castlereagh.

Ce fut au congrès de Vérone, que Canning eut le plaisir de mettre à néant, que prit naissance l'affaire d'Espagne à laquelle son nom reste inséparablement lié ; puis celle du Portugal suivit

Digitized by Google

de près celle-ci. La France jugea à propos d'intervenir en Espagne, malgré les protestations de Canning; et l'Espagne menaçait le Portugal en raison de ses tendances constitutionnelles. Le Portugal s'adressa à l'Angleterre en implorant son assistance, et, avec la rapidité de l'éclair, une flotte fut envoyée dans le Tage, de telle sorte que la réponse au gouvernement portugais fut non la promesse, mais l'arrivée elle-même du secours demandé. La chose fut faite d'une façon brillante, par un de ces coups de théâtre qui étaient si bien dans les goûts de Canning. En quatre jours, la flotte avait mis à la voile; et quand personne ne s'y attendait, quand le *whipper in* [1] lui-même était si peu au courant de ce qui devait arriver, qu'il envoyait un messager auprès de Canning pour lui dire qu'il était inutile qu'il se rendît à la Chambre, attendu que l'ordre du jour n'indiquait rien d'important, le secrétaire des affaires étrangères parut à la barre de la Chambre des communes avec un message du roi annonçant ce qui venait de se passer. Cette séance de nuit est exaltée comme la plus belle qu'ait jamais eue Canning dans sa carrière, et l'éloquence qu'il déploya à cette occasion est élevée à la hauteur des plus sublimes efforts du génie humain. Si l'on demandait à un des admirateurs de Canning de vous donner une idée de cet homme et de sa puissance, il vous rappellerait infailliblement les événements de cette nuit de décembre, à la Chambre des communes, et vous dirait : « Où trouverons-nous dans les temps modernes une éloquence plus merveilleuse et un modèle plus parfait de l'homme d'Etat accompli? » Nous nous tenons satisfait du modèle, et nous demandons la permission de dire, en toute humilité, que si nous devons trouver dans les événements de cette nuit le point culminant de la carrière de Canning, son plus beau discours, ainsi que la démonstration la plus éclatante de ses qualités comme ministre, nous ne savons en vérité où chercher un plus merveilleux spécimen du genre théâtral ou un plus curieux exemple de suffisance personnelle, à moins que ce ne soit dans le récit

[1] On appelle de ce nom le membre de la Chambre qui s'adjuge le rôle de convoquer la présence de ses collègues au Parlement lors d'un vote important pour son parti. Littéralement : qui fouette les chiens, chef de meute, *whipper in*. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

presque aussi audacieux que sir John Falstaff fait au prince Henry de sa rencontre avec les voleurs. Les discours de Canning abondent en belles phrases qui ne résisteront pas à un examen tant soit peu sérieux, et qui de nos jours ne provoqueraient que la risée. Quoique Disraeli et Bulwer se laissent entraîner quelquefois vers des hauteurs à perte de vue, jamais ils n'ont eu recours à ce jargon boursouflé dont Canning faisait si souvent usage pour confondre ses adversaires. Mais ses discours à propos des affaires de la péninsule dépassent tout ce que l'on peut voir dans ce genre, et il souffle dans sa trompette avec une force qui est vraiment étourdissante. Il avait naturellement à dire d'abord ce qui avait été fait relativement au Portugal. Observez la façon artistique dont il déroule l'ensemble des faits avec le grand coup de tam-tam à la fin : « Les informations précises sur lesquelles seules nous pouvions agir nous sont parvenues vendredi dernier seulement. Samedi, la décision du gouvernement était prise; dimanche, nous obtenions la sanction de Sa Majesté; lundi, nous arrivions au Parlement, et à cette heure même, au moment où j'ai l'honneur de m'adresser à la Chambre, *les troupes anglaises sont sur la route du Portugal !* »

La Chambre fut comme emportée d'assaut, et après cela se montra disposée à toute autre chose qu'à écouter les critiques sceptiques de Hume qui suivirent. Le discours de Hume fit tomber la discussion sur la question espagnole, et Canning se leva au milieu d'une Chambre électrisée pour lui expliquer ses vues. Il regrettait, dit-il, l'occupation française en Espagne, mais il pensait que cette invasion ne valait pas une guerre avec la France. Il se demandait plutôt s'il n'y avait pas quelque autre moyen de résister à la France que celui qui consisterait à l'attaquer ou à porter la guerre sur le sol de l'Espagne. La réponse n'était pas douteuse ; et pour cette raison, il avait cherché une compensation dans un autre hémisphère. « J'ai résolu, dit-il, que si la France devait avoir l'Espagne, ce ne serait pas avec les Indes. J'ai appelé le nouveau monde à l'existence pour rajuster la balance de l'ancien. » L'effet de cette sortie fut immense. La Chambre entière tressaillit comme si elle eût été traversée d'un courant électrique, et M. Stapleton, qui assistait

Digitized by Google

à cette séance, déclare que tout le monde se leva pour regarder l'orateur. Tierney, qui jusque-là était resté à trépigner sur son siége, en se couvrant et se découvrant la tête à chaque instant ou en se mouchant avec impatience; Tierney, qui avait pris autrefois l'habitude de quitter la Chambre sitôt que Canning se levait pour parler, resta pétrifié et la bouche béante pendant une demi-minute. A en juger par tous les récits que nous avons recueillis, l'effet produit dans cette occasion dut être aussi merveilleux que celui que produisit le discours de Sheridan sur les affaires de l'Inde, discours à la conclusion duquel il effectua ce coup de théâtre si savamment préparé, en tombant évanoui dans les bras de Burke. Le résultat ne saurait être nié toutefois. Le but de l'éloquence est de persuader, et Canning emporta la conviction de son auditoire de la manière la plus décisive. Néanmoins, lorsque nous analysons la substance de son discours et que nous trouvons, dans cette phrase d'oracle qui met ses auditeurs en convulsions, presque autant d'inexactitudes — nous allions presque dire de mensonges — que de mots, l'idée que nous nous formons de l'éloquence court le risque de tomber à un niveau bien bas, et nous sommes tenté de la mettre sur le même rang que le gaz exhilarant ou les tables tournantes. « J'ai appelé le nouveau monde à l'existence. » Eh quoi ! ce monde n'avait-il pas existé auparavant ? et cette existence n'avait-elle pas été créée sans l'aide d'un mot ou d'un signe de M. Canning? Tout ce que fit le secrétaire d'Etat des affaires étrangères fut de reconnaître cette existence et de persuader au roi de recevoir les ambassadeurs des républiques affranchies. Lorsque lord John Russell engagera Sa Majesté à recevoir un représentant de ce royaume d'Italie qu'il est question de fonder, il pourra tout aussi bien dire qu'il appelle l'Italie à l'existence. « Rajuster la balance du nouveau monde! » L'Espagne, avec les Indes, était une grande puissance dans le midi de l'Europe, et en supposant que M. Canning eût privé la couronne espagnole de ses possessions de l'Amérique du Sud, il ne semble pas certain que la perte de ces possessions eût pu rendre l'équilibre à une balance qui se maintenait assez égale pendant que ces possessions lui restaient attachées. Ce qui était dit dans la phrase précédente pouvait avoir quelque signifi-

Digitized by Google

cation : « J'ai résolu que si la France avait l'Espagne, ce ne serait pas l'Espagne avec les Indes. » Mais il dit en réalité ceci, à savoir : que les Indes étaient un apanage de l'Espagne, jusqu'au moment où il avait brisé le lien qui les réunissait ; qu'il en avait agi ainsi parce que la France avait envahi la péninsule, et qu'il y avait à pourvoir contre l'éventualité de la prise de possession permanente de l'Espagne par les Français. Pour se prémunir contre une pareille éventualité, qui ne valait pas une guerre, il s'était déterminé à priver l'Espagne de ses plus riches possessions. Si la France eût gardé la possession de l'Espagne, moins les Indes, la balance du pouvoir n'eût pas été troublée pour cela. Il rajustait la balance en détruisant l'Espagne et en consentant à doubler le territoire de la France. Les déclarations de Canning sont pleines d'erreurs de cette nature, et, si on les examine de près, on y relève tant de forfanteries, que l'on ne saurait être surpris en voyant des hommes politiques d'un jugement aussi sain que Peel et Wellington s'effacer autant que possible dans le concours qu'ils prêtent à Canning, n'eussent-ils eu contre lui d'autre motif de défiance. Canning était fait pour éblouir un auditoire populaire ou des personnes qui le voyaient seulement à distance, mais ses collègues avaient la mesure de sa valeur, et nous ne méconnaissons certainement pas non plus ses merveilleuses facultés, en exprimant l'opinion qu'ils n'avaient pas de médiocres raisons pour en agir ainsi. Un manœuvrier toujours remuant, un ministre capable, mais plein de suffisance, amoureux des coups de théâtre, et qui se permet trop volontiers le persiflage, doit s'attendre à rencontrer de l'opposition. L'échec que subit dans sa carrière un homme à la fois si fort et si faible, si ambitieux et si cruellement désappointé, offre une grande leçon dont on ne devrait pas chercher à diminuer l'effet en essayant de rendre d'autres gens responsables de cet insuccès. A cette distance de temps, on ne peut s'empêcher d'éprouver de l'indulgence pour Canning, ni de désirer qu'il eût réussi, mais s'il fut déçu dans son but, nous sommes tenus d'admettre en toute justice que la faute n'en peut être attribuée qu'à lui-même.

E. C. V. (*Times.*)

Digitized by Google

PENSÉES DIVERSES.

* Un orgueil ordinaire monte sur des échasses et affiche des airs superbes, un orgueil extrême affecte de se rapetisser et contrefait la modestie.

* Le gémissement de la reine de Carthage qui, sur son bûcher,

Quæsivit cœlo lucem ingemuitque repertâ,

n'est-il pas le gémissement de tous les esprits et de tous les cœurs ?

* Les vertus passées de mode sont des étoffes d'un tissu solide et précieux, mais qui datent de l'année dernière, et attirent le ridicule sur ceux qui les portent.

* L'idée reçue est que les hommes veulent tout et ne peuvent rien : l'idée vraie est que les hommes sont des colosses par la puissance et des pygmées par la volonté.

* L'idée reçue est que les femmes sont plus oublieuses et plus inconstantes que les hommes : l'idée vraie est que leurs affections sont plus tendres et plus profondes que les nôtres. La statistique des seconds mariages prouve qu'ils sont contractés plus souvent par des veufs que par des veuves.

* La jalousie est pour l'amour un certificat de vie signé par la haine.

* Sur leurs théâtres, les anciens se servaient de masques qui offraient d'un côté une physionomie tragique et de l'autre une physionomie grotesque. Tous les événements de ce monde portent des masques semblables.

* Les idées neuves et les monnaies neuves ont le même sort; la circulation et le frottement diminuent peu à peu leur éclat et leur poids.

* La postérité !... le tribunal de la postérité !... Quelle dérision qu'un appel à ce tribunal !... Pensez donc que le siècle actuel est la postérité pour le siècle de Louis XIV.

C. N.

Digitized by Google

JOURNAL DU VOYAGE DU CAPITAINE M'CLINTOCK

A LA RECHERCHE DES DÉBRIS DE L'EXPÉDITION FRANKLIN [1].

§ I.

Hivernage dans les glaces de la mer de Baffin.

Sept ans avaient été consumés en efforts infructueux pour découvrir quel avait été le sort de Franklin et de ses braves compagnons, lorsque, au mois d'octobre 1854, le docteur Rae arriva en Angleterre, annonçant qu'au printemps de cette même année, des Esquimaux de la terre *Boothia Felix* lui avaient appris qu'une troupe d'environ quarante hommes blancs avait été rencontrée sur la côte ouest de la *Terre du Roi Guillaume* (laquelle, selon les naturels, était une grande île)[2], se dirigeant

[1] Voir les numéros de la *Revue Britannique* de mai et juin 1852, décembre 1853 et mai 1855.

L'extrait que nous publions en ce moment complétera et terminera la série des articles relatifs aux expéditions arctiques. Nous regrettons de n'avoir pu y joindre une carte nouvelle ; mais, en ajoutant à notre texte quelques notes explicatives, nous espérons que la carte annexée à notre numéro de décembre 1853 suffira pour l'entière intelligence du journal du capitaine M'Clintock. (*Note de la Rédaction.*)

[2] La Terre du Roi Guillaume, ainsi que vient de le démontrer le voyage que nous traduisons, est, en effet, une grande île, de forme triangulaire, dont le plus grand côté, courant de l'est à l'ouest, parallèlement au continent, constitue la rive septentrionale du détroit de Simpson, tandis qu'au nord-est et au nord-ouest elle est bornée par les détroits de Victoria et de James

Digitized by Google

vers l'embouchure de la rivière du *Grand Poisson* (ou rivière de Back), et qu'après y être arrivés ils étaient tous morts de faim. Cet événement paraissait se rapporter au printemps de 1850. Des débris de fusils, de montres, de boussoles ou d'autres instruments, et surtout plusieurs cuillers ou fourchettes, aux armes ou au chiffre des officiers de *l'Erébe* et de *la Terreur*, rachetés des Esquimaux et rapportés en Angleterre, ne laissaient aucun doute sur leur origine [1].

Le gouvernement décida qu'une expédition descendrait en canots la rivière de Back au printemps de 1855. Cette décision fut exécutée ; mais, quoique les traces découvertes alors sur les bords du fleuve, depuis son embouchure jusqu'aux premiers rapides, ne permissent pas de douter que plusieurs hommes appartenant aux équipages du capitaine Franklin n'eussent atteint le continent sur ce point, on n'obtint cependant aucune information nouvelle, soit sous la forme d'un document écrit, soit par le rapport verbal des Esquimaux. M. Anderson, employé de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui, à la tête de quelques chasseurs, accomplit cette difficile exploration, mérite les plus grands éloges pour la persévérance et l'habileté dont il a fait preuve ; mais, privé d'interprète, pourvu seulement de deux frêles canots d'écorce, à bout de ressources lorsqu'il arriva sur le théâtre de ses recherches, il ne put obtenir que des résultats fort incomplets, qui causèrent en Angleterre un pénible désappointement.

Lady Franklin, chaleureusement appuyée par les amis de son mari, insista auprès des ministres pour qu'une nouvelle recherche fût essayée par mer. On la laissa sans réponse jusqu'au mois d'avril 1857 ; et alors on lui déclara que le gouvernement, éprouvant la pénible conviction qu'il ne restait plus une

Ross. Sa pointe la plus septentrionale, tracée sur notre carte de 1853, à laquelle nous renvoyons le lecteur, se nomme le cap Félix, et se trouve à peu près en ligne droite entre l'embouchure de la rivière de Back et le bras de mer qui sépare du Somerset du Nord la Terre du Prince de Galles. On pensait déjà depuis longtemps que ce bras de mer, auquel on a donné le nom d'*Entrée de Peel*, était le prolongement du détroit de Victoria. Voir le numéro de la *Revue* de mai 1855, p. 10 et 11. (*Note de la Rédaction.*)

[1] Voir la *Revue Britannique* de mai 1855, p. 5 et suiv.

Digitized by Google

seule existence à sauver, ne pouvait se décider à risquer d'autres vies dans une entreprise aussi périlleuse.

Déçue dans ce dernier espoir, lady Franklin n'hésita pas. Elle résolut d'organiser immédiatement et à ses frais une nouvelle exploration. Ses amis lui venant en aide, elle parvint à réunir une somme suffisante, et, dès le 18 avril, elle me fit l'honneur de me proposer le commandement de l'expédition. Je l'acceptai avec empressement ; car c'était une mission d'honneur, dont les difficultés devaient être un attrait de plus pour un officier qui, après avoir concouru à trois des explorations précédentes dans la région arctique, pouvait, sans présomption, se reposer sur son expérience. Comment me soustraire au devoir sacré de poursuivre les dernières preuves des héroïques efforts d'anciens frères d'armes ? Comment, lorsque je trouvais l'occasion de combler la faible lacune [1] que présentait encore la géographie de l'Amérique polaire, aurais-je pu décliner un pareil honneur ?

Je sollicitai de l'amirauté le congé dont j'avais besoin, et, le 23 avril, une dépêche télégraphique de lady Franklin m'informait que ma demande était accordée, que *le Fox*, yacht à hélice de cent soixante-dix-sept tonneaux, était acheté, et que les fonds nécessaires à la réparation qui devait mettre ce bâtiment en état de naviguer dans les mers polaires se trouvaient à ma disposition.

Le Fox, simple yacht de plaisance, n'avait fait qu'une seule

[1] Bien faible lacune en effet, car si l'on jette les yeux sur notre carte, qui résume l'état des découvertes polaires à la fin de 1853, on reconnaîtra qu'à l'exception de la partie méridionale de l'Entrée de Peel, toutes les côtes de l'archipel arctique ou du continent américain étaient à peu près complétement connues au nord, à l'est, au sud et à l'ouest. Par une fatalité singulière, les nombreuses expéditions qui se sont succédé ont, en quelque sorte, tourné autour du point où s'arrêtèrent les vaisseaux de Franklin, sans l'atteindre jamais..... En 1853 seulement, un détachement de *l'Entreprise* (capitaine Collinson) hiverné dans la baie de Cambridge, sur la côte méridionale de la terre Victoria, par 104 degrés de longitude, en reconnut la côte ouest, et, en la suivant, s'éleva au nord-est jusqu'au delà de 70 degrés de latitude. La distance qui le sépara un moment du lieu où subsistaient encore les débris d'un des vaisseaux n'était pas supérieure à quarante-huit milles marins, c'est-à-dire à quatre-vingt-dix kilomètres. Voir le numéro de la *Revue Britannique* de décembre 1853, p. 30. (*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

campagne sur la côte de Norwége. La mort de son propriétaire en avait déterminé la vente au prix de 2,000 livres sterling (50,000 francs). Comme il avait été construit à Aberdeen, ce fut naturellement dans ce port qu'il dut subir sa transformation. Tous les signes de luxe étalés au dehors, tous les sacrifices faits intérieurement à la commodité du maître, disparurent devant les précautions d'une entière solidité ou devant les moyens de recevoir à bord le plus grand approvisionnement possible de vivres et de combustible.

Je m'occupai en même temps de former un équipage d'élite. De toute part des demandes d'admission, qui démontraient une fois de plus combien l'esprit d'entreprise est toujours populaire en Angleterre, m'étaient adressées. Je ne voulus que des hommes éprouvés et rompus à la discipline de nos vaisseaux. De mes vingt-quatre nouveaux compagnons, dix-sept avaient déjà servi dans les précédentes expéditions arctiques. Je choisis pour second M. Hobson, lieutenant dans la marine royale, et pour troisième officier M. Allen Young, capitaine de la marine marchande. Le docteur Walker consentit à remplir les doubles fonctions de chirurgien et de naturaliste, en se chargeant, en outre, du maniement des appareils photographiques. M. George Brands dut présider, comme ingénieur, au service de la machine à vapeur ; enfin, le célèbre interprète esquimau M. Petersen, si connu par les services qu'il avait rendus aux expéditions du capitaine Penny et du docteur Kane, quitta Copenhague, à mon premier appel, et vint se joindre à nous. Outre les six officiers, l'équipage se composait de dix-neuf hommes, que devaient renforcer plus tard deux Esquimaux du Groënland, pour le soin des attelages de chiens. Nous embarquâmes des vivres pour vingt-huit mois ; c'étaient principalement des salaisons, des conserves de viandes ou de légumes, du jus de citron et de l'alcool de première qualité. Le gouvernement voulut contribuer libéralement à notre approvisionnement : nous lui dûmes toutes nos armes et toutes nos munitions, de la poudre pour briser la glace, des fusées et un mortier pour les signaux, des scies à glace, des ancres, des crampons, des instruments astronomiques ou hydrographiques, et enfin une bibliothèque pour l'équipage. L'amirauté nous fournit, en outre, près de sept mille

Digitized by Google

livres de pemmican ; on sait que cette substance nutritive, inventée par les chasseurs canadiens pour leurs excursions dans les forêts désertes, consiste en une pâte composée de graisse et de chair de bœuf séchée et pilée.

Pendant tout le temps que durèrent nos préparatifs, je ne cessai de rencontrer partout la plus chaleureuse bienveillance, la plus cordiale coopération. Chacun était pénétré d'une vive sympathie pour le dévouement de lady Franklin, qui, afin d'accomplir cet effort suprême, sacrifiait une nouvelle partie de sa fortune. Chacun semblait sentir que notre entreprise était l'accomplissement d'un grand devoir national. Que si nous étions peu nombreux; que si, malgré sa petitesse, notre bâtiment était destiné à une navigation périlleusement solitaire dans les mers polaires privées désormais de la présence des navires de l'Etat, le mérite de la lutte n'était que plus grand.

Le 30 juin, lady Franklin vint à bord nous faire ses adieux. Elle était accompagnée de sa nièce, miss Cracroft, et du capitaine Maguire, de la marine royale. Témoin de son émotion au moment où elle nous quitta, je voulus contenir les manifestations de l'enthousiasme de mon équipage ; mais je n'y pus réussir. Trois acclamations prolongées saluèrent le départ de cette noble femme, de cette véritable Anglaise, et je ne sais si, en les entendant, je ne me sentis pas plus ému encore que celle à qui elles s'adressaient.

Le 1er juillet, nous sortîmes du port après quelques heures d'un échouement causé par la promptitude de notre petit navire à obéir à son gouvernail, promptitude qui trompa l'expérience du pilote. Dans la soirée du lendemain, nous franchîmes le détroit de Pentland, où le courant de la marée luttant avec un vent contraire rendait la mer furieuse. L'aspect désolé des rochers des Orcades, la voix rauque de notre pilote insulaire, commandant la manœuvre dans un dialecte presque inintelligible, le costume sauvage de ses compagnons, les cris aigus des oiseaux de mer au milieu de la tempête, et enfin le sifflement du vent, semblaient appartenir déjà au Groënland. L'extrémité de ce triste continent, éternellement cernée par les glaces, ne nous apparut cependant que le 12 juillet; on la nomme le cap Farewell (adieu), comme si, en le doublant, le navigateur di-

Digitized by Google

Digitized by Google

dents danois sont les agents supérieurs de ce trafic, tandis qu'au-dessous d'eux sept mille Esquimaux en sont les plus actifs instruments. Ceux-ci ne sont pas soumis aux lois danoises, et trouvent un sujet d'orgueil dans cette indépendance nominale. Ils sont d'ailleurs sincèrement attachés au Danemark, et c'est avec raison, car dans chaque district le gouvernement entretient à ses frais un ministre luthérien, un médecin et un maître d'école, qui donnent leurs soins gratuitement aux naturels, parmi lesquels des vivres sont en outre distribués, toutes les fois que l'exige la longueur exceptionnelle de l'hiver, ou même seulement leur imprévoyance caractéristique. D'un autre côté, les liqueurs spiritueuses sont sévèrement interdites. Grâce à cet excellent système, tous les Esquimaux du Groënland sont devenus chrétiens, et beaucoup d'entre eux savent lire et écrire.

Il nous a été permis d'acheter à Frederickshaab plusieurs tonnes de charbon, ainsi que des vivres frais, consistant principalement en morue et en quelques lièvres et ptarmigans. — Deux navires ayant récemment échoué sur la côte, l'établissement était abondamment pourvu de bois.

Godthaab, 25 juillet.

Partis le 21 de Frederickshaab, nous nous trouvions avant-hier dans la petite baie de Fiskernaes, où non-seulement nous étions parfaitement abrités du vent par des rochers à pic, mais où la réverbération des rayons solaires était si forte, que nous avons été assaillis par de grosses mouches très-incommodes. Ce lieu sauvage a été visité depuis quelques années par le capitaine Inglefield et par le docteur Kane. Il a pour unique habitant européen le chef commercial du district, dont la maison solitaire, construite en bois, nous a offert un modèle d'ordre et de propreté. Pour la mieux orner, toutes les couleurs de la palette du peintre ont été mises à contribution. L'extérieur est rouge foncé, les volets sont blancs, les planchers jaunes, les cloisons et les lambris intérieurs bleu pâle. Reléguée depuis huit ans dans cette glaciale solitude, la maîtresse du logis était profondément triste et découragée.

Comme j'exprimai le désir de voir l'intérieur d'une hutte d'Esquimaux, Petersen souleva la légère membrane de poisson

Digitized by Google

qui, servant de portière, prévenait le contact de l'air extérieur sans interdire le passage de la lumière ; car, bien qu'il fût à peu près une heure du matin, le soleil était déjà levé. Sept ou huit personnes, hommes ou femmes, vieillards ou enfants, dormaient couchés les uns contre les autres, et l'on n'apercevait que leurs têtes, dépassant le bord de leur commune couverture. Se coucher veut dire ici seulement s'étendre sur une peau de renne, sans se déshabiller, et en se couvrant d'une seconde fourrure.

Après avoir repris la mer hier matin, nous étions aujourd'hui de bonne heure devant le bourg de Godthaab. Non loin, l'on aperçoit l'établissement de New-Herrnhut; c'est là que Hans Egede, le premier des missionnaires chrétiens au Groënland, vint s'établir en 1721, renouant ainsi entre cette terre lointaine et l'Europe des relations qui avaient cessé d'exister depuis l'extinction des premiers colons scandinaves au quatorzième siècle. Les frères Moraves entretiennent aujourd'hui sur la côte groënlandaise quatre missions qui ne sont pas soumises aux fonctionnaires danois, mais auxquelles tout commerce est interdit.

Au moment d'entrer dans le port de Godthaab, nous en vîmes sortir le navire danois que nous cherchions. Nous lui confiâmes aussitôt notre malade et nos dépêches; puis nous mîmes à terre le pilote qui nous avait guidés depuis Frederickshaab. C'était un Esquimau doux, adroit et alerte, dont la vue était si perçante, qu'à travers le brouillard le plus épais il reconnaissait immédiatement chaque pointe de rocher. Nous eûmes bien des fois à regretter son absence !

31 juillet.

Nous avons jeté l'ancre pendant quelques heures devant Godhaven ou Lievely, dans l'île Disco. J'ai remis à l'inspecteur du Groënland septentrional [1], M. Olrik, les lettres qui m'accréditaient auprès de lui. J'avais à lui demander des chiens pour atteler nos traîneaux, et un naturel pour les conduire ; mais, pour trouver ce conducteur, il faut que je me rende au Disco-Fiord, c'est-à-dire dans le golfe intérieur de l'île, où presque toute la population se trouve en ce moment occupée à pêcher le saumon.

[1] L'administration du Groënland est divisée en deux inspections : celle du nord et celle du midi.

Digitized by Google

M. Olrik m'a accueilli avec une bienveillance extrême, et j'ai bientôt découvert qu'il était, non-seulement fort poli, mais très-instruit. Né au Groënland de parents danois, il possède à fond la langue des Esquimaux, connaît à merveille leurs mœurs, et emploie une grande partie de ses loisirs à recueillir les échantillons les plus rares des productions animales, végétales ou minérales du pays. Je lui dois quelques fossiles précieux.

J'ai aussi rencontré à Godhaven deux capitaines baleiniers de Peterhead, dont les navires ont été écrasés par les glaces dans la baie Melville, il y a six semaines seulement. Tous les autres baleiniers sont retournés au sud de Disco en suivant le mouvement de la glace. Ceux-là m'ont dit que la baie Melville devait être praticable maintenant, et qu'ils pensaient que je pourrais pénétrer assez facilement à travers les glaces flottantes jusqu'aux eaux du Nord.

Disco-Fiord, 2 août.

Tandis que notre pilote est allé annoncer notre arrivée aux pêcheurs, à quelques milles d'ici, au fond du golfe, je me fais mettre à terre avec le docteur pour examiner le pays. Rien de plus gracieux, rien de plus attrayant. Ce sont de hautes collines dont les pentes bien vertes et parsemées de blocs de granit descendent jusqu'au bord de la mer. Parmi quelques fleurs sauvages, nous remarquons la campanule bleue. L'amateur de la chasse et de la pêche trouverait à passer ici une semaine délicieuse. Sur les collines sont les lièvres et les ptarmigans ; dans les eaux du golfe se rencontrent des oies sauvages et d'excellents saumons. L'île Disco était jadis renommée par le nombre et la beauté de ses rennes ; mais ces animaux ont tous émigré sur le continent depuis quelques années.

Plusieurs kayaks[1] viennent accoster le bâtiment pour nous

[1] « Une pirogue vient le long du bord avec un Esquimau. On ne peut voir sans frémir ces hommes s'aventurer, à une distance quelconque, dans ces frêles esquifs, dont les bords s'élèvent à peine à quatre pouces au-dessus de l'eau, quand le propriétaire est dedans. Longue de quatre à cinq mètres sur soixante centimètres de large et trente à quarante de haut, une pirogue ou *kayak* est faite de peaux cousues ensemble, et assemblées sur une légère carcasse d'os ; recouverte en dessus, elle a au milieu un trou derrière lequel se trouve placée une ligne de cuir attachée à son harpon. Comme il n'y a

Digitized by Google

offrir du poisson frais ou fumé; puis arrive à bord un jeune Esquimau, nommé Christian, qui m'offre ses services comme conducteur des chiens. C'est un orphelin, non marié et âgé de vingt-trois ans. J'accepte son offre; aussitôt mes gens s'emparent de lui pour le tondre et le lessiver de la tête aux pieds. C'était assurément la première fois qu'il faisait connaissance avec les ciseaux et le savon, raffinements parfaitement ignorés d'un Groënlandais. Quoi qu'il en soit, lorsque notre sauvage s'est vu équipé de pied en cap avec un costume de marin, il a ressenti, malgré la gêne de ses nouveaux vêtements, un légitime orgueil, et il est devenu aussitôt l'objet de l'admiration de ses compatriotes.

En repassant devant Godhaven, notre pilote se fait lancer à la mer dans son kayak, sans même arrêter le bâtiment... Il faut que ces gens-là soient d'une adresse prodigieuse pour manier un aussi frêle esquif.

4 août.

Nous sommes entrés hier dans le détroit de Waigat; la mer parfaitement unie y était couverte de myriades de cygnes pendant plusieurs milles. Bordé des deux côtés par des montagnes de trois à quatre mille pieds de hauteur, ce bras de mer offre l'aspect le plus imposant. Nous voulions prendre une bonne provision de charbon sur la côte de l'île, mais le mauvais temps

pas de garde-mer, la difficulté est de savoir conserver l'équilibre ; cependant on en trouve quelquefois qui ont été entraînées à de longues distances. Si la pirogue chavire, comme l'Esquimau n'en peut sortir, il est perdu ; mais il se redresse avec sa pagaie. A les voir ainsi enchevêtrés l'un dans l'autre, on se demande si c'est la pirogue qui s'est faite homme, ou l'homme qui s'est fait pirogue; et si les anciens eussent vu ces êtres moitié homme, moitié bateau, ils en eussent fait une race à part avec bien plus de raison que les centaures.

« *Troco !* nous crie notre visiteur, et je lui apporte différents objets pour ses harpons. Je lui fais voir un miroir, et je ne sais comment dire le rire stupide, mais si franc et si naturel, qu'il fait éclater en voyant son image; mais sa joie est sans bornes quand je lui fais voir une poupée. Ces gens sont intelligents sous leur enveloppe si animale; quand celui-ci me voit paraître, bien que je sois vêtu comme tous les autres : « *Capitan !* » dit-il ; je lui fais signe que non. « *No guishi*, me dit-il, *you mericam.* » Cependant rien n'a trahi ma nationalité aux yeux des baleiniers que nous avons vus jusque-là. »

(*Mémoires du lieutenant Bellot.*)

Digitized by Google

étant survenu, nous avons été obligés de lever l'ancre, après avoir recueilli seulement huit ou neuf tonnes de combustible.

Upernavick, 72° 3/4 de latitude nord, 7 août.

Hier matin, nous avons atteint Upernavick, le dernier lieu habité par des hommes civilisés dans la direction que nous avons à suivre. C'est là que Petersen a passé douze des dix-huit années pendant lesquelles il a habité le Groënland; aussi son retour inattendu a-t-il provoqué le plus chaleureux accueil de toute la population, et particulièrement celui du gouverneur et de sa famille. Nous embarquons ici quatorze chiens, nous déposons nos dernières dépêches, et, pressés par le vent du sud, nous poursuivons notre course après quelques heures de relâche. Durant la nuit, nous manquons de nous briser sur des écueils. Ce matin, le calme étant revenu, les officiers s'amusent à essayer leurs fusils sur les oiseaux de mer, afin de procurer de la nourriture à nos chiens.

Je n'ai pu dormir; le sentiment de ma responsabilité me cause une agitation terrible. Déjà plusieurs fois nous avons failli périr, et la Providence seule nous a préservés. Le nombre de chiens qui m'est nécessaire est toujours incomplet et, ce qui est plus grave, je commence à éprouver de sérieuses inquiétudes sur la possibilité de traverser la mer de Baffin.

Pour se rendre compte des difficultés que j'ai à surmonter, il faut savoir que la surface de cette mer se gèle entièrement aux approches de l'hiver. Au printemps, l'immense plaine de glace se brise, et le courant qui vient du nord entraîne ses débris vers le sud en une masse confuse qu'on nomme le *pack* ou la *glace du milieu*, et qui obstrue le passage d'un rivage à l'autre. Contourner ces glaces par leur extrémité septentrionale ou méridionale est ce qu'on appelle accomplir le passage du nord ou du sud. Pénétrer à travers les débris flottants, et se diriger hardiment vers l'ouest, est tenter le passage du milieu. Or, le gouverneur d'Upernavick m'a déclaré que, depuis quatre semaines, le vent, ayant constamment soufflé du sud, a fait refluer les glaces vers le nord. C'est pourquoi, après avoir rencontré le pack à soixante-dix milles à l'ouest, et avoir reconnu qu'il était

Digitized by Google

impénétrable, je me détermine à le longer en redescendant vers le sud, afin d'y trouver une ouverture.

Baie Melville, 12 août.

C'est en vain qu'en suivant pendant quarante milles le bord du pack vers le sud, j'ai cherché une issue dans la direction de l'ouest. L'époque trop avancée de la saison m'a déterminé à ne pas persister dans mon projet, et, profitant d'un vent favorable, j'ai remonté au nord ; mais arrivé ici, je trouve tout passage intercepté par une barrière de glace qui s'étend depuis le pack jusqu'à la côte. C'est évidemment le résultat des continuels vents du sud. Toutefois, comme les morceaux de cette glace ne sont pas encore solidement soudés les uns aux autres, il est permis d'espérer qu'elle se disjoindra sous l'influence des premiers vents du nord, lesquels, soufflant ordinairement à l'approche de l'automne, peuvent se déclarer à chaque instant.

Tout dans l'aspect que nous avons sous les yeux est fait pour exciter la surprise et l'admiration. En face de nous, la chaîne des montagnes de la côte est interrompue par un immense glacier, dont le développement nous paraît être de quarante à cinquante mètres. Ses derniers mamelons, contigus à la mer, nous semblent comparativement assez bas, à la distance de six milles où nous sommes, et cependant les *icebergs*, ou montagnes de glaces flottantes, qui s'en détachent incessamment, sont les plus hautes que nous ayons encore rencontrées. Ces avalanches produisent des sons majestueux assez semblables au bruit du tonnerre ; puis, au bout de six à sept minutes, notre petit navire est violemment soulevé par les grosses vagues qu'a déterminées la chute de la masse glacée. Aucun autre bruit ne trouble le silence de notre solitude ; nous ne voyons ni oiseaux, ni veaux marins. Le thermomètre se tient tantôt un peu au-dessus, tantôt un peu au-dessous de zéro.

16 août.

Trois jours d'un calme parfait ont éprouvé tristement notre patience. Aujourd'hui, la matinée a été charmante, les icebergs brillaient au soleil, et la brise était assez forte pour rider légèrement la surface azurée des parties liquides de la mer. Rien, d'ailleurs, qui puisse m'inspirer quelque espoir de progrès. Du

Digitized by Google

nid de pie[1], je n'observe aucun changement dans l'état des glaces. C'est pourquoi je retourne au sud-est, le long du pack, pour examiner de nouveau si quelque passage ne se serait pas ouvert.

Dans les glaces de la mer de Baffin, par 72° 1/2 de latitude, 19 août.

J'ai vainement essayé, en m'engageant dans les intervalles qui séparent les champs de glace, de m'avancer vers l'ouest. Après une nuit de vent et de neige, les glaces en se réunissant nous ont complétement bloqués. Nous ne pouvons ni avancer, ni reculer. Etroitement pressés comme nous le sommes, nous avons dû démonter notre gouvernail et notre hélice.

20 août.

Aucun mouvement dans la glace. Le petit nombre de points liquides que l'on peut apercevoir diminue graduellement. La température s'est abaissée ; il gèle à peu près constamment, et tout prend autour de nous l'aspect de l'hiver. Je sens cruellement la difficulté de ma situation, car je n'ai plus de temps à perdre. De tous les voyages au détroit de Barrow, il n'en est que deux qui aient pu s'accomplir à une date postérieure à celle-ci. Ce sont ceux du capitaine Parry, en 1824, et du capitaine Kennedy, en 1851. Si nous ne parvenons pas à nous dégager, si malgré tous mes efforts nous sommes obligés d'hiver-

[1] Le nid de pie est une sorte de guérite placée au haut du mât pour surveiller les mouvements de la glace ; la forme en varie suivant le navire, son but, d'ailleurs, étant toujours le même : abriter l'homme de vigie, dont la position sans cela ne serait guère tolérable à cette hauteur, s'il était exposé au vent et à la neige. Chez nous, on a placé une sorte de barrique de cinq pieds de haut, au fond de laquelle est une trappe s'ouvrant de bas en haut, comme le clapet d'un piston ; on y arrive par des échelons ou enfléchures placées en travers des haubans. Cette échelle, gravie par des gaillards qui ne vont pas toujours au ciel cependant, s'appelle *échelle de Jacob*, à bord des baleiniers. Quant à l'étymologie du nom *nid de pie*, je pense qu'il ne peut y en avoir d'autre que la suivante, dans le langage maritime, si pittoresque et si plein d'images chez toutes les nations. Ce lieu est le poste de l'*ice-master* ou pilote des glaces, qui, à chaque instant, prévient en bas de ce qu'il aperçoit, ou commande la manœuvre. Ce babillage a lieu à chaque instant, et quelque bel esprit de gaillard d'avant, ennuyé de ces ordres perpétuels, s'en sera vengé par ce surnom.

(*Mémoires du lieutenant Bellot.*)

Digitized by Google

ner dans ces glaces, je recommencerai ma campagne l'an prochain, et, avec l'aide de Dieu, je remplirai la mission sacrée qui m'est dévolue.

Chaque soir, les hommes de l'équipage jouent à la boule sur la glace. Petersen et Christian sont continuellement à l'affût des veaux marins, et parfois Hobson et Young se joignent à eux. Lorsque l'animal, atteint à la tête, est tué sur le coup, son corps flotte et l'on peut s'en emparer. Le foie, grillé avec du jambon, est un mets excellent. Tous les oiseaux ont disparu ; ils ont pris leur vol vers le midi.

Avec quelle anxiété j'observe la glace, le ciel, le baromètre et le thermomètre ! Tout autre vent que celui du sud-est obligerait les champs de glace à prendre des positions différentes ; et pendant leur déplacement nous pourrions profiter des intervalles passagers pour avancer vers l'ouest.

27 août.

Nous faisons chaque jour de nouveaux efforts pour nous pousser en avant. Hier nous avons gagné un mille et demi. Quoique la brise souffle assez fortement de l'est, je ne découvre dans le pack aucun mouvement correspondant vers l'ouest, ce qui est le triste indice d'une accumulation des champs de glace et des icebergs échoués dans cette direction. Ma pensée s'habitue peu à peu à la terrible perspective d'un hivernage dans le pack... Mais il ne faut pas laisser ma plume s'égarer sur ce triste sujet : il m'est déjà bien assez pénible d'avoir à y penser constamment.

L'autre jour Christian est revenu à bord en vrai chasseur esquimau, portant son kayak sur sa tête, et traînant après lui un veau marin.

Il y a deux ans, à peu près au lieu où nous sommes, Petersen rétrogradait sur la glace avec quelques hommes de l'expédition américaine du docteur Kane pour gagner la baie Melville ; ils mouraient de faim : ce fut un veau marin qu'il tua d'un coup de fusil et qu'ils dévorèrent tout cru qui, après Dieu, les sauva. Petersen est un excellent pilote des glaces (*icemaster*) ; il connaît toutes ces côtes aussi bien, ou mieux qu'aucun homme vivant, et grâce à sa longue expérience, aidée d'une puissante

Digitized by Google

faculté d'observation, il est rare qu'il se trompe dans ses pronostics à l'égard du temps. A son mérite comme interprète il réunit les qualités qui conviennent aux voyages polaires, car il est à la fois pêcheur et chasseur infatigable, compagnon aimable, toujours satisfait et jamais découragé. Nous avons, au surplus, parmi nous plusieurs caractères aussi heureux.

30 août.

La température est tombée à 13 degrés la nuit dernière, et toutes les flaques d'eau sont gelées. J'envisage maintenant ma situation d'un œil calme et ferme, tandis que mon anxiété a été extrême, aussi longtemps qu'il m'est resté un motif raisonnable d'espérance. La perspective effrayante d'un hiver dans le pack commence à peine à s'offrir à l'esprit de mes hommes. Je suis convaincu, d'ailleurs, qu'elle ne les démoralisera pas. Hier au soir ils ont joyeusement lutté à la course sur la glace.

9 septembre.

En 1824, à pareil jour, le capitaine Parry parvint à sortir des glaces et à gagner le port Bowen, dans l'entrée du Prince régent. Quant à moi, espérer encore atteindre le détroit Bellot cette année serait absurde. Afin, cependant, d'occuper nos hommes, nous continuons à préparer nos tentes, nos traîneaux et tout notre appareil de voyage pédestre. Avant-hier, les glaces s'étaient disjointes ; nous apercevions un long couloir liquide qui se prolongeait vers l'est à perte de vue, et dont nous n'étions séparés que par un banc de glace large de cent soixante-dix mètres seulement. A l'aide de la poudre à canon et de la force de notre vapeur, nous étions parvenus à réduire l'obstacle à soixante-dix mètres, lorsqu'une brise du sud-est, s'étant élevée, a fait aussitôt resserrer les champs de glace. Si nous eussions réussi à atteindre l'eau que nous avions en vue, je suis persuadé que nous aurions été dégagés et que peut-être, à l'heure qu'il est, nous serions dans le détroit de Barrow.

10 septembre.

Depuis longtemps nous apercevons à l'ouest six ou sept grands icebergs qui semblent échoués. Young est parvenu aujourd'hui à les atteindre. Le plus rapproché mesure deux cent

Digitized by Google

cinquante pieds de hauteur, et l'eau dont il est entouré est profonde seulement de quatre-vingt-trois brasses. Les champs de glace brisent leurs bords contre lui en dérivant vers l'ouest, et leurs débris s'entassent jusqu'à cinquante pieds de hauteur.

13 septembre.

Le thermomètre est tombé au-dessous de 9 degrés. Depuis quinze jours nous avons dérivé de vingt-sept milles à l'ouest avec les glaces. Nos voisins les icebergs se sont eux-mêmes déplacés plusieurs fois, mais plus lentement que la plaine glacée. L'aspect du ciel à l'ouest et au nord-ouest annonce que la mer n'est pas encore gelée dans cette direction... Si nous parvenions seulement à avancer de douze à quinze milles, je suis convaincu que nous pourrions naviguer sans obstacle jusqu'au détroit de Barrow.

Nous avons tué jusqu'ici quarante-trois veaux marins pour la nourriture de nos chiens. Ceux-ci, au nombre de vingt-neuf, ont dévoré aujourd'hui en quarante-deux secondes leur ration de deux jours, pesant environ soixante-cinq livres sans os. Afin de prévenir, entre ces animaux, des combats dont l'effet est de priver les plus faibles de leur pitance, nous avions pris la précaution de découper la chair du poisson en petits morceaux et de la répandre sur un assez grand espace de glace. Nous ne permettons plus aux chiens de coucher à bord.

18 septembre.

Le cap York, limite occidentale de la baie Melville, n'est qu'à vingt-cinq milles au nord ; nous l'apercevons distinctement.

C'étaient les icebergs échoués devant nous, à l'ouest, qui arrêtaient le mouvement de la glace dont nous sommes entourés : je le reconnais maintenant que nous les avons dépassés... ; mais il est trop tard ! Le vent du nord, qui nous eût délivrés, il y a quinze jours, ne peut plus rien pour nous, car le thermomètre est descendu cette nuit jusqu'à 16 degrés. Je fais continuer tous les préparatifs d'un voyage en traîneaux, parce qu'ils nous serviront, si nous sommes obligés d'abandonner le vaisseau.

Quoique tout espoir pour le succès de la campagne de cette

Digitized by Google

année soit désormais évanoui, je rends grâce à Dieu en songeant aux ressources qui me restent. Nous avons non-seulement le nécessaire dans notre position, mais nous jouissons même d'une espèce de luxe. Nos vivres, nos vêtements sont abondants et de la meilleure qualité. Bien que calculé sur la plus petite échelle, notre équipement est parfait. Enfin nous sommes tous en bonne santé et le moral des hommes est excellent.

Nos auxiliaires esquimaux, c'est-à-dire Christian et ses vingt-neuf chiens, sont capables de nous rendre d'immenses services; tandis que M. Petersen, avec son expérience consommée, m'est d'un précieux et constant secours... Le désappointement cruel qu'éprouvera lady Franklin, lorsqu'elle apprendra notre insuccès, est ma plus grande tristesse en ce moment.

24 septembre.

Le vent continuel du nord-ouest nous fait maintenant dériver vers le sud avec la glace.

Je crus hier voir deux de mes gens se promener assez loin sur la glace, dans un endroit dangereux; mais après enquête, il a été constaté que tout le monde était à bord. Petersen et moi nous sommes partis alors pour aller reconnaître les étrangers...; c'étaient deux ours, trop prudents pour nous permettre de les approcher à portée de fusil. L'air était tellement calme que si notre respiration ne se fût pas gelée sur nos barbes et sur nos moustaches, nous n'aurions pu croire que la température fût de 15 degrés au-dessous de zéro.

Nos après-midi se passent à glisser et à patiner sur la glace. Nous avons aussi quelques amateurs de musique; mais dans leur exécution, il faut l'avouer, la vigueur l'emporte sur l'harmonie, et les oreilles délicates ont quelque peu à souffrir.

Dans les glaces de la mer de Baffin, par 75° de latitude, 5 octobre.

Septembre a passé, nous laissant bloqués pour tout l'hiver. — Que de craintes, que d'espérances mêlées d'anxiété j'ai subies pendant ce long mois!

Aujourd'hui nous avons tiré de sa caisse notre orgue portatif, et nous avons écouté ses beaux sons, tandis que Christian, tournant la manivelle sans interruption, paraissait être dans un état

Digitized by Google

d'inexprimable jouissance. C'est avec un mélange de crainte et d'admiration qu'il contemple cet instrument merveilleux, donné en 1851 par le prince Albert au petit bâtiment portant son nom, qui, sous le commandement du capitaine Kennedy, a découvert le détroit Bellot. L'orgue en est donc à son troisième hiver arctique.

Nous vivons dans la solitude, ne voyant plus ni oiseaux, ni poissons, ni veaux marins, ni ours blancs : ces derniers sont écartés par les aboiements et par l'odeur des chiens. — Notre pont, nos mâts, nos agrès, sont recouverts d'admirables cristaux de neige de forme étoilée, qui brillent de mille feux au soleil.

13 octobre.

Nous avons chaque jour à lutter contre la monotonie de notre existence. C'est en vain que nous allons au loin avec nos fusils à la découverte du gibier : nous ne rencontrons rien. Chaque nuit, nos chiens nous imitent; car nous ne pouvons plus leur donner à manger que trois fois par semaine. Ce qu'ils font, ce qu'ils trouvent pendant ces excursions nocturnes est pour nous un mystère. Nous savons seulement qu'ils se repaissent de la chair de toute espèce d'animaux, le renard et le corbeau exceptés. L'un d'eux cependant a dévoré l'autre jour un corbeau : c'est un vieux chien qui a reçu de nos gens le nom d'*Harness Jack*, parce que, depuis qu'il est à bord, il n'a jamais voulu souffrir qu'on lui ôtât son harnais. Une des chiennes ayant mis bas, il s'est constitué le défenseur de la jeune famille, qui sans lui eût été infailliblement enlevée et dévorée par les autres chiens.

26 octobre.

Nous commençons nos arrangements d'hiver. Notre pont est recouvert de la tente qui doit, en le protégeant contre les intempéries, interposer un obstacle entre l'air extérieur et le dedans du bâtiment. Le plancher du pont et les flancs du navire ont été recouverts d'une épaisse couche de neige, afin de nous protéger également contre le froid du dehors. Le docteur Walker a commencé ses classes du soir pendant lesquelles il enseigne la lecture, l'écriture et le calcul à ceux de nos hommes qui

Digitized by Google

sont dépourvus de ces connaissances primitives. Il explique en outre à tout l'équipage les divers phénomènes atmosphériques, ainsi que l'usage du thermomètre, du baromètre, de l'ozonomètre et de l'électromètre.

Minuit, 28 octobre.

Ce soir, à notre grand étonnement, des mouvements considérables et des déchirures profondes ont eu lieu dans la glace, à deux cents pas de nous. La nuit était parfaitement calme; grâce à la pureté du ciel, la lune et les étoiles réfléchissaient un tel éclat sur la neige qu'on aurait cru se trouver presque en plein jour. Le bruit produit par les glaces en se brisant est tantôt sourd et continu comme le ressac lointain de la mer, tantôt aigu et strident comme les roues non graissées d'un gros chariot, tantôt, enfin, retentissant et saccadé comme des coups de canon. Quel que soit, au surplus, le caractère varié de ces sons, je puis assurer qu'entendus pendant les longues nuits d'hiver, dans les solitudes polaires, ils provoquent de sérieuses réflexions sur la fragilité de l'homme.

2 novembre.

Comme je remarquais depuis quelques jours que plusieurs de nos chiens dépérissaient, je les ai fait tous admettre à bord pour recevoir leur vêtement d'hiver avec une ration extraordinaire. Depuis ce moment, nous avons grand'peine à les maintenir dehors. L'autre nuit, ils ont tout à coup livré au bâtiment un assaut si bruyant et si désespéré, que plusieurs hommes réveillés en sursaut se sont précipités sur le pont à demi vêtus pour reconnaître la cause du tumulte. Il a fallu recourir au vigoureux emploi du manche à balai, afin de se délivrer des assaillants qui profitaient de chaque coin pour s'y réfugier.

Autre alerte, le soir, pendant l'école; et chacun de se précipiter sur la glace comme si le bâtiment allait sauter en l'air. C'était un ours aux prises avec les chiens à vingt-cinq pas de nous. En essayant d'effectuer sa retraite sur une glace trop mince qui se brisa, il était tombé dans un trou autour duquel notre meute aboyait avec fureur. Hobson, Young et Petersen tirèrent successivement sur lui; mais ses blessures ne firent qu'accroître sa rage. Il réussit à sortir de l'eau, et il aurait pu

Digitized by Google

se venger cruellement de ses ennemis, si je n'avais eu le bonheur de loger dans sa cervelle une balle qui le renversa roide mort. C'était un mâle long de plus de sept pieds. Comme nous avons tous concouru à la victoire, il a été convenu, afin de concilier tous les droits, que la peau du vaincu serait offerte à lady Franklin. La carcasse nourrira nos chiens pendant un mois.

Cette chasse nocturne sur la plaine glacée, pendant un épais brouillard, offrait un spectacle aussi étrange qu'animé. La glace pliant sous nos pas, le monstre furieux, les chiens poussant d'affreux hurlements, l'éclair brillant des coups de carabines, étaient autant de ces traits qui se ressentent vivement dans le moment de l'excitation, mais qui plus tard ne peuvent se bien dépeindre.

Le soleil a disparu pour nous, hier 1er novembre; nous ne le reverrons que vers la fin de l'hiver, et désormais tous nos repas se feront à la lumière de la lampe.

16 novembre.

Un nouveau brisement des glaces a eu lieu la nuit dernière, tandis que j'étais couché. Le bruit était semblable à la détonation du canon, ainsi que l'a justement rapporté le docteur Kane, qui applique à ce phénomène la dénomination d'*artillerie des glaces*. Heureusement, notre pauvre petit *Fox* est enchâssé sur les confins d'un champ de vieille glace, d'une manière assez solide pour nous rendre les témoins fort tranquilles de ces conflits auxquels ne pourrait résister aucun ouvrage de la main des hommes. Son habit d'hiver est si complet; il est si bien enveloppé de neige de tous les côtés, que ses mâts seuls sont restés visibles, tandis que dans l'intérieur nous jouissons d'un abri bien sec et bien chaud. La santé de tous est excellente, et nous n'éprouvons qu'un seul désir, celui de recommencer le plus tôt que nous le pourrons notre campagne manquée.

Young ayant tué hier notre cinquantième veau marin, nous avons sacrifié à la célébration de ce grand événement la bouteille de vin de Champagne que, dans un temps plus heureux, nous tenions en réserve pour fêter notre arrivée dans le détroit de Lancastre.

Digitized by Google

19 novembre.

Un vent violent du sud ayant renouvelé le mouvement des glaces, Hobson, qui était à l'affût d'un veau marin, a senti tout à coup le terrain se dérober sous ses pieds : il en a été quitte pour un bain un peu froid ; mais il a eu grand'peine à conserver son fusil.

Nous continuons de donner à nos chiens deux livres de chair de veau marin tous les deux jours : les plus faibles reçoivent en outre un léger supplément. Cela suffit seulement pour les empêcher de mourir de faim : aussi sont-ils continuellement en quête de tout ce qui peut leur servir d'aliment. Hobson, l'autre jour, voulant les écarter d'un coup de pied, laissa échapper sa pantoufle : elle fut dévorée immédiatement.

23 novembre.

Le vent a tourné hier au sud, et le thermomètre s'est relevé tout à coup jusqu'à la glace fondante. Dans l'intérieur du bâtiment, pendant le service divin, nous avions une température de 24 degrés centigrades. Et cependant, à moins de provenir d'une région atmosphérique très-élevée, ce courant d'air, pour arriver jusqu'à nous, a dû passer sur les montagnes glacées du Groënland. Petersen m'apprend que ces brusques changements de température sont fréquents à Upernavick pendant l'hiver, et qu'ordinairement ils amènent avec eux une pluie abondante.

30 novembre.

Le grand froid est arrivé avec la nouvelle lune. Le thermomètre se tient maintenant à 35 degrés au-dessous de glace. L'obscurité est telle qu'aujourd'hui, à trois heures de l'après-midi, j'ai pu observer l'éclipse de l'un des satellites de Jupiter.

Pendant les deux derniers mois, nous avons dérivé avec les glaces, tantôt vers le nord, tantôt vers le sud, de manière à nous trouver actuellement par environ 74° 1/2 de latitude ; mais nous nous sommes peu à peu éloignés de la terre, et les deux côtés de la mer de Baffin sont maintenant à peu près à une égale distance de nous.

4 décembre.

Je rentre à bord après m'être acquitté du plus solennel des devoirs qu'un commandant de navire puisse avoir à remplir,

Digitized by Google

celui de présider aux obsèques d'un des membres de son équipage. Des funérailles à la mer sont toujours imposantes; mais cette fois, lorsque, à la lueur des lanternes et en présence de tous nos hommes réunis, j'ai commencé à lire le service des morts devant les restes du pauvre Scott, recouverts par un pavillon anglais, la scène a été pleine d'émotion. Cette première partie de la cérémonie étant achevée, le corps a été placé sur un traîneau par les camarades du défunt, conduit jusqu'à un trou pratiqué dans la glace, à quelque distance du bâtiment, et précipité dans les profondeurs de la mer...; puis j'ai achevé la lecture du service. Quel spectacle! je ne l'oublierai jamais..... *Le Fox* solitaire, presque enseveli dans la neige au milieu des glaces, à des centaines de lieues de toute terre habitable; son pavillon en berne et sa cloche sonnant le glas des morts; notre petite procession, guidée par des lanternes et par des poteaux de direction, s'avançant lentement sur la surface rugueuse de la mer gelée, à travers la lugubre obscurité d'une nuit polaire, et sous un ciel voilé par de sombres nuages..., et toutes ces impressions augmentées encore par un de ces phénomènes dont la rareté même accroît l'effet sinistre : la lune à son plein, brillant au centre d'un immense nimbe crucifère et se reproduisant six fois dans le ciel.

Deux jours auparavant, le pauvre Scott s'était laissé tomber au fond d'une écoutille; et la chute avait occasionné quelque désordre interne qui avait amené la mort presque immédiatement. C'était un homme sérieux dont la perte sera pleurée par une veuve et par des enfants... Comme il était notre seul mécanicien, il faudra désormais que l'ingénieur, M. Brands, se charge du maniement de notre machine à vapeur.

11 décembre.

Si les oiseaux disparaissent pendant l'hiver à cette latitude, les renards et les lièvres restent. Petersen pense que leur instinct les porte pendant l'été à cacher des provisions pour la saison froide, et il cite plusieurs faits à l'appui de cette opinion.

J'exerce mes hommes à construire promptement et solidement des huttes de neige, car c'est un art qui leur sera fort nécessaire lorsqu'ils auront à voyager avec les traîneaux. J'ob-

Digitized by Google

serve que le thermomètre étant à 34 degrés au dehors, la température est supérieure de 8 à 9 degrés dans l'intérieur de la hutte, ce que j'attribue à la transmission de la chaleur de l'eau de la mer à travers la glace.

21 décembre.

Nous sommes au solstice. A midi, on peut à peine lire une page imprimée, dont les caractères sont de la dimension des articles principaux de nos journaux.

27 décembre.

Notre fête de Noël a été des plus joyeuses. Après le service divin nos hommes ont commencé à décorer l'entre-pont avec des pavillons et à y disposer les éléments d'un somptueux repas. A midi, je suis descendu avec les officiers pour examiner ces préparatifs : nous avons été réellement frappés de surprise. Les tables étaient si élégamment décorées avec des tartes, des plum-cakes et d'autres pâtisseries de vingt espèces ; il y avait tant de goût dans l'étalage des conserves et des confitures, qu'on aurait pu se croire dans la boutique d'un confiseur. Sur le second plan se montraient des jambons, des pâtés, des plum-puddings, des fromages et d'autres plats substantiels, flanqués de cruchons d'ale. On nous a présenté des morceaux de plum-cake avec des verres remplis d'eau et de rhum. A cette politesse, nous avons répondu en souhaitant à nos marins un heureux Noël, et en les félicitant sur leur bon goût et sur leur gaieté. Durant la soirée, les officiers se sont laissé entraîner encore une fois dans la salle du festin, et, à une heure fort tardive, on est venu me prier de descendre à mon tour pour prendre ma part de la joie générale. Chacun était parfaitement satisfait de soi-même et des autres ; les lois de la sobriété avaient été scrupuleusement respectées, et les convives se contentaient de chanter des chansons à la ronde. J'ai témoigné la vive satisfaction que j'éprouvais en voyant la décence unie à tant de gaieté, et j'ai promis de rendre compte de cette soirée à lady Franklin, qui prend un si grand intérêt à tout ce qui nous arrive ; puis j'ai bu à la santé de l'équipage en exprimant l'espoir que l'année prochaine, à pareil jour, nous nous trouverions dans une position plus favorable au succès de notre mission. Un toast général

Digitized by Google

en l'honneur de lady Franklin et de miss Cracroft a été suivi d'acclamations prolongées pendant lesquelles j'ai regagné ma cabine, profondément heureux du respect manifesté par tous ces braves gens pour lady Franklin, et de la constance qu'ils montrent dans l'accomplissement du devoir qu'ils ont accepté. Ce soir, à coup sûr, aucune joie n'aura surpassé la mienne.

Nos étrennes nous sont advenues, en outre, sous la forme de brises du nord qui nous poussent avec la glace vers les latitudes plus méridionales sous lesquelles nous devons espérer notre délivrance au printemps prochain.

2 janvier 1858.

Le 31 décembre, à minuit, la nouvelle année a été annoncée à ma porte par notre musique, consistant en deux flûtes et un accordéon. La sérénade finie, une procession a succédé, dont les divers personnages, grotesquement habillés et armés des instruments de notre cuisine, ont secondé de toutes leurs forces nos trois musiciens en titre. Le soir, même festin et même gaieté que le jour de Noël.

Nous avons établi le long du bâtiment une allée de neige très-unie et large de deux ou trois mètres, qui nous sert de promenade. Dans le parapet qui la borde, nous avons pratiqué vingt-cinq trous pour abriter nos chiens. Au clair de lune, on les prendrait pour les embrasures d'une batterie casematée.

Hier soir, après notre partie de whist, Petersen, pour inaugurer la nouvelle année, nous raconte quelques-unes de ses aventures avec les hommes qui avaient abandonné l'expédition du docteur Kane. Ils ont passé les deux mois d'octobre et de novembre dans l'entrée de Booth, par 67 degrés de latitude, incapables d'avancer ni de reculer, et toujours à la veille de périr d'inanition. Pendant ces deux mois, ils n'eurent d'autre combustible que les planches de leur petit bateau de cèdre, dont la fumée était intolérable dans leur hutte de neige. Vivant dans l'obscurité, car le soleil avait disparu pour eux en octobre, ils se permettaient seulement de brûler, en vingt-quatre heures, un pouce et demi d'une bougie qu'ils avaient fabriquée avec un morceau de cire d'abeille qui, par un heureux hasard, s'était rencontré dans un coin de leur embarcation. Ce ne fut qu'en

Digitized by Google

décembre qu'ils regagnèrent leur vaisseau. Je m'étonne que ces aventures si extraordinaires, qui dépassent tout ce qu'on sait des rigueurs des voyages arctiques, n'aient point été publiées ; et je le regrette d'autant plus que, selon toute apparence, cette petite troupe dut son salut à la fidélité et à l'expérience de Petersen. Les Esquimaux commencèrent par lui venir en aide ; mais bientôt, ne le pouvant plus, ils voulurent l'éloigner. Observant combien les Américains étaient affaiblis, ils essayèrent de leur enlever leurs fusils, puis de les séparer les uns des autres, et ils avaient fini par user envers eux d'un langage menaçant.

Pendant le mois de décembre, nous avons dérivé au sud avec la glace, directement vers l'entrée de la mer de Baffin, et, après avoir ainsi parcouru un nouveau trajet de soixante-sept milles, nous nous trouvons par 74 degrés de latitude. J'ai attentivement observé les diverses influences qui s'exercent sur le mouvement de cette immense surface glacée, et je demeure convaincu que le vent est la seule cause vraiment active. Selon le degré de sa force nous nous déplaçons, et, si l'air est calme, nous demeurons stationnaires. Les grands icebergs, dont la profondeur sous-marine est si considérable, obéissent aux mêmes influences que les champs de glace. Quant au léger déplacement qui s'est opéré vers l'ouest, je l'attribue au mouvement de rotation de la terre.

6 janvier.

Pour la première fois depuis six semaines, nous avons aperçu un veau marin. De la vieille glace qui nous a entourés au mois de septembre, il ne reste guère, à plusieurs milles à la ronde, que le solide et large morceau dans lequel nous sommes enchâssés. Chaque fente qui vient à se produire est remplie par la jeune glace qui, se formant aussitôt, empêche l'ancienne de se réunir, de telle sorte que celle-ci se disperse de plus en plus, ce dont je n'ai qu'à me réjouir.

17 janvier.

Le vent du nord ayant soufflé constamment depuis le premier du mois, nous avons encore dérivé de soixante milles et nous nous trouvons à peu près sous le 73e parallèle, c'est-à-dire à la hauteur d'Upernavick. Nous jouissons d'un peu de clarté pendant trois heures de la journée, ce qui est un grand soula-

Digitized by Google

gement. Nos gens sont maintenant assez exercés pour construire une hutte de neige en trois quarts d'heure.

28 janvier.

Après une absence de quatre-vingt-neuf jours, le soleil montre enfin la partié supérieure de son disque au-dessus de l'horizon. Jugeant l'événement digne d'être fêté, je m'enquiers de l'usage observé en pareil cas; puis, après avoir fait hisser le pavillon, j'accorde une ration de grog à l'équipage.

30 janvier.

Notre chien Pussy, celui qui jouit parmi nous de la plus grande faveur, est malade et ne veut pas manger, quel que soit l'aliment qu'on lui offre. Hobson finit par lui administrer de force une dose d'huile de castor. Sultan, le plus beau de toute la troupe, est malade aussi; on lui fait prendre de la graisse de veau marin. Enfin, la pauvre vieille Marie *s'alite* à son tour, et Petersen ordonne de la saigner à l'oreille. Malheureusement, Christian, chirurgien inexpérimenté, coupe le bout de cette oreille infortunée au lieu de la fendre seulement. Tels sont jusqu'ici les seuls cas d'hôpital.

15 février.

La lumière du jour est enfin revenue, et nous en profitons pour faire de longues promenades, souvent dangereuses, en raison des immenses changements qui, à notre insu, se sont accomplis parmi les glaces pendant les trois derniers mois que nous avons passés dans une si trompeuse quiétude. Nous découvrons maintenant jusqu'à quel point la Providence nous a protégés et combien sont grandes les chances de destruction auxquelles nous avons échappé. Il y a peu de jours la glace, se brisant soudainement à dix pas du bâtiment, lui fit éprouver une telle secousse qu'en un moment chacun se trouva sur le pont. Une de ces ruptures subites eut lieu un peu plus tard, tandis que je revenais vers le bâtiment, après avoir été visiter un des icebergs que nous avons toujours en vue. Une large crevasse me barrait le chemin et le soleil allait se coucher. Vainement je remontai pendant un mille le bord du canal improvisé; je ne trouvai aucun passage et bientôt la perspective d'une nuit de quinze heures, sans abri, sur la glace, s'offrit à

Digitized by Google

mon imagination. A la fin, cependant, je découvris deux pointes qui se touchaient presque et je sautai sur l'autre bord.

Nous dérivons rapidement vers le sud ; les fissures remplies d'eau commencent à devenir très-nombreuses.

Chummie, le chien favori d'Hobson, reparaît après six jours d'absence : il se sera laissé entraîner à la poursuite de quelque animal. Décidément, il est affamé, et cependant on ne saurait croire qu'il ait pu subsister pendant tout ce temps sans aucune nourriture. Il se montre très-heureux de nous avoir retrouvés, consacre ses premiers moments à un bon repas, puis va se frotter contre ses amis. Ces devoirs remplis, il se met à mordre ceux de ses ennemis qu'il juge les plus faibles, et enfin, attendri par leurs hurlements plaintifs, il va se coucher dans son trou pour y dormir pendant de longues heures.

Nous avons aperçu les montagnes de l'île Disco.

9 mars.

Un ours ayant été découvert le matin, au moment où il cherchait à s'éloigner, la meute a été lancée après lui. Il a pris le galop, en prenant soin de suivre une crevasse nouvellement gelée, dans l'espoir évident d'atteindre l'eau où ses ennemis ne pourraient le poursuivre. Nous n'avons pas réussi à le joindre, et Petersen assure que, pour avoir couru si vite, il devait être fort maigre. Après cinq heures de chasse, les chiens nous sont revenus : la peau de quatre d'entre eux avait été lacérée par les griffes de l'ours, et l'une de ces blessures, qu'on aurait cru produite par un couteau bien affilé, n'avait pas moins de sept pouces de longueur. Pour celle-là il a fallu procéder à une suture. Quant aux trois autres, on s'est borné à raser le poil autour de la plaie, afin que le chien la puisse lécher ; la nature fera le reste malgré le froid... La facilité naturelle d'un si grand nombre de cures est vraiment merveilleuse à observer.

18 mars.

Depuis avant-hier, plusieurs fissures liquides se sont ouvertes dans la glace : elles sont toutes parallèles à la direction du détroit, et nous n'en pouvons apercevoir l'extrémité. J'observe que du côté de l'est les champs de glace sont entraînés vers le sud avec plus de rapidité que ceux du côté opposé. Les deux bords

Digitized by Google

d'une des fissures située à cent vingt pas de nous seulement s'étant rapprochés, nous avons ressenti une violente secousse, en même temps qu'une partie de la glace intermédiaire se brisait sous l'effort de la pression. Je suis sorti pour examiner à la lueur d'une lanterne l'état du pack... C'était un aspect effrayant... Il est impossible de ne pas s'avouer qu'un navire soumis à d'aussi terribles pressions subirait une destruction inévitable.

19 mars.

Notre crevasse est restée ouverte pendant la journée d'hier; puis, vers le soir, les deux champs de glace qu'elle sépare s'étant rapprochés avec un double mouvement en sens opposé, toutes les projections des deux bords ont été broyées et leurs débris se sont amoncelés soit au-dessus, soit au-dessous de la surface gelée. Plus tard, une nouvelle séparation ayant eu lieu, nous avons vu successivement reparaître au-dessus de l'eau tous les fragments qui, au moment du contact, avaient été repoussés vers le fond. On comprend par là pourquoi les bords des champs de glace sont constamment recouverts des débris produits par chaque pression et terminés par une ceinture de jeune glace formée après chaque disjonction.

23 mars.

Les veaux marins et les pigeons reparaissent en grand nombre.

Nous eûmes hier un furieux coup de vent du sud-est, accompagné d'une neige si épaisse, que nous ne pouvions voir ce qui se passait à vingt pas de nous. Vers le soir, *le Fox*, subitement détaché de sa vieille bordure de glace, se pencha sous l'effort de la tempête. Jusqu'à ce que nous eussions vérifié le fait, nous crûmes que notre vieux champ de glace s'était brisé et que ses débris pressaient les flancs du navire. Par bonheur, il n'en était pas ainsi; mais la pression avait été si grande, que notre rempart avait été entamé, et qu'à cinquante pas de nous des blocs de plus de quatre pieds d'épaisseur avaient été broyés.

25 mars.

Sous l'influence d'un vent très-froid du nord-ouest, la barrière de vieille glace qui nous protége encore a subi un nouveau choc,

Digitized by Google

et, cédant légèrement, elle a serré notre bâtiment sur ses côtés, puis, soulevant sa poupe, elle nous a fait incliner à bâbord. Au dedans, le navire laisse échapper de tristes gémissements, tandis qu'au dehors le choc des glaçons continue avec un bruit sourd.

Nos embarcations, nos provisions, nos havre-sacs, sont préparés pour un départ subit : nous ne pouvons rien faire de plus. Aussi longtemps que notre champ de vieille glace subsistera, nous n'avons rien à craindre; mais qui peut dire ce qui arrivera quand il viendra à se briser, laissant notre petit bâtiment exposé à des chocs et à une pression dont la violence est incalculable? Le mouvement continuel de la glace ne nous permet pas un seul instant de repos.

31 mars.

Le vent du nord-ouest continue de souffler avec violence. Nous avons avancé de cent milles vers le détroit de Davis, et nous sommes près d'atteindre le 68e degré de latitude. Le pack tout entier semble glisser sans obstacle vers le sud au milieu d'un vaste espace liquide. Nous avons maintenant laissé bien bien loin derrière nous les icebergs, nos vieux compagnons d'hivernage. Les veaux marins sont nombreux, et chaque matin nous trouvons des traces d'ours autour du navire. Le grand froid cependant est revenu : aujourd'hui le thermomètre est descendu à 32 degrés au-dessous de glace.

6 avril.

Avant-hier, le champ de vieille glace qui, depuis plus de six mois, nous avait entourés et protégés, s'est fendu; nous ne sommes plus qu'à trente mètres d'un canal large de soixante pas; et les glaces, en se rompant, ont entraîné trois de nos embarcations.

Hier, les trente mètres formant notre dernier rempart s'étant rompus, le bâtiment a été emporté par le courant : il nous a fallu quatre heures de travail pour l'amarrer dans l'échancrure d'un autre champ de glace. C'était une rude tâche, car le vent était violent et le thermomètre se tenait à 25 degrés au-dessous de zéro. Nos cordages étaient tellement roidis par la gelée, que nous avons été obligés de nous servir de nos câbles-chaînes pour nous haler.

Digitized by Google

Le vent s'est calmé aujourd'hui et nous avons pu rattraper nos bateaux; mais un nouveau mouvement de la glace a emporté la moitié de nos pauvres chiens, qui, se voyant séparés de nous, se sont mis à hurler d'une manière lamentable. Enfin, grâce au froid de la nuit, une glace nouvelle a rempli le canal qui leur barrait le passage, et ils ont pu nous rejoindre.

Toujours rapidement entraînés vers le sud, nous nous trouvons ce soir par 67° 18′ de latitude.

12 avril.

Nous avons repassé aujourd'hui le cercle polaire, honteusement entraînés par la glace! Combien nous étions remplis d'espérances, il y a six mois, lorsque nous franchissions cette limite! mais, patience! et avec l'aide de Dieu nous prendrons bientôt notre revanche.

La température s'élève; les oiseaux et les poissons reparaissent.

18 avril.

Je comptais sur le nouveau champ de glace auquel nous nous étions amarrés, pour nous conduire jusqu'à la mer libre; mais il s'est rompu tout à coup, nous laissant aller à la dérive. Il a fallu d'abord s'occuper de rattraper nos bateaux et nos chiens; malheureusement; cinq de ceux-ci n'ont pas voulu se laisser reprendre; ils sont perdus. Nous avons ensuite replacé notre gouvernail, déployé nos voiles, et à trois heures nous courions rapidement vers l'est. Durant la nuit, les glaces se sont resserrées de telle sorte qu'à la pointe du jour nous n'apercevions plus aucun espace liquide. Le froid étant toujours très-intense, une quantité énorme de jeunes glaces s'est reformée.

20 avril.

Trois ours se sont montrés hier; et aujourd'hui, un quatrième, assez imprudent pour s'approcher jusqu'à cent cinquante pas de nous, a été promptement cerné et abattu. Comme nos chasseurs étaient occupés à l'examiner, un jeune veau marin, sans doute pour jouir du spectacle de son ennemi mort, s'est avisé de montrer sa tête au-dessus d'un trou de la glace. Il est tombé à son tour sous nos balles, car nous savions depuis longtemps que son foie pouvait nous fournir un excellent déjeuner.

Digitized by Google

Il faut que les ours blancs soient de véritables amphibies, puisque nous sommes en ce moment à cent dix milles de la terre la plus proche, et que les glaces avec lesquelles nous dérivons sont désormais presque entièrement disjointes. Nous voyons ces énormes animaux, obéissant à leur instinct, remonter constamment contre le vent qui leur révèle la présence de leur proie ; et comme en cette saison la brise souffle toujours du nord, elle les ramène infailliblement vers la région septentrionale, où la glace plus solide leur permet de chasser le veau marin jusqu'à l'été.

Les Groënlandais aiment beaucoup la chair de l'ours blanc ; ils rejettent seulement le cœur et le foie, qui, assurent-ils, causent des maladies. Ils ajoutent que, à moins d'être blessé ou provoqué, l'ours n'attaque jamais l'homme. En voici la preuve : durant l'un des derniers hivers, un naturel d'Upernavick, étant allé visiter ses filets, y trouva pris un veau marin qu'il se mit en devoir d'en tirer. Tandis qu'agenouillé sur le bord de la glace il était tout occupé de cette tâche assez difficile, il se sentit frapper sur l'épaule. C'était son camarade, sans doute, et il ne bougea point. Mais un coup plus violent ayant bientôt succédé au premier, notre homme, se retournant, vit avec horreur derrière lui un vieil ours de taille gigantesque, qui, sans s'inquiéter davantage du pêcheur, saisit le veau marin dans les filets et commença tranquillement son souper. Inutile d'ajouter que l'Esquimau ne jugea pas convenable d'attendre la fin du repas pour se retirer chez lui. Les ours blancs, qui ne manquent pas de bouleverser et de vider, lorsqu'ils parviennent à les éventer, les *caches* où les naturels déposent leurs provisions d'hiver, ne violent jamais les sépultures humaines, ce qu'ils pourraient faire bien plus facilement.

J'avais résolu, si nous parvenions à nous dégager des glaces avant le 15 ou 20 avril, d'aller à Terre-Neuve afin d'y rafraîchir mon équipage, d'y réparer le bâtiment s'il avait subi quelque avarie, et enfin d'y prendre de nouvelles provisions. Mais, comme nous sommes encore bloqués, et comme, après la mort de notre mécanicien Scott, M. Brands est seul capable de faire marcher la machine, je ne puis plus compter sur la vapeur que pendant dix ou douze heures par jour. Les baleiniers atteignant

Digitized by Google

quelquefois Disco en mars, Upernavick en mai, et les eaux du Nord au commencement de juin, il faudra donc me contenter de gagner Holsteinborg, où nous trouverons sans doute de la chair de renne et quelques autres vivres.

26 avril.

Enfin nous flottons librement sur la mer! Grâces soient rendues à Dieu dont le bras omnipotent a daigné venir en aide à notre entière impuissance! Sans sa divine protection, nous aurions péri mille fois, pendant cet hiver interminable dans le pack, pendant cette mystérieuse dérive au milieu des glaces.

Avant-hier, après une nouvelle semaine d'anxiété, nous avons retrouvé les lames et senti, pour la première fois depuis huit mois, le mouvement de la mer. Pour des marins, ce devait être un moment de bonheur. Si notre pauvre petit *Fox* eût été aussi solide que ses voisins les blocs de glace; si les gémissements qu'il faisait entendre lorsqu'il était froissé par eux ne m'eussent pas commandé la prudence, je me serais lancé hardiment en avant. Du haut du mât j'observais avec admiration le phénomène qui s'accomplissait sous mes yeux : chacun des champs de glace se fendait successivement en mille fragments qui, après avoir offert d'abord l'aspect d'une toile d'araignée, commençaient bientôt à se heurter mutuellement et à se briser à leur tour, de telle sorte qu'au bout d'une demi-heure il ne restait d'une vaste plaine de glace que des blocs informes.

Le soir, après avoir pris quelques moments d'un repos rendu impérieusement nécessaire par la fatigue, je suis remonté sur le pont. A mesure que la glace se subdivisait en fragments plus petits, et par conséquent moins capables d'opposer de la résistance à l'élément liquide, le mouvement des lames devenait plus fort. Déjà la plupart des blocs glacés n'étaient guère supérieurs en diamètre à la largeur de notre pont. Bien qu'évidemment la mer dût être en ce moment fort agitée et fort dangereuse à l'extrême limite du pack, je résolus de profiter du vent favorable en m'aidant de la vapeur, et de me dégager du voisinage des glaces le plus promptement possible.

Un peu après minuit, le bâtiment était sous voile, avançant assez lentement vers l'est. A deux heures du matin, le vent

Digitized by Google

ayant faibli, nous commençâmes à user de la vapeur. A huit heures, nous avions fait beaucoup de chemin dans la direction de l'est ; mais la mer était violemment agitée, les vagues s'élevaient de dix pieds au-dessus du niveau moyen. Les chocs perpétuels des blocs de glace contre le bâtiment étaient alarmants. Il devint nécessaire de gouverner de manière à couper exactement les lames. Nous passâmes lentement à côté d'un iceberg de soixante à soixante-dix pieds de hauteur, que le mouvement des lames jeta au milieu des glaçons du pack. Il y eut là une rencontre bruyante : des fragments entiers de la montagne de glace roulèrent dans la mer et firent rejaillir des nuages d'écume.

La journée se passa sans autre changement que la cessation graduelle de la neige et du brouillard. Tout en grossissant encore, la mer offrait un aspect plus régulier. Les glaces étaient parfois si serrées, que, malgré le vent favorable, nous avions grand'peine à nous ouvrir le passage. Des blocs énormes, provenant surtout des icebergs brisés, roulaient parmi les glaces du pack. La rencontre d'une de ces masses eût causé notre destruction instantanée. Enfin, vers cinq heures, le chaos s'est éclairci, et nous avons aperçu devant nous plusieurs espaces de mer parfaitement libre. La marche du navire a été aussitôt accélérée, et, au prix de quelques chocs violents, nous avons dépassé la région des plus gros débris ; puis, à huit heures du soir, nous nous sommes trouvés dans une mer exempte d'obstacles sérieux. La machine à vapeur a été arrêtée alors, afin qu'après dix-huit heures consécutives d'un pénible travail notre ingénieur, M. Brands, pût prendre quelque repos.

Pendant toute cette journée, je n'ai cessé de trembler pour notre gouvernail et pour notre hélice. La perte de l'un ou de l'autre, pendant une demi-heure seulement, eût consommé notre destruction, et l'un et l'autre assurément eussent été compromis si nous avions gouverné de toute autre manière qu'en coupant directement la lame.

Notre proue, solidement fortifiée au dedans par des traverses et des arcs-boutants en bois, recouverte au dehors par des plaques de fer et armée d'un tailloir bien tranchant, fendait les blocs de glace ou les rejetait obliquement le long du navire,

Digitized by Google

après les avoir privés de leur plus grande force de destruction. Le pauvre petit *Fox* cependant était violemment ébranlé par ces chocs répétés ; la cloche tintait constamment, et nous avions grand'peine à nous tenir sur nos jambes. Souvent le jeu de l'hélice a été subitement arrêté par quelques fragments de glace, et, une fois, cette interruption a duré plusieurs minutes ! — Quels moments d'anxiété que ceux-là ! — J'ai compris dès lors comment les cheveux d'un homme pouvaient blanchir en un jour ! Ma confiance en Dieu m'a seule soutenu, car je ne pouvais plus compter sur la force humaine. Quelle délivrance que la nôtre après une pareille journée, couronnant huit mois de captivité dans le pack ! Si, pendant la débâcle, notre petit navire eût été détruit, il ne nous restait aucune chance de salut. Chacun de nous le comprend maintenant, et chacun aussi, du moins j'aime à l'espérer, est plein de gratitude envers la Providence.

Je m'afflige cependant en me figurant le chagrin qu'éprouveront la pauvre lady Franklin et nos amis d'Angleterre, quand ils apprendront l'insuccès de notre première campagne. Ce désappointement sera pour eux bien cruel !

Durant nos deux cent quarante-deux jours de détention dans le pack de la mer de Baffin et du détroit de Davis, entre le 76e et le 64e degré de latitude, nous avons parcouru, en dérivant avec la glace, un trajet de 1,194 milles géographiques (2,200 kilomètres). C'est la plus longue dérive dont je connaisse un exemple. Notre hiver a été comparativement fort doux, quant à l'intensité du froid, mais en même temps très-exceptionnel quant à la violence du vent.

Je me dirige en ce moment vers Holsteinborg, qu'on dit être le port du Groënland le plus abondant en rennes.

(*The Voyage of Fox in the arctic seas.*)

(*La suite en mars.*)

Digitized by Google

ROMAN.

UN GENTLEMAN.

(2e EXTRAIT.)

CHAPITRE III [1].

Dans ma jeunesse et longtemps encore après, j'avais l'habitude de tenir un journal, quelquefois interrompu par les crises de mon tempérament maladif. C'est à cette source et à celle de ma mémoire, pour remplir les lacunes, que je puise les détails de cette histoire.

Plusieurs jours s'écoulèrent avant que je revisse John Halifax, avant même que je pensasse à lui. J'étais dans une de ces périodes où il m'était impossible de reporter ma pensée au delà des quatre murs de la chambre, les jours et les nuits s'écoulant lentement pour moi, sans autre changement que le passage de la lumière du jour à celui de la bougie ou de la lampe.

Enfin, après l'apaisement de mes souffrances, se réveilla le souvenir de la douce vision qui était venue jeter un rayon de gaieté sur ma triste vie. Il me sembla voir l'honnête et radieux visage de cet adolescent prêt à lutter contre le monde, il me sembla entendre cette voix empreinte d'une douce pitié lorsqu'elle me parlait, mais non de cette pitié qui blesse.

Je voulus savoir si John s'était quelquefois informé de ma santé, mais à cette question Jaël me répondit qu'elle le croyait, qu'elle n'en était pas sûre, qu'elle ne se cassait pas la tête à penser à ces gens-là, etc. '

[1] Voir la livraison de janvier 1860.

Digitized by Google

« S'il revient demander de mes nouvelles, pourra-t-il monter près de moi ? demandai-je.

— Non. »

J'étais encore trop faible pour lutter contre Jaël. Je me contentai donc de penser souvent à John Halifax, mais n'en parlant plus et ne demandant jamais à le voir, quoique sa vue m'eût rendu presque à la vie.

Je reconquis enfin assez de santé et de liberté pour ne plus dépendre exclusivement de Jaël.

C'était un jour de marché ; Jaël était absente. Je descendis avec précaution. Une matinée d'automne aussi douce qu'un jour de printemps engagea un rouge-gorge à quitter le feuillage éclairci des arbres de l'abbaye pour venir me chanter sa joyeuse chanson. J'ouvris la fenêtre pour mieux l'écouter, tout en tremblant d'être surpris par Jaël, dont la voix aigre se faisait ordinairement entendre de l'autre côté de la maison. Elle aurait fait un pénible contraste avec cette belle matinée d'automne et le chant de l'oiseau.

Mon rouge-gorge avait suspendu son petit concert, et je m'amusais à observer quelque chose d'un rouge écarlate qui flottait au loin sur le chemin. Notre maison, étant située à l'extrémité de Norton-Bury, se trouvait ainsi sur les limites de la campagne. Je découvris bientôt que c'était le manteau d'une jeune et riche fermière, assise dans son char à bancs à côté de son joyeux époux. Elle paraissait fort contente de sa personne, et les gens du marché se retournaient pour la regarder, car son costume était alors une nouveauté, et beaucoup d'entre eux pensaient sans doute, comme moi, que le rouge écarlate était bien plus joli que le gris sombre porté généralement par les femmes de la campagne.

Derrière ce char en venait un autre que je n'avais d'abord pas remarqué, occupé comme je l'étais du frais minois de la fermière. Il était conduit par un jeune homme que le fermier salua d'un air de bonne humeur, mais Mme Manteau-Rouge tourna la tête d'un air dédaigneux. « Oh ! orgueil ! orgueil ! » pensais-je. J'observais attentivement les deux chars. Le second essaya, non sans difficulté, de passer de front avec le premier ; il réussit enfin à le distancer au visible dépit de la jeune femme,

Digitized by Google

puis je vis le jeune homme se retourner, ôter son chapeau et la saluer avec un franc sourire.

Je reconnus ce sourire et cette tête gracieuse ornée de boucles de cheveux blonds. Hélas ! je reconnus aussi la charrette où étaient entassées les peaux de moutons.

« John ! John ! » m'écriai-je ; mais il ne m'entendit pas ; son cheval s'était effrayé à la vue du manteau écarlate et exigeait une main ferme et habile. Il se tira si bien d'affaire que le fermier, frappant ses deux grosses mains l'une contre l'autre, s'écria : *Bra...a...vo !*

Mais John, mon John Halifax ! Son extérieur était à peu près le même que lorsque je l'avais vu pour la première fois. Ses habits étaient peut-être en plus mauvais état, car l'automne avait été pluvieux, à ce que m'avait dit Jaël. Pauvre John ! il n'en contemplait pas moins avec reconnaissance le beau ciel bleu de ce jour-là, et jamais ciel n'avait éclairé un visage plus satisfait, plus radieux.

Je m'avançai en dehors de la fenêtre, le suivant des yeux à mesure qu'il s'approchait de notre maison. J'éprouvais tant de plaisir à le voir, que je ne songeai pas à me demander s'il me remarquerait ou non. Il leva enfin la tête.

Un sourire d'agréable surprise effleura d'abord son visage, mais, changeant tout à coup de manière, il ôta son chapeau et salua respectueusement le fils de son maître.

Je me sentis d'abord presque blessé, puis je respectai cette honnête fierté qui indiquait que John comprenait sa propre position et qu'il ne voulait ni l'ignorer, ni la changer : toutes les avances devaient nécessairement venir de mon côté. Il allait donc passer outre, quand je m'écriai :

« John ! John !

— Oui, monsieur ; je suis si heureux de vous voir mieux portant !

— Attendez un instant, je vais vous rejoindre. »

Et je me traînai sur mes béquilles jusqu'à la porte d'entrée, oubliant tout, excepté le plaisir de le voir, oubliant même la terreur que m'inspirait Jaël, car, quoique la digne femme observât à la lettre ce commandement : « N'appelez nul homme votre maître, » sans être pour cela un membre bien fervent de

Digitized by Google

la société des Amis, qu'aurait-elle dit si elle m'avait trouvé, moi, Phinéas Fletcher, parlant devant la respectable maison de mon père avec le jeune vagabond qu'il employait à charrier ses peaux !

Bravant donc toute crainte, j'ouvris la porte.

« John, où êtes-vous ?

— Ici, monsieur. »

Il était au pied du perron, tenant les rênes dans ses mains.

« Désirez-vous me parler ?

— Oui, montez; laissez là la charrette; peu importe. »

Mais John n'était pas de cet avis. Il conduisit le cheval rétif sous un arbre, le donna à garder à un petit garçon, puis, franchissant l'espace d'un seul bond, il se trouva à mes côtés.

« Je n'espérais pas vous voir, me dit-il; on m'a répondu hier que vous étiez au lit. »

Il s'était donc informé de moi !

« Vous ne devriez pas rester à la porte par ce froid.

— Oh ! il fait très-chaud, dis-je en regardant le soleil et en frissonnant.

— Je vous en prie, rentrez.

— Oui, si vous voulez entrer avec moi. »

Il y consentit, passa son bras sous le mien et me guida comme un frère aîné guiderait un pauvre enfant souffreteux. Soigné et veillé comme je l'avais toujours été, c'était cependant la première fois de ma vie que je comprenais cette chose rare, la tendresse, cette qualité si différente de la bonté, de l'affection ou de la bienveillance; qualité qui ne peut exister que chez les natures sérieuses, fortes et peu démonstratives; qualité que, par conséquent, on ne rencontre guère dans toute sa perfection chez les hommes.

« Je suis heureux de vous voir mieux portant, me répéta-t-il d'un air qui en disait plus que toutes les paroles du monde.

— Et comment vous êtes-vous porté tout ce temps, John ? Comment aimez-vous la tannerie ? Dites-le-moi franchement. »

Il fit une petite grimace assez plaisante et me répondit gaiement :

« Chacun doit aimer ce qui lui rapporte son pain quotidien,

Digitized by Google

et c'est une grande chose pour moi de n'avoir pas souffert de la faim pendant trente jours. »

Pauvre John ! Je mis ma main sur son poignet fort et musculeux. Le contraste nous fit peut-être sentir à tous deux que les dons de la Providence ne sont pas aussi injustement répartis qu'on serait quelquefois disposé à le croire.

« J'ai si souvent désiré vous voir, John ; ne pouvez-vous pas rester ? »

Il secoua la tête en me montrant la charrette. Au même instant, j'aperçus à travers la porte entr'ouverte Jaël qui revenait tranquillement du marché.

Cette fois-ci, si j'eus peur, ce ne fut pas pour moi-même ; une avalanche de paroles aigres allait nécessairement s'ensuivre, et je ne voulais pas qu'elle tombât sur John.

« Sautez vite sur votre charrette, John. Laissez-moi voir comment vous conduisez ; là, adieu pour le moment. Allez-vous à la tannerie ?

— Oui, pour le reste de la journée, » dit-il en faisant une petite moue qui indiquait que cette délicieuse perspective ne lui souriait pas trop ; et cela n'avait rien étonnant.

« J'irai vous voir cette après-midi.

— Non ! s'écria-t-il d'un air joyeux et surpris ; vous ne devez pas... ; vous ne devriez pas...

— Mais *je le veux*. »

« *Je le veux !* » Je me mis à rire en m'écoutant moi-même. Qu'aurait dit Jaël si elle eût entendu ce *je le veux* ?

Elle arriva juste à temps pour recevoir le salut moitié malicieux, moitié cérémonieux de John qui s'éloignait avec sa charrette. Je ne me rappelle pas tout ce que cette excellente femme me débita ; je sais seulement que cette attaque n'eut point le succès des autres, et que, pour me servir de ses propres paroles, son sermon m'entra par une oreille et ressortit par l'autre. Je persistai à regarder dehors jusqu'à ce que j'eusse perdu de vue les cheveux blonds de John ; puis, refermant la porte d'entrée, je me traînai tout content dans ma chambre.

Je restai tranquille jusqu'au dîner, méditant sur la belle histoire de la Bible qui, depuis quelque temps, s'était emparée de mon esprit. Je me représentais Jonathas se promenant près

Digitized by Google

de la pierre d'Ezel, avec le jeune berger qui devait être un jour roi d'Israël; je me demandais s'il l'aurait autant aimé et s'il aurait deviné toutes ses qualités futures, si lui, Jonathas, fils de roi, eût rencontré le jeune David gardant les brebis de son père parmi les troupeaux de Bethléem.

Quand mon père revint à la maison, il me trouva l'attendant à table, à ma place accoutumée. Il se contenta de me dire :

« Tu es donc mieux, mon fils? »

Mais je savais combien il était heureux de me voir. Il en donna la preuve en parlant beaucoup à table, sans se départir toutefois du ton grave et sentencieux qu'il avait avec son fils. Il me répéta ce que le docteur Jessop venait justement de lui raconter à propos d'une petite fille qu'il soignait, et qui, dans un moment d'emportement, s'était coupée très-dangereusement avec un couteau.

« Que cela te serve de leçon, mon fils; ne te laisse jamais aller à la violence de tes passions. »

Pauvre père! pensais-je, il n'y a pas de danger!

« Quant à cette enfant, continua-t-il, je me rappelle très-bien son père. C'était un homme violent. Phinéas, cette enfant, portera toute sa vie la marque de sa blessure.

— Pauvre petite! dis-je avec distraction.

— Tu ne dois pas la plaindre; son esprit de rébellion n'est pas encore dompté. Thomas Jessop m'a dit que cette petite Ursule.....

— Ah! s'appelle-t-elle Ursule? »

Je me rappelai la petite fille qui avait essayé de donner un morceau de pain au pauvre John Halifax, et le cri perçant que nous avions entendu au moment où la porte se refermait sur elle.

« Père, dis-je quand il eut fini de parler, et que Jaël, qui dînait toujours à la même table que nous, mais au-dessous de la salière, eut cessé de branler la tête en signe de respectueux assentiment à tout ce qu'il disait; père?

— Eh bien, mon fils?

— J'aimerais à aller avec toi à la tannerie cette après-midi. »

Ici Jaël, qui s'était empressée de remettre la table à sa place

Digitized by Google

et d'aligner symétriquement les longues rangées de chaises, s'arrêta stupéfaite d'étonnement.

« Abel... Abel Fletcher, Phinéas vient de quitter le lit; il n'est pas plus en état de...

— Paix ! femme, paix, dit sèchement mon père. Ainsi, Phinéas, tu te sens réellement assez bien pour sortir ?

— Oui, père, si tu veux me prendre avec toi. »

Abel Fletcher paraissait content. Il l'était toujours quand j'employais, en lui parlant, le tutoiement des quakers. Car je n'avais pas été élevé dans le sein de cette société; ma mère l'avait demandé à son lit de mort, et sa dernière recommandation avait été rigidement observée par son mari; d'autant plus, disait-on, qu'ils n'avaient pas vécu très-heureux ensemble. Mais quelle qu'eût été sa conduite envers elle pendant leur courte union, Abel Fletcher était un bon père pour moi, et, par amour pour lui, j'ai toujours aimé et honoré la société des Amis.

« Mon fils, dit-il après avoir coupé court à la verbeuse indignation de la pauvre Jaël par un brusque : « Aide Phinéas à se « préparer ; » mon fils, je me réjouis de voir que tu prends goût aux affaires. J'espère qu'un jour, si la santé t'était rendue...

— Oh ! pas encore, père, » répondis-je tristement.

Car je savais à quoi il faisait allusion. J'avais la tannerie en horreur, et je restais quelquefois des mois entiers sans en approcher. Je savais donc qu'il me serait totalement impossible de souscrire à la volonté de mon pauvre père, dont le plus cher désir était de me voir un jour son associé et son successeur.

Nous nous acheminâmes donc assez silencieusement le long des rues de Norton-Bury ; mon père marchant gravement, selon sa coutume, moi poussant ma petite voiture et me tenant aussi près de lui que possible. Plusieurs personnes nous regardaient passer; presque tout le monde nous connaissait, mais peu de gens, même parmi nos voisins, nous saluaient, car nous étions quakers et non-conformistes.

Je n'étais pas retourné dans la ville depuis le jour de ma première rencontre avec John Halifax. La saison était maintenant très-avancée, mais l'atmosphère était douce et tiède, tout semblait sourire autour de moi, même les petites rues étroites

Digitized by Google

de Norton-Bury. J'en demande bien pardon à cette localité, que les antiquaires regardent comme une ville fort intéressante : j'ai moi-même admiré quelquefois l'élégance de ses maisons aux façades en saillie, couvertes d'ornements d'architecture et noircies par le temps ; mais en ce moment j'étais moins frappé de la beauté pittoresque de l'ancienne petite ville que de la saleté de ses trottoirs et du bruit confus des métiers à bas, des cris des femmes et des querelles des enfants. Dans ce quartier vivaient pêle-mêle des centaines de pauvres gens, entassés les uns sur les autres, couverts de haillons et luttant contre la misère. Je me demandais si John Halifax y vivait aussi.

La tannerie de mon père était située dans une ruelle, à peu de distance de là. J'en reconnaissais déjà les émanations.

En entrant, je cherchai tout d'abord John parmi les ouvriers.

Il était assis dans un coin, sous un des hangars, aidant deux ou trois femmes à briser de l'écorce. Il paraissait tout entier à son ouvrage ; mais il trouvait encore le temps de s'arrêter ici et là pour donner une poignée de foin à la vieille jument qui tournait lentement le moulin à écorce. Il ne parlait à personne, et personne ne semblait faire attention à lui. Il ne nous remarqua même pas quand nous passâmes près de lui. Je demandai tout bas à mon père ce qu'il pensait du nouvel apprenti.

« Hum ! on n'a rien à lui reprocher que je sache. Désires-tu qu'il te conduise? Hé ! ici, jeune homme... ; j'ai oublié ton nom. »

A ce ton impérieux, John Halifax tressaillit ; mais en me voyant, il se mit à sourire. Mon père s'éloigna pour inspecter, me dit-il, des fosses où il faisait faire une expérience importante, à savoir, comment une peau pouvait être complétement tannée en cinq mois au lieu de huit. Je restai donc en arrière.

« John, dis-je, j'ai besoin de vous. »

Il se dégagea de son tas d'écorces, et s'avança en hésitant un peu.

« Y a-t-il quelque chose pour votre service, monsieur?

— Ne m'appelez pas monsieur ; quand je dis : John, pourquoi ne dites-vous pas : Phinéas? »

Et je lui tendis la main. La sienne était toute barbouillée de tan.

Digitized by Google

« N'avez-vous pas honte de me toucher la main?

— Quelle folie! John. »

Nous réglâmes donc une fois pour toutes cette question importante, et, quoique John conservât toujours envers moi un certain respect, c'était plutôt la déférence naturelle du plus jeune pour l'aîné, du plus fort pour le plus faible, que le devoir d'un serviteur envers le fils de son maître. Et je préférais qu'il en fût ainsi.

Il guida attentivement ma petite voiture à travers les basses-fosses, — ces fosses d'abomination, entourées d'un réseau de petits sentiers, — jusqu'à ce que nous fussions arrivés à l'extrémité de la cour, bornée de ce côté-là par l'Avon.

« Voici un assez bon endroit pour vous reposer, me dit-il; si vous voulez sortir de votre petite voiture, je puis vous établir confortablement ici en moins de rien. »

J'y consentis volontiers. Il courut chercher une vieille couverture de cheval qu'il étendit sur un tas d'écorces, puis, m'aidant à m'y étendre, il me couvrit soigneusement de mon manteau. Ainsi couché, avec mon chapeau rabattu sur les yeux de manière à me permettre de voir le ruban argenté de l'Avon à mes pieds, et au delà la verdoyante prairie du Ham couverte de vaches, ma position était en vérité fort agréable. La tannerie n'était qu'à deux pas, il est vrai, mais ici elle n'offusquait aucun de mes sens.

« Etes-vous à votre aise, Phinéas?

— Je le serais tout à fait si vous vouliez vous asseoir près de moi.

— Je le veux bien. »

Et nous commençâmes à causer. Je lui demandai s'il avait pris goût à la tannerie.

« Oui, dit-il en souriant, c'est mon château, ma maison.

— Et il ne doit pas être désagréable d'y vivre.

— Excepté quand il pleut. Pleut-il toujours à Norton-Bury?

— Fi donc! John, répondis-je en lui montrant le plus beau ciel d'automne.

— Oui, il fait très-beau à présent, mais un brouillard s'élève sur la Saverne, et c'est un signe qu'il pleuvra ce soir. Je ne jouirai pas de ma courte soirée d'octobre.

Digitized by Google

— Vous passez donc vos soirées dehors? Mais il doit faire affreusement froid sur ce tas d'écorces après le coucher du soleil.

— Oui, quelquefois. Avez-vous froid maintenant? Irai-je chercher?... Mais je n'ai rien de convenable pour vous envelopper, excepté cette couverture. »

Et il l'arrangea soigneusement autour de moi.

« Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi maigre que vous, continua-t-il; vous êtes encore plus maigre que la dernière fois que je vous ai vu. Avez-vous été bien malade, Phinéas? Qu'avez-vous eu? »

Son anxiété était si touchante, que je lui expliquai comment, depuis ma naissance, ma vie n'était qu'une succession de maladies, et que je n'avais rien de mieux à espérer jusqu'à mon dernier jour.

« Oh! ajoutai-je tout peiné de son air chagrin, je suis très-heureux; j'ai une bonne maison, un bon père, et je crois avoir trouvé la seule chose qui me manquât, un ami. »

John sourit, mais parce que je souriais moi-même. Je vis qu'il ne me comprenait pas. Il y a dans la plupart des caractères énergiques et réservés une certaine lenteur à recevoir les impressions, quelque profondément qu'elles s'y gravent, une fois reçues. Quoique je fusse presque en tout l'opposé de John, c'était justement ce contraste qui me charmait en lui. Je ne fus donc nullement blessé en voyant la lenteur que le jeune homme mettait à comprendre tout ce qu'il m'était déjà, et tout ce que j'entendais qu'il me devînt encore. Le son de sa voix, l'expression de ses yeux me disaient qu'il avait un de ces caractères qui expriment peu, mais qui recèlent un fonds inépuisable de nobles sentiments, un de ces caractères solides sur lesquels on peut compter en tout temps.

« Voyons, dis-je en changeant de sujet, en voilà assez sur mon compte. Comment vous trouvez-vous de votre nouvelle vie, John? vous faites-vous réellement à la tannerie? Répondez franchement. »

Il me regarda en face, puis, enfonçant ses deux mains dans ses poches, il se mit à siffler.

« N'éludez pas la question, John, je vous en prie; je désire savoir la vérité.

Digitized by Google

— Eh bien ! je déteste la tannerie, » dit-il vivement.

Puis il reprit d'un ton plus calme :

« Mais, Phinéas, ne vous imaginez pas que j'aie l'intention de la détester toujours ; je veux, au contraire, m'y accoutumer, comme tant d'autres personnes qui valent mieux que moi se sont accoutumées à pire encore. C'est fort mal de détester ce qui nous donne du pain, — surtout lorsqu'on n'a pas d'autres ressources.

— Vous êtes un jeune homme bien sensé pour votre âge, John.

— Non, ne vous moquez pas de moi ; ne me croyez pas, non plus, plus mauvais que je ne suis, et surtout ne pensez pas que je manque de reconnaissance envers votre bon père, à qui je dois ma première chance de succès. Si je mets un pied sur l'échelle, je pourrai peut-être monter plus haut.

— Je le crois sans peine, répondis-je, mais il me semble que vous avez déjà beaucoup pensé à ces choses-là.

— Oh ! oui, le temps ne me manque pas pour penser. Si je pouvais seulement apprendre à lire !

— Supposons que, comme Dick Whittington, vous succédiez un jour à votre maître, aimeriez-vous à être tanneur? »

Il réfléchit un instant; sa figure franche le trahissait. Il dit enfin d'un air résolu :

« Je voudrais être n'importe quoi, pourvu que ce fût une profession honnête et honorable. J'ai pour principe que l'état ne fait pas l'homme, mais que l'homme fait l'état. J'ai entendu de bonne heure proclamer cette maxime, et elle est devenue la mienne.

— C'est bien, je suis content. Cependant, continuai-je en l'observant, — il était debout devant moi, un pied fermement planté sur le tas d'écorce, la tête relevée, la bouche close, mais souriante, — cependant, John, je crois que vous pourriez être tout ce que vous voudriez. »

Il se mit à rire.

« C'est douteux, du moins pour le moment. Quoi qu'il en soit, je ne suis que le garçon qui conduit la charrette de votre père et qui travaille dans sa tannerie ; John Halifax, à votre service, monsieur Phinéas Fletcher. »

Et d'un air moitié plaisant, moitié sérieux, il découvrit ses

Digitized by Google

boucles blondes et me fit un salut qui contrastait tellement avec le reste de sa personne, que je me rappelai involontairement le Testament grec et « Guy Halifax, gentleman. » Mais peu importait pour John ou pour moi. Le jeune garçon, comme tant d'autres, ne devait à son père que son existence. Ce don est-il plus souvent un bienfait ou une malédiction? Dieu le sait.

L'après-midi s'était écoulée pendant que nous causions; mais j'étais peu disposé à quitter mon ami. Je songeai tout à coup à lui demander où il demeurait.

« Que voulez-vous dire?

— Où demeurez-vous? où prenez-vous vos repas?

— Oh! quant à cela, je n'ai pas beaucoup de temps pour boire et manger. Je mange ordinairement mon dîner le long de la route, où je trouve quantité de mûres sauvages en guise de pudding, — et cela compte pour quelque chose. Pour le souper, quand je puis me le procurer, j'aime à le manger sur ce tas d'écorces, après que tous les ouvriers sont partis et que la cour est tranquille. Votre père me permet d'y rester.

— Mais où est votre logement? où dormez-vous? »

Il hésita, rougit un peu, puis dit enfin :

« A vous dire vrai, je dors où je puis; en général, ici.

— Quoi! à la belle étoile?

— Justement. »

Je restai abasourdi. Coucher en plein air comme un vagabond, un va-nu-pieds! Cela me semblait le dernier degré de la misère humaine.

« Je vais tout vous dire, reprit-il en s'asseyant à côté de moi, comme s'il eût deviné mon silence. Je gagne trois shillings par semaine, ce qui fait environ cinq pence par jour, sur lesquels j'en mange trois. Je suis robuste, je grandis, et il est dur d'avoir faim. Il me reste donc deux pence pour payer mon logement. J'ai voulu savoir comment et avec qui on était logé à ce prix-là... Je préfère le tas d'écorces.

— Oh! John!

— Non, il n'y a pas là de quoi s'affliger. Vous ne savez pas comme il est agréable de dormir dehors. Il fait si bon s'éveiller au milieu de la nuit, et voir les étoiles briller au-dessus de votre tête!

Digitized by Google

— Mais ne fait-il pas bien froid?

— Non, pas toujours. Je creuse un petit nid dans l'écorce et m'y blottis comme une marmotte, enveloppé dans cette couverture qu'un des ouvriers m'a donnée. D'ailleurs, tous les matins, de bonne heure, je me plonge dans la rivière, et cela me réchauffe pour toute la journée. »

Je frissonnai, rien qu'à l'idée de l'eau froide; et cependant, malgré la vie rude qu'il menait, ce jeune homme était la parfaite image de la santé. Hélas! combien je lui portais envie!

Mais ce genre de vie, qu'il traitait si légèrement, ne pouvait durer longtemps.

« Que ferez-vous quand l'hiver sera venu? » lui dis-je.

Il prit un air grave.

« Je ne sais pas, dit-il; je suppose que je m'arrangerai d'une manière ou d'une autre; comme les oiseaux, » continua-t-il, sans se douter peut-être de toute la justesse de sa comparaison; le pauvre garçon! quand il se comparait à ces créatures de l'air que Dieu nourrit quand elles crient à lui.

Ma question l'avait rendu pensif; il garda quelque temps le silence.

« John, lui dis-je enfin, vous rappelez-vous la femme qui vous a parlé si rudement dans l'allée un certain jour?

— Oui, je n'oublierai jamais rien de ce qui est arrivé ce jour-là, répondit-il.

— Elle a été ma bonne dans le temps. Elle n'est pas si méchante qu'elle le paraît, quoique le chagrin ait aigri son caractère. Son fils aîné, Bill, qui est parti pour être soldat, conduisait la charrette avant vous.

— Ah? » murmura John d'un ton interrogatif.

Car j'étais lent à expliquer mes plans, c'est-à-dire la partie de mes plans que je jugeais bon de soumettre à sa connaissance.

« Sally est pauvre, repris-je, pas si pauvre pourtant; mais vos deux pence par jour pourraient lui être utiles, et je suis sûr que si vous me permettiez de lui parler, vous pourriez avoir la mansarde de Bill pour vous tout seul. Je crois vraiment qu'il vaudrait la peine de l'essayer.

— Je le crois aussi. Vous êtes bien bon, Phinéas. »

Digitized by Google

Il ne dit que ces mots ; mais le ton dont il les prononça m'en disait bien davantage.

Je remontai dans ma petite voiture, décidé à ne pas remettre à un autre jour l'exécution de mon projet. J'engageai John à me suivre chez Sally Watkins, après avoir chargé un des ouvriers de dire à mon père que j'étais retourné à la maison avec John Halifax. Il était étonnant de voir comme je m'enhardissais, à présent que j'avais à penser et à agir pour un autre que moi.

Nous arrivâmes bientôt devant la porte de la veuve Watkins. Sa maison avait une apparence plus misérable que je ne l'avais pensé d'abord ; mais, en me rappelant le martyre de propreté qu'elle m'avait fait subir dans mon enfance, je repris quelque espoir pour John.

Sally était assise dans sa cuisine ; elle était proprement habillée et paraissait plus calme. Elle raccommodait une vieille veste qui avait appartenu à Bill jusqu'au moment où, supplantée par le grand habit rouge, elle était tombée en partage à Jem, son second fils. Mais Bill remplissait encore le cœur de la pauvre mère, qui ne faisait que pleurer sur lui et maudire « bony party. » Elle était tellement absorbée dans ses pensées, qu'elle ne parut pas reconnaître, dans le respectable jeune ouvrier qu'elle avait devant elle, le jeune garçon que sa langue avait si peu ménagé à l'entrée de l'allée.

Elle consentit immédiatement à le recevoir chez elle ; mais elle laissa échapper un mouvement de surprise quand je lui dis qu'il était mon ami.

Nous réglâmes donc cette affaire tous ensemble, puis j'entretins un instant Sally en particulier, tandis que John montait pour voir sa chambre. Je savais que je pouvais compter sur la discrétion de Sally ; j'étais d'ailleurs bien aise de l'aider un peu, pauvre femme ! Elle me promit de garder mon secret, et de prendre un soin tout particulier de John. Quand il redescendit, elle le reçut très-poliment, presque amicalement. Elle dit que ce serait une consolation pour elle de savoir le lit de Bill occupé par quelqu'un qui irait et viendrait dans sa maison comme son pauvre garçon.

« Et puis, ajouta-t-elle, il ne refusera pas de me donner par-ci

Digitized by Google

par-là un coup de main dans la cuisine. Il n'est pas trop fier pour cela. Hein ?

— Non, certainement, » dit John en riant.

Avant de partir je voulus voir sa chambre ; il me porta en haut et nous nous assîmes sur le lit du pauvre Bill. Ce lit se composait d'une espèce de sac rempli de foin, et de deux couvertures. J'obtins de Jaël, le soir même, mais non sans peine, une paire de draps, qui fut pendant longtemps la seule que John possédât. La mansarde était très-basse et très-étroite ; on y tournait à peine ; mais John promenait autour de lui des regards satisfaits.

« Je suis sûr que je serai aussi heureux qu'un roi ! s'écria-t-il. Regardez donc par la fenêtre ! »

La fenêtre était effectivement ce qu'il y avait de mieux ; on pouvait aisément se glisser sur le toit, et là on jouissait de la plus belle vue de Norton-Bury. D'un côté, on voyait la ville, l'abbaye, et au delà, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, de vastes prairies et des collines boisées ; de l'autre côté, l'immense Ham, la courbe argentée de la Saverne et le paysage qui allait en ondulant jusqu'aux collines bleues qui s'élevaient dans le lointain. Tout cela formait un tableau dont la variété, la beauté tranquille et le charme inexprimable parlaient mieux à l'âme que des milliers de volumes.

« Aimez-vous votre château, John ? lui demandai-je après avoir examiné silencieusement l'expression de sa figure ; vous convient-il ?

— S'il me convient ! » s'écria-t-il.

Et mon cœur se réjouit avec le sien.

Chère petite mansarde ! si près du ciel ! si près que la pluie y pénétrait bien souvent ; que le soleil, dardant sur le toit, en faisait quelquefois une fournaise, et qu'en hiver la neige amoncelée y interceptait la lumière ! Cependant, que d'heureux moments nous y avons passés ensemble ! Que de fois notre souvenir s'y est reporté avec bonheur !

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

L'hiver commença de bonne heure, cette année-là.

Ce fut une triste et longue saison pour moi, plus triste et plus longue que mes hivers ne l'étaient inévitablement. Je ne sortis pas une seule fois de ma chambre ; je ne vis que mon père, le docteur Jessop et Jaël. A la fin, pourtant, je pris courage et témoignai au premier le désir de voir John Halifax.

« Pourquoi désires-tu le voir ?

— Mais, seulement pour le voir.

— Bah ! un garçon employé dans la tannerie n'est pas une compagnie convenable pour toi. Laisse-le où il est, il fera son chemin, si tu n'essayes pas de le faire sortir de sa condition. »

Faire sortir John Halifax de sa condition ! Je convins avec mon père que cela était impossible ; il est vrai que nous différions essentiellement quant à la définition de la condition. Mais, craignant de lui nuire, et sentant combien son avenir dépendait des bonnes grâces de mon père, je me gardai bien de discuter avec lui ; seulement, je saisis toutes les occasions — et elles étaient rares — pour faire passer à John un petit billet, écrit en caractères d'imprimerie, car je savais qu'il pouvait les lire, et j'y joignis deux ou trois livres propres à l'instruire et à développer son intelligence. Puis j'attendis avec ardeur, mais avec patience, le retour du printemps, bien sûr de le voir alors, sans faire d'inutiles tentatives. Je le connaissais trop bien et j'étais trop jaloux de sa propre dignité pour chercher, soit par mes instances, soit par quelque stratagème, à l'attirer dans une maison où il n'était pas le bienvenu, quoique cette maison fût celle de mon père.

Un jour du mois de février, après que le dégel eut enfin amolli le sol et qu'une pluie abondante eut à moitié fondu les monceaux de neige qui, à ce que m'avait dit Jaël, couvraient le pays, je résolus de m'aventurer jusque sur le seuil de la porte pour respirer l'air pur. Je descendis donc en me traînant dans la salle, et de la salle je me traînai au jardin. Jaël murmurait ; mon père, au contraire, m'encourageait à sa manière. Pauvre père ! il croyait toujours qu'on n'était malade que parce qu'on

Digitized by Google

le voulait bien, et que j'aurais pu faire beaucoup pour me guérir, si j'en avais eu la ferme volonté.

Je me sentais très-fort, ce jour-là; j'éprouvais une joie indicible en revoyant un peu de gazon, en me promenant sous les tièdes rayons du soleil, à l'abri de la haie d'ifs. Je me pris à sourire en voyant une pâle rangée de perce-neige qui étaient venus s'aligner comme des prisonniers de guerre qu'on va fusiller; mais, au même instant, je me reprochai ce sourire, en pensant au pauvre Bill Watkins qui, fait prisonnier au mois de décembre, après la bataille de Mayence, avait été fusillé, comme espion, par les Français. Pauvre Bill! si frais, si joufflu! N'eût-il pas mieux valu pour lui conduire tout bonnement notre charrette?

« Avez-vous vu Sally depuis peu? demandai-je à Jaël, qui coupait des choux d'hiver près de là; surmonte-t-elle un peu son chagrin?

— M'est avis qu'elle n'est pas assez riche pour se faire du mauvais sang; il y a encore Jem et trois autres marmots à nourrir, sans compter un grand garçon qui demeure chez elle, et qui, j'en suis sûre, mange pour plus qu'il ne paye. »

L'insinuation me toucha médiocrement, car je n'ignorais pas que mon père avait depuis peu augmenté les gages de John, et celui-ci sa pension à Sally. J'étais donc parfaitement tranquille à cet égard, et je savais, grâce à certaines petites circonstances, connues de Sally et de moi seulement, que le jeune homme, bien loin d'être un fardeau pour la pauvre veuve, lui était, au contraire, d'un grand secours. Je laissai donc dire Jaël.

« Les perce-neige sont décidément des petites fleurs bien hardies... Arrêtez, Jaël, vous allez mettre le pied dessus! »

Mais il était trop tard; elle les avait déjà écrasés sous ses souliers à hauts talons; elle faillit même me renverser en se reculant avec précipitation.

« Voyez donc ce jeune gentleman qui vient dans le jardin! Et moi, avec ma robe sale et mon tablier plein de choux! »

Et elle laissa tomber les choux en voyant le gentleman s'approcher de nous.

Je me mis à sourire, car, en dépit de sa transformation, je n'avais pas eu de peine à reconnaître John Halifax.

Digitized by Google

Il avait des habits neufs, et, soit dit en passant, à la louange de ce grand réformateur qu'on nomme le tailleur, des habits convenables, décents, tels enfin qu'il sied à un jeune apprenti d'en porter. Ils allaient parfaitement à sa taille, qui avait gagné en force, en grâce et en hauteur. Il avait autour du cou une fraise propre et blanche sur laquelle retombaient les belles boucles de ses cheveux. En somme, Jaël ou toute autre personne aurait facilement pu faire erreur, comme elle le dit malignement après, et le prendre pour un jeune gentleman. Elle n'en fut que plus indignée lorsqu'elle reconnut ladite erreur.

« Que viens-tu faire ici? lui dit-elle brusquement.

— Abel Fletcher m'a chargé d'un message.

— Alors dépêche-toi et décampe. Ne reste pas ici avec Phinéas, ta compagnie ne lui convient pas et son père ne l'approuve pas.

— Jaël ! » m'écriai-je indigné.

John ne répondit pas, mais le rouge lui monta au visage. Je lui pris la main et lui dis que j'étais bien heureux de le voir; mais il n'eut pas l'air de m'entendre.

« Abel Fletcher m'a envoyé ici, dit-il, pour m'aller promener avec Phinéas. Si Phinéas voit quelque inconvénient à être dans ma compagnie, il n'a qu'à me le dire. »

Et il se tourna vers moi. Mon regard dut le satisfaire.

Jaël se retira toute déconfite, et, dans sa colère, elle laissa retomber ses choux. John les ramassa et les lui rendit; mais il reçut une dernière bourrade pour tout remercîment.

« Tu es bien poli dans tes nouveaux habits. Détale un peu vite et... A propos, ne t'avise plus de laisser la charrette aux peaux sous les fenêtres de la salle à manger.

— Je ne conduis plus la charrette, dit tranquillement John.

— Vous ne conduisez plus la charrette ? m'empressai-je de lui demander, lorsque Jaël eut disparu; car je craignais que quelque malheur ne fût arrivé.

— Non. Cet hiver, je suis parvenu à m'apprendre à lire et à compter, grâce à vos livres ; votre père l'a découvert et il m'a dit que j'irais recevoir l'argent au lieu d'aller chercher les peaux. C'est beaucoup mieux payé, — et beaucoup plus agréable aussi. Voilà tout. »

Digitized by Google

Tandis qu'il parlait, sa figure rayonnait. C'était, en vérité, un grand pas de fait.

« Il doit avoir beaucoup de confiance en vous, John, lui dis-je. Car je savais que mon père était très-difficile dans le choix des personnes qu'il employait à recevoir l'argent.

— C'est bien justement ce qui me fait le plus de plaisir. Il est très-bon pour moi, Phinéas, et il m'a donné congé aujourd'hui afin de pouvoir aller me promener avec vous. N'est-ce pas charmant ?

— Charmant, en vérité. Comme nous allons nous amuser ! je crois vraiment que je pourrais me promener moi-même ! »

La présence de John semblait toujours me donner une nouvelle vie, de nouvelles forces.

« Où irons-nous ? me dit-il, une fois que nous fûmes en route, et tout en guidant ma petite voiture le long des rues de Norton-Bury.

— Allons sur le *Mythe*. »

Or, le Mythe était une petite colline située tout près de la ville, et sur laquelle le squire Brithwood s'était fait bâtir, dix ans auparavant, une fort belle maison.

« C'est cela ; allons-y, et, chemin faisant, vous verrez l'inondation. C'est un spectacle étonnant, ne trouvez-vous pas? La rivière monte encore, à ce qu'on m'a dit, et l'on est occupé à la tannerie à élever une digue pour la contenir. A quelle hauteur les eaux s'élèvent-elles, en général, ici, Phinéas ?

— En vérité, je ne m'en souviens pas. Mais n'ayez pas l'air si sérieux, John ; jouissons de notre promenade. »

Pour ma part, j'en jouissais avec délices; les rayons du soleil étaient si doux, si vivifiants ! Quel bonheur pour moi de m'arrêter sur le pont, à l'autre extrémité de la ville, d'aspirer la fraîche brise que nous apportaient les eaux qui continuaient à s'élever, et d'entendre le bruit qu'elles faisaient en se précipitant comme une cataracte par-dessus une écluse voisine !

« Votre rivière, d'ordinaire si lente, si bourbeuse, est magnifique maintenant, me dit John. Quelle masse d'écume elle forme ! Et voyez donc comme le Ham est inondé, comme il étincelle au soleil !

— John, vous aimez tout ce qui est beau.

Digitized by Google

— Si je l'aime ! s'écria-t-il ; vous ne pouvez vous figurer l'effet superbe que tout cela fait de ma fenêtre ! Voilà une semaine que je ne me lasse pas de l'admirer ; chaque matin, l'eau semble s'être tracé un nouveau cours. Regardez donc là-bas, près du saule, comme elle s'élance avec rapidité !

— Oh ! nous sommes accoutumés aux inondations, à Norton-Bury.

— Sont-elles quelquefois dangereuses ?

— Elles l'ont été, mais pas de mon temps. Maintenant, John, dites-moi ce que vous avez fait tout l'hiver. »

L'histoire était simple et courte à raconter : travail du matin au soir, et du lundi au samedi, sans désemparer ; travail trop pénible, en vérité, pour permettre de se livrer à d'autres occupations pendant la soirée.

« Mais alors, comment avez-vous pu vous apprendre à lire et à compter ?

— Chemin faisant, en général, et en profitant des minutes et des secondes. Et puis j'avais les après-midi de mes dimanches. Je n'ai pas cru mal faire.

— Non, certainement. Et quels livres avez-vous lus ?

— Tous ceux que vous m'avez envoyés : *le Voyage du Pèlerin*, *Robinson Crusoé* et *les Mille et une Nuits*. N'est-ce pas superbe ? »

Et son œil étincelait de plaisir.

« Pas d'autre livre ?

— Oh ! si fait ; celui que vous m'avez fait remettre, à Noël. J'en ai lu une bonne partie. »

Le ton de respect avec lequel il prononça ces derniers mots me fit plaisir. J'aimais à voir qu'il ne rougissait pas d'avouer qu'il avait lu « une bonne partie » de ce livre que les jeunes gens lisent si rarement, la Bible. Mais je ne lui fis pas de questions à ce sujet, sa réponse était parfaitement suffisante.

« Vous lisez donc couramment maintenant, John ?

— Assez bien, tout considéré. »

Puis, se tournant tout à coup vers moi :

« Mais vous, Phinéas, vous lisez beaucoup ; j'ai entendu dire à votre père que vous étiez très-instruit. Dites-moi donc tout ce que vous savez.

— Oh ! cela ne vaut pas la peine d'en parler. »

Digitized by Google

Mais; sur ses instances, je m'exécutai tant bien que mal. La liste de mon savoir était assez courte; cependant j'aurais presque souhaité qu'elle le fût davantage, lorsque j'observai l'expression de la physionomie de John.

« Et moi, je commence seulement à savoir lire, et j'aurai bientôt quinze ans! »

L'accent de honte, d'abattement, de désespoir même, avec lequel il prononça ces paroles, me serra le cœur.

« Ne vous chagrinez pas, lui dis-je en mettant ma débile main sur la sienne; où prendriez-vous le temps pour étudier, avec tout l'ouvrage que vous avez à faire?

— Mais je devrais apprendre, je dois apprendre.

— Eh bien! vous apprendrez. Je ne sais que fort peu de chose, mais tout ce que je sais je vous l'enseignerai, si vous voulez.

— Oh! Phinéas! »

Il attacha sur moi un regard humide de joie et de reconnaissance; puis il traversa précipitamment le chemin. Il revint une ou deux minutes après, tenant à la main une longue branche d'églantier.

« Vous aimez les badines d'églantier, n'est-ce pas?... Mais attendez que j'en aie coupé toutes les épines! »

Et il se remit à marcher à côté de moi, tout en travaillant en silence avec son couteau.

Nous arrivâmes au Mythe.

« David, lui dis-je, — car j'avais pris l'habitude de l'appeler David, et maintenant qu'il avait lu une certaine histoire dans la Bible, je supposais qu'il avait deviné pourquoi, car ce nom lui plaisait; — David, je ne crois pas pouvoir aller plus haut sur la colline.

— Oh! vous y viendrez; je vais vous pousser par derrière, et, quand nous serons arrivés à l'échalier, je vous porterai. Il fait si beau sur le sommet du Mythe! Regardez donc le coucher du soleil; il y a si longtemps que vous ne l'avez vu. »

Il disait vrai, hélas!... Je le laissai faire; comment lui refuser? N'était-il pas le seul rayon bienfaisant qui fût venu colorer ma pâle existence?

Nous atteignîmes bientôt le sommet de la colline. Près de là,

Digitized by Google

au pied d'une pente rapide et escarpée, coulait la Saverne, large, profonde et s'élargissant toujours plus dans sa course à travers une vaste étendue de pays, vers la chaîne qui bordait l'horizon. Elle n'offrait rien de bien remarquable en cet endroit, mais c'est une belle et gracieuse rivière, dont le cours tranquille fertilise le pays qu'il arrose.

« Vous aimez la Saverne, n'est-ce pas, John ?

— Oh ! beaucoup. Mais qu'est-ce que cela ? » s'écria-t-il en me montrant une chose que j'avais vue moi-même assez rarement sur notre rivière : c'était une grande masse d'eau de trois ou quatre pieds de hauteur, droite comme un mur, et qui s'avançait au milieu du courant.

« C'est la barre (*eger*) ; je l'ai vue quelquefois sur la Saverne, quand le courant de la rivière se rencontre avec le contre-courant produit par la haute marée. Voyez donc quelle crinière d'écume elle forme ! c'est comme la hure d'un sanglier ; nous l'appelons quelquefois *le sanglier de rivière*.

— Mais ce n'est qu'une grande vague.

— Oui, mais assez grande pour engloutir un bateau. »

Et, tandis que je parlais, je vis avec effroi un bateau monté par deux hommes qui faisaient tous leurs efforts pour éviter la barre.

« Ils ne le pourront jamais, m'écriai-je, ils vont se noyer !... Oh ! John ! »

Mais il m'avait déjà quitté et s'élançait le long du revers de la colline en s'accrochant aux herbes et aux genêts épineux. Il atteignit le bord de la rivière.

Ce fut un moment terrible : la barre continuait d'avancer, changeant la paisible rivière en un tourbillon de courants contraires, au milieu desquels il était impossible à un bateau de ne pas chavirer, et encore moins à ce léger batelet avec sa voile abattue. J'y reconnus le jeune M. Brithwood, de Mythe-House ; il était avec un autre individu que je ne connaissais pas. Ils ramaient tous deux de toutes leurs forces. Ils parvinrent à s'éloigner du milieu de la rivière, mais pas assez pour pouvoir aborder ; deux longueurs de rames seulement les séparaient de la terrible barre.

« Jetons-nous à la nage ! » cria l'un d'eux à son compagnon.

Digitized by Google

Mais cela ne les aurait pas sauvés.

« Attendez, leur cria John, attendez ! jetez-moi votre corde et je vous tirerai. »

Ce fut une rude besogne. Je frémis en le voyant enfoncé dans l'eau jusqu'aux genoux ; mais il réussit enfin, et les deux rameurs s'élancèrent sains et saufs sur la rive. Le plus jeune fit de vains efforts pour sauver son bateau ; il était trop tard : la barre s'en était déjà emparée ; la corde se rompit comme un fil, la jolie voile blanche fut engloutie ; elle reparut un instant, déchirée et mise en pièces comme un papillon pris dans les ailes d'un moulin ; puis elle disparut.

« C'en est fait du pauvre bateau, » dit le jeune Brithwood.

— Qu'importe ! nous aurions pu perdre la vie, » repartit sèchement son compagnon.

Ils se mirent à gravir la colline, sans faire attention à John Halifax. Mais tout à coup le plus âgé des deux jeunes gens se retourna.

« Qui nous a donc tirés de ce danger ? Est-ce vous, jeune homme ?

— Je suppose que oui, répondit John, qui était occupé à vider ses bottes remplies d'eau.

— En vérité, mon ami, nous vous devons beaucoup.

— Pas plus d'une demi-couronne, dit brusquement le jeune Brithwood ; je connais ce garçon, cousin March ; il travaille à la tannerie de Fletcher le quaker.

— Impossible ! s'écria M. March, qui s'était arrêté et qui regardait John avec un air de bonté mêlé d'une certaine tristesse. Impossible ! Voulez-vous bien me dire, mon ami, à qui j'ai une si grande obligation ?

— Mon nom est John Halifax.

— Oui, mais *qu'êtes*-vous ?

— Ce qu'il vous a dit. M. Brithwood me connaît bien. Je travaille à la tannerie.

— Oh ! » fit M. March en reprenant toute sa dignité, quoiqu'il fût évidemment surpris.

Le jeune Brithwood se mit à rire.

« Je vous l'avais bien dit, cousin. Hein ! mon garçon, continua-t-il, en examinant John de la tête aux pieds ; les jours se

Digitized by Google

suivent et ne se ressemblent pas; vous avez changé votre habit contre un meilleur, mais vous êtes certainement le même garçon que mon cabriolet a failli renverser un jour. Vous conduisiez une charrette remplie de peaux. Pouah! je m'en souviens.

— Et moi aussi, » s'écria John d'un ton presque menaçant; mais il se contint, et le rire insolent du jeune Brithwood cessa aussitôt.

« C'est bien, vous m'avez rendu un bon service en échange d'un mauvais, jeune... Quel est votre nom? Voici pour vous. »

Et il lui jeta une guinée qui tomba à terre et y resta.

« Richard! Richard! s'écria son compagnon, qui, après tout, était un vrai gentleman, et qui paraissait fort embarrassé de ce colloque. Mon cher ami, dit-il enfin d'une voix contrainte, en s'adressant à John, je n'oublierai pas votre courage. Si je pouvais faire quelque chose pour vous, et si cette bagatelle pouvait... »

Et en même temps il lui glissa quelque chose dans la main.

John s'inclina et lui rendit l'argent en disant qu'il préférait ne pas l'accepter.

L'étranger parut fort étonné; il insista, mais voyant que John persistait dans son refus, il remit les guinées dans sa poche, tout en le regardant d'un air rêveur.

« Quel âge avez-vous?

— Près de quinze ans.

— Ah! » dit l'autre en soupirant; puis, continuant de s'adresser à John : Mon nom est March... Henry March; si jamais vous...

— Merci, monsieur, je vous salue.

— Adieu. »

Il me sembla qu'il hésitait, comme s'il eût voulu lui donner la main. Mais John ne le vit pas ou ne voulut pas le voir. M. March s'éloigna; arrivé à l'échalier, il se tourna encore une fois et regarda John, puis il disparut avec son compagnon.

« Je suis content qu'ils soient partis, dit John, maintenant nous pouvons nous mettre à notre aise. »

Il s'assit par terre, ôta ses bas mouillés et rit de ma crainte qu'il ne prît froid, et de ma colère en pensant aux paroles insultantes de jeune Brithwood.

J'étais enveloppé dans mon manteau, et je l'observais traçant

Digitized by Google

des cercles dans le sable avec la baguette d'églantier qu'il avait coupée.

Une idée me frappa tout à coup.

« John, donnez-moi la baguette, et je vous donnerai votre première leçon d'écriture. »

C'est ainsi que, sur le sable et avec une baguette d'églantier en guise de plume, je lui enseignai à former les lettres de l'alphabet et à les lier ensemble. Il les apprit si vite, qu'en peu de temps le simple cahier que notre mère commune mettait à notre disposition fut couvert en tous sens de J, O, H, N : John.

« Bravo ! s'écria-t-il, comme nous reprenions le chemin de la maison, et en brandissant sa gigantesque plume ; bravo ! j'ai gagné quelque chose aujourd'hui. »

Arrivés sur le pont de l'Avon, nous nous arrêtâmes encore pour regarder l'inondation, qui avait fait des progrès considérables, même dans un si court espace de temps. L'eau s'était frayé de nouveaux passages, un entre autres le long de la grande route ; le courant n'était pas dangereux, mais l'eau couvrait une grande partie du Ham, et nous ne pûmes nous défendre d'un sentiment d'effroi en voyant la puissance de cet élément abandonné à lui-même. Un vieux saule pleureur, parmi les racines duquel j'avais souvent vu croître de jolis boutons d'or, se trouvait maintenant au milieu d'un courant aussi large que l'Avon, et trois fois plus rapide. L'eau tournoyait tout autour, impatiente des obstacles que lui présentaient les grosses racines qu'elle s'efforçait d'ébranler. Quelques heures encore, et, si les eaux ne se retiraient pas, il ne devait plus rien rester du pauvre arbre.

« Je n'aime pas trop cela, dit John d'un air pensif, en regardant la rangée de maisons et les quais qui bordaient un des côtés de la rivière. Avez-vous déjà vu les eaux aussi hautes ?

— Je crois que oui, mais on ne s'en inquiète pas beaucoup à Norton-Bury. Mon père dit que c'est à cause du dégel subit, et il doit le savoir, lui, il a de l'expérience... ; la tannerie est si près de la rivière.

— C'est justement à quoi je pensais. Mais venez, il commence à faire froid. »

Il me conduisit à la maison, et nous nous séparâmes à ma porte en prenant affectueusement congé l'un de l'autre.

Digitized by Google

« Quand reviendrez-vous, David?

— Quand votre père m'enverra dire de venir. »

Je compris que nos relations devaient être limitées à cette volonté suprême. Il était impossible à John Halifax de se prêter à la moindre démarche clandestine, à la moindre indiscrétion, même pour son ami.

Mon père rentra tard, ce soir-là; il paraissait inquiet et fatigué, et, au lieu d'aller au lit, car il était plus de neuf heures, il se mit à fumer sa pipe au coin de la cheminée.

« La rivière monte-t-elle encore, père? Croyez-vous qu'il y ait quelque danger pour la tannerie?

— Que sais-tu à propos de la tannerie?

— Rien; seulement John Halifax disait que...

— John Halifax ferait mieux de retenir sa langue. »

Je retins aussi la mienne. Mon père continua de fumer sa pipe en silence, jusqu'au moment où je m'approchai de lui pour lui souhaiter le bonsoir. Le bruit de mes béquilles le tira de sa longue rêverie pendant laquelle sa mauvaise humeur semblait s'être dissipée.

« Où es-tu allé aujourd'hui, Phinéas?

— Au Mythe. »

Et je lui racontai l'incident qui y était arrivé. Il m'écouta sans me répondre.

« N'était-ce pas bien beau et bien courageux de la part de John, père?

— Hum! fit-il en laissant échapper quelques bouffées de fumée; Phinéas, celui dont tu t'es si fort engoué est un brave garçon, mais ne t'en occupe pas trop. Rappelle-toi qu'il n'est que mon domestique, et que toi, tu es mon fils, mon fils unique. »

Pauvre père! Hélas! c'était déjà assez pénible pour lui d'avoir un « fils unique » comme moi!

Au milieu de la nuit, je crus entendre frapper à la porte d'entrée. Je couchais au rez-de-chaussée dans une petite chambre vis-à-vis de la grande salle. Quelques minutes après, je vis passer mon père; il était tout habillé, et tenait une lumière d'une main et de l'autre quelque chose que, malgré ses dispositions pacifiques, il mettait toutes les nuits près de son coffre-fort au

Digitized by Google

chevet de son lit. Car dix ans auparavant une forte somme lui avait été dérobée, et le voleur avait échappé au châtiment, la loi ayant refusé de recevoir le témoignage d'Abel Fletcher : ce n'était qu'un quaker.

Le bruit redoublait.

« Qui est là? » s'écria mon père, et, sur la réponse qu'il reçut, il ouvrit la porte d'entrée, après avoir eu la précaution de fermer la mienne.

Une minute après, j'entendis quelqu'un dans ma chambre.

« Phinéas, êtes-vous là? N'ayez pas peur. »

Je reconnus la voix de John.

« Que se passe-t-il donc? lui demandai-je, la tannerie est-elle en danger?

— Oui, l'eau monte toujours, et je suis venu chercher votre père, car il peut encore beaucoup sauver. Oui, me voici, monsieur, s'écria-t-il, en réponse à l'appel de mon père. Recouchez-vous, Phinéas, la nuit est très-froide. Ne vous levez pas, promettez-le-moi, je prendrai soin de votre père. »

Ils partirent et ne revinrent pas de toute la nuit.

On se souvint longtemps à Norton-Bury de cette nuit du 5 février 1795. Les ponts furent détruits, les bateaux emportés, les maisons inondées ou sapées jusque dans leurs fondements. Peu de personnes périrent, mais la perte des biens fut immense. Six heures suffirent à cette œuvre de destruction, puis les eaux commencèrent à se retirer.

J'attendis longtemps le retour de mon père et de John. Au point du jour, je les vis enfin sur le seuil de la porte. Hélas!

« Mon père! mon bien-aimé père! » m'écriai-je en l'attirant tendrement dans la maison, plus tendrement que je ne l'avais jamais fait, même dans mon enfance. Il ne me repoussa point.

« Tu es debout de bien bonne heure, mon fils; la matinée est bien froide pour toi; retourne auprès du feu. »

Sa voix était douce, son visage pâle, deux choses extraordinaires chez Abel Fletcher.

« Père, dis-je, que t'est-il arrivé?

— Rien, mon fils; seulement il a plû au Dispensateur des biens de ce monde de me retirer une partie de ceux qu'il m'a-

Digitized by Google

vait accordés. Je suis, comme tant d'autres habitants de la ville, plus pauvre de quelques milliers de livres sterling. »

Il s'assit. Je savais qu'il aimait son argent; il l'avait gagné si péniblement! mais je n'aurais pas cru qu'il eût supporté cette perte avec tant de calme.

« N'importe, père, le malheur aurait pu être plus grand.

— Certainement. J'aurais perdu tout ce que je possédais dans ce monde, sans... Mais où est donc ce garçon? Pourquoi restes-tu là debout? Entre, John, et ferme la porte. »

John obéit, mais sans avancer. Il était tout mouillé et paraissait avoir froid. Je lui dis de venir s'asseoir près du feu.

« Oui, viens, mon garçon, » lui dit mon père avec bonté.

John s'avança.

Je restais debout entre eux deux, craignant de les interroger sur ce qui s'était passé, mais je pouvais voir, à l'air grave du vieillard et à l'animation des traits de John, empreints de cette émotion généreuse qu'un jeune homme trouve dans le danger, que le péril avait été grand.

« Jaël, cria mon père, donne-nous à déjeuner, au jeune garçon et à moi, nous avons eu une rude nuit ensemble. »

Jaël apporta un verre d'ale avec du pain et du fromage, mais sans paraître remarquer que le repas avait été commandé pour deux personnes.

« Une autre assiette, dit sèchement mon père.

— Le garçon peut venir à la cuisine, Abel Fletcher, son déjeuner l'y attend. »

Mon père fronça le sourcil. Jaël inspirait quelquefois de la crainte à son maître lui-même; mais ici, le sentiment de sa conscience ou de sa volonté l'emporta.

« Femme, fais ce que je te dis. Apporte une autre assiette et un autre verre d'ale. »

C'est ainsi qu'à la grande indignation de Jaël et à ma grande satisfaction, John fut convié et s'assit pour la première fois à la table de son maître. Evénement à jamais mémorable dans les annales de notre maison.

Après le déjeuner, tandis que nous étions assis près du feu, mon père, contrairement à son habitude, m'expliqua toutes

Digitized by Google

ses pertes, et comme quoi, sans l'avis qu'il avait reçu à temps, l'inondation l'aurait complétement ruiné.

« C'est donc fort heureux que John soit venu, dis-je, effrayé d'en dire davantage.

— Oui, et il a aussi été d'un grand secours. C'est une vieille tête sur de jeunes épaules. »

John parut très-satisfait de cet éloge, quoiqu'il fût donné d'un air passablement bourru. Mais tout à coup un soupçon sembla traverser l'esprit d'Abel Fletcher.

« Jeune homme, dit-il en se tournant vers John, tu m'as dit que tu avais vu la rivière monter cette nuit. Que faisais-tu à onze heures, au lieu de te livrer à un tranquille sommeil? »

John rougit. Son sang jeune et riche lui montait facilement au visage. Cela parut un mauvais signe à mon père.

« Réponds; je ne serai pas sévère, du moins cette fois-ci.

— Comme vous voudrez, Abel Fletcher, répondit hardiment John. Je ne faisais point de mal; j'étais à la tannerie.

— Qu'avais-tu à y faire?

— Rien. J'étais avec les hommes qui y veillaient. Ils avaient une lumière, je n'en avais pas, et je désirais rester levé.

— Et pourquoi désirais-tu rester levé? poursuivit mon père de l'air d'un avocat questionnant un témoin dans une Cour de justice.

John hésita, et cette rougeur traîtresse, si pénible à voir, vint encore ajouter à son embarras.

« Je vais vous le dire, monsieur; il n'y a pas de honte, après tout. A mon âge, je ne sais pas écrire, et votre fils a eu la bonté de m'enseigner à former les lettres. Or, je craignais de les oublier, et j'essayais de les retracer avec un morceau de craie sur le mur du hangar. Cela ne faisait de mal à personne, je suppose. »

Le ton de John, bien que passablement bref et irrité, ne lui attira pas de reproches.

« Est-ce là tout? lui dit mon père d'un air assez doux.

— Tout, monsieur. »

Abel Fletcher retomba dans une sombre rêverie. John et moi nous nous parlions à voix basse dans la crainte d'interrompre le

Digitized by Google

cours de sa méditation. Il fuma toute une pipe ; c'était son plus grand, son unique luxe.

« John Halifax, dit-il enfin.

— Me voici.

— Il est temps que tu ailles à ton ouvrage.

— J'y vais tout de suite. Adieu, Phinéas ; bonjour, monsieur ; avez-vous quelque ordre à me donner ? »

Et il resta debout devant son maître, son chapeau à la main. Quel maître n'eût pas été fier d'un pareil serviteur ? quel père d'un pareil fils ? Pauvre père ! il ne reporta pas une seule fois son regard de John Halifax à moi. Il n'aurait pas avoué pour le monde entier le soupir à moitié étouffé que lui arrachait le contraste.

« John Halifax, tu m'as rendu un grand service la nuit dernière, que te donnerai-je pour récompense ? »

Et mon père mit instinctivement la main dans sa poche. John s'éloigna.

« Merci, je suis suffisamment récompensé, puisque j'ai été utile à mon maître, et qu'il le reconnaît. »

Mon père réfléchit une minute ; puis, tendant la main à John :

« Tu as raison, jeune homme, je te suis fort obligé et je ne l'oublierai jamais. »

John rougit, — ce fut de bonheur, cette fois-ci, — et s'en alla aussi fier qu'un empereur et aussi content qu'un pauvre qui aurait trouvé un trésor.

« Sais-tu ce qui pourrait faire plaisir au jeune homme, Phinéas ? » me dit mon père, un moment après le départ de John.

J'avais déjà pensé à quelque chose, quelque chose que j'avais longtemps désiré, mais qui me paraissait impossible. Ce fut donc avec une certaine hésitation que je proposai à mon père de permettre à John de venir passer tous les dimanches à la maison.

« Quelle idée ! Tu ne connais pas les jeunes garçons de Norton-Bury. Il ne s'en soucierait pas. Il préfère flâner tout le dimanche dans les rues avec ses connaissances.

— John n'en a pas, mon père, il ne connaît personne ; il ne

Digitized by Google

se soucie de personne..., excepté de moi. Permettez-lui de venir, je vous en prie !

— Eh bien ! soit, j'y consens. »

Mon père ne revenait jamais sur sa parole. A partir de ce jour, John vint donc passer tous ses dimanches avec nous, et une fois par semaine, au moins, il était reçu dans la maison de son maître comme notre égal et mon ami.

CHAPITRE V.

Les étés et les hivers se succédèrent lentement. Les années semblaient se traîner péniblement à Norton-Bury. Je m'occupais peu de ce qui se passait au dehors dans le monde. Mon père menait sa vie accoutumée, régulière comme une pendule ; John la sienne si active, si remplie, et moi, hélas ! la mienne, si triste, si inutile ! Nous ne comptions pas les jours ; nous ne regardions ni en arrière ni en avant.

Mais un matin du mois de juin, je m'éveillai avec la conscience que j'avais vingt ans et que John Halifax, qui n'en avait que dix-huit, était maintenant un homme. La différence qui existait entre nous, et que j'ai déjà signalée, était toujours la même.

Je rêvais à cette différence tout en m'entretenant avec John sous notre berceau de clématites.

« C'est étrange, John, mais je n'en ai pas moins vingt ans aujourd'hui.

— Eh bien, quoi ? »

Je regardais la rivière qui coulait, comme mes années, sombre, lente et monotone. John me demanda à quoi je pensais.

« A moi-même. Quel beau spécimen du noble *genus homo* je suis ! »

Mon cœur était plein d'amertume, mais John me connaissait. Il supportait patiemment mes moments de mauvaise humeur, et j'éprouvais pour lui cette gratitude que nous éprouvons pour ceux qui nous supportent, nous pardonnent et nous reprennent uniquement par affection.

« Nous sommes nés le même mois, sinon le même jour. Un

Digitized by Google

examen de soi-même ne vient pas mal à propos un jour de naissance. Allons, Phinéas, passons en revue nos qualités morales et physiques.

— Ne faites pas l'enfant, John.

— Pourquoi pas? A qui cela fait-il tort, si vous voulez bien m'écouter? *Imprimis*, comme dit Shakspeare, *imprimis* : taille, cinq pieds quatre pouces; — stature ordinaire des grands hommes, y compris Alexandre de Macédoine et le premier Consul.

— Oh! oh! » fis-je d'un ton de reproche; car, sur ce point, nous ne nous entendions nullement. Je haïssais, et lui admirait plutôt le héros du jour, Napoléon Bonaparte.

« *Imprimis*, jeune homme mince, délicat, mais point boiteux comme autrefois.

— Non, Dieu merci!

— Passablement maigre...

— Un vrai squelette!

— Visage allongé et pâle...

— Jaune, John, jaune décidément.

— Va pour jaune. De grands yeux observateurs qui vous regardent fixement. Mais détournez-les un peu, Phinéas, ou je ne resterai pas une minute de plus couché sur l'herbe... Merci... Pour en revenir à mon signalement, *imprimis* et *finis* (je suis devenu un latiniste, comme vous voyez), de longs cheveux qui, depuis la taxe imposée sur la poudre, ont repris leur couleur primitive et sont redevenus noirs, — bref, des cheveux que toute jeune demoiselle (malheureusement nous n'en comptons pas une seule parmi nos connaissances) appellerait les plus beaux cheveux du monde. »

Je souris et je crus rougir, car, faible et valétudinaire, je n'en avais pas moins vingt ans, et quoique Jaël et Sally fussent les seuls spécimens du beau sexe qui eussent encore paru à mon horizon, cependant, depuis que j'avais lu Shakspeare, de mystérieuses Mirandas étaient venues hanter ma jeune imagination. Mais, hélas! je faisais bientôt un retour sur moi-même en me disant que j'étais condamné à n'aimer qu'en songe et à ne jamais donner un petit-fils à mon père.

« Maintenant, John, changeons de rôles. Quel âge avez-vous?

Digitized by Google

— Vous le savez ; j'aurai dix-huit ans la semaine prochaine.

— Votre taille ?

— Cinq pieds onze pouces et demi. »

Et se levant, John me fit voir dans tout son avantage cette taille haute et bien prise, plus grande que gracieuse peut-être, car, comme la plupart des jeunes gens de cet âge, il ne savait pas encore bien ce qu'il devait faire de ses jambes et de ses bras...

« Ah ! David, vous êtes un jeune homme, maintenant. »

Il sourit naïvement en songeant au monde qui s'ouvrait devant lui, au monde où je savais que je ne pourrais jamais le suivre.

« Je suis content de paraître plus âgé que je ne suis, reprit-il après un moment de réflexion pendant lequel il s'était rassis sur l'herbe. On ne se fierait pas facilement à un commis qui aurait l'air trop jeune. Mais votre père a confiance en moi.

— Oui, certes ; vous ne pouvez en douter. Hier encore, il me disait qu'il n'était plus fâché de vous voir vous livrer à d'autres études, du moment qu'elles ne nuisent en rien aux affaires de la tannerie.

— J'aurais bien honte s'il en était autrement. Je ne remplirais pas mieux mon devoir envers moi-même qu'envers mon maître ; si je négligeais son ouvrage pour le mien. Je suis heureux qu'il ne se plaigne plus, Phinéas.

— Bien au contraire, je crois qu'il a l'intention de vous avancer à la Saint-Jean. Mais, m'écriai-je en revenant à une idée qui me poursuivait souvent en regardant John, — quoiqu'il la combattît toujours avec tant de force que j'étais quelquefois obligé d'avouer que mes préjugés étaient injustes, — comme je voudrais que vous fussiez quelque chose de mieux qu'un commis de tannerie, j'ai un projet. »

Mais je fus interrompu par notre éternel rabat-joie. Jaël s'avançait vers nous ; elle paraissait très-sérieuse. Je savais qu'elle avait eu la veille, avec son maître, une longue conférence sur un sujet dont elle me faisait un mystère, tout en avouant qu'il me concernait. Depuis ce moment, elle m'avait suivi ici et là, presque avec tendresse, m'appelant plus d'une fois : « Mon cher Phinéas, » comme quand j'étais enfant.

Digitized by Google

Elle venait d'un air moitié dolent, moitié fâché, me prier de me rendre à une entrevue avec mon père et le docteur Jessop.

Elle me suivit en murmurant entre ses dents :

« Le tuer ou le guérir...; en vérité, il n'est pas plus fort qu'un bébé... Abel Fletcher est fou... J'espère bien que Thomas Jessop le lui dira. »

Et autres paroles du même genre qui me firent comprendre de quoi il s'agissait : d'un avenir, hélas ! que mon père tenait pour ainsi dire constamment *in terrorem* au-dessus de ma tête, et que mes maladies successives avaient jusqu'ici conjuré. Je savais que les espérances de mon pauvre père étaient vaines, et ce fut avec le cœur cruellement serré que je me rendis à son appel.

Il serait inutile de détailler cette entrevue. Je dirai seulement que, depuis ce moment, mon père renonça pour toujours à l'espoir d'avoir un fils capable de lui succéder dans les affaires, et que, de mon côté, je dus renoncer à devenir un jour un appui et une consolation pour lui. Il nous en coûta beaucoup de part et d'autre, mais nous gardâmes le silence sur ce pénible sujet, et il n'en fut plus jamais question.

Je rejoignis John dans le jardin et lui racontai ce qui venait de se passer. Il m'écouta, la main appuyée sur mon épaule, en me regardant avec cet air de sympathie qui m'en disait plus que des paroles.

Quand nous nous retrouvâmes tous les quatre à dîner, mon père, le docteur Jessop, John et moi, aucun de nous ne fit allusion à l'explication du matin.

Mais après le départ du petit docteur, tandis que mon père fumait tranquillement sa pipe et que John et moi, assis près de la fenêtre, nous gardions ce silence respectueux que dans ce temps la jeunesse savait naturellement s'imposer, je remarquai que les yeux de mon père se portaient fréquemment sur John Halifax. Etait-il possible que l'insinuation que je m'étais hasardé à faire le matin même, comme si l'idée m'eût frappé alors pour la première fois, tandis qu'elle attendait depuis des mois entiers le moment opportun de se faire jour; était-il possible, dis-je, que cette insinuation, que mon père avait repoussée si dédaigneusement d'abord, prît racine dans son esprit et portât

Digitized by Google

un jour quelque fruit? Je l'espérai et je le demandai ardemment au Ciel.

La soirée s'écoula paisiblement. Les cloches sonnèrent le service du soir, puis les ombres de la nuit se répandirent peu à peu sur le paysage. Une étoile brillante scintillait au-dessus de la tour de l'abbaye. Nous la regardions du jardin où, tous les dimanches, pendant la belle saison, nous avions coutume de nous promener en nous entretenant des choses de là-haut et des choses d'ici-bas, et plus particulièrement des premières, comme il convient de le faire un dimanche soir, lorsque les astres brillent au-dessus de nos têtes.

« Phinéas, me dit John en s'asseyant sur l'herbe, tandis que l'étoile dont j'ai parlé, et qui était, je crois, Jupiter, se reflétait dans ses yeux et leur donnait un éclat tout particulier; Phinéas, je voudrais bien savoir quand nous serons appelés à quitter la vie tranquille et facile que nous menons ici, pour combattre dans l'arène du monde, et je me demande si nous y sommes bien préparés.

— Je suppose que vous l'êtes.

— Mais... je ne sais pas. Je ne sais pas jusqu'à quel point je pourrais résister à l'entraînement de faire le mal. Il y a tant de choses blâmables qui sont agréables! Par exemple, demain matin, au lieu de me lever et d'aller dans mon petit comptoir griffonner du papier depuis huit heures du matin jusqu'à six heures du soir, n'aimerais-je pas bien mieux m'échapper, courir le monde, y faire peut-être des folies, peut-être de grandes choses, et peut-être ne jamais revenir à la tannerie!

— Ne jamais revenir?

— Non, non; j'ai parlé un peu trop précipitamment. J'ai seulement voulu dire que je m'en sentirais quelquefois le désir; je ne puis rien y faire. C'est l'Apollyon[1] que j'ai à combattre; chacun a son Apollyon, je suppose; mais soyez tranquille, Phinéas, j'ai vaincu le mien. »

Il se leva; il me sembla qu'il était très-pâle. Il me tendit la

[1] Le grand tentateur, dans l'ouvrage mystique de John Bunyan, intitulé *le Voyage du pèlerin*.

(*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

main pour m'aider à me lever, et nous nous dirigeâmes en silence vers la maison.

Après le souper, lorsque le carillon de l'abbaye eut sonné neuf heures et demie, John se disposa à nous quitter. Il s'avança près de mon père qui, assis silencieusement auprès de la cheminée sans feu, fouillait avec le tisonnier dans le grand bouquet de fenouil et de branches d'asperges, comme en hiver il le faisait avec les charbons, distraction qui, chez Abel Fletcher, trahissait une grande préoccupation d'esprit.

« Bonsoir, répéta deux fois John avant que mon père l'entendît.

— Eh !... oh !... bonsoir, bonsoir, mon garçon. Mais attends, Halifax, qu'as-tu à faire demain?

— Pas grand'chose, à moins que les cuirs de Russie n'arrivent. Hier au soir, j'ai réglé comme d'habitude tous les comptes de la semaine.

— Bien : demain j'examinerai tes livres pour voir comment tu marches, et ce que tu serais capable de faire plus tard. Tu peux donc prendre un jour de congé, si tu veux. »

Nous le remerciâmes, John et moi.

« Votre souhait est accompli, dis-je tout bas à John ; vous pouvez courir le monde et faire quelque escapade demain. »

Mais tout cela s'était déjà effacé de son esprit, à ce qu'il me dit. Nous convînmes donc de passer tranquillement la journée du lendemain sous le doux ciel d'été, dans des champs situés à un mille de Norton-Bury, et appelés les Vignobles.

Le matin venu, nous nous y dirigeâmes en passant sous les murs de l'abbaye, et le long d'un sentier ombragé d'un côté par des saules pleureurs. Nous arrivâmes dans ces champs tranquilles où, selon la tradition, le vin avait crû jadis pour les moines du voisinage. L'histoire rapporte qu'ils ont été depuis arrosés par le sang des batailles...; plus d'un champion des guerres des deux roses y dort sous l'herbe des prairies et sous les racines des pommiers sauvages.

Nous nous étendîmes sur un tas de foin à l'abri du soleil. Quel air pur nous respirions ! comme tout ce qui nous entourait était calme ! La tour de l'abbaye, le point de vue le plus pittoresque dans tout le voisinage de Norton-Bury, paraissait si près

Digitized by Google

de nous qu'elle semblait s'élever au-dessus de la haie qui entourait le champ.

« Eh bien, John, dis-je enfin, êtes-vous content?

— Oui. »

Et d'un commun accord nous nous livrâmes tous les deux à une heure de rêverie.

Dans l'après-midi, quand nous eûmes terminé notre goûter frugal, John me dit tout à coup :

« Phinéas, ne trouvez-vous pas que ce champ est un peu triste? Si nous allions ailleurs, à moins que cela ne vous fatigue? »

Je l'assurai du contraire. Ma santé était, cette année-là, meilleure que de coutume.

Au moment où nous quittions le champ, nous rencontrâmes deux personnages assez singuliers qui y entraient. Ils paraissaient tout à la fois jeunes et vieux; on aurait pu leur donner n'importe quel âge, leur attribuer n'importe quelle profession. Leur costume surtout nous sembla un étrange mélange d'élégance et de simplicité. Le plus jeune des deux nous parut le plus original : il avait des bas gris à côtes et de brillantes boucles de souliers en strass, une culotte de vieux velours râpé et un habit de drap bleu; mais ce costume hétéroclite était porté avec une grâce, une aisance et un air de bonne humeur qui faisaient plaisir à voir.

« Monsieur, dit-il en faisant à John un salut que « le premier gentilhomme de son temps, » comme les courtisans appelaient alors le prince régent, n'aurait pas désavoué, monsieur, auriez-vous l'obligeance de nous dire combien il y a d'ici à Coltham?

— Dix milles, monsieur, et la diligence passera par ici dans trois heures.

— Merci! Voulez-vous bien nous permettre, messieurs, de continuer notre dessert, notre dîner, devrais-je plutôt dire : êtes-vous connaisseurs en navets? »

Il mordait réellement sur des navets et il nous en offrit un; je le remerciai, mais John, plus délicatement poli que moi, l'accepta.

« On peut faire un plus mauvais dîner, dit-il; cela m'est arrivé quelquefois.

Digitized by Google

— C'est une fantaisie qui m'a pris, monsieur; mais je ne suis pas la première personne remarquable qui ait mangé des navets dans vos champs de Norton-Bury et qui ait ensuite fait le métier de prédicateur nomade...; le célèbre John-Philip... »

Mais ici le plus âgé et le moins agréable des deux voyageurs poussa du coude son compagnon en lui faisant signe de s'arrêter.

« Mon compagnon a raison, monsieur, reprit-il; je ne trahirai pas notre illustre ami en révélant son nom; c'est un grand homme maintenant, et il peut ne pas désirer qu'on sache qu'il a dîné avec des navets. Puis-je vous donner mon humble nom à la place? »

Il se nomma en effet, mais j'imiterai sa réticence, car lui aussi il est devenu un personnage très-connu dans un monde que je ne fréquente pas. Puisse-t-il y avoir conservé la gaieté de sa jeunesse! Quoi qu'il en soit, je me contenterai de l'appeler M. Charles.

« A présent que nous avons déjeuné, reprit-il, permettez-nous de profiter de votre renseignement. Vous m'avez dit, n'est-ce pas, que la diligence passerait ici dans trois heures? J'ai bien l'honneur de vous saluer, monsieur...?

— Halifax.

— Et vous, monsieur...?

— Fletcher.

— De la même famille que l'associé du digne Beaumont[1]?

— Mon père n'a pas d'associé, » répondis-je.

Mais John, qui était devenu plus fort que moi en littérature et qui ne restait jamais court, se hâta de répondre que j'étais de la même famille que les deux poëtes de mon nom, Giles et Phinéas Fletcher. Sur quoi, M. Charles m'ôta son chapeau et me félicita de mon illustre origine.

« Evidemment, cet homme a beaucoup vu le monde, me dit John en souriant. Je voudrais bien savoir comment est le monde.

— N'en avez-vous rien vu dans votre enfance?

[1] Beaumont et John Fletcher, auteurs dramatiques et contemporains de Shakspeare, composaient leurs pièces en commun.

Digitized by Google

— Le plus triste côté seulement, et ce n'est pas celui que je désire voir. Que pensez-vous que soit ce M. Charles? D'une manière ou d'une autre, c'est un homme remarquable, et je voudrais bien le revoir.

— Et moi aussi. »

Tout en causant, nous arrivâmes à un endroit appelé par les gens du pays la « Prairie sanglante, » la tradition en faisant le théâtre d'une bataille livrée dans le comté sous le règne de Richard II. Nous étions justement au temps de la fenaison, et toute la population active du canton semblait s'être donné rendez-vous pour hâter les diverses opérations de la récolte.

« Nous ferons bien de choisir une place plus tranquille, dis-je à John; il me semble voir une foule là-bas, dans la prairie, mais quel est cet homme debout sur un chariot de foin, de l'autre côté du ruisseau?

— Ne vous rappelez-vous pas l'habit bleu? C'est M. Charles. Comme il gesticule! Que fait-il donc? »

Et sautant par-dessus la haie, John se mit à courir vers la Prairie sanglante. Je le suivis, avec moins d'agilité.

C'était effectivement M. Charles, debout, la tête découverte, et du haut de sa tribune rustique haranguant les faneurs attroupés et attentifs.

Que leur disait-il? Etait-il possible que, comme son fameux John-Philip, sa profession fût celle d'un sermonnaire nomade? Nous nous approchâmes : c'était bien M. Charles et il prêchait. Nous nous attendions à chaque instant à être scandalisés, mais je dois dire, à la louange de ce sermonnaire improvisé, qu'il ne franchit point les bornes du décorum. Son discours était moins un sermon qu'un essai de morale, la paraphrase d'un texte emprunté à Shakspeare, et que nos simples paysans écoutèrent jusqu'au bout avec autant de respect que si c'eût été le développement d'une citation biblique :

La miséricorde est deux fois bienfaisante. Elle fait du bien à celui qui donne et à celui qui reçoit. C'est la plus haute puissance de la puissance infinie. (*Le Marchand de Venise*, acte IV, scène I.)

Jamais nous n'avions entendu parler avec une pareille éloquence à Norton-Bury. Nous étions, il est vrai, John et moi, de

Digitized by Google

critiques encore bien novices, et j'ignore l'effet que ce discours eût produit sur nous dix ans plus tard. Mais nous n'éprouvions guère moins d'enthousiasme que le reste de cet auditoire rustique, lorsque, après une péroraison où il peignit à grands traits les horreurs de la guerre, voyant les femmes et les vieillards émus jusqu'aux larmes, il s'interrompit, et, sans autre transition, invoqua la charité des âmes chrétiennes et sensibles en faveur d'une infortune anonyme.

Chacun se précipita spontanément vers l'orateur pour contribuer à la bonne œuvre.

« Non, non, mes bons amis, reprit alors M. Charles en voyant tomber des pièces d'argent dans son chapeau ; non, non, il me suffit de l'obole de Bélisaire ou du denier de la veuve ; non, je ne veux pas accepter plus d'un penny de chacun de vous, et encore faut-il qu'il soit bien sûr de n'en avoir pas besoin lui-même. Merci, mon brave homme, je fais des vœux pour votre fils ; mille grâces, la jolie fille ; j'espère que votre fiancé reviendra bientôt de la guerre. Merci à tous ; je vous souhaite une bonne fenaison. »

Et, toujours debout sur le chariot de foin, il salua d'un air digne et gracieux.

Les bons paysans, qui n'avaient plus de temps à perdre, s'éloignèrent et nous laissèrent le champ libre. Je ne pense pas que M. Charles se fût aperçu de notre présence.

Lorsqu'il descendit du chariot, son compagnon laissa éclater un rire qu'il semblait n'avoir contenu jusque-là que par un pénible effort. Mais M. Charles, lui, paraissait toujours sérieux.

« Pauvres et honnêtes âmes, dit-il en s'essuyant le front et même les yeux. Yates, je veux être pendu si je joue encore ce tour-là.

— C'était donc une comédie, monsieur? dit John en s'avançant. J'en suis fâché.

— Et moi aussi, jeune homme, répondit l'autre, nullement déconcerté, — car il avait bien l'air d'un homme franc que rien ne peut embarrasser, — mais la faim est, pardonnez-moi, quelque chose de fort peu agréable, et nécessité fait loi. Il est de la plus grande importance que j'arrive ce soir à Coltham, et, quand on a fait vingt milles à pied, on ne peut guère en faire

Digitized by Google

dix autres encore ni paraître ensuite dans le rôle de Macbeth, devant un nombreux auditoire.

— Vous êtes acteur?

— Oui, n'en déplaise à Votre Honneur.

... A poor player,
That struts and frets his hour upon the stage,
And then is seen no more [1]. »

Il y avait dans sa voix quelque chose de si touchant, sa belle figure paraissait si altérée par la fatigue, qu'il n'en fallait pas davantage pour excuser à nos yeux le pauvre acteur. D'ailleurs, nous avions beaucoup étudié Shakspeare depuis quelque temps, et Shakspeare rend ordinairement ses jeunes lecteurs fous de la tragédie.

« Vous avez fort bien joué aujourd'hui, dit John, tout le monde vous a pris pour un ministre méthodiste.

— Cependant, reprit M. Charles, je n'ai pas glissé une phrase de théologie; je me suis borné à la morale la plus banale. Vous ne pouvez le nier? »

John réfléchit un instant.

« Non, dit-il; mais comment pareille idée a-t-elle pu vous venir?

— Le fait est que, dans des circonstances en tout semblables, la même comédie a été jouée ici il y a quelques années, comme je vous l'ai déjà dit, par John-Philip... Après tout, je ne veux pas faire un mystère du nom du plus grand acteur et du plus parfait gentleman dont notre théâtre anglais ait à se glorifier : John-Philip Kemble. »

Et il ôta son chapeau d'un air respectueux.

Nous avions entendu parler de cet homme extraordinaire. John, du moins, en avait entendu parler plus que moi. Je vis que le charme de la conversation de M. Charles le fascinait, et je ne m'en étonnai pas. Je n'ai jamais vu un talent plus brillant et plus varié que le sien : il allait du grave au gai, de l'aimable au sévère, représentant tour à tour le gentilhomme,

[1] Un pauvre acteur qui se carre et s'agite sur la scène tant que dure son heure, puis qu'on ne revoit plus. (*Macbeth*, acte V, scène v.)

Digitized by Google

l'homme de lettres, l'écolier, l'homme du monde, etc., caractères qui nous étaient totalement inconnus, et qui par conséquent n'en avaient que plus d'attraits pour nous.

L'après-midi s'écoula tandis que nous causions assis près du ruisseau. M. Charles s'était lavé le visage, et nous l'engageâmes, lui et son compagnon, qu'il appelait Yates, à partager le reste de notre goûter.

« Maintenant, dit-il, je suis prêt à recommencer le combat, même avec le thane de Fife, qui, ce soir, est un nommé Johnson, haut de six pieds et pesant cent cinquante livres. Quelle heure est-il, monsieur Halifax? »

Monsieur Halifax — avec quel plaisir je l'entendis ainsi nommer pour la première fois! — ne comptait pas une montre au nombre de ses possessions terrestres, et il l'avoua sans embarras. Mais il devina à peu près l'heure qu'il était en regardant une horloge qui le trompait rarement, le soleil. Il était quatre heures.

« Il est temps alors que je m'en aille; voyons, messieurs, ne voulez-vous pas venir avec nous? Perdrez-vous une aussi belle occasion de voir jouer dans *Macbeth*, je ne dirai pas votre humble serviteur, mais cette divine Siddons? Quelle femme! Shakspeare lui-même la contemplerait avec ravissement. »

John répondit par un signe douloureusement négatif, mais M. Charles revint deux ou trois fois à la charge, nous assurant que nous serions de retour vers minuit.

« Qu'en pensez-vous, Phinéas? me dit John, tandis que nous attendions sur la grande route le passage de la diligence. J'ai de l'argent... et nous avons si peu de distractions!... Nous pourrions faire prévenir votre père. Pensez-vous qu'il y aurait grand mal? »

Je ne savais que répondre, et aujourd'hui, quand je considère la question sous un point de vue strictement moral, je ne saurais dire s'il y avait en effet bien grand mal. Accoutumé à lire mon devoir dans les yeux de mon David, je me contentai de rester passif et de m'en remettre entièrement à lui.

Nous attendîmes près de la haie pendant quelque minutes. M. Charles avait cessé ses instances, prétendant être fâché de notre refus; mais c'était un homme trop aimable pour rien

Digitized by Google

prendre en mauvaise part. Il causait avec moi. John ne se mêlait pas à la conversation ; il allait et venait le long de la haie dont il tiraillait les branches d'un air pensif.

Quand la diligence parut au tournant de la route, j'ignorais complétement ce qu'il avait décidé.

On fit signe au cocher. M. Charles nous donna la main et monta dans la voiture, après avoir payé sa place et celle de son compagnon avec la poignée de pence qu'il avait recueillis, ce qui causa quelque retard et donna lieu à bon nombre de plaisanteries, faites et reçues avec la meilleure humeur du monde.

Pendant ce temps, John mit ses deux mains sur mes épaules, et, me regardant en face, il me dit d'un air un peu agité :

« Phinéas, êtes-vous fatigué ?

— Pas du tout.

— Vous sentez-vous assez fort pour aller à Coltham?... cela ne vous ferait-il pas de mal?... aimeriez-vous à y aller?... »

A toutes ces questions faites avec précipitation, je répondis de même et affirmativement ; il me suffisait de voir qu'il désirait y aller lui-même.

« Ce n'est que pour une fois ; votre père ne nous refuserait pas ce plaisir, et il est trop occupé pour quitter la tannerie avant minuit. Nous serons de retour peu après, quand je devrais vous porter sur mes épaules pendant les dix milles. Allons, montons, nous irons.

— Bravo ! » s'écria M. Charles en s'avançant pour m'aider à monter.

John me suivit ; la crise était passée, mais je remarquai que pendant plusieurs milles il dit à peine un mot.

CHAPITRE VI.

Quoique Norton-Bury fût si près de Coltham, je n'y avais été qu'une fois en ma vie ; mais John connaissait assez bien la ville, car, indépendamment de ses fonctions de commis, mon père l'avait chargé depuis peu du soin d'aller acheter des écorces dans le voisinage. Quand la diligence s'arrêta devant l'enseigne de *la Toison d'or*, je fus surpris et enchanté de voir combien

Digitized by Google

tout lui paraissait familier. J'observai son maintien digne et l'air respectueux avec lequel le garçon de l'auberge le servait. Evidemment il avait pris sa place dans le monde, dans notre petit monde du moins; ce n'était plus un enfant, c'était un homme. Je m'en remis donc complétement à lui, et m'étendis sur le sofa de la salle basse, le regardant donner ses ordres et se promener de long en large. Quelquefois, cependant, il me semblait remarquer une certaine inquiétude dans ses yeux; mais ses manières étaient aussi calmes que de coutume.

M. Charles nous avait quittés en nous donnant rendez-vous au théâtre.

« Je crois que leur salle n'est guère qu'une grange, dit John en s'arrêtant pour arranger mes coussins. Ils devraient bâtir un autre théâtre, car Coltham devient de jour en jour une ville plus fashionable. Je voudrais bien vous mener au Well-Walk, où tout le beau monde se promène; mais il faut vous reposer, Phinéas. »

J'y consentis volontiers, car je me sentais un peu fatigué.

« Vous verrez Mrs. Siddons, dont nous avons si souvent parlé. Elle n'est plus jeune, mais elle est encore magnifique, à ce que dit M. Charles. Elle a paru pour la première fois, sur ce même théâtre, il y a vingt ans. Yates la vit alors. Je voudrais bien savoir si votre père l'a jamais vue.

— Oh! non; mon père n'entrerait pas dans un théâtre pour tout l'or du monde.

— Comment?

— Oh! n'ayez pas l'air si effrayé, John. Vous savez qu'il ne m'a pas fait recevoir dans la société des Amis; leurs restrictions ne me concernent donc nullement.

— C'est vrai, c'est vrai. »

Et il recommença à se promener, mais sans reprendre sa gaieté.

« S'il ne s'agissait que de moi, j'aurais naturellement le droit de jouir de ce que je considère comme un plaisir légitime; sinon, n'étant encore qu'un jeune homme et dépendant d'un patron... N'importe, j'en subirai les conséquences, ajouta-t-il fièrement. Mais vous, Phinéas, dit-il tout à coup en se tournant

Digitized by Google

vers moi, aimeriez-vous mieux retourner à la maison? nous allons repartir. »

Je protestai vivement contre une pareille proposition, l'assurant que nous ne faisions point de mal, — et je le pensais en effet. Je le suppliai de reprendre sa gaieté, et j'y réussis si bien, que, peu de minutes après, nous nous mettions joyeusement en route pour le théâtre.

La salle, ainsi que nous l'avait dit M. Charles, n'était guère qu'une grange. Elle était située dans une rue étroite, alors encombrée de véhicules de toute espèce, depuis la voiture à six chevaux jusqu'à la chaise à porteurs, qui s'avançaient pêle-mêle au milieu d'une foule bariolée, où l'on se poussait, se battait et criait à qui mieux mieux.

« Oh! John, prenez garde, m'écriai-je en lui saisissant le bras.

— Ne craignez rien, Phinéas; je suis assez grand et assez fort pour résister à la foule. Appuyez-vous sur moi. »

Si j'avais été une femme, il n'aurait pu être plus tendre, plus attentif. La faiblesse physique dont je ressentais l'humiliation, et que bien des personnes sans doute méprisaient en moi, m'était départie par la main de la Providence, et, à ce titre, elle n'éveillait chez John qu'un sentiment de douce compassion.

La foule devenait de plus en plus compacte. Je regardais au delà, vers les collines qui entouraient la ville; qu'elles me paraissaient tranquilles et verdoyantes par cette belle soirée de juin! Que j'aurais désiré me retrouver sain et sauf à Norton-Bury!

Il se fit bientôt un mouvement dans la foule; une chaise à porteurs s'avançait, ou plutôt essayait d'avancer, car elle n'y réussit pas. Une bataille s'ensuivit; un des porteurs fut terrassé et blessé. Quelques personnes criaient au scandale; d'autres, au contraire, avaient l'air de trouver que cet incident ne faisait qu'ajouter à la fête. A la fin, au milieu de toute cette confusion, une dame mit la tête à la portière et regarda autour d'elle.

Elle avait une de ces figures qu'on n'oublie jamais une fois qu'on les a vues : des traits assez accusés, un nez aquilin, des yeux très-noirs, des lèvres fortes, passionnées, mais qui révélaient une sensibilité profonde. Elle était très-pâle.

Digitized by Google

« Bonnes gens, dit-elle, laissez-moi passer; je suis Sarah Siddons. »

Quelle puissance dans cette voix! La foule s'écarta aussitôt en faisant entendre une acclamation qui retentit dans toute la ville. Il y eut un moment de silence tandis qu'elle saluait en souriant. Quel sourire! Puis le rideau de la chaise se ferma.

« Voici le moment; tenez-moi ferme, » me dit tout bas John en s'élançant en avant et en m'entraînant avec lui.

Il saisit les deux brancards de la chaise, abandonnés par le porteur blessé, et, avant que j'eusse eu le temps de me rendre compte de ce qui se passait, nous nous trouvâmes sous le vestibule du théâtre.

Mrs. Siddons sortit de sa chaise et se tourna pour payer ses porteurs. Elle le fit avec tant de noblesse et de dignité, que cette action, si simple en elle-même, ne put, à mon avis, la faire redescendre au rang d'une simple mortelle. Grande, majestueuse, enveloppée d'un large manteau, la tête recouverte d'un capuchon, elle nous apparaissait, même dans cet étroit passage, éclairé par une misérable chandelle, comme la véritable reine de la tragédie.

Un des porteurs était payé, plus que payé, à en juger par ses remerciements. Elle se tourna vers John Halifax :

« Je regrette, jeune homme, que vous ayez eu tant de peine. Acceptez ceci en retour. »

John prit l'argent, choisit une pièce blanche et lui rendit le reste :

« Je garderai ceci, madame, si vous le permettez, comme un souvenir de l'honneur que j'ai eu de pouvoir être utile à Mrs. Siddons. »

Elle fixa un instant ses grands yeux noirs sur lui, puis, le saluant d'un air digne :

« Je vous remercie, monsieur, » lui dit-elle, et elle s'éloigna.

Quelques minutes après, un employé du théâtre nous découvrit, et nous conduisit, « d'après les ordres de Mrs. Siddons, » aux meilleures places de toute la salle.

Quelle soirée enivrante! Aujourd'hui encore, quand ma pensée s'y reporte après tant d'années, mon vieux sang

Digitized by Google

court plus vite dans mes veines, et je répète : Quelle soirée enivrante !

Nous eûmes le temps, avant le lever du rideau, de jeter un coup d'œil sur un tableau entièrement nouveau pour nous : l'intérieur d'un théâtre. Tout petit et modeste qu'était celui-ci, il était cependant rempli du beau monde de Coltham ; car cette ville, grâce au patronage de la famille royale, rivalisait alors avec Bath, la ville des modes et des frivolités mondaines. C'était une profusion de diamants à en être ébloui, des turbans ornés de paillettes, des plumes, des costumes de toute forme, de toute espèce. La mode était alors dans un état de transition remarquable. Les dames d'un certain âge s'obstinaient à rester fidèles aux amples jupes de soie, aux longs corsages ornés de bouffantes, tandis que les jeunes, affectant les modes françaises, se pavanaient dans des robes de mousseline légère, à taille courte, à jupe étroite. Nous avions déjà entendu Jaël fulminer contre ce costume.

John et moi nous pensions comme elle que c'était grand dommage de voir de jeunes Anglaises habillées ou plutôt déshabillées à la façon de leurs ennemies de l'autre côté du détroit ; de cette malheureuse nation, où des femmes bien nées s'en allaient vêtues en déesses païennes, les bras nus, les pieds nus, chaussées de cothurnes, ne conservant rien de la simplicité des anciens, et perdant toute la modestie et la dignité des temps modernes. Pour nous, qui, dans notre ignorance et notre naïve admiration pour les femmes, nous attendions presque à trouver dans chacune d'elles une Imogène, une Juliette ou une Desdemona, nous ne nous sentions nullement attirés vers les belles de Coltham, au costume si peu gracieux, au sourire si affecté ou si niais, à l'air si guindé.

Mais... le rideau se leva.

Ici je veux être court. Tout le monde a entendu parler de *Lady Macbeth* et de Mrs. Siddons. Après plus d'un demi-siècle, cette tragédie, la première et la dernière que j'aie jamais vu jouer, est encore présente à mon souvenir, comme si je l'avais entendue hier. Je vois encore cette sublime artiste qui, en dépit de son costume moderne de velours noir et de son point d'Angleterre, ne jouait pas, mais *était* lady Macbeth. Je la vois dans le

Digitized by Google

premier acte, lisant une lettre ; j'entends cette voix frémissante, interrogative, dont l'accent presque surnaturel fit frissonner involontairement toute la salle, comme si quelque chose d'extraordinaire se fût passé au dehors. — *They made themselves air*[1] ! — Ce cri d'un cœur brisé retentit encore à travers le silence des années. — *All the perfumes of Arabia will never sweeten this little hand*[2] !

Elle a passé ainsi que les trois courtes heures pendant lesquelles nous sommes restés suspendus à son souffle, comme pour arrêter la marche du temps. La faux tranchante l'a mois sonnée, sa mémoire est ensevelie dans l'oubli. On me dit qu'une nouvelle génération sourit en entendant parler du talent traditionnel de Sarah Siddons. Ceux qui sourient ne l'ont jamais vue. Quant à moi, j'emporterai son souvenir jusqu'au tombeau.

Je n'ai pas grand'chose à dire de M. Charles. Nous nous regardâmes en souriant, John et moi, en voyant sa belle et franche figure, son mâle et noble maintien, devenus la personnification vivante de cet ambitieux sentimental, de ce triste sire de théâtre..., Macbeth. Je crois qu'il jouait fort bien ; mais nous ne pouvions nous empêcher d'associer son image aux navets et au sermon sur le chariot de foin, et, quand il profita du premier colloque de Banquo avec les sorcières pour nous cligner de l'œil par-dessus la rampe, tout l'ensemble des décors et du théâtre ne put réussir à nous faire voir dans le sanguinaire thane de Cawdor un autre personnage que M. Charles. Je ne l'ai jamais revu depuis cette soirée.

La pièce devait être suivie de quelque farce bouffonne ; mais, ne voulant pas rester plus longtemps, nous sortîmes, encore éblouis, du théâtre, et nous nous trouvâmes dans les rues sombres de Coltham. John me portait presque. Nous nous appuyâmes un instant contre un poteau, surmonté d'un des rares réverbères qui éclairaient alors la ville, et là nous tâchâmes de regagner notre équilibre.

John se remit le premier ; passant la main sur son front qu'il

[1] Elles se sont changées en air (acte I, scène v).

[2] Tous les parfums de l'Arabie ne purifieront pas cette petite main (acte V, scène I).

Digitized by Google

exposa à la fraîcheur de la nuit, il parut respirer l'air à pleins poumons.

« John ! »

Il se tourna, et mettant une main sur mon épaule :

« Qu'avez-vous dit? Avez-vous froid?

— Non. »

Mais il m'entoura de son bras.

« Eh bien, dit-il après un moment de silence, nous avons eu nos deux heures de plaisir; elles sont passées, et maintenant nous devons nous en retourner. Je voudrais bien savoir l'heure qu'il est. »

L'horloge d'une église lui répondit à travers le silence de la nuit. Je comptai les coups. Il était *onze heures !*

Nous nous regardâmes à la clarté du réverbère. Comment retourner cette nuit à Norton-Bury? Je me sentis défaillir, mes jambes semblaient se dérober sous moi.

« Que ferons-nous, John ?

— Ce que nous ferons? Il n'y a pas à hésiter. Vous ne pouvez pas aller à pied. Nous allons louer un cabriolet. J'ai tout un mois de mes appointements : voyez... »

Il fouilla l'une après l'autre dans toutes ses poches, et devint extrêmement pâle.

« Eh bien ! où donc est mon argent? »

Hélas ! il n'y avait pas à en douter, il avait été volé lorsque nous étions si pressés dans la foule. Et moi, je n'avais jamais un shilling sur moi ! L'argent m'était de peu d'utilité.

« Quelqu'un se fierait peut-être à nous? suggérai-je.

— Je n'ai jamais demandé à personne de me faire crédit...; et pour un cheval et un cabriolet..., on se moquerait de moi. Cependant...; oui, je vais essayer. Attendez-moi une minute. »

Il revint un moment après, et me dit avec un rire forcé :

« C'est inutile, Phinéas, je n'ai pas l'air aussi honnête que je le croyais; que ferons-nous? »

La question n'était pas facile à résoudre pour deux jeunes gens inconnus et sans argent, seuls au milieu de la nuit à dix milles de leur demeure. Nous nous consultâmes un instant, puis John dit résolûment :

Digitized by Google

« Nous devons en prendre notre parti; chaque minute est précieuse. Votre père pourrait croire qu'il nous est arrivé quelque malheur. Venez, Phinéas; je vous aiderai à marcher. »

Sa voix ferme sembla me ranimer; je pris son bras et nous marchâmes d'un bon pas à travers la ville, et pendant l'espace d'un mille ou deux le long de la grande route qui conduisait à Norton-Bury. L'air était frais et agréable. Il m'a toujours semblé qu'on peut marcher plus longtemps la nuit que le jour. J'écoutai pendant quelque temps John qui me parlait des étoiles, car il avait depuis peu ajouté l'astronomie à la liste de ses études, puis nous nous entretînmes des événements de la journée. Je sentais à peine ma fatigue.

Mais graduellement elle se fit sentir; mon pas se ralentit peu à peu; l'air n'exerçait plus sa salutaire influence sur moi. John m'entoura de son bras vigoureux, et nous continuâmes à marcher pendant quelque temps.

« Courage, Phinéas; il y a près d'ici une grande meule de foin; je vous envelopperai dans mon habit et vous pourrez vous reposer; une heure de plus ou de moins ne fait rien à présent. Nous arriverons à la maison au point du jour. »

Je répondis à peine. Il me semblait que nous n'arriverions jamais. Je me traînai encore pendant un moment, ou plutôt John me traîna; puis les étoiles, les champs, les prairies, le tracé de la route se confondirent devant mes yeux et disparurent; je perdis entièrement connaissance.

Quand je revins à moi, je me trouvai couché près d'un petit ruisseau au bord du chemin, la tête appuyée sur les genoux de John. Il me bassinait les tempes et le front; je ne pouvais pas le voir, mais j'entendais ses gémissements étouffés.

« David, tranquillisez-vous; je serai bientôt mieux.

— Oh! Phinéas! Phinéas! J'ai cru que je vous avais tué! »

Il n'en dit pas davantage, mais je crus voir quelques larmes sur son visage.

J'essayai de me lever. Une faible lueur commençait à poindre vers l'est.

« Comment! voilà déjà le jour! à quelle distance sommes-nous de Norton-Bury?

Digitized by Google

— Pas très-loin. Ne bougez pas; je vais vous porter.

— Impossible.

— Je l'ai déjà fait pendant un demi-mille. Voyons, laissez-moi faire. Je ne veux pas que la mort de Jonathas soit mise sur le compte de David. »

Et dissimulant ainsi sous le ton de la plaisanterie celui du commandement, il finit par faire ce qu'il voulait. J'ignore où il prit la force qui le soutenait, mais il me porta bien certainement jusqu'à Norton-Bury, en se reposant à plusieurs reprises, pendant lesquelles je fis peut-être un quart de mille à pied.

Cependant le jour avançait. Ce fut par une pâle matinée d'été que nous arrivâmes épuisés devant la maison de mon père.

« Dieu soit béni ! dit John en me déposant au pied du perron, vous voici à la maison.

— Et vous? Vous allez entrer; vous ne voudriez pas m'abandonner à présent? »

Il réfléchit un instant, puis il dit :

« Non, je resterai avec vous. »

Nous levâmes vers la maison un regard inquiet; personne n'avait l'air de nous attendre; les fenêtres étaient fermées, tout paraissait plongé dans le silence du repos. Le lourd coup de marteau de John resta un bon moment sans réponse.

J'étais trop fatigué pour rien sentir bien vivement, mais ces cinq minutes d'attente me parurent un siècle; je n'aurais pu les supporter sans les paroles d'encouragement que John murmurait à mon oreille.

« Courage, Phinéas; je supporterai tout le blâme. Nous n'avons pas commis un crime, après tout, et nous avons payé cher notre folie. Courage ! »

Mon père ouvrit enfin la porte. Il était habillé comme de coutume; sa physionomie ne trahissait aucune émotion. Avait-il veillé toute la nuit ? avait-il éprouvé une grande inquiétude? c'est ce que j'ai toujours ignoré.

Il ne prononça pas une seule parole; il nous fit entrer, puis referma la porte derrière nous. Nous comprîmes tout de suite qu'il savait tout. Nous ne nous trompions pas : un voisin, qui était revenu de Coltham en voiture, avait eu l'obligeance de

Digitized by Google

dire à Abel Fletcher où il avait vu son fils, — au théâtre, — au dernier endroit où le fils d'un quaker devrait être vu !

Nous comprîmes également que ce n'était point pour apprendre la vérité, mais bien pour nous confronter avec elle, que mon père, après avoir ouvert les volets de la salle, comme pour mettre au jour notre confusion, se tourna vers moi et me dit :

« Phinéas, où as-tu été ? »

John répondit pour moi :

« Au théâtre à Coltham ; c'est ma faute ; il ne m'y a suivi que parce que je désirais y aller.

— Et pourquoi désirais-tu y aller ? »

Pourquoi ? La réponse était difficile à trouver.

« Oh ! monsieur Fletcher, n'avez-vous pas été jeune comme moi ? »

Mon père ne répondit pas ; John reprit courage.

« C'est ma faute, comme je l'ai déjà dit. J'ai peut-être eu tort ; je le vois maintenant, mais la tentation était si grande ! ma vie est si monotone que parfois je puis désirer quelque changement, quelque distraction.

— Tu les auras. »

Cette voix calme et lente nous terrifia.

« Et combien de temps as-tu mis à combiner ce plan, John Halifax ?

— Pas un jour, pas une heure ; cette fantaisie m'a pris tout à coup. »

Mon père secoua la tête d'un air incrédule et méprisant.

« Monsieur Abel Fletcher, vous ai-je jamais menti ? Si vous ne me croyez pas, croyez au moins votre fils. Demandez à Phinéas... Oh ! non, non, ne lui demandez rien, s'écria-t-il en accourant vers le sofa où je m'étais laissé tomber. Oh ! Phinéas, j'ai été bien cruel envers vous ! »

J'essayai de lui sourire ; j'étais incapable de parler. Mais mon père le repoussa.

« Jeune homme, je puis prendre soin de mon fils. Tu ne l'entraîneras plus à faire le mal. Va... j'ai été trompé en toi. »

Si mon père se fût livré à une violente colère, s'il nous eût

Digitized by Google

accablés de reproches, en se servant de toutes les expressions outrageantes des gens du monde, passe encore ; mais ce tranquille, irrévocable : « Va, j'ai été trompé en toi, » était mille fois pire.

John leva sur lui un regard où toute fierté avait disparu.

« Je le répète, j'ai été trompé en toi. Tu me paraissais un jeune homme selon mes désirs ; j'avais mis ma confiance en toi. Aujourd'hui même, d'après le vœu de mon fils, j'avais l'intention de t'associer à mon commerce. Maintenant... »

Il y eut un moment de silence. John dit enfin d'une voix brisée :

« Je mérite ce qui m'arrive. Je pourrais peut-être gagner ma vie ailleurs. Dois-je partir ? »

Abel Fletcher hésita un instant, regarda le pauvre jeune homme debout devant lui, — oh ! David, combien peu tu ressemblais à toi-même ! — puis il dit :

« Non, ce n'est pas ce que je veux, du moins pas encore. »

Je poussai un cri de joie. John vint à moi et me serra la main.

« John, vous ne partirez pas ?

— Non, je resterai pour me réhabiliter aux yeux de votre père ; soyez tranquille, Phinéas, je ne vous quitterai pas.

— Tu le dois, jeune homme, interrompit mon père.

— Mais...

— Je l'ai dit, Phinéas ; je ne l'accuse ni d'un crime, ni d'un manque de probité, mais bien d'avoir lâchement cédé aux tentations du monde, et de t'avoir entraîné par son exemple à y céder. C'est pourquoi je le garde comme mon commis, mais le compagnon de mon fils, jamais ! »

Nous comprîmes que ce « jamais » était irrévocable, et cependant, dans mon désespoir, j'essayai de lutter contre cette sentence... ; autant eût-il valu me débattre contre un mur.

John gardait le silence.

« Tranquillisez-vous, Phinéas, me dit-il enfin tout bas ; votre père a raison, du moins à son point de vue. Laissez-moi partir ; peut-être reviendrai-je un jour, sinon... »

Mais je murmurais des paroles amères, je savais à peine ce

Digitized by Google

que je disais. Mon père n'y fit pas attention ; il alla à la porte appela Jaël.

J'eus la force, avant son arrivée, de prendre congé de John.

« Adieu donc ! adieu ! ne m'oubliez pas.

— Non, jamais, dit-il, et si je vis, nous redeviendrons amis. Adieu ! Phinéas. »

Et il sortit.

Il tint sa promesse et resta à la tannerie ; mais à partir de ce jour, bien que j'entendisse de temps en temps, et par hasard, parler de lui, je restai deux longues années sans voir une seule fois John Halifax.

(*La suite en mars.*)

Digitized by Google

LES AVENTURES DE SIR AMYAS.

(7e EXTRAIT [1].)

CHAPITRE IV (SUITE).

Le convoi d'or.

Le soir du quatrième jour, les aventuriers arrivèrent sur les bords d'une rivière qui leur parut navigable. Depuis qu'ils avaient quitté le théâtre de leurs derniers exploits, ils n'avaient pas vu trace d'un seul être humain, et le lieu dans lequel ils se trouvaient en ce moment étant complétement désert, ils y établirent leur camp et se mirent en devoir de construire des canots. Dans ce but, ils se répandirent dans les bois voisins pour y couper les arbres dont ils avaient besoin ; mais ils avaient à peine commencé leurs recherches qu'un spectacle nouveau s'offrit à leurs yeux et les frappa d'étonnement. Au-dessous d'une colline que soutenait un énorme cotonnier, un petit jardin de trente yards carrés descendait en pente vers la rivière. Il était planté de magnifiques bananiers de douze pieds de haut et chargés de fruits ; l'ombre épaisse y entretenait une délicieuse fraîcheur et en faisait comme un paradis terrestre : une haie de fleurs l'entourait. Qui pouvait habiter dans cet aimable séjour ? Tandis qu'Amyas et ses compagnons se demandaient s'ils allaient rencontrer là des amis ou des ennemis, un vieillard sortit d'une grotte creusée dans le roc et s'avança à leur rencontre.

[1] Voir la livraison de janvier 1860.

Digitized by Google

en traversant le jardin. C'était un homme de haute taille : une barbe aussi blanche que la neige lui couvrait la poitrine, et il portait le costume des Indiens. Il s'approcha d'un pas lent et solennel, en s'appuyant sur un bâton ; on aurait dit quelque prophète hébreu ou un anachorète des anciens jours. Il salua poliment Amyas, qui lui rendit son salut, et il allait lui adresser la parole lorsque ses yeux tombèrent sur les Indiens, qui déposaient et mettaient leurs fardeaux en tas sous les arbres. Sa douce et grave physionomie prit aussitôt une expression de douleur et de colère, et, frappant ses mains l'une contre l'autre, il s'écria en espagnol :

« Hélas ! malheureux que je suis ! malheureux étrangers ! Mes yeux affaiblis par l'âge me trompent-ils, ou bien cette maudite soif de l'or qui a causé la ruine de ma race a-t-elle pénétré jusque dans cette solitude ? Oh ! seigneurs, seigneurs ! ne savez-vous pas que vous portez avec vous le poison qui doit vous dévorer, le principe de tout mal et de toute corruption ? Et ne vous suffit-il pas de vous perdre vous-mêmes ? Voulez-vous encore rendre ces malheureux païens, qui vous accompagnent, victimes de votre avarice et de votre cruauté, et leur donner sur cette terre un avant-goût des tourments qui les attendent dans l'autre vie ? Pauvres gens, que l'eau sainte du baptême n'a pas régénérés et sauvés !

— Vénérable vieillard, répondit Amyas avec douceur, ces Indiens ne sont pas nos esclaves ; nous les avons au contraire arrachés aux mains impitoyables de leurs maîtres, et demain ils seront aussi libres que les oiseaux qui volent au-dessus de nos têtes.

— Ils seront libres ! reprit le vieillard. Alors vous n'êtes pas mes compatriotes. O mon fils, pardonnez-moi si je vous ai soupçonné trop vite dans l'amertume de ma vieille expérience. Mais qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Pourquoi apportez-vous cet or dans ce désert ? car je ne connais que trop bien la forme de ces paquets. Plût à Dieu que je ne les eusse jamais vus !

— Vénérable vieillard, répondit Amyas, peu importe qui nous sommes et à quelle nation nous appartenons, tant que nous nous conduirons envers vous comme des jeunes gens doivent le faire avec des vieillards. Quant à cet or, ce sera pour

Digitized by Google

nous un fléau ou un bienfait, selon que nous en ferons un bon ou un mauvais usage ; mais, de même que je ne vois pas la nécessité de me couper un bras ou une jambe parce qu'avec ce bras ou cette jambe je pourrais faire du mal à mes voisins, de même je ne veux point jeter ces lingots d'or, qu'avec votre permission je déposerai dans l'une de ces grottes. Nous allons être vos voisins un jour ou deux ; mais je vous promets que votre jardin sera respecté, à condition que vous ne ferez connaître à âme qui vive que nous sommes ici.

— Dieu me garde, seigneur, d'attirer des visiteurs dans ma solitude ! Vous êtes venus en paix, partez en paix. Mais auparavant permettez-moi de remplir envers vous les devoirs de l'hospitalité, comme homme et comme gentilhomme espagnol. Mon jardin est à votre service avec tout ce qu'il renferme. Promettez-moi seulement de partager avec ces pauvres Indiens ; car tout païens qu'ils sont, le Christ est mort pour eux, et je nourris dans mon âme la secrète espérance qu'il n'est pas mort en vain.

— Dieu nous en préserve ! dit Brimblecombe. Ils ne valent pas moins que nous, que je sache, quels qu'aient été leurs pères ; et ils n'ont pas plus pâti que nous, depuis le temps qu'ils nous accompagnent. Ne sommes-nous pas tous enfants du même père ? »

La construction des canots prit plusieurs jours, qu'Amyas passa avec plaisir dans la société du vieil ermite. Ce saint homme était un des anciens compagnons de Pizarre, un des conquérants du Pérou. Entraîné dans les guerres civiles qui avaient suivi la mort de son chef, il avait eu le malheur de se trouver dans le parti opposé à celui que suivait son père, et de le tuer de sa propre main dans une rencontre de nuit, sans le reconnaître. Pour se punir de ce meurtre involontaire, aussi bien que des crimes dont il s'était souillé avec tous ses compagnons dans la conquête du Pérou, il s'était retiré du monde et s'était condamné à une solitude absolue dans ces déserts où, depuis quarante ans, il n'avait pas vu un visage humain. Amyas écouta avec intérêt son histoire et le questionna longuement sur les grands événements auxquels il avait pris part ; sur Pizarre, sur Almagro, sur les Incas, qu'il avait vu précipiter de leurs trônes et mourir dans les tourments.

Digitized by Google

Sur ces entrefaites, que faisait Ayacanora? Armée de son arc et de ses flèches, elle parcourait tout le jour les forêts et revenait le soir, rapportant au camp le produit de sa chasse et de sa pêche. Mais Amyas ne voulait point l'emmener avec lui. Un jour, il demanda au vieil ermite s'il consentirait à se charger d'elle. Ce dernier sourit et secoua la tête à cette proposition.

« Si elle est telle que vous me la dépeignez, lui dit-il, j'aimerais autant apprivoiser un jaguar. »

Il promit cependant d'essayer; et, un soir qu'ils étaient assis tous à l'entrée de la grotte, Ayacanora s'étant approchée d'eux pour leur montrer un magnifique perroquet qu'elle avait tué, Amyas crut le moment favorable et commença une harangue pathétique, pour persuader à la jeune fille qu'étant sans parents, elle ferait bien de considérer ce bon vieillard comme son père; qu'il l'instruirait dans la religion des blancs et lui apprendrait où se trouve le bonheur, etc., etc. Bref, dans son propre intérêt, il l'engagea à rester avec l'ermite.

Ayacanora l'écouta d'abord tranquillement; mais à mesure qu'Amyas avança dans son discours, les grands yeux noirs de la jeune fille se remplirent de larmes, son sein se gonfla; elle comprit qu'Amyas, en lui parlant de la quitter, la rejetait comme un jouet inutile; et il avait à peine prononcé le mot de séparation que, poussant un cri de rage, de mépris et de douleur, elle s'élança à travers le groupe étonné.

« Arrêtez-la! » s'écria Amyas.

Puis, se reprenant :

« Non, dit-il, laissez-la partir. »

Car il frémissait, malgré lui, à l'idée de voir cette gracieuse créature se débattre entre les mains d'hommes rudes et grossiers.

Ayacanora traversa le jardin en bondissant et s'échappa dans la forêt.

Tous restèrent muets de stupeur en voyant finir ainsi la conférence.

« Allons, mes amis, dit enfin Amyas, quand nous resterons là à nous regarder les uns les autres, cela ne la ramènera pas. Après tout, je suis bien aise qu'elle soit partie. »

Digitized by Google

Mais le ton de sa voix démentait ses paroles. Maintenant qu'il l'avait perdue, il aurait voulu la voir revenir. Ses compagnons devinaient bien ce qui se passait dans son âme, mais lui, il l'ignorait.

Ayacanora ne revint pas; dix jours se passèrent sans qu'on eût de ses nouvelles. Amyas avait défendu à ceux de ses matelots qui allaient à la chasse de suivre la jeune fille, et même de lui parler, s'ils la rencontraient; mais, nulle part, elle ne se montra à leurs regards. Lorsque les canots furent achevés, la troupe se prépara à un nouveau voyage, et l'on décida que l'on marcherait, autant que possible, la nuit, pour éviter d'être découverts par les Espagnols, dont les établissements couvraient les bords de la rivière. Amyas fit ses adieux au vieil ermite et le remercia de son hospitalité. Le vieillard le bénit lui et ses compagnons, en lui donnant pour dernier conseil de faire de leur or et de leurs armes un meilleur usage que celui qu'il avait fait lui-même, dans sa jeunesse, de son épée et de sa richesse.

Les nègres, qui nourrissaient contre les Espagnols une haine féroce, voulurent accompagner les Anglais jusqu'au bout de leur expédition; les Indiens demandèrent au contraire à rester avec l'ermite et à fonder une colonie près du lieu qu'il habitait. Amyas laissa avec eux le jeune garçon qui, jusqu'alors, avait servi de guide aux aventuriers, et il lui fit présent d'une épée espagnole et d'une hache anglaise.

Le soleil est couché, la nuit vient, tous les hommes sont à bord. Amyas commande le premier canot et Cary le second; la troupe s'éloigne au milieu des acclamations des Indiens réunis sur la rive, et en saluant pour la dernière fois l'ermite par un formidable hurrah, qui fait fuir de toutes parts les oiseaux et les singes, et auquel répondent, dans le lointain, les rugissements des jaguars.

A vingt toises de là, une roche couverte de bois et haute d'une dizaine de pieds s'élevait au milieu du courant. Au moment où le canot d'Amyas passait du côté le plus profond de la rivière, une forme humaine sortit des buissons et s'élança dans l'eau; puis une tête se montra à la surface, et, en deux ou trois brasses vigoureuses, le nageur atteignit l'embarcation et posa la main sur le bord pour y monter : c'était Ayacanora.

Digitized by Google

« Va-t'en, lui cria Amyas en la reconnaissant, retourne dans tes forêts, laisse-nous continuer notre voyage. »

La jeune fille poussa le même cri sauvage que celui qu'elle avait jeté lorsqu'elle s'était enfuie quelques jours auparavant.

« Il ne me reste plus maintenant qu'à mourir, » dit-elle.

Et elle se laissa glisser au fond de l'eau.

Mais Amyas ne pouvait la laisser périr ainsi sous ses yeux. Il se pencha rapidement au-dessus du bord et saisit la jeune fille par le poignet.

A ce moment, un cri terrible partit du milieu de l'équipage:

« Un caïman! un caïman! » dirent à la fois vingt voix, en voyant l'eau tourbillonner à la surface.

« Pesez à bâbord, dit Amyas, ou nous chavirons! »

En même temps, avec un puissant effort, il enleva la jeune fille dans le canot. Elle y était à peine que le monstre, la gueule béante, apparaissait le long de l'embarcation.

Yeo lui assena sur la tête un coup de hache; mais, dans ce mouvement, il perdit l'équilibre et tomba dans l'eau. L'homme et le monstre disparurent ensemble. Qu'allait devenir Yeo? Chacun à bord retenait sa respiration. Amyas lui-même, les yeux fixes, la poitrine oppressée, attendait avec anxiété le résultat de cette lutte horrible; mais l'eau tourbillonna de nouveau : un cri de joie s'éleva du canot commandé par Cary, et Yeo reparut. Il avait plongé sous son canot et se retrouvait entre les deux.

« Je n'ai point de mal, mes amis, s'écria-t-il; mais jetez-moi vite une corde, ou la brute va m'avaler! »

Ses camarades obéirent, et en un clin d'œil il fut en sûreté dans le canot.

« Le Seigneur m'a protégé, dit-il, en secouant l'eau qui l'inondait. Nous sommes allés ensemble au fond; je connaissais la ruse des Indiens et je lui ai enfoncé mes doigts dans les yeux; mais la respiration commençait à me manquer, et j'ai été obligé de remonter au plus vite à la surface. Les pieds me démangeaient, je vous assure, et il me tardait d'arriver en haut. Tenez, le voilà qui me cherche, le gueux! »

C'était vrai. Le caïman nageait lentement tout autour des canots, en quête de sa proie. Il faisait trop sombre pour qu'on lui envoyât une flèche, et l'on s'éloigna à force de rames.

Digitized by Google

Ayacanora était couchée en silence aux pieds d'Amyas. Bientôt, cédant à la fatigue et à l'émotion de sa dernière aventure, elle s'endormit en appuyant sa tête sur les genoux du jeune homme.

« Yeo, dit Amyas à voix basse, que faut-il faire de cette jeune fille?

— Pourquoi me consultez-vous, capitaine?

— Parce que tu es mon ami, et qu'ayant exposé tout à l'heure ta vie pour elle, tu as plus que personne voix au chapitre.

— Eh bien, cher capitaine, voici mon avis. Puisque Dieu vous a confié cette jeune âme, acceptez le fardeau qu'il vous impose. »

Amyas resta un instant rêveur; puis, faisant signe à Cary d'approcher de son bord, il se leva et dit :

« Mes amis, écoutez-moi. Vous savez que nous avons à bord une jeune fille. J'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour l'éloigner; mais puisqu'elle a constamment déjoué mes efforts, la volonté de Dieu est sans doute qu'elle reste au milieu de nous. Promettez-moi une chose, mes amis, c'est que vous la traiterez comme si elle était votre propre sœur. Faisons une convention : c'est que celui de nous par qui le scandale naîtra au sujet de cette jeune fille sera pendu. Sur ma parole de chrétien, moi, votre capitaine, je vous pendrai sans miséricorde si vous manquez à ce que vous lui devez; et je vous autorise à en faire autant de moi si c'est moi le coupable. »

Cary, Brimblecombe et Yeo tendirent la main à Amyas, et les autres prêtèrent le serment que leur capitaine exigeait d'eux.

CHAPITRE V.

Prise du grand galion.

« On prétend, dit le commandant, que nous n'enverrons cette année en Espagne qu'une flotte peu considérable.

— Et c'est vrai, répondit l'intendant. Il nous faut une grande prudence depuis que ces damnés hérétiques d'Anglais balayent toutes les mers. Ce diable incarné, Francis Drake...

— Ah! s'écria l'évêque, épargnez mes oreilles, don Alvarez. Ne prononcez jamais devant moi le nom de cet homme, de ce

Digitized by Google

brigand, qui a saccagé ma pauvre église et dispersé mon troupeau.

— Votre Eminence déplore la ruine de sa cathédrale, je le comprends; mais que dirai-je, moi, quand je pense qu'il ne reste plus pierre sur pierre de Carthagène? Ce ne sera pas de quatre ans qu'elle pourra être rebâtie. Quant au fort qui défendait l'entrée de la rade de Sainte-Marthe, qui sait quand il sera reconstruit, maintenant que Sa Majesté Catholique épuise les Indes pour équiper cette grande Armada avec laquelle il a juré d'envahir l'Angleterre, ce pays de l'hérésie? Carthagène est aussi nue aujourd'hui que le dos d'un Indien.

— Baptista Antonio, dit à son tour le colonel, a envoyé au roi un mémoire dans lequel il demande d'une manière pressante qu'on remette notre ville en état de défense. Mais, Votre Eminence le sait, lire un rapport et agir sont deux choses bien différentes. Dieu veuille que la prochaine flotte qui arrivera d'Espagne nous apporte l'ordre de nous fortifier, ou sans cela nous serons à la merci du premier pirate anglais!

— Les misérables! dit l'évêque en soupirant; par quelle ruse ils se sont emparés du fort, et avec quelle déloyauté ils ont traité avec nous! Après avoir exigé cent dix mille ducats pour la rançon de la ville, n'ont-ils pas eu l'infamie de demander deux autres rançons séparées pour le prieuré et le fort!

— Les brigands avaient pour eux malheureusement, dit le colonel, le texte de la convention. En nous rendant, nous n'avions stipulé que pour la ville. Qui aurait pu s'attendre à un tour pareil? Mais n'avons-nous rien à nous reprocher aussi? N'avions-nous pas été prévenus de l'arrivée de ces pirates par le marquis de Santa-Cruz?

— Prévenus ou non, dit avec vivacité le commandant, nous ne devions pas nous laisser battre par une poignée d'hommes. C'est pour nous une honte dont le souvenir ne s'effacera pas de longtemps.

— Eh quoi, monsieur, riposta le colonel, prétendez-vous jeter une tache sur l'honneur des soldats de Sa Majesté Catholique et accuser leur courage et leur conduite?

— Moi!... non. Mais nous avons été misérablement battus, et cela, derrière des barricades encore. Voilà le fait!

— Battus, monsieur! le mot est sévère, pour ne pas dire in-

Digitized by Google

juste. Qu'aurait pu faire de plus notre gouverneur? Les chemins n'étaient-ils pas remplis de chausse-trapes, gardés par des archers indiens, barrés au moyen de monticules de terre, hérissés de coulevrines et d'arquebuses? Pouvions-nous deviner que ces damnés hérétiques viendraient le long de la baie et non par la grande route, comme des chrétiens?

— Ah! dit l'évêque, c'est le diable qui leur a donné l'idée de prendre ce chemin. Satan vient toujours au secours de ceux qui le servent et, pour ma part, c'est à la magie infernale que j'attribue notre malheur. Ces hommes devaient être possédés de tous les démons.

— Je suis de l'avis de Votre Eminence, dit le colonel. Il a dû y avoir de la sorcellerie là-dessous. Autrement, comment ces chiens de luthériens auraient-ils osé s'élancer droit sur la bouche de nos canons, nous fusiller à bout portant, et gravir sans sourciller les monticules qui devaient arrêter leur marche?

— C'est Satan qui les poussait, interrompit l'évêque.

— Puis se jeter sur nous, l'épée et la pique à la main, en vomissant d'affreux blasphèmes. J'ai vu, de mes propres yeux vu, leur lieutenant général Carlisle percer d'un coup notre porte-enseigne, le neveu de Votre Eminence, bien que ce jeune homme fût armé de pied en cap. J'ai vu aussi leur capitaine Young saisir notre général à la tête, renverser par terre l'illustre don Alonzo et le tuer. N'y avait-il pas là de la magie?

— Puisque vous expliquez tout cela par la magie, ajouta le commandant, que dites-vous de l'audace, du sang-froid avec lequel ils affrontèrent le feu de nos galères et de nos onze pièces d'artillerie, sans plus s'en inquiéter que si ç'avait été un bourdonnement de moustiques? On m'a dit que mes hommes tiraient en général trop haut; mais ces coquins d'Anglais se jetaient par terre en arrivant sur le rivage. Cependant, Eminence, si Satan leur a appris cette ruse, est-ce lui aussi qui leur a suggéré de porter des piques d'un pied plus longues que les nôtres?

— Oui, répondit l'évêque. Bref, Carthagène a été prise et mise à sac par ces hérétiques. Saint-Domingue est, à ce qu'il paraît, dans un état pire encore, de même que Saint-Augustin dans les Florides, et il ne reste plus à un pauvre prêtre comme moi que de retourner en Espagne et d'implorer la générosité de Sa Majesté

Digitized by Google

Catholique et du Père commun des fidèles. Cependant, messieurs, j'ai sauvé quelque petite chose du naufrage général; vous aussi, je suppose? — Tant mieux, et que Dieu nous conserve ce qui nous reste! — Allons, Tita, remplis encore une fois nos verres, et séparons-nous, messieurs; il est tard. Tita, prépare mon hamac. Messieurs, excusez mon âge et mes infirmités. Frère Gerundio, allons nous mettre au lit. Demain matin, de bonne heure, il faut mettre à la voile. »

Cette conversation avait lieu à bord du galion *la Cité de la Vraie Croix*, qui était amarré dans la rade de Sainte-Marthe, et qui devait partir le lendemain pour l'Espagne. L'évêque de Carthagène y avait pris passage pour aller demander à Madrid les fonds nécessaires pour la reconstruction de son église, brûlée récemment par notre vieil ami Francis Drake, dans une de ces expéditions qui jetaient la terreur dans les établissements espagnols, et qui formaient en ce moment le sujet de la conversation que nous venons d'entendre. Son Eminence avait invité à dîner avec lui don Paul, le commandant du galion, don Pedro, le colonel du régiment d'infanterie à bord, et don Alvarès, l'intendant des douanes de Sa Majesté Catholique à Sainte-Marthe. Les autres convives étaient deux moines qui devaient accompagner l'évêque dans son voyage. Le repas avait été servi dans la cabine du prélat; des mets recherchés, des vins exquis et chauds de l'Espagne, des fruits savoureux de l'Inde couvraient une table brillamment éclairée; des esclaves allaient et venaient; une jeune Indienne, Tita, armée d'un éventail de plumes, chassait les moustiques indiscrets qui importunaient Son Eminence.

Lorsque les invités se furent retirés, l'évêque se mit au lit et ne tarda pas à s'endormir. Tita, de son côté, se coucha sur une natte au-dessous du hamac de son maître.

Il était minuit passé, et la lune était droite sur l'horizon. Les sentinelles, qui s'étaient promenées sur le pont pendant toute la soirée, avaient fini par s'étendre le long du bord, et se livraient comme leurs officiers aux douceurs du sommeil.

Deux longues lignes blanches sortirent alors de derrière les rocs isolés du Morro-Grande qui bordaient la mer à près de cinq cents yards en avant du galion. On les distinguait à peine sur la surface brillante de l'eau, et, si une sentinelle eût regardé de ce

Digitized by Google

côté, elle ne les eût découverts que par les lueurs phosphorescentes qui se dégageaient de leurs flancs.

Tourmenté par les moustiques, l'évêque se réveilla, se mit sur son séant, et appelant Tita :

« Mon enfant, dit-il, mets-moi un autre oreiller sur la tête et défends-moi contre ces maudits insectes. »

Puis, regardant au dehors dans la baie, il s'écria :

« Qu'est-ce que c'est que cela qui s'avance? un poisson? Oui ; c'est une baleine ou un requin à fleur d'eau. »

Et, sa curiosité satisfaite, le prélat se rendormit ; mais il n'avait pas plutôt refermé les yeux, que la porte de sa cabine s'ouvrit doucement, des hommes armés jusqu'aux dents entrèrent sans bruit dans la chambre, et, en un clin d'œil, Son Eminence fut bâillonnée et liée dans son hamac. Le pauvre homme n'eut pas le temps de se reconnaître. Tita eut le même sort.

« Maintenant, William, dit rapidement à voix basse celui qui paraissait être le chef de la bande, va enfoncer les écoutilles de l'avant et crie : au feu ! de toutes tes forces. Moi, je me charge du colonel ; je sais où est sa cabine. »

Et, suivi par ses hommes, Amyas (car c'était lui) sortit avec précaution et monta sur le pont. Les sentinelles, surprises dans leur sommeil, se laissèrent garrotter sans résistance. Le cri : au feu! poussé par Cary, retentit alors dans tout le bâtiment. Les soldats et les matelots espagnols, réveillés en sursaut, accoururent de toutes parts. A mesure qu'ils se présentaient, à moitié vêtus et sans armes, les Anglais se jetaient sur eux et les lançaient par-dessus le bord.

La ruse avait réussi. Le galion avait perdu une partie de ses défenseurs ; mais il devenait urgent de quitter la baie, car l'alarme allait être donnée, et des secours ne pouvaient tarder à arriver.

« Hisse la grande voile et la voile de misaine, William, dit Amyas, et coupe les amarres. Nous plumerons l'oiseau en route.

— Tu parles comme un bon fauconnier, répondit Cary. Dieu veuille que ce gros coq de bruyère ait quelque chose dans le ventre! »

William avait à peine fini de parler, que plusieurs coups d'ar-

Digitized by Google

quebuse se firent entendre ; des balles sifflèrent aux oreilles des deux amis, et Cary porta la main à son côté.

« Es-tu blessé? lui demanda vivement Amyas.

— Oh ! une égratignure seulement, répondit William ; mais prends garde à toi, ou nous sommes perdus. »

Et en même temps deux de leurs plus braves matelots tombèrent pour ne plus se relever.

Tandis que William s'occupait de la manœuvre du bâtiment, Amyas, réunissant la plus grande partie de ses hommes, s'élançait à leur tête vers la poupe, où les Espagnols s'étaient barricadés. Un combat furieux s'engagea alors sur cet étroit espace. Les Espagnols avaient l'avantage de la position. Retranchés derrière des cloisons et des obstacles de toutes sortes qu'ils avaient amoncelés à la hâte, et sûrs de leurs coups, ils dirigeaient un feu nourri et meurtrier contre les Anglais qui se présentaient forcément à découvert. Amyas et ses compagnons reculaient, et peut-être eussent-ils été vaincus cette fois, si Yeo n'eût eu l'heureuse idée de faire rouler vers le lieu du combat deux canons chargés qui, vomissant leur mitraille sur les barricades, ouvrirent aux Anglais un chemin sanglant.

« Rendez-vous, cria Amyas au commandant du vaisseau, qui se battait comme un lion côte à côte avec le colonel.

— Jamais, » répondit l'Espagnol.

Et en même temps il se précipita sur Amyas. Les épées se croisèrent. Notre héros porta le premier à don Paul un coup qui le blessa au front ; mais, au moment où il levait le bras, l'épée de l'Espagnol l'atteignit à l'omoplate, et les deux adversaires, blessés, tombèrent chacun de leur côté. En voyant Amyas chanceler, le colonel lui saisit le poignet, et il allait le percer de son épée, lorsqu'il poussa un cri terrible et roula sur le pont, frappé à la gorge d'un coup de poignard.

C'était Ayacanora qui venait de sauver la vie à Amyas.

Rugissant comme une lionne, elle avait posé un pied sur le cadavre de l'Espagnol, et, brandissant son poignard ensanglanté, elle défiait l'ennemi de l'approcher.

« Etes-vous blessé? demanda-t-elle d'une voix émue à Amyas.

— Oui, mais ce n'est rien... Mais que faites-vous ici? Allez-vous-en. »

Digitized by Google

Ayacanora obéit comme un enfant qu'on gronde, et disparut.

Mais la bataille était finie. Les Espagnols, voyant tomber leurs chefs, posèrent les armes et demandèrent quartier. Amyas le leur accorda. Les pauvres diables furent attachés deux à deux et assis en rang sur le pont. Le commandant, grièvement blessé, se rendit lui-même forcément, et le galion fut pris.

Après s'être fait panser, Amyas se mit à visiter sa conquête. Comme il descendait l'échelle qui mène à l'entre-pont, il vit une personne assise sur le dernier échelon.

« Qui est là? demanda-t-il. Etes-vous blessé?

— Je ne suis pas blessée, » répondit une voix de femme entrecoupée de sanglots.

C'était Ayacanora. Elle se leva et laissa Amyas passer. Il vit alors que le visage de la jeune fille était inondé de larmes; mais il continua son chemin sans s'arrêter.

« Peut-être, se dit-il à lui-même, lui ai-je parlé tout à l'heure un peu brusquement; car, après tout, elle venait de me sauver la vie, et sans elle je n'avais plus de chance de revoir ma pauvre mère, ni mon cher comté de Devon. Mais quel mauvais sort l'a jetée ainsi sur mon chemin? »

Amyas s'occupa d'abord de faire transporter dans le vaisseau les lingots d'or qu'il avait rapportés de Santa-Fé dans les canots, mais jusqu'au matin il lui fut impossible d'établir un peu d'ordre sur le bâtiment. Ceux de ses compagnons qui avaient survécu au combat étaient épuisés de fatigue ou blessés et incapables de bouger. Il compta alors ce qui lui restait d'hommes. Il n'en avait plus que trente-huit, non compris une demi-douzaine de nègres, et c'était là un bien faible équipage pour ramener en Angleterre un si gros vaisseau.

Lorsque le jour se leva, Amyas rassembla ses compagnons pour la prière du matin. Cette pieuse cérémonie achevée, il les harangua en ces termes :

« Mes amis, voilà trois ans que nous errons ensemble sur la surface de la terre, à la poursuite de la fortune. Aujourd'hui nous avons atteint l'objet de nos désirs; remercions-en Dieu qui ne nous a pas abandonnés. Maintenant rappelez-vous le vœu que nous avons fait sous l'arbre qui nous servait d'asile à la Guayra. Nous avons promis au Seigneur, s'il nous envoyait

Digitized by Google

de riches prises, que les vivants partageraient avec les morts, et que la portion de ceux d'entre nous qui succomberaient serait dévolue à leurs veuves ou, à leurs orphelins, où s'ils n'avaient ni enfants ni femmes, à leurs parents.

— C'est vrai, capitaine, dit Yeo, et j'ai la confiance que le Seigneur fera à ces hommes la grâce de rester fidèles à leur serment.

— Je n'en doute pas, ami Yeo, reprit Amyas, mais le moment est venu de leur rappeler ce vœu. Le Seigneur, mes amis, a mis en nos mains une prise magnifique, et, avec l'or que nous avions déjà, nous sommes maintenant suffisamment récompensés de nos fatigues. Que notre reconnaissance envers Dieu soit donc éternelle, et souvenons-nous que quiconque distrairait pour son propre compte une parcelle du butin que renferme ce galion, volerait non-seulement ses compagnons, mais encore la veuve et l'orphelin, ce qui est voler Dieu lui-même. Pour moi, je veux vous prouver qu'il n'y a pas dans mon cœur le moindre sentiment de convoitise. Je pourrais réclamer la part de mon frère, mais j'en fais librement l'abandon au fonds commun, et je veux qu'elle accroisse la part de chacun de vous qui m'avez suivi dans toutes mes vicissitudes, avec tant de constance et de dévouement. Et maintenant, mes amis, allez visiter le navire et vérifier l'état de notre prise. »

Tandis que les hommes se répandaient dans le navire, Brimblecombe inspira au cuisinier nègre et au maître d'hôtel portugais du bord une telle énergie, qu'à sept heures ce dernier parut sur le pont, et, après maintes profondes révérences, annonça au très-illustre et très-redouté capitaine que le déjeuner était servi.

« Vous nous ferez l'honneur d'être notre convive, monsieur le commandant, » dit Amyas à ce dernier, à qui il venait de rendre son épée et qui se trouvait près de lui. Puis il envoya Cary auprès de l'évêque et des deux moines pour leur faire de sa part la même invitation.

Lorsque ceux-ci furent arrivés, il plaça l'évêque à sa gauche et le commandant à sa droite, et les deux moines entre William et John.

« Vous offrirai-je de ce mouton, monseigneur? dit-il en s'a-

Digitized by Google

dressant à l'évêque. Non ? Ah ! j'y suis, c'est aujourd'hui vendredi. Alors, un peu de poisson. William, sers Son Honneur ; John, passe le pain de manioc. Monsieur le commandant ! un verre de vin. Croyez que j'ai bien admiré votre vigoureuse défense. A la santé de tous les braves soldats, et permettez-moi de prendre pour toast votre proverbe espagnol : « Aujourd'hui à « moi, demain à toi ! »

— Je vous remercie, capitaine. Cette courtoisie montre que vous êtes le digne compatriote du capitaine Drake et son brave lieutenant.

— Drake ! vous l'avez connu ? s'écrièrent les trois Anglais à la fois.

— Trop pour notre malheur, » répondit le commandant.

Et il allait continuer, lorsque l'évêque l'interrompit brusquement :

« Ah ! monsieur le commandant, encore ce nom ! Etes-vous donc sans pitié? Vous m'aviez cependant promis de ne plus le prononcer devant moi.

— Mais, vous le voyez, monseigneur, ce n'est pas ma faute. »

Et il reprit, en s'adressant à Amyas :

« Ne savez-vous pas, capitaine, qu'avec sa flotte Drake a ravagé toute cette côte l'année dernière et pris Carthagène, Saint-Domingue et Saint-Augustin?... Je vois que vous êtes trop polis, messieurs, pour exprimer devant moi les sentiments que vous éprouvez. Mais vous-même, capitaine, d'où venez-vous ? Où est votre vaisseau ? Je croyais que toute l'escadre de Drake avait quitté ces parages.

— Notre vaisseau, commandant, pourrit depuis trois ans sur la côte, près du cap Codera.

— Ah ! nous avons entendu parler de cette audacieuse expédition, mais nous vous croyions tous perdus dans l'intérieur du pays.

— Vous avez entendu parler de nous, dites-vous ? Eh bien ! pourriez-vous me dire où est maintenant le gouverneur de la Guayra ?

— Don Guzman de Soto, répondit le commandant avec un certain embarras, est à présent en Espagne. Il a donné sa dé-

Digitized by Google

mission par suite d'affaires de ménage dont j'ignore le premier mot. »

Amyas n'en demanda pas davantage sur ce chapitre. Il comprit, à la réserve de l'Espagnol, qu'il ne voulait rien dire de plus, et il reprit en racontant à ses convives l'histoire de ses voyages à la recherche de la cité d'or jusqu'à son arrivée sur les bords de la Magdalena.

« Maintenant, leur dit-il en finissant, vous voulez savoir comment j'ai surpris ce navire? Il n'y a dans ce fait ni miracle, ni sorcellerie. Avant-hier soir, nous passâmes devant l'entrée de la baie dans nos deux canots que nous avions attachés ensemble, ainsi que je l'avais vu faire aux Moluques, pour leur permettre de mieux résister au ressac. La veille, nous les avions grattés et frottés avec une terre argileuse blanche pour empêcher qu'on ne les distinguât pendant la nuit, et de cette manière nous arrivâmes sans accident au Morro-Grande. Nous passâmes à un demi-mille à peine de votre vaisseau.

— Oh! mes scélérates de sentinelles! s'écria le commandant.

— Nous débarquâmes derrière le Morro et nous y restâmes toute la journée, afin d'exécuter au milieu de la nuit le coup que nous avions projeté. Nous prîmes nos voiles de toile indienne, nous les blanchîmes avec la terre argileuse que nous avions apportée avec nous de la Magdalena (car nous nous attendions à rencontrer quelque vaisseau espagnol le long de la côte, et nous étions décidés à l'attaquer ou à mourir), puis, couverts de nos voiles, nous nous avançâmes vers votre galion, et si vos sentinelles n'avaient pas été endormies, elles ne nous auraient découverts qu'une fois montés à bord. Au lieu d'échelles, nous nous étions munis de bambous garnis de traverses et armés par le bout de forts crampons de bois ; ils sont encore suspendus à votre gaillard d'arrière. Le reste de cette aventure, vous le savez. »

Le commandant se leva et, saluant Amyas avec la politesse habituelle de son pays, il lui dit :

« Votre admirable histoire, monsieur le capitaine, prouve que votre nation, si elle a encore à disputer à la nôtre la palme du courage, justifie sa réputation d'habileté et d'audace. Vous avez réussi parce que vous méritiez de réussir, et je ne rougis

Digitized by Google

pas d'avoir été vaincu par des ennemis qui ont su unir la prudence du serpent à la valeur du lion. Monsieur, je suis aussi fier d'être aujourd'hui votre convive que je serais honoré, dans des circonstances plus heureuses, de devenir votre hôte.

— Comme vos compatriotes, monsieur le commandant, vous joignez la courtoisie à la valeur, répondit Amyas ému des compliments de l'Espagnol. Mais quel est ce bruit? William, va voir. »

Mais avant que William eût le temps de se lever, la porte s'ouvrit et Yeo entra en courant et pâle de terreur.

« Capitaine, s'écria-t-il, une Anglaise! il y a ici une Anglaise.

— Une Anglaise! dirent Amyas, Cary et Brimblecombe en se levant précipitamment. Amenez-la; où est-elle? »

Et en même temps ils virent entrer deux matelots conduisant une vieille femme revêtue du san-benito jaune de l'inquisition, et portant sur sa figure amaigrie les traces de longues souffrances. Ses yeux clignotaient comme s'ils n'étaient plus habitués à la lumière; sa lèvre tombante lui donnait l'air d'une idiote, et cependant il régnait sur son visage, dans ses regards, une expression indicible de terreur et de défiance; ses mains étaient attachées avec des cordes, et ses bras décharnés étaient sillonnés de profondes cicatrices.

« Regardez cela, messieurs, dit Yeo avec un rire amer et en montrant ces cicatrices. C'est l'œuvre de ces damnés papistes. Moi aussi j'ai passé par les griffes de l'inquisition, tenez, voyez! »

Et relevant ses manches, il mit à nu ses bras également couverts de cicatrices.

Amyas, William, John et le commandant reculèrent d'horreur.

« Sainte Vierge! s'écria le commandant. Quoi! cette malheureuse était à bord de mon navire! Est-ce votre prisonnière, monseigneur? »

L'évêque, à qui s'adressait cette question, pâlit et répondit d'une voix mal assurée, en faisant deux ou trois signes de croix :

« C'est une sorcière, messieurs. Renvoyez-la dans son cabanon, ou elle va vous ensorceler.

— Mais quelle est cette femme? demanda impérieusement

Digitized by Google

Amyas. D'où vient-elle? De quoi est-elle coupable? Pourquoi est-elle prisonnière ici? »

Mais au moment où l'évêque allait répondre, la femme poussa un cri sauvage et, montrant le plus grand des deux moines, elle se cacha en tremblant derrière Yeo.

« Lui ici! s'écria-t-elle en mauvais espagnol. Emmenez-moi. Je ne veux plus rien dire. Oh! pourquoi est-il venu ici? On m'avait promis de ne plus me mettre à la torture. »

Le moine pâlit comme l'évêque et jeta des regards d'effroi sur tous les assistants; puis, reprenant un peu d'assurance, il ordonna si durement à la femme de se taire, qu'elle se jeta à genoux pour implorer sa pitié.

« Ne craignez rien, ma brave femme, lui dit Amyas, nous sommes tous des Anglais ici et des protestants. Dites-nous ce qu'ils vous ont fait.

— Non, c'est encore un piége! s'écria-t-elle dans le pur accent du Devonshire. Non, vous n'êtes pas des Anglais! Vous voulez me forcer encore à mentir et me torturer. Misérable, misérable que je suis! ajouta-t-elle en fondant en larmes. A qui me fier désormais? Dieu lui-même me repousse, car je l'ai renié. Seigneur! Seigneur! »

Amyas garda un instant le silence, agité par mille sentiments divers. Il soupçonnait quelque terrible mystère et n'osait interroger cette malheureuse femme. Mais Brimblecombe prit la parole :

« Ma fille, dit-il d'une voix douce, n'ayez pas peur avec nous; le Seigneur vous viendra en aide si vous dites la vérité. Nous sommes tous Anglais et du comté de Devon, comme vous. Ce vaisseau est à nous, et personne ici ne peut vous faire du mal.

— Vous êtes du comté de Devon? répondit-elle d'un air d'incrédulité; de quelle partie du comté?

— Nous sommes presque tous de Bideford. Mais voici M. William Cary, de Clovelly. Si vous êtes du comté de Devon, vous avez dû entendre parler des Cary. »

A ces mots, la vieille femme fit un bond et jeta ses deux bras enchaînés autour du cou de William.

« Oh! monsieur Cary, dit-elle, est-ce bien vous? Comme le

Digitized by Google

soleil vous a brupi ! Est-ce Dieu qui vous a envoyé ici pour me sauver ?

— Qui êtes-vous, au nom du ciel ?

— Lucy Passmore, la sorcière de Welcombe. Ne vous souvenez-vous plus de Lucy Passmore, dont vous aviez si grand'peur quand vous étiez enfant ?

— Lucy Passmore ! s'écrièrent en même temps les trois amis. C'est elle qui s'est enfuie avec...

— Oui, c'est moi qui ai vendu mon âme, et qui ai persuadé à cette pauvre demoiselle de vendre la sienne. Mais j'ai reçu la récompense que je méritais.

— Où est Rose Salterne ? demandèrent William et John.

— Elle est morte !

— Comment ?

— Demandez-le à l'inquisition ! demandez-le à ces deux hommes ! répondit Lucy en montrant l'un des moines et l'évêque. L'un l'a livrée au saint office, l'autre a assisté à son exécution.

— Femme, tu es folle ! s'écria l'évêque au comble de la terreur et en s'éloignant d'Amyas.

— Comment mon frère est-il mort, Lucy ? dit Amyas.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis Amyas Leigh, de Burrough. Ne savez-vous rien de mon frère Frank que j'ai perdu à la Guayra ?

— Monsieur Amyas ! pardonnez-moi si je ne vous ai pas reconnu ; vous êtes si changé ! Votre frère, monsieur, est mort en gentilhomme.

— Mais comment ?

— Il a été brûlé avec elle, monsieur. »

Amyas poussa un sourd rugissement qui fit frémir les assistants ; puis, se tournant vers l'évêque, il lui dit :

« Ce que dit cette femme est-il vrai ?

— Je ne me suis mêlé de rien, répondit l'évêque en balbutiant. J'ai assisté au supplice malgré moi en ma qualité d'évêque, mais il ne m'appartenait pas d'arrêter le bras séculier, non plus que d'empêcher l'action du saint office.

— N'importe, tu payeras pour les autres avec ce moine. Yeo, emmène-les tous deux sur le pont et pends-les à la plus haute vergue. »

Digitized by Google

Et quelques instants après, en effet, les deux cadavres se balançaient dans l'espace.

Amyas s'occupa ensuite de Lucy Passmore, que les matelots entouraient et comblaient de soins.

« Nous causerons ensemble, Lucy, quand vous serez mieux, lui dit-il en lui prenant la main. Maintenant mangez et buvez, et oubliez tout au milieu de vos compatriotes du Devon.

— Oh ! merci, cher monsieur Leigh. Dieu vous récompensera de tant de bontés. Mais en ce moment je n'ai besoin que de voir M. Brimblecombe et de prier avec lui, car j'ai renié ma religion, monsieur, oui, je l'ai reniée; je n'ai pu supporter la violence des tourments, et j'ai succombé. Mais elle a résisté, elle, jusqu'à la fin. Pauvre ange ! Dieu l'a reçue sans doute dans son sein !

— Lucy, ne parlons pas de cela maintenant. Plus tard vous me raconterez ce que vous avez à me dire. »

Et il sortit de la cabine.

Sur la porte se tenait Ayacanora, qui contemplait cette scène d'un air à la fois curieux et étonné.

« Pourquoi avez-vous pris sa main? dit-elle à Amyas d'un ton dédaigneux. Elle est vieille, laide et sale.

— C'est une Anglaise et une martyre. Je veux avoir soin d'elle comme de ma propre mère.

— Pourquoi ne faites-vous pas de moi une Anglaise et une martyre? Je ferais tout ce qu'a fait cette vieille sorcière.

— Au lieu de lui donner ce nom, allez lui donner vos soins. Cela est plus convenable pour une femme que de combattre dans les rangs des hommes. »

Ayacanora rougit, écarta les matelots et s'assit près de Lucy.

« Où faudra-t-il la mettre? demanda-t-elle à Amyas sans lever les yeux sur lui.

— Dans la meilleure cabine, et qu'on la serve comme une reine; vous entendez, mes amis.

— Personne n'y touchera que moi. »

Et enlevant la pauvre femme dans ses bras, comme si c'eût été une poupée, Ayacanora l'emporta dans sa cabine en disant aux matelots de s'occuper de leur ouvrage.

Amyas, malgré la haine qu'il avait jurée aux Espagnols, et

Digitized by Google

qu'avait accrue l'horrible mort de Frank, se contenta cette fois pour sa vengeance de la double exécution qui venait d'avoir lieu. Il fit traiter avec égard les prisonniers qui étaient à bord, et les renvoya à terre à la hauteur du cap Velo.

Petit à petit Lucy Passmore recouvra ses forces et son intelligence. L'histoire qu'elle avait à raconter était bien simple, et Amyas aurait pu la deviner. Rose n'avait point cédé sans lutte à don Guzman. Il lui avait rendu deux ou trois visites chez Lucy, avant qu'elle consentît à le suivre. Il avait mis Lucy dans ses intérêts en lui promettant beaucoup d'or aux Indes. Bref, les deux amants s'étaient rendus à Lundy, où un prêtre prévenu d'avance, le jésuite Parsons, les avait mariés. A Lundy, ils s'étaient embarqués sur un vaisseau portugais, avaient passé quelques jours à Lisbonne, et étaient partis ensuite pour les Grandes Indes. Les commencements de cette union furent heureux, mais un jour Eustache arriva à la Guayra, on ne sait d'où, et, à partir de ce moment, tout alla mal. Eustache s'empara de l'esprit de don Guzman, soit en le menaçant de faire dissoudre son mariage, soit en excitant sa jalousie. Le cœur de doña Guzman, disait-il à cet époux trop crédule, était resté en Angleterre, et elle soupirait après le jour où Amyas et ses compagnons viendraient la chercher pour la ramener dans sa patrie. A plusieurs reprises, toutefois, don Guzman, fatigué des insinuations d'Eustache, lui avait ordonné de quitter sa maison, mais il avait toujours trouvé moyen d'y revenir; et chaque fois qu'il y rentrait, il se trouvait en plus grande faveur qu'auparavant. Enfin, Rose avait fait des préparatifs pour recevoir les Anglais; une querelle s'était élevée entre elle et don Guzman à ce sujet, et, quelques jours avant l'arrivée d'Amyas, don Guzman avait quitté sa maison en fureur, disant hautement qu'elle lui préférait ces chiens de luthériens, et qu'il laverait son injure dans leur sang.

Le lendemain de la visite d'Amyas à la villa du gouverneur, Lucy et sa maîtresse furent arrêtées au nom du saint office et embarquées pour Carthagène.

Là, on les interrogea et on les accusa de sorcellerie. Lucy fut mise à la torture pour inculper dona Guzman ; mais, ferme sur ce point dans sa résistance, elle fléchit sur un autre et se

Digitized by Google

convertit à la religion romaine. Rose, au contraire, refusa d'abjurer sa foi. Trois semaines après, elles figurèrent dans un auto-da-fé, et c'est là que Lucy vit pour la première fois Frank, revêtu d'un san-benito et marchant dans cette funèbre procession. Lucy fut condamnée à recevoir publiquement deux cents coups de fouet, et à passer le reste de ses jours en prison à Séville. Frank et Rose, avec un juif renégat, furent condamnés à mort comme impénitents et livrés au bras séculier. Attachés ensemble sur le même bûcher, ils expirèrent en se tenant par la main.

Telle fut l'histoire de Lucy Passmore. Si, après l'avoir entendue, Amyas jura de nouveau de ne jamais faire de quartier aux Espagnols partout où il les rencontrerait, qui pourrait s'en étonner? qui pourrait le blâmer?

(*La fin en mars.*)

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE,

DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE.

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

POLITIQUE EXPECTANTE. — SIR ROBERT PEEL ET LES VOLONTAIRES. — LE TIR AUX MATOUS. — LES DIPLOMATES S'AMUSENT. — NOUVEAU CANON. — L'ARIEL DU CORRESPONDANT. — THÉ DES MADELEINES. — LE SERMON AU CAFÉ. — L'ANNEAU MANQUANT. — UN CADEAU DU PAPE. — LES DÉGREVÉS. — COMPLOT CONTRE LE TRAITÉ. — LES VINS ET LE CALOMEL. — UN TYPE ANGLAIS. — LA CHASSE AUX RENARDS. — COMPARAISON. — CRI D'HORREUR. — MACAULAYANA. — L'ENFANT PRÉCOCE. — ÉPIGRAMMES. — MISS HANNAH MORE, ETC., ETC.

Londres, février 1860.

Prenant la plume avant que je puisse être certain du vote final de la Chambre des communes sur le traité de commerce et le budget, que M. Gladstone a si habilement associés l'un à l'autre, j'ai bien envie de peloter en attendant partie, terme du jeu de paume ou de billard que j'ai trouvé je ne sais où, car je n'ai jamais beaucoup fréquenté ni le mail ni les cafés où l'on joue à ces nobles jeux. Les orateurs, qui ont déjà taquiné un peu le chancelier de l'Echiquier, m'ont donné l'exemple, aucun n'osant entrer pleinement dans la question. De tous ces discours qui ont amusé le tapis, le plus gai a été celui de sir Robert Peel, que le souvenir de son illustre père n'a pas rendu plus indulgent envers le ministre qui vient si franchement arborer la bannière du libre échange. Sir Robert a

Digitized by Google

déridé les fronts les plus sombres du banc ministériel, lorsqu'après avoir fait ressortir la hardiesse avec laquelle le cabinet propose d'augmenter les dépenses publiques, et l'éloquence avec laquelle M. Gladstone *s'insinue dans toutes les poches*, il a dénoncé surtout comme extravagantes les demandes qui avaient pour objet de combiner les frais de l'état de guerre avec les sacrifices destinés à consolider la paix. Le *mouvement* des *volontaires* à la carabine a été tourné en ridicule par l'orateur avec une verve de moquerie qui n'a épargné ni les héros de la capitale ni ceux des provinces. Il a peint les recruteurs du mouvement représentant ici les Français comme étant *tous zouaves*, et là comme des conscrits qui se rembarqueraient au plus vite en voyant de loin les jupons rouges des vieilles femmes du pays de Galles, car c'est une prétention des Gallois qu'en 1797 un corps de Français jeté sur la côte du comté de Pembroke fut fait prisonnier par un bataillon en jupe et en coiffe. Sir Robert Peel semble douter de cette histoire ; il a demandé aux gros aldermen et aux juges qui se sont enrôlés, malgré leurs ventres à la Falstaff, quelle figure ils espéraient faire devant ces agiles Français, qu'ils comparent eux-mêmes tantôt à des tigres, tantôt à des singes; quant à lui, l'anecdote d'un cockney, qui a récemment remporté le prix au tir, lui fait craindre qu'avant que les Français ne viennent piller Londres la capitale ne soit envahie par une armée de rats. Comme on demandait à ce cockney comment il avait acquis une telle adresse : « Comment? a-t-il répondu ; j'habite le quartier Brompton, et je m'exerce sur tous les chats de mes voisins. » — « Malheur à la race féline, s'est écrié sir Robert Peel, si l'émulation des volontaires est excitée par le triomphe de ce cockney ! »

Bref, sir Robert Peel a fait un vrai discours de carnaval, et il a obtenu un tel succès, que, grâce à l'émulation oratoire, nous aurons quelques heureux imitateurs de sa manière qui égayeront les graves débats du Parlement et de la presse. Déjà le *Times*, pour prendre son parti de l'annexion de la Savoie à la France, n'a-t-il pas dit qu'après tout on pouvait bien accorder à Napoléon III un pays qui ne produisait que des marmottes.

Le corps diplomatique ne paraît pas très-soucieux des résultats de cette annexion, à en juger par le joyeux concours que tous

Digitized by Google

ses membres ont porté à la représentation théâtrale qui a eu lieu le 15 février à l'ambassade turque. Oui, on a joué la comédie, et en français, chez l'ambassadeur du sultan. Les secrétaires et attachés de la France, de l'Autriche, de la Russie, de la Prusse et de la Turquie ont accepté des rôles dans *le Chevalier des Dames* et *Embrassons-nous, Folleville*. Mme la comtesse Baumgarten (Prusse) a fait successivement Henriette de Merlemont et Berthe de Manicamp. Ces deux vaudevilles ont été précédés d'un à-propos composé par M. de Jaucourt (France), et où c'est Mme l'ambassadrice d'Autriche, Mme la comtesse d'Appony, qui a charmé les invités par la finesse de son jeu et l'élégance de ses manières. Je vous envoie le programme de cette fête, imprimé sur beau papier et surmonté du croissant avec l'étoile dorée de la Sublime Porte. — Grâce à cette entente cordiale, on peut rire avec sir Robert Peel des volontaires anglais, et ne pas avoir trop peur de ce nouveau canon rayé, qui distance déjà le canon Armstrong par la portée et la précision du tir jointes à plus de légèreté, car il ne pèse pas plus de 208 livres et porte au delà de 5 milles et demi (8,800 mètres) ! M. Whitworth en est l'inventeur, et il vient de l'essayer sur la côte de Southport [1]. Si réellement, malgré les bruits récents de conspiration à Constantinople, le sultan, ce *malade*, comme l'appelait le czar Nicolas, se porte assez bien, il n'y a plus d'un peu malade que le pape et l'empereur de la Chine... ; encore parle-t-on d'une mission de lord Elgin, qui rendrait la sécurité à San-Fien. Qu'est-ce que San-Fien ? vous demanderont quelques-uns de nos lecteurs. Renvoyez-les à l'almanach de Gotha de 1860, qui pour la première fois donne le nom du souverain du Céleste

[1] Le canon Whitworth se charge par la culasse ; il a une âme de forme hexagonale qui lance des projectiles de forme conique à six pans. La longueur du tir est obtenue par des charges de poudre relativement très-petites, et contenues dans des capsules en fer-blanc, calculées pour remplir l'âme rayée du canon, avec un orifice correspondant à la lumière. La tête de cette capsule est garnie d'une bourre imprégnée de matières grasses qui, par l'effet de l'explosion, se répandant également sur toute la surface intérieure du canon, dispensent d'écouvillonner. Les premières expériences ont été faites avec des canons de 3, de 12 et de 18 livres, montés sur des affûts construits exprès, et avec des pièces de 70, de 80, de 90 et de 100 livres, sur des affûts ordinaires. C'est surtout les résultats obtenus avec le canon de 3 qui

Digitized by Google

Empire, et nous apprend que San-Fien est le septième empereur de la dynastie des *Tsins*, qui succéda, en 1644, à celle des *Mins*.

J'ai interrompu ma lettre, il y a un quart d'heure, pour obtenir un renseignement à l'ambassade, et il m'arrive. Je puis la reprendre. Vous qui savez que je demeure près de Temple-Bar, c'est-à-dire à près de deux milles de Knightbridge, vous allez me demander si j'ai à mes ordres le Puck ou l'Ariel de Shakspeare, pour faire un pareil trajet, aller et venir, en un peu plus de quinze minutes. Je vous prie de croire que si cela était, votre correspondant ferait prendre à ce groom féerique la livrée de la *Revue Britannique*, dont Shakspeare a presque fait une sorcière, et Puck ou Ariel promènerait nos prospectus et notre livrée dans les cinq parties du monde. Mais je me sers tout simplement, pour mes courses pressées, du commissionnaire qui, depuis le 1er de ce mois, est aux ordres du plus obscur bourgeois de Londres. Ce commissionnaire est le télégraphe urbain (*London district telegraph*) qui a déjà trente stations, qui en aura quatre-vingts de plus avant quinze jours, et deux cents avant deux mois, fonctionnant dans les divers quartiers de cette immense capitale, de manière qu'on correspondra d'autant plus lestement qu'on sera moins proches voisins. Le prix d'une dépêche est calculé selon la distance, depuis un demi-mille (800 mètres) jusqu'à trois, et selon le nombre de mots. Dans le rayon d'un mille vous payez six pence (60 centimes) pour dix mots, les noms et adresses de l'expéditeur et du destinataire étant gratuits. Quelle admirable institution que cette *petite poste* aé-

ont étonné les hommes du métier appelés à les constater. Voici la constatation de six coups tirés chacun sous un angle de 35 degrés :

Angle.	Portée.		Déviation à droite de la direction.
35°	9,463 yards.	9,406 mètres.	58 yards.
»	9,503 —	9,446 —	72 —
»	9,547 —	9,489 —	57 —
»	9,611 —	9,553 —	89 —
»	9,645 —	9,587 —	31 —
»	9,688 —	9,629 —	34 —

Le *Times* a publié une lettre de Southport (17 février) qui donne les détails les plus précis sur le canon Whitworth comparé au canon Armstrong.

Digitized by Google

rienné ! quelle ressource pour les rendez-vous d'affaires, les invitations amicales à la fortune du pot, les cas imprévus, les réunions improvisées, les appels au docteur, etc., bref, pour tous les rapports de la vie ! Puisque Paris, en supprimant ses anciennes barrières, rivalisera bientôt avec Londres par l'étendue de sa circonférence, il est à présumer que vous y jouirez tôt ou tard d'un télégraphe intérieur, et que Batignolles et Vaugirard échangeront tous les quarts d'heure des compliments épistolaires, comme à Londres Pimlico et Cheapside. Jusqu'ici l'habitant de la Cité avait plus tôt une réponse d'Edimbourg ou de Dublin que de Trafalgar-Square, comme à Paris vous en avez plus tôt une de Marseille que de Passy ou de Pantin.

Au milieu de toutes les inventions nouvelles qui caractérisent déjà notre siècle, et qui appellent sans cesse une invention nouvelle pour les compléter, on se surprend à être un peu curieux de ce lendemain qui, hélas ! risque pour chacun de nous d'être réduit au nombre d'heures du jour le plus court de l'année. Quelquefois aussi le regret de la brièveté de la vie humaine devient moins vif, quand vous voyez combien les progrès moraux sont en arrière des progrès matériels.

Cette terre ne serait-elle, après tout, qu'un miroir de ce qui se passe à l'enfer païen où, après tant de siècles, il est naturel de penser que les Watts et les Stephensons de l'autre monde ont inventé — pour Sisyphe un levier qui lui permet de pousser son rocher un peu plus aisément sur la montagne ; — pour Ixion, une chaudière qui, adaptée à sa roue, ne fait plus qu'un jeu de son supplice ; — pour les Danaïdes, un tonneau doublé en fer, etc., ce qui donne le temps à ces pauvres filles de prendre au moins une tasse de thé ?... La tasse de thé ! la soirée avec des petits gâteaux, voilà un idéal du paradis pour les Anglaises. Aussi la philanthropie et la charité, par le simple attrait d'une innocente soirée de ce genre, viennent de ramener au bercail dix-sept brebis égarées.

Par une de ces rares belles soirées que nous a faites le retour du froid, je m'étais arrêté sur le large trottoir de la rue du Régent, et la voûte azurée était émaillée de si belles étoiles que je ne regrettais plus la colonnade couverte qu'on fit disparaître il y a quelques années de cette rue longtemps sans rivale (tant que

Digitized by Google

la rue de Rivoli à Paris ne fut qu'un tronçon). J'admirais donc les astres et surtout Vénus, qui, à ce moment de l'année, est vraiment là-haut la reine des constellations, tant elle efface par sa splendeur rayonnante Jupiter lui-même, quoique Jupiter ait l'avantage de briller sur un fond moins éclairé. Je fus surpris dans ma contemplation astronomique par un jeune clergyman de mes amis qui, semblable au bon pasteur qui rallie un troupeau (je tiens à mes comparaisons), parcourait le trottoir et disait à toutes les demoiselles qu'il rencontrait (à toutes celles qu'on rencontre seules à cette heure) : « Eh bien! n'avez-vous pas reçu une invitation? ne viendrez-vous pas? » Et deux sur quatre répondaient : « Si, si! nous y allons. » Je crus d'abord qu'il les exhortait à se rendre à quelque chapelle; mais c'était au restaurant Saint-James, n° 69, et l'invitation rappelée de vive voix avait été faite formellement par écrit en ces termes : « La faveur de votre société est sollicitée par des amis qui désirent vous offrir et prendre avec vous le thé et le café, mercredi soir 8 février. » J'accompagnai mon ami le clergyman, et je me trouvai dans la grande salle du restaurant avec deux cents Madeleines environ, attablées gaiement et en apparence aussi heureuses, pendant une heure, que les petites sœurs de Charlotte lorsque celle-ci leur distribue les tartines si naïvement décrites par Goëthe. Les amphitryons de cette innocente fête admiraient comme Werther, se réservant la seconde heure, lorsque enfin le révérend M. Baptiste Noël prit la parole. Le sermon fut réellement écouté avec une attention édifiante. Le sourire effleura quelques visages; un air de contrition en assombrit quelques autres, pendant que le sermonnaire disait combien celles qui avaient dévié du droit chemin étaient malheureuses. « Mais, s'écria-t-il dans sa péroraison, pauvres femmes! il vous reste un ami, un ami qui ne vous abandonnera pas, celui-là, et qui a toujours les bras ouverts pour vous recevoir : cet ami, c'est Jésus lui-même, Jésus le Sauveur; revenez à lui; et c'est en son nom que nous accueillerons toutes celles qui se repentiront. »

Le lendemain, la maison de refuge de la Trinité a eu réellement dix-sept pensionnaires de plus, et l'on espère qu'il en viendra d'autres; heureusement enfin la relation de cette soirée a provoqué des souscriptions qui s'élèvent déjà à la somme exigée

Digitized by Google

pour fonder des succursales. Parmi les plus zélés coopérateurs de cette bonne œuvre est M. Latouche, le banquier. Naturellement, quelques souscripteurs, profitant des colonnes des journaux, ont ajouté à l'aumône leurs réflexions qui ne sont pas toutes dictées seulement par la charité. Il est une dame surtout qui, pour une ou deux livres sterling, a cru pouvoir adresser un petit sermon épistolaire à ces pécheurs du sexe masculin qui, selon elle, devraient commencer par se convertir eux-mêmes; mais en somme la soirée du 8 février a jusqu'ici produit d'excellents effets.

Il faut que j'aie le courage de vous faire un aveu : ce sera une manière de me mettre au figuré quelques pincées de cendre sur la tête (et c'est aujourd'hui le mercredi 22 février). Je voulais d'abord trouver le côté plaisant de la soirée du restaurant Saint-James; mais je me suis rappelé à temps une phrase de l'éloge de Mme de Staël, qui me frappa beaucoup dans le temps : « Elle se serait fait un scrupule de tourner en ridicule la plus petite vertu. » Et puis l'*Athenæum* m'a signalé un petit livre que je vous envoie, et qui m'apprend tout le bien qu'on peut faire encore en se mettant charitablement en rapport avec les pécheresses; ce livre est intitulé : *The missing Link*, « l'Anneau manquant » (quoique le mot *link* pourrait signifier aussi *flambeau*). C'est l'histoire d'une pauvre femme qui s'offrit à un missionnaire pour remplacer l'anneau brisé de la chaîne sociale, c'est-à-dire rattacher ainsi la société corrompue à la société honnête. Cette femme avait été elle-même dans un hospice, et avait vu l'heureuse influence qu'exerçait sur le moral la propreté physique imposée aux femmes dégradées. « Je demande, écrivit-elle au missionnaire, à consacrer trois heures de ma journée à visiter les femmes de la dernière classe, soit dans leur demeure, soit à l'hôpital, où elles finissent par aller, et à m'occuper moi-même de la santé de leur corps et du salut de leur âme. » Son histoire personnelle prouvait ce que peut l'instinct du bien dans une âme bien née. Restée orpheline à seize ans, et réduite aux plus vils travaux pour vivre, elle avait intéressé une espèce de chiffonnier athée, qui l'avait recueillie et lui avait appris à lire, mais en lui disant qu'il n'y avait pas de Dieu, et qui avait cru le lui démontrer par le spectacle de la misère dont ils étaient

Digitized by Google

entourés. La Bible, étant devenue pour elle le livre défendu, avait d'autant plus excité la curiosité de la jeune pupille du vieil athée. *Prends et lis.* Cette curiosité sainte avait parlé comme la voix entendue jadis par saint Augustin : elle s'était procuré la Bible, l'avait lue et avait cru. Sa proposition, appuyée de ce commentaire, fut communiquée à la Société biblique, et naturellement elle fut acceptée, à la condition que la pauvre femme distribuerait le livre qui l'avait éclairée elle-même. Tel a été le succès de sa mission, qu'elle a donné l'idée aux missionnaires d'affilier à leur société des agents de l'autre sexe, des femmes chargées spécialement de distribuer des bibles dans les repaires de Whitechapel, de Saint-Giles et de Shatwell, impénétrables aux distributeurs ordinaires. Le volume du *Missing link* est un tableau effrayant de ces antres du vice et de la misère; mais la charité féminine y a fait aussi des conversions consolantes. Vous voyez que si j'ai quelquefois crié à la *bibliolâtrie*, j'aime, quand l'occasion s'en présente, à faire connaître les miracles de la Bible.

Je veux d'ailleurs vous prouver que l'anglicanisme et le catholicisme ne sont pas des frères irréconciliables : au carnaval dernier, le prince de Galles reçut à Rome un accueil très-hospitalier du pape, et, en souvenir de cette visite, le successeur de saint Pierre vient d'adresser à l'héritière de Henri VIII un magnifique cadeau : c'est une riche table en mosaïque avec sept médaillons. Dans le médaillon du milieu, Rémus et Romulus sont pendus aux mamelles de leur nourrice la louve. Les six autres représentent des monuments de la ville éternelle. La reine est enchantée et ne cesse de répéter : *How kind! Poor Pio nono!* « Que de bonté! Ce pauvre Pie IX! » Les petits cadeaux entretiennent l'amitié. Celui-ci est estimé 500 livres sterling (12,500 francs). On s'ingénie au palais pour savoir ce qui, en retour, pourrait faire plaisir au pape.

Ce petit événement, en dehors de la diplomatie, est encore ignoré du public. Vous en avez la primeur. Hélas! hélas! dépêchez-vous de paraître, ou quelque *pennyliner* du *Times* vous l'enlèvera. Ces *penny-liners* (pourvoyeurs de nouvelles à un penny la ligne) sont des furets! Notez bien que je vous donne la chose avec la précision du désintéressement, et

Digitized by Google

qu'un *penny-liner* peut la délayer en un paragraphe et lui donner assez d'importance pour susciter une interpellation parlementaire.

Je viens encore de m'interrompre pour envoyer Ariel jusqu'à la Chambre des communes savoir où en était la discussion. En quinze minutes, j'ai eu la réponse du *nipi* auquel je m'adressais, mais la discussion n'a pas l'air de voler sur le fil électrique, et je crains de fermer ma lettre sans y consigner le vote final si impatiemment attendu par d'autres que votre correspondant. Parmi les impatients sont les *dégrevés* du budget, les marchands de papier et tous leurs clients, y compris les journalistes. Le *Times*, par exemple, qui publie tous les jours soixante mille exemplaires de son numéro à feuille quadruple sur format éléphant, qu'il fait payer 50 centimes, figure pour une cote fabuleuse dans la taxe appelée vulgairement *impôt sur le savoir*, et qui rapporte au gouvernement vingt-cinq millions de francs. Le chancelier de l'Echiquier a fait un calcul de politique libérale en proposant d'exonérer le papier ; mais les fabricants de bière et des autres boissons nationales trouvent que c'est très-mal de ne pas exonérer en même temps leurs produits, qui, dans les tavernes, sont plus essentiels encore que le journal. C'est, au reste, l'article des boissons qui est le plus controversé dans le pays avant de l'être dans le Parlement, et cela se comprend. Seul jusqu'ici, l'impôt qui frappe les vins de France n'en permet guère l'usage qu'aux tables aristocratiques. Le traité qui modifiera les droits créera nécessairement une concurrence non-seulement au porter et à l'ale, mais encore à tous ces vins factices de fabrique anglaise, composés de la distillation de plantes ou de fruits acidulés, plus ou moins édulcorée et alcoolisée. L'infusion de thé sert aussi à remplacer le vin. Toutes ces boissons se liguent donc avec les vins de Portugal et d'Espagne contre l'invasion du marché par les vins de Bordeaux, de Bourgogne et de Champagne. Les sociétés de tempérance viennent au secours de cette ligue antifrançaise, qui invoque la morale, la nationalité et l'économie politique, la religion, la vertu et les préjugés. Il faut donc que les propriétaires de vignobles en France s'attendent à une forte opposition, même après le traité, surtout les propriétaires des crus médiocres, dont les petits vins

Digitized by Google

paraîtront de l'ignoble piquette aux rustiques gosiers accoutumés au porter, comme aux gosiers bourgeois accoutumés aux vins de Porto et de Xérès, qui, fortement alcoolisés pour la consommation britannique, contribuent à entretenir ce tempérament bilioso-sanguin caractérisant déjà les Anglais contemporains de Froissart, lequel disait d'eux : *Ce peuple s'enivre tristement !*

Les apothicaires seront généreux s'ils ne se mettent pas de la ligue, car c'est grâce à la boisson dont un Anglais arrose ses viandes grasses qu'ils vendent les pilules de calomel au boisseau, le vrai John Bull étant forcé de se purger au moins une fois par mois, afin de dégager un peu son foie, sa rate et tous les viscères complices du spleen national.

Les vins français ont heureusement aussi des avocats très-zélés, et un des plus éloquents est M. Cyrus Redding, qui les préconise depuis vingt ans dans des ouvrages spéciaux. Au point de vue économique et commercial, la question est ici parfaitement élucidée. Je vous en donne la preuve en vous envoyant le *blue book*, c'est-à-dire la collection des rapports fournis au Parlement en 1829, par les agents diplomatiques résidant en Espagne, en France, en Sardaigne, en Italie, en Autriche, et même aux Etats-Unis ; et le dernier rapport n'est pas le moins curieux de tous, car vous y verrez les Américains, ces entrepreneurs factotums, très-occupés de faire du vin de Bordeaux, du vin de Champagne, du vin de Bourgogne, des vins du Rhin. Je crois que vous tirerez bon parti de cette enquête, si vous voulez examiner les conséquences du traité dont on fait honneur ici à M. Cobden tout seul, ce que le cabinet laisse croire, pour être plus sûr du vote de son ami M. Bright. Quant à moi, j'ai été tout à coup détourné de cet examen par un volume qui, je l'avoue, m'a absorbé pendant quarante-huit heures, et dont je vous remercie, car c'est sur votre recommandation que j'ai guetté le premier exemplaire sorti de la librairie de M. John Murray, l'éditeur [1]. Oui, vous avez raison, cher directeur, nous avons là le texte de deux fameux articles pour la *Revue Britannique*, et le héros de cette

[1] *Reminiscences of the late Thomas Assheton Smith*, 1 vol., édité par J. Murray. Londres, 1860.

Digitized by Google

biographie, M. Assheton Smith, fut une des personnifications vivantes les plus caractéristiques des mœurs anglaises. Je ne résiste pas à la tentation de la déflorer un peu, pour donner à nos lecteurs un avant-goût de ces anecdotes qui charmeront ceux d'entre eux auxquels vous dédiez plus particulièrement les articles de sport. M. Assheton Smith ne fut pas le plus éloquent historien et publiciste de son temps ; il laissait lord Stanhope. Hallam, etc., disputer ce titre à lord Macaulay ; il ne fut que le plus grand chasseur de renards, titre que lui enviaient M. Meynell, M. Obadilston, lord Plymouth et quelques autres. Il racontait lui-même sans trop de vanité que, pendant le temps qu'il régna dans le comté de Leicester comme maître de la grande meute de Tedworth, il avait coupé de sa main quinze cents queues (*brushes*) avec un couteau de poche qu'il regrettait d'avoir perdu dans les bois. Un cortége de lords et de notabilités a accompagné à Westminster-Abbey le cercueil de lord Macaulay ; mais je ne sais si cet honneur public eût autant flatté M. Assheton Smith que la démarche faite auprès d'un de ses amis par un de ses chefs de meute, Georges Carter, quand celui-ci sut que son maître serait enseveli dans le mausolée de la famille : « Monsieur, dit ce fidèle serviteur, j'espère que, quand mes deux camarades, Jack Frisher, Will Brice et moi, nous mourrons, on nous déposera dans le mausolée avec les deux chevaux, Ham Ashley et Paul Potter, et trois ou quatre couples des chiens favoris de notre maître, afin que nous soyons là tout prêts à nous relever tous ensemble quand sonnera le cor du jugement dernier. » Quelles belles phrases aurait inspirées ce dévouement à lord Macaulay lui-même ! Il est un autre rapprochement qu'il m'est pénible de faire, homme de plume que je suis : — lord Macaulay, qui n'avait jamais chassé au renard, n'a pu arriver à la soixantaine ; — M. Assheton Smith, faisant sauter à son cheval, Feu-follet, le fossé de Coplow, large de vingt et un pieds, ne quittant pas la selle depuis cinq heures du matin jusqu'à six du soir, faisant des chutes auxquelles est exposé le cavalier le plus intrépide, échangeant des coups de poing avec des rustres, dont un faillit lui crever un œil, et le força d'appliquer ce jour-là un beefsteak tout cru sur l'œil poché, M. Assheton Smith, dis-je, est mort à quatre-vingt-un ans, et,

Digitized by Google

l'année avant sa dernière maladie, il chassait encore. Son biographe a bien raison de le dire, en citant lord Wellington, qui prétendait que M. Assheton Smith aurait fait un excellent général de cavalerie : la chasse au renard est une institution aussi essentielle à l'Angleterre que sa constitution ! Ce général manqué était déjà un boxeur de premier ordre au collége d'Eton : il fut le premier joueur de *cricket* du gymnase de Lord ; il avait l'œil d'un ingénieur naval et avait dirigé la construction de son superbe yacht sur lequel il se retirait pour respirer l'air de la mer un ou deux mois de l'été. Propriétaire des plus riches carrières d'ardoises du pays de Galles, il se passait toutes ses fantaisies en chevaux, en chiens, en yachts, etc., mais il prouva aussi qu'il aimait sa femme, car les médecins ayant ordonné à Mrs. Smith le climat de Madère : « A quoi bon faire le voyage, dit-il, puisque ma femme craint le mal de mer? Je veux lui faire venir le climat de Madère chez elle. » Et il fit construire une vaste serre chaude, beau jardin d'hiver, où la chère malade put se promener sous les orangers en fleur ! Quand on est aussi galant que cela pour sa femme, vous m'avouerez qu'on peut bien se donner un yacht et payer un lévrier dix mille francs. Mais, cher directeur, comme M. Assheton Smith eût serré volontiers la main à votre jeune fils qui a importé dans votre jardin le renard du Souf ! Car si ce vrai gentleman faisait la guerre aux renards, c'était loyalement, et il se serait cru déshonoré s'il les eût traîtreusement pris dans des trappes. Un jour il lisait le journal ; la feuille lui tombe des mains et il pousse un cri d'horreur ; des dames, qui prenaient tranquillement leur thé dans le salon, tressaillent à ce cri et demandent quel grand malheur est arrivé. « Les misérables ! dit M. Assheton Smith, pâle d'indignation, on a brûlé à mort un renard qui s'était réfugié dans une grange ! »

Je vais encore faire jouer les fils électriques du côté du Parlement... « Ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? » Non..., pas de vote encore ! Il paraît aussi qu'on ignore encore le cadeau du pape !

Quoique je vous entretienne si brièvement de la discussion parlementaire, elle a absorbé en grande partie mon attention comme celle de bien d'autres, et je n'ai rien à vous dire ce

Digitized by Google

mois-ci des théâtres ni même de la littérature. Je n'ai lu qu'un roman : *Sept années*[1], de miss Kavanagh, d'abord parce qu'il n'est pas long, ensuite parce qu'il intéresse particulièrement un lecteur français. Miss Kavanagh a la prétention de peindre dans ses diverses nuances la société parisienne, et certainement elle la connaît. Elle a beaucoup d'indulgence, alors même qu'elle met en scène les ridicules, et puis elle appartient à la classe des romanciers moraux. Toutes ses qualités distinctives se retrouvent dans quelques contes plus courts qui remplissent son second volume. Les demoiselles auteurs abondent toujours en Angleterre, mais qu'on ne croie pas qu'elles l'emportent en nombre sur les dames, d'autant plus que quelques-unes de celles-ci se recrutent de temps en temps parmi leurs jeunes cadettes. La farouche miss Bronte elle-même ne mourut pas fille. On nous promet pour le mois prochain un roman de l'Américain Hawthorne.

MACAULAYANA.

La glorification de lord Macaulay a pris dans la presse anglaise des proportions considérables. Nous ne rechercherons parmi les documents variés consacrés à cette noble mémoire que ceux qui peuvent avoir un intérêt biographique et littéraire. Remontant à l'enfance de l'illustre auteur, nous trouvons d'abord les deux lettres inédites de miss Hannah More annoncées par le *Macmillan Magazine*. Il est peu de bas-bleus qui aient eu en Angleterre une réputation égale à celle de cette miss. Cette réputation avait commencé dans les cercles où régnaient les notabilités du dix-huitième siècle. Johnson, Burke, Walpole en parlaient déjà comme d'une muse religieuse et morale. Southey, W. Scott, Wordsworth, etc., célébrèrent ensuite son influence sur leur génération. Lord Byron, comme de raison, lui décocha quelques traits de sa satire, et entre autres à propos

[1] *Seven years*, etc., par miss Julia Kavanagh, forme deux volumes dans la collection Tauchnitz, qu'on trouve toujours à Paris, chez M. Reinwald, rue des Saints-Pères.

Digitized by Google

de son roman de *Cœlebs à la recherche d'une femme*. Elle mourut en odeur de sainteté puritaine, à un âge très-avancé, en 1834, et un de ses contemporains, M. William Roberts, trouva dans les souvenirs de sa vie et sa correspondance la matière de quatre volumes in-octavo. Dans ces volumes sont plusieurs lettres échangées entre miss Hannah More et M. Zachary Macaulay, le père de lord Macaulay, mais non celles que publie l'éditeur du *Macmillan-Magazine*, qui les tient de M. A. Roberts, fils du biographe.

A l'époque où elles furent écrites, miss Hannah, âgée de soixante-dix ans, avait quitté son pensionnat et résidait à Barley-Wood, près de Bristol. M. Zachary Macaulay était en correspondance suivie avec elle, appartenant à la même secte de ces philanthropes négrophiles qui préparaient, au nom de la religion et de la philosophie, l'abolition de l'esclavage dans les colonies anglaises. En outre, il avait épousé miss Sarah Mills, l'élève favorite du pensionnat More, et enfin le jeune Macaulay, que miss More connut dès sa plus tendre enfance, inspirait à celle-ci un intérêt tout particulier, non-seulement à cause de sa précocité, mais aussi parce qu'elle était souvent consultée par sa mère sur l'éducation du petit prodige. C'est, du reste, ce qui ressort des deux lettres mêmes que nous allons traduire, et dont la première fut justement provoquée par la question de savoir si on mettrait l'enfant à la grande école de Westminster :

« Mon cher monsieur,

« Je profite de l'occasion de M. R. Grant, qui est ici, pour vous envoyer quelques lignes sous son couvert, de sorte qu'elles doivent être nécessairement écrites à la hâte. Autant que je puis hasarder mon humble opinion, il me semble que, si tout est d'ailleurs convenable, vous ne pouvez mieux faire que d'adopter le plan dont vous avez conçu l'idée, et qui est de transporter votre résidence à Westminster pour y mettre Tom à l'école, comme externe. C'est seulement avec cette réserve que je croirais ce parti sage. Précipiter les enfants tout entiers dans ces écoles publiques me rappelle toujours la pratique des mères scythes qui plongeaient leurs nouveau-nés dans la rivière ; — le plus grand nombre périssaient, mais ceux qui étaient doués

Digitized by Google

d'une forte constitution et valaient la peine d'être sauvés sortaient de l'expérience avec un surcroît de vigueur. Le vôtre, comme Edwin, « n'est pas un enfant « vulgaire[1], » et il exige un degré d'attention proportionné à sa grande supériorité d'intelligence et à ses passions vives. Il faut qu'il ait des compétiteurs dignes de lui. Il est comme ce prince qui refusait de jouer avec d'autres condisciples que des rois. Une école telle que Westminster (avec la sauvegarde du foyer paternel pendant les intervalles de l'étude) contiendra son imagination vagabonde et fixera sur un point sa curiosité aventureuse. Actuellement, ayant la conscience qu'il n'a aucun rival capable de rompre une lance avec lui, certain qu'il doit être d'un succès comparatif, il pourrait ne pas poursuivre avec une ardeur suffisante les parties les plus sévères de l'enseignement. Après la religion, il n'est rien de mieux pour dresser et diriger les jeunes esprits que les études suivies et la discipline de ces écoles. Sous tous les autres rapports, j'en pense assez de mal.

« Je ne voudrais pas, pour tous les avantages que peut en retirer l'intelligence, jeter l'âme pure et innocente de Tom au milieu de pareils dangers. En le faisant revenir le soir à la maison pour qu'il y soit surveillé par vous, j'espère qu'avec la bénédiction de Dieu vous le préserverez de la corruption des écoles. Je n'ai jamais vu aucun mauvais penchant en lui,— rien, excepté les faiblesses et l'ambition qui sont inséparables peut-être de talents si précoces et d'une imagination si vive. Il paraît sincère, véridique, sensible et affectueux. J'ai observé que *vous* aviez un grand ascendant sur lui. Votre présence retenait la véhémence de son éloquence sans comprimer sa franchise, ni diminuer sa tendresse filiale. Vous êtes son oracle; j'espère que vous conserverez toujours cette influence. J'ai vu avec plaisir que, quoique impatient de donner une issue aux ébullitions de sa muse, il n'y pensait pas plus ensuite que l'autruche, dit-on, ne pense à ses œufs, une fois qu'elle les a pondus.

[1] Miss Hannah More fait ici allusion au héros de Beattie (*le Ménestrel ou l'Education du génie*) :

And yet poor Edwin was no vulgar boy.

Le second titre du poëme explique suffisamment la justesse de l'allusion.

A. P.

Digitized by Google

« Nos affectueux compliments à Mrs. Macaulay et à Tom. Dites, je vous prie, à ce dernier que le veneur ou valet de la meute de Childe-Hugh est positivement mort des suites de sa chute dans la chaudière où il fait bouillir la pâtée des chiens. S'il était, comme on nous l'a dit, l'instrument de la vengeance de sir Hugh, c'est une rétribution providentielle. Je suppose que le jeune poëte y trouvera la matière d'un second chant. Je désire qu'il corrige l'autre et me l'envoie lisiblement écrit. Dites-lui encore que j'ai dîné chez M. David, et qu'il doit dîner ici vendredi. Je lui ai appris quel champion de sa cause il a dans Tom, et lui ai lu la fable de Tom que je renvoie ci-incluse.

« A vous, mon cher monsieur, bien sincèrement.

« H. More. »

« Barley-Wood, 7 août 1812. »

L'éditeur de cette lettre croit que le Childe-Hugh dont il est question devait être le héros de quelque poëme du jeune Macaulay, que son père avait envoyé à miss Hannah More. Il ajoute encore que l'enfant poëte ne fut pas mis à l'école de Westminster, mais confié à un M. Preston, révérend ecclésiastique qui tenait un pensionnat à Shelford, près de Cambridge. Ce fut pendant une de ses vacances qu'il fit à Hannah More la visite qui fournit à la poétique institutrice les détails nouveaux contenus dans la seconde lettre, à laquelle manque le millésime. Deux années devaient s'être écoulées depuis la première, ce qui faisait du jeune Macaulay un adolescent de quatorze ans.

« Mon cher monsieur,

« Je voulais faire écrire Tom aujourd'hui, mais il sera très-occupé avec un camarade favori, et, vu que je n'aurai pas le temps demain, je vous griffonne quelques lignes. Cet ami est un enfant très-sensé qui suit l'école de Woolwich et se destine à l'artillerie. J'ai entendu un débat qui s'était élevé entre eux sur la comparaison du prince Eugène et du duc de Marlborough, considérés comme généraux.

« La masse de lecture que Tom a versée dans ce débat, et la masse d'écriture qu'il en a fait sortir, sont étonnantes. C'est en vain que j'ai essayé de lui faire adopter l'avis de sir Harry Sa-

Digitized by Google

vile, que les poëtes sont les meilleurs écrivains après ceux qui écrivent en prose. Nous avons eu de la poésie pour le déjeuner, le dîner et le souper. Il a récité tout le poëme de *la Palestine*, pendant le déjeuner, à notre pieux ami, M. Whalley, sur ma demande, et il s'en est acquitté incomparablement bien. Sa délicatesse en un point m'a beaucoup plu. Vous savez que les poëtes italiens, comme les poëtes français, se laissent aller à la profane habitude d'attester l'Etre suprême; mais, sans aucun avis indirect de ma part, toutes les fois qu'en lisant Tom trouve ce nom sacré, il le passe révérencieusement. Je m'imagine quelquefois observer un progrès journalier dans le développement de ses facultés intellectuelles. Il tient tout ce qu'il a promis, et promet toujours davantage; mais ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'il a autant de justesse dans son expression que de verve et de vivacité dans son imagination. J'aime aussi beaucoup que, tout en prenant intérêt à tous les événements de notre époque, il n'en reste pas moins écolier ; j'aime à le voir aussi enfantin qu'il est studieux, et ne s'amusant pas moins de faire un pâté de beurre qu'un poëme. Quoique loquace, il est très-docile, et je ne me rappelle pas qu'il ait une seule fois persisté à faire une chose qu'il nous voyait désapprouver. Plusieurs hommes d'intelligence et de science ont été frappés du mélange de gaieté et de raison qui distingue sa conversation. Voici un trait charmant de lui. Hier, ayant été invité à dîner dehors, il hésita d'abord, puis il répondit : « Non, j'ai si peu de jours à passer avec vous, « que je veux vous les donner tous. » Le soir, à dîner, il nous a dit encore en parlant de son voyage : « Je ne sais vraiment si « mon départ doit me faire plus de peine ou plus de plaisir, « partagé comme je le suis entre mon affection pour vous et « celle que j'ai pour ma famille. »

« Quelquefois nous causons en rimes de ballades, quelquefois en vers pompeux à la Johnson. Au thé, nous descendons aux énigmes et aux charades. Il se lève matin et se promène une heure ou deux avant le déjeuner, composant des vers. Je l'encourage beaucoup à respirer le grand air, ce qui, avec l'exercice sur ces sommets aériens, fortifiera, j'espère, son corps. Quoique ce frêle corps soit quelquefois fatigué, le courage ne l'est jamais. Tom n'est pas fâché cependant quand on lui dit de

Digitized by Google

gagner son lit après neuf heures, et il reste rarement à notre souper.

« Tom a produit un nouveau poëme, moins incorrect que les précédents. C'est une excellente satire sur la réforme radicale, sous le titre de : *Clodpole* (Claude) *et le Docteur charlatan*. C'est réellement bien. Je suis charmée qu'il laisse de côté ces compositions, quand une fois il les a lues, et qu'il n'y songe plus. Il a une perception très-vive du beau et du défectueux dans les compositions littéraires. J'ai reçu votre note hier soir, et Tom la sienne plus humble [1].

« Je lui dis qu'il est incorrigible en fait de propreté. L'autre jour, nous parlions des signes caractéristiques du gentleman, et il nous dit avec bonne humeur et gaieté qu'il reconnaissait infailliblement comme tel celui qui se distinguait par l'ordre, la propreté et le soin délicat de sa personne. Je ne sais comment j'ai pu vous en griffonner si long ; mais j'ai pensé que sa bonne mère et vous prendriez intérêt à toutes les bagatelles qui concernent Tom. J'espère qu'il plaira à Dieu de bénir son voyage et qu'il vous le ramènera sain et sauf. Faites-moi savoir son arrivée.

« A vous, mon cher monsieur, très-sincèrement.

« H. More. »

« Barley-Wood, 21 juillet... »

« *P.-S.* Nous allons demain à Bristol. »

En 1814, M. Preston transféra son domicile et son école de Shelford à Aspenden, près de Hertz ; le jeune Macaulay l'y suivit, et un de ses condisciples raconte qu'il ne cessa pas d'y être l'écolier studieux et l'enfant précoce qui avait étonné miss Hannah More, — se développant aussi au physique, mais peu disposé à se mêler aux jeux des autres élèves. — On remarquait sa tête disproportionnée, ses épaules rondes, son teint pâle ; il lisait ou écrivait sans cesse, déclamant quelquefois des vers dans les promenades. Ce même condisciple avait retenu les vers suivants

[1] En 1814, M. Zachary Macaulay avait chargé son fils de faire l'index du tome XII de *l'Observateur chrétien*, et la note *plus humble* reçue par Tom à Barley-Wood devait être l'instruction pour ce travail, accompagnée de la recommandation paternelle sur l'exactitude et le soin de sa personne.

(*Note de M. Roberts.*)

Digitized by Google

dans lesquels le jeune poëte satirisait quelques-unes des célébrités de l'époque, l'évêque Marsh, Roméo Coâtes le tragédien, Bennet, réformateur aristocratique du système pénitentiaire, et Lewis Way, champion de l'émancipation des juifs :

Quelque chose ou quelqu'un rend chacun idolâtre :
Marsh aime la dispute et Coâtes le théâtre,
Bennet aime un voleur, Lewis Way, c'est un juif
Qui, pour l'argent de Way, se ferait rouer vif ;
Quant à moi, je le jure, ô folle poésie !
Je t'aime et t'aimerai toujours à la folie.

La puritaine miss Hannah More eût peut-être trouvé ces vers-là pas mal profanes; mais déjà le jeune Macaulay devenait un peu plus mondain, lorsque, en 1818, ayant fini ses études premières dans le pensionnat de M. Preston, il alla prendre rang parmi les étudiants du collége de la Trinité de Cambridge. Miss Hannah More put applaudir à ses succès universitaires et même à ses succès parlementaires, puisqu'elle vécut jusqu'en 1833. Son souvenir fut toujours cher à celui à qui elle avait prédit une brillante carrière, et il parlait d'elle avec une affection filiale.

Les principaux ouvrages de lord Macaulay ont naturellement fait oublier toutes les pièces de vers ou de prose que miss Hannah More admirait surtout comme les indices d'un grand avenir littéraire. Un M. John Camden Hotten vient de confirmer ce que miss Hannah More dit de sa fécondité précoce, en nous assurant que l'illustre auteur rimait déjà lorsqu'il avait encore la bavette du premier âge, et qu'on retrouve dans plusieurs albums quelques-unes de ces compositions enfantines ; par exemple, dans l'album de sa sœur, une épitaphe sur Martyn, célèbre missionnaire mort en Perse. Il n'avait pas douze ans qu'il préludait en vers, à son article sur Milton, par une *Adresse à Milton*. A cet âge, il pouvait réciter par cœur des livres entiers du *Paradis perdu*. A quatorze ans, il produisit un poëme intitulé : *la Vision* ; la bataille de Waterloo exalta deux fois sa Minerve, et il produisit successivement une pièce intitulée *Waterloo*, et une inscription pour la colonne érigée sur le champ de bataille de Waterloo. Avant d'entrer à l'école de Shelford, il avait fait des vers *A la mémoire de Pitt*, une *Chanson radicale*, une *Ballade nouvelle*, et *le Tory*, poëme. Enfin, d'a-

Digitized by Google

près M. Hotten, si l'on réimprimait toutes ses œuvres, il faudrait y comprendre une chanson d'amour : *Vénus pleurant sur Cupidon;* un épithalame sur le mariage d'un ami, une imitation de lord Byron, *les Larmes de la sensibilité*, la traduction d'une chanson française, et enfin un sermon en vers : *Sermon composé dans un cimetière.* Il est à présumer que toutes ces compositions ne valent pas la peine d'être réimprimées.

Pendant qu'un Magazine nous raconte les faits et gestes de lord Macaulay enfant, d'autres s'occupent de rectifier sa généalogie. Son grand-père, ministre presbytérien et ultra-whig, n'avait pas eu moins de douze enfants. A propos de ce même grand-père, ministre de l'Evangile dans les Hébrides, un M. Joseph Irving, auteur d'une *Histoire du comté de Dumbarton*, écrit à l'*Athenæum* : « Je puis dire que lord Macaulay ne parlait de ses ascendants qu'avec de grandes réticences; lorsqu'il vint à Dumbarton en 1848, un respectable gentleman voulut le questionner sur ce chapitre et revint plusieurs fois à la charge, jusqu'à ce que lord Macaulay, après avoir éludé chaque fois l'entretien, lui fît très-clairement comprendre qu'il était indiscret. » Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à la note de notre article de janvier qui nous semble parfaitement concorder avec ce que M. Irving appelle les réticences de lord Macaulay.

M. Thackeray ne pouvait pas oublier lord Macaulay dans le *Magazine* qu'il vient de fonder. *Nil nisi bonum*, « rien que du bien à dire, » telle est l'épigraphe de son article qui réveille toutes nos sympathies, Thackeray aimant comme nous à vanter dans son noble compatriote les vertus de l'homme privé, et nous révélant que cet homme, que quelques-uns se sont plu à représenter comme ayant des affections très-restreintes, et qu'ils ont presque accusé de l'égoïsme imputé aux vieux célibataires, dépensait en générosités plus du quart de son revenu. A propos de sa mémoire extraordinaire, Thackeray le compare à cette admirable salle de lecture du Museum Britannique qui met à la disposition de l'homme studieux un million de volumes, dont il suffit de nommer n'importe lequel pour qu'une main complaisante vienne vous l'apporter sur la table. Sous le crâne de Macaulay, dit-il, comme sous le dôme de cette coupole, étaient systématiquement catalogués des millions de volumes : histoire,

Digitized by Google

philosophie, législation, poésies, pièces de théâtre, romans... Oui, le roman aussi. Il eût étonné M. Cousin en lui citant ceux de Mlle de Scudéry; comme Diderot, il se fût révolté si on lui avait dit qu'il y avait des longueurs dans ceux de Richardson. « Un jour, dit Thackeray, je lui parlais de *Clarisse Harlowe*, pour savoir s'il l'avait lue. « Ne pas avoir lu *Clarisse!* répondit-il. « Si vous avez une fois commencé *Clarisse*, si une fois l'intérêt « vous gagne, impossible de quitter le livre. Lorsque j'étais dans « l'Inde, j'allai passer une saison d'été aux montagnes; il y avait « là le gouverneur général, le secrétaire du gouvernement, le « commandant en chef et leurs dames. J'avais emporté *Clarisse* « et je la prêtai. Notre société se passionna bientôt pour miss « Harlowe et ses infortunes. Ce scélérat de Lovelace les indigna « tous. La femme du gouverneur ne voulait plus se dessaisir de « l'ouvrage; le secrétaire ne cessait de le redemander, et le pré- « sident de la Cour de justice en pleura pendant huit jours. » Je voudrais que vous eussiez vu lord Macaulay racontant toute cette émotion dans la bibliothèque du club de l'Athenæum, et citant les passages les plus dramatiques du chef-d'œuvre de Richardson... Mais combien d'autres romans dont il vous aurait débité des pages entières! »

Dans ce même article, Thackeray parle de Washington Irving, et nous en prenons note pour le citer à propos.

NOUVELLES D'ESPAGNE.

La France est trop justement fière d'avoir délivré l'Europe des pirates d'Alger et d'avoir repoussé de sa frontière africaine les musulmans du Maroc, pour ne pas applaudir cordialement à cet enthousiasme du temps des croisades qui est venu réveiller la nationalité espagnole. Loin de nous la pensée de souhaiter que cet enthousiasme, entretenu par la foi religieuse, dépasse les justes limites que lui impose le progrès de la civilisation. S'il y avait encore des Maures en Espagne, nous craindrions de les livrer au fanatisme qui fit payer si cher à leurs aïeux les conquêtes des émirs de Cordoue et de Grenade; nous plaiderions pour eux au nom de la tolérance et de la liberté modernes.

Digitized by Google

Nous ne voudrions pas non plus que l'Espagne se laissât entraîner trop loin par la prise de Tétuan. L'islamisme a fait son temps; il mourra d'une mort lente : il faut le laisser mourir en paix, en Afrique comme en Asie. Repousser ses attaques, punir ses insultes, est de toute justice; mais faire une guerre à outrance, même aux ennemis nés du christianisme, ce serait violer le principe le plus pur du christianisme. Toutefois, jusqu'à ce que l'empereur du Maroc ait accordé à l'Espagne la satisfaction qu'elle est en droit de réclamer, nous applaudissons, avec l'intérêt le plus fraternel, à l'héroïsme de l'armée castillane et à la régénération de l'Espagne tout entière par le souffle vivifiant de la victoire. Les Anglais ont à Madrid, comme auprès du général O'Donnell, des correspondants qui ont fini par oublier leurs préventions nationales, et nous aurions pu traduire quelques-unes de leurs lettres si nos propres journaux ne contenaient pas les mêmes détails. Nous voulons seulement aujourd'hui extraire quelques paragraphes d'une lettre adressée au *Journal des Débats* par un de nos nouveaux collaborateurs, M. Ant. de Latour, dont l'article sur Fernan Caballero a été justement remarqué dans notre livraison de janvier. M. de Latour, en vrai correspondant littéraire, lui, si heureux interprète des poëtes du Midi, a cité une pièce de vers qui nous a doublement frappé, parce qu'elle exprime, par une coïncidence naturelle et toute fortuite, les mêmes sentiments que nous exprimâmes nous-même l'été dernier à l'occasion du retour triomphal de l'armée d'Italie :

« Madrid, 14 février 1860.

« ... Puisque l'on commence à parler de la paix, puisqu'un envoyé du frère de l'empereur du Maroc s'est présenté au camp du maréchal O'Donnell, puisqu'il est permis d'espérer que le noble sang versé devant Tétuan hâtera la fin de la guerre, il doit être permis aussi de dire une fois tout ce que cette belle campagne, dans l'effort de la lutte comme dans la joie de la victoire, a présenté de profondément espagnol. Disons-le tout de suite, parce que c'est la vérité, et une vérité qui peint l'Espagne : le drapeau de ce noble pays eût été partout ailleurs tenu d'une main aussi ferme. On eût trouvé chez le soldat la même constance, la même intrépidité; chez les chefs la même ardeur, le même élan; mais c'est l'esprit, c'est le souffle de la croisade qui ont surtout fait de cette guerre un épisode à part dans l'histoire de ce siècle

Digitized by Google

de raison et de prudent calcul. Pendant trois mois, la mer a été horrible; les braves soldats qu'on embarquait à Algésiras, à Malaga, au port Sainte-Marie, à Cadix, à Barcelone, à Bilbao, savaient tous qu'avant la guerre ils auraient affaire à la tempête; qu'à peine débarqués sur la plage africaine, avant de rencontrer l'infidèle (on l'appelle toujours de ce nom), ils trouveraient le choléra; qu'il leur faudrait dormir dans la boue, et, dès le premier pas, faire des chemins pour leurs canons. Qu'importe? Ils partaient gaiement au cri de *Vive la reine!* quelques-uns la guitare au dos pour charmer les ennuis du bivouac; c'est qu'ils savaient qu'au delà des marais les attendaient les descendants de ceux qui, au commencement du huitième siècle, détruisirent, en Espagne, au bord du Guadalete, la monarchie des Goths. Certes, je ne veux pas dire que le soldat espagnol connaisse à fond l'histoire de son pays. Mais il y a deux choses que tout le monde sait en Espagne, c'est le catéchisme et cette guerre de huit siècles contre les Maures; et on m'assure que dans le camp d'O'Donnell pas un soldat n'ignore qu'il est venu en Afrique pour rendre aux Arabes la visite que l'Espagne en reçut il y a plus de mille ans. Voilà ce que sentait confusément toute l'armée espagnole, et c'était assez pour l'animer d'un élan irrésistible.

« On ne peut que conjecturer la part que la politique va faire à la victoire; mais ce que personne ne contestera, c'est l'éclat de cette victoire, c'est le prestige qu'elle rend aux armes espagnoles, c'est le noble orgueil qu'elle a réveillé dans toutes les âmes, c'est l'impression générale qui restera de cette trêve de Dieu, durant laquelle les passions politiques ont désarmé et fait silence. Cet apaisement convenu des partis dans un pays libre sera une des belles pages de l'histoire du gouvernement constitutionnel en Espagne, et pourra être donné en exemple à tous les pays qui en Europe ont gardé leur foi à cette noble forme de gouvernement. Le système de conciliation tenté, et jusqu'ici avec succès (car durer, c'est réussir), par le maréchal O'Donnell, avait excité contre cet homme d'Etat des haines violentes et passionnées. Demain elles pourront renaître; aujourd'hui pas une voix qui ne se taise ou qui ne s'élève pour applaudir au décret royal qui ouvre au vainqueur de Tétuan les rangs de la grandesse.

« Tout le monde en Europe a lu les bulletins de l'armée expéditionnaire, enchaînement de combats heureux couronnés par une éclatante victoire qui, sous plus d'un rapport, aura rappelé en France notre belle journée d'Isly. Mais il faut avoir lu les journaux espagnols pour se faire une idée de toutes les formes héroïques, poétiques, imprévues, que, durant cette campagne de trois mois, a revêtues le courage indi-

Digitized by Google

viduel. Ce n'est aussi que dans ces journaux qu'on pourra voir avec quel enthousiasme attendri on accueille partout le passage des blessés. Vous savez comment avait été reçue à Madrid la nouvelle de la prise de Tétuan. Trois jours entiers n'avaient point épuisé l'ivresse populaire. Les mêmes scènes se sont reproduites dans les moindres villages de la péninsule, avec les mêmes acclamations à la reine, à l'Espagne, à l'armée d'Afrique et à son chef. Mais partout le sentiment religieux s'emparait de la première place; car le Maure n'est pas seulement l'éternel adversaire de l'Espagne, c'est surtout l'ennemi éternel de sa religion. Aussi partout a-t-on vu les populations entrer dans les églises, prendre l'image de la Vierge et la promener en triomphe avec des cris et des larmes; le clergé et les magistrats suivaient pêle-mêle avec le peuple, la foi tenant lieu de l'ordre, l'enthousiasme de la discipline.

« Je me représentais tout à l'heure ces manifestations naïves du patriotisme espagnol en me mêlant à la foule qui, par un froid très-vif, attendait sous le balcon de la reine les trophées de la bataille du 4, amenés l'avant-veille par un aide de camp du général en chef, le colonel Garcia Rizo. Peu à peu la cour immense qui sépare le palais de l'Armeria se remplissait de monde. A deux heures un quart, la reine a paru au balcon, entourée de la famille royale, et en même temps les trompettes ont annoncé l'arrivée du cortége. Toute la garnison de Madrid a défilé en bon ordre, et dans une tenue magnifique, aux cris de *Vive la reine!* que la foule répétait avec enthousiasme. Mais quand on a vu apparaître les artilleurs chargés de conduire les canons pris sur les Maures, il s'est fait tout à coup un grand silence qui n'était pas sans émotion. Tous les yeux cherchaient à la tête de l'artillerie le jeune colonel Rizo, dont l'habit usé ressortait noblement au milieu de tant de brillants uniformes. Il fallait entendre hier ce sympathique officier, échappé la veille aux balles des Arabes, raconter avec une grâce émue et avec la modestie du soldat non ce qu'il avait fait, mais ce qu'il avait vu faire. Il aimait surtout à parler d'un jeune sous-lieutenant de hussards, le comte d'Eu, qui continuait à charger seul après que la trompette avait donné le signal de la retraite. « Où allez-vous donc? lui criait le général en chef.—Mais, général, tuer des Maures, » répondait le jeune homme en bon castillan, mais avec un accent tout français. Et il fallait qu'on se jetât, pour le retenir, sur la bride de son cheval. Mais j'oublie que le cortége passe. Après les canons, dont le premier était en fer, les autres en bronze et tous d'un assez beau calibre, est venue la tente avec les drapeaux. Cette tente m'en rappelait une autre toute pareille, que nous avons vue il y a vingt ans dans le jardin des

Digitized by Google

Tuileries, tente marocaine aussi et qui avait été celle du fils de l'empereur.

« Aux trophées a succédé l'Université en corps précédée d'une calèche dans laquelle quatre docteurs en théologie portaient les étendards d'Oran. C'était justice que la bannière du cardinal Cisneros fût confiée aux maîtres vénérables de l'Université qu'il a fondée, et personne n'a paru étonné de la voir en pareilles mains. Toutes les Facultés ont défilé après elle, drapeaux en tête et en bon ordre.

« On ne devra pas m'accuser de futilité ou de préoccupation trop littéraire, si, à propos de cette noble et sainte joie de tout un peuple, je parle vers et poésie. La poésie, en Espagne, s'associe naturellement à toutes les manifestations publiques. Il y a des jours, dans ce pays, où tout le monde est poëte, et ces jours-là, ceux qui font profession de l'être le sont à peine un peu plus que les autres. Depuis huit jours, d'un bout de l'Espagne à l'autre, on lit, on chante, on applaudit des vers sur tous les théâtres ; les journaux en sont remplis. M. le marquis de Molins a noblement oublié qu'il est un des chefs de l'opposition pour célébrer le triomphe d'O'Donnell dans une petite pièce qu'on croirait une page retrouvée du *Romancero*. Tous, à son exemple, ou presque tous, Hartzembusch, le célèbre auteur des *Amants de Terruel* ; Ventura de la Vega, Comprodon, Antonio Arnao, Thomas-Rodrigues Rubi (Zorilla est à la Havane, mais M. le duc de Rivas, qui n'y est pas, pourquoi se tait-il ?), tous, disais-je, ont eu à cœur de saluer ce brillant réveil de la gloire espagnole. Je n'attache pas à ces rapides improvisations plus d'importance que n'y en attachent leurs auteurs eux-mêmes ; je me borne à noter le fait comme caractéristique, et pour donner une idée de ces compositions, dont le principal mérite est de bien rendre l'émotion de tous, j'en choisirai une signée d'un nom moins connu, mais qui me paraît empreinte d'un sentiment sincère et profond. Elle répond d'ailleurs à la pensée de ceux qui, même dans la victoire, se souviennent de ceux qui l'ont payée de leur sang. Ces vers sont signés Juan Garcia, et l'auteur les met dans la bouche d'un soldat blessé.

« Dans votre ardente allégresse, dans votre émotion joyeuse, frères,
« prêtez tous l'oreille à ma voix affligée. Pendant que la clameur uni-
« verselle éclate en chants de victoire, et que de sonores applaudisse-
« ments exaltent la gloire du nom espagnol, il y a, sur la terre d'Es-
« pagne, plus d'un coin obscur où, si l'on entend un écho, c'est l'écho
« des larmes ; où, si l'on entend un cri, c'est le cri de la douleur. Non,
« tous ceux qui vinrent avec nous, lorsque la patrie nous appela à
« verser notre sang pour laver son blason ; non, tous ceux qui com-

Digitized by Google

« battirent avec nous contre le fier musulman, n'ont pas vu fleurir le « laurier qui vous couronne aujourd'hui. Un souvenir pour eux à qui « la Providence a refusé l'honneur du triomphe ! un souvenir à ses « soldats, modèles éclatants de l'honneur, qui, à défaut de la fortune, « ont eu l'intrépidité du cœur !... Ensemble nous passâmes la mer, la « même tente nous abrita ; ensemble nous courions *à eux*, à l'appel « du même clairon. Moi, je reviens du combat, je vais revoir le soleil « de mon Espagne, je vais retrouver mon village, ma maison, ma « mère, et eux, non ! ils ne reviendront plus !... les sables sont leur « pierre et leur tombe, tombe et pierre que d'un souffle enlève le « vent orageux. Ils ne reviendront plus ! Ah ! malheureux celui qui « reste à les attendre ! Père qui attends un fils ! jeune fille qui attends « tes amours ! ils dorment sur la plage lointaine, au pied d'un rocher « nu, où la mer seule les pleure de son incessante rumeur ! Mais ils « sont tombés en gens de cœur, sous les plis de leur drapeau, en com- « battant sans relâche pour leur patrie et pour leur Dieu... Que la « lame qui baigne le sable qui les couvre leur apporte du moins de « leurs frères d'armes un souvenir et une prière ! »

« Touchants regrets, avouons-le, et noble exemple, trop peu suivi, que donne ici le poëte espagnol, de se souvenir, dans les joies du triomphe, de ceux qui ont versé leur sang pour *ajouter à l'éclat de ces fêtes où ils ne devaient pas paraître !* M. Guizot disait ces derniers mots, ou à peu près, en mémoire des glorieux morts de notre dernière campagne d'Italie. Les nobles cœurs s'entendent et reproduisent les mêmes accents dans tous les pays.

« A. DE LATOUR. »

Si on daignait relire notre Chronique du mois d'août dernier, on verrait que nous nous sommes rencontré avec Juan Garcia, sans que nous prétendions à rien de plus qu'à une coïncidence.

(*Direction de la Revue.*)

Digitized by Google

CHRONIQUE

ET

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Paris, février 1860.

Hath made peace with Rome?
A-t-il fait la paix avec Rome?
(Shaksp., *le Roi Jean*, acte V, sc. II.)

We are convented to a pleasing treaty.
Nous sommes d'accord pour un heureux traité.
(Shaksp., *Coriolan*, acte II, sc. II.)

Nous nous sommes à peu près abstenu sur les grandes questions du jour quand la parole était aux brochuriers; à plus forte raison nous abstiendrons-nous quand enfin les ministres ont trempé dans l'encre leur plume officielle, et nous exprimerons seulement le regret que cette plume n'ait pas été offerte plus tôt à la main de M. Thouvenel, qui a si bien ramené le débat avec Rome au ton grave de la langue diplomatique. Pour ce qui est du traité de commerce avec l'Angleterre, il est aussi en bonnes mains, et, s'il ne nous satisfait pas sur tous les points, nous croyons que, les concessions étant réciproques, il faut savoir sacrifier quelques intérêts partiels à l'intérêt prédominant de la paix en Europe.

Le carnaval aura été plus brillant qu'on ne pouvait l'espérer dans une période d'agitations et d'inquiétudes : il a même fini assez gaiement pour cette classe de l'Institut dont quelques membres croyaient s'être compromis par une élection estimée comme un acte de grand courage politique, mais dédaignée par le pouvoir à qui l'on prétendait donner une leçon. Cette élection n'est donc plus qu'une petite trahison littéraire contre ces candidats qui ont eu le malheur d'avoir fait des comédies au lieu d'avoir fait des sermons. La veille d'un des bals masqués de ce mois, trente-neuf membres de l'Institut ont reçu cha-

Digitized by Google

cun un billet d'invitation avec une robe de moine. Quelques-uns (pas les plus courageux) ont pensé tout d'abord que c'était le costume de l'exil et qu'ils devaient se préparer à aller finir leurs jours dans quelque couvent de Rome. Il en est un qui, ne voyant pas le billet de bal, a eu l'idée que la robe lui venait du pape lui-même, et il s'est empressé d'écrire au saint-père que, « tout indigne qu'il était, » il acceptait avec reconnaissance, et résolu à se faire ensevelir sous ce costume bénit, comme faisaient jadis de plus grands pécheurs en Espagne et même en France. Un autre, étant protestant, prenait d'abord la plaisanterie comme une injure, quand il s'est rappelé que Luther lui-même n'a pas cessé d'être le moine Luther dans l'histoire. Un de ceux qui appartiennent à la judicature ou au barreau s'est écrié : « Mais j'ai déjà une robe ! — Gardez-bien celle-ci, lui a dit un de ses amis, elle vous servira pour une dernière capucinade ! » Un quatrième, qui ne fut peut-être jamais libéral envers son tailleur, a trouvé l'occasion excellente pour se faire faire un pantalon et un gilet avec le drap monacal. Quelques autres, enfin, ont envoyé leurs robes aux candidats qu'ils avaient patronnés, pour leur indiquer sous quel uniforme ils devaient se présenter à la prochaine vacance. Mais, parmi ceux-ci, il en est un ou deux qui ont serré précieusement le froc pour n'être pas pris au dépourvu, si, plus tard, nous nous réconcilions avec Rome. — On pense que M. Viennet rime sur cet événement une épître à ses collègues, qui contiendra quelques-unes de ses plus franches boutades. S'il tardait trop, il serait peut-être devancé par M. Belmontet, qui, dans sa publication la plus récente (*les Napoléoniennes*), nous a prouvé que le *doux* Blondel de l'Empire saurait manier aussi le fouet de la satire :

> Ce fut dans ce temps-là que l'héroïque Hortense
> Du doux nom de Blondel couronnait ma constance.

Dans ce temps-là aussi, Louis-Napoléon écrivait à Blondel : « Il n'y « a que vous seul en France qui défendiez la cause de l'Empereur et de « la gloire. 7 janvier 1832. » (Note des *Napoléoniennes*.) Cette cause ayant aujourd'hui d'autres défenseurs que lui, M. Belmontet fait même quelquefois de l'opposition, et si bien, qu'on le surnomme aussi à la cour le *grognard* du Parnasse. Mais la satire dont nous voulons parler raille surtout ceux qui depuis quelque temps se montrent si jaloux de porter des décorations étrangères :

> On dirait que l'Europe, avides que nous sommes,
> Met sa carte en rubans sur nos petits grands hommes.

Notre Juvénal napoléonien va jusqu'à prétendre que quelques-uns de ces rubans se vendent :

> Chaque brevet de croix est un billet de banque.

Digitized by Google

A ce compte-là, ce serait un brevet de richesse pour ceux qui, comme Alexandre Dumas, en ont des brochettes :

Tel embroche l'honneur avec une brochette...
Le barbare en met tant sur sa poitrine entière,
Qu'il n'en portera plus bientôt que par derrière !

On assure que ce dernier trait a fait rire l'Empereur aux éclats, ce qui prouverait que, si M. Belmontet a raison de dire que Sa Majesté n'aime pas ses vers héroïques, elle aime au moins ses vers comiques. Mais très-certainement Sa Majesté a dû applaudir aux apostrophes vraiment nobles que son troubadour grognard adresse, dans cette même satire, à la Croix d'honneur, dont il fait la fille de Napoléon Ier :

Souviens-toi que le peuple, en son idolâtrie,
T'appelle, ému d'orgueil, la croix de la patrie, etc.

Je pense toutefois que l'Empereur a raison de protester contre certaines expressions risquées et qui sentent trop l'improvisation. La fougue dithyrambique elle-même a besoin d'une certaine mesure, et M. Belmontet proclame indirectement ce principe dans ce vers sur Napoléon III :

Et l'heureux fils d'Hortense, *ouragan réfléchi !*

Que ceux qui trouveraient M. Belmontet politiquement trop pindarique, et préféreraient, en carême, un Homère religieux, lisent *l'Unitéide* ou *la Femme Messie*, poëme universel, en douze chants et soixante actes, par M. P. Gagne, précédé d'un prologue et suivi d'un épilogue, par Mme Gagne. Ce poëme leur donnera probablement l'envie de connaître l'auteur, et ils seront encore plus stupéfaits de ses révélations verbales que de ses vers. M. Gagne dit à l'Empereur régnant:

Le plus grand souverain domine sur la France !

Mais il met le Christ au-dessus de l'Empereur, et il est prêt à se dévouer à lui jusqu'à se faire crucifier comme lui, — ce qu'il regarderait comme un saint bonheur :

Pour l'homme qui du Christ a le saint dévouement,
Le suprême bonheur c'est le crucifiment !

La tradition prétend que Napoléon Ier ne dédaigna pas d'ouvrir son cabinet à ce personnage mystérieux, connu sous le nom du *petit homme rouge* : pourquoi M. Gagne n'obtiendrait-il pas l'entrevue qu'il sollicite et dans laquelle il nous assure qu'il ferait connaître au souverain les mauvais esprits, démons ou âmes réprouvées, qui, à ce qu'il paraît, sont déchaînés par l'enfer pour nous détourner tous de la voie du salut ? M. Gagne a proposé aussi au directeur du défunt *Univers* de

Digitized by Google

devenir son collaborateur dans un journal qui serait dicté par l'*Esprit divin*. C'est sans doute sur cette proposition de M. Gagne que ledit journaliste est allé à Rome consulter le souverain infaillible. Le volume de M. Gagne ayant plus de 700 pages, nous lui avouerons qu'il nous serait impossible de parler plus longuement de cette œuvre extraordinaire, véritable *panhypocrisiade*, où les démons jouent un grand rôle. Littérairement parlant, ce ne sont pas précisément les démons de Milton ni ceux du Dante; mais nous ne serions pas étonné qu'on traduisit *l'Unitéide* en Angleterre pour édifier les partisans de Johana Southcote, la femme Messie, ou ceux du livre des *Mormons*. Quant à nous, profanes, nous en sommes encore à nous contenter du *Paradis perdu* et de la *Divine Comédie*. Or, grâce à M. Louis Ratisbonne, les trois grandes divisions de l'épopée dantesque sont complétement traduites en vers, tercet par tercet [1]. Il faut que M. L. Ratisbonne ait eu, lui aussi, le diable au corps pour accomplir ce *magnum opus*. Son *Paradis*, qui n'offrait pas moins de difficultés à surmonter que le *Purgatoire* et l'*Enfer*, n'est pas moins heureusement *calqué* sur l'original. Peut-être a-t-il eu encore, comme son prototype, une Béatrix pour entretenir cette *patience inspirée*, car le calme de son inspiration était nécessaire pour rester littéral :

> E quella come madre, che soccorre
> Subito al figlio pillado ed anelo, etc.

Ne jugez pas, d'ailleurs, M. L. Ratisbonne sur un passage isolé; c'est l'ensemble de ce curieux travail qui vous pénétrera d'une reconnaissante admiration, car vous aurez au traducteur l'obligation d'entrer à la fois dans l'esprit et la lettre de la *Divine Comédie*. — Ne soyons pas ingrats non plus pour les belles études en prose de M. Séb. Rhéal sur le Dante, et rappelons le dernier volume de poésies qu'il a publié sous le titre de *Stations*, en déclarant que nous eûmes naguère le tort d'y voir une tristesse maladive, tandis que plusieurs morceaux expriment réellement, avec une charmante simplicité, une âme très-expansive.

Maintenant, sans risquer, comme il y a un mois, de faire froncer le sourcil aux gastronomes, nous voulons inviter ceux qui désirent conserver leur santé et prolonger leurs jours au delà du terme ordinaire à étudier le volume de M. le vicomte de La Passe [2]. Docteur sans diplôme, M. le vicomte de La Passe ne s'est pas cru obligé de hérisser

[1] *Le Paradis*, 2 vol. in-18, librairie Michel Lévy.

[2] *Essai sur la conservation de la vie*, par M. le vicomte de La Passe, 1 vol. in-8°. Paris, librairie de Victor Masson, rue de l'Ecole-de-Médecine, l'un des éditeurs scientifiques dont le catalogue est le plus riche.

Digitized by Google

sa phraséologie de ces termes techniques qui rebutent dans les livres de médecine. Pour être utile, il a su simplifier à la fois les théories scientifiques et le style médical. C'est que la vraie science veut, avant tout, se faire comprendre, et, en résumant vingt ans de recherches érudites, M. de La Passe daigne nous épargner le travail de les faire laborieusement. Autre avantage qu'il a sur les docteurs à diplôme, il a expérimenté sur lui-même et sur les siens, sur les êtres les plus chers à son cœur. On comprend pourquoi cette scrupuleuse étude des causes et des remèdes. M. de La Passe a une mère octogénaire qu'il espère bien conserver vingt ans encore, tout en donnant pour son propre compte, jusqu'à cet âge ultrapatriarcal, un démenti à ceux qui, il y a trente ans, l'envoyèrent voyager, de peur, sans doute, de le voir mourir entre leurs mains. Il a voyagé en effet, il a analysé ainsi toutes les variétés du *genus homo* et apprécié toutes les influences de climats et de lieux, s'enfermant de temps en temps dans une bibliothèque pour compléter par l'expérience des siècles son expérience personnelle. C'est un axiome parfaitement élucidé par M. de La Passe que « l'efficacité d'un médicament n'est réellement acquise à la science que lorsqu'il a été essayé par un grand nombre de médecins, dans des localités variées et pendant de longues années. » Il est malheureusement vrai aussi que tel médicament ne guérit que pendant une certaine période, d'où l'on doit se défier de tous ceux dont on dit qu'ils sont *à la mode* ; singulière locution, mais qui n'est pas dépourvue de sens, la foi à un médicament entrant pour quelque chose dans son efficacité. Je finirai par un dernier éloge à l'honneur de M. de La Passe : il tient compte des exceptions, mais il ne perd jamais de vue les lois générales auxquelles sont subordonnés tous les phénomènes de la vie. A l'exemple des philosophes anciens, il a ramené tout à un principe, et il fait de la morale ou de l'art de régler nos passions la première condition de la santé, bien convaincu que c'est l'âme qui préside en nous à l'équilibre des forces de la vie. Nous ne nous étonnons donc pas des hauts suffrages qui l'ont récompensé en partie de son dévouement à l'humanité.

Matérialistes qui ne demandez à la santé que les jouissances sensuelles, ne prenez pas le vicomte de La Passe pour votre médecin. Si vous voulez entretenir la fièvre de vos agitations, écarter toute pensée sérieuse comme importune, ne lisez pas non plus *le Bonheur* (suite de discours), par M. Agénor de Gasparin, qui vous forcerait à vous recueillir et à reconnaître que vous n'avez jamais connu que des plaisirs factices, de fausses joies, ou tout au plus l'enivrement de quelque orgueilleuse illusion. A ceux qui rentrent parfois en eux-mêmes et reconnaissent qu'ils participent à la secrète mélancolie caractéristique

Digitized by Google

de notre époque désenchantée après tant de vaines poursuites, M. de Gasparin peut apporter des consolations et des espérances, sinon encore ce bonheur placé par lui dans une sphère bien haute pour les mondains. Quel admirable commentaire des aveux désespérés que l'ennui, sinon la foi, arrachait de temps en temps à ce poëte qui s'appelait lui-même l'enfant du siècle, et qui en a été l'enfant gâté! Quelle indulgence ou plutôt quelle charité et que de poésie dans cette prose d'un critique religieux, semblable à l'abeille heureuse d'extraire un doux miel des fleurs amères! Je suis trop profane pour recommander moi-même les discours de M. de Gasparin autrement qu'au point de vue littéraire; mais je sais bien que si j'avais l'honneur d'être membre d'une certaine Compagnie, et que j'eusse sur la conscience d'y avoir introduit un moine, non pas à cause de son talent, qui est un vrai talent, mais à cause de sa robe, le motif unique et déterminant de la circonstance, je ne me croirais absous qu'en y introduisant l'auteur de ces sermons protestants sur le bonheur. Rien dans ce petit volume ne saurait blesser l'orthodoxie des catholiques; je n'oserais en dire autant d'un autre que M. A. de Gasparin intitule : *le Christianisme au moyen âge* [1], et qui est une étude historique sur Innocent III. Un protestant a beau jeu, il faut en convenir, contre ce pontife et quelques autres. Certes, M. de Cherrier lui-même, dans sa belle histoire de la lutte des empereurs d'Allemagne contre les papes, ne les a pas ménagés. Si M. Villemain se décide jamais à publier son *Grégoire VII*, nous sommes sûr qu'il ne se montrera pas plus ultramontain qu'il ne faut l'être dans une histoire impartiale. Ce qui est irritant dans ces sujets appartenant à tous, c'est quand la polémique s'en empare. Pour notre part, catholique gallican, ou catholique libéral, si vous aimez mieux, de peur de choquer nos évêques, nous n'aimons pas la polémique en histoire. Toutes réserves faites, l'étude de M. de Gasparin est fort remarquable, et il rend hommage au caractère *grandiose* d'Innocent III; mais ses conclusions le feront mettre à l'index sur les bords du Tibre. C'est notre devoir d'en prévenir nos lecteurs catholiques.

Au milieu de ces débats moitié politiques et moitié religieux qui nous préoccupent depuis deux mois, n'avez-vous pas éprouvé comme nous le désir de vous transporter dans quelque région lointaine? Vous comprendrez donc pourquoi nous avons trois articles de voyages dans cette livraison, et vous ne vous plaindrez pas si, dans la prochaine, nous allons un peu plus loin encore avec le capitaine Mac Clintock, car l'intérêt va croissant à bord de ce pauvre *Fox*. Mais si ce n'est

[1] *Le Bonheur* et *le Christianisme au moyen âge* se trouvent, à Paris, aux librairies de Meyrueis et Cherbuliez.

Digitized by Google

pas encore assez, comme nous ne sommes pas un recueil jaloux, nous vous engageons à faire le tour du monde avec M. Charton et ses habiles collaborateurs. Il fallait toutes les ressources dont dispose la grande librairie Hachette et Cᵉ pour fonder cette merveilleuse publication, si bien nommée *le Tour du monde*. Toutes les semaines, paraît une livraison d'une feuille in-4°, ornée d'illustrations confiées aux plus célèbres artistes. Là, tous les voyageurs et tous les touristes sont invités à apporter leur journal qui est inséré, soit intégralement, soit par extraits. Au bout de l'année, ce sera un périple encyclopédique. Les huit premières livraisons ont amplement tenu les promesses du prospectus où il était dit que, dans les contrées mêmes que nous nous flattons de mieux connaître, il est une foule d'études neuves encore à faire. La vérité est que chaque explorateur porte avec lui un instinct personnel de découvertes. C'est ainsi que les lieux et les mœurs prennent sans cesse de nouveaux aspects.

Les collaborateurs du *Tour du monde* tiennent à toutes les classes de l'ordre social : depuis les rudes marins jusqu'aux ingénieux diplomates. Au nombre de ceux-ci est M. le marquis de Moges, dont la maison Hachette publie en un petit volume à part les *Souvenirs d'une ambassade en Chine et au Japon*. C'est M. de Moges qui rapporta le traité d'Yedo en France. Que ceux qui supposent que nous n'avons aucune bonne raison d'aller rendre visite aux habitants de Pékin lisent ce piquant volume et prennent note de la proclamation qui fut affichée sur les murs d'une ville chinoise en juin 1851. A la catégorie des voyages se rattache un autre volume publié à la même librairie, *les Gens de mer*, par M. Léopold Pallu, qui explique fort agréablement dans sa préface quelques types nouveaux de la vie maritime, mais qui a tort de penser que ces types n'offrent qu'un intérêt secondaire à la critique. Les drames de la mer ! mais ce sont les plus populaires de tous, et M. Léopold Pallu y a trouvé les scènes les plus pathétiques. Ses descriptions ne nous plaisent pas moins que ses personnages qui, d'ailleurs, ne sont pas tous des gens de mer, sans parler même de son dernier tableau, *les Modistes de Kertch*, titre qui en dit bien assez. Quand vous l'aurez lu, vous ne serez plus de l'avis du capitaine Clément, disant à M. L. Pallu : « Nous ne devrions jamais rencontrer en mer d'autre femme que cette belle dame qui est faite d'un nuage et d'un rayon de soleil, avec sa robe couleur du temps. » Mais ce capitaine Clément est le narrateur du récit : *le Capitaine fouetté!* A ce pauvre capitaine, un peu trop galant, avait été infligé le plus humiliant des supplices. Rien de terrible comme l'analyse qu'il fait de ses sensations. Au reste, tous les récits de M. L. Pallu reposent sur une idée originale. Le ton de la narration est en général de bon

Digitized by Google

goût, parce que l'auteur ne s'est pas cru obligé de faire jurer ses capitaines ni ses matelots. — C'est avec une autre espèce de défiance que nous avons ouvert le nouveau roman de M. Ernest Feydeau, grâce au souvenir de *Fanny* et de *Daniel*[1]. Le premier chapitre a vaincu notre pruderie. M. E. Feydeau y photographie la ville de Bruges avec toute la quiétude de ses aspects flamands, Bruges dont l'air est comme sanctifié par la monotone sonnerie de ses carillons. C'est un grand artifice que l'idée de ce premier chapitre, dont vous sortez avec les impressions que doit éprouver une jeune novice à qui on permet d'aller respirer une fois par mois dans la libre campagne. Puis, continuation de l'artifice : la nouvelle victime amoureuse de M. Feydeau est positivement cloîtrée et se sent comme asphyxiée sous une cloche pneumatique; vous voyez le pauvre oiseau battre des ailes, et vous approuvez presque le brutal qui soulève le cristal pour s'emparer de la victime.

Vous rappelez-vous la triste martyre de *la Famille hollandaise*? M. Feydeau a presque égalé dans ses premiers chapitres l'admirable tableau de M^me^ d'Arboville. Malgré la restriction du *presque*, nous croyons qu'il doit nous remercier d'un compliment pareil. Il l'eût mérité jusqu'au dénoûment, sans son système de donner autant de place à la sensation qu'au sentiment. Ce que ni les esprits délicats, ni les classiques ne lui pardonneront, c'est l'usage qu'il fait de la naïve pastorale de Longus, qu'il définit lui-même un petit chef-d'œuvre de grâce, délicieusement empreint de vives ardeurs et tout parfumé du génie grec. Son Lovelace belge met ce livre entre les mains de la novice, et la prépare ainsi à la plus brutale des déclarations. C'est empoisonner une jeune innocente en lui faisant respirer le lis des champs : oh! monsieur Feydeau, vous avez là dépassé *Faublas* et *les Liaisons dangereuses*. Nous ne nierons pas que, comme art, ce roman ne nous offre des scènes très-bien faites, quelques pages de morale, un sermon, qui plus est; mais plus d'un détail révoltera la pudeur, là même où l'auteur prend le parti de la vertu. Nous oserons soutenir que c'est une faute, au point de vue de l'art. Si M. Sainte-Beuve n'est pas de notre avis, nous sommes à peu près sûr que M. de Pontmartin en sera, et il prouve dans ses sincères causeries que tous les grands critiques ne sont pas de l'Institut. M. Feydeau a trop cru sur parole ceux qui ont peut-être voulu absoudre leurs propres péchés de jeunesse en se montrant si indulgents pour les siens. C'est d'autant plus déplorable que le dénoûment de *Catherine* pouvait réconcilier M. Feydeau avec ses critiques les plus sévères, car il y a très-heureusement arraché la nouvelle Héloïse à un Wolmar grossier et l'a rendue à un

[1] *Catherine d'Overmeire*, 2 vol. in-12, librairie Dentu, Palais-Royal.

Digitized by Google

Saint-Preux, assez philosophe et assez amoureux en même temps pour accepter le rôle du Wolmar de Jean-Jacques.

Nous avons encore reçu ce mois-ci quelques romans qui ont leur mérite, les uns sortis de la Librairie-Nouvelle, les autres de la librairie Lévy, ces deux maisons où les romanciers qui ont vécu une première fois dans un feuilleton ressuscitent en volumes. Mais nous les remettons à un autre mois, forcé de différer aussi notre opinion sur un roman *économiste* de M. Rondelet, les *Mémoires d'Antoine*, sur les tomes III et IV de la curieuse correspondance de Béranger, sur deux volumes de haute littérature critique, *les Gladiateurs de la république des lettres*, par M. Charles Nisard, et sur un volume d'une morale un peu paradoxale, *les Soirées de Monsieur Jean*, par M. Joseph Bernard.

AMÉDÉE PICHOT.

Si, sous ce titre : *Cours familier de littérature*, M. de Lamartine n'avait annoncé qu'il passerait continuellement d'un sujet à un autre, des temps anciens aux temps modernes, de l'histoire à la poésie, de la haute critique à la causerie des salons, ses nombreux lecteurs auraient éprouvé une nouvelle surprise dans son quarante-neuvième entretien en le voyant, à propos des *Souvenirs de Mme Récamier*, entreprendre de peindre non-seulement le salon dans lequel trôna si longtemps cette belle reine de la société moderne, mais encore les autres salons aristocratiques ou littéraires qui entretinrent sous la Restauration le feu sacré de l'esprit français. C'est une galerie ou plutôt une suite de galeries, et l'illustre cicerone qui nous y introduit se montre, lui le poëte et l'orateur, le plus ingénieux des chroniqueurs et le rival de sir Thomas Lawrence, le peintre des cercles fashionables de l'Angleterre. Non, Lawrence lui-même n'eût pas mieux peint la belle duchesse de Devonshire. Quant à Mme Récamier, Lamartine égale avec la plume le pinceau de Gérard, car il a tort, selon nous, de prétendre que Gérard échoua quand il voulut fixer sur la toile cette chaste figure qu'on admirera un jour, nous l'espérons, au Musée, comme son chef-d'œuvre. Au reste, ce quarante-neuvième entretien n'est encore que l'introduction des deux que publiera Lamartine sur les curieux volumes biographiques de la fille adoptive de Mme Récamier. Nous y reviendrons, ne pouvant aujourd'hui que dire en peu de mots combien nous sommes heureux d'attester l'inépuisable verve apportée par Lamartine dans un labeur tout entier au profit d'une créance transformée si généreusement en dette d'honneur.

Nous avons conservé de l'Algérie des souvenirs trop agréables pour

Digitized by Google

ne pas savoir gré à ceux qui les réveillent en nous. Que n'en avons-nous rapporté quelques-uns des trésors d'érudition qui donnent une si grande valeur au livre publié sur *Tlemcen* par M. l'abbé Bargès! Nous ne renonçons pas à analyser ce *Voyage*, et c'est seulement pour nous excuser d'un retard involontaire que nous rappellerons que l'abbé Bargès a su agréablement mêler aux récits les plus sérieux de l'histoire et aux descriptions les plus exactes ces légendes et ces anecdotes qui ne nuisent jamais au succès des savants. L'abbé Bargès est un de ces explorateurs curieux qui ne laissent rien échapper. Son livre est à la fois plein de faits et d'idées [1].

Nous sommes heureux d'apprendre que la librairie Lévy doit publier un volume de voyages, laissé en manuscrit par M. Charles Lenormand.

Les grands théâtres ont encore vécu ce mois-ci sur leurs succès d'automne. C'est un peu impatientant pour ceux qui ne voudraient pas avoir, comme la cigale, chanté tout l'été et se trouver au dépourvu pendant la bise. Faudra-t-il créer un troisième *Théâtre-Français?* Nous avons réellement des auteurs en vers et en prose qui ne demanderaient pas mieux que de se faire auteurs dramatiques et qui ont déjà l'instrument nécessaire. Cette pensée nous est venue en lisant un volume de *Drames et Comédies*, par M. L. Becq de Fouquières, dont tous les sujets ne sont pas certainement heureux au point de vue de la scène, mais sont tous d'un style très-facile. Par exemple, M. de Fouquières ne songe pas à faire jouer sa *Comédie céleste*, dont les personnages sont un nuage, une nuée, le soleil, l'espace, l'orage, les vents; mais son drame des *Exilés* n'est pas *impossible*, et il contient des vers d'une excellente facture. On ne saurait dialoguer avec plus d'esprit, ni avec plus de verve, quand il s'agit d'exprimer de nobles sentiments. C'est la politique seule qui s'opposerait à la représentation. M. de Fouquières n'a pas étudié seulement les modèles modernes, il est remonté jusqu'à Sophocle, et le fragment d'*Œdipe* qu'il a mis en tête de ses pièces romantiques en est un témoignage très-remarquable [2].

M. le baron Van Fridagh nous fait l'honneur de nous écrire pour réclamer en faveur de M. Frank de Benedictbenery la *redécouverte* de l'art de peindre sur verre, attribuée à M. Frank, de Nuremberg, dans la livraison de janvier.

M. Victor Masson a publié trois ouvrages importants dont nous nous

[1] 1 vol., chez Benjamin Duprat.

[2] *Drames et Comédies*, etc., 1 vol., chez Dentu, libraire.

Digitized by Google

proposons de nous occuper. Le titre seul en révèle l'importance philosophique et médicale :

Moreau (de Tours). —*La Psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire.* Paris, 1859. 1 vol. in-8° avec une planche.

Morel (A.). — *Traité des maladies mentales,* par le docteur A. Morel, médecin en chef de l'asile des aliénés de Saint-Yon. Paris, 1860. 1 vol. grand in-8° compacte.

Des Étangs. — *Du Suicide politique en France,* depuis 1789 jusqu'à nos jours. Paris, 1860. 1 vol. in-8°.

Un véritable imprimeur bibliophile, M. J. Guillaume Frick, de Genève, publie une *Vie de très-haute, très-puissante et très-illustre dame, Madame Louise de Savoye, religieuse au couvent de madame saincte Claire d'Orbe, escripte en* 1507 *par cette religieuse.* Ce fac-simile typographique d'un ouvrage curieux se recommande encore par une notice et des notes historiques de M. l'abbé A.-M. Jeanneret.

Connu par des succès dramatiques dont quelques-uns ont eu du retentissement, M. Paul Foucher publie un roman de mœurs intitulé : *La Vie de plaisir*[1]. Tous ses personnages ne sont pas de la meilleure compagnie, mais ils étaient nécessaires pour le but moral que s'est proposé l'auteur. La vertu est récompensée au dénoûment ; et d'ailleurs M. Paul Foucher s'est bien gardé de traduire trop littéralement la langue du vice. Il y a là de bonnes leçons pour les caractères faibles qui se laissent séduire par les sirènes d'un certain monde ; et, quant à celles-ci, le romancier ne leur fait pas grâce du remords, au milieu même des triomphes de la vanité et de la fortune.

Le Théâtre étranger illustré, galerie biographique et critique des principaux artistes des scènes étrangères contemporaines, texte par L. Couailhac, avec le concours des écrivains spéciaux de la presse ; dessins par M. Kreutzberger, d'après des photographies prises pour la publication ; gravure par M. Gillot. — Chaque livraison est accompagnée d'un portrait en pied de l'artiste, dans le costume de l'un des principaux rôles de son répertoire. — En vente : *Mathilde Diez* (théâtre espagnol) ; *Gaëtano Gattinelli* (théâtres d'Italie). Prix de la livraison : 60 centimes. — Le volume formera un magnifique album de 50 livraisons. — Bureau : rue des Martyrs, 30, Paris.

[1] Michel Lévy, rue Vivienne.

Le Directeur, Rédacteur en chef : AMÉDÉE PICHOT.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Météorologie. — *Agronomie.* — La pluie..... 5

Littérature. — Les femmes de lettres de l'Angleterre..... 31

L'anniversaire du 30 janvier 1649 en Angleterre..... 69

Statistique. — *Géographie.* — *Mœurs.* — Le Maroc..... 73

Voyages pittoresques. — *Mœurs.* — *Beaux-Arts.* — Nuremberg..... 95

Littérature espagnole. — Fernan Caballero (par M. Ant. de Latour)..... 117

Histoire naturelle. — L'oiseau-serpent..... 129

Biographie. — Lord Macaulay (par le Directeur de la Revue Britannique).. 147

Littérature de Noël et du jour de l'an. — Un coup d'œil rétrospectif sur les contes de Noël et les magazines de décembre..... 163

Hippiatrique. — *Equitation.* — *Mœurs d'Orient.* — Un achat de chevaux en Syrie..... 257

Littérature. — *Biographie.* — *Histoire.* — Atterbury (par lord Macaulay).. 295

Géographie. — *Histoire naturelle.* — *Ethnographie.* — Les curiosités naturelles de Ceylan..... 317

Diplomatie. — *Histoire contemporaine.* — La carrière politique de Georges Canning..... 341

Navigation. — *Voyages de découvertes.* — Journal du voyage du capitaine M'Clintock à la recherche des débris de l'expédition Franklin..... 365

Romans. — Un Gentleman (1er et 2e extraits)..... 177, 399

Voyages romanesques. — Les aventures de sir Amyas (6e et 7e extraits).. 201, 433

Nouvelles des Sciences, de la Littérature, des Beaux-Arts, du Commerce, de l'Industrie, de l'Agriculture. — Lord Palmerston avant la session. — Le patriarche de la sténographie. — Les administrateurs des pauvres. — Déficit des sociétés charitables. — La question romaine. — L'invasion culinaire repoussée. — Les donneurs d'étrennes. — Espérances dramatiques. — Espérances économiques. — Napoléon III comparé à sir Robert Peel.— M. de Persigny. — Lord Macaulay. — La Chine et le Japon. — Les suicides japonais. — Le paradis des chiens. — La *Revue d'Edimbourg* et la *Quarterly.* — Une pensée de deuil. — Ouverture de la session, etc., etc.. 233

Politique expectante. — Sir Robert Peel et les volontaires. — Le tir aux matous. — Les diplomates s'amusent. — Nouveau canon. — L'Ariel du correspondant. —Thé des Madeleines.—Le sermon au café.—*L'Anneau manquant.* — Un cadeau du pape. — Les dégrevés.— Complot contre le traité. — Les vins et le calomel. — Un type anglais. — La chasse aux renards. — Comparaison. — Cri d'horreur. — Macaulayana. — L'enfant précoce. — Epigrammes. — Miss Hannah More. — Nouvelles d'Espagne et du Maroc, etc., etc..... 475

Chronique et Bulletin bibliographique. — Shakspeare à Rome. — Le programme économique. — Un coup d'œil sur l'avenir. — Le vélocipède. — M. Thouvenel. — M. Dargaud et la liberté religieuse. — La raison d'Etat. — M. Taine et M. Cousin. — M. Oscar de Vallée et le chancelier d'Aguesseau. — Souvenirs de l'Oratoire. — La vie de M. Jouvencel. — Le portrait de Mlle Rachel. — Bibliographie variée, etc., etc..... 948

La parole est à la diplomatie. — Nouveau costume pour l'Institut. — Le grognard du Parnasse impérial. — La fille de Napoléon Ier. — Les démons modernes. — *La divine Comédie.* — Le livre du vicomte de La Passe. — *Le Bonheur* de M. Agénor de Gasparin. — *Le Tour du monde.* — *Les Gens de mer.* — La *Catherine* de M. Feydeau. — Nouveautés. — Les entretiens de Lamartine sur les salons, etc., etc..... 501

Paris. — Typographie Hennuyer, rue du Boulevard des Batignolles, 7.

Digitized by Google

REVUE

BRITANNIQUE

Digitized by Google

PARIS. — TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD DES BATIGNOLLES, 7.

Digitized by Google

REVUE
BRITANNIQUE

REVUE INTERNATIONALE

CHOIX D'ARTICLES

extraits des meilleurs écrits périodiques

DE LA GRANDE-BRETAGNE ET DE L'AMÉRIQUE

COMPLÉTÉ PAR DES ARTICLES ORIGINAUX

SOUS LA DIRECTION DE M. AMÉDÉE PICHOT.

ANNÉE 1860. — HUITIÈME SÉRIE.

TOME DEUXIÈME.

PARIS

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE NEUVE-SAINT-AUGUSTIN, 60.

ROTTERDAM
CHEZ M. KRAMERS,
Libraire-Éditeur.

MADRID
CHEZ BAILLY-BAILLIÈRE,
Libraire de Leurs Majestés.

NOUVELLE-ORLÉANS, A LA LIBRAIRIE NOUVELLE.

1860

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
BRITANNIQUE

AGRONOMIE.

LA PETITE CULTURE EN ANGLETERRE

Combien de personnes croient encore en France qu'il n'y a en Angleterre que de grands domaines, propriété exclusive d'une riche et puissante aristocratie, et que c'est à l'existence et au nombre de ces grandes fermes que sont dus les progrès étonnants faits depuis quelques années par l'agriculture anglaise!

Assurément, les grandes propriétés ont pour le pays qui les renferme des avantages incontestables, et elles exercent la plus heureuse influence sur les développements du progrès agricole. Seules, en effet, les grandes propriétés permettent l'emploi des machines perfectionnées, l'élève du bétail, la production en grand des fumiers, de larges travaux de défrichement, de drainage, d'irrigation, qui tous ont pour résultat d'augmenter la valeur du sol, d'abaisser le prix de revient, et de rendre la culture à la fois progressive, économique et rémunératrice. Mais en dehors de ces grands domaines, la petite et la moyenne propriété tiennent également leur place en Angleterre, et y

Digitized by Google

jouent leur rôle non sans succès. De petites exploitations, presque microscopiques, pour ainsi dire, n'ont pas craint de lutter pour les progrès et pour la bonne tenue avec les fermes les plus renommées, et de démontrer quelles jouissances et quel degré de confort et d'aisance pouvaient apporter à une famille quelques acres de terre judicieusement cultivés. Aussi n'est-ce pas une histoire sans intérêt que celle des améliorations de toute nature réalisées sur un espace relativement peu étendu, et avec profit, ainsi que nous le verrons plus bas, car en Angleterre rien ne se fait sans une comptabilité sévère qui éclaire toutes les opérations. Il n'est donc pas de fermier ou de propriétaire qui, toutes les fois qu'il fait une dépense, ne cherche à la raisonner dans ses résultats, afin de savoir si elle est profitable au point de vue de ses intérêts pécuniaires. Les Anglais ont ainsi porté dans la pratique de la culture les procédés quelquefois minutieux, mais sévères et toujours sûrs, de la comptabilité industrielle. De même, mais avec un esprit moins positif, font les Allemands, généralement bons agriculteurs, et chez lesquels depuis longtemps on professe, tant dans certains gymnases que dans leurs célèbres écoles agronomiques, sous le nom de *Betriebs-Lehre*, les principes de la comptabilité agricole.

Comme on le voit, la question du produit net est la question dominante. Aussi ne sommes-nous pas étonné qu'un illustre philosophe ait dit que l'homme qui avait trouvé le moyen de faire croître deux brins d'herbe, à la place où auparavant il n'en poussait qu'un seul, méritait d'être rangé parmi les plus grands bienfaiteurs de l'humanité. Nous sommes de son avis dans le sens le plus large, et nous allons chercher à mettre en lumière la vérité de son assertion à l'aide de faits empruntés au domaine de la pratique agricole. Nous aurons pour guides quelques brochures intéressantes relatant ces expériences, qui, pour avoir été faites en petit, ne l'ont pas moins été avec un succès complet[1]. Nous remarquerons tout d'abord qu'il est assez

[1] Nous allons donner ici, pour l'instruction de nos lecteurs, le titre de ces brochures auxquelles fait allusion l'auteur de l'article. Nous le faisons d'autant plus volontiers qu'elles ont eu un assez grand retentissement dans le monde agricole. C'est une preuve de plus du vif intérêt que toutes les

Digitized by Google

significatif que les plus grands perfectionnements réalisés dans l'agriculture moderne l'aient été par des amateurs, et non par des exploitants n'appartenant pas à la classe des cultivateurs pratiques, mais par ces hommes qui cultivent la terre « à coups de livres, » comme disent les vieux agriculteurs, ou, pour parler plus exactement, d'après les principes et les données de la science. Les succès ainsi obtenus ont exercé une influence matérielle sur le système agricole tout entier ; ils ont fini par convertir les hommes pratiques, et par les entraîner par l'exemple dans la sphère de leur action. Dans cette classe de cultivateurs, il faut ranger avant tout l'alderman Mechi, le célèbre agronome propriétaire de la ferme de Tiptree-Hall, à Kelvedon, comté d'Essex, à quelques milles de Colchester, qui s'est acquis une réputation colossale par la hardiesse extraordinaire avec laquelle, sortant des sentiers battus de la routine, il n'a pas craint de dépenser des sommes considérables pour des expériences déclarées d'avance illusoires par tous les « hommes pratiques, » mais que son esprit pénétrant et dégagé de toutes les traditions routinières lui faisait entrevoir comme rémunératrices au plus haut degré. La vieille race des agriculteurs, étonnée des théories nouvelles soulevées par ce fermier amateur, et les trouvant en opposition avec tous les préjugés qu'ils avaient hérités de leurs aïeux, l'a traité comme un visionnaire. Mais ses adversaires, quoi qu'ils aient pu dire de ses « utopies, » comme ils les appellent, ne lui ont pas moins des obligations infinies. Si l'alderman Mechi dépense son argent à faire des expériences, il ne peut du moins faire aucun tort aux « hommes pratiques ; » si elles réussissent, ce sont eux qui, en l'imitant, et probablement avec plus d'économie que le premier expérimentateur, en retirent tous les bénéfices ; si, au

classes portent, en Angleterre, aux questions qui touchent à l'agriculture. Ces brochures sont au nombre de trois, savoir :

1° *Comment cultiver avec profit, ou les Faits et gestes de l'alderman Mechi*, avec illustrations. Londres, Routledge et C°.

2° *Notre ferme de quatre acres et le bénéfice qu'on en retire.* Londres, Chapman et Hall, 1859.

3° *Ma ferme de deux acres*, par miss Harriett Martineau. Série d'articles dans le recueil intitulé : *Une fois par semaine.* Londres, Bradbury et Evans.

Digitized by Google

contraire, il échoue, son insuccès est pour les autres un avertissement qui les empêche de tomber dans une erreur semblable. Sous ce point de vue, M. Mechi a un grand mérite, car il ne cache ses secrets à personne, et il ne craint de révéler à qui que ce soit, et dans tous leurs détails, la cause de ses succès comme de ses mécomptes.

La petite brochure que nous avons sous les yeux, résumé de tout ce qu'il a fait depuis qu'il a acheté la ferme de Tiptree-Hall, est une preuve évidente de son désir de faire profiter ses concitoyens du fruit et du résultat de ses expériences. Heureux d'abord de satisfaire ses propres goûts pour les occupations rurales et les améliorations agricoles, M. Mechi convoque annuellement à sa ferme des agriculteurs de toutes les contrées de l'Europe, qui sont invités à examiner et à discuter ses procédés de culture, soumettant ainsi tout ce qui concerne ses opérations agricoles à une discussion publique. C'est, si nous l'avons bien compris, dans deux de ces occasions que la charrue à vapeur et la moissonneuse américaine, deux des plus importantes applications de la mécanique à l'agriculture, et qui, quelque temps après, s'introduisirent d'une manière pratique dans le domaine de la culture anglaise, furent pour la première fois admises à fonctionner en public.

Comment cultiver avec profit, surtout dans les terres fortes et argileuses? Cette question a été traitée par deux agronomes que leurs adversaires appellent dédaigneusement « des fermiers à livres » (*book-farmers*), d'abord par M. Mechi dans la brochure dont nous nous occupons, et dans les *Chroniques d'une ferme aux terres argileuses* (*Chronicles of a clay farm*) par M. C.-W. Hoskins, auteur d'un petit livre intitulé : *Talpa* (la Taupe). S'ils ont dédaigné la routine et la sagesse de nos ancêtres, ils ont plongé résolûment au sein de la terre pour y découvrir les richesses secrètes et inconnues qu'elle recélait dans son sein, puis ils ont établi des axiomes, réfuté des erreurs et mis au jour bien des trésors cachés. Parmi beaucoup d'autres choses, ils ont prouvé que la mauvaise culture, qui est la règle, ne peut jamais payer les sacrifices qu'elle impose, et que la bonne, au contraire, qui est l'exception, ne manque jamais de rémunérer largement les soins qu'elle coûte ; qu'une terre forte non drai-

Digitized by Google

née, à moitié labourée, est la plus mauvaise base sur laquelle un fermier puisse asseoir son travail et son capital, mais qu'avec le drainage, des labours profonds et des engrais convenables, elle est tout aussi productive que quelque autre sol que ce soit.

Rien de plus instructif que l'histoire de la vie agricole de M. Mechi, telle qu'il nous la présente dans son volume. En 1843, il acheta avec ses économies deux fermes de 260 acres (environ 106 hectares) chacune, situées à Kelvedon; mais voyant que, pour rendre l'opération avantageuse, il fallait dépenser une somme plus forte qu'il ne l'avait calculé d'abord, il en revendit la moitié, et ne conserva que la ferme de Tiptree-Hall, de 130 acres, qu'il avait achetée 3,200 livres sterling (80,000 francs) soit sur le pied de 25 livres l'acre, ou de 1,562 francs l'hectare[1]. Le sol des deux tiers de la ferme était une argile compacte que les ouvriers draineurs ne pouvaient travailler qu'en

[1] La conduite tenue par M. Mechi dans la suite de ses opérations agricoles est tout un enseignement. Aussi nous y arrêterons-nous quelques instants pour faire mieux ressortir les différences profondes qui existent entre les habitudes anglaises et celles qu'on ne rencontre que trop souvent en France. Dans ce dernier pays on n'a jamais assez de terre, en Angleterre on en a très-souvent trop. Ici on est flatté de posséder une vaste propriété dont une partie reste en landes et en bruyères, et dont l'autre, soumise à une chétive culture, dépourvue d'engrais, garnie d'un bétail malingre et à peine nourri, donne des récoltes qui, la plupart du temps, ne couvrent pas leurs frais. On ne s'aperçoit pas qu'il faut payer l'impôt sur le tout, et les frais sur une notable partie. On donne ainsi sans recevoir. Là, au contraire, on restreint ses acquisitions au prorata du chiffre qu'on peut raisonnablement consacrer à leur amélioration, et on fait comme M. Mechi, qui revend une des deux fermes qu'il venait d'acheter, afin de pouvoir consacrer tout le capital nécessaire à l'amélioration de celle qui lui reste.

Si de la classe des propriétaires nous descendons à celle des fermiers, nous les verrons pratiquer ce même système funeste. En France, un fermier a-t-il, au bout de quelques années, réalisé une certaine somme de bénéfices, vite il achète quelques hectares de terre, et immobilise ainsi ses ressources et son capital. Un fermier anglais agit tout différemment; il ajoute toujours ses bénéfices à son fonds de roulement : de cette manière il s'enrichit plus sûrement, mais il se prive de la gloire de devenir propriétaire foncier. On commence à comprendre cette vérité, et à connaître la raison pour laquelle l'Angleterre possède presque partout une classe de riches fermiers qui ne songent pas à être autre chose, et dont les analogues ne se rencontrent en France que dans quelques départements privilégiés.

(Note du Rédacteur.)

Digitized by Google

trempant constamment leurs bêches dans l'eau: Quelques petits îlots de bourbe, quelques petites places de gravier ne s'y trouvaient que par exception, et pour mieux faire ressortir le caractère général du sol. La couche de terre cultivée n'allait pas au delà de 9 à 10 pouces : en dessous était un fonds dur et résistant formé par la pression de la semelle de la charrue, et qui avait été soigneusement préservé des attaques du soc par les anciens exploitants, qui craignaient de porter à la surface des portions du sous-sol et cherchaient à éviter ce mélange de terres autant qu'à se garantir de la rouille et de la nielle. Le soin avec lequel on conservait au fond des raies ce plat-fond ou cette espèce de planche avait pour conséquence que dans les saisons sèches les moissons étaient brûlées, tandis que dans les étés pluvieux elles pourrissaient par suite de l'excès d'humidité. C'était une maxime adoptée par tous les vieux fermiers, qu'il ne fallait pas drainer une argile compacte, parce que l'eau ne pouvait pas filtrer à travers les terres pour descendre jusqu'aux drains. M. Mechi, après avoir examiné la question, est arrivé à une conclusion tout opposée, car en 1844, dans une lettre qu'il écrivait à un de ses amis, après lui avoir exposé les conditions dans lesquelles il avait trouvé sa ferme, il s'exprimait ainsi :

« En ce moment, après avoir drainé, et quelques mois seulement après l'opération, nous fouillons le sous-sol à une profondeur de 14 à 16 pouces, et le travaillons comme un jardin. L'eau l'a abandonné ; l'air frais y a pénétré à la suite de l'eau, et il est aujourd'hui aussi friable et aussi tendre qu'on peut le désirer. En fait, pendant que nos voisins, durant le dernier mois, étaient réduits à l'inaction, nous hersions nos blés et nos pois absolument comme dans un riche jardin, et la terre s'émiettait autour des dents de la herse comme du sable, au grand étonnement des fermiers et de leurs paysans. Cependant on avait tellement remué et bouleversé le sous-sol, que deux mois auparavant on croyait encore que tout l'été suffirait à peine pour replacer la terre dans de bonnes conditions. »

Les drains sont à une profondeur de 32 pouces, et ils sont à une distance de 12 pieds l'un de l'autre[1].

[1] 32 pouces = 0m,809. Cette profondeur est évidemment insuffisante pour

Digitized by Google

La troisième partie de la ferme se compose d'un sol de sable noir et de vase, parsemé de nombreuses sources qui sortent sur différents points, et qui sont contrariées dans leur écoulement par des affleurements ou des veines perpendiculaires d'argile compacte qui forment comme des murs intérieurs. Tout ce marais, qui couvrait 4 acres (environ 1 hectare 60 ares), fut complétement assaini à l'aide d'un seul drain qui évacuait 30,000 gallons d'eau par vingt-quatre heures[1], et mettait même à sec tous les puits du voisinage. L'opération eut ainsi un double effet, car le sol qui auparavant était dangereux pour les animaux, et qui ne rendait absolument rien, fut désormais parfaitement sec et fertile.

Telle était la nature désolante des terres sur lesquelles M. Mechi commença à opérer comme fermier amateur. Après avoir acquis une belle fortune par cette application intelligente aux affaires et cette persévérance qui caractérisent le véritable industriel de Londres, il acheta, ainsi que nous l'avons dit, la ferme de Tiptree-Hall, et commença dès lors à y faire ces changements et ces améliorations qui ont transformé un domaine autrefois inhabitable en un charmant jardin. L'opération fut profitable à son propriétaire, et eut en outre pour résultat de prouver par cet exemple aux autres propriétaires voisins tout ce que l'on pouvait faire dans un sol pareil avec un emploi judicieux du capital. Mais, nous devons le dire, un petit nombre cependant ont le courage ou la hardiesse d'exposer leur argent dans de semblables entreprises. Ils n'ont pas confiance dans le succès, et sont effrayés à la pensée d'engager leurs capitaux dans une spéculation dont ils regardent les résultats comme illusoires. Aujourd'hui M. Mechi a dépensé sur sa ferme près de 50 livres par acre (3,125 francs par hectare), sans compter le prix d'ac-

obtenir un drainage efficace, surtout dans les terres dont parle M. Mechi. En portant la profondeur des drains à 1m,20 ou 1m,30, il aurait pu se dispenser de rapprocher autant ses lignes, et rendre en même temps l'opération plus fructueuse pour lui, et sans doute aussi plus économique. Il a reconnu plus tard, ainsi qu'on le verra plus bas, l'avantage d'avoir pour les drains des tranchées plus profondes, et si nous faisons ici cette remarque, c'est surtout pour montrer toutes les phases des expériences par lesquelles a passé cet agriculteur. (*Note du Rédacteur.*)

[1] Le gallon = 4lit,54.

Digitized by Google

quisition. L'intérêt sur le tout à 4 pour 100 fait une charge de 3 livres par acre (187 fr. 50 c. par hectare). Voici du reste l'aperçu de ses dépenses :

Drainage, fossés, clôtures, murs, confection de chemins.	2,200 liv. st.
Granges, étables, fosses à purin, hangars, cours. . .	2,000
Maison et dépendances.	1,000
Matériel, instruments, appareils à cuire les aliments. .	500
Engrais, marne, etc.	500
	6,200 liv. st.

ou 155,000 francs.

Sur les 2,200 livres sterling qui forment le premier chapitre de cet état, 1,300, soit 27,500 francs, furent consacrées au drainage. Mais il faut dire que plus tard M. Mechi renonça à l'habitude de remplir les tranchées jusqu'à la hauteur de dix pouces avec des pierres sur lesquelles reposaient les drains. En effet, c'était une dépense inutile. A cet égard, il avait cru devoir suivre le conseil que lui avaient donné ses voisins, mais en en modifiant l'exécution : il avait placé ses tuyaux sur les pierres au lieu de les mettre en dessous. Plus tard il étudia la méthode de drainage de M. Parkes, qui consiste à n'employer uniquement que des tuyaux, et l'adopta. Cet exemple est un de ceux qui prouvent combien les expériences de M. Mechi peuvent être profitables aux fermiers, qui, lorsqu'on leur signale une erreur ou une faute, doivent éviter d'en commettre une semblable pour leur propre compte. M. Mechi devait acheter ses pierres au prix d'un penny le bushel, ce qui augmentait dans une forte proportion ses dépenses de drainage. En se servant uniquement de tuyaux, elles n'auraient pas dépassé 3 à 4 livres par acre. Le drainage occupe une partie considérable de son livre, car c'est une des opérations auxquelles il attache, et avec raison, une grande importance. Placé comme il l'était dans les commencements, sans expérience pratique, ballotté et hésitant entre toutes les opinions souvent contradictoires de ses voisins, il n'est pas étonnant qu'il ait commis quelques erreurs aux dépens de sa bourse. Mais en moins de deux saisons, à l'aide de son propre jugement, grâce aussi à l'expérience d'un homme éclairé, il put se faire une idée plus exacte de la tâche qu'il voulait accomplir, et il ne craignit pas de déclarer hautement ses

Digitized by Google

opinions, de les défendre, mais aussi d'avouer les mécomptes et les déceptions qu'il avait éprouvés. M. Mechi mérite donc d'autant plus de confiance, qu'il raconte ses opérations comme elles se sont faites, sans rien cacher, et sans peindre chaque chose couleur de rose. Il reconnaît ouvertement les erreurs qu'il a commises, et publie les résultats de ses expériences avec une simplicité qui donne la conviction de sa franchise. Tel il était au début de sa carrière agricole, lorsque, ayant acheté deux fermes de 260 acres chacune, et voyant que la mauvaise qualité du sol rendrait nécessaire l'emploi d'une somme plus forte que celle qu'il pouvait mettre de côté sur son industrie de Londres, il n'hésita pas à reconnaître son erreur, et à revendre le plus tôt possible une de ses deux fermes afin de consacrer toutes ses ressources aux améliorations qu'il projetait, et qu'il a si heureusement menées à bonne fin.

Sur la question du produit possible, M. Mechi signale le contraste qui existe dans les assertions du professeur Playfair; d'après lui, un maraîcher peut tirer annuellement de sa terre 250 livres sterling par acre (6,250 francs), tandis que le produit moyen de la terre arable n'est pour le fermier anglais que de 5 liv. 10 sh. ou 137 fr. 50 c. pour la même quantité de terrain. Il attribue cette différence dans les résultats à la somme énorme de travail employée par le premier, et au peu de soin que le second prend de sa culture. Il ne faut pas oublier non plus l'immense quantité d'engrais qu'on donne aux terres maraîchères, et la rapide succession de récoltes qu'on exige d'elles. Elles doivent, en effet, produire trois fois et même souvent quatre fois dans le cours d'une année, car on plante une seconde récolte dans les intervalles, entre les raies de celle qui pousse. Dans la première moitié de ce siècle, on a jeté une vive lumière sur cette question des forces productives du sol, mais elle est encore loin d'être complétement et généralement comprise. Nous croyons, quant à nous, qu'on ne peut pas assigner de limites à la production, et dans cinquante ans d'ici la production moyenne du pays sera bien plus au-dessus de la production actuelle que celle d'il y a cinquante ans était au-dessous de celle d'aujourd'hui. Les progrès de l'application de la vapeur à la culture, l'emploi toujours plus fréquent des engrais concentrés contribueront

Digitized by Google

beaucoup à cette transformation, tandis que la propagation des procédés scientifiques, une connaissance de plus en plus étendue des lois de la végétation et des rapports qui existent entre les trois grands éléments de la production, le sol, la semence et l'engrais, apprendront à l'homme pratique à tirer parti de ces éléments, de la manière la plus efficace comme dans les proportions les plus profitables, et à s'en servir de façon à obtenir les résultats les plus importants.

On ne peut s'expliquer les préjugés des fermiers qui exploitent des terres fortes contre les labours profonds, surtout si on se rappelle ce qu'ils font eux-mêmes dans d'autres circonstances. « Oh! disait un fermier à M. Mechi, nous labourons toujours plus profondément pour les pois.—Mais labourez-vous toujours à une profondeur double dans vos jardins? — Oh! certainement. — Et faites-vous venir des pois dans votre jardin? — Oui, et de superbes encore. — Quoi! et sur un terrain pioché à double profondeur? impossible! — Mais certainement. » Il y aurait de quoi embarrasser un sorcier, si on lui demandait pourquoi un fermier pioche toujours son jardin à 30 pouces de profondeur et se contente, pour ses champs, d'un labour de 5 pouces.

Nous avons nous-même entendu des fermiers qui exploitaient des terres à argile compacte se proclamer les partisans des labours peu profonds, tandis qu'ils admettent sans la moindre difficulté que, non-seulement toutes les espèces de céréales, mais particulièrement les racines, sont toujours les plus belles sur les parties de leurs champs où le sol a été retourné à une grande profondeur pour des travaux de drainage.

Quand on exécute cette dernière opération, M. Mechi recommande des tranchées profondes, tant afin de débarrasser le sol d'une manière plus efficace des eaux de source qu'il contient, que pour mettre les drains à l'abri des racines des végétaux qui viennent les engorger lorsqu'ils sont placés à trop peu de profondeur. Ainsi, par exemple, on a constaté que des drains placés à une profondeur de 2 pieds 6 pouces (environ 75 à 78 centimètres) avaient été attaqués de cette manière, et il est probable que quelques années après les tuyaux auront été engorgés et mis ainsi complétement hors de service. M. Mechi nous

Digitized by Google

donne en même temps un exemple de la profondeur à laquelle les racines des plantes annuelles peuvent pénétrer lorsqu'elles recherchent l'air et l'humidité. Sur une ferme occupée par M. Dixon, de Witham, une racine de panais pénétra jusqu'à 13 pieds 6 pouces, et à cette profondeur fut brisée en creusant les parois d'une tranchée. Les racines vivaces des chardons, des pas-d'âne, des liserons, et d'autres végétaux qui projettent de profondes racines, sont toutes très-pernicieuses pour les drains; aussi faut-il tout mettre en œuvre pour les garantir de leur approche, et c'est encore une question de savoir si quatre ou six pieds de profondeur les protégent suffisamment. Sous d'autres rapports, il est à remarquer que des drains profonds évacuent plus vite les eaux après de fortes pluies que ceux qui ne sont pas aussi enfoncés dans le sol. M. Mechi attribue cet effet à ce que la gravité ou le poids de l'eau de pluie, absorbée par la spongiosité du sol, neutralise l'attraction capillaire qui attire à la surface les eaux provenant des sources sous-jacentes. Or, quand cette action s'arrête, il s'établit un courant d'air dans les tuyaux, qui alors commencent à fonctionner : car l'eau, comme étant le corps le plus lourd, ne tarde pas à remplacer l'air dans les drains.

Dans diverses parties de sa brochure, M. Mechi fait allusion à l'usage de brûler l'argile, et les observations qu'il énonce à cet égard sont véritablement d'un très-grand intérêt. Ce n'est que récemment que cet usage est devenu général, mais il est actuellement adopté sur une grande échelle pour les terres fortes, et il produit les résultats les plus avantageux. Cette opération donne de la chaleur, ouvre le sol à l'action de l'air, stimule la végétation, nourrit les plantes, et prête au sol une puissance considérable pour attirer à lui les sels contenus dans l'atmosphère. En 1844, M. Mechi brûla une étendue de 400 yards[1] par acre dans un champ formé d'une argile jaune plastique; 250 yards en furent enlevés pour être portés sur d'autres pièces, et les 150 yards restant par acre furent répandus sur le champ même. Ses voisins lui dirent qu'il avait ruiné sa terre, en enlevant autant d'argile brûlée; mais, comme il avait laissé à

[1] 1 yard = 0m,914.

Digitized by Google

part la moitié d'un acre sans lui faire subir la même opération, il reconnut après sept ans que ce demi-acre était la plus mauvaise portion du champ, quoiqu'elle eût été traitée exactement comme les autres. « Dans toutes les occasions, écrit-il en 1853, où je me suis servi de terre brûlée, c'est-à-dire lorsqu'il s'agit d'une terre forte avec un sous-sol froid, argileux et dépourvu de toute matière organique, je n'ai eu, pendant ces sept dernières années, que des motifs d'être satisfait des avantages de cette mesure qui sont de toute évidence. »

Plus tard il dit encore :

« Je suis très-étonné de la valeur de la terre brûlée et du profit qu'on en retire. Tous les fermiers savent que le sous-sol jaune d'ocre, d'une argile dure qu'on ne soumet pas à l'action du feu, est dépourvu de matière calcaire, rempli d'une rouille ferrugineuse, et que, lorsqu'on le met à l'air, il est venimeux pour les plantes auxquelles il communique comme un poison. Si vous le brûlez et le réduisez comme en une poussière de briques, au lieu de les empoisonner, vous leur donnez de la nourriture. Vous changez entièrement les conditions chimiques et physiques de la terre. En effet, je regarde notre sous-sol argileux comme un laboratoire plein de substances chimiques. Si vous avez quelques doutes, prenez de cette argile jaune du sous-sol et mettez-la dans un tiroir pendant quelques mois. Quand vous ouvrirez ce tiroir, vous vous rappellerez le laboratoire des chimistes, à l'odeur des diverses parties dont cette argile se trouve composée. Nous sommes en général trop disposés à oublier que, pendant des milliers d'années, des millions de reptiles, de vers, d'insectes, ont vécu, sont morts et se sont décomposés dans la terre que nous travaillons. Pendant des milliers d'années, nos tribus emplumées, carnivores et omnivores, ont trouvé leur nourriture sur la terre qui est devenue pour eux une fosse à fumier, et aussi un tombeau. Le temps a dissous leurs éléments, ainsi que les éléments de leur nourriture, et les matières inorganiques ont été emportées par les eaux dans les couches inférieures du sol. Nous pouvons en dire autant de notre végétation primitive...

« Pour le prix d'une tonne de guano du Pérou à 12 livres sterling (300 francs) vous aurez 480 charges ou autant d'yards cubes

Digitized by Google

de cendres d'argile brûlée qui vous amenderont d'une manière permanente quatre acres de terre. » (Voir p. 72 et 269 de la brochure.)

Ce système est peut-être le plus économique et le plus commode qu'un fermier puisse suivre, s'il veut améliorer d'une manière permanente un sol froid et argileux. Qu'il soit combiné avec le drainage, il produira les meilleurs résultats.

Il est encore une question assez vivement controversée, celle de savoir s'il faut semer dru ou menu. M. Mechi, dont l'opinion doit avoir quelque poids en cette matière, après quinze années d'expériences consécutives, trace les règles suivantes comme étant le sommaire de ses convictions.

« On doit diminuer, dit-il, la quantité de semence en proportion du degré de fertilité naturelle ou artificielle que la terre a acquise.

« Dans des sols de cette nature, c'est-à-dire arrivés à ce degré de fertilité, une trop grande quantité de semence produit une végétation abondante et serrée qui se développe prématurément, une récolte précoce et ruineusement improductive, tant sous le rapport de la qualité que sous celui de la quantité. On peut en voir une preuve saillante dans ces touffes qui croissent sur les poignées de semence tombées du semoir ou accumulées par les mulots.

« Deux causes principales font gagner du temps et rendent la moisson plus précoce : un sol fertile de sa nature, drainé et largement fumé, et une grande quantité de semence. Dans le dernier cas, on obtient la précocité au moyen d'un sacrifice sur la quantité. Si on me demandait de semer dru pour avoir une récolte précoce, ou de semer menu et de meilleure heure pour obtenir le même résultat, assurément je préférerais ce dernier mode. »

Le tallage des céréales est toujours en proportion de la richesse du sol. Toutefois, il tombe sous le sens que, partout où la terre est dans les meilleures conditions de fertilité, on doit réduire la quantité de la semence. Nous avons admiré des tiges de froment, d'orge et d'avoine qui portaient de 40 à 80 épis, et avons vu constater par des personnes dignes de foi des rendements plus considérables encore. Dans les *Transactions philosophi-*

Digitized by Google

ques[1] du dernier siècle, M. Miller, conservateur du jardin botanique de Cambridge, rend compte d'une expérience qu'il a faite sur le rendement possible du blé. Le 2 juin 1766, il planta quelques grains de blé dans le jardin de l'Université, et le 8 août il choisit les tiges les plus fortes qu'il divisa en 18 plantes. Celles-ci furent replantées à nouveau. En septembre et en octobre il les déplanta, et, en les divisant encore, il en obtint 67 tiges qu'il remit en terre pour l'hiver. Aux mois de mars et d'avril suivants, il se livra à une nouvelle opération de division et se trouva alors avoir 500 tiges. Celles-ci produisirent 21,109 épis ou une moyenne de 42 pour chaque tige. On estima, en pesant les grains, qu'ils devaient être au nombre de 576,840 ou de 27 pour chaque épi. Ils mesuraient 3 pecks et trois quarts[2], et pesaient 27 livres 7 onces, le tout provenant d'un seul grain de blé. Un pareil résultat contient tout un monde d'instruction pour l'homme pratique sur la question de la production, sur celle des semailles claires ou des semailles épaisses. Le produit d'un seul grain serait suffisant pour planter plus de 3 acres (1 hectare 20 ares) d'après le système de Loïs Weedon[3].

Les expériences personnelles de M. Mechi sur la production et le rendement sont on ne peut plus satisfaisantes. Voici comment il s'exprime :

« Semailles épaisses, pauvre agriculture : diminution de la richesse nationale. En prenant pour notre autorité les statistiques de M. Caird, un neuvième du produit de nos récoltes en grain serait employé pour la semence, ce qui prouverait que nous ne récoltons que 9 pour 1. Actuellement, sur ma ferme, l'augmentation est de 40 pour 1 sur le blé et sur l'avoine, et proportionnelle sur les autres produits. Assurément, rien ne peut prouver avec plus d'évidence la nécessité des améliorations. En supposant que l'on se réduise à la quantité que j'ai employée, qu'on atteigne le chiffre de produit que j'ai obtenu, l'économie

[1] Voir *Transactions philosophiques*, t. LVIII, p. 203.

[2] Le peck = 9^{lit},086, et le quart 1^{lit},135, soit en mesure française, pour la totalité, 30^{lit},663.

[3] La *Revue Britannique* a consacré, en 1855, un article spécial à la culture du domaine de Loïs Weedon, d'après le système imaginé par Jethro Tull. (Voir année 1855, t. XXVIII, 7^{e} série, p. 65 à 89.)

Digitized by Google

totale pour le pays serait de près de 2 millions de quarters, ou de 5,800,000 hectolitres. Je crains qu'on ne gaspille beaucoup de semence en continuant l'ancien système à la volée, au lieu de se servir du semoir ou de la houe à cheval. Il n'est pas douteux que nous semons beaucoup trop épais. » (Voir p. 274.)

Pour ce qui regarde la nourriture des bestiaux, M. Mechi a adopté les habitudes modernes. Les animaux à l'engrais sont tenus dans des *box*, et tous mis à couvert au moins pendant l'hiver. Ce régime s'applique aux moutons aussi bien qu'aux bœufs et aux vaches. Le sol des étables est planchéié, avec des cuvettes au-dessous pour recevoir les urines et les parties liquides des déjections. Par suite, il y a entre chaque planche un espace d'un pouce sept huitièmes dans les étables, et d'un pouce un quart dans les bergeries. Les bœufs sont étrillés tous les jours, et la température des étables est l'objet d'une constante attention, car on est convaincu qu'elle exerce une influence considérable sur le bien-être et la santé des animaux.

Sur la question des nourritures artificielles qui ne sont pas produites sur l'exploitation même, et sur celle des fourrages qu'on est obligé d'acheter, M. Mechi établit d'une manière positive qu'ils ne seront jamais payés, même avec la culture la mieux dirigée, si l'on ne fait entrer en atténuation de dépense la valeur du fumier produit par les animaux. C'est en même temps la meilleure manière et la plus économique de se faire de l'engrais, et, par suite, de maintenir et de développer la fertilité du sol. En fait, sans une grande quantité de bétail, il deviendrait impossible, sur beaucoup de points, de garder une ferme dans des conditions favorables. C'est, du reste, une opinion généralement admise, et au sujet de laquelle les agriculteurs ne varient dans aucun pays. En France, elle a été formulée d'une manière assez pittoresque par un homme qu'on pourrait appeler avec raison le Franklin des campagnes, par Jacques Bujault, qui disait dans son langage imagé :

Une ferme sans bétail
Est une cloche sans battail.

M. Mechi évalue de la manière suivante la quantité de four-

Digitized by Google

rage ou de nourriture nécessaire pour produire une livre de bœuf ou de mouton :

8 à 9 livres de tourteau de lin, à 1 denier par livre.	8d. à 9d.	VIANDE.
45 livres de foin, à 3 liv. st. 15 sh. la tonne.....	1sh. à 1sh. 3d.	PRIX MOYEN.
160 livres de navets à 10 sh. la tonne.....	8d. à 9d.	4 1/2 à 6d.
8 à 9 livres de pois, d'orge, à 30 sh. le quarter....	6d. à 7d.	(45 à 60 cent.)
8 à 9 livres de tourteau de colza à 5 liv. st. la tonne.	4 1/2d.	

Il recommande fortement l'élève du mouton, et surtout celle des porcs, comme préférable à celle des bœufs et offrant bien plus d'avantages. Il cite à ce propos un fermier qui cultivait 1,500 acres de terre et qui disait : « Ceux qui élèvent beaucoup de bœufs ne manqueront jamais de pouvoir faire leur volonté. » Il s'exprimait ainsi parce qu'il n'avait pas un seul bœuf sur sa ferme. Les expériences personnelles de M. Mechi tendent à prouver, d'après le relevé de ses registres de comptabilité, que ses frais de nourriture pour ses bêtes à cornes se résolvent en une perte sèche de 500 à 600 livres sterling par an ; mais cette perte se trouvant supportée par le compte du blé, le total des opérations offre un résultat différent, et en définitive un joli bénéfice. Nous allons donner dans le tableau suivant la balance générale des opérations de M. Mechi pour l'année 1853-1854.

DÉBIT.				CRÉDIT.			
Evaluation au 31 octobre 1853.				*Evaluation au 31 octobre 1854.*			
	liv.	sh.	d.		liv.	sh.	d.
Chevaux.....	74	0	0	Chevaux.....	140	0	0
Porcs.....	255	6	0	Porcs.....	131	14	0
Moutons.....	448	0	0	Moutons.....	555	0	0
Bêtes à cornes et vaches....	239	10	0	Bêtes à cornes et vaches...	189	10	0
Instruments.....	390	12	0	Instruments.....	390	12	0
Labours et foins.....	471	18	9	Labours et foins.....	542	6	7
Rente paroissiale.....	45	0	0	Blé à 4 quarters 6 bushels par acre. 50 acres à 70 sh. le quarter [1].....	831	5	0
Dîmes, impôts.....	75	0	0				
Travaux de la ferme.....	450	0	0				
Salaire de l'ingénieur et du surveillant.....	100	0	0	Orge, 7 quarters à 35 sh...	196	0	0
				Pois, 5 quarters.....	100	0	0
Engrais artificiels.....	50	0	0	Avoine, 13 quarters à 28 sh.	218	0	0
A reporter..	2,598	6	9	*A reporter*..	3,295	7	7

1 Ce calcul établit le rendement du blé à 34 hectolitres 70 litres par hectare. Nous n'avons pu connaître celui des pois, de l'orge et de l'avoine. M. Mechi ne disant pas combien d'acres ont été ensemencés en ces divers produits.

Digitized by Google

Report...	2,598	6	9
Blé de semence, autres semences.....	1,619	0	0
Blé et tourteaux pour le bétail, soin des chevaux....	1,021	10	0
Charbon pour la machine, billets à payer.....	160	0	0
Intérêt des tuyaux d'irrigation, 7 1/2 pour 100.....	55	0	0
	5,454	18	0
Rails perfectionnés, 36 sh. par acre.....	240	0	0
Profit.....	517	15	0
	6,212	13	0

Report...	3,295	7	7
Produit des vaches et de la volaille.....	50	0	0
Vente de foin.....	0	0	0
Travail des chevaux, labours, engrais pour des particuliers.....	90	0	0
Vente de bétail et de laine..	2,576	19	5
200 tonnes de betteraves à vendre à Londres à 20 sh. la tonne.....	200	0	0
	6,212	13	0

Compte du bétail.

DÉBIT.	liv.	sh.	d.
Evaluation 1853.....	1,016	16	0
Achat de nourriture.....	1,021	10	9
Achat de bétail, y compris deux chevaux.....	1,619	0	6
	3,657	7	3

CRÉDIT.	liv.	sh.	d.
Evaluation 1854.....	1,016	6	0
Vente de bétail et de laine.	2,576	19	5
Perte, sans y comprendre l'intérêt et les récoltes consommées en vert.....	64	11	10
	3,657	7	3

ou 91,834 francs.

M. Mechi estime ainsi qu'il suit la quantité de racines et de fourrages consommée par son bétail, y compris six chevaux de ferme, savoir : 12 acres de betteraves, 6 acres de ray-grass d'Italie bien arrosés, fauchés ou pâturés sur place cinq fois dans l'année, ce qui constitue une récolte fort abondante, une seconde coupe de trèfle irrigué sur environ 9 acres, et une première coupe sur 8 acres, 20 acres d'avoine d'hiver, 16 acres de bons turneps blancs et de rutabagas, la paille de la ferme, 5 acres de pâturages. On ne fait pas entrer ici en ligne de compte la mouture de la farine, la surveillance, l'intérêt des hangars, etc., parce qu'on les considère comme une compensation de la nourriture des chevaux.

Remarquons ici en passant que plus de 60 pour 100 des terres de la ferme sont consacrées à produire de la nourriture pour le bétail, nous pourrions même dire 80 pour 100, car nous avons vu que toute la paille leur était donnée. Là est en grande partie

Digitized by Google

le secret de la supériorité de la culture anglaise sur celle du continent, et notamment sur la culture française à laquelle on peut reprocher avec juste raison de faire trop de plantes épuisantes, et notamment trop de blé, sans avoir les quantités d'engrais nécessaires.

Nous avons donné la dernière balance du livre de comptabilité de M. Mechi : nous devons ajouter que ses expériences ont soulevé contre lui, de la part des hommes pratiques, une véritable tempête et que quelques-uns d'entre eux ont apporté dans leur opposition l'animosité la plus violente, lui reprochant à la fois, et de vouloir sciemment tromper le monde, et de dépenser son argent comme un sot et dans d'insignes folies. Nous devons dire qu'il a supporté toutes ces attaques avec la plus grande longanimité et de la meilleure grâce possible. Comme exemple, il nous suffira de citer la manière enjouée avec laquelle il répond à l'un de ses détracteurs :

« M. Cunnington remarque que les bruyères de Tiptree n'ont jamais pu se vanter d'avoir gagné le prix des laboureurs ni celui du bétail. Mes sentiments ne me permettent pas de renvoyer au hasard et à tort et à travers de vieux serviteurs. Ils veulent apprendre et améliorer, et plus grand sera mon mérite, si je puis parvenir à réaliser mes vues avec des laboureurs du pays et sans avoir recours à de nouveaux visages que je ferais venir des districts où la culture est plus avancée. Tiptree me plaît, et je serai heureux de voir ses environs conquérir un rang distingué en agriculture. Tout critique doit tendre à un but, celui d'être respecté; mais M. Cunnington est comme le critique de Sterne, « il trouve des fautes partout, » et, devant ses yeux qui ont la jaunisse, il n'est pas de mérite qui puisse sauver ma réputation. Tout est pauvre, mal fait, ridicule. Le profit l'attire comme un talisman, et par contre, il fait fi de ce qui est inspiré par la philanthropie et le patriotisme. Vraiment, ce M. Cunnington est bien peu adroit[1], car il devrait y regarder à deux fois avant d'effrayer les propriétaires de la capitale qui ne connaissent rien de la campagne, mais qui, cependant, ne craignent

[1] Il y a ici un jeu de mots que la langue française est impuissante à rendre, dans le rapprochement du mot *cunning*, avec le nom de Cunnington, l'adversaire de M. Mechi.

Digitized by Google

pas d'exposer follement leur argent dans le comté d'Essex. L'argent fait toujours bien, même si son propriétaire le perd. M. Cunnington aurait pu me dire : « Monsieur Mechi, vous êtes un grand fou de dépenser votre argent d'une façon si inconsidérée, mais, dans tous les cas, nous autres, vos voisins, nous en avons tiré bon profit. Vous avez donné de l'occupation à une foule de pauvres diables qui manquaient de tout; vous avez excité les autres à suivre votre exemple, à drainer, à construire, etc. » Mais non : aux yeux de M. Cunnington, c'est un crime d'élever de bons bâtiments, de drainer les champs, de ne pas laisser perdre l'engrais, de chauffer, d'assécher les habitations où demeurent des créatures humaines, de leur donner du travail et d'abriter le bétail contre le souffle des vents. Pour lui, des chaumes pourris et des toits qui dégouttent sont le beau idéal du paysage campagnard. Oh ! avec quelle répugnance il se détourne de ce ruisseau noir qui porte avec lui l'engrais liquide ! Assurément, ce ne sont pas des ouvriers paresseux que ceux qui supportent ces impitoyables ouragans qui font frissonner les jeunes bœufs dans la prairie.

« Il est regrettable que M. Cunnington n'ait pas visité la ferme lorsqu'elle était dans son état primitif; il aurait été attendri des malheurs de ce digne et honnête contre-maître qui demeure toujours avec moi, lui qui, dans sa vieille maison délabrée, perdit en un mois, de la fièvre, sa femme et deux filles. Il aurait pu voir dans les chambres les pois germer et pousser par suite de l'humidité. Dans un jour brumeux de septembre, il se serait enfoncé jusqu'aux genoux dans les marécages, ou bien il aurait lutté en vain pour s'arracher d'une terre qui tenait comme de la glu.

« On s'est livré à des insinuations malveillantes contre ces opérations qu'on a voulu réunir à mes affaires commerciales. Je méprise de pareilles imputations qui sont bien dignes de l'esprit étroit de ceux qui les ont faites. Ils ne peuvent croire, ces médisants, qu'un homme ait le cœur assez bien placé pour sentir qu'il n'est que le dépositaire et en quelque sorte l'usufruitier de sa propre fortune, que c'est son devoir de porter sans cesse ses regards autour de lui, et de faire du bien, autant qu'il est en lui, aux êtres qui l'entourent. » (P. 226.)

Digitized by Google

Nous avons cité ce passage en entier pour montrer contre quels préjugés ignorants et stupides un homme comme M. Mechi avait à lutter lorsqu'il sortait du sentier battu de la routine, et avec quel excellent esprit il répondait aux attaques d'une opposition malveillante. Actuellement, s'il n'a pas entièrement réduit au silence ses adversaires, il a du moins gagné quelque chose de plus : il a conquis l'approbation et l'amitié d'hommes que recommandent à la fois leur caractère, leur talent et leur habileté dans la profession qu'il a choisie. Il peut donc bien, sans s'en inquiéter autrement, laisser passer les taquineries et même les injures des Cunnington ou d'autres individus de même espèce.

Nous ne suivrons pas plus loin M. Mechi, car il nous faut aussi consacrer quelques lignes à l'examen des autres opuscules que nous avons indiqués en tête de ce travail. Si ses opérations agricoles ont été surveillées de très-près par les hommes pratiques, c'est plutôt pour lui un avantage, car non-seulement il a cru devoir redoubler de vigilance et d'attention, mais une foule de gens raisonnables et d'un très-bon esprit ont pris de lui des leçons et ont imité ses procédés, parce qu'ils ont eu la conviction qu'ils étaient réellement avantageux. Nous terminerons en recommandant son ouvrage comme renfermant dans un petit espace plus de renseignements utiles que beaucoup de livres sur l'agriculture qui affichent de bien plus grandes prétentions. On peut le placer à côté des *Chroniques d'une ferme argileuse* dont nous avons parlé, auxquelles il ressemble par la manière peu cérémonieuse dont il traite la sagesse de nos aïeux, et les gens qui croient que le bien se fait tout seul.

La propriété de M. Mechi, bien que ne contenant que 52 hectares, ce qui est assurément peu de chose eu égard à la superficie ordinaire des domaines anglais, a cependant encore une étendue considérable, comparée à celles qui vont nous occuper actuellement. Car ici il ne s'agit plus que d'une toute petite propriété où une famille de particuliers peut, sous l'empire de certaines circonstances, obtenir d'un petit coin de terre ces jouissances et ce confortable que, partout ailleurs, sa position sociale ne lui permettrait pas de se donner.

On a écrit de fort jolies choses, et on a dépensé beaucoup de

Digitized by Google

philanthropie et de sympathie pour s'efforcer de prouver que, suivant le sage axiome de Goldsmith, chaque quart d'acre peut nourrir son homme, et qu'il est bon que le sol soit soumis à un morcellement de cette nature. Mais c'est une de ces théories fallacieuses qui ont été bien vite abandonnées, du moins en ce qui concerne l'Angleterre, aussitôt qu'on a voulu les faire passer dans la pratique. Nous avons vu beaucoup d'exemples de petites exploitations, mais nous n'avons jamais vu personne à la tête d'une petite culture, comme qui dirait de 2 à 10 acres d'étendue, qui fût en état, avec les seuls revenus qu'il en tirait, d'entretenir sa famille d'une manière confortable.

Le peu d'aisance que donnent de semblables exploitations maintient leurs propriétaires dans la pauvreté, et les empêche de tirer de leur sol tout ce qu'il pourrait rendre. C'est le cas qui se présente en France, où les petits paysans propriétaires sont dans une position bien pire que celle des laboureurs anglais. En Irlande, on dut renoncer au système du morcellement, après qu'il eut produit une famine qui avait décimé la population. Le Freehold-Land, ce rêve de Feargus O'Connor, le Triptolème radical, qui ne put jamais se réaliser, ne contribua pas peu non plus, par son insuccès, à dissiper les illusions que le peuple s'était faites à ce sujet. Quelles étaient les intentions de cet utopiste? Il est difficile de le dire, aujourd'hui que sa folie et sa mort, qui en a été la suite, ont rendu toute explication impossible. Mais le fait seul de placer sous son nom la ferme commune nous autorise à soupçonner qu'il avait des vues d'intérêt personnel qu'il aurait mises à exécution, s'il avait assez vécu pour voir la réalisation de son rêve. Assurément, ses antécédents ne permettaient pas de juger sa conduite sous un jour favorable. Quoi qu'il en soit, il était impossible que ce plan pût jamais devenir profitable à ceux dont on prétendait servir les intérêts. Tout l'argent que donnèrent les associés fut employé en acquisition de terres pour lesquelles ils avaient encore à payer une lourde rente, de sorte qu'il ne leur restait ni les moyens de cultiver leurs fermes avec avantage, ni même les ressources du crédit.

Mais l'auteur inconnu de la brochure intitulée : *Notre Ferme de quatre acres*, et l'écrivain déjà célèbre de l'autre qui a pour titre : *Ma Ferme de deux acres*, sont des fermiers d'une classe toute dif-

Digitized by Google

férente. Ils ne se sont point proposé de cultiver leur terre afin d'en vivre, ou même d'en tirer d'autre profit que celui d'obtenir au meilleur marché possible les produits variés d'une ferme, et de jouir du confort et des agréments que peut leur donner la satisfaction d'avoir en abondance et dans toute leur pureté tous les objets nécessaires à la vie. Ils ne cherchent pas non plus à se faire professeurs, à monter en chaire ou à écrire pour l'instruction des fermiers en miniature, ni à défendre la théorie du morcellement du sol, mais bien au contraire ils s'adressent aux personnes qui, comme eux, ont un revenu limité, et se retirent à la campagne afin d'y trouver le plus grand profit possible, en louant quelques acres de terre autant pour se distraire que pour pouvoir ajouter quelques douceurs à leur position. Pour les fermiers amateurs de cette catégorie, de pareils livres sont inestimables, à cause des renseignements simples et clairs qu'ils donnent sur ce sujet. C'est en les méditant, en s'en pénétrant, que l'on arrive à comprendre quelle sera exactement la valeur de la terre pour celui qui l'exploite. Pour être convaincu de la justesse de ces observations, il suffit de relater cette circonstance que, dans le relevé des comptes, il n'est porté aucune somme pour le loyer de la maison qu'ils doivent cependant considérer comme une dépense qu'il aurait fallu porter au même chiffre s'ils étaient restés à Londres ou dans toute autre grande ville. Si, en effet, on avait ajouté au débit le chiffre moyen du loyer d'une maison ordinaire, le compte spécial de la ferme eût présenté un déficit. Maintenant, nous allons citer le livre lui-même :

« Où vivrons-nous? » — Telle fut la première question posée par la sœur de l'auteur, lorsqu'il devint nécessaire de quitter Londres et d'abandonner une maison où l'on avait passé d'heureux jours, et qui venait d'être attristée par une récente catastrophe.

« Ah! oui, — telle fut la réponse, — comment, avec notre faible revenu pourrons-nous trouver une maison convenable pour nous et pour nos six enfants? »

C'est par ce dialogue que commence la brochure : *Notre Ferme de quatre acres*, et ces deux phrases suffisent pour expliquer la situation pénible et difficile des deux sœurs. Elles ne se laissèrent pourtant pas abattre par la douleur, mais se mirent aussitôt à

Digitized by Google

l'œuvre, et cherchèrent la solution de cette importante question en lisant attentivement les colonnes du *Times*. Nous assistons ensuite à l'amusant récit d'une chasse aux maisons dans la campagne, et à l'exposé de tous les ennuis et des désappointements qui ne peuvent être bien compris que par ceux qui se sont livrés dans une ville à de semblables recherches. Après une foule de voyages aussi inutiles que dispendieux, nos héroïnes trouvèrent enfin une habitation à leur goût, qui avait été longtemps sans être louée, et qui devait cette disgrâce, d'après le dire de leur guide, « à son mauvais voisinage. » Ce désagrément était causé par l'existence d'une rangée de maisons de briques récemment construites tout près de la porte, et, il faut ajouter, construites de telle façon qu'on ne pouvait rien voir de ce qui se passait à l'intérieur de l'habitation. La maison était vieille, mais très-convenable, avec de bonnes chambres bien distribuées, en nombre suffisant, et dans une excellente position. Il y avait en outre un très-joli jardin fleuriste, un bon potager de 1 acre, un verger de même étendue, bien planté d'arbres à fruit, 3 acres de bon pré, une écurie, une vacherie, une porcherie, un poulailler, le tout en bon état. L'habitation n'était qu'à 2 milles d'une station du chemin de fer du Sud-Ouest, et à 12 milles (un peu plus de 19 kilomètres) de Londres. Le prix du loyer était de 70 livres sterling (1,750 francs) par an.

« Voilà notre affaire, » dirent en même temps les deux dames. Elles arrêtèrent aussitôt la maison, et, quinze jours après, prirent possession de *notre Ferme de quatre acres*.

En les voyant entrer dans leur habitation, les dames de Londres se demanderont avec surprise « ce qu'elles vont faire de leur terre. » La première pensée fut d'avoir une vache. Aussitôt fut achetée une vache avec son veau. Mais elle vint mal; elle donnait des coups de pied dans le seau au lait, et même elle envoya un jour la vachère tomber à la renverse la tête la première. Ce fut le premier désagrément de nos fermières. Puis la servante se plaignit que le lait « n'était pas semblable à celui de Londres, » et qu'il fallait l'écrémer pour le donner aux enfants. Elles avaient bien ainsi une crème délicieuse pour leur thé ou leur café; mais elles s'aperçurent bientôt que, si la servante avait trouvé le lait trop crémeux pour les enfants, il en était de même pour

Digitized by Google

elles. Elles résolurent alors de faire leur beurre, et achetèrent une baratte. Mais il s'agissait de savoir qui ferait le beurre. Le domestique et la servante déclarèrent qu'ils ne le pouvaient pas. Quant à la vieille cuisinière, elle dit de la manière la plus formelle qu'il y avait déjà assez à faire dans la maison sans augmenter encore l'ouvrage en faisant du beurre. Que pouvaient faire dans cette circonstance deux femmes, sinon désespérer de tout et abandonner la partie? Elles n'y songèrent cependant pas un instant. Au bout de quelques minutes de réflexion, elles résolurent de se rendre tout à fait indépendantes de leur entourage. « Mais, dit tristement l'une d'elles, comment sortir d'embarras? — Eh, répliqua l'autre, pourquoi avoir acheté des livres concernant la vie de campagne avant de quitter la ville, si ce n'était pour éclairer notre ignorance de ces matières? » Elles se mirent donc à consulter assidûment ces livres, et trouvèrent, ce qui arrive habituellement, qu'ils disaient, à propos du beurre par exemple, tout ce qui concernait le beurre, excepté cependant la manière de le faire; elles furent conséquemment forcées de l'apprendre aux dépens de leur propre expérience. La première fois qu'elles barattèrent, le beurre ne voulut pas prendre; mais elles eurent l'heureuse idée de mettre un demi-litre d'eau de source dans la baratte, et surmontèrent ainsi l'obstacle qui s'opposait à sa bonne confection. En un mot, après quelques essais et quelques tâtonnements, ces dames devinrent des vachères accomplies, et nous ne doutons pas qu'elles auraient trouvé à se placer, avec de bons gages, dans quelque ferme du royaume.

On acheta bientôt une seconde vache, mais elle ne tarda pas à leur causer encore des désagréments. Une semaine après, le factotum de la ferme vint dire que cette nouvelle vache était très-mauvaise. Il ne savait pas ce qu'elle avait, mais il avait envoyé chercher un homme « très-expérimenté dans le traitement des vaches. » Cet habile praticien déclara qu'elle allait mourir d'une maladie des poumons, mais en même temps il conseillait de la vendre pour 2 livres sterling.

« Mais, dit l'une des sœurs, si elle a la maladie des poumons dont vous parlez, et si vous nous dites qu'elle doit mourir!

— Oui, assurément, elle en mourra.

Digitized by Google

— Bien ; alors qui est-ce qui achètera une bête qui doit certainement mourir demain ou après-demain?

— Oh! cela ne vous regarde pas; vous en serez débarrassée, c'est le principal.»

Nos héroïnes trouvèrent aussitôt un prétexte pour ne pas mettre à l'épreuve la logique et les talents de cet homme si expérimenté dans le traitement des vaches. Elles s'adressèrent à un vétérinaire habitué à soigner le bétail, et bientôt après la vache recouvra la santé.

Puisque les livres n'ont jeté aucune lumière sur la manière de faire le beurre, il n'est pas à supposer que ces dames aient appris d'un seul coup, et comme par intuition, l'art de la culture. Leurs expériences durèrent plusieurs semaines, et, d'un autre côté, elles ne pouvaient trouver aucuns renseignements précis auprès des fermières du voisinage. Par degrés, elles arrivèrent à découvrir *par elles-mêmes* les conditions exactes qui peuvent seules rendre la pratique heureuse et rémunératrice. D'après ce que nous savons sur ce sujet, nous sommes convaincu que toutes les personnes qui suivront les instructions données par l'auteur du petit livre que nous analysons arriveront à faire de bon beurre sans la moindre difficulté, car la méthode repose sur des principes purement scientifiques.

Le chapitre V a pour objet d'exposer la comptabilité et le chiffre des profits et pertes de la vacherie; mais nous craignons bien que, si ce registre était mis sous les yeux des hommes pratiques qui ont épluché les documents présentés par l'alderman Mechi, il ne soit de leur part l'objet de bien vives critiques. Le compte est fait pour un semestre, et la rente est estimée à 5 livres sterling par acre (312 fr. 50 c. par hectare), ce qui est le prix moyen dans le voisinage des terres destinées au pâturage ; 1 acre est considéré comme suffisant pour la nourriture d'une vache pendant l'année; mais nous doutons que ce calcul soit exact, si l'on n'y ajoute pas d'autre nourriture en supplément. Le compte est établ de la manière suivante, tous les produits de la vacherie étant consommés dans la famille.

Digitized by Google

Dépense.

	liv.	sh.	d.
Rente de la terre, 5 liv. st. par acre, 2 acres pendant six mois.....	5	0	0
Tourteaux de graines oléagineuses.....		18	0
Moitié des frais de la coupe du foin.....	1	10	0
(ou 160 francs.)....	7	8	0

Produit.

Lait pour la famille, du 14 juillet au 24 janvier, à raison de 4 *pints* par jour.....	9	3	4
Beurre pendant le même temps, à raison de 1 livre 1/4 par jour à 1 sh. 3 d. la livre.....	14	3	0
	23	3	4
A déduire les frais,.....	7	8	0
Reste net, profit du semestre.....	15	18	4

ou 397 fr. 90 c.[1].

Il nous répugne beaucoup assurément de faire des observations défavorables sur un semblable compte rendu où il y a, du reste, beaucoup à louer, surtout lorsque la fermière des quatre acres nous dit qu'elle n'avait pas dans ses opérations agricoles le profit pour but exclusif. Mais, comme nous sommes convaincu qu'un résultat aussi flatteur ne pourrait qu'induire en erreur toutes personnes placées dans des circonstances moins favorables que les deux dames, dont les profits, en réalité, n'existent que sur le papier, nous nous voyons forcé de rétablir les faits d'après les calculs et les usages ordinaires.

Nous admettons comme exact le loyer des 2 acres de pré dans

[1] Nous ne saurions admettre ce rendement tel qu'il est consigné ici, et nous le croyons quelque peu empreint d'exagération. Les deux vaches donnent par jour 4 *pints* ou 2l,268 de lait, et en outre 1 livre 1/4 de beurre. Or, tout le monde sait que, quand des vaches sont nourries au vert, il faut de 15 à 18 litres environ de lait pour faire 1 livre de beurre, et de 12 à 15 quand elles sont nourries au sec. Cette consommation de lait et de beurre indiquerait au moins un rendement par vache de 12 litres de lait par jour. Mais, si cette quantité n'a rien d'extraordinaire après le vêlage, il n'en est pas de même à mesure qu'on s'éloigne de cette époque, et l'on sait du reste que le rendement est loin d'être uniforme pendant tout le cours de l'année.

(*Note du Rédacteur.*)

Digitized by Google

la pensée que le troisième est mis au compte du cheval, en dehors des 2 acres mis au compte des vaches; cependant nous lisons plus loin que, non-seulement une grande partie du jardin est consacrée à produire de la nourriture pour les vaches, mais encore que dans le verger l'espace compris entre les arbres est cultivé dans le même but et que, par suite de cette faveur accordée aux vaches pendant le printemps, les deux dames fermières purent ainsi faucher en totalité les trois acres d'herbage. Il y a aussi à faire entrer en ligne de compte la taxe des pauvres, les impôts, les dîmes, la taxe paroissiale, celle du comté, qui, dans une ville, se seraient élevés presque aussi haut que le loyer (lequel, ainsi que nous l'avons dit, était de 70 livres sterling par an). La seule manière d'opérer avec justesse eût été de décharger la maison d'une certaine part de loyer, d'y comprendre une portion, comme qui dirait la moitié d'un acre, pour le jardin, et de réserver 1 acre pour l'entretien du cheval. On aurait eu ainsi 3 acres 1/2 au lieu de 2 acres pour la nourriture des vaches. A ce chapitre il faut ajouter la part proportionnelle des taxes qui frappent sur le tout, la moitié de la dépense du jardinier qui, nous le présumons, est chargé de l'entretien de toute la propriété, même du soin des vaches, l'intérêt du capital, les honoraires du vétérinaire, et enfin une foule d'autres petits détails qui auraient radicalement modifié une comptabilité tenue en vue du profit. Quant à nous, nous pensons que, si l'on avait élevé le loyer de la maison et du demi-acre de jardin à 40 livres sterling, et celui du reste à 30 livres, tant pour la terre que pour les charges ordinaires qui, pour 2 vaches et 1 cheval, représentent au moins 7 liv. 10 sh. par an, le compte se formulerait de la manière suivante :

Compte de maison.

	liv.	sh.	d.
Maison, jardin, etc.....	40	0	0
1 acre pour le cheval, 5 liv.; droits, 30 sh.....	6	10	0

Compte général du bétail.

Vaches, 3 1/2 acres, 17 liv. 10 sh.; droits, 6 liv.....	23	10	0
Moitié de la dépense du jardinier calculée à 6 sh. par semaine.....	15	12	0
A reporter. .	39	2	0

Digitized by Google

Report . . .	39	2	0
Taxe des pauvres, impôts, dîmes, à 2 sh. 6 d. par livre[1]...	3	0	0
Intérêts du capital à 5 pour 100 sur 40 liv.....	2	0	0
Soins médicaux.....	1	0	0
Dépenses de la propriété pour un an	45	2	0

Nous n'avons pu indiquer qu'approximativement le montant des trois derniers chapitres des dames fermières, car la question n'est pas dans le chiffre que nous avons posé, elle est dans le principe. Il s'agit de faire figurer dans le compte ou d'en rejeter telles ou telles dépenses ; c'est ce dont conviendra sans peine toute personne qui aura quelque connaissance des opérations rurales. Sous tout autre point de vue, l'organisation de cette culture d'amateur est au-dessus de tout éloge. Tout ce que nous craignons, c'est qu'un certain nombre de personnes ne soient excitées à les imiter et à louer de la terre dans des circonstances semblables, car, faute d'être douées comme nos deux dames d'énergie, de persévérance, de talent et de confiance en elles-mêmes, ces personnes s'apercevront bientôt que la possession de la terre est plutôt pour elles une lourde charge qu'une source d'amusement et de profit. L'accroissement de confort et de luxe qu'on trouve dans une exploitation de ce genre, comparée à la vie qu'on mène à la ville, ne peut pas faire question, et nous sommes persuadé que celle qui a tenu la plume était tout à fait dans le vrai en répondant, à une de ses amies qui lui faisait des objections, qu'elle et sa famille étaient là bien plus heureuses qu'elles ne l'auraient été à Londres, et qu'à tous égards, surtout au point de vue de la dépense, elle y trouvait du bénéfice. La phrase qui termine le chapitre XIV peint parfaitement la situation : « Offrez, dit-elle, ces fruits et ces fleurs à M^me^ N*** avec nos amitiés, et dites-lui qu'avec la bénédiction de Dieu l'esprit et le corps sont chez nous dans le meilleur état, et que nous avons considérablement amélioré notre bien-être avec « notre ferme de quatre acres. »

Nous devrions, en concluant, dire qu'en regard des frais, tels

[1] Nous avons nous-même occupé une propriété de 350 acres (140 hectares), où la taxe des pauvres seule était égale au loyer.
(*Note de l'Auteur.*)

Digitized by Google

que nous les avons calculés, il faut porter au crédit tous les profits qu'on retire des animaux qui garnissent une ferme de quatre acres, tels que vaches, cochons, volaille, canards, pigeons, etc.; car la petite exploitation fournit la plus grande partie de la subsistance de la famille.

Il est une troisième dame qui a voulu aussi prendre rang à côté des dames fermières en dirigeant une ferme de deux acres. Nous voulons parler de miss Harriett Martineau. Miss Martineau est connue non-seulement comme historien et romancier, mais aussi comme auteur d'ouvrages sur l'économie politique. Nous devons donc nous attendre à la voir diriger sa ferme d'après les vrais principes économiques, et d'après un plan qui, nous l'espérons, loin d'être stérile, doit produire les résultats les plus efficaces et les plus avantageux. Or, on ne peut atteindre le but qu'au moyen de dépenses faites judicieusement et sur une large échelle, et qui doivent à la fin vous récompenser de vos pénibles sacrifices. Laissons donc miss Martineau parler elle-même.

« J'ai acheté, dit-elle, afin d'y construire moi-même une maison, un champ dans une magnifique vallée du nord de l'Angleterre. Sa contenance est d'un peu moins de 2 acres 1/4, et un peu plus de la moitié d'un acre repose sur du roc. C'est sur la portion rocheuse que s'élève la maison avec sa terrasse et la rampe pour y monter; derrière, et l'entourant en quelque sorte, s'élèvent de jeunes chênes, des sycomores et un taillis de frênes.

« Je laissai 1 acre 1/4 en pré, et je le louai pour pâture au prix de 4 liv. 10 sh. par an. Il resta assez de terrain pour quelques légumes et des plates-bandes de fleurs dont les femmes de la maison prenaient autant de soin qu'elles le pouvaient. Une année après notre entrée dans cette jolie maison de campagne, voici quel était l'état des choses : la prairie présentait un spectacle désolant, car le locataire n'en prenait aucun soin. Sa vache était par tous les temps, par la pluie comme par le soleil, sans abri, sans ombrage, et elle souffrait presque toujours soit d'une maladie, soit d'une autre. Le gazon était inégal et rempli de mauvaises herbes. Les moutons passaient à travers la haie du côté du midi, mais cela ne me regardait pas, car de

Digitized by Google

l'autre côté cette haie appartenait au locataire. C'était une haie large, qui s'écartait à droite et à gauche, refuge d'insectes malfaisants, remplie de mauvaises herbes, et qui envoyait dans mon jardin une pluie de graines nuisibles. Bien plus, aussitôt que mes choux commencèrent à pousser, les moutons, affamés comme ils le sont au mois de mars, y pénétrèrent et dévorèrent tout en une nuit... Il me fallut dépenser ensuite de 6 à 10 livres pour payer un jardinier afin de remettre les choses au moins dans un état décent. » (P. 38).

Ce fut au milieu de tous ces désagréments que miss Martineau débuta dans son expérience rurale, mais elle était cependant loin d'être arrivée au terme de ses perplexités. Ainsi on pouvait mettre en première ligne la difficulté d'avoir régulièrement des provisions, soit par suite du nombre des visiteurs dans cette saison, soit, dans d'autres moments, par suite de l'irrégularité des demandes. Aussi, comme elle le disait elle-même, l'époque des visites était, pour une maîtresse de maison, une époque de véritable tourment. Elle se détermina cependant à cultiver sa terre elle-même et, sans avoir la moindre idée « de gagner de l'argent, » elle essaya de voir si elle ne pourrait pas, *sans en perdre*, s'arranger de manière à se procurer, au moyen des ressources de la ferme même, les choses nécessaires à la vie.

Le plan qu'elle adopta fut celui de John Sillett, le boutiquier du Suffolk, qui écrivit, il y a quelques années, un livre intéressant sur la culture au hoyau et à la bêche, où il se proposait lui-même pour exemple avec ses deux acres de terrain, à l'aide desquels il s'entretenait, disait-il, dans l'aisance, lui et sa famille. Miss Martineau loua un paysan pour lequel elle construisit un cottage en pierre à côté de la vacherie qui était également bâtie en pierre. Elle lui donna le logement et 12 puis 14 shellings par semaine. Elle fit creuser ensuite deux fosses pour recevoir les eaux de la maison et du cottage, et une autre plus grande où l'on jetait les balayures de l'étable, celles de la loge à porcs et les autres engrais. Elle y ajouta un local pour cuire les aliments, un grenier à fourrage, un cellier pour les racines, une étable, etc. Des bêches, une fourche d'acier, des hoyaux; des râteaux, une faux, des ciseaux à tondre, un fort rouleau, un coupe-racines, une étrille et des brosses pour les vaches,

Digitized by Google

des auges et des seaux à lait composèrent tout son matériel en fait d'instruments.

Elle commença avec une vache, mais, trouvant qu'elle pouvait en nourrir deux sans beaucoup plus de frais, elle loua la moitié d'un acre au prix de 1 liv. 15 sh. par an, et eut deux vaches, ce qui lui assura sa provision de lait pendant toute l'année. En débutant, elle n'avait à cultiver que 1 acre 1/4, parce qu'à cause de la vue et de la position des fenêtres elle était obligée de conserver 3/4 d'acre en gazon. Par ses soins et sa culture intelligente, ce gazon lui rendit sur le pied de 3 tonnes de foin par acre, et encore le faisait-on pâturer au printemps. Toutefois c'était principalement avec des racines et des légumes, des betteraves, des choux et quelquefois des carottes que miss Martineau nourrissait ses vaches. Il n'est pas nécessaire d'entrer plus avant dans les détails de cette culture, mais ce que nous en avons dit sera suffisant pour faire voir qu'ils sont tout à fait conformes aux meilleurs systèmes préconisés par la science moderne. Miss Martineau eut ainsi les plus belles racines de tout le voisinage, et des choux qui pesèrent quelquefois jusqu'à 12 livres. Après douze ans d'exploitation, voici le résultat décrit par elle-même :

« Aujourd'hui la situation est entièrement différente ; tout est dans l'ordre le plus parfait qu'on puisse imaginer. Les talus sont fauchés, les arbres taillés, les allées sont propres et les pâturages verts pendant presque toute l'année. Avec seulement 3/4 d'acre en pré nous récoltons pour environ 12 livres sterling de foin, et nos deux vaches y pâturent encore pendant près de six mois de l'année. Nous faisons pour 8 livres sterling de racines, sans compter les feuilles, qui nous donnent plusieurs quintaux de fourrage. Il y a ensuite pour les vaches les choux, qui, dans les années favorables, nous ont fourni leur nourriture pour deux à trois mois. Enfin, pour la maison, nous avons un supplément de légumes (excepté toutefois des pommes de terre d'hiver) et le surplus sert à nourrir les cochons. Naturellement nous avons en abondance tous les fruits ordinaires. Tout cela a été créé par nous, et est en quelque sorte sorti du sein de la terre. Mais quoique se créer les moyens de vivre soit assurément une fort bonne chose en elle-même, il reste encore à savoir à quel prix ces

Digitized by Google

moyens ont été obtenus, et si toutes les choses dont nous jouissons payent ce qu'elles ont coûté, etc. »

Nous devons dire que miss Martineau tient ses vaches à l'étable, et d'après les principes de la stabulation permanente, comme disent les Français; c'est ainsi que l'on arrive à pouvoir entretenir deux vaches avec une aussi petite étendue de terrain. Pour le faire mieux comprendre, nous allons donner le compte de revient de chaque vache, tel qu'il est consigné sur les registres de miss Martineau :

Compte de chaque vache.

	liv.	sh.	d.
Achat de nourriture.	10	0	0
Vacher, soins.	11	0	0
Labour et culture.	1	10	0
Engrais.	1	5	0
Outils et réparations.	1	5	0
Intérêt du capital.	1	5	0
Amortissement, ou plutôt dépréciation dans la valeur de l'animal.	1	18	0
Total. . . .	28	8	0

Produit de chaque vache.

Lait.	30	8	4
Un veau (en moyenne).	»	13	0
Total.	31	1	4
A déduire les frais. . .	28	8	0
Reste net. . . .	2	13	4

ou 66 fr. 65 c.

Nous devons faire remarquer ici que la vache devrait supporter sa part dans les impôts et les taxes, à moins qu'on ne l'ait comprise dans l'article « Achat de fourrage, » auquel cas on aurait dû en faire mention. Nous devons faire remarquer aussi que ce compte est dressé d'une manière plus régulière que celui des dames aux quatre acres, et qu'il dénote une connaissance plus exacte des opérations rurales, plus conforme par suite aux prescriptions que l'on recommande à ceux qui veulent diriger une vacherie sur une large échelle. Toutefois ce ne doit être que par l'emploi judicieux des meilleures méthodes que l'on peut

Digitized by Google

obtenir d'une vache un produit aussi élevé, surtout si on considère le bas prix auquel elle est estimée dans le compte de miss Martineau. Il est hors de doute que l'on n'a obtenu cette énorme quantité de lait que parce que l'animal était soumis à la stabulation permanente, était largement pourvu d'eau et recevait constamment la nourriture la plus abondante ; mais il n'en est pas moins certain qu'avec du lait à 2 deniers par *pint* et du beurre à 11 shellings la livre, un produit de 30 livres sterling (750 francs) peut être considéré comme extrêmement élevé. Si miss Martineau avait ajouté au compte le loyer et les taxes territoriales, assurément la balance eût été contre la vache, mais, comme nous l'avons remarqué précédemment, miss Martineau avait complétement et à peu de frais atteint son but, qui était de s'assurer toutes les choses nécessaires à la vie,— plus quelques petites douceurs, — dans une contrée où il eût toujours été difficile, sinon impossible, de pouvoir se les procurer d'une manière régulière, sans parler des heureuses influences que ce genre de vie exerce sur la santé et la bonne humeur. Les fashionables énervés et insouciants qui habitent les grandes villes ne se doutent pas de quelles jouissances ils se privent en sevrant leur corps et leur esprit des occupations de la vie de campagne, sans parler du bien qu'ils peuvent faire par leur présence et des bienfaits qu'ils peuvent semer autour d'eux. Ce point de vue de la question n'a pas échappé à miss Martineau :

« Je ne dois pas oublier de dire que l'existence de notre vacherie tourne au profit de tout le monde. Cette troupe d'enfants qui, le soir et le matin, viennent chercher du lait, présente un spectacle des plus agréables. A l'avantage qu'on retire de cette vente, il faut ajouter celui d'être payé comptant. Avant que nous connussions les usages du pays, il arrivait que des pratiques, vêtues de beaux habits, nous prenaient de fortes quantités de lait, jusqu'à nous devoir près d'une livre sterling, et ensuite s'en allaient à une autre vacherie, où elles recommençaient le même manége. Maintenant que nous sommes inflexibles, et que nous exigeons d'être payées afin de pouvoir payer à notre tour, nous n'éprouvons plus de difficultés. Nous ne faisons d'exceptions que lorsque nos vaches sont à la veille de vêler, que le lait est peu abondant, et que les pratiques seraient

Digitized by Google

capables, comme dit la cuisinière, de nous mettre en pièces pour ce que nous avons à vendre. »

L'élève des porcs et de la volaille est également une bonne source de profit. Mais nous sommes contraint de nous limiter faute d'espace. Nous dirons seulement que 3,039 œufs et 63 poules, dans le cours d'une année, sont un résultat assez beau pour qu'un amateur puisse s'en vanter, surtout si les comptes rigidement tenus accusent une légère balance en faveur de l'avoir. Miss Martineau possède à côté d'elle une excellente auxiliaire pour l'aider dans ses opérations, et toutes deux prennent à la chose ce vif intérêt qui peut seul assurer le succès. Leur exemple, ajouté à celui de l'exploitation de la petite ferme de quatre acres, sera une leçon pour un grand nombre de personnes qui habitent la campagne, et en même temps un encouragement pour les habitants de la ville. Miss Martineau termine sa relation par une agréable anecdote.

« Laissez, dit-elle, ces femmes destinées à vivre à la campagne se demander si elles y mèneront la vie de la ville. La vie de la ville à la campagne est peut-être ce qu'il y a de plus ennuyeux. On a des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, un esprit pour ne pas comprendre. Une dame qui, depuis son enfance, avait vécu dans une maison de campagne, regarda un jour mon poulailler lorsque je venais de l'établir, et crut devoir me faire à ce sujet un compliment, en me disant avec un air d'admiration :

« Quelle belle poule vous avez là ! quelles magnifiques plumes « elle a à la queue !

« — Qui ? quoi ? lui répliquai-je ; mais c'est un coq !

« — Oh ! oh ! répondit-elle, je ne le savais pas. »

(*London Review.*)

Digitized by Google

JOURNAL DU VOYAGE DU CAPITAINE M'CLINTOCK

A LA RECHERCHE DES DÉBRIS DE L'EXPÉDITION FRANKLIN [1].

§ II.

D'Holsteinborg au détroit de Bellot. — Hivernage au port Kennedy.

Holsteinborg, 18 avril 1858.

Nous sommes mouillés en parfaite sûreté devant Holsteinborg : c'est un délicieux changement au sortir de nos épreuves des derniers jours. Le gouverneur, le ministre et deux autres résidents danois sont venus nous visiter à bord. Leurs dernières nouvelles d'Europe ne sont pas plus récentes que les nôtres ; mais ils attendent à chaque instant le vaisseau qui, tous les ans, leur arrive de Copenhague vers le milieu de mars. Leur hiver a été la contre-partie du nôtre, c'est-à-dire très-froid, mais peu venteux. La terre est encore couverte de neige sans aucune apparence de dégel. Point de rennes, d'ailleurs ; on n'a pu en tuer un seul depuis plusieurs mois.

29 avril.

J'ai fait débarquer ce matin, auprès de quatre carcasses de baleine, nos pauvres chiens à demi morts de faim ; aussi semblent-ils jouir d'une félicité suprême. Je suis allé ensuite chez

[1] Voir le numéro précédent de la *Revue*.

Digitized by Google

le gouverneur pour lui rendre la visite qu'il m'avait faite, et j'ai trouvé sa petite maison aussi scrupuleusement propre que le sont toutes les habitations danoises. Les portraits de sa femme et de ses deux enfants ornaient le salon ; mais, hélas! ces trois êtres chéris, qui devaient consoler son exil, se sont embarqués à Copenhague l'an dernier pour le rejoindre, et depuis lors on n'a pas entendu parler du vaisseau qui les portait! La santé de ce malheureux homme est altérée, et il parle de son retour en Danemark.

Le temps est délicieux.

30 avril.

C'est aujourd'hui grande fête pour les habitants d'Holsteinborg. Il y a eu service religieux, matin et soir, dans le petit temple en bois, lequel est décoré d'un orgue en miniature. Le chant était monotone. La plupart des assistants lisaient les hymnes dans des livres de prières imprimés en la langue des Esquimaux. Hier au soir, nos marins ont été entraînés dans la salle de danse... Après huit mois d'isolement, se trouver au milieu d'une réunion nombreuse leur a naturellement paru chose fort douce. Notre vieux contre-maître Harvey, armé de sa flûte et soutenu par un joueur de violon, s'est perché sur des tréteaux et s'est constitué le chef d'un si vigoureux orchestre, que nos jaquettes bleues ont dansé comme des fous pendant des heures entières avec les dames du pays. Ajoutons que le vêtement de celles-ci, au rebours de la crinoline, occupe le moins d'espace possible, et permet d'autant mieux le développement de toutes les grâces naturelles. Christian, avec son costume de marin, avec sa bonne et large figure, était l'objet de l'admiration du beau sexe et paraissait immensément heureux. Ses compatriotes le regardent comme un homme dont la fortune est faite.

Le combustible est si rare à Holsteinborg, qu'on me raconte que, faute de pouvoir faire du feu, la femme du ministre est *bleue de froid*. J'envoie aussitôt une petite provision de charbon à cette pauvre femme.

7 mai.

Je comptais faire voile ce matin pour Disco ; mais le vent contraire et le mauvais temps m'en empêchent. Je n'ai pu me

Digitized by Google

procurer que bien peu de vivres : ce sont des morues, des lièvres et des oiseaux de diverses espèces. Les dépêches que je dépose ici arriveront en Angleterre à la fin de juin.

Le pauvre Christian a laissé surprendre son cœur par une jeune et jolie fille du pays. Il est complétement épris, et il a engagé sa parole à l'objet de ses amours, qu'il me prie naïvement de prendre à bord jusqu'à Godhaven. Comme je sais qu'en ce dernier lieu une autre jeune femme attend son retour avec anxiété, je lui ai reproché son infidélité envers celle-ci : à quoi il a répondu avec simplicité qu'il ne lui avait rien promis et qu'il ne l'épouserait jamais, parce que ses parents s'opposaient à ce mariage ! Voyez combien les Groënlandais sont avancés dans les voies de la civilisation ! En somme, j'ai conseillé à Christian de laisser sa fiancée ici au milieu de sa propre famille.

A l'ancre devant les îles aux Baleines, 12 mai.

Parti d'Holsteinborg le 8 de grand matin, j'ai longé la côte en m'élevant au nord à travers les glaces flottantes ; mais arrivé en vue de Godhaven, j'ai été arrêté par un large banc de glace fixe. Une tempête est survenue avec une neige si épaisse, qu'à peine pouvions-nous distinguer les icebergs assez tôt pour les éviter. Nous avons failli périr sur un bas-fond que nous prenions pour un champ de glace.

J'apprends, par les naturels qui viennent à bord dans leurs kayaks, que plusieurs baleiniers ont déjà réussi à pénétrer jusqu'au nord de l'île Disco. Deux autres navires sont en vue.

14 mai.

A la réception d'une note que je leur avais transmise par les kayaks, les capitaines des deux baleiniers que nous avions aperçus ont eu l'obligeance de m'apporter plusieurs journaux. Ils ont joint à ce présent, inestimable pour moi, celui d'un quartier de bœuf et de quelques légumes. Rien ne peut surpasser la cordialité de leur assistance.

L'été est survenu tout à coup : le thermomètre se tient à plusieurs degrés au-dessus de zéro. De là une catastrophe qui nous est bien sensible : notre pauvre chat, se laissant tenter par la douceur du temps, s'est hasardé sur le pont, et en un clin d'œil il y a été étranglé par les chiens.

Digitized by Google

Godhaven, 17 mai.

Comme il est impossible de pénétrer dans le port, *le Fox* a été mis à l'ancre dans une baie voisine. Nous retrouvons ici nos vieux amis, M. et Mme Olrik, qui nous comblent de prévenances de toute espèce. On met à notre disposition une collection complète de journaux, et l'on fait brasser pour nous une abondante provision de bière.

Le temps est si beau que j'ai trouvé Mme Olrik sans feu dans son salon, éclairé en ce moment par un brillant soleil dont les rayons tombaient sur une profusion de géraniums et d'autres plantes d'Europe. Uni aux cris joyeux des enfants qui jouaient dans une chambre voisine, le parfum de ces fleurs m'a fait éprouver une bien vive impression et a réveillé en moi de doux souvenirs.....

Godhaven, 24 mai.

Nous célébrons l'anniversaire de la naissance de notre reine en pavoisant le navire et en régalant l'équipage de grog et de plumpudding. Notre journée a d'ailleurs été fort activement employée à clore nos lettres et à échanger des cadeaux avec nos bons amis danois, dont le cordial accueil ne s'effacera jamais de notre souvenir. Je dois à Mme Olrik le plaisir de voir aujourd'hui ma table ornée de mignonnettes, de violettes et de roses. — Nous partons demain.

J'ai donné pour second à Christian, dans le gouvernement des chiens, un jeune Esquimau nommé Samuel, que j'embarque avec sa carabine, son kayak et son traîneau.

Détroit de Waigat, 26 mai.

Nous employons cette journée à faire, sur la côte de l'île Disco, une abondante provision de charbon qui, malheureusement, n'est pas de la meilleure qualité.

30 mai.

Nous sommes amarrés à un iceberg échoué à peu près à la hauteur d'Upernavick. La saison paraît hâtive ; mais, de même que l'an dernier, le vent du nord retient les glaces et prévient leur rupture. Un vieux capitaine baleinier nous prédit la continuation de ces vents contraires, en se fondant sur la constance des brises du nord pendant les trois mois de février, mars et

Digitized by Google

avril. Si sa prédiction se vérifie, j'éprouverai encore une fois de grandes difficultés en essayant de traverser la mer de Baffin.

Iles des Femmes, 4 juin.

Ces îles ont été ainsi nommées, au temps de la reine Elisabeth, par le célèbre navigateur Davis, parce qu'il n'y trouva que quelques vieilles femmes, tous les autres habitants s'étant enfuis à la vue de son vaisseau. Une ancienne pierre, sur laquelle était gravée une inscription en caractères runiques, y fut découverte il y a trente ans et envoyée à Copenhague comme un souvenir intéressant des premiers navigateurs scandinaves. Elle portait la date de 1135 avec les noms de ceux qui, les premiers, s'établirent en ce lieu. Leur séjour, selon toute probabilité, se borna à un seul été, et ce fut deux cents ans plus tard qu'apparurent les Esquimaux.

Après l'établissement du missionnaire Egede en 1722, les Danois s'étendirent peu à peu sur la côte jusqu'à Upernavick, qui fut leur dernier poste, et qui est encore le point le plus septentrional du globe habité par des hommes civilisés. Durant les guerres de la Grande-Bretagne contre Napoléon, toutes ces colonies durent être évacuées, parce que les vaisseaux anglais leur fermaient la communication avec l'Europe. Elles ne furent réorganisées qu'en 1815.

8 juin.

Nous étions hier matin en face de l'île Buchan, située à trente milles environ au nord d'Upernavick. Les flancs perpendiculaires des falaises annonçaient une eau profonde, et, cependant, un banc de rochers sous-marins dont j'ignorais l'existence s'étend à un demi-mille au large. J'étais seul sur le pont avec l'homme de vigie, et nous cheminions à la vapeur à travers une éclaircie des glaces, quand tout à coup, devant nous, à une petite distance, j'ai aperçu un rocher. Comme il était recouvert de glaçons, on le distinguait à peine des glaces flottantes. La vapeur a été aussitôt arrêtée, puis renversée, pour nous faire reculer; mais il était trop tard. La proue du bâtiment s'engagea au-dessus du banc, tandis que la poupe demeurait flottante dans une mer profonde de trente-six pieds. La marée ayant commencé à baisser depuis quelque temps

Digitized by Google

tous nos efforts pour haler le navire furent infructueux. A droite et à gauche, les champs de glace flottante n'étaient qu'à trente pas de nous, et si l'un d'eux avait touché le petit *Fox* dans sa position penchée, il l'aurait infailliblement renversé. Par bonheur, le temps était parfaitement calme, et, à mesure que la marée baissait, les pointes du rocher opposaient au mouvement des glaces un plus puissant obstacle. Le navire a continué à pencher de plus en plus à tribord, jusqu'à ce que son inclinaison fût de 35 degrés. L'eau couvrait tous les sabords de derrière et atteignait presque l'écoutille. Le moindre choc aurait causé un renversement complet, et dès lors, envahi par la mer, *le Fox* était perdu.

Les heures qui devaient ramener la marée m'ont paru cruellement longues ! A la fin, cependant, l'eau s'élevant peu à peu a redressé graduellement le navire, et dès que le moment fut venu de le haler, nous avons travaillé avec énergie. Nos efforts ont été récompensés : après onze heures d'échouement, nous avons eu la joie de voir *le Fox* flotter de nouveau, sans avoir éprouvé aucune avarie sérieuse. Peu s'en est fallu qu'il n'ait péri sur cet écueil. Quant à nos personnes, elles ne couraient aucun danger, car nous avions trois baleiniers en vue, à distance de signal.

11 juin.

Le soir même de notre échouement, nous avons rejoint les trois baleiniers. Ce sont de beaux steamers, dont le plus grand est commandé par le capitaine Deuchars, marin expérimenté dans la navigation polaire. Ses conversations avec moi sur les Esquimaux de la baie de Pond et sur leurs récits des naufrages européens m'expliquent combien il est difficile de comprendre ces sauvages, non-seulement à cause de l'incertitude de leur langage, mais parce qu'ils ne savent pas se faire une idée nette de la distance des lieux, non plus que du temps écoulé. Le capitaine Deuchars m'a raconté aussi comment, il y a deux ou trois ans, il perdit, dans la baie de Melville, un beau navire qu'il commandait. La matinée était superbe ; il allait atteindre les eaux du nord et présageait la plus heureuse traversée, quand on vint lui annoncer que le déjeuner était prêt. Comme il remarquait en ce moment un rapprochement des champs de

Digitized by Google

glace dans le canal qu'il suivait, il voulut voir le bâtiment passer entre eux avant qu'ils se fussent rejoints. Le passage, en effet, fut presque achevé ; mais une accélération du mouvement des masses flottantes eut lieu tout à coup : des pointes de glace saisirent les flancs du navire à la hauteur du mât de misaine, le crevèrent, et en même temps lui servirent heureusement de point d'appui, de telle sorte que l'équipage put se jeter à la hâte dans ses canots. En dix minutes, la tête des mâts avait disparu au-dessous de la surface de la mer. « Ce fut ainsi, concluait le brave capitaine, que, ce jour-là, je perdis mon vaisseau et mon déjeuner. » Dans les mers arctiques, le danger est toujours là, d'autant plus redoutable qu'ordinairement il est inaperçu. Il faut une longue expérience avant d'avoir appris que le champ de glace le plus uni, le plus mince en apparence, et dont le mouvement est le plus lent, peut en quelques instants détruire le plus solide vaisseau.

Baie Melville, 19 juin.

Les baleiniers, qui marchent plus vite que nous, ont pris les devants, et aujourd'hui je me vois arrêté par des glaces fixes. Ce matin, un homme que j'avais envoyé en vigie sur la glace, à un quart de mille en avant du bâtiment, est revenu courant à toutes jambes et poursuivi par trois ours. C'étaient une mère et ses deux oursons. Malheureusement, ils ne se sont pas approchés jusqu'à portée de fusil.

Baie Melville, 25 juin.

La glace qui nous arrêtait s'est brisée en nous entraînant vers le sud, et il nous a fallu les plus grands efforts pour nous dégager. Nous sommes revenus au nord, le long de la côte ; puis nous avons été repoussés de nouveau... ; toute la semaine a été consumée dans cette lutte désespérante, pendant laquelle les baleiniers, dont la puissance de vapeur est bien supérieure à celle du *Fox*, nous ont tous laissés en arrière. Fatigué au delà de mes forces, je ne rêve plus que navires détruits par les glaces ou par la tempête, et mon impatience, irritée par de continuelles déceptions, est arrivée jusqu'à la fièvre. En somme, la seule différence qui distingue ma situation actuelle de celle

Digitized by Google

de l'an dernier, c'est que je me trouve deux mois plus tôt dans la baie de Melville ! Je dois m'avouer, il est vrai, que cette différence est d'une valeur incalculable.

Comme unique compensation de nos retards sans cesse renouvelés, nous avons tué un millier d'oiseaux qui sont venus accroître notre provision de vivres. Un jeune ours, s'étant imprudemment approché de nous à la nage, a été percé d'une balle mortelle, et tandis que sa peau sert de trophée à son heureux vainqueur, sa carcasse va fournir à nos chiens une abondante nourriture.

27 juin.

Nous avons enfin réussi, hier au soir, à dépasser le cap York, et, à quelques milles plus loin, nous nous sommes rapprochés de la glace, afin de pouvoir communiquer avec un parti d'Esquimaux qui la traversait. Ces naturels ont aussitôt reconnu Petersen, qu'ils avaient rencontré à l'entrée de Smith, lorsque ce passage fut visité par l'expédition américaine du docteur Kane, dont ils ont demandé des nouvelles. Ils étaient bien portants, bien vêtus, bien pourvus de toute chose : ils manquaient seulement de chiens, une maladie épidémique leur ayant enlevé le plus grand nombre de ceux qu'ils possédaient, et ils ne purent m'en procurer un seul. Ils passent l'hiver dans ces parages.

Un des membres de cette troupe était un vieillard d'apparence robuste, portant une pointe de barbe et de petites moustaches. Ce digne personnage m'a été signalé par Petersen comme l'auteur du seul meurtre commis depuis bien des années dans sa tribu.

Il n'aimait pas sa victime; il la tua tout simplement pour s'approprier les chiens qu'elle possédait. Tels sont les motifs et les passions qui inspirent *ces candides enfants de la nature*. Ajoutons que, pour des sauvages, les Esquimaux sont particulièrement inoffensifs; et comme depuis quelques années la famine et la maladie les ont décimés, ils sont devenus moins violents dans leurs querelles publiques ou privées.

L'aspect de ces hommes, dansant et gesticulant d'une manière frénétique sur la glace pour exprimer le plaisir que leur causait notre approche, était étrange et sauvage, de même que

Digitized by Google

leur vêtement. Leurs longs cheveux noirs tombaient en désordre sur leur tunique de peau de phoque, laquelle cachait la partie supérieure d'une large culotte de peau d'ours retombant à son tour sur des bottes de cuir. La plupart d'entre eux étaient armés d'une lance dont la pointe consiste en une corne de narval.

Après avoir donné à ces naturels des couteaux et des aiguilles, en leur expliquant que nous leur accordions ces cadeaux pour récompenser la conduite bienveillante qu'ils avaient tenue envers le docteur Kane et ses compagnons, nous avons poursuivi notre route avec l'espoir d'atteindre bientôt les eaux du nord et la baie de Pond.

2 juillet.

Depuis cinq jours, nous luttons en vain contre les champs de glace et les icebergs, en essayant d'avancer vers l'ouest. Pour ne pas être cernés comme l'an dernier, il nous a fallu changer à chaque instant notre course et notre position. Une fois nous avons été gravement atteints; notre gouvernail a beaucoup souffert, et une portion de notre hélice a été brisée. La nuit dernière, enfin, une légère brise de l'ouest s'étant élevée a éclairci les glaces, et nous disons adieu à la côte du Groënland, avec l'espérance de ne plus la revoir cette année.

5 juillet.

Nous avions avancé de soixante milles à l'ouest; mais le pack impénétrable que nous avons rencontré d'abord au sud, puis à l'ouest, puis au nord, nous a forcés de rétrograder vers la côte groënlandaise, en vue de la baie Wolstenholme.

6 juillet.

Le vent étant retourné à l'ouest pendant la dernière nuit et le pack paraissant se desserrer, j'ai essayé une nouvelle tentative. A force de tourner les champs de glace et de passer d'une clairière à une autre, nous sommes parvenus à avancer de soixante milles. Par bonheur, il n'y a point eu de brouillard, ce qui a permis à la vigie du nid de pie d'apercevoir au loin les espaces vides et de diriger la marche du navire.

Ce soir, nous sommes enfermés dans un petit bassin sans issue, mais sans danger apparent, où nous pouvons attendre un

Digitized by Google

changement favorable. Nous apercevons, à quarante-cinq milles de distance, les sommités de l'île de Cobourg, située devant l'entrée de Jones.

10 juillet.

Nous avons réussi hier à nous approcher jusqu'à cinq ou six lieues de l'île de Cobourg. Du nid de pie, j'imagine voir avec ma lunette un canal libre le long du rivage... Je suis si fatigué de toutes ces perplexités, qu'il me semble avoir quitté le cap York depuis un mois.

Nous ne cessons de nous étonner de ne plus apercevoir nos amis les baleiniers, et nous nous demandons ce qu'ils peuvent être devenus.

Cap Warrender, 14 juillet.

Il y a deux cent quarante-deux ans, à peu près à pareil jour, Baffin faisait voile sans obstacle, le long du rivage que nous avons en vue, et découvrait l'entrée de Lancaster... Combien la saison qui le favorisa différait de celle-ci ! Nous avons trouvé fort peu d'eau libre. En persévérant cependant dans la direction du sud et en profitant du vent qui chasse rapidement les glaces vers l'est, nous sommes parvenus à nous glisser le long de la côte jusqu'à la hauteur du cap Warrender.

Passant hier devant le cap Horsburgh, nous avons aperçu sur la glace attachée au rivage quelques Esquimaux qui sont venus à bord. Ils sont originaires du sud, et c'est depuis deux ans seulement qu'ayant franchi le détroit de Lancaster sur la glace avec leurs traîneaux et leurs chiens, ils vivent dans ces parages où nous les rencontrons. Leur embonpoint est extrême, leur santé semble parfaite, et ils se plaignent seulement de la disparition des rennes. Ils nous ont demandé naïvement où ces animaux étaient allés. Après avoir reçu nos présents avec reconnaissance, ils nous ont assuré qu'aucun naufrage n'avait eu lieu sur la côte qu'ils habitaient.

Cap Warrender, 16 juillet.

Nous sommes, depuis deux jours, *trimant dans un trou*, pour me servir du langage des matelots baleiniers, c'est-à-dire toujours cernés dans un petit bassin. Les glaces accumulées dans l'entrée de Lancaster par les vents d'est, qui ont soufflé presque

Digitized by Google

sans interruption depuis trois semaines, nous empêchent d'avancer vers le sud et d'atteindre la baie de Pond... Epuisé par tant d'anxiétés et de désappointements, je ne puis goûter aucun sommeil.

Du lieu où nous sommes, j'aperçois la petite baie où Parry prit terre en 1824 et tua trois rennes. Plus de cairn sur le sommet du cap : les naturels l'auront détruit.

21 juillet.

Une nuit de calme, en permettant aux glaces de dériver vers le sud, a facilité notre traversée jusqu'au bord méridional de l'entrée de Lancaster. Nous avons entrevu devant nous un de nos baleiniers de la baie Melville. Petersen, d'un coup de carabine, à cent cinquante pas, a tué un grand ours blanc qui nous vient bien à propos pour nourrir nos chiens.

Baie Possession, 26 juillet.

Nous avions en vue depuis hier un navire baleinier que nous avons rejoint ce matin. Nous lui confions nos dépêches, et, sur le conseil de son capitaine, nous nous amarrons à un immense champ de glace de plusieurs milles de largeur, qui se charge de nous traîner vers le sud à raison d'un mille par heure. C'est une épargne pour notre charbon.

Baie de Pond, 27 juillet.

Heureusement arrivés devant la pointe qui termine le bord septentrional de la baie de Pond [1], nous apercevons sur la glace deux naturels : une vieille femme et un jeune garçon. Petersen et moi, nous passons quatre heures à marchander les peaux de phoque de ces pauvres créatures, non point pour profiter de leur misère, mais afin de les entretenir en belle humeur et de leur arracher les informations que nous sommes venus chercher de si loin. La vieille femme nous a dit qu'elle n'avait aucune connaissance de vaisseaux ou d'hommes blancs naufragés dans

[1] La baie de Pond, ainsi que l'ont démontré les dernières découvertes, est l'ouverture d'un long détroit aboutissant à l'entrée du Prince-Régent. Ce détroit s'élargit à quelque distance de la mer de Baffin, de manière à former un vaste bassin intérieur, auquel on a donné le nom d'*entrée de l'Éclipse*.
(*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

ces parages; mais, ainsi que son compagnon, elle avoue ne pas ignorer l'existence du dépôt de provisions laissé en 1850, par l'*Etoile du Nord*, à l'entrée Navy Board[1]. Elle a tracé sur une feuille de papier les deux bords de la baie de Pond, aussi loin que ses notions s'étendent, en nous nommant chaque pointe. Elle est restée seule ici avec le jeune garçon, afin de trafiquer avec les baleiniers, et maintenant elle ne peut plus rejoindre, avant l'hiver, les gens de sa tribu, campés à vingt-cinq milles en amont sur la même rive du détroit, parce que d'une part la glace n'est plus assez sûre, tandis que, d'un autre côté, des rochers impraticables barrent le passage sur la côte.

Baie de Pond, 29 juillet.

Comme les réponses de la vieille femme ne m'ont rien appris, j'ai résolu de visiter le village de sa tribu, dans l'espoir d'y trouver des renseignements plus satisfaisants. Je suis donc parti ce matin avec Petersen et l'un de mes hommes, suivi d'un traîneau portant un canot Halkett; mais bientôt la chaîne de rochers inaccessibles annoncée par les deux naturels m'a forcé de rebrousser chemin. La glace d'ailleurs s'était détachée du rivage et commençait à descendre rapidement le détroit vers la mer de Baffin. En revenant sur mes pas, j'ai rencontré plusieurs anciennes *caches* des naturels où, parmi d'autres débris, j'ai trouvé cinq boîtes de fer-blanc qui ont servi à renfermer des conserves de viande, et qui doivent évidemment provenir du dépôt de l'entrée Navy Board.

La température est fort douce; l'été est venu, et toutes les pentes exposées au midi sont vertes jusqu'au sommet : j'ai même remarqué quelques fleurs sauvages.

Minuit, 30 juillet.

Un coup de vent très-violent, accompagné d'un déluge de pluie, nous a retenus jusqu'au soir, et dans ce moment nous remontons le détroit de Pond, ayant pour pilotes à notre bord la vieille femme et son jeune compagnon, ravis tous deux de regagner leur village; ce qu'ils n'auraient pu faire sans nous avant l'hiver. Leur subsistance était d'ailleurs parfaitement as-

[1] Voir la *Revue Britannique* de mai 1852, p. 59.

Digitized by Google

surée par une bonne provision d'oiseaux qu'ils ont *en caches*.

La vieille femme raconte qu'elle est veuve et que sa fille, mariée, vit dans un lieu nommé Igloolik, lequel est distant de sept journées de marche. Pendant les trois premières, on remonte le détroit; pendant les trois suivantes, on traverse la terre dans la direction du sud, puis enfin on complète le trajet par un dernier jour de route sur la glace. Présumant que le lieu indiqué de cette façon pouvait être l'Igloolik où Parry hiverna en 1822-1823 [1], je priai Petersen de demander à notre passagère si des vaisseaux des hommes blancs n'avaient pas paru en cet endroit : « Oui, a-t-elle répondu, un vaisseau s'y est arrêté pendant tout un hiver; mais il y a de cela bien longtemps ! » Tout ce qu'elle pouvait se rappeler, c'est qu'un des hommes de l'équipage mourut, fut enterré et se nommait Al-Leh ou El-Leh. Or, en me reportant à la narration du capitaine Parry, je trouve que son pilote des glaces, M. Elder, mourut à Igloolik. C'est une confirmation remarquable de l'identité du lieu; car plusieurs autres points portent aussi ce même nom d'Igloolik. Celui-ci, selon le dire de la vieille femme, est une île située à l'entrée d'un détroit qui unit deux mers.

Les Esquimaux prennent de grandes peines pour apprendre et retenir les noms européens : cette femme sait ceux de plusieurs capitaines baleiniers; et celui du capitaine Inglefield n'avait pas été oublié par le vieux chef que nous avons rencontré au cap Horsburgh.

Détroit de Pond, 2 août.

Après avoir remonté le détroit à l'ouest pendant dix-sept milles, nous l'avons trouvé resserré entre deux hautes chaînes de rochers à pic. Sa largeur sur ce point n'est guère que de sept à huit milles, et, la glace n'étant pas encore détachée, il a fallu nous arrêter.

Le 1er août, accompagné d'Hobson, de Petersen et de quelques hommes, je suis parti sous la conduite de nos deux Esquimaux pour leur village. La glace était recouverte d'humidité; de tous côtés l'eau du dégel coulait en petits ruisseaux, et, à chaque instant, il nous fallait lancer notre petit canot portatif

[1] Voir la *Revue Britannique* de mai 1852, p. 17.

Digitized by Google

pour franchir les espaces liquides. Huit heures d'une marche fatigante nous ont été nécessaires pour parcourir un trajet de huit milles. Après avoir doublé avec difficulté la pointe d'un promontoire escarpé, nous nous sommes trouvés tout à coup dans une petite baie demi-circulaire, entourée de rochers à pic de huit à neuf cents pieds de hauteur, désolés et majestueux. Au fond de cet amphithéâtre, on apercevait l'ouverture remplie de glace d'une gorge resserrée entre deux escarpements. Non loin de là, sur une grève étroite et basse, presque au niveau de la mer, se montraient les sept huttes dont se composait le village d'été de Kaparok-Lo-Lik. Bien que le mois d'août fût arrivé, et que l'été eût été fort chaud, la baie était encore complétement gelée. Jamais je n'avais rencontré un lieu aussi pittoresquement sauvage, aussi caractéristique des mœurs des Esquimaux.

La hauteur du glacier qui remplissait la gorge, au fond de la baie, me parut être d'environ cent cinquante à deux cents pieds. Sa face extérieure, s'élevant perpendiculairement jusqu'à cent pieds au-dessus de la mer, était large de trois à quatre cents verges. Comme toute la neige du dernier hiver était fondue, les glaces qu'elle avait recouvertes se cachaient sous une couche de boue et de pierres sillonnée d'innombrables ruisseaux qui trouvaient leur issue, les uns en se précipitant en petites cascades au-dessus des rochers, les autres en se faisant jour à travers des conduits souterrains, dont les ouvertures, placées à mi-hauteur de l'enceinte rocheuse, fournissaient des jets d'eau de l'aspect le plus pittoresque. D'autres, enfin, sortaient au niveau du sol au-dessous de la glace amoncelée.

Quelle race étrange est celle qui se confine ainsi sur un étroit banc de cailloux dominé de tous côtés par des rochers tellement escarpés qu'il est impossible de les gravir, et tellement pressés par la mer, qu'on ne peut les doubler autrement qu'en canot pendant l'été ou sur la glace durant l'hiver... et encore cette espèce de prison est incessamment menacée par les avalanches d'un glacier élevé de plusieurs centaines de pieds! Nul gibier sur cette plage épouvantable; mais la mer est là avec son tribut, et, pour l'Esquimau, c'est une ressource suffisante.

La population du village comptait en tout vingt-cinq personnes, parmi lesquelles neuf hommes seulement. Le reste se

Digitized by Google

composait de femmes ou d'enfants. Chacun montra une joie extrême à notre approche. Les femmes et les enfants levaient les bras en l'air en criant : *Pilletay* (donnez-moi). Tout en montrant plus de calme et de dignité, les hommes répétaient à leur tour : *Pilletay*, du ton le plus suppliant, dès qu'ils s'y croyaient autorisés par quelque service rendu.

Nous avons parcouru immédiatement les abords des huttes ; nous sommes entrés ensuite dans quelques-unes, examinant avec un soin minutieux tout morceau de métal qui tombait sous nos yeux, et nous n'avons découvert aucun indice propre à éclairer nos recherches. Le village ne possédait que deux traîneaux, construits évidemment depuis plusieurs années. Quelques morceaux de bois entraient dans leur charpente ; mais on nous assurait, avec une grande vraisemblance de sincérité, qu'ils provenaient d'un bâtiment naufragé au sud de la baie de Pond. Des fragments d'un cercle en fer et des boîtes de fer-blanc qui avaient contenu des conserves complétaient ces rares matériaux d'origine européenne.

Petersen ayant questionné *séparément* tous les hommes, leurs réponses confirmèrent unanimement celles de la vieille femme. Aucun d'eux n'avait entendu parler de vaisseau ni de naufrage dans la région plus occidentale. Nous leur fîmes tracer des cartes de toutes les côtes qu'ils connaissaient, et indiquer l'emplacement des divers échouements qui, à des époques plus ou moins anciennes, avaient eu lieu sur la côte de la mer de Baffin.

Les deux chefs du village, Noo-Luk et A-Wah-Lah, se firent connaître à moi en leur qualité. L'une des deux femmes du dernier avait un frère résidant à Igloolik. A-Wah-Lah lui-même avait visité ce lieu : c'est pourquoi je l'invitai à tracer la route sur une feuille de papier, ce qu'il fit immédiatement sous les yeux des autres naturels, et en s'aidant de leurs notions quand la mémoire venait à lui manquer. A la fin, sa tâche étant accomplie avec l'approbation de toute l'assistance, je lui donnai le couteau que je lui avais promis pour récompense, et j'en ajoutai un second pour les femmes. A peine les eut-il reçus, qu'il s'élança sur une pointe de rocher, brandissant de ses deux mains les précieux instruments, criant et dansant avec les démonstrations de la joie la plus extravagante.

Digitized by Google

Robuste, actif, plein d'énergie et de vivacité, A-Wah-Lah est un des plus beaux représentants de sa race. Il est doué en outre d'un talent mimique fort remarquable. Tous ces sauvages étaient plus propres, plus vigoureux et de meilleure apparence que je ne l'avais présumé. Ils me fournirent avec empressement toutes les informations que je réclamais d'eux, et n'hésitèrent à répondre que lorsqu'il fut question du dépôt de vivres de l'entrée Navy Board. Selon eux, c'étaient des peuplades vivant plus loin, à l'ouest, qui avaient découvert et pillé ce dépôt; et cela est probable, d'après le petit nombre de débris existant à Kaparok-To-Lik. A coup sûr on y serait plus riche, si des gaillards aussi actifs que Noo-Luk et A-Wah-Lah avaient été les premiers informés de l'existence d'un pareil trésor. Ils manquaient de bois; et ce qui prouve qu'ils n'en ont point une provision cachée, c'est qu'ils n'ont témoigné aucune envie d'obtenir, soit comme troc, soit comme cadeau, des haches ou des hachettes. Ce qu'ils demandent le plus ordinairement en échange de leurs cornes de narval ce sont des scies, qui leur servent à découper les os de baleine et les morceaux d'ivoire dont se compose ordinairement la charpente de leurs traîneaux et de leurs kayaks. Le fil de fer, dont ils font des hameçons et des pointes de flèches ou de lances, était aussi l'objet de leurs désirs. Nous nous sommes quittés dans les termes de la plus cordiale amitié, et au moment de mon départ j'ai distribué des cadeaux aux femmes et aux enfants.

En rejoignant le bâtiment, je trouve que, durant mon absence, il a couru le plus grand danger. Une partie des glaces du détroit, s'étant détachée subitement, a failli l'écraser. Il a fallu les plus grands efforts pour le sauver.

Détroit de Pond, 4 août.

Quatre Esquimaux, qui nous ont suivis dans leurs kayaks et que nous avons retenus à bord pendant quarante-huit heures, nous ont fourni de curieuses informations sur leur manière de vivre. Ils passent l'hiver, disent-ils, dans des huttes de neige, sur le bord septentrional de la baie de Pond. Là, ils chassent le veau marin et le narval; puis, lorsque la mer commence à dégeler, ils se retirent à Kaparok-To-Lik qu'ils

Digitized by Google

habitent jusqu'à la rupture des glaces, laquelle, sur ce point, a lieu ordinairement vers le milieu d'août. Ils remontent alors le détroit dans la direction du sud-ouest, pour gagner un district où abondent les rennes, et dans lequel les rivières sont remplies de saumons. Chaque hiver, ils communiquent avec les gens d'Igloolik. Il y a deux ans, d'autres naturels qui habitent bien loin au delà, au sud-ouest d'Igloolik, y ont rapporté que des blancs venus sur deux bateaux avaient passé l'hiver dans des huttes de neige, en un endroit nommé A-Wee-Lik. Ces étrangers avaient des tentes dans l'intérieur de leurs huttes ; ils chassaient le renne et le narval ; ils fumaient des pipes ; ils achetaient des vêtements aux naturels ; et enfin, lorsqu'ils partirent, ils emmenèrent avec eux deux hommes du pays. Or, rappelons-nous que la vieille femme qui fournit des informations géographiques à Parry durant son hivernage à Igloolik désignait sous le nom d'A-Wee-Lik la région où se trouve la baie Repulse. Il s'agit donc évidemment ici du séjour du docteur Rae sur les bords de la baie Repulse pendant l'hiver 1853-1854[1].

Nous avons été grandement surpris en apprenant ainsi que le voyage du docteur Rae était connu à une distance si lointaine. La nouvelle en était venue en deux hivers jusqu'à Igloolik. C'est une preuve de plus ajoutée à tous les faits qui démontrent que les tribus éparses des Esquimaux communiquent entre elles, malgré les intervalles énormes qui les séparent. Mais alors comment se fait-il que les gens de la baie de Pond et de l'île d'Igloolik ne sachent rien des naufrages des vaisseaux de Franklin, ni de l'arrivée du détachement qui a péri à l'entrée de la rivière de Back? Or, ils ignorent évidemment ces deux événements, qu'ils n'auraient aucun intérêt à nous cacher.

Détroit de Barrow, 9 août.

Retenu par le calme dans la baie de Pond, et considérant l'extrême diminution de notre provision de charbon, causée par la nécessité où nous avons été d'user constamment de la vapeur depuis le détroit de Waigat, afin de franchir les glaces, j'ai attendu jusqu'au dernier moment avant de me résoudre à partir. Enfin, le 6, nous avons chauffé et nous nous sommes dirigés

[1] Voir la *Revue Britannique* de mai 1855.

Digitized by Google

vers le détroit de Barrow. Dès le même soir, une brise favorable s'étant élevée, nous avons pu arrêter notre machine; puis le vent devenu violent nous a portés rapidement à l'ouest, au milieu des glaces qui allaient s'amonceler au fond du détroit. C'était un nouveau péril que nous sommes parvenus à éviter heureusement en diminuant notre voilure. Nous en sommes quittes pour de légères avaries et pour la fatigue d'un affreux roulis, pendant lequel nos pauvres chiens, à demi noyés par la pluie et par les coups de mer, n'ont cessé de faire entendre de lamentables hurlements.

Cap Riley, 11 août.

Hier au soir, nous avons remis notre machine en mouvement, et, malgré un épais brouillard, nous avons réussi, en suivant la terre de très-près, à doubler le cap Hurd. Pendant un quart d'heure, il est vrai, nous sommes demeurés échoués sur un écueil; mais nous avons pu nous dégager sans avaries.

En mettant un bateau à la mer, afin de poursuivre un ours, un de nos gens s'est laissé tomber dans l'eau. Comme il savait nager, on a pu le sauver; mais le froid l'avait presque entièrement paralysé. L'ours a été tué et mis à bord. C'est le second depuis huit jours. L'autre, qui mesurait huit pieds sept pouces, nous a semblé assez beau pour mériter l'honneur de figurer au Musée de Dublin.

Arrivés aujourd'hui à midi devant le cap Riley, nous avons commencé immédiatement et activement à faire du charbon. Pendant que nos gens travaillaient, je suis allé visiter la maison de l'île Beechey. La porte en avait été enfoncée par les vents d'est, et la glace s'était amoncelée dans l'intérieur, où, d'ailleurs, elle n'a endommagé que le biscuit en sacs. Tout le reste était dans le meilleur état, à l'exception cependant d'un rang de tonneaux imprudemment placés en dehors et abrités seulement par un mur. La chaloupe pontée et les deux canots de sauvetage étaient intacts. Les ours et les renards semblent n'avoir touché à rien. J'ai emporté à bord toutes les lettres laissées en ce lieu pour les expéditions Franklin et Collinson, et je me suis approprié un bateau-traîneau qui nous sera d'une grande utilité pour nos excursions.

Digitized by Google

Baie Erèbe et Terreur (en face de l'île Beechey), 15 août.

Notre approvisionnement de quarante tonnes de charbon étant achevé, nous sommes venus jeter l'ancre devant la maison de refuge de la baie Erèbe et Terreur, dans laquelle j'ai pris quelques vivres et des vêtements d'hiver pour remplacer ce qui nous manque; puis, après y avoir déposé une note relatant mon passage, j'ai fait gratter la glace logée dans tous les creux des murs ou du toit, et solidement assurer la porte.

J'avais recueilli à Godhaven une tablette de marbre gravée à New-York par les ordres de lady Franklin et confiée à l'expédition américaine de 1855 pour être érigée dans l'île Beechey, en l'honneur de Franklin et de ses compagnons. Je viens de la faire placer ici au-dessus du cénotaphe élevé à la mémoire des marins de l'expédition Belcher morts durant leur voyage. Ici se trouve aussi un petit marbre consacré au souvenir du lieutenant Bellot.

L'absence totale de glace dans le détroit de Barrow me stupéfait. Tels sont les hasards et les changements perpétuels de cette étrange navigation polaire. En 1850, à la fin du mois où nous sommes, j'assistais à la découverte des premières traces de l'expédition Franklin par le capitaine Ommaney. La mer était alors parfaitement libre, et dix bâtiments explorateurs se trouvaient réunis. Il y a six ans, à pareil jour, étant commandant de *l'Intrépide*, je faisais voile sans obstacle pour l'île Melville. En 1854, au contraire, la mer était complétement gelée; et cerné par les glaces sur *l'Etoile du Nord*, je doutais de la possibilité de notre délivrance.

Que de fois, déjà, nous avons failli périr! et cependant la partie réellement utile de notre voyage n'est pas commencée!

Cap Hotham, 16 août.

Trois bateaux et un petit dépôt de provisions avaient été laissés sur ce point. Du dépôt il ne reste que deux barils intacts; tout le reste a été détruit. Les bateaux, au contraire, sont en bon état, sauf les rames cependant, qui, ayant été laissées debout, ont été dispersées et brisées par les ours blancs, ces méfiants animaux montrant une antipathie décidée pour tout objet qui, placé debout, contrarie l'aspect naturel de la région polaire. Aux notes très-nombreuses que je trouve ici j'en ajoute une nou-

Digitized by Google

velle pour annoncer que je prends deux des bateaux : l'un pour le déposer au port Léopold, où je le retrouverai en cas d'événement, et l'autre pour remplacer le canot que les glaces nous ont écrasé.

Entrée de Peel (bras de mer situé entre la Terre du Prince de Galles et le Sommerset du Nord), 18 août.

Malgré la pluie, le brouillard et la tempête, nous nous sommes engagés hier dans ce détroit qui doit recéler l'objet de nos recherches..... Nous étions tous dans un état d'excitation inexprimable !

Nous avons d'abord navigué sans obstacle pendant vingt-cinq milles, après quoi nous avons été arrêtés par une glace fixe qui s'étend d'un bord à l'autre; elle n'avait qu'un an de formation et paraissait déjà fort entamée; mais comme le détroit continue à se resserrer pendant soixante milles, j'ai cru que l'époque avancée de la saison n'offrait qu'une chance trop faible de débâcle pour l'attendre ici, et j'ai repris immédiatement la route du détroit Bellot, qui pourra me fournir un passage dans la mer occidentale découverte en 1849 par sir James Ross [1]. Que ce nouveau désappointement est cruel ! Eh bien ! si le détroit Bellot ne m'offre pas une issue vers l'ouest, je reviendrai ici tenter un second effort avant la fin de la saison.

Port Léopold, 19 août.

Je suis venu vérifier l'état du petit bateau à vapeur et du dépôt de provisions laissés en cet endroit par l'expédition de 1849. Le port est parfaitement exempt de glaces, tandis qu'il y a neuf ans, à pareille époque, *l'Entreprise* et *l'Investigateur* ne purent se dégager. Le petit steamer est avarié et sa machine manque; mais les provisions, que nous n'avons pas eu le temps d'examiner en détail, me paraissent bien conservées. La charpente de la maison s'est affaissée, tandis que le mât de pavillon érigé sur le sommet du cap du Nord est encore debout.

Après avoir mis à terre le bateau que nous avons pris au cap Hotham, après avoir embarqué à notre bord du charbon et quelques objets utiles, après avoir enfin ajouté une note à toutes

[1] *Revue Britannique* de mai 1852, p. 45 et 46.

Digitized by Google

celles qui se sont accumulées ici depuis dix ans, je continue ma route avec le surcroît de confiance que m'inspire la certitude de laisser derrière moi des ressources suffisantes, auxquelles je pourrai recourir en cas de malheur. J'espère atteindre bientôt le but.

Mais si le détroit Bellot n'existait pas !

Baie Brentford, 21 août.

Hier, à midi, lorsque je passais devant la pointe Fury et Naufrage, je désirais prendre terre pour examiner les provisions qui s'y trouvent en dépôt ; mais une neige épaisse et une grosse mer nous ont forcés de passer outre.

Aux approches de la baie Brentford, j'ai remarqué qu'il en sortait un courant chargé de glaces ; puis, après avoir doublé la première pointe, laissant à ma gauche l'île Brown, j'ai découvert devant moi, à quelques milles, un pack très-serré, ce qui m'a déterminé à jeter l'ancre dans une petite baie que j'ai nommée baie du Dépôt, parce que je compte y laisser un dépôt de vivres. Il était déjà dix heures du soir.

Ce matin, usant à la fois de la voile et de la vapeur, nous avons pénétré dans le détroit Bellot. Déjà nous avions gagné huit milles vers l'ouest ; à quelques lieues devant nous se montraient les deux caps qui terminent le canal du côté de l'entrée de Peel, et nous apercevions entre eux une mer parfaitement libre, quand nous avons été arrêtés par un épais banc de glace soudé aux rochers de part et d'autre, et long de cinq à six milles seulement. C'est désormais le seul obstacle qui doive arrêter notre course, et sans doute il disparaîtra promptement ; nous sommes donc remplis d'un juste espoir, nous résignant de grand cœur à passer quelques jours d'attente et d'inaction dans la baie du Dépôt.

L'aspect du détroit Bellot est exactement celui d'un de ces golfes profonds du Groënland qu'on nomme un *fiord*. Long de vingt milles et large d'un mille seulement dans sa partie la plus étroite, il est resserré entre deux murailles de rochers perpendiculaires, de l'aspect le plus imposant et d'une hauteur qui va quelquefois jusqu'à quinze ou seize cents pieds. L'eau y est très-profonde, et il y règne un courant rapide venant de l'ouest,

Digitized by Google

qui annonce, dans cette direction, l'ouverture d'une large issue. D'où je conclus qu'il doit exister un large détroit au sud de la terre du Prince de Galles. Au retour de la marée, nous nous sommes aperçus que le pack, se détachant des rochers, nous emportait avec lui vers l'est : notre vitesse, s'accélérant de plus en plus, s'est bientôt élevée jusqu'à six milles (plus de onze kilomètres) à l'heure. Nous avons ainsi passé à deux cents pas d'écueils qui auraient causé notre destruction instantanée, si nous les eussions touchés... Des masses énormes de glaces se brisaient avec fracas contre les rochers du bord. Arrivés enfin dans la baie Brentford, nous avons pu à grand'peine nous dégager des glaces et des tourbillons; après quoi nous sommes venus mouiller de nouveau dans la baie du Dépôt, où j'ai commencé à débarquer une bonne provision de vivres, à laquelle j'ajoute une note indiquant notre passage, ainsi que le motif du magasin que nous établissons sur ce point.

23 août.

Nous avons tenté hier une seconde fois le passage du détroit, mais un nouveau pack s'était formé exactement à la même place, et par delà nous apercevions d'autres masses de glaces arrivant à la file de l'entrée de Peel. Voyant que rien n'était possible de ce côté, j'ai tourné ma proue vers le sud, afin de tâcher d'y découvrir une seconde issue; mais ma recherche a été vaine. Je me suis fait mettre à terre sur la côte méridionale, afin d'explorer le pays, et tandis que Young et Petersen tiraient des oies sauvages, j'ai remonté solitairement, pendant quelques milles, une vallée dans laquelle j'ai trouvé d'abord un joli petit lac, puis un second beaucoup plus étendu, dont les bords gardaient encore une partie de la glace du dernier hiver. Là le paysage était véritablement majestueux... Observant de nombreuses traces de gibier et les restes d'un campement d'été des Esquimaux, j'en ai conclu que les daims étaient nombreux dans le vallon, et que le lac était poissonneux.

Petersen a tué récemment un immense phoque barbu, qui mesure huit pieds de long et pèse cinq cents livres. La graisse que nous en avons tirée sera une ressource précieuse pour l'alimentation de nos lampes pendant le prochain hiver.

Digitized by Google

Baie Brentford, 25 août.

Encore une tentative infructueuse : nous avons retrouvé le pack au même endroit. Un bon vent d'est pourrait seul nous ouvrir le passage, et nous avons des brises perpétuelles de l'ouest. C'est ainsi que, deux fois déjà, nous avons eu à lutter contre un courant violent, rendu dangereux par les masses de glaces qu'il emportait avec lui, et qui se brisaient les unes contre les autres dans les tourbillons.

Mon désappointement est inexprimable... ; je dois maintenant prévoir le cas où *le Fox* ne pourra franchir le détroit avant la fin de l'été. D'une part j'ai à découvrir une chaîne de vallons et de lacs qui puisse me permettre, sans trop de difficultés, d'atteindre par terre avec nos traîneaux la côte de l'entrée de Peel ; car il est probable, à raison de la violence du courant et de la hauteur des marées, que le détroit Bellot ne sera pas gelé complétement et sûrement avant une époque fort tardive. D'un autre côté, il faut absolument que j'essaye de communiquer, dès le commencement du printemps, avec les Esquimaux qui habitent les côtes méridionales de la terre Boothia Felix ; et pour rendre possible une excursion dans cette direction, il est nécessaire d'établir, dès à présent, un petit dépôt de vivres à soixante-dix milles vers le sud.

Baie Brentford, 28 août.

J'ai accompli la partie la plus urgente de mon projet en allant avant-hier, à l'aide d'une brise favorable, déposer cent vingt rations sur la côte occidentale de l'entrée du Prince-Régent, à quarante-cinq milles au sud du détroit. Notre retour a été laborieux, une tempête nous ayant rudement ballottés ; mais aujourd'hui le temps est si doux, la mer est si belle, que je suis tenté de me croire sur les côtes d'Angleterre. Quelle charmante illusion !

Baie Brentford, 30 août.

On est venu me dire, hier au soir, que, du haut des collines, le détroit paraissait parfaitement libre de glaces. Nous sommes donc partis au point du jour ; mais, hélas ! toujours même obstacle ! J'ai ramené le bâtiment dans une petite baie parfaitement abritée, sur la côte septentrionale, à l'origine du canal et à deux

Digitized by Google

milles seulement à l'ouest de la baie du Dépôt. C'est le véritable port du détroit : aussi je le nomme *port Kennedy*, en l'honneur du brave marin qui a découvert le détroit.

Le froid revient : le thermomètre est descendu à 13 degrés au-dessous de glace.

Port Kennedy, 1er septembre.

Désireux d'examiner l'état des glaces dans l'entrée de Peel, afin de reconnaître définitivement si je puis espérer un hivernage plus rapproché du théâtre de nos recherches, j'ai pris le parti de m'embarquer hier matin sur un bateau, afin de pénétrer dans le détroit aussi loin que la glace me le permettrait, et de gravir ensuite une des sommités du bord septentrional. Mon équipage se composait de quatre rameurs, outre le docteur, qui a voulu me suivre avec son appareil photographique.

Nous avons pris terre en face d'une petite île située à peu près à égale distance des deux extrémités du détroit; et le lendemain, au point du jour, j'ai entrepris la formidable ascension de la colline la plus élevée. De son sommet j'ai joui d'un aspect magnifique. Dominant le cap Bird, éloigné de trois à quatre milles seulement, je découvrais complétement l'entrée de Peel. Au nord, à l'horizon, sur la rive orientale, je reconnus immédiatement le cap des Quatre-Rivières, limite extrême de l'exploration de sir James Ross en 1849. J'étais là, près de lui, il y a neuf ans, examinant, avec la même anxiété qu'aujourd'hui, la région où je me trouve en ce moment. Mon impression est pareille à celle d'alors : l'entrée de Peel, une seconde fois, me paraît être un large canal prolongé vers le sud à une longue distance dont je découvre les trente premiers milles. Le profil de son rivage occidental est parfaitement distinct, quoique lointain.

Quant à l'état de la mer, je l'ai longtemps observé avec une profonde attention, et malheureusement il ne me permet pas d'espérer la possibilité d'atteindre un lieu d'hivernage plus avancé. D'immenses champs de glace se pressent sur cette côte, tandis que, vers le rivage opposé, je distingue à peine dans le lointain quelques intervalles liquides. Non, aucun espoir raisonnable ne m'est permis.

Digitized by Google

La seule consolation que je rapporte de mon excursion est la découverte d'une longue vallée, remplie par un lac très-étroit courant de l'est à l'ouest dans une direction exactement parallèle à la rive septentrionale du détroit Bellot, et aboutissant à la mer, au pied du cap Bird. Ce sera la route de nos traîneaux, si l'état de la glace dans le détroit ne leur y permet point le passage.

Mon excursion pédestre, pendant laquelle j'ai observé de nombreuses traces de gibier, a duré onze heures. J'ai pu cependant revenir dîner sur le vaisseau.

Port Kennedy, 5 septembre.

Young, que j'avais envoyé reconnaître le pays, à l'angle sud-ouest de la baie Brentford, n'y a trouvé aucun chemin praticable pour nos traîneaux ; de tous côtés il a été arrêté par des collines inaccessibles.

Un vent violent du nord a soufflé ; le détroit est dégagé de toutes les glaces qui l'obstruaient, et nous ferons demain une cinquième tentative pour amener *le Fox* dans l'entrée de Peel.

Rocher du Pemmican, 6 septembre.

Nous avons franchi le détroit ; nous avons atteint son extrémité occidentale, et nous nous sommes amarrés à la glace qui obstrue l'entrée de Peel ; mais cette glace, retenue par des îlots et des rochers, paraît fixée pour tout l'hiver... Je veux toutefois rester ici pendant quelques jours, afin d'observer l'effet du vent et des marées sur le pack. Près de nous est un rocher auquel je donne le nom de *Pemmican*, parce que nous y avons établi un dépôt de vivres pour nos futures explorations.

Port Kennedy, 12 septembre.

Après avoir reconnu l'impossibilité définitive de pénétrer dans l'entrée de Peel, après avoir exploré l'étroite et longue vallée qui aboutit au cap Bird, afin d'être certain qu'elle sera praticable pour nos traîneaux, je suis revenu ici, espérant qu'il n'était pas encore trop tard pour tuer quelques-uns des rennes qui pendant l'automne cherchent à traverser le détroit, afin de passer l'hiver dans les régions plus méridionales. J'ai distribué

Digitized by Google

des munitions à nos gens qui, presque tous, ont des fusils, et la chasse occupera les loisirs qui leur restent avant nos excursions de l'arrière-saison. Un marin qui chasse est toujours un homme parfaitement heureux.

Il y a quelques jours, ayant ouvert un baril de biscuit embarqué à Aberdeen, en juin 1857, nous y avons trouvé une souris vivante. Comment cette petite bête a-t-elle pu exister sans eau depuis plus d'un an? Nous n'avons à bord aucune créature de son espèce, et le baril qui la renfermait n'offre aucune ouverture.

Port Kennedy, 17 septembre.

Mon plan d'exploration est définitivement arrêté. Depuis plusieurs jours, nous sommes occupés à préparer les objets d'équipement et les provisions de toute espèce.

Il y aura trois détachements opérant sur autant de routes différentes : chacune de ces sections, outre l'officier qui la commande, sera composée de quatre hommes, d'un attelage de chiens avec son conducteur, et de deux traîneaux.

Le premier détachement, que je me charge de guider, longera vers le sud, jusqu'au pôle magnétique, la côte ouest de la terre Boothia Felix; il traversera ensuite le détroit de James Ross qui sépare cette terre de celle du Roi Guillaume; puis, en suivant la côte orientale de celle-ci et en traversant le détroit Simpson, il gagnera l'embouchure du fleuve de Back. J'aurai Petersen avec moi.

Hobson, avec le second détachement, m'accompagnera jusqu'au pôle magnétique, et, de là, traversant les glaces du détroit de James Ross, il se dirigera sur le cap Félix [1] et longera la côte occidentale de la terre du Roi Guillaume aussi loin qu'il le pourra.

Young, à la tête de la troisième section, s'avancera sur les glaces de l'entrée de Peel, à la hauteur du cap Bird, jusqu'à ce qu'il ait atteint la côte opposée. Dès qu'il y sera parvenu, il la longera en marchant vers le sud autant et aussi loin que les circonstances le lui permettront. Au retour, s'il lui reste du temps, il visitera la côte située au nord du cap Bird.

[1] Pointe septentrionale de la terre du Roi Guillaume.

Digitized by Google

Le départ aura lieu vers le 20 mars, et j'estime que le voyage, pour chacune des trois troupes, sera de soixante à soixante-dix jours. Si le temps le permet durant l'automne, Hobson poussera une reconnaissance préliminaire vers le pôle magnétique et formera des dépôts de vivres dans cette direction.

En exécutant ce plan, j'espère achever ce que les dernières expéditions ont laissé d'incomplet, soit dans la recherche des vaisseaux de Franklin, soit dans la géographie de la région polaire. Il est difficile que durant cette longue exploration je ne rencontre pas quelque trace, quelque reste ou même quelque souvenir écrit des malheureux dont nous cherchons à pénétrer le mystérieux destin. Avant toutefois de m'engager dans une entreprise aussi étendue, aussi chanceuse, il est absolument nécessaire qu'en novembre ou en février je m'efforce de communiquer avec les naturels qui habitent les côtes méridionales de la terre Boothia Felix.

Rocher du Pemmican, 22 septembre.

Le détroit Bellot se trouvant dégagé, je l'ai franchi encore une fois à l'aide de la vapeur; puis, arrivé à son débouché dans l'entrée de Peel, j'ai retrouvé dans la même situation les glaces qui obstruent cette issue. Du sommet du cap Bird, j'ai distingué à l'ouest de nombreux espaces de mer parfaitement navigables, dont nous sépare un banc de glace, large de quatre milles seulement. Quelle fatalité !

J'emploie utilement le peu de beaux jours qui nous restent. Le dépôt de vivres du rocher du Pemmican, destiné à nous servir de réserve, a été augmenté, et je viens d'y ajouter un bateau. En outre, comme plusieurs petites îles, rendues accessibles par l'état actuel de la glace, existent à sept ou huit milles au sud-ouest, j'y transporte sur nos traîneaux un second dépôt qui se trouve ainsi placé sur la route des deux premiers détachements.

Rocher du Pemmican, 25 septembre.

Hobson est parti ce matin avec sept hommes, quatorze chiens et deux traîneaux, pour former des dépôts de vivres sur la route du pôle magnétique. S'il ne rencontre pas d'obstacles insurmontables, il descendra vers le sud jusqu'au 71e degré de latitude.

Digitized by Google

La température est modérée, environ 9 degrés centigrades au-dessous de glace ; mais le ciel est neigeux et la terre a déjà revêtu son manteau d'hiver.

Port Kennedy, 28 septembre.

J'ai voulu maintenir *le Fox* en état de naviguer jusqu'aux derniers jours de l'été ; mais hier il a fallu me résigner à venir prendre ici ma station d'hiver. Notre retour a été rendu laborieux par l'accumulation des glaces dans le détroit, et par la congélation du petit port Kennedy, où j'ai réussi toutefois à placer le bâtiment dans une situation convenable.

Aujourd'hui je fais détacher les voiles et démonter la machine à vapeur ; car aucun doute ne peut plus exister : nous passerons l'hiver ici. Cette transition soudaine d'une complète activité mentale et physique au calme et au repos de l'hivernage m'apporte un immense soulagement... Je veux d'ailleurs espérer toujours !

Port Kennedy, 2 octobre.

Petersen a tué deux daims mâles, dont l'un est un magnifique animal pesant plus de trois cent cinquante livres. Plusieurs autres daims ont été aperçus : ils se dirigent tous vers le midi. Durant l'une des dernières nuits, une hermine est venue à bord, et sa présence a excité la fureur des chiens ; mais comme elle a été assez prudente pour ne pas quitter l'abri qu'elle avait trouvé sous un de nos bateaux, elle a pu braver impunément ses ennemis. Un de nos gens a fini par s'en emparer. C'est une jolie petite bête, mesurant douze à treize pouces de longueur. Deux autres hermines qui se sont approchées du bâtiment nous ont donné un amusant spectacle, en se fourrant dans la neige dès qu'on les poursuivait et en reparaissant à quelques pas de l'endroit où elles avaient disparu.

Port Kennedy, 6 octobre.

Hobson est revenu hier en bonne santé avec tous ses hommes ; et en l'honneur de son retour, j'improvise un petit festin de venaison, de grog et de plumpudding. Il n'a pu s'avancer au delà de 71° 30′ de latitude, parce qu'à cette hauteur il a trouvé la mer battant les rochers de la côte. Celle-ci est parsemée de

Digitized by Google

baies et d'îlots. Sur chaque pointe, des cercles de pierres revêtues d'une mousse fort ancienne annoncent qu'à une époque déjà éloignée les Esquimaux fréquentaient ces rivages.

Comme un des chiens du détachement avait contracté l'habitude de ronger son harnais, on a cru pouvoir le museler pendant la nuit; mais devenu par là incapable de se défendre, non plus que d'aboyer pour appeler du secours, il a été attaqué par ses aimables compagnons et mordu de telle sorte qu'il est mort le lendemain.

Nous voyons tous les jours des rennes passant vers le sud. Ce matin, six d'entre eux, marchant en troupe, ont traversé le port Kennedy. Petersen a tué, l'autre jour, un de ces animaux pesant cent trente livres. Nous avons aussi aperçu un loup, quelques ptarmigans, mais bien peu de lièvres.

Port Kennedy, 14 octobre.

Le beau temps continue. Nous avons mis à terre tous nos bateaux et cent barils de provisions, ce qui nous procure beaucoup de place à bord. Enfin nous avons donné au bâtiment sa couverture d'hiver.

Ces soins terminés, j'ai fait construire sur la glace, à deux cents pas du navire, notre premier observatoire magnétique; et, comme la neige est encore trop molle, ce sont des morceaux de glace découpés avec la scie qui ont fourni les matériaux de la construction.

Port Kennedy, 19 octobre.

Hobson est reparti ce matin avec neuf hommes et dix chiens pour aller échelonner de nouveaux dépôts jusqu'au pôle magnétique. Son excursion, qui doit durer dix-huit ou vingt jours, sera fort laborieuse, comme toutes celles qui s'accomplissent en automne, saison pendant laquelle la neige est molle et humide, le soleil presque toujours obscurci par le brouillard, et la durée du jour réduite à sept ou huit heures d'une lumière incomplète.

J'ai commencé aujourd'hui mes observations quotidiennes, et j'espère pouvoir les continuer régulièrement jusqu'au 20 mars.

29 octobre.

Comme je n'ai en ce moment à bord que quatre hommes dont un Esquimau, pour tous les soins intérieurs, j'ai entrepris

Digitized by Google

de mes propres mains la construction d'un second observatoire pour les variations mensuelles. Je suis aidé dans cette tâche par le docteur, l'ingénieur et l'interprète ; je puis maintenant employer des blocs de neige.

Je m'aperçois que notre position, au débouché du détroit Bellot, nous soumet à un vent presque continuel et à des brumes glaciales. Quelques rennes ont été aperçus. Nos gens prennent des hermines dans des trappes.

6 novembre.

Un vent violent du nord-ouest souffle sans interruption depuis trois jours, et le thermomètre est aujourd'hui à 26 degrés au-dessous de glace : c'est pourquoi j'étais fort inquiet des souffrances que devaient endurer Hobson et ses compagnons, lorsque j'ai eu la joie de les voir arriver tous en bonne santé. Un accident qui pouvait avoir les suites les plus funestes leur est advenu la sixième nuit de leur voyage. Ils avaient campé sur la glace, lorsque tout à coup celle-ci, cédant à la violence d'une brise de nord-est, se détacha du rivage et se mit à dériver. Heureusement, le vent cessa au bout de vingt-quatre heures, et, la mer se gelant de nouveau, ils purent regagner la terre sans encombre.

Dès qu'ils découvrirent qu'ils étaient emportés loin du rivage, ils chargèrent leurs traîneaux et attelèrent leurs chiens, afin d'être prêts à profiter de la première chance de délivrance qui pourrait s'offrir. Le reste de la nuit se passa dans cette veille pleine d'anxiété. Quand la glace fut arrivée à une certaine distance du rivage, elle commença à se briser de manière à les laisser isolés sur un fragment qui ne mesurait pas plus de vingt pas de diamètre. Ils furent ainsi entraînés dans une baie large et profonde où, dès que le vent vint à s'apaiser, une glace nouvelle assez forte pour les porter se forma rapidement. Cette baie, à laquelle j'ai donné le nom de lord Wrottesley, se trouve à peu près à égale distance du 71e et du 72e parallèle.

Hobson n'a pas ressenti les brises qui nous fatiguent tant ici : il a pu atteindre le 71e degré de latitude, et pousser ainsi à quatre-vingt-dix milles du vaisseau son dépôt le plus avancé. S'il n'a pas pénétré plus loin, c'est qu'il a encore une fois trouvé

Digitized by Google

la mer battant le pied des promontoires de la côte. Pour que l'entrée de Peel ne soit pas encore complétement gelée sous l'influence du vent du nord, il faut évidemment qu'une large issue soit ouverte aux glaces dans la direction du sud. Je n'ose plus, comme je me le proposais, envoyer Young établir des dépôts sur la côte de la terre du Prince de Galles. Il faudra qu'il remette cette excursion aux derniers jours de l'hiver : la tenter aujourd'hui serait par trop périlleux. C'est déjà bien assez d'avoir exposé, comme je viens de le faire, les dix hommes et les dix chiens du détachement d'Hobson. Grâces soient rendues à Dieu pour leur heureux retour!

Port de Kennedy, dimanche 7 novembre.

Quelques heures seulement ont passé depuis que je traçais les dernières lignes de ce journal, et notre petite communauté, si gaie hier au soir, a été frappée d'un coup inattendu qui la plonge dans la tristesse. Hier, M. Brands, dont la santé semblait aussi robuste que jamais, a passé une partie du jour à chasser, selon sa coutume. Le soir, conversant tranquillement avec Hobson, il a rappelé la mort imprévue de Scott et s'est écrié : « Pauvre garçon ! Personne ici ne sait si son tour ne sera pas le premier à venir! » Puis il a fini sa pipe, s'est retiré dans sa cabine à neuf heures, et ce matin on l'y a trouvé mort d'apoplexie. Depuis quelques jours, il semblait triste, sa pensée revenant sans cesse sur la fin subite de Scott. C'était un homme ferme, sérieux, âgé déjà de quarante ans. Il laisse une veuve et trois ou quatre enfants dont j'ignore la situation pécuniaire.

10 novembre.

Ce matin, les restes de M. Brands, enfermés dans une bière solidement construite, ont été confiés à la terre...; la tombe, placée sur le rivage, a été recouverte avec soin et sera décorée d'une inscription.

Nous voici sans ingénieur et sans mécanicien. Parmi nos gens, pas un ne connaît le jeu de la machine à vapeur; et par ce nouveau vide, nous nous trouvons réduits à vingt-quatre hommes, y compris les deux Esquimaux du Groënland.

15 novembre.

Le temps est calme depuis dix jours; le thermomètre est des-

Digitized by Google

cendu à 35 degrés au-dessous de zéro. Le froid fait briser la glace et le bruit produit par ce phénomène est incessant. En outre le soleil a disparu, ce à quoi nous sommes déjà tout habitués.

J'ai fait recouvrir les flancs et le pont du vaisseau d'une couche de neige d'un pied d'épaisseur, afin de prévenir les déperditions de chaleur. L'effet que j'attendais a été immédiat et frappant. Des porches de neige construits au-dessus des écoutilles nous procurent aussi une amélioration fort sensible.

Plus de veaux marins, ni de gibier.

12 décembre.

Le thermomètre est à 40 degrés 1/2 au-dessous de glace ; notre reclusion forcée dans l'intérieur du bâtiment, le manque d'occupation, l'absence d'aliments frais, engendrent parmi nous l'ennui et la tristesse. La santé générale cependant est excellente. Mais quelle joie nous causerait une douzaine de lettres !

26 décembre.

Nous avons célébré Noël comme l'an dernier; mais tandis qu'au dedans de notre petit navire tout est lumière, chaleur et gaieté, quel triste contraste au dehors ! Il gèle à 44 degrés, et un horrible vent du nord-ouest fait entendre ses sifflements à travers notre mâture. Cette crise est si violente que, malgré la précaution que nous avons prise de relier notre observatoire au navire par une corde que soutiennent des pieux enfoncés dans la neige, nous n'avons pu l'autre jour parcourir ce trajet de deux cents pas. Il n'est pas de nez humain qui puisse supporter impunément une brise aussi glaciale. Quant à nos chiens, ils se contentent de s'abriter dans la neige derrière le vaisseau et ne paraissent nullement souffrir.

1er janvier 1859.

Ce jour étant à la fois le premier d'une nouvelle année et un samedi, nous avons bu ce soir, avec un sentiment plus vif encore que de coutume, à nos femmes ou à nos fiancées. La soirée d'hier a été fêtée avec toute la gaieté que peut inspirer un ardent espoir.

La sérénade que notre musique m'est venue donner s'est terminée par le *God save the Queen*, dont le chorus a été répété avec

Digitized by Google

enthousiasme par l'équipage entier. La température moyenne du mois de décembre a été de 36 degrés au-dessous de glace. C'est un froid exceptionnellement rigoureux, rendu plus pénible encore par le vent et les brouillards du détroit Bellot.

9 janvier.

Encore une semaine passée par une gelée uniforme de 40 degrés, et, par conséquent, dans la reclusion.

Petersen me raconte que les naturels de l'entrée de Smith, située au fond de la mer de Baffin, connaissent des rivages reculés vers le nord, bien au delà du point extrême atteint par l'expédition américaine du docteur Kane. Ils mentionnent particulièrement une grande île, jadis habitée, qu'ils nomment *Umingmak* (du bœuf musqué), et près de laquelle la mer, libre de glace, abonde en morses.

Il a vu deux hommes qui l'avaient visitée. Il est certain qu'il se trouve, par delà le 76e degré de latitude, des tribus d'Esquimaux séparées du Groënland du Sud par des centaines de milles de côtes infranchissables à raison des neiges et des glaciers qui les couvrent.

26 janvier.

Je parcourais tantôt les collines, espérant découvrir quelques lièvres solitaires, quand tout à coup le disque du soleil m'est apparu... Il était obscurci et déformé par le brouillard ; mais, tel qu'il se montrait, il a semblé offrir à mes yeux émerveillés une heureuse promesse.

2 février.

Janvier a été aussi froid que décembre, la température moyenne se trouvant la même à quelques dixièmes près. Je me dispose cependant à pousser une reconnaissance vers le pôle magnétique afin de communiquer, si je le puis, avec les Esquimaux.

Pendant ce temps Young, franchissant les glaces de l'entrée de Peel, ira reconnaître la côte de la terre du Prince de Galles, et y déposer des provisions.

Le départ est provisoirement fixé au 14. Que si notre retour était retardé au delà de la durée des vivres que nous emportons, Hobson enverrait un détachement à notre rencontre. Afin de

Digitized by Google

rendre à nos chiens toute leur force, nous ne limitons plus leurs rations.

Un de nos hommes, qui, repoussant les conserves à cause de la fadeur de leur goût, ne s'est guère nourri que de viandes salées, est atteint du scorbut.

Port Kennedy, 20 mars.

Je suis de retour à bord depuis huit jours ; mais après une période prolongée d'exercice violent il est si difficile de s'astreindre à une occupation sédentaire, que jusqu'aujourd'hui je ne me suis pas senti capable de tenir la plume. Il faut pourtant inscrire dans ce journal le récit succinct de mon excursion au cap Victoria [1].

Le 17 février, laissant Young cheminer sur les glaces du détroit Bellot avec quatre hommes, sept chiens et deux traîneaux, j'ai pris ma route par la longue vallée du Lac qui aboutit au pied du cap Bird, et dès le même soir, après une marche de 19 à 20 milles géographiques (35 à 37 kilomètres), je suis venu construire ma hutte de neige pour la nuit auprès du rocher du Pemmican, sur les glaces de l'entrée de Peel. J'avais avec moi Petersen, le contre-maître Thompson, quinze chiens et deux traîneaux portant des vivres pour vingt-quatre jours. Dès le lendemain, la température tomba à 44 degrés au-dessous de glace. Le froid était intense et la neige devint si dure que les pattes de nos pauvres chiens furent toutes plus ou moins endommagées. Il fallut absolument alléger nos traîneaux en déposant sur la route une partie des vivres et en cheminant constamment à pied. Désormais nous ne pouvions plus faire que de 15 à 18 milles par jour.

Ce froid rigoureux dura près d'une semaine; le mercure de mes instruments était gelé complétement ; notre rhum l'était à demi. Chaque jour, nous marchions jusqu'à ce que l'obscurité vînt, et alors nous avions deux heures de travail pour construire notre hutte de neige, consistant en quatre murs hauts de cinq à

[1] Le cap Victoria, non indiqué sur notre carte de 1853, se trouve sur la même côte que le pôle magnétique, mais plus au sud-ouest, et faisant face au rivage nord-est de la terre du Roi Guillaume. Du cap Victoria au pôle magnétique, il y a la même distance que du pôle magnétique au cap Nicolas Ier.

(*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

six pieds et inclinés intérieurement autant que cela était possible.

Comme le temps nous manquait pour la compléter par un dôme de neige, nous nous contentions de la recouvrir avec la toile de notre tente.

Nous avions des tapis, des couvertures, des robes et des sacs de campement garnis de fourrures.

Nos chaussures et nos vêtements étaient excellents ; mais nous n'avions pu nous munir d'objets de rechange. Quand nous partions, j'ouvrais la marche ; Petersen et Thompson me suivaient, conduisant chacun leur traîneau. Nous cheminions ainsi pendant huit ou dix heures consécutives, sans jamais nous arrêter, si ce n'est pour remettre en ordre les harnais des chiens. Arrivés au lieu de la couchée, c'était moi qui, avec l'aide de Thompson, sciais les blocs de neige et qui les portais à Petersen, chargé spécialement de l'érection de la hutte. Ces deux dernières heures de la journée étaient les plus pénibles de toutes, car à la fatigue de la marche et au besoin du repos s'ajoutait la souffrance du froid, devenue plus vive en raison de la diminution de l'activité de nos mouvements. Quand la hutte était achevée, quand les chiens avaient mangé (et il était toujours difficile d'assurer aux plus faibles une part suffisante), nous commencions le déchargement du traîneau et le transport dans la hutte de tous les objets nécessaires à notre coucher et à notre souper. Il fallait aussi retirer et mettre en sûreté les harnais des chiens, qui sans cette précaution eussent été dévorés. Cette rude besogne étant terminée, nous fermions la porte de la hutte avec d'autres blocs de neige préparés à l'avance ; puis nous allumions notre lampe à cuire, nous changions nos chaussures de marche contre celles de la nuit, nous montions nos montres et j'écrivais le journal. Déchargés alors de tout devoir laborieux, nous allumions nos pipes, nous dévorions notre frugal souper, et nous allions chercher dans nos couvertures un repos bien mérité.

Le lendemain matin, c'était le déjeuner qui nous occupait d'abord ; il nous fallait ensuite chausser à grand'peine les mocassins gelés qui recouvraient nos bas de laine, puis charger et atteler les traîneaux.

Le plus souvent nous dormions assez chaudement dans notre

Digitized by Google

petite hutte ; mais, vers la fin du voyage, nos couvertures et nos vêtements s'étant imbibés de glace, nous souffrîmes beaucoup du froid. Lorsque, après avoir soigneusement clos avec des blocs de neige notre porte bien étroite et bien basse, nous allumions notre lampe à cuire, la température s'élevait rapidement, les murs se recouvraient d'une couche vitreuse et une rosée glacée mouillait nos couvertures ; mais si la lampe était éteinte, ou bien si la plus légère ouverture était pratiquée dans la porte, le froid revenait aussitôt avec une telle intensité qu'il nous était impossible de dormir et que nous ne pouvions plus toucher aucun ustensile de métal sans nos gants.

Le 21 février, je visitai notre principal dépôt de provisions créé en octobre. Il était intact, mais distant seulement de 40 milles du détroit de Bellot et placé trop loin au fond de la baie Wrottesley.

Le 22, la violence du vent nous empêcha de marcher ; par compensation nous eûmes le bonheur de tuer un ours qui fournit, à nous d'excellents beef-steaks, et à nos pauvres chiens, pour la première fois depuis plusieurs mois, de la viande non gelée.

Le 1er mars, nous vînmes camper au pôle magnétique. L'état de nos vivres ne nous permettait plus qu'un seul jour de marche en avant. Six de nos chiens d'ailleurs étaient éclopés, et comme nous n'avions pas rencontré un seul Esquimau, je commençais à désespérer du succès de mon excursion. Nous regardions toujours devant nous, vers le sud, pour essayer, mais en vain, de découvrir quelque créature humaine.

Arrivés au lieu de notre campement, nous jetâmes naturellement les yeux en arrière : quelle joyeuse surprise fut la nôtre ! quatre Esquimaux nous suivaient sur la glace ! Aussitôt Petersen et moi, après avoir armé nos revolvers, nous allâmes à leur rencontre. Les naturels firent halte, attachèrent leurs chiens, déposèrent leurs lances et nous accueillirent sans aucune marque de surprise. Ils nous dirent qu'ils venaient de chasser le veau marin et qu'ils retournaient chez eux. Nous leur proposâmes de faire route ensemble et nous rejoignîmes nos traîneaux ; mais ayant appris que leur village, composé de huit huttes de neige, était encore fort éloigné, nous les retînmes

Digitized by Google

pour la nuit, à la condition que, moyennant une aiguille donnée à chacun d'eux, ils se chargeraient de la construction de notre hutte, travail qu'ils achevèrent en une heure ! Cette hutte avait huit pieds de diamètre et cinq pieds et demi de hauteur. Nous y passâmes la nuit tous ensemble. Jamais, sans doute, l'histoire de l'architecture n'a mentionné d'habitation construite à si bon marché.

Nous donnâmes d'abord à entendre aux naturels que nous étions venus trafiquer avec eux ; car nous ne pouvions toucher qu'avec une précaution extrême le but réel de notre présence dans leur pays. Un bouton de marin attaché au vêtement de l'un d'eux me fournit bientôt l'occasion que j'attendais : il provenait, répondirent-ils, de quelques hommes blancs qui étaient morts de faim sur une île, près de laquelle on trouve du saumon (située par conséquent dans un fleuve), et le fer dont étaient faits leurs couteaux provenait du même lieu. Un d'eux nous dit qu'il s'était rendu dans cette île pour y recueillir du fer et du bois ; mais aucun n'avait vu les hommes blancs. Un autre naturel avait été à Ei-Wil-Lik, c'est-à-dire à la baie Repulse, et comptait sur ses doigts sept membres de la troupe du docteur Rae qu'il se rappelait y avoir rencontrés.

Ces Esquimaux n'avaient rien à manger et ne portaient pas d'autre vêtement que le double habit de fourrure qui leur est ordinaire. Ils ne voulurent ni de notre biscuit ni de notre porc salé, se contentant d'une petite quantité de graisse d'ours et d'un peu d'eau. Ils dormirent assis, leurs têtes penchées en avant sur la poitrine.

Le jour venu, une marche de dix milles me conduisit près du cap Victoria, que je ne voulus point dépasser, quoique les naturels le désirassent vivement. Nous prîmes terre, et, en une demi-heure, ils nous construisirent une bonne hutte de neige. Cela fait, je leur montrai tous les objets que j'avais apportés pour trafiquer avec eux, c'est-à-dire des couteaux, des ciseaux, des fils de fer, des colliers, etc., etc., et je leur promis, s'ils voulaient revenir à mon campement le lendemain matin, de leur acheter tout ce qui provenait des hommes blancs morts de faim. Malgré le vent et la rigueur du froid, deux de ces Esquimaux, avant de nous quitter, échangèrent contre un cou-

Digitized by Google

teau leur surtout extérieur en peau de renne. Notre nuit se passa tranquillement.

Le lendemain matin arriva la population entière du village, montant à quarante-cinq personnes, hommes, femmes et enfants; et le marché s'ouvrit. Nous commençâmes d'abord par acheter tout ce qui provenait de nos infortunés compatriotes, à savoir : six cuillers ou fourchettes d'argent, une médaille de même métal appartenant à M. A. Macdonald, chirurgien; un fragment de chaîne d'or, plusieurs boutons, puis des têtes de flèches, des pointes de lances et des couteaux, fabriqués avec le fer et le bois provenant des vaisseaux naufragés. Après nous être assuré la possession de ces reliques, nous nous procurâmes de la venaison, du saumon gelé, de la graisse de veau marin, et enfin un beau chien, les naturels n'ayant voulu nous céder qu'un seul de ces animaux.

Tous les vieillards de la tribu se rappelaient le passage du *Victory*. L'un d'eux, nommé Ooblooria, qui avait servi de guide à sir James Ross, me demanda de ses nouvelles en le désignant par son nom esquimau d'Agglugga.

Aucun de ces gens n'avait vu les blancs naufragés; mais un des hommes rapporta qu'il avait contemplé leurs ossements dans l'île où ils étaient morts. Le même individu disait que plusieurs d'entre eux avaient été enterrés, ajoutant, du moins Petersen crut le comprendre ainsi, que leur bateau avait été écrasé par la glace. Presque tous les naturels qui nous entouraient avaient pris part au pillage des effets des blancs. Ils nous assurèrent que nous retrouverions leur tribu au même endroit, lors de notre retour pendant le printemps, et que nous rencontrerions aussi d'autres Esquimaux à l'île de Montréal [1].

Le matin suivant, 4 mars, plusieurs naturels revinrent nous visiter. Un d'entre eux dit très-clairement à Petersen qu'un vaisseau à trois mâts avait été écrasé par la glace dans la mer, à l'ouest de l'île du Roi Guillaume. Au grand déplaisir des gens du pays, il avait coulé, et ils n'en avaient pu recueillir aucun débris; mais tous les hommes blancs qui le montaient avaient débarqué

[1] C'est une île de forme allongée qui se trouve dans l'estuaire du fleuve de Back, en face de la presqu'île Adélaïde; elle est dessinée, mais sans désignation de nom, sur notre carte de 1853. (*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

sains et saufs. Tout ce qu'on nous avait vendu, ajoutait le même homme, provenait de l'île située dans un fleuve. Un vieillard traça sur la neige, avec la pointe de sa lance, une esquisse grossière de la côte; après quoi, étendant son bras dans la direction du cap Félix, il dit qu'il fallait huit jours de marche dans cette direction pour atteindre le lieu où le vaisseau des blancs avait été brisé par la glace. Cette information confirme les principaux renseignements obtenus par le docteur Rae, en même temps qu'elle explique l'absence d'un des deux vaisseaux, sans fournir aucune indication sur la destinée de l'autre, non plus que sur la route par laquelle ils étaient arrivés. Ce qui paraît certain, c'est que ni l'un ni l'autre équipage n'a débarqué sur la terre Boothia.

Tous les Esquimaux de cette tribu étaient bien vêtus en peau de renne et semblaient propres. Tandis qu'ils avaient des vivres en abondance, le peu d'objets en bois ou en fer qu'ils possédaient provenaient des vaisseaux naufragés. Les hommes étaient robustes et énergiques. Les femmes étaient gaies et amicales, mais voleuses autant qu'on puisse imaginer. Nous trouvions dans leurs manières une vivacité et une douceur qui nous réconciliaient avec le beau sexe des régions polaires. Elles avaient de beaux yeux, de belles dents, de petites mains, et sur les joues de quelques jeunes filles apparaissait une teinte fraîche et rosée qui se rencontre rarement unie à un teint olivâtre.

Les mères portaient sur leur dos, dans un sac de fourrure, leurs enfants trop petits pour marcher. Une de ces dames, plus avide et plus opiniâtre que les autres, après avoir obtenu de moi tout ce qu'elle pouvait raisonnablement attendre pour prix des objets qu'elle m'avait cédés, s'avisa tout à coup de tirer du sac qui la renfermait la petite créature qu'elle portait sur son épaule et de me la présenter ainsi toute nue, exposée à un froid de plus de 30 degrés. Petersen me dit qu'elle réclamait une aiguille de plus pour son enfant. Inutile d'ajouter que je cédai au plus vite l'objet de la requête qui m'était adressée sous cette forme, craignant encore de n'avoir pas été assez prompt pour prévenir un cas de mort! Quant aux naturels qui nous entouraient, ils ne semblèrent voir dans ce procédé maternel rien de cruel ni de dangereux pour l'enfant.

Digitized by Google

Je suis revenu au port Kennedy le plus promptement que j'ai pu; mais, malgré mon impatience, des tempêtes m'ont obligé à m'arrêter pendant deux jours. Quoique extrêmement maigris, nous sommes arrivés bien portants et pourvus surtout d'un insatiable appétit. Durant mon absence, la faim m'a appris à trouver très-agréable le régal de certaines tranches de graisse de phoque gelée que je préférais à la viande de porc. J'ai mangé aussi du renard, dont la chair m'a paru moins insipide que nos éternelles conserves.

En lavant nos visages, rendus entièrement noirs par la fumée de la lampe agissant dans l'intérieur des huttes de neige, nous avons découvert plusieurs blessures produites par la gelée. Le bout de nos doigts, continuellement atteint par le froid, est recouvert de callosités semblables à celles qui résultent de la brûlure d'un fer rouge.

Durant les vingt-cinq jours de notre excursion, nous avons parcouru 360 milles géographiques et complété la délinéation de la côte du continent américain, ajoutant par là 120 milles aux indications de nos cartes. La température moyenne que nous avons eu à supporter a été de 30 degrés Fahrenheit (34 degrés 1/2 centigrades au-dessous de zéro).

Arrivé à bord, j'ai réuni mon petit équipage et je l'ai prévenu que les informations recueillies auprès des indigènes nous laissant ignorer le sort d'un des deux navires, il était de notre devoir d'accomplir, aussitôt que la saison le permettrait, les diverses excursions dont j'avais tracé le plan. Cet avertissement a été accueilli comme je le désirais.

(*The Voyage of Fox in the arctic seas.*)

(*La fin en avril.*)

Digitized by Google

ÉRASME[1].

Presque tous les événements mémorables de l'histoire, les découvertes importantes, les grandes évolutions, ont eu leurs hérauts, leurs précurseurs, leurs prophètes. La catastrophe, en apparence la plus inattendue, a été préparée de longue main, et il est rare que les tremblements de terre ne s'annoncent pas par des mouvements significatifs qui frappent l'oreille attentive. Dans l'ordre de l'intelligence, les personnages qui font époque ont toujours des ancêtres. Shakspeare n'a pas créé le drame anglais ; Galilée, Copernic, Kepler ont précédé Newton. La Réforme religieuse du seizième siècle a été prédite bien avant qu'elle n'éclatât. Que de gens la redoutaient et auraient voulu en arrêter ou en détourner le cours ! Combien d'autres, au contraire, l'appelaient de leurs vœux et brûlaient du désir d'engager la lutte avec l'ordre de choses établi ! On a fait plus d'un livre et plus d'un livre intéressant sur les « Réformateurs avant la Réformation. » Parmi les précurseurs les plus immédiats et les plus célèbres de cette grande crise qui arracha pour toujours à la domination spirituelle de l'Eglise catholique le nord de l'Europe, il est deux noms surtout qui se détachent d'une manière lumineuse ; le lecteur les a déjà devinés : ce sont ceux de Savonarole et d'Erasme.

[1] Quelle que soit la croyance de nos lecteurs, il n'en est aucun, nous l'espérons, qui n'approuve comme nous la modération de langage qu'a conservée l'auteur de cet article extrait d'une Revue protestante.

(*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

Erasme (c'est de lui seul que nous nous occuperons dans cet article) n'a pas été heureux dans ses biographes. On a beaucoup écrit sur son compte, mais rien, à ce qu'il nous semble, qui soit à la hauteur de sa renommée. Les premières biographies que nous avons de lui sont des plus incomplètes. Leclerc est instruit, ingénieux, sincère, mais il n'est ni agréable ni toujours exact. Bayle est, comme d'habitude, amusant et plein de malice, mais il est décousu et très-insuffisant. Knight n'est utile à consulter qu'en ce qui concerne les visites et les relations d'Erasme en Angleterre. Le consciencieux travail de Burigny est très-respectable, malheureusement il est impossible de le lire. L'extrait qu'en a fait Charles Butler est clair et élégant, mais pauvre en renseignements. Le savant moderne qui peut-être eût été le plus capable d'apprécier Erasme et d'écrire sa vie, c'est Jortin. Il avait le même genre d'esprit, la même verve d'ironie, la même modération dans les idées, le même libéralisme dans les doctrines. Ses *Remarques sur la vie d'Erasme* abondent en observations spirituelles, en anecdotes amusantes, en réflexions d'un goût excellent, exprimées dans un style d'une merveilleuse élégance, en traits mordants, en sarcasmes incisifs; mais jamais ouvrage ne fut plus mal composé; c'est un assemblage de pièces et de morceaux cousus les uns au bout des autres sans art, sans méthode; c'est un extrait et un résumé des lettres d'Erasme entremêlé de notes explicatives, de commentaires critiques et de nombreuses citations d'autres ouvrages. En un mot, ce livre n'est pas plus une biographie d'Erasme que les *Remarques sur l'histoire ecclésiastique* du même auteur ne sont une histoire de l'Eglise. Sur Erasme il existe encore un ouvrage assez lourd de Hess, en deux volumes (Zurich, 1790), et un autre plus court, d'Adolphe Müller (Hambourg, 1828), orné d'une longue et ennuyeuse préface à l'allemande sur le développement du genre humain et de l'homme considéré comme individu. Cette biographie toutefois a de grands mérites, mais Müller se donne tant de mal pour éviter d'être partial envers Erasme qu'il tombe dans l'extrême opposé. Ce que nous avons lu de meilleur sur Erasme est peut-être un article de l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber. Mentionnons aussi un remarquable essai que M. D. Nisard a publié primitivement dans la *Revue des Deux-Mondes*, et qu'il

Digitized by Google

a réimprimé dans ses *Etudes sur la Renaissance*. Mais, comme tout ce qui sort de la plume de M. Nisard, cet essai est trop brillant et il ne nous a pas paru qu'Erasme y fût apprécié avec autant de gravité et de sérieux qu'un tel personnage devait l'être.

Erasme naquit à Rotterdam le 28 octobre 1467. Même avant sa naissance, il fut victime de ce système irréligieux et cruel qui attestait si évidemment la décadence de l'esprit monastique et qui consistait, selon l'expression d'Erasme lui-même, à remuer ciel et terre pour faire des prosélytes et recruter des sujets, sans égard à leur aptitude pour la vie du cloître. On sait quels piéges les jésuites tendaient aux jeunes gens qui donnaient de belles espérances et comment ils faillirent prendre dans leurs filets Marmontel et Diderot. Au temps d'Erasme, ce système était en pleine vigueur. « Quel est l'enfant, dit-il dans une de ses lettres, annonçant d'heureuses dispositions ou appartenant à une famille noble ou riche qu'ils n'aient tenté de séduire par leurs stratagèmes ou qu'ils n'aient essayé de faire tomber dans leurs filets, à l'insu et souvent malgré l'opposition énergique de ses parents [1] ! » Gérard, le père d'Erasme, était d'une honnête famille de Gouda (Hollande), composée de dix garçons, sans compter les filles. Le besoin d'alléger les charges de la maison en se débarrassant des plus jeunes enfants conspirant en ce temps-là avec le zèle du prosélytisme, Gérard dut entrer de gré ou de force dans les ordres ou endosser le froc du moine. Mais ni son tempérament ni son caractère ne le portaient vers le sacerdoce ou vers le cloître. Un obstacle plus grave encore que n'ignoraient ni ses parents, ni les jésuites, s'élevait entre lui et la vie religieuse; il avait conçu de bonne heure un attachement passionné pour la fille d'un médecin. Comme il arrive d'ordinaire, l'opposition de sa famille, au lieu de rompre cette liaison, ne fit que la rendre plus intime. Il s'enfuit de la maison paternelle. Marguerite, qui aurait dû être sa femme, se retira à Rotterdam, où elle donna le jour à un fils qui était destiné à une gloire immortelle. Gérard, après avoir erré longtemps en Europe, s'était fixé à Rome. Il y gagnait sa vie en transcrivant des ouvrages, surtout ceux des auteurs

[1] *Epistola ad Grunnium.*

Digitized by Google

classiques (l'art de l'imprimerie n'était pas encore inventé). Un bruit, habilement répandu et adroitement porté jusqu'à son oreille, lui apprit la mort de Marguerite. Dans son premier accès de désespoir, il se séquestra du monde et prononça des vœux irrévocables. Lorsqu'il retourna à Gouda, il trouva la mère de son fils encore vivante et en parfaite santé. Mais il se vengea noblement de la fraude qui l'avait poussé dans les ordres et il resta fidèle à ses vœux. Le pape lui donna dans son pays natal une prébende et des moyens d'existence convenables. A partir de ce moment, il ne paraît pas qu'aucun soupçon se soit attaché à sa conduite, bien qu'il eût conservé son esprit et son enjouement. La mère vécut désormais également à l'abri de tout reproche et l'on disait d'elle :

...Huic uni potuit succumbere culpæ [1].

Le fils de Gérard, auquel des adversaires peu généreux n'épargnèrent pas plus tard le reproche de bâtardise, commença ses études à Gouda dans une école tenue par un certain Pierre Winkel. Ce Winkel prononça qu'il ne serait jamais qu'un ignorant. L'élève se moqua de la prophétie, mais il avoue qu'il ne profita guère de la maigre instruction qui lui fut donnée dans cette école, pas plus que de celle qu'il reçut à Utrecht comme choriste. A neuf ans, Erasme fut envoyé à Deventer, où sa mère, qui l'accompagna, lui fit donner, en sus de ses leçons ordinaires, des leçons de dessin. Deventer avait une école tenue par une communauté religieuse libre. Les Frères de la Vie Commune furent le dernier effort du monachisme pour se renouveler lui-même. L'ordre fut fondé par Gérard Groot, l'héritier des traditions des moines de Cluny, de saint Bernard et de saint François et lutta d'influence avec l'école mystique de Rauler, de Rysbrœck

[1] Y eut-il un autre fils plus âgé qu'Erasme de trois ans? Les premières biographies, celles dont Erasme fournit lui-même les matériaux, se taisent à cet égard; mais si le récit que contient la célèbre lettre à Grunnius est celui des premières années de la vie d'Erasme, — et il n'est guère permis d'en douter, — ce fils existait, et un passage d'une autre lettre, indiqué par Jortin, semble des plus concluants. Dupin et M. Nisard admettent comme un fait certain l'existence de ce frère aîné d'Erasme. Il se fit moine et mena une vie assez peu édifiante. Sa mort ne paraît pas avoir causé à Erasme un chagrin bien profond.

Digitized by Google

et de Suso, établie dans le midi de l'Allemagne. Son monastère de Zwoll, près de Brunswick, avait abrité dans sa paisible enceinte Thomas de Kempen (ou Kempis), l'auteur du dernier, du plus parfait et du plus populaire manuel de la vie religieuse, *l'Imitation de Jésus-Christ*; mais moins d'un siècle après l'apparition de ce livre, ses sublimes enseignements n'étaient déjà plus compris par les Frères de Deventer; la corruption et l'ignorance avaient envahi cette communauté-là comme les autres. La méthode nouvelle d'enseignement toutefois avait pénétré à Deventer et y disputait le terrain au vieux système scolastique. A la tête de l'école était Alexandre Hegius, l'élève du célèbre helléniste Rodolphe Agricola, qui le premier porta l'érudition italienne au delà des Alpes. Erasme parla toujours avec un profond respect d'Hegius, mais il eut pour principal maître Sinheim, le sous-recteur; il était trop jeune, peut-être trop pauvre, pour suivre les leçons du premier. Sinheim fut le premier à discerner le génie d'Erasme. Un jour, il lui adressa ces paroles : « Continue comme tu as commencé; avant qu'il soit longtemps, tu t'élèveras sur le plus haut sommet des lettres. » Agricola lui-même, dans une visite qu'il fit à Hegius, fut tellement frappé d'un devoir de l'enfant qu'après lui avoir posé plusieurs questions et avoir examiné « la forme de sa tête et de ses yeux, » il le congédia avec ces mots : « Tu seras un grand homme. » Erasme lui-même nous dit qu'à Deventer il parcourut tout le cercle de l'enseignement scolastique, logique, physique, métaphysique et morale : mais, ce qui vaut mieux, il avait appris par cœur Horace et Térence. Quel pas de franchi pour un homme dont le latin devait être un jour presque la langue naturelle ! A Deventer, Erasme fut exposé aux entreprises du prosélytisme monacal. « J'avais à peine quinze ans, dit-il, lorsque le président de l'institution fit tous ses efforts pour m'engager à y entrer. J'étais très-pieux, mais malgré mon extrême jeunesse j'eus le bon esprit d'invoquer mon âge, et la colère de mes parents, si je faisais rien à leur insu. Ce brave homme, voyant son éloquence impuissante, essaya de l'exorcisme. Il apporta un crucifix et, tandis que je fondais en larmes, il me dit, en me jetant comme un regard d'inspiré : « Reconnaissez-vous celui qui a souffert pour vous? — Oui. — Eh bien! par ce Dieu, je vous adjure de ne pas permettre qu'il soit mort

Digitized by Google

en vain pour vous; obéissez à mes conseils et cherchez le bien de votre âme, si vous voulez échapper à la mort éternelle [1]. »

Mais Erasme fut obligé de quitter Deventer. La peste le priva de sa mère; et son père, que cette perte accabla de chagrin, mourut à quarante ans. Le jeune homme se trouva jeté dans le monde, orphelin, sans amis, ou plutôt, ce qui est pis, avec des amis infidèles.

Avant de mourir, son père lui nomma trois tuteurs : l'un d'eux était Pierre Winkel, le premier maître du jeune homme. Le bien que Gérard laissait à son fils était modeste, suffisant toutefois pour le mettre à l'abri du besoin et lui procurer une bonne éducation universitaire; mais ce bien tenta la cupidité de ses tuteurs. Ils le gaspillèrent ou l'appliquèrent à leur usage personnel; bientôt tout l'argent comptant fut dissipé et il ne resta plus que quelques valeurs en papier. On résolut de pousser le fils dans le cloître, comme on y avait poussé le père. Erasme, dont le goût pour les lettres était devenu une véritable passion, aurait voulu et dû compléter son éducation dans l'une des grandes universités de l'Europe, mais les libres et fortifiantes études de l'université coûtaient cher; de plus, elles auraient pu détourner l'ambitieux jeune homme de la vie monastique. On l'envoya à Herzogenbusch (Bois-le-Duc), dans une institution tenue par une autre communauté religieuse dont la mission avouée était de former et de discipliner les jeunes gens pour le cloître. Les deux années qu'il passa dans cet établissement furent complétement perdues pour ses études de prédilection. Ses nouveaux maîtres étaient des clercs ignorants, durs, cruels même. Ils n'avaient rien à apprendre à leur élève et ils ne lui permirent pas de s'instruire lui-même. La plus légère infraction à la discipline était sévèrement punie. Une fois, il reçut le fouet pour une faute dont il n'était pas coupable, et cette injustice lui causa une fièvre violente qui le tint au lit pendant quatre jours. Ce système eut pour effet d'altérer sa santé et de le rendre timide, morose, soupçonneux. Il lui mit en même temps dans le cœur une horreur profonde pour les châtiments corporels. Jean-Jacques Rousseau depuis ne les a pas condamnés avec plus de force. Un moine bien intentionné,

[1] *De pronunciatione*. Opera, t. I, p. 121-122.

Digitized by Google

mais à moitié fou, Rumbold, essaya, pour décider Erasme, de moyens plus doux; prières, flatteries, présents, caresses furent également impuissants. Rumbold se mit alors à lui raconter d'horribles histoires de la méchanceté du monde et du sort lamentable des jeunes gens qui, résistant aux conseils des hommes de Dieu, avaient abandonné l'asile sûr du cloître. Celui-ci, lui disait-il, s'était assis sur un tronc d'arbre, mais soudain le tronc d'arbre s'était métamorphosé en un énorme serpent qui avait étouffé et aspiré le malheureux. Cet autre avait à peine quitté les murs du monastère qu'il avait été dévoré par un lion furieux. Ces contes absurdes ne triomphèrent pas davantage de la résistance du jeune Erasme, qui parvint enfin à se soustraire à cette misérable tyrannie et s'en retourna à Gouda. Mais là d'autres persécutions l'attendaient; il fut exposé aux ruses et aux stratagèmes de l'infatigable Pierre Winkel, qui était resté son seul tuteur par suite de la mort des deux autres, et dont le zèle pour le salut de l'âme de son élève s'était accru par la crainte d'avoir à rendre compte de sa gestion. Les menaces, les reproches, les instances, unis à l'offre même d'une position avantageuse au monastère de Sion, près de Delft, trouvèrent Erasme insensible. Il était encore trop jeune, répondait-il avec beaucoup de bon sens; il ne se connaissait pas lui-même, il ne connaissait ni le cloître ni le monde. Pour le moment, il désirait continuer ses études; plus tard, éclairé par la réflexion et l'expérience, il arrêterait définitivement son choix sur une carrière. Un faux ami fit ce que n'avaient pu faire l'importunité intéressée de ses tuteurs ni les artifices, les menaces et les prières de ses maîtres. Erasme s'était lié intimement avec un jeune homme de Deventer, plus âgé que lui de quelques années. Cornélius Werden était astucieux et égoïste, mais d'un caractère ardent et ambitieux. Il avait voyagé en Italie et, à son retour, il était entré dans le cloître d'Emaüs ou de Stein, non par piété, mais parce que la vie monastique le mettait à l'abri des besoins journaliers de l'existence et lui assurait le repos. Connaissant la faiblesse de son ami, Werden lui représenta Stein comme un véritable paradis pour un homme de lettres: il aurait tout son temps à lui; une bibliothèque admirablement choisie serait à sa disposition; des hommes intelligents l'encourageraient et l'aideraient dans ses

Digitized by Google

études ; il coulerait ses jours dans un calme profond et au sein des plaisirs intellectuels. Erasme prêta l'oreille aux discours du tentateur et, après quelque résistance, il commença son noviciat. Ses rêves semblèrent d'abord vouloir se réaliser. Il faisait ce qu'il voulait ; personne ne l'interrompait dans ses lectures ; on l'avait dispensé des jeûnes trop rigoureux et d'une partie des exercices de dévotion prescrits par la règle ; il passait ses nuits à étudier avec son ami. La paix dont il jouissait n'était troublée que par d'innocents et agréables divertissements auxquels ses supérieurs daignaient prendre part. Le temps de son noviciat s'écoula en somme d'une manière charmante, mais à mesure que le moment fatal des vœux définitifs approchait, des doutes et des soupçons s'élevaient dans l'esprit d'Erasme. Il supplia son tuteur et ses supérieurs de ne point le forcer à embrasser une carrière qui ne lui convenait pas. « Si ces moines, dit-il dans une de ses lettres, avaient été des hommes vraiment religieux et vraiment chrétiens, ils auraient vu combien j'avais peu d'aptitude pour leur genre de vie. Je n'étais point fait pour eux ni eux pour moi. » Sa santé était faible, il avait besoin d'un régime généreux ; il avait une infirmité particulière qui devait l'empêcher d'observer toutes les prescriptions canoniques : quand une fois son sommeil avait été interrompu, il ne pouvait plus se rendormir. Il n'avait point de goût pour les exercices religieux ; son esprit était tourné tout entier vers les lettres et vers la lumière nouvelle qui commençait à briller sur le monde. Mais ceux dont il dépendait furent inexorables, Werden ne voulut point lâcher sa proie et Erasme prononça fatalement ses vœux. Ses yeux ne tardèrent pas à s'ouvrir, il vit combien il avait été trompé. Plus de liberté, plus de ces longues heures d'étude qui avaient embelli les jours de son noviciat. Il lui fallut se soumettre à une dure et capricieuse discipline, à des règles étroites et tyranniques ; il lui fallut endurer la société de gens grossiers, paresseux et débauchés ; mais avec quel esprit, avec quelle éloquence il se vengea plus tard, dans son *Eloge de la folie* et dans ses *Colloques*, de la violence morale que ces moines lui avaient faite et du dégoût qu'ils lui inspiraient !

La consolation du jeune cénobite était dans ses livres. Il continua ses études, sinon avec une entière liberté, du moins avec

Digitized by Google

un zèle infatigable. En dehors du cloître, il trouva des amis dont l'esprit sympathisait avec le sien, entre autres, Herman, de Gouda, qui excellait à faire des vers latins et qui entretint avec lui une correspondance active. A cette époque, il écrivit un traité sur le mépris du monde, mais, tout en dénonçant la corruption du monde, il éclata en invectives contre l'indolence, la dissolution et l'ignorance du cloître. Cette dissertation ne vit le jour que beaucoup plus tard. Parmi les auteurs modernes, celui qu'Erasme admirait le plus était Laurent Valla, l'historien original et hardi qui introduisit le premier la critique dans l'histoire, et qui donna le coup de mort à la fameuse donation de Constantin.

Erasme passa ainsi cinq années dans l'obscurité de son monastère, mais ces cinq années ne furent pas complétement perdues. Il vécut isolé et n'ayant guère que deux ou trois amis. Il n'avait point de relations avec sa famille, qui semble à peine l'avoir reconnu pour l'un des siens ; d'un autre côté, il était membre d'une corporation qui le regardait avec jalousie, qui ne l'aimait pas, et pour laquelle il n'avait lui-même qu'une aversion et un mépris mal dissimulés. Vers ce temps, l'évêque de Cambrai, Henri de Bergis, projeta un voyage à Rome, dans l'espoir d'obtenir un chapeau de cardinal. Il cherchait un secrétaire particulier, qui écrivît bien le latin. Soit qu'il se fût adressé au monastère qui ne fut pas fâché de se débarrasser d'un personnage qui lui déplaisait, et qui le recommanda à l'évêque; soit que la renommée d'Erasme fût parvenue jusqu'à Cambrai, il proposa à ce dernier de l'accompagner, et la proposition fut acceptée avec empressement. Erasme quitta son ami Herman avec regret, et Herman envia la bonne fortune du jeune savant qui allait voir la belle Italie. Il lui écrivait :

At nunc sors nos divellit, tibi quod bene vortat!
Sors peracerba mihi.
Me sine solus abis, tu Rheni frigora et Alpes
Me sine solus adis!
Italiam, Italiam lætus penetrabis amœnam.

Mais Erasme ne devait pas encore respirer l'air de l'Italie : les espérances de l'ambitieux prélat, relativement au chapeau

Digitized by Google

de cardinal, s'étaient évanouies. Erasme resta sous la protection de l'évêque, qui le décida à entrer dans les ordres et qui lui permit d'aller achever ses études à l'université de Paris où, par son influence, il lui fit obtenir une bourse au collége de Montaigu. Mais là de nouvelles épreuves l'attendaient. Il y trouva bien la nourriture et le logement, mais il n'avait point d'argent pour payer les droits d'inscription aux différents cours de l'université, ni pour acheter des livres. Encore, quel logement et quelle nourriture eut-il au collége de Montaigu ! Ecoutons-le parler[1] :

« Il y a trente ans, je vivais à Paris dans un collége qui avait pris son nom du vinaigre (Montaceto). — Je ne m'étonne pas alors, dit l'interlocuteur, si les disputes théologiques y étaient si aigres ; les murs mêmes, dit-on, y exhalent une vapeur de théologie. ERASME. Vous avez raison. Aussi, je n'en ai rapporté qu'une constitution pleine d'humeurs malsaines et beaucoup de vermine. Ce collége était dirigé par un certain Jean Staudin, homme non pas méchant, mais complétement dépourvu de jugement. Si, ayant passé lui-même sa jeunesse dans une extrême pauvreté, il avait témoigné quelque égard aux pauvres, c'eût été bien. S'il eût pourvu aux besoins des jeunes gens de manière à leur permettre de poursuivre leurs études à crédit, sans toutefois satisfaire toutes leurs fantaisies, c'eût été digne d'éloges. Mais nous n'avions que des lits durs et une nourriture insuffisante, nous étions assujettis à des veilles pénibles et à des travaux fatigants. Aussi, dans ma première année d'épreuves, combien j'ai vu de jeunes gens admirablement doués et donnant les plus belles espérances, ravis par une mort prématurée, ou frappés de cécité, atteints de folie, envahis par la lèpre ! N'était-ce pas là le comble de la cruauté ?... Et ce n'étaient pas seulement les plus pauvres écoliers qui étaient soumis à cette discipline. Jean Staudin recevait dans son établissement un grand nombre de jeunes gens appartenant à de riches familles et dont il éteignit la généreuse ardeur. Réformer par la raison les emportements de la jeunesse, c'est l'office d'un père, mais au milieu d'un rude hiver ne donner à de jeunes estomacs affamés qu'un morceau de

[1] Voir les *Colloques* : ICHTHYOPHAGIE.

Digitized by Google

pain sec et les envoyer à la fontaine chercher de l'eau, et encore de l'eau fétide, malsaine ou glacée ! J'ai connu personnellement plusieurs jeunes gens qui contractèrent au collége des maladies dont ils ne purent jamais se débarrasser de leur vie. Nos dortoirs étaient au rez-de-chaussée, tout près de latrines qui sentaient horriblement mauvais, et le plâtre des murs en était tout moisi [1]. »

Cependant Erasme commençait à devenir célèbre à Paris : son nom avait pénétré dans un monde qui accueillait avec empressement et sympathie les jeunes gens qui aspiraient à la gloire littéraire ; nous voulons parler de la république des lettres qui, à cette époque, avait une existence réelle et distincte, et qui se séparait chaque jour de plus en plus des ordres monast iqueset même de l'Eglise. Erasme, sans famille, sans fortune, sans relations, presque sans patrie, rencontra dans ce monde des amis qui lui fournirent les moyens d'augmenter ses ressources en donnant des leçons particulières ; Paris était alors rempli de jeunes gens de tous les pays, qui venaient y compléter leur instruction. Plus tard, nous trouvons Erasme surveillant l'éducation du fils d'un riche bourgeois de Lubeck, mais c'est l'Angleterre qui lui procura les élèves les plus riches et les plus généreux. Un membre de la famille Grey et lord Mountjoy se placèrent eux-mêmes sous sa direction, et ce dernier fit à son maître une pension qu'Erasme conserva toute sa vie. On lui offrit les conditions les plus avantageuses pour faire l'éducation du fils de James Stanley, comte de Derby, mais il refusa cette proposition, soit qu'il préférât son indépendance, soit qu'il crût pouvoir mieux employer son temps.

La peste força plusieurs fois Erasme à quitter Paris et à se réfugier dans les Pays-Bas et à Orléans. Pendant une de ces excursions, il fit, par l'intermédiaire d'un homme de lettres,

[1] Rabelais n'avait pas conservé du collége de Montaigu de plus agréables souvenirs. Ponocrate dit, en effet, à Grandgousier : « Seigneur, ne pensez que je l'aye mis au collége de pouillerie qu'on nomme Montaigu ; mieulx l'eusse voulu mettre entre les genoulx de saint Innocent, pour l'énorme cruaulté et villenie que j'y ai cognue ; car trop mieulx sont traictés les forcez entre les Maures et Tartares, les meurtriers en la prison criminelle, voyre certes les chiens en vostre maison, que sont ces malautrus audit collége. »

Digitized by Google

Battus, la connaissance d'Anna Bersala, marquise de Vere, qui habitait le château de Tornhoens. La marquise, femme distinguée, lui fit une pension et vint plus d'une fois à son aide dans ses besoins. En reconnaissance de ces bienfaits, Erasme instruisit son fils, Adolphe de Vere, et composa pour lui le traité : *De Arte conscribendi epistolas*. Cependant la pension lui fut irrégulièrement payée ; elle cessa même au bout d'un certain temps, par suite du mariage de sa protectrice. A Orléans, Erasme fut reçu dans la maison d'un riche chanoine et traité avec une grande bienveillance. Il visita la Hollande, son pays natal, dont l'air lui plut, mais la grossièreté et l'ignorance du peuple, le mépris stupide dans lequel on y tenait les belles-lettres, le peu de cas qu'on y faisait des savants, sans parler du matérialisme des mœurs, lui inspirèrent un profond dégoût[1].

La première visite d'Erasme en Angleterre eut lieu en 1498[2]. Il s'y rendait à l'invitation de lord Mountjoy. Les plus hauts personnages l'accueillirent avec respect et lui firent de nombreux présents, et c'est de ce voyage que date sa longue amitié avec More et Colet, qui fut plus tard doyen de Saint-Paul. Dans une lettre à Piscator, un Anglais qui se trouvait à Rome, il décrit ainsi ses premières impressions sur l'Angleterre :

« Vous me demandez si j'aime l'Angleterre. A dire vrai, mon cher Robert, de tous les pays que j'ai vus jusqu'à présent, aucun ne m'a plu autant. Le climat en est très-agréable et très-sain, et j'y ai trouvé des esprits si cultivés, tant de savoir et une connaissance si profonde des écrivains de l'antiquité grecque et latine, que je me soucie médiocrement de visiter l'Italie, où je n'ai guère qu'un intérêt de curiosité. Lorsque j'entends Colet, je crois entendre Platon. Qui n'admirerait la vaste science de Grocyn ? Qu'y a-t-il de plus profond et de plus fin à la fois que l'esprit de Linacre ? La nature a-t-elle jamais rien créé de plus charmant que Thomas More ? » La reconnaissance lui inspire également des paroles éloquentes sur lord Mountjoy : « Où ne suivrais-je pas, dit-il, un jeune homme si poli, si gra-

[1] Il appelait la Hollande « le pays de la bière et du beurre. »
(Muller.)

[2] La date de 1497, à laquelle les anciennes biographies placent cette visite, est maintenant reconnue fausse et abandonnée.

Digitized by Google

cieux, si aimable ? J'irais avec lui jusqu'aux enfers ! » Dans une autre lettre, adressée au poëte lauréat Andrelini, Erasme prend un ton plus léger : il parle de son talent d'écuyer. Il était presque devenu chasseur ; il avait appris les belles manières des grands et le langage de la cour. Comment Andrelini pouvait-il rester dans la boue de Paris ? Si la goutte ne le clouait pas dans son lit, pourquoi ne prenait-il pas sa volée vers l'Angleterre ?

Vient ensuite un passage qui a servi de texte à de graves absurdités. Sous le règne de Henri VII, quand les arrière-grand'mères des douairières actuelles d'Angleterre saluaient un parent, un ami, ou même un étranger, c'était en échangeant avec lui un innocent baiser. Erasme parle en latin élégant de ce salut à son poétique ami, et l'invite un peu pédantesquement à préférer la compagnie de ces belles et faciles nymphes aux froides et prudes muses du Parnasse. Bayle et Gibbon n'ont pas manqué de gloser là-dessus, et maint chevalier en perruque a cru devoir prendre la défense de la vertu calomniée des matrones du seizième siècle [1].

Il semblerait que, lors de son premier voyage en Angleterre, Erasme passa plus de temps à apprendre qu'à enseigner. Il possédait déjà admirablement la langue latine ; à Oxford, il étudia le grec sous W. Grocyn, et fit en peu de temps des progrès assez rapides pour pouvoir traduire des fragments de Libanius, de Lucien et d'Euripide. Gibbon a donc eu raison de dire qu'Erasme apprit le grec à Oxford pour l'enseigner à Cambridge.

Erasme a exprimé en vers l'admiration que lui inspirait l'Angleterre, et c'est là la relation la plus curieuse et la plus fidèle des incidents qui signalèrent sa première visite. Lorsqu'il était au château de lord Mountjoy, près de Greenwich, More le conduisit au palais d'Eltham, où étaient élevés tous les enfants de la famille royale, à l'exception du prince Arthur. Le prince Henri avait alors neuf ans, et même dans son enfance,

[1] Le fait est qu'il reste de cet usage le mot *salute* comme synonyme de *kiss* ou *baiser*. Cherchez plutôt *salute* dans le dictionnaire. Goldsmith l'emploie encore dans ce sens, lorsque le squire Thornhill scandalise le bon vicaire de Wakefield, en voulant *saluer* (*to salute*) Olivia et Sophia dès sa première rencontre avec ces charmantes personnes qui le trouvent elles-mêmes un peu trop familièrement fat. (*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

si nous en croyons Erasme, il joignait une grande majesté à une extrême affabilité. Pendant le dîner, il adressa au savant étranger un petit compliment en latin, mais Erasme, pris à l'improviste, ne sut pas répondre, et ce ne fut que trois jours après qu'il envoya au jeune prince une pièce de vers dans laquelle il exalte la richesse et la fertilité de l'Angleterre :

At mihi nec fontes nec ditia flumina desunt,
Sulcive pingues, prata nec ridentia.
Fœta viris, fecunda feris, fecunda metallis,
Ne glorier, quod ambiens largas opes
Porrigit Oceanus, nec quod amicius ulla
Cœlum, nec aura dulcius spirat plaga.

Mais le roi Henri VII est la principale gloire de ce grand royaume :

Rex unicum hujus sæculi miraculum,
. . . . . .
Hoc regnum ille putat, patriæ carissimus esse,
Blandus bonis, solis timendus impiis.

Plus loin, le prince est comparé à Décius, à Codrus, à Numa, à Enée, et les autres membres de la famille royale ne sont pas oubliés dans ces classiques flatteries.

En quittant l'Angleterre, Erasme éprouva un assez grand désagrément. L'économie politique de Henri VII avait rigoureusement prohibé l'exportation de la monnaie d'argent. Les agents de la douane saisirent vingt livres sterling que le pauvre savant emportait avec lui et qui étaient les premiers fruits de la munificence anglaise. Il se plaignit très-vivement de ce procédé, et l'amertume de ses plaintes ne s'accorde guère, il faut l'avouer, avec ce mépris des richesses qu'il affecte si souvent dans ses écrits [1].

Dans l'intervalle de près de sept années qui s'écoula entre sa première et sa seconde visite en Angleterre, Erasme vit sa réputation grandir et dépasser même celle des savants les plus

[1] Ses premières lettres sont pleines de détails sur ses embarras pécuniaires ; à cette époque, il fut souvent réduit à une sorte de mendicité littéraire. Mais vers la fin de sa vie, ses pensions, ses dédicaces, sa place de conseiller à la Cour impériale l'avaient mis dans une belle position de fortune.

Digitized by Google

illustres de ce côté-ci des Alpes, tels que Reuchlin et Budée. La première édition de ses *Adagia*, dont l'immense érudition frappa le monde d'étonnement, parut en 1500. En 1504, les états des Pays-Bas le mandèrent à Bruxelles pour adresser un discours de félicitation à Philippe le Beau, leur souverain, à l'occasion de son retour d'Espagne.

La seconde visite d'Erasme en Angleterre fut courte comme la première (1505-1506). Il fut présenté par Grocyn à Warham, archevêque de Cantorbéry, et, à cette occasion, il fit hommage au prélat de sa traduction en vers latins de l'*Hécube* d'Euripide, avec une ode en vers iambiques et une épître dédicatoire. Warham le reçut avec une grande bienveillance et lui fit un cadeau. En s'en retournant à Londres, Erasme et son ami comptèrent la somme, qui se trouva être assez légère. Le prudent archevêque avait souvent été trompé par des étudiants besoigneux, et il craignait que l'ouvrage n'eût déjà été offert à d'autres personnages avec la même dédicace. De retour à Paris, Erasme, indigné de cette supposition et pour se justifier d'un pareil soupçon, envoya à l'archevêque l'ouvrage imprimé, et y ajouta une traduction de l'*Iphigénie*. Sous le patronage de Fisher, évêque de Rochester, chancelier de l'université, il visita Cambridge, mais il n'y resta que peu de temps. On prétend qu'il y prit un de ses grades, mais il n'y a rien de certain à cet égard. L'année suivante, Erasme partit pour l'Italie. En quittant Paris, il avait espéré sans doute voir la Péninsule offrir aux arts, aux lettres et à la religion un sanctuaire agréable et paisible, les savants poursuivre dans chaque ville leurs tranquilles occupations sous le patronage éclairé de leurs princes, les étudiants affluer de toutes les parties de la chrétienté dans des universités calmes et florissantes, l'Eglise honorer et encourager la science. Au lieu de cela, que trouva-t-il ? L'Italie bouleversée et ravagée par la guerre, et, à la tête d'une des armées les plus féroces, le pape en personne. Il s'arrêta d'abord à Turin, et, après une résidence de quelques mois dans cette ville, il prit à l'université le grade de docteur. De Turin il passa à Bologne, que Jules II assiégeait. Il se retira à Ferrare pour ne pas se trouver au milieu des horreurs de la guerre et d'un siége, et revint à Bologne lorsque le pape, vainqueur, fit son entrée

Digitized by Google

triomphale dans la ville rebelle. A Rome, il fut également témoin de l'ovation faite au belliqueux pontife. Nous dirons plus tard quel effet ce spectacle produisit sur l'esprit pacifique d'Erasme[1]. Il resta près d'un an à Bologne. La peste l'en chassa. De Bologne, il alla à Venise pour faire imprimer une nouvelle édition de ses *Adages*. Il s'y lia intimement avec les Alde, et ses ennemis lui reprochèrent plus tard (c'est ainsi qu'on entendait à cette époque la dignité littéraire) de s'être abaissé à l'office servile de correcteur dans les ateliers des célèbres typographes vénitiens. A Padoue et à Sienne, il dirigea les études d'un fils naturel de Jacques, roi d'Ecosse, jeune homme de vingt ans, du plus aimable caractère, des plus heureuses dispositions, qui était déjà archevêque de Saint-André et qui périt à côté de son père à la bataille de Flodden. Enfin, il retourna à Rome, où les cardinaux, qui se faisaient gloire de protéger les lettres, le reçurent à bras ouverts. C'étaient le cardinal Saint-Georges, le cardinal de Viterbe, le cardinal de Médicis, qui devait bientôt après occuper le trône pontifical sous le nom de Léon X. Dans une de ses lettres, Erasme décrit son entrevue avec le cardinal Grimani qui se montra plein, non-seulement de courtoisie, mais

[1] Voici ce que pensait des exploits de Jules II un fougueux réformateur, Ulric de Hutten :

Hoc mens illa hominum, partim sortita Deorum,
Et pars ipsa Dei, patitur se errore teneri?
Ut scelere iste latro pollutus Julius omni
Cui velit occludat cœlum, rursusque recludat
Cui velit, et possit momento quemque beatum
Efficere aut contra, quantum quiscumque bene egit
Et vixit bene, si lubeat, detrudere possit
Ad stygias pœnas et Averni Tartara ditis,
Et quod non habet ipse, aliis divendere cœlum.
. . . . . .
Et nunc ille vagus sparsit promissa per orbem
Qui cædem et furias sceleratasque castra sequantur
Se duce, ut his cœlum pateat. Qua fraude tot urbes
Et tot perdidit ille duces, tot millia morti
Tradidit et pulsa induxit bella acria pace,
Tranquillumque diu discordibus induit armis
Et scelere implevit mundum, fasque omne nefasque
Miscuit. . .
Naufraga direpti finxit patrimonia Petri
Vindice se bello asserere atque ulciscier armis.

Digitized by Google

encore de respect et presque de déférence pour le pauvre moine. Le pape Jules II lui-même, qui ignorait l'impression défavorable qu'il avait faite sur le pacifique homme de lettres, daigna le remarquer et lui offrir une place dans sa cour, mais Erasme n'était pas destiné à vivre sous le ciel de l'Italie et dans la faveur des papes. Des nouvelles qu'il reçut d'Angleterre le rappelèrent dans ce pays.

En avril 1509, Henri VIII monta sur le trône. L'année précédente, le prince avait écrit de sa propre main à Erasme pour le remercier d'une lettre qu'il avait reçue de lui. Lord Mountjoy pria son ami de revenir en Angleterre ; il lui représentait comme certaine la faveur du roi qui lui avait fait l'honneur inusité de correspondre avec lui; il lui promettait en outre le patronage de l'archevêque Warham, qui lui envoya cinq livres sterling pour ses frais de voyage et comme gage de sa protection future. Erasme partit immédiatement; il traversa les Alpes Rhétiennes, Coire, Constance, le Brisgau et Strasbourg ; de là il descendit le Rhin jusqu'en Belgique, se reposa quelque temps à Louvain et passa en Angleterre. En route, il employa son temps à méditer sa fameuse satire contre le pape et les cardinaux : l'*Eloge de la Folie*. Il la finit chez Thomas More, qui ne s'effraya pas trop des amers sarcasmes qu'elle contenait contre l'Eglise de Rome et son chef. A Londres, il se logea dans le couvent des Augustins, avec Bernard André, le précepteur du prince Arthur et l'historiographe royal. Une contestation s'étant élevée au sujet des dépenses relatives à l'entretien de l'illustre savant, elle fut terminée par l'intervention libérale de lord Mountjoy. Quant à Henri VIII, soit qu'il fût trop occupé de son avénement au trône, soit qu'il fût absorbé par la politique européenne, il ne paraît pas avoir tenu les promesses par lesquelles il avait attiré l'étranger dans son royaume ; en tout cas, les actes de la munificence royale sont rares. Erasme parla toujours d'Henri VIII avec le plus grand respect, et se le concilia par des dédicaces dans l'une desquelles il lui rappelle avec adresse leur ancienne intimité ; mais lorsque plus tard il préféra le patronage de l'empereur, le roi lui en voulut de l'avoir quitté. Le cardinal Wolsey lui promit, de son côté, d'abord un canonicat à Tournay, puis un évêché, mais ce n'étaient là que de vaines paroles. Erasme

Digitized by Google

ne reçut jamais rien du puissant ministre, et maint passage de ses lettres trahit une certaine amertume à l'endroit d'un protecteur qui n'avait au service de ses protégés que des promesses mensongères. A cette époque, son patron le plus actif et le plus zélé semble avoir été Fisher, évêque de Rochester. C'était un partisan déclaré des nouvelles méthodes, et en sa qualité de chancelier de Cambridge il forma le dessein d'affranchir l'université des liens de la scolastique; lui-même, bien qu'à un âge avancé, il avait étudié le grec. Par son influence, Erasme, qui, ainsi que nous l'avons vu, avait visité Cambridge en 1506, fut nommé d'abord professeur de théologie, puis professeur de grec. On lui donna un logement à Queen's-College; au temps de Knight, on montrait encore sa chambre, et de nos jours une promenade porte son nom. Il n'eut d'abord que très-peu d'élèves et de faibles appointements : ses amis furent même obligés de solliciter pour lui des secours, surtout de Fox, évêque de Winchester, et de Tunstall, évêque de Durham. Peu à peu, cependant, il se réconcilia avec Cambridge et en préféra le séjour à celui de Londres, à cause de la société de lord Mountjoy, de More et de Colet. Trois ans après, Warham, qui s'était pris pour lui d'une vive affection, lui donna le bénéfice d'Addington, près Ashford, dans le comté de Kent. Mais au bout d'un an, Erasme se démit de ses fonctions par des scrupules qui lui firent le plus grand honneur. Il ne pouvait, dit-il, se charger de nourrir un troupeau dont il ignorait la langue. Erasme dédaignait l'anglais comme toutes les autres langues modernes. L'évêque accepta sa démission en lui assignant une pension sur le bénéfice. Erasme fit encore des objections, mais Warham lui répondit qu'il était plus utile en instruisant les prédicateurs qu'en prêchant lui-même à une petite paroisse de village, et qu'à ce titre il avait droit à une rémunération de l'Eglise. Aux vingt livres sterling que le bénéfice rapportait à Erasme, Warham en ajouta vingt autres de sa cassette particulière.

Les liens d'amitié qui l'unissaient à More et à Colet se resserraient chaque jour. L'enjouement du premier, ses vues libérales sur les superstitions et les abus de l'Eglise, et son esprit de tolérance, le rendaient plus que tout autre propre à apprécier le génie d'Erasme. Des sympathies non moins puissantes atta-

Digitized by Google

chaient Erasme à Colet. L'amour des belles-lettres, le désir de donner à l'enseignement un caractère plus libéral, le dégoût de la scolastique, la volonté bien arrêtée de substituer à saint Thomas et à Duns Scot des leçons et des sermons directement tirés de saint Paul et de l'Evangile, le mépris des superstitions dominantes, tout cela contribuait à entretenir l'intimité des deux savants. Erasme rendit de grands services à l'école que Colet avait fondée à Saint-Paul, en composant pour cette école des hymnes, des prières et des ouvrages de grammaire, entre autres son traité *De copia verborum*. Cette visite d'Erasme en Angleterre dura environ quatre ans, du commencement de 1510 à 1514. Soit désenchantement, soit besoin de mouvement, soit ambition, il se rejeta dans le monde et, cédant aux flatteuses instances de Charles d'Autriche, plus tard empereur d'Allemagne, il accepta le titre de conseiller honoraire, auquel était attachée une pension de deux cents florins. D'un autre côté, son ancien couvent de Stein regrettait d'avoir laissé partir un homme dont la gloire retentissait dans toute l'Europe. Servatius, qui en était devenu le prieur, fit tous ses efforts pour déterminer Erasme à y rentrer, mais Erasme refusa. La lettre dans laquelle il consigna son refus est une des plus remarquables de celles qui sortirent de sa plume. Erasme s'exprime avec une franchise pleine de hardiesse sur la décadence de la vie monastique ; il en reconnaît la nécessité et l'excellence dans les premiers temps du christianisme, mais il en flagelle impitoyablement les abus. « Qu'y a-t-il, s'écrie-t-il, de plus corrompu et de plus pervers que ces ordres religieux qui ont secoué le joug de la discipline? Voyez ceux que le monde estime le plus, et vous ne trouverez rien en eux qui ressemble au christianisme ; non, rien que des pratiques froides et judaïques. C'est là-dessus, cependant, que les ordres religieux se jugent et se croient en droit de mépriser les autres. Ne vaudrait-il pas mieux, ainsi que nous l'a enseigné notre Sauveur, regarder la chrétienté comme une seule maison, un seul monastère, et les chrétiens comme une seule famille? Ne vaudrait-il pas mieux regarder le sacrement du baptême comme le plus sacré de tous les vœux et de tous les engagements, sans jamais nous mettre en peine de savoir où nous vivons, pourvu que nous vivions bien? »

Digitized by Google

C'est à l'invincible vocation d'Erasme pour les lettres qu'il faut attribuer ses fréquents changements de résidence à cette époque de sa vie. Les livres et les manuscrits étaient dispersés en tous lieux; pour les consulter et, plus encore, pour faire imprimer les ouvrages des anciens auteurs, il fallait fouiller les trésors des diverses bibliothèques, dont la plupart étaient en désordre et dont bien peu avaient des catalogues. Les imprimeurs auxquels on pouvait confier le soin d'imprimer et de corriger de volumineux ouvrages écrits en grec, en latin ou en hébreu, étaient rares à trouver. Si Erasme resta longtemps à Bâle, ce fut moins pour y jouir de la société des savants qui y affluaient que pour assister l'imprimeur Frobenius, son ami, dans les grandes entreprises littéraires où il était engagé [1]. Il était sans famille, sans patrie. Relevé de ses vœux monastiques par le pape, il était libre d'aller et de venir comme bon lui semblait. Il avait refusé tout emploi qui l'eût astreint à la résidence; sa demeure était partout où il y avait des livres, des savants et des imprimeurs. Il était en réalité citoyen du monde et le monde l'accueillait avec plaisir, en quelque endroit qu'il lui plût de s'établir. Les plus riches et les plus célèbres capitales de l'Europe étaient fières de le posséder quelque temps dans leurs murs.

Rien ne prouve mieux la haute estime dont Erasme jouissait en Europe que l'émulation qui régnait entre les souverains pour l'attirer dans leurs Etats. On reproche aux gens de lettres leurs flatteries envers les hommes qui exercent le pouvoir; mais qu'on n'oublie pas que souvent les grands personnages sont les premiers à prodiguer l'encens aux gens de lettres. Ce reproche n'a pas été épargné à Erasme; mais ce qui l'absout à nos yeux, c'est sa pauvreté, ce sont les mœurs du temps, c'est le langage dans lequel il était alors d'usage de s'adresser aux

[1] Ce fut le motif qui lui fit si souvent former le projet de se retirer à Rome : « Decretum erat hyemare Romæ, cum aliis de causis, tum ut locis nonnullis pontificiæ bibliothecæ præsidiis uterer. Apud nos sacrorum voluminum græcorum magna penuria. Nam Aldina officina nobis præter profanos auctores adhuc non ita multum dedit. Romæ ubi bonis studiis non solum tranquillitas, verum etiam honos. » (Epist. 547.) — Dans d'autres lettres, il exprime la résolution de vivre et de mourir en Angleterre.

Digitized by Google

princes, aux souverains, aux dignitaires de l'Eglise, ainsi qu'on peut le voir par les lettres de Luther à l'électeur de Saxe, à l'archevêque de Mayence, à l'empereur et au pape. Si Erasme flattait ses nobles correspondants, ceux-ci le payaient de la même monnaie. On l'appelait la lumière du monde, la gloire de la chrétienté, etc. Nous avons déjà dit que Charles d'Autriche, par ses offres libérales, le décida à quitter l'Angleterre pour la cour de Bruxelles. Devenu empereur, Charles n'oublia pas l'illustre savant qu'il avait honoré de ses faveurs comme archiduc. Après la bataille de Pavie, Erasme prit la liberté d'écrire à Charles-Quint pour lui recommander de ne pas se laisser enivrer par sa victoire et de traiter avec magnanimité son royal captif. Quelque temps auparavant déjà, François Ier avait essayé, par l'entremise de Budée et avec le consentement d'Etienne Pouches, évêque de Paris, d'attacher Erasme à l'université de cette ville. Henri VIII ne l'avait laissé partir qu'avec un vif regret; le frère de Charles-Quint, l'archiduc Ferdinand, le comblait de prévenances; l'électeur de Bavière lui proposa la présidence de l'université d'Ingolstadt. La lettre suivante d'Erasme permet, du reste, de juger du pied d'intimité sur lequel il était avec tous les souverains de l'Europe.

« J'ai de l'empereur Charles un grand nombre de lettres qui témoignent d'autant d'affection que d'estime à mon égard ; je les prise plus encore que sa bienveillance pour moi, bienveillance à laquelle je dois pourtant une grande partie de ma fortune. J'en ai aussi un grand nombre du roi Ferdinand ; elles ne sont pas moins amicales, et toujours elles ont été accompagnées de quelque présent. Que d'invitations, que de propositions avantageuses j'ai reçues du roi de France ! Le roi d'Angleterre, par ses lettres fréquentes et ses marques de munificence que je n'ai jamais sollicitées, ne cesse de me prouver ses bonnes dispositions à mon endroit. La reine Catherine, la meilleure des femmes, rivalise sous ce rapport avec le roi son époux [1]. Le roi de Pologne, Sigismond, m'a envoyé une lettre avec un présent vraiment royal. Le duc de Saxe m'écrit souvent et jamais sans joindre à ses lettres un cadeau : Οὐκ ἄδωρος καὶ αὐτὸς. »

[1] La reine Catherine d'Aragon était grande admiratrice d'Erasme. C'est à elle qu'il dédia son traité *De Matrimonio*.

Digitized by Google

Puis vient une liste de prélats qui comprend les archevêques de Cantorbéry, de Mayence et de Tolède; Tunstall, de Durham; Sadolet, de Carpentras, et les évêques de Breslau et d'Olmutz. Le pape Léon X rendit un grand service à Erasme dans une circonstance importante. Soit que l'élégant Italien eût conservé quelque mépris secret pour le savant barbare des Pays-Bas, soit que le pontife fût absorbé par les affaires ou les plaisirs, il est certain qu'il n'avait point réalisé les espérances qu'il avait fait concevoir à Erasme, lorsqu'il n'était encore que le cardinal de Médicis. Néanmoins il accepta la dédicace du *Nouveau Testament* d'Erasme, privilége précieux pour celui-ci, qu'il mit ainsi à l'abri contre les conséquences des accusations d'hétérodoxie dont l'accablèrent les Lee, les Stunica, les Caranza, les Hoogstraten, les Egmont et une foule d'autres adversaires dangereux par leur fanatisme. Le pape Adrien lui offrit un décanat qu'il refusa; Clément VII lui envoya un présent de deux cents florins, et lui fit de plus belles promesses encore. Paul III eut un moment la pensée de l'élever au cardinalat, mais ce fut après qu'Erasme eut écrit contre Luther; en attendant, il lui offrit la place de recteur du couvent de Deventer, qui valait six cents florins par an.

Comment Erasme arriva-t-il à cette haute position? Quels furent les ouvrages qui lui valurent l'admiration enthousiaste de la chrétienté et le patronage des princes et des rois, des prélats et des universités? Répondre à cette question, c'est établir du même coup les titres d'Erasme à l'estime et à la reconnaissance de la postérité. On peut considérer cet homme illustre à quatre points de vue différents. On peut voir en lui : 1° le principal promoteur des belles-lettres et des études classiques de ce côté-ci des Alpes; 2° l'ennemi déclaré de la scolastique et des superstitions du moyen âge, qu'il livra au mépris et à la risée du monde dans ses ouvrages sérieux comme dans ses écrits satiriques; 3° le père de la critique biblique et de l'interprétation rationnelle des saintes Ecritures, par sa publication du Nouveau Testament ainsi que par ses notes et ses paraphrases; 4° le fondateur d'une théologie plus éclairée et plus large, par ses éditions des premiers Pères de l'Eglise. Dans chacune de ces branches diverses, les ouvrages d'Erasme sembleraient suffisants pour oc-

Digitized by Google

cuper une longue et laborieuse existence, et il faut encore y ajouter les perpétuelles controverses qu'il fut obligé de soutenir, la guerre défensive dans laquelle l'entraîna chacune de ses publications importantes, ses Lettres qui remplissent un volume et demi de ses œuvres complètes, et ses Traités sur une foule de sujets ayant rapport au progrès de la littérature ou de la religion.

I.—Considérons d'abord Erasme comme l'un de ceux auxquels le monde est principalement redevable de la renaissance des études classiques. Ici nous pouvons nous contenter d'énumérer ses traductions et ses éditions des grands écrivains de l'antiquité, mais nous ne nous bornerons pas à celles qu'il publia avant 1520, notre intention étant de présenter un aperçu complet de ses travaux littéraires. Ses traductions du grec eurent pour but de le perfectionner dans la connaissance de cette langue; elles comprennent plusieurs tragédies d'Euripide, quelques discours de Libanius, presque tout Lucien et la plupart des œuvres morales de Plutarque. Il édita, sans parler de quelques auteurs de moindre importance, Sénèque le philosophe, Suétone, l'histoire d'Auguste, Quinte-Curce, le *De Officiis* et les *Tusculanes* de Cicéron, le grand ouvrage de Pline, et plus tard Tite-Live, Térence avec le commentaire de Donat, Aristote et Démosthène. Nous avons vu depuis des éditions supérieures au double point de vue de l'exactitude et de la critique, mais celles d'Erasme sont toujours citées avec respect. Erasme composa en outre de bons ouvrages élémentaires et des traités de grammaire, principalement pour l'école fondée par Colet, mais la meilleure de ses dissertations est peut-être son *Cicéronien*. Ce dialogue, un peu prolixe, nous l'avouons, est une révolte hardie contre les savants d'Italie, qui proscrivaient, dans le latin moderne, tout mot qui n'avait pas l'autorité de Cicéron. Qu'il est amusant ce Cicéronien qui, depuis sept ans, n'a pas lu d'autre auteur que Cicéron, qui n'a dans sa bibliothèque que le buste de Cicéron, et qui ne cachette ses lettres qu'avec la tête de Cicéron! Le malheureux a composé trois ou quatre énormes volumes où il a noté tous les mots employés par Cicéron, toutes les variations de tous les sens de chaque mot, tous les pieds et toutes les cadences qui commencent ou terminent toutes les phrases du grand orateur

Digitized by Google

romain. Erasme ne se contente pas de se moquer de ce pédantisme, il le réfute encore avec force. Sa dissertation est une longue critique de tous les écrivains latins du jour, de leurs ouvrages et de leur style, et comme alors tout le monde écrivait en latin, tous les hommes de lettres du temps passent sous la plume du satiriste. Hélas! que de noms sonores en *us*, autrefois célèbres et honorés, ont disparu pour jamais de la mémoire des hommes! La dissertation se termine par le récit plaisandc la réception d'un citoyen romain par un club ou par une société de cicéroniens à Rome.

Mais l'ouvrage où se montre le mieux l'immense érudition d'Erasme, ce sont ses *Adages*. Ce livre explique les maximes étranges et abstraites répandues çà et là dans les auteurs classiques, et remonte à leur origine. Elles sont classées par ordre alphabétique, sous différents titres, tels que ceux-ci : « Absurdités, Arrogance, Avarice, etc. » Quelquefois il prend l'une de ces maximes pour texte d'une longue dissertation. A propos de : *Festina lente*, il discute la question de l'imprimerie et des abus de la presse. A propos de la dissimulation, il s'étend sur les mœurs de l'Eglise, sur la richesse et la pompe du clergé. Au titre : *Monacho indoctior*, il flétrit l'ignorance et l'immoralité des moines. Au titre : *Dulce bellum inexpertis*, il maudit la folie et les maux de la guerre. Rien ne met mieux au jour que cet ouvrage l'érudition vaste, profonde et variée d'Erasme. Même de nos jours, où nous avons tant de moyens subsidiaires de nous instruire, l'abondance, la diversité et l'étendue de ses lectures nous confondent. L'écrivain le plus obscur ne lui a pas échappé. Dans la première édition, il se plaignait de manquer de livres grecs; dans la dernière, il cite familièrement les auteurs grecs de toutes les époques. Quant aux auteurs latins, il les possédait à fond. Après lui, on a retrouvé quelques proverbes qu'il avait oubliés; on a corrigé certaines de ses interprétations qui étaient par trop conjecturales; mais, malgré leurs imperfections, les *Adages* restent un admirable monument de science et de travail. La manière dont ils furent accueillis par le public indique combien le goût de la littérature classique était répandu en Europe. La première édition, évidemment imparfaite, fut imprimée à Paris en 1500. Elle fut suivie de deux au-

Digitized by Google

tres à Strasbourg; Erasme réimprima lui-même l'ouvrage sous une forme plus complète, à Venise, en 1508. Cette édition fut imitée, à l'insu d'Erasme, par Frobenius à Bâle. Sept éditions suivirent avec une grande rapidité, et portèrent la réputation d'Erasme dans toute la chrétienté.

II. — Erasme était l'adversaire déclaré de la scolastique et des superstitions du moyen âge : il prit une part importante à leur défaite. Nul ne contribua plus que lui à émanciper l'esprit humain du thomisme, du scotisme et de l'aristotélisme, qui dominaient alors dans toutes les écoles de l'Europe. Erasme seconda, sous ce rapport, avec un grand bonheur, l'impatience et les ardentes aspirations de ceux qui soupiraient après des jours meilleurs. En Italie, le joug était déjà brisé ; mais, de ce côté-ci des Alpes, les moines luttaient vigoureusement dans leurs cloîtres et dans les universités où ils avaient encore la suprématie. Erasme servit la bonne cause de deux manières : en exposant la stérilité et l'impuissance de la scolastique, et en composant des manuels d'éducation plus simples, plus intelligibles et plus utiles. Ses premiers écrits sont une protestation constante, tantôt grave, tantôt comique, contre les superstitions du temps ; et cependant il ne fut pas toujours lui-même à l'abri de ces faiblesses. Dans son enfance, il avait attribué sa guérison d'une dangereuse maladie à l'intercession de sainte Geneviève, à laquelle il adressa une ode. La sainte, il est vrai, fut aidée par Guillaume Cop, le plus habile médecin de Paris. Lors de son séjour à Cambridge, il fit un pèlerinage où la curiosité peut-être eut plus de part que la foi à Notre-Dame de Walsingham. L'arme la plus puissante d'Erasme pour combattre les moines et les institutions monastiques fut le ridicule. Aucune satire n'excita peut-être dans le temps où elle parut des applaudissements plus universels que l'*Eloge de la Folie*. Bien des allusions qui nous paraissent aujourd'hui rebattues et pédantesques étaient alors neuves et originales. Ce livre, qui tantôt se raille avec une légèreté charmante du culte exagéré dont certains saints étaient l'objet, du trafic des indulgences, des épreuves du purgatoire, du pouvoir magique que les dévots attribuaient à la récitation de quelques vers des psaumes ; qui, tantôt avec une ironie amère, avec une verve impitoyable flagelle les sottises et les vices des

Digitized by Google

rois, du clergé, des cardinaux, des papes, ce livre eut, du vivant de l'auteur, trente-sept éditions et fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Les *Colloques* ne furent ni moins hardis, ni moins populaires; ils étaient dans presque toutes les bibliothèques, presque dans toutes les écoles. Un imprimeur aventureux en fit tirer vingt mille exemplaires, et cependant il n'y a pas une superstition dont les *Colloques* ne se moquent ouvertement et avec une liberté qui eût certainement exposé au soupçon d'hérésie et mené au bûcher un homme de lettres moins célèbre.

Dans *le Naufrage*, tandis que la plupart des passagers poussent des cris de frayeur et adressent en tremblant des prières à tous les saints du paradis, un personnage, qu'Erasme nous donne évidemment comme le seul vrai chrétien, n'attend son salut que de Dieu, et ne prie que Dieu. Dans *l'Ichthyophagie*, on voit un pénitent scrupuleux qui, pour rien au monde, pas même pour obéir aux prescriptions de son médecin, ne voudrait rompre son vœu et manger de la viande ou des œufs, mais qui ne fait pas la moindre difficulté d'éluder le payement d'une dette au moyen d'un parjure. Dans *l'Inquisition*, on trouve cette assertion, exprimée en termes fort nets, que la foi au symbole des apôtres (auquel *beaucoup de gens à Rome ne croient pas*) suffit pour être chrétien, et que contre un homme qui a cette foi l'anathème pontifical est une foudre vaine, alors même que cet homme mangerait plus d'un poisson le vendredi. *Les Funérailles* nous font assister à la mort et aux obsèques de deux individus. L'un est un soldat qui a amassé par des moyens illégitimes une grande fortune. Il mande à sa dernière heure les cinq ordres mendiants et le curé de sa paroisse. Il se livre à son chevet une bataille rangée. Le curé et trois des ordres mendiants se retirent, emportant une faible part de ses dépouilles. Les deux autres ordres mendiants restent près de lui. Enfin, il meurt et est enterré avec magnificence dans l'église des franciscains, après avoir forcé sa femme et ses enfants à prononcer leurs vœux et avoir partagé toute son immense fortune entre les franciscains et les dominicains. L'autre personnage meurt simplement, avec calme, dans une humble confiance envers son Sauveur; il fait des dons aux pauvres, mais il ne leur lègue rien.

Digitized by Google

Il ne laisse pas un denier aux ordres mendiants ; il reçoit l'extrême-onction et la communion sans s'être confessé, n'ayant rien sur la conscience, et ses funérailles se font sans la moindre ostentation. Quel est celui des deux qu'Erasme nous donne comme le modèle du vrai chrétien? Il n'est guère possible au lecteur d'avoir de doute à cet égard. Dans *le Pèlerinage*, Erasme tourne en ridicule, non-seulement l'institution des pèlerinages, mais encore la religion et même le culte de la Vierge et des saints. Dans *les Obsèques franciscaines*, il expose toute l'histoire de l'ordre, traite avec un respect méprisant son fondateur, et s'élève avec véhémence contre l'avarice et la richesse de la plus mendiante des corporations mendiantes.

III. — Erasme fut le père de la critique biblique. Son édition du Nouveau Testament fit connaître la première à l'Occident l'original grec des Evangiles et des épîtres de saint Paul. La fameuse édition de Complutum (Alcala) était depuis longtemps en préparation, mais elle n'avait pas encore été publiée. Le Nouveau Testament d'Erasme fut pour son temps un ouvrage admirable pour la sagacité critique, l'exactitude, la fidélité, et pour le travail que nécessita la comparaison de manuscrits épars çà et là et jusqu'alors inexplorés. Les savants les plus célèbres qui, dans nos temps modernes, se sont occupés de la Bible, Rischendorf, Lachmann, Tregelles, ont rendu justice au hardi et laborieux pionnier qui ouvrit et exploita le premier les mines fécondes de la critique biblique.

Il fallait en effet un courage et une honnêteté peu ordinaires pour oser révoquer en doute l'intégrité impeccable, l'autorité infaillible de la Vulgate qui, depuis des siècles, exerçait en Occident un empire absolu. Aussi cette publication excita-t-elle partout les alarmes des esprits timides, les soupçons, les jalousies, les haines. Quelques savants l'attaquèrent avec une extrême violence ; mais Erasme avait eu l'adresse et le bonheur de faire accepter au pape — et ce pape était Léon X — la dédicace de son ouvrage, et, à l'abri de cette puissante égide, il lutta vigoureusement contre ses fanatiques adversaires[1]. Mais ce ne fut pas

[1] Il faut lire les lettres de Th. More à Lee à l'occasion de ses attaques contre Erasme. More avait connu la famille de Lee, et Lee lui-même dans sa jeunesse; mais il ne se fit pas scrupule de châtier la présomption avec la-

Digitized by Google

seulement comme éditeur, ce fut aussi comme interprète du Nouveau Testament qu'Erasme rendit au monde de précieux services. Dans ses Notes comme dans ses Paraphrases, il expliqua l'esprit et la lettre de ce livre si longtemps scellé pour la chrétienté; le premier, il exposa d'une manière simple, rationnelle, historique, les saintes Ecritures; il porta la lumière dans les épaisses ténèbres qui, grâce à la scolastique, avaient obscurci le sens naturel des écrits apostoliques. L'Eglise d'Angleterre adopta solennellement ses interprétations du Nouveau Testament; la traduction de ses Paraphrases fut placée dans toutes les écoles ecclésiastiques à côté des livres saints eux-mêmes. La science d'Erasme n'était ni jalouse, ni exclusive; il aurait voulu faire connaître les Ecritures au monde entier; ni Luther, ni les réformateurs anglais, ne se sont exprimés sur ce sujet avec plus de force et plus de conviction que lui.

« Le soleil, disait-il, éclaire le globe entier. Pourquoi n'en serait-il pas de même des doctrines du Christ? Je ne suis pas du tout de l'avis de ceux qui ne veulent pas que les saintes Ecritures, traduites en langue vulgaire, soient lues des particuliers, comme si les enseignements du Christ étaient tellement abstraits qu'ils ne soient à la portée que d'un petit nombre de théologiens, ou comme si la sûreté des Ecritures dépendait de l'ignorance des hommes à leur égard. Que les rois dérobent à la foule les mystères de leurs cours, soit. Mais le Christ a voulu que ses mystères reçussent la publication la plus large possible. Je voudrais voir les simples femmes lire les Evangiles et les épîtres de saint Paul. Je voudrais voir les Ecritures traduites dans toutes les langues; je voudrais les voir entre les mains, non-seulement des Ecossais et des Irlandais, mais encore des Turcs et des Sarrasins [1]. »

IV. — Aux éditions des auteurs classiques d'Erasme ajoutons ses éditions des premiers Pères de l'Eglise. Il nous suffira, pour

quelle Lee osa se mesurer avec l'illustre savant. Dans sa dernière lettre, après avoir fait allusion à l'approbation donnée par le pape Léon au Nouveau Testament, il ajoute : *Quod ex arce religionis summus ille christiani orbis princeps suo testimonio echonestat, id tu monachulus et indoctus et obscurus ex antro cellulæ tuæ putulenta lingua conspurcas.*

[1] *Paraclesis in Novum Testamentum.*

Digitized by Google

donner une idée de cet immense travail, de dire les noms de ces publications et de rappeler qu'elles constituaient d'énormes et nombreux in-folio, d'une impression serrée, et dont quelques-uns étaient remplis jusqu'à la marge. C'étaient saint Jérôme, son auteur de prédilection, saint Cyprien, le faux Arnobe, saint Hilaire, avec une préface qui excita de vives controverses, saint Ambroise, saint Augustin, divers Traités de saint Epiphane, de Lactance, de saint Athanase, de saint Jean Chrysostome, de saint Basile. A sa mort, Erasme avait fort avancé une édition des œuvres complètes d'Origène.

C'est dans l'année 1520-1521, année à jamais mémorable, qu'éclata la grande révolution religieuse qui déchira le sein de la chrétienté; des cendres de la bulle pontificale brûlée à Wittemberg naquit la Réforme. La révolte de l'Allemagne, qui sembla un instant devoir entraîner dans son mouvement quelques-unes des nations de race latine, la France, l'Italie et l'Espagne, était devenue inévitable; la séparation des deux parties du monde chrétien allait enfanter de longues guerres. De quel côté allait se ranger Erasme avec son nombreux parti, cette multitude d'esprits de tout ordre élevés principalement dans la fidélité à l'ordre de choses établi, au despotisme papal, à la scolastique, aux superstitions du moyen âge, qui avaient été ébranlés par ses violentes protestations, par ses satires, par ses études bibliques? Les deux partis appréciant l'importance d'un homme tel qu'Erasme rivalisèrent d'efforts pour l'enrôler sous leur bannière; flatteries, séductions, persuasion, menaces, contrainte, ils n'épargnèrent rien pour se l'attacher. Pouvait-il se maintenir dans une neutralité rigoureuse, et se contenter d'approuver chaque parti quand il lui semblait dans le vrai, ou de le condamner lorsqu'il lui semblait avoir tort? Pouvait-il se borner à offrir une médiation amicale, à adoucir les aspérités, à modérer la violence de la lutte, à amortir le choc des passions? Hélas! le temps où ce beau rôle eût été possible était passé. « On ne peut servir à la fois le Christ et Bélial! » s'écriaient les deux partis, et il fallait qu'Erasme fît son choix, qu'il prît les armes, qu'il se jetât dans la mêlée, qu'il embrassât une cause quelconque, malgré la conviction où il était que la cause qu'il embrasserait n'avait point pour elle la justice et la pureté absolues. Les

Digitized by Google

événements imposèrent au grand homme cette alternative terrible au déclin de sa vie, alors que son esprit aspirait au repos, et que sa constitution naturellement faible venait d'être encore éprouvée par une cruelle maladie. Heureux si Dieu l'avait rappelé à lui avant l'heure fatale de la Réforme!

Erasme avait toujours rêvé une réforme pacifique. Il avait espéré que le progrès des arts et des lettres adoucirait les mœurs et éclairerait les esprits, que la diffusion des connaissances humaines ruinerait insensiblement dans leurs fondements les superstitions du moyen âge, que l'étude plus approfondie de la Bible purifierait la religion en la simplifiant, que les moines finiraient par se renfermer dans leur sphère, et que les monastères deviendraient des retraites paisibles où l'on ne s'occuperait que de littérature. Il s'était imaginé que Léon X, le noble protecteur des arts et des lettres, et qui n'avait point encore cédé à la fatale passion des Médicis pour les intrigues politiques, entreprendrait la réforme de la chrétienté[1]. Un de ses principaux griefs contre le luthéranisme, c'était la funeste influence qu'il exerçait sur la culture des lettres. « Les luthériens, disait-il, tuent les lettres par la haine qu'ils déchaînent contre elles.... Qu'a de commun la noble cause des lettres avec Reuchlin et Luther? Mais on les associe à dessein, afin de pouvoir les confondre dans la même persécution! »

Jusqu'à ce moment, Erasme avait vécu dans de bons termes avec les chefs des deux partis. Le pape Léon X, les cardinaux, les prélats les plus distingués le traitaient avec honneur et respect, tandis que ses ennemis appartenaient en général aux classes inférieures de la société, de la littérature et des ordres monastiques. Jusqu'alors il avait parlé de Luther avec une prudente réserve (il déclarait n'avoir pas lu une ligne de ses écrits et ne le connaissait pas personnellement), mais d'une manière convenable. De son côté Luther ne s'était encore exprimé qu'avec une déférence respectueuse sur le compte de l'illustre savant.

Même après cette époque Erasme essaya plus d'une fois le rôle périlleux de médiateur. Dans sa fameuse lettre à l'archevêque de

[1] Voir ce beau passage des *Adages* au chapitre DULCE BELLUM INEXPERTIS, où il compare l'Italie et la Rome de Léon X avec celles de Jules II.

Digitized by Google

Mayence, qui fut publiée par les luthériens avant même qu'il n'y eût apposé sa signature, on trouve des phrases qui leur firent conclure qu'il était entièrement de leur côté [1]. Dans une lettre à Wolsey, il soutint la vérité de certaines opinions de Luther et blâma la sévérité avec laquelle elles avaient été condamnées à Rome [2]. Une de ses lettres au cardinal Campeggius contient ce passage remarquable :

« Je n'ai pas lu, je l'avoue, douze pages des écrits de Luther, encore ne les ai-je lues qu'à la hâte; mais, même dans cette lecture hâtive, j'ai discerné de rares qualités naturelles et une faculté singulière pour découvrir le sens intime des saintes Ecritures. J'ai entendu des hommes de bien, d'une piété exemplaire et d'une parfaite orthodoxie, se féliciter d'avoir lu ses livres. J'ai vu qu'à proportion que ses adversaires étaient d'une vertu irréprochable, qu'à proportion qu'ils approchaient de la pureté évangélique, ils étaient moins hostiles à Luther, et ceux-là même qui ne partageaient point ses doctrines louaient hautement sa vie. »

Il avait essayé de persuader à Luther de se montrer plus doux et plus soumis et de modérer ses emportements contre le souverain pontife. D'un autre côté, il avait conseillé aux adversaires du moine allemand de le réfuter par le raisonnement et par des citations de l'Ecriture. « Discutez contre Luther, leur disait-il, écrivez contre lui. Mais qu'a-t-on fait? Deux universités l'ont condamné. Une bulle terrible a été lancée contre Luther, *sous le nom* du pape. On a brûlé ses livres, et il y a eu des clameurs parmi le peuple. Il n'était pas possible de conduire les choses d'une manière plus odieuse. La bulle a été jugée plus dure qu'on ne l'attendait de Léon X, et cependant ceux qui l'ont mise à exécution en ont encore aggravé la rigueur. »

A l'avénement au trône pontifical de son condisciple de Deventer, Adrien d'Utrecht, Erasme commença une lettre dans laquelle il recommandait de faire des concessions à Luther et d'adopter à l'égard de ses sectateurs une politique moins violente.

[1] « Egregia epistola Erasmi ad cardinalem Maguntinum de me multum sollicitat ... ubi me egregie tutatur, ita tamen ut nihil minus quàm me tutari videatur, sicut solet pro dexteritate sua. » (*Epistola Wettii.*)

[2] Erasme protesta également contre la bulle qui ordonna de brûler les livres de Luther. (Epist. 513.

Digitized by Google

Il croyait à la possibilité d'arrêter par des réformes opportunes le cours de la révolution religieuse. Cette lettre se terminait brusquement, comme si on lui eût fait comprendre, ou comme s'il eût compris de lui-même que de pareils conseils n'avaient aucune chance d'être accueillis à Rome, même par un pape allemand. Plus tard encore, il fit éclater hautement son indignation, lorsque les deux moines augustins furent condamnés au bûcher à Bruxelles. Luther célébra leur mort héroïque par des chants de triomphe, parce qu'il prévoyait l'impulsion que leur martyre allait donner à sa cause. Mais Erasme se voila la face de douleur et il prédit, lui aussi, que le sang de ces nouveaux martyrs serait la semence de la nouvelle Eglise [1].

Ni son caractère ni ses études n'avaient préparé l'illustre savant, nous ne dirons pas à suivre Luther jusqu'au bout, mais à l'encourager dans une lutte qui devait troubler si profondément la paix religieuse du monde. Parmi les hommes embarqués jusqu'à un certain point dans une cause commune [2], il n'était pas possible d'en concevoir deux dont l'éducation, le tempérament, les habitudes, les opinions, les passions même, fussent plus opposés; ajoutez à cela l'âge et les infirmités d'Erasme, tandis que Luther était dans toute la force de la jeunesse et de la santé. Erasme avait pour la guerre une horreur invincible; il la regardait comme une invention du démon et comme un reste de paganisme, et il l'avait maudite à la face du belliqueux pontife Jules II. Le triomphe de la vérité, ou du moins son triomphe immédiat, lui paraissait trop chèrement acheté, quand il fallait l'acheter au prix du sang répandu. Il est heureux que la vérité, le progrès, la civilisation aient de temps à autre à leur service des serviteurs plus énergiques, des âmes plus solidement trempées, qui ne reculent pas devant les obstacles et qui acceptent résolûment pour elles comme pour les autres la responsabilité de la lutte, même de la lutte sanglante. Mais ne jugeons pas trop

[1] « Quid multis? Ubicumque fumos excitavit Nuncius, ubicumque sævitiam exercuit Carmelita, ibi diceres fuisse factam hæreseon sementem. » (Epist. 1163.)

[2] « Nam videor mihi fere omnia docuisse quæ docet Lutherus, nisi quod non tam atrociter, quodque abstinui a quibusdam ænigmatibus et paradoxis. » (*Epistola ad Zuinglium.*)

Digitized by Google

sévèrement ceux que Dieu n'a pas doués de cette vertu sublime et n'attribuons pas à de coupables faiblesses, par exemple à la crainte sordide de perdre les faveurs des princes et ses traitements, les temporisations et les concessions d'Erasme. A son point de vue, il ne pouvait comprendre la terrible question qui était en jeu, et que de cette question dépendait l'avenir de la civilisation, l'émancipation définitive d'une moitié du genre humain du joug papal et l'allégement de ce joug pour les peuples qui consentaient à le porter encore. Comparez les pays catholiques d'aujourd'hui avec les pays catholiques d'avant Luther et demandez-vous ce que le monde doit aux hommes qu'aucune considération humaine, pas même la crainte de susciter des guerres contraires à l'esprit du christianisme, n'a empêchés de poursuivre hardiment, sans fléchir et avec patience, le triomphe de la bonne cause! Honorons donc les martyrs de la vérité! mais honorons aussi, bien qu'à un moindre degré, ceux qui, par des moyens plus doux et à travers de moins rudes épreuves, ont travaillé au triomphe de cette même vérité, tout en avouant honnêtement, comme Erasme, qu'ils n'avaient pas le courage du martyre.

Rien ne montre mieux combien Erasme se méprit sur la portée de la lutte qui allait s'engager et combien il était impropre à y jouer un rôle actif, qu'un fait qu'on n'a pas, selon nous, assez mis en lumière. Cette lutte devait aboutir à l'émancipation religieuse des peuples teutoniques : non pas que parmi les peuples d'origine latine elle dût être moins vigoureuse, car en France, en Italie et même en Espagne, il y eut des hommes qui donnèrent noblement leur vie pour la réforme du christianisme; mais ce n'est que dans les pays teutoniques que cette révolution, dont le principal instrument fut la langue nationale, devait se consommer et porter tous ses fruits. Erasme était tout latin et ne voulut jamais parler que le latin et le grec. En Italie, il fut presque en danger de perdre la vie pour avoir dédaigneusement refusé d'apprendre même les phrases les plus communes de la langue nationale. Il avait pour le français une aversion insurmontable. « C'était, disait-il, une langue barbare [1]. » En Angleterre, il résigna son bénéfice parce qu'il ne voulut pas

[1] Parlant des enfants allemands qui apprenaient le français, il ajoute : « Quod si id fit in lingua *barbara et abnormi* quæ aliud scribit quam sonat,

Digitized by Google

apprendre à parler anglais. Nous ignorons jusqu'à quel point il parlait le hollandais, sa langue naturelle ; mais en tout cas le hollandais était peu répandu et ne lui fut pas de beaucoup d'utilité. Plus d'une fois il refusa de parler l'allemand et il ne sut jamais un mot de celui qui se parlait à Bâle, où il vécut si longtemps. Dans une de ses lettres, il forme le souhait que toutes les langues soient supprimées, à l'exception du grec et du latin, et dans une autre il exprime le regret que Luther ait écrit dans une autre langue que le latin.

Erasme se maintint quelque temps entre les deux partis, détestant également l'intolérance et l'obstination de l'un, les révoltes et les excès de l'autre, mais il ne pouvait éviter, ainsi que nous l'avons dit, d'être entraîné tôt ou tard dans la lutte. Sa querelle avec Ulric de Hutten le mit aux prises avec le personnage le plus violent du parti luthérien. Nul n'admirait plus sincèrement qu'Erasme les travaux littéraires, l'éloquence hardie et la verve satirique de son adversaire ; il avait même entretenu avec lui une correspondance amicale. Mais la moralité de Hutten était loin d'être irréprochable. Turbulent, audacieux, sans scrupule comme sans remords, il avait fait partie de la bande de voleurs de Franz Sickengen. Déjà, il avait pris sur lui de forcer Erasme à se ranger du côté de Luther. Dans une lettre écrite en 1520, il lui reproche d'avoir déserté la cause commune et le traite comme un apostat. Dans une autre lettre, il essaye de le prendre par la peur. « Depuis qu'on a brûlé les livres de Luther, lui dit-il, il n'y a plus de sûreté pour vous. Croyez-vous que ceux qui ont condamné Luther vous épargneront ? Fuyez, fuyez et conservez-vous pour nous. Fuyez, tandis que vous le pouvez encore, de peur que quelque malheur, auquel je ne songe qu'en tremblant, ne vienne à fondre sur vous. A Louvain, à Cologne, vous êtes également en danger. » Enfin, il lui conseille de se réfugier à Bâle. Erasme se retira en effet dans cette ville, mais pour se mettre en relation avec son imprimeur. Deux ans après, Ulric de Hutten dans le plus complet dénûment, chassé d'Allemagne, se réfugia lui-même à Bâle. Il espérait être reçu à bras

quæque suos habet stridores et voces vix humanas, quanto id facilius fieret in lingua græca seu latina. » (*De pueris educandis.*)

Digitized by Google

ouverts par Erasme et s'attendait même à ce que celui-ci lui offrît l'hospitalité. Mais Erasme ne se souciait pas de faire de sa maison un centre pour tout ce que le parti luthérien contenait de plus turbulent et de plus fanatique. Il repoussa donc les avances d'Ulric, auquel les magistrats de Bâle ordonnèrent, au bout de deux mois, de quitter la ville. Il se retira à Mulhouse, vivement irrité contre Erasme. Sur ces entrefaites, une lettre de ce dernier à Laurent, doyen de Saint-Donatien de Bruges, tomba dans ses mains. Dans cette lettre, Erasme s'efforçait encore de maintenir sa neutralité ; tout en rendant justice aux talents de Luther, à la vérité d'un grand nombre de ses censures contre l'Eglise dominante ; tout en reconnaissant les services qu'il rendait à la vraie religion, il condamnait ses violences de langage. Cette même lettre, qui contenait un récit rapide, et péchant un peu contre l'exactitude des faits, de la visite de Hutten à Bâle, mit le comble à la fureur de l'ardent luthérien, et les deux adversaires publièrent l'un contre l'autre des écrits pleins d'invectives qui leur valurent à tous deux le blâme de Luther.

Cette malheureuse querelle rendait désormais impossible le rôle de médiateur qu'Erasme avait voulu prendre entre les deux partis; mais de nouvelles épreuves attendaient le savant, l'homme pacifique. La guerre des paysans éclata et couvrit l'Allemagne méridionale de ruines [1]. Cette guerre était à peine terminée que les premiers anabaptistes se soulevèrent et effrayèrent l'Europe par leurs excès. C'est alors que toutes les influences furent mises en jeu pour déterminer Erasme à se ranger sous une bannière ou sous une autre. Des deux côtés à la fois lui vinrent les sollicitations les plus pressantes en même temps que les reproches les plus amers. Les fanatiques de la Réforme le traitèrent de lâche apostat, les *ultra* du catholicisme de lâche hypocrite [2]. Les uns comme les autres menaçaient de le brûler, et comme bientôt il n'y eut plus de place pour le parti modéré, surtout pour un homme aussi en vue qu'Erasme, il se décida enfin à en-

[1] Erasme dit dans une de ses lettres que plus de cent mille créatures humaines périrent dans cette guerre.

[2] « Romæ quidem me faciunt Lutheranum ; in Germania sum antilutheranissimus, nec in quemquam magis fremunt quam in me cui uni improbant quod non triumphant. » (Epist. 667, 824, 826.)

Digitized by Google

trer dans l'arène. Lorsque sa résolution eut transpiré, Luther lui adressa la lettre suivante :

« Grâce et paix en Notre Seigneur Jésus-Christ. Très-excellent Erasme, je me suis tu longtemps; j'espérais que vous rompriez le premier le silence, mais la charité me fait un devoir de commencer. Je ne me plaindrai pas de votre conduite à notre égard. Pour rester en bons termes avec les papistes, nos ennemis, vous vous êtes éloigné de nous; soit, je ne vous en ferai pas de reproches, pas plus que je n'ai pris à mal que dans vos livres vous nous ayez censurés avec tant d'acrimonie pour conserver leurs bonnes grâces ou calmer leur fureur. Nous avons vu que le Seigneur ne vous avait pas accordé le courage et la résolution de vous joindre à nous librement et hardiment pour combattre ces monstres, et nous n'avons pas voulu exiger de vous une chose qui dépassait votre force et votre capacité. Nous vous avons même pardonné votre faiblesse et nous avons honoré la mesure de qualités que Dieu vous a départie, car le monde entier ne peut nier que Dieu ne vous ait comblé, au point de vue de l'intelligence, de ses dons les plus magnifiques. C'est grâce à vous, et nous l'en remercions tous, que les lettres fleurissent et règnent parmi nous, et que nous pouvons lire les saintes Ecritures dans leur pureté. Je n'ai jamais souhaité qu'outre-passant la mesure de grâce qui vous a été concédée, vous entriez dans notre camp. Vous auriez pu sans doute nous aider puissamment par votre esprit et votre éloquence, mais puisque vous n'aviez ni de disposition ni de courage pour cela, nous vous avons laissé servir Dieu à votre façon. Nous avons craint seulement que nos adversaires ne vous entraînassent à écrire contre nous et que la nécessité ne nous forçât à vous combattre en face. Nous avons retenu quelques-uns d'entre nous qui voulaient vous attaquer, et j'aurais donné beaucoup pour que Hutten n'écrivît pas contre vous et plus encore pour que vous ne lui répondissiez pas; mais, pour le dire en passant, vous pouvez voir maintenant par vous-même que, s'il est facile de composer de beaux traités sur la modestie et la modération et d'accuser Luther d'en manquer, il est malaisé, pour ne pas dire impossible, d'être soi-même modeste et modéré sans une faveur spéciale de l'Esprit-Saint. Croyez-moi ou ne me croyez pas, le Christ

Digitized by Google

m'est témoin que je vois avec une peine extrême le zèle et la haine d'une foule de personnes éminentes soulevés contre vous, car je sais que c'est une épreuve trop rude pour une vertu purement humaine comme la vôtre. A vous parler franchement, il y a dans notre parti des gens qui, affligés de la même faiblesse, ne peuvent supporter votre amertume et votre dissimulation que vous voulez faire passer pour de la prudence et de la modération. Leur ressentiment a une cause légitime, et cependant ils n'en éprouveraient pas, s'ils avaient plus de grandeur dans l'esprit. Moi aussi je suis irascible, et, lorsque j'étais irrité, j'ai écrit des choses amères; cependant ce n'a jamais été que contre les obstinés et les endurcis. Je puis me rendre ce témoignage, — et les faits sont là pour le prouver, — que j'ai été plein de clémence et de douceur envers une foule de pécheurs et d'impies, malgré leur iniquité. Jusqu'à présent, je me suis contenu vis-à-vis de vous, bien que vous m'ayez provoqué, et dans mes lettres à mes amis j'ai promis de me contenir encore, à moins que vous ne descendiez ouvertement en lice contre nous. Car, bien que vous ne partagiez pas nos opinions, et que, par irréligion ou dissimulation, ou bien par scepticisme, vous condamniez un grand nombre de doctrines que nous tenons pour vraies, je ne puis ni ne veux vous accuser d'entêtement et de perversité. Que puis-je faire maintenant? Il règne des deux côtés un vive exaspération; je voudrais pouvoir m'interposer entre vous; je voudrais que mes amis cessassent de vous attaquer avec tant d'animosité et laissassent votre vieillesse s'endormir en paix dans le Seigneur; je voudrais qu'ils eussent égard tant à votre faiblesse qu'à la grandeur de notre cause, qui n'est pas en péril, alors même qu'Erasme l'attaquerait avec toute la puissance de ses sarcarmes. D'un autre côté, mon cher Erasme, vous devriez songer à la faiblesse personnelle de vos adversaires et vous abstenir à leur égard de ces traits acérés, de ces amères figures de rhétorique qui leur font de si cuisantes blessures, et si vous ne pouvez ou si vous n'osez défendre nos opinions, ne vous en occupez pas et traitez des sujets plus appropriés à vos goûts et à vos idées. Nos amis supportent impatiemment vos paroles mordantes, parce que l'infirmité humaine redoute l'autorité et la réputation d'Erasme, et il est plus douloureux

Digitized by Google

d'être attaqué par Erasme que par tous les papistes du monde réunis. »

Luther prie ensuite Erasme de se borner au rôle de spectateur, de ne pas écrire contre lui ni contre ses amis, et de regarder les luthériens comme des frères qui, selon la parole de saint Paul, « doivent porter le fardeau les uns des autres. » — « Ce serait, dit-il en terminant, un misérable spectacle si nous nous laissions dévorer par nos ennemis communs. Il est certain que nous ne voulons tous que le bien de la vraie religion. Pardonnez à mon innocence et adieu dans le Seigneur ! »

Mais Erasme était trop profondément engagé ou trop avancé dans son ouvrage pour reculer. Il choisit pour se mesurer avec Luther une question abstraite de haute théologie, une question que la philosophie avait en vain essayé de résoudre, et sur laquelle la révélation n'a jeté aucune lumière, la question du libre arbitre. C'était attaquer dans ses fondements mêmes tout le système de Luther, et celui-ci ne s'y trompa pas. « Vous avez voulu, lui dit-il à la fin de son *Traité sur la servitude de la volonté*, frapper ma doctrine au cœur, et je vous en remercie du plus profond de mon âme [1]. » Dans cette controverse, Erasme et Luther étaient aussi près de s'entendre que si chacun eût parlé à l'autre une langue inconnue. La philosophie calme et froide d'Erasme n'ébranla point son fougueux adversaire ; les réformateurs, ses alliés naturels, s'éloignèrent de lui de plus en plus, et, d'un autre côté, les papistes, qui l'avaient d'abord salué comme un champion, se vengèrent du désappointement que leur faisait éprouver son échec, en tombant avec une nouvelle fureur sur ses premiers ouvrages.

A mesure qu'Erasme avançait en âge et que sa santé s'affaiblissait, de cruels événements vinrent attrister sa vie. A Paris, l'autorité condamnait ses livres et envoyait au bûcher cet infortuné Louis Berquin, dont le seul crime était de les avoir

[1] « Perinde et hoc in te vehementer laudo et prædico, quod solus præ omnibus rem ipsam es aggressus, hoc est summam causæ, nec me fatigaris alienis illis causis de papatu, purgatorio, indulgentiis ac similibus nugis, potius quam causis in quibus me hactenus omnes fere venati sunt frustra. Unus tu et solus cardinem rerum vidisti et ipsum jugulum petisti, pro quo ex animo tibi gratias ago. »

Digitized by Google

traduits et propagés. A Londres, le bourreau tranchait la tête de son plus cher ami, Thomas More, victime du despotisme de Henri VIII et de son attachement à l'Eglise romaine. Après la mort de l'illustre et malheureux chancelier d'Angleterre, Erasme vécut encore un an à Bâle, où il s'était fixé après l'établissement légal de la Réforme; ses livres restèrent ses seuls amis, et au milieu d'eux il trouva quelque consolation. Jusqu'à son dernier jour, il poursuivit ses travaux; il était occupé à préparer une édition d'Origène lorsque Dieu le rappela à lui. Sur la fin de sa vie, il avait quelque peu cédé au torrent de la réaction papale et l'on trouve dans ses lettres, comme dans ses ouvrages de polémique, à cette époque, bien des traces d'un retour aux opinions, aux doctrines, aux idées qu'il avait combattues et raillées dans un temps où il croyait à la possibilité d'une réforme pacifique; mais pardonnons-lui ses faiblesses, ses fautes, sa vanité, son manque d'indépendance dans le caractère, en considération des services immenses qu'il a rendus aux lettres et même à la Réforme. Souvenons-nous qu'il brilla au premier rang des grands hommes de la Renaissance, que chez lui jamais le savant ne fit oublier le chrétien, et que la culture des lettres fut toujours à ses yeux un moyen d'épurer et de simplifier la religion.

(*Quarterly Review.*)

Digitized by Google

« C'est une grande joie d'écrire à ceux qu'on aime et dont quelque nécessité ou quelque malheur nous sépare. Ce serait le bonheur de l'absence, si l'absence pouvait avoir son bonheur. Une lettre est comme une douce étreinte à laquelle il ne manque que la chaleur des lèvres; car le cœur s'y met peut-être plus entièrement que dans la réalité. Au moins c'est plus qu'une conversation ordinaire; tout ce qu'on a d'affection dans le cœur et de délicatesse dans l'esprit se mêle, se concentre comme dans un cadre étroit et précieux; on donne en pareil cas ce qu'on a de meilleur et on se venge de la séparation par une tendresse plus vive et mieux exprimée. Comme l'eau retenue jaillit plus abondante, la pensée resserrée par le papier est plus nette, plus vive, plus pénétrante; rien ne se perd pour ainsi dire, et c'est la plus fine et la plus chaude partie de nous-même qui se place et se fixe dans ce creuset où, depuis que les hommes s'aiment et s'écrivent, il s'est fondu bien des chefs-d'œuvre, les uns célèbres, les autres inconnus. Cependant il arrive presque toujours quelque chose de l'extérieur dans ces épanchements, et souvent ils ont, outre leur valeur sentimentale, une importance historique et une destinée littéraire. Dans la correspondance d'un homme éminent avec ses amis et avec ses proches, on serait à peu près sûr de le trouver lui-même, et, de plus, des traits qu'on ne rencontre pas dans les livres, des dessins exacts, des portraits fidèles, la vérité *vraie*, ainsi que nous avons été réduits à l'appeler.

« On ne connaîtrait ni l'histoire de Rome, ni celle de Cicéron, si on n'avait pas lu la correspondance de ce grand homme avec son cher Atticus et ses autres amis. » (Oscar de Vallée, *le Régent et le Chancelier d'Aguesseau.*)

Digitized by Google

LES JARDINS ZOOLOGIQUES

ET

L'ACCLIMATATION DES ANIMAUX [1].

Parmi les inventions de son île utopique, la nouvelle Atlantide, le génie de Bacon, ce génie de la prescience, esquissant le

[1] *Histoire naturelle générale des règnes organiques*, principalement étudiés chez l'homme et les animaux, par Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, 3 vol. in-8°. Paris, librairie Victor Masson, place de l'Ecole de médecine, 1860.— *Animaux utiles, domestication et naturalisation*, par le même, 1854.— *Bulletin de la Société impériale zoologique d'acclimatation*, t. I-IV, 1854-1859. — DARWIN : *On the origin of species*. London, 1859. — *Zoological sketches*, by Joseph Wolf. Edit. by D.-W. Mitchell, 1859. — *Guide to the gardens of the zoological Society of London*, by D.-W. Mitchell and P.-L. Sclater. 3e édit. London, 1859.— *Gleanings from Knowsley menagerie*. 2 vol. in-18. — Dans une note, le directeur de la *Revue d'Edimbourg* nous révèle que cet article est presque entièrement l'œuvre de feu M. Mitchell, dont la fin malheureuse a si péniblement surpris ceux qui venaient de lui confier la direction du nouveau Jardin zoologique et d'acclimatation du bois de Boulogne. Les épreuves devaient lui être envoyées, mais il était mort avant qu'elles fussent tout à fait composées. C'est à M. Mitchell que le Jardin zoologique de Londres devait sa régénération, et il se proposait de réaliser en France quelques-unes des améliorations dont il avait eu la première initiative en Angleterre. C'est à M. Albert Geoffroy Saint-Hilaire, le fils du célèbre professeur du Muséum, qu'est confiée à titre provisoire la direction du Jardin du bois de Boulogne.

M. P.-L. Sclater, collaborateur de M. Mitchell, le remplace aujourd'hui à Londres. La *Revue Britannique* a déjà, il y a quelques années, publié une description pittoresque de l'établissement zoologique de Regent's-Park, tirée de la *Quarterly Review* et traduite par le collaborateur auquel la *Revue* doit aussi le travail sur les colins. Ce collaborateur a seulement revu les épreuves et complété les annotations du présent article. (*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

plan d'un jardin zoologique expérimental, prêtait à l'un de ses personnages, le Père de la Maison de Salomon, ces paroles remarquables :

« Nous avons aussi des parcs et des enclos de toutes sortes de bêtes et d'oiseaux, que nous nourrissons non-seulement pour le plaisir des yeux ou à cause de leur rareté, mais encore pour servir à nos dissections et à nos expériences, afin de nous éclairer ainsi avant de les répéter sur le corps de l'homme. C'est là que nous trouvons d'étranges résultats, par exemple celui de voir la vie continuer après le retranchement et la destruction de certaines parties que vous croyez des parties vitales, ou encore la résurrection de telles autres qui paraissaient mortes. Sur ces animaux encore nous expérimentons des poisons et des substances médicamenteuses pour l'étude de la chirurgie et de la médecine. Nous avons l'art de les rendre plus gras ou plus grands que ne l'est leur espèce, et pareillement nous arrêtons leur croissance pour les rendre plus petits. De même, tantôt nous augmentons leur fécondité naturelle, tantôt nous les réduisons à la stérilité, comme aussi nous modifions leurs formes et diversifions les nuances de leurs couleurs. Nous avons trouvé enfin les moyens de faire des croisements et des fécondations entre des espèces différentes qui ont produit des espèces nouvelles, lesquelles ne sont pas stériles, contrairement à l'opinion générale..... Nous possédons encore des réservoirs particuliers où nous faisons des expériences sur les poissons, comme celles dont nous avons parlé à propos des quadrupèdes et des oiseaux. Un local est destiné à la génération et multiplication de diverses espèces de vers et de mouches que nous utilisons pour des produits spéciaux, comme ceux que vous obtenez de vos vers à soie et de vos abeilles [1]. »

[1] Ce passage de Bacon, indiqué déjà par M. Isid. Geoffroy Saint-Hilaire dans son *Histoire naturelle générale*, a été cité presque textuellement par M. Drouyn de Lhuys dans le discours qu'il a prononcé cette année à l'assemblée de la Société d'acclimatation, et M. Drouyn de Lhuys a compris dans sa citation ce qui a rapport au plan d'un jardin botanique que Bacon associait au jardin zoologique : « Nous possédons aussi, dit le jardinier naturaliste de Bacon, des vergers et des jardins spacieux, où nous faisons des essais de greffe : nous y obtenons par des méthodes artificielles des fleurs et des fruits précoces ou plus tardifs que dans la nature...; nous faisons acquérir aux arbres

Digitized by Google

Le projet suggéré par Bacon a été en quelque sorte réalisé dans la ménagerie attachée au Muséum d'histoire naturelle, dans ce Jardin des Plantes de Paris où Cuvier trouva la plus grande partie des matériaux de ses ouvrages immortels, et dans l'établissement fondé à Londres par la Société zoologique, où à son tour R. Owen a mûri plusieurs de ses découvertes. Par la date de sa fondation, la Ménagerie de Paris a devancé de beaucoup les autres collections de l'Europe, ayant été commencée en 1809 sous la direction de son fondateur, le célèbre Geoffroy Saint-Hilaire.

La grande utilité de ces collections est un fait reconnu par tous les physiologistes, et il n'est pas un seul volume d'histoire naturelle publié en Europe qui ne le proclame. Jamais sans leur aide on n'aurait pu démontrer le développement de l'embryon mammifère, suivre le germe de la vie à travers tous les stages de son progrès dans l'œuf ornithique, la transition de formes d'une classe à une autre et toutes les récentes révolutions de l'archétype. Si l'anatomie comparée est parvenue au degré d'avancement où elle est aujourd'hui, c'est aux établissements zoologiques qu'elle le doit, et plus ils se multiplieront, plus ils se complèteront, plus aussi s'agrandira la sphère de l'observateur, plus le physiologiste et le naturaliste dévoileront les mystères de la nature. Dès qu'un agent nouveau affectant les phénomènes de la vie est signalé au monde, c'est au vivarium que se rend l'inventeur pour y faire ses premières expériences. Celles du chloroforme furent fatales pour les petits rongeurs, auxquels cette substance fut primitivement administrée; c'est grâce au

et aux plantes une taille plus élevée, et aux fruits plus de grosseur et de saveur. Nous préparons plusieurs de ces plantes et de ces fruits pour les usages de la médecine... ; nous avons aussi des procédés pour faire naître et croître des plantes par le seul mélange de diverses terres et sans aucune semence. Nous produisons des plantes nouvelles et inconnues, et nous les faisons passer d'une espèce à une autre. »

A cette citation, M. Drouyn de Lhuys ajoute ces réflexions : « N'admirez-vous pas la sagacité de ce grand philosophe qui apercevait d'une vue si claire les lointains horizons de la science, et qui proposait déjà des problèmes dont la solution nous occupe encore aujourd'hui ? Il y a peu de jours, en effet, l'Institut entendait la lecture d'un travail de notre président sur la fécondité des hybrides, et ce même corps a fondé un prix pour le meilleur mémoire sur les générations spontanées. » (*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

sacrifice de ces animaux que la science a pu en perfectionner graduellement la manipulation et s'en servir comme d'un préservatif universel de la douleur au profit de l'humanité. L'idée de Bacon sur le siége du principe de vie a été curieusement élucidée par M. Waterton lorsqu'à Rome il procéda à la dissection d'une tortue. Le célèbre naturaliste avait interrompu accidentellement son opération anatomique, et, lorsqu'il la reprit le lendemain, il trouva l'animal encore vivant, quoiqu'il lui eût enlevé son cerveau depuis la veille. C'est par les insectes et les mollusques entretenus dans le vivarium qu'on a pu découvrir la reproduction de certains organes, même celle de la tête, dans les organisations inférieures, sans parler d'une multitude d'autres phénomènes intéressants. Bref, il n'est pas de révélations sur le grand mystère de la vie qu'on ne puisse espérer de l'étude favorisée par ces écoles de la nature.

Un choix judicieux des animaux reproducteurs, soit pour perfectionner les races connues, soit pour perpétuer des variétés accidentelles, a conduit à une perfection presque idéale : c'est ce qui est très-bien prouvé par les animaux domestiques de la Grande-Bretagne, et chaque exposition du club de Smithfield pourrait prendre pour devise la phrase par laquelle Bacon prédisait l'art de rendre un animal plus gros et plus grand que son espèce primitive ou l'art d'en varier les couleurs aussi bien que les formes.

Amsterdam, Anvers, Bruxelles, Gand, Marseille ont suivi l'exemple donné par Paris et Londres, avec des résultats pareils, quoique sur une moindre échelle[1]. Si l'ombre de Bacon pouvait errer à travers les ombrages de ces jardins, elle serait étonnée d'y voir réaliser quelques-unes de ses théories. Cependant ces établissements s'étaient jusqu'ici occupés plutôt d'enrichir leurs collections de beaux types et d'animaux faits pour attirer les cu-

[1] Anvers jusqu'ici semble l'emporter sur tous ces établissements, grâce à l'active et intelligente direction de M. J. Vecmans. La Société de Bruxelles, piquée d'émulation, vient de décider d'importantes acquisitions de terrain pour reculer ses limites. Lyon a voulu plus récemment avoir aussi son Jardin zoologique comme Marseille, et dans cette dernière ville, si heureusement située à portée de l'Afrique et de l'Asie, nous avons admiré récemment les résultats de l'excellente direction exercée simultanément par M. Suquet et M. Barthélemy de La Pommeraye. (*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

rieux que de concourir à la *reproduction* et à l'*acclimatation* des espèces. Ces résultats pratiques avaient été, par le fait, si complétement perdus de vue, que le dindon en 1524, le canard musqué en 1650, le faisan doré en 1725 et le faisan argenté en 1741 sont les seules additions faites à notre catalogue des animaux domestiques depuis l'ère chrétienne.

Quoique le but principal que se proposait la Société zoologique de Londres ait été l'introduction et l'acclimatation des animaux exotiques soit pour l'ornement, soit pour l'utilité pratique, le plan original de sa fondation fut manqué ou différé, par la force des circonstances ou par des erreurs de direction.

Cette Société avait une ferme à Kingston qui fut abandonnée il y a quelques années, et, à l'exception de l'oie des îles Sandwich, de l'oie à tête cendrée et de quelques autres espèces d'oiseaux moins importants, rien ne fut entrepris jusqu'à 1852 ou 1853, lorsque commença, peut-on dire, l'acclimatation de l'élan du Cap, considérée aujourd'hui comme un fait accompli ; vint ensuite l'introduction heureuse de plusieurs espèces de faisans de l'Himalaya en 1857, — expérience dont le succès semble assez assuré pour qu'on puisse espérer qu'elle sera complétée.

Une impulsion plus particulièrement utilitaire a été donnée en France à l'histoire naturelle, grâce surtout à un rapport sur certaines questions relatives à la naturalisation des animaux utiles que M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire publia à la requête du ministre de l'agriculture. La Société zoologique impériale d'acclimatation naquit de cette impulsion et elle fut accueillie avec un intérêt si général que, sur la liste de ses membres, cette société vraiment cosmopolite compte déjà quatorze souverains avec des associés actifs dans toute l'Europe et les autres parties du monde. Déjà plus de six succursales départementales lui sont affiliées, et c'est sous ses auspices qu'ont eu lieu l'introduction de l'yak par M. Montigny, l'acclimatation de deux espèces de vers à soie et la production d'une espèce hybride participant de ces deux espèces, la culture de l'igname et celle du sorgho. Enfin la Société a cru nécessaire d'établir un vivarium, spécialement adapté à l'acclimatation et à l'entretien d'une collection d'espèces acclimatées. Cette idée prit peu à peu une plus grande extension, et à la fin de 1858 fut décidée la création du Jardin zoologique sur un ter-

Digitized by Google

rain d'environ quarante arpents accordé à la Société par la ville de Paris, terrain admirablement situé dans le bois de Boulogne et réunissant toutes les conditions qui peuvent constituer un établissement sur la plus vaste échelle.

Le défaut de tous les jardins zoologiques existants est l'absence totale de plan qui les livre à tous les inconvénients d'une fondation incomplète sans aucune prévision de leur extension future, de sorte que, lorsqu'ils finissent par prendre des proportions plus considérables, rien n'est à sa place. Si Bacon avait réalisé lui-même le jardin d'essai de son Atlantide, il l'aurait divisé en régions propres à chacune des divisions principales du règne animal dans la limite de ses connaissances, et chaque région, complète en elle-même, eût formé une des parties d'un tout harmonieux. Les fondateurs du Jardin d'acclimatation de Paris ont vu les erreurs de leurs précurseurs et ils feront présider l'ordre à l'arrangement des divers groupes d'insectes, de poissons, d'oiseaux et de mammifères. Leur établissement, étant limité aux espèces *acclimatables* d'utilité ou d'ornement, est aussi forcément limité en étendue et offrira de grandes lacunes à ceux qui voudraient à tort y chercher une représentation de tout le système zoologique. Mais le principe d'ordre, même dans son application restreinte, est infiniment plus instructif pour le public et plus favorable à un arrangement judicieux que le chaos qui assimilait tous les premiers établissements zoologiques aux ménageries ambulantes de la foire.

Une des plus remarquables impressions produites par une visite au riche Jardin zoologique de Londres est la merveilleuse faculté de certains groupes d'animaux, individuellement natifs de diverses contrées, à s'adapter à un climat qui diffère si essentiellement du leur. Nous y voyons s'élever, vivre et se multiplier à côté les uns des autres l'oie polynésienne de l'île Sandwich, l'oie-cygne (*cycnoïdes*) de l'Australie, le casarsa de l'Afrique méridionale, les oies armées (*anser gambensis*) de l'Afrique orientale et de l'Afrique occidentale, les bernaches de Magellan, le canard de la Caroline et le mandarin de la Chine. Dans le *Guide* rédigé par le dernier secrétaire et le nouveau (M. Mitchell et M. Sclater), vous trouvez une liste de quarante espèces d'oiseaux aquatiques qui semblent être soumises à peu près au même régime, sans égard

Digitized by Google

pour leur origine. Quelque considérable que soit cette liste, elle pourrait l'être encore bien davantage. Nous avons dans ce jardin toutes les autruches, celles de l'Amérique du Sud, de l'Australie, de la Malaisie et de l'Afrique ; nous avons les perruches ondulées de l'Australie vivant avec le copsychus du Bengale et les colins de l'Amérique, l'apteryx de la Nouvelle-Zélande à côté du butor du Nicaragua ; nous avons dans la même volière l'oiseau à berceau (*ptilonorhynchus holosericus*) de l'Australie et le dindon ocellé d'Honduras ; nous avons les tapirs de l'Amérique du Sud à côté du leucoryx de Nubie (*antilope addax*) et les élans (*antilope oreas*) de l'Afrique méridionale. Le cerf du Canada est, d'un côté, voisin des antilopes, et, de l'autre, voisin de la gazelle de Perse (*g. subgutturosa*) ; enfin vis-à-vis des zèbres habite le barasingha doré d'Assam ou cerf de Duvaucel. Quelle est la conclusion évidente de ces faits ? C'est que convenablement traités dans des localités convenables, la plupart des ruminants, des gallinacés, des oiseaux aquatiques du monde connu peuvent s'acclimater aussi bien en Europe que le cerf, le faisan, le paon et le dindon.

Prenons le cerf commun pour exemple :

> . . . . . Que de terres fertiles
> Ont des murs tout autour dans nos heureuses îles !

c'est-à-dire : dans les parcs à cerfs combien de centaines de milliers d'arpents sont couverts par les forêts à cerfs de l'Ecosse ! Or, dans tout ce vaste territoire, en y ajoutant celui des domaines de chasse, les grands propriétaires anglais n'ont que le daim, le cerf commun et le chevreuil (*red deer, fallow deer, roe*). Nous demandons pardon à nos amis de l'autre côté de la Tweed de leur dire que le daim vit presque toujours dans des conditions contre nature en Ecosse. Comparez une tête de l'île d'Harris ou même la plus belle tête de Blair-Athol ou de Breadalbane avec une tête de l'Odenwald, et vous verrez que dans les taillis de l'Europe centrale, et de là vers l'est jusqu'aux monts Carpathes, ce noble animal est vraiment chez lui. Personne ne regrette d'avoir des daims en Ecosse, confin oriental de leur limite géographique, malgré leurs têtes réduites ; mais puisqu'on s'en contente, pourquoi hésiter à y ajouter d'autres espèces qui pour-

Digitized by Google

raient pour le moins prospérer tout aussi bien et centupler l'intérêt de la forêt?

Le daim habite sur les rivages de la mer Noire avec un grand cerf de couleur grise, au crâne plus allongé, à croupe plus blanche, à cornes plus dures, qui probablement se propage jusqu'à travers les montagnes de l'Asie Mineure et certainement côtoie le Caucase à travers la Perse jusqu'à la vallée de Cachemyr, sinon plus loin encore jusqu'au Népaul. Nous voyons, dans le *Guide du Jardin zoologique*, p. 48, que sir John Mac-Neil transporta les premiers spécimens de ce magnifique animal en Angleterre dans l'année 1841. Mais il paraît que cette importation fut perdue soit par accident, soit par erreur de régime, le dernier individu étant mort à Knowsley vers l'année 1849. C'est de la Perse qu'ils avaient été conduits en Europe avec des embarras et des frais considérables qu'on aurait pu éviter, car pendant la guerre de Russie on découvrit leur limite occidentale; ceux que possède aujourd'hui la Société zoologique de Londres furent obtenus en Circassie, et M. Burckard Barker en a expédié un de la Cilicie. L'amiral Dundas ayant donné le mâle et la femelle à lord Ducie, ils restèrent quelque temps à Tortworth, où ils produisirent trois faons avant que ce seigneur en fît hommage à la Société. La plus ancienne paire de ces cerfs acclimatés a commencé à se reproduire dans le Jardin zoologique de Bristol et il est à espérer qu'on en aura bientôt un troupeau. A tout événement, depuis qu'il est prouvé que cette espèce existe sur les bords de la mer Noire, c'est-à-dire sur un point plus rapproché de l'Europe qu'on ne l'avait soupçonné d'abord, des importations futures deviennent moins difficiles.

A l'est du cerf de la Perse, maral, goukoukee, hungul ou quelque nom qu'on lui donne dans les différentes provinces de son vaste empire, nous trouvons le shou, puissant animal, qui habite les forêts du Thibet et se propage peut-être à travers la Chine septentrionale jusqu'à la mer du Kamtchatka. Il est si énorme que, lorsque les premières dépouilles d'un shou lui furent apportées à Kamandou, M. Hodgson crut que le wapiti d'Amérique avait franchi la chaîne aléoutienne et qu'il errait dans l'Asie centrale. Transporter un cerf sauvage du plateau du Thibet à l'Europe occidentale semble une œuvre interminable,

Digitized by Google

mais elle n'est pas impossible. Sir Jung Bahadour, dans son mémorable voyage en Angleterre, il y a neuf ans, visitait souvent avec intérêt le Jardin zoologique où il se rendit dès le premier jour de son arrivée à Londres. Il offrit à la Société de lui faire présent de tous les animaux du Népaul qu'elle voudrait faire recevoir à la résidence britannique de Katmandou, y compris son grand éléphant, qu'on dit le plus vite et le plus beau de toute l'Asie, avec son mahout. La situation financière de la Société est assez florissante pour qu'elle sollicite le renouvellement de cette offre, qu'elle jugea prudent de refuser la première fois que sir Jung Bahadour la lui fit.

C'est au Népaul et à Assam qu'on trouve le barasingha doré (ou cerf de Duvaucel) qui se reproduit déjà au parc du Régent, à côté de cerfs du Canada et de Perse. Il y a dans le *Guide du Jardin* une gravure sur bois, d'après Wolf, qui donne une excellente idée de la tête que porte cette noble espèce. Et pendant que nous parlons de cerfs dorés, n'oublions pas qu'à un point opposé du globe, dans l'Yucatan, ou dans les régions adjacentes, vit un cerf presque de la taille du barasingha, dont la Compagnie des fourrures d'Amérique se procure quelquefois des peaux, — cerf doré aussi, mais plus rouge, — d'une couleur voisine de la teinte du soleil couchant, et plus foncée que l'or pâle de l'aurore. Ce cerf est sans doute de l'espèce nord-américaine sans andouillers au front (genre *cariæcus* du docteur Gray), dont les cinq ou six variétés connues s'établiraient sans peine en Europe, comme nous espérons bien voir se propager le *blastocerus paludosus* de l'Amérique méridionale, qui habite depuis Buénos-Ayres jusqu'en Patagonie, — espoir fondé sur la paire qui fut donnée à la Société zoologique par M. Christie, maintenant ministre de la reine d'Angleterre au Brésil, et qui était alors ministre plénipotentiaire auprès de la République Argentine. C'est une charmante espèce celle-là, qui a autour de l'œil un cercle blanc assez singulier.

Franchissons les Andes, et nous y verrons un chevreuil de la taille du cerf fauve, le gemul de Molina peut-être, quoiqu'on l'appelle *equus bisulcus*, — espèce très-désirable et aussi gracieuse sans doute que la nôtre. Il y a aussi le chevreuil de Tartarie qui, vivant en Sibérie, ne perdrait rien à sa transplantation

Digitized by Google

dans l'Occident. De quarante-deux espèces de cerfs ou de daims, à l'exception du chevrotin pygmée de l'Inde tropicale, il n'en est peut-être aucune qui ne s'adaptât à nos saisons d'Europe.

On peut en dire autant des antilopes. La plus forte, la moins légère et la plus utile est le canna ou élan du Cap, avec son congénère, le jingli-jangla de la Gambie. L'élan est le gibier par excellence des déserts de l'Afrique méridionale. Tous les chasseurs de la Cafrerie sont d'accord sur la fine qualité de ce mets vraiment royal, et un essai qui eut lieu en Angleterre au commencement de l'année dernière, dans des conditions très-défavorables, confirme pleinement ce qu'on en avait dit; car l'élan n'est plus exclusivement africain. Dans le catalogue des animaux vivant à Knowsley, lorsque le feu comte de Derby y mourut en 1851, figuraient cinq élans, deux mâles et trois femelles, une desquelles y était née. Ce petit troupeau fut légué à la Société zoologique, dont le noble amateur avait été le président pendant plus de vingt années. Il avait vu avec regret décliner l'établissement qui était bien près de sa ruine en 1847, et il s'était réjoui de sa résurrection, due à l'habileté et au zèle de son dernier secrétaire, M. Mitchell, comme l'avait sincèrement proclamé le dernier rapport du Conseil d'administration. Désirant témoigner sa sympathie à la Société si heureusement restaurée, lord Derby avait ordonné dans son testament qu'on transférât, à sa mort, de la collection d'animaux de Knowsley aux jardins de Regent's-Park, tout groupe qui serait jugé le plus propre à l'acclimatation. Par l'avis de M. Mitchell, on choisit les élans du Cap, et le résultat a justifié l'à-propos de ce choix. Leur acclimatation est aujourd'hui parfaite, et l'on peut en lire les progrès dans un court mémoire inséré au Bulletin de la Société impériale d'acclimatation, mémoire cité postérieurement par le dernier rapport annuel de la Société. Il paraît, d'après le tableau joint à ce document, que jusqu'au 29 avril dernier vingt faons d'élans avaient été produits en Angleterre par le troupeau de Knowsley, indépendamment de ceux qui peuvent avoir été obtenus des trois premières femelles exportées sur le continent. Si le troupeau n'avait été divisé, contre l'intention, croyons-nous, de M. Mitchell, il ne compterait aujourd'hui pas moins de trente têtes. Avec un

Digitized by Google

pareil commencement, il est clair que le résultat aurait marché plus rapidement encore, et qu'il n'eût pas fallu dix ans, mais cinq seulement, pour que cet élan fût assez commun dans les parcs d'Angleterre.

Le mérite de ce premier résultat de l'acclimatation des élans est incontestablement dû à feu lord Derby. La première importation a plus de douze ans de date. Le noble propriétaire de Knowsley vit ses élans se reproduire; mais malheureusement il se défit d'un mâle, et son troupeau se trouva réduit à une seule femelle qui resta stérile. Sans se décourager, lord Derby recommença, et, en 1851, les élans arrivèrent au Jardin zoologique, les femelles en février, les mâles en juillet. Ils étaient jeunes et leur premier faon ne naquit pas avant 1853. C'est depuis cette année que la propagation a suivi son cours avec un grand succès. Des troupeaux de cette noble antilope ont été établis à Hawkstone par le lord vicomte Hill, à Taymouth par le marquis de Breadalbane, et à Tatton par lord Egerton. Le troupeau de la Société est encore vigoureux et, s'il est bien conduit, il continuera de fournir des mâles et des femelles pour la propagation de l'espèce.

Lord Hill fut le premier à profiter de l'occasion offerte par la Société, et aujourd'hui il ne possède pas moins de huit de ces animaux paissant dans son parc à cerfs, après avoir immolé un mâle de six ans qui fut servi sur la table en janvier 1859. Quoique n'étant guère gras, ce premier échantillon de venaison d'élan confirma la réputation de qualité que lui avaient faite les sporstmen, les voyageurs et les colons d'Afrique. Tel fut le verdict prononcé, non par un seul, mais par plusieurs juges en gastronomie appartenant à la royauté, à la noblesse et à la science. Une seule voix manqua à l'unanimité, évidemment parce que l'archimage, prévenu contre l'innovation, avait laissé dessécher la viande succulente en la faisant rôtir. *Il faut être né rôtisseur*, ou l'on ne le devient que par un travail assidu, comme fit Carême, qui, quoique né lui-même avec un don naturel pour cette branche de l'art, et étant déjà bon cuisinier, ne se crut un artiste complet qu'après avoir consacré une année entière à l'étude de la broche. Le professeur Owen fut le premier à exprimer publiquement son témoignage sur l'excellence de la chair d'élan

Digitized by Google

par une lettre adressée au *Times*[1], et ce n'est être que juste envers MM. Staples de dire ici que jamais dîner ne fut plus soigneusement préparé, et à des prix plus modérés, que le dîner servi subséquemment à l'hôtel d'Albion et présidé par le professeur, pour une seconde et non moins satisfaisante expérience sur les qualités du brechet ou poitrine d'élan braisée.

Rien ne saurait être plus majestueux que l'élan conduisant sa famille sur les riantes déclivités d'Hawkstone. Au milieu du parc s'élève une crête rocailleuse qui en traverse presque toute l'étendue et qui offre toutes sortes d'abris variés. C'est là que la lumière du matin dore de ses reflets les flancs de cette antilope, dont les teintes d'un fauve pâle surpassent infiniment en beauté la couleur du cerf brun, qui ne peut pas non plus rivaliser avec elle par la grâce ni par la taille. On admire ses jambes si fines et si solides à la fois qui la transportent impétueusement par monts et par vaux, franchissant tous les obstacles et faisant des bonds presque incroyables.

Comme animal d'ornement, l'élan n'a peut-être de rival que le koudou, qui pourrait, aux mêmes conditions, être acclimaté comme lui, ne paraissant pas d'ailleurs devoir être moins utile pour nos ressources culinaires. Le koudou a l'avantage d'une extraordinaire qualité de chair, joint à ceux de sa rapide croissance, de sa fécondité et de sa rusticité non surpassée par les meilleures espèces de bétail à courtes cornes, lesquelles espèces d'ailleurs perdent souvent la faculté de se reproduire, soit par l'excès de graisse, soit par une consanguinité abusive. Ce n'est pas trop se flatter que de croire qu'une période de vingt années suffira pour que la venaison d'élan vienne sur le marché de la viande concourir à l'alimentation. Si l'on considère la rapidité avec laquelle l'animal arrive à sa maturité, son poids, sa facile dépaissance, il est bien possible qu'avant l'expiration du siècle il sorte de la catégorie des animaux de luxe pour entrer dans la catégorie plus solide et plus utile du bétail de ferme.

Ce qui a été démontré relativement à l'acclimatation de l'élan

[1] Nos lecteurs peuvent se rappeler que nous avons été des premiers à saluer ce nouveau contingent apporté par l'acclimatation à nos tables, et que la lettre du professeur Owen dont nous allons parler fut traduite dans la *Revue Britannique*. (*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

peut être prédit de celle du spring-bok, jolie petite antilope de la taille du chevreuil, qui habite par milliers la contrée de l'élan, gracieuse dans le paysage, parfaite comme venaison. Au *Guide du Jardin zoologique* de Londres nous emprunterons la citation d'une esquisse pittoresque du spring-bok par le capitaine sir Cornwallis Harris :

« Parmi les nouveaux aspects qui s'offrent à l'œil du voyageur dans l'Afrique méridionale, il n'en est guère de plus original et de plus admirable que ces troupeaux bondissants de gracieux spring-boks, répandus à travers les plaines de l'intérieur aussi bien que sur quelques-unes des régions les plus lointaines de la colonie du Cap. Il n'est pas rare que l'immense horizon ne contienne que cet objet unique pour fixer votre attention, — je veux dire des myriades de ces charmants ornements vivants du désert, semblables à des troupeaux de moutons, et identiques, selon toute apparence, avec les *iṣebi* des Hébreux. Telle est en effet leur abondance, que, aussi loin que peut atteindre la vue, l'espace en est littéralement blanchi. Incomparable par la symétrie de ses formes, le spring-bok est incomparablement aussi la plus élégante variété du groupe nombreux auquel il appartient. Le contraste éblouissant entre le fauve vif de son dos et la blancheur immaculée de ses membres inférieurs est agréablement rehaussé par les riches bandes brunes qui traversent ses flancs. Son œil brillant, l'expression douce de sa physionomie et ces franges de duvet qui éclatent ou disparaissent à volonté sur ses hanches, contribuent encore à en faire l'un des plus beaux produits de la création animale. A mesure que le voyageur avance vers les vastes steppes sans chemin frayé, des centaines de ces fines et délicates gazelles bondissent à droite et à gauche avec la vivacité folle d'un météore, surpassant en grâce aussi bien qu'en vélocité tous les mammifères, et rivalisant avec les oiseaux par cette continuité de sauts élastiques qui leur ont valu leur nom colonial de *spring-bok*. »

Un des groupes les plus attrayants de la ménagerie de Knowsley était un petit troupeau d'antilopes de l'Inde qui devint plus tard la propriété de lord Hill. Comme venaison, cette antilope n'a aucune prétention à concourir avec le spring-bok; mais, comme animal d'ornement, elle peut le disputer à tout

Digitized by Google

autre. Lorsque les antilopes de l'Inde furent lâchées pour la première fois dans l'enclos adjacent à leur cabane, le vieux mâle se mit à leur tête, et, par une suite de sauts, il arriva au milieu de l'espace. Après une promenade attentive, il avança lentement, jusqu'à ce que, apercevant quelque branche, feuille ou brin d'herbe sèche qui excitait sa défiance, il sauta par-dessus, avec un bond dans l'air capable de lui faire franchir la plus haute barrière de ce vaste domaine. Une à une les antilopes suivirent leur chef, et, arrivées au même objet, chacune d'elles, y compris un faon d'une semaine, exécuta le même tour de force avec plus ou moins d'habileté;—puis commença le galop général tout autour de l'enclos. Mais un objet inconnu ou un caprice arrêtait-il soudain le patriarche du troupeau, il faisait encore son bond extraordinaire, et, retombant sur ses jambes, il restait fixe comme une statue.

Plus anciennement, feu lord Derby avait eu un troupeau de spring-boks dont il appréciait toute la valeur. Ils commençaient à se reproduire merveilleusement, et c'était son intention de les lâcher dans son parc, où ils auraient sans doute réussi aussi bien que les chevreuils; mais une fatale panique s'empara d'eux pendant un orage qui les surprit dans leur petite maison. Ils furent trouvés si meurtris et avec de telles fractures dans tous les membres, qu'ils moururent. Le noble lord ne vécut pas assez pour renouveler l'expérience. Sir Georges Grey vient tout récemment de faire présent d'une paire de spring-boks à la Société zoologique, et nous lui recommandons instamment de ne rien épargner pour propager ce charmant petit animal.

Un des grands obstacles des premiers essais d'acclimatation est le contingent d'accidents qui peuvent détruire un troupeau de nouveaux animaux, dont le nombre est limité. Le parc de Knowsley contenait une collection importante : il avait fallu vingt-cinq ans pour assortir ses troupeaux de lamas, d'alpacas, de zèbres, de cerfs et d'antilopes et en préparer la multiplication utile. Cinq ans encore auraient suffi pour dédommager le noble propriétaire de ses dépenses et de sa persévérance, lorsqu'il succomba à ses infirmités. Sa mort fut le signal de la dispersion de sa ménagerie, et, de tous ses travaux, il ne nous reste que l'acclimatation des élans et les deux volumes imprimés

Digitized by Google

pour quelques privilégiés, lesquels ne contiennent même que quelques notices d'une partie de sa collection [1].

Lord Derby était à sa collection ce qu'est le grand ressort à l'horloge, et l'horloge est arrêtée. Il a eu pour héritier un fils qui a des goûts plus conformes aux habitudes héréditaires des grandes familles d'Angleterre. Pour le bonheur ou le malheur de son pays, le lord Derby actuel, au lieu de présider à une ménagerie, préfère consacrer ses talents et son temps à la politique : au lieu de s'occuper de l'acclimatation des élans et des alpacas, il s'occupe de diriger un parti, tantôt au pouvoir, tantôt dans l'opposition. Le père ne regrettait pas les dépenses que lui coûtait l'entretien de quinze cents oiseaux ou quadrupèdes qui n'étaient ni faisans, ni lièvres, ni lapins : le fils mit aux enchères toute cette arche de Noé exotique qui produisit une somme d'environ six mille livres sterling.

La ménagerie de Knowsley était la plus considérable collection d'animaux qui ait été formée dans les temps modernes, et il est à regretter qu'on n'ait pas conservé la description exacte d'une ménagerie à laquelle étaient consacrés cent arpents de terrain, avec des bâtiments sans nombre, très-simples, plus que simples même, mais vastes, sans les restrictions qu'imposent les établissements publics. Il y avait là des éléments de succès qui ne se retrouveront que lorsqu'un autre lord Derby reprendra l'œuvre de l'ancien, avec les mêmes ressources de fortune, le même enthousiasme et plus de science. La méthode la plus pratique est celle qui a été suivie pour l'élan du Cap (cerf du Canada) et le wapiti en Angleterre, et pour les yaks en France. Si une centaine de propriétaires voulaient sacrifier chacun le même espace et le même argent à l'élève de n'importe quelle espèce propre à l'acclimatation, le résultat, au bout de vingt années, serait bien supérieur à tout ce qu'aurait pu produire un assemblage aussi mêlé, et comparativement aussi difficile à diriger que l'était la merveilleuse collection dont nous parlons ici avec sympathie et regret.

Lord Derby avait devancé la Société zoologique pour l'intro-

[1] Ces volumes sont intitulés : *Gleanings in the menagerie of Knowsley-Hall.*

Digitized by Google

duction en Angleterre du grand fourmilier, de divers cerfs ou daims, des antilopes, et de plusieurs espèces bovines que la Société n'a jamais possédées. Mais aussi il ne reculait devant aucune dépense pour envoyer des agents à Singapore, dans l'Inde, au Cap, aux montagnes Rocheuses, dans l'Amérique centrale, en Norwége, en Laponie, à Tunis [1]. Pendant quinze ans, il fit une expédition annuelle à l'Afrique occidentale, avec des résultats très-divers. Un échec ne le décourageait pas : un nouvel agent en remplaçait un autre; libéral de sa bourse, il pensionnait des collecteurs qui n'étaient pas même à son service, et uniquement dans l'intérêt général de l'histoire naturelle. Plus d'un voyageur lui eut l'obligation de continuer des explorations qui sans lui seraient restées perdues, et plus d'un aussi abusait de cette libéralité. Il parlait quelquefois lui-même avec un sourire indulgent d'un de ses pourvoyeurs réguliers, qui persistait à lui extorquer des prix très-élevés pour des animaux qu'il avait déjà en double, ou que tout autre que lui aurait payés moitié moins cher.

L'acclimatation est une œuvre de progrès lent; on ne peut donc qu'admirer, pour l'acclimatation, ces Français qu'on nous peint si impatients, et qui, au bout de sept ans de préparation littéraire, ont non-seulement fondé une Société puissante pour inaugurer le mouvement, mais encore souscrit un capital suffisant pour le grand établissement qui s'ouvrira bientôt au bois de Boulogne.

[1] La Société d'acclimatation a bien compris tout l'avantage qu'on pourrait retirer de pareilles expéditions. Aussi se propose-t-elle d'y avoir recours pour enrichir ses collections dès que ses ressources, qui vont chaque jour en s'augmentant, lui permettront de le faire. C'est là un des éléments de succès les plus certains, la fortune de plus d'un jardin zoologique, car la vraie difficulté n'est pas tant de se procurer les animaux que de leur faire faire heureusement le voyage. Un des plus ardents de ces promoteurs de la science et du progrès, qu'aucune difficulté ne rebute, M. J. Veémans, directeur du Jardin d'Anvers, a, l'année dernière encore, ramené lui-même d'Egypte des antilopes leucoryx, des lions de Nubie, des pélicans, et enfin le plus magnifique *troupeau* de flamants qu'on ait jamais vu en Europe. Nous devons ajouter qu'une dame, dont nous regrettons de ne pouvoir dire le nom, vient d'écrire au président de la Société, lui annonçant son intention de fonder un prix destiné au voyageur qui rendra les plus grands services à l'acclimatation. (*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

Les premiers travaux de cet établissement permettent de prédire que ses fondateurs n'auront pas invoqué en vain l'expérience de tous ceux qui les ont devancés, l'expérience des temps anciens comme celle des temps modernes. C'est là que le plan de Bacon sera enfin réalisé, c'est là que lord Derby aurait pu voir finir ce qu'il avait commencé. Quand on veut énergiquement en France, on l'exécute énergiquement aussi. L'idée est devenue populaire, et le gouvernement la favorise. On verra ce que peut le zèle ardent d'un homme tel que M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire avec le concours de ses habiles collaborateurs, qui ne risquent pas d'être arrêtés par les caprices d'un comité d'administration, ni par les ressources incomplètes d'une entreprise particulière, et l'Angleterre elle-même peut espérer que le Jardin zoologique du bois de Boulogne procurera annuellement de nouvelles espèces à ses parcs, à ses fermes et à ses basses-cours.

Les jardins zoologiques de l'Europe, à l'exception du Jardin des Plantes de Paris, sont l'œuvre du siècle actuel, car, il y a cinquante ans n'existaient pas, sur le continent, ceux de Marseille, d'Anvers, d'Amsterdam, de Vienne, de Rotterdam, de Berlin, de Bruxelles, de Gand, de Francfort; ni, en Angleterre, ceux de la Société zoologique de Londres, de Hull, d'Edimbourg, de Dublin, de Bristol, de Manchester, de Liverpool. Le principal défaut de celui de Londres est l'irréparable manque d'arrangement dans le plan général, et le sacrifice de beaucoup de choses utiles au besoin d'attirer les curieux par les attraits d'une exhibition. Mais il possède la plus riche collection du monde, admirablement tenue, et depuis quelques années parfaitement dirigée. Il a passé par de grandes vicissitudes. Son début fut un brillant succès. La mode l'accueillit tout d'abord, et il n'y avait pas un étranger à Londres qui n'y courût le dimanche, sûr d'y rencontrer tout le beau monde, les souscripteurs ne se contentant pas d'y acquérir leur entrée, et se montrant jaloux d'offrir aux dames le jeton d'ivoire qui dispense de déposer son shilling au tourniquet. Cette vogue dura quelque temps; mais la mode est sujette à des attiédissements: maint souscripteur oublia de solder sa souscription, maint autre y renonça; l'administration commit des erreurs de plus d'une sorte; de 1840 à 1847,

Digitized by Google

les recettes diminuèrent de 50 pour 100; la collection d'animaux laissa voir de nombreuses lacunes, le jardin fut négligé; la banqueroute, la hideuse banqueroute était près d'y entrer plus terrible que le lion biblique (*circuit quærens quem devoret*); Peu à peu cependant cette crise passa, et les choses s'améliorèrent, quoique lentement; car s'il est facile d'accélérer le succès, il est difficile d'arrêter la décadence, quand le souffle de la faveur publique n'est plus là pour vous ranimer. Mais enfin, de sages améliorations eurent lieu, de nouvelles relations furent cultivées, les sympathies se réveillèrent, on commença à se rappeler que la Société zoologique n'était pas aussi malade qu'on l'avait dit, et un matin, au printemps de 1850, une demi-colonne du *Times* apprit à ses mille et mille lecteurs qu'un hippopotame vivant avait été offert en cadeau à la Société zoologique par le pacha d'Egypte, grâce à l'intermédiaire de l'honorable Charles Murray, alors consul général au Caire.

La ville fut prise d'assaut par cette annonce, et tout le monde sollicita la faveur d'assister à l'arrivée de l'hippopotame. La Société ayant déclaré que c'était impossible, les sollicitations redoublèrent naturellement, et de ce moment la Société zoologique ressuscita.

A la fin l'hippopotame, le premier qu'on eût vu en Europe depuis que l'empereur Commode avait égorgé cinq de ces énormes bêtes dans l'amphithéâtre de Flavien, débarqua sur le sol britannique. Le dernier secrétaire de la Société aimait à raconter cet événement avec son enthousiasme et sa verve caractéristiques.

Le 25 mai 1850, car il avait la date présente à la mémoire, un voyageur assis sur le quai de Southampton, et qui observait l'approche du *Ripon*, distingua divers objets étranges à bord de ce bateau à vapeur. Celui qui le frappa d'abord le plus était un vieil Arabe, très-salement vêtu, mais roide comme une statue et qui regardait lui-même, avec son calme oriental, par un des sabords. Ce vieil Arabe avait l'air d'un octogénaire, et, contrastant avec lui, à un autre sabord se montrait un jeune Shitan de la même race, qui n'avait pas plus de douze ans, qui n'était pas laid, mais doué d'une flexibilité de physionomie tout à fait étonnante. Les gamins de Southampton le saluèrent d'une

Digitized by Google

clameur à laquelle il répondit poliment par une grimace. Il s'ensuivit un échange de civilités, et Mahommed finit par tirer des plis de ses guenilles un magnifique cobra, qui siffla et redressa fièrement sa tête de royal reptile.

Après ce premier épisode, ce fut un autre Arabe, un noir nubien, Hamet Saafi el Canaana, qui regarda par le sabord d'un air réfléchi et qui, reconnaissant quelqu'un à côté du voyageur, lui fit la révérence accoutumée des Arabes, en lui criant avec un sourire : « Tout va bien, voulez-vous le voir? » Puis, cela dit, il se retira.

D'autres signes de reconnaissance et d'autres cris de félicitation furent alors adressés du *Ripon* à cet individu qui avait attendu tranquillement que le navire eût pris sa place dans les docks. Quant au voyageur, petit-fils sans doute du voyageur curieux de Sterne, il le suivit à bord et descendit sous le pont sans être remarqué. On y avait pratiqué une clôture en planches sous l'écoutille, et par un interstice on y distinguait un réservoir en fer de sept pieds carrés. Là flottait le jeune Behemoth, prenant joyeusement ses ébats comme s'il eût été au milieu de son Nil natal. On avait pris beaucoup plus de peine que pour les importations des hippopotames à Rome, car une des conditions de succès est d'aller au-devant de toutes les chances. Aussi l'arrivée du jeune monstre donnait-elle un démenti à toutes les fâcheuses prédictions de ces sceptiques qui avaient voulu parier que Londres ne le verrait pas vivant. Il salua lui-même en disciple bien élevé son mentor par un grognement, et se laissa très-bien transférer du navire à la station du chemin de fer où l'attendait un train spécial. Il y fut convenablement installé avec son cortége de vaches, de chèvres et d'Arabes, car il ne pouvait voyager sans ses nourrices et ses serviteurs. On lui avait même ménagé sa provision d'eau du Nil dans laquelle il devait quelques jours encore prendre son bain, jusqu'à ce qu'il fût accoutumé à l'eau de la Tamise. En deux heures tout était prêt, bêtes et gens, Hippo et son cortége. Cependant la nouvelle de l'arrivée d'Hippo s'était répandue avec la rapidité du feu follet, et lorsque retentit le sifflet du départ, la foule était grande pour le voir : vaine espérance qui fut trompée à la station comme aux docks ; les curieux n'aperçurent qu'un truc surmonté de la mai-

Digitized by Google

son qui avait été construite pour le voyage par terre, ainsi que le réservoir avait été construit pour le voyage par mer et expédié à cet effet de Southampton à Alexandrie. On dut se contenter d'admirer la tête de Hamet Saafi el Canaana, qui la passait de temps en temps à travers la toile, afin de respirer un air plus frais ou plus pur que celui de l'intérieur du truc... Quelques-uns prétendirent avoir vu la tête d'Hippo... et s'en allèrent contents... Tel est le bonheur de ceux qui ont la foi, soit dit sans offenser ledit Hamet Saafi el Canaana.

Hippo n'avait guère qu'un an. A cette époque de sa vie, il ne pouvait souffrir sans se plaindre que son gardien favori s'absentât un moment, et il se vengeait de toutes les manières possibles et impossibles chaque fois qu'il était contrarié. Hamet avait une patience angélique, et comme il s'attendait à un gros backshish si Hippo arrivait sain et sauf à Londres, il se conduisait à son égard avec une soumission exemplaire. Un matin toutefois, pendant le voyage, soit qu'il ne pût supporter une reclusion si sévère, soit qu'il ne pût résister à la tentation d'aller faire un peu de causerie, soit afin de laisser à certains passagers le temps de satisfaire une curiosité reconnaissante, Hamet prolongea son absence quelques minutes au delà du temps qu'Hippo lui accordait d'habitude. Hippo eut recours aux cris les plus plaintifs : l'écho seul répondit à ses doléances; Hippo eut recours aux cris les plus violents : ils furent également inutiles. Il se tut alors. Hamet pensa qu'il venait enfin de conquérir son indépendance, et, de l'air d'un serf émancipé, il ouvrit la porte pour rejoindre son tyran... corrigé, espérait-il, de sa tyrannie. Hippo l'attendait en nageant dans sa vasque, de manière à passer en revue toute la perspective de sa demeure. Il clignait son petit œil, cet œil curieux, saillant et versatile, qui regarde de tous côtés au même instant. Hamet, le fidèle Hamet, serrait une partie de sa garde-robe dans un coin, afin de faire sa toilette sans avoir besoin de quitter l'animal, que son absence contrariait si vivement; mais justement, lorsque tout à l'heure le vindicatif Hippo avait subitement gardé un si profond silence, c'était pour s'emparer de la garde-robe, l'ouvrir avec son groin et l'arranger de manière qu'elle ne pût jamais servir à Hamet ou au fils de Rafia, ou à n'im-

Digitized by Google

porte quelle créature humaine, musulmane ou chrétienne. Hamet est un honnête sectateur du Prophète, qui ne prodigue pas les termes profanes, mais ce jour-là il ne put s'empêcher d'adresser à Hippo l'expression de son mécontentement. Hippo cligna de l'œil et hocha la tête, sonna de la trompette à travers ses naseaux, et sourit avec l'air de la malice triomphante.

La dignité d'Hamet fut outragée plus d'une fois par la conduite du jeune Arabe qui l'accompagnait. Mohammed el Rafia était un vrai gamin d'Alexandrie. Il tendait volontiers la main au backshish, et peut-être empiétait-il sur les droits d'Hamet. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était enclin à mal faire. Ses bonnes qualités mêmes étaient suspectes, par exemple son affection pour son oncle : car il avait mis pour condition à sa venue en Angleterre qu'il y serait accompagné de cet oncle, dont il voulait avoir soin. C'est un merveilleux enfant que Mohammed, disait le vieillard lui-même, mais un terrible tyran. Enfin, ayant épuisé tous les autres moyens de se distraire, Mohammed ne s'était-il pas avisé de demander un singe pour faire son éducation. Simple distraction, car son véritable métier était la manipulation des cobras, selon la méthode de la tribu de Rafia, qui manipule des serpents depuis l'époque des Pharaons. On lui avait donc donné un singe. Le petit drôle, au lieu d'en faire son ami, en faisait sa victime. Sa cruauté révoltait ceux qui en étaient témoins. Pour son excuse, il prétendait que le singe avait un mauvais caractère et qu'il fallait le corriger. Puis, selon lui encore, ledit singe ne devait jamais le quitter, et il aurait voulu qu'on le fît dîner avec toute la famille arabe. Cette prétention ne pouvait convenir à la gravité d'Hamet : il y vit une offense personnelle et qui méritait la bastonnade. Il s'adressa donc aux autorités du Jardin zoologique pour être autorisé à rendre au gamin la correction que celui-ci déclarait indispensable à l'éducation de son singe, promettant de n'y avoir recours que deux fois la semaine. La loi anglaise s'opposait à ce châtiment, et Mohammed, ayant appris que Hamet n'avait pu obtenir de le traiter à la turque, se crut investi d'un brevet d'impunité. Ses espièglerie redoublèrent à un tel point qu'il fallut lui intimer qu'on le renverrait en Egypte, où le cadi se chargerait de lui faire administrer tout l'arriéré de la bastonnade

Digitized by Google

qui lui était due. Cette menace opéra salutairement. Le singe fut traité avec plus de douceur, et Mohammed offrit même d'apprivoiser tous les reptiles du jardin. Comme il s'agissait de leur extraire les dents ou de leur infliger toute autre manipulation qui aurait pu compromettre leur existence, on s'y refusa. Cependant il affectait la plus sincère affection pour toute cette famille venimeuse, et, toutes les fois qu'il pénétrait dans l'ophidarium, son regard cherchait sympathiquement les serpents à sonnettes et les reptiles les plus redoutés.

Mais c'est assez s'occuper de l'hippopotame et de ces singuliers serviteurs qui avaient émigré d'Orient en Angleterre avec lui. Le singe de Mohammed me rappelle que nous sommes dans le voisinage de l'orang-outang ou chimpanzée, un des hôtes les plus populaires des jardins zoologiques de Londres. Jusqu'à présent la Société n'a pas été très-heureuse dans la domestication de la plus grosse espèce de ces quadrumanes. C'est qu'il y a bien à redire sur le régime que rencontre chez elle l'*anthropoïde apes*. Aussi n'en a-t-elle jamais eu un qui ait vécu plus de trois ans. On oublie trop que le singe est indigène de ces forêts tropicales où règne une végétation humide et tiède, qu'il y vit en famille, sinon en agrégation plus nombreuse, et que la nature lui a rendu la société aussi nécessaire qu'à l'homme. L'isolement ne vaut rien pour les exilés : ils ont besoin de communiquer ensemble, et la vie qu'on fait mener à un chimpanzée n'est guère moins triste pour cet être éminemment sociable que celle de l'emprisonnement cellulaire. Ce n'est même pas assez d'en réunir deux; ils finissent par avoir assez l'un de l'autre et voient arriver avec joie un nouveau visage. Le dernier secrétaire de la Société nous lisait quelquefois ce passage de ses souvenirs de naturaliste :

« Par une froide soirée de novembre, quelques moments avant la nuit noire, m'arriva un voyageur français, venu du Sénégal avec un compagnon étroitement emmitouflé dans un burnous. Sur ses instances pressantes, j'allai à la porte pour lui parler, et il me révéla le fait intéressant que l'étranger en burnous était un jeune chimpanzée qui avait résidé dans sa famille au Sénégal pendant quelques années, et l'avait accompagné en Angleterre. Le chimpanzée était en bonne santé, mais l'atmo-

Digitized by Google

sphère britannique, à l'entrée de l'hiver, exigeait qu'on lui cherchât un bon logis où lui seraient donnés des soins plus délicats qu'on ne pouvait s'en procurer dans un hôtel. Le Français me proposa d'acheter son ami : je n'accueillis pas avec empressement cette proposition. Je redoutais les affections pulmonaires à cette époque de l'année, ayant déjà deux individus femelles de cette même race pas très-valides ; mais je ne pus m'empêcher d'offrir l'hospitalité au chimpanzée pendant son séjour à Londres. Il devait aller à Paris, si je ne l'achetais pas. Nous l'emportâmes donc avec son burnous jusqu'à l'habitation occupée par mes deux chimpanzelles, et le laissâmes libre sur le seuil de la porte. Ces dames avaient pris le thé et pensaient à se coucher pour le reste de la nuit. Lorsque l'Adonis sénégalien les eut aperçues, il prit un air dégagé et les aborda, comme pour leur donner les dernières nouvelles d'Afrique. Un cri de surprise échappa à chaque chimpanzelle, lorsqu'elles eurent vu quel visiteur leur arrivait. On aurait pu croire que le dialogue qui s'échangea entre lui et elles n'était pas l'indice d'une éducation bien raffinée ; les gestes ressemblaient plutôt à des menaces qu'à des caresses, mais chaque race a son langage et ses manières qu'il ne faut pas toujours interpréter d'après nos idées d'Européens civilisés.

« Oui, ces dames étaient enchantées de voir un compatriote, oui, ce sentiment si doux dans la terre de la captivité agitait vivement leur cœur. Quant à Sir Chim, il prit les poses d'un vrai chevalier ; s'il avait eu un chapeau, il aurait salué avec le chapeau ; il dut se contenter d'entr'ouvrir son burnous et de se révéler comme un héros de théâtre, dont le manteau cache le costume ou l'uniforme. Remarquez aussi que la pièce où il était introduit était séparée en deux par une cloison transparente, et que c'était seulement à travers cette cloison que le chevalier pouvait examiner les dames et les dames le chevalier. Juliana répéta bientôt son cri de surprise. Paquita croisa ses bras sur son sein et s'assit en silence, ne se laissant voir que de profil. Sir Chim, tout à fait dépouillé de son manteau, acheva de prouver son identité par un de ces bonds agiles qui n'appartiennent qu'à ceux de sa caste, puis il bredouilla quelques sons qui exprimaient sans doute son plaisir de se trouver tout à coup avec

Digitized by Google

des parentes, lui qui tout à l'heure gémissait de son isolement mélancolique. Juliana parut alors tout à fait rassurée. Paquita tourna la tête pour voir et pour être vue. Sir Chim vint enfin se placer tout contre la claire-voie de séparation, avec une démarche qui ne ressemblait pas mal au souvenir de la révérence d'un menuet. L'émotion fit place au désir de plaire, et il exécuta des gestes merveilleux dont un danseur de cour aurait été jaloux. Sa grâce et son aplomb enchantèrent ces dames, qui lui accordèrent toute leur attention. Evidemment la connaissance était faite : on était heureux réciproquement de se trouver en si bonne compagnie, et, afin que la fête fût complète, je fis servir une seconde fois des rafraîchissements. Quand je demandai au propriétaire du Sénégal quelle signification pouvait avoir la pantomime de Sir Chim, il me répondit simplement que l'animal avait naturellement imité ses nègres, qui dansaient tous les soirs dans sa cour après les travaux de la journée. »

Un chimpanzée qui, pendant quelque temps, avait été laissé en Angleterre dans la société des enfants de son maître, non-seulement y avait prospéré extraordinairement, mais encore était devenu docile et aimait à imiter leurs manières enfantines. Lorsque l'aîné de la petite famille voulait taquiner son camarade, il lui faisait des grimaces. Chim l'eut bientôt surpassé : rien de plus amusant que de le voir se gonfler les joues, et puis souffler comme un Eole en miniature pour riposter au jeune maître. Il parvenait aussi à convertir ses lèvres en trompette, et ne ressemblait pas mal alors à un de ces diables grimaciers d'Albert Dürer, que les vieux peintres multipliaient volontiers dans la Tentation de saint Antoine.

Ces amusantes créatures ne pourront prospérer dans nos jardins zoologiques que lorsqu'on en aura importé toute une famille. Peut-être serait-il difficile d'avoir le père, la mère et les enfants, mais au moins faudrait-il s'en procurer cinq ou six qui vivraient dans une espèce de serre, où l'on réaliserait autant que possible la miniature d'une forêt tropicale. Là un ou deux domestiques nègres seraient mis à leur service. Toute la colonie resterait sous la surveillance d'un gardien intelligent chargé de pourvoir à tous ses besoins, d'étudier ses mœurs, de prévenir ou de soigner ses maladies, etc. Par cette simple mais

Digitized by Google

coûteuse méthode, on réussirait presque certainement à civiliser le chimpanzée en l'initiant peu à peu à la société humaine, et qui sait le résultat final de cette expérience? Qui sait si on ne développerait pas quelque faculté intellectuelle qui n'a été jusqu'ici soupçonnée que par des philosophes accusés, les uns de misanthropie, les autres d'une sympathie exagérée pour l'animal qui ressemble le plus à l'homme?

Le plus vieux chimpanzée qu'on ait jamais vu en Europe n'avait probablement pas plus de neuf ans : c'était une femelle, et, comme elle était seule, elle tomba malade et mourut ainsi que meurent tous les chimpanzées, sans avoir fait voir aucun progrès sur ce qu'étaient ceux qui l'avaient précédée. Le chimpanzée qui mourut en 1854, au Jardin des Plantes de Paris, n'avait probablement pas plus de cinq ans, et, quoique de grande taille, on ne saurait le considérer autrement que comme un enfant. En effet, le professeur Owen a parfaitement démontré, dans ses savantes dissertations sur l'anatomie de l'*apes anthropoïdes*, que le chimpanzée adulte acquiert une solidité de dentition et un développement général qui n'avaient pas encore été atteints par celui du Jardin des Plantes de Paris, ni par aucun de ceux qu'a possédés la Société zoologique de Londres.

La famille des singes sera toujours la plus populaire de celles qui peuplent les jardins zoologiques. Le poëte Rogers les appelait *nos parents pauvres*, et cet enfant des Muses, favori en même temps de Plutus, s'y intéressait sincèrement. Il était un des assidus de Regent's-Park, et il ne se retirait jamais sans nous répéter : « Permettez-moi d'aller dire bonjour à mes parents pauvres. »

L'histoire complète des singes est encore à faire, celle qui comprendrait le grand goulla, le chimpanzée, l'orang, le pungo et les espèces inférieures par la taille, mais qui ne sont guère moins intéressantes avec leurs grimaces, leur agilité d'acrobate, leurs espiègleries, leurs affections profondes et leurs antipathies. Nous cesserons d'en parler, parce qu'en vérité nous nous laisserions aller à ne parler que d'eux, et nous aurions voulu parler un peu de tout le monde dans notre article.

Un des grands succès du jardin zoologique de Londres a été l'importation des girafes en 1836. Elles étaient encore rares alors,

Digitized by Google

mais depuis elles multiplient régulièrement, grâce à l'introduction d'un peu de sang nouveau en 1851. Neuf faons attestent leur féconde acclimatation, neuf faons venus au monde sans accident, excepté le premier-né, qui périt par un excès de soin et une maladroite intervention dans les actes de la nature.

Si quelqu'un voulait se donner le luxe d'un parc de girafes, rien ne s'y opposerait dans le midi de l'Europe, car même en Angleterre, du 20 juin au 20 septembre, un troupeau de girafes pourrait bien vivre en plein air; on a le plaisir, à cette époque, de les voir brouter les arbres à une hauteur imposante, avec leurs longues langues en faucille, ou dominer les taillis plus humbles avec leurs têtes gracieuses terminant leurs cols de cygne. Le docteur Smith, voyageant dans l'Afrique méridionale, arriva un jour dans une oasis du désert qu'entourait une eau stagnante, et crut avoir découvert une nouvelle espèce d'oiseau perché sur le faîte des sycomores. En se glissant tout doucement pour l'observer de plus près, il se trouva inopinément à quelques pas d'un troupeau de girafes, dont les têtes balancées au-dessus du feuillage avaient produit cette illusion.

Ne dirons-nous pas un mot des aurochs? Le bison *urus*, ce contemporain du mammouth, qui habite encore la forêt impériale de Biclocwicz, où l'on compte mille têtes de ce bétail sacré, qu'on ne peut tuer sans autorisation expresse, sous peine de mort[1]. Le bison urus est ostéologiquement identique avec les fossiles de bison qu'on trouve dans les cavernes du mammouth, et il nous transporte rétrospectivement à la phase paléontologique de l'histoire d'Europe. L'empereur Nicolas, bravant ses propres pronostics, céda aux sollicitations de son ami, sir Roderic Murchison le géologue, et envoya, en 1849, une paire de ces bisons de Biclocwicz à la Société zoologique de Londres. On ne leur donna qu'un espace assez restreint du jardin, mais ils semblèrent s'en contenter, et peut-être y auraient-ils prospéré s'ils n'avaient été enlevés par la pleuropneumonie, ce fléau du bétail, qui ravageait alors les comtés d'Angleterre. Le taureau

[1] Espérons que sous ce rapport notre Société d'acclimatation n'aura rien à envier au Jardin de Londres, grâce à M. le duc de Montebello, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, qui est un de ses plus zélés fondateurs.
(*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

croissait rapidement et promettait d'être l'émule du bison américain, qui, malheureusement aussi, avait été victime de la même épizootie quelques semaines auparavant, ainsi que sa femelle et son veau. On espérait que le bison russe en serait exempt, lorsqu'après un temps de galop, par une belle matinée de septembre, il s'arrêta tout à coup, et l'on vit ses flancs se soulever convulsivement ; quatre jours après, il n'était plus. Cela ne prouve rien toutefois contre la possibilité de faire des élèves d'aurochs en Angleterre. Le comte de Breadalbane y a réussi dans son parc de Taymouth en Ecosse[1], et si le bison américain peut y vivre, pourquoi pas le bison russe? ce sont deux variétés de la même espèce ou deux espèces étroitement alliées.

Nous ne prétendons pas énumérer ici toutes les espèces d'animaux exotiques déjà acclimatés dans le Jardin de la Société zoologique et des autres établissements analogues dans la Grande-Bretagne. Le catalogue en est riche, et nous renvoyons le lecteur aux ouvrages spéciaux que nous lui avons indiqués en commençant cette esquisse. Nous allons passer aux oiseaux.

Les plus singuliers de ceux qu'on a jusqu'ici introduits dans le jardin de Regent's-Park sont certainement les constructeurs de tumulus. Aux yeux du vulgaire l'oiseau est un être doué d'ailes pour voler et pondant des œufs pour les couver. Or, dans les derniers temps, on a découvert l'aptéryx presque sans ailes, et non-seulement le talegalla ou *brush turkey* des Anglais, mais encore tout un groupe de *rasores* qui renoncent au procédé de l'incubation pour construire des *eccaleobions* artificiels qu'ils manipulent avec l'adresse et la régularité de Cantel lui-même, le grand incubateur[2].

Ce fut, croyons-nous, M. Gould qui publia le premier l'histoire du talegalla et qui prouva que cet oiseau construit réellement un tumulus de matières végétales dont la décomposition par-

[1] Rappelons que c'est au même lord Breadalbane que l'on doit la réintroduction en Ecosse du grand tétras anherhan de Norwége.

(*Notre de la Rédaction.*)

[2] L'année dernière, on voyait encore dans une des salles d'*exhibition* de Leicester-Square, à Londres, plusieurs des incubateurs de ce M. Cantel. Les poulets y éclosaient à tout instant du jour et de la nuit.

(*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

tielle produit une température suffisante pour l'éclosion de ses œufs. Cette observation, consignée dans son magnifique ouvrage in-folio sur les oiseaux de l'Australie, a été vérifiée et trouvée parfaitement exacte depuis que le Jardin zoologique a pu posséder une paire de talegallas qui se sont reproduits de cette manière. Le père du couple encore vivant survit lui-même et atteste que son acclimatation est réellement possible dans notre climat. Quand nous aurons ajouté que la femelle pond dix œufs au moins et que le talegalla est un excellent rôti, on nous permettra de prétendre qu'il vaudrait la peine de faire quelques frais pour enrichir nos basses-cours de cette espèce. Les talegallas se font malheureusement rares en Australie, et la Société zoologique devrait envoyer au plus tôt une commission pour en obtenir une vingtaine de paires qui seraient installées utilement dans son ancienne ferme de Kingston ou dans toute autre localité également favorable du rayon de Richmond-Park; car il ne faut pas oublier que le jardin de Londres a été mal à propos établi sur un terrain crayeux et humide qui n'est nullement favorable aux expériences de ce genre. Sur un sol plus sablonneux et plus sec, le talegalla serait amené à dresser son monticule incubateur sous un toit vitré, condition nécessaire; mais une fois cette protection assurée contre les pluies, la nature ferait le reste. Probablement encore l'incubateur artificiel pourrait venir utilement au secours de la propagation du talegalla, si on lui enlevait à propos ses œufs une fois pondus, quoiqu'il soit à craindre qu'une intervention inopportune ne fût capable d'interrompre la ponte. Telle est la propension instinctive de l'oiseau à construire son monticule, qu'il accumule les matériaux en les poussant journellement avec la patte vers l'endroit choisi, et, dès qu'une quantité suffisante a été rassemblée, le mâle s'occupe à la fois de veiller à la température et de donner la forme voulue à l'édifice pour le dépôt des œufs.

Chaque matin, à partir de cette période, on le voit inquiet et agité jusqu'à ce que l'œuf soit placé dans le creux, et si la femelle s'absente, il se hâte de la ramener, comme s'il craignait qu'elle ne négligeât ses devoirs de mère et n'allât déposer une coquille ailleurs. Les œufs sont rangés en rond perpendiculairement, le petit bout en bas, non consécutivement, mais d'abord à divers

Digitized by Google

intervalles l'un de l'autre, les vides étant remplis plus tard. L'oiseau les découvre tous les matins vers neuf heures et les laisse exposés ainsi tant que la température est trop élevée, pour les recouvrir ensuite d'une couche de matière végétale, selon le degré de chaleur; mais en tout temps une ouverture cylindrique reste ouverte dans cette masse, fonctionnant comme un tuyau de cheminée pour faciliter l'évaporation des gaz et entretenir la circulation de l'air autour de la ponte. Au bout d'un mois, le jeune poussin est mûr pour l'éclosion et il sort de sa coquille tout armé, comme Pallas, c'est-à-dire muni de ses plumes et prêt à voler; mais il ne quitte pas le monticule et s'y tient chaudement couché à la grande joie du père, qui le visite souvent et, la nuit venue, le recouvre comme s'il était encore dans l'œuf. Le lendemain le jeune talegalla fait sa première sortie, fort et dru, avec des pieds largement développés, ses plumes brisant leur canon, et il se met en appétit. Le troisième jour il vole du vol de la perdrix. Nous avons abrégé cette histoire surprenante qui a eu des témoins journaliers, et si on ne peut se vanter d'une multiplication plus considérable du talegalla, c'est qu'on n'a pas su ou voulu encore se procurer en Australie un nombre suffisant d'individus pour compenser les accidents inséparables d'une importation limitée.

Outre le talegalla, la Société zoologique a possédé une paire de leipoas ocellés (*leipoa ocellata*) de l'Australie méridionale et une paire de malcos de l'Archipel indien, deux espèces qui, comme toutes celles du genre *megapodius*, ont les mêmes habitudes de ponte et d'incubation. Les leipoas et les malcos n'ont jamais été d'une santé assez forte pour se livrer à leurs instincts, et le phénomène qui les caractérise n'a jusqu'ici été observé à Londres que pour le dindon à brosse, car telle est l'appellation erronée que le talegalla a reçu des colons.

L'histoire littéraire du talegalla a été le prétexte d'une théorie systématiquement absurde qui prouve à l'amateur naturaliste qu'il faut toujours contrôler par le livre de la nature les livres publiés par les Muséums. Parce que le premier talegalla de Regent's-Park avait une tête chauve et des griffes roides, parce qu'il était noir de couleur avec une peau luisante au collier, il fut proclamé un très-excellent vautour par un théo-

Digitized by Google

ricien qui avait besoin d'un type pour remplir une lacune dans quelque classification où il s'était imaginé de renfermer tous les groupes du règne animal. La tête chauve du talegalla est parfaitement apte à plonger dans les feuilles mortes de son monticule, les poils de brosse qui la protégent repoussant mieux que ne le feraient des plumes toutes les impuretés et les moisissures, et ses gigantesques pattes armées de griffes étant parfaites aussi pour balayer de loin jusqu'au monticule central tous les débris de feuilles, de gazon et de terre. Voilà pour quel usage la nature les lui a données, non pour les enfoncer dans la charogne, qu'il abandonne au vautour.

On pourrait pardonner cette théorie démentie par l'observation à celui qui l'a émise, si dans son enthousiasme il n'avait voulu l'imposer à la pointe de la plume.

La liste des gallinacés publiée par le prince Charles Bonaparte dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* [1] comprend trois cent quarante-six espèces. Sur ce nombre nous pouvons en citer deux cent trente qui habitent une région assez tempérée pour qu'ils soient susceptibles de s'acclimater en Europe ; la plupart sont d'ailleurs bons pour la table, prolifiques et vivant en captivité.

Devinez combien de ces espèces sont aujourd'hui à l'état d'oiseaux domestiques! huit : 1° les poules de ferme, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, nous dit M. Marion-Didiore ; 2° le paon ; 3° la pintade ; 4° le faisan ; 5° le faisan doré ; 6° le faisan argenté ; 7° le faisan à collier (toutes espèces de l'ancien monde) ; 8° le dindon, seul oiseau domestique provenant du nouveau monde.

Deux mille ans n'ont pu que doubler les quatre oiseaux dont jouissaient les anciens. Nous commençons enfin à traiter sérieusement cette question sérieuse, et dès le début nous trouvons que, malgré ses moyens imparfaits, la Société zoologique a importé de l'Himalaya le faisan Impey, le faisan de Wallich et trois espèces de houppifères qui figureront bientôt sur la liste encore si pauvre de nos oiseaux en voie de reproduction, et au même titre que le faisan doré, le faisan argenté et le dindon.

[1] T. XLII (12 mai 1856).

Digitized by Google

L'expérience peut très-bien s'appliquer à tous les oiseaux de l'Himalaya depuis la région des neiges jusqu'aux vallées, et il faudra s'en prendre aux propriétaires anglais, s'ils ne daignent pas retrancher annuellement une fraction de la somme que leur coûte l'entretien du gibier commun pour la consacrer à l'acclimatation très-réalisable du ceriornis, du houppifère pucrasie, de la perdrix, de l'ithagine et de tous les tetragalli qui en dix ans de temps pourraient figurer sur nos tables.

Le faisan est un superbe oiseau, mais c'est le moins beau de son espèce. Le faisan *versicolor* du Japon, déjà en Angleterre, les faisans à collier de la Chine et de la Mongolie, le faisan cuivré du Japon et le faisan à longue queue de la Cochinchine que M. Reeves importa en 1833, surpassent tous en beauté le faisan ordinaire. Si nous pénétrons dans les gorges rocheuses de l'Himalaya, quelle constellation de brillantes couleurs nous trouvons dans le monal, dans le ceriornis, dans l'ithagine; quelle grâce dans le pucrasie, quelle délicatesse de formes dans la perdrix des neiges (lophophore de Nigell), quelle inépuisable variété d'ornements dans les tragopans et les lophophores qui peuplent cette vaste zone montagneuse s'étendant de Ladak jusqu'en Chine! Tous ces oiseaux sont susceptibles de vivre parmi nous, et ils valent bien la peine qu'on risque pour eux quelques sacrifices. C'est une affaire de temps et de soins, mais il est clair, d'après l'expérience de la Société zoologique qui n'a que le tort de s'être découragée quelquefois, que le succès doit couronner un peu plus tôt ou un peu plus tard quiconque y aspirera avec persévérance.

Bewick avait fait pour les oiseaux aquatiques une classification qui mériterait d'être connue de ces naturalistes à systèmes, si jaloux de leurs divisions raffinées d'oiseaux grallatoriaux et natatoriaux. Les oiseaux aquatiques sont des oiseaux qui aiment l'eau, et les oiseaux de terre des oiseaux qui aiment la terre, avec divers degrés d'affection. Il est difficile de comprendre que l'avocette amoureuse de l'eau, avec ses pieds palmés, ne soit pas un oiseau aquatique, non plus que le godwit, qui ne quitte guère les bords des rivières, non plus que la poule d'eau, qui nage avec la même rapidité sur ou sous la surface du courant. Cependant les oiseaux aquatiques par excellence, canards, cygnes et oies,

Digitized by Google

ne sont pas moins propres à la clôture domestique que les oiseaux-gibier. Ils sont excellents sur la table quand ils se nourrissent à leur gré ; ils se multiplient facilement et sont presque tous gracieux.

Le cygne est cosmopolite, fréquentant tous les points du globe depuis les contrées à fourrure de l'Amérique jusqu'au cap Horn, depuis le Spitzberg jusqu'à l'Australie. La nature australienne, qui aime à produire l'inverse des autres parties du monde, a démenti l'assertion proverbiale des Latins qui ne croyaient pas à un cygne noir. Le *cycnus niger* n'est pas seulement, à cause de sa couleur, le plus remarquable des cygnes, mais encore le plus prolifique. Un amateur bien connu de Carshalton a obtenu trois pontes et éclosions de cygnes noirs en douze mois, de la même paire, sur les eaux de la Wandle, si riche en truites. Or, les jeunes cygnes valant dix livres sterling la paire, il a eu un joli intérêt de son argent. Le cygne à cou noir de l'Amérique du Sud, acclimaté par la Société zoologique de Londres, est une espèce encore plus attrayante, élégante de forme, brillante par le contraste de son duvet de velours noir et de son duvet de neige, avec une ravissante teinte de corail au bec. Les vieux cygnes de cette espèce et leur couvée sont admirablement rendus par M. Wolf dans ses *Esquisses zoologiques*, où il les a représentés voguant avec une calme majesté sous le vert berceau de feuillage qui ombrage leurs eaux dans le parc du Régent. Ce ne fut que tard que les cygnes à cou noir eurent ce sentiment de sécurité que les oiseaux aquatiques semblent réclamer avant de se livrer aux soins de la famille. La courte note dont M. Mitchell a accompagné le dessin de M. Wolf nous apprend que ces oiseaux, qui avaient fait partie de la ménagerie de Knowsley, furent transportés aux jardins zoologiques en 1851, mais qu'ils ne se montrèrent disposés à pondre et à couver qu'en 1856. Les premiers jeunes cygnes ne vinrent au monde qu'en 1857.

Nous faisions une heure de promenade par un beau jour d'automne, en nous disant que Bacon aurait vu comme nous avec bonheur les expériences du Jardin zoologique ; nous venions justement de quitter ces quatre cygnes lorsque notre attention fut soudain attirée par l'air ébahi et inquiet avec lequel un des gardiens regardait le ciel. Un des quatre cygnes avait pris son

Digitized by Google

esser, traçant joyeusement de larges cercles dans l'air. L'oiseau venait de s'apercevoir qu'il pouvait voler ; pendant quatre ans les cruels ciseaux l'avaient enchaîné à la terre, mais, cette année-là, le gardien avait imprudemment différé de lui rogner les plumes lorsque le moment de le faire était venu, sous prétexte que leur croissance était moins avancée que celle des trois autres, et qu'il n'aurait pu le mutiler sans le faire saigner. Le cygne montait, montait toujours, comme cherchant le point de départ de son retour vers l'Atlantique. Mais tout à coup la force de l'habitude et des affections domestiques l'emporta sur le souvenir de la patrie. Le *cycnus nigricollis*, après nous avoir alarmés tous et surtout le gardien pris en défaut, abaissa son vol et revint rejoindre sa femelle, que son retour combla de joie, ainsi que ses frères, qui le félicitèrent. Mais on se défia de cette constance conjugale et le gardien, s'emparant du fugitif, le mit dans l'impossibilité de jouir une seconde fois de sa liberté. C'était cependant un beau spectacle que de le voir voler si haut par-dessus nos têtes, et quand il redescendit, nous admirâmes tous le magnifique effet des deux couleurs, noire et blanche, qui distinguent cette variété, la plus magnifique sans contredit de toutes les races palmipèdes.

Les cygnes sont sujets à des caprices et à des irrégularités d'humeur. Quiconque a osé approcher trop familièrement de la jeune famille de ce Jupiter déguisé a pu le voir fendre soudain l'eau comme un navire qui met toutes ses voiles dehors, écartant autour de lui les vagues écumeuses et prêt à combattre pour la mère et les enfants. Rien ne le calme comme un parapluie déployé qu'on lui oppose. Il exprime d'abord une sorte d'étonnement, puis, comme s'il sentait qu'il s'est rendu ridicule, il s'arrête immobile.

Une légende irlandaise raconte qu'une paire de cygnes noirs d'Australie fut mise par un des comtes de Shannon sur une pièce d'eau précédemment occupée par une paire de cygnes blancs. Les deux ménages ne tardèrent pas à se brouiller ; les femelles se boudèrent et les mâles se regardèrent d'un air farouche ; mais il n'y avait pas encore eu de combat, lorsqu'un matin la Léda d'Australie vint à mourir. Avait-elle été la victime de la Léda blanche? avait-elle eu la douleur de croire son époux infidèle?

Digitized by Google

On l'ignore; mais le fait est que, le jour de sa mort, le Jupiter australien vogua droit à la cabane du cygne blanc et, sans parlementer un seul instant, l'attaqua, le vainquit et l'immola en présence de sa femelle terrifiée. Jamais chevaliers du moyen âge, jamais demi-dieux de la mythologie homérique, ne s'étaient livré un combat aussi terrible : le lac resta longtemps souillé du sang des deux antagonistes. Le vainqueur se retira, laissant la veuve à ses réflexions. Mais, après un temps raisonnable accordé à leur deuil respectif, le cygne noir et la veuve blanche se rapprochèrent sans doute, car, au bout de l'année, on les revit tous les deux naviguer de conserve sur le lac, suivis d'une jeune famille, moitié noire et moitié blanche, qui devait ressembler beaucoup aux cygnes du Chili. Un de ces métis, pensons-nous, est empaillé dans la galerie de la Société Royale de Dublin.

Si entre les cygnes et les oies on voulait établir un trait d'union ou de transition, il faudrait chercher l'oie semi-palmée (*anserinus melanoleuca*) d'Australie, qui vit dans les jardins de la Société zoologique de Londres. On dit que cet oiseau, qui s'accoutume très-bien à la vie cloîtrée, s'est reproduit récemment à Sydney : nous pourrons donc bientôt l'ajouter à la liste des oiseaux de basse-cour à côté du canard musqué. Une oie bernache, provenant des vieilles landes marécageuses du comté de Lincoln, aujourd'hui riches en produits agricoles, est digne d'être mentionnée ici, et les gourmands en apprécieraient la chair s'ils la goûtaient quand l'oiseau est encore jeune. Toutes ces oies bernaches, qui paissent dans les herbes, doivent être bonnes, et il en existe une douzaine de variétés au moins qui, originaires des régions tempérées, pourraient parfaitement s'acclimater. La plus jolie est l'oie à cou rouge (*b. ruficolis*), qui se tient habituellement dans l'Asie septentrionale et vient de temps en temps s'égarer sous le ciel d'Angleterre. Le seul individu vivant que nous ayons jamais vu fait partie de la collection de la Société zoologique qui, croyons-nous, se le procura en Hollande dans les *vivaria* que les Hollandais entretenaient au siècle dernier. Autrefois, l'oie à cou rouge était plus commune, si on en juge par plusieurs peintures représentant des ménageries, exécutées d'après diverses collections, et entre autres celle du prince Maurice. Il y a quelques années, huit de ces oiseaux furent apportés

Digitized by Google

à un marchand de volailles d'Amsterdam qui, ignorant en matière d'*espèces*, et ne voyant dans un volatile que ses qualités de broche, les pluma aussitôt et les envoya à ses pratiques comme des oies ordinaires, non sans les avoir marchandées au chasseur, sous prétexte que ce n'était pas un gibier franc. L'oie à col rouge est si rare dans les Muséums, qu'une peau vaut jusqu'à dix livres sterling (250 francs). Les oies bernaches de l'Amérique méridionale sont particulièrement admirées. L'oie des îles Malouines est un aussi joli oiseau qu'on puisse voir : le mâle, blanc comme neige, avec des raies grises sur le dos ; la femelle, d'une brillante couleur d'acajou, avec des bandes noires sur le dos ; le mâle se promenant modestement sur des jambes noires, la femelle sur des jambes dorées. L'oie à tête cendrée, qui figure à tort dans les *Esquisses zoologiques* avec le titre d'oie bernache de Magellan, n'est pas moins belle, mais elle conserve le caractère normal du genre dans la similarité du mâle et de la femelle. L'admirable dessin de Wolf est si fidèle, qu'on ne peut que souhaiter que le catalogue de la Société zoologique soit exclusivement illustré par cet artiste. Les cygnes à cou noir et les trois nobles faucons d'Islande, de Groënland et de Cilicie, *islandicus*, *groenlandicus* et *sacer* sont des chefs-d'œuvre que tous les amis de la science devraient avoir dans leur cabinet. Wolf possède une perception unique de la vie d'oiseau. Landseer lui-même n'approche pas de son exactitude ; il ne lui manque que d'exécuter quelques dessins de plus pour prendre rang parmi les artistes du premier ordre, et il est assez jeune pour y parvenir [1].

Le premier ouvrage important de Wolf sortait de la maison Ainz, de Leyde. La Hollande s'est toujours distinguée par la culture de l'histoire naturelle. S'il fallait le prouver, il suffirait de citer la noble collection de Leyde et les monuments dus aux professeurs de cette université. Ce vieil amour des animaux, qui naturalisa les hocos et réunit les éléments du vivarium auquel nous n'avons fait allusion qu'en passant, s'est récem-

[1] Nous recommandons ce magnifique ouvrage non-seulement aux naturalistes, mais encore à tous les amis de l'art, car il est digne de figurer à côté des superbes planches de l'*Ornithologie* d'Audubon et des in-folio de M. Gould. Espérons que la mort si soudaine de l'un des auteurs de ce beau travail n'empêchera point sa continuation. (*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

ment réveillé dans la Société *Natura artis magistra* d'Amsterdam, rivalisant, dit-on, avec celle d'Anvers, et presque égale à la Société zoologique de Londres. La gloire d'Amsterdam est la grande salamandre, *sieboldia maxima*[1], qui y vit depuis des années et, se régalant de poissons, a atteint aujourd'hui des dimensions extraordinaires. Ce curieux batracien fut découvert dans les laves liquides de Niphon, et il supporte impunément un degré excessif de froid,— bizarre contraste de la salamandre du feu représentée avec sa ceinture de flamme. Les habitants de Londres ne connaissent pas encore la salamandre à grande gueule de Niphon, qui vit dans l'eau et dévore un banc de barbillons par jour, au lieu de faire sa proie de ses propres membres. Parmi les raretés de cette collection hollandaise, est un spécimen unique de l'éléphant de Sumatra, jeune femelle, dont la Société a été gratifiée par un de ses membres établi dans l'Archipel. Aux yeux des profanes, cet éléphant ne semble guère différer de l'espèce indienne, et il faut aller au Trésor zoologique de Leyde pour comparer leurs différences anatomiques, — ce que fit le prince Charles Bonaparte pour comprendre les vrais caractères essentiels sur lesquels se fonde la distinction.

Qu'est-ce qu'un genre? qu'est-ce qu'une espèce? M. G.-R. Gray a écrit un gros volume bien aride sur les *Genera avium*. M. Wagler avait depuis longtemps écrit son *Species avium*, et un *Conspectus avium* a été le dernier ouvrage favori du prince Charles Bonaparte. Enfin, M. Darwin vient de troubler la paix du monde scientifique par la hardiesse de ses spéculations sur l'origine des espèces et la lutte de la vie. Il est possible que certains naturalistes aient raison dans leur théorie, lorsqu'ils prétendent que, si nous pouvions voir tout le plan de la nature

[1] Les jardins zoologiques de Londres viennent de recevoir un spécimen vivant de la salamandre gigantesque du Japon, l'espèce la plus grosse connue de tous les amphibies. (Il y en a une au Muséum de Paris depuis cet hiver.) Cette singulière créature, qui ressemble à un lézard aquatique monstrueux, habite les lacs des montagnes basaltiques du Japon, où elle fut découverte par le docteur Siebold, le naturaliste hollandais. C'est l'analogue vivant le plus rapproché de l'homme fossile ou *homo diluvii testis*, de Scheuchzer (*andras Scheuchzeri* des géologues); la salamandre du Jardin zoologique de Londres, qui mesure trois pieds de long, est le premier individu de l'espèce qui soit arrivé vivant en Angleterre.

Digitized by Google

dans une série complète, nous découvririons une transition si bien graduée d'une forme à une autre, qu'il faudrait bien reconnaître l'unité de plan sur laquelle le grand architecte de l'univers a composé le mystère de la VIE. Quant à nous, notre humilité se contente de noter les faits curieux que nous offre journellement la constante étude des animaux inférieurs, espérant que par la suite quelque génie sublime viendra colliger les travaux disséminés des savants pour en tirer une conclusion harmonieuse et utile, qui sera la solution claire du problème. Nous trouvons que certains animaux sont susceptibles d'une amélioration radicale de leurs formes, que la couleur peut être modifiée comme la forme elle-même, et qu'une créature, grâce à un régime judicieux, peut s'élever à une perfection modèle dans les limites bien définies de son genre et de son espèce. Jusqu'ici cet art est resté borné dans son application aux animaux domestiques; mais nous avons déjà vu que la domestication, après un laps de six mille années, est encore dans l'enfance, et nous ne savons jusqu'où l'on peut étendre le principe démontré par la *construction*, — mot dont nous nous servons à dessein, — oui, par la construction de la vache à courte corne, du mouton Southdown, du porc du Berkshire, du levrier et de la poule de Bantam. Il est avéré qu'entre plusieurs formes en apparence distinctes existent des animaux intermédiaires qui tendent à renverser les divisions arbitraires que des auteurs à système ont voulu établir. C'est une partie intéressante de notre sujet, et nous nous proposons de nous en occuper incessamment[1].

(*Edinburgh Review.*)

[1] Le grand ouvrage de M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire, l'*Histoire générale des règnes organiques*, sera l'objet d'un article spécial.

Digitized by Google

LES ADIEUX DE FONTAINEBLEAU,

PAR M. THIERS.

Dans son dix-septième volume, l'historien du Consulat et de l'Empire vient de tracer avec le pinceau de Tacite un triste pendant à la scène des adieux de Napoléon à ses aigles. C'est le tableau des adieux de la Fortune à Napoléon lui-même :

« C'était chaque jour un nouveau départ de quelques officiers de haut grade. L'un quittait Fontainebleau pour raison de santé, l'autre pour raison de famille ou d'affaires; tous promettaient de reparaître bientôt; aucun n'y songeait. Napoléon feignait d'entrer dans les motifs de chacun, serrait affectueusement la main des partants, car il savait que c'était des adieux définitifs qu'il recevait, et leur laissait dire, sans le croire, qu'ils allaient revenir. Peu à peu le palais de Fontainebleau était devenu désert. Dans ses cours silencieuses, on avait quelquefois encore l'oreille frappée par des bruits de voitures; on écoutait, et c'étaient des voitures qui s'en allaient. Napoléon assistait ainsi tout vivant à sa propre fin. Qui n'a vu souvent, à l'entrée de l'hiver, au milieu des campagnes déjà ravagées, un chêne puissant, étalant au loin ses rameaux sans verdure et ayant à ses pieds les débris desséchés de sa propre végétation? Tout autour règnent le froid et le silence, et par intervalles on entend à peine le bruit léger d'une feuille qui tombe. L'arbre immobile et fier n'a plus que quelques feuilles jaunies prêtes à se détacher comme les autres, mais il n'en domine pas moins la plaine de sa tête sublime et dépouillée. Ainsi Napoléon voyait disparaître une à une les fidélités qui l'avaient suivi à travers les innombrables vicissitudes de sa vie. Il y en avait qui tenaient un jour, deux jours de plus et qui expiraient. Toutes finissaient par arriver au terme... »

Ce volume, où sont racontés les événements qui se passèrent de novembre 1813 à mai 1814, se termine par un résumé qui prouve que M. Thiers possède l'éloquence de la précision au même degré que l'éloquence des détails.

Digitized by Google

VOYAGES.

UN PÈLERINAGE DE MARINS EN TERRE SAINTE

(EXTRAIT D'UN JOURNAL DE BORD [1]).

Qui nescit orare ascendat mare.
(SAINT AUGUSTIN.)

Etrange destinée que celle du marin!

Tel, parmi ceux que nous allons suivre, presque encore enfant, débutait dans la carrière par les mers de l'extrême Orient, rencontrait pour premières impressions, de Canton à Nankin, le bizarre spectacle de cette civilisation chinoise, qui attend encore sa régénération du souffle vivifiant du christianisme. Retrempé par quelques mois d'Europe, notre marin, arrondissant plus tard le cap Horn, a vu commencer sa jeunesse en face des Cordilières imposantes de l'Amérique occidentale ou parmi les riants archipels de l'Océanie. Puis, le tour du monde accompli, en revoyant les mers de l'Inde et de la Chine, il éprouvait après ces lointaines campagnes comme un besoin d'air natal, et parcourait, sur notre flotte d'évolutions, les belles eaux du Levant et de la Méditerranée. Dans cette vie d'escadre, toute de mouvement, d'émulation et de progrès, véritable champ de manœuvres de notre armée navale, notre jeune officier a trouvé le plus frappant contraste avec ces habitudes de calme, d'étude et de contemplation que lui avaient faites les longues navigations isolées.

[1] Le fond de ce récit est dû au journal de voyage d'un jeune officier de mérite et d'avenir, M. Dorlodot des Essarts, enseigne de vaisseau.

Digitized by Google

La Crimée l'a vu sur ses rivages, pendant ce siége gigantesque où toutes les forces des trois premières puissances de l'Europe se sont rencontrées dans un suprême choc, plus terrible que bien des guerres. Rendu enfin aux doux loisirs d'une croisière pacifique, le méridien de la vie le retrouve pèlerin aux saints lieux.

. . . . . .

I.

Le 25 mai 1857, dans l'après-midi, le vapeur de la marine impériale *le Brandon* mouillait devant la ville de Jaffa.

Notre mission ne nous accordant qu'un temps bien court pour le pèlerinage de Jérusalem, nous avons fait nos préparatifs de départ avec une activité toute maritime. Dès quatre heures du soir, jetés par nos canots sur la plage de Jaffa, nous mettions à profit les conseils obligeants et l'expérience de notre agent consulaire, M. Philibert, pour organiser notre caravane. Au milieu du vacarme étourdissant et des prétentions sans fin des conducteurs arabes, il ne fallut rien moins que cette intervention appuyée du concours expéditif de nos matelots des embarcations pour brider, sangler, charger provisions, portemanteaux, etc., etc., et nous mettre enfin en selle.

Impatients de sortir des rues sales et étroites de Jaffa, trop semblables à celles de toutes les cités asiatiques, depuis Constantinople jusqu'à Canton, nous sommes bientôt dédommagés par la vue de ses jardins, les plus beaux de la Palestine. Des deux côtés d'une large route où nos montures piétinent dans un sable rouge, pareil à celui du désert, s'étalent des massifs d'orangers, de citronniers et de grenadiers en fleur, avec leurs remparts de cactus. Une multitude d'enfants arabes que nous trouvons jouant à l'escarpolette, sur une esplanade, au sortir de Jaffa, remplissent cette nature orientale d'une animation inaccoutumée : c'est le prélude des fêtes musulmanes du Beïram.

En quittant ces jardins, nous entrons dans la plaine de Saron, dont l'Ecriture vante la beauté. Ses roses si admirées semblent pourtant avoir disparu, comme les eaux, les bois et tant d'autres ornements de la terre promise. Le trait suivant de l'histoire des croisades pourra donner une idée du changement

Digitized by Google

des lieux. Un jour, dans la forêt de Saron, Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, étant à la chasse, s'arrêta et s'endormit sous un arbre. Tout à coup il fut réveillé par les cris de ses compagnons : une troupe de Sarrasins accourait pour le surprendre. Richard monte à cheval et se met en défense; mais accablé par le nombre, il allait périr, lorsqu'un chevalier provençal Guillaume de Porcellet, s'écrie : « Je suis le roi ! » Pendant que les Sarrasins se disputaient cette précieuse capture, le roi Richard put regagner Joppé. Il rendit aux musulmans plusieurs émirs en échange d'un chevalier si dévoué [1]. Aujourd'hui plus de forêt, mais de vastes champs de céréales, s'étendant de Gaza au midi jusqu'au mont Carmel vers le nord; et qui nous conduiront au levant jusqu'au pied des montagnes de Judée. Nous nous arrêtons un instant pour contempler, au milieu de sa verte ceinture, la ville étagée de Jaffa, dont le nom réveille tant de souvenirs. M. de Chateaubriand, dans son célèbre *Itinéraire* qui allait être un de nos meilleurs guides pendant tout le voyage [2], se plaît à en retracer l'antique origine. D'après les traditions, Joppé aurait été bâtie avant le déluge; Noé y serait entré dans l'arche et y aurait sa sépulture. Ce fut à Joppé qu'abordèrent les flottes d'Hiram, apportant les fameux cèdres du Liban pour la construction du temple, et que s'embarqua le prophète Jonas, fuyant devant la face du Seigneur. Saint Pierre y ressuscita Tabithe. Jaffa joue un rôle important dans l'histoire des croisades, comme le port de Jérusalem, et, bien que la ville actuelle, au témoignage des voyageurs, date à peine de deux siècles, on retrouve encore, à l'aspect de ses couvents et de ses murailles, comme un souvenir du style im-

[1] Ce trait de l'histoire des croisades a été souvent cité, et nous pensons que c'est par une erreur typographique que quelques relations substituent le nom de *Pratelle* à celui de *Porcellet*.

[2] A l'époque où nous écrivions ces lignes, nous ignorions encore l'existence du grand ouvrage d'un prélat autrichien : *les Saints Lieux, pèlerinage à Jérusalem*, par Mgr Mislin, abbé mitré de Sainte-Marie de Deg en Hongrie, qui est, à notre sens, l'historique le plus savant et le plus complet de la terre sainte. On n'y trouvera pas toujours la magnifique prose poétique de Chateaubriand, ni celle de Lamartine, mais un récit didactique et sérieux, plein de preuves et de faits; aussi voyageurs et écrivains ne sauraient-ils puiser à meilleure source.

Digitized by Google

posant du moyen âge. C'est aujourd'hui une ville d'environ 12,000 habitants, dont 1,000 Grecs et 800 catholiques, maronites ou latins. Les troubles qui ont eu lieu aux environs de Naplouse tendent à faire augmenter cette population : le commerce se concentre aussi de plus en plus dans cette ville, avec laquelle nos vapeurs des messageries impériales font un service régulier.

Nous perdons de vue la mer, cette mer de Tyr que l'Ecriture appelle la grande mer, celle qui portait les vaisseaux du roi-prophète allant chercher la pourpre de Sidon, celle qui baigne au nord les campagnes de la Galilée pleines des souvenirs de la nativité du Sauveur, et, au sud, les champs d'Ascalon, célèbres par la dernière victoire de Godefroy de Bouillon. Avançant dans la plaine de Saron, nous laissons çà et là quelques villages arabes, et à gauche un bouquet d'oliviers plantés en quinconces que la tradition fait remonter au temps du héros de la première croisade. On distingue encore une tour assez élevée qu'on appelle la tour des Quarante-Martyrs ; ce sont les restes d'une église qui, au temps des premiers chrétiens, reçut une part de la dépouille mortelle des soldats de la douzième légion quand, ayant refusé de sacrifier aux idoles, ils furent exposés nus par ordre de Lysias, sur un étang glacé, en Arménie. On raconte que saint Joseph, la Vierge et l'Enfant s'arrêtèrent dans ce lieu, lors de la fuite en Egypte.

Il est huit heures du soir, les ombres descendent sur la plaine ; notre esprit erre encore au milieu des grands souvenirs de nos livres saints, quand nous entrons à Ramla, l'antique Arimathie, patrie de cet autre Joseph qui eut la gloire d'ensevelir le Sauveur. Nous allons frapper à la porte du couvent des Pères de terre sainte où tous les voyageurs, et particulièrement des officiers français, sont assurés d'un cordial accueil.

Nos marins, que leur aventureuse carrière oblige à parler au besoin toutes les langues, conservent bien une teinture d'anglais ou d'espagnol, les deux idiomes les plus répandus dans le nouveau monde ; mais aujourd'hui c'est en italien qu'on leur souhaite la bienvenue. Fort heureusement notre gabier corse, tout cosmopolite qu'il ait été, n'a pas oublié sa langue natale, et par son intermédiaire, nous parvenons, tant bien que mal, à

Digitized by Google

nous entendre avec les bons pères franciscains, tous d'origine italienne. On trouve le souper bon; l'appétit est encore meilleur; notre soirée se passe donc sans aucune mélancolie.

Au moment où nous songeons à continuer notre route, nous recevons la visite de notre agent consulaire, le signor Damiani, Levantin d'origine européenne, bien drapé sous son costume arabe, beau cavalier, beau diseur, qui vient nous offrir ses services. Précisément, nous ne sommes rien moins que satisfaits de nos *moukres*[1] arabes, dont les ânes, loin de nous guider, s'obstinent à rester en arrière : en conséquence, c'est avec plaisir que nous acceptons un de ses janissaires[2], comme chef de file de la petite troupe.

Notre caravane se compose de trois officiers de vaisseau, d'un aumônier de la flotte, d'un administrateur et d'un chirurgien de la marine, d'un maître canonnier représentant les sous-officiers, enfin de deux matelots d'élite, un gabier corse et un canonnier picard que le sort a désignés, parmi les plus méritants, pour représenter l'équipage du *Brandon*. Quant à nos trois ânes arabes, fidèles à leur apathique et imperturbable allure, ils trottinent à l'arrière-garde. Notre convoi chemine dans l'ordre suivant : en éclaireur, le janissaire Hassan, brandissant fièrement sa canne à pomme d'argent; puis viennent les officiers militaires et civils, avec leurs sabres et pistolets, formant le corps de bataille; suit un mulet portant bagages et provisions, dont nos deux matelots à cheval, transformés en gardes du corps avec leurs mousquetons en bandoulière, accélèrent fréquemment la marche pesante, à grand renfort de houssine. Notre maître canonnier, brave sous-officier éprouvé devant Sébastopol, ferme enfin la marche.

Ramla est déjà derrière nous : nous avançons assez rapidement sur une belle route, au milieu de champs de céréales. A notre droite, le village abandonné de Latroun, patrie du criminel qui se repentit sur la croix, disant : « Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez entré dans votre royaume, » et auquel le Sauveur répondit : « En vérité, je vous le dis,

[1] Muletiers, guides ou conducteurs des caravanes.

[2] Gardes des consulats, dans tout l'Orient.

Digitized by Google

dès aujourd'hui, vous serez avec moi dans le paradis [1]. »

Nous passons à côté du puits de Job, la fontaine de Nephtoa de l'Ecriture, qui séparait la tribu de Juda de celle de Benjamin. — Il est une heure du matin quand nous abordons les montagnes de Judée par la vallée de Jérémie. Nos chevaux cheminent au milieu des pierres et des rochers, dans le lit desséché d'un torrent. Ce sentier tortueux, encaissé entre deux montagnes aux flancs dénudés, rappelle à l'imagination toutes les horreurs du chaos ; c'est bien dans ce lieu que le prophète des *Lamentations* avait dû aller pleurer sur les malheurs prochains de Jérusalem. Il est peu de spectacles comparables à celui de cette nature désolée, qui semble porter encore les traces de la malédiction divine. Si on lève les yeux de ce sombre tableau, la silhouette des montagnes environnantes, se découpant sur un beau ciel d'été, tout semé d'étoiles, vient ajouter à la grandeur de la scène ; on croit entendre comme une voix qui répète : « Dieu lui-même a parlé sur ces monts ! »

Pendant que nous sommes engagés dans les plus obscures profondeurs de la vallée de Jérémie, des ombres blanches, d'abord silencieuses et isolées, mais dont le nombre augmente peu à peu, nous ont rejoints et même en partie dépassés, par suite des difficultés du chemin. La nature de ces piétons, dont nous comptons bientôt une cinquantaine, et qui semblent nous envelopper graduellement au fond de cet étroit ravin, ne laisse désormais plus un doute : nous reconnaissons les burnous blancs d'un parti d'Arabes qui, leur long fusil à la main, suivent la même route que notre caravane.

Le lieu est si désert, le sentier si difficile pour les chevaux ; les broussailles qui l'entourent et le dominent se prêtent si bien à une embuscade, que nous hélons prudemment à l'arrière-garde de serrer sur le centre, pendant que la tête de notre caravane ralentit insensiblement le pas. On se souvient alors que l'agent consulaire de Jaffa nous a parlé d'une tribu de pillards courant la campagne : à tout événement, chacun prépare

[1] Saint Luc, ch. XXIII, vers. 42, 43.

Toutes nos citations des saints Evangiles sont empruntées à l'excellente fusion des quatre Evangélistes, *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, par le R. P. de Ligny, de la Compagnie de Jésus ; Périsse, rue Saint-Sulpice, Paris, 1853.

Digitized by Google

instinctivement ses armes. Le nombre de nos adversaires et l'extrême avantage que leur assure le terrain ne nous laissent d'autre chance, en cas d'attaque, que de sauter à terre, abandonnant nos montures, pour profiter nous-mêmes des broussailles et des rochers. Cette situation perplexe se prolonge durant quelques minutes ; mais nos silencieux voyageurs continuent gravement leur chemin, sans paraître même s'apercevoir de notre présence : bientôt les derniers Arabes ont achevé de nous dépasser ; toute inquiétude disparaît de notre petite troupe. Les premières lueurs du jour nous ont surpris sortant enfin de ces sentiers de chèvre pour déboucher sur des hauteurs où croissent quelques oliviers. Notre janissaire a reconnu une source qui nous invite à faire halte : ce lieu s'appelle Sarim.

Ayant mis pied à terre, nous retrouvons près du puits nos compagnons de voyage nocturnes, braves Arabes qui viennent de fêter le Beïram dans une tribu voisine, et qui s'en retournent paisiblement chez eux, le fusil sur l'épaule, comme d'honnêtes habitants de nos campagnes reviennent de la foire un bâton à la main. Un rapide déjeuner sur le pouce a rempli notre halte. Nos Arabes, insensibles à la tentation de nos vins et de nos viandes, semblent, de toutes ces friandises civilisées, ne priser que le pain blanc. Heureux, pensâmes-nous, les peuples pasteurs qui, demeurés étrangers à notre nourriture grossière d'Europe, vivent le plus souvent des seuls fruits de la terre, comme jadis les patriarches, avant le déluge !

Avant de quitter ces hauteurs, pour descendre dans la vallée de Térébinthe, nous rencontrons le village d'Abou-Gosh, où ce chef exigeait autrefois un tribut des pèlerins. Aujourd'hui les routes sont assez sûres ; néanmoins, dans un pays où nul homme ne sort de chez lui qu'armé, et où les tribus sont presque constamment en guerre entre elles, la prudence recommandera toujours de voyager par caravane, et en mesure de se faire respecter. En terre sainte, comme ailleurs, l'occasion fait le larron !

Voici, près de ce village, les ruines d'une église gothique indiquant l'endroit où Jésus-Christ se manifesta aux disciples par le miracle de la multiplication des pains. Un sentier en lacet, qui rappelle les plus mauvaises descentes des Pyrénées,

Digitized by Google

nous amène dans la vallée de Térébinthe. A voir l'aisance avec laquelle nos petits chevaux arabes avancent, *en tâtant la pierre*, sur cette tortueuse déclivité, on se demande quels obstacles pourraient arrêter ces intelligents enfants de la montagne.

Tout à coup, au détour d'un rocher, nous nous trouvons en face d'une amazone vêtue de blanc, cachant ses traits sous une ombrelle marquise qui paraît sortir d'un de nos magasins élégants, et montrant hors de l'étrier l'extrémité d'un escarpin verni ! Nous nous perdons encore en conjectures sur cette mystérieuse inconnue, quand l'apparition d'une escorte de cavaliers arabes, et un mouvement de son ombrelle qui a découvert un visage coquettement voilé, nous font reconnaître la femme ou la fille d'un chef de tribu. Cette toilette cosmopolite a provoqué, chez nos jeunes pèlerins, une explosion d'hilarité très-naturelle ; car, dans cet accoutrement semi-arabe et semi-européen, comment ne pas reconnaître une véritable tentative d'invasion de nos modes en Orient ?

Quelques bouquets de fraîche verdure, que nourrit le torrent au fond de la vallée, reposent un moment notre vue de ces solitudes arides. Nous distinguons des vignes, des sycomores et le térébinthe, bel arbre qui a donné son nom à la vallée et dont le feuillage ressemble à celui du laurier. Voici la place où le berger David choisit les cinq pierres dont la première abattit le géant philistin : notre position répond parfaitement à celle que décrit l'Ecriture : « Saül vint avec une armée en la vallée de Térébinthe. Les Philistins étaient d'un côté sur une montagne ; les Israélites en face sur une autre montagne ; et il y avait une vallée entre eux [1]. »

Un peu avant le pont en pierre sur lequel on franchit le torrent, nous avons laissé à gauche les ruines d'une forte construction, dont les assises larges et solides semblent dénoter un ancien château fort qui autrefois devait commander ce passage. Il est à peine huit heures du matin, et déjà cependant un soleil ardent verse sur nous des torrents de chaleur. Nos marins, malgré plus d'un voyage sous les cieux embrasés de l'équateur, té-

[1] *Rois*, xvii, 2, 3.

Digitized by Google

moignent assez, par leur accablement, qu'il leur manque cette fois le souffle rafraîchissant des brises alizées : nos officiers, dont quelques-uns ont cependant fait leurs preuves de fatigues dans les sierras de l'Amérique du Sud, soupirent eux aussi pour le terme du voyage. Tous, d'un commun accord, nous poussons nos montures à travers ce désert de montagnes, avec toute la vitesse possible : nontre guide Hassan donne l'exemple ; à chaque endroit où le chemin devient passable, il lance son cheval comme pour un *steeple-chase*.

Au delà de Térébinthe, nous traversons un chaos de montagnes, ondulées comme une mer aux lames immenses. Enfin la dernière de ces pentes est gravie ; et tout à coup la ville sainte, l'illustre et malheureuse Jérusalem, se dresse, comme une apparition, à petite distance : voilà bien ses tours, ses antiques murailles, les flèches et les dômes de ses monuments vénérés ! Nous avançons dans un respectueux silence, au milieu des grandes pensées que cette muette contemplation éveille dans tous les esprits.

Jérusalem ne ressemble à aucune ville. Ce n'est ni une place forte pareille à celles d'Europe, ni une ruine antique couverte de lierres, moins encore une cité moderne, bruyante et agitée. C'est une enceinte vaste et lugubre, entourée de débris et de monuments funéraires ; aucun bruit ne sort de ses murs, aucun être vivant ne parcourt les sentiers pierreux de ses vallées ; les oiseaux du ciel se taisent, le torrent du Cédron est sans eau, les piscines sont desséchées, la terre d'alentour est comme brûlée et couverte de cendres, les animaux des champs n'y trouvent point de pâture, la mort et la douleur habitent seules cette profonde solitude [1].

« A quoi te comparerai-je, ô fille de Jérusalem ? Que trouverai-je qui égale tes malheurs, et comment te consolerai-je, ô fille de Sion ? Ta douleur est grande comme la mer ; qui te guérira ?... Tous tes ennemis ont ouvert la bouche contre toi, ils ont grincé des dents, et ils ont dit : Nous la dévorerons... Jéhovah a fait ce qu'il a pensé, il a accompli la menace qu'il avait proférée dès les jours anciens ; il a détruit et il n'a pas

[1] *Les Saints Lieux*, par Mgr Mislin.

Digitized by Google

épargné; il t'a faite un sujet de joie pour tes ennemis; il a exalté la force de tes oppresseurs [1]. »

Il est dix heures du matin quand nous entrons par la porte de Jaffa pour descendre de cheval, un instant après, au couvent des Pères de terre sainte. Ce monastère, si connu de tous les pèlerins, est entretenu par quelques petits revenus, par les dons d'Europe et les aumônes des voyageurs. Les religieux italiens qui le desservent sont d'une grande obligeance et, riches ou pauvres, ils accueillent également bien tous ceux qui se présentent: leur bonne hospitalité est d'ailleurs la seule ressource d'une ville où il n'existe nul autre moyen de trouver gîte. Divisé en nombreuses cellules d'une grande propreté, Casanova peut recevoir plus de deux cents pèlerins. Ces murailles grises, qui ont abrité, depuis des siècles, tant d'hôtes illustres [2], respirent comme un parfum de poésie qui impressionne vivement les arrivants; mais on est fatigué, on a faim, surtout soif; et les besoins matériels prennent malgré vous le dessus.

— Notre petite troupe a donné quelques heures à un repos bien acheté par dix-huit heures de route. Un bain turc, dont nos souvenirs de Constantinople et de Tunis nous avaient appris l'effet souverain contre les fatigues corporelles, a achevé de nous remettre. Dès quatre heures du soir, nous sommes de nouveau en selle sur des chevaux frais, pour entreprendre le tour des murs.

De la porte de Jaffa à l'ouest à la porte de Damas au nord, nous longeons une muraille crénelée: c'est l'enceinte de Soliman, fils de Sélim. Cette fortification, plus que suffisante pour contenir des Arabes, n'arrêterait pas deux jours un corps d'armée européen. Nous passons près du camp des Assyriens, où l'ange du Seigneur extermina 185,000 hommes dans une nuit [3]. Ce fut là que le prophète Isaïe, s'adressant au roi Achaz (qui balançait à

[1] Jérémie, *Lamentations*, II.

[2] Parmi lesquels on peut citer, depuis trente ans, le prince de Joinville, le prince Albert de Prusse, le duc Maximilien de Bavière, la princesse Marianne des Pays-Bas, le duc et la duchesse de Brabant, enfin l'archiduc Ferdinand-Maximilien d'Autriche. Les registres du couvent offrent encore beaucoup d'autres noms célèbres ou de pieuses pensées qu'on lira avec plaisir.

[3] *Rois*, IV, xix, 35.

Digitized by Google

ajouter foi à la promesse du Seigneur de le délivrer de ses ennemis), rendit sa célèbre prophétie sur la venue du Messie : « Jéhovah dit à Isaïe : « Sors à la rencontre d'Achaz, toi et Sear-« Jasub ton fils, à l'extrémité de la piscine supérieure, sur le « chemin du champ du Foulon... » et le prophète dit : « Le « Seigneur vous donnera lui-même un signe. Voici qu'une « vierge concevra et enfantera un fils, et il sera appelé Emma-« nuel [1]. »

C'est toujours par le nord que Jérusalem fut assiégé. Sennachérib et Nabuchodonosor, les Romains, les croisés et les Sarrasins, campèrent tour à tour sur le plateau élevé qui domine la ville de ce côté. Cette préférence des invasions s'explique par l'avantage d'éviter le fossé naturel, que les vallées de Josaphat et de Géhennon décrivent partout ailleurs autour de Jérusalem. Ce plateau, autrefois coupé par des jardins, a été aplani par les ordres de Titus. — C'est vers la porte de Damas que Jérusalem succomba au dernier assaut des croisés. Des officiers français ne pouvaient manquer de s'arrêter de préférence aux souvenirs de ce siége fameux auquel le Tasse a élevé un monument immortel dans sa *Jérusalem délivrée*.

[1] Isaïe, VII, 3. — Nous ne pouvons résister à la tentation de citer en entier ce passage si remarquable du grand prophète, tout plein d'une sublime poésie :

« Alors le Seigneur parla au roi Achaz et lui dit : « Demande un prodige « à l'Eternel ton Dieu, au plus profond de l'abîme ou au plus haut des « cieux. » Achaz répondit : « Je me tairai et je ne tenterai point le Sei-« gneur. » Le prophète s'écria : « Ecoutez, maison de David. N'est-ce donc « pas assez pour vous de lasser la patience des hommes? Faut-il que vous « lassiez encore celle de mon Dieu? *C'est pourquoi le Seigneur vous don-« nera lui-même un signe. Voici qu'une vierge concevra et enfantera un « fils, et il sera appelé Emmanuel* (Dieu avec nous). »

Déjà le même prophète avait prédit la venue du Messie dans ces termes : « Le Seigneur dit : « Un rejeton sortira de la tige de Jessé (père de David), « une fleur s'élèvera de ses racines. L'Esprit du Seigneur reposera sur lui : « esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de « science et de piété. Et il sera rempli de la crainte du Seigneur, il ne jugera « ni sur le regard de ses yeux, ni sur le témoignage de ses oreilles ; mais il « rendra la justice aux pauvres, il sera le vengeur des hommes sans défense, « il frappera la terre de sa parole comme d'une verge ; l'impie s'évanouira « devant le souffle de sa bouche. La justice sera la ceinture de ses reins et la « bonne foi son baudrier. » Isaïe, II, 5.

Digitized by Google

Godefroy déploya ses tentes à l'occident, entre le quartier de Tancrède, situé près de la porte de Damas, et celui de Raymond de Saint-Gilles, campé sur le mont Sion. « Le 13 juin 1099, dit la chronique du moine Robert, citée par M. de Chateaubriand, les Français attaquèrent Jérusalem ; mais ils ne purent la prendre ce jour-là. Cependant leurs efforts ne furent pas sans résultat, ils renversèrent l'avant-mur et appliquèrent leurs échelles au mur principal ; s'ils en avaient eu une assez grande quantité, ce premier effort eût été le dernier.

« . . . Cet assaut repoussé, il fallut se préparer à un siége régulier. Pendant près d'un mois, les croisés souffrent de la faim et surtout de la soif : la fontaine de Siloé suffisant à peine aux hommes, ils sont obligés de mener boire leurs chevaux à six milles du camp. Les chefs emploient ce temps à faire apporter, de fort loin, les bois nécessaires à la construction des tours roulantes et autres machines de guerre destinées à jeter leurs guerriers sur les remparts ennemis.

« Le douzième de juillet, continue le moine Robert, l'aurore se leva brillante. Les croisés, qui venaient de se préparer au combat par le jeûne et les aumônes, montèrent dans les tours et dressèrent leurs échelles contre les murs de Jérusalem.

« . . . Les enfants illégitimes de la cité sainte frémissent en se voyant assiégés par une si grande multitude ; certains de succomber, ils ne songent plus qu'à vendre chèrement leurs vies.

« Cependant Godefroy se montrait sur le haut de sa tour, combattant comme un archer et lançant des flèches qui perçaient l'ennemi de part en part. Auprès de ce guerrier étaient Baudoin et Eustache, ses frères, comme deux lions auprès d'un lion. Tandis que l'on luttait ainsi sous les murs de la ville, une procession solennelle promenait autour de ses remparts le saint sacrement, les croix et les reliques. L'avantage demeura incertain pendant une partie du jour ; mais à l'heure où le Sauveur du monde rendit l'esprit, un guerrier nommé Létolde, qui combattait dans la tour de Godefroy, saute le premier sur les remparts de la ville. Guicher le suit, ce Guicher qui avait terrassé un lion ; Godefroy s'élance le troisième, et tous les chevaliers se précipitent sur les pas de leur chef. Alors les arcs

Digitized by Google

et les flèches sont abandonnés ; on saisit l'épée : les ennemis, désertant les murailles, se jettent en bas dans la ville ; les soldats du Christ les poursuivent avec de grands cris. »

Aussitôt que, du haut des tours, le premier étendard a été planté sur la muraille, les guerriers de Tancrède s'unissent à ceux de Godefroy pour enfoncer la porte de Saint-Etienne. « Le comte de Saint-Gilles, qui de son côté faisait ses efforts pour approcher ses machines de la ville, entend ces clameurs : « Pour- « quoi, dit-il à ses soldats, demeurons-nous ici ? Les Français « sont maîtres de Jérusalem. » Alors il s'avance promptement vers la porte qui est près du château de David, et il somme ceux qui y étaient de se rendre. Aussitôt que l'émir eut reconnu le comte de Saint-Gilles, il lui ouvrit la porte, se confiant à la foi de ce vénérable guerrier.

« Mais Godefroy, avec les Français, s'efforçait de venger le sang chrétien répandu dans l'enceinte de Jérusalem : jamais il ne parut si terrible, pas même quand il combattit le géant sarrasin, sur le pont d'Antioche. Guicher et plusieurs milliers de guerriers choisis fendaient les Sarrasins depuis la tête jusqu'à la ceinture, ou les coupaient par le milieu du corps. Le petit nombre des ennemis qui parvint à s'échapper s'enferma dans le temple de Salomon, et s'y défendit assez longtemps. Comme le jour commençait à baisser, nos soldats envahirent le temple ; pleins de fureur, ils massacrèrent tous ceux qui s'y trouvèrent[1]. »

Nous avons dépassé la porte de Damas ; on nous montre la grotte de Jérémie, où l'on croit que le célèbre prophète écrivit ses *Lamentations*. Tournant l'angle nord-est de l'enceinte, nous arrivons à la porte de Saint-Etienne. De là nous apercevons la fameuse porte Dorée, qui donnait autrefois sur le parvis du temple : les Turcs l'ont fait murer, sur la foi d'une de leurs traditions annonçant que les chrétiens s'empareront de Jérusalem par cette issue.

Un chemin rapide descend de la porte de Saint-Etienne à la vallée de Josaphat. Voici la roche que teignit de son sang le premier confesseur de la foi. « Ils le traînèrent hors de la ville

[1] *Itinéraire de Paris à Jérusalem.*

Digitized by Google

et le lapidèrent, après que les témoins eurent mis leurs habits aux pieds d'un jeune homme nommé Saul. Tandis qu'on le lapidait, Etienne priait et disait : « Seigneur Jésus, recevez « mon esprit [1]. »

Disposés au recueillement par le touchant récit de ce martyre, nous marchons au milieu des souvenirs de notre enfance et de la religion de nos pères. Voici le torrent du Cédron [2], dont le nom revient si souvent dans nos livres saints ; et traversant son lit desséché, on nous montre, sur la gauche, la chapelle souterraine qui renferme le tombeau de la mère du Sauveur. Car la Vierge, morte dans un âge très-avancé, fut ensevelie, par les Apôtres, à Gethsémani. Euthymius raconte l'histoire de ces merveilleuses funérailles. Saint Thomas ayant fait ouvrir le cercueil, on n'y trouva plus qu'une robe virginale, simple et pauvre vêtement de cette Reine de gloire que les anges avaient enlevée aux cieux [3]. Cinquante degrés conduisent au fond de ce sanctuaire souterrain, partagé entre toutes les sectes chrétiennes, et où l'on trouve encore les tombeaux de la famille de la Vierge, de sainte Anne, de saint Joachim et de saint Joseph.

En face, de l'autre côté du chemin, nous pénétrons dans un jardin enclos de murs : c'est le jardin des Oliviers, et voici les huit arbres vénérables, aux énormes troncs tout criblés de nœuds et de crevasses, dont la tradition locale fait remonter l'existence au temps du Sauveur. « L'olivier, dit M. de Chateaubriand, est pour ainsi dire immortel, parce qu'il renaît de sa souche : les oliviers de Gethsémani sont au moins du temps du Bas-Empire, et la dîme qu'ils payent au fisc turc en fournit la meilleure preuve [4]. »

Nous sommes dans le lieu vénéré qui servait de but habituel aux promenades du Sauveur. « . . . Et étant sorti, il s'en

[1] *Actes des Apôtres*, ch. VI et VII.

[2] Cédron est un mot hébreu qui signifie *noirceur* et *tristesse*.

[3] *Itinéraire de Paris à Jérusalem.*

[4] En Turquie, tout olivier trouvé debout par les musulmans, lors de leur conquête, ne paye qu'un médin au fisc, tandis que l'olivier planté depuis cette époque doit au sultan la moitié de ses fruits. Or, les huit oliviers dont nous parlons ne sont taxés qu'à huit médins. (*Itinéraire de Paris à Jérusalem.*)

Digitized by Google

alla, avec ses disciples, au delà du torrent de Cédron. Il allait, selon sa coutume, à la montagne des Olives, dans le lieu qu'on appelle Gethsémani, où était un jardin [1]. » Nous touchons à la grotte de l'Agonie, où l'âme de Jésus devint triste jusqu'à la mort, et nous lisons encore dans la Passion : « . . . Mon « père, détournez, s'il vous plaît, de moi ce calice. Néanmoins, « que ma volonté ne se fasse point, mais la vôtre. » Et étant réduit comme à l'agonie, il continuait de plus en plus à prier. Et il eut une sueur comme de gouttes de sang coulant jusqu'à terre. Et il lui apparut un ange du ciel qui vint le fortifier [2]. »

Comme nous sortons du jardin des Oliviers, on nous montre la place où Judas trahit son maître par un baiser. A mi-côte du mont des Oliviers, que nous avons commencé à gravir, on rencontre encore une grotte appelée le Sépulcre des prophètes, ainsi que les ruines d'une église élevée au lieu où les douze apôtres formulèrent le *Credo*, ce premier symbole de notre foi.

C'est à quelques pas de là que Jésus, s'étant arrêté pour regarder la ville coupable, prédit la ruine de Jérusalem. L'on raconte que Titus, l'exécuteur choisi par la vengeance divine, planta ses tentes au même endroit.

Nous touchons au sommet du mont des Oliviers. Là était l'église de l'Ascension, bâtie par sainte Hélène, et couvrant la place même d'où Jésus s'éleva au ciel.

« Le Seigneur Jésus, après leur avoir parlé, les mena hors de la ville jusqu'à Béthanie, et, ayant levé les mains, il leur donna sa bénédiction ; et en les bénissant, il se sépara d'eux. Ils le virent s'élever en haut, une nuée le déroba à leurs yeux, et il monta au ciel, où il est assis à la droite de Dieu. Comme ils le regardaient monter au ciel, deux hommes vêtus de blanc se présentèrent soudain à eux et leur dirent : « Hommes de Ga- « lilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder en haut? Ce Jésus « qui vient de s'élever au milieu de vous dans le ciel en revien- « dra de la même manière que vous l'avez vu monter [3]. » Les

[1] Saint Jean, 18; saint Luc, 22, 39; saint Matthieu, 26, 36; saint Marc, 14, 32.

[2] Saint Luc, 22, 42; saint Marc, 14, 36; saint Luc, 22, 44.

[3] Saint Luc, 24, 50; saint Marc, 16, 19; *Actes des Apôtres*, I, 9, 10, 11.

Digitized by Google

Turcs ont remplacé l'église par une mosquée octogone, sur le minaret de laquelle nous montons.

De ce point culminant du mont de l'Ascension, nos regards embrassent un immense panorama, rendu plus imposant encore par la majesté des souvenirs. A l'occident, c'est la vallée de Josaphat et de Jérusalem, assise sur le penchant des monts Moria, Sion et Golgotha, le temple de Salomon et son vaste parvis occupant le premier plan. Au levant, la mer Morte et les montagnes d'Arabie aux versants rapides et nus. Dans le nord, on découvre la vallée du Jourdain, et nos yeux peuvent suivre ses capricieux méandres à travers la plaine blanchâtre de Jéricho ; plus près de nous, les sommets sablonneux de la Quarantaine, où Jésus, pressé par la faim, fut tenté par le démon. Qu'on se représente le magnifique tableau de ces lieux à jamais mémorables, doucement éclairés par un soleil de printemps sur son déclin, et l'on comprendra la peine que nous eûmes à nous arracher à cette muette contemplation.

Descendant le mont des Oliviers par son versant nord-ouest, un temps de trot nous amène devant le tombeau des Juges : la porte en est fermée, et l'on nous raconte que les Juifs, ayant coutume de venir passer plusieurs heures dans ces sépulcres le jour de leur mariage, les Turcs, fidèles aux habitudes d'exactions des peuples orientaux, les ont fermés par une porte dont ils ne livrent la clef que moyennant cette *bona mane* des Italiens, que, d'un ton beaucoup moins humble, les musulmans exigent ici sous le nom de *backshihs*. Un peu plus loin, ce sont les tombeaux des Rois ! Les débris des massives portes de pierre, encore épars sur le sol, attestent suffisamment un travail colossal, dans le genre des ruines égyptiennes ou des monuments cyclopéens de la Grèce ancienne.

Le chemin de Damas, passant près du tombeau des Rois, conduit, vis-à-vis, sur une hauteur appelée Sapha : c'est dans ce lieu qu'Alexandre le Grand, marchant irrité contre Jérusalem, vit venir au-devant de lui le grand prêtre Jaddus. Le nom de Dieu, écrit en lettres d'or, brillait sur sa tiare. Le roi de Macédoine, frappé d'une vision qu'il avait eue, se prosterne, l'embrasse, et se rend au temple pour offrir des sacrifices à Dieu[1].

[1] Josèphe, *Antiquités*, liv. XI, ch. VIII.

Digitized by Google

L'heure s'avançait ; nous dûmes à regret remettre au jour suivant la fin de notre pèlerinage autour des murs, et, rentrant par la porte de Damas, nous ralliâmes le couvent.

II.

Si jamais l'hospitalité eut son prix, pour une caravane harassée, c'est sûrement en terre sainte [1], au milieu des Turcs et des Juifs, aussi fanatiques à Jérusalem que dans le reste de la Syrie. Pour les premiers, vous n'êtes que des chiens d'infidèles ; pour les seconds, des nazaréens, partisans de l'imposteur condamné par Pilate ! Aussi serait-ce merveille si, parmi les descendants d'Ismaël ou d'Isaac qui peuplent cette terre inhospitalière, il se rencontrait encore quelque bon Samaritain.

[1] Voici dans quels termes le journal d'un de nos jeunes enseignes dépeint la vie intérieure au couvent : « Nous étions quatre dans notre cellule, meublée de quatre lits et d'un nombre égal de chaises. Hassan, notre janissaire, s'était de lui-même chargé de l'entretien de nos *narguilehs*, et remplissait ces importantes fonctions avec toute la gravité d'un bon serviteur oriental. Notre ignorance de la langue servait d'ailleurs merveilleusement notre dignité, et, en nous voyant nous borner aux mots sacramentels : *tahib* (oui, c'est bien), et *mafish* (non, c'est mal), laconisme caractéristique des Arabes de distinction, nul doute que notre fidèle Hassan ne nous prît pour de grands seigneurs francs.

« Cependant, l'esprit agité par les scènes diverses de la journée et l'émotion de nos visites à tant de lieux vénérés, nous avions grand'peine à nous endormir. Chacun rappelait ce qui l'avait frappé ; puis, la gaieté nationale reprenant vite le dessus, on se moquait des Juifs et des Turcs, on riait de nos montures et de notre habileté cavalière, et il fallait recharger bien des fois les *narguilehs*, avant que la pensée d'être debout au jour pût nous forcer à chercher le sommeil. Avec l'aurore paraissait l'inévitable Hassan, accompagné cette fois d'une troupe de brocanteurs juifs, chargés de chapelets, d'eau du Jourdain, de roses de Jéricho, de lave de la mer Morte, et nous assourdissant des vertus de leurs marchandises. De telle sorte que, pour réussir à nous habiller, il ne fallait rien moins que chasser à coups de cravache nos impudents Hébreux qui, sans se déconcerter, parodiaient un mot connu : *Frappe, mais achète !*

« Voilà notre vie de chaque jour, dans les courts moments de repos que nous prenions à Casanova ; et, en nous rappelant ces instants de gaieté juvénile, nous ne saurions oublier toutes les attentions des bons pères que nous trouvions toujours prêts à nous assister dans les mille ennuis que nous donnaient nos *moukres* arabes et nos montures. »

Digitized by Google

L'abri que nous trouvions chez les Pères de terre sainte rappelait d'ailleurs au plus âgé de nos officiers une hospitalité religieuse encore plus touchante, reçue bien des années auparavant à l'autre extrémité du continent asiatique, à Shang-Haï et à Macao : celle de nos missionnaires français en Chine, jésuites, lazaristes et Pères des missions étrangères, dont le sympathique accueil et les hautes vertus, dignes des plus beaux temps apostoliques, avaient laissé dans l'imagination de notre doyen d'ineffaçables souvenirs. Si la valeur de nos marins fait tolérer dans ce vaste empire la persévérante prédication de ces dignes confesseurs de la foi (seul moyen de l'ouvrir au christianisme et à la civilisation), jamais, depuis Cortez et Pizarre, la supériorité européenne n'aura brillé d'un plus vif éclat parmi les multitudes asiatiques.

Le lendemain, nous avions devancé l'aurore à l'entrée de la vallée de Géhennon, en route pour Bethléem. Un peu plus bas, cette vallée est barrée par deux murs formant en cet endroit une vaste piscine. Un conduit souterrain, percé dans le roc qui en forme le fond, mettait ce monument d'une haute antiquité en communication avec le temple. C'est par ce souterrain que le Tasse introduit Soliman dans Jérusalem, sous la conduite du magicien Ismène. — Notre petite troupe, refaite par le repos salutaire de la nuit, galope joyeusement à travers de belles plaines. Nous remarquons avec plaisir l'assiette plus rassurante que nos matelots ont prise sur leurs selles : notre gabier corse surtout, avec l'aptitude physique qui distingue les hommes de son île, est déjà devenu un cavalier expert, faisant la *fantasia* comme un Arabe, en compagnie de notre janissaire Hassan. L'abbé Coderc, l'un des ecclésiastiques français attachés au patriarche de Jérusalem, veut bien nous accompagner comme la veille, et nous mettons largement à profit, tout le long de la route, et ses souvenirs bibliques et ses connaissances locales.

Ainsi les ruines que nous voyons jonchant la plaine datent, pour la plupart, de l'attaque de Jérusalem par Ibrahim-Pacha en 1831, attaque qui a malheureusement ravagé les beaux jardins et les arbres qui réjouissaient l'œil des voyageurs, de ce côté. A droite, assez loin du chemin, quelques décombres signalent l'habitation du bon vieillard Siméon : « C'est à cette

Digitized by Google

heure, Seigneur, que, suivant votre parole, vous laisserez aller votre serviteur en paix, puisque mes yeux ont vu le Sauveur [1]. »

A moins d'une heure de Jérusalem, nous rencontrons encore le puits des Mages ou de l'Etoile : ce fut dans ce lieu que les trois rois venus de la Chaldée retrouvèrent le guide céleste qui les avait dirigés à travers l'Orient : « Et voici que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient parut, allant devant eux, jusqu'au moment où elle vint s'arrêter au lieu où était l'enfant [2]. » Nous découvrons le couvent de Saint-Elie ; à droite, sur le bord du chemin, est un arbre dont un petit mur circulaire protége les racines : c'est là, disent les Grecs, que le saint prophète avait l'habitude de se reposer. Du pied de cet arbre, on aperçoit Bethléem et Jérusalem. Une montagne remarquable, terminée par un pain de sucre tronqué, se dresse sur notre gauche. C'est le mont des Français, où les Hospitaliers de Saint-Jean se retranchèrent après la bataille de Tibériade, et réussirent à se maintenir longtemps après la conquête de la Syrie par Saladin. La tradition arabe raconte que ces valeureux chevaliers se défendirent jusqu'au dernier, refusant la vie que leur offrait le conquérant sarrasin, à la condition de se faire musulmans.

A peu de distance de Saint-Elie [3], on montre le champ où le prophète Habacuc fut enlevé par un ange pour aller porter à manger à Daniel qui était à Babylone, dans la fosse aux lions. Voici ce récit miraculeux, l'un des plus touchants de l'Ecriture par sa naïveté et sa simplicité. On lit, au livre de Daniel : « . . . Or, il y avait en Judée un prophète nommé Habacuc ; il avait apprêté de la nourriture et s'en allait dans un champ pour la porter aux moissonneurs, et l'ange du Seigneur dit à Habacuc : « Portez à Babylone le dîner que vous avez et « donnez-le à Daniel qui est dans la fosse aux lions. » Et Habacuc dit : « Seigneur, je n'ai jamais vu Babylone et je ne sais

[1] Saint Luc, II, 29.

[2] Saint Matthieu, II, 9.

[3] Des traditions grecques dont nous ne voulons pas critiquer l'authenticité indiquent un peu plus loin un champ où la Vierge aurait demandé des pois à un laboureur : ce dernier les ayant refusés, tous ses pois furent changés en cailloux. Ces mêmes traditions veulent que Dieu ait pris, dans un endroit voisin, la terre dont il forma le père du genre humain.

Digitized by Google

« où est la fosse. » Et l'ange du Seigneur le prit par le haut de la tête, et, le tenant par les cheveux, le porta avec toute la vitesse et l'activité d'un esprit céleste jusqu'à Babylone, où il le mit sur l'ouverture de la fosse. Et Habacuc cria, disant : « Da« niel, serviteur de Dieu, prenez le dîner que Dieu vous a en« voyé. » Et Daniel dit : « O Dieu ! vous vous êtes souvenu de « moi, et vous n'avez pas abandonné ceux qui vous aiment. » Et Daniel se leva et mangea. Et l'ange du Seigneur reporta aussitôt Habacuc où il l'avait pris [1]. »

Traversant le village de Bethléem, nous pénétrons, par une véritable poterne de place forte, dans l'enceinte qui renferme les couvents latin, grec et arménien. On nous raconte que la porte principale fut jadis murée pour s'opposer aux profanations des Turcs qui entraient dans l'église à cheval. Du vestibule nous sommes passés dans la nef, commune aux Latins et aux Grecs : le chœur, propriété de ces derniers, est isolé par une cloison, selon leur rite, et richement orné ; malheureusement on retrouve là, comme dans les autres églises de cette communion, tout le mauvais goût du Bas-Empire. La nef a conservé ses quarante-huit colonnes, d'une pierre rouge et polie, supportant des poutres sculptées avec soin, qu'on dit être de cèdre ; mais il ne reste plus que quelques vestiges des belles mosaïques qui en formaient le revêtement intérieur, comme à Sainte-Sophie.

C'est avec tout le recueillement inspiré par les souvenirs de la Divine Enfance que nous sommes enfin entrés dans la grotte de la Crèche, creusée sous un rocher. On nous y a montré l'autel érigé à la place où l'Homme-Dieu vint à la lumière, et un second autel à l'endroit où les mages l'adorèrent ; une étoile, sculptée dans la table du premier autel, rappelle le lieu où s'arrêta l'étoile miraculeuse. Nous avons entendu la messe, célébrée par notre aumônier, l'abbé Valette, sur l'autel de l'adoration des mages. Parmi les nombreuses lampes, dons des princes de la chrétienté, qui brûlent nuit et jour dans la crèche, nous en distinguons plusieurs dont les fleurs de lis attestent l'origine française.

[1] Daniel, ch. XIV.

Digitized by Google

Un passage souterrain nous amène devant plusieurs petites chapelles élevées à saint Joseph et aux saints Innocents; plus loin le tombeau de saint Eusèbe, ceux de sainte Eustache et de sainte Paule, deux dames romaines, de la famille des Scipions, qui suivirent saint Jérôme dans sa retraite; enfin nous terminons nos stations par le tombeau de cet illustre solitaire et la grotte où il écrivit la Vulgate.

Des terrasses du couvent de Bethléem nous dominons tout le pays d'alentour. Dans la vallée qui s'enfonce sur la droite, voici, entouré d'un mur, le champ où vivaient les bergers qui, à la voix de l'ange, vinrent adorer le Sauveur dans la crèche. C'est dans ces plaines fertiles qu'Abraham faisait paître ses troupeaux; les traditions locales y placent encore l'épisode de Booz et de Ruth. Dans la direction de Jérusalem, sur la colline la plus rapprochée du couvent, on voit quelques grandes pierres auxquelles on donne le nom de Maison de David.

Comme nous sortons du couvent, nous sommes assaillis par une foule de marchands, des mains desquels nous ne sortons qu'après emplettes de chapelets, de croix sculptées et de coquilles gravées. Notre qualité d'officiers français, notre uniforme bien connu en terre sainte étaient d'ailleurs, aux yeux des bons Pères, une recommandation qui nous a valu l'accueil le plus gracieux. Le supérieur n'a pas voulu nous laisser partir sans nous faire accepter plusieurs reliques : nous les réservons précieusement pour nos amis de France, heureux de penser qu'elles nous rappelleront peut-être à leur souvenir, si jamais le vent de la Providence nous emporte encore sous d'autres cieux ! Comme nous sortons de Bethléem, notre compagnon de voyage, l'abbé Valette, nous fait remarquer le costume des femmes arabes, robe rouge et voile bleu, en tout semblable à celui de la Vierge Marie. Pays étrange, où, par un secret dessein d'en haut, physionomie, mœurs, nourriture, costume, tout demeure immobile et immuable, depuis deux mille ans ! La Providence, en comblant les nations chrétiennes de l'Occident des bienfaits d'une civilisation avancée, aurait-elle voulu, comme pour les empêcher d'en oublier la source, nous garder, dans l'immobilité des races orientales, Juifs ou Arabes, le plus éloquent des contrastes comme le tableau le plus fidèle des anciens jours ?

Digitized by Google

De Bethléem, nous nous dirigeons vers un bel édifice en construction, qui signale au loin le village de Bedjala. C'est la résidence de notre patriarche, M^gr^ Valerga : elle est destinée à contenir une église dans le style gothique, un vaste séminaire et toutes ses dépendances. Sa Grandeur, à laquelle nous devions déjà la compagnie si utile de l'abbé Coderc, notre guide pour tous les souvenirs d'histoire sacrée, nous ménageait encore un accueil d'une parfaite bienveillance. Piémontais de naissance, mais Français de sentiment, M^gr^ Valerga s'exprime facilement dans notre langue, et, pendant le déjeuner qu'il a bien voulu nous offrir, nous profitons largement de sa haute instruction, en même temps que nous subissons le charme de ses manières pleines de simplicité et de dignité à la fois.

C'est avec un juste sentiment de fierté nationale que nous apprenons tout ce que l'influence de la France, cette fille aînée de l'Eglise, cette antique protectrice des saints lieux, a gagné par la victoire de Sébastopol. On est heureux de penser que tant de sang généreux, versé avec un si rare désintéressement pour soutenir le droit européen et la justice, n'ait pas coulé en vain pour la liberté religieuse et l'affranchissement des chrétiens d'Orient.

Mais si les catholiques de terre sainte sont de temps immémorial les protégés de la France, l'Autriche, avec sa politique toute personnelle, ou souvent ombrageuse, et la pauvre Espagne trop longtemps divisée, n'ajoutent presque rien à leur force. Aussi, sans avoir ni le loisir ni les moyens de remuer cette question tant débattue des saints lieux, on ne saurait méconnaître à quel point la position du patriarche catholique demeure difficile, entre le fanatisme toujours prêt à éclater des musulmans de Syrie et les prétentions, sans cesse renouvelées, des différentes communions chrétiennes. — Car les Grecs ont derrière eux la Russie, et leur habitude de tout obtenir des Turcs, avec de l'argent, sans parler de l'intérêt que la Porte trouve, dans bien des cas, à ménager les préjugés religieux d'une aussi nombreuse classe de ses sujets, explique suffisamment les difficultés qu'éprouvent les catholiques à faire respecter leurs droits.

D'ailleurs, la Palestine, sans cesse agitée par les querelles interminables des tribus arabes et les luttes de villages musul-

Digitized by Google

mans à villages chrétiens, jouit rarement du calme qui serait nécessaire pour que les autorités turques s'attachassent à maintenir chacun à sa place. La fraude, la vénalité et la violence amènent trop souvent des vexations et des usurpations qui passent, avec le temps, à l'état de faits accomplis. Ainsi en sera-t-il aussi longtemps que les puissances chrétiennes n'auront pas trouvé le moyen de faire exécuter sincèrement le *hatti-humayoun*. Encore est-il plus que douteux que cette célèbre déclaration suffise jamais à répandre, au sein de l'empire ottoman, des principes de civilisation auxquels il est en réalité demeuré antipathique, malgré toutes les tentatives de réforme de Mahmoud et d'Abdul-Medjid !

C'est à travers un pays montagneux, manquant d'eau, et où la culture produit à peine un peu de blé, que nous avançons, par un sentier rocailleux, à la recherche des vasques de Salomon. ce sont trois immenses réservoirs, d'environ cent cinquante mètres de longueur, qui furent creusés dans le roc, au temps de ce grand prince, pour fournir de l'eau au temple. Près de la grotte renfermant la source qui alimente ces réservoirs, on remarque un château fort de construction turque, où habite la garde de ce monument. Ces vasques sont d'ailleurs disposées par étages, comme les barrages éclusés d'une rivière, et l'on suit assez longtemps sur les hauteurs les traces du canal souterrain qui conduit leurs eaux à Jérusalem. Au fond de la vallée que nous dominons, l'œil se repose avec plaisir sur une oasis de verdure : c'est dans ce verger que M^gr^ Valerga essaye de naturaliser un grand nombre de fruits et de légumes d'Europe. Ce lieu porte le nom d'*Hortus*, et la tradition y place les jardins de Salomon.

Revenant vers Jérusalem, à la rencontre des chemins de Bethléem et d'Hébron, nous passons une petite mosquée qui marque le tombeau de Rachel. L'authenticité de cet emplacement est clairement établie dans la Bible. « Lorsque je revenais de Mésopotamie, dit à Joseph son père Jacob, je perdis Rachel, qui mourut en chemin au pays de Chanaan. C'était au printemps, à l'entrée d'Ephrata, et je l'enterrai sur le chemin d'Ephrata qui s'appelle aussi Bethléem[1]. » Sept siècles plus tard,

[1] *Genèse*, LXVIII, 7.

Digitized by Google

ce monument est encore cité au chapitre x du livre des *Rois* : « Vous trouverez deux hommes près du sépulcre de Rachel, vers le midi, sur la frontière de Benjamin... [1]. » La chapelle et la mosquée se sont succédé sur cet emplacement, qui n'a cessé d'être l'objet de la vénération des habitants, juifs d'abord, chrétiens ensuite, puis enfin musulmans.

Nul peut-être, mieux que les marins, ne connaît le prix du temps; nulle profession où une intelligente activité, un rapide coup d'œil mesurant le temps et la tâche à accomplir, soient aussi nécessaires. Quiconque eût aperçu notre caravane revenant à ce moment vers la ville sainte fût demeuré convaincu, à la vivacité de son allure, qu'il lui restait ce jour-là bien de l'espace à parcourir. Nous voulions, en effet, avant la nuit, achever notre excursion autour des murs. Parvenus à l'entrée de la vallée de Géhennon, qui décrit un demi-cercle autour du mont Sion, nous descendîmes rapidement son cours pour aller rejoindre, comme la veille, le mont des Oliviers.

Cette vallée de Géhennon, ou des fils d'Ennon, est celle où, aux jours d'idolâtrie, les Israélites brûlaient leurs enfants en l'honneur de l'infâme Moloch ; — la vallée des cadavres et des cendres, où le ver ne meurt point, où le feu ne s'éteint jamais. — Cette idole de Moloch était un buste d'airain monstrueux, qui portait une tête de veau et sept ouvertures, véritables fournaises d'où les flammes s'échappaient jour et nuit, et où l'on plongeait les malheureuses victimes de ce culte abominable. C'est de là que, selon saint Jérôme, on a appelé *géhenne* l'enfer, ou le lieu des flammes éternelles, et que, plus tard, on a donné ce nom à tous les genres de tortures ou de tourments. L'illustre solitaire ajoute que Jésus-Christ s'en est servi le premier, pour exprimer métaphoriquement le feu de l'enfer, qu'il appelle la géhenne du feu : *Reus erit gehennæ ignis* [2].

Sur la droite, nous découvrons successivement le mont du Mauvais Conseil, puis le champ du Sang, ou *Haceldama*, qui fut acheté avec le prix de la trahison de Judas. On y enterre encore de nos jours les étrangers qui ne sont réclamés par au-

[1] *Rois*, x.
[2] Saint Matthieu, v, 22.

Digitized by Google

cune des religions possédant un lieu distinct de sépulture. Non loin de là, sur le versant d'une colline, au pied de laquelle coule le torrent du Cédron, on voit des grottes portant encore quelques traces de sculptures : c'est dans l'une d'elles que se réfugièrent les apôtres, pendant la passion du Sauveur.

Encore quelques pas et nous entrons dans la célèbre vallée de Josaphat, d'abord appelée, dans l'Ecriture, vallée de Melchisédech. Cette vallée, où la fontaine de Siloé et quelques autres sources entretiennent de la verdure, s'étend, du nord au sud, entre le mont Moria et celui des Oliviers ; on y voit encore de très-beaux arbres. Parmi tant de grands souvenirs, il n'est peut-être pas de nom qui frappe autant que celui de cette vallée, ainsi nommée moins encore à cause du tombeau du roi Josaphat qu'en mémoire de la célèbre prophétie qui, dès les temps bibliques, y plaça la dernière convocation du genre humain. Car *vallée de Josaphat* signifie *vallée du jugement* [1]. C'est dans ce lieu plein de mystères que, selon le prophète Joël, comparaîtront tous les hommes au jour du dernier jugement : « J'assemblerai toutes les nations, dit le Seigneur; et je les conduirai dans la vallée de Josaphat; et là j'entrerai en jugement avec elles. » Et plus loin : « Que les nations se lèvent et montent vers la vallée de Josaphat, parce que j'y serai assis pour les juger [2] ! » Il est raisonnable, observe le père Nau, que l'honneur de Jésus-Christ soit publiquement réparé dans le lieu où il lui fut ravi par tant d'opprobres, et qu'il juge justement les hommes là où ils l'ont si injustement jugé [3].

Les cèdres dont Salomon planta cette vallée, dit M. de Chateaubriand, l'ombre du temple dont elle était couverte, le torrent du Cédron qui la traversait, les cantiques de deuil de David et les lamentations de Jérémie, en faisaient un lieu de tristesse, favorable à la paix des tombeaux : les Juifs viennent y mourir des quatre parties du monde [4].

[1] *Les Saints Lieux*, par Mgr Mislin.

[2] Joël, III, 2, 12.

[3] Voyage du père Nau, savant jésuite qui, en 1674, accompagna à Jérusalem le marquis de Nointel, ambassadeur de France à Constantinople.

[4] Cette tradition juive est si puissante, en Orient surtout, qu'on voit fréquemment, nous racontait-on à Smyrne, les Israélites âgés distribuer toute

Digitized by Google

Voici, sur notre gauche, la fontaine de Siloé et un grand bassin entouré de colonnes brisées, dont le trop-plein s'écoule dans la vallée : cette source communique, par un conduit souterrain, avec la fontaine de la Vierge, au fond d'une grotte, où la mère du Sauveur venait laver. « Allez, dit Jésus à l'aveugle, vous laver dans la piscine de Siloé. L'aveugle alla donc, se lava, et revint avec la vue [1]. » A peu de distance, un olivier entouré d'une muraille marque la place où le roi Manassès fit scier en deux le prophète Isaïe.

Notre caravane a traversé la vallée sur un pont, à la place même où passa Jésus-Christ, quand il fut conduit du jardin des Oliviers chez le grand prêtre. Au-dessus des tombeaux de Zacharie, d'Absalon et de Josaphat, se dresse le mont du Scandale ou de l'Offense, ainsi appelé de l'apostasie de Salomon : le cimetière juif couvre ses pentes. Ce fut là que, par un éclatant retour aux misères humaines, le plus sage des monarques témoigna publiquement de sa folie, en adorant Chamos et Moloch. Le chemin de Béthanie gravit à droite le mont du Scandale. Entre ce mont et celui des Oliviers, on montre le lieu où Judas alla se pendre.

Demeurés sous l'impression du majestueux panorama que nous avions contemplé la veille, nous gravissons une seconde fois le mont de l'Ascension, et profitons des dernières lueurs du jour pour admirer encore le Jourdain, la mer Morte et la vue en amphithéâtre de Jérusalem.

III.

La troisième journée de notre pèlerinage, nous devions visiter l'intérieur de la ville sainte. Dès l'aurore, la grande porte des bâtiments du Saint-Sépulcre s'est ouverte devant nous : notre digne aumônier, l'abbé Valette, y avait passé la nuit et nous attendait pour célébrer la messe. Pressés par les limites tracées à notre mission autant que par le souvenir de notre navire laissé

leur fortune à leurs enfants et partir pour la terre sainte, en n'emportant que la somme nécessaire pour s'y faire enterrer.

[1] Saint Jean, IX, 7.

Digitized by Google

sur la côte inhospitalière de Jaffa, nous dûmes nous borner à une rapide revue de ces sanctuaires.

L'origine des bâtiments du Saint-Sépulcre remonte aux premiers chrétiens qui, quarante-six ans après la destruction de Jérusalem par Titus, obtinrent de l'empereur Adrien la permission de bâtir un temple sur le tombeau de leur Dieu. Mais les païens, irrités de cette manifestation de la religion nouvelle, ne tardèrent pas à profaner les saints lieux, d'abord en y amassant des monceaux de décombres et d'ordures, puis en y élevant une statue à Jupiter et un temple à Vénus, à la place même du sépulcre et du Calvaire, afin que les chrétiens parussent adorer leurs dieux, en allant rendre leurs adorations à Jésus-Christ.

Enfin, sainte Hélène, la mère de Constantin, pieuse princesse, qui, bien qu'âgée de quatre-vingts ans, passa en Palestine, mit un terme à ces profanations en faisant démolir le temple de Vénus et en ordonnant des fouilles très-actives. Les habitants de Jérusalem, consultés sur les moyens de retrouver le saint tombeau, apprirent à l'impératrice que, selon la coutume juive, les instruments du supplice, objets d'horreur, avaient dû être enterrés avec le corps lui-même. Après de nombreuses recherches, on trouva le sépulcre, trois croix portant encore leurs clous, et, ne tenant à aucune d'elles, le *titre* qui avait été attaché au haut de celle de Jésus-Christ. Saint Macaire, évêque de Jérusalem, fit porter ces trois croix chez une dame de qualité, malade à l'extrémité; puis, s'étant adressé à Dieu par une fervente prière, il appliqua séparément les croix sur la malade qui, n'ayant ressenti aucun effet des deux premières, se trouva parfaitement guérie dès qu'elle eut touché la troisième. Sainte Hélène, à l'occasion de ce miracle, fonda l'église du Saint-Sépulcre, en 326, de manière à renfermer dans son enceinte le sépulcre, le roc de Golgotha, ainsi que le lieu où la croix avait été plantée : une partie de ces bâtiments subsiste encore.

En 1810, un incendie considérable ayant détruit une partie de l'église, entre autres la coupole, dont le centre demeure encore à ciel ouvert, les Grecs profitèrent tout naturellement des grandes guerres qui absorbaient, à ce moment, l'attention des puissances catholiques, pour obtenir des Turcs le droit de re-

Digitized by Google

construire ces bâtiments. De la reconstruction à l'accaparement il n'y avait qu'un pas, facile à franchir en Orient, le pays de la vénalité par excellence. C'est de là qu'entre les Grecs, possesseurs de fait, et les Latins réclamant leurs anciens droits, naquirent la plupart des difficultés d'où l'Europe a vu se reproduire à plusieurs reprises, sans jamais pouvoir la résoudre entièrement, la grande question des lieux saints.

Ce n'est pas sans une impression pénible que nous avons vu la nef en forme de rotonde, où s'élève le saint tombeau, encore tapissée de ces grotesques peintures qui sont comme le cachet du schisme grec. Nous sommes entrés dans la chapelle de l'Ange qui sert de vestibule au sépulcre de Notre Seigneur Jésus-Christ. Sur la pierre en forme de piédestal, au milieu de cette chapelle, se tenait l'ange qui apparut aux saintes femmes, cet esprit céleste dont le visage était comme un éclair et les vêtements comme la neige. « Il est ressuscité!... venez et voyez le lieu où il avait été mis[1]! » Enfin, par une ouverture de moins de quatre pieds de haut, on pénètre dans le saint des saints, où un autel revêtu de marbres précieux a été érigé au-dessus du sépulcre. Ce sanctuaire à jamais vénérable n'a guère que sept pieds de large et le tombeau en occupe presque la moitié; quarante-trois lampes y brûlent nuit et jour.

Prosternés dans la chapelle de l'Ange, nous avons entendu la messe dans un profond recueillement. L'attitude de nos jeunes officiers et de nos matelots aurait pu, en ce moment, servir de modèle à des religieux. Devant cet auguste berceau de notre foi, ce lieu de notre rédemption entre tous révéré, toute différence d'impression religieuse avait comme disparu; et nul n'aurait pu dire lequel, de ces hommes de mer déjà mûrs ou encore emportés par le tourbillon de la jeunesse, priait avec le plus de ferveur. C'est qu'aussi cette vie aventureuse, promenée sur l'immensité des mers, cette grande image de l'éternité, et déjà remplie par tant de lointains voyages, imprime à l'âme je ne sais quel caractère de grave rêverie, presque inconnu parmi nos éducations terrestres. Isolement, longues veilles de nuit, sentiment de la responsabilité, commandement absolu exercé dès l'âge le plus

[1] Saint Matthieu, xxviii, 6.

Digitized by Google

tendre, n'est-ce pas assez pour faire des marins, d'une nature quelque peu élevée, une classe d'hommes à part? Aussi combien de ces jeunes officiers, trempés à de pareilles épreuves, avant le temps privilégiés de l'expérience, ont senti, au contact des grands spectacles de la nature, se réveiller en eux les sentiments de la foi! Ceux qui, en face du danger, ont enfin compris tout le néant des moyens humains, dès ce jour aussi auront appris vers qui faire monter leurs prières. *Qui nescit orare, ascendat mare*, a dit saint Augustin.

Nous prions encore, selon l'usage, pour nos parents défunts et pour nos amis. Nos armes, déposées sur le saint tombeau par un sentiment de ferveur militaire, commun à plusieurs de nos devanciers [1], ont été bénites, en même temps que nos reliques de terre sainte. Ajouterai-je, comme un signe des temps, consolant symptôme de l'amélioration des mœurs, que plus d'un de nous, témoin récent des malheurs de la guerre, formait à ce moment le vœu de voir à jamais fermer, entre les chrétiens, l'ère des batailles.

Des galeries hautes du couvent des Pères latins, nous contemplons le rond-point du sépulcre, que des voiles abritent à peine de la poussière et de la pluie qui pénètrent par la coupole ouverte de l'église; une haute muraille sépare ce rond-point du chœur de l'église occupé par les Grecs. Destinés à renfermer des lieux naturellement très-irréguliers, les bâtiments du Saint-Sépulcre ont dû forcément s'assujettir aux nécessités de ce terrain si inégal. Aussi l'église proprement dite, composée de plusieurs chapelles éclairées par une multitude de lampes, est-elle cependant plongée dans une mystérieuse obscurité, favorable au recueillement de l'âme. Les Latins et les Grecs se partagent aujourd'hui les différents sanctuaires du Saint-Sépulcre, dont les chrétiens du rit oriental, Arméniens, Cophtes, Syriens, n'occupent qu'une très-minime partie. Enfin les protestants, qui n'a-

[1] Nous sera-t-il permis, en nous reportant à des souvenirs de famille, de rappeler qu'à quarante ans de distance la carrière de ces pèlerinages maritimes avait été ouverte par l'état-major de la corvette de Sa Majesté *l'Espérance*, en 1817? Le capitaine de vaisseau Grivel et ses officiers furent ainsi les premiers à représenter, en terre sainte, la marine française, bien oubliée dans ces contrées depuis la Révolution.

Digitized by Google

vaient point naguère de représentation permanente à Jérusalem, y entretiennent désormais un évêque et un temple.

Aujourd'hui qu'une Compagnie de vapeurs anglais [1] a entrepris le transport jusqu'à Jaffa des pèlerins venant de tous les points de l'empire ottoman et de la Russie méridionale, le nombre des Grecs qui s'y rendent de tout temps, à l'époque du carême, n'a fait qu'augmenter et dépasse aujourd'hui le chiffre annuel de vingt mille. C'est la conséquence naturelle de cette nouvelle voie qui, à la navigation toujours longue et souvent agitée des caboteurs du pays, a substitué une traversée rapide et sûre dont les frais, aller et retour, ne dépassent point une quarantaine de francs. Il n'en est malheureusement pas de même des pèlerins catholiques ; soit défaut d'attrait pour les voyages, soit élévation des frais de passage, les vapeurs des Messageries impériales, cependant si commodes et si sûrs, n'amènent chaque année en terre sainte qu'une seule caravane régulière de cinquante à soixante voyageurs.

La rencontre aux saints lieux de cette foule de pèlerins grecs fanatiques et grossiers entraîne trop souvent d'ailleurs, jusque devant les autels, les scènes les plus regrettables. Il en est ainsi le samedi saint, lorsque le patriarche grec s'enferme dans le saint sépulcre pour recevoir le feu sacré qui, d'après la croyance des Grecs, descend chaque année du ciel en ce jour. Du patriarche, ce feu passe, par deux petites ouvertures voisines de la porte du saint tombeau, dans les mains des *papas* [2] grecs qui, à leur tour, le distribuent à la multitude, campée depuis la veille dans l'église. Celle-ci se précipite avec des milliers de bougies à la main, chaque pèlerin voulant rapporter le feu sacré dans sa famille ; ce zèle amène une épouvantable bagarre où les couteaux jouent trop souvent un rôle sanglant. « En 1834, trois

[1] Cette Compagnie anglaise (*Liverpool and East screw steam-ships Company*) emploie de grands vapeurs à hélice, qui transportent à chaque voyage un millier de pèlerins grecs et turcs. *Le Brandon*, en stationnant durant l'hiver de 1857 sur les côtes de l'Asie Mineure, eut précisément la bonne fortune de relever, des bancs du golfe de Smyrne, deux de ces steamers anglais, l'*Arcadia* et la *Thessalia*, qui, fortement échoués pendant la nuit et encombrés, comme ils l'étaient, par leur cargaison humaine, réclamaient de puissants secours.

[2] Nom donné en Orient aux prêtres grecs.

Digitized by Google

cents personnes y ont perdu la vie. L'année où nous nous y trouvions, ajoute Mgr Mislin, il avait fallu mettre sous les armes un régiment turc pour faire évacuer les saints lieux. »

Ce n'est pas que le clergé grec croie plus au miracle que les catholiques[1]; mais il serait ruiné s'il n'avait plus lieu et même menacé de mort, ainsi qu'il arriva à un pauvre prêtre abyssinien qui osa dire au peuple *que rien n'était tombé du ciel*. Les Turcs se précipitèrent sur lui les premiers, puis les Grecs : il fut roué de coups et n'échappa qu'avec peine à ses assassins, qui l'accusaient d'avoir fait manquer le miracle par ses crimes. L'évêque grec qui exécute cette jonglerie porte le nom d'*évêque du feu*, et, depuis le patriarche de Constantinople jusqu'au dernier *papa*, tout ce clergé schismatique en est complice. Il ne faudrait rien moins que l'intervention en règle des grandes puissances et la nomination d'un pacha énergique à Jérusalem, pour faire cesser ces coupables profanations.

Des galeries du couvent des Pères latins, nous sommes descendus dans l'église pour commencer nos stations par le chœur des Latins, dont le maître-autel s'élève au lieu même où Notre-Seigneur apparut à sa mère après sa résurrection. A droite, dans le chœur, se trouve la colonne de la flagellation. Passant devant la place où Jésus-Christ apparut à sainte Madeleine, nous arrivons à la prison où il fut déposé, pendant qu'on préparait son supplice. Un retour sur nos pas nous a amenés devant une chapelle où, selon la tradition, le soldat romain qui avait percé le côté du Sauveur fit plus tard pénitence. Voici encore la station où l'on se partagea les vêtements de Jésus-Christ !

Un large escalier nous conduit dans la chapelle construite par sainte Hélène, la restauratrice des saints lieux ; plus bas, à vingt et un pieds sous le parvis de l'église du Saint-Sépulcre, on voit dans une grotte souterraine la place où fut exhumée la vraie croix. La chapelle de Sainte-Hélène reçoit le jour par une cou-

[1] Voici la cérémonie de l'Eglise catholique, si étrangement travestie en miracle par les Grecs. Il est d'usage, depuis les premiers siècles, que, le samedi saint, un cierge pascal, emblème de Jésus-Christ ressuscité, soit placé devant le maître autel, pour y demeurer jusqu'à l'Ascension. Or, ce cierge ne doit être allumé qu'avec un *feu vierge tiré de la pierre* et qui n'ait encore servi à aucun usage profane, d'où le nom de *feu sacré*.

Digitized by Google

pole supportée par quatre colonnes ; l'autel occupe la place où se tenait cette impératrice pendant les fouilles persévérantes qui amenèrent la précieuse découverte. L'archiduc Ferdinand-Maximilien d'Autriche, jeune prince qui a édifié la ville sainte pendant son pèlerinage, y fait ériger en ce moment un bel autel de marbre, sur lequel se dressera la statue commémorative de sainte Hélène tenant une croix.

Voici le tronçon de colonne sur lequel le Sauveur s'assit pendant que ses bourreaux le couronnaient d'épines. De cette station quinze marches fort roides nous ont fait monter au Calvaire : le fond de l'église qui en occupe le sommet est occupé par trois chapelles ; au milieu un pilier carré soutient la voûte. C'est à droite que se tenaient les trois Marie pendant qu'on clouait Jésus sur la croix ; c'est là que furent dites ces adorables paroles : « Et Jésus voyant sa mère et près d'elle le disciple qu'il aimait (saint Jean), il dit à sa mère : *Femme, voilà votre fils ;* puis il dit au disciple (comme résumant en sa personne tout le genre humain) : *Voilà votre mère* [1] ! »

Sous un autel recouvert d'une tablette de marbre et soutenu par de petites colonnes, on voit, au milieu d'une grande plaque d'argent ciselé, le trou où la croix fut plantée ; des deux côtés, plus en arrière, les places des croix des larrons. Sur nos pas, une dame espagnole, notre voisine au couvent, et qui accomplit sans doute un vœu, sanglote, agenouillée au pied du Calvaire.

Dans une salle obscure, creusée sous le Calvaire, sont deux bancs de marbre recouvrant les tombeaux des premiers rois chrétiens de Jérusalem, Godefroy et Baudoin : les Pères nous font voir en même temps l'épée et les éperons du héros de la première croisade. Au fond de cette salle, par un grillage, on montre la fente du rocher qui s'entr'ouvrit à l'instant où le Sauveur du monde rendit l'esprit. La puissance divine, dit le R. P. de Ligny, qui s'était tenue cachée jusqu'à la consommation du sacrifice, éclata à l'instant et fit sortir la gloire de l'Homme-Dieu des horreurs du dernier supplice et des ombres de la mort. Il ne faisait que d'expirer, « et voici que le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas; la terre trembla,

[1] Saint Jean, xix, 26 et 27.

Digitized by Google

« *les pierres se fendirent*[1] et les tombeaux s'entr'ouvrirent ! »

Une tradition très-ancienne veut que ce rocher en se fendant ait mis au jour la tête d'Adam, qui, se trouvant enterrée dans cet endroit, aurait été arrosée par le sang du Rédempteur, afin que tous les hommes, qui avaient reçu la mort par Adam, reçussent la vie par Jésus-Christ. « Cette tradition se fonde sur l'opinion de plusieurs Pères de l'Eglise. Ces derniers, parmi lesquels on cite saint Basile, saint Epiphane, saint Ambroise et Origène, ont cru que, par respect pour le père du genre humain, Noé avait voulu sauver du déluge la tête d'Adam qu'il emporta dans l'arche ; et qu'ensuite il l'ensevelit à Jérusalem, sur le Calvaire, qui prit de là le nom de *Golgotha*, c'est-à-dire, en hébreu, *crâne* ou *lieu du crâne*[2].

Voici la pierre de l'Onction, recouverte d'une longue dalle de marbre jaune et entourée de six grands candélabres. « Joseph (d'Arimathie) acheta un linceul dont il enveloppa Jésus, après l'avoir ôté de la croix ; ils l'enveloppèrent de linge avec des parfums, selon que les Juifs ont coutume d'ensevelir[3]. » A droite, en regardant la porte, les Arméniens montrent la pierre sur laquelle étaient assises les saintes femmes pendant qu'on embaumait le corps du Sauveur. Nous sortons à ce moment du Saint-Sépulcre par la grande porte, attristés de rencontrer des Turcs faisant leurs ablutions ou prenant leur café, à l'intérieur même de ces augustes sanctuaires du christianisme.

Il nous restait à parcourir l'intérieur de Jérusalem. Malgré une chaleur accablante, nous nous sommes dirigés vers le mont Sion, cette montagne mystérieuse de l'Ecriture, déjà célèbre dès le temps de Salomon, l'objet des bénédictions ou des larmes des prophètes[4]. A notre droite, se dresse la forteresse de David, appelée au moyen âge le *château des Pisans* et aujourd'hui *El*

[1] Saint Matthieu, xxviii, 51, 52. — *Histoire de N.-S. Jésus-Christ*, par le R. P. de Ligny.

[2] *Les Saints Lieux*, par Mgr Mislin, t. II, 304, 305.

[3] Saint Marc, xv, 46 ; saint Jean, xix, 40.

[4] Pour atteindre le mont Sion, il faut sortir aujourd'hui de la ville par la porte de ce nom, qui date seulement de Soliman. On peut juger du déplacement de la Jérusalem actuelle, en se rappelant que l'ancienne comprenait dans ses murailles le mont Sion et laissait en dehors le Calvaire.

Digitized by Google

Kalah. Cette citadelle, fondée par les Jébuséens, ne tomba aux mains des Juifs que sous David. Au temps des Romains, elle résista vingt-deux jours, après l'incendie du temple, aux efforts de Titus. C'est par allusion à la tour inexpugnable située au centre de cette citadelle que la sainte Vierge est appelée, dans les Litanies, *tour de David*. Sous les croisades, la forteresse de David échut aux Pisans, dans le partage fait par les croisés ; c'est encore aujourd'hui le point le plus fort de Jérusalem : entourée de fossés et de hautes murailles, El Kalah loge une partie de la garnison turque.

Sur nos pas est l'église arménienne, richement ornée et qui serait vraiment belle sans le mauvais goût de ses peintures. Une chapelle, remarquable par ses incrustations en nacre et en écaille, rappelle le lieu du martyre de saint Jacques le Majeur. La mosquée turque à moitié ruinée, que nous prenons un peu plus loin pour une écurie, occupe l'emplacement du sanctuaire, également fameux dans l'Ancien et le Nouveau Testament, où David bâtit son palais et son tombeau. Nous sommes au cénacle où Jésus-Christ fit sa dernière pâque et institua le sacrement de l'eucharistie. Là il apparut encore à ses disciples le jour de sa résurrection. Le Saint-Esprit y descendit sur les apôtres et Saint Pierre y tint le premier concile de l'Eglise. Ce fut enfin de ce lieu que ces douze premiers missionnaires partirent pauvres et nus, pour aller transformer les nations de la terre. Du cénacle, aujourd'hui grande salle délabrée, un étroit escalier conduit au tombeau de David ; mais les Turcs, qui le vénèrent comme un de leurs prophètes, en interdisent ordinairement l'entrée aux chrétiens.

Revenant vers la ville, nous traversons un petit cimetière catholique. Parmi les voyageurs ou les pèlerins qui reposent en cet endroit, un seul nom nous est connu : c'est celui de M. de Coëtlosquet, gentilhomme breton. A côté se trouve la maison de Caïphe, appartenant aujourd'hui aux Arméniens ; plus loin celle d'Anne, beau-père du trop célèbre grand prêtre. Devant nous s'étend la voie de la Captivité, conduisant à la porte des Maugrabins ; c'est par cette voie et la porte correspondante de l'ancienne muraille que Notre-Seigneur, arrêté près du jardin des Oliviers et ayant traversé le Cédron près du tombeau d'Absalon, fut con-

Digitized by Google

duit chez Anne et de là chez Caïphe, qui le renvoya à son tour chez Pilate.

Nous entrons dans les rues du quartier juif, sales et étroites entre toutes : nous y faisons l'aumône à quelques lépreux ; car on trouve encore de ces malheureux dans la plupart des grandes villes de l'Orient. Pénétrant ensuite dans les bazars où l'on rencontre à chaque pas maint souvenir du temps des croisades, nous arrivons à des bains turcs dont les fenêtres regardent les murs aux blocs énormes qui soutiennent le parvis de la mosquée d'Omar. Les Juifs y viennent encore pleurer la désolation du temple et de Jérusalem ; au moment même où nous regardons aux fenêtres du bain, l'un d'eux se tient prosterné au pied de la muraille.

Nous sommes parvenus à la voie Douloureuse et, passant sous l'arcade de l'*Ecce Homo*, nous commençons nos stations par le palais de Pilate. Montés sur ses terrasses, nous admirons à notre aise l'imposant panorama qui se déroule à nos pieds.

IV.

La mosquée d'Omar, bâtie par ce calife arabe sur l'emplacement même du fameux temple de Salomon, apparaît comme une île sur un lac, au milieu de cet immense et majestueux parvis. De forme octogone, la mosquée se termine par une lanterne de construction semblable, surmontée par un dôme de plomb et une flèche ornée d'un croissant.

L'histoire de ce monument célèbre est trop intimement liée à celle de Jérusalem, dont il fut si longtemps l'orgueil, pour ne pas y arrêter nos pèlerins et leurs lecteurs. M^gr^ Mislin et M. de Chateaubriand seront encore nos guides à travers cette longue et intéressante épopée qui respire toute la grandeur des premiers âges du peuple juif. Voici d'abord en substance ce que les traditions musulmanes racontent de la mosquée actuelle.

Vers l'an 636, le calife Omar, s'étant emparé de Jérusalem, demanda où était la pierre qui avait servi d'oreiller à Jacob lors de sa vision miraculeuse; on lui montra l'emplacement du temple, alors tout couvert de ruines et d'immondices. Le conquérant arabe indigné résolut d'y bâtir une des plus belles mosquées de

Digitized by Google

l'islamisme ; et, pour donner l'exemple, il commença le premier à enlever la terre et les immondices dans le pan même de sa robe. *El Sachrah* (la Roche) devint pour les musulmans un lieu de pèlerinage qui prit rang après les mosquées de la Mecque et de Médina. Aussi Mahomet lui-même y vint-il, disent les traditions arabes, pour y être reçu par les prophètes qui l'avaient précédé[1].

. . . . . .

Toute prière dite dans la sainte mosquée d'Omar vaut une prière faite dans le ciel et rend aux fidèles croyants l'innocence de leurs jeunes années. Le musulman assez heureux pour y mourir entre de droit en paradis.

Mais laissons là les fables amusantes du Coran et reportons-nous à l'origine de ce premier temple des Juifs dont l'Ecriture va nous dire les merveilles. Nous sommes sur le mont Moria ou *le Seigneur voit*[2], célèbre par le sacrifice interrompu d'Abraham : « Prends ton fils unique Isaac, lui dit le Seigneur, va dans la terre de Moria, et offre-le en holocauste sur une des montagnes que je te dirai. » (*Genèse*, XXII). Les Juifs croient qu'Adam y offrit le premier sacrifice après sa création et que là se trouvait encore l'autel de Caïn et d'Abel. « Salomon commença à bâtir le temple de Jéhovah à Jérusalem sur la montagne de Moria qui avait été montrée à David son père. » (*Paralipomènes*, II, III).

C'était en l'an du monde 3105 et environ 1008 ans avant Jésus-Christ.

Salomon écrivit à Hiram, roi de Tyr, pour avoir des cèdres et des pins du Liban, des architectes phéniciens et un artiste pour diriger les travaux ; 10,000 bûcherons se relevant tous les mois étaient occupés à couper ces bois sur les hauteurs du Liban. Salomon avait 70,000 hommes qui portaient des fardeaux,

[1] « Comme il s'élevait au ciel, la Roche le suivit et, en approchant du paradis, elle se mit à pousser le cri de joie si connu : *Lou, lou, lou ;* mais le Prophète lui ordonna de retourner là d'où elle était venue. La pierre n'obéit pas entièrement, car elle demeura suspendue à quatre pieds au-dessus de terre ; mais les femmes grosses en avaient une si grande peur, que le sultan Sélim, par compassion, lui fit faire des supports. »

[2] « Et il appela ce lieu d'un nom qui signifie : *le Seigneur voit.* C'est pourquoi l'on dit encore aujourd'hui : « Le Seigneur verra sur la montagne. » (*Genèse*, XXII.)

Digitized by Google

et 80,000 qui taillaient des pierres sur la montagne. Le roi leur commanda de prendre pour les fondements du temple des pierres de 70 pieds de longueur. Les matériaux arrivaient tout préparés sur l'emplacement du temple, où l'on n'entendait ni le marteau, ni la scie, ni la hache, ni aucun autre outil de fer. Ceux qui présidaient aux travaux étaient au nombre de 3,300. (*Rois*, III, v, 13 et suiv.)

La première enceinte était le parvis des gentils, destiné aux étrangers et aux juifs impurs. Plus loin était le parvis d'Israël : c'est là que se tenait le peuple pendant les sacrifices et les prières. Le troisième était le parvis des prêtres, divisé en trois parties : le vestibule, le saint et le sanctuaire ou saint des saints. Deux fois par jour, un prêtre entrait dans le saint pour y offrir l'encens ; le sanctuaire n'était accessible qu'au grand prêtre une fois par an ; c'est là que se trouvait l'arche d'alliance sous les ailes des chérubins.

Dans cet immense édifice, on voyait avec profusion lambris et sculptures en bois de cèdre, pavés en marbre ; il n'y avait rien dans le temple qui ne fût couvert d'or, et la beauté du travail égalait partout la richesse de la matière. Il fut achevé après sept ans de travaux, et Salomon en fit célébrer la dédicace pendant sept jours, par tout le peuple convié à cette fête solennelle : 120,000 brebis et 22,000 bœufs furent offerts en sacrifice [1].

Nabuchodonosor brûle le temple, 420 ans après sa fondation, et transporte les Juifs à Babylone, 528 ans avant Jésus-Christ.

Après soixante-dix ans de captivité, Josué et Zorobabel relèvent le temple, qui est achevé par Esdras et Néhémie.

Alexandre passe à Jérusalem et offre des sacrifices au Dieu des juifs dans ce nouveau temple. Cet auguste monument tombe successivement, avec la cité sainte, aux mains de Ptolémée d'Egypte, d'Antiochus Epiphane, qui y place l'image de Jupiter Olympien. Il est restauré et purifié par Judas Machabée. Pompée s'en empare et le respecte ; il est pillé par Crassus.

[1] On trouve la description du premier temple dans *Ezéchiel*, dans les livres des *Rois* et les *Paralipomènes*.

Digitized by Google

Hérode l'Ascalonite fait réparer ce second temple avec une grande magnificence. Il y emploie 11,000 ouvriers pendant neuf ans, comble des précipices, coupe le sommet d'une montagne, et, à force de travaux prodigieux, établit cette vaste esplanade, aujourd'hui le parvis de la mosquée d'Omar.

Quarante jours après sa naissance, Jésus-Christ est présenté dans ce sanctuaire. — A douze ans, le Fils de l'homme y enseigne les docteurs. — Il en chasse les marchands. — Il y est inutilement tenté par le démon; il y remet les péchés à la femme adultère. — Il y propose la parabole du bon Pasteur, des deux Enfants, celles des Vignerons et du Banquet nuptial. Il y entre le jour de la fête des Rameaux et y prononce le fameux précepte : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Mais les Juifs allaient subir la peine de leurs prévarications. Trente-huit ans après la mort de Jésus-Christ, Titus parut avec les légions romaines, de sorte qu'un grand nombre des témoins de la prédiction du Sauveur purent en voir l'accomplissement. « Lorsque vous verrez Jérusalem environnée par une armée, alors sachez que sa désolation est proche. Alors, que ceux qui seront dans la Judée fuient sur les montagnes, et que ceux qui se trouvent au milieu de cette ville en sortent; car ce seront là des jours de vengeance, afin que soit accompli tout ce qui est écrit. » (Saint Luc, XXI, 20-22.)

Au bout de quinze jours de siége, le quartier de Bezetha fut emporté par les Romains; neuf jours après ils s'emparèrent de la ville basse. Les Juifs n'occupaient plus que la ville haute, la forteresse Antonia et le temple. C'est alors que commencèrent les malheurs de la ville déicide [1].

Josèphe s'approcha de la muraille et dit aux Juifs que *c'était Dieu qui livrait la ville aux Romains*. On lui lança des flèches, et il fut couvert de malédictions. Il se manifesta des prodiges, dit Tacite. Les portes du sanctuaire du temple s'ouvrirent d'elles-mêmes. Une voix plus forte que la voix humaine cria *que les*

[1] Les chrétiens, sous la conduite de leur évêque Siméon, se réfugièrent dans les montagnes au delà du Jourdain, et ne revinrent à Jérusalem qu'après l'accomplissement des prophéties.

Digitized by Google

dieux s'en allaient[1]. Titus, s'étant emparé de la ville, s'écria : « Il paraît bien que Dieu a combattu pour nous et a chassé les Juifs de ces tours, puisqu'il n'y avait point de forces humaines ni de machines qui fussent capables de les y forcer[2]. »

On connaît les horreurs sans exemple auxquelles furent réduits les assiégés et l'histoire de cette femme de Pérée qui dévora son propre enfant. Par une seule porte de Jérusalem il était sorti durant le siége 880 cadavres.

Titus voulait sauver le temple, souhaitant de le conserver comme un des plus beaux monuments de l'empire romain; il donna des ordres formels à ce sujet. Mais Jésus avait dit : « Il n'en restera pas pierre sur pierre qui ne soit détruite. » (Saint Marc, XIII).

Les Romains avaient d'abord incendié les portiques, et le feu s'avançait vers le monument; Titus donna des ordres pour qu'on l'éteignît. Les Juifs, au lieu d'aider à préserver ce sanctuaire de leur religion et de leur nationalité, se précipitèrent sur les soldats qui cherchaient à empêcher les progrès de l'incendie. C'est alors qu'un Romain se fit soulever jusqu'à la hauteur d'une fenêtre et, dit l'historien Josèphe, *poussé par une force divine*, il jeta un tison ardent dans une chambre adossée au temple. Le feu se communique avec rapidité. Titus accourt sur son char, suivi de tous les chefs de son armée, et commande de la voix et du geste qu'on éteigne l'incendie. On feint de ne pas comprendre ses ordres, et les soldats s'animant les uns les autres hâtent les progrès du feu.

Le général romain, espérant encore sauver le temple lui-même où les flammes n'avaient point pénétré, s'y précipite en personne, ordonnant aux centurions de frapper les soldats qui refusaient d'obéir. Mais les flammes, se montrant tout à coup à l'intérieur, obligent Titus et ses chefs à se retirer. Les Juifs alors poussent des cris affreux; ils auraient donné leur vie pour sauver le temple : il était trop tard ! Une foule immense et désarmée, qui s'y était réfugiée, est égorgée par les soldats en fureur, et le sanctuaire du Dieu vivant s'écroule sur les autels

[1] Tacite, *Histoires*, liv. V, XIII.

[2] Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. VII, ch. XVI. — Le Talmud de Babylone confirme la plupart de ces faits. (Traité *Avoda-Sacra*.)

Digitized by Google

profanés, sur les prêtres indignes, sur le peuple juif qui avait appelé ces châtiments et qui fut à jamais enseveli sous ses ruines [1].

Ce fut en vain que, trente-sept ans après Constantin, Julien l'Apostat rassembla les Juifs à Jérusalem pour y relever le temple... Les hommes y travaillaient avec des outils d'argent; les femmes portaient la terre dans leurs plus belles robes... Mais cet enthousiasme national et la persévérance de l'empereur Julien ne purent rien contre les décrets éternels... « Tandis qu'Alypius, dit un auteur païen lui-même [2], pressait vivement les travaux, il sortit des fondements de terribles tourbillons de flammes qui dévorèrent à plusieurs reprises les ouvriers et rendirent ces lieux inaccessibles. Ce fut de cette sorte qu'obstinément combattue par cet élément l'entreprise fut abandonnée. »

L'entrée de la mosquée d'Omar est interdite aux chrétiens; cependant, avec un firman payé assez cher, on y entre sous la protection des troupes du pacha de Jérusalem, comme l'ont fait, il y a un an, les officiers du brick de la marine impériale *le Mercure*. Ces précautions sont de la plus simple prudence; car la Syrie demeure, comme par le passé, le quartier général du fanatisme musulman, et telle visite de sanctuaire, sans danger à Constantinople, pourrait entraîner les plus graves conséquences à Damas ou à Jérusalem. Pendant que du haut de la terrasse de Pilate nous contemplons à loisir la mosquée d'Omar, un fanatique en guenilles, assez semblable à un derviche hurleur, excité soit par la vue de nos uniformes, soit par la longueur de notre station sur cet observatoire, nous menace du parvis, vociférant et brandissant un poignard pareil à ceux que ces énergumènes s'enfoncent dans les chairs.

Un vaste corps de garde turc occupe aujourd'hui la maison de Pilate. Le bey qui commande ce poste, et que sa médaille indique comme un des braves défenseurs de Kars, nous fait instamment prier de venir nous reposer chez lui. Après l'échange par interprète des compliments d'usage, notre bey, qui semble être un de ces bons et honnêtes Turcs de vieille roche, comme il

[1] *Les Saints Lieux*, par Mgr Mislin, t. II, p. 387, 388. — Tous ces détails sont empruntés à la *Guerre des Juifs*, de Josèphe.

[2] Ammien Marcellin, liv. XXIII, ch. 1.

Digitized by Google

s'en rencontre encore, a fait apporter du café et des chibouques. Le nom de Sébastopol a été prononcé avec celui de Kars ; aussi n'est-ce qu'après avoir consciencieusement fumé nos pipes et gravement discouru sur les exploits tant de l'armée d'Asie que l'armée de Crimée, que nous parvenons à lever la séance pour nos stations de la voie Douloureuse.

Nous nous sommes arrêtés devant quelques pierres dans la muraille, qui marquent une ancienne porte par où Jésus-Christ fut conduit chez Pilate. De l'autre côté de la rue, de grandes pierres, servant de base à des constructions plus modernes, rappellent l'emplacement de la tour Antonia élevée par Hircan, premier de ce nom, pour défendre les approches du temple, et restaurée par Hérode, qui la nomma du nom de son bienfaiteur Antoine.

A l'extrémité de la voie, vers la porte de Saint-Etienne, nous apercevons les ruines de l'église de Sainte-Anne, élevée là où fut la demeure des parents de la Vierge, sainte Anne et Joachim ; le sultan, à l'issue de la guerre d'Orient, en a fait cession à l'empereur Napoléon III. Aussi ces ruines, dont la remise solennelle a été faite, le 1er novembre 1856, à M. de Barrère, consul de France, par le gouverneur de Jérusalem, Kiamil-Pacha, seront-elles dignement restaurées, pour devenir bientôt sans doute un des ornements de la ville sainte et un lieu de prières et de grâce comme autrefois. C'est sous cette église qu'on fait voir la grotte de l'Immaculée Conception ; nous étions malheureusement si pressés par le temps qu'il nous a fallu renoncer à visiter ces deux sanctuaires.

Remontant la voie Douloureuse, voici la chapelle de la Flagellation, où le Sauveur du monde fut battu de verges et couronné d'épines, avant qu'on le chargeât de la croix ; voici encore l'arcade où Pilate le montra au peuple, tout couvert de plaies et de sang : *Ecce Homo!!!*

En suivant sur la droite un bâtiment qui s'élève pour servir d'hospice aux pèlerins autrichiens, nous venons stationner près d'une colonne en marbre rouge, brisée et à moitié enfoncée en terre, où Notre-Seigneur, fléchissant sous le poids de la croix et de ses souffrances, tomba pour la première fois. Voici à côté le passage par où la Vierge, ayant rencontré son divin Fils tout

Digitized by Google

sanglant, tomba comme demi-morte. Cinquante pas plus loin, nous trouvons la station où les Juifs forcèrent Simon le Cyrénéen, qui passait par là en revenant des champs, à porter la croix de Jésus.

Un sentier s'incline à notre droite, vers le sud-ouest, pour nous mener à la place du fumier de Lazare le pauvre, et en face, de l'autre côté de la rue, était la maison du Mauvais Riche[1]. Puis, revenus dans la voie Douloureuse, au coin même de cette rue où le Christ rencontra les saintes femmes qui pleuraient, nous relisons ces touchantes paroles : « Or, il était suivi d'une grande multitude de peuples et de femmes qui se frappaient la poitrine, et qui pleuraient. Mais Jésus, se tournant vers elles, leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur « moi ; mais pleurez sur vous-mêmes et vos enfants[2] ! »

La maison de sainte Véronique, où cette pieuse femme essuya le visage du Sauveur, marque la seconde chute de Jésus-Christ. Voici, cent pas plus loin, la porte Judiciaire par où sortaient les criminels qu'on exécutait sur le Golgotha, car ce monticule était alors, on s'en souvient, en dehors des murs de Jérusalem. On montre une colonne voisine, comme celle où aurait été affichée la condamnation ; il paraîtrait cependant qu'elle appartenait à une avenue bâtie par sainte Hélène et conduisant au Saint-Sépulcre.

De la porte Judiciaire au sommet du Calvaire, on compte à peu près deux cents pas ; là se termine la voie Douloureuse, qui peut avoir environ un mille de longueur.

Revenus en face du Saint-Sépulcre, nous entrons dans une église abyssinienne où des prêtres noirs de cette contrée nous font visiter leurs pauvres sanctuaires. Dans leur jardin, ils montrent encore un buisson d'épines comme celui où était caché le

[1] « Il y avait un homme riche qui était vêtu de pourpre et de lin fin, et qui se traitait splendidement tous les jours. Il y avait aussi un pauvre nommé Lazare, étendu à sa porte, tout couvert d'ulcères, lequel désirait se nourrir des miettes qui tombaient de la table du riche, et personne ne lui en donnait, tandis que les chiens venaient lécher ses plaies. Ce pauvre vint à mourir et les anges le portèrent dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi et l'enfer fut son tombeau. » (Saint Luc, xvi, 19-22.)

[2] Saint Luc, xxiii, 28.

Digitized by Google

bélier, quand Dieu interrompit le sacrifice d'Abraham [1]. « Et l'ange dit : « N'étends pas ta main sur l'enfant et ne lui fais aucun « mal ; car je sais maintenant que tu crains Dieu, puisque tu n'as « pas épargné ton fils unique à cause de moi. » Abraham leva les yeux et vit derrière lui un bélier embarrassé par les cornes dans un buisson ; il le prit et l'offrit en holocauste pour son fils Isaac [2]. »

C'est sur le mont Moria, véritable théâtre du sacrifice d'Abraham (ainsi que nous l'avons dit en esquissant l'histoire du temple de Salomon), qu'il convient de reporter cette grande épreuve du premier des patriarches. A peu de distance de l'église abyssinienne, et presque aux abords du Saint-Sépulcre, nous remarquons avec chagrin des boucheries ou plutôt des voiries arabes, d'où s'échappent, par cette chaleur torride, d'infectes émanations. La présence et l'odeur de ces indignes cloaques, dans le voisinage de l'auguste sanctuaire que toute la chrétienté vénère, ressemble trop à une profanation intentionnelle du fanatisme musulman, pour ne pas éveiller l'attention des consuls européens de Jérusalem. Les ruines de l'église, construite à la place de la prison de saint Pierre, sont devant nous. Notre visite à l'intérieur de la ville sainte se termine enfin par l'ancien hôpital des chevaliers de Saint-Jean, devenu un couvent grec, et qui conserve encore quelques pans de ses antiques murailles.

Revenant vers la porte Judiciaire, nous allons déjeuner au consulat de France, alors géré par M. Saintine, dont nous recevons un aimable accueil. La position de notre représentant à Jérusalem n'est guère moins délicate que celle du patriarche catholique dont il doit être le soutien naturel. Ce n'est pas trop d'une grande habitude des mœurs de l'Orient et du caractère turc pour prévenir de graves complications accidentelles, et résoudre les difficultés que font naître à chaque instant les questions politiques et religieuses. Il n'en saurait être au-

[1] C'est un petit arbuste vert encore et dont une des branches paraît rapportée avec un clou. En voici la tradition telle que les prêtres éthiopiens la racontent : cette branche avait été emportée par des pèlerins ; mais quand ils voulurent quitter Jaffa, leur vaisseau refusa d'avancer, et ils se virent contraints de rapporter à Jérusalem la branche, qu'ils reclouèrent eux-mêmes.

[2] *Genèse*, XXII.

Digitized by Google

trement en présence de tant d'éléments de discorde et du fanatisme des musulmans et des Grecs.

A cette situation, aux désordres et aux profanations que nous avons cités, est-il un remède durable? La diplomatie européenne, si fertile en expédients, n'a-t-elle pas fondé et fait vivre tant bien que mal le petit royaume de Grèce? Ne vient-elle pas naguère de terminer l'organisation plus difficile encore des provinces danubiennes? Mais en Syrie, où la race conquérante domine de beaucoup par le nombre, et où les chrétiens se divisent eux-mêmes en Grecs et en Latins, on se trouve en présence d'un antagonisme de nations et de religions qui ne permet guère d'effectuer l'affranchissement si désirable des saints lieux par quelque combinaison de ce genre. La Palestine partagera-t-elle le sort à venir de la Turquie? L'empire ottoman, dont la guerre d'Orient n'a fait que retarder la rapide décadence, sera-t-il un jour divisé ou conquis par un seul? Quand arrivera pour l'Europe cette terrible échéance? Nul ne le sait : c'est le secret de la Providence! Mais, quoi qu'il arrive, disons-le avec conviction, en Turquie comme en Chine, il n'est qu'un sûr moyen de civilisation : le christianisme!

De la terrasse du consulat, nous contemplons, avec un respect mêlé de tristesse, cette Jérusalem tour à tour si fière et si abaissée, l'objet des prédilections et de la colère du ciel. Tant de révolutions ont élevé la ville actuelle à plusieurs pieds au-dessus du sol primitif et c'est sous terre qu'il faudrait aujourd'hui aller chercher les traces de ses grandeurs passées.

Fondée l'an du monde 2023 par le grand prêtre Melchisédech, Jérusalem est nommée par lui *Salem*, c'est-à-dire *la Paix*; tombée cinquante ans plus tard aux mains des Jébuséens, descendants de Jébus, troisième fils de Chanaan, elle prend enfin le nom de *Jérusalem*, qui signifie *Vision de la paix*. Josué s'empare de la ville basse dès son entrée dans la Terre promise; mais la conquête de la citadelle de Jébus ou de la ville haute, sur le mont Sion, n'est achevée par le peuple de Dieu que sous David.

Nous ne suivrons pas cette ville infortunée au milieu des révolutions qu'entraîne pour elle la conduite si souvent coupable de ce peuple *au cœur dur*, sans cesse châtié et sans cesse rebelle : cette grande et lamentable histoire est celle du

Digitized by Google

temple, dont nous avons déjà esquissé les principaux traits. Plusieurs fois renversée de fond en comble, Jérusalem, *dix-sept* fois ravagée par le fer et le feu des nations ennemies, Assyriens, Grecs, Romains, Perses, Arabes, semble avec une vitalité merveilleuse toujours renaître de ses cendres. Mais si de nouveaux édifices, formant une ville nouvelle, s'élèvent sans peine par-dessus les anciens, souvent même à l'aide de leurs décombres, la terre de Judée, dépouillée de son antique parure par tant d'invasions impitoyables, redemandant en vain au ciel sa végétation, ses eaux, ses forêts, semble à jamais porter le châtiment d'un crime sans exemple que nulle expiation ne saurait racheter. Ecoutons le prophète Jérémie prédire cette grande douleur avec la magnifique poésie de l'Ecriture : « Le Seigneur a assouvi sa fureur, il a répandu l'ardeur de sa colère : il a allumé dans Sion un feu qui en a dévoré les fondements... Est-ce là cette ville d'une beauté si éclatante : la joie de toute la terre? *O vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur comme ma douleur, parce que Jéhovah m'a affligée au jour de sa fureur.* »

. . . . . .

Nous avons dit adieu à Jérusalem. Notre caravane, toujours précédée de son janissaire Hassan, s'est dirigée sur Saint-Jean-du-Désert pour rejoindre de là la route de Jaffa, vers la vallée de Térébinthe. Franchissant une première chaîne de hauteurs derrière laquelle a disparu Jérusalem, on aperçoit dans une vallée le couvent de Sainte-Croix, bâti, selon la tradition, au lieu où fut coupé l'arbre qui servit au crucifiement du Sauveur. Deux heures de descente, dans un escalier continuel, par d'affreux sentiers de montagne, nous ont amené au couvent de Saint-Jean-du-Désert. Nous y sommes reçus par de bons Pères toujours franciscains, mais espagnols de nation, qui paraissent ravis d'entendre parler leur langue à quelques-uns de nos officiers. Bien que hors de pratique depuis plusieurs années, nos ex-Américains du Sud s'en tirent avec honneur; c'est que l'espagnol est assurément, de toutes les langues d'origine latine, la plus sympathique à des bouches françaises.

Dans une église en fort bon état, les Pères nous ont montré la roche sur laquelle saint Jean prêchait; et, au fond d'une

Digitized by Google

grotte semblable à celle de Bethléem, voici une rosace marquant la place où naquit le saint précurseur. « La quinzième année de l'empire de Tibère César, la Judée ayant pour gouverneur Ponce Pilate, la parole du Seigneur se fit entendre au désert à Jean, fils de Zacharie[1], conformément à ce qui est écrit dans le prophète Isaïe. Jean commença donc à prêcher dans le désert de la Judée et il vint dans toute la contrée du Jourdain, baptisant et prêchant le baptême de la pénitence[2]... Il était vêtu de poil de chameau, il avait une ceinture de cuir sur les reins et sa nourriture était de sauterelles et de miel sauvage[3]. »

De la terrasse du couvent, nous découvrons la fontaine de la Vierge; puis, près du village, deux églises en ruine bâties là pour rappeler la demeure de Zacharie et de sainte Elisabeth, le père et la mère du saint précurseur. Une chapelle rappelle enfin la rencontre des deux cousines où sainte Elisabeth continua la salutation angélique : « Vous êtes bénie entre les femmes et le fruit de votre sein est béni. Et d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur daigne me visiter? » Paroles auxquelles la Vierge répondit par ce cantique du *Magnificat*, la plus belle action de grâces que nous aient transmise les Ecritures. Comme nous terminions notre visite, les bons Pères espagnols nous ont fait remarquer, d'un air plein de courtoisie, les cloches de leur église et la croix qui la surmontait. La réapparition de ces signes extérieurs du christianisme, proscrits depuis plusieurs siècles par le fanatisme musulman, serait une nouvelle et glorieuse conséquence de la victoire de la France devant Sébastopol.

Sortant du couvent, nous traversons le petit village qui l'entoure. La route descend justement vers le désert où saint Jean-Baptiste commença sa prédication, avant de l'étendre au delà du Jourdain. Ayant remonté l'autre versant de cette vallée, nous avons découvert à nos pieds le torrent de Goliath, à droite la vallée de Térébinthe, et devant nous la gorge d'Ercol. C'est dans cette dernière que les douze explorateurs envoyés par Moïse, du désert de Pharan, pour visiter la Terre promise, trouvèrent les

[1] Saint Luc, III, 1, 2.
[2] Saint Marc, I, 2, 4.
[3] Saint Matthieu, III, 4.

Digitized by Google

figues, les grenades et la grappe de raisin monstre. Comment oublier cet admirable tableau du *Deutéronome* : « Jéhovah votre Dieu vous introduira dans une terre excellente, dans une terre pleine de fontaines, de torrents et de lacs dont les eaux jaillissent dans les vallées et sur les montagnes, dans une terre de froment, d'orge, de vignes, de figues et de grenades, dans une terre d'huile et de miel où vous mangerez votre pain sans éprouver la disette, où vous ne manquerez de rien ; dans une terre dont les pierres sont du fer [1], et des montagnes de laquelle vous tirerez l'airain ; et vous mangerez, et vous serez rassasiés, et vous bénirez Jéhovah votre Dieu de vous avoir donné une si excellente terre [2]. » Sur le sommet du mamelon le plus élevé était Modin, la ville forte des Machabées.

Enfin notre petite troupe a rallié la route de Jaffa, et la source qui coule au fond de la vallée de Térébinthe, avant le village d'Abou-Gosh, s'est présentée sous nos pas au déclin du jour. La fraîcheur de ce site, la beauté incomparable de ce ciel d'Orient, aux dernières lueurs du crépuscule, notre fatigue et le soin de ménager nos montures, tout nous invitait à la contemplation et au repos. Nous avons donc fait halte pendant une heure, et, après une légère réfection et quelques derniers cigares fraternellement partagés avec nos matelots, notre caravane nautique a joyeusement repris sa route.

La nuit est longue à cheval dans ces mauvais sentiers ; mais n'avions-nous pas, pour tromper la lenteur des heures, les impressions si vivantes encore, bien qu'un peu tumultueuses, de tant de nobles souvenirs ! D'ailleurs les habitudes de rêverie que contractent les marins, à l'âge de l'imagination, durant leurs veilles solitaires entre le ciel et l'eau, suffiraient presque seules à en faire de patients voyageurs nocturnes. Aussi, pendant que nos montures cheminaient laborieusement, à travers les rochers, avec leur sûreté de pas accoutumée, plus d'un parmi nous se reportait à ces heures de quart, sur le gaillard d'arrière, étroit espace tant de fois parcouru, alors que notre navire, sous l'impulsion des brises alizées, glissait silencieuse-

[1] Probablement du *basalte*, qui contient une grande proportion de fer oxydé.
[2] *Deutéronome*, VIII.

Digitized by Google

ment à travers ces belles mers tropicales, *un seul veillant au salut de tous.* Le moment était pourtant favorable pour repasser dans notre mémoire les grandes époques de la chronologie sacrée, opération indispensable, si nous voulions jamais résumer nos impressions de pèlerinage.

Tout en serpentant au fond de la vallée de Jérémie, nous faisons un dernier appel à l'érudition sacrée de notre digne aumônier l'abbé Valette, ancien élève de Saint-Sulpice [1] et l'un de ces ecclésiastiques aussi instruits que vertueux qui font de notre clergé de France, disons-le en passant, le premier du monde catholique.

La création, le déluge, l'histoire du peuple de Dieu, l'avénement du Rédempteur, le développement du christianisme se déroulent majestueusement devant nous, dans leur admirable enchaînement. Aussi, disons-le avec la franchise d'un marin, s'il nous reste un étonnement en présence de cette imposante autorité de promesses et de merveilles, c'est que tant d'hommes, élevés au flambeau de cette divine lumière, hésitent à croire et adorer !

A ce point de vue, comment n'être pas frappé du retour sensible vers la religion que nous voyons se manifester, depuis la révolution de 1848, chez tant d'esprits éclairés ? Que cette heureuse tendance de notre époque demeure comme une consolante promesse, pour ces jeunes générations, l'avenir de la France, auxquelles la liberté de l'enseignement prépare, avec une éducation plus religieuse, une plus grande force contre l'erreur ! Quand ce ne serait là que le premier symptôme durable de la régénération morale de notre vieille France, au sortir de longues révolutions, ne devrait-on pas le saluer avec joie, comme un signe de temps meilleurs ! . . . . . Le jour s'est fait. Jaffa est devant nous. Deux heures après, *le Brandon* se dirigeait à toute vapeur sur Beyrouth. . . . . .

[1] Aujourd'hui vicaire à Saint-Thomas-d'Aquin.

Digitized by Google

UN GENTLEMAN.

(3e EXTRAIT.)

CHAPITRE VII [1].

C'était en l'année 1800, longtemps connue en Angleterre sous le nom de *the dear year*, — l'année chère. La génération actuelle ne peut se faire une idée de cette époque terrible, où la guerre, la famine, l'émeute se donnaient la main, sans aucune force capable de les arrêter. L'injustice et l'arbitraire avaient creusé un abîme entre la classe élevée et la classe pauvre. Les riches opprimaient les pauvres et les pauvres haïssaient les riches, tout en se courbant servilement devant eux. Ni les uns ni les autres n'avaient assez de religion pour effacer courageusement la ligne de démarcation et prouver, ceux-ci qu'ils étaient des hommes, ceux-là qu'ils connaissaient les devoirs que leur imposaient leur naissance et leur supériorité intellectuelle.

Ces troubles, qui régnaient partout, ne tardèrent pas à se faire sentir jusque dans notre petite ville de Norton-Bury. Quant à moi personnellement, ils me touchaient peu, ou du moins ils semblaient errer comme des oiseaux malfaisants autour de la maison paternelle où je tenais conseil avec ma compagne habituelle, la patience; car ces deux dernières années avaient été dures pour moi !

Quoique mes souffrances physiques fussent telles qu'on s'abstînt en général de me parler des affaires de ce monde, j'avais

[1] Voir la livraison de février.

Digitized by Google

cependant comme une secrète intuition que les choses allaient mal au dedans et au dehors de la maison. Jaël se plaignait tout bas des ressources limitées du ménage, ou se vantait tout haut de son talent à savoir nouer les deux bouts. Le front de mon père s'assombrissait de jour en jour; il était quelquefois si sévère que je n'osais hasarder un mot qui eût trait à la tranquille, mais incessante poursuite de mon existence : le retour de John Halifax.

John était toujours le commis de mon père; je soupçonnais même qu'il remplissait dans la maison une charge de plus en plus importante, car j'avais entendu parler de ses longs voyages à travers l'Angleterre pour y acheter du blé. Abel Fletcher avait ajouté à son industrie l'exploitation du moulin voisin, dont le tic tac nous était si familier à John et à moi, dans notre jeunesse. Mais mon père ne me parlait jamais de ces voyages, et prononçait rarement le nom de John; il pouvait l'employer, et même lui donner toute sa confiance commerciale; quant au reste, il était inexorable.

Et John était aussi inexorable que lui; il ne pouvait admettre de relations clandestines, même par amitié pour moi. Je savais qu'il ne franchirait jamais le seuil de la maison de mon père avant de pouvoir le faire ouvertement, honorablement. Il ne m'avait écrit que deux fois, à l'occasion de mon jour de naissance; mon père m'avait remis lui-même silencieusement ses lettres non cachetées. Elles ne me disaient que ce que je savais déjà, que je conservais et conserverais toujours la première place dans son affection. Rien de plus.

Je remarquai aussi qu'un petit garçon, auquel étaient échues les tristes fonctions du pauvre Bill, s'était introduit, d'une manière ou d'une autre, dans la maison en qualité de messager. Je sus plus tard qu'il s'appelait Jem, et qu'il était fils de Sally Watkins. C'était un garçon *éveillé*, — un petit savant, au dire de Jaël, dont il avait su gagner les bonnes grâces. Quand je le rencontrais, soit dans la maison, soit dans le jardin, c'était bien le petit page le plus attentif qu'un malade pût avoir : il allait au-devant de tous mes désirs, me servant avec un zèle et un dévouement dont je ne pouvais alors me rendre compte. J'eus plus tard la clef de ce mystère.

Digitized by Google

L'été avançait. Jaël me disait quelquefois, au retour de ses promenades, qu'on commençait à tourner des regards inquiets vers les blés qui ne promettaient qu'une maigre récolte.

« Ils font pitié à voir, ajoutait-elle ; nous voilà seulement au mois de juillet, et le pain de quatre livres coûte presque trois shillings, et la farine quatre shillings le peck[1] ! »

Puis elle jetait un regard à la dérobée sur notre moulin, dont la roue restait pendant plusieurs jours de la semaine aussi immobile que le dimanche ; car, dans l'attente d'une moisson qui pouvait être plus mauvaise que la précédente, mon père jugeait prudent de tenir son blé renfermé, mais Jaël hochait la tête d'un air discret.

Un jour de marché, elle arriva tout agitée, en disant que des hommes s'étaient rassemblés autour du moulin, et ne s'étaient retirés que lorsque le jeune Halifax était allé leur parler. Depuis ce jour, elle ne me permit plus de faire ma rare promenade sous les arbres de la cour de l'abbaye ; c'est à peine si elle me permettait d'aller m'asseoir contre le mur du jardin, d'où j'aimais à suivre de l'œil le cours tranquille de l'Avon.

Un dimanche, c'était le 1er août, mon père était revenu beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire de l'assemblée des Amis, car ce jour-là était l'anniversaire de son mariage, et il avait été, selon sa coutume, à ce que me dit Jaël, au cimetière des quakers, situé dans Saint-Mary's-Lane, où ma pauvre mère reposait loin de tous les siens. Ce dimanche-là, je commençai à voir clairement que les choses allaient mal. Abel Fletcher s'assit à table avec cette morne physionomie dont j'ai déjà parlé, et que rendaient plus sombre les rides creusées par la souffrance physique ; car, malgré sa sobriété, il n'avait pu échapper à son ennemi héréditaire, la goutte, et il en avait beaucoup souffert pendant la semaine qui venait de s'écouler.

Le docteur Jessop arriva ; j'en profitai pour m'échapper et aller m'asseoir à ma place favorite dans le jardin. Je regardais d'un air rêveur les prairies, les pâturages et les champs qui s'étendaient au delà de l'Avon, et je remarquai, moins comme un fait d'une importance vitale que comme un joli effet dans l'en-

[1] Le quart d'un boisseau.

Digitized by Google

semble du paysage, que le blé, à moitié mûr, avait déjà été coupé et réuni en maigres gerbes dispersées ici et là dans les champs.

Après le départ du docteur, mon père me fit appeler et ordonna à tous les domestiques de sa maison de se rendre auprès de lui. Le petit Jem se glissa humblement après Jaël.

Il était évident qu'Abel Fletcher n'était pas dans son assiette ordinaire, car sa pipe éteinte était posée sur la table, et le verre d'ale qu'il buvait ordinairement après dîner était resté intact.

Il s'adressa premièrement à Jaël :

« Femme, est-ce toi qui as fait le dîner aujourd'hui ? »

Elle répondit par un signe affimatif.

« Tu ne dois plus nous donner de pareils dîners ; point de gâteaux, point de pâtisserie inutile ; du pain de froment, juste ce qu'il en faut. Nos voisins ne diront pas qu'Abel Fletcher a de la farine en abondance dans son moulin et dans sa maison, tandis que la famine règne dans le pays. Ainsi, prends garde !

— Je prends garde, répondit hardiment Jaël. Tu ne peux pas dire que je prodigue un sou de ce qui t'appartient ; et pour ma part, n'ai-je pas pitié du pauvre ? Dimanche dernier, une femme m'a reproché de dépenser de la bonne farine en amidon ; aujourd'hui regarde ! »

Et, se redressant brusquement, elle montra d'un geste impérieux sa fraise qui d'ordinaire s'étalait roide et empesée, comme la collerette d'un pigeon grosse-gorge. Hélas ! elle avait perdu toute sa gloire avec son amidon : ce n'était plus qu'un amas de mousseline jaune et froissée. Pauvre Jaël ! je savais que ce sacrifice personnel avait dû lui coûter, et cependant je ne pus m'empêcher de sourire ; mon père lui-même n'y résista pas.

« Te moques-tu de moi, Abel Fletcher ? s'écria-t-elle en colère. Ne prêche pas aux autres, tandis que le péché repose sur ta propre tête. »

Je suis bien sûr que la pauvre Jaël n'avait pas l'intention de plaisanter, lorsqu'elle s'avança gravement vers mon père en montrant du doigt sa tête chauve, où une poudre longtemps portée se distinguait à peine des neiges de l'âge. Il supporta tranquillement l'assaut et se contenta de dire :

« Paix, femme, paix !

Digitized by Google

— Non, s'écria Jaël, tirant de son carquois son dernier trait, non, je ne me tairai pas tant que le pauvre peuple souffrira de la faim dans Norton-Bury, et tant que les riches refuseront de vendre leur blé à un prix raisonnable. Prends garde à toi-même, Abel Fletcher! »

Mon pauvre père parut éprouver tout à coup une douleur aiguë : fallait-il l'attribuer à sa goutte ou à sa conscience? Jaël cessa aussitôt son attaque, renvoya les autres domestiques et soigna son maître avec autant de dévouement que si elle ne lui eût jamais dit une dure parole. Dans ses accès de goutte, mon père, contrairement à la plupart des autres hommes, était le malade le plus facile à soigner. Cet accès-là fut long et douloureux. Quand enfin il se sentit un peu soulagé, nous nous trouvions, lui et moi, assis tout seuls dans la grande salle basse.

« Phinéas, me dit-il, la tannerie a mal été depuis quelque temps; j'avais espéré que le moulin réparerait tout cela, mais je me suis trompé. Cela te ferait-il beaucoup de peine, mon fils, d'être laissé un peu plus pauvre à ma mort?

— Mon père!

— Eh bien, dans quelques jours je commencerai à vendre mon blé comme ce jeune homme me le conseille depuis quelques semaines. C'est un garçon intelligent, et je deviens vieux. Il a peut-être raison.

— Qui donc, père? demandai-je d'un petit air hypocrite.

— Tu le sais bien : John Halifax. »

Je jugeai prudent de ne rien ajouter, mais je me promis bien de ne pas laisser échapper l'occasion de servir les projets de mon père en même temps que les miens.

Le lendemain, il se rendit comme de coutume à la tannerie. Je passai la matinée dans ma chambre qui donnait sur le jardin. Je n'y voyais que les arbres qui se balançaient, ou les oiseaux qui sautillaient sur le gazon; je n'y entendais que la voix des cloches de l'abbaye, j'ignorais ce qui se passait dans le monde, dans la ville et même dans la rue voisine.

A l'heure du dîner, je descendis dans la salle à manger; j'attendis mon père une heure, deux heures, trois heures! Cela était étrange. Il ne lui arrivait jamais de manquer l'heure du dîner sans nous en faire prévenir. Après quelque hésitation,

Digitized by Google

je cédai aux avis réitérés de Jaël qui trahissait plus d'inquiétude que ne le comportait le motif qu'elle me donnait : un dîner gâté ; et je me décidai à envoyer Jem Watkins à la tannerie pour s'informer de son maître.

Il revint avec de mauvaises nouvelles. La rue étroite qui conduisait à la tannerie était envahie par une foule furieuse. La patience des pauvres de Norton-Bury était enfin à bout ; ils suivaient l'exemple de tant d'autres : le prix excessif du pain avait excité une émeute.

Dieu seul connaît toute l'horreur de ces mouvements populaires, quand des hommes exaspérés se soulevaient, non pour satisfaire un aveugle et sanguinaire patriotisme, mais bien pour procurer du pain à leurs femmes, à leurs enfants. Dieu seul sait ce qui se passait au fond du cœur de ces malheureux désignés sous le nom de *populace*, quand chacun d'eux prenait les armes, en se disant qu'il n'avait à opter qu'entre deux alternatives : mourir de faim ou... être pendu.

Le soulèvement n'était cependant pas général à Norton-Bury, car le pauvre peuple de notre petite ville était le plus souvent tenu en respect par les fièvres et la petite vérole. Jem nous dit que le désordre n'avait guère lieu que dans le voisinage du moulin et de la tannerie.

« Et où est mon père ? »

Jem ne le savait pas et paraissait s'en inquiéter fort peu.

« Jaël, quelqu'un doit aller immédiatement à la recherche de mon père.

— J'y vais, » dit Jaël qui avait déjà mis sa mante et relevé son capuchon.

Je la suivis en dépit de ses remontrances.

La tannerie était déserte ; une partie de la foule s'était portée au moulin, l'autre à un autre moulin situé plus bas sur la rivière. Je demandai à une pauvre femme toute tremblante, qui était occupée à fendre de l'écorce, si elle savait où était mon père. Elle me répondit qu'elle croyait qu'il était allé chercher la police. « Mais, ajouta-t-elle, M. Halifax est maintenant au moulin... ; j'espère qu'il n'arrivera aucun mal à M. Halifax. »

Malgré toute mon inquiétude, j'éprouvai un secret sentiment de plaisir. Je n'avais pas été à la tannerie depuis près de trois

Digitized by Google

ans. J'ignorais que John y était déjà appelé *monsieur* Halifax.

Je n'avais rien de mieux à faire que d'attendre le retour de mon père. Il ne pouvait pourtant pas être assez imprudent pour se rendre au moulin, et John y était !... Mon cœur était cruellement partagé, mais mon devoir était du côté de mon père.

Jaël s'assit sous le hangar. Elle se levait de temps en temps, et se promenait d'un air agité entre les fosses. Je me rendis à l'extrémité de la cour, d'où je pouvais voir le moulin. Quelle terrible demi-heure ! A la fin, épuisé de fatigue, je m'assis sur le tas d'écorces où je m'étais reposé autrefois avec John.

« Il doit avoir maintenant plus de vingt ans, me dis-je ; je voudrais bien savoir s'il est changé. Oh ! David ! David ! — et je prêtai l'oreille pour saisir les bruits de la ville, — que deviendrais-je, s'il t'arrivait quelque malheur ! »

Au même instant, j'entendis un bruit de pas ; quelqu'un traversait la cour. Ce n'était pas mon père ; c'était un pas plus ferme, plus élastique que le sien. Je me levai.

« Phinéas !

— John ! »

Ah ! quel serrement de main ! avec quel orgueil, avec quelle affection je le contemplai ! C'était toujours le même visage ; mais sa taille était maintenant celle d'un homme.

Nous restâmes absorbés dans notre joie pendant une minute ; à la fin, laissant retomber mes deux mains, John me dit d'une voix précipitée :

« Où est votre père ?

— Hélas ! je voudrais le savoir moi-même ; on me dit qu'il est allé chercher la police.

— Oh ! non, il ne ferait jamais cela. Je dois aller le retrouver. Adieu.

— John, John !

— Je ne puis rester avec vous, dit-il avec fermeté, je ne le puis pas, tant que votre père le défend. Je dois m'en aller. »

Et il s'éloigna.

Quoique mon cœur se révoltât, ma conscience approuvait la conduite de John. Mais je me demandais comment il se faisait que lui, qui n'avait jamais connu son père, respectât si religieu-

Digitized by Google

sement les devoirs de l'obéissance filiale. Les orphelins de naissance rêvèrent souvent plus l'idéal d'un lien qui leur est étranger que ceux qui l'ont connu, excepté toutefois ceux qui ont eu l'inexprimable bonheur de voir cet idéal réalisé pour eux. Cela devrait, ce me semble, servir de leçon à ces parents qui, n'ayant rempli aucune de leurs obligations, ne s'en réclament pas moins de ce nom de parents pour se montrer si exigeants envers leurs enfants.

Quelques minutes après, je vis John entrer avec mon père dans la tannerie; John parlait avec animation, et mon père l'écoutait; mais, quels que fussent ses arguments, ils n'avaient pas l'air de persuader mon père. Inquiet, mais ferme comme un roc, mon pauvre vieux père s'était arrêté et reposait son pied endolori sur un tas de peaux. J'allai au-devant de lui.

« Phinéas, me dit John d'un air suppliant, venez m'aider... — Non, Abel Fletcher, ajouta-t-il fièrement, en réponse à un regard soupçonneux de mon père, non, nous nous sommes rencontrés il y a seulement dix minutes, et nous avons à peine échangé un mot. Mais nous n'avons pas de temps à perdre. Phinéas, aidez-moi à persuader votre père de sauver son bien; il ne veut pas recourir à la justice, parce qu'il est quaker; ce qui d'ailleurs rendrait peut-être ce recours inutile.

— Tout à fait inutile, dit mon père avec un sourire amer.

— Mais il peut faire défendre son bien par ses propres gens, et ne pas persister à aller au moulin lui-même.

— J'irai, » répondit Abel Fletcher en frappant le sol de sa canne et en se dirigeant par le bord de la rivière vers le moulin.

Je saisis son bras.

« Père, n'y allez pas.

— Mon fils, me dit-il en tournant sur moi un de ses regards de fer, comme j'avais coutume de les appeler, mon fils, pas d'opposition ! celui qui tente de me résister manque son but. Si ces gens avaient attendu deux jours encore, j'aurais vendu tout mon blé à cent shillings le quarter [1], maintenant ils n'auront rien : je leur apprendrai à se mieux conduire une autre fois. Va à la maison, mon fils, et toi, Jaël, fais de même. »

[1] Huit boisseaux.

Digitized by Google

Nous n'obéîmes ni l'un ni l'autre : John me retint un instant à deux pas en arrière.

« Il le fera, Phinéas ; je suppose qu'il y sera obligé. Mais, s'il plaît à Dieu, j'aurai soin qu'il ne lui arrive aucun mal. Quant à vous, retournez à la maison. »

Je ne pouvais m'y résoudre; heureusement, le moment ne permettait pas de discuter. John suivit mon père et je suivis John. Quant à Jaël, elle avait disparu.

Un petit sentier conduisait de la tannerie au moulin. Nous le suivîmes en silence. Les abords du moulin étaient déserts, mais nous entendîmes des clameurs vers le bord de la rivière, et nous vîmes des hommes qui démolissaient le mur de notre jardin.

« Ils croient qu'il est rentré à la maison, me dit tout bas John; nous n'en arriverons que plus facilement au moulin. Vite, Phinéas. »

Nous traversâmes le petit pont. John tira une clef de sa poche et nous fit entrer par une petite porte, la seule qui donnât accès dans le moulin ; elle était barrée, triplement barrée. Cette précaution était nécessaire dans ces temps-là.

L'intérieur du moulin avait un aspect morne et étrange, surtout la chambre de la machine, qui n'avait guère pour tout plancher que le sombre et dangereux courant qui coulait au-dessous. Nous y restâmes assez longtemps; nous étions là plus en sûreté, car il n'y avait pas de fenêtres. Nous montâmes ensuite à l'étage supérieur, où mon père tenait ses sacs de blé. Il y en avait beaucoup, assez en vérité pour faire, en ce temps-là, une grande fortune..., une fortune maudite acquise au prix de la vie humaine !

« Oh ! comment mon père a-t-il pu !...

— Chut ! Phinéas, murmura tout bas John ; c'était par amour pour son fils. »

Tandis que mon père comptait avec un sourire expressif, mais étrange, ces sacs de blé qui valaient presque leur pesant d'or, nous entendîmes de violents coups de marteau à la porte. Les mutins étaient arrivés, si du moins on peut donner ce nom à une poignée d'hommes misérables, exténués par la faim, qui nous jetaient des pierres et nous criaient des injures. Un coup

Digitized by Google

de pistolet les eût dispersés en un clin d'œil, mais les principes de mon père s'opposaient à toute résistance à main armée. Cependant, malgré leur petit nombre, il y avait quelque chose de terrible et de déchirant dans le cri sourd et prolongé que ces malheureux poussaient par intervalles.

« Apportez-nous les sacs; il nous faut du pain.

— Jette-nous ton blé, Abel Fletcher.

— Abel Fletcher vous jettera son blé, misérables coquins, » leur cria mon père en s'avançant en dehors de la fenêtre.

Des cris de triomphe et de malédiction accueillirent ces paroles.

« Oh ! cela est bien, s'écria John; merci, oh ! merci, monsieur Fletcher, je savais bien que vous finiriez par céder.

— Ah ! tu le savais, jeune homme, dit mon père en s'arrêtant tout court.

— Oh ! non parce qu'ils vous y ont obligé, non pour sauver votre vie, mais parce que c'est juste.

— Aide-moi à soulever ce sac, » fut toute la réponse.

Le sac était pesant, mais il ne l'était pas trop pour le bras jeune et vigoureux de John; il le souleva.

« Maintenant, ouvre la fenêtre, brise les carreaux, n'importe; à la fenêtre, te dis-je.

— Mais, si je le fais, le sac tombera dans l'eau. Vous ne pouvez pas... oh ! non... vous ne pouvez pas avoir une pareille idée.

— Soulève-le jusqu'à la fenêtre, John Halifax. »

Mais John resta immobile.

« Alors je le ferai moi-même. »

Et dans l'effort désespéré de mon père, le sac de blé retomba sur son pied malade. Torturé par la douleur, hors de lui, car je me refuse à croire que mon père eût jamais commis un pareil acte de sang-froid, sa force sembla triplée tout à coup; il saisit le sac, et l'instant d'après nous l'entendîmes s'engouffrer dans la rivière.

Dans la rivière ! ce blé précieux ! et à la vue de ces hommes affamés ! Un rugissement de fureur et de désespoir se fit entendre. Quelques-uns plongèrent dans l'eau avant que les sillons tracés par la chute de cette lourde masse se fussent effacés,

Digitized by Google

mais il était trop tard. Un corps tranchant, au fond de la rivière, avait ouvert le sac et nous vîmes bientôt des milliers de grains dispersés sur la surface de l'eau suivre le courant en tourbillonnant. Quelques hommes parvinrent à en attraper quelques poignées, mais la rivière était rapide près du moulin, et le blé eut bientôt disparu, excepté ce qui restait dans le sac quand il fut traîné sur le bord. Les malheureux se jetèrent sur ce peu de grains.

Ce spectacle était déchirant. Qui n'eût, à cette vue, imploré la pitié du Père de la grande famille humaine !

John mit la main devant ses yeux et murmura un nom que, tout jeune homme qu'il était, je ne l'avais jamais entendu prononcer irrévérencieusement.

Abel Fletcher s'était assis sur un de ses sacs, dans un état d'épuisement qui ne provenait pas seulement de la souffrance physique. Le paroxysme de la colère passé, il ne pouvait, lui, homme juste de tout temps, manquer d'être frappé de ce qu'il avait fait. Il paraissait vaincu ; quelque chose comme le remords se lisait sur ses traits.

John le regarda et détourna la tête. Il écouta un instant les vociférations qui redoublaient au dehors, puis, se tournant vers mon père :

« Monsieur, venez maintenant ; il n'y a pas une seconde à perdre ; ils vont mettre le feu au moulin.

— Laisse-les faire.

— Les laisser faire, et Phinéas est ici ! »

Pauvre père ! Il se leva aussitôt ; nous l'aidâmes à descendre. Son pied le faisait beaucoup souffrir ; son visage était pâle et crispé par la souffrance, mais il ne prononça pas un mot, il ne laissa pas échapper une seule plainte.

Le moulin était bâti sur pilotis au milieu de l'étroite rivière. Le pont qui y conduisait de chaque côté n'avait donc que quelques pas de longueur. La porte donnait du côté de Norton-Bury et était cachée aux mutins, alors rassemblés sur le bord opposé.

Nous nous glissâmes inaperçus sur le petit pont et gagnâmes l'étroit sentier qu'on avait pratiqué entre le moulin et la tannerie.

Digitized by Google

« Prenez mon bras, dit John, nous devons nous dépêcher.

— Allons-nous à la maison? dit mon père en se laissant conduire.

— Non, monsieur, pas à la maison; ils y seront avant vous. Votre vie n'y serait pas en sûreté, à moins que vous ne fassiez venir des soldats pour la protéger? »

Abel Fletcher répondit par un signe négatif. Le rigide quaker ne voulait pas se départir de ses principes, même à l'heure du danger.

« Alors vous devez vous cacher tous deux pendant quelque temps. Venez dans ma chambre; vous y serez en sûreté. Phinéas, persuadez-le, pour lui comme pour vous. »

Mais mon pauvre père n'avait pas besoin d'être persuadé. Il avait saisi le bras de John et le mien, sur lequel il s'appuyait pour la première fois de sa vie, et il se laissait mener où nous voulions.

Je me retrouvai bientôt dans la petite mansarde de Sally Watkins, que John avait toujours occupée depuis le jour où je l'y avais amené.

Sally était sortie pour voir ce qui se passait dans la ville. Personne ne nous vit entrer, excepté Jem, mais nous pouvions compter sur sa discrétion. Je vis cela au sourire avec lequel il salua M. Halifax.

« Maintenant, dit John en arrangeant le lit pour que mon père pût s'y reposer et en m'enveloppant de son manteau, vous devez rester tous deux tranquilles; vous serez probablement obligés de passer la nuit ici. Jem vous apportera de la lumière et à souper. Vous tâcherez de vous reposer, Abel Fletcher, et de ne pas vous inquiéter.

— Oui. »

Il était étrange d'entendre John parler d'un ton à la fois si décidé et si respectueux, il était étrange d'entendre mon père lui répondre si tranquillement.

« Et vous, Phinéas, me dit-il en passant un de ses bras autour de mon cou, selon son ancienne coutume, vous prendrez soin de vous. Etes-vous un peu plus fort que vous ne l'étiez? »

Pour toute réponse, je lui serrai la main, tendrement ému au son de cette voix autrefois si familière.

Digitized by Google

Je me disais que tout arrivait pour le mieux si seulement mon David m'était rendu.

« Maintenant, adieu ; il faut que je m'en aille.

— Et où ? dit mon père en sortant tout à coup de son apathie.

— Je vais essayer de sauver la maison et la tannerie. Je crois que nous devons renoncer au moulin. Non, ne me retenez pas, Phinéas ; je ne cours aucun danger. Tout le monde me connaît ; d'ailleurs, je suis jeune. Veillez sur votre père ; je reviendrai bientôt. »

Il me serra la main avec émotion, puis je l'entendis descendre l'escalier. Tout me parut rentrer dans l'ombre après son départ.

La soirée s'écoula lentement. Mon père, épuisé par la souffrance, s'était jeté sur le lit ; il sommeillait. Je restai assis, contemplant l'azur du ciel entre les angles des vieux toits. J'oubliai presque les événements de la journée ; il me semblait qu'il n'y avait que deux semaines, et non deux ans, que John et moi nous nous étions assis près de cette fenêtre, étudiant notre Shakspeare pour la première fois.

Avant la tombée de la nuit, j'examinai la chambre de John. Elle avait subi une complète transformation ; il y avait une véritable amélioration dans l'ameublement ; une foule d'ingénieuses petites inventions avaient fait de la mansarde une chambre à coucher agréable et commode. Dans un des coins se trouvaient des rayons surchargés de livres, la plupart scientifiques et pratiques. John avait peu de goût pour la littérature du jour : Cowper, Akenside et Peter Pindar lui étaient indifférents. A l'exception de Shakspeare, point de poëtes.

Evidemment, il se livrait encore à son goût pour les arts mécaniques. Je vis un télescope posé près de la fenêtre, un tube de carton auquel les lentilles étaient ingénieusement adaptées. Un appui grossier en bois de sapin était fixé sur le bord du toit, et de là le jeune astronome devait jouir d'une vue assez étendue. D'autres fragments d'ouvrages en miniature, la plupart mécaniques, étaient épars sur le plancher ; et sur une chaise, tel qu'il l'avait laissé le matin, se trouvait un métier de tisserand, fort petit, mais parfait quant au travail, et sur lequel des fils déjà tissés produisaient une trame assez semblable à du drap.

Digitized by Google

J'avais examiné tous ces objets sans remarquer que mon père s'était réveillé et que son œil scrutateur les observait également.

« Le jeune homme travaille, dit-il, comme se parlant à lui-même; il a l'intelligence de la tête et l'adresse de la main. »

Je souris, mais j'eus l'air de ne rien entendre.

La soirée s'écoula moins paisiblement que de coutume à Norton-Bury, car chaque fois que je m'aventurais à ouvrir la fenêtre, j'entendais des clameurs et des bruits de mauvais augure dans la ville. Je ne pouvais m'empêcher de trembler pour John, mais je me rassurais en pensant à sa prudence et à son courage. Puis, n'était-il pas connu de tout le monde?

Jem entra à l'heure du souper, mais il ne put nous donner aucune nouvelle. Il était resté de garde, me dit-il, sur l'escalier, d'après l'ordre de *monsieur* Halifax. Mon père ne lui fit aucune question, pas même à propos de son moulin. On eût dit par moments, à son regard, qu'il croyait voir encore ces hommes affamés se disputant la précieuse nourriture qu'il avait si criminellement détruite. Que Dieu me pardonne si je le juge trop sévèrement, mais je crois que jusqu'au jour de sa mort cette cruelle image ne s'effaça jamais entièrement de l'esprit de mon pauvre père.

Jem était assez disposé à causer; il remarqua dans son naïf langage que le maître paraissait tout à fait ragaillardi, puis il me demanda si je ne trouvais pas la chambre bien arrangée.

Je lui demandai à mon tour si sa mère était dans une position plus heureuse.

« Oh! pour ça, oui; M. Halifax lui paye une bonne pension et elle veille à ce qu'il soit confortablement chez nous. Ce n'est pas qu'il exige beaucoup, étant absent presque toute la journée.

— Et le soir, que fait-il?

— Il étudie, me répondit Jem d'un air grave. C'est un savant! mais ça ne l'empêche pas de nous enseigner quelquefois un petit brin à lire à Charley et à moi. Il est bien bon pour nous et pour la mère. Elle dit que M. Halifax...

— Renvoie cet enfant, Phinéas, » murmura mon père en tournant le visage du côté de la muraille.

J'obéis, mais je demandai encore tout bas à Jem s'il savait quand M. Halifax reviendrait.

Digitized by Google

« Il a dit qu'il ne reviendrait peut-être pas avant le matin. Il y a de mauvais garnements dans les rues, et il va rester toute la nuit à la tannerie ou dans votre maison, de peur d'incendie? »

Ce mot fit tressaillir mon père.

« Ma maison..., ma tannerie..., je dois me lever à l'instant..., aide-moi. Il y a une vingtaine de mes hommes près d'ici... Wilkes, et Johnson et Jacob Baines... Phinéas..., mais j'oublie que tu ne sais rien. »

Il essaya de s'habiller et de se traîner avec ses lourds souliers, mais il retomba, épuisé de douleur et de lassitude. Je l'obligeai à se recoucher.

« Phinéas, mon fils, me dit-il d'une voix brisée, ton pauvre père devient aussi faible que toi ! »

Nous passâmes une nuit cruelle, tantôt sommeillant, tantôt nous éveillant en sursaut au moindre bruit ou au petillement de la chandelle à longue mèche, que la peur transformait en la lueur d'un incendie. De temps en temps mon père murmurait quelques mots à propos du jeune homme et du danger.

Je ne disais rien : je priais.

C'est ainsi qu'une partie de la nuit s'écoula.

CHAPITRE VIII.

Après minuit, — je ne saurais dire au juste le moment, car j'avais oublié de compter les heures que nous répétaient les cloches de l'abbaye, — après minuit, j'entendis, à la bruyante respiration de mon père, qu'il était profondément endormi. J'en rendis grâces au ciel.

Je ne pouvais dormir; toutes mes facultés étaient surexcitées : mon corps faible, mon esprit timide étaient devenus tout à coup forts et actifs, capables de concevoir et d'exécuter un projet. Cette nuit-là au moins je sentis que j'étais un homme.

Mon père dormait, en général, d'un profond sommeil ; j'étais bien sûr que rien ne l'éveillerait avant le jour ; mon devoir ne me retenait donc plus impérieusement auprès de lui. Je descendis doucement dans la cuisine de Sally, où Jem, le gardien fidèle, s'était assoupi à côté d'un pâle feu. Je lui touchai l'é-

Digitized by Google

paule; il se leva aussitôt, me saisit au collet et me jeta presque par terre.

« Oh ! pardon, monsieur Phinéas, j'espère que je ne vous ai pas fait mal, » s'écria-t-il les larmes aux yeux; car, bien que Jem fût maintenant un garçon de quinze ans, il avait le cœur le plus tendre qu'on puisse imaginer. « Je croyais que c'était un de ces gens vers lesquels M. Halifax est allé.

— Où est M. Halifax?

— Je ne sais pas, je voudrais bien le savoir; ce ne serait pas bien malin de le trouver, seulement il m'a dit comme ça : « Jem, vous resterez ici avec eux, » et il me montra du doigt l'escalier, et c'est pourquoi je reste, monsieur Phinéas. »

Là-dessus, Jem se rassit d'un air soumis, mais fort peu satisfait, au coin de son feu. Il était évident que rien au monde ne lui eût fait abandonner son poste. Il veillait donc sur le sommeil de mon père avec autant de vigilance que l'eût fait le gros chien de la tannerie, qui était aussi brave qu'un lion et aussi docile qu'un enfant. Tout reste d'hésitation me quitta.

« Jem, prêtez-moi votre habit et votre chapeau, je vais sortir. »

Jem resta abasourdi et bouche béante, tandis que je lui enlevais lesdits vêtements et que je tirais les verrous de la porte. Il parut enfin revenir à lui.

« Mais, monsieur, M. Halifax a dit que...

— Je vais le chercher, » dis-je en me glissant dehors.

Tout ce qui dépassait la ligne du devoir qui lui était prescrit était au-dessus de la compréhension du fidèle Jem. Il restait sur le pas de la porte en me regardant d'un air triste et résigné.

« Je suppose que vous pouvez faire ce que vous voulez, mais M. Halifax m'a dit comme ça : « Jem, vous resterez ici, » et je reste ici. »

Il rentra, je l'entendis pousser les verrous de la porte; il paraissait décidé à la garder envers et contre tous, et à attendre John jusqu'au jugement dernier, s'il le fallait.

Je me glissai le long de la sombre ruelle et j'arrivai dans la grande rue; elle était déserte. Je me dis que j'aurais pu me passer des habits de Jem, car rien n'indiquait la présence des mutins exaspérés que je m'attendais à rencontrer. Seulement,

Digitized by Google

sous l'un des trois réverbères qui éclairaient Norton-Bury, je vis quelques étoupes de chanvre enduit de résine qui fumaient encore. Ils avaient donc songé à ce terrible moyen de destruction, le feu! Mes terreurs avaient-elles été bien fondées? Notre maison... et peut-être John Halifax!

Je me mis à courir; il me semblait entendre un murmure confus, et cependant il n'y avait personne dans la rue, personne, excepté le garde de l'abbaye qui sommeillait dans sa guérite. Je lui demandai si tout allait bien et où étaient les mutins.

« Quels mutins?

— Ceux du moulin d'Abel Fletcher; ils sont peut-être à sa maison maintenant...

— Ah! ça se peut bien.

— Et pas un homme dans la ville qui vienne à son secours! point de constables...! les lois...

— Oh! c'est un quaker, et les lois ne font rien pour les quakers! »

Il n'était que trop vrai, hélas! La liberté, la justice n'étaient dans ces temps-là que de vains mots pour les non-conformistes. Tout ce qu'ils savaient de la loi anglaise, c'est que sa main de fer était tournée contre eux.

Je l'avais oublié un moment. Il était inutile de discuter davantage; je m'élançai le long du mur du cimetière, guidé par une lueur rougeâtre qui se reflétait contre le tronc des grands marronniers. C'était une torche de chanvre. J'étais enfin arrivé au milieu des mutins.

Ils étaient peu nombreux, quarante à peine; quelques garçons de charrue des campagnes environnantes s'étaient joints à eux. Ils étaient venus si tranquillement par la route de Coltham que, sans le murmure confus que j'avais entendu, personne dans la ville ne se serait aperçu de leur approche. Quels que fussent les excès auxquels ils s'étaient déjà portés, ils n'avaient pas encore attaqué la maison de mon père : elle s'élevait de l'autre côté de la route, fermée, sombre et silencieuse. Des voix furieuses se faisaient entendre autour de moi.

« Le vieux n'est pas là.

— Personne ne sait où il est. »

Digitized by Google

Non, Dieu merci! pensai-je.

« Etes-vous tous ici? » dit l'homme à la torche.

Les habits de Jem me furent alors d'un grand service, mais personne ne me remarqua, excepté un individu caché derrière un arbre et qui m'inspirait une certaine crainte. Il avait l'air d'observer attentivement ce qui se passait.

« Etes-vous prêts, mes garçons? Alerte avec la torche! Brûlons-les! »

Mais dans le conflit qui s'ensuivit la seule torche allumée fut jetée à terre et foulée aux pieds. Une volée de jurements s'éleva de tous côtés. Je perdis de vue l'individu caché derrière l'arbre et ne le retrouvai que lorsque la foule se fut précipitée en tumulte vers le réverbère le plus voisin. Il était resté en arrière et se tenait près de notre grille, en regardant autour de lui. Il sauta par-dessus la grille. Je crus le reconnaître malgré l'obscurité.

« John?

— Phinéas! — il se trouva à mes côtés en un seul bond, — comment avez-vous pu?...

— J'oserais tout, cette nuit; mais vous êtes sauvé, Dieu soit loué! Vous n'êtes pas blessé? »

Et je me suspendais à son bras.

Il répondit à mon étreinte.

« Maintenant, Phinéas, nous n'avons qu'une minute. Je dois vous mettre en lieu de sûreté; il nous faut entrer dans la maison.

— Y a-t-il quelqu'un?

— Oui, Jaël, et elle vaut à elle seule une armée de constables; elle a déjà tenu tête une fois cette nuit aux mutins, mais ils ne tarderont pas à revenir.

— Et le moulin?

— Sauvé jusqu'à présent. J'y ai mis trois hommes de la tannerie depuis hier matin, mais votre père ne le sait pas. Toute la nuit je me suis promené ici et là, en attendant que les mutins fussent revenus des moulins de la Saverne. Chut! les voilà! Hé! Jaël! »

Il frappa à la fenêtre.

Jaël tira aussitôt les verrous, nous fit entrer et referma soigneusement la porte sur nous. Il me sembla qu'elle montait

Digitized by Google

la garde avec quelque chose qui ressemblait beaucoup aux pistolets de mon père, mais je ne l'affirmerai pas, dans la crainte de lui nuire auprès de ses paisibles coreligionnaires.

« Bravo! s'écria John, quand nous nous trouvâmes tous trois dans la maison barricadée, et que nous entendîmes des voix menaçantes au dehors; bravo! Jaël, la femme de Héber le Kénien n'était pas plus vaillante que vous. »

Jaël parut très-flattée de la comparaison biblique et suivit John de chambre en chambre.

« J'ai fait tout ce que tu m'as dit. Tu es un jeune homme sensé, John Halifax. Je crois que nous sommes en sûreté. »

Mais que pouvaient les barres de fer et les verrous contre le feu dont nous étions menacés?

« Ils n'y songent pas sérieusement; ils n'y songent sûrement pas, » répéta John, lorsque ce cri : Brûlons-les! retentit plus violemment que jamais au dehors.

Ils n'y songeaient que trop! Nous les vîmes, de la fenêtre d'une mansarde, allumer les torches. De temps en temps, ils en jetaient une contre la maison; mais elle tombait inoffensive contre la massive porte de chêne et se consumait lentement sur les marches du perron. Elle ne servait qu'à éclairer le visage hâve de ces hommes déguenillés.

John et moi nous reculâmes devant ce triste spectacle.

« Je veux leur parler, dit-il; Jaël, ôtez la barre; » et avant que je pusse m'y opposer, il s'avançait au dehors de la fenêtre.

« Holà! écoutez. »

A cette voix forte et impérative, tous les visages se tournèrent vers nous.

« Mes amis, savez-vous à quoi vous vous exposez? La loi punit de mort les incendiaires. »

Un cri de dérision accueillit ces paroles.

« Pas pour la maison d'un quaker; personne ne sera pendu pour avoir brûlé la maison d'un quaker!

— Cela n'est que trop vrai, murmura Jaël entre ses dents. Nous devons combattre homme à homme, comme le peuple de Mardochée combattit, jusqu'à ce qu'il eût tué ses ennemis.

— Combattre! répéta John en se parlant à lui-même, debout, près de la fenêtre que Jaël avait refermée et contre laquelle plus

Digitized by Google

d'une torche allumée venait maintenant se heurter; combattre avec ces... Que faites-vous, Jaël? »

Elle venait de prendre un grand livre, le dernier de toute la maison qu'elle eût pris en toute autre circonstance moins périlleuse, et elle s'en servait pour maintenir un carreau cassé.

« Non, ma bonne Jaël, pas ce livre, dit-il en remettant soigneusement à sa place le volume sacré dans lequel il eût pu lire quelques paroles, telles que celles-ci : « Aimez vos ennemis; « bénissez ceux qui vous persécutent et vous disent des in- « jures. »

Il resta une minute ou deux la main appuyée sur ce livre, puis me touchant l'épaule :

« Phinéas, je vais essayer un nouveau moyen ; il est du moins si ancien qu'il en est presque nouveau. Qu'il réussisse ou non, vous me serez témoin auprès de votre père que j'ai agi pour le mieux et parce que j'ai cru que c'était juste. »

Et à mon effroi il ouvrit la fenêtre et s'avança en dehors.

« Mes amis, je désire vous parler. »

Il aurait pu tout aussi bien s'adresser à une mer en fureur. Il n'obtint pour toute réponse qu'une pluie de projectiles qui manquèrent leur but. Les mutins étaient très-éloignés. Notre grille de fer à pointes aigües, haute de huit pieds au moins, était une barrière que nul d'entre eux ne s'était encore aventuré à franchir. A la fin cependant une pierre, lancée au hasard, atteignit John en pleine poitrine.

Je le fis rentrer de force, mais il m'assura qu'il n'était pas blessé. Je le suppliai alors de ne pas exposer sa vie.

« La vie n'est pas toujours la première chose à laquelle il faut penser, me dit-il doucement. N'ayez pas peur; il ne m'arrivera aucun mal. Je dois faire ce que je crois juste. »

Je pouvais à peine l'entendre, tant les cris des mutins redoublaient.

« Brûlons-les, brûlons-les, ce ne sont que des quakers ! »

« Il n'y a pas une minute à perdre, dit John. Attendez..., laissez-moi réfléchir. Jaël, est-ce un pistolet que vous avez là?

— Chargé, » s'écria-t-elle en le lui tendant d'un air triomphant.

Décidément, Jaël n'était pas née pour faire partie de la pacifique société des Amis.

Digitized by Google

John descendit précipitamment l'escalier, et, avant que j'eusse deviné son intention, il avait tiré les verrous de la porte d'entrée et se trouvait debout sur les marches du perron, en vue des mutins.

Il était inutile de songer à le faire rentrer; je le suivis donc et m'abritai contre un pilier. Je ne crois pas qu'il me vît, quoique je fusse tout près de lui.

Tout cela s'était passé si vite que les mutins eux-mêmes ne parurent s'en apercevoir que lorsque la lueur d'une torche leur permit de voir le jeune homme debout sur les marches du perron.

Ils restèrent confondus. Je compris qu'il ne risquait rien pour le moment. Ils étaient comme paralysés devant tant d'audace.

Mais l'orage n'était pas de nature à être apaisé si promptement. Un murmure de voix ne tarda pas à s'élever.

« Qui es-tu?

— C'est un des quakers.

— Non, il n'en est pas.

— N'importe, brûlons-le!

— Touche-le, si tu l'oses. »

La division se mettait évidemment parmi eux. Un gros homme qui s'était fait remarquer entre tous essayait d'apaiser le tumulte.

John restait toujours sur le perron; un homme lui lança une torche; il se baissa et la ramassa. Je crus qu'il allait la jeter contre les mutins, mais non, il l'étouffa tranquillement sous ses pieds. Cet acte si simple produisit un effet miraculeux sur la foule.

Le gros homme s'avança près de la grille et appela John par son nom.

« Est-ce vous, Jacob Baines? dit John; je suis fâché de vous voir ici.

— Ah! vous êtes fâché, monsieur?

— Que désirez-vous?

— Nous n'avons pas à faire à toi. Nous voulons Abel Fletcher. Où est-il?

— Je ne vous le dirai certainement pas. »

Digitized by Google

A ces mots, les vociférations recommencèrent, mais Jacob Baines put encore apaiser ses compagnons.

John Halifax restait ferme à son poste. Il était certainement bien connu, car j'entendis plusieurs paroles que ces hommes échangeaient entre eux, telles que celles-ci :

« Ne faites pas de mal au jeune homme.

— Il a été bon pour mon garçon.

— Non, c'est un vrai gentleman.

— Non, il est venu ici aussi pauvre que nous, etc. »

A la fin une voix glapissante se fit entendre au-dessus de toutes les autres.

« Dis donc, jeune homme, as-tu jamais su ce que c'était que d'avoir faim?

— Oui, plus d'une fois. »

Cette réponse brève et inattendue rétablit le silence dans la foule.

La même voix reprit :

« Parle, nous ne te ferons pas de mal; tu es un des nôtres.

— Non, je ne suis pas un des vôtres. J'aurais honte de venir pendant la nuit mettre le feu à la maison de mon maître. »

Je m'attendais à un nouvel orage; mais non, ces hommes prêtaient l'oreille à cette voix claire et ferme qui ne trahissait pas la moindre crainte.

« Et pourquoi? continua John; parce qu'il refuse de vous donner ou de vous vendre son blé. Mais c'est *son* blé, ce n'est pas le vôtre, et un homme n'est-il pas le maître de faire ce qu'il veut de son bien? »

L'argument sembla frapper juste. Il y a toujours un certain sens de justice parmi le peuple, même parmi le peuple le plus grossier.

« Ne voyez-vous pas la folie qu'il y a à agir ainsi? Vous avez aussi essayé les menaces. Or, vous connaissez Abel Fletcher, vous travaillez pour la plupart chez lui. Ce n'est pas un homme à être menacé. »

Ces dernières paroles furent assez mal accueillies, mais John ne parut pas les remarquer.

« Et moi, on ne me menace pas non plus impunément, continua-t-il. Voyez, j'aurais certainement tiré sur le premier d'en-

Digitized by Google

tre vous qui eût tenté de s'introduire dans la maison d'Abel Fletcher; mais je préférerais ne pas tirer sur vous, pauvres gens affamés, car je sais ce que c'est que d'avoir faim, et je vous plains; je vous plains du fond de mon cœur. »

Il n'y avait pas à se tromper sur le murmure qui suivit ces paroles compatissantes.

« Mais que devons-nous faire, monsieur Halifax? s'écria Jacob Baines, nous mourons de faim. »

John parut profondément touché. Il releva la tête, secoua en arrière ses cheveux avec le geste qui lui était familier, puis se dirigeant vers la grille :

« Si je vous donnais quelque chose à manger, m'écouteriez-vous après? »

Un cri général d'assentiment se fit entendre. Pauvres misérables! Ils ne combattaient pas pour soutenir un principe vrai ou faux, non, c'était pour leur propre vie. Ils auraient donné jusqu'à leur âme pour un morceau de pain.

« Mais vous devez me promettre de vous bien conduire, dit John, aussitôt que le calme se fut rétabli. Vous êtes de Norton-Bury, je vous connais tous, et je pourrais vous faire pendre, quoique Abel Fletcher soit un quaker. Me promettez-vous de vous conduire convenablement?

— Oui, oui, mais à manger; donne-nous quelque chose à manger. »

John appela Jaël et lui ordonna d'apporter tous les vivres qu'elle avait dans la maison et de les lui passer par la fenêtre du parloir. Elle obéit; je m'en étonne aujourd'hui; mais elle se conforma en tout à ses ordres; seulement je l'entendis fixer la barre de la porte d'entrée et se retirer dans le coin de la fenêtre du vestibule en étouffant un sanglot.

« Maintenant, mes amis, dit John, entrez. »

Et il ouvrit la grille.

Ils se précipitèrent sur les marches du perron. Ils n'étaient pas plus de quarante, comme je l'ai déjà dit; mais Dieu me préserve de jamais revoir quarante hommes aussi misérables.

Ils se jetèrent comme des bêtes sauvages sur tout ce que John leur distribua. La viande cuite, la viande crue, les pains,

Digitized by Google

les légumes, tout fut enlevé, dévoré; puis à la faim succéda la soif.

« De l'eau, Jaël; apportez de l'eau, dit John.

— De la bière ! s'écrièrent quelques-uns.

— De l'eau, répéta John, rien que de l'eau; je ne veux pas avoir des hommes ivres à la porte de mon maître. »

Et soit hasard, soit à dessein, il fit jouer la détente de son pistolet; mais cela était à peine nécessaire. Ils étaient tous contenus par une arme plus puissante, la meilleure dont un homme puisse se servir : la volonté !

Quand tous les aliments se trouvèrent consommés, John le leur dit et ils le crurent. La plupart d'entre eux étaient d'ailleurs déjà comme rassasiés... Epuisés par un long jeûne, il y en eut qui faillirent s'évanouir sans avoir la force d'avaler le dernier morceau qu'ils avaient encore dans la bouche. D'autres, après s'être gorgés comme des brutes, s'étendirent sur les marches du perron. Deux ou trois à peine mangèrent comme des êtres raisonnables; et un seul, l'homme à la voix glapissante, me demanda s'il pouvait prendre un morceau de pain pour le porter à sa vieille femme.

John se tourna et m'aperçut alors pour la première fois.

« Oh, Phinéas ! vous étiez là ! C'était fort mal à vous, mais à présent il n'y a plus de danger. »

Non, il n'y avait plus de danger, même pour le fils d'Abel Fletcher. J'étais en sûreté à côté de John; je me sentais heureux, j'étais fier de mon ami.

« Eh bien ! mes amis, dit-il en souriant et en promenant son calme regard autour de lui, avez-vous assez mangé?

— Oui, oui, s'écrièrent-ils tous.

— Dieu soit loué ! ajouta l'un d'eux.

— C'est bien, Jacob Baines, et une autre fois ayez confiance en Dieu. Si vous aviez eu confiance en lui, vous ne seriez pas ici ce matin, ajouta-t-il en leur montrant l'horizon déjà éclairé par l'aurore, vous livrant à toutes sortes de violences, et vous exposant, vous à être envoyés aux galères, et vos enfants à mourir de faim et de misère.

— Ils sont déjà à moitié morts de faim, dit Jacob d'un air sombre. Nous autres, nous avons fait un bon repas, grâce à

Digitized by Google

vous; mais que deviendront les petits qui sont à la maison? Ecoutez, monsieur Halifax, continua-t-il d'un air désespéré, il faut cependant que nous trouvions à manger d'une manière ou d'une autre. »

John se détourna; il paraissait vivement ému. Un homme se glissa derrière lui :

« Monsieur, quand vous n'étiez qu'un pauvre jeune garçon, je vous ai prêté un tapis pour dormir dessus; je ne vous le reproche pas, car vous êtes né pour être un gentleman; mais M. Fletcher est un homme dur.

— Et un homme juste, ajouta John d'un ton résolu. Vous travaillez pour lui; vous a-t-il jamais fait tort d'un demi-penny? Si vous étiez venus à lui, et que vous lui eussiez dit : Maître, les temps sont durs, nous ne pouvons pas vivre de notre salaire; il vous eût peut-être, — je ne dis pas qu'il y eût été obligé, — il vous eût peut-être donné la nourriture que vous avez essayé de lui dérober.

— Crois-tu qu'il veuille nous la donner à présent? dit Jacob Baines en s'approchant de John et en le regardant en face. Je t'ai connu quand tu n'étais qu'un jeune garçon; aujourd'hui tu es un jeune homme; tu seras père un jour. Oh! monsieur Halifax! puissent votre femme et vos enfants ne jamais connaître le besoin, si vous nous obtenez aujourd'hui un morceau de pain pour les nôtres!

— J'essayerai, mon ami. »

Il me tira à l'écart et me soumit un projet qui lui était venu à l'esprit. C'était de délivrer des bons avec lesquels chaque homme qui se présenterait au moulin recevrait une certaine mesure de farine.

« Croyez-vous que votre père y consentirait?

— Je crois que oui.

— Oui, je le crois aussi, reprit-il après un instant de réflexion. D'ailleurs, s'il refusait, il s'exposerait à tout perdre; mais ce n'est pas cette crainte qui l'y déciderait; non, c'est un homme juste... Jaël, donnez-moi du papier. »

Il s'assit aussi tranquillement que s'il eût été seul à son comptoir, et se mit à écrire. Je regardais par-dessus son épaule, admirant son écriture, mais admirant plus encore la prompti-

Digitized by Google

tude et la précision avec lesquelles il savait combiner et mettre à exécution ses idées. Il possédait au plus haut degré l'entente des affaires, faculté trop dédaignée, qui fait souvent d'un homme ordinaire un homme habile, et sans laquelle le plus habile ne saurait jamais devenir un homme supérieur.

Mais lorsqu'il s'agit de signer les bons, John s'arrêta tout à coup.

« Non, je ferais mieux de ne pas les signer.

— Pourquoi pas ?

— Je n'en ai pas le droit, votre père pourrait le trouver présomptueux de ma part.

— Présomptueux ! après ce qui s'est passé cette nuit ?

— Oh ! cela n'est rien. Prenez la plume, Phinéas, c'est à vous de signer. »

J'obéis.

« Cela ne vaut-il pas bien mieux que d'être pendu ? dit John, après avoir distribué aux hommes les petits morceaux de papier et leur en avoir fait clairement comprendre toute la valeur. Il n'y a pas un autre propriétaire, dans Norton-Bury, qui n'eût eu recours aux constables ou aux soldats, si vous étiez venus pour mettre le feu à sa maison, ou qui n'eût tué la plupart d'entre vous comme des chiens enragés et envoyé le reste en prison. Et maintenant, malgré tous vos méfaits, nous vous laissons tranquillement retourner dans vos maisons, après vous avoir nourris, et vous avoir assuré de la nourriture pour vos enfants. Et pourquoi en agissons-nous ainsi ?

— Je ne sais pas, dit humblement Jacob Baines.

— Je vais vous le dire : parce que Abel Fletcher est un quaker et un chrétien.

— Hourrah pour Abel Fletcher ! hourrah pour les quakers ! » s'écrièrent-ils tous en faisant retentir les échos de Norton-Bury, qui certes n'avaient jamais répété de pareilles acclamations !

C'est ainsi que se termina l'émeute.

John Halifax ferma la porte du vestibule et entra dans la salle basse. Il se soutenait à peine, son pas était chancelant. Jaël lui avança une chaise. Pauvre femme ! elle s'essuyait les yeux. John s'assit pâle, frissonnant, sans prononcer une seule parole. Je

Digitized by Google

mis ma main sur son épaule ; il la prit et la pressant vivement :

« Oh ! Phinéas ! je suis content, tout est fini !

— Oui, grâce à Dieu !

— Oh ! oui, grâce à Dieu ! »

Il resta un moment immobile, la main sur ses yeux, puis il se leva. Il était pâle, mais il paraissait tout à fait remis.

« Maintenant, allons chercher votre père. »

Nous le trouvâmes sur le lit de John ; il dormait encore, mais il s'éveilla à notre arrivée. Il avait vieilli de dix ans depuis la veille ! A la vue de John, il parut surpris et mécontent.

« Hé ! jeune homme !... Oh ! je me souviens... Où est mon fils?... où est mon Phinéas ? »

Je me jetai dans ses bras. Il passa la main sur ma tête et la caressa machinalement, comme si c'eût été celle d'un enfant.

« Tu n'es pas blessé ? personne ne l'est ?

— Non, dit John, et la maison et la tannerie sont sauvées. »

Mon père parut surpris.

« Comment cela ?

— Phinéas vous le dira ; mais vous ferez mieux d'attendre d'être à la maison. »

Mon père insista. Je lui racontai alors tout ce qui s'était passé, sans faire le moindre commentaire sur la conduite de John. Cela lui eût déplu. D'ailleurs les faits parlaient d'eux-mêmes.

Abel Fletcher, qui avait d'abord écouté en silence, prenant son chapeau à larges bords, l'enfonça sur ses yeux. Il ne prononça pas un mot, ne fit pas un seul mouvement, pas même quand je lui parlai de la farine que nous avions promise en son nom. Nous avions pourtant calculé que ce serait une perte considérable pour lui. John lui demanda enfin s'il était satisfait.

« Parfaitement satisfait. »

Après avoir prononcé ces paroles, il resta si longtemps immobile, les deux mains croisées sur ses genoux et son chapeau toujours rabattu sur les yeux, que nous commençâmes à éprouver une vague inquiétude.

John lui adressa doucement la parole, comme un fils eût pu le faire.

Digitized by Google

« Souffrez-vous encore beaucoup? Pourrais-je vous aider à retourner à la maison? »

Mon père leva les yeux sur lui, et lui tendant lentement la main :

« Tu t'es bien comporté, jeune homme; tu t'es montré bon pour nous, je t'en remercie. »

John ne répondit pas, mais toutes les paroles du monde n'en auraient pas dit autant que son silence.

Nous aidâmes mon père à retourner à la maison. C'était par une matinée d'été semblable à celle pendant laquelle, deux ans auparavant, John et moi nous étions arrivés épuisés et tremblants devant cette porte verrouillée. Notre pensée se reporta à ce jour-là. J'ignore si mon père y pensa aussi.

Il entra en s'appuyant sur le bras de John, et s'assit dans la même chambre, dans le même fauteuil où il l'avait si sévèrement jugé.

Ce souvenir amer n'était probablement pas effacé de l'esprit du jeune homme, car il s'arrêta sur le seuil de la porte.

« Entre, lui dit mon père.

— Si je suis le bienvenu; pas autrement.

— Tu es le bienvenu. »

Il entra et s'assit auprès de nous, mais il paraissait agité, et mon père ne l'était pas moins. Je m'approchai de celui-ci et le remerciai tout bas de l'accueil qu'il venait de faire à John.

« Il n'y a pas de quoi me remercier, dit-il en reprenant son ton sec. Ce que j'ai fait une fois n'était que justice, du moins je l'ai cru ainsi; ce que je me propose de faire n'est encore que justice. John, quel âge as-tu?

— Vingt ans.

— Eh bien! je te prends comme apprenti pendant une année à partir d'aujourd'hui, quoique tu te connaisses déjà aux affaires presque aussi bien que moi. A vingt et un ans tu pourras t'établir pour ton compte, ou t'associer avec moi, nous verrons. Mais, ajouta-t-il, après avoir tourné sur moi un regard douloureux, rappelle-toi que tu as pris en quelque sorte la place de ce jeune homme. Que Dieu agisse avec toi comme tu agiras avec mon fils Phinéas, mon fils unique!

— Amen, » répondit John.

Digitized by Google

Dieu, qui nous voit tous deux, et moins éloignés l'un de l'autre peut-être qu'on pourrait le croire, Dieu seul sait si John Halifax a tenu sa promesse ou non.

CHAPITRE IX.

« Bien, Phinéas, voilà ce que j'appelle prodigieux ! faire le tour du jardin sans s'arrêter une seule fois, et cela après un mois de maladie ! Cependant calmez cette surabondance d'énergie et reposez-vous un moment. »

Je ne demandais pas mieux, car j'étais encore très-faible. Mais la maladie ne m'abattait plus comme autrefois; John était près de moi. Sa gaieté, son entrain, son humeur heureuse, qui réagissaient moralement et physiquement sur moi, semblaient me communiquer la vie et la santé.

Quand je me trouvai rétabli, juste un mois après l'émeute, il me semblait que je ne retomberais jamais malade si John restait toujours auprès de moi. Je le lui dis en plaisantant.

« Très-bien, répondit-il, je vous prends au mot. En attendant, voici un journal; écoutez-moi et mettez-vous au courant de ce qui se passe dans le monde. Les événements devraient inaugurer dignement le nouveau siècle qui a commencé avec l'année. N'avez-vous pas trouvé original d'avoir à tracer pour la première fois ce millésime : 1800 ?

— A propos, John, quelle superbe écriture vous avez maintenant !

— Vous trouvez ? Cela fait honneur à quelqu'un de ma connaissance. Vous rappelez-vous ma première leçon sur le sommet du Mythe ?

— Je voudrais bien savoir ce que sont devenus ces deux messieurs avec qui vous fîtes connaissance ce jour-là ?

— Oh ! ne l'avez-vous pas entendu dire ? Le jeune M. Brithwood est devenu l'héritier de son père, le squire ; il a épousé, le mois dernier, lady une telle, une belle grande dame étrangère.

— Ah ! Et M. March ?

— Je n'en ai jamais entendu parler. Voyons, vous lirai-je le journal ? »

Digitized by Google

John lisait bien, je l'écoutai avec plaisir. Je me rappelle qu'il était question qu'on se proposait de nommer Russell-Square et Tavistock-Square deux nouvelles places plantées d'arbres et ornées de plates-bandes de fleurs.

« Londres doit être une bien belle ville !

— Oui, je voudrais bien y aller. Votre père dit qu'il m'y enverra peut-être cet hiver pour affaires. Ne serait-ce pas charmant?... Si seulement vous pouviez y venir avec moi ! »

Je secouai la tête. Je ne me sentais nullement disposé à quitter la paisible retraite qui m'offrait tout ce que je désirais et aimais dans ce monde. Il me semblait que je ne pouvais que perdre au change.

« Cependant le docteur Jessop insiste pour un changement d'air. Voilà une semaine que je bats le pays à la recherche d'une petite maison de campagne. Et savez-vous ? je crois que j'en ai enfin trouvé une. Voudriez-vous que je vous en fisse la description ? »

J'y consentis pour lui faire plaisir.

« C'est un charmant cottage, reprit-il, situé sur le versant d'Enderly-Hill. On l'appelle Rose-Cottage, car il est enfoui jusqu'au toit sous un bosquet de roses.

— Où est Enderly?

— N'avez-vous jamais entendu parler du plateau d'Enderly, le plus haut de toute l'Angleterre? Quel frais et délicieux petit coin de terre ! comme la brise y joue librement ! Il me semble la respirer encore. »

La description de John me la faisait respirer à moi-même par anticipation, quoique ce jour-là il n'y eût pas un souffle d'air pour rafraîchir l'atmosphère lourde de la vallée au fond de laquelle Norton-Bury est situé.

« N'aimeriez-vous pas à vivre sur le penchant d'une colline, d'où vous domineriez tous les environs? Eh bien, voilà Enderly; le village est situé juste au-dessous du plateau.

— Y a-t-il un village ?

— Une douzaine de cottages, et à chaque porte des petites têtes blondes et des yeux grands ouverts qui me regardaient d'un air étonné. Mais quelle charmante solitude ! point de querelles dans de sales ruelles ! point de tannerie !... Je veux dire

Digitized by Google

que c'est tout à fait campagne, et j'aime mieux la campagne que la ville.

— Ah? préféreriez-vous vraiment cette vie de berger que mon homonyme a si éloquemment chantée? Voyons un peu ce qu'il en dit. »

Et parmi quelques volumes, qui d'ordinaire étaient épars à la portée de ma main, j'en pris un que John s'était procuré non sans peine depuis peu, *l'Ile de pourpre*, et *Sicelides*, par Phinée Fletcher. Ce tendre et mélodieux poëte est peu lu de nos jours; je transcrirai le passage de la bucolique que je fis lire à John.

Heureux, trois fois heureux le berger, dans son humble cabane, dont la porte est fermée à la fortune, mais ouverte au doux sommeil; heureux, trois fois heureux, le berger dont aucun souci n'interrompt les joyeuses chansons.

Il ne connaît ni ces vers étrangers qui filent pour les cours, ni l'orgueil qui se cache sous les tissus de soie; la laine de ses agneaux suffit à ses besoins.

Les hêtres de la plaine au tendre feuillage lui prêtent leur frais abri pendant la chaleur du jour. Sa vie n'est point agitée sur la mer orageuse du monde, ni perdue dans l'indolence. Il vit heureux et satisfait quand il peut plaire à son Dieu.

Sur sa couche de laine il sommeille paisiblement, tandis que sa fidèle épouse repose à ses côtés. Son jeune enfant, l'image vivante de son père, se glisse doucement dans son sein. Il ne connaît ni soucis ni tourments sous son humble toit. Il se contenterait de moins si Dieu lui avait donné moins, et quand il meurt, on le dépose dans une modeste tombe recouverte de gazon.

John s'arrêta. Il lisait d'ordinaire fort bien; mais je ne l'avais jamais entendu lire comme il venait de le faire. La lecture finie, je me surpris à la regretter comme une douce musique brusquement interrompue ou comme la voix intérieure qui nous parle dans la solitude.

« David, dis-je après un moment de silence, à quoi pensez-vous? »

Il tressaillit; ses joues se colorèrent vivement.

« Oh! à rien... C'est-à-dire, ce n'est pas tout à fait exact. Je me disais qu'en fait de bonheur celui de ce berger est pour

Digitized by Google

moi l'idéal d'une vie heureuse, sans en excepter « la tombe recouverte de gazon. »

— Votre imagination vous transporte d'emblée à la tombe verdoyante, mais le berger a joui de quelques années de félicité terrestre avant d'en venir là.

— J'y pensais aussi.

— Alors vous avez l'intention d'avoir un jour « une fidèle épouse et un jeune enfant. »

— Je l'espère bien, s'il plaît à Dieu. »

Cela peut paraître étrange, mais c'était la première fois que nous abordions ce sujet. Quoique John eût vingt ans et moi vingt-deux, nous pouvions regarder le ciel en face et parler de l'amour avec l'innocence des bergers de l'âge d'or.

Le grave « s'il plaît à Dieu » de John fut suivi d'un long silence, puis je repris :

« Vous avez donc l'intention de vous marier?

— Certainement, dès que je le pourrai.

— Et avez-vous jamais rencontré une femme que vous voudriez épouser? lui demandai-je en le regardant fixement, — car l'idée d'une certaine possibilité venait de me traverser l'esprit.

— Non. »

Cette réponse me suffit, et d'un commun accord nous nous laissâmes aller à une silencieuse rêverie. John disait souvent qu'un des grands charmes d'un tête-à-tête de l'amitié est de pouvoir se promener ou rester assis ensemble toute une heure sans échanger une parole!... Puis, d'un commun accord, nous reprîmes la conversation sur Enderly.

Je découvris bientôt que le projet d'aller habiter ce hameau n'attendait plus que mon consentement. Mon père et John avaient déjà tout arrangé. Le dernier devait m'accompagner. Rien au monde n'aurait pu engager Abel Fletcher à quitter, même pour un jour, sa maison, son jardin et sa tannerie. Nous devions nous établir chez Mrs. Tod; John viendrait à cheval trois fois par semaine à Norton-Bury pour y donner de mes nouvelles et remplir ses fonctions à la tannerie. Il était facile de voir que John Halifax était le bras droit d'Abel Fletcher, que celui-ci en convînt ou non.

Nous partîmes par une charmante journée du mois d'août.

Digitized by Google

Notre chaise de poste avançait lentement le long du chemin montueux qui conduisait à Enderly, situé à huit milles environ de Norton-Bury. Couché dans le fond de la voiture, je jouissais de l'air pur de la campagne, des nouveaux sites qui s'offraient à mes regards et surtout de l'air heureux et satisfait de John.

L'enthousiasme de mon amitié n'allait pas jusqu'à trouver que John fût ce qu'on appelle un type de beauté régulière ; mais il avait ce qui plaît plus sûrement dans une figure d'homme comme dans une figure de femme, une physionomie ouverte et franche, quel que fût le sentiment qu'elle exprimât. La distinction dans la simplicité caractérisait toute sa personne. Son costume, à la fois modeste et soigné, était en harmonie avec sa physionomie et ses manières.

N'oubliant jamais qu'il était le commis d'un quaker, le gris était sa couleur favorite, ce qui ne l'empêchait pas de porter des habits dont la coupe accusait très-bien l'élégance de sa taille, et il ne se privait ni d'un gilet blanc, ni d'un jabot, ni de manchettes plissées, ni de bas de soie, ni de ces boucles en métal qu'on portait encore sur les souliers au commencement de ce siècle.

John remarqua l'attention avec laquelle je l'observais, parce qu'il me semblait que ce jour-là il y avait une sorte de coquetterie dans sa simplicité même.

« Manque-t-il quelque chose à ma toilette, Phinéas ? me demanda-t-il. Que voulez-vous ! je ne suis pas accoutumé aux congés et encore moins aux habits de gala.

— Au contraire, lui répondis-je : je pensais plutôt à vous adresser un compliment.

— A la bonne heure ; mais je dois vous dire que c'est uniquement en votre honneur que j'ai mis de côté l'habit de tanneur pour jouer le rôle d'un gentleman à Enderly.

— Jouer le rôle ! dites-vous, John : ne parlez pas ainsi ; vous ne jouez pas un rôle, car vous êtes né gentleman. »

Il se mit à rire, mais je crois que ma réponse ne lui déplut pas.

Nous étions arrivés à une côte assez rapide. John mit pied à terre et parvint au sommet de la colline longtemps avant la chaise de poste. Là il s'arrêta et je le contemplai, admirant en-

Digitized by Google

core la force et la grâce de ses mouvements, sa taille flexible, le geste de son bras armé d'une cravache qui avait remplacé la baguette d'églantier, et les boucles blondes de ses cheveux déroulées par la brise.

Quel père, me disais-je, ne s'estimerait pas heureux d'avoir un pareil fils! quelle sœur ne serait pas fière d'un pareil frère! quelle jeune fille d'un pareil mari! De ces trois liens le dernier seul était encore possible à John, et je me demandais quand je ne serais plus le seul à être fier de lui.

Nous arrivâmes bientôt à une charmante petite auberge, située sur les limites du plateau, l'auberge de l'Ours, ainsi nommée à cause de sa vieille enseigne, sur laquelle se balançait depuis deux siècles un ours brun armé d'un bâton.

« Est-ce Enderly? demandai-je.

— Non, pas encore, mais nous n'en sommes pas éloignés. Vous n'avez jamais vu la mer? Eh bien, d'ici, je puis vous montrer quelque chose qui y ressemble beaucoup. Voyez-vous ce point brillant dans le lointain? C'est l'embouchure de notre Saverne, devenue un vaste bras de mer. Mais votre imagination doit venir à votre secours, car vous ne pouvez apercevoir que cette échappée d'eau qui brille comme un gros diamant que quelque jeune Titanide aurait détaché de son collier et jeté au fond de la vallée.

— David, vous devenez tout à fait poétique.

— Vraiment? J'avoue que je me sens tout surexcité aujourd'hui : une pareille brise me rend presque fou de plaisir. On se sent si libre sur ce haut plateau. Ne dirait-on pas que ma Titanide a trouvé un petit mont Blanc et qu'elle s'est amusée à le pétrir et à l'aplatir comme un gâteau?

— Votre déesse devient un peu cuisinière.

— Oui, mais c'est une déesse ; et son gâteau, son champignon, son mont Blanc, si vous préférez, est vraiment magnifique. On ne voit que le ciel et le plateau. Saluez Enderly; nous arriverons bientôt à l'autre extrémité qui est encore une délicieuse vallée. Là, voyez, voilà l'église ; nous sommes de niveau avec le faîte de son clocher. Fais attention, mon garçon, continua-t-il, en s'adressant au petit postillon qui guidait non sans peine notre voiture à travers ce terrain inculte, sans chemin tracé ; fais

Digitized by Google

attention, ne nous lance pas dans les carrières, et surtout ne nous verse pas, car nous roulerions au bas de la colline, et nous irions nous précipiter dans la haie de Mrs. Tod : *facilis descensus Averni*.

— Mrs. Tod serait flattée si elle comprenait le latin. Regardez-vous donc votre future habitation comme une espèce d'Averne ?

— Non ; je vous ai déjà dit que j'aime beaucoup Enderly. Je ne saurais dire pourquoi, mais je l'aime. Il me semble avoir déjà vu cet endroit auparavant, et j'ai comme un pressentiment qu'un grand bonheur nous y attend. »

En prononçant ces dernières paroles, John reprit un air plus calme et plus en rapport avec ce mot de « bonheur. » Mot étrange pour moi, et presque inconnu dans mon vocabulaire ; mais quand John le prononçait, il me semblait le comprendre et être heureux moi-même.

Arrivés à l'extrémité du plateau, nous prîmes un chemin tournant qui nous amena presque aussitôt devant Rose-Cottage. Cette délicieuse habitation méritait bien ce nom ; je n'ai jamais vu une telle profusion de roses. Réunies en touffes épaisses, elles formaient des groupes gracieux d'où s'échappait le parfum le plus suave. Quelques-unes s'avançaient jusque dans l'intérieur des fenêtres, d'autres grimpaient jusqu'au toit. Le cottage avait deux entrées sur le devant, l'une encadrée par un jasmin d'Espagne, l'autre par un chèvrefeuille, mais au premier coup d'œil on ne voyait que des roses, on ne sentait que des roses, des roses, rien que des roses.

« Comment vous portez-vous, mistress Tod ? dit John à une femme de trente-cinq ans environ qui parut sur le seuil de la porte de droite.

— Passablement bien, monsieur, et vous aussi, j'espère ? dit-elle. Vous voyez que les enfants ne vous ont pas oublié.

— Tant mieux, tant mieux, » dit John en caressant deux ou trois petites têtes blondes ; puis, soulevant le plus jeune des marmots, il le fit sauter dans ses bras.

Il me semblait très-singulier de voir John avec un enfant dans les bras.

« Fais le moins de bruit possible, mon garçon, dit la bonne

Digitized by Google

femme au postillon, car, ajouta-t-elle en se tournant vers John, le pauvre monsieur est de nouveau très-malade aujourd'hui.

— J'en suis fâché; si nous l'avions su, nous ne serions pas venus en voiture jusqu'à la porte. Où est sa chambre? »

Mrs. Tod nous montra une fenêtre située sur la gauche de la maison. Une main en abaissait justement le store. Nous ne fîmes qu'entrevoir cette main, mnis il me sembla qu'elle ressemblait plus à celle d'une femme qu'à celle d'un homme. John en fit la remarque quand nous fûmes installés dans notre petit parloir.

« C'est sans doute sa femme, dit-il; pauvre créature! il est dur d'être enfermé dans une chambre par une si belle soirée d'été. »

En effet, cette fenêtre close contrastait péniblement avec l'air frais et embaumé du dehors, le coucher du soleil et les roses qui l'entouraient.

Après le thé, je me couchai sur le sofa. John, le coude appuyé sur la croisée, regardait le paysage qui s'étendait devant lui. Une touffe de ces roses, qui semblaient toujours s'avancer comme curieuses de ce qui se passait à l'intérieur, lui caressait doucement la joue.

« Comment trouvez-vous Enderly? me demanda-t-il enfin.

— Charmant, charmant, en vérité; on y est presque aussi bien qu'à la maison.

— Il me semble que je suis chez moi, dit John comme se parlant à lui-même. Je puis à peine croire, reprit-il plus haut, que je ne sois venu ici qu'une seule fois; tout me paraît si familier! Il me semble connaître parfaitement cette pente qui s'étend devant la maison avec ses sombres buissons de genêts. Et ce bois là-bas! quelle ligne claire et gracieuse la cime de ses arbres forme contre le ciel orangé! Et cette hauteur-là, à droite! On la distingue à peine à présent, mais pendant le jour on y jouit d'une vue magnifique, et là-bas, où la route descend sous ces grands marronniers, s'étend la plus jolie vallée que j'aie jamais vue. Oh! nous passerons de doux moments ici, Phinéas.

— Oui, » répondis-je. Comment ne pas lui dire oui, alors même que j'eusse pensé différemment?

Je restai sur le sofa jusqu'à la nuit, puis je souhaitai le bonsoir à John et me retirai dans ma chambre. Un instant

Digitized by Google

après je l'entendis sortir de la maison et se diriger vers le plateau. Le silence de cette solitude me permit de distinguer pendant quelques minutes le bruit de ses pas sur le chemin rocailleux. Il sifflait un de ses airs favoris ; puis je n'entendis plus rien et je m'endormis paisiblement.

CHAPITRE X.

« Décidément Mrs. Tod est une femme extraordinaire, oui, je le répète, une femme extraordinaire, dit John en s'appuyant sur la table d'où ladite femme extraordinaire venait d'enlever le déjeuner.

— Et pourquoi, David?

— Elle a une maison pleine d'enfants, et cependant elle s'arrange de manière que tout soit tranquille. Elle-même est toujours de bonne humeur. Je ne puis comprendre une pareille patience chez les personnes qui ont affaire à des marmots.

— John, tout cela n'est que de l'hypocrisie. Ne vous ai-je pas vu tout à l'heure faisant trotter l'aîné de ces enfants sur un âne rétif et rire à vous tenir les côtes?

— Vraiment? dit-il, un peu confus; c'était seulement pour empêcher le petit lutin de faire du bruit sous les fenêtres. Et cela me fait penser à une autre qualité de Mrs. Tod. Elle sait enchaîner sa langue.

— Comment cela?

— Depuis deux jours que nous sommes ici, elle ne nous a pas donné le moindre petit détail sur nos voisins de l'autre côté de Rose-Cottage.

— Ah! vous désiriez en avoir? »

John convint gaiement qu'il avait toujours une certaine curiosité.

« Mais, John, quel intérêt pouvez-vous prendre à ce vieux monsieur ou à cette vieille dame?

— Halte-là! Phinéas, vous avez la mauvaise habitude de sauter d'emblée aux conclusions. Puisque nous n'avons rien à faire ici, pourquoi ne nous intéresserions-nous pas à nos voisins? J'ai bien envie de vous communiquer une importante

Digitized by Google

découverte. Que diriez-vous, ajouta-t-il en imitant l'air mystérieux et sentimental de notre vieille connaissance M. Charles, que diriez-vous si la personne en question n'était pas, après tout, une vieille dame?

— Qui? la femme du vieux monsieur?

— La femme! vous sautez encore aux conclusions! Nous ferons mieux de rester dans le doute à cet égard et de l'appeler... la personne..., la robe de soie grise, si vous voulez. Eh bien, j'ai revu ladite robe.

— La robe grise! et où? et quand?

— Ce matin, de bonne heure; je me suis promené sur le plateau en restant à distance derrière elle, car j'ai pensé qu'elle n'aimerait pas à être observée ou suivie. Elle marchait très-vite et portait un petit panier rempli d'œufs, je crois.

— Excellente épouse! digne ménagère!

— Encore!... Je vous dis que j'ai des doutes à ce sujet. Elle marchait beaucoup plus vite et beaucoup plus gaiement qu'une femme ne devrait le faire quand son mari est malade. »

Je ne pus m'empêcher de rire des idées que John se faisait sur les devoirs conjugaux.

« Puis, reprit-il, Mrs. Tod appelle toujours son malade: le vieux monsieur, et elle ne dit jamais : la vieille dame!

— Un vieillard épouse quelquefois une jeune femme.

— Oui; mais c'est toujours dommage, et souvent peu convenable. Non, continua-t-il (je m'amusais fort de l'air grave qu'il prenait pour soutenir son argument), non, quoique cette dame, qui n'est ni très-mince ni très-petite, n'eût pas l'air d'une sylphide ou d'une nymphe des bois, avec son manteau de laine à capuchon et sa robe de soie grise, cependant je ne crois pas qu'elle soit vieille, ni même mariée.

— Comment pouvez-vous le savoir? l'avez-vous vue en face?

— Non, certainement, reprit-il d'un air presque indigné. Je n'irais pas courir après une dame comme un écolier qui chasse un papillon, et cela pour le simple plaisir de la regarder en face. Je suis resté sur le plateau jusqu'à ce qu'elle fût rentrée dans la maison.

— Ici, à Rose-Cottage?

Digitized by Google

— Mais oui.

— Elle était sans doute allée chercher des œufs frais pour elle... je veux dire pour le déjeuner du vieux monsieur malade. La bonne âme !

— Plaisantez si vous voulez, Phinéas, mais je crois, moi, que c'est une bonne âme. Je l'ai vue s'arrêter deux fois : premièrement pour parler à une vieille qui ramassait du bois, puis pour gronder un petit garçon qui maltraitait un âne.

— L'avez-vous entendue ?

— Non ; mais en passant près du petit garçon, j'ai pu voir à sa mine toute contrite qu'elle l'avait grondé.

— Alors elle n'est pas jeune ; vous pouvez en être sûr. Les femmes jeunes et jolies ne grondent jamais.

— Je n'en suis point du tout convaincu, dit John d'un air pensif. J'aime mieux ne pas me faire d'illusions à cet égard. La perfection est impossible. Il vaut mieux se représenter la jeune femme telle qu'elle est réellement : bonne et mauvaise tout à la fois.

— La jeune femme ! Vous voulez dire la jeune divinité.

— Non ; j'aime encore moins les divinités. Il serait fort peu agréable d'épouser un ange de perfection et de découvrir après tout que cet ange n'est que... Mrs...

— Halifax, » insinuai-je.

Il se mit à rire et rougit légèrement.

« Il faut que nous soyons bien à court de sujets pour dire de pareilles folies. Qu'est-ce qui y a donné lieu ?

— Mais votre amie, la robe de soie grise, je suppose.

— *Requiescat in pace !* Puisse-t-elle jouir de ses œufs ! Et maintenant il faut que j'aille seller la jument et que je me mette en route pour Norton-Bury. Quelle charmante journée pour une promenade à cheval ! »

Il se leva gaiement et, roulant mon fauteuil vers la fenêtre de manière que je pusse jouir de la vue, il ajouta :

« Maintenant, Phinéas, désirez-vous d'autres livres ? Vous ferez une promenade avant le dîner, vous ne vous laisserez pas gagner par l'ennui. »

John m'installa donc commodément ; nous fîmes le programme de ma journée solitaire, non sans rire beaucoup, car

Digitized by Google

nous étions les jeunes gens les plus gais du monde quand, comme John le dit lui-même en plaisantant, les devoirs et la responsabilité de notre position nous le permettaient.

« C'est notre bonne hôtesse qui pourrait parler de responsabilité, repris-je, avec tous ses pensionnaires, son mari et je ne sais combien d'enfants. Ah ! en voilà un qui commence pourtant. Ecoutez !

— C'est Jack, mon homonyme. Là ! j'étais sûr qu'il lui arriverait quelque malheur avec cet âne. Holà ! mon garçon, ce n'est rien, relève-toi. »

Mais s'apercevant que l'accident était plus sérieux qu'il ne l'avait cru d'abord, il s'élança comme un trait par la fenêtre, et l'instant d'après je le vis portant dans ses bras le malheureux Jack qui saignait par une blessure qu'il s'était faite au front.

« Ne vous effrayez pas, mistress Tod ; le mal n'est pas grand ; j'ai vu comment tout s'est passé. Jack, mon garçon, conduisez-vous comme un homme et ne criez pas tant : vous effrayez votre mère. »

Dès que la bonne femme fut convaincue qu'il n'y avait pas de raison de s'alarmer, sa frayeur fit place à une franche colère, et elle se mit à gronder Jack de son étourderie et de la peine qu'il donnait à M. Halifax.

« Mais c'est toujours comme cela avec ce petit garçon, monsieur. Il y a trois mois, le jour même de l'arrivée de M. March, il s'est amusé à toucher le cheval de la voiture qui lui a donné une ruade et lui a cassé le bras ; eh bien ! il est plus écervelé que jamais.

— Ayez de la patience, répondit John, qui venait de transporter le petit étourdi dans la cuisine, située au centre du cottage, et qui aidait la mère indignée à mettre des compresses sur la blessure, ayez de la patience, et pardonnez-lui pour cette fois.

— Eh bien, je lui pardonne, mais c'est par rapport à vous !

— Merci, monsieur, dit humblement Jack en pleurnichant. Vous êtes un gentleman, vous ; mais M. March ne l'est pas, lui ; il a dit que j'étais justement puni pour avoir regardé de trop près ses chevaux...

— Tiens ta langue, » s'écria sa mère, car le loquet de l'autre

Digitized by Google

porte de la cuisine venait de se lever, et une dame parut sur le seuil.

« Mistress Tod, mon père dit... »

Elle s'arrêta en voyant des étrangers. Au son de cette voix agréable, bien qu'un peu brève et décidée, John et moi nous nous retournâmes involontairement ; puis nous restâmes assez embarrassés, ne sachant si nous devions partir. La jeune personne nous tira bientôt d'incertitude.

« Mistress Tod, reprit-elle, mon père prendra son potage à onze heures : vous y penserez, n'est-ce pas ?

— Oui, miss March. »

Là-dessus miss March ferma la porte et disparut.

Elle portait une robe de soie grise. Je jetai un regard à John, mais il ne le remarqua pas ; ses yeux restaient fixés sur la porte où cette image ne nous était apparue qu'un instant... Cet instant avait suffi pour la graver dans ma mémoire.

C'était une jeune fille assez grande, d'une taille élégante, mais qui n'avait rien de la grâce fragile d'une sylphide. Elle avait la peau brune, les yeux bruns, les cheveux châtain foncé. L'ensemble de ses traits avait cette teinte colorée qui prête un charme doux et tendre en même temps qu'une certaine énergie à la physionomie d'une femme. C'était bien une femme ; elle n'avait rien de l'ange. On ne pouvait pas dire qu'elle fût belle, encore moins qu'elle fût jolie, mais il y avait autour d'elle comme une atmosphère de fraîcheur, de jeunesse et de santé, que je comparerais volontiers à une brise printanière.

Quant à sa toilette, elle se composait, comme je l'ai déjà dit, de cette robe de soie grise de la coupe la plus simple, garnie autour du cou et à l'extrémité des manches d'une fourrure blanche qui faisait ressortir avantageusement l'extrême finesse de sa peau.

« C'est miss March, nous dit notre hôtesse, quand la jeune fille se fut retirée.

— Ah ! vraiment ? dit John en détachant enfin ses regards de cette porte fermée.

— Et elle est bien raisonnable pour une jeune fille de dix-sept ans ; plus raisonnable et plus aimable que son père, qui se plaint toujours. Pauvre monsieur !... il n'en peut mais sans doute ; ce

Digitized by Google

n'en est pas moins dur pour sa fille..., n'est-ce pas, monsieur?

— Oui, » dit John, dont le laconisme était singulier.

Il resta dans la cuisine jusqu'à ce que le dernier bandage eût été appliqué sur le front meurtri de Jack, et même après que son protégé eut repris ses sens et sa gaieté habituelle. Je fus obligé de lui rappeler que nous ne devions plus embarrasser la cuisine de Mrs. Tod.

« Non, certainement. Venez, Phinéas. Mistress Tod, j'espère que notre présence n'a pas dérangé... cette jeune demoiselle.

— La jeune demoiselle! Ah! monsieur, vous ne la connaissez pas! C'est bien la plus aimable jeune fille que je connaisse. Elle vient souvent dans la cuisine comme vous venez de le faire, messieurs, et comme je serai toujours charmée de vous y voir, ajouta Mrs. Tod en faisant une petite révérence. Quand M. March dort, il lui arrive de venir s'asseoir ici pendant une demi-heure; elle cause avec Tod et moi, et joue avec le bébé. »

Ici, le petit personnage en question se mit à crier si fort du fond de son berceau placé dans un coin de la cuisine, que nous battîmes précipitamment en retraite.

« Nous avons enfin découvert qui est votre robe grise, John. Elle est jeune certainement, mais ce n'est pas positivement une beauté.

— Je n'ai jamais dit qu'elle fût belle.

— C'est une agréable personne, cependant. Je puis très-bien me la représenter trottinant sur le plateau, son panier d'œufs à la main, causant avec la vieille femme et gourmandant le petit garçon.

— Ne vous moquez pas d'elle, Phinéas. Elle doit mener une vie bien triste avec son père. »

Voyant qu'il prenait la chose aussi sérieusement, je cessai de plaisanter.

« Mais à propos, repris-je, le nom du père ne vous a-t-il pas frappé? March! Serait-ce par hasard ce même M. March que vous avez tiré de la Saverne il y a cinq ans? Quelle coïncidence bizarre!

— Quelle folie! » dit John d'un air ennuyé.

Mais, se rapprochant aussitôt, il prit amicalement congé de moi.

Digitized by Google

« Soignez-vous bien, mon ami, ajouta-t-il ; il fera nuit avant que je sois de retour de Norton-Bury. »

Je le regardai monter à cheval. Il descendit lentement la pente de la colline, se retourna une fois pour regarder Rose-Cottage, puis disparut derrière les marronniers. Quel admirable cavalier !

A mon tour, je regardai la fenêtre de M. March. Je distinguai une main — il me sembla voir aussi une manchette de fourrure blanche — qui baissait le store, et je me demandai en souriant si miss March avait aussi suivi des yeux John Halifax.

Je passai toute la journée dans le parloir ; la bonne Mrs. Tod venait de temps en temps rompre la monotonie de ma solitude. Elle me traitait comme une mère l'aurait fait, mais avec beaucoup moins de déférence qu'elle n'en montrait à John.

Le soleil était descendu derrière les quatre grands peupliers qui s'élevaient sur le bord de notre petit désert. Ces arbres servaient tout à la fois de limites au plateau et de bornes à l'horizon. Le matin, les premiers rayons du soleil venaient frapper leur cime élevée, et les dernières lueurs du couchant dessinaient distinctement leurs formes jusque bien avant dans la soirée. Ils étaient assez rapprochés pour me permettre d'entendre le frémissement de leurs feuilles lorsqu'il faisait du vent ; mais quand le temps était calme, ils s'élevaient vers le ciel comme des colonnes majestueuses. Je les aimais, ces quatre peupliers ; ils me paraissaient quelquefois des êtres animés. Je fis connaissance avec eux ce soir-là, en attendant le retour de John, et depuis, nous sommes toujours restés amis.

Neuf heures étaient déjà sonnées, quand je crus entendre ou reconnaître le trot de la jument. Je sortis tout joyeux de la maison.

David n'était pas gai comme de coutume, ce soir-là ; il était fatigué, et les soucis de la tannerie et des affaires paraissaient le préoccuper péniblement.

« Les temps sont durs, dit-il, quand Mrs. Tod nous eut apporté la lumière et se fut retirée en nous souhaitant cordialement le bonsoir, tout en demandant si M. Halifax avait bien tout ce qu'il désirait. — Elle paraissait toujours le considérer comme le chef de notre petit ménage. — Les temps sont durs, répéta-t-il d'un air pensif ; je ne crois pas qu'il soit juste de

Digitized by Google

laisser à votre père tout le poids des affaires. Il faut que je m'arrange pour aller à Norton-Bury cinq fois au moins par semaine. Je crains que vous ne soyez bien seul.

— Et vous? Vous jouirez bien peu de cette vie de campagne que vous aviez rêvée et que vous paraissiez tant aimer!

— N'importe! il n'y a peut-être pas de mal. Je dois moins songer au plaisir qu'au travail. Mais nous profiterons de nos plus courts moments. Comment vous sentez-vous aujourd'hui?

— Très-bien. Que ferons-nous demain?

— Je voudrais vous montrer le plateau de grand matin; la vue y est si belle.

— La vue de la nature seulement? » demandai-je malicieusement.

Il sourit, mais je vis que ma question ne l'embarrassait nullement.

« Non. Je comprends ce que vous voulez dire; mais je l'avais tout à fait oubliée; du moins je ne pensais pas à elle dans ce moment. Nous prendrons un autre chemin, comme j'en avais l'intention, car la jeune personne pourrait nous trouver importuns. »

Le lendemain matin, à sept heures, nous étions sur le plateau.

« Je ne vais pas vous laisser debout les pieds dans la rosée, Phinéas, me dit John; venez un peu plus loin, « sur ma terrasse, » comme je l'appelle; voyez ce panorama. »

En effet, une vallée s'étendait tout autour du plateau comme le lit desséché d'une grande rivière que les siècles auraient peu à peu convertie en prairies et en terrains boisés. Une petite ville toute blanche était située au fond de la vallée, et une vingtaine de cottages, dispersés à quelque distance de ce noyau de civilisation, s'élevaient sur le bord opposé de cette rivière imaginaire. Des gorges étroites, semées d'ombre et de verdure, des champs de blé doré, des bouquets de bois épais, paraient le paysage des couleurs les plus variées, et son point le plus élevé, Enderly-Hill, formait l'horizon derrière lequel j'avais vu la veille disparaître le soleil couchant.

« Aimez-vous cette vue, Phinéas? Quant à moi, je l'aime beaucoup. C'est bien une vraie vallée anglaise, riante et paisible, et renfermant comme autant de retraites où habite le

Digitized by Google

bonheur domestique. Figurez-vous être le patriarche de ce domaine. Vous ne pouvez vous faire une idée du caractère primitif de ses habitants. Ce sont les descendants d'une ancienne colonie de tisserands flamands; ils continuent le métier traditionnel. Là-bas, au fond de la vallée, et derrière le bois de hêtres, s'élève une immense fabrique de drap, la grande ressource de tout le voisinage.

— Oh! cela serait justement votre affaire, John... A propos, qu'est devenu ce merveilleux petit métier de tisserand que vous aviez fait dans le temps?

— Je l'ai encore... Cette fabrique de drap est magnifique; mais le propriétaire est un routinier à qui le progrès moderne fait peur. Si, par exemple... Mais j'oublie que vous n'avez pas non plus le goût de la mécanique.

— Continuez, continuez; expliquez-vous clairement, et je tâcherai de comprendre. »

Grâce à notre bonne volonté réciproque, il parvint à me donner une idée exacte de son rêve industriel. Je l'oubliai au bout de dix minutes, il est vrai; mais je n'en avais pas moins écouté avec intérêt.

« Aimeriez-vous à être propriétaire d'une grande fabrique? demandai-je à John.

— Si je l'aimerais! Mais à quoi sert-il d'en parler? On ne peut pas toujours suivre sa vocation; d'ailleurs, la profession ne signifie rien; l'homme est tout. Je suis tanneur, et j'ai l'intention de devenir un fameux tanneur. A propos, je voudrais bien savoir si Mrs. Tod, qui aime tant à parler « des gens comme il faut, » sait ce que nous sommes?

— Je ne pense pas; j'espère que non. Oh! John, pendant ce mois au moins tâchons d'oublier la tannerie. »

Car je la détestais plus que jamais, depuis que nous vivions dans cette tranquille Arcadie.

Il me gronda doucement, mais dans le fond je crois qu'il n'en pensait pas moins.

« Qui devinerait, reprit-il, en me voyant ici jouissant de cet air pur et frais et de la vue qu'on a de ce plateau couvert de fleurs, — quel charmant petit groupe bleu vous avez là à vos pieds, Phinéas! — qui devinerait qu'hier, pendant toute la

Digitized by Google

journée, j'ai été occupé à fouiller dans les basses-fosses de la tannerie et à manier des peaux d'animaux fraîchement écorchés? Pouah! Je m'étonne que ces petites clochettes ne se fanent pas dans mes mains.

— Vous n'êtes pas le seul à cueillir des fleurs sur le plateau, John. Regardez comme cette forme se détache sur le ciel. C'est peut-être votre Titanide,

Qui, comme Proserpine,
Est, au milieu des fleurs, la fleur la plus divine.

— C'est elle, dit John, d'un air si impassible que je le soupçonnai de l'avoir aperçue avant moi.

— Vous voudriez, enfant, l'éviter : la destinée vous rapproche.

— Elle aura pris, comme nous, une autre direction, et le hasard a voulu que nous choisissions la même. Venez, descendons la colline ; respectons sa promenade. »

Il m'entraîna malgré moi, car j'étais très-désireux de revoir ce jeune et frais visage, si gracieux, si bienveillant ; d'autant plus, comme je m'efforçais de le persuader à John, que ce visage indiquait chez miss March une dignité et une indépendance qui devaient lui rendre notre rencontre parfaitement indifférente.

John en convint, mais il fut inexorable en invoquant les convenances.

Mais la destinée ou le hasard me dédommagea, car, aux abords du cottage, nous nous rencontrâmes face à face avec miss March. Les deux sentiers que nous avions pris aboutissaient au même point, et le déjeuner nous ramenait à la même heure.

J'avais raison : notre présence était parfaitement indifférente à miss March ; elle ne rougit point, ne baissa point les yeux. Le regard qu'elle nous jeta en passant était tout à la fois modeste et observateur... Le sourire presque imperceptible qui se dessinait dans les coins de sa bouche semblait même dire qu'elle savait fort bien qui nous étions.

Elle avait à passer devant notre porte, sur le seuil de laquelle se tenait Mrs. Tod avec son bébé. Celui-ci lui tendit ses petits bras avec cette grâce enfantine à laquelle nulle femme, je crois,

Digitized by Google

ne peut résister. Miss March s'arrêta, prit l'enfant et le fit sauter dans ses bras.

Ils formaient tous deux un tableau charmant : elle, avec son manteau à capuchon rejeté en arrière, laissant entrevoir sa taille gracieuse et ses cheveux bruns, réunis en une épaisse touffe de boucles sur le sommet de la tête, comme c'était alors la mode. En la voyant ainsi, les yeux brillants de bonheur, les joues fraîches, animées, je me demandai si je ne l'avais pas jugée avec trop de précipitation en disant qu'elle n'était pas belle.

Elle restait toujours devant notre porte ; évidemment, elle nous avait tout à fait oubliés...; quand Mrs. Tod la pria tout bas de laisser passer « ces messieurs, » elle fit un mouvement de surprise, et se mit de côté en ramenant son capuchon sur sa tête.

John leva les yeux sur elle, comme cela était assez naturel ; quant à moi, je pouvais à peine détacher les miens de cette aimable créature. John s'inclina; elle nous salua poliment et nous entrâmes.

« La connaissance avec nos voisins commence on ne peut mieux, dis-je à John.

— Point du tout; il n'est pas question de connaissance, mais bien d'un simple échange de politesses entre personnes vivant sous le même toit. Cela n'ira jamais plus loin.

— Probablement. »

Ce *probablement* parut le désappointer un peu ; je crois même qu'en contemplant de la fenêtre le petit groupe qui se tenait sous notre porche, il ne put s'empêcher de regretter une troisième personne qui, à coup sûr, n'était ni Mrs. Tod, ni le bébé.

« Elle me semble mieux ce matin, dis-je à John, quoique je ne puisse encore l'appeler belle.

— Ni moi non plus.

— Elle nous a salués avec une grâce remarquable. Je crois, John, que pour la première fois de notre vie nous pouvons dire que nous avons vu une *lady*.

— Une lady, sans aucun doute.

Digitized by Google

— Non ; je voulais seulement dire qu'on voit que cette jeune personne a fréquenté la bonne société. Son père est probablement ce M. March, cousin des Brithwood. Quelle singulière coïncidence !

— Très-singulière, » dit John, et il retomba dans sa muette rêverie.

Il fut plus d'une fois question de nos voisins dans le courant de cette matinée, c'est-à-dire que je fis tous les frais de la conversation, car John se tenait décidément sur la réserve. Pendant que Mrs. Tod enlevait les restes de notre déjeuner, je lui fis quelques questions sur M. March, mais elle ne fut pas plutôt sortie que John me reprocha mon commérage.

Je me mis à rire en lui faisant observer qu'il avait eu soin de ne me gronder qu'après que toutes les informations demandées nous avaient été données, à savoir : que M. March avait une fortune indépendante, qu'il n'avait point d'amis dans le voisinage, et qu'il demeurait ordinairement dans le pays de Galles.

« Ce qui prouve, ajoutai-je, qu'il n'est pas notre M. March.

— Non, » répondit John comme soulagé d'un grand poids.

Je souris de son air sérieux. Plusieurs fois pendant la journée je me moquai gaiement de la sympathie qu'il témoignait pour nos voisins, et surtout de l'intérêt qu'il portait à la jeune personne. Intérêt bien naturel chez un jeune homme de son âge, il est vrai, mais qu'il croyait dissimuler habilement. Moi-même, ne la trouvais-je pas charmante ?

Nous consacrâmes le reste de la matinée à lire Shakspeare. Le vieux folio sembla s'ouvrir de lui-même à *Roméo et Juliette*. Il est un temps, — temps bien doux, mais bien court, — où, pour tout jeune cœur, la pièce par excellence, le poëme des poëmes, est *Roméo et Juliette*.

John me le lut tout entier, quoique ce ne fût pas pour la première fois ; puis, croyant que je m'étais endormi, il posa le livre sur ses genoux et regarda par la fenêtre.

C'était une belle journée d'été, calme, silencieuse, une de ces journées qui portent l'âme à rêver. Une abeille venait de temps en temps bourdonner parmi les roses, et l'on entendait le roucoulement des ramiers à travers les branches des hêtres.

Digitized by Google

Leur voix douce et caressante nous rappelait celle d'une mère penchée sur le berceau de son enfant, ou celle de deux jeunes fiancés échangeant le premier baiser d'un chaste amour.

John écoutait. A quoi pensait-il? Pourquoi ce frémissement étrange sur ses lèvres? pourquoi cet éclair dans ses yeux, cette profonde et inexprimable tendresse dans son regard?

Je fermai les yeux : il ne sut jamais que je l'avais observé. Il pensa que j'avais dormi pendant cette demi-heure, qui ne lui parut sans doute qu'une minute. Mais elle fut plus longue pour moi... ah! bien longue! J'entrevoyais qu'un jour viendrait, que ce jour était peut-être déjà venu, où il y aurait pour mon cœur une épreuve plus cruelle qu'aucune de celles qu'il avait subies jusqu'alors.

(La fin en avril.)

Digitized by Google

La relation d'*un Pèlerinage aux saints lieux* ne nous est parvenue que lorsque déjà toute notre livraison était composée ; mais nous avons tenu à faire paraître cet article à une époque où il aurait pour les lecteurs le double intérêt d'un récit de voyage et de l'expression du sentiment religieux que les cérémonies du culte réveillent pendant la semaine sainte et la semaine de Pâques, dans toutes les communions chrétiennes. Nous n'avons pas hésité à augmenter notre livraison de deux feuilles d'impression, et cependant il a fallu renvoyer au mois prochain la conclusion des *Voyages romanesques de sir Amyas*.

(*Note de la Direction.*)

Les amis de M. de Lamartine et les libraires propriétaires temporaires de ses œuvres, voyant l'insuccès de la souscription nationale ouverte pour l'aider à désintéresser ses créanciers, viennent de concourir autant qu'il est en eux à cette œuvre ; ils lui ont remis pendant sa vie, ou pendant dix ans en cas de mort, la possession de tout ce qu'il a publié jusqu'ici en poésie ou en prose. M. de Lamartine y joint un nombre notable d'œuvres entièrement inédites, et il publie ainsi de son vivant ses œuvres complètes.

Ces œuvres complètes se composent de cent un volumes : c'est un demi-siècle de travail ; il fait contenir ces cent un volumes en quarante volumes de 600 pages, magnifique édition, monument de bibliothèque qui ne se vendra pas en librairie, mais qui sera réservé aux seuls souscripteurs.

On souscrit chez lui, 43, rue de la Ville-l'Evêque, ou par engagement signé. (Quatre ans pour payer.)

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE,

DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE.

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

LE PARLEMENT DE LA GRANDE-BRETAGNE. — DÉCONVENUE DES WHIGS. — LES D'ORLÉANS VENGÉS. — UN REGRET DE NAPOLÉON Ier. — LA TAXE DU PAPIER. — LES FABRIQUES DE PAPIER EN ANGLETERRE. — LES GUENILLES INSTRUMENT DE CIVILISATION. — LE NOUVEAU BILL DE RÉFORME. — UN SCANDALE. — LETTRES D'OUTRE-TOMBE. — LE PRINCE ALBERT. — UNE LETTRE ÉLECTORALE DE LORD MACAULAY. — L'ANGLETERRE MAUDITE PAR UNE FEMME. — L'ANE EXCOMMUNIÉ. — CARICATURES SUR LES SAVOYARDS. — LES FILLES D'HONNEUR ET LEUR COCHER. — MRS. JAMESON. — L'AMOUR DE L'ART. — LA TRANSFORMATION. — LE FAUNE DE PRAXITÈLE. — LA ROCHE TARPÉIENE. — UNE SECONDE ÉDITION DE LA TÊTE D'YORICK. — LE DEUIL DU LIBRAIRE, ETC., ETC.

Londres, mars 1860.

Le Parlement anglais tient aujourd'hui l'Europe attentive, et les lignes télégraphiques portent, d'heure en heure, jusqu'à l'oreille de l'empereur de Russie les voix multiples de cet écho de toutes les opinions ; car toutes les opinions ont leur interprète, toutes les nationalités aussi, dans cette libre assemblée qui discute les intérêts de la Savoie et de la Suisse, comme ceux de l'Italie et de l'Allemagne. Le pape lui-même a là ses orateurs, qui se font écouter, quoique aucun ne soit de la taille d'O'Connell, qui aurait un si beau rôle à jouer s'il vivait encore. Mais le niveau d'abaissement n'a pas seulement passé sur les têtes politiques de l'Irlande. Les chefs d'emploi, dans le ministère comme

Digitized by Google

dans l'opposition, sont descendus au rang de doublures : il ne reste plus au Parlement anglais que son autorité d'être collectif; l'éloquence individuelle n'ajoute rien à cette autorité. Ces hommes d'Etat, qui, il y a vingt ans, parlaient si haut, avaient tant d'exigences et tant de susceptibilité vis-à-vis des puissances de l'Europe et surtout de la France, en sont réduits à des protestations négatives; l'épée de Brennus est dans un des plateaux de la balance. Lord Palmerston et lord John Russell, convaincus d'avoir perdu le temps en demandes d'explications, n'ont plus que cette excuse au service de leur politique expectante : « Vous qui nous accusez de laisser faire, que feriez-vous? Accepteriez-vous la responsabilité d'un *casus belli* ? » Et, à cette question, l'opposition baisse à son tour la tête après avoir regardé l'épée de Brennus. Quel juste châtiment reçoivent ces whigs, si jaloux de l'honneur du pavillon britannique quand régnait la maison d'Orléans ; ces whigs si prompts à accuser le roi Louis-Philippe d'avoir sacrifié l'entente cordiale à l'ambition de famille dans l'affaire des mariages espagnols, et son fils, le prince de Joinville, de rêver la revanche de Trafalgar, parce que le jeune prince prenait au sérieux son titre d'amiral! Que dis-je? lorsque M. Thiers, ministre des affaires étrangères, voulut intervenir dans la question d'Orient et encourager le pacha d'Egypte dans ses velléités d'indépendance, les whigs feignirent de voir dans le ministre historien un Bonaparte au petit pied, qui s'était trahi lui-même en inaugurant l'homme à la redingote grise sur la colonne Vendôme, et en faisant à cheval le tour des fortifications de Paris. Le pacha fut bombardé sans cérémonie, et Louis-Philippe dut remplacer le belliqueux M. Thiers par le pacifique M. Guizot. Aujourd'hui les whigs ont vu sans souffler mot M. Walewski remplacé par M. Thouvenel, c'est-à-dire par l'ambassadeur français qui a enfin triomphé à Constantinople de ce visir anglais qu'on appelle en Angleterre lord Stratford de Redcliffe; voilà pour la question d'Orient. Après avoir regardé en spectateurs la guerre d'Italie, ils s'avisent tout à coup de s'éprendre d'un tendre intérêt pour le roi de Piémont, et de vouloir substituer leur patronage libéral au patronage militaire de Napoléon III; puis, quand celui-ci invoque à la fois contre eux et contre Victor-Emmanuel le principe de l'annexion volontaire, à propos de la Savoie, les anciens cham-

Digitized by Google

pions du sultan ont en vain de leur côté les réclamations de la Suisse, l'approbation de la Prusse, les sympathies ou les alarmes de toute l'Allemagne; non, ce n'est pas assez pour agir, il leur faut encore savoir ce qu'en pense l'Autriche ou ce qu'en pense la Russie, et lord John Russell s'écrie tristement : « Voici un mois que j'ai écrit à Vienne, quelques jours après j'ai fait une communication semblable à Saint-Pétersbourg, et certainement *c'est un désappointement* pour les ministres de S. M. la reine de voir que, depuis si longtemps, ni Vienne ni Saint-Pétersbourg n'aient daigné me faire savoir si les gouvernements de ces deux empires ont l'intention d'exprimer aucune remontrance énergique contre l'annexion de la Savoie! » Oui, voilà quel cas on fait à Vienne et à Saint-Pétersbourg des communications diplomatiques du cabinet whig, et voilà tout ce que lord John Russell et lord Palmerston ont à répliquer au discours par lequel sir Rob. Peel leur reproche d'être les tacites complices d'une annexion qui n'est que « le premier acte d'une conspiration contre les libertés de tous les Etats européens. »

Je le répète, la maison d'Orléans est-elle assez vengée de ces whigs, si ingrats envers les petits-fils de ce régent qui, sous l'inspiration antinationale de Dubois, consolida la maison de Hanovre en sacrifiant les Stuarts, qu'il était plutôt dans l'intérêt de la France d'aider à remonter sur le trône (question rétrospective sur laquelle je ne serais pas contredit, je pense, par l'historien de Charles-Edouard)? « Ah! disait Napoléon sur son rocher de Sainte-Hélène, si à l'époque du camp de Boulogne eût survécu un Charles-Edouard! comme je lui aurais procuré la revanche de Culloden! » Quoi qu'il en soit du passé et même du présent, je ne puis m'empêcher de craindre pour demain un retour de l'Angleterre vers une coalition européenne; car lord John Russell a été forcé lui-même d'en convenir. S'il s'adresse en ce moment aux cours de Vienne et de Saint-Pétersbourg, ce n'est pas dans l'espoir qu'elles seront définitivement d'un avis contraire au sien, et si, par hasard, ces cours se ralliaient à la protestation anglaise, est-ce que les ministres whigs ne retrouveraient pas leur susceptibilité?

Heureusement, la France est prévenue. Je remarque, en recevant *le Moniteur* du 19 mars, que les discours de M. Kinglake

Digitized by Google

et de sir Robert Peel y sont réduits à quatre ou cinq lignes. Evidemment c'est qu'on les médite en haut lieu [1].

Qu'on ne croie pas, n'en déplaise à M. Bright, que les avantages du traité de commerce soient de nature à contre-balancer la défiance britannique contre l'empire napoléonien. Ces avantages sont réels, mais ils ne sont pas immédiats, et, en attendant qu'ils aient produit leurs fruits, ils sont en partie annulés par le nouvel incident, qui, comme on l'a très-bien dit au Parlement, impose à la paix les charges les plus lourdes de la guerre. Et puis, en Angleterre aussi, il est des intérêts qui se prétendent lésés. Je vous en ai signalé quelques-uns. Ce mois-ci a été surtout discutée la réclamation des fabricants de papier; car non-seulement divers opposants ont blâmé M. Gladstone d'avoir abandonné la taxe de 25 millions prélevée sur ce qu'on appelle métaphoriquement l'instrument des connaissances humaines, mais encore les fabricants prétendent que l'abolition de cette taxe, plus que compensée par l'entrée libre des papiers étrangers, sera illusoire pour eux tant que la France, l'Espagne, l'Italie et les autres Etats du continent n'auront pas aboli tous droits sur l'exportation des loques, chiffons, guenilles et autres matières premières. Ceux qui lisent tranquillement, au coin du feu, leur journal quotidien, leur Revue, ou le roman du jour, ne s'inquiètent guère des origines de la feuille légère sur laquelle les dents du dragon de Cadmus se transforment en caractères d'imprimerie. La papier glacé à tranches d'or orné d'arabesques, le carton d'album qui disparaît sous les couleurs vives de l'aquarelle, les tentures d'appartement, toutes les qualités de papier, en un mot, passent par la même métamorphose, et, depuis l'invention de Faust ou de Guttemberg, l'humble chiffonnier, dans ses pérégrinations nocturnes d'une borne à l'autre, est un des ouvriers les plus utiles à la propagation des lumières, comme aussi les peuples les plus déguenillés, l'Irlandais, l'Espagnol, le Napolitain, etc., etc., sont les plus intéressants pour le fabricant de papier. Par quelques-unes de ses provinces, la Bretagne par exemple, comme par la variation incessante de ses modes, la

[1] La discussion du Parlement que nous apportent les journaux anglais du 27 mars confirme pleinement les impressions inspirées ici par les discussions précédentes. (*Note de la Direction.*)

Digitized by Google

France figure au premier rang de cette production dont les agents essentiels sont le chiffonnier, le juif qui crie : *Habits, galons !* la revendeuse à la toilette, etc. Cependant l'abondance du chiffon français y suffit à peine aux besoins de la fabrication française, et je ne m'étonne pas que les papetiers s'y déclarent protectionnistes ou prohibitionnistes autant que les maîtres de forges, quoique dans un autre sens. Les fabricants anglais ont fait au Parlement la plus triste exposition de leur industrie, comme s'ils étaient sur le point de fermer leurs dernières usines, qui sont réellement déjà bien réduites en nombre depuis vingt ans, et par le fait de la France, disent-ils, ce qui est vrai encore, mais par une cause dont ne saurait se plaindre le pays qui appelle à lui volontairement tous les inventeurs du monde. Pendant longtemps la manufacture de papier a été presque exclusivement une œuvre de la main. Lorsque la machine inventée par Louis Robert fut introduite en Angleterre par M. Didot, de Paris, toutes les fabriques qui, faute d'un capital suffisant pour les frais de premier établissement, résistèrent à l'invention nouvelle, durent finalement disparaître. Il n'en existe pas moins en Angleterre trois cents de ces machines, perfectionnées par MM. Fourdrinier et Donkin. Trois cents machines qui fonctionnent en moyenne douze heures par jour (plusieurs fonctionnent nuit et jour) produisent une masse de feuilles qui, collées ensemble, couvriraient chaque jour une étendue de trois millions de yards carrés [1]. En d'autres termes, en calculant d'après le chiffre progressif de l'impôt, les fabriques de papier anglaises produisent aujourd'hui une quantité triple de celle qu'elles produisaient il y a vingt-cinq ans, résultat auquel contribuent à la fois la librairie à bon marché des bibliothèques de chemin de fer et les journaux quotidiens à 1 penny, qui n'empêchent pas cependant le *Times* d'avoir un tirage de cinquante mille exemplaires, quoique coûtant 5 pence, cinq fois le prix du journal à 1 penny.

Au reste, je mentionne seulement le fait de l'abolition de l'impôt sur le papier et de la discussion à laquelle il a donné lieu, discussion terminée par un vote approbatif, dont les jour-

[1] Le *yard*, traduit en mesure française, équivaut aux huit sixièmes du mètre.

Digitized by Google

naux triomphent en proclamant M. Gladstone le dieu sauveur des lettres! Nous allons voir si le *Times* fera profiter sa clientèle des 40,000 à 50,000 livres sterling qu'il payait pour sa part au fisc. Ce journal semble ne pas douter aujourd'hui que ce soit à tout jamais l'impôt sur le revenu qui remplace l'impôt sur le papier, car, dit-il, un Parlement de plus en plus démocratique, comme celui qui sera le produit de l'abaissement du cens électoral, ne se fera aucun scrupule d'imiter l'exemple donné par le Parlement actuel, où la propriété n'a pas pu se défendre elle-même.

Le nouveau bill de réforme sera voté malgré les objections du parti conservateur et celles des radicaux. M. Disraéli et M. Bright se sont faits les interprètes de ces deux extrêmes. M. Disraéli ne croit pas être en contradiction avec lui-même en déclarant, d'une part, que son projet que la Chambre repoussa l'année dernière était plus libéral que celui des whigs, et en protestant, de l'autre, au nom des institutions aristocratiques qui ont seules, selon lui, fondé et maintenu ces libertés anglaises, menacées par un empire militaire bien autrement redoutable que la monarchie de Louis XIV; car sous Louis XIV il y avait encore en Europe des peuples animés du courage de la résistance, et aujourd'hui peuples et souverains se résignent à l'omnipotence française. M. Bright, lui, votera le bill comme un progrès, et avec l'espérance qu'il ouvrira une porte de plus en plus large à la démocratie : « Ne vous trompez pas sur le calme de vos ilotes politiques, dit-il, ce n'est pas de l'indifférence. Nous n'avons plus d'agitations populaires, mais nous avons quelque chose de mieux. Vous avez tous vu une tempête en mer : c'est un spectacle imposant et beau dans ses terreurs; mais il est un phénomène non moins frappant, c'est le progrès calme et majestueux de la marée montante. » M. Babinet a peut-être fourni cette comparaison à M. Bright, à qui on pourrait répondre que quand la marée envahit ainsi régulièrement le rivage, régulièrement aussi elle recule, et réellement le radicalisme anglais en est à sa phase rétrograde. Il faut ajouter encore ici qu'en ce moment le peuple et l'aristocratie sont plus préoccupés de ce qui se passe sur le continent qu'en Angleterre, mais l'aristocratie et le peuple sont également convaincus qu'il faut attendre et vivre au jour le jour.

Digitized by Google

Dans cette période expectante, je crois que je ferai mieux de vous parler un peu littérature. Cependant je commencerai par la mention d'un ouvrage qui a fait surtout sensation dans les salons politiques. C'est par les correspondances de Berlin qu'il a été d'abord signalé, et la librairie de Leipsick en a transmis un exemplaire à l'éditeur Trubner, qui a tout d'abord mis quatre ou cinq traducteurs à l'œuvre. Il s'agit d'une correspondance du baron de Humboldt avec Varnhagen Von Ense, dont la nièce, M^lle^ Ludmilla Assing, s'est faite l'éditeur responsable en arguant d'une phrase de l'illustre baron, que celui-ci avait destiné lui-même ces lettres au public. Comment concilier cette intention avec une des dernières recommandations de Humboldt mourant : « Qu'on ne publie pas ma correspondance privée? » Mais surtout comment concilier les médisances de ces lettres avec la courtoisie de cet aimable savant, si affable avec tout ce qui s'inclinait devant sa réputation universelle, si obséquieux auprès des puissances du monde politique? Chateaubriand avait déjà joué ce mauvais tour à ses contemporains ; mais Chateaubriand était parti de ce monde avec la mauvaise humeur d'une coquette qui ne sait pas se résigner à vieillir et voit autour d'elle d'autres coquettes plus jeunes dont la déférence lui semble ironique : Chateaubriand avait eu réellement des mécomptes et des déceptions continuelles en voulant régner et gouverner dans les lettres et la politique. Mais Humboldt avait vieilli moitié philosophe, moitié patriarche, moitié voyageur, moitié favori des cours, content du titre qui lui donnait le droit si commode d'offrir des conseils à la puissance, le Nestor de tous les Agamemnons et de tous les Achilles ses contemporains. Eh bien, voici une correspondance intime qui nous le révèle comme un frondeur déguisé, un auteur susceptible, un contempteur des rois, un sceptique aux yeux de qui les ministres protestants ne valent pas mieux que leurs confrères catholiques. Ceci ne serait encore rien si Humboldt n'avait émis que des principes ; mais le scandale est d'autant plus grand, qu'il y a dans ses lettres des personnalités fort désagréables. Si encore quelques fouines ou chauves-souris littéraires étaient seules immolées comme, par exemple, un simple bibliothécaire de l'Institut de Paris qui a essuyé bien d'autres affronts ! Mais non ; l'ex-roi de Prusse et ses ministres sont

Digitized by Google

traités de sots fanatiques, le roi de Hanovre est encore moins ménagé, tous les principicules d'Allemagne ont leur part d'épigrammes, et le prince Albert lui-même, le noble et élégant époux de la reine d'Angleterre, est accusé d'avoir désappris l'allemand sans avoir appris parfaitement l'anglais. Le prince Albert, ce gentleman par excellence, osa oublier une fois d'être poli pour M. de Humboldt : en le remerciant de l'œuvre du *Cosmos*, il oublia de mentionner la satisfaction de la reine, et un jour ce prince si libéral ne craignit pas de reprocher au savant baron sa sympathie pour les Polonais, qui, selon lui, ne sont pas plus intéressants que les Irlandais! Je pense que vous parlerez vous-même de cette publication : il me suffit donc de vous dire quel bruit elle fait ici... Laissez-moi ajouter seulement que M. de Humboldt n'y abdique pas sa sensibilité, comme frère et comme ami... C'est à noter. M. de Humboldt a pu être un censeur sévère de ses contemporains, mais il avait du cœur, et il ne regrette aucun de ces actes de bienveillance qui lui méritèrent de sincères affections. Hélas! il y a tant de faux bonshommes illustres dont le cœur s'est littéralement ossifié avant qu'ils aient atteint la moitié de l'âge du baron prussien! J'aime à vous envoyer aussi le volume des Biographies de lord Macaulay, édité par M. Black, d'Edimbourg, parce que vous y trouverez quelques-unes de ces lettres qui réconcilient le pauvre monde avec les hommes éminents. En voici une adressée aux électeurs d'Edimbourg, lorsqu'ils lui donnèrent son congé :

« Messieurs,

« Il vous a plu de me retirer votre mandat, et je me soumets sans murmurer à votre arrêt. Je me souviendrai toujours avec gratitude de la conduite généreuse de ceux qui ont persisté à soutenir ma candidature. S'il est survenu quelques incidents dont j'aurais à me plaindre justement, je l'ai déjà oublié ou je l'oublierai bientôt ; je laisse avec confiance les questions sur lesquelles nous avons différé d'opinion au jugement de mon pays. Je ne puis attendre que vous admettiez aujourd'hui que la raison soit de mon côté, mais le temps viendra où vous reviendrez avec calme sur l'histoire de mes rapports avec Edimbourg. Vous reconnaîtrez alors, j'en suis certain, que si j'ai encouru votre dé-

Digitized by Google

plaisir, c'est parce que je suis resté fidèle aux intérêts généraux de l'empire britannique et aux principes fondamentaux de la constitution. Je serai toujours fier de penser que j'ai autrefois obtenu votre faveur, mais permettez-moi d'ajouter que je me souviendrai toujours, avec non moins de fierté, comment et pourquoi j'ai risqué de la perdre, comment et pourquoi je l'ai perdue. C'est en faisant des vœux pour la paix et la prospérité de votre cité, que j'ai l'honneur d'être, messieurs, votre fidèle serviteur.

« T.-B. MACAULAY. »

Nous trouvons dans ces lettres la preuve irrécusable que, si la députation d'Edimbourg avait été acceptée volontiers par lord Macaulay, il n'avait nullement provoqué l'offre qui lui en fut faite par M. Black. Il n'avait pas dissimulé que cette offre le flattait; mais il avait fixé lui-même le prix qu'il voulait en donner, sans marchander, comme aussi sans aller au delà de la somme dont il pouvait disposer dans la proportion de sa fortune. « Je ne puis, écrivait-il, dépenser plus de cinq cents livres sterling pour l'élection. Quand je fixe cette somme, je vais jusqu'à la dernière limite, — peut-être plus loin que je ne devrais. — Si donc il y a quelque probabilité qu'on attende du candidat un déboursé supérieur, j'espère que sans retard vous en chercherez un autre! » En vérité, c'était généreux à un homme d'une fortune ordinaire comme lord Macaulay de payer une douzaine de mille francs l'honneur de représenter une grande ville, quand il pouvait entrer au Parlement sans qu'il lui en coûtât rien, par un de ces bourgs pourris que le bill de 1832 laissait encore à la disposition de quelques grandes familles.

Savez-vous quel est le résultat le plus tristement envisagé du nouveau bill de 1860? C'est que, outre les frais obligés de toute candidature qu'il n'abolira pas, il doit, presque dans tous les colléges, augmenter les frais extralégaux en augmentant le nombre des électeurs. Personne ne nie (excepté peut-être M. Bright) que plus vous abaissez le cens, plus vous multipliez les voix vénales. « L'opposition, dit très-bien le *Times*, redoutait les électeurs à six livres sterling, moins à cause de leurs opinions démocratiques ou démagogiques qu'à cause de certains usages. Si mille électeurs à dix livres boivent tant de tonneaux de bière,

Digitized by Google

combien en boiront donc deux mille électeurs à six livres! Cinq cent mille électeurs de plus à abreuver! Il faudra être un Crésus, être dix fois millionnaire, pour poser sa candidature! Quelle bourse y tiendra? » Par le même calcul fait à leur point de vue, tous les brasseurs, tous les taverniers, tous les cabaretiers, etc., des trois royaumes doivent appeler de leurs vœux le suffrage universel. Quel beau jour pour eux, celui où cinq à six millions d'électeurs altérés crieraient, comme la Sangsue de l'*Ecclésiaste*: Encore! encore! C'est alors aussi que le vin de Bordeaux, le vin de Roussillon, le vin de Provence, le vin de Languedoc, et même le gros vin de Saint-Gilles, viendraient à propos au secours des brasseries mises à sec! Une élection générale ferait faire connaissance au bas peuple anglais avec le produit des vendanges françaises. Les économistes de l'école de Manchester auraient enfin bien raison de répéter que si le libre échange n'a pas pour effet de diminuer les prix des objets de consommation, c'est parce qu'il augmente le nombre des consommateurs.

En attendant que les vins de France soient appréciés ici sous leur vrai nom, plus d'un navire a déjà quitté les eaux de la Tamise pour aller chercher à Cette ces vins de Xérès, de Porto et de Madère qu'on y fabrique avec une perfection qui menace le Portugal plus directement encore que l'abaissement des droits. La Cité de Londres, avec son activité habituelle, prépare bien d'autres expéditions pour les ports de France. Aussi n'est-ce pas dans la Cité de Londres que l'écho répète volontiers les récriminations inutiles du Parlement contre l'annexion de la Savoie. Si cet écho aimait la poésie, il redirait bien plus volontiers les nouveaux vers que Mrs. Browning, l'auteur d'*Aurora Leigh*, vient de nous envoyer de Florence. *Poésies avant* (ou devant) *le Congrès*[1], tel est le titre que cette muse libérale a mis au frontispice de son volume, et qui en marque la véritable date, car les critiques n'ont pas manqué de dire que Mrs. Browning doit avoir modifié ses opinions depuis que le Congrès attendu est indéfiniment ajourné. Quoi qu'il en soit, Mrs. Browning qui, même en fixant sa résidence en Italie et en appelant l'Italie sa patrie adoptive, est restée une poëtesse anglaise, ne craint pas de proclamer Napoléon III son

[1] *Poems before Congress*, by Elizabeth Banett Browning.

Digitized by Google

héros et le héros du monde libéral. Bien plus, ses dithyrambes en l'honneur du libérateur de l'Italie ont pour conclusion un anathème, une malédiction contre l'Angleterre ; « et, dit-elle, ne méprisez pas la malédiction d'une femme : c'est un sel amer, sans doute, mais qui peut raviver les chairs corrompues. » Tel est le sens, ou un des sens, de ces deux vers, dont la traduction littérale manquerait de sel attique :

A curse from the depths of womanhood
Is very salt, and bitter and good.

Heureusement, dit la *Litterary Gazette*, que l'Angleterre est comme cet âne qui continua tranquillement son chemin, quoique excommunié par un cardinal.

Voici la traduction littérale de l'anathème prononcé sur l'âne excommunié..., je veux dire sur l'Angleterre :

« Je m'écrie dans ma passion poétique, en jetant mon regard « à mon Angleterre par-dessus les Alpes et la mer ; à mon Angle- « terre que j'aimais mieux telle qu'elle fut, — car elle a trop de ca- « rabines pour moi..., trop parce qu'elle ne s'en sert pas pour la « cause de ses frères : « Défiance ! panique ! laissez là ces vaines pa- « roles. L'épée se rouille si on la tire du fourreau pendant la paix ; « on n'a pas peur pour soi quand on a peur pour les autres. Le « vrai brave combat ou a confiance, et il ne porte pas sa cotte de « mailles dans sa chambre. » Ce qui, métaphore à part, signifie que l'Angleterre aurait dû joindre ses armes à celles de la France pour la libération de l'Italie, au lieu de se tenir dans une attitude soupçonneuse *avant*, — et d'avoir de l'humeur *après*, parce qu'on se passe d'elle. Mais Mrs. Browning lance avec plus d'énergie encore son apostrophe directe, qui n'a pas moins de dix strophes finissant chacune par le mot *curse !* malédiction ! « Dix fois honte et malédiction à vous qui faites l'œuvre du diable, en aidant les bourreaux à étrangler les martyrs ! etc. » Rien de plus difficile à traduire que cette poésie, dont le mouvement lyrique prête des ailes aux mots les plus vulgaires, lesquels retombent platement dans la prose. De son côté, Mrs. Browning, qui a traduit euphoniquement le cri de *Vive l'Empereur !* par :

Emperor
Evermore !

Digitized by Google

a pu être fidèle aux règles de la prosodie anglaise en faisant rimer *Cavour* avec *sure*.

Shout for the lead of Cavour
Whose living glory is sure !

Ce qui prouve que Mrs. Browning a réellement écrit, non-seulement avant le Congrès, mais encore avant les annexions récentes, c'est que dans ses vers la Savoie est toujours synonyme de Piémont:

Shout for France and Savoy !

De toutes façons, M. de Cavour, immortalisé par cette fille de Corinne et de Byron, pourra trouver dans ses poésies la compensation des articles en prose et des caricatures anglaises, où on le représente sous les traits d'un joueur de vielle qui va sous les fenêtres des Tuileries amuser le petit prince impérial en faisant danser une marmotte et manœuvrer des rats blancs.

Quelques-unes de ces caricatures sont moins innocentes; mais on aurait tort de trop s'en formaliser à Turin et même à Paris. Est-ce que les Anglais traitent beaucoup mieux leurs propres ministres et leurs propres princes ? C'est une institution nationale ici que la satire : tout le monde s'en mêle, et on en égaye quelquefois son testament, comme le principal cocher du prince de Galles (le prince Auguste de Hanovre, père de Georges III), qui légua quelques centaines de livres sterling à son fils, à la condition expresse de n'épouser jamais « une fille d'honneur ! » Le drôle avait conduit lui-même quelques-unes de ces dames à des rendez-vous suspects, sans doute. L'anecdote est racontée par le docteur Doran, dans un piquant volume d'histoire anecdotique qu'il intitule : *Histoire des princes de Galles*, et où il y en a bien d'autres, sans parler des fredaines de ce prince Henry qui avait pour compagnon le gros Falstaff.

Rien n'est plus favorable au style anecdotique, en histoire, que cette substitution du second rôle au premier, des princes de Galles aux rois eux-mêmes et des princesses aux reines. C'est ainsi que l'histoire des trois royaumes a été refaite depuis quelques années par miss Strickland, qui n'y a pas épargné l'érudition, et plus agréablement par le docteur Doran lui-

Digitized by Google

même, qui, avant de nous dire les faits et gestes des princes de Galles, nous avait déjà dit ceux des reines de la dynastie hanovrienne. Tel avait été encore le début littéraire de Mrs. Jameson, qui vient de mourir. Femme de lettres aux sentiments chastes et romanesques, Mrs. Jameson s'était aussi essayée dans la fiction, et son *Journal d'une ennuyée* n'avait pas eu moins de succès que sa *Vie des reines*; mais, fille d'un peintre (Marphy, peintre ordinaire de la princesse Charlotte), elle avait fini par se créer une spécialité en publiant une suite d'ouvrages sur les artistes et la peinture. Quelques-uns de ses livres rappellent Lanzi et Vasari. Ce qui les distingue, c'est que Mrs. Jameson cherchait toujours dans un tableau l'expression d'une pensée à la fois poétique et religieuse ; les musées d'Italie, d'Allemagne, de France et d'Espagne étaient pour elle des succursales de Saint-Pierre de Rome. Protestante sincère, quant au dogme, elle était catholique par son admiration du Giotto, de Cimabue, de Raphaël, de Michel-Ange, de Murillo, etc. La *Revue Britannique* a donné des extraits de ses savants volumes sur l'*Art légendaire*, premier ouvrage qui fut suivi de ceux où Mrs. Jameson a écrit ce qu'on pourrait appeler la *Vie pittoresque* de la Vierge, des apôtres, des saints et des martyrs, etc., etc. Dans ces beaux volumes, qui ont eu plus d'une édition malgré leur prix élevé, les illustrations, généralement des réductions au trait des principaux chefs-d'œuvre de l'art chrétien, sont l'œuvre du crayon de l'auteur, crayon un peu faible, mais qui s'étudie à être fidèle. Quant à la prose de Mrs. Jameson, elle manque de condensation ; mais Mrs. Jameson rend très-bien les sentiments délicats, et, quand elle décrit un tableau, elle sait se contenir dans une précision élégante. Par ses travaux et ses voyages, Mrs. Jameson avait des relations très-étendues. Elle était modeste et parlait peu. Vous avez dû la rencontrer au moins quelquefois à Paris chez MM. Galignani et chez MM. Stassin et Xavier, sinon dans les bibliothèques publiques et au Louvre. Je crois que son mari lui survit, auquel cas il exercerait encore une fonction au Canada. Elle avait elle-même fait le voyage d'Amérique; elle y avait admiré les beautés de la nature, et elle l'a prouvé par ses *Esquisses canadiennes*; mais il lui fallait l'air des musées, des galeries, des ateliers. Il n'y en a pas à Toronto, où elle résida

Digitized by Google

quelque temps; il n'y en a guère plus dans les villes des Etats-Unis. Elle revint en Europe, ramenée par une vocation irrésistible, non sans avoir montré toute sa bonne volonté à l'Amérique en publiant un article sur le peintre Washington Allston, le seul, hélas ! qu'elle eût trouvé digne d'une notice, de l'autre côté de l'Atlantique.

Quelques artistes américains, des sculpteurs surtout, commencent à protester par des œuvres de talent contre les critiques anglais, qui refusent aux Américains l'inspiration des arts. Les poëtes, les historiens et les romanciers américains n'ont-ils pas fini par donner un démenti à ces mêmes contempteurs du génie transatlantique, dont Cooper, Edg. Poe, Prescott et Washington Irving n'ont pas en mourant éteint le flambeau ? Le roman le plus original de ce mois-ci est d'un Américain, Nathaniel Hawthorne, dont la *Revue Britannique* a publié *la Maison aux sept pignons*. M. Hawthorne, comme ses devanciers et même la puritaine Mrs. B. Stowe, a bu à la coupe d'Armide, je veux dire s'est laissé séduire par l'idolâtrie italienne.

M. Hawthorne investit volontiers ses personnages d'un prestige fantastique, qui n'est le plus souvent que le résultat d'un mystère prolongé. Il se défie de la crédulité de ses lecteurs, et il n'ose pas leur imposer franchement les rêves de son imagination. De là des caractères mixtes qui appartiennent moitié à la mythologie et moitié à l'humanité. Tel est, dans *la Transformation* ou le roman de *Monte-Beni*, dont les événements se passent à Rome, un Romain moderne, appelé *Donatello* ou *l'Homme-Faune*, qui est le portrait vivant de la fameuse statue du Capitole. Donatello est supposé le descendant direct d'un de ces demi-dieux agrestes qui vivaient dans les bois du Latium avant l'ère historique. Il en a conservé les goûts sauvages, le tempérament ardent, les passions sans frein. On peut supposer que, lorsqu'il rentre chez lui, il n'a rien de plus pressé que de se dépouiller de son costume indispensable ; peut-être ne se ferait-il pas trop prier pour poser comme modèle. Quel malheur que ce faune en chair et en os n'ait pas vécu du temps où M. Ingres peignait à Rome ! Quel beau pendant aurait la Naïade du grand artiste ! Les dames romaines trouvent superbe Donatello. J'avoue que je l'aurais, moi, rendu amoureux d'une de ces demoiselles amé-

Digitized by Google

ricaines qui courent le monde en tout bien et tout honneur, filles des bois elles-mêmes, descendant peut-être de la belle Pocahontas, amenée en Angleterre par le capitaine Smith. On en trouve justement une dans le roman, la blanche Hilda; mais M. Hawthorne a préféré la marier à un sculpteur américain, et l'enfant de Praxitèle n'a des yeux que pour Miriam, héroïne plus mystérieuse, poursuivie jusqu'à l'importunité par un juif, très-mystérieux lui-même, et qui est précipité de la roche Tarpéienne par l'homme-faune. Je n'en dirai pas plus des mystères de cette histoire, dont une longue analyse risquerait de désenchanter le lecteur. Il est curieux de voir un auteur américain décrire très-poétiquement la ville éternelle et conduire sa compatriote Hilda au confessionnal, par amour de la couleur locale.

M. Hawthorne n'a pas le style si pur, si classique de son devancier Washington Irving, qui n'avait pas, lui, l'imagination vagabonde de M. Hawthorne. Pauvre Washington Irving ! Il faudra bien cependant que la *Revue Britannique* lui consacre quelques pages de biographie ! Qui mérita mieux que lui le bénéfice de cette règle que voudrait instituer sir James Prior, dans sa préface de la *Vie de Malone*, le commentateur de Shakspeare ? « Tout homme de lettres devrait écrire la vie d'un autre homme de lettres, dette d'honneur et de reconnaissance que nous contracterions et acquitterions ainsi tous les uns envers les autres. »

Le nombre de biographies qui se publient mensuellement à Londres prouve que le vœu de sir James Prior ne sera pas stérile. Mais il faudrait encore que chacun pût choisir et indiquer son biographe, ou au moins qu'il y eût, dans chaque cimetière, un sténographe pour *reporter* toutes les belles phrases d'un dernier adieu. Hélas ! hélas ! il est plus d'une illustration littéraire qui n'a pas même le chien du pauvre à son convoi. Au siècle dernier, lorsque les *sujets* étaient rares dans les amphithéâtres, quelques résurrectionnistes remarquèrent un cercueil transporté au cimetière de Tyburn, et suivi d'un seul homme. « En voilà un, se dirent-ils, que nous pouvons enlever cette nuit sans que personne y prenne garde. » Ils n'y manquèrent pas et allèrent vendre le déterré à un professeur d'anatomie. Quand,

Digitized by Google

le lendemain matin, le professeur découvrit le suaire, il reconnut le cadavre de Sterne, l'auteur de *Tristram Shandy* et du *Voyage sentimental*. Hélas ! pauvre Yorick ! C'était Sterne lui-même ! Le plus original, c'est que le seul ami qui l'avait suivi jusqu'au champ du repos était son libraire Becket. Et nous disons que tous les libraires sont des ingrats ! — Je trouve cette anecdote dans cette *Vie de Malone* citée tout à l'heure, et il y en a bien d'autres. Mais je vous envoie le volume.

ÉCONOMIE POLITIQUE. — CRITIQUE.

PRINCIPES DE SCIENCE SOCIALE, PAR M. CAREY[1].

Le premier volume de cet ouvrage a été publié en mars, le deuxième en septembre 1858 ; le troisième et dernier, en février 1859.

M. Carey, bien connu en Europe par ses nombreuses publications sur des sujets d'économie politique, dont plusieurs ont eu les honneurs de la traduction en français, en italien, en allemand et en suédois, occupe aux Etats-Unis une position très-élevée parmi les économistes. Auteur entièrement indépendant de toute manière, il a consacré plus de vingt ans de sa vie à son étude de prédilection. Il n'est pas de sujet dans ce vaste domaine qu'il n'ait traité, et l'on peut dire que toutes ses publications ont été dictées par les besoins du moment, de sorte qu'elles ont toutes un intérêt pratique et historique. Passant sa vie dans la retraite et l'étude, au milieu d'une riche bibliothèque, sortant peu mais voyant beaucoup de monde, il est au courant de tout ce qui se passe dans le monde actif de sa patrie. Depuis fort longtemps, il a dirigé son attention vers les régions politiques et il en connaît tous les fils et tous les ressorts ; cette étude l'a mis en état de juger bien des choses et d'en apprécier la portée : ainsi, neuf mois avant qu'éclatât la grande crise financière aux Etats-Unis, il en parlait comme d'une chose qui devait arriver dans les limites de cette période. Il voyageait alors en Europe, et il prédisait les événements qui allaient se réaliser ; on le traita comme un *théoricien*, tout en l'écoutant avec beaucoup d'attention. Il est plus d'un financier aujourd'hui qui doit regretter amè-

[1] 3 vol. in-8°. Philadelphie.

Digitized by Google

rement d'avoir pris M. Carey pour un rêveur. Puissent les inquiétudes qu'il a sur l'avenir des États-Unis ne pas se réaliser! M. Carey a systématisé le résultat de ses travaux dans un ouvrage intitulé : *Economie politique*, dans lequel il a donné à sa doctrine une base plus large, plus historique et plus scientifique que dans ses *Principes de science sociale* ; peut-être y a-t-il encore trop d'abstractions, et pourrait-on objecter contre la stricte conséquence que l'auteur tire du monde physique au monde moral. Mais que de vérités qui passeront à l'état d'axiomes!

Les systèmes en vogue partent tous du point de vue que l'homme n'est qu'un simple agent de la production, de la distribution et de la consommation des richesses. C'est en particulier l'opinion d'Adam Smith et de ses disciples. Mac Culloch appelle l'économie politique la *science des valeurs*. L'archevêque Whately la renferme dans de plus étroites limites encore : il l'appelle *catallactique*, ou la *science des échanges*. Il en est de même de tous les auteurs les plus connus ; ils parlent comme s'ils croyaient que tous les hommes sont faits pour les produits et non les produits pour les hommes, et, s'ils veulent bien penser au bien-être individuel et collectif de l'homme, ils ne le considèrent que comme un moyen d'augmenter la production, la richesse produite étant le but, la fin. Selon eux, la richesse est tout, l'homme absolument rien. Carlyle appelait l'économie politique la science lugubre (*dismal*), et à bien des égards ne mérite-t-elle pas une épithète plus sévère? J.-S. Mill, l'un des économistes les plus distingués et les plus habiles, parlant de l'économie politique, dit : « C'est pour l'avantage de l'utilité pratique que l'on *interpole* le principe de population dans l'économie politique ; au fond, c'est à tort ; car, agir ainsi, c'est se départir de la rigueur de l'arrangement purement scientifique. » Virtuellement, l'homme, tel que le créent les économistes, est exclus de toute attention, de tous égards, quoique tout ce qui les occupe se rattache à lui.

M. Carey attaque leurs définitions, leurs doctrines, leurs faits, leurs systèmes. Il appelle le sien : « Principes de science sociale, » parce que, traitant son sujet dans ses rapports avec la conservation de l'homme et l'amélioration de sa condition, il définit la science sociale « celle des lois qui gouvernent l'homme dans les efforts qu'il fait pour s'assurer la plus grande individualité et le plus grand pouvoir d'association avec ses semblables. »

Cette noble manière d'envisager l'homme se retrouve dans toutes les définitions qu'il donne. En voici quelques-unes :

L'*utilité* est la mesure du pouvoir de l'homme sur la nature.

La *valeur* est celle du pouvoir de la nature sur l'homme ; la mesure de résistance que la nature présente à la réalisation de ses désirs.

Digitized by Google

La *richesse* consiste dans le pouvoir qu'a l'homme de mettre à sa disposition les services gratuits de la nature.

La *production* consiste à diriger les forces de la nature pour les asservir à l'homme.

Le *capital* est l'instrument au moyen duquel le travail s'opère; que cet instrument s'appelle terre, vaisseau, charrue, développement intellectuel, livre ou froment.

Le *trafic* (*trade*) est un acte d'échanges pour d'autres personnes, et n'est qu'un instrument entre les mains du commerce.

Le *commerce* consiste dans l'échange de services, de produits ou d'idées entre les hommes.

L'*argent*, conformément à l'esprit de ce système, est un instrument d'association.

Dans ce système, l'homme et son avantage sont tout : la richesse, dans toutes ses phases et avec son pouvoir, n'est plus que le moyen d'arriver aux fins de l'existence humaine. Si la richesse se trouve ainsi dans l'homme proprement dit, et non uniquement dans ses magasins et sa bourse, la science de sa production, de sa distribution et de sa consommation sera toute différente de ce qu'elle serait selon ces systèmes qui ne se rapportent qu'à la richesse et ne prennent point l'homme pour objet.

Le livre que nous avons devant les yeux est donc à la fois un traité de sociologie et de philosophie de l'histoire. Il ne serait pas possible, et il ne serait non plus nécessaire, d'offrir à nos lecteurs une revue en forme de tout l'ouvrage. Nous ne pouvons qu'appeler leur attention sur les matériaux qui le composent, leur arrangement et leur portée. Ils embrassent toutes les relations sociales, les affaires, l'histoire, la philosophie. Rien de ce qui touche au bien-être de l'individu, à la famille, à la société, aux affaires, au gouvernement civil, n'est négligé. Le cadre embrasse tout à la fois une théorie de la vie industrielle et sociale, et une philosophie ou histoire naturelle de la famille humaine. La constitution de l'homme, l'histoire des phases par lesquelles il a passé dans les temps anciens et modernes, sont présentées au lecteur d'une manière tout à fait originale. Il y a là un sommaire de tout ce qu'un homme peut recueillir de données dans un quart de siècle, en vue d'illustrer les principes d'économie politique.

Dans les premiers chapitres, l'auteur nous donne les catégories principales des fonctions et des rapports de l'homme en société. Il montre l'ordre naturel dans lequel les hommes vivent et agissent comme consommateurs, *transporteurs*, manufacturiers et agriculteurs, — ces termes, pris dans leur acception la plus élevée. L'histoire naturelle des sciences, ou les branches des connaissances humaines, sont présentées dans

Digitized by Google

l'ordre suivant : l'intuition, soit les instincts non dirigés de l'homme barbare ; puis la science sociale ; et enfin la physique dans ses ramifications infinies.

L'argumentation est serrée, quoiqu'elle laisse quelquefois à désirer au point de vue de la méthode ; aussi faut-il ne rien laisser d'incompris dans les premiers principes exposés, si l'on veut se rendre compte des suivants. Au premier abord, il semblerait que l'examen de toutes ces questions est du domaine de la science abstraite ; mais à mesure que l'on avance, on se trouve placé dans le monde des réalités avec une quantité de principes recueillis sur la route. C'est sans doute en vue d'attirer l'attention du lecteur sur les idées les plus importantes du système, qu'elles sont répétées souvent, et que l'auteur aime à y revenir.

L'ordre des matières du livre de M. Carey donnera au lecteur de cette recension autre chose que des mots. Le voici : —Science et ses méthodes ; l'homme sujet de la science sociale ; augmentation de population ; occupation de la terre ; valeur ; richesse ; formation de la société ; appropriation ; changements de la matière quant à la forme ; changements vitaux dans la forme de la matière ; l'instrument de l'association ; la production et la consommation ; l'accumulation ; la circulation ; la distribution, la concentration et la centralisation ; la concurrence ; la population ; les denrées ; la colonisation ; la théorie malthusienne ; le commerce ; l'organisation sociale ; la science sociale.

La table des matières de l'ouvrage de M. Carey n'occupe pas moins de quarante-deux pages de petit texte ; elle donne une vue synoptique du livre entier ; elle a le mérite d'être bien faite. Qu'il nous soit permis d'indiquer, sous forme de sommaire, quelques-unes des propositions traitées et souvent résolues par notre auteur, car nous voudrions, dans l'intérêt des études économiques, lui procurer des lecteurs sur le continent européen, comme il en a aux Etats-Unis.

— Préparation de la terre pour son occupation par l'homme. Mission de l'homme. Elle ne peut être accomplie que dans les pays où il y a diversité d'emplois, où l'individualité peut se développer, où tout concourt à faciliter le pouvoir de l'association. L'occupation de la terre commence toujours par les sols pauvres. Passage graduel de l'homme esclave de la nature à sa domination. Marche des établissements coloniaux aux Etats-Unis, au Mexique, dans l'Amérique du Sud, les Indes occidentales, la Grande-Bretagne, la France, la Belgique, les Pays-Bas, la Scandinavie, la Russie, l'Allemagne, l'Italie, la Grèce, l'Inde et l'Égypte. La nature est assez riche pour fournir aux besoins de la race humaine. La valeur : sa mesure est déterminée par le coût de repro-

Digitized by Google

duction. La valeur de l'homme augmente à mesure que celle des objets dont il a besoin diminue, et *vice versâ*. La richesse doit être non-seulement synonyme de possession, mais de bonheur, de prospérité et de pouvoir. Le trafic est un obstacle au commerce. La guerre et le trafic se servent de l'homme comme d'un instrument; le commerce envisage le trafic comme un instrument de l'homme. L'économie politique moderne n'est pas empreinte de christianisme. Rapports entre la guerre et le trafic, démontrés par l'histoire du monde ancien et moderne. Le trafic funeste au Portugal, à la Turquie, à l'Irlande et à l'Inde. Le système anglais hostile aux intérêts et aux progrès de tous les pays qui subissent son influence. Le trafic centralise et démoralise la société. Phénomènes de la civilisation. Système Ricardo; malthusien : il fait de l'esclavage la dernière condition de l'ouvrier. La théorie de l'excès de population a pris sa source dans les doctrines qui ont fait prévaloir le trafic. L'agriculture, qui, de toutes les sciences, est celle qui réclame le plus de connaissances, est la dernière à mûrir. Justice rendue à la terre. Un marché domestique fait de l'agriculteur un homme libre et développe son art; un marché distant rend esclave le cultivateur et le force à se livrer au trafic. Rapports de dépendance mutuelle entre l'agriculture et les manufactures. Guerres, servage et trafic en France; contraste entre l'histoire économique et politique de France. Comparaison entre l'agriculture et les manufactures en France et en Angleterre. Politique de protection des Etats du Zollverein allemand. Croissance rapide de la richesse et de la liberté en Allemagne. De quelle manière le commerce affecte le commerce étranger, les ressources de l'Etat, le développement de l'agriculture, l'amélioration du peuple et la force des gouvernements. Contraste entre la France, l'Allemagne et la Russie, d'une part; le Portugal, l'Irlande, la Turquie et l'Inde, de l'autre; causes de la différence dans leurs vues en économie politique. Politique industrielle des Etats-Unis; ses conséquences sociales et politiques. Agriculture scientifique et diversification de travaux industriels; leurs effets moraux, sociaux, économiques et nationaux. L'agriculture, la grande œuvre de l'homme. Protection et *free trade*. Le prix de la matière brute s'élève à mesure que nous approchons des centres de civilisation, tandis que celui des objets ouvrés diminue. Perte qui résulte pour l'agriculteur de son éloignement du marché. La terre et le travail gagnent en valeur à mesure que l'homme acquiert du bien-être, et tous les autres objets en perdent dans la même proportion. L'argent, ce grand instrument qui sert à faciliter l'association et la combinaison, prend sa direction où les matières brutes et les objets manufacturés se rapprochent le plus par leur prix; les matières brutes sont

Digitized by Google

enlevées aux pays qui ne présentent pas de diversité dans la main d'œuvre, et vont chercher ceux où elle est le plus diversifiée et le plus parfaite, et les métaux précieux la suivent. Les billets en circulation diminuent la valeur des métaux précieux, mais augmentent leur utilité. L'exclusion des billets de banque ne produit pas l'affluence de l'or ou de l'argent. Les sociétés augmentent en force à mesure que le taux de l'intérêt diminue. La doctrine de la majeure partie des économistes, quant à l'argent, est contraire au bon sens. Histoire de l'argent. Les banques d'escompte diminuent la valeur de l'argent et augmentent son utilité. Influence des banques; leur pouvoir de faire le bien et le mal. Histoire des banques en Angleterre et aux Etats-Unis, particulièrement dans le nord ; leurs différences d'avec celles du sud. Comparaison du système américain et des systèmes du continent européen. La consommation est la mesure de la production ; la production croît en raison du pouvoir de la diminution du traficant et du *transporteur*. L'homme doit s'occuper à diriger les forces de la nature ; la richesse consiste en cela. Le capital s'accroît avec la croissance des centres locaux. Danger de la centralisation ; exemples tirés de l'histoire de tous les pays historiques. Tendance à l'égalité chez les hommes. La valeur de l'homme s'accroît à mesure que décline le taux du gain, de l'intérêt et de la rente. Doctrine de Ricardo contraire à la vérité. L'augmentation de taxes indirectes est un signe d'une civilisation en décadence. Les pays qui envoient à la Grande-Bretagne leurs matières brutes portent le fardeau de son système de taxes indirectes. La centralisation diminue en proportion du prix que prennent la terre et le travail. La théorie du système américain est une théorie d'action locale et de liberté ; la pratique du gouvernement tend à la centralisation et à l'esclavage. Expériences des Etats-Unis sous le régime de la protection et du *free trade*. Avantages de la concurrence. Harmonie entre la loi de la population et celle de la subsistance. De la doctrine de Malthus quant à l'excès de population. Emigration. Diversification d'emplois. Importance réelle de la doctrine : *Laissez faire, laissez passer*. Tyrannie des gouvernements qui suivent cette théorie. Taxe du transport. L'objet suprême de la production est l'homme. Politique de Colbert et celle du système anglais. Organisation sociale ; harmonie dans la diversité. Science sociale. Identité des intérêts individuels et nationaux ; son but est de traiter des lois en vertu desquelles l'homme obtient du pouvoir sur la nature et sur lui-même. Le précepte de la charité chrétienne, qui ne veut pas que nous fassions aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fût fait à nous-mêmes, s'applique aux nations comme aux individus.

Digitized by Google

Cette esquisse d'un grand et bel ouvrage est fort imparfaite . elle est sèche, et cependant elle est de la plume d'un homme qui a bien étudié le livre dont il rend compte. Ce n'est pas un nouveau système d'économie politique que donne l'auteur, mais une étude des vérités fondamentales sur lesquelles l'économie politique peut être assise.

Ce livre est écrit d'une manière facile ; c'est presque le style de la conversation, ce qui explique les répétitions que l'on y rencontre. L'auteur est évidemment au courant de toute la littérature de l'économie politique ; les principales langues de l'Europe lui sont familières ; sa bibliothèque est très-riche, sa correspondance étendue; ses rapports personnels avec les hommes les plus éminents des deux mondes sont nombreux. Peut-être sera-t-il donné à quelqu'un de nos lecteurs de le voir en Europe, où il est maintenant pour la troisième ou la quatrième fois. Ni l'âge, ni l'état d'agitation où se trouve l'Europe, ne sont un obstacle à son zèle pour la science qu'il cultive avec tant de succès depuis si longtemps. G.

Digitized by Google

CHRONIQUE

ET

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Paris, mars 1860.

Small annexment.

Une petite annexion.

(SHAKSP., *Hamlet*, acte III, sc. III.)

Pull down Savoy.

Démolissez la Savoie.

(SHAKSP., 2d p. de *Henri VI*, acte IV, sc. VII.)

N'en déplaise au Jack Cade de Shakspeare, la Savoie ne sera pas démolie. Elle devient française sans le moindre bouleversement. L'Angleterre bouderait plus sérieusement s'il s'agissait de prendre ce quartier de Londres qui a conservé le nom de *Savoy*, ancien sanctuaire privilégié, cher aux débiteurs, où l'on pouvait contracter des mariages clandestins par la simple bénédiction d'un chapelain, investi par l'usage (enfin aboli) d'un droit analogue à celui du forgeron de Gretna-Green. — Ne voyant donc aucun *casus belli* dans tout ce qui se passe, nous pouvons, chroniqueur pacifique, nous occuper tout simplement de littérature, ce que ne font pas nos confrères, les chroniqueurs anglais. Ce n'est pas sur les théâtres que nous pourrions écrire un long article. La Comédie-Française ne nous a offert qu'un acte, dont le titre avait inquiété ces esprits scrupuleux qui croient la religion menacée : *Le Feu au couvent!* Si c'était un pendant des *Visitandines* de Picard! Heureusement, c'est bien assez qu'en plein carême l'Académie impériale de musique fasse chanter autre chose que des psaumes à un grand inquisiteur. Il n'y a pas le plus petit moine dans *le Feu au couvent*. L'incendie l'a consumé quand la toile se lève, et il n'en sort qu'une naïve pensionnaire de seize ans qui, sous les traits de Mlle Emma Fleury, cette charmante

Digitized by Google

élève de Regnier, vient dire fort à propos à son père, sous les traits de Bressant, que ce n'est pas bien d'oublier sa fille pour faire le jeune homme, de recevoir chez lui des Madeleines non repentantes, et d'exposer sa vie dans un duel pour disputer l'une d'elles à un Brésilien. Ces Brésiliens font une terrible concurrence à la jeunesse dorée. Ce sont eux qui, plus que l'Australie et la Californie, répandent tant d'or sur le marché des femmes libres, que les bienfaits du libre échange risquent d'être compromis par l'avilissement des pièces de vingt francs. Nous commencions à nous trouver en assez mauvaise compagnie chez ce jeune veuf, lorsque sa fille est venue purifier l'air de la maison paternelle en proposant à M. Bressant, pour sa seconde femme, une des sous-maîtresses de son couvent, et en inspirant elle-même la plus chaste passion au plus blasé des compagnons de plaisir de son père. La pièce finit donc selon toutes les règles de la bonne morale, et comme elle est très-bien jouée par MM. Bressant, Delaunay, Leroux, etc., les critiques et le public espèrent que M. Barrière, l'auteur, en prépare une plus longue et non moins agréable. La Comédie-Française n'aura donc pas à regretter longtemps que M. Octave Feuillet ait porté *la Tentation* au Vaudeville, d'autant plus que, rue de Richelieu, *la Tentation* eût beaucoup trop ressemblé aux *Rêves d'amour* de M. E. Scribe. Disons cependant que certains critiques reprochent à *la Tentation* d'être une pièce trop faite pour le théâtre. L'auteur, ajoutent-ils, n'avait besoin que de suivre sa fantaisie : — nous ne désespérons pas d'entendre dire que, pour faire un bon comédien, la première règle est de ne pas savoir jouer la comédie. En attendant, nous engageons, nous, M. Octave Feuillet à persister dans son style littéraire, sans tomber dans le marivaudage sentimental, et à ne pas croire que d'ingénieux détails suffisent à défrayer cinq actes. La métaphysique du cœur ne supplée pas longtemps à l'absence d'une intrigue bien conduite.

Qu'il nous soit permis aussi de protester contre l'abus du duel sur la scène ;— non que nous voulions proscrire le *point d'honneur* ; —mais qui n'a pas remarqué comme nous que ces gentilshommes si susceptibles du théâtre se battent presque tous pour des causes très-peu *honorables*? Si l'ancien tribunal des maréchaux de France existait encore, est-ce qu'il autoriserait qu'on se coupât la gorge pour une Hélène comme celle qui met heureusement d'accord et le père corrigé par sa fille et le Brésilien du *Feu au couvent*, en se faisant enlever par un Pâris moscovite?

Qu'on n'aille pas non plus revenir au suicide avec Chatterton ou Werther. Si quelque dramaturge y songeait, qu'il lise d'abord les *Études sur la mort volontaire* que vient de publier le docteur A. de

Digitized by Google

Etangs, première partie d'un plus grand travail, car le savant auteur s'occupe presque exclusivement ici du « suicide politique en France. » Le docteur des Etangs est encore plus un philosophe qu'un médecin, si toutefois on peut être l'un sans l'autre.

L'homme est l'étude la plus digne de l'homme, disait Pope. M. des Etangs le pense comme Pope, et, comme lui, il ramène tous les détails de cette étude aux grandes généralités pour écrire le chapitre final de l'histoire universelle de l'homme et de ses passions. Son ouvrage sort donc du cadre restreint des questions posées par les Académies, après les avoir cependant résumées toutes dans une exposition simple et modeste qui démontre une intelligence assez forte et assez exercée pour résoudre n'importe quels problèmes. De même M. des Etangs ne rejette point les recherches numériques de la statistique; mais il les classe de manière à leur donner un sens, en faisant la part exacte de chaque phase du mouvement social, sachant bien que la vie d'un peuple est sujette à toutes sortes d'influences plus ou moins irrégulières, comme la vie de chaque individu. Il y a mieux, M. des Etangs emprunte aussi quelque chose à l'investigation médicale, tantôt à la clinique, tantôt à cette branche appelée la médecine légale, qui, dans tout cas de mort mystérieuse, interroge le cadavre lui-même.

Son épigraphe, empruntée à Voltaire, l'a mis sur la voie de cette curieuse évocation : « Il serait à désirer que tous ceux qui prennent le parti de sortir de la vie laissassent par écrit leurs raisons avec un petit mot de leur philosophie; cela ne serait pas inutile aux vivants et à l'histoire de l'esprit humain. » Or, justement, il n'est guère de suicide qui, avant d'entrer dans l'éternel silence, ne laisse son *petit mot*, espèce de testament plus ou moins solennel, justification de l'acte, protestation contre les hommes ou contre la destinée. Outre ceux de ces *testaments* rendus publics, quelquefois historiques, M. des Etangs a recherché dans les archives secrètes des ministères et de la police les notes confidentielles dont les agents de l'autorité, sur tous les points de la France, sont tenus d'accompagner le procès-verbal d'un acte de mort volontaire. Grâce à une communication libérale, il a pu compulser deux cent dix mille dossiers! Deux cent dix mille!!!

Notre imagination a reculé avec épouvante devant l'idée de ce lugubre travail, et M. des Etangs avoue que, pendant les trois années qu'il lui a consacrées, il n'a pu toujours échapper aux navrantes tristesses, aux défaillances morales provoquées par cette poursuite solitaire des sombres et douloureux mystères qui ne se trahissent qu'à la mort. Il a persisté vaillamment toutefois, et c'est comme interprète consciencieux de toutes les victimes de nos révolutions sociales et politiques

Digitized by Google

qu'il nous dit sa pensée sur les soixante dernières années de notre histoire [1].

Cette histoire est doublement instructive, car tout s'enchaîne dans la vie des peuples; le présent y donne une main au passé, une autre à l'avenir. Par un coup d'œil rétrospectif ajouté à sa remarquable introduction, M. des Etangs nous épargne la peine de chercher dans les siècles antérieurs au nôtre les anneaux de cette chaîne des idées préexistantes, l'une desquelles tient notre faible raison à tous suspendue sur l'abîme : hélas ! l'inévitable retour des mêmes effets et des mêmes causes attend nos enfants dans l'avenir; cruelle conviction que nous laisse l'histoire contemporaine, où nous voyons tant de semences funestes déposées par toutes nos révolutions successives. M. des Etangs ne nous flatte pas à ce sujet. Que dis-je ? lui-même, si pénétré du sentiment des malheurs publics, exprimant une si juste horreur pour les crimes de la première révolution, si indigné de toutes nos hontes, il nous a semblé qu'il avait ses sympathies politiques, ses indulgences pour certains conspirateurs, ses préférences pour des autorités contestables. D'un autre côté, il traite bien sévèrement les souvenirs semi-romanesques de notre ami Charles Nodier, qui n'eut jamais la prétention de les imposer à la grande histoire ; charmant narrateur qui nous en racontait bien d'autres dans l'intimité, si bien qu'un jour nous fûmes amené à lui demander s'il n'était pas un peu cousin du fameux comte de Saint-Germain. Mais qui rendit mieux que Nodier une des causes les plus folles du suicide, le désenchantement littéraire transformé en romanesque amour de la mort? Nous venons d'en retrouver quelque chose, avec un peu plus d'amertume peut-être et des pages non moins belles de style que fières de pensée, dans un petit volume intitulé : *Lettres d'Everard*, par M. Lanfrey, jeune philosophe qui accuse très-hardiment les femmes modernes « d'avoir achevé de tuer en nous toutes les inspirations viriles, lorsqu'il leur suffisait d'un regard pour les ranimer dans les cœurs les plus timides. » Everard s'accuse lui-même ainsi que toute la jeunesse, et c'est au mois de mai, par un beau jour de printemps, qu'il s'écrie : « *Je suis las et découragé de vivre !...* Il est des spectacles qui vieillissent l'homme d'un siècle en quelques minutes! » Cet enthousiaste se détourne enfin du présent vers le passé, et les héros d'autrefois lui inspirent une généreuse jalousie : « Je suis jaloux, dit-il, de tous ceux qui ont fait quelque chose de grand ! » Mais, au lieu d'un lâche suicide, il va chercher une mort de héros révolutionnaire dans les Deux-Siciles. Que le roi de

[1] L'ouvrage du docteur A. des Étangs est publié à la librairie de M. Victor Masson, place de l'École-de-Médecine.

Digitized by Google

Naples se rassure, Everard ne recrutera pas beaucoup de ces enfants perdus du siècle, qui hésitent entre le suicide et la guerre déclarée aux rois [1].

Si Everard est dur pour les femmes, il l'est plus encore pour les journalistes, dont il fait des esclaves salariés à qui on permet de temps en temps les plaisirs du gladiateur pour entretenir en eux un reste de fierté indispensable au talent de la plume. Après avoir lu ce qu'Everard dit de nos gladiateurs de la presse contemporaine, ayez la curiosité de chercher dans deux volumes d'une rare érudition ce que raconte M. Charles Nisard des *Gladiateurs de l'ancienne république des lettres*. Pour mieux définir ce nom, M. Ch. Nisard rappelle qu'au moyen d'une catachrèse les Romains exprimaient par le mot *digladiari* l'action de disputer avec bruit, de quereller avec insolence, de faire enfin de sa langue le même emploi aveugle et féroce que les spadassins du cirque faisaient de leur épée. Certes, cette définition ne saurait s'appliquer aux journalistes modernes qui manient alternativement la plume et le fleuret. M. Ch. Nisard s'est donc privé de cet attrait des allusions personnelles qui introduisent dans l'histoire et la biographie littéraires les personnages contemporains. Non, ses gladiateurs sont des originaux perdus et qu'il a retrouvés ; ils vivent de leur vie propre, et le dogme de la métempsycose étant effacé de nos croyances, aucun de nos modernes pédants ne se reconnaîtra dans Filelfo, Poggio, Laurent Valla, Jules-César Scaliger, Gaspard Scioppius, Garasse, etc., ces héros, que M. Ch. Nisard peut hardiment présenter à l'Académie des inscriptions pour y être admis lui-même, sans qu'aucun de ses futurs collègues puisse lui refuser sa voix sous prétexte de satire.

Quant à la presse militante de l'an de grâce 1860, quel publiciste, critique, feuilletoniste, etc., se reconnaîtrait dans Filelfo invectivant les Médicis après les avoir loués ; ou dans Poggio souffleté par Georges de Trébisonde ; ou dans Laurent Valla attaquant la donation faite aux papes par Constantin et se faisant des affaires avec les théologiens par la liberté de son langage ; ou dans Jules-César Scaliger, croyant avoir plus d'esprit qu'Erasme et se vantant de toutes les qualités qu'il n'avait pas ; ou dans Scioppius, né d'un père obscur et s'attribuant la naissance d'un gentilhomme ; ou dans le même Scioppius, oubliant qu'il débuta par écrire contre les protestants et finissant par écrire contre le pape, les saints et la Vierge ; ou dans François Garasse, flagellant un auteur avec toute la rigueur, et, dit M. Ch. Nisard, avec la volupté d'un correcteur de collége... alors même que cet auteur s'ap-

[1] Les *Lettres d'Everard* sont publiées par la Librairie Nouvelle, où se trouve encore la seconde édition des *Pirates chinois*, que nous avons déjà annoncée.

Digitized by Google

pelait Et. Pasquier? Non, certes, ces pamphlétaires ne sont plus de notre époque. M. Charles Nisard n'est qu'un archéologue littéraire, lorsqu'il nous révèle leurs petites infamies et prend la peine de traduire ceux d'entre eux qui s'insultaient en mauvais latin. Néanmoins, il est une citation de Bayle qui semblerait nous prouver que quelquefois les gladiateurs de M. Nisard appelaient, comme les nôtres, leurs adversaires devant les tribunaux. Nicius Erythneus ayant menacé Scioppius de publier un livre qui le convaincrait de n'être qu'un franc ignorant, Scioppius le fit taire en menaçant à son tour de le traduire devant les magistrats, ce que Bayle désapprouve en disant : « Dès qu'un homme de lettres, dans une dispute d'érudition, a recours aux sergents et aux procureurs, c'est une marque qu'il se défie de sa plume et de sa science. Il change l'état de la question, il fuit le combat, il n'ose aller sur le pré avec son antagoniste. » La Cour impériale de Paris aurait pu récemment citer ces réflexions de Bayle dans les considérants d'une sentence qui a fait du bruit. Bayle est un esprit très-libéral, très-indépendant : il y a du Bayle dans M. Charles Nisard, qui n'est que le cadet de son frère Désiré, lequel n'a jamais renié les dieux de la littérature classique [1].

Les circonstances ne nous paraissent pas favorables pour parler d'un ouvrage grave, l'*Examen critique des doctrines de la religion chrétienne*, par M. P. Larroque. Nous réservons aussi pour une autre chronique le premier volume de l'*Histoire de la liberté politique en France*, par M. de Lasteyrie. Quant au dix-septième volume du *Consulat et l'Empire*, il n'a pas moins de neuf cents pages, et il n'a paru qu'il y a peu de jours. Le temps nous a suffi tout juste pour en terminer la lecture, et nous ne pouvons que dire d'avance que, en approchant de la catastrophe, M. Thiers a su assez contenir ses propres émotions pour rester à la fois simple, clair et naturel, sans en être moins dramatique. — Le tome second de la *Guerre d'Italie*, par M. de Bazancourt, offre également un intérêt de récit qui s'augmente encore de l'évidence des communications officielles sur lesquelles s'appuie l'auteur, qui fut appelé à l'armée par un ordre exprès de l'Empereur. Mais on n'apprécie pas un pareil ouvrage en quelques lignes, et nous voulons lire d'abord celui que publie M. Ch. de Mazade sur les *Guerres des Révolutions italiennes*. Nous recommandons provisoirement aux économistes une *Etude sur la situation économique des Antilles françaises*, par M. de Crisenoy, travail qui se rattache à quelques travaux analogues dont nous aurons à nous occuper prochainement. Nous ne pouvons qu'an-

[1] *Les Gladiateurs de la république des lettres*, 2 vol. in-8, sont publiés par la librairie Michel Lévy, rue Vivienne.

Digitized by Google

noncer, ce mois-ci, tout un poëme en douze chants, *les Girondins*, par M. Th. Vibert, et *les Origines de Paris*, fragment d'une grande chronique poétique, par Mme la marquise de Saffray, dont nous voudrions citer au moins quelques vers. Nous avons encore reçu, depuis peu, une édition des *Mémoires de Joinville*, dans laquelle M. Amb. Firmin Didot se rappelle à notre souvenir avec ses deux titres de commentateur érudit et de grand typographe. Que ceux qui aiment les critiques littéraires variées se procurent *l'Année littéraire et dramatique* (deuxième année), par M. Vapereau, inventaire raisonné — appréciation généralement très-impartiale, et approuvée par le goût, — des productions principales de la littérature française et de la littérature étrangère, depuis janvier 1859. Cette publication est comme le complément critique du riche catalogue de cette librairie Hachette, qui rivalise par ses publications classiques, comme par ses publications modernes, avec MM. Longman, de Londres. Aussi y a-t-il entre ces maisons des échanges continuels de livres traduits, qui popularisent simultanément la littérature anglaise en France, et la littérature française en Angleterre.

Ceci nous amènera à traiter la grande question du libre échange, au point de vue des droits d'auteur. Or, justement, sous le titre de *Propriété littéraire au dix-neuvième siècle*, paraît un recueil de pièces et documents essentiels à tous les auteurs et à tous les libraires, colligés et commentés savamment par M. Ed. Laboulaye, membre de l'Institut, et M. G. Guiffrey, jurisconsulte deux fois compétent, car il a lui-même publié des traductions de divers auteurs anglais.

AMÉDÉE PICHOT.

M. le comte de Fontenay, ancien capitaine de la garde, retiré à la campagne, où il vit dans une très-modeste aisance, voulant souscrire pour M. de Lamartine et n'ayant pas sous la main la somme qu'il destinait à cette offrande, a sacrifié le plus bel arbre de sa terrasse pour en offrir le prix au poëte ; il a accompagné son envoi au Comité de souscription de vers aussi remarquables que touchants. M. de Lamartine, en réponse à cette lettre, a improvisé les vers suivants :

L'arbre coupé par toi pour m'en faire une offrande,
Arraché d'ici-bas, plus haut va rajeunir.
Je ne demande pas à Dieu qu'il te le rende.
Car l'ombre la plus douce est un beau souvenir !

Les oiseaux de ses nids, quand l'été va renaître,
N'y rassembleront plus leur chœur aérien,
Mais ils gazouilleront plus près de ta fenêtre
La musique du cœur qui nous dit : « Tu fis bien ! »

Digitized by Google

On ne dispute guère à la France sa prééminence dans la guerre, les lettres et les beaux-arts ; mais on oublie volontiers qu'elle a aussi ses inventeurs et ses industriels pour réclamer son contingent dans ces arts utiles, non moins essentiels que les arts de luxe aux progrès de la civilisation. Cette considération a inspiré sans doute l'idée de l'ouvrage publié par M. Turgan, sous le titre de : *Grandes usines de France*. C'est l'histoire du génie industriel de la France, la description des grands établissements qu'il a fondés, soit avec le concours de l'Etat, comme la manufacture des Gobelins ou celle de Sèvres, soit par l'entreprise privée; c'est aussi l'analyse de tous les perfectionnements apportés dans les instruments de la fabrication. Cet ouvrage, publié en livraisons de seize pages grand in-8°, et orné de belles gravures explicatives, intéresse au plus haut degré nos manufacturiers, nos chefs d'ateliers, et tous ceux qui s'occupent d'arts utiles. Il peut être lu avec un agrément réel par toute espèce de lecteurs, grâce à la simplicité élégante du style. Les premières livraisons nous font connaître les Gobelins, les moulins de Saint-Maur et l'Imprimerie impériale. Nous nous proposons d'en parler avec plus de détail dans un prochain article.

Nous recevons de Londres les premières *bonnes feuilles* d'un petit volume que l'auteur veut bien nous permettre de publier en entier dans notre Revue : c'est une *Vie d'Ary Scheffer*, par M^me^ Grote, digne compagne de l'illustre historien de la Grèce. On y trouvera non-seulement une juste appréciation de l'œuvre du grand peintre et un sentiment profond de l'art en général, mais une étude biographique dans laquelle l'*œuvre* de l'artiste est considérée comme l'expression réfléchie du *caractère* de l'homme.

La Magie maternelle, un volume, chez P. Houin, rue Vivienne. — Si nous avons bien compris l'auteur, qui n'est pas toujours clair et qui distrait l'attention par une surabondance de citations, *la Magie maternelle* serait une théorie de la véritable puissance magnétique, puisée dans le sentiment de la maternité. Les mères peuvent faire des miracles : heureux les enfants qui ne sont pas orphelins ! L'auteur a oublié de se classer lui-même parmi les sorciers dans son chapitre intitulé : *la Pseudonécromancie*. Quand il n'est pas obscur, il a une érudition assez amusante. Livre recommandé aux amateurs des sciences occultes, puisqu'il en est encore dans notre siècle sceptique ; recommandé aux bons fils, car l'anonyme parle admirablement des vertus d'une bonne mère.

Digitized by Google

Sévère ou indulgent, quel est le critique qui n'a son remords! Alceste eut le sien, j'en suis sûr, après sa boutade contre le sonnet d'Oronte; et Philinte le sien aussi, celui de louer toujours et tout le monde. C'est possible, mais il nous semble que le remords de Philinte doit être léger sur la conscience. Aussi avons-nous dormi de notre meilleur sommeil le soir où nous parvint la réclamation d'un lecteur, qui nous reprochait d'avoir trop loué l'*Histoire de la liberté religieuse*, par M. Dargaud..., nous qui avions peur d'avoir fait trop de réserves, nous qui nous reprochions d'avoir lutté avec une trop froide impartialité contre l'enthousiasme parfois lyrique de l'historien. Nous allons insérer deux lettres qui prouvent que cet enthousiasme a gagné des esprits supérieurs aux nôtres, une de ces âmes moitié viriles, moitié féminines, vivantes réalisations de la poétique idée de l'androgyne de Platon et dont la double nature explique les paradoxes, mais auxquelles il sera beaucoup pardonné parce qu'elles auront beaucoup aimé. M. Dargaud peut être glorieux de la canonisation *littéraire* qui lui est décernée. Et cependant, ici encore, nous aurions bien quelques protestations à faire (dans toute canonisation un prêtre même se charge du rôle de l'avocat du diable); oui, nous aurions à faire quelques protestations, ne fût-ce qu'en faveur de Marie Stuart, qui fut une grande pécheresse sans doute, mais non jusqu'à avoir trahi son mari aussi perfidement que le veulent certains historiens..., Marie Stuart à qui du moins on doit accorder le bénéfice du mystère que laisse l'absence des pièces originales sur lesquelles repose l'accusation. Le délit de M. Dargaud, — nous le lui avons dit ici dans le temps, — ce n'est pas d'avoir aimé la reine adultère de cet amour *mondain* dont l'auteur d'*Indiana* daigne enfin l'absoudre, mais bien de s'être fait le complice posthume des ennemis de celle qui ne cessa pas d'être aimée comme une fille par la mère même de Darnley. Voici les deux lettres auxquelles nous ouvrons volontiers le registre de notre Chronique, pour prouver que nous n'appartenons pas à *l'Église étroite* dont parle G. Sand, mais à la véritable Eglise, appelée catholique, c'est-à-dire *universelle*, parce que seule elle a les bras de Dieu pour embrasser l'univers entier.

« Nohant, 24 décembre 1859.

« Merci pour les volumes de *la Liberté religieuse*; nous avons commencé, nous sommes à la moitié du second. Je dis nous, parce que nous sommes quatre lisant alternativement à la veillée.

« C'est bien beau, monsieur, bien pur, bien noble, très-artiste et très-historien. Nous sommes ravis et profondément touchés. A chaque page on dit : C'est beau, c'est bien, c'est bon. Pas un blâme, pas une langueur, pas une distraction. Le style est sans tache et d'une pureté

Digitized by Google

coulante qui charme en même temps que son élévation et sa couleur vous élèvent l'âme et vous colorent l'esprit. On aime ceux que vous aimez, on les accepte, on y croit, en dépit des incertitudes ou des préventions que d'autres notions auraient fait naître. Et puis, vous faites une grande chose : vous suivez les caractères à travers les événements avec une rare fidélité de cœur et avec l'habileté de l'annaliste convaincu. Vous faites la part des événements, de la fatalité des choses extérieures, et vous expliquez ainsi les contradictions apparentes que l'histoire montre dans les plus nobles destinées.

« Enfin, vous êtes impartial, non pas de ces impartiaux sans cœur et sans foi que je déteste, mais par esprit de vraie justice et de vraie liberté. L'histoire, l'histoire ! voilà votre force et votre meilleur chemin. Le roman est trop petit pour vous. Il vous faut le poëme de la vie humaine entière.

« Je crois avoir deviné votre procédé quand vous faites parler vos personnages. Lorsque vous ne mettez pas dans leur bouche les paroles mêmes, le langage du temps, vous ne leur prêtez pas non plus, à la manière de Tite-Live et des anciens, les paroles qu'ils ont *dû dire* en telle ou telle circonstance ; mais, par une sorte de traduction qui se rattache toujours à un texte, vous concentrez ou vous étendez dans votre bon et beau style les discours selon les convenances de votre œuvre.

« Peut-être dites-vous cela à la fin de l'ouvrage. Mon observation vous prouve au moins que je ne commence pas par la fin et que nous vous lisons en conscience, peu à peu, de la première à la dernière ligne.

« Nous allons poursuivre, et nous serons bien fâchés quand nous y arriverons, à ces dernières lignes. On voudrait lire toute l'histoire de l'esprit moderne faite de votre main. Mais vous continuerez, je l'espère.

« Adieu et bien à vous. GEORGE SAND. »

« Nohant, 24 janvier 1860.

« Cher historien, nous avons fini ce soir. C'est beau comme le bon, et bon comme le vrai. Nous avons été sous le charme jusqu'au bout, et la conclusion est un chef-d'œuvre. Ce livre vous élève encore, et il élève tous ceux qui le lisent. Qu'il soit par hasard la préface de la solution romaine actuelle, c'est peut-être providentiel ! Et puis, vous avez fait la part d'un de mes vieux et chers amis, Agrippa d'Aubigné, que je me souviens de vous avoir recommandé (après Marie Stuart), et que vous avez si bien compris et si bien peint ! Pour mon compte, je vous en remercie, et je vous suis reconnaissante de tout le livre. Car c'est une bonne action ; c'est plus que cela, c'est un grand acte de

Digitized by Google

vertu et de dévouement qu'un tel travail, un acte qui vous rend digne de la bénédiction des illustres morts rendus par vous à la vie; un acte de courage aussi! Dire la vérité et la dire avec cette honnête et sainte passion, c'est encore, ce sera encore longtemps braver bien des haines, peut-être des persécutions. Vous vous êtes lavé de votre amour mondain de poëte et d'artiste pour Marie Stuart, amour qui ne vous a pas rendu infidèle à l'histoire, mais qui pouvait faire croire à plus de talent que de vertu. Vous voilà, en ce jour, de la grande et noble famille de ceux qui nous servent de pères et de modèles. En les comprenant jusqu'au fond de l'âme, vous avez bu le vin de leur coupe, vous avez grandi avec eux, et, comme on ne pourra plus jamais penser à eux sans penser à vous, vous aurez place à côté d'eux, près des autels que tout esprit généreux et sensible leur dresse dans sa mémoire. Il y a une autre Église, Dieu merci, que l'Église étroite. Soyez tranquille, justice vous sera rendue! Aujourd'hui, ce n'est qu'un beau livre dont on parle; mais plus tard, à cause de lui, la postérité vous décernera une gloire vraiment sérieuse et durable.

« Merci mille fois, et continuez l'histoire! Il le faut, c'est un devoir, une mission. Vous n'avez plus le droit de vous reposer et de penser à une autre chose. Il y a devant vous l'immensité, car tout est à refaire, à expliquer, à réparer dans ce passé si mal compris, si mal connu, si peu senti. Chaque historien est un flambeau qui ne peut éclairer tout à la fois, et qui éclaire selon sa flamme. Votre flamme, à vous, est si individuelle qu'elle n'obscurcit aucune autre, mais qu'elle ne peut pas non plus être effacée par aucune comparaison.

« Vous pouvez reprendre tout ce qui a été fait, même ce qui a été fait très-bien, et ce sera encore nouveau, non-seulement pour la forme, mais encore pour le fond. Vous avez les ailes de l'enthousiasme, et en même temps la sagesse de la réflexion, deux forces qui bien rarement consentent à s'entr'aider.

« Vous avez bien mérité de la France et de l'humanité. Ceci vous engage.

« Triomphe oblige, et n'en soyez pas effrayé. Quel plus grand bonheur pour l'homme que de se sentir à l'œuvre avec de grandes forces pour une grande tâche? Le monde peut crouler autour de vous, vous aurez toujours la vie en vous.

« Faites disparaître de la prochaine édition quelques redites qui paraîtraient faire longueur, bien qu'elles soient très-courtes. Il est dit quelquefois des personnages : Il était ceci ou cela. Vous semblez craindre qu'on ne l'oublie; c'est être trop modeste. Les caractères tracés par vous ne flottent plus dans la mémoire. Le résumé final sur Henri IV

Digitized by Google

tourne un peu trop sur la même idée et se répète un peu dans les mêmes termes. Soyez sévère à la correction des épreuves. Pardonnez-moi ces légères critiques, et n'y voyez que la vive sollicitude d'une admiration bien sincère et bien fraternelle.

« Mon fils et ma fille, avec un ami inséparable de la famille, vous envoient leurs félicitations et leurs remercîments. A mesure que nous vous lisions, nous nous reportions aux portraits si admirablement compris par vous. Nous avons une bonne partie de ceux que vous citez dans un vieux livre d'estampes que nous aurions été heureux de vous montrer si nous avions su de quoi vous êtes occupé en ce moment. C'est un énorme album colligé du temps de Henri IV. Il s'y trouve toutes sortes de choses, et peut-être des choses rares de cette époque. Vous nous avez fait aussi relire la *Ménippée* avec un intérêt nouveau. Enfin, voilà quinze ou vingt belles veillées que vous nous faites passer avec vous et que nous ne pourrons jamais oublier. Pour ma part, j'ai, grâce à vous, soulevé encore une fois la montagne qui m'oppresse, cet Atlas de tristesse et de dégoût que connaissent ceux qui n'ont pas vécu sans réflexion et sans amour du vrai. Grâce à vous, j'ai senti encore une fois que l'idéal n'est pas un rêve, et que Dieu n'est pas un leurre !

« Merci ! cent fois merci !

« Et tout à vous de cœur.

« GEORGE SAND. »

Les nouveaux arrangements intervenus entre la France et l'Angleterre, notamment la réduction qui va être opérée par la douane anglaise sur les produits français, vont considérablement augmenter les relations commerciales entre les deux pays.

Si des fabricants et négociants français désirent trouver en Angleterre une maison qui puisse leur offrir toutes les facilités et les garanties désirables pour aider à l'écoulement de leurs produits, nous croyons leur rendre service en leur indiquant l'honorable maison VANDER VYVER et C°, 17, Fish-Street-Hill, à Londres, qui a toujours traité ces sortes d'affaires à la satisfaction de ses nombreux correspondants. J. R.

Le Directeur, Rédacteur en chef : AMÉDÉE PICHOT.

PARIS. — TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD DES BATIGNOLLES, 7.

Digitized by Google

REVUE

BRITANNIQUE

STATISTIQUE. — ÉCONOMIE SOCIALE.

HYGIÈNE DES PROFESSIONS INDUSTRIELLES.

Dans une ruche industrielle aussi active que l'Angleterre, dont la population est en grande partie (la moitié au moins) livrée aux travaux des manufactures, les fatigues d'un incessant labeur, jointes aux influences débilitantes spéciales à certaines industries, ne peuvent que peser d'une façon particulière sur la santé de l'ouvrier et sur la durée de son existence. On ne peut opposer les muscles délicats de l'enfant à la puissance brutale de la vapeur, sans forcer et sans altérer sérieusement le principe de vie chez les travailleurs. Une population, qui égale en nombre celle de plusieurs Etats d'Allemagne, ne saurait être condamnée à vivre perpétuellement dans les entrailles de la terre sans qu'il en résulte naturellement une augmentation dans le chiffre de la mortalité. Les mille métiers, dont les bruits divers entretiennent sur la surface de la Grande-Bretagne un continuel bourdonnement, s'exercent tous forcément dans des conditions plus ou moins défavorables au maintien de la santé. Si, comme type du travailleur le

Digitized by Google

mieux partagé, on prend l'agriculteur, celui dont le travail au moins se fait à la face du soleil, il est clair que tous les individus que de monotones occupations entassent par milliers dans les ateliers trop étroits des villes populeuses, les membres assujettis à des postures gênantes, et les poumons exposés à des émanations délétères, il est clair, disons-nous, que ces individus doivent être bien loin de jouir de la même santé que l'ouvrier des champs. Sur ce point tout le monde est d'accord. Nous ne pensons pas, toutefois, que le public se fasse une idée du véritable état des choses tel que peut le révéler un examen approfondi des conditions sanitaires dans lesquelles vivent certaines catégories d'ouvriers. Accoutumées à toutes les jouissances de la fortune et du luxe, les classes supérieures n'ont peut-être jamais songé à la manière dont ces jouissances leur sont procurées, à quel prix leurs besoins sont satisfaits. Habitués que nous sommes à savourer le miel, il ne nous vient jamais à l'esprit que ce doux produit a pu, dans certains cas, entraîner la mort de l'abeille. Belle dame, qui reposez mollement votre délicate personne sur les moelleux coussins de votre divan de soie, jetez un regard autour de vous : chacun des objets qui décorent votre salon est un appel à votre compassion envers le pauvre artisan. Ces cartes de visite glacées, entassées pêle-mêle dans cette coupe d'onyx, pourraient, si la parole leur était donnée, vous parler de la main paralysée qui les a faites. Avant de refléter vos charmes, cette glace splendide a reflété l'image tremblante et amaigrie du Vénitien qui l'étama; ces tentures aux plis élégants ont compromis pour toujours la santé du malheureux tisserand qui ne put les faire que plié en deux sur son métier; ce vase de porcelaine figure admirablement sur cette étagère, mais saviez-vous, madame, que, pour le monter, le potier a dû plonger sa main dans un implacable poison qui, tôt ou tard, le privera de la faculté de s'en servir, et lui ôtera peut-être la raison et la vie? Le papier même qui couvre les murs, ce papier vert tendre qui fait songer au printemps, le moindre méfait qu'il ait commis, c'est d'avoir imprégné de sa poussière vénéneuse les doigts de l'homme qui l'a tendu. L'historique de la fabrication de presque tous les articles de la vie élégante serait un véritable martyrologe. Et cependant tous ces maux, dont on pourrait prévenir un bon nom-

Digitized by Google

bre, sont supportés sans plainte. L'ouvrier épuisé tombe, un autre prend immédiatement sa place, qui ne tardera peut-être pas à être occupée par un troisième. On n'aurait plus, nous en sommes convaincu, à assister au spectacle de tant de souffrances, à déplorer une mortalité si considérable, si le public comprenait bien toute l'énormité du mal. Cette raison nous enhardit à présenter sous son véritable jour ce qu'on peut, sans affectation, appeler l'hygiène et la pathologie de l'industrie.

Parmi les ouvriers qui, dans l'exercice de leur profession, ont à souffrir de l'absorption de la poussière et d'autres molécules sablonneuses, les émouleurs et polisseurs de Sheffield viennent en première ligne. Le docteur J.-C. Hall, dans une série d'articles publiés récemment par le *British medical Journal*, trace de la situation de ces malheureux un tableau vraiment navrant. Leur métier, selon lui, est le plus meurtrier qui existe. Le polissage se divise en polissage sec, en polissage humide et en polissage mixte; c'est-à-dire que les différents objets d'acier qui sortent des coutelleries de Sheffield doivent être passés à la meule sèche, ou à la meule tournant dans l'eau, ou polis par des procédés qui tiennent de ces deux méthodes. Des trois, la première est à beaucoup près la plus pernicieuse. Les fourchettes, les aiguilles, les boucles, etc., se polissent entièrement à la meule sèche. On jugera de la quantité de poussière métallique et de particules siliceuses impalpables que détache l'opération, quand on saura qu'une douzaine de rasoirs, pesant 2 livres 4 onces au moment où ils sortent de la forge, perdent au repassage à la meule sèche plus de 5 onces, et que la meule elle-même, qui a 7 pouces de diamètre au début, finit par n'en avoir plus qu'un après l'opération terminée. La posture dans laquelle le polisseur est obligé de se tenir ne l'expose malheureusement que trop à recevoir en plein ce mélange de particules de grès et de poussière d'acier. A califourchon sur son *chevalet*, nom qu'on donne au châssis dans lequel tourne la meule, les genoux ployés en angle aigu, le corps incliné en avant, et la tête penchée sur son travail, il a la bouche en contact avec la pernicieuse poussière et les yeux exposés aux étincelles qui jaillissent en gerbes. Le polissage des fourchettes se fait exclusivement à la pierre sèche, aussi est-ce le plus meurtrier de tous les métiers

Digitized by Google

qui s'exécutent à Sheffield. A l'heure qu'il est, 500 êtres humains, tant hommes qu'enfants, immolent les plus belles années de leur existence pour la classe encore nombreuse qui se sert de fourchettes d'acier. Les heureux de ce monde, qui ne connaissent que la fourchette d'argent, s'imaginent peut-être depuis longtemps que ces ustensiles à bas prix n'existent plus que de nom et qu'ils sont relégués à tout jamais dans la région où dorment les mouchettes. S'il en est ainsi, ils vont être bien surpris d'apprendre que jamais Sheffield n'a fabriqué une plus grande quantité de fourchettes d'acier. Le pauvre polisseur, à mesure que ses poumons absorbent le déchet de son travail, peut donc de plus en plus s'appliquer à lui-même ce terrible passage de l'office des morts : « La poussière retourne à la poussière; » car l'âge de 29 ans est le terme moyen auquel l'emporte la maladie que développe fatalement en lui sa redoutable profession. « J'aurai 36 ans le mois prochain, disait un jour un polisseur au docteur Hall, et 36 ans, vous le savez, monsieur, c'est un grand âge dans notre partie! » Une autre opération presque aussi redoutable que le polissage des fourchettes, c'est celle du polissage de la meule. Les carriers ne donnent que grossièrement la forme circulaire à la pierre, c'est au polisseur que revient le soin d'en abattre et d'en faire disparaître toutes les aspérités. Pour arriver à ce but, il est obligé de faire tourner la pierre contre un morceau d'acier, et la quantité de poussière qui en résulte est effroyable.

Le polissage à la meule humide adopté pour les scies, les limes, les faux, les couteaux de table et autres instruments tranchants, engendre à proportion peu de poussière; aussi, dans ce genre de travail, les polisseurs vivent-ils comparativement vieux; ils parviennent, terme moyen, à l'âge de 35 à 40 ans. Outre les effets pernicieux de ces molécules de métal et de pierre sur la membrane si délicate des poumons, le polisseur à la meule sèche est exposé à de graves maladies d'yeux, dont la cause est le jet d'étincelles brûlantes que produit le frottement de l'acier contre la meule. Toutefois, les ouvriers prudents se garantissent de ce danger en portant de larges lunettes de verre ordinaire. L'utilité de cette précaution est d'une démonstration facile : les verres qui ont servi quelque temps ont leur surface extérieure toute

Digitized by Google

mouchetée de molécules d'acier qui s'y sont fixées alors qu'elles étaient à l'état incandescent.

Dans le rude langage du métier, la maladie qui tue prématurément l'ouvrier en fourchettes et en aiguilles s'appelle *pourriture du polisseur* (*the grinder's rot*). A l'autopsie, le poumon offre toute l'apparence d'avoir été trempé dans l'encre, et le tissu, au lieu de présenter le caractère spongieux qui distingue ordinairement cet organe à l'état de santé, se coupe comme un morceau de caoutchouc. La couleur et l'induration du poumon du polisseur à la meule sèche sont dues à l'inflammation chronique engendrée de longue date dans ce viscère par la présence de molécules irritantes d'acier et de pierre dans ses ouvertures les plus ténues destinées au passage de l'air. Mais, va s'écrier involontairement le lecteur, pourquoi polir à sec, si la mort est la rémunération du travail? A cela le polisseur répond que certains travaux ne peuvent se faire à la pierre mouillée, et il vous cite, par exemple, l'arrondissement du dos des rasoirs et des lames de ciseaux. La pression qui a lieu pendant l'opération du façonnage de la forme est tellement forte, et le frottement circulaire userait la pierre tellement vite, que l'ouvrier ne pourrait plus tenir la lame dessus. Mais, pourra-t-on encore objecter, où est la nécessité de cette forme arrondie? Qu'importe au barbier que son rasoir ait le dos rond ou carré? Les dames, pour découper leurs broderies, hésiteraient-elles à se servir de ciseaux à lames triangulaires au lieu de ciseaux à moitié arrondis, si elles savaient que de cette simple différence dépend la santé, la vie peut-être d'une créature humaine? Tel est l'usage.

Voici la durée moyenne de la vie des ouvriers qui travaillent l'acier à Sheffield : Polisseurs de fourchettes à la meule sèche, 29 ans; polisseurs de rasoirs, 31 ans; de ciseaux, 32 ans; d'instruments tranchants et de ciseaux pour la tonte des laines, 32 ans; de couteaux à ressorts, 34 ans; de couteaux de table, 35 ans; de limes, 35 ans; de scies, 38 ans; de faux, 38 ans, la longévité augmentant en raison de la quantité d'eau versée sur la pierre et de la somme de travail spécial aux adultes. Les articles du genre des scies, des faux et des gros outils, sont heureusement trop lourds pour être maniés par des enfants. On occupe ces petits malheureux à la fabrication d'articles plus lé-

Digitized by Google

gers. C'est là qu'ils contractent le germe des maladies qui les moissonnent lorsqu'ils ont à peine atteint l'âge viril.

La seule chose qui vienne diminuer l'horreur de ce hideux tableau de mort, c'est que la situation est moins mauvaise qu'autrefois. Grâce à la rapidité qu'on est parvenu à imprimer au mouvement de rotation de la pierre, on émoule aujourd'hui à la meule humide un grand nombre d'articles, tels que canifs et couteaux de poche, qui jadis s'émoulaient à sec. Enfin, heureusement, dans les fabriques les mieux organisées, celles de MM. Rogers, par exemple, on se garantit en grande partie de la poussière au moyen d'éventails construits d'après le principe des machines à vanner, qui soufflent les déchets de grès et d'acier à mesure qu'ils jaillissent de la meule, et les emportent dans un tuyau aboutissant à la cheminée. Cependant ces éventails ne sont point d'un usage général; les émouleurs eux-mêmes, qu'ils ont pour but de soulager, se plaignent que le métier est assez mauvais comme il est, sans qu'on le ruine tout à fait en le rendant plus salubre. « Si l'on y vivait plus longtemps, disent-ils, l'encombrement serait bientôt tel qu'il n'y aurait plus de quoi y gagner sa vie. » C'est le même préjugé qui a fait rejeter le masque de toile métallique, inventé il y a plusieurs années par M. Abraham dans la même intention. Quoi qu'il en soit, il ne saurait être douteux que l'intelligence ne doive être souveraine en cette matière, et que la législature ne doive ranger au nombre des délits passibles d'amende l'action de faire travailler à la meule sèche dans un atelier non pourvu d'éventail, exactement comme elle l'a fait contre l'emploi de machines dangereuses sans tenir compte des précautions obligées; car si, dans ce dernier cas, la négligence peut coûter la vie à un individu, dans le premier elle en conduit prématurément au tombeau des milliers d'autres. Les polisseurs ou émouleurs, à la pierre sèche ou mouillée, ont encore à leur disposition un moyen fort simple de se garantir les poumons ; il leur suffirait simplement de se laisser pousser la barbe et les moustaches. Malgré ce qu'il y a d'*improper* et de *shocking*, aux yeux des Anglais, dans une lèvre et un menton velus, les individus qui, sous ce rapport, ont laissé faire la nature s'en sont mieux trouvés que des exigences de la mode ou de la coutume populaire.

Digitized by Google

Après les polisseurs et émouleurs à la meule sèche, les mineurs peuvent être regardés comme les plus à plaindre parmi les ouvriers exposés aux effets d'une poussière irritante. Si l'on examine la position de ces hommes, on est tout d'abord frappé des conditions déplorables auxquelles leur travail les assujettit, et l'on est étonné en même temps de la résignation et de la patience qu'ils apportent dans l'accomplissement d'un labeur en comparaison duquel l'existence d'un prisonnier, bien nourri et bien logé, est une vie de délices. On compte à cette heure plus de 300,000 êtres humains qui, au bénéfice de la population générale, consentent à descendre chaque matin dans les entrailles de la terre pour n'en sortir qu'au soir.

Pourtant le mineur est pour ainsi dire l'Atlas de l'industrie anglaise. S'il cessait de travailler, cette grande ruche humaine perdrait bientôt son activité, et les gigantesques machines, dont les mille bras semblent réaliser le mouvement perpétuel, deviendraient aussi immobiles que le jardin enchanté de certain conte de fées avant l'arrivée du prince. Sans le charbon, le fer, le cuivre et l'étain, qu'à grand'peine les mineurs vont chercher à des profondeurs immenses, l'Angleterre ne serait qu'une puissance de troisième ordre. Un travail si triste, et pourtant si utile, si essentiel à l'existence d'une grande nation, devrait au moins recevoir du gouvernement toute la protection dont il est susceptible; cependant, si l'on suit le mineur au fond de sa galerie souterraine, on est effrayé des périls et des obstacles accumulés sans nécessité autour de lui dans le sombre royaume où il se meut et passe son existence.

Prenons pour exemple l'ouvrier des mines de houille. Dans beaucoup de mines de l'ouest de l'Angleterre, les couches de charbon n'ont pas plus de 20 à 25 pouces d'épaisseur, et comme il s'agit pour le mineur d'extraire un charbon aussi pur que possible d'éléments étrangers, le malheureux s'avance souvent à une distance considérable par une ouverture qui n'a jamais plus de 2 pieds de haut, quelquefois moins. Que la personne qui nous lit consente à s'accroupir sur le plancher, *à la turque*, sous une table, par exemple; puis, qu'elle se figure le peu de commodité qu'elle aurait à piocher pendant douze heures le dessous de cette même table avec un pic; elle pourra alors se faire

Digitized by Google

une faible idée de la gêne musculaire à laquelle il faut que le pauvre mineur s'astreigne durant toute sa laborieuse existence. Etonnez-vous donc après cela que, sous l'influence de pareilles conditions, le corps, perdant à tout jamais ses formes apolloniennes, se courbe et devienne tortu comme les racines noueuses d'un chêne dans les fentes d'un rocher ! Pour peu qu'on regarde un ouvrier mineur, on s'aperçoit au premier coup d'œil qu'il a le dos voûté, les jambes arquées et les muscles extenseurs des mollets amaigris. Il s'est tenu ployé en deux si longtemps, que c'est une torture pour lui désormais de reprendre la position verticale naturelle à l'homme.

Des houilleurs, condamnés aux travaux forcés dans la prison de Wakefield, ne se plaignaient que d'une seule chose : c'était d'être obligés de travailler debout. Mais l'étroit espace n'est qu'un des nombreux inconvénients de leur métier. Dans la majorité des cas, le mineur travaille au milieu d'une atmosphère impure ; car, malgré toutes les inspections officielles, la ventilation des mines est toujours exécrable. Si le feu grisou l'épargne, un gaz délétère ruine insensiblement sa santé.

D'ailleurs, quelque complète que soit la ventilation générale d'une mine, il peut arriver à tout moment des accidents imprévus. Le pic du mineur crève tout à coup la paroi d'une galerie abandonnée, et depuis un siècle peut-être pleine de gaz acide carbonique. Aussitôt l'air empesté se précipite et frappe aussi sûrement qu'un poignard. Ou bien, c'est une irruption subite d'hydrogène carburé qui, dégagé par la chute d'une masse de houille, vient atteindre le mineur au moment peut-être où sa lampe était restée imprudemment découverte ; il s'ensuit une explosion terrible, qui, semant autour d'elle l'horreur et la mort, fait une multitude de veuves et d'orphelins.

Les causes que nous venons de signaler coûtent la vie à plus de 1,500 personnes, année commune ; et dans le même laps de temps, plus de 10,000 accidents viennent témoigner de la nature dangereuse des travaux du mineur, malgré l'inspection sévère du gouvernement. L'Angleterre devrait se trouver humiliée de ne pas être encore à la hauteur des nations du continent sous le rapport des moyens propres à prévenir de si terribles catastrophes.

Digitized by Google

Dans son mémoire lu à la Société des arts, M. Macworth a établi que la mortalité par suite d'accidents dans les mines de houille était :

	Personnes tuées.
En Prusse.	1,89 sur 1,000 par an.
En Belgique.	2,8 —
En Angleterre.	4,5 —
Dans le Staffordshire. . . .	7,2 —

Cette comparaison, si peu flatteuse pour l'Angleterre, ne saurait s'expliquer par la plus grande quantité de risques que courent les mineurs anglais, attendu qu'en Belgique la production du charbon est presque le double, par arpent de terrain houiller, de ce qu'elle est en Angleterre. Ce n'est pas toutefois sur les accidents tragiques dont les houillères sont journellement le théâtre que nous voulons appeler ici l'attention, c'est plutôt sur les sourds progrès de la maladie qui condamne le mineur à une vie si misérable et à une mort si prématurée. Non-seulement il a le corps replié sur lui-même quand il travaille, mais encore il ne respire qu'une quantité insuffisante d'oxygène. En effet, avant de lui arriver au fond de son trou solitaire, l'air qui doit entretenir la vie dans ses organes a déjà circulé sur une longueur de plusieurs milles dans l'intérieur de la mine, en passant sur des débris de bois en décomposition et sur les matières fécales déposées par les hommes et les chevaux. Ajoutez à cela que la longue privation de lumière solaire tend à lui appauvrir le sang, à l'étioler, en un mot, comme les plantes tenues dans les caves. C'est par les poumons que la santé du mineur est surtout attaquée. L'air respiré dans une houillère tient en suspension une grande quantité de poussière de charbon. On en a la preuve dans le « crachat noir » des houilleurs, lequel, soumis au microscope, paraît composé de mucus, rempli de molécules de charbon. C'est dans une semblable atmosphère que se contracte l'affection spéciale baptisée du nom de *poumon noir*. L'appareil respiratoire du houilleur finit par être surchargé de poussière de charbon, et, lorsqu'on l'examine après la mort, on dirait qu'il a été trempé dans l'encre. Un auteur, qui, dans ces derniers temps, s'est particulièrement occupé de cette singulière

Digitized by Google

condition pathologique, rapporte en ces termes les observations que lui ont fournies deux autopsies :

« Dans chaque cas, on fit évaporer jusqu'à siccité le liquide noir et semblable à de la mélasse qu'on obtenait en tranchant ainsi les diverses portions du poumon et en ouvrant les tubes bronchiaux. Le résidu, brisé en morceaux et soumis à une chaleur rouge dans une cornue de porcelaine, se comporta exactement comme du charbon dans des circonstances analogues, c'est-à-dire qu'il s'en dégagea un produit gazeux semblable à de la fumée, lequel, légèrement condensé, déposa de l'hydrosulfite d'ammoniaque et du goudron, et, après avoir été ainsi épuré, brûla comme les composés bien connus des deux carbures d'hydrogène (le gaz ordinaire). »

Le docteur Grégory, d'Édimbourg, qui avait, plusieurs années auparavant, dissous et amalgamé ce dépôt, était arrivé à la même conclusion touchant sa nature carbonique. La présence de ce corps étranger dans les poumons y engendre toutes les formes d'affection pulmonaire. La bronchite, la pneumonie et l'asthme sont excessivement fréquents chez les houilleurs. Aussi ne sommes-nous pas surpris d'apprendre que cette classe d'ouvriers compte, depuis l'âge de 20 ans jusqu'à celui de 60, une moyenne de 95 semaines de maladie, c'est-à-dire une proportion supérieure de 67 pour 100 à la moyenne générale.

Les rhumatismes, qui entraînent les affections du cœur, sont une autre maladie très-commune parmi les mineurs. Lorsque les mines ont une profondeur considérable, la chaleur y augmente en proportion, et l'on y trouve tout le long de l'année, pour température ordinaire, de 26 à 27 degrés centigrades. Après avoir été exposé douze heures consécutives à cette atmosphère accablante, il arrive souvent que le houilleur, sa rude journée achevée, rencontre tout à coup au sortir du puits un vent perçant et une température inférieure à zéro degré. Dans le bassin houiller qui s'étend de Valenciennes à Aix-la-Chapelle, on distingue de loin les mines à d'énormes constructions, qui renferment les machines et dans lesquelles s'ouvrent les puits. Dans ces bâtiments sont des chambres où les houilleurs changent de vêtements avant de se mettre au travail et en sortant de la mine, et où ils se lavent dans des baignoires remplies d'eau chaude

Digitized by Google

provenant du trop-plein de la vapeur. Cette précaution sanitaire est d'autant plus importante que les houilleurs, comme les ramoneurs de cheminée, sont sujets à une maladie de peau due à l'état de malpropreté dans lequel ils ne cessent d'être. Lady Bassett a, paraît-il, établi des bains de ce genre dans ses mines de Cornouailles ; mais, suivant nous, la mise en pratique d'une mesure sanitaire d'une si haute importance ne devrait pas être laissée aux instincts philanthropiques des particuliers : elle devrait être imposée par le gouvernement. Si une mesure de ce genre était rendue obligatoire et qu'on décrétât des lois plus rigoureuses concernant la ventilation des mines, il n'est pas douteux que le nombre des maladies diminuerait de beaucoup parmi les ouvriers mineurs. On a calculé que, pour aérer complétement les houillères les plus insalubres, il n'en coûterait quotidiennement que dix centimes par homme, et que dans les fourneaux bien construits la consommation d'un tonneau de charbon par jour au fond d'un puits par lequel sort l'air mettrait chaque houilleur en état de détacher un tonneau de plus de charbon dans sa journée avec la même dépense de force. Si tel est le cas, c'est un abus impardonnable que de laisser asphyxier les mineurs en masse. Les propriétaires de mines, qui ne sont sensibles qu'aux appels faits à leur poche, devraient savoir que, même au point de vue pécuniaire, il est de leur intérêt d'établir une bonne ventilation ; car l'action conservatrice de l'air pur sur les bois, qui forment une branche si coûteuse de l'exploitation des mines, produit une économie de 80 pour 100.

Jusqu'ici nos remarques ont porté entièrement sur les mines de houille et les ouvriers qu'elles emploient. Les mines métallifères, telles que les mines d'étain et de cuivre de Cornouailles et les mines de plomb du Derbyshire, présentent à peu près les mêmes conditions de mortalité, et même sous un rapport elles sont encore plus meurtrières que les mines de charbon. Dans celles-ci, l'ouvrier fatigué est, au moyen d'une corde, remonté du fond de la mine à la surface du sol. Le mineur de Cornouailles, lui, est obligé, pour atteindre l'ouverture de la mine, de se hisser, si fatigué qu'il puisse être, sur une série d'échelles roides mesurant dans certains cas une hauteur totale

Digitized by Google

de plusieurs milliers de pieds. On a calculé qu'un grand nombre de mineurs ont ainsi tous les soirs à se livrer à un exercice qui équivaut à l'ascension du sommet du Cader-Idris, et cela dans un puits creusé pour l'extraction de l'air impur! Il y a longtemps qu'on a constaté les effets désastreux de ce surcroît de fatigue imposé au mineur; et pourtant c'est seulement dans quelques-unes des grandes mines de Cornouailles qu'on s'est décidé à lui prêter le secours de la vapeur pour lui épargner cette peine plus qu'inutile. On a donné à la machine qui sert à cet usage le nom de *machine à homme* (*man-machine*). Elle diffère de celle qu'on emploie dans les houillères. Au lieu d'une corde, c'est une tige de bois ou de fer qui descend au fond du puits; elle est pourvue, de dix pieds en dix pieds, de petites plates-formes assez larges pour qu'un mineur puisse s'y tenir; dans les parois du puits sont également disposées des plate-formes semblables, placées aux mêmes intervalles. A chaque coup de piston de la machine, la tige monte ou descend une longueur de dix pieds; par conséquent, le mineur n'a qu'à passer de dessus la plate-forme fixe sur le plate-forme mobile pour être enlevé de dix pieds à chaque mouvement ascensionnel de la tige. De cette manière, cent hommes à la fois sont enlevés en quelques minutes à la hauteur de plusieurs milliers de pieds, sans autre peine que celle de quelques douzaines de pas. Cette curieuse invention a rendu un immense service au mineur; et dans les mines où l'on s'en sert, on a vu disparaître les maladies de cœur, occasionnées par l'ascension sur d'interminables échelles dressées presque verticalement.

Le docteur Greenhow (*Rapport sur certaines maladies de différentes parties de l'Angleterre et du pays de Galles*) démontre la nature meurtrière du travail des mineurs de plomb, au moyen de comparaisons entre les chiffres de la mortalité parmi les hommes et les femmes de Reesh et d'Ateton, deux districts où s'exploite exclusivement le minerai de plomb. Dans la première de ces régions, les ouvriers des mines de plomb meurent dans la proportion de 2,037 sur 100,000 de tout âge, tandis que leurs femmes, leurs sœurs et leurs filles, qui s'adonnent à d'autres travaux, ne meurent que dans la proportion moins élevée de 1,711 sur 100,000; en d'autres termes, l'exploitation

Digitized by Google

des mines de plomb dans ce district spécial a occasionné un excédant de 326 morts par 100,000 habitants ; et, si l'on établit une comparaison en ce qui touche les ravages causés par les affections pulmonaires entre les deux sexes au-dessus de l'âge de vingt ans, on trouve que la mortalité est chez les hommes le double de ce qu'elle est chez les femmes. L'influence pernicieuse des mines de cuivre sur la population mâle n'est pas tout à fait aussi marquée, mais elle est encore assez frappante. Ainsi, à Redruth, où cette exploitation a lieu exclusivement, on voit que, sur 100,000 individus des deux sexes, il meurt d'affections pulmonaires 220 hommes de plus qu'il ne meurt de femmes ; et à Penzance, qui n'exploite que des mines d'étain, le chiffre de la mortalité parmi les hommes, calculé sur les mêmes données, dépasse de 104 le chiffre de la mortalité parmi les femmes.

Comme le mineur, les ouvriers du bâtiment sont particulièrement exposés aux affections résultant de la présence de substances irritantes dans les poumons. On a constaté qu'à Edimbourg les maçons vivent rarement au delà de cinquante ans. Cela est dû sans doute à la nature des matériaux avec lesquels leur métier les met constamment en contact. Il y a tout lieu de supposer que les lésions causées à l'organisation si délicate du poumon sont en raison de la nature des molécules qui ont été introduites dans son tissu cellulaire par la respiration. Ainsi les parcelles de granit détachées par le ciseau doivent probablement être beaucoup plus nuisibles que la poussière moins irrégulière que soulève autour de lui l'ouvrier qui manie exclusivement la brique.

Les vernisseurs de poteries se livrent à leur fatale occupation dans une atmosphère chargée de silex pulvérisé, poussière minérale du caractère le plus irritant : aussi, parmi les gens de ce métier, les affections pulmonaires sont encore plus communes que parmi les maçons d'Edimbourg, et le nombre n'en est guère moindre que parmi les polisseurs et émouleurs à sec de Sheffield. En un mot, tous les métiers qui exposent à l'influence de la poussière engendrent pareillement des affections pulmonaires plus ou moins graves. Ainsi la phthisie et l'asthme sont le lot ordinaire des meuniers, des ouvriers des manufac-

Digitized by Google

tures de tabac à priser, des tourneurs en boutons de nacre et des ouvriers de Sheffield qui font des manches de couteaux en bois de coco ou en ébène. Les individus du Yorkshire qui cardent des chiffons dans une machine appelée *diable* sont sujets à un genre particulier de fièvre qu'ils nomment *shoddy fever*. Les apprêteurs de crin, notamment de crin étranger, ne tardent pas à voir leur santé altérée par l'inhalation de la poussière et de la mauvaise odeur au milieu desquelles ils vivent.

Les funestes effets qui résultent de l'exercice de ces métiers n'ont plus toutefois qu'un caractère insignifiant, comparés à ceux de la poussière des manufactures de lin. Ces usines emploient de très-jeunes enfants dans une atmosphère tellement chargée de molécules végétales que c'est à peine si l'on y voit clair. Les ouvriers qui ont le plus à souffrir dans ce genre d'industrie sont les *séranceurs*, surtout les enfants, dont la plupart sont forcés de travailler autant d'heures que les adultes. Le travail du blanchiment et de la teinture serait encore un thème à de bien tristes réflexions à propos de ces métiers, qui épuisent la séve et la jeunesse des classes laborieuses et causent à la race un préjudice infiniment plus grand que les maladies d'une espèce plus curieuse particulières aux individus livrés à des métiers d'un ordre inférieur, maladies graves sans doute, mais qui n'attaquent qu'une très-faible portion de la population.

Il semblerait que, parmi les personnes obligées par leur profession de vivre au milieu de matières animales et de matières végétales en décomposition, le chiffre des maladies et de la mortalité ne devrait être inférieur qu'au chiffre des maladies et de la mortalité parmi les ouvriers exposés aux émanations de métaux d'une nature vénéneuse : par exemple, les boueurs, les vidangeurs et les hommes qui travaillent dans les égouts. Tel n'est pas le cas cependant, et, résultat étrange, le docteur Guy, auteur de recherches approfondies sur leur état sanitaire, nous apprend qu'à très-peu d'exceptions près ce sont des individus robustes et au teint vermeil; c'est-à-dire, entendons-nous bien, qu'ils portent leur *rouge* naturel sous leur couleur artificielle, au rebours de la mode adoptée par quelques belles de notre connaissance.

Digitized by Google

« Un ou deux garçons, ajoute-t-il, que j'ai vus à l'œuvre, auraient fait d'excellents modèles pour un artiste. » Ceux de nos lecteurs qui connaissent Londres se souviendront peut-être avoir rencontré, vers cinq heures de l'après-midi, dans Hyde-Park, des bandes de jeunes femmes, peu élégantes il est vrai dans leur toilette, mais pleines de santé : ce sont des balayeuses, Irlandaises pour la plupart, qui, leur journée faite, retournent au logis, dans les taudis de Westminster. Leur teint vermeil confirme tout à fait ce que dit le docteur Guy de l'air de santé de cette classe de travailleurs. Les maîtres boueurs, qui habitent avec toute leur famille au milieu de ces monceaux de poussière et de matières dégoûtantes, excitent encore davantage l'admiration de cet observateur en quête de vérités. « Ce sont les hommes les plus sains, les mieux portants que j'aie jamais vus, » dit-il en parlant d'une vingtaine de ces individus qui figuraient dans un procès de voirie. « Je ne pense pas, ajoute-t-il, qu'en ville ou à la campagne on puisse, à moins de les choisir à dessein, trouver une pareille réunion d'hommes ; et ce n'est pas trop dire en leur faveur que d'affirmer que, si l'on bornait la comparaison aux habitants de Londres ou de nos grandes cités, on ne pourrait mettre la main sur vingt artisans capables de tenir tête à un nombre égal de boueurs pris au hasard. »

L'éloge peut paraître pompeux ; mais le docteur Guy appuie sa rhétorique de chiffres significatifs. Comparé à d'autres ouvriers placés dans des circonstances à peu près semblables, le boueur l'emporte de beaucoup sur eux, au point de vue de la santé. Ainsi, tandis que le manœuvre d'un maçon — ordinairement un Irlandais extrêmement misérable, il est vrai — souffre de la fièvre dans la proportion de 35 1/2 pour 100, et le briquetier dans la proportion de 21 pour 100, le boueur ne contracte de maladie, par l'influence de la même cause, que dans la proportion de 8 pour 100. Ce résultat semble étonnant quand on se rappelle que quelquefois les médecins attribuent tant de maladies à la présence d'un amas d'immondices qu'on a négligé d'enlever ; mais, comme le fait justement observer le docteur Guy, ces émanations, qui peuvent être nuisibles lorsqu'elles sont condensées dans un étroit

Digitized by Google

espace (et les maisons de Londres, comme des cloches de verre, recouvrent et entretiennent d'innombrables impuretés), perdent au grand air toute influence insalubre. C'est, nous le pensons toutefois, de la propriété qu'ont les cendres d'absorber les émanations méphitiques de toute espèce que dépend, jusqu'à un certain point, l'immunité dont jouit le boueur à un degré si remarquable pour ce qui est des affections fébriles. Les vidangeurs et les égouttiers sont, eux aussi, en communication directe avec les exhalaisons animales les plus repoussantes et — on le croirait du moins — les plus meurtrières ; ils vivent dans le foyer même de la fièvre ; cependant de nombreux observateurs ont remarqué que ce genre d'affection ne les atteint, pour ainsi dire, jamais. Sir Anthony Carlisle dit que, sur 50 hommes employés de son temps dans les égouts, 3 seulement avaient eu la fièvre. Thakrah déclare que, sur 18 individus examinés sous sa direction, 2 seulement avaient été malades, encore n'était-ce que très-légèrement. Tous lui avaient dit que les exhalaisons de leur métier leur augmentaient l'appétit ; enfin, le docteur Guy nous apprend que, sur 34 vidangeurs examinés par lui, 1 seul avait eu un accès de fièvre, et cela à une époque où il ne travaillait plus depuis trois semaines ; en un mot, cet homme était malade par suite du *changement d'air*, et peut-être aussi d'insuffisance de nourriture. Le même médecin, dans son mémoire cité plus haut, relate un fait des plus remarquables, qui nous prouve que même les médecins ont des opinions bien diverses touchant les effets produits par l'inhalation des miasmes des égouts : un monsieur, qui l'accompagnait dans une de ses tournées d'inspection, lui dit « qu'il se rappelait parfaitement avoir vu, dans son enfance, — il y avait de cela trente ans, — des douzaines de malades se promener, par ordonnance des médecins d'alors, autour d'une décharge de vidanges destinées à amender les terres sur la propriété de son père ; et il fit confirmer ce fait par son frère, qui, lui aussi, se le rappelait à merveille, et avait toujours sous les yeux l'empressement et le soin que mettaient ces braves gens à aspirer cet étrange médicament. » Thakrah, qui publia vers la même époque son célèbre *Traité de l'influence des métiers et des professions sur la santé* [1], dit que,

[1] *Treatise on the Effects of trades and professions on health.*

Digitized by Google

de son temps, les parents des jeunes poitrinaires les plaçaient chez des bouchers dans l'espoir de détourner la redoutable maladie. En cherchant ainsi à éviter Scylla, ils tombaient dans Charybde ; car il est parfaitement constaté que, si les bouchers sont exempts de la phthisie et des scrofules, ils sont, d'un autre côté, très-sujets aux affections inflammatoires. Ils sont rarement malades ; mais quand ils le sont, c'est très-sérieusement ; et cela est si vrai, que ces hommes aux couleurs vermeilles, gras et frais comme la viande qu'ils débitent, ne vivent pas très-vieux. La propriété qu'ont les émanations animales et le contact des substances animales avec la peau de protéger les ouvriers contre la phthisie est un fait très-remarquable. Les tanneurs, qui travaillent constamment dans les fosses à tan, sont rarement phthisiques, et certains ouvriers des filatures de laine, qui, toute la journée, ont la peau toute graissée d'huile, présentent un contraste frappant avec les ouvriers des filatures de coton ; ils sont, en effet, gras, rosés et musculeux. M. Thompson, de Perth, qui a fait cette étude spéciale, a trouvé que le poids de cent jeunes ouvriers employés à ce genre de travail s'était, en trois mois, accru de 575 livres, ce qui fait par individu une augmentation moyenne de 5 livres 3/4. Chez huit d'entre eux, l'augmentation, pendant le même espace de temps, n'était pas moindre, en terme moyen, de 17 livres par personne. L'action salutaire de la manipulation de la laine est un fait tellement connu, que, dans l'Yorkshire, il arrive souvent que des personnes des classes élevées envoient dans les filatures de laine les membres délicats de leur famille, dans le but de fortifier leur santé. Du reste, les fomentations d'huile sur la peau, et surtout d'huile de foie de morue, ont été recommandées dans la phthisie, comme moyen de faire pénétrer dans l'économie, sans y porter le désordre, une plus grande quantité de matière carbonique que par tout autre procédé. Après avoir fixé l'attention sur un si grand nombre d'occupations positivement fatales à ceux qui s'y adonnent, c'est au moins une consolation de pouvoir signaler une industrie importante et d'un développement de plus en plus rapide, si évidemment salutaire à la santé de l'homme.

Il est une catégorie d'artisans qui, comme les polisseurs, les maçons, etc., ont beaucoup à souffrir de l'inhalation de ma-

Digitized by Google

tières destructives de la santé ; mais ici le corps étranger se présente sous la forme d'une vapeur subtile plutôt que sous celle de poussière. Quand nous allumons une allumette chimique, ce produit incomparable de la civilisation, ce produit dont l'inventeur mériterait une statue dans toutes les capitales de l'Europe, nous ne songeons guère à ce que sa fabrication peut avoir engendré de souffrances : la composition dont l'allumette a son extrémité enduite est un mélange de phosphore, d'oxymuriate de potasse et de colle, dont on fait une pâte, et qu'on maintient à l'état liquide en le plaçant sur une plaque de métal chauffée. L'ouvrier qui trempe le paquet d'allumettes dans cette composition respire forcément, pendant cette opération, la vapeur qui se dégage, laquelle est fortement chargée d'acide phosphorique. Cette vapeur produit quelquefois sur lui les effets les plus funestes. Au bout de quelque temps, il ressent des douleurs poignantes dans les os de la mâchoire, principalement dans les os de la mâchoire inférieure ; ils commencent par enfler, puis un écoulement purulent s'établit, et enfin l'os se carie et tombe. M. Stanley, chirurgien de l'hôpital de Saint-Barthélemy, a eu un malade qui a perdu de cette manière toute la mâchoire inférieure. On ne sait pas encore au juste, paraît-il, si le poison agit localement ou constitutionnellement. Une supposition toute naturelle, c'est que, si l'action était locale, ce serait par les os du nez qu'on devrait d'abord en observer les effets, tandis que, d'après toutes les données recueillies par les chirurgiens, il paraît que le trempeur conserve toujours le nez intact [1]. Il n'y a qu'à regarder l'ouvrier pour s'apercevoir que les vapeurs empestées exercent une influence positive sur sa constitution : le teint cadavéreux, d'une maigreur excessive, d'une irritabilité de nerfs extrême, il présente l'aspect d'une personne dont la santé est altérée par la présence d'un poison irritant dans le sang. C'est certainement une chose singulière que le phosphore, qui, sous la forme de phosphate de chaux, est un des éléments constitutifs les plus importants de l'os, produise sur l'os même un effet si extraordinaire, lorsqu'il pénètre dans l'économie de la manière indiquée plus haut. Il n'est pas à

[1] Le contraire a lieu dans la préparation des chromates. O. S.

Digitized by Google

notre connaissance que, introduite dans l'estomac seulement, cette substance ait jamais produit l'effet local que nous venons de signaler; mais, sans doute, cela dépend de la quantité de l'élément vénéneux à laquelle l'ouvrier est exposé. Non-seulement, en effet, lorsqu'il trempe les allumettes dans le phosphore, il reçoit la vapeur directement dans la bouche et les voies respiratoires, mais l'atmosphère de l'atelier s'imprègne tout entière de phosphore, qui se volatilise lorsqu'on fait sécher les allumettes, et les habits du malheureux enfant en sont tellement saturés, que, dans l'obscurité, ils paraissent tout lumineux. A Vienne, où il se fabrique des quantités énormes d'allumettes chimiques, la nécrose de la mâchoire est une maladie commune parmi les ouvriers voués à ce genre de travail. Suivant les médecins allemands, le mal se déclare principalement chez les individus d'un tempérament scrofuleux, individus dont le périoste, autrement dit la membrane qui enveloppe les os, a une prédisposition particulière à s'enflammer, l'inflammation entraînant naturellement la carie de l'os. Si cette manière d'envisager la question est exacte, on devrait dissuader toutes les personnes scrofuleuses de se livrer à un travail aussi dangereux, et, dans tous les cas, les fabricants devraient prendre toutes les précautions possibles pour empêcher le mal et obvier à des résultats aussi terribles pour les ouvriers. M. Stanley dit que l'essence de térébenthine, qui dissout le phosphore exposé à l'air dans des soucoupes, absorbe la dangereuse vapeur, et que son emploi dans une grande fabrique d'allumettes chimiques, située à peu de distance du London-Hospital, a donné les plus heureux résultats. Nous avons là un nouvel exemple du pouvoir qu'a la chimie d'opposer aux éléments destructeurs les éléments salutaires.

Un autre cas, plus fréquent encore, dans lequel l'ouvrier est immolé aux caprices du luxe, c'est celui du doreur sur métaux. L'occupation de cet artisan consiste à dorer des métaux, principalement l'argent, par l'action du feu. On étend sur le métal à dorer une couche d'amalgame d'or et de mercure, puis on l'expose à l'action d'un feu de charbon de bois, qui fait évaporer le mercure, tandis que l'or reste adhérent au métal. Pendant l'opération, l'ouvrier respire les vapeurs du mercure, qui

Digitized by Google

déposent leurs molécules métallifères sur toute la surface de sa peau ; aussi il ne tarde pas à être pris du tremblement mercuriel, ou, pour parler le langage de l'atelier, *il attrape les tremblements*. S'il continue ce genre de travail, le tremblement augmente rapidement. Voici en quels termes le docteur Watson rend compte de l'état d'un malade pris de cette affection :

« On le conduisit dans la salle ; il marchait d'un pas incertain, ses membres tremblaient et dansaient, comme ceux d'un pantin suspendu à des ficelles. Quand il était assis, il était comparativement calme, on ne l'aurait pas dit malade du tout ; mais, dès qu'il essayait de se lever et de marcher, ses jambes commençaient à s'agiter rapidement ; il ne pouvait ni les tenir fermes ni les mouvoir avec régularité. »

Les mouvements désordonnés des malheureux atteints de ces tremblements pourraient sembler risibles à qui les croirait volontaires. Quelquefois, quand il essaye de porter ses aliments à sa bouche, le malade, comme cela arrive dans la danse de Saint-Guy, se cogne, heurte sa cuiller contre son œil ou sa joue ; et l'on cite des cas extrêmes où l'infortuné doreur, réduit à ce triste état, s'était vu forcé de prendre sa nourriture comme un quadrupède. A mesure que le mal augmente, le teint offre une couleur plombée, puis survient le délire, et enfin la perte de l'intelligence. Tel est le sort du doreur. Et comme l'étameur de glaces est également exposé à l'action du mercure, que, lui aussi, il touche et respire, les mêmes effets l'attendent. Si la charmante beauté qui se mire dans une glace pouvait, ne fût-ce qu'un moment, voir se refléter sur le verre l'image de ce pauvre homme aux membres convulsivement agités, au visage hâve, aux dents noires, nul doute qu'elle ne reculât d'horreur ; mais, dans l'état actuel des choses, les victimes du luxe et de la vanité meurent les unes après les autres sans qu'on s'en aperçoive, sans qu'on s'en inquiète, comme ces files de voyageurs qui, dans la belle allégorie d'Addison, disparaissaient un à un par le pont de Mirza. Heureusement l'électricité est venue atténuer jusqu'à un certain point les dangers que courait le doreur sur métaux dans l'exercice de sa profession. Aujourd'hui la pile voltaïque dépose l'or sur le métal sans

Digitized by Google

l'intervention du mercure : nouvel et glorieux triomphe de la science !

L'étamage des miroirs et des glaces est encore une opération dangereuse; mais il n'est pas douteux qu'à l'aide de tuyaux disposés convenablement on ne puisse faire disparaître entièrement les vapeurs métalliques. En effet, c'est par la cheminée qu'une grande partie du métal s'échappe aujourd'hui, et Thakrah rapporte qu'un manufacturier lui avait dit avoir retiré une fois vingt livres de bon mercure des suies de la cheminée. Un autre expédient, facile à employer, auquel ont quelquefois recours ceux qui sont exposés aux vapeurs et à l'oxyde de mercure, c'est de se couvrir la bouche avec une trompe en forme de tube, qui se prolonge au delà de l'endroit où le métal est en évaporation et qui apporte ainsi de l'air pur à l'opérateur.

Thakrah range aussi les ouvriers en cuivre parmi ceux qui souffrent de l'inhalation du métal volatilisé. Les fondeurs de cuivre de Birmingham sont sujets à des fièvres intermittentes qu'on nomme *fièvres de cuivre*. Cette maladie les met dans un état de grande faiblesse. Le même auteur dit que les limeurs de cuivre contractent une affection toute particulière; leurs cheveux acquièrent une teinte verte prononcée. On suppose que le cuivre mélangé à la poussière se combine avec l'élément huileux des cheveux, et qu'il se forme alors un oxyde de cuivre. C'est ce qui arrive également aux chaudronniers. Les plombiers sont exposés, pendant qu'ils fondent, à respirer un oxyde de plomb volatilisé qui finit par déterminer la paralysie, et, lorsqu'ils sont à souder, il se dégage une grande quantité de vapeur délétère d'une saveur douceâtre et d'une nature excessivement astringente qui produit souvent de violentes atteintes de constipation.

Mais les métaux vénéneux peuvent attaquer la membrane muqueuse sous la forme d'une poudre très-ténue employée dans l'industrie. Il est un fort joli papier de tenture, couleur vert-pomme, qu'on choisit souvent pour la fraîcheur et la gaieté de ses nuances. Nous nous étions nous-même laissé séduire par le ton agréable d'un papier de cette espèce, et en avions fait tapisser notre cabinet de travail. Chose étrange, des accès de toux saisissaient même au milieu de l'été toutes les personnes qui sé-

Digitized by Google

journaient longtemps dans cette pièce, surtout si elles se tenaient près des murs. Le colleur interrogé donna promptement l'explication de ce mystère. « Jamais, dit-il, je n'ai collé de cette espèce de papier sans être pris d'un violent mal de gorge et d'un abondant écoulement de larmes ; tous les gens du métier savent bien qu'il en coûte un bon rhume à y toucher. » La riante teinte verte du papier n'est autre chose que de l'acéto-arsénite de cuivre, poison irritant de premier ordre. La partie veloutée du papier contient une grande quantité de couleur en forme de poussière, susceptible de se détacher du mur à la moindre occasion. On a supposé à tort qu'il fallait que le métal fût volatilisé par la chaleur avant de pouvoir se détacher du papier ; mais le fait de cette séparation est une action mécanique et non chimique : la poussière vénéneuse tombe de la muraille ou en est enlevée par le frottement et elle se mêle avec la poussière ordinaire de l'appartement ; il suffit de retirer un livre ou de déplacer une pile de papiers pour mettre ces molécules en mouvement et les amener en contact avec les membranes muqueuses des yeux, du nez et de la gorge ; c'est là ce qui produit la violente irritation dont les effets ressemblent tant à ceux d'un gros rhume de cerveau. Le professeur Taylor, le célèbre toxicologiste, a constaté en outre que la poussière qui tombe de cette espèce de papier contient de l'arsenic. Dans une lettre adressée, le 1er janvier 1859, au *Medical Times and Gazette*, il s'exprime ainsi :

« Je me suis procuré, dans le but de l'analyser, une certaine quantité de poussière de la boutique de MM. Marratt et Short, opticiens, King-William-Street, nº 68, London-Bridge. Les murs de la boutique de ces messieurs sont couverts d'un papier arsénique non glacé, et ils m'ont dit que cette tenture existe depuis trois ans environ. En ramassant cette poussière sur les casiers qui renfermaient les instruments, on a eu grand soin de ne pas toucher aux murs. La quantité ainsi recueillie pour être soumise à l'analyse pouvait être de 450 grains. Elle était presque noire et au microscope elle paraissait composée de fibres formées par des parcelles de suie. Elle était très-légère et floconneuse. 150 grains de cette poussière ont été analysés d'après le procédé de Reinsch, et l'on en a retiré assez d'arsenic métallique pour re-

Digitized by Google

couvrir une feuille de cuivre de dix pouces carrés environ, plus un morceau de tissu du même métal. Ce dernier dépôt, soumis à l'action de la chaleur, donna des cristaux octaèdres d'arsenic. Il y avait neuf mois que les casiers n'avaient été époussetés. Renfermée dans les casiers, la poussière des instruments, dont le papier vert de la muraille formait le fond, était chargée de cette couleur vénéneuse. Un demi-grain de cette poussière suffisait pour couvrir d'une couche assez épaisse d'arsenic métallique un pouce carré de toile de laiton. Ces faits, ajoute le professeur Taylor, nous amènent inévitablement à conclure que l'air d'un appartement, dont les murs sont couverts d'un papier vert d'arsenic non glacé, peut se charger de fine poussière d'acéto-arsénite de cuivre, substance très-vénéneuse. Les personnes qui habitent de pareilles chambres sont exposées à respirer cette poussière. Le poison peut ainsi pénétrer dans l'économie par la membrane pulmonaire, ou bien affecter localement les yeux, le nez et la gorge. »

Devant cette preuve incontestable de la dangereuse nature de la couleur dont est teint ce papier, il n'est pas difficile de comprendre que les ouvriers employés à sa fabrication sont tout particulièrement sujets aux atteintes d'une maladie qui présente tous les symptômes de la grippe aiguë. On s'explique aussi que les colleurs de papiers, lorsqu'ils en tendent de cette espèce, soient parfois obligés de quitter leurs travaux pendant quelque temps pour se remettre des symptômes terribles qu'ils ont contractés ainsi.

Parmi les diverses industries de Sheffield, il en est une qui se rattache à la taillanderie et qui forme, pour ainsi dire, un trait d'union entre les maladies provenant de la manipulation de l'acier et les maladies résultant de celle du plomb ; nous voulons parler de la fabrication des limes. Malheureusement les diverses préparations de plomb entrent pour une très-grande portion dans les arts manufacturiers de l'Angleterre ; et comme l'action de ce métal sur le corps de l'homme est considérable, ses effets pernicieux se font sentir dans un grand nombre de travaux de différente nature. Ainsi les fabricants de blanc de céruse, les lamineurs de plomb en feuille, les peintres, les plombiers, les potiers, les fabricants de porcelaine, les broyeurs de couleur, les

Digitized by Google

vitriers, les vernisseurs de cartes, les ouvriers en plombagine, ceux qui fabriquent le plomb de chasse sont tous exposés à l'influence saturnine. Il n'est pas jusqu'aux pauvres ouvrières en dentelle de Belgique qui n'en éprouvent les tristes effets ; car pour donner de la blancheur au fil il faut le saupoudrer de poussière de céruse, substance qui de cette manière peut se glisser jusque sur les épaules d'une duchesse !

Il peut sembler étrange qu'un ouvrier qui travaille l'acier ait à souffrir des effets vénéneux du plomb ; or, voici comment le fait arrive : pour bien assujettir la lime et en même temps pour protéger le tranchant du ciseau qui sert à l'entailler, on est obligé d'encastrer cette même lime dans une chappe de plomb qui repose sur une enclume. A tailler les grosses limes à trois faces, l'ouvrier n'use pas moins d'une livre de plomb par semaine. Ce plomb se détache de la masse par le frottement et par l'action du ciseau, sous la forme d'une poussière noire très-fine. Un fait curieux, c'est que la première partie du corps du tailleur de limes qui soit affectée c'est le doigt qui s'appuie sur le plomb : il commence par s'engourdir, et finit par se paralyser. Si l'ouvrier ne profite pas de cette espèce d'avis que semble lui donner le dangereux métal, le mal ne tarde pas à gagner le poignet, et un beau matin à son réveil il se trouve avec ce que les gens du métier appellent « la main pendante, » c'est-à-dire que les muscles extenseurs du poignet sont paralysés, et que la main tombe inerte, comme les pattes de devant d'un kangourou [1]. Ici l'action spécifique du poison s'est fait sentir à travers la peau de la partie affectée. On observe la même chose chez les peintres, de tous les ouvriers qui manient le plomb les plus sujets peut-être à la paralysie. Le doigt le plus rapproché de la barbe du pinceau est celui qui est atteint le premier. Le potier, qui a, entre autres choses, à enduire son vase d'une préparation de plomb et de

[1] Un Français, du nom de Bernot, a inventé récemment une machine à tailler les limes, que nous espérons voir adoptée généralement. Grâce à cette ingénieuse invention, plus de paralysie comme avec les moyens ordinaires de fabrication. Le travail de cet instrument vaut même mieux, dit-on, que celui de l'ouvrier. En effet, il y a même une différence entre les limes que celui-ci taille le matin et celles qu'il taille le soir alors que ses muscles sont fatigués. Cette irrégularité n'a pas lieu avec la mécanique.

Digitized by Google

farine de silex, afin de lui donner le vernis, est atteint de la même manière, mais plus gravement encore. Toutefois il est bien constaté que les effets constitutionnels, qui se manifestent par une constipation et des coliques opiniâtres, proviennent de l'introduction du plomb directement dans la bouche, soit en molécules très-fines, soit en vapeurs répandues dans l'air, soit à l'aide des doigts de l'ouvrier; les peintres, par exemple, mangent avec les doigts imprégnés encore de la couleur de leurs pinceaux. Les simples exhalaisons de la peinture suffisent pour paralyser très-promptement certains individus; une nuit seulement, passée dans une maison fraîchement peinte, peut engendrer des coliques, surtout chez de jeunes enfants. Le docteur Watson, dans son *Traité de Médecine pratique* (*Practice of Physic*), rapporte le cas d'une femme qui avait eu les mains paralysées sans avoir eu, à sa connaissance, le moindre contact avec du plomb. Cependant, à force de questions, il finit par découvrir que l'été précédent les fils de la malade « s'étaient amusés à faire des cages à oiseaux, qu'ils avaient peintes en vert, dans la chambre même que cette femme habitait d'ordinaire. » Les vernisseurs des manufactures de poteries sont exposés à un danger d'une nature plus effrayante encore. Outre qu'il provoque la paralysie et les coliques, quelquefois le poison subtil envahit le cerveau; l'aliénation mentale s'ensuit et les malheureux meurent en proie à une folie furieuse. Le broyage et l'empaquetage du blanc de céruse est un travail si insalubre, que les hommes qu'on y emploie ne peuvent s'y livrer que quelques heures par jour. La poussière qui se dégage pénètre leurs habits et leur couvre tellement la peau que, lorsqu'ils prennent un bain médicinal de sulfure de potassium dissous dans de l'eau, ils en sortent noirs comme des nègres. Dans ces usines, les rats et les souris disparaissent bientôt, empoisonnés par la poussière fine de céruse qui pénètre jusque dans leurs trous. Quoi qu'il en soit, l'ouvrier, en contact forcé avec les diverses combinaisons du plomb, peut en atténuer sensiblement l'influence funeste en s'astreignant à la plus stricte propreté. Avant chaque repas il doit se bien laver les mains, et changer de vêtements au sortir de son travail. La médecine lui fournit un moyen presque infaillible de s'assurer de la présence du plomb dans son corps. Quand

Digitized by Google

le métal s'est répandu dans l'économie, on observe une ligne bleuâtre au bord des gencives. Dès que ce signe fatal apparaît, l'ouvrier peut être certain que le danger est imminent, et qu'à moins d'un redoublement de prudence de sa part, il ne tardera pas à voir tomber inerte et impuissante la main qui lui sert à gagner son pain. En tous cas, cependant, prévenir le mal vaut mieux que d'avoir à le guérir; et nous sommes heureux d'apprendre que dans certains grands ateliers de peinture on est parvenu à garantir presque complétement les ouvriers de la colique des peintres et de la paralysie en leur faisant boire une limonade composée d'une goutte d'acide sulfurique dans quatre litres d'eau. On suppose que l'acide sulfurique forme, avec le plomb qui s'introduit dans la bouche et dans l'estomac, un sulfure de ce métal, lequel est insoluble et ne peut par conséquent être entraîné par les absorbants dans l'économie.

Il existe de nombreuses catégories d'artisans dont les souffrances ne présentent en elles-mêmes rien de curieux ni de dramatique, mais qui n'en fournissent pas moins un très-lourd contingent à l'armée que la mort recrute sans cesse parmi nous. En première ligne, nous pouvons citer les tailleurs, les boulangers et les confectionneuses des grandes villes. Ces trois professions comptent le nombre le plus considérable des victimes de ce qu'on appelle parfois « la mort anglaise, » c'est-à-dire la phthisie pulmonaire. Cependant il ne manque absolument qu'une condition pour rendre ces occupations comparativement saines; cette condition, c'est de l'air pur. Le docteur Arnot nous fait donner à ce sujet par les singes du jardin zoologique une leçon dont on devrait profiter. Voici ce qu'il dit dans son rapport au Comité de salubrité :

« On a construit un nouveau bâtiment pour recevoir les singes, et l'on n'a ménagé aucune des dépenses qui, de l'avis des personnes chargées de l'administration, devaient assurer à ces indigènes des pays chauds toutes les commodités, tout le bien-être et toute la salubrité désirables. Malheureusement, toutefois, on a cru que ce qu'on pouvait faire de mieux pour atteindre ce but c'était de rendre le nouvel appartement des quadrumanes à peu de chose près semblable au salon d'un gentleman anglais. Pour l'échauffer, on a construit deux che-

Digitized by Google

minées de salon ordinaires aussi au ras du plancher que possible, et avec des ouvertures très-basses, pour que l'air échauffé de la pièce ne s'échappât point par les tuyaux, tandis que les fenêtres et les autres baies pratiquées dans les murs ont été faites de manière à se fermer aussi hermétiquement que possible. On a, en outre, introduit un supplément d'air chaud amené par les bouches d'un calorifère extérieur. Pour la ventilation en temps froid, on a ménagé dans le plancher des ouvertures communiquant aux corridors, — guidé qu'on a été en ceci par l'idée erronée que l'acide carbonique produit par la respiration des animaux, étant plus pesant que l'air de la pièce, se séparerait de celui-ci, et s'échapperait par ces mêmes ouvertures basses. Le logement ainsi préparé, on y a mis environ soixante singes en bonne santé et dont plusieurs avaient déjà supporté quelques hivers anglais. Au bout d'un mois on en comptait plus de cinquante de morts, et le reste se mourait. Cette pièce, ouverte seulement par en bas, éteignait en quelque sorte la vie des malheureux quadrumanes de la même manière qu'une tasse à café tenue renversée au-dessus de la flamme d'une chandelle en éteint la lumière. Non-seulement la chaleur du foyer et celle qu'on faisait entrer par les bouches du calorifère, mais encore l'haleine chaude aussi des habitants et toutes les exhalaisons impures qui se dégageaient de leurs corps, remontaient d'abord à la partie supérieure de la pièce, où elles s'incorporaient complétement à l'atmosphère, et ce mélange d'air vicié ne pouvait plus s'échapper qu'en passant peu à peu par les cheminées et les ouvertures en communication avec les corridors. Aussi est-il facile de comprendre que, depuis le moment où les singes sont entrés dans la pièce jusqu'à celui où ils sont morts, ils n'ont pu respirer une seule bouffée d'air pur. »

L'autopsie démontra que ces animaux étaient tous morts de consomption ; on a donc ainsi la preuve pratique que cette terrible maladie peut se donner à volonté. Or, ce qui a lieu dans le logement des singes a lieu, sur une moins grande échelle, dans les centaines d'ateliers où travaillent les tailleurs et les confectionneuses de Londres. Dans la grande majorité des cas, les tailleurs travaillent entassés dans des pièces nullement proportionnées au nombre des individus qui s'y trouvent réunis.

Digitized by Google

Souvent ils sont accroupis, les genoux croisés sur l'établi, par une chaleur de 35 à 38 degrés centigrades, dans des endroits absolument dépourvus de ventilation ; car là où une ventilation est ménagée, les ouvriers faibles de santé la suppriment dans la crainte de gagner des rhumes et des fluxions de poitrine. Il en résulte que la mortalité, par suite de phthisie, qui décime ces malheureux, ne le cède qu'à celle qui règne parmi les polisseurs-émouleurs de Sheffield et parmi les boulangers. L'habitude qu'a le tailleur de travailler les jambes croisées l'assimile jusqu'à un certain point au houilleur. Rien n'empêcherait, pour qu'il ne se ployât pas ainsi en deux tout le temps de sa vie qu'il passe à travailler, de lui construire un établi percé d'un trou de la circonférence de son corps, et au-dessus duquel se trouverait un siége fixe où il pourrait s'asseoir. Il jouirait alors d'une posture aisée qui le mettrait à même d'approcher son ouvrage assez près de ses yeux sans être obligé de se courber dessus, comme il le fait maintenant. Le tailleur qui travaille principalement sur du drap noir ou de couleurs foncées se fatigue considérablement la vue, surtout s'il coud au gaz : aussi l'a-t-il très-affaiblie la plupart du temps.

Le boulanger, sous le rapport de la santé, est soumis à un plus grand nombre encore d'influences débilitantes que le tailleur. L'endroit où il travaille est toujours un sous-sol resserré, où le four et le gaz s'unissent pour entretenir une température tropicale. En général (à Londres du moins), il y a des latrines tout proche de là, et les gargouilles pour l'écoulement des eaux ne sont pas toujours en bon état. L'air, déjà suffisamment impur, tient, en outre, en suspension une énorme quantité de farine, poussière très-irritante pour les voies respiratoires et les poumons. Dans cette atmosphère, qu'on semblerait ainsi avoir infectée tout exprès d'éléments insalubres, l'ouvrier boulanger est ordinairement claquemuré depuis sept heures du soir jusqu'à quatre heures du matin, et vers la fin de la semaine il travaille près de deux jours entiers sans interruption. Est-il surprenant que parmi ces ouvriers la proportion des maladies soit effrayante, plus considérable encore que parmi les tailleurs ? Suivant les statistiques du docteur Guy, il n'y en a pas moins de 31 sur 100 qui crachent le sang, et, parmi les boulangers qui font du pain à prix

Digitized by Google

réduit et qui travaillent dans des conditions pires encore, 1 ouvrier sur 2 est affecté de cette dangereuse maladie. Le public, nous en sommes convaincu, ignore que le pain qu'il mange chaque jour se fait aux dépens de la vie de ceux qui le pétrissent. Le Parlement a refusé d'intervenir en leur faveur, mais lord Shaftesbury a pris leur cause en main, et nous espérons qu'avant longtemps l'opinion publique sera assez puissante pour amener la suppression du travail de nuit, qui est la source de tout le mal. En tout cas, ceux qui désirent coopérer à l'émancipation de ces ilotes de la civilisation doivent voir avec plaisir se répandre l'usage du pain *aéré*. Ce pain se fait à l'aide d'une machine bien plus proprement que par la main du boulanger, et tout le travail est terminé en moins d'une heure. L'introduction des panificateurs mécaniques est appelée à rendre d'immenses services en même temps qu'elle mettra un terme à des souffrances extrêmement dignes d'intérêt.

L'état sanitaire des confectionneuses, couturières, modistes, etc., et surtout de celles de Londres, n'est guère plus satisfaisant que celui des tailleurs. Les faits fournis à la commission spéciale de la Chambre des lords, chargée en 1855 de s'enquérir de l'opportunité de passer une loi pour la protection des femmes employées aux travaux d'aiguille, présentent un tableau effrayant. Pendant quatre mois de l'année, la durée la plus courte du travail de ces pauvres ouvrières est de six heures du matin jusqu'à minuit, et, quand *la besogne presse*, elles sont obligées de prendre leur repas debout, afin de perdre le moins de temps possible. Dans les moments de grande *poussée*, on a fait travailler des jeunes filles quatre jours et quatre nuits de suite ; et lord Ashley, à l'assemblée d'Exeter-Hall, le 11 juillet 1856, cita le fait d'une ouvrière qui avait dû travailler, sans prendre un instant de sommeil, à partir du jeudi à quatre heures de l'après-midi jusqu'au dimanche suivant à dix heures et demie du soir. Aucun autre genre d'occupation, même de celles auxquelles se livre le sexe masculin, ne saurait se comparer, sous le rapport de la mortalité qui en résulte, avec un labeur pareil accompli dans des pièces étroites, imprégnées d'exhalaisons humaines et dont l'air est, en outre, vicié par l'usage excessif du gaz ; aussi ne sommes-nous pas surpris d'entendre dire qu'il

Digitized by Google

n'est pas rare, dans les grands établissements de mode, que des ouvrières tombent évanouies de simple épuisement. Comme le dit fort bien le médecin de la reine, « on ne pourrait guère imaginer un genre de vie plus propre à détruire la santé des êtres humains. » Dans son récent ouvrage sur les maladies des yeux, M. White Cooper, oculiste, rapporte qu'il a eu à soigner un plus grand nombre de malades de cette classe chaque fois qu'il y avait eu un deuil général. La commission de la Société des arts, qui publia il y a quelques années un mémoire sur la pathologie industrielle des métiers qui affectent l'organe visuel, recommande de faire porter la lumière plutôt sur l'ouvrage que sur les yeux ; elle recommande encore de changer aussi souvent que possible la couleur des étoffes que les couturières ont à coudre. Pour conserver sa vivacité à l'organe, il lui faut des excitants variés ; son application prolongée sur la même couleur l'épuise inévitablement. Un voyageur cité dans cet intéressant mémoire suggère une idée qui mérite d'être prise en considération : « Les couturières, les brodeuses et les faiseuses de dentelles devraient, dit-il, travailler dans des pièces ayant des rideaux verts aux fenêtres. Lorsque j'étais dans le nord de la Chine, je me convainquis de l'avantage considérable résultant de l'adoption de cette règle par les habiles brodeuses de ce pays. Les recueils de dessins et de modèles dont se servent ces ouvrières sont souvent désignés sous le nom de « livres de la dame à la fenêtre verte. »

Au nombre des maladies qui affectent les femmes vouées aux travaux de ménage, il ne faut pas passer sous silence un mal qu'on nomme « genou des servantes, » mal dont sont atteintes particulièrement les domestiques qui s'agenouillent souvent sur des pierres ou des planches dures et mouillées. La pression exercée sur le genou engendre une inflammation très-douloureuse du coussinet que la nature a interposé entre la peau et la rotule.

Les cordonniers mènent une vie sédentaire comme les couturières et les tailleurs, mais ils ne travaillent pas aussi fréquemment de compagnie ; aussi échappent-ils à l'influence pernicieuse de l'air vicié. Cependant ils sont, comme les tisserands, exposés à des maladies d'estomac dues à la pression presque continuelle de la forme contre la poitrine, pression qui finit

Digitized by Google

quelquefois par y produire un enfoncement permanent. Comme pour les couturières et les tailleurs, l'obligation de conduire l'aiguille dans les lignes délicates qu'elle doit suivre affaiblit la vue des cordonniers, surtout de ceux qui travaillent spécialement le cuir verni. C'est là un mal auquel doit remédier l'introduction des machines à coudre, quelque déplaisir que cette utile invention cause en ce moment à ceux-là même qui sont appelés à en profiter.

Le compositeur d'imprimerie, qui travaille dans une atmosphère identique à celle des ateliers de tailleurs et de couturières, est, comme eux, sujet à de graves affections des poumons. Dans certaines imprimeries de journaux, les compositeurs se livrent à leur labeur monotone serrés aussi près les uns des autres que le permettent les casiers de caractères. Les imprimeurs qui font les travaux courants, et qui ont des mouvements bien plus variés, jouissent généralement d'une meilleure santé que les compositeurs de journaux. Le docteur Guy a également remarqué que les compositeurs qui travaillent aux étages supérieurs des grands établissements, et par conséquent dans une atmosphère chargée des émanations qui montent des pièces inférieures, et probablement aussi de la machine à vapeur, sont beaucoup plus sujets au crachement de sang et à la phthisie que ceux qui travaillent au-dessous d'eux. Il a été à même de faire des comparaisons fort instructives dans une imprimerie de cette espèce, qui laissait beaucoup à désirer sous le rapport de la ventilation. 15 hommes étaient occupés au second étage, 17 exactement de la même manière au troisième étage et autant à l'étage le plus élevé. En s'enquérant de l'état sanitaire de chacun de ces ouvriers, il observa qu'au second étage 4 seulement sur 15 avaient quelque maladie; un était sujet à des indigestions, le second était atteint de toux, le troisième avait des ulcères aux jambes, et le quatrième était ce qu'on peut appeler valétudinaire. Mais sur les 17 hommes travaillant à l'étage le plus élevé, 3 avaient craché le sang, 2 étaient atteints d'affections pulmonaires, et 5 avaient constamment de gros rhumes. 10 d'entre eux avaient donc des maladies de poitrine, tandis que sur les 15 ouvriers du premier atelier il n'y en avait qu'un affecté d'une maladie de ce genre. Dans le cours de son enquête sur

Digitized by Google

l'état sanitaire des personnes travaillant dans les imprimeries, le même statisticien a observé un autre fait relatif aux pressiers, et qui paraît être général. Les pressiers, ou ceux qui impriment les caractères réunis par les compositeurs, se trouvent ordinairement dans le même bâtiment que ces derniers, souvent dans la même pièce, et dans des conditions exactement semblables, relativement à la ventilation et à la qualité de l'air; cependant il résulte d'une série de données positives, que les pressiers jouissent d'une santé à beaucoup près meilleure; on ne peut se rendre compte de cette différence que par la nature de leur travail. Le pressier est astreint à un exercice assez violent et prolongé, obligé qu'il est de faire tourner les bras de levier de sa presse, de déplier et de replier le tympan, etc. En comparaison de ces mouvements musculaires variés, les plus rudes efforts du compositeur consistent à prendre les caractères de son casier pour les aligner sur son composteur; pourtant le résultat est que le pressier est moitié moins sujet à la phthisie que le compositeur, et un tiers moins exposé que lui aux autres maladies.

C'est là un fait très-remarquable, duquel on ne peut s'empêcher de conclure qu'un air impur et une atmosphère échauffée peuvent être supportés plus impunément par les individus livrés à un travail actif que par ceux qui sont astreints à des travaux sédentaires. La charmante dame qui nous fera l'honneur de nous lire tirera peut-être de cette donnée une conclusion en complet accord avec ses habitudes et ses goûts : c'est qu'il vaut mieux valser jusqu'à cinq heures du matin dans une brillante salle de bal, que d'y faire tristement tapisserie pendant le même espace de temps. Il existe aussi, paraît-il, en ce qui concerne ces deux catégories d'ouvriers, une autre loi également digne de remarque. Si le pressier jouit d'une meilleure santé et d'une plus longue jeunesse, il ne vit pas en général aussi longtemps que le compositeur. De même les robustes forgerons, quoiqu'ils aient meilleure santé et plus longue vie que les tailleurs, ne comptent pas autant de patriarches que ces derniers. Cette comparaison s'applique également à ceux qui prennent beaucoup ou peu d'exercice au dehors. M. Nelson, qui a étudié la question avec soin dans son livre sur *la Statistique vitale*,

Digitized by Google

dresse le tableau suivant, qu'on trouvera comme nous sans doute du plus haut intérêt :

CHANCE DE LA DURÉE DE LA VIE CHEZ LES INDIVIDUS

	Travaillant à l'intérieur.		Travaillant au dehors.	
Age.	Peu d'exercice.	Beaucoup d'exercice.	Peu d'exercice.	Beaucoup d'exercice.
20	41.8822	42.0133	37.8017	43.4166
30	35.1170	34.5022	30.1435	36.5832
40	27.9113	27.8004	23.0357	29.1284
50	20.5022	21.1805	17.2754	21.9732
60	14.0430	15.1413	11.0169	15.5635
70	8.6490	10.4407	4.5607	9.3313

Ainsi, entre vingt et trente ans, le jardinier, le journalier, le couvreur, le conducteur de bestiaux et tous les individus qui gagnent péniblement leur pain en plein vent, par la pluie et le soleil, ont chance de vivre au moins six ans de plus que le cocher, le garde de nuit et autres individus qui sont également exposés aux intempéries de l'air, mais qui n'ont pas le sang également agité et vivifié par un exercice actif et continuel. On doit remarquer aussi que l'ouvrier qui travaille au dehors, en se donnant plus d'exercice, se porte mal comparativement à celui qui a une occupation sédentaire et travaille renfermé; en d'autres termes, l'existence du cocher ne vaut pas celle du boutiquier. Toutefois nous soupçonnons, d'accord avec M. Nelson, que l'intempérance doit aussi exercer son influence sur les individus qui travaillent au dehors. Tout le monde sait, par exemple, que généralement le cocher n'est pas membre d'une société de tempérance; et nos soupçons, d'ailleurs, sont corroborés par le fait que les conducteurs de machines sur les chemins de fer, qui sont forcés d'observer une stricte sobriété, bien qu'ils appartiennent à la catégorie des ouvriers qui font un travail sédentaire en plein air, et qu'ils soient exposés aux intempéries de l'air pendant la plus grande partie de leur existence, sont singulièrement exempts de la consomption, cette cruelle maladie qui décime les pauvres imprimeurs, eux qui ne peuvent supporter le moindre courant d'air dans leurs ateliers.

Il semblerait assez naturel de rencontrer, à mesure qu'on remonte l'échelle sociale, une plus grande durée de l'existence

Digitized by Google

et des occupations moins nuisibles à la santé. C'est cependant une grande question que de savoir si l'artisan, tout exposé qu'il est à un si grand nombre de circonstances funestes, n'a pas l'avantage sur le boutiquier. Cela paraît d'abord impossible; mais quand on en vient à considérer la vie que mènent les gens de commerce, et notamment les petits marchands, qui forment une si forte proportion de cette classe d'individus, on voit qu'ils sont soumis à une multitude d'influences hostiles. Dans la généralité des cas, l'individu de cette profession limite son logement à l'espace que réclament ses affaires. Il vit dans cet espace resserré sans prendre aucun exercice, souvent perdu dans les ténèbres d'une arrière-boutique, derrière le vitrage de laquelle il attend le chaland. Le soir, il respire une atmosphère viciée par de nombreux becs de gaz, et quand enfin les volets sont fermés, il s'occupe à remettre en place les marchandises dérangées dans le jour. Est-il surprenant que, sous l'empire de pareilles circonstances, le marchand meure plus tôt en moyenne que l'ouvrier livré toute la journée à un travail insalubre et reposant la nuit dans un misérable garni? On sait bien qu'il est rare de rencontrer à Londres un marchand de la troisième génération. Le contingent du petit commerce se recrute presque exclusivement parmi des jeunes gens aux joues rosées, qui arrivent de la campagne pleins d'espoir et de santé, et qui finissent peu à peu par devenir ces pâles marchands d'un âge mûr, sur lesquels semblent se refléter le triste aspect et les sombres couleurs de la grande ville, à l'instar des lièvres et des renards qui deviennent blancs sous les latitudes septentrionales, quand l'hiver couvre la terre de ses neiges.

Certaines classes industrielles sont affectées de singulières maladies de peau provenant du maniement de certains objets qui font partie de leur profession. Ainsi, le meunier, qui a constamment les mains plongées dans la farine, est sujet à une éruption aux mains par suite des morsures de la mite, petit insecte qui se trouve dans quelques espèces de farine. La gale des épiciers est pareillement occasionnée par l'habitude de manier des sucres infectés d'un animalcule particulier. Nous avons vu des blocs de sucre remuer littéralement par suite du nombre considérable d'insectes qu'ils renfermaient. Or, ces insectes ne

Digitized by Google

tardent pas à attaquer les mains et à y produire une éruption semblable à celle de la gale ordinaire. Les ramoneurs souffrent d'un mal plus redoutable, qui n'est autre qu'un cancer engendré par les propriétés irritantes de la suie sur certaines parties de la peau du corps. Il ne faut pas non plus, au nombre des malheureux voués aux occupations insalubres particulières aux villes, oublier de ranger la classe des écrivains publics ou copistes. Le travail monotone et la posture en Z de ces tristes adeptes de l'écritoire en font des êtres à tempérament excessivement délicat.

Les garçons d'hôtel et de taverne se ruinent la santé par les libations frauduleuses auxquelles ils se livrent. « Ils sont tous, presque sans exception, perdus d'excès de boisson, » écrit un médecin distingué qui les a étudiés de près. Les laquais ne boivent pas tant, mais ils ont tellement l'habitude de se bourrer de nourriture et de travailler peu, qu'ils sont toujours affectés de pléthore. L'ambition de ces messieurs est d'avoir des mollets ; Dieu sait ce que cette ambition leur coûte ! Ils sont, en effet, dans la position des convicts australiens de Freemantle, qui, tandis que les soldats anglais mouraient de faim en Crimée, souffraient de l'affection connue en Angleterre sous le nom assez significatif de *gluttony plague*, peste des gourmands. Manger à l'excès et travailler le moins possible était, à ce qu'il paraît, la règle du pénitencier ; aussi, en moins de six mois, il n'y avait pas moins de 1,154 malades en traitement pour affection des organes digestifs, affections inflammatoires des yeux et éruptions cutanées. Un régime recommandant une nourriture légère et beaucoup de travail eut bientôt remis les choses dans l'état convenable. Il n'arrive pas souvent que les personnes des classes inférieures ou moyennes deviennent malades par excès de nourriture ; mais la boisson est l'écueil d'un grand nombre de métiers et d'occupations. Le gigantesque charretier du brasseur, qui semble bâti aussi vigoureusement que l'attelage flamand qu'il conduit, n'est qu'un géant à pieds d'argile ; sa bonne mine n'est qu'un leurre, un mensonge. La quantité énorme de bière et de *porter* que lui laissent boire ses maîtres, — par application sans doute de ce principe, qu'il ne faut pas museler le bœuf qui foule le blé, — lui vicie tellement le sang, qu'il

Digitized by Google

suffit d'une égratignure pour l'abattre et que la moindre maladie sérieuse est presque sûre de l'emporter. Le journalier ordinaire, qui vit à peu près dans les mêmes conditions, sauf la tentation de boire, vit en moyenne 47 ans 1/2, tandis que le charretier du brasseur meurt dès l'âge de 43 ans.

Si nous prenons une autre catégorie d'individus qui ont aussi l'habitude de boire continuellement, nous trouvons le même résultat fâcheux. Le garçon de taverne de Londres, dont on connaît si bien la figure pâteuse et l'œil éveillé, ne vit guère que la moitié du temps qu'il devrait vivre. Non-seulement ses libations sont des plus fréquentes, mais encore il ne cesse de respirer, jusqu'à minuit, une atmosphère composée d'haleines de buveurs, de fumées de tabac et de toutes les impuretés provenant du brillant éclairage particulier aux *gin-palaces*. Aussi n'est-il pas surprenant de trouver que la moyenne de son existence n'est que de 41 ans 1/2, tandis que le laquais peut compter vivre aux dépens de son maître jusqu'à l'âge de 44 ans 1/2. Le cabaretier est presque aussi fautif que son employé, sous le rapport de l'intempérance, et la conséquence est qu'il vit environ 2 ans 1/2 de moins que le marchand.

Le docteur Guy, qui s'est donné beaucoup de peine à rechercher quelle est la durée de la vie parmi les classes instruites, est arrivé à ce résultat extraordinaire, que plus on remonte haut dans la hiérarchie sociale et plus les moyens de satisfaire ses désirs sont faciles, moins il y a de chances d'une longue vie. On est depuis si longtemps accoutumé à regarder la possession de la richesse comme la meilleure garantie d'une santé florissante, qu'on sera probablement surpris d'apprendre que la durée moyenne de l'existence diminue pour chaque classe d'individus dans la même proportion qu'on leur enlève le stimulant salutaire du travail. C'est un fait à propos duquel notre expérience de tous les jours est complétement d'accord avec les données de la science. Quand un homme a mené longtemps une vie active et qu'il se retire tout à coup avec l'idée qu'ayant gagné une fortune il est temps pour lui de jouir de l'existence, il y a dix à parier contre un que cet homme a choisi le moyen le plus propre à abréger ses jours. Nous avons beau rire de ce savonnier retiré du commerce qui néanmoins se faisait une

Digitized by Google

règle d'aller toujours à son ancienne usine les jours où bouillait la chaudière au savon, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que son instinct le guidait dans la bonne voie; car personne ne peut supporter l'oisiveté, encore moins ceux qui ont longtemps exercé une industrie.

La régularité, la sobriété et l'activité d'esprit et de corps sont la nourriture qui entretient la force vitale, tandis qu'au contraire le luxe, la débauche et les excès sont des cancers qui rongent l'existence. C'est ce que prouve la comparaison de la longévité parmi les différentes classes instruites de la société anglaise. Prenons par exemple les professions libérales. Si l'on demandait au lecteur lequel vit le plus longtemps du *clergyman*, de l'homme de loi ou du médecin, il est fort probable qu'il répondrait que c'est l'homme de loi. Accoutumé à voir de vénérables vieillards occuper les siéges de la magistrature et tenir le *sac de laine* du grand chancelier, il est jusqu'à un certain point autorisé à accorder à l'homme de loi la palme de la longévité. Cependant, la réalité est que, des trois professions prises pour exemple, c'est celle où l'on vit le moins longtemps. C'est, il est vrai, une course où les coureurs se suivent de près; mais ne serait-ce que d'une longueur de tête, l'homme de loi est le plus en arrière. Le *clergyman* est le type de la santé; c'est lui qui atteint l'âge le plus avancé. Le terme moyen de l'âge des ecclésiastiques anglais, si l'on ne tient compte que de ceux qui ont passé la cinquantaine, est de 74 ans 4/100, c'est-à-dire une année de plus que le médecin, qui vit en moyenne 72 ans, 95/100. Cette petite différence n'a rien d'étonnant : le médecin est exposé à des chances nombreuses d'infection et vit plus à la ville que le prêtre. Cependant, si l'on établit la comparaison entre les rangs les plus élevés de ces deux professions, — entre les archevêques et les évêques d'une part, et les baronnets qui ont rempli les fonctions de médecins et de chirurgiens des souverains de l'autre, — les derniers l'emportent de 4 ans, et, dans l'un et l'autre cas, l'homme de loi reste en arrière de l'homme d'Eglise et des médecins, — des médecins d'un rang ordinaire, de quelques jours seulement, et des médecins baronnets, comparativement aux juges, de plus de 4 ans; nous ne saurions guère dire jusqu'à quel point

Digitized by Google

des études pénibles, alternées de vieux porto, influent sur cette différence. La *gentry* vit aussi longtemps que le clergé : bien logée, bien nourrie, vivant au milieu des champs et ayant des habitudes d'activité, cette classe de la société a peu de maladies et échappe surtout à la consomption. Les officiers de marine ont l'avantage sur ceux de l'armée de terre, avantage d'une année seulement. A partir du point où la hiérarchie sociale fait tout d'un coup une grande enjambée et se revêt du drap fin et du linge éclatant de la noblesse, voire même de la pourpre, la lampe de la vie brûle de plus en plus vite. L'aristocratie britannique est distancée de plus d'une année par l'homme qui travaille au milieu des préoccupations et des soucis inhérents à la profession de prêtre, d'avocat ou de médecin ; et les membres des familles royales (calcul fait d'après l'âge des membres des dynasties du continent aussi bien que de l'Angleterre) descendent rapidement l'échelle de la vie : ils ont trois années d'existence de moins que le pair du royaume. Arrivons enfin au sommet de l'échelle, à la royauté même. Le potentat qui se trouve placé au pinacle des grandeurs humaines, entouré, il le semblerait du moins, de toutes les conditions possibles de bien-être et de longévité, à l'abri des accidents que les mortels ordinaires rencontrent constamment sur leur chemin, paraît devoir jouir d'une existence enchanteresse ; cependant la triste vérité, vérité incontestable, tant elle est frappante, c'est que le sablier de la vie se vide plus vite pour lui que pour tout autre individu des classes supérieures. La durée moyenne de sa carrière n'est que de 64 ans ou 10 années de moins que le prêtre, qui a probablement à soutenir la plus rude des luttes en ce monde, la lutte d'une pauvreté comparative contre les apparences. « On pourrait démontrer clairement, dit M. Nelson dans ses statistiques de la vie humaine, en examinant les diverses classes de la société chez lesquelles il existe des moyens suffisants de subsistance, à commencer par les plus humbles, et en remontant aux classes moyennes et aux classes les plus élevées, on pourrait, dis-je, démontrer qu'il s'opère une décroissance graduelle dans la durée de la vie ; et que plus l'existence paraît acquérir de prix et d'attraits à cause de la richesse, de la pompe et de la magnificence dont elle est

Digitized by Google

environnée, plus les occasions et les chances d'en jouir diminuent. Autant que les chiffres admettent des raisonnements, ce résultat semblerait provenir directement de la manière de vivre luxueuse et de la bonne chère auxquelles sont accoutumées les classes riches. Les habitudes factices qui remplissent leur existence s'opposent à ce qu'elles puissent se livrer suffisamment et opportunément aux exercices corporels, qui sont la garantie d'une longue vie chez les classes moins privilégiées. » Le pauvre paysan de 30 ans, qui prend son repas frugal à l'ombre d'une haie, a 13 années de chance de vie de plus que le monarque du même âge drapé dans la pourpre et maître d'une large fraction du monde habitable. Quelle leçon à tirer de là !

O. S. (*Edinburgh Review.*)

Digitized by Google

PENSÉES DIVERSES.

* La vertu plaint le vice en même temps qu'elle le maudit, mais le vice n'a pas plus de pitié pour la vertu qu'il n'a d'amour pour elle.

* On voit de profonds observateurs, de graves moralistes, se laisser tromper dans le monde comme de simples enfants : ils connaissent l'*espèce humaine* et ne connaissent pas les *individus* dont elle est composée : ils ressemblent à des géographes habiles à tracer la carte du globe et incapables de dessiner une chaumière.

* L'étourderie regarde sans voir et la réflexion voit sans regarder.

* On a trop d'orgueil pour demander l'aumône aux passants, on n'a pas assez de hardiesse pour les dévaliser le pistolet au poing : alors, pour se procurer de l'argent avec un peu moins d'humiliations et un peu moins de dangers, on emprunte ; c'est un juste milieu entre la mendicité et le vol.

* Le repentir est une vertu en même temps qu'une souffrance, et n'apporte pas moins de consolations que de douleurs.

* L'économie paraît inutile à l'opulence, le sens commun paraît inutile au génie, et ce leur sont choses indispensables.

* Moralement il est fort doux de se nourrir d'espoir, matériellement il est fort commode de vivre de crédit, et ces deux avantages conduisent à de profondes et identiques misères.

* En supposant (et c'est une supposition assez gratuite) que l'homme privé de la liberté de la parole conserve la liberté de la pensée, il n'est plus alors que l'arbre inutile où la séve circule sans produire de fruits.

* La haine que quelques pauvres vouent aux riches se mesure sur l'amour (*cupido*) que ces mêmes pauvres ont pour les richesses.

* Les petites habitudes enchaînent les grandes résolutions, comme les Lilliputiens garrottaient Gulliver.

* L'esprit de finesse et d'analyse étant à l'intelligence ce que le microscope est à l'œil, on peut, grâce à lui, voir des merveilles dans une goutte d'eau, mais on ne saisit pas à son aide le magnifique spectacle de la cataracte du Niagara et des tempêtes de l'Océan.

Digitized by Google

JOURNAL DU VOYAGE DU CAPITAINE M'CLINTOCK

A LA RECHERCHE DES DÉBRIS DE L'EXPÉDITION FRANKLIN [1].

§ III.

Exploration. — Découverte. — Retour.

Port Kennedy, 29 mars 1859.

Young avait effectué son retour avant le mien. Dès le 3 mars, il se retrouvait à bord après avoir heureusement et complétement accompli sa mission. Il avait poussé ses dépôts jusqu'à soixante-dix milles au sud-ouest et me proposait de lui confier une autre reconnaissance, dirigée au nord-ouest de la côte orientale de l'entrée de Peel, lorsque je vins à découvrir que trois barils de sucre, sur lesquels je comptais pour notre consommation durant notre grande exploration, avaient disparu. Il fallait absolument combler ce vide. C'est pourquoi, profitant de la bonne volonté d'Young, je l'envoyai avec deux hommes et deux traîneaux attelés de dix-huit chiens au dépôt de la pointe Fury et Naufrage, afin d'y prendre tout le sucre qu'il pourrait rapporter. Que s'il n'en trouvait pas là, il devait pousser jusqu'au dépôt du fort Léopold que je savais bien approvisionné. Heureusement, cette dernière excursion s'est trouvée superflue. Young est revenu hier, apportant du dépôt de la pointe Fury environ huit quartauts de sucre; mais son voyage a été

[1] Voir la *Revue Britannique* de février et de mars 1860.

Digitized by Google

des plus pénibles. L'état de la glace dans le milieu de la baie Cresswell l'a d'abord obligé à faire un long détour, en suivant la côte; puis, au retour, l'un des traîneaux s'étant brisé, on a dû empiler tout le sucre sur l'autre. Celui-ci était dès lors trop pesamment chargé. Obéissant à leur instinct ordinaire, les chiens se laissaient continuellement arrêter par les aspérités de la glace et se couchaient, sans qu'il fût possible de les faire avancer. A chaque obstacle, il fallait que les trois hommes transportassent sur leur dos tout l'excédant de charge. Bientôt se manifesta la cécité causée par la neige : Young et l'Esquimau Samuel perdirent l'usage de la vue si complétement que, lorsqu'un passage difficile à franchir exigeait l'allégement du traîneau, leur troisième compagnon avait à charger le fardeau sur leurs épaules, à les guider jusqu'au lieu où le traîneau pouvait reprendre sa marche, puis à les ramener au point de départ autant de fois que cela était nécessaire. Samuel est encore aveugle au moment où j'écris. En outre, deux chiens, qui n'ont pas voulu se laisser atteler à la dernière halte, sont restés en arrière et risquent d'être perdus.

Le dépôt de la pointe Fury est abondant, et les échantillons des vivres qu'on me rapporte sont dans un état extraordinaire de conservation. Il y existe d'ailleurs quatre embarcations de grandeurs diverses.

Nous avons maintenant assez de sucre pour sept ou huit mois; mais de nouveaux déficits se découvrent successivement dans nos provisions, et je suis amené à reconnaître que l'homme qui en a la charge est absolument impropre à l'emploi qui lui a été confié. Déjà j'avais jugé nécessaire de lui retirer les spiritueux. Cette précaution trop tardive n'a pu toutefois sauver ce malheureux du scorbut, que son intempérance a provoqué. Il est maintenant parvenu à un degré fort inquiétant de la maladie.

Malgré tous ces incidents, j'espère partir avec Hobson le 2 avril. Le détachement d'Young, qui a un traîneau à construire pour remplacer celui qui s'est brisé, se mettra en route quelques jours plus tard. Tout est activité et gaieté à bord ; car les préparatifs du voyage sont nombreux, et le moral de mes braves marins est excellent ; que Dieu nous conduise!

Je laisse le commandement du *Fox* au docteur, qui garde

Digitized by Google

avec lui cinq hommes, y compris le malade. Toute la neige amoncelée autour du navire pour nous garantir du froid a été enlevée ainsi que les couvertures d'hiver.

Port Kennedy, 24 juin 1859.

Depuis la dernière page que j'ai tracée dans ce journal, l'hiver a passé, l'été est venu et le glorieux soleil a commencé sa course rétrograde vers le midi. J'ai visité l'île Montréal et la terre du Roi Guillaume; le sort de *l'Erèbe* et de *la Terreur* m'est révélé désormais! Maintenant, j'attends avec anxiété le moment qui me permettra de quitter enfin cette région désolée.

Après plus de deux mois passés, le jour en marchant sur la glace, la nuit en dormant sous la neige, j'éprouve une grande difficulté à retrouver le calme de corps et d'esprit qui m'est nécessaire pour tenir de nouveau ma plume. Il le faut cependant; car j'ai bien des choses à raconter.

La journée du 2 avril ne s'annonçait pas d'abord sous d'heureux auspices; mais, vers midi, le temps s'étant amélioré, je me mis en route avec Hobson. Chacun de nous avait deux traîneaux, l'un tiré par quatre hommes, l'autre par six chiens. Chaque attelage de ces derniers avait son conducteur, et Petersen voulut se charger de ce service dans le détachement que je conduisais. Cinq petits chiens venus au monde pendant l'hiver tiraient en outre un léger traîneau chargé seulement de leur nourriture; je les dirigeais moi-même, espérant pouvoir les échanger avec avantage chez les premiers naturels que nous viendrions à rencontrer. Nous comptions donc, au moment du départ, douze hommes, dix-sept chiens et cinq traîneaux, ce qui offrait un aspect assez imposant et à coup sûr plein d'intérêt. *Le Fox*, quand nous le quittâmes, hissa son pavillon, et nos traîneaux arborèrent leur bannière de soie. La mienne, portant sur un fond rouge liséré de blanc le nom de lady Franklin inscrit en lettres blanches, était un don de cette dame et l'ouvrage des sœurs du capitaine Collinson.

Digitized by Google

Chaque détachement transportait avec lui un poids total de 1,400 livres, réparti comme il suit :

1° Deux traîneaux avec tous leurs accessoires.....	110 livres.
2° Une tente, des couvertures pour la nuit, des tapis, etc.....	90
3° Ustensiles de cuisine, instruments pour scier la glace, etc.....	40
4° Fusil et munitions.....	20
5° Instruments magnétiques et astronomiques.....	60
6° Six havre-sacs contenant les vêtements de rechange.	60
7° Objets destinés aux échanges avec les naturels....	40
8° Combustible et boîtes servant à le renfermer ainsi que les vivres.....	50
9° Vivres de toute nature.....	930
Somme égale.....	1,400 livres.

Le poids à tirer était de 200 livres par chaque homme et de 100 livres par chaque chien. Nos provisions, consistant principalement en pemmican, biscuit et thé, avec une petite quantité de porc bouilli, de rhum et de tabac, étaient calculées de telle sorte, qu'en s'ajoutant aux ressources des dépôts établis sur la route elles devaient assurer la subsistance de chaque détachement pendant quatre-vingt-huit jours.

Nos gens n'étant pas encore accoutumés à tirer et les traîneaux étant pesamment chargés, notre marche fut d'abord très-lente. Nous campâmes le premier soir sur le lac aboutissant au cap Bird ; le lendemain, nous gagnâmes les glaces de l'entrée de Peel, et le troisième jour, aidés par les voiles de nos traîneaux, nous atteignîmes un point situé à plusieurs milles au sud de l'issue occidentale du détroit Bellot. Les jours suivants, à mesure que nous avançâmes, il nous fallut recueillir et transporter plus loin les dépôts partiels que nous trouvions sur notre route. Une semaine entière fut employée à ce travail fatigant, qui nous forçait à revenir sans cesse sur nos pas.

Le 15 avril, à sept milles au nord du 71e parallèle, nous touchâmes le point où la côte, cessant de former une chaîne de rochers d'une hauteur plus ou moins considérable, s'abaisse, devient parfaitement plate, et court directement au sud[1] jus-

[1] A peu près à égale distance des 96e et 97e degrés de longitude ouest (Greenwich).

Digitized by Google

qu'au 70e degré de latitude. A partir de là, nous commençâmes à déposer de distance en distance des provisions pour notre retour ; de telle sorte que, favorisés par une neige bien unie, nous pûmes poursuivre notre route très-aisément avec soixante jours de vivres.

Le froid continuait d'être intense, le thermomètre descendant fréquemment jusqu'à 35 degrés au-dessous de zéro ; le vent soufflait du nord avec force ; le soleil était éblouissant, et le reflet des neiges nous devint plus pénible que jamais. Quoique nous fussions tous munis de lunettes à verres colorés, nous éprouvâmes pour la plupart une violente inflammation des yeux. Nos visages étaient gercés ; nos lèvres ainsi que nos mains étaient couvertes de crevasses, et jamais hommes ne furent plus complétement défigurés par les effets combinés d'un soleil resplendissant et d'un vent glacial. Heureusement, aucune de nos blessures ne devint sérieuse.

Le 20 avril, par 70 degrés 1/2 de latitude, nous rencontrâmes, occupées à chasser le veau marin, deux familles de la tribu d'Esquimaux avec laquelle j'étais entré en relation au mois de mars dernier. Elles avaient élevé sur les glaces de la mer, à trois quarts de mille du rivage, leurs huttes de neige, éclairées et couvertes en même temps par un large glaçon remplissant ainsi le double office de fenêtre et de toit. J'acquis d'elles quelques nouveaux débris provenant de l'expédition Franklin, et, plus heureux cette fois qu'au printemps, je parvins à obtenir une information précieuse.

Un jeune homme, à qui j'avais donné un couteau, m'avoua que deux vaisseaux avaient été vus par les naturels de l'île du Roi Guillaume ; que l'un de ces bâtiments avait coulé bas et qu'on n'en avait pu rien retirer, mais que l'autre avait été poussé par la glace jusqu'au rivage, où il devait se trouver encore, quoique entièrement brisé. De ce second vaisseau provenait la plus grande partie des bois que la tribu possédait en ce moment. Les naturels avaient trouvé à bord le cadavre d'un homme de grande taille, dont les dents étaient fort longues. C'était là tout ce qu'il pouvait se rappeler, car alors, ajouta-t-il, il était encore un petit enfant.

Le vieillard qui, au cap Victoria, m'avait annoncé la perte du

Digitized by Google

premier vaisseau, et qui avait gardé un silence évidemment calculé sur le second, confirma cependant le récit de son jeune compatriote. Tous deux s'accordèrent pour ajouter ensuite que ce fut au déclin de l'année, c'est-à-dire en août ou en septembre sans doute, que les vaisseaux furent détruits, et qu'alors les hommes blancs étaient partis avec un bateau ou des bateaux pour se rendre dans la grande rivière, sur les bords de laquelle leurs ossements furent trouvés l'hiver suivant.

Ces familles ne possédaient que deux chiens; je les leur achetai et je me félicitai doublement de cette acquisition, quand j'appris par un des naturels qu'au mois de mars dernier, lorsque je revins vers le détroit Bellot, ses compatriotes m'avaient suivi et avaient découvert une cache où j'avais déposé, pour les reprendre lors de mon excursion actuelle, plusieurs objets d'échange, parmi lesquels se trouvaient deux revolvers. Cette perte m'était très-sensible, parce qu'elle me laissait sans autres armes que deux fusils. Il fallait que les chiens, guidés par leur odorat, eussent éventé la graisse de veau marin que nous avions enfouie à plus de quatre pieds de profondeur avec les revolvers et le reste. C'était un avertissement inquiétant pour les provisions que nous laissions derrière nous. J'espérai toutefois que, privée désormais de ses chiens, cette troupe, du moins, serait réduite à l'impuissance.

Le 24, nous atteignîmes le pôle magnétique, où nous trouvâmes quelques huttes récemment abandonnées. Le redoublement d'un vent glacial du sud-est nous retint là pendant trois jours entiers.

Le 28 avril, je me retrouvai au cap Victoria, qui avait été le point extrême de ma précédente excursion. Hobson, alors, se séparant de moi et marchant droit à l'ouest sur les glaces du détroit de James Ross, se dirigea vers le cap Félix pour longer ensuite au sud-ouest la côte de la terre du Roi Guillaume et rechercher les restes du vaisseau échoué, ainsi que toutes les traces de la marche des équipages naufragés. Que s'il ne rencontrait aucun vestige, il devait essayer, autant que ses ressources le lui permettraient, de visiter la côte de la terre Victoria, au delà du point extrême des explorations antérieures. Quant à moi, je marchai au sud-ouest, cherchant à atteindre par

Digitized by Google

le plus court chemin possible le rivage nord-est de l'île du Roi Guillaume.

Ce fut une rude tâche, à cause des aspérités sans nombre qu'offrait le pack dans le détroit de James Ross. Trois journées furent nécessaires pour accomplir le trajet; nous employâmes la quatrième à former un dépôt de provisions pour le retour et à sécher nos vêtements de jour ou de nuit, c'est-à-dire à les purger des petits fragments de glace qui s'étaient logés dans tous les plis et dans tous les creux. Quelques observations magnétiques complétèrent le travail, et leur seul résultat immédiat fut de me rendre presque aveugle pendant quarante-huit heures.

Nous repartîmes le 3 mai. Comme nous ne portions plus avec nous que trente jours de provisions, nos traîneaux, allégés et secondés par un vent favorable qui nous permettait d'user de leurs voiles, avancèrent avec beaucoup plus de vitesse. Ardemment désireux de rencontrer quelque tribu des naturels, je m'écartai plusieurs fois de ma route, lorsque des traces récentes indiquaient leur proximité, et je découvris ainsi deux villages; mais l'un et l'autre avaient été récemment abandonnés. Leurs habitants s'étaient évidemment dirigés vers la terre Boothia Felix que nous venions de quitter, et je regrettai d'autant plus leur départ, que les huttes délaissées contenaient encore plusieurs fragments de bois provenant des vaisseaux naufragés.

Enfin, le 17 mai, continuant toujours à marcher vers le sud, et arrivés non loin du point où le 69e degré de latitude coupe le 96e degré de longitude (Greenwich), nous eûmes la bonne fortune de rencontrer un village habité. La soirée était fort avancée, car, depuis quelques semaines, nous étions forcés de faire route pendant la nuit, afin de prévenir les cas de cécité causés par l'éclat de la neige. Ce campement se composait d'une douzaine de huttes occupées par trente ou quarante Esquimaux de la terre du Roi Guillaume. Je ne crois pas qu'ils eussent jamais vu d'hommes blancs; mais ils savaient évidemment que nous ne leur étions pas hostiles. Nous fîmes halte à une petite distance d'eux, ce qui était la meilleure précaution à prendre pour protéger contre leurs larcins notre bagage de toute nature.

J'achetai ensuite, au prix de quatre aiguilles la pièce, six cuillers ou fourchettes d'argent portant les armes ou le chiffre de

Digitized by Google

sir John Franklin, du capitaine Crozier et de deux autres officiers. Je me fis remettre en outre plusieurs boutons d'uniforme, ainsi que des flèches et des arcs fabriqués avec du bois des vaisseaux. Enfin, je complétai mes achats en troquant deux de mes jeunes chiens contre une petite provision de venaison, de saumon et de chair ou de graisse de phoque.

Les naturels se montraient obligeants, pacifiques et joyeux de nous voir ; mais ils ne pouvaient résister à la tentation de voler, et poussaient le désir du troc jusqu'à vouloir vendre tout ce qu'ils possédaient. Chez eux, nulle marque de crainte. Les enfants eux-mêmes, oubliant la timidité de leur âge, se pressaient autour de nous. Un des hommes, s'étant emparé de notre scie, refusait de la rendre, la cachait d'une main derrière son dos, tandis que de l'autre il me présentait un couteau en échange. J'aurais, sans doute eu grand'peine à me faire restituer l'objet enlevé, si l'un de mes gens, prenant pour une menace les gestes du sauvage, ne se fût précipité vers lui avec un fusil.

... La scie fut rendue sur-le-champ, et ces malheureux semblèrent croire qu'ils ne pourraient jamais faire assez pour nous convaincre de leurs intentions amicales. Ils ne cessaient de me répéter les mots *kammik toomee* (nous sommes amis). Ils nous dirent qu'il fallait cinq journées de marche de l'est à l'ouest, à travers l'île du Roi Guillaume, pour atteindre l'endroit où se trouvaient les débris du vaisseau échoué, et que ces débris étaient réduits à presque rien, parce que leurs compatriotes avaient enlevé tout ce qu'il était possible de prendre. Quand je demandai si le bâtiment avait conservé sa mâture, cette question excita parmi eux un rire bruyant, et le mot de *feu* étant rapidement échangé dans leurs propos, Petersen, qui les comprenait imparfaitement, crut pouvoir conclure que, pour s'emparer des mâts, on les avait brûlés par le pied.

Selon ces mêmes hommes, beaucoup de livres avaient été trouvés ; mais depuis longtemps les intempéries en avaient causé la destruction. C'était au déclin de l'année que le bâtiment avait été poussé à la côte par les glaces. Durant le dernier hiver, aucun membre de la tribu ne s'était rendu sur le lieu de l'échouement ; mais une vieille femme et un jeune garçon qu'on me montra l'avaient visité l'hiver précédent (1857-1858).

Digitized by Google

Soigneusement questionnée par Petersen, la femme s'empressa de satisfaire à toutes nos demandes. Elle dit que plusieurs des hommes blancs avaient succombé en route tandis qu'ils se rendaient à la grande rivière ; que les uns furent enterrés et que les autres ne le furent pas ; qu'elle ne les rencontra pas durant leur marche, mais qu'elle avait vu leurs cadavres l'hiver suivant. Il nous fut impossible, d'ailleurs, d'obtenir aucune appréciation approximative du nombre des naufragés, non plus que du temps écoulé depuis leur mort.

Tel fut le résultat définitif de notre enquête, laquelle fut d'autant plus difficile à poursuivre, qu'indépendamment de l'obscurité de leur langage, les naturels étaient beaucoup plus disposés à nous interroger qu'à répondre à nos questions. Ils nous assurèrent que nous trouverions en ce moment des campements de leurs compatriotes sur la côte méridionale de la terre du Roi Guillaume, ainsi que dans l'île de Montréal. Cette assurance me détermina à ne pas prolonger au delà de deux heures mon séjour parmi eux. Ils ignoraient ma rencontre, au cap Victoria, avec une tribu de la terre Boothia Felix.

Je me sentis fort soulagé lorsque je pus me séparer de ces sauvages bruyants et voleurs, qui voulurent absolument m'accompagner pendant plusieurs milles. Je les trouvai mieux faits et plus vigoureux que leurs compatriotes du Groënland septentrional ou de la baie de Pond. Les femmes étaient tatouées aux joues et au menton, comme celles de la terre Boothia Felix. J'observai en outre que cette tribu était abondamment pourvue de vivres et de vêtements.

Le 10 mai, après avoir dépassé l'angle sud-est du triangle que forme l'île du Roi Guillaume, je revenais vers l'ouest en longeant, sur les glaces de la mer, la côte méridionale, lorsque je me trouvai inopinément devant une hutte de neige. Je fus frappé tout d'abord du grand nombre de pieux ou d'autres objets en bois répandus autour de cette habitation parfaitement solitaire. En les examinant tour à tour avec attention, je parvins à distinguer dans chacun d'eux la pièce d'architecture navale à laquelle ils avaient été empruntés. J'eus tout le temps, d'ailleurs, de me livrer à cette étude ; car les habitants de la hutte, frappés d'effroi, se tenaient cachés dans l'intérieur, tandis que

Digitized by Google

l'entrée, étroite et basse, était gardée par un beau vieux chien. A la fin, cependant, un vieillard et sa femme se hasardèrent à paraître. Ils tremblaient de tous leurs membres et ne savaient ou ne voulaient prononcer d'autres paroles que le *kammik toomee* qui constitue le salut de paix des Esquimaux. Nous essayâmes par tous les moyens possibles de les rassurer ; mais ce fut en vain. Ils étaient tellement paralysés par la terreur, que nous n'en pûmes tirer aucune information. Nous leur demandâmes d'abord comment ils s'étaient procuré tout ce bois. — Ils l'avaient acheté de leurs compatriotes, dirent-ils. — Connaissaient-ils la Grande-Rivière ? — Oui, mais elle était bien éloignée. — Des naturels se trouvaient-ils sur ses bords en ce moment ? — Oui. — Quant à des hommes blancs qui seraient morts sur leurs côtes, ils prétendaient ne savoir absolument rien. Un beau jeune homme qui sortit ensuite de la hutte ne nous en apprit pas davantage. Nous déployâmes inutilement devant eux tous nos objets d'échange : aucun ne les tenta, et ils assurèrent n'avoir rien à nous vendre. Pour faire cesser leurs terreurs, il aurait fallu m'arrêter pendant le reste du jour : or, le vent, qui était violent en ce moment, nous faisait horriblement souffrir, et comme il était favorable à la marche des traîneaux, je pris le parti de me remettre en route, après avoir fait cadeau d'une aiguille à la vieille femme.

Nous commençâmes à nous engager sur les glaces du détroit Simpson, en marchant au sud-ouest vers la pointe Ogle[1], que nous atteignîmes et dépassâmes dans la matinée du 12 mai. Le même soir, nous élevions, sur les glaces de l'estuaire du fleuve de Back, notre hutte de neige, dans laquelle un vent furieux nous retint enfermés pendant toute la journée du lendemain.

Le 15 mai, vers minuit, nous campions dans une baie étroite et profondément encaissée, à l'extrémité sud-ouest de l'île Montréal. Depuis deux jours, un de mes hommes était sérieusement malade. La rigueur du temps était exceptionnelle, et nous n'avions pas vu le soleil depuis le 1er du mois.

Le 16 et le 17, j'accomplis avec Petersen l'entière exploration

[1] La pointe Ogle termine au nord-est la presqu'île Adélaïde et fait face au cap Britannia, situé sur la rive droite de l'estuaire du fleuve de Back. (*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

de l'île Montréal. Nous rencontrâmes plusieurs cercles de pierres indiquant des campements d'été des Esquimaux; nous découvrîmes plusieurs caches dans lesquelles on avait enfoui de la graisse de phoque, ou d'autres aliments en usage chez les naturels; mais nous ne trouvâmes ni cairn, ni aucun objet d'origine européenne, si ce n'est quelques fragments insignifiants en fer, en étain et en bois. Un épais manteau de neige recouvrait également le sol de l'île et la glace du fleuve. Enfin, depuis que j'avais quitté la terre du Roi Guillaume, toute trace des Esquimaux avait disparu. Le résultat de mon long voyage était donc une entière déception!...

Le 18, je repassai sur la terre ferme, et j'employai les jours suivants à explorer la pointe Ogle, ainsi que les rivages voisins. Ce fut en vain : nulle part aucune trace des malheureux naufragés. Nous réussîmes seulement à tuer deux rennes. Il fallut me décider à revenir vers le vaisseau. Le 24, de grand matin, quittant le continent et marchant au nord en droite ligne[1], afin de gagner par le plus court chemin la côte méridionale de l'île du Roi Guillaume, je m'engageai de nouveau sur les glaces du détroit Simpson. Arrivé sur l'autre bord, je devais tourner à gauche vers l'ouest, toujours en longeant le rivage. Ce projet s'accomplit sans obstacle.

Notre nouvelle exploration offrait toujours les mêmes difficultés à cause de l'épaisseur de la couche de neige que la continuation du froid, tout à fait exceptionnel à cette époque de l'année, maintenait sur le sol et sur les glaces. Je ne me lassais point cependant, tandis que mes traîneaux cheminaient sur la mer, de tout observer sur le rivage, et cette fois du moins mes efforts furent couronnés d'un triste succès!

Il était un peu plus de minuit; la journée du 27 mai venait de commencer, et je marchais lentement sur une grève en partie dégagée, par le vent, des neiges qui l'avaient recouverte pendant l'hiver, lorsque des morceaux d'étoffe perçant la couche blanche vinrent frapper mon regard... C'étaient les débris du vêtement d'un squelette humain entièrement blanchi, mais

[1] En suivant à peu près le 97e degré de longitude ouest (Greenwich). (*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

parfaitement conservé, sauf quelques os secondaires détachés ou rongés par les petits animaux. Il était étendu sur la face.

Le terrain fut aussitôt déblayé avec le plus grand soin, et nous rassemblâmes tout ce qui restait des vêtements. Un petit livre que nous découvrîmes me fit concevoir d'abord de grandes espérances d'informations ; mais il avait été si complétement gelé que nous ne pûmes l'ouvrir, et le résultat de notre examen se réduisit aux faits suivants :

Ces restes étaient ceux d'un jeune homme d'une taille un peu supérieure à la moyenne et d'une constitution assez peu vigoureuse. Son vêtement, dans tous ses détails, semblait être celui d'un domestique, ce que nous jugeâmes particulièrement à la cravate, qui n'était nouée ni comme celle d'un officier ni comme celle d'un marin. De plus, il était muni d'une brosse à habit et d'un peigne en corne. Sans doute, dans sa marche défaillante, il avait choisi la grève comme le terrain le plus facile ; il était tombé sur la face et n'avait pu se relever !

Alors me revinrent en mémoire ces paroles de la vieille femme qui, racontant la marche des naufragés sur la rivière de Back, avait dit : « Pendant la route, ils tombaient et mouraient. »

Les Esquimaux n'avaient pas découvert le cadavre du malheureux qu'il nous était réservé de retrouver ; car ils auraient emporté la brosse et le peigne.

Je continuai de marcher, espérant toujours rencontrer les naturels : je ne trouvai sur mon chemin que des huttes abandonnées !... En ce temps de l'année, les Esquimaux remontent les vallées pour pêcher le saumon des rivières et pour guetter, dans les défilés, le passage des rennes qui retournent vers le Nord.

Simpson, qui découvrit en 1839 [1] la côte que je parcourais, a élevé, vers l'origine occidentale du détroit, au sommet d'un promontoire nommé par lui cap Herschell, et situé entre les 98e et 99e degrés de longitude, un grand cairn qui s'aperçoit de fort loin... Assurément cette pyramide remarquable avait été aperçue par les équipages de Franklin marchant vers la rivière de Back, et selon toute probabilité un document écrit devait y avoir été déposé.

[1] Voir la note de la page 35 de notre numéro de mai 1852.

Digitized by Google

..... Je gravis donc la montagne en toute hâte, le cœur partagé entre la crainte et l'espoir... Mais, hélas ! le cairn de Simpson avait été ouvert et fouillé à une époque déjà ancienne, et les naturels, suivant sans doute la trace des malheureux naufragés, avaient enlevé, depuis plusieurs années probablement, tout ce qu'il avait pu contenir.... Nous eûmes beau creuser jusqu'aux fondements, nous ne trouvâmes rien ! Comme je n'avais point de temps à perdre, il me fallut repartir, emportant avec moi la conviction cruelle que là aurait dû se déchirer le voile mystérieux qui jusqu'alors avait caché le sort de Franklin.

Un prompt dédommagement m'était réservé; le lendemain, à douze milles au delà du cap Herschell, je rencontrai un petit cairn tout fraîchement construit; je l'ouvris et j'y trouvai une note datant seulement de six jours, par laquelle Hobson m'annonçait qu'ayant exploré toute la côte nord-ouest de la terre du Roi Guillaume, sans rien rencontrer des débris des vaisseaux que les naturels disaient y avoir échoué, il croyait devoir ne pas pousser plus loin son excursion.... Mais dans un cairn, au cap Victory [1], il avait trouvé un écrit, cet écrit objet de toutes nos recherches et but de tous nos travaux.

C'était un de ces feuillets imprimés en six langues, destinés, après avoir reçu l'indication manuscrite de la position d'un navire, à être jetés à la mer dans une bouteille pour être portés par les courants vers une terre quelconque et transmis ensuite à l'amirauté anglaise. Sur le papier se trouvaient inscrites les lignes suivantes :

28 *mai* 1847. — Vaisseaux de Sa Majesté, *Erèbe* et *Terreur*, hivernés dans la glace par 70°05′ de latitude nord et par 98 degrés de longitude ouest.

Ils ont passé l'hiver 1846-1847 à l'île Beechey par 74°43′28″ de latitude nord et par 91°39′15″ de longitude quest, après avoir remonté le canal Wellington jusqu'au 77e degré de latitude et accompli leur retour par le côté ouest de l'île Cornwallis.

[1] Le cap Victory est le point indiqué, sur notre carte de 1853, sous la désignation de *limite de Ross*, parce que c'est, en effet, le point extrême atteint par sir James Ross en 1831. (Voir la *Revue Britannique* de mai 1852, p. 31.)

Digitized by Google

Sir John Franklin commandant l'expédition. Tout (*allant*) bien.

(*Notre*) détachement, consistant en deux officiers et six hommes, a quitté les vaisseaux le lundi 24 mai 1847.

GM. GORE, lieutenant.

CHAS. F. DES VŒUX, enseigne.

Remarquons d'abord dans cette note une erreur palpable en ce qui concerne l'hivernage à l'île Beechey, qui évidemment a eu lieu en 1845-1846, puisqu'au mois de mai 1847 les deux vaisseaux étaient encore retenus dans le détroit Victoria par les glaces du second hiver qui finissait pour eux. Reconnaissons ensuite que, jusqu'à ce printemps de 1847, le succès de l'expédition avait été aussi complet qu'on ait pu l'imaginer ; car les dernières nouvelles de sir John Franklin datant de juillet 1845, dans la baie Melville, il s'ensuit que, durant les deux ou trois mois qui précédèrent leur hivernage, *l'Erèbe* et *la Terreur* avaient accompli l'exploration du canal de Wellington et du canal de la Reine (laquelle ne fut répétée qu'en 1853 par *l'Assistance* et *le Pionnier*, sous le commandement de sir Edward Belcher[1]), et de plus avaient découvert un détroit encore ignoré de nous, entre l'île Bathurst et l'île Cornwallis, ajoutant ainsi aux cartes polaires des centaines de milles de rivages jusqu'alors inconnus. Quant aux motifs qui avaient déterminé sir John Franklin, arrivé sous le 77e degré de latitude, à revenir prendre sa station d'hiver à l'île Beechey, ils peuvent donner lieu à des conjectures multipliées.

Quoi qu'il en soit, tout devait satisfaire sir John Franklin pendant le premier hivernage, puisque sa campagne avait été exceptionnellement heureuse ; et l'année suivante, lorsque, au début d'un second hiver, ayant réussi à pénétrer au sud, dans l'entrée de Peel, jusqu'à douze milles seulement de la pointe septentrionale de la terre du Roi Guillaume, il se vit arrêté par les glaces, il devait encore être plein d'espoir, car la distance qui le séparait désormais de la côte d'Amérique, qu'il connaissait parfaitement pour l'avoir lui-même explorée, se trouvait désormais réduite à cent milles. Cet espoir subsistait encore en mai 1847, si nous en croyons ces mots significatifs du lieutenant

[1] Voir la *Revue Britannique* de décembre 1853, p. 332.

Digitized by Google

Gore : *tout bien !* Mais, hélas ! autour de la marge du papier sur lequel nous venons de lire cette confiante assurance, nous trouvons les lignes suivantes tracées d'une autre main :

25 *avril* 1848. — Les vaisseaux de Sa Majesté, *la Terreur* et *l'Erèbe*, ont été abandonnés le 22 avril à cinq lieues nord-nord-ouest de ce point, ayant été cernés (*par les glaces*) depuis le 12 septembre 1846. — Les officiers et les équipages, consistant en 105 personnes sous le commandement du capitaine Crozier, ont pris terre ici par 69°37'42" de latitude nord et par 98°41' de longitude ouest. Sir John Franklin est mort le 11 juin 1847, et la perte totale éprouvée en morts par l'expédition a été jusqu'à ce jour de 9 officiers et de 15 hommes.

F. R. M. CROZIER,
Capitaine et commandant par ancienneté.

Signé : JAMES FITZJAMES,
Capitaine du vaisseau de Sa Majesté, *l'Erèbe*.

Partent demain 26 pour la rivière poissonneuse de Back.

Cette information marginale était évidemment écrite par le capitaine Fitzjames, excepté le post-scriptum concernant le départ du lendemain pour la rivière de Back, qui avait été ajouté par le capitaine Crozier.

Une autre addition marginale annonce que le document actuellement déposé sous le cairn marquant la limite de Ross a été apporté d'un point situé à sept milles au nord, où il avait été originairement laissé par le *défunt* lieutenant Gore. Ainsi cet officier avait succombé pendant l'intervalle des onze mois écoulés depuis son exploration ! Les bâtiments, approvisionnés pour trois ans seulement, avaient quitté l'Angleterre au mois de mai 1845, et la côte nord-ouest de l'île du Roi Guillaume est aussi totalement dépourvue de gibier que de poisson : c'est pourquoi les naturels ne la visitent presque jamais.

Quel spectacle de tristesse et de désespoir doit avoir offert l'intérieur des deux malheureux vaisseaux pendant ce troisième hiver ! Quelle immense douleur a dû être celle de ces braves officiers et de leur héroïque commandant, lorsque, après avoir réussi à pénétrer jusqu'à trente lieues seulement de la côte du continent, ils se virent arrêtés par un simple amas de glaces de quelques milles de largeur, unique obstacle qui désormais séparât les détroits découverts par Parry, du littoral américain

Digitized by Google

baigné par une mer navigable tous les étés ! Quelle fatalité a terminé la carrière jusque-là si heureuse de Franklin ! Avoir découvert sur terre et sur mer le véritable passage du nord-ouest, le seul vraiment possible pendant les années favorables, et mourir avant d'en avoir pu rapporter au monde civilisé la glorieuse annonce [1] !

Jamais histoire aussi tragique ne fut relatée en si peu de mots. Il y a quelque chose de profondément touchant dans le laconisme, dans la simplicité du style de ces deux commandants qui, remplissant leur devoir avec calme et résolution jusqu'au dernier moment, consacrent ce qui leur reste de forces à un effort suprême, afin de procurer aux hommes qui leur sont confiés la seule chance possible de salut !

Aux autres détails qu'elle contenait, la note d'Hobson ajoutait qu'autour du cairn élevé par Ross il avait trouvé des vêtements et des objets de toute espèce, comme si les malheureux qui venaient de quitter les vaisseaux, avertis alors qu'il s'agissait uniquement de sauver leur vie par une tentative presque désespérée, avaient abandonné là tout ce qui ne leur était pas absolument indispensable. Mon lieutenant m'annonçait enfin que, contrarié constamment dans sa marche par le brouillard et le mauvais temps, il n'avait aperçu aucun reste des vaisseaux naufragés, mais qu'il espérait être plus heureux en revenant sur ses pas.

Encouragés par ces importantes nouvelles, nous redoublâmes de vigilance, afin qu'aucune trace ne pût nous échapper. Nos vivres commençant à s'épuiser, je pris le parti de faire tuer à coups de fusil les trois petits chiens qui me restaient. Le bois du léger traîneau qu'ils tiraient nous servit de combustible ; et, comme une chaîne d'îlots bordant la côte avait maintenu au large le pack, hérissé d'énormes aspérités, et permis en même

[1] Un officier de la marine anglaise, dont le nom est familier aux lecteurs de la *Revue Britannique*, M. Sherard Osborne, a esquissé dans un récit imaginaire, empreint d'une touchante sensibilité, la mort de Franklin et l'abandon des deux vaisseaux. Versé dans tous les détails de la navigation polaire, connaissant personnellement la plupart des officiers qui montaient *l'Erèbe* et *la Terreur*, il a pu donner à ces tableaux une déchirante vraisemblance. (*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

temps à une glace parfaitement unie de se former le long de la plage, nous pûmes, en cheminant plus facilement, allonger nos journées de marche.

Le 29 mai, nous atteignîmes l'extrémité sud-ouest de l'île du Roi Guillaume. Au delà de cette pointe, à laquelle je donnai le nom du brave capitaine Crozier, la côte remonte en droite ligne vers le nord-est jusqu'au cap Félix. Depuis le cap Herschell, nous n'avions plus rencontré aucune trace d'Esquimaux. Les cercles de pierres couvertes de mousse que nous trouvions parfois indiquaient de vieux campements d'une date fort ancienne. Point de trace de gibier non plus. Au large, les glaces de la mer étaient singulièrement tourmentées; des blocs, gros comme des rochers, étaient confusément entassés les uns au-dessus des autres.

Durant la matinée du jour suivant, nous arrivâmes dans une grande baie où nous attendait un triste et nouveau témoignage du sort de nos malheureux camarades. C'était un grand bateau qu'Hobson avait découvert et examiné peu de jours auparavant (ainsi que me l'annonçait une note laissée par lui), mais sans y trouver aucun document écrit d'une nature quelconque.

Une énorme quantité de vêtements dispersés dans l'embarcation frappa nos premiers regards. Aucune pièce ne portait le nom de celui à qui elle avait appartenu. L'intérieur fut nettoyé et balayé avec soin, afin que rien ne pût nous échapper. La neige fut ensuite enlevée extérieurement sur tout le pourtour, mais là nous ne rencontrâmes pas le moindre objet. Ce canot mesurait vingt-huit pieds de long sur sept de large. Construit évidemment dans la pensée de remonter le fleuve de Back, il unissait la plus grande légèreté possible au plus faible tirant d'eau. Tous les détails de son équipement, qui était complet, annonçaient le soin le plus minutieux. J'estimai son poids total à sept ou huit cents livres seulement; mais il était monté sur un traîneau d'une force et d'une pesanteur extraordinaires. Je n'évaluai pas à moins de six cent cinquante livres le poids de ce véhicule, qui, ajouté au bateau, formait un total de quatorze cents livres. Il fallait donc, pour tirer cette masse, la force entière de sept hommes vigoureux et en pleine santé. Plusieurs mots, malheureusement incomplets, restaient inscrits

Digitized by Google

sur l'étrave, qu'on avait amoindrie ; ils indiquaient que cette pièce avait été empruntée à un canot construit à Woolwich en avril 184...

A cent pas environ, du côté de la terre, était étendu un tronc de sapin mesurant douze pieds de long et seize pouces de diamètre. Quoique l'action de la glace l'eût dépouillé de toute son écorce, il était encore parfaitement solide. J'estimai qu'il avait été apporté et jeté là par la mer depuis vingt à trente ans.

Mais les détails que je viens de mentionner ne furent pas ce qui attira d'abord notre attention, absorbée bientôt tout entière par un aspect épouvantable qui nous pétrifia. Deux squelettes humains, encore revêtus des restes de leurs habits, se trouvaient, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière du bateau. Le premier était celui d'un jeune homme, d'un officier peut-être ; il avait été tellement mutilé qu'il fut impossible à Hobson, comme à moi, de juger si la mort l'avait frappé à cet endroit même, ou bien si les gros animaux carnassiers (des loups, sans doute), dont ses restes étaient devenus la proie, ne l'avaient pas déplacé. Près de lui étaient de grosses demi-bottes de chasse et des pantoufles fourrées d'un dessin particulier en plusieurs couleurs dont j'ai pris l'échantillon ; celles-ci portaient encore le ruban de soie rouge qui en avait formé la bordure. Enveloppé de fourrures et mieux conservé, l'autre squelette appartenait à un homme de moyen âge, fortement constitué. A côté de lui nous trouvâmes cinq montres et deux fusils doubles. Ces derniers étaient appuyés contre le bord du bateau, chacun d'eux ayant un canon chargé, amorcé et armé. On peut imaginer quel intérêt nous apportâmes dans le minutieux examen de ces reliques, et quelle fut notre anxiété en maniant chaque fragment de vêtement, afin d'y découvrir un agenda, un portefeuille, en un mot, un écrit quelconque ! Nous ne rencontrâmes que cinq ou six petits volumes : c'étaient des Bibles, des livres de prières et un exemplaire du *Vicaire de Wakefield*. Sur la première page d'un de ces livres intitulé : *Mélodies chrétiennes*, était tracée la mention du donateur qui l'avait offert à G. G. (Greham Gore peut-être !). Une petite Bible, outre de nombreuses notes marginales, contenait beaucoup de passages soulignés.

A une étonnante quantité de linge et de vêtements se trou-

Digitized by Google

vaient mêlés des objets de toute espèce : de grosses bottes de chasse, du savon, des éponges, des brosses, des peignes, des rubans, des ustensiles de table, et jusqu'à des ménagères contenant du fil et des aiguilles ; et puis encore des clous, des scies, de la poudre, du plomb, des balles, des cartouches, etc., etc. Je ne pouvais assez m'étonner de cette accumulation d'objets pour la plupart inutiles dans une pareille retraite, et dont le poids énorme devait épuiser les forces des hommes attelés aux traîneaux.

De vivres, nous ne trouvâmes qu'un peu de thé et environ quarante livres de chocolat. Or, ces aliments ne suffisent pas pour la nutrition de l'homme sous le climat polaire, et il ne restait à bord ni une seule pièce de viande, ni un seul morceau de biscuit. Quant au combustible, rien n'annonçait que le bateau en fût pourvu ; mais en cas d'absolue nécessité, l'équipage pouvait brûler quelques-unes des rames, et d'ailleurs, comme nous l'avons dit plus haut, un tronc de sapin était étendu à cent pas de là.

A l'arrière du bateau nous découvrîmes vingt-six cuillers ou fourchettes d'argent, parmi lesquelles huit portaient l'écusson de sir John Franklin. Le reste de cette argenterie, reconnaissable aux initiales dont elle était empreinte, provenait de cinq des officiers de *l'Erèbe* et de trois de *la Terreur*. Sans doute, au moment du départ, afin d'assurer la conservation de l'argenterie de l'état-major, on l'avait distribuée aux hommes de l'équipage pour leur usage personnel. Cette supposition se trouve confirmée par l'entière absence de ces cuillers de fer dont se servent ordinairement nos matelots.

Comment est-il arrivé que, dans une embarcation capable de porter de vingt à trente hommes, il n'en soit resté que deux ? Aucun squelette sur le sol environnant ! aucune trace de tombe non plus ! et si l'on se rappelle, d'ailleurs, que les vaisseaux furent abandonnés au mois d'avril, on reconnaîtra que la tâche de creuser une fosse dans la terre, toujours profondément gelée en cette saison, devait être au-dessus des forces d'hommes épuisés.

Comment surtout expliquer cette circonstance, que l'avant du traîneau portant le bateau était tourné vers le nord-est, comme

Digitized by Google

s'il suivait la direction rétrograde, qui était la nôtre en ce moment? De l'emplacement du bateau aux vaisseaux abandonnés, la distance à parcourir n'était guère que de soixante-cinq milles, tandis que le même point était séparé de l'île Montréal par un trajet de cent cinquante milles.

Après avoir mûrement pesé toutes les circonstances, je suis arrivé à cette conclusion, que pour un motif quelconque le bateau était ramené vers les vaisseaux, et qu'impatients d'atteindre ceux-ci, les hommes qui tiraient le traîneau l'avaient abandonné, sous la garde de deux d'entre eux, incapables sans doute de marcher plus longtemps, avec la pensée d'y revenir, puisqu'ils y laissaient des montres, de l'argenterie et une foule d'autres objets; mais par une circonstance quelconque, leur retour n'avait pu s'effectuer! Parvinrent-ils jusqu'aux vaisseaux? c'est ce qu'il est impossible de savoir. Rappelons-nous seulement que les naturels ont déclaré n'avoir trouvé qu'un seul cadavre à bord du bâtiment qu'ils ont pillé.

Quant au motif qui a pu déterminer la marche rétrograde d'un détachement vers les vaisseaux, plus d'une supposition se présente. Peut-être allait-on prendre un dernier reste de vivres; peut-être quelques hommes ont-ils préféré à une route si longue et si incertaine la chance d'attendre la débâcle des glaces pendant le prochain été. Quoi qu'il en soit, ce qui me paraît évident, c'est que, dans la combinaison des divers plans qu'on a formés, on a constamment évalué au delà de la réalité la force des hommes chargés de les exécuter.

Le 2 juin, j'arrivai au cap Victory (limite de Ross) : j'y trouvai, dans le cairn, une note d'Hobson annonçant qu'il n'avait découvert aucune trace du vaisseau qui se serait échoué sur la plage, selon le dire des naturels. Je n'avais pas été plus heureux que lui dans cette partie de mes recherches. Quoique nos provisions fussent à peine suffisantes désormais, je voulus examiner les bords de la baie voisine, à laquelle sir John Ross a donné le nom de son ami sir George Back. Comme elle s'enfonce de treize milles dans les terres, j'en fis le tour sur le traîneau des chiens. Non-seulement je n'y découvris aucun vestige des naufragés, mais je n'aperçus non plus aucune trace quelconque de gibier. J'observai en outre que la glace de la baie, vieille de

Digitized by Google

plusieurs années, ne pouvait cacher des veaux marins. Inutile d'ajouter que rien n'indiquait la présence des naturels dans ces parages dépourvus pour eux de tout moyen d'existence.

Sur le bord méridional de la baie de Back, Hobson avait trouvé une autre note du lieutenant Gore, qui n'ajoutait rien à ce que nous savions déjà, et qui n'offrait aucune autre particularité remarquable que la répétition de l'évidente erreur de date relative à l'hivernage de sir John Franklin dans l'île Beechey. Une observation plus attentive m'a fait conjecturer que les notes déposées par le lieutenant Gore avaient été rédigées avant son départ, à bord des vaisseaux, et renfermées dans des étuis de fer-blanc que le détachement d'exploration emportait soudés à l'avance, afin de n'avoir plus qu'à les placer sous les cairns. La date marginale mentionnait le mois seulement et non le jour ; car en comparant la couleur de l'encre, on reconnaît que le chiffre 28 qui précède le mot *mai* (*of the may*), dans l'écrit que nous avons reproduit, a été tracé par le capitaine Fitzjames en avril 1848. J'admire la concision officielle de ces notes ; mais je ne saurais croire que la résolution si grave d'abandonner les vaisseaux ait été prise sans qu'on la consignât dans un document plus détaillé. Je suis convaincu que ce document a existé, qu'il a été déposé en quelque endroit, et que nous n'avons pas été assez heureux pour le retrouver. Nous devons ressentir une reconnaissance d'autant plus grande pour les deux capitaines Crozier et Fitzjames, auxquels nous sommes redevables du seul témoignage écrit qui nous soit parvenu ; et combien cette gratitude est vive, quand nous nous rappelons que pour écrire sous une tente, au mois d'avril, dans la région polaire, il faut faire dégeler l'encre dont on veut se servir et lutter à chaque instant contre la souffrance du froid !

Les vêtements laissés au pied du cairn du cap Victory formaient un large monceau de quatre pieds de hauteur. Chacun des articles qui le composaient a été successivement examiné ; mais toutes les poches étaient vides, et pas un vêtement n'était marqué du nom de celui qui en avait fait usage. Deux cantines seulement portaient le nom du soldat de marine à qui chacune d'elles avait appartenu. Autour des vêtements étaient dispersés une foule d'objets divers, depuis des instruments de physique

Digitized by Google

jusqu'à des ustensiles de cuisine. Plusieurs d'entre eux se trouvaient dans un merveilleux état de conservation. Tels étaient, par exemple, un sextant encore renfermé dans son étui de cuir, et une boîte de médicaments contenant vingt-quatre fioles parfaitement intactes. Là, comme dans toutes les autres occasions semblables, j'ai recueilli ce qui m'a paru mériter le plus d'intérêt, et, comme Hobson avait agi de même, il s'ensuit que la collection résultant de nos efforts réunis est très-considérable. Dans chacun des cairns que avons rencontrés sur notre route, nous avons laissé, outre la copie du document que nous y trouvions, une note relatant notre passage.

Notre recherche est achevée désormais, et notre tâche est accomplie.

C'est ici le lieu d'exprimer ma conviction qu'aucune partie de la côte nord-ouest de la terre du Roi Guillaume, comprise entre le cap Crozier et le cap Félix, n'a été visitée par les Esquimaux depuis 1848 ; car tous les débris que nous y avons trouvés étaient intacts, et cependant leur valeur pour les naturels eût été inappréciable. Rappelons-nous particulièrement ce tronc entier d'un sapin, apporté et déposé par la mer non loin du bateau où se trouvaient deux squelettes. Sa présence fournit un témoignage irrécusable à l'appui de mon opinion. De ce fait significatif il résulte que le récit des naturels, qui représentait les hommes blancs tombant et mourant pendant leur marche, ne peut avoir eu pour théâtre que la partie du littoral située à l'est du cap Crozier. Là, en effet, le trajet de quatre-vingts milles, déjà parcouru par des malheureux sans doute affamés, devait avoir épuisé la force des moins robustes. Il n'est guère probable non plus que nous ayons pu passer en vue des restes d'un vaisseau échoué sans les apercevoir. Cela eût été d'autant plus difficile, que depuis le cap Crozier jusqu'au cap Félix, entre la haute mer et la plage, il n'existe aucune île, aucun banc de rochers capable d'empêcher un bâtiment d'être poussé jusqu'à la côte, laquelle est généralement fort basse. Rien de plus triste, de plus désolé que ce rivage funeste ! rien de plus sinistre que ces blocs énormes de glace amoncelés dans le détroit qui le borde !

L'approche du temps du dégel me pressait : il fallait effectuer promptement mon retour. Sans pousser jusqu'au cap Félix en

Digitized by Google

continuant à marcher sur la mer gelée, je tournai brusquement à droite vers l'est et, traversant directement la pointe septentrionale de la terre du Roi Guillaume, très-basse et entrecoupée de lacs, j'atteignis le point de la côte nord-est où j'avais pris terre trente-quatre jours auparavant. J'y retrouvai le dépôt de provisions que j'y avais laissé.

Le 8 juin, après avoir complété la reconnaissance de quelques îles du détroit de James Ross et avoir recueilli, dans les huttes de neige d'un village abandonné, la graisse de phoque qui nous était nécessaire pour entretenir notre lampe, je touchai le cap Victoria. Je ne pus, le jour suivant, m'arrêter au pôle magnétique pour y renouveler mes observations; car les signes précurseurs de l'été se manifestaient de toutes parts. La végétation reparaissait, et avec elle les rennes courant vers le nord et les canards sauvages volant dans la même direction.

Parvenu le 13 juin sous le 71e degré de latitude, à l'emplacement d'un de nos dépôts, j'y trouvai une note par laquelle Hobson, gardant son avance de six jours sur moi, me prévenait qu'il était sérieusement malade. Incapable de marcher depuis plusieurs jours, il était transporté sur un traîneau, et ses hommes hâtaient leur retour afin de le remettre le plus tôt possible aux soins du docteur. Je me pressai d'autant plus de le suivre que j'avais à craindre que, le dégel arrivant, la glace ne devînt impraticable. Le 15, en effet, la neige cessa d'être solide, et nous eûmes à cheminer à travers une couche à demi liquide où nous enfoncions parfois jusqu'aux genoux, ce qui fatigua horriblement mes hommes et mes chiens.

Le 18 au matin, j'eus le bonheur d'atteindre l'entrée de la longue vallée au pied du lac Bird et de planter ma tente sur le rivage au moment où une grosse pluie commençait à tomber. Ce mauvais temps dura tout le reste du jour; c'est pourquoi, après avoir fait route sur le lac pendant quelques milles, la neige devenant tout à fait impraticable, nous amenâmes nos traîneaux sur la rive où nous les abandonnâmes avec nos pauvres chiens, si exténués qu'ils ne voulurent jamais nous suivre; puis nous commençâmes le trajet de seize à dix-sept milles qui nous séparait du vaisseau. Enfin, après avoir franchi, au prix d'une fatigue extrême, les pentes ardues des collines et le fond

Digitized by Google

rempli de neige des vallons, j'éprouvai l'inexprimable joie d'apercevoir la mâture solitaire de mon cher petit *Fox*. C'est à son bord que je déjeunai le 19 juin.

En terminant cette relation abrégée de mon exploration des côtes de l'île du Roi Guillaume et du littoral voisin, il me reste à exprimer mon opinion sur l'existence du passage navigable si longtemps cherché au nord du continent américain, et sur la possibilité qui m'eût été donnée de continuer ma route vers le sud-ouest, si pendant le dernier été je n'avais pas été arrêté par la glace qui obstruait la partie la plus resserrée du détroit Bellot. Eh bien! après avoir soigneusement observé l'état des glaces dans la partie méridionale de l'entrée de Peel, à laquelle je donnerai désormais le nom trop mérité de canal de Franklin, je pense que le passage est praticable et que j'avais les plus grandes chances d'atteindre l'embouchure du fleuve de Back, puis de franchir le détroit Simpson, en doublant l'île du Roi Guillaume à l'est, c'est-à-dire en me dirigeant à travers le détroit de James Ross. Depuis le détroit Bellot jusqu'au cap Victoria nous avons trouvé, au début de l'hiver, dans le canal de Franklin, autant de glace nouvelle que de vieille glace, ce qui indiquait, pour l'été qui vient de finir, une égale proportion d'eau libre et de pack : le canal de Franklin était donc praticable. Parvenus une fois aux petites îles qui marquent l'approche du 71e degré de latitude, je crois que nos plus grandes difficultés auraient été surmontées, et qu'au sud du cap Victoria nous n'eussions plus trouvé aucun obstacle. Les naturels m'ont confirmé dans cette dernière croyance en m'assurant que, chaque année, la glace était emportée et la mer devenait libre dans le détroit de Ross. Comme d'ailleurs le détroit de Victoria, situé à l'ouest de l'île du Roi Guillaume, n'a que vingt milles d'ouverture dans sa partie la plus resserrée, il ne doit pas fournir une suffisante issue aux glaces venant du nord et surtout du nord-ouest; et ce qu'il en laisse passer n'était pas assez considérable pour nous empêcher d'atteindre la côte méridionale de la terre Victoria, ainsi que la baie de Cambridge, dans laquelle hiverna, en 1852-1853, Collinson, arrivé par le détroit de Behring en longeant dans tout son développement la côte du continent américain [1].

[1] Voir la *Revue Britannique* de mai 1855, p. 28, 29 et 30.

Digitized by Google

Il n'est aucun marin qui, après avoir observé, comme je l'ai fait, le détroit Victoria, puisse garder le moindre doute sur la possibilité de passer entre l'île du Roi Guillaume et la terre Victoria autrement qu'en prenant le parti, *extrêmement hasardeux*, de lancer son bâtiment dans les glaces pour l'y laisser dériver avec elles vers le sud.

Le large détroit qui existe entre la terre du Prince de Galles et la terre Victoria [1] admet un courant continuel et puissant qui, venant du nord-ouest, amène avec lui une énorme quantité de glaces formées dans le grand Océan polaire. Ces masses glacées vont s'amonceler sur la côte nord-ouest de l'île du Roi Guillaume et encombrer le détroit de Victoria, ainsi que je l'ai vu et rapporté. C'est pourquoi je pense que ce dernier détroit n'est jamais navigable.

Quand la saison a été assez favorable pour dégager la partie septentrionale de l'entrée de Peel, comme cela est arrivé en 1846 lorsque sir John Franklin y engagea si fatalement ses vaisseaux, un navire peut parvenir sans trop de difficultés jusqu'à l'approche du détroit de Victoria; mais là les glaces arrivant incessamment du sud-ouest par le canal M'Clintock lui opposent un obstacle invincible. Si Franklin avait su qu'une issue vers le sud existait à l'est de la terre du Roi Guillaume, il n'aurait pas laissé cerner ses vaisseaux à l'ouest; et s'il avait prolongé sa course dans ce passage de l'est, il est probable qu'il aurait réussi à parvenir jusqu'au détroit de Behring; mais les cartes dont il était pourvu faisant de la terre du Roi Guillaume une presqu'île rattachée à la terre Boothia, il a ignoré l'existence de l'issue qui seule aurait pu le sauver, et il a dû prendre l'unique parti qu'admissent les notions géographiques du temps où il naviguait.

[1] Avant le voyage dont nous rendons compte, l'existence de ce détroit était problématique : elle a été démontrée, comme on le verra plus loin, par la reconnaissance de toute la côte méridionale de la terre du Prince de Galles, depuis l'entrée de Peel jusqu'à la baie Ommaney, reconnaissance effectuée par le lieutenant Allen Young, qui a donné au nouveau canal le nom de M'Clintock.

La baie de Beaufort, marquée sur notre carte de 1853, indique la partie la plus septentrionale de la terre Victoria, et il faut supposer effacée la ligne pointée qui tend à la rattacher à la terre du Prince de Galles.

(*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

Peut-être un jour, profitant des connaissances acquises par Franklin d'abord à un prix si funeste, puis par Rae, par Collinson et par moi-même, quelque navigateur futur fera passer son vaisseau de la mer de Baffin au détroit de Behring. Dans tous les cas, du moins, le vrai passage du nord-ouest de l'Amérique est désormais connu, et à Franklin revient l'immortel honneur de l'avoir découvert le premier.

Port Kennedy, 2 juillet 1859.

Mon premier soin en me retrouvant à bord avait été de demander des nouvelles d'Hobson. Il était arrivé, le 14, si gravement malade du scorbut qu'il était incapable de se tenir debout; mais il avait gardé toute son énergie et déjà il se trouvait mieux. Nos chasseurs allaient tuer chaque jour pour lui des canards sauvages qui, ajoutés aux conserves de pommes de terre et de lait, à l'ale et au jus de limon, composaient un régime dont l'effet salutaire se manifestait visiblement et de plus en plus. Tout le reste de nos compagnons était en bonne santé, sauf quelques-uns, qui étaient légèrement atteints par le scorbut. Ce terrible mal, depuis mon départ, avait fait une victime : c'était notre malheureux commis aux vivres, Blackwell, dont la fin avait été hâtée par l'absence de toute sobriété et de toute énergie; il avait succombé, malgré les soins dévoués du docteur, et ses restes étaient déposés à côté de ceux de M. Brands.

Quant au bâtiment, je le trouvai dans le meilleur état, aussi bien rangé, aussi parfaitement propre que jamais; chacun avait rempli son devoir.

La nouvelle du succès de notre recherche avait ranimé tous les courages; mais Young m'inspirait de vives inquiétudes. Parti le 7 avril avec son détachement complet, il avait traversé directement à l'ouest les glaces de l'entrée de Peel et longé ensuite vers le sud la côte de la terre du Prince de Galles. Arrêté bientôt par un large détroit qui le forçait de remonter vers le nord-ouest, il avait compris qu'il se verrait entraîner dans cette direction bien plus loin que je n'avais pu le prévoir; c'est pourquoi, prenant aussitôt un parti énergique, il avait entassé sur le traîneau des chiens la plus grande portion de ses vivres, gardé un seul homme avec lui et renvoyé les quatre autres au vais-

Digitized by Google

seau avec le second traîneau. Pendant quarante jours consécutifs il avait cheminé avec son unique compagnon, luttant pendant le jour contre les intempéries et passant les nuits sous le simple abri de neige que chaque soir les circonstances lui permettaient de préparer. Dompté enfin par la fatigue et par la maladie, il s'était vu contraint de retourner au vaisseau pour y prendre quelque repos et recevoir les soins du docteur, mais avec l'intention de se remettre promptement en route. En vain le docteur avait protesté contre cet imprudent dessein. Le 11 juin, après trois jours seulement passés à bord, Young était reparti avec tout son détachement et ses deux traîneaux pour explorer les deux bords de l'entrée de Peel, au nord du détroit Bellot.

Or l'été, plus hâtif que d'ordinaire, s'avançait rapidement. Les pluies et le vent fondaient la glace de tous côtés, et déjà le détroit Bellot était à moitié dégagé. C'est pourquoi, Christian étant parvenu, le 24 juin, à tuer deux rennes qui nous procuraient 170 livres de viande fraîche, je quittai *le Fox*, le lendemain, avec quatre hommes, me dirigeant vers le rocher du Pemmican. Si je n'y rencontrais pas la troupe d'Young, j'étais résolu à remonter la côte ouest du Somerset du Nord, aussi loin que les circonstances me le permettraient, afin d'y former un dépôt de vivres destiné à faciliter le retour de nos explorateurs.

Je pris ma route par la longue vallée du cap Bird. Sur les bords du lac je retrouvai mes pauvres chiens abandonnés depuis sept jours. Ils n'avaient pas voulu quitter nos traîneaux, d'où ils avaient pu arracher quelques aliments, et ils ne semblaient pas trop affamés. Mon premier soin, comme on le pense bien, fut de leur faire donner une abondante nourriture.

Le lendemain, 26, tandis qu'hommes et chiens tiraient les traîneaux dans la vallée, je gravis le sommet du cap Bird pour observer de là le rocher du Pemmican : il était désert, ce qui me détermina, le jour suivant, à renvoyer au vaisseau trois de mes hommes, tandis qu'avec le quatrième et le traîneau des chiens je poursuivrais ma reconnaissance vers le nord. Heureusement je n'eus pas besoin de la pousser bien loin, car le même soir, en atteignant le rocher du Pemmican, j'eus la joie

Digitized by Google

d'y trouver Young qui venait d'y revenir sans accident, mais malade et porté sur un traîneau. Il avait achevé l'exploration des deux côtes de l'entrée de Peel, jusqu'à soixante milles au nord du détroit Bellot, sans avoir découvert aucune trace des vaisseaux de Franklin.

Quant à sa première excursion, qui avait duré soixante-dix jours, au milieu des circonstances les plus propres à décourager un homme moins énergique, elle avait eu pour résultat la délinéation complète du littoral méridional de la terre du Prince de Galles, car il avait poussé sa reconnaissance jusqu'à l'approche de la baie Ommaney, au delà du point atteint par Osborne et Ommaney en 1851 [1]. Arrivé d'abord, en longeant la côte est de l'entrée de Peel, jusqu'à un cap auquel il a donné le nom de l'amiral Swinburne, il avait découvert qu'à partir de ce point, situé par environ 71 degrés 1/4 de latitude et par 100 degrés de longitude, la côte qu'il suivait tournait brusquement vers le nord-ouest. Cette côte, extrêmement basse et couverte d'une épaisse couche de neige, ne se distinguait que par la ligne des blocs de glace échoués sur les bas-fonds. Du côté de l'entrée de Peel la glace était celle du dernier hiver, tandis qu'au contraire sur le revers nord-ouest se trouvait un pack composé de masses énormes dont la formation, effectuée dans des mers lointaines et plus vastes, remontait évidemment à plusieurs années.

Young voulut d'abord essayer de continuer sa course au sud, vers la terre Victoria, en franchissant le canal qu'il rencontrait d'une manière si imprévue ; mais les blocs de glace étaient tellement entassés les uns au-dessus des autres qu'il lui fallut renoncer à son projet. Il demeure convaincu qu'un courant perpétuel du nord-ouest amène incessamment dans le nouveau détroit de telles quantités de glace, qu'il est absolument impraticable pour les navires en toute saison. Cette opinion s'accorde avec celle qu'ont exprimée Ommaney et Osborne après leur exploration de 1851. Elle concorde parfaitement avec la mienne, comme on vient de le voir.

Le 27, nous étions tous à bord, nous dédommageant par le repos, et surtout par une copieuse nourriture, des fatigues et

[1] Voir notre carte de juin 1852.

Digitized by Google

des privations que nous avions endurées. Notre appétit est insatiable : gibier, poisson, fruits et légumes conservés composent notre régime journalier. Nous y ajoutons, comme antiscorbutique, la bière, le jus de limon, la peau de baleine marinée, et toutes les herbes mangeables que produisent les vallées voisines. Le temps est devenu beau. Tandis qu'une partie des hommes chasse ou pêche, le reste travaille à la réparation et à l'arrimage du navire. Tout est gaieté et activité parmi nous. Aux coups de marteau du charpentier du bord répondent, au dehors, les coups de fusil des chasseurs.

La température moyenne de juin a été de plus de 35 degrés 1/2 Fahrenheit (environ 2 degrés centigrades au-dessus de zéro). C'est une chaleur plus qu'ordinaire.

Port Kennedy, 9 juillet.

Le Fox est maintenant parfaitement nettoyé et arrimé. Les vivres qui nous restent ont été vérifiés ; les caisses à eau sont remplies ; douze tonnes de pierres ont été mises à fond de cale pour servir de lest ; enfin, nous avons ramené à bord tout ce que nous avions débarqué à la fin de l'automne. Hobson dirige ces travaux, tandis qu'Young surveille la chasse, la pêche et le mouvement des glaces. Le docteur poursuit continuellement les plantes et les insectes, sans prendre d'autre repos que le temps nécessaire pour mettre en ordre ses herbiers et son petit musée. Quant à moi, reclus dans ma cabine, je m'applique aux observations physiques et au dessin des cartes. Je suis parvenu à terminer, à mon entière satisfaction, la délinéation de la côte ouest de l'île du Roi Guillaume. J'ai fixé exactement le contour de la pointe septentrionale de la terre Boothia qui, limitée par le détroit Bellot, forme l'extrémité du continent américain, et je lui ai donné le nom de pointe Murchison, en l'honneur d'un des plus dignes amis de lady Franklin.

Port Kennedy, 16 juillet

Nous sommes prêts maintenant à prendre la mer. La glace fond rapidement. Déjà une partie du détroit Bellot est passée à l'état liquide, et de longues fissures s'aperçoivent dans l'entrée du Prince Régent.

Christian est un pêcheur infatigable : il ne quitte son kayak

Digitized by Google

que pour poursuivre les malheureux phoques qui viennent se chauffer au soleil sur la glace. Afin de les atteindre, il a fabriqué un écran en toile blanche qu'il pousse devant lui sur un traîneau en miniature, tandis qu'en rampant il s'efforce d'arriver à distance convenable. Alors, à l'aide d'une fente pratiquée dans la toile et d'un point d'appui sur le traîneau pour le bout de sa carabine, il tire, et le plus souvent avec succès. Un veau marin produit en moyenne trente livres d'une excellente viande fraîche, bien supérieure à la chair du renne, amaigrie dans cette saison.

J'ai étudié la machine à vapeur et j'espère, avec l'aide de deux de mes hommes, pouvoir m'en servir.

Port Kennedy, 23 juillet.

La glace est définitivement rompue dans l'entrée du Prince Régent; mais de continuels vents d'est la retiennent amoncelée sur la côte où nous sommes.

Nous n'avons pu, cette semaine, nous procurer que deux phoques : l'un a été tué par Christian et l'autre par un ours, qui l'emportait dans sa gueule comme un chat emporte une souris. Nous nous sommes emparés du poisson ; mais le quadrupède nous a échappé. L'autre jour, par une nouvelle application de la fable des *Trois Voleurs*, un de nos hommes s'est pareillement emparé d'une fort belle truite qui venait d'être retirée d'un ruisseau et rapportée à terre par un oiseau de mer, lequel défendait péniblement sa proie contre les attaques d'un renard.

Aujourd'hui, toutes les reliques des naufrages de *l'Erèbe* et de *la Terreur* que nous avons recueillies ont été exposées sur le pont aux yeux de l'équipage, puis inventoriées et empaquetées avec soin. En même temps, j'ai fait placer, dans le cairn élevé sur la pointe ouest de la baie du Dépôt, une relation succincte de toute notre campagne.

1er août.

Une série inespérée de beaux jours nous a permis de renouveler la peinture du bâtiment, de gratter le pont, etc., etc.; de telle sorte que notre petit *Fox* paraît plus gai et plus alerte que jamais. De là naturellement un redoublement de notre impatience de le montrer, ainsi que nous-mêmes, en Angleterre, le plus tôt possible.

Digitized by Google

Jeudi dernier, les glaces du port Kennedy ont commencé à dériver, nous entraînant avec elles sans que nous puissions empêcher notre déplacement. Il nous a fallu de grands efforts pour éviter d'être poussés contre les écueils de la mer ou contre les rochers de la côte. Par bonheur, une brise de l'est s'étant élevée le lendemain au retour de la marée, nous avons pu revenir prendre un bon ancrage dans le port. La glace n'est point encore assez réduite pour que nous puissions entrevoir le jour de notre délivrance; il faudrait qu'un grand vent vînt à notre aide pour rompre les plus gros fragments.

J'ai réussi à faire fonctionner avec succès la machine à vapeur. C'est désormais une grande chance de plus en notre faveur. Un troisième hiver nous obligerait à réduire notre ration de viande et de jus de limon ! Dieu veuille nous préserver de ce malheur !

Port Kennedy, 8 août.

Notre impatience s'accroît de jour en jour. A chaque instant nous pouvons être délivrés, car la mer est presque ouverte; mais aussi un retour du froid nous enfermerait de nouveau dans la glace. Dieu nous soit en aide !

Baie Cresswell, 10 août.

Hier matin, à onze heures, une heureuse brise du sud-ouest ayant dispersé les glaces de la baie Brentford, j'en ai profité pour m'échapper à l'aide de la vapeur, et pour faire route, au nord, dans un canal de deux à trois milles de largeur, entre la terre et le pack; mais arrivé en vue de la pointe Fury et Naufrage, j'ai trouvé la glace touchant la côte et il a fallu me réfugier dans la baie Creswell, derrière un vaste champ de glace échoué auquel je me suis amarré. J'ai eu d'abord beaucoup de peine à faire marcher régulièrement la machine à vapeur ; mais enfin, à force d'attention, j'y suis parvenu.

Comme traces de notre hiver passé au port Kennedy nous avons laissé les tombes de nos deux malheureux camarades, le cairn élevé sur la pointe de la baie du Dépôt, trois caisses de pemmican à la tête du lac aboutissant au pied du cap Bird et un canot à son issue. Les deux tombeaux ont été recouverts de gazon et de fleurs arctiques.

Digitized by Google

Baie Batty, 15 août.

Un vent violent de l'est, qui a chassé le pack contre la côte, nous a bloqués pendant quelques jours dans la baie Creswell, qui bientôt s'est trouvée remplie. Heureusement, le champ de glace qui nous protégeait a tenu bon et a résisté à la pression; sans lui nous eussions inévitablement été poussés sur la plage. Ce matin, à notre grande joie, le vent a passé à l'ouest, et à quatre heures après midi, la glace s'étant éloignée du rivage, nous avons pu atteindre la baie Batty, d'abord avec la voile, et plus tard, quand la brise a cessé, avec la vapeur. En passant devant la pointe Fury, nous avons pu remarquer que la petite maison, les bateaux et les barils contenant les provisions semblaient être en bon ordre.

Nous avons tué à coups de carabine une baleine blanche de treize pieds de longueur, qui nous fournit de la viande fraîche plus agréable, selon nous, que celle du veau marin. Nos gens ont recueilli avec une ardeur inexprimable vingt-deux barils d'huile et de graisse du cétacé, qui leur inspire une confiance illimitée comme antiscorbutique. Pas un morceau de la peau n'a été perdu par eux, car sa vertu est la même et la frayeur qu'inspire le scorbut est sans bornes.

Détroit de Barrow, 17 août.

Nous voici dans le détroit de Barrow. Nous avons été retardés dans notre navigation par le brouillard et ensuite par les glaces, très-serrées autour de l'île Léopold.

Mer de Baffin, 25 août.

Après avoir été visiter la baie de Pond, où nous n'avons trouvé aucun baleinier, nous avons traversé sans obstacle la mer de Baffin, parsemée seulement d'un certain nombre d'icebergs isolés, et nous sommes aujourd'hui près de la côte du Groënland, découvrant à l'horizon, devant nous, les sommets des montagnes de l'île Disco.

Nous espérons trouver des lettres à Godhaven; aussi combien notre impatience est devenue fiévreuse et intolérable!

Godhaven, 29 août.

Quoique l'obscurité fût bien grande avant-hier au soir, nous

Digitized by Google

sommes parvenus à trouver l'entrée du port de Godhaven et à y pénétrer... Les paisibles habitants ont été bruyamment réveillés par Petersen, qui leur demandait nos lettres. Mais, hélas! les baleiniers arrivés au printemps, trouvant l'accès du port interdit par la glace, ont continué leur route vers le nord, emportant avec eux les dépêches dont ils étaient chargés. Un seul avait pu communiquer avec l'établissement de Noursouak, d'où l'on a renvoyé ici ce qu'on y avait déposé. Nous n'avons donc qu'un petit nombre de lettres et deux ou trois journaux. Ces missives si peu nombreuses ne contiennent heureusement que de bonnes nouvelles de nos amis.

Hier matin, j'ai été rendre visite au digne M. Olrik, récemment revenu du Danemark, où il a conduit sa femme et ses enfants. Toujours animé de la même bienveillance, il me fournira tous les secours qui me sont nécessaires. En attendant, je lui dois le prêt inestimable d'une collection complète de journaux.

Mer de Baffin, 1er septembre.

Nous avons quitté hier Godhaven et ses excellents habitants, qui deux fois nous ont fait retrouver dans la région polaire la patrie absente.

Grâce au concours que nous avons rencontré dans ce lieu hospitalier, j'ai pu compléter mon lest et faire une provision de bière qui nous était bien nécessaire. Chaque matin, hommes et femmes du pays étaient à bord, partageant nos travaux; puis, la tâche du jour achevée, tandis que leurs officiers allaient passer une agréable soirée chez les résidents danois, nos marins, pourvus chacun d'un flacon de punch pour la dame de son choix, se rendaient dans la salle de danse, où leur présence entretenait la gaieté pendant des heures entières.

Nos deux Esquimaux, Christian et Samuel, ont été congédiés. Le salaire qu'ils ont reçu leur constitue une petite fortune. Ils pourront acheter une carabine et le bois nécessaire à la construction d'une maison! Ils ont paru fort sensibles à cette séparation. Nos marins, m'ont-ils dit, les ont traités comme des frères! Nos pauvres chiens même ont semblé croire jusqu'au dernier moment que *le Fox* était devenu leur demeure définitive, car, bien que mis à terre le premier jour, ils n'ont cessé

Digitized by Google

de se tenir à côté de nous sur les rochers qui entourent le fort.

Enfin, l'heure du départ a sonné : la journée précédente avait été employée à un échange de cadeaux, et, le soir, quelques fusées tirées du bord avaient fourni un divertissement aux amis que nous quittions.

A la mer, 10 septembre.

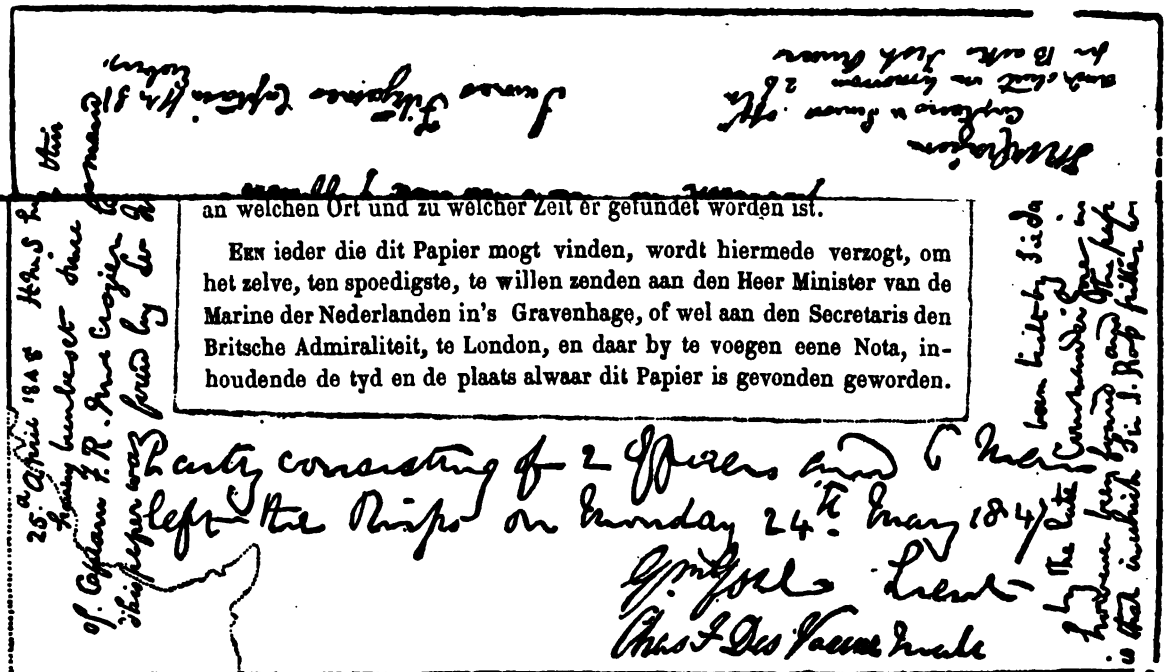
Plus de terre en vue ! plus d'icebergs ! Nous avons doublé ce matin le cap Farewell, et une riante brise du nord-ouest nous pousse rapidement vers notre chère Angleterre. Déjà le changement de température est sensible !

27 septembre.

Heureusement débarqué à Portsmouth le 20 septembre, je me suis rendu immédiatement à Londres, et, de retour aujourd'hui parmi mes braves compagnons, j'ai pu leur annoncer que les reliques rapportées par nous occuperaient une place honorable au musée de la marine; j'ai pu remettre la médaille arctique à ceux d'entre eux qui ne l'avaient pas encore reçue pour une autre campagne; j'ai pu, enfin, échanger avec chacun les derniers témoignages d'une estime et d'une affection qui jamais ne s'effaceront de mon cœur.

(*The Voyage of the Fox in the arctic seas.*)

Digitized by Google



an welchen Ort und zu welcher Zeit er gefundet worden ist.

Een ieder die dit Papier mogt vinden, wordt hiermede verzogt, om het zelve, ten spoedigste, te willen zenden aan den Heer Minister van de Marine der Nederlanden in's Gravenhage, of wel aan den Secretaris den Britsche Admiraliteit, te London, en daar by te voegen eene Nota, inhoudende de tyd en de plaats alwaar dit Papier is gevonden geworden.

Party consisting of 2 Officers and 6 men left the Ship on Sunday 24th May 1845

Paris. — Typ. Hennuyer.

Fac-simile du document trouvé à la pointe Victory, le 6 mai 1859.

Digitized by Google

Digitized by Google

BEAUX-ARTS. — BIOGRAPHIE.

ARY SCHEFFER.

SA VIE ET SES ŒUVRES.

AVANT-PROPOS.

Plusieurs notices ont été publiées — quelques-unes par des plumes distinguées — sur les œuvres de feu Ary Scheffer. On a publié également quelques particularités de l'histoire personnelle de l'artiste. Cependant, il ne m'a pas paru superflu d'ajouter un nouveau tribut à la mémoire d'un homme dont l'âme et le caractère furent aussi remarquables que ses ouvrages sont célèbres. Inspiré par le tendre et respectueux regret de sa perte, je me propose de rassembler dans un même cadre tous les incidents et tous les détails que j'ai pu recueillir sur la vie d'Ary Scheffer. J'ai la persuasion que j'offrirai ainsi à ses amis et à ses admirateurs une nouvelle esquisse qui sera la bienvenue encore après celles qui ont déjà paru, ces esquisses, considérées à un point de vue biographique, laissant certainement quelque chose à désirer.

En retraçant la carrière de cet homme éminent, il serait impossible de détacher sa vie comme homme de ses progrès comme artiste. Il avait, il est vrai, un caractère assez individuel et même original pour composer en quelque sorte une existence distincte et séparée. Mais si le *peintre* est regardé comme l'expression des sentiments intimes de l'*homme*, on peut dire

Digitized by Google

de Scheffer, bien plus justement peut-être que de la plupart des autres grands artistes, que sa vie fut réfléchie dans ses ouvrages.

Je m'efforcerai, dans les pages suivantes, de ne pas perdre de vue cette double existence, tout en mettant surtout en relief ces qualités et ces relations sociales et politiques qui, dans l'histoire de Scheffer, élevèrent plus d'une fois l'artiste au rôle de citoyen patriote.

Janvier 1860. H. G.

LA VIE D'ARY SCHEFFER,

NÉ EN 1795, MORT EN 1858.

CHAPITRE Ier. — 1795-1818.

La famille de Scheffer. — Sa mère. — Sacrifices faits par elle pour ses enfants. — Développement précoce du talent d'Ary pour la peinture. — Les conseils de sa mère. — Elle va résider à Paris. — Premiers ouvrages de Scheffer. — Ses frères. — Guérin. — Esquisse des progrès de l'art en France de 1778 à 1828.

La principale figure dans le groupe composant la famille de Scheffer est la mère, objet de la tendresse et de la vénération des trois frères, ses fils. On peut bien dire qu'elle eut toute leur affection filiale, puisqu'elle devint veuve pendant qu'ils étaient encore en bas âge.

Le père de Mme Scheffer — M. Arie Lamme — était un Hollandais qui joua un rôle actif dans la résistance faite en Hollande au gouvernement du prince d'Orange. Cette résistance ayant été domptée par l'intervention étrangère en 1787, M. Lamme se vit forcé de chercher un asile en Belgique. Sa maison avait été pillée et sa vie avait couru des dangers. Mme Lamme resta en Hollande, à Dordrecht, avec leurs deux enfants, un fils et une fille. Quelque temps après, Mlle Lamme, qui aimait tendrement son père, obtint la permission d'aller lui tenir compagnie dans son exil forcé, ce qu'elle fit pendant deux années. Mlle Lamme était à la fois douée d'une grande beauté et d'un esprit supérieur : naturellement, l'attrait de ce double avantage valut à cette jeune personne plus d'une offre de mariage. Elle ne fut nullement indifférente pour un de ses admirateurs, officier distingué de l'ar-

Digitized by Google

mée française. Mais elle ne put se décider à quitter son père, et résolut de continuer à vivre avec lui, jusqu'à ce qu'il pût rentrer dans sa patrie. Après ce retour (j'en ignore la date), elle accepta la main de M. Scheffer, Allemand de naissance, et exerçant la profession de peintre, quoique possédant une certaine fortune. Ce qui décida surtout Mlle Lamme à s'unir à M. Scheffer fut la considération de sa résidence à Dordrecht, dans la même ville que son père, dont elle ne voulait pas se séparer.

Je crois que la naissance successive de trois enfants avait précédé celle d'Ary, qui eut lieu en 1795. Arnold et Henri ne vinrent au monde qu'après lui.

Dès l'âge le plus tendre, Ary manifesta une aptitude réelle pour le dessin et la peinture : il passait des heures dans l'atelier, s'essayant en enfant à imiter son père. En même temps, son éducation générale était dirigée par sa mère, qui consacrait une grande partie de son temps à instruire sa jeune famille, le père se contentant d'apprendre à Ary l'art de manier le crayon et la brosse.

Vers l'année 1804, c'est-à-dire lorsqu'il n'avait guère que dix ans, survinrent les événements extraordinaires qui changèrent les destinées de la Hollande, et ce pays devint annexé à la république française. Par un exercice trop commun du pouvoir arbitraire dont disposait alors Bonaparte, premier Consul, les créanciers de l'Etat furent dépouillés en partie ; de sorte qu'à la mort de M. Scheffer, vers l'année 1809 ou 1810, sa veuve se trouva laissée avec trois enfants et les débris d'une fortune de trois cent mille francs réduite à la moitié de ce capital.

Je dois ici m'arrêter un moment sur la louable conduite de Mme Scheffer qui, pendant plusieurs années avant la mort de son mari, se dévoua à tous les pénibles devoirs d'une garde-malade, devoirs que n'allégeaient nullement les qualités qui, quelquefois, donnent à un être souffrant tous les droits à la sympathie [1]. Elle n'en fut pas moins assidue, elle n'en prodigua pas moins les soins et les attentions d'une noble femme, jusqu'à

[1] M. Scheffer était un homme d'un caractère honorable, un artiste respectable et un père affectueux, — attaché aussi à sa femme, — mais d'un caractère sombre, réservé et nullement expansif avec ceux au milieu desquels il vivait : c'est pourquoi son cercle domestique n'était pas heureux. H. G.

Digitized by Google

compromettre sa propre santé. Tombée malade elle-même, toute sa vie se ressentit de l'affection du cœur qui termina sa maladie, et il faut ajouter que le chagrin qu'elle ressentit de la perte d'une fille morte à l'âge de cinq ans contribua à cette altération de sa santé.

Les derniers devoirs rendus à M. Scheffer, la veuve se préoccupa sérieusement de l'avenir de ses enfants. Le talent de l'aîné, Ary, était déjà si développé, qu'il venait d'exposer dans le Salon d'Amsterdam un tableau qui avait attiré l'attention et les suffrages du public : c'était l'œuvre d'un artiste qui n'avait pas tout à fait douze ans. Henri montrait aussi des dispositions pour les arts, et Mme Scheffer crut qu'elle n'avait rien de mieux à faire que d'encourager ses deux fils dans la carrière dont ils avaient la vocation.

Il n'y avait pas à hésiter sur le lieu le plus convenable pour obtenir l'instruction dont ils avaient encore besoin : c'était Paris. Elle résolut d'y transférer sa jeune famille. Mais, dans l'intervalle, pendant qu'elle rassemblait les débris de sa fortune et faisait ses préparatifs, — effort pénible (car elle allait quitter ses parents, sa société habituelle et son pays natal pour s'établir dans une capitale étrangère où elle n'avait pas un seul ami), — Mme Scheffer envoya son fils aîné à Lille, voulant qu'il y poursuivît ses études de peintre sous les meilleurs maîtres qu'on y pourrait trouver. Pendant le court séjour d'Ary dans une pension de Lille, sa mère lui écrivait continuellement des lettres, où les sentiments de l'affection maternelle se mêlent d'une manière touchante aux plus sages conseils. Je ne puis résister au désir de citer le passage suivant pour donner une idée de l'esprit et du cœur de cette excellente femme :

« Si tu pouvais me voir embrassant ton portrait, le quittant pour le reprendre encore et, les larmes aux yeux, t'appeler mon cher cœur ! mon fils chéri ! tu sentirais alors combien il m'en coûte de prendre quelquefois un ton de sévérité et de te causer quelques instants de chagrin. Je nourris toujours l'espoir de te voir un jour un des premiers peintres de notre siècle et même de tous les temps ; sois assidu au travail, sois modeste surtout, et, lorsque tu pourras dire que tu surpasses les autres, compare alors tes travaux à la nature et à l'idéal que tu t'es formé :

Digitized by Google

cette comparaison t'empêchera de te livrer à l'orgueil et à la présomption. »

Ceux qui ont connu Ary Scheffer seront, je pense, d'accord pour dire que cette exhortation de sa mère contre l'orgueil et la présomption fut respectée à la lettre.

Il semblerait que Mme Scheffer arriva à Paris vers les premiers mois de l'année 1811, et elle ne perdit pas de temps pour y établir son modeste et frugal ménage.

Le peintre le plus en renom comme professeur était Guérin, et ce fut dans son atelier qu'Ary entra comme élève. Dans cet atelier, l'élève acquit une certaine science théorique, essentielle à la pratique de l'art, et ces connaissances qui suffisent à un jeune homme pour aller en avant, s'il a en lui la capacité instinctive. Son père avait recommandé en mourant à Mme Scheffer d'arrêter l'ambition qu'avait Ary de composer des tableaux à un âge où l'étude de l'anatomie, du dessin et de la perspective devaient être l'étude préparatoire d'un futur artiste. Ces études furent donc la principale occupation d'Ary pendant les premières années de son séjour à Paris ; mais les exigences de la position de sa mère le forcèrent d'avoir recours au pinceau pour venir à son aide, avant qu'il eût atteint sa dix-huitième année. La fortune de Mme Scheffer était si peu proportionnée aux dépenses nécessaires à l'instruction de ses enfants, et tel était son désir de leur donner toutes sortes de maîtres, qu'elle craignit souvent de manquer d'argent. Il était donc naturel que ses fils cherchassent à y suppléer par leur travail, et ce fut à cette époque qu'Ary commença de produire ces tableaux agréables dont l'intérêt est dans le sujet et l'expression d'un sentiment sympathique, espèce de composition qui est toujours sûre d'attirer l'acheteur, et qu'une main encore novice exécute plus facilement. On m'a dit que ces compositions d'Ary Scheffer avaient été prodigieusement nombreuses. On en plaça quelques-unes à l'exposition de ses œuvres qui eut lieu en 1859 ; mais la plupart sont sans doute depuis longtemps absorbées dans des collections particulières et à peine connues au dehors. J'ai pu me procurer une liste des ouvrages d'Ary Scheffer *non exposés* en 1859, et dont ne se souvient guère le public d'aujourd'hui. Elle est précieuse comme une espèce de carte ou d'itinéraire

Digitized by Google

des progrès de l'artiste, car le progrès était indubitable. Il n'est pas besoin d'être doué d'un grand talent d'observation ou de perspicacité critique pour reconnaître le développement graduel des conceptions d'Ary Scheffer, les degrés par lesquels, pour ainsi dire, son génie créateur s'éleva jusqu'aux sommets de l'art, depuis ses compositions familières, telles que *le Baptême*, *la Veuve du soldat*, *la Mère convalescente*, *les Enfants du marin* et autres, jusqu'aux sujets plus émouvants des luttes nationales : *la Défense de Missolonghi*, *les Femmes souliotes*, *la Bataille de Morat*, agrandissant ainsi le cercle de sa pensée par la lecture et la méditation pour arriver au point où la grandeur de l'idée se combine avec l'expression poétique. Cependant, comme je ferai ressortir plus tard cette expansion intellectuelle de Scheffer, je reprends mon récit.

Le second et le troisième frère d'Ary Scheffer, Arnold et Henri, avaient été laissés dans une pension en Hollande, lorsque M^me^ Scheffer transféra son domicile à Paris; mais, au bout d'une année environ, vers 1812, ils vinrent aussi habiter auprès d'elle dans cette capitale. Arnold montrait une grande aptitude générale pour les sciences, pour les langues plus particulièrement, et il commença avec ardeur l'étude des langues orientales. Pour l'y aider, M^me^ Scheffer se sépara de quelques bijoux qu'elle possédait : elle voulut même se priver d'avoir une servante régulière, se refusant en un mot tous les agréments et le confortable de la vie pour l'éducation de ses fils. Ce fut pour eux encore qu'elle renonça à contracter un second mariage, ce qu'elle eût pu facilement faire, étant encore très-attrayante de sa personne. Henri resta quelque temps indécis sur le choix d'une profession. Il étudia d'abord la musique et finit par cultiver la peinture, pour laquelle il se sentait déjà un instinct prononcé. Tous ceux qui ont suivi les progrès de l'art français dans le siècle actuel savent quel a été le succès reconnu d'Henri Scheffer. Il devint aussi, avec son frère aîné, un élève de Pierre Guérin. Or, ce peintre, non sans mérite, n'était pas capable de diriger l'éducation de pareils élèves. D'abord Guérin était un disciple servile de l'école de Louis David, dont l'influence commençait à décliner non-seulement parmi les peintres, mais encore dans le public. Le passage suivant, tracé par Ary Scheffer lui-même

Digitized by Google

en 1828, me semble si instructif sur ce sujet, que je crois devoir l'emprunter à une notice intéressante publiée en 1839 par M. Louis Viardot :

« Cette période de cinquante ans, entre 1778 et 1828, embrasse la vie tout entière de l'école classique, depuis sa naissance, au sein d'une réaction contre le faux goût, la futilité, l'incorrection et l'indécence, jusqu'à la décrépitude. Cette école, durant ses années de virilité, ne l'a cédé à aucune autre. Elle a marché avec une fermeté admirable vers le but exclusif que sa tendance lui assignait ; elle l'a atteint si parfaitement, qu'elle a fait un moment illusion sur tout ce qu'elle laissait en arrière, et, par l'attrait de la nouveauté, elle a conduit toute une génération à n'aimer en peinture que la correction des contours, à n'être sensible, en fait de beauté, qu'au type des statues et des bas-reliefs antiques. Après avoir contemplé jusqu'à satiété des figures grecques et romaines, le public, blasé sur ce plaisir, ne pouvait manquer d'en désirer d'autres... L'art de peindre, loin d'avoir pour bornes certain type de dessin, ne se borne pas au dessin lui-même. Il faut qu'il renferme encore le coloris, l'effet, la reproduction fidèle des passions, des lieux et des temps ; que l'histoire tout entière, et non pas seulement quelques siècles, entre dans son domaine... Dès qu'une école est tombée au-dessous d'elle-même, il n'est pas donné à celle qui la suit de ramener les beaux jours de la première. C'est une nouvelle ère qui commence, une nouvelle génération qui s'élève, pour suivre le même chemin que celles qui l'ont précédée, pour subir les mêmes vicissitudes de faiblesse, de vigueur et d'épuisement. »

Mais l'atelier de Guérin n'était pas seulement un milieu imparfait d'instruction, il lui manquait encore la discipline. Les élèves n'étaient pas tenus assidûment à leurs études ; il n'y avait ni heures fixes de travail, ni exactitude. Pour citer encore ici M. L. Viardot, un des plus chers amis de Scheffer, « c'était une école que Scheffer traversa sans y rien apprendre, si ce n'est, comme nous l'avons tous fait dans les colléges, l'art d'apprendre plus tard et par soi-même. »

Digitized by Google

CHAPITRE II. — 1818-1826.

La Restauration. — Les frères Scheffer deviennent carbonari. — Prédiction de lady Morgan sur Ary. — Sa présentation à la famille d'Orléans. — Ary Scheffer donnant des leçons d'art aux enfants du roi.

On peut voir par ce qui précède que l'éducation artistique d'Ary Scheffer commença au milieu des ruines d'une école épuisée. Le règne de l'antique passait de mode, et il y avait absence de maîtres pour montrer aux jeunes artistes une voie nouvelle. Ce fut cependant une heureuse circonstance pour Scheffer d'être encore assez jeune pour être entraîné dans le mouvement d'une époque qui n'a guère été surpassée, si l'on considère le charme de la nouveauté, la variété des grands talents et l'enthousiasme de ses promoteurs [1].

Les premières années de la Restauration ouvrirent une issue à toutes les forces vives du génie français ; elles affranchirent le talent naturel de toutes ses entraves dans les arts comme dans l'industrie. Ce fut une vraie révolution où l'école classique fut partout détrônée par l'école romantique. Les beautés de convention durent céder la place aux beautés du sentiment et de la passion. Dans la littérature dramatique, Shakspeare eut des interprètes aussi bien que Racine ; dans la musique lyrique, Rossini ; dans la peinture, Géricault et Delacroix se mirent à la tête de l'avant-garde. Le jeune Ary voulut s'essayer aussi dans le mouvement, et, en 1819, il exposa son tableau des *Bourgeois de Calais* [2], où l'on distinguait une intention évidente de briser les vieilles tra-

[1] Scheffer était tout juste arrivé à l'âge d'homme lorsque la France fut délivrée de la compression terrible du gouvernement impérial sous le premier Bonaparte. H. G.

[2] Le siége de Calais fut un sujet populaire dans l'ancien régime ; il avait été entre autres traité par Berthelemy (peintre d'histoire, né en 1743, mort seulement en 1811), et il avait valu à cet artiste d'entrer à l'Académie. Non-seulement le *Siége de Calais* de Berthelemy avait été gravé (par Anselin), mais encore il aurait été reproduit en tapisserie si la Révolution n'était survenue ; « car, dit le jury des arts, ce sujet est contraire aux idées républicaines ; le pardon accordé aux bourgeois de Calais ne leur étant octroyé que par un tyran, pardon qui ne lui est arraché que par les larmes et les supplications d'une reine et du fils d'un despote. » Voir l'*Histoire des grandes usines de France*, par M. Turgan, p. 21 et 22. (*Note du Directeur.*)

Digitized by Google

ditions pour faire de la peinture d'expression et de sentiment. Occupé comme il l'était à des tableaux de chevalet, propres à séduire les acheteurs, en ce temps-là aussi, Scheffer commença à cultiver le portrait. Nous le voyons employé ainsi, dès 1818, au château de la Grange, résidence bien connue du général Lafayette. Dans une lettre datée de cette année, écrite à lady Morgan, le général lui dit : « Vous verrez ici un jeune peintre distingué, nommé Scheffer. » Et postérieurement, lady Morgan elle-même, écrivant de la Grange, parle de Scheffer comme d'un artiste jeune, mais déjà célèbre, qui fait le portrait du général. Elle ajoute : « Avant le déjeuner, je trouve tous les jeunes gens à leur chevalet, peignant d'après le modèle dans le vestibule. » Ces études étaient présidées par Scheffer en personne, car il joignait le plaisir d'aider la jeunesse de ses conseils à la poursuite sérieuse de sa propre carrière.

Admis en quelque sorte comme un membre de la famille dans cette société de visiteurs distingués qui se groupaient autour de son hôte illustre, Scheffer prenait naturellement intérêt à leurs discussions politiques, et ces discussions excitaient alors un intérêt particulier. L'élite de l'opposition qui harcelait le gouvernement de la Restauration se rendait fréquemment à la Grange, et l'on ne saurait être surpris que l'âme ardente d'Ary Scheffer se soit enflammée au contact continuel de ces éloquents et passionnés contradicteurs.

Il avait certainement des tendances démocratiques, peut-être républicaines. Mais, à l'époque dont je parle, les adversaires du pouvoir contenaient leur hostilité dans les bornes d'une opposition strictement constitutionnelle.

Par le fait, jamais peut-être agitation politique plus honnête et plus honorable n'entretint la vie dans le corps social. Le gouvernement, qui s'efforçait de rendre l'ascendant au clergé et à la vieille noblesse, avait à lutter contre une minorité peu nombreuse, mais très-influente, dans la Chambre élective, secondée au dehors par d'habiles publicistes, et secrètement soutenue par la plupart des esprits indépendants du royaume [1].

[1] Paul-Louis Courier, Benjamin Constant, Ch. Comte, Ch. Dunoyer, le général Foy, etc., etc., etc.

Digitized by Google

Les frères Scheffer s'abandonnèrent naturellement à leurs sympathies libérales. Quand l'opposition alla au delà de son but légal, ils entrèrent dans la ligue générale, en s'initiant à la secrète organisation du carbonarisme, qui recrutait chaque jour de nouveaux adeptes. Ary et ses frères se compromirent même assez dans cette voie périlleuse, sous les auspices du général Lafayette [1], pour y exposer leur vie ou leur liberté, Ary et Henri ayant participé à la conspiration de Béfort (1822), tandis qu'Arnold jouait également un rôle actif dans une entreprise semblable qui avorta à Marseille, d'où M. de Corcelles et lui ne s'échappèrent que par un bonheur extraordinaire [2]. On ne pouvait tramer ces complots sans des dépenses considérables : il fallait donc y pourvoir par des cotisations. Parmi ceux qui ne se contentaient pas de payer de leur personne et de leur opinion était le pauvre artiste, qui travaillait sans relâche pour pouvoir à la fois contribuer à la bourse du carbonarisme et soutenir sa famille [3]. Son ami déjà cité dit à ce propos : « Scheffer n'était pas devenu seulement le père de sa famille, il était dès ce temps-là — il fut toute sa vie — une sorte de trésor commun où venaient puiser, dans leurs besoins, ses amis, ses confrères..., où venaient puiser toutes les infortunes. Jamais il ne sut refuser un secours ou un service. »

Ce fut à la Grange que Scheffer contracta une amitié intime qui dura toute sa vie avec Augustin Thierry, le célèbre histo-

[1] Les membres de la haute vente, non députés, que le général initiait habituellement à sa pensée personnelle, étaient MM. Joubert, Ary Scheffer, Laresche, Bazard et Trélat. (*Histoire des deux Restaurations*, t. VI.)

[2] Dans le soulèvement projeté de l'Alsace en 1822, Ary Scheffer fut un des principaux acteurs, ainsi que son frère Henri, Armand Carrel, le général Lafayette et son fils, M. Joubert et d'autres. Après l'avortement du complot de Béfort, Ary risqua de se faire arrêter en rentrant dans la ville pour savoir ce qu'était devenu son frère Henri, qui heureusement s'était échappé. H. G.

[3] On a pu voir, par les faits que nous avons cités, que les dépenses de la Société étaient le résultat de sacrifices que s'imposaient ses membres, les plus riches comme les moins heureux. M. de Lafayette fit les sacrifices les plus considérables. (*Histoire des deux Restaurations*, t. VI, p. 126.)

Les membres de la haute vente s'exerçaient au maniement des armes, et M. de Vaulabelle nous dit que M. Thierry fit l'exercice sous M. de Corcelles, qui fut depuis l'envoyé de la République de 1848 auprès du pape. H. G.

Digitized by Google

rien. Lady Morgan était alors à Paris, où elle faisait faire son portrait par Berthon, un des peintres de cette époque (1818), et voici un passage de son *Journal* : « Ces séances pour mon portrait m'ont porté bonheur, en me retenant chez moi deux ou trois jours dans la semaine, et comme ce serait trop monotone de poser devant une toile de deux heures à cinq, je laisse entrer tous ceux qui viennent. C'est à cela que je dois plusieurs gracieuses visites ; aujourd'hui, par exemple, Augustin Thierry et Ary Scheffer, m'ayant envoyé leur carte, ont été admis avec acclamation. J'avais rencontré ces deux jeunes gens si bien doués à la Grange, et depuis ce temps-là il y a eu entre nous une liaison de plus en plus intime : ils sont tous les deux en route pour la postérité, et je me tiens pour certaine qu'ils arriveront au but au milieu des applaudissements de leurs contemporains. Lorsque les deux artistes ont eu discuté les qualités du portrait, que Scheffer a déclaré être meilleur que le sien (Berthon a demandé à voir celui-ci), la conversation a roulé entièrement sur la politique. Tous les deux sont libéraux extrêmes, et Thierry, par son grand talent d'historien, est bien fait pour réussir dans la tâche qu'il a entreprise. En les entendant parler si librement, j'avais peine à croire que nous ne vivions pas sous la protection d'un gouvernement constitutionnel, et que, quelques mois auparavant, j'avais été une *pauvre proscrite*[1]. » (*Journal*, p. 222-223.)

L'excellente mère de ces ardents jeunes gens eut à passer par bien des anxiétés et des craintes par rapport à eux, à l'époque dont je parle, c'est-à-dire entre les années 1818 et 1823. C'était le résultat d'une situation politique qu'un des frères Scheffer a caractérisée ainsi lui-même :

[1] Lady Morgan oubliait ici peut-être que, sous les régimes les plus hostiles aux libertés publiques, la France a toujours joui de la liberté de la conversation, et que de temps en temps cette liberté-là semble lui suffire. Ce journal de lady Morgan n'a été publié qu'en 1859. En recourant au volume même, nous y remarquons une note, datée de 1858, dans laquelle lady Morgan rappelle qu'elle a fait une double prophétie que Thierry et Scheffer ont également accomplie ; puis, au sujet de la mort récente de Scheffer, elle ajoute sur lui huit lignes pour déplorer la perte d'un homme qui fut non-seulement un grand talent, mais un noble cœur, etc., etc.
(*Note du Directeur.*)

Digitized by Google

« Nous étions de jeunes hommes, devenus Français de cœur et de passion. Comme tels, nous étions entrés dans le mouvement politique de notre époque. La jeunesse, en 1819, nourrissait contre la dynastie des Bourbons cette défiance et cette haine qui firent une explosion générale en 1830. Elle voulait, dans son impatiente ardeur, devancer le sentiment général ou le faire éclater dès les premières années de la Restauration, et, dans cet espoir, des conspirations, des sociétés secrètes s'étaient formées, dont nous faisions partie, dans lesquelles même nous avons figuré au premier rang. Notre liberté, notre vie même couraient des périls dans ces tentatives. Notre mère ne l'ignorait pas, mais elle respectait nos convictions et ce que nous regardions comme des devoirs. Elle, qui n'aurait pas survécu à un de nous, ne nous empêcha pas de risquer notre vie, et il y eut un moment où elle nous permit, à tous trois, d'aller courir des dangers auxquels nous n'échappâmes que par miracle. C'était de la tendresse maternelle poussée au plus haut degré, car, je le répète, la mort d'un de nous eût été la sienne. »

Mais, après le malencontreux résultat de la conspiration de Béfort en 1822 et de quelques autres moins importantes, les Scheffer commencèrent à calmer leur exaltation politique pour s'adonner à un travail plus assidu. Le talent d'Ary faisait de nouveaux progrès ; sa réputation grandissait, et ses ouvrages se vendaient facilement à de bons prix. Si jamais l'artiste put jouir d'une exemption de soucis ou de chagrins, ce fut à cette époque ; mais déjà la santé de sa mère bien-aimée devenait une source de tristes alarmes. Cette femme admirable eut plus d'un accès de la maladie contractée au lit de mort de son mari, et pendant les années 1825, 1826 et 1827, de violentes palpitations de cœur menacèrent de l'enlever à ses enfants. Dans les intervalles que lui laissait le mal, cependant, Mme Scheffer, qui maniait aussi le pinceau, s'occupait de copier les meilleures compositions de ses fils, ou lisait les auteurs les plus estimés du jour qui écrivaient sur la politique, la littérature et même la philosophie [1]. Elle acquit ainsi de si riches trésors de conver-

[1] Mme Scheffer avait surtout le talent de peindre en miniature, et elle y avait eu recours pendant les premières années de son séjour à Paris pour

Digitized by Google

sation, que sa société avait un vif attrait pour ceux à qui il était donné d'en jouir.

A cette période de sa carrière, Ary Scheffer fit, à ce qu'il paraît, beaucoup de portraits, quoique ce ne fût jamais l'œuvre de sa préférence. (Voir le chapitre X.)

Parmi ses portraits, le plus soigné de cette date fut celui de M^me^ la duchesse de Broglie, que je suis portée à estimer un de ses plus parfaits : c'était un sujet bien fait pour l'inspirer, et il y réussit très-heureusement ; aussi faut-il regretter que ce portrait n'ait pas fait partie de l'exposition de 1859, car il eût encore ajouté un nouveau lustre à la renommée du peintre.

Ce serait être injuste peut-être pour cette renommée que de ne pas mentionner ici, avec les éloges qui lui sont dus, le tableau du *Baptême*, qui marquait un véritable progrès dans la manière de Scheffer. On y admire un sentiment simple, un arrangement des figures et un agrément de coloris qui rappellent les toiles de Greuze, peintre qui a exercé toute son influence sur le goût de ses compatriotes et sans doute sur le goût de Scheffer, comme de tous les autres.

De l'année 1825 à l'année 1830 s'écoula la période pendant laquelle Ary Scheffer exécuta une autre classe de compositions, où dominent plutôt l'action et un sentiment énergique que les émotions tendres : telles que *les Femmes souliotes*, *la Défense de Missolonghi*, *la Retraite d'Alsace*, *la Bataille de Morat*, etc. Je ferai une seule observation à propos de ces tableaux : quoique le progrès du talent y soit évident, il y manque aussi sans contredit l'harmonie du coloris et la concentration de l'effet. Puisque Scheffer les a surpassés si bien lui-même dans la suite de sa carrière, je glisserai sur cette phase, où il faut placer toutefois un de ses portraits les plus agréables et les plus habiles, celui de M. Destutt de Tracy.

En 1826, Ary Scheffer fut présenté à la famille du duc et de la duchesse d'Orléans par le baron Gérard. Cet événement devait exercer une influence très-sensible sur toute sa vie, dont les derniers jours, on le verra plus tard, furent consacrés à un

augmenter les ressources de sa jeune famille. On peut donc dire que les frères Scheffer avaient vécu, dès leur plus tendre enfance, dans une atmosphère d'artistes.

Digitized by Google

dévouement qui avait pris naissance dès sa première introduction dans le cercle domestique de Neuilly, où il contracta des relations du caractère le plus pur et le plus doux. Tout ce qu'il y avait de poésie et de sentiment dans l'âme de Scheffer trouva là de dignes encouragements, en même temps que son amour du progrès politique put entrevoir une satisfaction légitime dans les idées libérales professées par le chef de cette famille.

Des fonctions spéciales furent d'abord assignées à Scheffer : celles d'enseigner le dessin et la peinture ; mais le duc et la duchesse d'Orléans apprécièrent bientôt les rares qualités intellectuelles et l'esprit cultivé du maître qu'ils avaient donné à leurs enfants, et peu à peu ils le traitèrent en ami intime. Rien ne saurait justifier le terme dont s'est servi naguère un auteur français pour caractériser les relations des princes et de l'artiste, lorsqu'il a dit qu'il était le « complaisant serviteur d'une royale famille bourgeoise, » rôle qu'il eût été moralement impossible à Ary Scheffer de remplir auprès d'une famille royale ou roturière. Je puis même citer ici une anecdote authentique qui prouve jusqu'à quel point il sut conserver son indépendance et sa dignité personnelle. Pendant une de ses leçons, un des fils de Louis-Philippe, qui était alors devenu roi, oublia le respect dû au maître, et lui parla d'une manière inconvenante : le jeune mutin fut exclu de la classe. La reine ayant voulu intervenir pour obtenir sa grâce, Scheffer résigna ses fonctions. Les frères et sœurs furent si chagrins de perdre leur professeur, qu'ils le supplièrent de retirer sa démission, mais il resta inexorable, et il fallut que le roi joignît ses instances aux leurs. Il ne céda même qu'à la condition que l'exclusion serait maintenue. Ni le maître ni l'élève n'oublièrent jamais l'incident.

Lorsque M. Ingres revint d'Italie, la vue de ses tableaux éveilla l'émulation de Scheffer, qui ne put s'empêcher d'admirer dans ce maître les qualités distinctives qu'il possédait lui-même à un moindre degré. Le style de M. Ingres avait toute l'élévation, toute la noblesse des formes de l'école ancienne, et en même temps cette exécution parfaite qui lui assurait l'hommage des connaisseurs non moins que celui du public.

Il est certain que la contemplation des œuvres d'Ingres modifia sérieusement le goût de Scheffer, qui depuis lors et jusqu'à

Digitized by Google

sa dernière heure n'a cessé d'exprimer pour l'auteur de *l'Apothéose d'Homère* la plus profonde et la plus respectueuse admiration.

Un des premiers exemples de cette modification de sa manière fut un tableau dont le sujet était emprunté à Goëthe : *Faust dans son laboratoire*. Remarquons encore ici que le merveilleux poëme de Goëthe allait devenir une source d'inspiration, où l'imagination de Scheffer devait incessamment puiser. *Faust*, une des plus étonnantes conceptions du dix-huitième siècle, ouvrit aussi à l'artiste un vaste horizon de spéculation métaphysique. Tout en explorant les rapports mystérieux entre la nature sensuelle et la nature intellectuelle de l'homme; tout en révélant les instincts variés de la passion et de la faiblesse humaines, *Faust* offre l'élément tragique à un degré qui fait vibrer toutes les fibres de notre sympathie. Cette combinaison de la réflexion intense et de la mysticité avec les sentiments plus tendres de la fiction poétique éveilla dans l'âme de Scheffer un monde d'images qui hanta continuellement sa pensée. Même après s'être tourné vers les sujets bibliques, Scheffer aimait encore à revenir à son *Faust*, à ce grand inspirateur de son âge mûr. Mais, je le demande, quel est celui que ce poëme immortel cesse de faire rêver, quand une fois on s'est laissé emporter par son charme magique au delà des limites du monde prosaïque où nous vivons?

Après le *Faust dans son laboratoire* vint la *Marguerite à son rouet*, où l'abattement de la jeune fille est exprimé avec une vérité si pathétique. On cite ce tableau comme une des meilleures productions de Scheffer. Je suis forcé d'avouer que je trouve la couleur monotone, maladive, fanée, et que l'attitude de Marguerite me semble peu gracieuse [1].

Je place bien au-dessus la *Marguerite à l'église*, où brille ce mérite de l'expression qui devenait de plus en plus frappant dans le talent de Scheffer. Toute la composition atteste la méditation d'un esprit supérieur : le contraste ingénieux des figures communes et indifférentes exclusivement préoccupées des de-

[1] J'ai quelque raison de croire qu'une répétition du même sujet, beaucoup plus belle que le tableau primitif, existe en Hollande dans la collection de M. Hottebohn.

Digitized by Google

voirs presaïques et familiers de leur vie habituelle avec la désolée Marguerite torturée par sa conscience ; son attitude, son costume sombre, son regard baissé et la pose de ses mains... Il n'est aucun détail de cette œuvre d'un intérêt mélancolique qui ne contribue à fixer l'attention du spectateur.

L'énergique poésie de lord Byron inspira aussi à cette date cette figure isolée du *Giaour*, une des plus expressives et des plus passionnées de Scheffer, qui a rendu avec un grand effet l'agitation de cette âme troublée : par la solennité et la grandeur de l'effet, sinon par la couleur, *le Giaour* me rappelle certaines toiles de Murillo, d'Alonzo Cano, de Juanes, de Moralès et de quelques autres maîtres espagnols.

CHAPITRE III. — 1827-1830.

Charles X. — La grande revue de la garde nationale. — Mesures arbitraires de M. de Villèle. — Indisposition de Mme Scheffer.

Arrivée au moment où, selon moi, le talent de Scheffer avait reçu une nouvelle impulsion, plus poétique et plus élevée, je suspendrai l'appréciation de ses progrès dans l'art pour raconter les événements où l'artiste s'efface devant le citoyen. C'est le but que je me suis proposé dans cet écrit, de ne perdre de vue ni le citoyen ni l'artiste, afin de peindre Scheffer dans le double caractère de sa personnalité.

Mais je dois ici passer rapidement en revue la marche des esprits en France, l'état de l'opinion et les incidents politiques qui se succédèrent de 1826 à 1830.

Charles X était monté sur le trône en 1825. Les premiers actes de son règne révélèrent une tendance si marquée vers le pouvoir absolu, que tous les Français libéraux prirent naturellement l'alarme, s'attendant de la part du gouvernement à des mesures qui pouvaient compromettre les plus chers intérêts de la nation [1]. Le ministre à la tête des affaires en 1826 était M. de

[1] Nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer ici que l'auteur anglais nous semble confondre la première année du nouveau règne avec la dernière, l'avénement de Charles X ayant, au contraire, réveillé les espérances et rallié les libéraux eux-mêmes à la monarchie.

(*Note du Directeur.*)

Digitized by Google

Villèle, moins imbu que bien d'autres des idées absolutistes, mais trop jaloux cependant du pouvoir pour ne pas chercher à le retenir en louvoyant entre les intentions du roi et les prétentions de l'opposition. Dans la Chambre et hors la Chambre, il finit par échouer contre les résistances du parti libéral, sans pouvoir faire passer un projet de loi qui menaçait toutes les libertés publiques, la liberté de la presse, la liberté individuelle et jusqu'à l'indépendance des Cours du justice. Cet échec fut mortel à son crédit. « Il n'en persista pas moins, dit M. Villemain, dans d'autres rigueurs, menaça, destitua, et crut pouvoir se faire craindre par des brutalités de police. »

Ce fut sous le coup de cette impopularité de son ministre que le roi crut devoir ordonner une grande revue de la garde nationale. On était à la fin d'avril 1827. M. de Villèle fit des objections, prétendant qu'il y avait du danger à une pareille revue. M. de Chateaubriand essaya également de dissuader Charles X en lui adressant une lettre respectueuse dans laquelle il laissait entrevoir la possibilité d'une démonstration populaire dans Paris, et allant jusqu'à recommander au roi de renvoyer son ministère pour le remplacer par un cabinet où entrerait M. de Chabrol, et que présiderait M. le duc de Doudeauville. Charles X n'eut aucun égard à cette remontrance. La revue eut lieu, et la population saisit cette occasion pour faire éclater ses sentiments de manière à blesser l'oreille royale. Quelques compagnies de la garde civique, entre autres, crièrent : *A bas Villèle!* en passant sous les fenêtres du ministre des finances, dans la rue de Rivoli. C'était une insulte difficile à digérer pour le ministre, et il insista auprès du monarque sur la nécessité de licencier la garde nationale tout entière [1]. Appuyé par M. le baron de Damas, M. de Clermont-Tonnerre, M. de Peyronnet et M. de Corbière, le ministre irrité l'emporta, et non-seulement se débarrassa de la garde nationale, mais encore rétablit la censure des journaux, persuadé (comme depuis un autre ministre sous Louis-Philippe) que, tant qu'il pouvait compter sur une majorité dans la Chambre, tous les périls étaient conjurés. Le mécontentement du dehors s'étant encore fait jour, M. de Vil-

[1] Voir *Chateaubriand*, par M. Villemain ; Paris, 1858.

Digitized by Google

lèle, de plus en plus irrité par les attaques habiles dirigées contre lui dans la presse, risqua la mesure hardie de dissoudre la Chambre. Les colléges électoraux signifièrent par leur choix de nouveaux députés leur désapprobation de la politique ministérielle, et un des signes du temps fut l'élection de M. Royer-Collard par sept colléges à la fois.

Le calme qui avait succédé aux premières années du règne de Louis XVIII fut donc rapidement troublé en 1827 par une agitation qui grossit les rangs des mécontents. Les mesures arbitraires de M. de Villèle portèrent leurs fruits, les vieux carbonari se revêtirent de nouveau de leur armure, et le château de la Grange devint un arsenal du libéralisme. Un des habitués de cette résidence, M. Charles Comte, exilé et persécuté à cause de ses écrits, était rentré en France : il s'associa naturellement aux champions de la bonne cause. Ary Scheffer, qui n'avait jamais cessé de fréquenter le château ni l'hôtel du général, et qui était personnellement lié avec les membres les plus avancés du parti, se trouva initié à tout le mouvement de l'agitation libérale. Patriote ardent, nourri dès le berceau dans l'amour de la liberté, ayant voix délibérative parmi les chefs de l'opposition, on devine qu'il se retrouva lancé dans l'activité de la politique. Hélas ! « la vie politique use les hommes de cœur aussi rapidement que la vie des champs de bataille ; ses luttes, ses émotions, les veilles, le travail, brisent surtout très-vite les nobles organisations. » Ainsi s'exprimait le général Foy, homme politique et guerrier lui-même.

Une source d'appréhensions cruelles se renouvela aussi en 1827 et 1828 pour Ary Scheffer et ses frères. Mme Scheffer souffrait de sa maladie chronique : on comprend tout ce qu'un tempérament nerveux comme celui de l'artiste dut éprouver au milieu de la fermentation politique, partagé comme il l'était entre ses inquiétudes filiales et l'obligation de suffire à toutes les exigences de son travail.

Digitized by Google

CHAPITRE IV. — 1830.

Mécontentements politiques. — Elections de 1830. — La Grange. — Révolution de Juillet. — Mission d'Ary Scheffer à Neuilly. — M. Thiers. — M. Lafayette. — Offres faites au duc d'Orléans.

Vers le printemps de 1830, les deux principes entre lesquels oscillaient depuis quelque temps les destinées de la France, c'est-à-dire le principe d'une royauté franchement despotique ou celui d'un régime constitutionnel, allaient évidemment recevoir une solution sous une forme ou une autre. L'acte audacieux de la dissolution de la Chambre avait mis tous les libéraux en mouvement. Chacun s'était rendu à son poste et l'exaltation se propageait rapidement.

Peut-être me sera-t-il permis de mentionner ici que, justement à ce moment, M. Grote et moi nous nous trouvâmes en visite à la Grange même, où se passait une scène bien faite pour produire et pour laisser des impressions ineffaçables. Un matin du mois de mai 1830 nous vîmes arriver au château un corps nombreux des électeurs de l'arrondissement où M. Georges Lafayette se portait comme candidat. Les élections générales étant proches, il était désirable que des électeurs favorables à sa candidature se missent en communication directe avec lui et le général. Ils étaient, je crois, environ quarante qui s'assirent dans la grande salle pour déjeuner avec nous, et je me souviens très-bien de l'effet de ce repas solennel. Le général était à la place centrale, j'étais à son côté droit, et les divers membres de la famille se répartirent parmi les convives. C'était charmant de voir régner dans cette réunion tant de cordialité, de courtoisie et de bons sentiments. Le repas fut simple et abondant; mais on y parla peu et on n'y porta aucune santé, quoique le vin, comme d'usage, fût la principale boisson.

Après le déjeuner, les hôtes du général se retirèrent et les électeurs tinrent une longue conférence sur le sujet qui les avait amenés. La vaste cour du château où nous nous promenions pendant ce temps-là était encombrée des voitures qui avaient conduit ces braves gens, venus presque tous d'assez

Digitized by Google

loin. On y voyait toutes sortes de patâches, de cabriolets, de carrioles et de chars à bancs couverts de boue et de poussière, avec des harnais également souillés, car (à cette époque du moins) les habitants des provinces rurales ne pratiquaient guère l'art de soigner leurs véhicules et leurs attelages. Les chevaux avaient trouvé d'ailleurs assez de place dans les écuries et on ne leur avait pas ménagé la provende.

A Paris et sur toute la route, quand nous retournâmes en Angleterre, nous trouvâmes une animation qui attestait l'importance de la crise. A tous les relais de poste, les villageois — les femmes aussi bien que les hommes — accouraient pour interroger le postillon sur les élections : « Est-il nommé, M. Harlay? dites donc ! » (M. Harlay était le candidat libéral du Pas-de-Calais.) — « Le roi veut donc une nouvelle Chambre? disait un maître de poste; eh bien ! nous allons lui en envoyer une, etc. »

Nous avions quitté les rivages de la France peu de temps avant le grand et presque sublime soulèvement de Juillet, qui donna enfin satisfaction aux opinions libérales (pour quelques années du moins); mais je me laisserai aller à raconter un ou deux épisodes de ce dénoûment à cause de la part qu'y prit personnellement Ary Scheffer, plutôt comme patriote actif que comme artiste.

La nouvelle des fameuses ordonnances excita dans Paris une fermentation qui faisait aisément prévoir que les choses ne se passeraient pas sans une collision. Le matin du 28 juillet, Scheffer, étant sorti de bonne heure, rencontra un de ses amis politiques qui se dirigeait du côté de la barrière : « Ah ! lui dit Scheffer, vous ne prenez pas la bonne direction : vous devriez rester à Paris, et dans les rangs de vos amis, en une pareille crise. — Mon cher ami, répondit l'autre, je ne suis pas un combattant, voyez-vous, moi, et je prévois qu'il y aura une fière lutte entre les soldats et le peuple. — Je m'y attends bien aussi, répliqua Scheffer; mais la partie est engagée, et il faut la jouer ! »

L'ami de Scheffer n'en continua pas moins sa route, et en effet la lutte commença bientôt : — on sait avec quelle ardeur et quelle bravoure. Scheffer fut un de ceux qui ne déposèrent les

Digitized by Google

armes que lorsque après deux jours de glorieux combats la victoire eut couronné la résistance.

Le matin du troisième jour, le jour décisif, c'est-à-dire le 30 juillet, Scheffer, naturellement fatigué de son œuvre des trois jours précédents, était dans sa maison de la rue Chaptal (la même où il résida jusqu'à sa mort) lorsqu'il fut surpris de voir entrer M. Thiers. « Eh bien! Scheffer, me voici, lui dit le futur ministre : j'ai besoin de vous ; j'ai tout fait. — Comment, tout fait? demanda tranquillement Scheffer. — Je veux dire, reprit M. Thiers, que je suis allé à l'Hôtel-de-Ville, que j'ai vu les membres de la Commission municipale et les chefs de parti chez Laffitte ; bref, que je suis chargé d'une communication pour le duc d'Orléans, qu'il faut que vous m'aidiez à porter à Neuilly. — Tiens! dit Scheffer, vous voulez donc que j'aille avec vous comme une espèce de commissionnaire des chefs du parti? — Oui, répliqua M. Thiers, et pour cette raison entre autres qu'on sait que vous avez de bons chevaux dans votre écurie ; car, voyez-vous, nous ne pouvons aller à Neuilly qu'à cheval. — C'est certain, dit Scheffer : avec les barricades on ne saurait passer en voiture. Partons. — Doucement, dit M. Thiers ; quelle monture me donnerez-vous? Je ne saurai jamais me tenir sur une de vos grandes bêtes! » Donc, Scheffer se rendit aux écuries du fils du maréchal Ney, dont il était l'ami intime, et lui ayant emprunté un petit cheval pour son compagnon, ils partirent pour s'acquitter de l'important message.

Les barricades opposèrent quelques obstacles aux deux cavaliers, mais Scheffer qui avait l'habitude du cheval les franchit sans hésiter. M. Thiers le suivit de son mieux, grâce à la bonne volonté de la foule, qui l'aida en le soulevant avec son cheval par-dessus les pavés amoncelés, non sans rire de bon cœur du petit écuyer et de son embarras. M. Thiers était en souliers et en bas blancs ; il portait des lunettes. Je soupçonne donc que sa personne et sa tournure lui valurent ce matin-là quelques quolibets de la part du joyeux peuple de Paris.

Lorsque enfin les deux cavaliers furent sains et saufs de l'autre côté des barrières, ils se virent entourés d'un groupe qui leur cria : « Où allez-vous donc, messieurs? — Cela ne vous regarde pas! — Eh bien! alors nous allons envoyer quelques-uns des nô-

Digitized by Google

tres avec vous pour voir où vous allez. » Deux hommes en blouse les escortèrent, en effet, à cheval et armés. Après avoir trotté quelques pas, M. Thiers dit à demi-voix, en s'adressant à son compagnon : « Ecoutez, mon cher, vous êtes un bon cavalier, vous, tandis que je puis très-bien faire une culbute avant d'arriver à Neuilly; or, dans ce cas, mon chapeau roulera inévitablement sur le chemin, et le *mandat* dont je suis porteur est dans la coiffe. S'il venait à être découvert, je courrais quelques risques; je vous prie de vous en charger. » Scheffer reçut de M. Thiers le papier et le mit dans la poche intérieure de son habit. Ce papier était une espèce de blanc seing auquel MM. Lafayette, Laffitte, Lobau, Gérard et un ou deux autres personnages avaient apposé leurs signatures. On espérait qu'à la lecture de ce document le duc d'Orléans ferait une déclaration quelconque.

Au pont de Neuilly, Scheffer crut devoir se débarrasser de l'escorte des deux blouses. Il prétendit apercevoir dans le lointain un corps de troupes : « Oh! oh! dit-il, voici nos amis : c'est la garde royale! » A ces mots, les deux blouses jugèrent prudent de saluer et de faire tourner la tête à leurs chevaux [1].

Les deux envoyés de la Commission municipale ne tardèrent pas à arriver au château de Neuilly. Scheffer (de la bouche de qui je tiens tout ce que je viens de raconter) ne me donna aucun détail sur ce qui se passa dans cette résidence, excepté cette circonstance que Mme Adélaïde, s'adressant à son frère, lui dit : « Sire, conduisez-vous en roi. »

Je m'arrêterai ici pour appeler l'attention sur la singulière destinée de Scheffer, relativement à sa liaison avec la famille d'Orléans. Nous venons de voir qu'il fut le premier à ouvrir la perspective du trône de France à son royal protecteur en 1830; dix-huit ans plus tard nous verrons encore Scheffer, par hasard, aider le roi à monter dans la voiture de remise qui l'emportera

[1] Le traducteur a reproduit presque textuellement l'original, dont quelques phrases sont en français; nous pensons que M. Thiers sera le premier à rire de l'innocente plaisanterie que s'est permise Mme Grote sur le futur ministre qui portait dans la coiffe de son chapeau les destinées de la France de Juillet. Mme Grote tenait de Scheffer lui-même le récit de cette expédition. *(Note du Directeur.)*

Digitized by Google

loin de sa capitale, pour n'y plus revenir, monarque détrôné et fugitif.

La duchesse d'Orléans (ainsi du moins le prétend M. de Vaulabelle) reprocha à Scheffer d'avoir pu supposer que son époux accueillerait avec plaisir une proposition comme celle dont M. Thiers et lui étaient les porteurs. « De la part de M. Thiers, aurait dit Son Altesse Royale, cela ne me surprend pas : il ne nous connaît guère ; mais vous, monsieur Scheffer, vous admis à l'intimité de notre intérieur, vous auriez pu mieux apprécier nos sentiments. »

Mais je ne saurais m'étendre sur les négociations qui s'engagèrent entre la famille d'Orléans et les chefs de l'opinion libérale. On les trouve surabondamment racontées dans tous les mémoires publiés sur cette époque intéressante (et honorable, je puis l'ajouter) de l'histoire de la France. Je signalerai seulement les efforts que fit le général Lafayette pour obtenir des gages et des garanties du nouveau gouvernement : il y eût mis, je crois, plus d'insistance et il eût obtenu davantage, je pense, sans l'incertitude qui pesait sur la situation, lorsqu'on ne savait pas encore réellement quelles étaient les forces relatives des troupes royales et du parti populaire. Les uns, comme le général Sébastiani, prétendaient qu'avant tout il fallait se débarrasser de Charles X ; M. de Corcelles et Labbey de Pompières déclaraient sans doute que le trône ne devait être offert au duc qu'à de certaines conditions ; mais M. Villemain s'écriait qu'on n'avait pas le droit de changer la dynastie. Bref, on crut sage de se hâter, et l'assemblée se rallia tout entière (moins trois voix) à la proposition que fit M. Laffitte de nommer le duc d'Orléans lieutenant général du royaume[1].

Quelques heures après que Scheffer était revenu de Neuilly, douze commissaires délégués par la Chambre des députés durent se rendre auprès du prince, qu'ils ne trouvèrent pas au Palais-Royal ; n'osant pas se risquer jusqu'à Neuilly, ils signèrent

[1] Voir la lettre qu'il adressa à la Chambre pendant qu'elle délibérait, le 30 juillet, — lettre portée par M. Odilon Barrot (secrétaire de la Commission municipale) qui la remit au palais Bourbon, revêtu de l'uniforme d'officier de la garde nationale.

Digitized by Google

une lettre collective qui fut portée par un messager. Celui-ci trouva Son Altesse Royale dans un pavillon du parc et rapporta sa réponse. Le prince annonçait qu'il viendrait à Paris le lendemain. « Demain ! s'écria M. Laffitte (qui était l'âme du parti au nom duquel la couronne était offerte), demain ! qu'il arrive à l'instant, s'il veut profiter de sa chance. » Et le messager repartit pour Neuilly[1].

Le 30 juillet, un seul individu était resté enfermé à minuit avec M. Laffitte dans son hôtel : c'était Benjamin Constant. L'hésitation du duc inquiétait le premier sur le résultat de la mesure sérieuse qui venait d'être prise; il dit à Benjamin Constant : « Je ne sais trop ce qui adviendra demain ! — Demain, répondit Benjamin Constant avec sa légèreté habituelle, mais... très-probablement nous serons tous pendus ! » L'invitation pressante de M. Laffitte finit cependant par déterminer le prince. Il se rendit à Paris pédestrement, accompagné de deux officiers de ses amis, se glissa dans la foule sans être reconnu et franchit nuitamment le seuil du Palais-Royal, *le roi du lendemain*.

CHAPITRE V.

RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE. — 1830-1835.

Gouvernement de Louis-Philippe. — La princesse Marie d'Orléans. — Le roi ordonne les peintures de Versailles. — Scheffer accompagne le fils aîné du roi à Anvers. — *Francesca di Rimini*. — Naissance de la fille de Scheffer. — Généreuse conduite de sa mère. — Correspondance relative au nouveau gouvernement.

Le nouvel ordre de choses encouragea d'abord toutes les espérances du parti libéral. M. Odilon Barrot fut nommé préfet de la Seine, M. Charles Comte, son ami, procureur du roi; et d'autres places devinrent le partage des hommes qui s'étaient popularisés dans l'opposition. Scheffer avait pour la famille d'Orléans une affection personnelle; il ne pouvait donc qu'adhérer à l'avénement de Louis-Philippe, et il continua de fréquenter le Palais-Royal, comme auparavant. Le roi lui com-

[1] *Souvenirs de Bérard.*

Digitized by Google

manda des tableaux pour les galeries de Versailles, et le prince royal (devenu duc d'Orléans) lui en commanda et acheta d'autres, dont les sujets répondaient plus directement à ses sympathies ou avaient été choisis par lui-même. La princesse Marie étudiait et travaillait avec Scheffer, comme son élève, et cette princesse trouvait dans son maître un ami dévoué. Leurs caractères se convenaient aussi bien que leurs goûts, et il n'est pas douteux que les tendances libérales et patriotiques de cette charmante jeune femme durent se fortifier dans ses entretiens. On a essayé quelquefois d'en faire un texte de blâme contre Scheffer, mais je suis bien persuadée qu'il n'aurait jamais cherché à inoculer ses propres opinions à la fille de son souverain, quoiqu'il dût être naturellement enchanté d'une coïncidence et d'une conformité toute spontanée.

Il n'est aucun bon Français qui n'ait conservé un respectueux et affectueux souvenir de la princesse Marie : enlevée à sa famille au matin de sa vie, comblée des plus heureux dons de la nature, pénétrée de l'amour le plus sincère pour son pays, elle a laissé derrière elle une trace lumineuse et sainte. Sa mort prématurée affligea profondément Ary Scheffer, car personne ne connaissait et n'appréciait mieux que lui cette aimable princesse. Je puis heureusement transcrire ici une esquisse de son caractère et de ses rapports avec son maître, esquisse précieuse, puisqu'elle a été tracée par la plume de Scheffer lui-même, et remarquable par une fine et délicate analyse.

Arnold Scheffer avait eu l'intention (non réalisée) de composer une notice biographique de la princesse Marie de Wurtemberg ; il s'était adressé à son frère pour qu'il lui fournît quelques notes sur ses jeunes années, et les voici telles qu'Ary les écrivit en 1839 :

« Les notes que tu me demandes, mon cher Arnold, sur les travaux et sur les idées de la princesse Marie, sont très-difficiles à faire.

« Elevée à la façon de toute princesse, par M^me^ de Malet, personne fort instruite, fort pieuse, mais aux idées les plus bornées possibles, elle était, enfant, la petite princesse la plus impertinente, la plus étourdie qu'on puisse imaginer. Mais, tout en se moquant de ses maîtres, elle apprenait ce qu'il fal-

Digitized by Google

lait apprendre : langues vivantes, histoire, etc., etc. Un seul maître (M. Pradher) eut le mérite, par une sévérité non interrompue, mais sans un mouvement de colère, de lui inspirer du respect; elle lui devait, en outre, un talent de musicienne assez distingué.

« Les leçons de dessin que je lui donnai, depuis l'âge de douze ans, n'avaient jamais été qu'un passe-temps pour elle et pour moi. Elle faisait peu de progrès, et elle n'a jamais su dessiner une tête, même d'après la bosse. Quand sa sœur aînée fut mariée, cette jeune fille, jusque-là si étourdie, était devenue tout d'un coup triste et réfléchie. Elle me demanda sérieusement de lui donner des leçons capables de la distraire et de l'occuper, tout en me disant que copier l'ennuyait à mourir.

« Elle essaya de faire des compositions de sujets historiques et de les colorer au lavis. Dès le premier essai, tout son talent, toute son imagination me furent révélés. Dans l'espace de deux ans, elle fit plus de cinquante dessins, tous composés, tous trouvés d'expression, avec une originalité et un bonheur très-remarquables; mais tous très-incorrects de dessin et bien médiocrement coloriés. Les idées étroites de M^me^ de Malet, les craintes de la reine, et mon respect, à moi, pour sa pudeur de jeune fille, empêchèrent les progrès de dessin et d'exécution. Ne pouvant copier que des figures drapées (et très-drapées), elle a toujours ignoré la structure du corps humain. Ennuyée de toujours bien composer, et de toujours mal dessiner, elle prit le dessin en dégoût, et me demanda un jour si je ne pourrais pas lui donner quelque chose à faire de moins monotone, et que tout le monde ne ferait pas comme elle. Ennuyé moi-même de corriger tous les jours des bras cassés et des jambes tordues, je l'engageai à essayer de la sculpture, que je n'avais jamais faite, et dont la nouveauté était aussi attrayante pour moi que pour elle.

« Le premier essai fut le petit bas-relief de *Goetz et Martin*, composé simplement, l'exécution étant tout à fait l'enfance de l'art.

« Ce premier essai n'était pas encourageant, mais le jour même où cet essai revenait du mouleur, le livre de Quinet,

Digitized by Google

Ahasvérus, se trouvait sur la table : elle venait de le lire, et composa et ébaucha sur-le-champ *Ahasvérus*, à qui l'ange Gabriel défend l'entrée de sa maison. Dans ce bas-relief, l'instinct de sculpture se révèle : la connaissance des plans, une forme particulière et originale, une expression frappante, dénotant une vraie vocation d'artiste. Dès ce moment elle prit la passion de la sculpture, et moi, pour dire vrai, la passion de lui donner des leçons. Pendant qu'elle travaillait, je lui cherchais des sujets à exécuter : dans Quinet, puis dans Schiller, qu'elle ne connaissait pas; puis dans Goethe. Le premier sujet qu'elle prit fut *le Réveil du Poëte*, qu'elle composa entièrement, et dont je lui dessinai seulement quelques têtes sur papier. Ce bas-relief est, pour quiconque a le goût de l'art, une chose admirable de conception, et pour tout homme qui peut juger de la difficulté vraie, une chose hors ligne. La manière dont instinctivement elle a deviné les plans multipliés de ce bas-relief, et dont les caractères divers des personnages sont indiqués, ne peut vraiment se comprendre dans une jeune fille qui, en sculpture, en était à son troisième essai, et qui n'avait lu les poëtes et romanciers que sous la direction d'une gouvernante dévote. Après ce bas-relief, elle fit le modèle en bronze de *Jeanne* à cheval; la conception est entièrement d'elle, la figure de Jeanne est bien trouvée, mais dans l'exécution matérielle je l'aidai beaucoup. A cette époque le roi avait commandé à Pradier, notre premier statuaire, une statue de Jeanne d'Arc, pour Versailles. Mal inspiré, Pradier fit un modèle qui ne rendait nullement cette noble figure; alors le roi commanda un autre projet de statue à sa fille. La princesse accepta, après m'avoir consulté, mais à condition de faire aussi la grande statue, si le modèle réussissait.

« Ce fut au moment de commencer ce travail qu'elle perdit M^me^ de Malet. Cette pauvre femme, qui, tout en idolâtrant son élève, la querellait du matin au soir, mais dont la bonté et le dévouement désintéressés rachetaient tout l'ennui, reçut de la princesse Marie, durant sa maladie, des soins de fille. Elle ne quitta pas sa vieille gouvernante pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, et reçut son dernier soupir. La séparation avec sa sœur avait opéré un premier changement dans son esprit; la

Digitized by Google

perte de sa gouvernante changea complétement son cœur; ses regrets pour cette pauvre femme ont duré toute sa vie, et à chaque instant elle invoquait son souvenir. M^me^ de Malet m'avait beaucoup aimé; à cause de cela surtout la confiance de la princesse pour moi redoubla. Elle me fit chercher au moment où sa gouvernante venait d'expirer, et je puis dire que jamais je n'ai vu douleur plus vraie ni plus touchante.

« Au bout d'un peu de temps je la forçai de recommencer à travailler. Une grande composition d'*Ahasvérus* l'occupa d'abord : en haut, Dieu; dans le milieu, le Christ portant sa croix et le Juif qui lui refuse de se reposer à sa porte; à droite, les tribus primitives descendant l'Himalaya; à gauche, les monuments de la civilisation égyptienne, grecque et romaine; en bas, l'Enfer, recevant dans ses bras les trophées des batailles qui ont terminé les grandes époques historiques. Tout, cela merveilleusement arrangé et bien dessiné, aurait fait honneur à tout artiste distingué.

« Elle commença la grande figure de Jeanne d'Arc. L'expérience matérielle lui manquait ainsi qu'à moi. Au lieu d'exécuter cette figure en terre, qui est facile à manier, nous imaginâmes de la faire en cire. Elle tomba deux fois, s'affaissa une troisième, puis toujours impossibilité d'avoir des modèles. Malgré toutes ces difficultés, cette statue est la meilleure statue moderne de Versailles. La noblesse, la simplicité, et un admirable caractère féminin la distinguent des vulgaires productions qui l'entourent, parce qu'elle porte non-seulement l'empreinte du talent, mais surtout l'expression de l'âme élevée de son auteur! Le succès de cette statue fut immense; les adulations ne manquèrent pas, mais jamais je n'ai vu un mépris plus grand pour les flatteries que celui qu'elle exprima; quoique bien méprisante dans cette occasion, comme toujours, du reste, pour l'entourage officiel, elle était ravie comme un enfant du succès de son œuvre parmi le peuple, et surtout parmi les soldats.

« Depuis elle fit : *la Péri* portant aux pieds de l'Eternel les larmes du pécheur repentant; *l'Ange à la porte du ciel*; le groupe d'*Ahasvérus et Rachel*; le buste de sa sœur et de son fils; deux petits groupes équestres, et *le Pèlerin* de Schiller. Dans chaque

Digitized by Google

œuvre subséquente, il y avait progrès. Le travail était devenu une telle passion pour elle, qu'à l'insu de sa famille elle y donnait une partie de ses nuits. Elle rêvait une vie élevée d'artiste, et d'exercer une grande influence sur les arts en France. Elle lisait tout ce qui pouvait développer son intelligence ; œuvres de science, comme œuvres d'imagination, tout était lu et bien compris par elle. Elle admirait tout ce qui était ou paraissait grand et beau. Les larmes lui sont venues dans les yeux quand elle apprit la mort de Carrel, qu'elle jugeait pourtant très-bien être l'ennemi le plus dangereux de sa famille. Son cœur avait toute la foi religieuse qu'un noble cœur de femme peut contenir, mais son esprit osait aborder toutes les questions, et ne reculait, en discutant, devant aucune de leurs conséquences. Avec ses goûts d'artiste, avec l'élévation de son esprit, avec sa bonté de cœur (qui était tout autre chose que la bonté banale des grands), elle devait se trouver en désaccord continuel avec l'entourage royal. Elle avait le sentiment aristocratique, mais n'était nullement *princesse*. Toutes ses amitiés d'enfance, elle les avait religieusement conservées jusqu'à sa mort. Avec un sentiment de patriotisme français très-exalté, elle avait pris une haine profonde pour ce qui se passait en France. Sa maladie et les derniers mois de sa vie, mois de souffrance, dont elle savait la fin avant de quitter la France, sont un exemple de grandeur et de résignation [1]. »

[1] A cette esquisse de Scheffer lui-même j'ajouterai quelques souvenirs provenant d'une autre source :

« La princesse Marie d'Orléans avait inspiré à Scheffer des sentiments d'admiration dévoués autant que respectueux. Il trouvait en elle, presque sans modification, ses propres sentiments politiques, avec le même enthousiasme pour les travaux qui atteignent les plus hautes régions de l'art.

« Toute jeune encore, elle ne connaissait d'autres distractions que celles de l'art, d'autres plaisirs que ceux de l'étude. L'élévation soudaine et violente de sa maison l'effrayait; elle voyait tous les périls de cette grandeur ; elle en pressentait la chute avec des angoisses qui, mêlées au pressentiment de sa propre mort (dont l'avertissait une santé délabrée), donnaient à ses traits et à ses manières la teinte d'une mélancolie résignée. Elle aimait à se renfermer dans son modeste atelier durant ces fêtes, splendidement vulgaires, par lesquelles Louis-Philippe croyait acheter une prolongation de popularité.

« Elle dit un jour à Scheffer, qui travaillait avec elle tandis que cinq mille

Digitized by Google

En 1832, le roi pria Scheffer d'accompagner son fils aîné à Anvers, où l'on poussait activement les opérations du siége, le général Baudrand, gouverneur militaire en quelque sorte du jeune duc d'Orléans, ayant la responsabilité de la surveillance pendant cette expédition. Scheffer avait de tout temps obtenu la confiance du jeune prince : il ne contribua pas peu à former son caractère et ses opinions, pour le préparer à justifier un jour les espérances de la France.

L'ordre chronologique m'indique que c'est ici qu'il faut mentionner une circonstance toute particulière de la vie d'Ary Scheffer. Dans l'été de 1830, il devint le père d'un enfant du sexe féminin. Les jeunes gens contractent plus rarement à Paris qu'en Angleterre ces mariages imprévoyants qui risquent de compromettre leur avenir. Scheffer, au lieu de se livrer aux faiblesses passagères de la jeunesse, avait formé une liaison plus exclusive et plus satisfaisante pour un cœur généreux. Le nom et le rang de la personne à laquelle il s'était attaché sont restés un secret jusqu'à son heure dernière. Tout ce que ses amis les plus intimes ont pu savoir, c'est qu'elle mourut peu de temps après la naissance de son enfant.

La jeune fille était depuis sept ans l'objet des sollicitudes paternelles de Scheffer, lorsque Mme Scheffer en apprit l'existence. Jusque-là elle avait été tenue à la campagne. Mme Scheffer, sans hésiter, proposa de la reconnaître et de la faire élever avec soin sous ses propres yeux et dans sa maison. C'était la proposition d'une noble et généreuse femme, et j'ajouterai, d'une femme éclairée ; cependant elle ne pouvait deviner tout le bonheur qu'elle préparait à son fils bien-aimé. On verra plus tard que l'attachement filial et les belles qualités de Cornélie (c'était le nom de la jeune fille) devaient faire luire sur les dernières années de la vie de l'artiste les rares rayons de son bonheur domestique qui en dissipèrent de temps en temps les nuages. Mais je reviens à ses travaux.

Nous sommes arrivés au jour où parut la plus grande des

personnes remplissaient les salles du bal et du festin : « Quand je pense à « ce qui s'agite ici-dessous d'ambition, de cupidité, de flatterie, combien on « y trompe mon père, je me sens heureuse de n'y être pas. »

Digitized by Google

créations du pinceau poétique de Scheffer, la *Francesca di Rimini*, comme on l'appelle, quoique *Paolo* soit dans le groupe une figure presque aussi importante que Francesca elle-même. Ce fut au salon du Louvre, en 1835, qu'elle charma pour la première fois le monde des arts, et qu'elle fut justement classée parmi les chefs-d'œuvre de notre siècle. Je me laisserais facilement aller à tout mon enthousiasme si je prétendais exprimer tout ce que je trouve de beauté romanesque dans cette composition, où j'admire tour à tour les deux figures si heureusement groupées, le ton des chairs, la grâce des attitudes, le sentiment tendre et douloureux qu'exprime Francesca, et cette lumière céleste qui spiritualise toute la scène. Ce tableau fut immédiatement acquis par le duc d'Orléans, et lorsque la galerie particulière de la famille fut mise en vente, après la révolution de février 1848, il devint la propriété du prince Anatole Demidoff, qui le plaça dans sa galerie de Florence [1].

L'année 1835 fut une grande époque dans la carrière de Scheffer.

Il avait *illustré* les conceptions de trois vrais poëtes : Goethe, Byron et Dante, grandissant chaque fois, et sa dernière composition lui assurant un rang parmi les peintres les plus admirés de la France.

La *Francesca* dut coûter à Scheffer de laborieuses études. Son éducation technique avait été imparfaite; il lui avait fallu se suffire toujours à lui-même et méditer sans cesser de travailler, variant ses procédés, soumettant à de continuelles expériences les matières de ses couleurs, peignant et repeignant avec une assiduité sans relâche, car il avait la conscience de ce qui lui avait manqué d'abord; mais il ne désespéra jamais de découvrir les secrets précieux de l'art.

Heureusement la nature l'avait doué de qualités qui devaient suppléer aux artifices du métier. Ce fut par l'élévation de son caractère, par sa sensibilité profonde qu'il parvint à agir sur

[1] J'ai vu, en 1852, dans l'atelier d'Ary Scheffer, le tableau original de *Francesca di Rimini*, que le prince Demidoff lui avait envoyé de Florence dans l'espoir de le faire restaurer. J'aurai à parler des répétitions qui en furent faites et surtout de la *Replica* qui figura à l'exposition des œuvres de Scheffer en 1859.

Digitized by Google

l'imagination des autres, et il nous a révélé lui-même comment il comprenait la vocation d'artiste :

« Pour être artiste, dit-il, il faut avoir en soi un sentiment élevé, ou une conviction puissante, dignes d'être exprimés par une langue qui peut être, indifféremment, la prose, la poésie, la musique, la sculpture ou la peinture. »

Il disait encore :

« C'est que, réellement, l'artiste le plus éminent n'a rien créé ni rien inventé; il a seulement rendu fidèlement les expressions du beau, du sublime et du bon, qu'il a reçues de la nature entière. Je dis expressément la nature entière, parce que, à côté des parties palpables qui s'adressent à nos yeux et à nos sens, il y a cette partie qui parle directement à notre âme, sans interprète matériel visible, etc., etc. »

Ce que je viens de citer est extrait d'un discours adressé par Scheffer à ses élèves, dont il suivit toujours les progrès avec une bienveillance toute paternelle. Il faisait mieux que de leur donner des leçons, il leur avançait des fonds pour le voyage de Rome, et, quand ils rapportaient d'Italie des copies des anciens maîtres, il les leur achetait pour les encourager.

Je vais encore interrompre ici la vie du peintre pour retracer quelques-uns des événements de la politique qui ne cessa jamais de l'intéresser vivement. La France de Juillet, comme celle de la Restauration, eut ses vicissitudes et ses alternatives d'espérance et de tristes appréhensions. La révolution de 1830 avait excité d'abord un véritable enthousiasme; mais les déceptions et les mécomptes ne tardèrent pas à assombrir l'horizon. Les chefs du parti libéral s'éloignèrent les uns après les autres du gouvernement, et je vais citer ici une lettre que m'adressait, déjà en 1832, un membre de la Chambre des députés, homme éminent dans l'opposition de ce temps-là, pour montrer quels étaient alors les jugements de la gauche sur la marche des affaires [1].

« Que dites-vous de la marche déplorable que suit notre gou-

[1] Mme Grote élude de nommer l'auteur de cette lettre, et nous aimons à supposer que ce n'est pas un de ces ultra-libéraux qui se sont si facilement résignés depuis à un régime un peu moins libéral que celui de 1832 et années suivantes. *(Note du Directeur.)*

Digitized by Google

vernement depuis qu'il a été créé et mis au monde? Je m'imagine que nous vous faisons pitié, si même nous ne vous inspirons pas un sentiment encore moins flatteur. Nous avons pris un peu de tous les régimes qui nous ont précédés : la corruption du Directoire, les fanfaronnades et les brutalités de l'Empire, l'hypocrisie et la lâcheté de la Restauration. Tout cela, mis ensemble et bien mélangé, forme un composé qui s'est appelé le *juste milieu*. Je me hâte de dire, pour l'honneur de la France, que c'est le gouvernement le plus impopulaire que nous ayons vu depuis un demi-siècle....

« Le juste milieu a trouvé le moyen de grossir tous les partis; il multiplie tous les jours le nombre des républicains, des légitimistes, des napoléonistes, mais tous paraissent également à craindre. C'est au reste ce qui fait la principale force du ministère de la dynastie de Louis-Philippe. Notre révolution a été faite trop vite et trop facilement. Le pouvoir était sorti des mains des patriotes presque avant qu'ils ne se fussent aperçus qu'il était tombé. Ils ont manqué une belle occasion de donner à la France une organisation complète; ils ne la retrouveront plus....

« ...Nos amis, et particulièrement le général Lafayette, sont un peu découragés; ils ont presque perdu l'espérance de voir rentrer le gouvernement, qu'ils ont contribué à fonder, dans des voies nationales. Ils se reprochent probablement d'avoir été trop confiants, et cela ne peut qu'augmenter leur tristesse. Il faut dire aussi qu'on les a cruellement trompés et qu'il ne leur était pas permis de supposer que la fausseté serait poussée si loin. »

Voici un extrait de la lettre d'un autre correspondant [1] :

Paris, 1832.

« Je ne sais aucune nouvelle intéressante à vous mander en politique; nous vivons dans un état de malaise et de découragement bien pénible; les mêmes mangeurs de budget que nous avons eus sous tous les régimes ont pris pour eux tous les avantages de notre révolution. Ils se sont emparés de l'esprit du roi,

[1] M. Jean-Baptiste Say.

Digitized by Google

et lui ont persuadé que ceux qui l'avaient placé sur le trône voulaient le renverser; et enfin, ils ont si bien fait, que nous sommes absolument à présent comme nous étions sous la Restauration. »

Les extraits ci-dessus suffiront pour donner une idée des mécomptes politiques du parti ultra-libéral en France. Dans le chapitre suivant nous reprendrons le récit de la vie privée et des travaux d'Ary Scheffer. H. G.

(*La suite en mai.*)

Digitized by Google

DE L'IMPOT EN ANGLETERRE.

Trois idées fausses sur l'impôt sont aussi généralement répandues que profondément enracinées chez le peuple anglais. La première est que les classes inférieures gémissent écrasées sous le poids d'un fardeau déjà intolérable et croissant chaque jour; la seconde, que l'Angleterre est le pays où les taxes sont le plus élevées; la troisième enfin, que le mode de perception est coûteux outre mesure, et celui de la répartition souverainement injuste.

Ce sujet est d'un intérêt si général que nous l'abordons résolûment, bien déterminé, d'ailleurs, à être bref, clair et à ne nous écarter un seul instant ni des principes, ni des faits. On verra combien ces derniers sont simples, et combien aussi les doctrines fondamentales, dont les ministres des finances ont à développer l'application, sont faciles à saisir. Examinons donc, sans autre préambule, ces trois thèses dans l'ordre où nous les avons placées.

I. Il est évident que pour apprécier le poids de l'impôt anglais comparé soit avec celui des temps antérieurs, soit avec l'impôt d'autres peuples, il faut ne regarder les sommes payées au trésor national que comme un élément partiel, et tenir en même temps compte non-seulement du degré de richesse du pays, mais encore du chiffre de la population. Les chiffres ci-après prouvent qu'à ce point de vue les taxes, en Angleterre, ont considérablement diminué sinon constamment, du moins depuis plus de cinquante ans.

Digitized by Google

	POPULATION.	REVENU. liv.	fr.	TAXE PAR TÊTE. sh.	d.	fr. c.
1801	15,800,000	34,113,000	(852,825,000)	43	»	(53.75)
1815	19,000,000	72,200,000	(1,805,000,000)	76	»	(95. »)
1821	21,200,000	55,800,000	(1,395,000,000)	52	6	(65.60)
1851	27,000,000	52,300,000	(1,307,500,000)	39	»	(48.75)
1858	30,000,000	61,812,000	(1,545,300,000)	41	2	(51.35)

On voit que, relativement au chiffre de la population, l'impôt a été, depuis la fin des guerres de l'Empire, réduit de beaucoup, et qu'il est aujourd'hui moins élevé qu'au commencement du siècle. Passons maintenant à la richesse du pays.

On ne manque pas de moyens pour apprécier d'une manière générale l'immense augmentation du numéraire en Angleterre depuis 1800 ; on sait, par exemple, que la valeur réelle ou déclarée des exportations des produits anglais a été de 39,700,000 livres (992,500,000 francs) en 1821 ; de 50 millions de livres (1,250 millions de francs) en 1838, et de 116 millons de livres (2,900 millions de francs) en 1858. On sait encore que la valeur totale des propriétés assurées contre l'incendie en Angleterre et le pays de Galles a été de 219 millions de livres (5,475 millions de francs) en 1801 ; de 503 millions de livres (12,575 millions de francs) en 1833, et de 864 millions de livres (21,600 millions de francs) en 1855. Mais il n'est que deux modes de parvenir à connaître d'une manière exacte l'accroissement de la richesse permanente et conséquemment nationale : 1° la répartition de la taxe sur le revenu ; 2° les droits payés à la Cour des *probates*[1]. Ils font connaître, l'un, la propriété immobilière ; l'autre, la propriété mobilière annuellement imposables. Ces documents officiels, que chacun peut consulter, nous ont mis à portée d'établir le tableau suivant dans lequel les chiffres ne doivent pas être regardés comme rigoureusement exacts, parce qu'en pareille matière l'exactitude parfaite est impossible, mais dont la statistique la plus minutieuse ne parviendrait pas à altérer les relevés d'une manière sensible.

[1] Cour de justice substituée depuis peu à un tribunal ecclésiastique, et chargée de vérifier la régularité des testaments, ainsi que de l'envoi en possession des ayant droit. *(Note de la Rédaction.)*

Digitized by Google

ANNÉES.	PROPRIÉTÉS ET VALEUR EN MONNAIES			REVENU EN MONNAIES		TANT P. %
		ANGLAISE.	FRANÇAISE.	ANGLAISE.	FRANÇAISE.	
		Livres.	Francs.	Livres.	Francs.	
1803	Immobilière.	1,063,000,000	26,575,000,000	»	»	»
	Mobilière...	800,000,000	20,000,000,000	»	»	»
		1,863,000,000	46,575,000,000	38,600,000	965,000,000	2.07
1814	Immobilière.	1,650,000,000	41,250,000,000	»	»	»
	Mobilière...	1,200,000,000	30,000,000,000	»	»	»
		2,850,000,000	71,250,000,000	71,000,000	1,775,000,000	2.49
1845	Immobilière.	2,300,000,000	57,500,000,000	»	»	»
	Mobilière...	2,200,000,000	55,000,000,000	»	»	»
		4,500,000,000	112,500,000,000	53,000,000	1,325,000,000	1.18
1858	Immobilière.	3,200,000,000	80,000,000,000	»	»	»
	Mobilière...	2,775,000,000	69,375,000,000	»	»	»
		5,975,000,000	149,375,000,000	61,800,000	1,545,000,000	1.034

On sera surpris peut-être de ce résultat, mais ce n'est pas tout encore. Depuis 1845, nous avons vu disparaître presque tous les droits protecteurs des produits du pays, droits élevés, payés par le peuple sans aucun profit pour le trésor national. On n'en connaît le chiffre qu'approximativement, mais si on ne peut (comme il semble probable) l'estimer à moins de 10 millions de livres sterling (250 millions de francs), il s'ensuivrait que le chiffre des taxes actuelles ne serait que la moitié de ce qu'il était en 1803 et qu'il aurait été, depuis 1845, abaissé d'un cinquième, malgré l'augmentation de dépenses causée par la réparation des défenses nationales.

II. Nous renfermant dans les mêmes éléments d'une étude impartiale, le chiffre de la population et la richesse publique, comparons maintenant nos impôts avec ceux de la France et de l'Amérique, c'est-à-dire les deux seuls pays dont le rapprochement offre de l'intérêt : la première, parce que la France est la rivale de l'Angleterre en Europe; le seconde, parce qu'elle est la nation dont l'administration économique, la science gouvernementale et la justice populaire sont constamment invoquées par les tribuns du peuple.

Nous devons pourtant constater tout d'abord qu'une comparaison exacte avec ces deux pays ou avec tout autre est simplement une impossibilité. Outre que, nulle part, les comptes ne sont uniformément établis, certaines dépenses qui, ici, sont

Digitized by Google

défrayées par des taxes locales ou des contributions volontaires, pèsent ailleurs sur le trésor de l'Etat ; tels sont les hôpitaux, les routes, les établissements de charité, etc. Les communes, en France, peuvent difficilement accroître leurs revenus, parce que les taxes locales y sont comparativement légères ; aussi parfois les voit-on s'endetter. En Angleterre, au contraire, les dettes communales sont à peu près inconnues, parce que les taxes locales, souvent énormes, montent ou descendent au gré des circonstances. La France n'a pas de taxe des pauvres; l'Angleterre, pour ce chapitre, dépasse 7 millions sterling (175 millions de francs) par an ; l'octroi, taxe urbaine ignorée en Angleterre, est une de celles qui pèsent le plus sur les contribuables en France. Nous n'en pouvons déterminer le montant, mais en 1830 il rendait à Lyon 2,300,000 francs ; en 1849, à Paris, 33 millions de francs, et en 1859, dans la même ville, 49 millions de francs. En Angleterre, le clergé est entretenu par les dîmes ; en France, il est inscrit au budget pour 1,800,000 livres (45 millions de francs), prix de ses biens confisqués à l'époque de la grande Révolution. Les terres de la couronne ou domaines nationaux, dont les revenus entrent aussi en défalcation de l'impôt, varient de valeur en divers pays. Leur produit s'élève en Angleterre à 280,000 livres (7 millions de francs) ; en France, à environ 1,500,000 livres (37,500,000 francs) ; en Amérique, de 1 million à 4 millions de livres (25 millions à 100 millions de francs). Enfin, la comparaison entre l'Angleterre et la France est encore rendue plus difficile par des coutumes diamétralement opposées des deux côtés du détroit. Ainsi, on voit rarement la France imposer une taxe nouvelle ou en augmenter une ancienne, quels que puissent, d'ailleurs, être ses besoins; elle emprunte ce qui lui manque. L'Angleterre, au contraire, fuit les emprunts, mais n'hésite pas à élever l'impôt annuel. Ainsi que nous venons de le voir, elle perçoit aujourd'hui 9 millions de livres (22,500,000 francs) de plus qu'elle ne demandait en 1850. La France n'aurait fait aucune difficulté d'emprunter cette somme et peut-être aussi la somme nécessaire au payement de l'intérêt.

Après ces précautions préliminaires que nous prions nos lecteurs de ne point oublier, nous allons procéder à notre com-

Digitized by Google

paraison avec la France, nous bornant à ne parler que des revenus de l'Etat.

D'après le budget provisoire pour 1859, le revenu de la France s'élevait à 1,774 millions ou 70,960,000 livres st., tous frais compris. Celui du Royaume-Uni a été, pour 1858, de 61,812,000 livres (1,545,300,000 francs), plus 4,493,000 livres (112,325,000 francs) pour frais de perception, formant ainsi un total de 66,305,000 livres (1,657,625,000 francs). Or, la population du Royaume-Uni étant de 30 millions d'âmes, et celle de France de 36 millions, la taxe par tête serait donc, en Angleterre, de 44 sh. 2 d. (55 fr. 10 c.), et en France, de 39 sh. 5 d. (49 fr. 25 c.) seulement.

Mais comme une bonne partie du revenu anglais est absorbée par le payement de l'intérêt d'une dette déjà ancienne et sur lequel le gouvernement ne peut exercer aucun contrôle, bornons-nous à comparer les sommes levées sur les citoyens des deux pays pour les dépenses courantes, en d'autres termes, pour les besoins actuels de la nation.

La dépense totale, en France, a été de 1,766 millions de francs, dont 530 employés à l'intérêt de la dette, laissant ainsi 1,236 millions consacrés aux dépenses courantes. La dépense totale en Angleterre, en 1858, déduction faite de l'intérêt de la dette (28,750,000 livres), a été de 36,428,000 livres (910,700,000 francs). A ce point de vue, la distribution par tête s'est élevée, en France, à 27 sh. 3 d. (34 fr. 25 c.), et a pesé sur le peuple plus qu'elle n'a fait en Angleterre [1], où elle n'a pas dépassé 24 sh. 3 d. (30 fr. 30 c.)

Ces deux sommes sont tellement rapprochées l'une de l'autre, que si on se borne à prendre en considération le chiffre de la population, on ne peut guère dire que l'impôt diffère dans les deux pays ; mais si on veut aussi tenir compte de leur richesse relative, alors la comparaison devient merveilleusement favorable à l'Angleterre. Nous ne possédons, par malheur, aucun

[1] Nous ne comprenons pas comment l'intérêt d'une dette, parce qu'elle est ancienne, pourrait être déduit des *dépenses courantes*, alors que son payament se renouvelle deux fois par année. Nous ne saurions réellement voir dans cette déduction qu'une facétie de statisticien jaloux d'atteindre le but qu'il s'est proposé. (*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

document de nature à établir un calcul même approximatif; mais M. Norman, qui n'a rien négligé pour arriver à une conclusion exacte, estime que la taxe du citoyen français est, en proportion de son revenu, double au moins de celui de l'Anglais.

Passons maintenant à l'Amérique, cette terre de l'économie et, par excellence, de la surveillance populaire; cette terre non-seulement promise, mais d'accomplissement; cette terre où aucune dépouille publique n'enrichit de classes privilégiées: cette terre où la vente de vastes territoires inoccupés rend une somme annuelle qui vient en aide ou se substitue même à l'impôt; cette terre que la création d'une nationalité récente exempte du fardeau pénible d'une dette transmise au fils par les prodigalités paternelles; cette terre enfin, à qui sa position spéciale et presque isolée rend inutiles une armée permanente et une marine ruineuse entretenues à grands frais chez les vieilles puissances. Assurément, s'il est un pays où l'impôt soit tellement léger qu'il est à peine senti, c'est l'Amérique. Si un Américain payait seulement le quart de ce que paye au Trésor un Anglais ou un Français, il se plaindrait à bon droit d'être écrasé, et récriminerait avec raison contre la cherté de son gouvernement.

Les taxes, en Amérique, sont de deux natures : 1° la taxe fédérale, qui se compose presque entièrement des droits de douanes, et du produit de la vente des terres publiques, cette dernière recette ayant fourni pour chacune des vingt-cinq dernières années une moyenne de 5,400,000 dollars (28,350,000 francs); 2° la taxe d'Etat, qui, outre des contributions directes levées sur toute propriété mobilière ou immobilière, embrasse aussi la presque totalité de ces impôts connus en Angleterre sous le nom de *taxes locales*; il est donc juste, si nous voulons établir une parité exacte entre l'Angleterre et les Etats-Unis, d'ajouter les taxes des pauvres et celles des comtés, c'est-à-dire 1,500,000 livres (37,500,000 francs) aux recettes de l'Etat déjà énoncées: nous aurons alors un total de 81,305,000 livres ou 54 sh. 3 d. (67 fr. 80 c.) par tête pour impôt comparé à celui des Etats-Unis.

Les droits de douanes perçus pour le compte fédéral ont été, en 1856-1857, estimés à 64 millions de dollars (336 millions de

Digitized by Google

francs) pour une population totale de 28 millions d'âmes. La population de l'Etat de New-York étant, à cette époque, de 3,500,000 habitants, le montant proportionnel de la taxe fédérale (indépendamment de la vente des terres) a été pour cet Etat un huitième du tout, ou 8 millions de dollars. L'*American Almanack*, rédigé chaque année sur des documents officiels, porte le revenu de l'Etat de New-York à 15,166,000 dollars qui, ajoutés aux droits de douanes, forment un total de 23,166,000 dollars ou 4,922,750 livres, qui, pour 3,500,000 habitants, donnent 28 sh. 2 d. (35 fr. 10 c.) par tête, chiffre favorable à l'Américain, quoique bien moins qu'on ne pense généralement.

Nous avons déjà fait remarquer que le poids réel de l'impôt dépend en grande partie de la richesse nationale, et qu'une somme moindre par tête dans un pays peut, en définitive, être une charge plus pesante qu'une somme plus considérable dans un autre. Essayons donc de connaître approximativement la richesse relative de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis, c'est-à-dire leur faculté relative de supporter les perceptions fiscales. Des bases exactes de calcul existent pour l'Amérique, parce que les propriétés mobilière et immobilière sont minutieusement relevées dans la plupart des Etats ; dans celui de New-York, la propriété imposable était, en 1856-1857, évaluée à 1,432 millions de dollars (7,518 millions de francs), dont 1,112 millions de dollars (5,560 millions de francs) pour les biens immeubles, et 320 millions de dollars (1,600 millions de francs) pour les biens mobiliers. Nous avons vu que la taxe totale perçue sur les citoyens de New-York, tant pour l'impôt fédéral que pour l'impôt d'Etat, était de 23,166,000 dollars (121,621,150 francs) y compris l'intérêt de la dette, ou 16,337,000 dollars (85,768,250 francs) sans l'y comprendre, ce qui constitue une taxe sur la propriété de 1.62 pour 100 dans un cas et 1.74 dans l'autre.

La valeur des biens du Royaume-Uni est moins facile à constater. On peut cependant en approcher de plusieurs manières. Un document officiel porte à 128 millions de livres (3,200 millions de francs) la valeur de toute la propriété immobilière imposée en 1858; cette somme, capitalisée sur une base de vingt-deux ans de revenu, donnerait 2,816 millions de livres. Le droit sur les testaments a donné cette même année 1,338,000 livres (33,450,000

Digitized by Google

francs), et comme ce droit s'élève à peu près à 2 pour 100, nous nous arrêterons à 67 millions de livres pour l'entière propriété mobilière imposable. Les décès annuels, parmi les classes *aptes à léguer*, étant d'environ 1 sur 50, nous multiplierons 67 millions de livres par 50, pour atteindre au total, et obtiendrons ainsi 3,350 millions de livres, à quoi nous ajouterons 50 millions de livres pour les petits legs au-dessous de 20 livres (500 francs) exemptés d'impôt, et nous aurons ainsi un total définitif de 3,400 millions de livres. Nous posons donc les estimations suivantes :

Immeubles du royaume.	2,816,000,000 liv.	70,400,000,000 fr.
Meubles.	3,400,000,000	85,000,000,000
	6,216,000,000 liv.	155,400,000,000 fr.

Divers autres modes d'opérer, tels que les relevés des droits payés à la Cour des *probates*, ou pour la taxe des pauvres, conduisent à des résultats, sinon parfaitement semblables, au moins très-rapprochés, puisque leur moyenne peut être fixée au chiffre de 5,776,000 livres (144,400 millions de francs), somme sur laquelle la perception annuelle de 81,305,000 livres est le 1.4 pour 100, et la dépense nette de 51,428,000 livres est le 0.89 pour 100.

En résumé le poids fiscal dans les deux pays s'établit ainsi :

	ANGLETERRE.		AMÉRIQUE.		
	sh. d.		sh. d.	fr. c.	
Impôt total. . . .	54. 3	67.80	28. 2	35.10	par tête.
Dépense totale. . .	34. 3	44.80	19.10	24.25	par tête.
Taxe comparée à la propriété. . . .	1.41 p. 100		1.62 p. 100		
Dépense.	0.89		1.41		

Les Anglais sont donc taxés plus lourdement que les Américains, qui ont pour les aider dans les dépenses de leur gouvernement le produit annuel des ventes de terres variant annuellement de 1 à 5 millions sterling,

III. La troisième erreur populaire est l'accusation qui a allégué que l'impôt indirect sur les objets de consommation est extravagant, impolitique, parce qu'il extrait de la bourse des contribuables beaucoup plus qu'il ne rend à l'Echiquier ; qu'il nuit

Digitized by Google

aux sources de l'industrie et à l'extension du commerce; qu'il pèse plus lourdement et, par conséquent, sans justice, sur les classes pauvres. Ces objections pouvaient être vraies, il y a quelques années, mais elles ont cessé de l'être depuis l'établissement du système actuel de perception, système très-peu défectueux, et que quelques nouvelles modifications faciles mettraient à l'abri de tout blâme.

On peut, en Amérique, en France et en Angleterre, apprécier ainsi le taux de la perception des impôts indirects :

		Pour 100.
Amérique,	1857. Droit de douanes.	7.75
France,	1857. Douanes et contributions indirectes. .	16.00
—	— Contributions directes.	3.75
Angleterre,	1858. Excise (contributions indirectes). . .	4.82
—	— Taxes (contributions directes). . . .	4.09
—	1859. *Id.*	2.87
—	1855-1857. Douanes (contributions indir.). .	5. 2
—	1858. *Id.*	3. 6

Tels sont les faits, au moins d'après les documents officiels, qui prouvent que le revenu se perçoit, en Angleterre, beaucoup plus économiquement que dans les deux autres pays. Quant au recouvrement des droits de douanes, les chiffres ci-dessus ne sauraient être admis qu'avec d'importantes déductions.

En 1858, les douanes anglaises ont rendu une somme brute de 23,603,700 livres (590,092,500 francs); les dépenses de la perception ont été de 843,757 livres (21,093,825 francs), à quoi il faut, pour être juste, ajouter : 1° le montant des retenues sur le salaire des employés pour le fonds de retraites; 2° la dépense du service des gardes-côtes, créés dans le double but de prévenir la contrebande et de former une pépinière de marins qui pourraient, au besoin, être transbordés sur les bâtiments de la marine royale. Ces gardes-côtes, doublés en nombre et placés, depuis 1856, par décision du Parlement, sous les ordres de l'Amirauté, n'ont jamais, ni efficacement ni économiquement, protégé le revenu, et un système tout différent aurait été certainement adopté si on n'avait eu en vue d'autres motifs que l'intérêt du Trésor, ou si l'organisation du service préventif avait été laissée au libre arbitre des autorités douanières; ces dernières

Digitized by Google

auraient probablement pris des arrangements avec la force constabulaire des comtés maritimes, laquelle, aidée de petits et légers croiseurs à vapeur, aurait garanti, à un prix trois fois moindre, une protection bien plus effective que n'ont jamais fait les gardes-côtes. Les personnes les plus versées dans les questions de douanes estiment que ce système pourrait être mis en œuvre à un maximum de 150,000 livres (3,750,000 francs) par an. C'est donc le moins qu'on puisse lui attribuer, et ce chiffre nous permet d'établir le tableau suivant :

Dépense de perception, suivant relevés officiels. .	843,757 livres.
Retenues pour les retraites des employés. . . .	18,190
Estimation du service préventif.	150,000
	1,011,947 livres,

ou 25,198,675 francs, sur un revenu de 23,603,700 livres, c'est-à-dire 4.28 ou 4 liv. 6 sh. pour 100.

Mais encore cette somme de 1,011,947 livres, bien que loyalement calculée, n'est point celle qu'on peut indiquer comme coût de la perception des douanes.

En effet, nous avons d'abord à déduire les dépenses qu'entraînent plusieurs fonctions aujourd'hui confiées par convenance aux employés de la douane, bien qu'elles n'aient aucun rapport avec cette administration, telles que le relevé des statistiques, les droits de phare, l'exécution des lois sur la navigation marchande, etc., s'élevant par an à 77,200 livres (1,930,000 francs), et laissant par conséquent 934,747 livres (23,358,675 francs) pour dépense nette de la perception de 23,603,770 livres (590,092,500 francs), ou moins de 4 pour 100.

En second lieu, nous devons faire abstraction du service d'entrepôt et de magasinage, qui n'a aucune relation avec la perception pure et simple du revenu. Il accroît démesurément la dépense causée par les employés de la douane ; il augmente leur travail sans rien ajouter, si ce n'est fort indirectement, aux recettes du Trésor. Il ne doit son origine qu'à une simple pensée de bienveillance ayant pour but de permettre aux négociants d'économiser leur argent aux dépens de celui de la couronne, autrement dit de la nation, et il produit

Digitized by Google

deux effets bien distincts : 1° le spéculateur peut n'effectuer le payement des droits de douanes qu'au moment où il réclame l'objet importé, pour le livrer à une circulation immédiate ; il économise ainsi un, deux, et quelquefois cinq ans de l'intérêt du capital qu'il paye ; 2° il peut encore attendre indéfiniment et ne décider qu'à son heure s'il réexportera ou fera entrer pour la consommation intérieure les marchandises entreposées. Assurément, si la couronne ne voulait consulter que ses convenances propres, elle percevrait directement le droit sur le navire introducteur, système bien plus simple, qui permettrait d'épargner les frais du magasinage. Mais peut-on estimer assez haut la valeur d'une telle facilité concédée au commerce, dont l'usage rend la Grande-Bretagne l'entrepôt du monde entier, encourage et étend les spéculations commerciales, concourt ainsi à la prospérité, à la richesse du pays, et favorise l'accroissement du revenu ? Ces considérations, nous en convenons, ne manquent pas de justesse, mais elles ne sauraient détruire cet argument, que l'exécution d'un système uniquement destiné à l'extension du commerce ne doit pas raisonnablement être confiée à une administration dont la spécialité est de restreindre les jouissances que le public est en droit d'attendre de ce même commerce. Si, pour simplifier, il convient que les dépenses d'entrepôt entrent dans le budget annuel de l'administration des douanes, nous n'en dirons pas moins que, dans toute comparaison impartiale et judicieuse entre les chiffres relatifs de l'impôt direct et ceux de l'impôt indirect, ces dépenses, qu'un document particulier, présenté à la dernière session, porte à la somme de 209,965 livres (5,249,125 francs), doivent être exclues des calculs comme tout à fait étrangères à ces comptes.

Troisièmement, quand on attaque, ainsi que font les réformateurs financiers de Liverpool, non les droits de douanes, mais toute espèce de droits, comme étant, en principe, impolitiques et injustes, on doit permettre de tenir compte du coût de perception de tous les droits imposés non en faveur du revenu, mais dans le seul but de protéger l'industrie nationale. En un mot, nous voulons restreindre le tarif à ses limites les plus profitables, et déterminer autant que possible quelle serait aujourd'hui la dépense de la perception, si le tarif n'avait en vue que

Digitized by Google

l'intérêt du Trésor, sans y mêler aucune considération fiscale.

Il n'est guère possible de calculer quelle réduction de dépense résulterait de ces améliorations ; nous croyons pourtant qu'on peut hardiment la porter à 3 pour 100.

Quelle serait maintenant, sous la forme de taxation directe, la dépense probable de perception pour une somme égale de revenu ?

Et d'abord, on comprend que le coût de perception de tout impôt direct est en raison inverse du nombre des contribuables et du montant des sommes à percevoir. En effet, il en coûtera moins pour tirer 20 millions de livres d'un million de contribuables, que la même somme de 30 millions d'individus. Nous ignorons combien de gens en Angleterre payent l'impôt direct, mais nous savons que leur nombre est peu élevé relativement à la population totale. Pour l'année 1858, une somme de 14,923,022 livres (373,075,550 francs) a été perçue au prix de 3.23 pour 100, et l'année suivante, 9,975,249 livres l'ont été au coût de 4.1 pour 100, moyenne des frais pour la perception des droits de douanes. L'*income-tax*, au temps des guerres de Napoléon, se percevait à 2 et à 3 pour 100, en moyenne 2 1/2. Depuis son rétablissement par sir Robert Peel, le taux s'est élevé de 1 liv. 16 sh. 10 d. (46 fr. 15 c.) à 3 liv. 3 sh. 5 d. (79 fr. 25 c.) pour 100. De 1839 à 1841 inclusivement, le coût de perception des impôts directs avait été, en moyenne, de 4 liv. 11 sh. 10 d. (114 fr. 25 c.), ou environ 4.6 pour 100. Assurément, ces résultats ne permettent guère d'espérer qu'un système d'impôts directs équitablement perçus sur la nation tout entière produise un plan fiscal à bon marché.

Quoi qu'il en soit, l'*Association* de Liverpool *pour la réforme financière* a proposé, dans un rapport lu récemment à Bradford, de substituer au mode de taxation actuel celui de frapper uniquement les propriétés mobilière et immobilière. Nous ne pensons pas qu'il se rencontre jamais des hommes d'Etat assez peu délicats, assez peu politiques pour proposer, ni une Assemblée assez peu prévoyante pour sanctionner un semblable système. De son côté, l'auteur du *People's Blue Book* ne va pas si loin ; mais il propose la capitation d'une livre sterling, par individu ayant atteint l'âge de quatorze ans, comme moyen de faire con-

Digitized by Google

tribuer les classes ouvrières au revenu du pays. Il calcule que cette taxe produirait 7,500,000 livres (937,500,000 francs), dont ces mêmes classes ouvrières auraient probablement à payer 6 millions (750 millions de francs).

Nous ne nous arrêterons point à demander s'il serait juste que les classes intermédiaires et supérieures, qui constituent environ un quart des contribuables, payassent 60 millions, tandis que les inférieures, qui en constituent les trois quarts, n'en payeraient que six. Nous ne parlerons pas non plus de l'irritation fréquente que les demandes réitérées du collecteur causeraient à l'homme pauvre, qui, pouvant à peine payer son loyer, n'a, par conséquent, jamais d'argent disponible. Nous ne demanderons pas davantage à ceux qui conseillent l'établissement de cette taxe s'ils sont bien convaincus qu'elle pourrait être régulièrement perçue ; nous nous occuperons seulement de la difficulté et de la dépense qu'entraînerait nécessairement sa perception. En moyenne, la famille de l'ouvrier comprend trois membres, et souvent davantage, dépassant l'âge fixé par la loi projetée. Plus il aura d'enfants, plus le chef de famille aura de besoins, et plus aussi l'impôt sera élevé ; si la taxe entière est exigée à la fois, il lui sera impossible de la payer ; il faudra, de toute nécessité, ou qu'il contracte des dettes, ou qu'il subisse la prison. Si, d'un autre côté, pour alléger la pesanteur de l'impôt, on le lui demande par petites sommes, comme 1 shilling 1/2 par semaine ou 6 shillings par mois, non-seulement son irritation sera incessante, mais (et c'est ce qui intéresse le plus notre argument) la dépense causée par ces fréquentes réclamations du collecteur dépassera bientôt et de beaucoup les droits de douanes et d'excise. De plus, si l'homme pauvre ne peut pas ou ne veut pas payer lorsqu'il en sera requis, il faudra avoir recours aux poursuites légales ; l'emprisonnement ne tardera pas, et le délinquant sera alors entretenu aux frais de la chose publique.

Car, il ne faut pas se le dissimuler, si des exemptions ou seulement des retards étaient admis, mieux vaudrait tout d'un coup supprimer l'impôt, une capitation ne souffrant point d'excuse, sous peine de voir les difficultés de la perception se reproduire cinq fois sur six. A ces causes de tracasseries et de

Digitized by Google

dépense, il faut encore ajouter la nécessité d'une investigation rigoureuse, à laquelle le collecteur trompé serait autorisé à recourir, auprès des caisses d'épargne, des sociétés fraternelles, etc. Eh bien, de bonne foi, est-il un homme de sens ou d'expérience en ces matières qui croie qu'une telle capitation puisse être perçue à moins de 5 pour 100, ou qu'on pût la percevoir pendant deux ans de suite, ou même pendant seulement un trimestre, sans que l'homme pauvre maudît le jour où les amis de la réforme financière se sont mis en tête de le protéger et d'attaquer en sa faveur les droits de douanes? Nous comprenons parfaitement et apprécions les motifs des hommes qui voudraient exempter les classes ouvrières de toute espèce d'impôt, et faire provenir le revenu de la propriété ou de la rente; mais tout homme politique de quelque expérience reconnaîtra qu'aucun système fiscal ne saurait être équitable, s'il ne s'étend à tous sans exception ; et l'on trouvera, croyons-nous, peu de personnes qui ne regardent les droits imposés sur des articles de consommation comme un moyen offert aux classes les plus nombreuses de payer leur quote-part sans inconvénients graves, sans une profonde irritation, et sans une dépense qui les grève.

Sans doute, on produirait bien contre les droits de douanes et d'excise quelques objections judicieuses contre-balançant jusqu'à un certain point leurs nombreux avantages. Les impôts financiers sont toujours onéreux, toujours regardés comme vexatoires. Pris dans leur sens le moins désavantageux, ils passent pour des maux nécessaires, et le plus sage, le plus humain des chanceliers de l'Echiquier n'a qu'un choix à faire entre les mauvais partis qui se présentent. Pour nous, nous soutenons que les réformateurs financiers exagèrent immensément les inconvénients des impôts indirects, tandis qu'ils méconnaissent ou nient audacieusement leurs mérites contraires. Les impôts indirects ne nuisent au commerce et aux manufactures que lorsque ces impôts sont mal choisis ou maladroitement établis. La merveilleuse extension du commerce britannique, tant au dedans qu'au dehors, pendant les quinze dernières années, démontre clairement qu'aucun obstacle fiscal n'a gêné sa progression. Il en sera toujours de même quand

Digitized by Google

les droits seront modérés, et quand des formalités tracassières n'en compliqueront pas la perception.

Nous ne ferons aucune difficulté d'avouer que les contributions indirectes et les douanes avec elles sont, à certains égards, plus coûteuses que les impositions directes. Elles mettent à la charge du consommateur définitif et la valeur du droit, et l'intérêt du capital avancé par le marchand pour le payement de ces mêmes droits. Les publicistes ne sont pas d'accord sur l'étendue de la charge indirecte ainsi imposée au capital du pays. Sismondi cite un exemple où elle pourrait être portée à 70 pour 100; Ricardo semble l'avoir estimée à 10 pour 100; M. Grey, dans son *Essai des principes de l'impôt*, calcule qu'elle varie de 1 1/4 à 5 pour 100; les réformateurs financiers de Liverpool la portent sans façon à 25 pour 100, tandis que le *People's Blue Book* l'estime à 10,211,483 livres (255,287,075 francs) par an. La diversité seule de ces appréciations suffit pour convaincre du peu de confiance qu'elles méritent; mais un fait nouveau, l'action combinée des chemins de fer et du système d'entrepôt, est venu renverser les arguments dressés contre les droits de douanes. Non-seulement les négociants ont aujourd'hui chez eux bien moins de marchandises que lorsque les moyens d'approvisionnement étaient lents et difficiles, mais ils ne payent guère les droits que lorsqu'ils sont sûrs d'une défaite immédiate. Ils vont même jusqu'à vendre leurs denrées en entrepôt, et leur acquéreur, marchand en détail, ne les libère, surtout les denrées chèrement taxées, qu'un jour ou deux avant d'avoir à satisfaire aux besoins du consommateur. C'est ainsi que le 10 pour 100 par an, compté comme intérêt du capital avancé, ne se retient que pour quelques jours, et ne s'élève jamais qu'à une quantité infinitésimale.

Si l'on en croit les réformistes, l'impôt le moins considérable serait le meilleur, c'est-à-dire que, le fardeau pesant également sur tous les membres de la communauté, la forme d'impôt qui puiserait le moins dans la bourse du contribuable en proportion de la somme à verser à l'Echiquier serait aussi la meilleure, et devrait être préférée à toutes les autres. Eh bien, c'est là, suivant nous, une erreur profonde. Un impôt élevé lèse, dit-on, inutilement le contribuable. Mais un homme peut être lésé bien au-

Digitized by Google

trement et bien plus sensiblement que dans sa bourse ; il peut être lésé dans ses dispositions prises ; il peut être lésé dans ses sentiments ; il peut être lésé dans son caractère. L'Etat lui demande 20 livres (500 francs), « et peut, disent les réformateurs, obtenir cette somme par une perception directe en lui prenant 20 liv. 5 sh. (506 fr. 25 c.), tandis qu'en employant l'impôt indirect il faut qu'on lui prenne 21 ou 22 livres (525 ou 550 francs). Donc l'impôt direct est préférable. » En supposant exact ce chiffre d'aggravement d'impôt, ne vaut-il pas mieux, pour le contribuable, payer 21 ou 22 livres quand il lui plaira, comme il lui plaira, et qui est plus encore, sans qu'il s'aperçoive qu'il paye un impôt, que de recevoir l'ordre péremptoire de payer 20 liv. 5 sh. à un moment où il n'y sera point préparé, en une seule et grosse somme ? Ne vaut-il pas mieux pour lui de n'apercevoir jamais la figure du fatal collecteur que d'avoir à subir ses visites trimestrielles ? Ne vaut-il pas mieux pour lui d'avoir à discuter avec son épicier s'il payera son sucre 4 ou 5 pence (40 ou 50 centimes) la livre, que d'avoir à fournir des preuves, des témoignages, des vérifications d'âge aux registres de la paroisse, etc., etc. Il est évident que l'argent n'a de valeur qu'autant qu'il sert à procurer des jouissances ; et quelle jouissance plus grande que de n'avoir pas à s'irriter périodiquement, de payer 20 shillings de plus pour n'avoir pas à se plaindre et pour vivre en paix !

L'impôt étant, de quelque manière qu'on l'envisage, une chose déplaisante, le meilleur mode de perception est évidemment non pas le moins cher, mais le moins gênant, le plus inaperçu. Et l'on ne peut nier que les impôts indirects ne soient les moins gênants et, comme nous avons essayé de le prouver, aussi les moins chers. « Si vous voulez, a-t-on dit avec raison, un gros revenu, percevez-le sur le grand nombre ; si vous voulez une perception à bon marché, employez-y le moins de monde possible. » Les impôts des douanes et de l'excise réunissent ces deux qualités.

Nous savons bien que l'ignorance des contribuables à l'endroit des impôts indirects est un de leurs principaux crimes aux yeux des réformateurs, qui voudraient que la taxe fût aussi ostensible, aussi vexatoire que possible, afin que le peuple,

Digitized by Google

fatigué de payer, et le gouvernement embarrassé de percevoir, fussent constamment portés à en réduire le chiffre. Sur ce point, nous avons quelques objections à émettre. 1° Nous ne comprenons ni la sagesse ni la force logique d'aggraver un fardeau dans le but de l'alléger ; de fortifier un moyen gênant d'impôt, dans le but d'en détruire un autre plus facile ; de rendre son effet plus haïssable, dans le but de le rendre moins pesant pour la bourse ; 2° nous sommes loin de comprendre qu'il soit désirable d'accroître par des mesures artificielles le poids d'un fardeau fiscal toujours assez lourd par lui-même ; 3° ne perdons pas de vue que sur le revenu net actuel, montant à 61,800,000 livres (1,537 millions de francs), plus de 28,750,000 livres (718,750,000 francs) sont employés à satisfaire l'intérêt de la dette, et par conséquent sacrés et hors de toute atteinte. Les dépenses du gouvernement se bornent donc à 33 millions de livres (825 millions de francs), seule somme sur laquelle quelques économies pourraient être réalisées. Sur cette même somme, 8 millions (200 millions de francs) sont absorbés par les dépenses civiles que l'amélioration de l'éducation publique, de la justice, de la police, est probablement destinée à augmenter par la suite. Les aristarques économistes n'ont donc à s'escrimer que sur 25 millions (625 millions de francs); et en supposant qu'il fût possible et sage d'en retrancher cinq (125 millions de francs), l'économie n'atteindrait encore qu'au douzième du revenu actuel. Or, nous avons vu que les avocats de l'impôt direct voudraient que les classes ouvrières ne payassent que 6 millions ; d'où il suit que tout l'avantage tiré par ces dernières d'une parcimonie dangereuse pour le pays, puisqu'elle compromettrait l'industrie et paralyserait le commerce, serait environ 550,000 livres (13,750,000 francs) par an, ou juste 6 pence (60 centimes) par tête pour une population de 22 millions d'âmes.

On s'élève encore vivement contre les droits de douanes et d'excise pour les tentations irrésistibles qu'ils inspirent, les occasions qu'ils suscitent à la fraude, et, par conséquent, à l'infraction de la loi. Cette assertion n'est pas sans fondement ; tant que ces droits existeront, on verra des tentatives, souvent heureuses, de contrebande et de distillation illicite. Mais la

Digitized by Google

même objection s'applique à toute espèce d'impôt. On évitera toujours de payer quand on le pourra; les droits sur les testaments sont aujourd'hui de formidables pendants aux violations des lois de l'excise et des douanes. De plus, l'impôt direct est, par le moyen des exemptions, une source abondante de tentation et de fraude dont l'impôt indirect est totalement affranchi. Quel magistrat ignore le déplorable nombre d'erreurs et de faux serments ayant pour but de prouver, par exemple, que telle maison ne doit payer que 19 liv. 19 sh. (498 fr. 75 c.) et se trouve, conséquemment, exempte de la taxe immobilière? que les choses d'une personne décédée se trouvent au-dessous d'une valeur de 20 livres sterling (500 francs) et que, conséquemment, les lettres d'administration deviendraient inutiles? que le revenu de tel réclamant est au-dessous de 100 livres sterling (2,500 francs) et échappe conséquemment à *l'income tax*; qu'en conséquence, sa voiture, son cheval, son chien, son fusil, son sous-jardinier ne sont point soumis au droit? En vérité, lorsqu'on envisage toutes ces difficultés, il devient impossible de décider lequel des deux systèmes prête le plus à l'immoralité.

Loin de nous cependant la pensée que notre système actuel d'impôt soit pécuniairement léger ou sans défaut dans la pratique. Nous avons voulu seulement démontrer que ses adversaires avancent des assertions déraisonnablement exagérées ou entièrement fausses. Il nous reste à montrer que ces mêmes adversaires propagent une opinion également erronée en affirmant que l'impôt en Angleterre est des plus injustes envers les classes ouvrières, parce que, suivant eux, il est payé par le pauvre au lieu d'être perçu sur le riche. Nous nous livrerons à cet examen en quelques mots seulement, et nous nous bornerons à essayer de prouver que la voie adoptée, sans être irréprochable, est cependant loin d'être aussi inique que les orateurs populaires se plaisent à la représenter.

Et d'abord, faisons observer que l'impôt payé par l'homme pauvre est entièrement volontaire, qu'il se taxe lui-même et ne contribue au revenu que si cela lui plaît et dans la mesure qui lui convient. Aucune nécessité immédiate de la vie n'est soumise à l'impôt; le pain et la viande ne payent ni droit de douane ni droit de consommation. Le thé, le café, le sucre, les spiri-

Digitized by Google

tueux, le tabac, la bière, que l'usage fait regarder aujourd'hui comme indispensables, ne sont pas, à proprement parler, rigoureusement nécessaires. Un homme peut encore vivre comme ont vécu ses pères ; à l'exception de la bière, les anciens Bretons ne connaissaient pas les spiritueux; la distillation ne date que du moyen âge; le sucre fut importé en Europe au douzième ou treizième siècle; nous ne devons le tabac qu'à la découverte de l'Amérique ; le café n'a été connu dans notre Occident qu'à la fin du dix-septième siècle, concurremment avec le thé, qui aujourd'hui n'a guère ses grandes entrées qu'en Angleterre. Tous ces objets sont donc de luxe et non d'une utilité réelle; l'ouvrier a le droit d'en jouir, assurément; mais on ne voit pas pourquoi, plus que l'homme riche, il en jouirait gratuitement. S'il se les procure, c'est qu'il a de l'argent à dépenser en superfluités, excellente matière à impôt; et s'il paye cet impôt, c'est parce qu'il se place lui-même et volontairement dans la classe des contribuables.

Cette remarque posée, examinons dans quelle proportion les impôts existants se divisent entre les classes supérieures et moyennes, d'une part, et les classes ouvrières, de l'autre. Par les mots *classes ouvrières*, nous entendons les hommes qui vivent de salaires hebdomadaires ou d'un métier, les distinguant ainsi de ceux qui vivent d'un revenu provenant de propriétés, du commerce ou de professions. Cette division, si elle n'est pas parfaitement exacte, est du moins large et facile à comprendre. Nos chiffres, nous l'avons déjà dit, ne sont qu'approximatifs; mais nous ne les avons adoptés qu'après avoir conféré avec les personnes les mieux informés dans chaque département. D'après les troisièmes rapports des administrations des douanes et des contributions pour l'année 1858, les recettes brutes sont ainsi évaluées :

	Livres.	Francs.
Douanes.....	24,155,852	(603,896,300)
Excise.....	18,480,572	(462,014,300)
Timbre.....	8,247,342	(206,183,550)
Impôts directs, l'*income tax* comprise.	9,975,294	(249,382,350)
	60,859,060	(1,521,476,500)

dont, grâce aux renseignements que nous devons à des per-

Digitized by Google

sonnes tout à fait compétentes, nous pouvons établir la répartition de la manière suivante :

	CLASSES AISÉES.			CLASSES OUVRIÈRES.		
		Livres.	Francs.		Livres.	Francs.
TAXATIONS LOCALES.						
Taxes des pauvres, taxes des comtés, etc.	14/15	14,000,000	350,000,000	1/15	1,000,000	25,000,000
TAXES.						
Income tax, impôt mobilier.	tout.	9,975,294	249,382,350	»	»	»
TIMBRE.						
Droits de testaments, de legs et timbre	»	8,247,342	206,183,550	»	»	»
EXCISE.						
Permis de chasse, courses de chevaux	»	17,999	449,975	»	»	»
Voitures de louage et diligences	3/4	155,359	3,883,975	1/4	51,786	1,294,650
Droit sur les voyageurs de chemins de fer	tout.	339,569	8,489,225	»	»	»
Droit sur le papier	3/4	960,767	24,019,175	1/4	320,256	8,006,400
Patentes de tavernes	1/3	478,964	11,974,100	2/3	957,928	23,948,200
Spiritueux anglais	1/4	2,297,210	57,430,250	3/4	6,891,632	172,290,800
Drêche et houblon	3/8	2,253,413	56,335,325	5/8	3,755,689	93,892,225
DOUANES.						
Beurre	4/5	76,391	1,909,775	1/5	19,098	477,450
Fromage	1/2	22,185	554,625	1/2	22,185	554,625
Café	1/2	221,060	5,526,500	1/2	221,060	5,526,500
Blé	1/3	195,594	4,889,850	2/3	391,189	9,779,725
Raisins secs	2/3	299,153	7,478,825	1/3	133,077	3,326,925
Etoffes de soie	4/5	216,429	5,410,725	1/5	54,107	1,352,675
Eau-de-vie	tout.	830,521	20,763,025	»	»	»
Rhum	1/5	279,253	6,981,325	4/5	1,117,014	27,925,350
Sucre et mélasses pour 100	60	3,751,330	93,783,250	40	2,500,888	62,522,200
Thé	56	2,904,256	72,606,400	44	2,281,915	57,047,875
Tabac à fumer et en poudre	1/4	1,363,554	34,088,850	3/4	4,090,662	102,266,550
Vin	tout.	1,827,087	45,677,175	»	»	»
Bois de charpente	1/2	282,535	7,063,375	1/2	282,535	7,063,375
Divers	2/3	515,183	12,879,575	1/3	257,591	6,439,775
		51,510,448	1,287,761,200		24,348,612	608,715,300

Ainsi, en chiffres ronds, on voit que sur un impôt total de 75,859,060 livres sterling (1,896,476,500 francs) les classes ouvrières ne payent que 24,348,612 livres sterling (608,715,300 francs), ou 32 pour 100.

Un rapprochement du tableau publié lors du cens de 1851 avec un autre relevé publié dans le *Progress of the nation* démontre que les classes ouvrières forment, dans le Royaume-Uni, les trois quarts au moins de la population totale, ou 22,500,000 âmes, laissant un quart ou 7,500,000 individus pour les classes élevées et moyennes, en d'autres termes, pour tous ceux qui ne reçoivent point de gages. Voilà pour le nombre; passons au revenu.

Les recherches de M. Porter, regardé à juste titre comme une

Digitized by Google

haute autorité en cette matière, nous apprennent qu'en Angleterre la moyenne des salaires d'une famille d'ouvriers n'était guère, il y a dix ou douze ans, au-dessous de 40 livres sterling (1,000 francs) par année ; mais ces salaires se sont constamment accrus, et ne sauraient être aujourd'hui moindres de 45 et même de 50 livres sterling (1,125 à 1,250 francs). Adoptons le chiffre le moins élevé, et nous trouverons que le revenu total de nos 4,700,000 familles d'ouvriers sera d'une somme de 211,500,000 livres sterling (5,287,500,000 francs), à laquelle il faut ajouter 13,500,000 livres sterling (337,500,000 francs), représentant les gages des domestiques, qui, à proprement parler, appartiennent à cette catégorie, et nous arriverons ainsi à un total de 225 millions de livres sterling (5,625 millions de francs), comme revenu annuel des classes ouvrières.

Maintenant, tous ceux dont le revenu excède 100 livres sterling (2,500 francs) sont aujourd'hui astreints à l'*income tax*, dont le capital à imposer était, en 1858, de 293,011,215 livres sterling (7,325,280,375 francs), à quoi il faut ajouter le revenu des personnes d'une situation supérieure à celle des ouvriers, quoique au-dessous de 100 livres sterling par an. Le chiffre de ces fortunes médiocres est le texte de nombreuses conjectures ; mais comme nous savons qu'en 1853, lorsque la taxe est descendue des fortunes de 150 livres sterling à celles de 100, le total des sommes atteintes par cette extension n'a été dans la Grande-Bretagne que de 14 millions, nous ne risquons guère de nous tromper si, pour tout le royaume, nous portons à 27 millions la somme des revenus annuels des personnes des classes moyennes ayant moins de 100 livres sterling par an. Nous arriverions donc au chiffre de 320 millions de livres sterling (8 milliards de francs) comme expression du revenu entier des classes élevées et moyennes. On peut donc établir la comparaison suivante :

Les classes ouvrières, au nombre de 22,500,000 individus et jouissant d'un revenu total annuel de 225 millions de livres sterling, payent 24,500,000 livres sterling (712,500,000 francs) d'impôt, c'est-à-dire 22 shillings par tête (27 fr. 50 c.) ou près de 11 pour 100. Les classes supérieures et moyennes, au nombre de 7,500,000 individus, avec un revenu total de 320 mil-

Digitized by Google

lions de livres sterling, payent 51,500,000 livres sterling (1,287,500,000 francs), c'est-à-dire 6 liv. 17 sh. 4 d. (171 fr. 30 c.) par tête ou 16 pour 100.

Concluons en résumant les divers résultats auxquels nous ont conduit nos investigations. On voit :

1° Que les taxations par tête, loin de s'être accrues en Angleterre, ont constamment diminué depuis la cessation des grandes guerres de Napoléon, et qu'elles sont aujourd'hui matériellement moins considérables qu'au commencement du siècle;

2° Que, relativement à la richesse nationale, la diminution a été plus sensible encore, puisque le tant pour cent perçu par le gouvernement sur la totalité des biens meubles et immeubles de la nation n'est plus, de nos jours, que moitié de ce qu'il était après la paix d'Amiens et à la veille de la chute de Napoléon, la progression descendante ayant été de 2,07 pour 100 en 1803, 2,49 en 1814, à 1,034 en 1858;

3° Que, revenu pour revenu, l'Angleterre n'est guère plus imposée que la France, tandis que, richesse pour richesse ou dépense pour dépense, les charges fiscales de l'Angleterre sont incontestablement plus légères;

4° Que même, s'il s'agit de l'Amérique, la comparaison est moins au désavantage de l'Angleterre qu'on ne croit généralement, la proportion de revenu réclamée par l'Etat à chaque individu étant en Angleterre beaucoup moindre qu'aux Etats-Unis;

5° Que les accusations de dépense excessive dans la perception sont entièrement sans fondement; que cette perception est opérée bien plus économiquement en Angleterre qu'en France et qu'en Amérique; que les dépenses de l'Angleterre à cet égard sont beaucoup moins fortes qu'autrefois, et que les impôts indirects (les douanes bien certainement et l'excise très-probablement) sont perçus à un tant pour cent moins élevé, et surtout moins onéreux qu'on ne pourrait faire avec un système, même équitable, d'impôt direct;

6° Enfin, que le système fiscal actuel, prenant pour base l'année dernière, où l'*income tax* ne produisait que 7 millions, ne pèse pas plus injustement sur les classes ouvrières que sur les autres, comme on l'en accuse ordinairement, puisque ce que

Digitized by Google

ces dernières payent par tête n'est pas le sixième de ce que payent les classes élevées et moyennes, et que cet impôt est d'une proportion beaucoup moindre quant à leur revenu.

N. B. Le travail qui précède était déjà sous presse lorsque M. Bright, d'accord avec la *Financial reform Association* de Liverpool, a développé dans un meeting, tenu en cette ville pour la réorganisation des finances de l'Angleterre, un plan détaillé que la position et l'influence politique de son auteur ne nous permettent point de passer sous silence.

Le principal objet de ce plan est de substituer aux impôts payés aujourd'hui par la masse de la nation, et les personnes à revenus précaires, des taxes sur la propriété. M. Bright propose, en conséquence, de supprimer le droit d'excise sur le papier, taxe indirecte rendant aujourd'hui à l'Echiquier près de 1,300,000 livres sterling (32,500,000 francs) par an. Quant aux douanes, il biffe d'un trait 439 articles du tarif, parmi lesquels se trouvent les droits sur le thé, le sucre, le café, le blé, les raisins secs, les soies, les bois de construction et les livres. Il réduit de 5 sh. 6 d. à 1 sh. (de 6 fr. 85 c. à 1 fr. 25 c.) le droit sur les vins étrangers. Les seuls qu'il consente à voir maintenir sont ceux qui frappent les esprits étrangers et le tabac; de cette suppression et de ce maintien, il suppute en recette une somme d'environ 7,800,000 livres sterling (195 millions de francs), et estime à plus de 26 millions de livres sterling (650 millions de francs) le revenu annuel ainsi amendé.

Pour couvrir l'énorme déficit qu'il produirait, M. Bright propose, avons-nous dit, un impôt sur la propriété. D'après des documents parlementaires, il estime l'entière propriété immobilière du pays (non compris les revenus de 100 livres sterling) à 6,700 millions de livres sterling (167,500 millions de francs) qu'il veut imposer d'une taxe annuelle de 8 shillings (10 francs) pour 100, et dont il estime le produit à 27 millions de livres sterling (675 millions de francs). Si ces calculs sont exacts, la nouvelle taxe couvrirait au delà le déficit signalé plus haut.

Mais, d'abord, on voit que l'effet général du plan proposé n'est pas de substituer la taxe directe à la taxe indirecte, puisque M. Bright entend supprimer l'*income tax*, les taxes régulières

Digitized by Google

(hors celle des maisons), ainsi que celles sur les assurances maritimes et contre l'incendie, ces quatre taxes pouvant produire un revenu brut annuel de 11,500,000 livres sterling (287,500,000 francs). On ne peut pas dire davantage qu'il substitue des impôts levés sur les riches à des impôts levés sur les pauvres. Un grand nombre des taxes dont la suppression est demandée ne pèse point sur ces derniers; tels sont l'*income tax*, l'impôt direct, les droits sur les assurances, sur le papier, les livres, les raisins secs, les vins étrangers, les soies, le bois. Le véritable objet de ce plan est évidemment de transférer les charges fiscales des classes trafiquantes et professionnelles aux classes possédant une propriété fixe ou immobilière.

M. Bright n'explique pas ce qu'il entend par le mot *propriété*. Veut-il dire « propriété immobilière, » comme son langage nous porte à le croire, c'est-à-dire la propriété soumise à l'*income tax*, la propriété engagée dans les fonds publics, ou en terres, constructions, mines, chemins de fer, canaux, etc.? En ce cas, son calcul serait erroné et complétement défectueux. Le total de la somme imposée sous ces titres s'élevait, en 1858, à 128 millions de livres sterling (3,500 millions de francs), dont 60 (1,500 millions de francs) consistaient en maisons et en constructions qu'on ne saurait capitaliser à une raison moindre de quatorze années de revenu; plus de 12 millions (300 millions de francs) consistaient en dividendes de chemins de fer et de canaux qu'on ne peut estimer à moins de vingt-cinq ans. La moyenne du tout, ne pouvant être raisonnablement capitalisée à plus de vingt-cinq ans de revenus, donnera un total de 2,816 millions de livres sterling. Si à cette somme nous ajoutons une autre fixation déterminée au tableau du budget, c'est-à-dire 29,500,000 livres sterling (737,500,000 francs), nous atteindrons à un total de 3,773 millions de livres sterling, au lieu de 6,700 millions, estimation de M. Bright. Ses calculs dépasseraient donc de 3 milliards la vérité, et la somme annuelle de 27 millions qu'il prévoit exigerait une taxe non de 8 shillings (10 francs), mais de 14 shillings (17 fr. 50 c.) pour 100.

Si, pour un moment, nous adoptions la base de M. Bright, il n'en serait pas moins vrai qu'une taxe actuelle calculée d'après

Digitized by Google

une répartition sur la propriété sera toujours, en pratique, un impôt sur le revenu. Si nous admettons que la propriété immobilière produit en ce pays, en moyenne, un revenu net annuel de 3 pour 100, supposition bien plutôt au-dessus qu'au-dessous du vrai, la taxe proposée serait, en effet, de 8 shillings par 3 livres de revenu annuel; en d'autres termes, ce serait une *income tax* de 13 liv. 6 sh. (332 fr. 50 c.), plus de 31 pence (1 fr. 58 c.) par livre, ou plus d'un septième du revenu. Enfin, il ne faut pas oublier que cet impôt excessif tomberait, non pas exclusivement sur les riches, mais sur toutes les personnes jouissant d'une propriété valant au moins 100 livres sterling (2,500 francs). Ainsi un négociant, un banquier, un manufacturier, un entrepreneur de chemins de fer, un avocat, un médecin, un ministre d'Etat même, recevant un salaire net de 5,000 livres sterling (125,000 francs), échapperont à l'impôt, tandis que toute personne qui aurait placé 100 livres sterling dans les fonds publics ou à une caisse d'épargne verrait son dividende rogné de plus de 13 pour 100.

Mais, nous le répétons, le calcul de M. Bright est erroné de tout point; car, sur un total immobilier de 773 millions sterling, on lèverait une taxe non de 8 shillings, mais de 14, comme nous l'avons dit; et 14 shillings sur une propriété de 100 livres, ou 3 livres de revenu annuel, est une *income tax* de 56 pence par livre, ou 23 1/2 pour 100, presque un quart du revenu.

Enfin cette taxe, pesant exclusivement sur des garanties territoriales et gouvernementales, aurait pour effet de détourner les fonds de cet emploi, et déprécierait ces valeurs à un point qui, bien qu'impossible à prévoir, serait assurément considérable. Il entraînerait l'argent dans le commerce et l'y maintiendrait; il porterait certains capitalistes à acheter des navires plutôt que de la terre, ou, ce qui serait pis encore, à placer leurs fonds à l'étranger.

Mais si, comme ses chiffres sinon son langage induisent à le croire, M. Bright entend comprendre sous le nom de *propriété*, non-seulement la terre, les constructions, les chemins de fer, les consolidés et autres garanties fixes, mais aussi les navires, les capitaux du commerce, enfin tout ce qui, lors d'un décès, tombe sous la juridiction de la Cour des *probates*, alors

Digitized by Google

son calcul est encore plus erroné, plus exagéré, et son plan rencontre des milliers d'objections. Ce n'est plus qu'un mode maladroit et imparfait de rétablir l'*income tax* avec une exemption spéciale pour le marchand ou le manufacturier qui fait un profit de 5,000 livres sterling; pour le lord-chancelier qui reçoit des appointements de 5,000 livres sterling; pour le médecin ou l'avocat qui réalise 5,000 livres sterling pour son salaire professionnel, mais à la charge de faire payer à la veuve qui a 100 livres sterling engagées dans les fonds publics ou particuliers, 13 pour 100 de sa modique fortune.

Nous nous contenterons de ces remarques et laisserons le plan de M. Bright recevoir toutes les élucidations dont il est susceptible. Nous livrons aussi l'exactitude et la bonne foi de son auteur, comme financier, au jugement du pays.

(*Edinburgh Review.*)

Digitized by Google

UN GENTLEMAN.

(4e extrait.)

CHAPITRE XI [1].

Une semaine s'écoula. Nous nous étions tout à fait accoutumés au séjour d'Enderly-Hill, moi du moins, car John jouissait bien peu de la charmante retraite qu'il avait prise en si grande affection. Il était absent cinq jours de la semaine. Il partait le matin, dès que les rayons du soleil avaient doré le tronc de mes peupliers, et il ne revenait le soir que lorsque Vénus brillait au-dessus de leurs cimes. C'était une pénible épreuve pour lui; mais il la supportait bravement.

Quant à moi, mes journées se passaient toutes à peu près de même. Je sortais chaque matin, et, gravissant la pente qui s'élevait derrière Rose-Cottage, je m'installais un peu au-dessous du plateau, à l'abri du soleil. Je m'amusais à observer les fourmis qui allaient et venaient entre leurs nombreuses fourmilières, ou à étudier la végétation qui s'étendait autour de moi; car ce coteau, bien loin d'être stérile, était couvert d'un gazon émaillé de petites fleurs. Un espace de terrain de trois pieds carrés m'offrait assez de variété et de couleurs pour occuper mon attention pendant une heure entière.

Quelquefois, les villageois d'Enderly ou les enfants de Mrs. Tod venaient jouer au pied de la colline, et leurs rires joyeux montaient jusqu'à moi. Une vieille femme venait remplir ses seaux

[1] Voir la livraison de mars.

Digitized by Google

à la source voisine, où les vaches, qui paissaient sur le plateau, accouraient en troupes pour se désaltérer.

Je voyais fort peu les autres habitants du cottage. Une fois ou deux je crus apercevoir M. March et son Antigone au pied de la colline. Il était grand et avait des cheveux gris; mais il était trop éloigné pour que je pusse distinguer ses traits. La jeune fille marchait à ses côtés et le soutenait de son bras. Son capuchon était rejeté en arrière, et elle avait sur la tête cette affreuse coiffure, roide et disgracieuse, que les dames avaient adoptée depuis peu, et que Jaël appelait un chapeau.

Aucune autre occasion ne se présenta pour me permettre de faire de nouvelles observations sur les manières et les habitudes de nos voisins. Mrs. Tod me parlait quelquefois d'eux en mettant le couvert, mais c'était toujours fort à la hâte; et ce qu'elle en disait était en général dépourvu d'intérêt. « Miss March l'avait priée de tenir les enfants aussi tranquilles que possible, » ou bien « M. March était toujours si agité, si exigeant pour sa propre toilette et pour celle de sa fille, qu'elle était obligée de repasser ses cravates de ses propres mains. D'ailleurs, toujours difficile à contenter, on aurait dit qu'il se croyait encore dans sa grande maison du pays de Galles, avec sept domestiques à ses ordres. »

Mrs. Tod me parlait toujours comme si elle n'eût pas mis en doute que je fusse au courant des affaires de ses hôtes et de toutes les autres personnes auxquelles elle faisait allusion. Cela m'épargnait quelquefois la peine d'écouter, et cependant je n'aurais pas été fâché d'en savoir davantage. J'avais souvent grande envie de la questionner; mais John blâmait si vivement cette manière de s'immiscer dans les affaires d'autrui, que je commençai à avoir un peu honte de moi et à me demander si ma triste existence de valétudinaire ne me portait pas à la curiosité, au commérage et à tous ces petits défauts que, d'ordinaire, et je ne sais trop pourquoi, nous considérons comme le partage exclusif du beau sexe.

Le cottage se composait, comme je l'ai déjà dit, de deux parties distinctes. Nous ne pouvions donc ni voir, ni entendre nos voisins, si ce n'est toutefois sur le terrain neutre de la cuisine, que je m'interdisais complétement pour complaire à John.

Digitized by Google

De cette manière, et à l'exception des deux jours pleins qu'il resta à Enderly et que nous passâmes dans les champs, notre seconde semaine s'écoula bien solitairement pour moi. Ce fut donc avec joie que je vis arriver le second dimanche.

Nous résolûmes de le passer tout entier au loin, dans la campagne. Nous partîmes à six heures du matin ; je montais la jument de John. Il me conduisit à travers un nouveau chemin où, en réponse à ma question, il me dit que nous pouvions être sûrs de ne pas rencontrer miss March.

« John ! vous me semblez bien renseigné à cet égard. Dites-moi, je vous prie, l'avez-vous encore rencontrée ? car je sais que vous êtes sorti tous ces matins.

— Vous savez, Phinéas, que je ne puis me promener que le matin.

— C'est vrai ; vous avez bien peu de bon temps à Enderly. Je voudrais bien retourner à la maison.

— Vous n'y pensez pas ! Le changement d'air vous a déjà fait beaucoup de bien. Nous ne devons, sous aucun prétexte, songer à retourner. »

Je vis que son inquiétude était sincère. S'il avait d'autres raisons pour vouloir rester à Enderly, elles n'étaient que secondaires ; j'occupais en ce moment la première place dans sa pensée.

« Eh bien ! nous resterons, c'est-à-dire nous resterons si vous êtes heureux ici, John.

— Parfaitement heureux. J'aime ma promenade à cheval jusqu'à Norton-Bury ; j'aime surtout à revenir le soir. Du moment où je commence à gravir la colline d'Enderly, adieu la tannerie, et il me semble renaître à une vie nouvelle. Voyons, Phinéas, avouez que ce plateau est ravissant, surtout le matin.

— Oui ; mais vous ne m'avez pas dit si vous aviez encore rencontré miss March.

— Elle ne m'a pas revu une seule fois.

— Mais vous l'avez vue, vous ? Répondez franchement.

— Pourquoi non ? Eh bien ! oui, je l'ai vue, mais sans la déranger en aucune façon.

— Ah ! cela m'explique comment vous êtes si bien renseigné sur la direction de ses promenades. »

Digitized by Google

John rougit.

« J'espère bien, Phinéas, que vous ne me croyez pas capable de manquer aux égards qu'on doit à une femme.

— Non, ne le prenez pas si sérieusement; une pareille idée ne m'est jamais venue à l'esprit, mais il est bien naturel qu'un jeune homme comme vous ne laisse échapper aucune occasion de contempler une des œuvres les plus admirables de la création, une charmante jeune fille de dix-sept ans, aux joues couleur de rose.

— Couleur de rose! non, elle est brune; c'est décidément une brunette, dit John en reprenant toute sa bonne humeur. Oui, je l'avoue, j'aime à la regarder. J'ai vu bien des figures plus belles que la sienne, mais jamais une qui exprimât autant de bonté.

— Mais, John, vous ne m'aviez pas dit que vous l'aviez revue.

— Parce que vous ne me l'aviez pas demandé. »

Nous traversâmes dans toute sa longueur, et sans échanger une seule parole, un camp romain que John désirait me montrer ce jour-là.

« Oui, repris-je enfin, comme répondant à une longue suite d'idées qui, assurément, n'avaient rien de commun avec les camps romains, oui, il est bien naturel que vous la trouviez charmante. Il se pourrait même qu'elle...

— Impossible! interrompit-il; quelle folie vous dites là! impossible! » répéta-t-il en poussant du pied une pierre qui alla rouler au fond d'un fossé où plus d'un Romain était tombé autrefois.

Ce geste impétueux, cet énergique « impossible! » me frappèrent moins que la promptitude avec laquelle John avait deviné ma pensée, en allant même au delà.

« En vérité, John, aucune possibilité ou impossibilité de ce genre ne m'est jamais venue à l'esprit. Je voulais seulement dire que vous pourriez l'admirer un peu trop et en éprouver quelque tristesse, comme cela arrive aux jeunes gens qui se laissent surprendre par un tendre caprice...; j'en serais bien affligé pour vous, John.

— Tranquillisez-vous. Je ne l'ai vue que cinq fois; je ne lui ai jamais parlé; je ne lui parlerai probablement jamais. Je ne

Digitized by Google

cours donc aucun danger. D'ailleurs, ajouta-t-il d'un ton plus grave, je ne puis me permettre l'innocent plaisir auquel vous faites allusion. Soyez donc tranquille, Phinéas. »

Je souris. Nous commençâmes alors une longue discussion sur les camps des Romains, des Saxons et des Normands, discussion fort savante, je n'en doute pas, mais qu'aujourd'hui, après un si long espace de temps, j'avoue avoir complétement oubliée.

Ce que je me rappelle, c'est ce long et calme dimanche. Le soleil resta toute la journée caché derrière les nuages ; la terre et le ciel semblaient confondus dans une douce teinte grise. Assis sur l'herbe, nous écoutions le son des cloches, quelques-unes dans le lointain, d'autres plus rapprochées. Quand tout fut rentré dans le silence, nous nous entretînmes des choses d'ici-bas et de celles du monde à venir ; puis, dans la soirée, nous descendîmes vers le bois de hêtres et nous nous assîmes au milieu de la fougère, heureux de notre tendre amitié.

Vers dix heures, au moment où John m'engageait à sortir encore une fois pour admirer l'effet du paysage pendant la nuit, et où nous nous demandions si les autres habitants du cottage s'étaient déjà retirés, Mrs. Tod entra d'un air mystérieux dans notre chambre et referma la porte après elle. Sa figure, d'ordinaire si fraîche et si joviale, exprimait de l'inquiétude.

« Monsieur Halifax, puis-je vous dire un mot?

— Certainement; asseyez-vous, mistress Tod. Est-il arrivé quelque chose à vos enfants?

— Non, Dieu merci ; vous êtes bien bon, monsieur ; mais c'est à propos de cette pauvre miss March. »

Je regardai John ; il me sembla que ses doigts crispaient le dossier de la chaise sur laquelle il s'appuyait.

« J'espère..., » commença-t-il.

Puis il s'arrêta.

« Son père est on ne peut plus mal ce soir, continua Mrs. Tod ; il y a sept milles d'ici chez le docteur, à S***, et miss March a dit..., c'est-à-dire... elle n'a rien dit, car je n'irais pas lui parler de cela...; mais j'ai pensé, monsieur Halifax, si ce n'est pas prendre trop de liberté, que ce serait une grande bonté de votre part si vous vouliez prêter votre cheval à Tod pour aller chercher le docteur.

Digitized by Google

— Très-volontiers; je vais aller le seller.

— Non, pas encore; Tod n'est pas rentré.

— Eh bien! quand il sera revenu, dites-le à miss March, ou plutôt ne lui dites rien. Vous avez très-bien fait de vous adresser à nous, mistress Tod; il n'est rien que nous ne soyons prêts à faire pour vous être agréables.

— Merci, monsieur, dit l'excellente hôtesse, charmée du compliment; mais personne ne se refuserait non plus à faire quelque chose pour miss March. Vous le diriez comme moi si vous la connaissiez.

— Je n'en doute pas, » répondit John avec plus de politesse que d'empressement.

Il referma la porte après que Mrs. Tod se fut retirée, puis il s'assit d'un air pensif, et feuilleta plusieurs volumes les uns après les autres, ne répondant que par monosyllabes à mes réflexions sur notre voisin malade et sur la perle des hôtesses que nous avions le bonheur de posséder.

« Je crois, Phinéas, que j'irai moi-même, dit-il tout à coup.

— Où?

— Chercher le docteur Brown. Ce n'est qu'un simple acte de charité, puisque Tod n'est pas rentré.

— Par cette nuit noire!

— Oui, justement; la jument me connaît. C'est ma bête favorite..., et je ne la confierais pas volontiers à un autre. »

Je souris en l'entendant alléguer tant de bonnes raisons pour une chose aussi simple, et je convins avec lui qu'il ferait mieux d'aller chercher le docteur.

« Sonnerai-je Mrs. Tod, reprit-il, ou vaut-il mieux aller lui parler dans la cuisine? Voulez-vous y aller, Phinéas, ou irai-je? »

Et, sans attendre ma réponse, il se rendit dans ce que j'appelais en plaisantant la *cour des délibérations*. Je le suivis.

Personne n'y était. Nous restâmes quelques minutes tout seuls, écoutant les gémissements qui partaient de l'étage supérieur.

« Ce doit être M. March, John.

— J'entends. Grand Dieu! c'est cruel pour elle, si jeune et toute seule!... » murmura-t-il les yeux fixés sur les tisons à moitié éteints.

Digitized by Google

Il était visiblement ému; mais l'expression de ses traits révélait une pure et sainte compassion.

Mrs. Tod parut enfin sur le seuil de la porte qui conduisait dans l'autre partie du cottage. Elle parlait avec miss March qui apparemment était sur l'escalier et qui lui disait à mi-voix :

« Non, mistress Tod, je ne suis pas fâchée que vous l'ayez demandé. Cela vaut mieux pour mon père; dites à M...., j'ai oublié son nom..., que je lui suis infiniment obligée.

— Je n'y manquerai pas, mademoiselle... Mais attendez, le voici justement; ah!... elle a déjà fermé la porte. »

Quand John lui eut expliqué ce qui nous avait amenés, elle commença à s'épancher en remercîments, dont je fus le seul auditeur, car John avait déjà disparu. Il revint quelques minutes après, et entr'ouvrit la porte en tenant la jument par la bride; puis, après quelques mots rapidement échangés avec moi, je l'entendis bientôt trotter le long du chemin.

Je crus voir cette fois encore une petite main, ornée d'une manchette de fourrure blanche, qui écartait le store d'une certaine fenêtre.

John ne fut pas aussi longtemps absent que je m'y attendais; il revint avec le docteur; ils se séparèrent à la porte, et il me rejoignit dans notre petit parloir. Ses joues étaient animées par l'exercice; il me dit que les nuits commençaient à devenir fraîches, puis il s'assit. La pendule de la cuisine sonna une heure.

« Vous devriez être au lit depuis longtemps, Phinéas. Ne voulez-vous pas vous coucher? Je resterai encore un moment pour savoir comment va M. March.

— Mais j'aimerais à le savoir aussi... C'est singulier l'intérêt qu'on porte à des personnes qui vous sont complétement étrangères, quand on se trouve enfermé avec elles dans un endroit aussi solitaire, surtout quand elles sont dans la peine.

— Oui, surtout quand elles sont dans la peine, répéta John. N'avez-vous rien appris de nouveau pendant que j'étais absent?

— Mrs. Tod m'a dit que M. March allait plutôt mieux.

— Ecoutez! voilà le médecin qui se retire, je crois. Si on osait lui demander? Non, on pourrait le trouver indiscret. Il doit être mieux. Toutefois le docteur m'a dit que son malade pourrait bien expirer dans un de ses accès. Pauvre jeune fille!

Digitized by Google

— Mais n'a-t-elle point de parents? point de frère, point de sœurs? Le docteur Brown doit le savoir.

— Je n'ai pas voulu lui faire de questions. Je suppose qu'elle n'en a pas. Ce ne sont pas mes affaires. Je devrais bien plutôt vous engager à vous aller reposer, Phinéas.

— Attendez un moment, John; allons voir s'il n'y a plus rien à faire. »

Nous retournâmes à la cuisine.

Elle était déserte, mais éclairée par un feu brillant; un grillon solitaire chantait joyeusement derrière le foyer. Les gémissements du malade avaient cessé; on distinguait le murmure d'une conversation à voix basse. Des pas légers se firent bientôt entendre sur l'escalier. C'étaient Mrs. Tod et miss March.

Nous aurions dû quitter la cuisine. Je crois même que John fit un mouvement vers la porte, mais, je ne saurais dire pourquoi, nous restâmes.

Miss March entra et se dirigea vers la cheminée sans s'apercevoir de notre présence. Ses joues, d'ordinaire si fraîches, étaient pâles; on pouvait voir qu'elle avait veillé. Une robe de basin blanc ajoutait peut-être à sa pâleur.

« Je crois qu'il est mieux, mistress Tod, beaucoup mieux, dit-elle d'une voix précipitée. Vous devriez aller vous reposer. J'espère que vous avez dit à M... ah! »

Elle nous vit, s'arrêta, et les roses reparurent un instant sur ses joues; mais, se remettant aussitôt, elle s'inclina légèrement.

John s'avança.

« J'espère, madame, — les jeunes gens se servaient toujours de ce terme respectueux à cette époque, — j'espère, madame, que M. March est mieux? Nous ne voulions pas nous retirer avant d'avoir de ses nouvelles.

— Je vous remercie, monsieur, mon père est beaucoup mieux. Vous êtes bien bon, ajouta-t-elle en baissant modestement les yeux.

— Oh! pour ça, oui, interrompit la bonne Mrs. Tod; il est allé lui-même jusqu'à S*** pour chercher le docteur.

— En vérité, monsieur? Je croyais que vous aviez seulement prêté votre cheval.

— Oh! j'aime beaucoup une promenade à cheval pendant la

Digitized by Google

nuit. Vous êtes sûre, madame, que votre père est mieux? N'y a-t-il rien que je puisse faire pour vous? »

Sa manière de s'exprimer, beaucoup plus grave que son âge ne le comportait, sembla rassurer complétement la jeune personne. La franchise de son propre caractère lui fit peut-être oublier son âge et celui du jeune homme, dont elle savait tout au plus le nom. La reconnaissance et l'instinct du cœur l'emportèrent sur toutes les formalités; elle lui tendit la main.

« Je vous remercie, monsieur; en cas de besoin, je m'adresserais certainement à vous.

— Merci, madame. »

Il pressa respectueusement cette petite main et sortit aussitôt. Miss March le suivit des yeux, puis, se tournant vers moi, elle m'adressa quelques paroles bienveillantes, paroles faciles à trouver pour un pauvre malade que son cœur compatissant avait sans doute souvent pris en pitié.

Je rejoignis John dans le parloir. Il ne me fit aucune question, aucune remarque; il prit son bougeoir et monta dans sa chambre.

Mais, bien des années après, il m'avoua que la sensation que lui avait fait éprouver cette petite main avait été pour lui comme la révélation d'un monde inconnu.

CHAPITRE XII.

Le jour suivant John partit, à ce qu'il me sembla, plus tôt que de coutume. Il n'échangea que quelques paroles avec moi. Pendant le déjeuner, il demanda gravement à Mrs. Tod comment M. March se portait. Il ne fit pas d'autre allusion aux incidents de la veille.

Je passai la journée dans le bois de hêtres situé près du cottage, et m'assis au bord du petit ruisseau, que les chaleurs de l'été avaient considérablement diminué, mais qui murmurait toujours sur son lit de cailloux.

En revenant à la maison dans la soirée, je vis miss March devant le cottage et, ce qui me surprit étrangement, son père! Mais j'avais entendu dire que ses accès étaient souvent de

Digitized by Google

courte durée et que, comme il arrive souvent aux malades les plus menacés, il se refusait à se croire en danger, tout entier au bonheur de se sentir mieux.

En me voyant approcher, miss March lui parla à l'oreille. Il tourna vers moi un regard éteint et s'inclina sans se lever de son fauteuil. C'était, en effet, M. March, le M. March que nous avions rencontré autrefois. Je le reconnus, quoiqu'il fût bien changé, mais lui ne me reconnut pas, comme cela était d'ailleurs assez naturel.

La fille fit deux ou trois pas à ma rencontre.

« Vous êtes mieux, je vois, monsieur Fletcher, Enderly est un endroit très-salubre; je m'efforce de le persuader à mon père. C'est M. Fletcher, mon père..., le monsieur qui...

— Qui a eu l'obligeance d'aller hier chercher le docteur. Permettez-moi de vous remercier, monsieur. »

J'essayai de lui faire comprendre que je ne méritais pas ses remercîments, et miss March vint à mon aide; mais nous nous y prîmes assez mal, à ce qu'il paraît, car le pauvre homme ne sut, je crois, jamais bien clairement qui avait été chercher le docteur Brown.

« Je suis bien malade, monsieur... Ma chère, expliquez à monsieur...; » et il appuya languissamment sa tête sur le dossier de son fauteuil.

« Mon père ne s'est jamais remis de ses dix années de séjour aux Indes occidentales.

— Séjour? Pardon, ma chère; vous oubliez que j'étais gouverneur de...

— Oh oui! Vous savez, monsieur, que le climat des Indes éprouve beaucoup; mais depuis son retour, — il y a cinq ans qu'il est revenu, — mon père s'est beaucoup mieux porté, et j'espère qu'il se remettra tout à fait avec le temps. »

M. March secoua tristement la tête. Pauvre homme! quelle existence que la sienne, et quelle vie pour cette charmante jeune fille!

Je ne pus m'empêcher de remarquer le contraste qui existait entre la fille et le père.

« M. Fletcher est aussi malade, mon père, » dit-elle d'un air si doux, si bienveillant, qu'il m'eût été impossible d'être blessé

Digitized by Google

de sa réflexion. J'acceptai le siége qu'elle m'offrait à côté de celui de son père. Elle paraissait disposée à causer avec moi, et sa manière était aisée, amicale, parfaitement naturelle.

Nous parlâmes de choses plus ou moins indifférentes et de cette île des Indes occidentales que son ex-gouverneur ne paraissait nullement disposé à oublier. Je demandai à miss March si elle aimait ce pays.

« Oh ! je ne l'ai jamais vu. Mon père fut obligé de me laisser dans le pays de Galles..., le pays de ma pauvre mère. Connaissez-vous le pays de Galles, monsieur Fletcher ? Aimez-vous les montagnes ? » Et elle se livra au plaisir de me dire combien elle les aimait elle-même.

Je me demandais si ce n'était pas une fée de ces Alpes de l'Angleterre, tant je trouvais de charme à l'écouter et à la regarder, animée par le souvenir de ses impressions d'enfance.

En se retirant avec son père, qui s'appuyait sur son bras, elle se retourna tout à coup et me dit :

« Si je pouvais vous offrir quelques-uns des volumes de ma bibliothèque, monsieur Fletcher...; les jours doivent vous paraître bien tristes et bien longs sans votre ami. »

J'acceptai avec reconnaissance, et bientôt elle m'apporta elle-même cinq ou six ouvrages qu'elle me laissa pour choisir celui qui pourrait me séduire le plus par le titre. Un ou deux de ces ouvrages étaient assez sérieux pour mériter le nom de *bas bleu* à une jeune personne en ce temps-là.

« Je n'ai pas le temps d'étudier beaucoup, dit-elle en réponse à mes questions, mais j'aime ceux qui étudient. Et maintenant, bonsoir ; tous nos livres sont à votre disposition... et à celle de votre ami, » reprit-elle en revenant sur ses pas ; et elle se retira.

Quand John revint à la maison, je l'informai de tout ce qui s'était passé. Il m'écouta sans faire la moindre observation, mais pendant toute la soirée il resta assis, occupé à feuilleter les volumes de miss March.

Le jour suivant, John n'était plus le même. Il était rêveur, abattu ; il resta à la maison, les yeux fixés sur son livre, au lieu d'errer dans la campagne selon son habitude.

Vers le milieu de la journée, il se laissa entraîner dans le

Digitized by Google

bois de hêtres, où le petit ruisseau ne manquerait pas, lui dis-je, de lui parler comme à moi...; mais hélas! le ruisseau resta muet pour lui.

En sortant du petit bois, je conduisis John par un chemin que j'avais découvert à travers une prairie en pente, moitié champ, moitié verger, et couverte d'arbres chargés, les uns de pommes à cidre, les autres de pommes sauvages. Nous vîmes sous un de ces arbres une table préparée pour le thé.

« Voilà qui est tout à fait champêtre, dit John. J'aimerais assez à m'inviter à prendre le thé ici, mais avec qui?

— Des étrangers probablement; les gens du pays préfèrent prendre leur repas sous leur toit. Je ne serais pas étonné si c'était une lubie de M. March.

— Ne parlez pas ainsi, Phinéas; c'est un homme âgé.

— Ne me grondez pas; je ne dirai rien contre lui, d'autant plus que les voilà tous deux qui viennent de la maison. »

C'étaient eux, en effet, se dirigeant vers le champ où nous étions.

« Il est inutile de chercher à leur échapper, dis-je tout bas à John.

— Mais je n'en ai nullement l'intention, » dit-il en allant au-devant du père et de la fille. Elle leva les yeux sur lui et le salua en souriant. Je crus que la rencontre se bornerait à ce sourire et à la réponse polie, et beaucoup plus embarrassée, de John; mais M. March s'arrêta :

« Monsieur Halifax, je crois? »

John s'inclina.

Ils se regardèrent un instant, l'un grand, robuste, l'autre languissant, maladif, affaissé avant l'âge.

« Monsieur, dit M. March (et il me sembla voir dans son regard une expression qui n'était pas seulement de la curiosité, quelque chose qui me rappela l'air pensif avec lequel il s'était retourné cinq ans auparavant pour regarder John), monsieur, j'ai bien des remercîments à vous faire.

— En vérité, monsieur, cela n'en vaut pas la peine. J'espère que vous êtes mieux aujourd'ui? »

M. March répondit affirmativement, mais la figure de John paraissait l'intéresser si vivement qu'il oublia de se plaindre.

Digitized by Google

« Ma fille m'a dit que vous étiez nos voisins; je m'estime heureux d'en avoir d'aussi aimables. Ma chère, continua-t-il en baissant la voix, et d'un air attristé, je crois que si votre pauvre frère Walter avait vécu, il ressemblerait beaucoup à monsieur...

— M. Halifax, papa.

— Monsieur Halifax, nous allons prendre le thé sous ces arbres; c'est une idée de ma fille; elle aime tout ce qui est champêtre : voulez-vous bien nous faire le plaisir de vous joindre à nous, vous... et votre ami ? »

Ici, je dois l'avouer, la seconde invitation ne fut faite qu'en réponse à un regard de miss March.

Nous acceptâmes. Je n'étais point du tout jaloux de voir que quand John paraissait sur la scène, moi, Phinéas, je jouais tout naturellement le second rôle, le rôle d'ami de John.

Nous nous trouvâmes bientôt établis sous le pommier à travers les branches duquel les rayons du soleil couchant doraient d'un reflet les cheveux de la jeune fille, tandis qu'elle versait le thé dans de petites tasses de porcelaine. Miss March portait ce jour-là une robe de mousseline blanche ornée d'une légère broderie, et elle avait à son corsage une touffe de roses si fraîches, qu'on aurait dit qu'elles venaient d'être cueillies.

Elle nous apprit que le petit Jack les avait dérobées sur notre domaine, pour les lui offrir, — heureux Jack ! — et elle nous pria d'excuser ce larcin. John lui répondit, non sans balbutier un peu, que toutes nos fleurs étaient à sa disposition.

Il était assis vis-à-vis d'elle; elle m'avait placé à sa droite, et je remarquai que, quoique ses manières fussent également franches et aimables, elles l'étaient peut-être un peu plus pour moi que pour lui. John s'entretint gravement avec son père, tandis que je causais avec elle, mais on voyait qu'elle ne perdait pas un seul mot de ce qui se disait; cela, du reste, ne m'étonnait pas, car, lorsque John était une fois en verve, qui parlait mieux que lui ? Non qu'il fût un brillant causeur; la parole n'était chez lui ni une science, ni un art, ni un talent, mais le moyen naturel d'exprimer sa pensée. Il choisissait toujours les expressions les plus simples et les plus claires;

Digitized by Google

il ne parlait que lorsqu'il avait quelque chose à dire, et quand il l'avait dite, il savait se taire. Or, savoir se taire est une rare vertu à vingt ans.

Nous nous entretînmes surtout du pays de Galles, où John avait été plusieurs fois dans le cours de ses voyages, ce qui parut diminuer un peu la réserve et la timidité dont miss March semblait ne pouvoir se défendre devant lui. Elle nous raconta quelques anecdotes de son enfance qui s'était écoulée dans ce pays, confiée à une institutrice dont elle conservait un souvenir filial ; elle avait à peine connu sa « pauvre mère. »

« Ma chère enfant, lui dit son père d'un ton un peu aigre, vous feriez peut-être mieux d'oublier un peu miss Cardigan, car elle vous aura bientôt oubliée elle-même...; elle va se marier.

— Chut ! mon père ; c'est encore un secret. Connaissez-vous Norton-Bury, monsieur Halifax ? »

Cette question, à laquelle il était loin de s'attendre, fit tressaillir John, mais il eut à peine le temps d'y répondre affirmativement, car M. March reprit aussitôt :

« Je déteste cette ville. Les cousins de ma femme, les Brithwood, de Mythe-House, avec lesquels j'ai eu... hem ! hem ! des querelles à propos de politique..., y demeurent, et j'ai failli m'y noyer un jour dans la Saverne.

— Je vous en prie, papa, ne parlez pas de cela, » dit miss March d'un air si agité, qu'elle ne remarqua pas la subite rougeur de John ; mais il ne dit pas un mot, et, de mon côté, j'observai la même réserve.

— Quant à moi, dit la jeune fille, je n'ai rien à dire contre Norton-Bury ; je crois même que je l'aimais assez, si j'ai bonne mémoire ?

— Vous y avez été ? »

La question était bien simple, mais le regard de John et la douce inflexion de sa voix me frappèrent singulièrement.

« Oui... j'avais environ douze ans ; mais parlons d'un sujet plus agréable à mon père. Je suis sûre qu'il jouit de cette délicieuse soirée. Ecoutez ! comme les ramiers roucoulent dans le bois de hêtres ! »

Je lui demandai si elle connaissait ce bois.

Digitized by Google

Non; elle n'en connaissait ni les mystérieux ombrages, ni les sentiers de fougère, ni les buissons de chèvrefeuille; le ruisseau même, dont nous pouvions, de l'endroit où nous étions assis, distinguer le faible murmure, lui était tout à fait inconnu.

« Je ne savais pas qu'il y eût un ruisseau si près de nous. Je me suis presque toujours promenée sur le plateau, » ajouta-t-elle en souriant; puis elle rougit comme si elle eût été honteuse de ce sourire.

Nous ne répondîmes rien. Après le thé, M. March s'installa confortablement dans son fauteuil, et nous laissa faire tous les frais de la conversation. Je ne tardai pas moi-même à me contenter du rôle d'auditeur, quand John et miss March se mirent à causer plus familièrement, grâce à l'influence de ce lieu champêtre et solitaire, où toutes les formalités de l'étiquette semblaient s'effacer d'elles-mêmes pour faire place à celles que prescrit la franche nature.

Nous étions encore ensemble lorsque le soleil commençait à décliner vers le couchant.

Miss March se leva en disant :

« J'aimerais bien à entendre votre ruisseau et son merveilleux murmure. (John lui avait parlé de l'heureuse influence que le ruisseau exerçait sur moi pendant mes longues journées solitaires.) Je voudrais bien savoir ce qu'il me dirait, à moi. Peut-on l'entendre du bas de ce champ ?

— Pas distinctement, répondis-je ; nous ferions mieux d'aller jusque dans le bois. »

Je savais que cette proposition plairait à John, quoiqu'il n'eût pas la franchise de l'appuyer. Mais soit que miss March fût plus *franche* que lui, soit qu'elle n'eût pas de raison pour ne pas l'être, elle accepta ma proposition avec empressement.

« Vous permettez, père ? dit-elle. Je ne serai pas longtemps absente. Vous venez avec moi, monsieur Fletcher ?

— Et moi je resterai avec M. March, afin qu'il ne soit pas seul, » dit John en se rasseyant.

Pourquoi John en agit-il ainsi ? pourquoi nous suivit-il si attentivement du regard pendant que nous descendions la

Digitized by Google

prairie et que nous pénétrions dans le bois? C'est ce que je ne pouvais m'expliquer.

Miss March marchait près de moi, en me parlant avec une bienveillance exempte de toute hésitation. Toutes les femmes que j'ai rencontrées dans le cours de ma vie en ont agi de même; toutes m'ont témoigné la confiance et la sympathie d'une sœur, et cela a compensé jusqu'à un certain point l'existence solitaire à laquelle le ciel m'avait condamné... Aucune femme, hélas! ne devait être plus qu'une sœur pour moi!

Cependant j'observais avec plaisir cette jeune fille qui marchait, gaie et souriante, devant moi, remarquant tout sur son passage, jouissant de tout. Elle me parla de moi et me demanda avec sa bonté accoutumée ce que je faisais tout le jour, et si je n'étais pas souvent bien triste de me trouver si seul.

« Je le suis moi-même quelquefois, ajouta-t-elle; ou plutôt je le serais si j'en avais le temps. Il est pénible de n'avoir ni sœur ni frère.

— Mais, pour ma part, je n'ai jamais trouvé cela.

— Ah! mais vous avez votre ami. M. Halifax n'a-t-il pas de frère, pas de sœur?

— Non, il est seul au monde.

— Ah! dit-elle d'un air compatissant en cueillant une branche de chèvrefeuille. Vous paraissez vous aimer beaucoup.

— John est un frère, un ami, il est tout pour moi dans ce monde.

— Vraiment! Il doit être bien bon; et il en a bien l'air, dit-elle d'un air pensif. Je crois, du moins je l'ai entendu dire souvent, que les hommes bons sont rares. »

Je n'eus pas le temps de répondre à cette importante question, car John lui-même s'avançait à travers les buissons pour nous rejoindre plus tôt. Il s'excusa en disant que M. March l'avait envoyé.

« Vous ne voulez pas dire que vous soyez venu malgré vous? dit miss March, ce serait faire un triste compliment à ce joli bois. »

Et les yeux de la jeune fille avaient peut-être un regard un peu malicieux.

Digitized by Google

« J'espère, miss, que ma présence ne vous est pas désagréable ? »

Elle sourit d'un sourire si gracieux que toute la fierté du jeune homme disparut à l'instant.

« J'ai été obligé de sauter par-dessus les buissons pour vous avertir de mon approche, dit-il, car j'ai entendu prononcer mon nom. Quelles terribles révélations ce mien ami vous faisait-il sur mon compte, miss ? »

Il parlait gaiement, mais je vis une certaine inquiétude dans son regard.

« J'ai bien envie de ne pas vous le dire, monsieur.

— Quoi ! pas même si je vous en prie ? »

Il avait l'air si sérieux, qu'elle ne put faire autrement que de lui répondre :

« Eh bien, M. Fletcher me disait trois choses : la première, que vous étiez orphelin et sans parents ; la seconde, que vous étiez son meilleur ami ; la troisième..., je suppose que je suis obligée de vous la dire, car je ne déguise jamais la vérité ; la troisième, que vous étiez bon.

— Et vous ?

— Que j'ignorais la première, que j'avais deviné la seconde ; quant à la troisième... (John la regardait avec anxiété), quant à la troisième, que je n'en doutais nullement. »

John sourit enfin à ces dernières paroles, puis il se mit à marcher en avant avec miss March. John prenait tout naturellement sa place dans la conversation, tandis que je me contentais bien volontiers de la mienne ; mais j'entendais tout ce qu'ils disaient, et j'y plaçais de temps en temps mon mot, heureux de les admirer tous les deux en les suivant du regard.

Cher et tranquille petit bois, comme je n'en ai jamais retrouvé de pareil ! Il était petit, bien petit, car dans sa profondeur la plus sombre on pouvait distinguer les rayons du soleil éclairant les branches des arbres qui encadraient ses limites. C'était un jeune bois, entièrement composé de sapins d'Écosse et de hêtres recouverts d'une écorce tendre. On n'y voyait pas un seul tronc noueux ou creusé par le temps. Tous s'élançaient nobles et élégants comme les sveltes piliers d'une nef de cathédrale. John fit remarquer tout cela à miss March, qui souriait

Digitized by Google

gracieusement en l'écoutant. Je ne l'avais jamais vu dans la compagnie d'une femme, et j'étais étonné du raffinement de son langage et des idées poétiques qu'il révélait. J'oubliais cette vérité, émise par je ne sais plus qui, qu'une fois dans sa vie au moins chaque homme devient poëte.

Nous nous étions arrêtés près du ruisseau. John fit remarquer à miss March que son onde s'échappait de la source où les vaches venaient boire, et qu'après avoir traversé le bois il descendait au fond de la vallée par un large courant.

« Les petites causes amènent souvent de grands effets, » dit miss March d'un air sérieux.

John lui répondit par un sourire, et prenant de l'eau dans le creux de sa main, il se mit à en boire. Elle imita son exemple, puis elle cueillit une grande feuille, en forma une espèce de coupe qu'elle parvint à emplir d'eau, et l'élevant à la hauteur de mes lèvres, elle s'écria gaiement :

« Je suis comme Rebecca à la fontaine. Buvez, Eliézer. »

John la regarda.

« J'ai aussi grand'soif, » murmura-t-il.

La jeune fille hésita un instant, remplit la coupe rustique et la lui présenta. Elle contenait pour lui, je le crains, un breuvage plus subtil que cette onde pure et fraîche ! Puis tous deux restèrent silencieux, écoutant le doux murmure du ruisseau. Que leur disait-il ? je n'en sais rien ; je sais seulement qu'il ne leur disait pas, qu'il ne pouvait pas leur dire ce qu'il me disait, à moi.

Quand nous prîmes congé de nos voisins, M. March fut extrêmement poli.

« Messieurs, nous dit-il, votre société me sera toujours fort agréable ainsi qu'à ma fille.

— Ma fille, toujours ma fille, remarquai-je après qu'ils se furent retirés, je voudrais bien savoir son nom de baptême.

— Je crois qu'elle s'appelle Ursule.

— Ah !... comment pouvez-vous le savoir ?

— J'ai vu ce nom écrit dans un de ses livres.

— Ursule, répétai-je, tout en me demandant où et quand j'avais déjà entendu prononcer ce nom ; c'est un très-joli nom.

— Un très-joli nom. »

Digitized by Google

Quand John se contentait de me servir ainsi d'écho, je trouvais toujours qu'il valait mieux garder le silence.

CHAPITRE XIII.

Le jour suivant il plut à verse sans discontinuer. Le temps semblait avoir revêtu de bonne heure sa robe d'automne, car pendant plusieurs jours nous n'eûmes que du vent, de la pluie et de l'orage. Le ciel était aussi sombre que la robe grise de miss March; vers le soir, cependant, une vapeur rougeâtre s'élevait au-dessus de Nunneley-Hill comme pour nous donner une idée de ce qu'auraient pu être les couchers du soleil dans une soirée de septembre.

John se rendait tous les jours à Norton-Bury; il paraissait inquiet, agité; il n'en était, il est vrai, que plus tendre et plus attentif avec moi; mais quand la nuit était déjà fort avancée, je l'entendais sortir pour s'aller promener sur le plateau. Mon cœur brûlait du désir de le suivre, mais je comprenais qu'il valait mieux m'en abstenir.

Le samedi matin, au moment où j'entrais dans le parloir, je l'entendis demander à Mrs. Tod comment M. March se portait. Nous savions qu'il avait été souffrant pendant toute la semaine, et nous ne l'avions pas vu une seule fois, ni lui ni sa fille.

Mrs. Tod secoua la tête d'un air de mauvais augure.

« Il est bien malade, monsieur, plus malade, je crains, qu'il ne l'a jamais été. Elle le veille la plus grande partie de la nuit.

— Je m'en doutais. J'ai vu de la lumière à sa fenêtre.

— Miséricorde ! monsieur Halifax ! vous n'allez pourtant pas vous promener pendant la nuit sur le plateau ? C'est très-mauvais pour votre santé, s'écria la bonne femme qui ne cherchait pas à cacher qu'Halifax était son pensionnaire favori, après miss March toutefois.

— Merci de l'intérêt que vous prenez à ma santé, dit John en souriant; mais dites-moi, mistress Tod, n'y a-t-il rien à faire ?... Ne pourrions-nous rien faire pour ce pauvre malade ?

— Hélas ! non, rien, monsieur !

Digitized by Google

— S'il est plus mal dans le courant de la journée, dites-le-moi, et j'irai chercher le docteur Brown. Je reste à la maison aujourd'hui.

— Je le dirai à miss March; vous êtes bien bon, monsieur, » dit la brave femme en nous quittant d'un air fort inquiet.

« Je croyais que vous alliez à Norton-Bury aujourd'hui, John?

— J'en avais d'abord l'intention, mais... comme je n'ai rien d'important à y faire, j'ai changé d'idée. Vous avez été si seul tous ces jours ! Mais, non, je ne veux pas déguiser la vérité. J'ai une autre raison.

— Et peut-on la connaître ?

— Certainement. Le docteur Brown, que j'ai rencontré ce matin, m'a dit que son malade n'avait plus que quelques jours à vivre... quelques heures, peut-être. Et *elle* ne s'en doute pas ! »

En disant ces mots, il s'appuya sur la cheminée. Il était profondément ému et je ne l'étais guère moins.

« Et ses parents ? On devrait les envoyer chercher.

— Elle n'en a pas; elle l'a dit elle-même au docteur Brown.. Elle n'en a pas de plus proches que les Brithwood, de Mythe House; or, nous savons ce que sont les Brithwood.

— Oui, un jeune homme et une jeune femme qui passent pour les gens les plus légers, les plus fiers et les plus durs de tout le comté.

— Voyons, Phinéas, je ne veux pas que vous vous chagriniez ainsi. Après tout, ils nous sont étrangers, totalement étrangers. Venez, déjeunons. »

Mais John ne put déjeuner : on voyait qu'une pensée l'absorbait tout entier.

« Phinéas, me dit-il tout à coup, je crois que c'est mal, très-mal, de la part d'un médecin, d'avoir peur de dire à un malade qu'il va mourir; encore plus mal, peut-être, de laisser ses proches dans l'ignorance jusqu'au dernier moment. On devrait l'avertir; elle peut avoir plusieurs choses à dire à son pauvre père. Que Dieu vienne à son secours ! mais il faut qu'elle soit un peu préparée à ce coup, sans cela ce coup pourrait la tuer. »

Il se leva et arpenta le parloir à grands pas. Il mit bientôt toute réserve de côté, et se montra tout préoccupé de la triste position de miss March. Les rêves qu'avait pu former son ar-

Digitized by Google

dente imagination disparaissaient devant l'image solennelle de la mort.

Il s'arrêta enfin, comme tranquillisé par ce qu'il avait pu lire dans mes yeux qui n'avaient pas cessé de le suivre.

« Je le vois, Phinéas, vous êtes aussi affligé que moi. Que pouvons-nous faire? Oublions que ce ne sont que des étrangers et agissons comme des chrétiens. Ne pensez-vous pas qu'il faudrait la prévenir?

— Sans aucun doute. On pourrait demander une consultation.

— Ce serait inutile. Le docteur Brown dit que c'est un cas désespéré depuis longtemps, mais que M. March ne voudrait pas le croire ni en parler à sa fille. Il se cramponne à la vie; c'est affreux pour elle.

— Vous pensez plus à elle qu'à lui.

— Oui, répondit-il avec fermeté. Il recueille ce qu'il a semé, pauvre homme! Dieu sait que je le plains. Mais elle, c'est l'innocence et la bonté d'un ange! »

Il était évident que, d'une manière ou d'une autre, il avait obtenu des renseignements sur le père et la fille; mais ce n'était pas le moment de lui faire des questions, car les gémissements du malade, du mourant peut-être, parvenaient jusqu'à nous. Mrs. Tod, qui venait d'accompagner le docteur Brown jusqu'à son cheval, rentra. Elle était pâle; ses yeux étaient gonflés de larmes.

« Oh! monsieur Halifax! »

Et l'excellente créature recommençait à sangloter. John la fit asseoir.

« Je suis avec eux depuis quatre heures du matin, nous dit-elle enfin, c'est ce qui me rend si faible. Ce pauvre M. March! je ne l'aimais pas beaucoup quand il vivait, mais je suis si fâchée aujourd'hui qu'il est mourant! »

Il se mourait donc.

« Sa fille le sait-elle? demandai-je.

— Non, non... Je n'ose pas le lui dire, personne ne l'ose.

— Ne s'en doute-t-elle pas?

— Pas le moins du monde. Pauvre jeune âme! elle n'a jamais

Digitized by Google

vu mourir; elle ne croit pas que son père soit plus malade aujourd'hui qu'hier. Elle ne voudrait pas le croire. C'est une fille si dévouée, si bonne pour son père ! Oh oui, bonne ! »

Nous gardâmes le silence un instant, puis John reprit à voix basse :

« Mistress Tod, il faudrait que miss March fût avertie, et personne ne pourrait le faire mieux que vous. »

Mais notre compatissante hôtesse recula devant cette triste tâche.

« Si Tod était seulement à la maison, lui qui parle si bien, qui est si savant dans les choses de la religion !...

— Je crois, dit John en l'interrompant, qu'une femme s'acquitterait mieux de ce pénible devoir ; mais puisqu'il vous répugne, et qu'il n'y a personne autre qui puisse s'en charger, il me semble..., c'est-à-dire je crois... ; » il s'arrêta en hésitant et dit enfin : « Si vous voulez, je lui parlerai moi-même. »

Mrs. Tod se confondit en remercîments.

« Comment pourrais-je la voir ? Il vaudrait mieux que ce fût comme par hasard.

— Oh ! dit Mrs. Tod, j'arrangerai cela. La maison est très-tranquille ; j'ai renvoyé tous les enfants, excepté le bébé... Le bébé la consolera un peu après, pauvre chère âme ! »

Et la bonne Mrs. Tod nous quitta en s'essuyant les yeux.

Nous ne pûmes rien faire pendant toute cette matinée.

Jusqu'au soir, la pluie tomba par torrents, mais nous ne pensions qu'à ce qui se passait sous notre toit, dans cette chambre de malade d'où partaient de faibles gémissements, et d'où Mrs. Tod venait de temps en temps nous donner à la hâte des nouvelles de moins en moins rassurantes.

Il faisait presque nuit quand elle vint nous dire que M. March s'était endormi, et qu'elle avait enfin pu décider sa fille à descendre pour prendre une tasse de thé près du feu de la cuisine.

« Vous devriez y aller à présent, monsieur Halifax, ajouta-t-elle, car elle ne restera pas cinq minutes ; allez-y, je vous en prie.

— J'y vais, répondit John, mais il devint affreusement pâle. Phinéas, il ne faut pas qu'elle nous voie tous les deux. Vous fe-

Digitized by Google

rez mieux de rester ici. Ah ! s'il y avait quelqu'un autre pour le lui dire !

— Hésitez-vous ?

— Non... non. »

Il sortit ; je ne le suivis pas, mais j'appris plus tard comment tout s'était passé.

Elle était debout près de la cheminée de la cuisine, si absorbée, qu'elle ne le vit pas entrer. Ce n'était plus la jeune fille gaie et souriante que nous avions vue, il y avait si peu de jours, au bord du ruisseau ; on lui aurait donné quelques années de plus. Quand elle se tourna pour parler à John, elle ne montra ni trouble, ni hésitation ; elle ne pensait qu'à son chagrin.

« Merci, monsieur, mon père est en effet bien malade. Je suis fort inquiète, mais Mrs. Tod est si bonne, si bonne ! Ne pleurez pas ainsi, chère mistress Tod ; je ne puis pas pleurer, moi ; je ne l'ose pas, je ne pourrais plus m'arrêter, et alors comment pourrais-je soigner mon pauvre père ? Calmez-vous, ma bonne mistress Tod. »

Et elle mit doucement sa main sur l'épaule de l'excellente femme et regarda John de plus en plus ému.

« Pourquoi Mrs. Tod pleure-t-elle ainsi, monsieur ? demanda-t-elle. Mon père, je suis sûre, sera mieux demain.

— Je *l'espère*, dit-il en appuyant sur le mot ; nous devons toujours espérer jusqu'au dernier moment.

— Jusqu'au dernier moment ! répéta-t-elle en tressaillant.

— Oui ; et alors on ne peut encore qu'espérer. »

L'air de John parut la frapper plus que ses paroles. Elle le regarda attentivement.

« Vous voulez dire... oui... je comprends ce que vous voulez dire, mais vous êtes dans l'erreur. Le docteur Brown m'aurait dit si... si... »

Elle frissonna et ne put achever.

« Le docteur Brown avait peur... nous avons tous eu peur... s'écria Mrs. Tod d'une voix entrecoupée par les sanglots. Mais M. Halifax a pensé... »

Miss March se tourna brusquement vers John ; mais il n'eut pas la force de répondre à son regard. Je crois qu'il lui prit la

Digitized by Google

main, je ne saurais l'affirmer ; mais elle m'a dit depuis que dans ce moment il lui sembla qu'il la regardait comme un ange consolateur que Dieu lui envoyait dans son affliction.

Elle s'élança sur l'escalier. John me rejoignit dans le parloir et garda longtemps le silence.

Un moment après nous entendîmes Mrs. Tod qui appelait : « Monsieur Halifax ! » Nous traversâmes précipitamment la cuisine et arrivâmes au pied de l'escalier qui conduisait à la chambre de M. March.

La chambre de M. March ! *Sa* chambre ; hélas ! il ne possédait plus rien dans ce monde périssable... plus rien ! et lui-même il n'était plus de ce monde. L'ange l'avait touché pendant son sommeil. Il appartenait maintenant au monde éternel.

Paix à son âme ! quelle qu'ait été sa vie, il fut son père.

Mrs. Tod était assise sur l'escalier, tenant Ursule March à moitié évanouie sur ses genoux. La jeune fille avait supporté avec calme l'affreuse découverte qu'elle avait faite en entrant dans la chambre de son père ; puis, quand elle avait vu que tous les moyens pour le rappeler à la vie étaient inutiles, elle lui avait elle-même fermé les yeux, et, après l'avoir embrassé, elle était sortie de la chambre ; mais, arrivée à la troisième marche de l'escalier, elle était tombée.

John la prit dans ses bras et la porta dans notre parloir. Il la déposa sur le sofa.

« Fermez la porte, Phinéas ; approchez-vous, mistress Tod, elle revient à elle. »

En effet, la jeune fille ouvrit les yeux pour les refermer aussitôt en poussant un profond soupir. Puis, faisant un effort, elle se leva à demi et nous regarda les uns après les autres d'un œil sec.

« Oh ! chère enfant, chère enfant ! s'écria Mrs. Tod, chère enfant ! pleurez, pleurez, je vous en conjure !

— Je ne le puis pas, » dit-elle en se recouchant.

Nous restions debout, saisis d'effroi à la vue de ce visage pâle, défait, empreint d'une douleur profonde et muette.

John n'y put plus tenir.

Digitized by Google

« Il faut qu'elle pleure, il le faut. Mistress Tod, conduisez-la auprès de son père. »

Ces mots produisirent l'effet qu'il désirait, celui peut-être qu'exigeait la vie de la jeune fille. Elle se jeta au cou de Mrs. Tod et sanglota amèrement.

« Maintenant, Phinéas, éloignons-nous. » Et John sortit de la maison en chancelant comme un homme frappé de cécité.

CHAPITRE XIV.

« Je suis sûr, mistress Tod, que cela vaudra mieux pour elle, dit John d'un ton décidé, et, si elle y consent, ce sera fait. »

Nous avions résolu, John et moi, de céder à miss March la partie du cottage que nous occupions et d'aller habiter la sienne, à l'exception de la chambre silencieuse où la mort était entrée.

Nous ne tardâmes pas à recevoir un message de miss March qui nous faisait dire qu'elle acceptait avec reconnaissance notre proposition.

Nous étions au lendemain matin de la mort de M. March.

Nous passâmes donc ce long et triste dimanche dans le parloir qui avait été celui de nos voisins. Nous entendions le tintement des cloches de l'église, la pluie qui tombait par torrents et le vent d'automne qui ébranlait nos fenêtres et celles de la chambre au-dessus. Le bruit dans cette chambre avait quelque chose de sinistre ; nous étions heureux de penser que la jeune orpheline n'était plus là.

Le lundi matin, nous entendîmes sur l'escalier ces pas lourds que chacun a entendus ou entendra peut-être un jour..., et puis retentit le marteau... Mrs. Tod vint nous dire que tout était fini.

« L'enterrement doit avoir lieu bientôt, dis-je à John ; que fera-t-elle alors ? Pauvre jeune fille ! »

Il ne me répondit pas.

« Savez-vous si elle a quelque fortune ?

— Je l'ignore. »

Digitized by Google

Ses réponses étaient brèves, et partant significatives; mais je ne pouvais m'empêcher de répéter mes questions sur la pauvre orpheline.

« N'a-t-elle aucun parent, aucun ami qui puisse venir auprès d'elle dans ce pénible moment?

— Ne vous rappelez-vous pas qu'elle a dit qu'il ne lui restait pas un seul ami dans ce monde? »

John prononça ces paroles avec une espèce de triomphe, comme s'il eût été heureux de l'isolement de la jeune fille.

Nous fûmes interrompus par l'arrivée de Mrs. Tod, qui venait prier M. Halifax de vouloir bien se rendre avec elle auprès de miss March.

« Moi! seulement moi? dit John avec surprise.

— Seulement vous, monsieur. Elle a besoin de parler à quelqu'un à propos de l'enterrement, et je lui ai dit: « Il y a M. Ha« lifax, miss, le meilleur gentleman que je connaisse, » et elle a dit: « Si cela ne le dérangeait pas trop de venir, » et.....

— Dites-lui que je vais me rendre auprès d'elle. »

Il revint un moment après; il paraissait très-sérieux.

« Un instant, Phinéas..., et je vous dirai tout. Je me sens tout troublé. C'est si étrange la confiance qu'elle me témoigne! Je voudrais pouvoir faire davantage pour elle. »

Il me raconta ce qui s'était passé; comment il avait tout arrangé avec Mrs. Tod, et combien la pauvre enfant s'était montrée calme et courageuse.

« N'a-t-elle vraiment personne qui puisse l'aider?

— Personne. Elle aurait envoyé chercher M. Brithwood, mais il était mal avec son père. Elle m'a dit qu'elle préférait me demander ce service, parce que son père m'aimait et trouvait que je ressemblais à leur Walter.

— Pauvre M. March! il est peut-être avec Walter à présent. Mais, dites-moi, John, vous êtes bien jeune, pourrez-vous suffire à tout?

— Elle a l'air de le croire. Elle me traite comme si j'étais un homme de quarante ans. Est-ce que je parais si vieux et si grave, Phinéas?

— Quelquefois; mais l'enterrement?

Digitized by Google

— Il sera très-simple; elle est décidée à y assister elle-même. Elle ne désire avoir avec elle que Mrs. Tod, vous et moi.

— Où sera-t-il enterré?

— Dans le petit cimetière, ici tout près, que nous avons si souvent visité. Ah! Phinéas! nous ne nous doutions pas que nous y ensevelirions si vite notre mort.

— Pas *notre* mort, Dieu merci! »

Mais au même instant je compris cette appropriation involontaire, ce sentiment de triste sympathie qui nous porte à dire à un être qui jusqu'ici nous était étranger : « Tout ce qui est à toi est à moi, et tout ce qui est à moi est à toi, dès aujourd'hui et à toujours. »

J'observais John tandis qu'il était debout devant la cheminée, son front pensif et sa lèvre sérieuse, toute sa physionomie si mâle contrastant avec son extrême jeunesse, et je cessai de m'étonner qu'il inspirât une confiance si absolue à l'orpheline. Deux cœurs se révèlent promptement l'un à l'autre à l'heure de l'affliction.

« Ne vous a-t-elle pas parlé d'autre chose, John? rien dit de ses affaires?

— Non; mais d'après ce que j'ai entendu dire à Mrs. Tod, je crains (John essayait vainement de dissimuler une secrète satisfaction), je crains qu'elle ait à peine de quoi vivre.

— Pauvre miss March!

— Pourquoi l'appeler pauvre? Ce n'est pas une de ces femmes qu'on doit plaindre, mais bien honorer. Vous penseriez de même si vous l'aviez vue, ce matin, si douce, si résignée, si courageuse (et ses lèvres tremblaient)! Phinéas, c'est d'une femme comme elle que Salomon a voulu parler quand il a dit : « Son prix surpasse celui des rubis. »

— Je le crois aussi; je ne doute pas qu'Ursule March ne soit un jour « la plus belle couronne de son mari. »

Ces paroles, ou peut-être le soupir étouffé qui les accompagna, firent tressaillir John, mais il garda le silence. Nous ne reparlâmes plus de ce sujet pendant le reste de la journée.

Deux jours après, notre petit cortége funèbre passa sous le porche couvert de chèvrefeuille où nous avions pris, pour la der-

Digitized by Google

nière fois, congé du pauvre M. March. Nous suivîmes son cercueil jusqu'au cimetière d'Enderly.

La fille du mort marchait la première, soutenue par la bonne Mrs. Tod. Je suivais avec John.

C'est ainsi que nous accompagnâmes à sa dernière demeure l'étranger qui était devenu et qui fut toujours depuis, comme l'avait dit John, *notre mort*.

Nous revînmes à la maison avec l'orpheline. Elle avait marché d'un pas ferme et s'était tenue immobile, près de la tombe, son capuchon rabattu sur son visage; mais quand elle arriva devant la porte de Rose-Cottage, et qu'elle jeta un rapide coup d'œil vers la fenêtre qui avait été celle de son père, elle chancela; Mrs. Tod la prit maternellement dans ses bras.

« Eloignons-nous, Phinéas, » me dit John d'une voix étouffée.

Nous passâmes encore toute la journée dans l'ancien parloir de M. March. Nous essayâmes de reprendre nos occupations et de nous persuader que c'était un jour comme un autre, un de nos anciens beaux jours d'Enderly. Mais c'était impossible; un grand changement s'était opéré autour de nous. Il nous semblait qu'une année s'était écoulée depuis ce samedi où nous avions pris si gaiement le thé à l'ombre du pommier.

Nous n'entendîmes plus parler de miss March ce jour-là. Le lendemain, elle nous fit faire par Mrs. Tod ses sincères remercîments pour la bonté que nous lui avions témoignée. La jeune fille se ressentait enfin de tant de veilles et de fatigues. Sans être sérieusement malade, elle était obligée de garder la chambre. Les trois jours suivants, en me rendant à la rencontre de John, à son retour de Norton-Bury, je remarquai que son premier regard, au sortir de l'allée des marronniers, était pour la fenêtre de cette chambre qui avait été la mienne. Je l'informai alors, sans qu'il me le demandât, de ce que Mrs. Tod m'avait dit sur l'état de la jeune fille. Il m'écouta en silence, puis parla d'autre chose. Pendant les trois jours qui suivirent il ne prononça que rarement le nom de miss March.

Je lui demandai, le quatrième jour, s'il avait parlé à mon père de ce qui était arrivé au cottage.

« Non. »

J'eus l'air surpris.

Digitized by Google

« Désirez-vous que je le lui dise? Je le lui dirai, si vous le voulez, Phinéas?

— Oh! non; il prend si peu d'intérêt à quiconque n'est qu'un étranger pour lui. »

John se promena encore un moment dans la chambre, puis il me dit :

« Je reviendrai probablement assez tard ce soir, car je désire parler à votre père. »

Il était facile de voir que quelque chose le préoccupait.

« David!

— Eh bien! mon ami?

— Ne me direz-vous pas ce que vous voulez demander à mon père?

— Ce soir, peut-être. Mais bah! Qu'ai-je à vous dire, après tout? Rien.

— Ce qui vous concerne ne peut jamais être *rien* pour moi.

— Je le sais, » dit-il en me regardant affectueusement, puis il sortit.

Quand il revint, il paraissait beaucoup plus gai; il tenait sa cravache à la main, et il m'engagea à venir admirer la jument brune, sa favorite.

« Je l'admire, John, ainsi que son maître. Quand vous êtes à cheval, vous avez tout à fait l'air d'un jeune chevalier du moyen âge. Il se pourrait bien que « Guy Halifax, gentleman, » eût du vieux sang normand dans les veines. »

C'était une allusion dangereuse. John rougit, et je craignis un instant de l'avoir fâché.

« Non, dit-il, cela ne signifierait rien...; non..., non..., jamais. Je suis ce que Dieu m'a fait et ce que, avec son secours, je me ferai moi-même. »

Et il partit, mais non sans jeter un regard à la dérobée vers la fenêtre de cette chambre où, triste et solitaire, la jeune orpheline reposait.

Le soir, au moment de nous retirer, il me dit, avec un sourire presque triste :

« Phinéas, vous désirez savoir ce que j'avais à dire à votre père?

Digitized by Google

— Oh ! oui ; dites-le-moi.

— Cela n'en vaut guère la peine. Je voulais seulement lui demander comment il s'était établi. Il n'était alors, je crois, guère plus âgé que moi.

— Il avait juste vingt et un ans.

— Et j'en aurai vingt et un au mois de juin prochain.

— Songez-vous à vous établir pour votre propre compte ?

— C'est bien vraisemblable ! dit-il avec un sourire amer, quand il n'est pas de commerce qui n'exige un capital, et que le seul auquel je m'entende un peu en exige un considérable ! Non, non, Phinéas, vous ne me verrez pas faire concurrence à la tannerie l'année prochaine. Mon capital est zéro.

— Appelez-vous zéro votre jeunesse, votre santé, votre courage, votre honneur, votre probité et autres bagatelles ?

— Avec lesquelles je ne puis cependant pas battre monnaie. Et votre père m'a positivement dit que sans argent un tanneur ne peut rien faire.

— A moins, comme cela fut le cas pour lui-même, qu'il ne soit associé, et que ses services ne tiennent lieu de capital. Il est vrai de dire que mon père ne gagna que très-peu en commençant, guère plus que vous ne gagnez à présent, mais il sut s'arranger de manière à vivre très-convenablement et à pouvoir se marier un peu plus tard. »

En prononçant ces derniers mots, j'évitai de regarder John. Il ne me répondit pas, mais un moment après il s'approcha de moi et s'appuyant sur le dossier de ma chaise :

« Phinéas, dit-il, vous êtes un sage conseiller, un frère que le ciel m'a donné dans l'adversité. Je me suis beaucoup inquiété de mon avenir depuis quelque temps, mais je veux reprendre courage. Un jour peut-être, ni vous, ni personne, vous n'aurez à rougir de moi.

— Personne ne le pourrait, même aujourd'hui, vous voyant et vous connaissant tel que vous êtes.

— Oui, comme John Halifax, mais non comme l'apprenti tanneur. Ah ! ami ! voilà l'aiguillon qui me poursuit. Ici j'oublie tout ce qui m'est désagréable ; je redeviens moi-même ; mais dès que je suis de retour à Norton-Bury.... C'est mal, très-

Digitized by Google

mal; je devrais refouler ce sentiment. Parlons d'autre chose.

— De miss March? Elle a été beaucoup mieux aujourd'hui.

— Elle? Non, ne parlons pas d'elle ce soir, reprit-il d'une voix agitée...; il me semble sentir encore l'odeur de ces cuirs sur mes mains! Donnez-moi un bougeoir. »

Le jour suivant était un dimanche. Après que les cloches eurent appelé les fidèles au service du matin, nous vîmes passer devant notre fenêtre une figure toute voilée de noir. Pauvre jeune fille! elle se rendait seule à l'église. Nous la suivîmes de près, mais nous eûmes soin qu'elle ne nous vît ni pendant, ni après le service. Nous ne l'aperçûmes plus de la journée.

Le lendemain Mrs. Tod vint nous dire que miss March recevrait notre visite avec plaisir.

Nous la trouvâmes assise dans le parloir. Elle était pâle, mais parfaitement calme. Le chagrin lui avait donné une certaine dignité qui, malgré son extrême jeunesse et la nôtre, l'enveloppait, pour ainsi dire, d'un bouclier bien plus sûr que toutes les vaines convenances du monde.

Quand elle se leva et nous tendit la main en silence, qui eût osé se permettre une réflexion offensante pour la jeune fille ou pour nous? Elle paraissait avoir surmonté son chagrin, ou du moins l'avoir enseveli dans le secret de son cœur. Peut-être aussi, — car n'exigeons pas de la nature plus qu'elle n'accorde, — peut-être aussi la grande différence de caractères et de sentiments, qui existait entre miss March et son père, lui rendait-elle, sans qu'elle s'en doutât, sa perte moins douloureuse. Puis elle était jeune, et la jeunesse, dont la désolation est si violente, ne peut se désoler toujours.

Je vis donc avec satisfaction que miss March était, jusqu'à un certain point, redevenue elle-même.

Elle parla beaucoup à John; sa manière d'être avec lui était aisée et naturelle. Elle lui parlait comme à un ami qui méritait toute sa reconnaissance. John, au contraire, semblait embarrassé, mais cette contrainte disparut peu à peu, grâce au caractère franc et simple de miss March.

Il lui demanda, non, je crois que ce fut moi qui lui demandai, combien de temps elle comptait rester encore à Enderly.

« Je ne puis guère le dire. Je crois avoir compris dans le

Digitized by Google

temps que mon cousin, Richard Brithwood, était nommé mon tuteur, mais mon père... Je crois que cela a dû être changé... je voudrais bien que ce fût changé ! Vous connaissez Norton-Bury, monsieur Halifax?

— J'y demeure.

— En vérité? dit-elle d'un air un peu surpris. Alors vous connaissez fort bien mon cousin et sa femme?

— Non, mais je les ai vus souvent. »

John fit toutes ces réponses sans lever les yeux.

« Pourriez-vous me dire franchement, car je ne sais rien d'elle absolument, et il est assez important que je me renseigne à cet égard, pourriez-vous me dire quelle espèce de personne est lady Caroline? »

Il était assez difficile de répondre à cette question, posée si franchement par l'innocente jeune fille, car il avait circulé dans Norton-Bury bien des médisances sur le compte de la femme du jeune squire. Il l'avait épousée à Naples, où elle vivait chez la trop célèbre lady Hamilton.

« Vous savez sans doute qu'elle était lady Caroline Ravenel, fille du comte de Ludmore?

— Oui, oui; cela ne m'intéresse nullement; je ne connais pas lord Ludmore; je voudrais savoir ce qu'elle est, elle. »

John hésita, puis il répondit avec la réserve que la vérité autorise :

« On dit qu'elle est très-bonne pour les pauvres, aimable et fort bienveillante. Mais s'il m'est permis de dire ma façon de penser, je ne crois pas que ce soit l'amie que miss March choisirait ou à qui elle voudrait avoir la moindre obligation.

— Oh ! ce n'est pas ce que j'entends; seulement, si lady Caroline était une personne sûre, elle pourrait être d'un grand secours par ses conseils à une jeune fille de dix-sept ans qui est en même temps une héritière, à ce que je crois.

— Une héritière ! (le rouge monta aux joues de John, puis il devint très-pâle); je... pardonnez-moi... je croyais qu'il en était autrement. Permettez-moi... de vous exprimer le plaisir que j'éprouve...

— L'argent n'ajoute pas au mien, interrompit-elle en soupi-

Digitized by Google

rant. Jane Cardigan m'a toujours dit que les richesses entraînaient avec elles beaucoup de soucis. Pauvre Jane ! je voudrais pouvoir retourner auprès d'elle !... mais cela est impossible. »

Le long silence qui suivit ces paroles devait nécessairement être rompu.

« On peut faire tant de bien avec une grande fortune ! dis-je.

— Oui. Je ne sais pas si la mienne est considérable ; je n'ai jamais rien compris aux affaires d'argent ; je crois seulement ce que j'ai entendu dire. Quoi qu'il en soit, que ma fortune soit grande ou petite, j'essayerai d'en faire un bon usage.

— J'en suis convaincu. »

John ne disait rien, mais ses yeux, bien que tristes, n'en rayonnaient pas moins d'une tendresse fière en regardant la jeune fille. Il se leva bientôt pour prendre congé.

« Ne vous en allez pas encore ; j'ai bien des choses à vous demander sur Norton-Bury. Je n'avais aucune idée que vous y enssiez demeuré. Vous y demeurez aussi, monsieur Fletcher ? »

Je répondis affirmativement.

« Dans quelle partie de la ville ?

— Sur la route de Coltham, près de l'abbaye.

— Oh ! ces cloches de l'abbaye ! comme je les écoutais, la nuit, quand la souffrance me tenait éveillée.

— Quelle souffrance? » demanda John avec empressement.

Miss March sourit ; c'était presque le même sourire qu'autrefois.

« Oh ! je l'ai oubliée à présent, quoique j'aie beaucoup souffert dans le moment. Je m'étais coupée assez dangereusement au poignet avec un grand couteau, dans une lutte que j'avais eue avec ma bonne.

— Quand cela est-il arrivé? » demanda John avec vivacité.

Pour moi, je ne disais rien ; j'avais deviné. Hélas ! le sort semblait s'acharner contre mon pauvre David. Je ne pouvais que me taire et observer.

« Quand cela est arrivé? Voyons, il y a cinq... six ans. Mais tout cela n'est rien.

— Je ne suis pas de cet avis ; racontez-nous...

— Eh bien ! puisque vous voulez absolument le savoir, c'était

Digitized by Google

par suite de mon obstination ; j'étais très-volontaire quand j'étais enfant. On ne voulait pas me permettre de prendre un morceau de pain que je voulais donner à un pauvre garçon.

— Qui était appuyé vis-à-vis..., sous une allée..., pendant la pluie, n'est-ce pas ?

— Oui, mais comment pouvez-vous savoir cela ? Il avait l'air d'avoir bien faim, cela me faisait tant de chagrin !

— Vraiment ? bégaya John.

— J'ai souvent pensé à lui depuis, en voyant cette marque.

— Voulez-vous me permettre de la voir ? »

Et prenant la main de la jeune fille, il écarta doucement la manche et découvrit, juste au-dessus du poignet, une cicatrice profonde ; puis, sans dire un mot, sans prendre congé, il sortit de la chambre.

CHAPITRE XV.

Je restai seul avec miss March. Elle regardait la porte par laquelle John était sorti, d'un air qui n'était pas exempt d'un certain embarras.

« Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur Fletcher ? L'aurais-je offensé sans le savoir ?

— Non, en vérité.

— Pourquoi s'en est-il allé ? »

Cette question, si simple en elle-même, avait cependant une telle portée que je compris que je n'avais pas le droit d'y répondre. Il me répugnait également d'user de subterfuge en faisant une réponse ambiguë à miss March, alors même qu'elle eût été une femme avec laquelle on eût pu se le permettre. Je lui dis donc franchement :

« Je sais pourquoi, mais je ne puis vous le dire ; je crois que John préférerait répondre lui-même.

— Comme il lui plaira, » répondit miss March d'un air assez froid ; puis elle me fit encore plusieurs questions à propos des Brithwood et de Norton-Bury. J'y répondis sans détour, tout en évitant de lui donner la moindre information sur notre compte.

Digitized by Google

Peu après, voyant que John ne revenait pas, je pris congé de miss March et retournai dans notre parloir.

John n'y était pas. Il avait chargé le petit Jack de me dire qu'il allait faire une longue promenade et qu'il ne serait de retour qu'à l'heure du dîner ; mais l'heure du dîner arriva et je dus prendre ce repas tout seul. C'était la première fois que John manquait à sa promesse, même à une promesse d'aussi peu d'importance : mon cœur se serra. Je passai une triste journée ; je n'osais me décider à aller à sa recherche, dans la crainte que le parloir ne lui parût triste et désert si par hasard il rentrait avant moi. Ne valait-il pas mieux qu'il trouvât à son retour un brillant foyer et... un ami?

Un ami, un frère qui pendant six années l'avait aimé plus que tout au monde. Mais que pouvais-je faire maintenant?

Dans l'après-midi, un brillant équipage à quatre chevaux s'arrêta devant la porte. Je le reconnus, tout Norton-Bury le connaissait. La voiture était vide, mais la femme de chambre de lady Caroline Brithwood était assise sur le siége de derrière et son page napolitain en descendit. Il était porteur d'une lettre pour miss March.

J'étais heureux que John ne fût pas à la maison ; heureux que la voiture vide fût repartie avant son retour.

Il ne revint que vers le soir. J'étais assis près de la fenêtre, d'où je regardais mes quatre peupliers qui se dressaient comme des géants vers le ciel, quand je le vis traverser le plateau. Je fis un pas pour aller à sa rencontre, mais je me ravisai et me contentai d'attiser le feu.

John entra.

« Quel magnifique feu! J'espère que vous ne m'avez pas attendu, Phinéas? Du thé ! oh ! à la bonne heure ; j'aime beaucoup mieux cela ; j'ai fait une si longue promenade et je suis si fatigué !

— Où avez-vous été, John ?

— Sur Nunnely-Hill. Il faut que je vous y mène un jour. La vue y est magnifique, et, comme m'a dit Mrs. Tod en me citant une ballade du pays, on y peut compter à l'horizon vingt-trois clochers d'églises ! »

Après le thé, j'insistai pour que John prît mon fauteuil, en

Digitized by Google

lui disant qu'après une promenade par le temps qu'il faisait il devait avoir bien froid.

« Pas le moins du monde ; touchez ma main (elle était brûlante), mais je suis fatigué, très-fatigué, dit-il en se renversant dans le fauteuil et en fermant les yeux.

— Pourquoi êtes-vous sorti tout seul, John? vous savez bien que vous m'avez toujours auprès de vous. »

Il me regarda en souriant, mais le sourire s'effaça bientôt; hélas! je ne suffisais plus à son bonheur !

Nous gardions le silence. Je savais bien qu'il finirait par m'ouvrir son cœur...; mais le moment n'était pas encore venu.

A neuf heures, Mrs. Tod entra avec le souper. Elle avait toujours quelque chose à nous dire depuis que les derniers événements avaient rapproché si étroitement les habitants de Rose-Cottage. Ce soir-là surtout les nouvelles ne lui manquaient pas. « Elle avait été occupée toute la soirée à emballer les effets de cette pauvre miss March, quoique, après tout, elle ne sût pas pourquoi elle l'appelait pauvre. Qui aurait jamais cru que M. March était allié à une si grande famille? N'avions-nous pas vu l'équipage de lady Caroline? Quel magnifique équipage ! On l'avait envoyé pour miss March, mais elle n'avait pas voulu partir. Maintenant, ajouta la bonne femme, elle s'y est décidée; elle part demain. »

Pendant que Mrs. Tod nous racontait tout cela, John l'aidait, comme de coutume, à fermer les lourds volets. Il resta la main appuyée sur la barre jusqu'à ce qu'elle fût sortie, puis il s'avança en chancelant vers la cheminée et s'y accouda en se cachant le visage dans ses deux mains.

Il n'essayait plus de dissimuler maintenant! Il était vaincu, non par un premier caprice, mais par un premier amour!

Nous échangeâmes un regard qui nous dispensait de toute explication, et nous gardâmes le silence pendant un long quart d'heure.

« David, dis-je enfin doucement.

— Eh bien?

— Je craignais qu'il n'en fût ainsi.

— Oui.

Digitized by Google

— Si vous m'en parliez un peu, cela vous ferait peut-être du bien?

— Une autre fois; laissez-moi sortir, j'ai besoin d'air, j'étouffe! »

Et il sortit impétueusement. Après avoir d'abord hésité, je sortis moi-même.

J'avais comme un pressentiment que je le trouverais sur le plateau, « sur sa terrasse, » comme il l'appelait, où il avait rencontré pour la première fois la jeune fille. Je m'y dirigeai par le chemin le plus court, mais non sans trébucher souvent dans l'obscurité.

John n'était pas là, et, s'il y eût été, j'aurais à peine pu le distinguer. Je ne voyais que le sombre et noir plateau, et plus bas le brouillard qui s'élevait au-dessus de la vallée.

Tout à coup je me rappelai avoir entendu dire à Mrs. Tod qu'il était extrêmement dangereux, pour les étrangers, de se promener dans les environs d'Enderly lorsqu'il faisait obscur, à cause des nombreuses carrières ouvertes dans le voisinage. Une horrible crainte s'empara de moi, j'appelai : John! John! mais personne ne me répondit. Désespéré, je continuais d'avancer en criant toujours : John! John! et je finis par tomber dans un des anciens fossés romains dont le plateau était entrecoupé. J'entendis des pas précipités, quelqu'un s'approcha et me releva.

« Oh! David!... David!

— Phinéas! est-ce vous? Pourquoi êtes-vous sorti par cette affreuse nuit?

— Et vous-même, lui dis-je, pourquoi être sorti seul?

— J'ai eu tort, répéta-t-il à plusieurs reprises, d'une voix brisée, mais je ne savais plus ce que je faisais. Je me sens mieux, rentrons. »

Il passa son bras autour de moi pour me préserver du froid. Arrivé à la maison, il s'assit tranquillement auprès du feu. Il paraissait remis, quoiqu'il fût extrêmement pâle, et sa voix était calme lorsqu'il me parla d'*elle*.

« Elle part demain. Vous en êtes bien sûr, Phinéas?

— Je le crois; la reverrez-vous, John?

— Oui, si elle en témoigne le désir.

Digitized by Google

— Lui direz-vous quelque chose?

— Non; si j'ai cru pendant un moment, quand j'ignorais tout ce que je sais aujourd'hui, que j'aurais assez de courage pour vaincre tous les obstacles, je sens maintenant que ce serait une folie..., une lâcheté même d'y songer. Or, je ne veux être ni un insensé ni un lâche, je veux être un homme. »

Que répondre à ces paroles prononcées avec tant de calme?

« Ne vous a-t-elle rien dit? ne vous a-t-elle pas demandé pourquoi je l'ai quittée si brusquement ce matin?

— Oui, mais je lui ai répondu que vous lui en diriez probablement la raison vous-même.

— Je le ferai certainement. Je ne veux pas qu'elle demeure plus longtemps dans l'ignorance sur ma position. Je lui dirai toute la vérité... excepté une chose, toutefois. Celle-là, elle n'a pas besoin de la connaître. »

Je devinai, à l'accent de sa voix, quelle était cette chose qu'il semblait compter pour rien, mais que toute femme de cœur aurait appréciée comme un trésor : l'amour d'un homme comme John Halifax, amour qui ne devait finir qu'avec sa vie.

— Ai-je tort, Phinéas?

— Peut-être. Je ne saurais le dire; vous êtes le meilleur juge.

— Oui, dit-il, j'ai raison. Il ne peut y avoir d'espoir pour moi; je n'ai plus qu'à garder le silence. »

Je n'étais pas tout à fait de son avis, car je ne voyais pas pourquoi un jeune homme comme John Halifax eût été condamné à aimer sans espoir. Mais je jugeai prudent de ne point lui donner de conseils en cette circonstance délicate.

John fut le premier à rompre le silence. Il reprit, comme se parlant à lui-même :

« Dire que c'est elle, elle qui a donné le premier témoignage de bonté à un pauvre garçon sans famille et sans asile! Je ne l'ai jamais oublié..., ce souvenir m'a fait plus de bien que je ne saurais le dire. Et cette cicatrice sur son pauvre bras!... Cher petit bras! que n'aurais-je pas donné ce matin pour... »

Il s'arrêta, comme retenu par la pudeur instinctive qu'éprouve tout homme de cœur qui hésite encore à se croire aimé de celle qu'il aime.

Je ne pus m'empêcher de soupirer.

Digitized by Google

John se retourna.

« Phinéas, vous ne devez pas croire que ce sentiment, que vous comprendrez un jour, j'espère, influe en rien sur l'amitié que j'ai pour vous, pour vous, mon ami, mon frère. »

Douces paroles! vous fûtes un baume divin pour ma tendre et jalouse amitié! Nous nous serrâmes la main en silence, et c'est ainsi que la blessure de mon cœur se ferma.

Nous nous quittâmes ce soir-là comme nous ne nous étions jamais quittés. La grande épreuve de notre mutuelle affection était passée : quels que fussent les nouveaux liens que nous eussions encore à former ici-bas, nos deux cœurs devaient rester unis jusqu'à la mort.

Le jour suivant se leva calme et légèrement vaporeux. Un réseau de petites perles étincelantes semblait tendu sur le gazon, et le tendre duvet des chardons s'en allait flottant dans l'air, comme autant de petits chariots de fée. Les rayons du soleil éclairaient la cime de mes peupliers et les collines que l'on voyait à l'horizon, laissant encore Rose-Cottage et la vallée ensevelis dans les ombres du matin.

John m'appela pour aller avec lui sur le plateau.

Il se dirigea vers sa terrasse. Nous ne devions plus y rencontrer la jeune fille, dont le nom ne fut pas même prononcé. John paraissait calme, heureux presque, mais la douce expression de son visage avait fait place à une gravité fort au-dessus de son âge.

Nous arrivâmes sur la partie du plateau qui dominait le cimetière. Nos regards se portèrent en même temps vers le petit tertre fraîchement remué qui représentait une tombe encore sans nom. Une personne se tenait debout, immobile, à côté de cette tombe.

Alors même que je ne l'eusse pas reconnue, l'air de John m'en eût dit assez. Une pâleur mortelle couvrit tout à coup son visage, son calme l'abandonna, tous ses traits s'agitèrent. Je sentis mon cœur se serrer en voyant avec quelle force cet amour l'étreignait.

« Nous éloignerons-nous? dis-je doucement. Voulez-vous que nous fassions une longue promenade de l'autre côté du plateau? Elle ne tardera pas à quitter Rose-Cottage.

Digitized by Google

— Quand?

— Avant midi, à ce que j'ai entendu dire; venez, David. »

Il se laissa entraîner, mais au bout de quelques pas il se retourna.

« Je ne le puis pas, Phinéas, je ne le puis pas. Il faut que je la revoie encore une fois, une seule fois. »

Mais nous ne pouvions la voir de l'endroit où nous nous étions arrêtés. Nous l'entendîmes fermer la porte du cimetière. De quel côté la jeune fille avait-elle porté ses pas? c'est ce que nous ne pouvions savoir.

John s'éloigna seul et se dirigea trop rapidement vers le cottage pour que je pusse y arriver en même temps que lui.

Miss March était devant la maison; elle cherchait une rose fraîche parmi les touffes flétries qui entouraient les fenêtres du parloir.

Elle nous vit et nous salua, mais non sans trahir une légère émotion.

« Les roses sont toutes passées, dit-elle d'un air triste.

— Je pourrai peut-être vous en trouver une un peu plus haut, dit John, dont l'air calme m'étonna.

— En voilà bien assez; je vous remercie. Je désirais en prendre quelques-unes avec moi. Je quitte Rose-Cottage aujourd'hui, monsieur Halifax.

— C'est ce que j'ai entendu dire. »

Il n'ajouta pas la phrase de rigueur : « Je suis fâché de l'apprendre, etc. » Je me demandai si cette omission avait frappé la jeune fille, mais non; nous n'étions pour elle que de simples connaissances que l'affliction avait rapprochées d'elle, et qui méritaient à ce titre un peu plus d'égards de sa part. Qui aurait pu se méprendre sur l'émotion qu'elle montrait?

Elle nous pria de la suivre dans la maison. Elle avait encore quelques mots à nous dire, ajouta-t-elle en faisant allusion à la bonté que nous lui avions témoignée.

Nous nous retrouvâmes donc tous les trois, et pour la dernière fois, dans le petit parloir.

« Oui, je m'en vais, dit-elle tristement.

— Et nous espérons que le bonheur vous accompagnera partout où vous irez, lui répondis-je.

Digitized by Google

— Je vous remercie, monsieur Fletcher. »

Cette entrevue avait quelque chose d'étrange. On nous aurait plutôt pris pour trois vieillards qui ont passé par toutes les épreuves de la vie que pour deux jeunes gens et une jeune fille dans toute la séve de la jeunesse.

« Les circonstances ont décidé de mon sort depuis hier, reprit miss March ; je vais demeurer pendant quelque temps chez mes cousins Brithwood. Je crois que cela vaut mieux pour moi : lady Caroline est très-bonne, et je suis si seule ! »

La conversation continua encore pendant un moment entre miss March et moi. John y prenait à peine part et restait assis près de la fenêtre, le visage à moitié caché par sa main. Ah ! si elle avait pu voir le regard qu'il fixait sur elle !

Mais le temps s'écoulait. John allait-il enfin révéler à miss March sa position dans le monde ? Avait-elle appris ou deviné quelque chose ? ou bien étions-nous tout simplement pour elle, comme il le semblait, M. Halifax et M. Fletcher, deux gentlemen de Norton-Bury ?

« J'espère que je ne prends pas congé de vous pour bien longtemps, nous dit-elle. Je crois que je resterai quelques semaines à Mythe-House. Combien de temps vous proposez-vous de rester encore à Enderly ? »

Je lui répondis que rien n'était encore décidé à cet égard.

« Mais vous demeurez à Norton-Bury ? J'espère que vous voudrez bien permettre à mon cousin de vous exprimer dans sa propre maison toute sa reconnaissance et la mienne pour les attentions et les bontés que vous m'avez témoignées dans mon affliction ? »

Nous gardâmes le silence. Miss March parut surprise, blessée même ; mais quand son regard rencontra celui de John, il perdit toute sa hauteur.

« Monsieur Halifax, dit-elle, je ne connais pas mon cousin, mais je vous connais, vous. Voulez-vous me dire franchement, et je sais que vous le ferez, si vous le jugez indigne de faire votre connaissance.

— Il me jugerait indigne de faire la sienne. »

Miss March sourit d'un air incrédule.

« Pourquoi ? parce que vous n'êtes pas riche ? Mais qu'est-ce

Digitized by Google

que cela fait? il me suffit que mes amis soient des *gentlemen*.

— M. Brithwood et bien d'autres personnes contesteraient mes droits à ce titre. »

La jeune personne recula involontairement.

« Je ne vous comprends pas, dit-elle avec étonnement.

— Veuillez donc me permettre de m'expliquer, dit John en la regardant d'un air calme, comme si le mouvement de miss March lui eût rendu toute sa fierté. Il est juste, mademoiselle, que vous sachiez qui je suis et quelle est la personne que vous honorez de votre bienveillance. J'aurais dû peut-être vous en instruire plus tôt, mais ici, à Enderly, nous vivions sur un pied d'égalité..., comme des amis, pour ainsi dire.

— Il m'a toujours semblé qu'il devait en être ainsi.

— Vous me pardonnerez donc plus facilement de ne pas vous avoir dit... ce que vous ne m'avez jamais demandé, ce que moi-même j'étais trop disposé à oublier..., que nous ne sommes pas égaux...; du moins, la société en jugerait ainsi; je doute même que vous consentissiez à m'avoir pour ami.

— Pourquoi pas?

— Parce que vous êtes une *gentlewoman* et que moi je suis un *tradesman* [1]. »

Il fut évident que cette nouvelle était un coup pour la jeune fille. Il ne pouvait guère en être autrement, élevée comme elle l'avait été. Elle resta les yeux baissés sans prononcer une parole.

John reprit d'une voix plus ferme, plus fière :

« Ma profession, comme vous l'apprendrez bientôt à Norton-Bury, est celle de tanneur. Je suis apprenti chez Abel Fletcher, le père de Phinéas.

— Monsieur Fletcher! dit miss March en levant sur moi un regard triste et doux.

— Oui, mais la position de Phinéas est bien différente de celle de John Halifax. Il est riche; il a reçu une bonne éduca-

[1] En français : « que vous êtes une *dame* et moi un *industriel*. » La traduction se croit forcée de conserver ici les mots anglais qui expriment avec toute la précision de la conversation la distance existant encore en Angleterre entre la classe des gens *comme il faut* (au-dessous elle-même de la noblesse titrée) et la classe des gens de commerce, ceux qui exercent une profession industrielle. (*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

tion, tandis que j'ai eu à faire la mienne. Il y a six ans que j'arrivai à Norton comme un mendiant..., pas tout à fait cependant, car je n'ai jamais mendié...; j'ai toujours travaillé ou souffert la faim. »

Le ton énergique et passionné avec lequel il prononça ces paroles frappa la jeune fille. Elle leva les yeux sur lui, mais elle les baissa aussitôt.

« Oui, Phinéas me rencontra dans une ruelle, mourant presque de faim. Nous étions à l'abri de la pluie, en face de la maison du maire. Une petite fille, vous la connaissez, miss March, parut sur le seuil de la porte et me jeta un morceau de pain. »

Miss March tressaillit.

« Vous... c'était vous !

— C'était moi. Je n'ai jamais oublié cette petite fille, reprit-il. Bien des fois, quand j'ai été tenté de commettre quelque faute, le souvenir de son doux visage, de sa tendre compassion m'a préservé de mal faire. »

Ce doux visage était maintenant caché par le coussin du sofa sur lequel miss March était assise. Elle paraissait vivement émue.

« Je suis heureux de l'avoir revue, continua John ; heureux d'avoir pu lui rendre un léger service en retour du bien immense qu'elle me fit un jour. Je prendrai donc congé d'elle à présent et pour toujours.

— Pourquoi ? dit miss March en relevant vivement la tête.

— Parce que le monde prétend que nous ne sommes pas égaux ; et il serait peu honorable pour miss March, comme pour moi, de vouloir le forcer à reconnaître, ce que je pourrai prouver ouvertement un jour, que nous sommes égaux. »

Miss March le regarda. Sa figure exprimait tout à la fois l'étonnement, le plaisir et l'orgueil ; mais elle se contenta de nous tendre la main en silence.

John se leva ; mais arrivé près de la porte, il s'arrêta. Quelque chose semblait le retenir.

« Miss March, dit-il enfin, je ne vous reverrai peut-être jamais..., du moins jamais comme aujourd'hui. Voulez-vous me permettre de revoir encore une fois la marque de cette blessure reçue à cause de moi ? »

Digitized by Google

Le bras gauche de la jeune fille était appuyé sur le coussin du sofa. John lui prit la main.

« Pauvre petite main !... chère petite main ! Que Dieu la bénisse à jamais ! »

Puis, se baissant tout à coup, il imprima ses lèvres sur la marque de la blessure.

Un instant après il avait disparu. Miss March quitta Rose-Cottage ce jour-là. Nous y restâmes seuls.

(La suite en mai.)

Digitized by Google

LES AVENTURES DE SIR AMYAS.

(8e EXTRAIT [1].)

CONCLUSION.

CHAPITRE VI.

Yeo retrouve sa petite fille.

Le navire faisait voile vers l'est et ramenait en Angleterre Amyas et ce qui restait de ses compagnons. Ayacanora s'était établie dans la cabine de Lucy, et faisait désormais partie de l'équipage; mais qu'elle donnait de mal à ses nouveaux amis! Elle était alors dans cette crise délicate qui met en danger le corps et l'âme des sauvages quand ils commencent à se mêler aux blancs. Cette crise, quelques années après les événements que nous racontons, hâta l'extermination des tribus indigènes de l'Amérique du Nord, et Ayacanora y eût succombé, sans l'admirable bon sens et la patience d'Amyas, comme cette fille du roi de Virginie, la fameuse Pocahontas, qui, après avoir été reçue à la cour de Jacques Ier avec tous les honneurs souverains, finit ses jours dans la misère dans un grenier de Londres. C'est qu'en effet le sauvage, au moment où il trempe pour la première fois ses lèvres dans la coupe de la vie civilisée, perd presque toujours ses vertus naturelles. D'une part, la conscience de la supériorité des blancs l'écrase; de l'autre, la facilité qu'il trouve à se procurer les choses nécessaires à la vie le

[1] Voir la livraison de février 1860.

Digitized by Google

séduit et le corrompt. Dans le premier cas, il perd le sentiment de sa dignité personnelle; dans le second, il contracte une multitude de vices nouveaux, et il devient mendiant, voleur, paresseux, ivrogne et gourmand.

Cette pente fatale, Ayacanora l'eût descendue rapidement, si un bon génie n'eût veillé sur elle. La belle prêtresse des Amaguas, sortie de ses forêts, n'était plus, à bord du vaisseau qui la transportait en Europe, qu'une enfant capricieuse, maussade et désagréable à l'excès. La Diane de la Méta conservait le goût de la vie active et de la chasse; elle parcourait du matin au soir le navire du haut en bas; elle en visitait tous les coins et recoins, et, trop fière sans doute ou trop timide pour demander, elle aimait à dérober et à cacher tous les objets qui lui plaisaient, et lorsque Amyas lui défendait de rien prendre sans permission, elle menaçait de se jeter à la mer ou s'enfermait et boudait toute la journée dans sa cabine. Elle finit néanmoins par obéir, excepté pour les douceurs et les friandises. Aussi les provisions de fruits et de sucreries que l'évêque avait fait embarquer pour sa consommation personnelle disparurent rapidement; le vin d'Espagne de Son Eminence, qu'Amyas avait réservé pour la vieille Lucy à titre de cordial, y passa également. Amyas lui adressa à ce sujet de sévères remontrances, en lui disant combien il était mal à elle de voler une pauvre femme malade; et Ayacanora fut tellement bouleversée de ces reproches qu'elle s'échappa pour se jeter par-dessus le bord, mais heureusement Amyas la retint au moment où elle allait se livrer à cet acte de désespoir. Elle pleura beaucoup, fit de belles promesses de se corriger, et Amyas lui pardonna, mais huit jours après elle forçait le maître d'hôtel portugais de lui donner d'un autre vin, et elle en but tant qu'elle perdit la raison. Amyas, irrité, fit administrer une douzaine de coups de fouet au malheureux maître d'hôtel, qui n'était coupable, après tout, que d'avoir cédé aux menaces de la jeune fille; quant à Ayacanora, il resta deux jours sans lui parler, et sa froideur, non moins que le mal de tête qu'elle éprouva, la corrigea pour toujours de l'envie de boire les liqueurs fermentées.

Le pauvre Amyas n'en était pas moins fort embarrassé sur les moyens à prendre pour venir à bout d'une jeune fille qui, à

Digitized by Google

la moindre contrariété, le menaçait du suicide. La punir ? il ne l'osait, alors même qu'il en aurait eu le cœur ; la mettre à terre ? c'eût été plus simple, mais barbare, et d'ailleurs un instinct lui disait que c'était le ciel qui avait inspiré à Ayacanora cette étrange affection pour les Anglais ; il lui semblait que Dieu la lui avait confiée et qu'il lui demanderait compte un jour de son âme.

A bout d'expédients, il chargea John Brimblecombe de lui enseigner les éléments du christianisme, afin qu'elle fût à même de recevoir le baptême en arrivant en Angleterre. Mais nouvel embarras ! Ayacanora refusa net d'écouter les leçons du révérend. Elle ne voulait d'autre maître qu'Amyas. Celui-ci avait de bonnes raisons pour refuser les fonctions de pédagogue, et Ayacanora resta plusieurs semaines sans rien apprendre, sauf l'anglais, dans lequel elle fit des progrès merveilleux.

Puis, comme si les difficultés ne devaient jamais finir, elle prit en haine non-seulement John Brimblecombe, dont elle contrefaisait d'une manière comique la démarche et l'organe, mais encore William Cary, à qui elle ne permettait jamais de l'approcher et de lui parler. Elle était jalouse de l'intimité du jeune homme avec Amyas. Lorsque celui-ci lui fit des reproches sur la manière dont elle traitait son ami, elle répondit que Cary était un cacique comme Amyas, et qu'il ne devait pas y avoir deux caciques dans le même Etat. Un jour, elle conseilla à Amyas de tuer son rival et de s'emparer du vaisseau pour lui tout seul. Cette proposition originale excita, comme on le pense bien, une vive hilarité parmi les gens de l'équipage, mais Ayacanora, mécontente de la voir accueillie de cette façon, bouda pendant plusieurs jours.

Ensuite, ce fut le tour des nègres. La jeune fille avait pour eux une répugnance insurmontable, et elle la leur témoignait en leur jetant à la tête tout ce qui lui tombait sous la main. Les pauvres nègres, dont la vie se trouvait sans cesse exposée, furent obligés de se plaindre à Amyas qui leur procurait, par son intervention, quelques intervalles de répit.

Ayacanora régnait en souveraine sur le reste de l'équipage. Tantôt elle obligeait les matelots à quitter leur ouvrage et à courir après elle, tantôt elle exigeait qu'ils lui confectionnassent

Digitized by Google

des jouets, et s'ils refusaient, elle leur administrait force coups de pied et coups de poing. Ces braves gens, Yeo surtout, lui cédaient toujours et jouaient avec elle comme avec un jeune léopard apprivoisé dont on aurait rogné les ongles. Elle amusait tout le monde à bord, et chacun l'aimait. Quant à Amyas, l'intérêt qu'il prenait à elle, même les soucis continuels que lui causaient ses caprices l'occupaient et l'empêchaient de penser trop souvent au jour où il reverrait sa mère et à la douloureuse catastrophe qu'il avait à lui apprendre.

Le vaisseau marchait depuis quelque temps déjà, poussé par une brise favorable. Il avait dépassé les divers groupes formés par les Antilles et les îles Lucayes et voguait dans l'Atlantique, où il n'avait plus à craindre d'être poursuivi. A ce moment, Amyas jugea qu'il était sans danger de relâcher un peu la discipline et de faire la distribution du butin. Ce que nos aventuriers trouvèrent d'or, d'argent, de joyaux et de marchandises de toute espèce, n'intéresserait pas le lecteur. Qu'il lui suffise de savoir qu'il y en eut assez pour faire la fortune de l'équipage et des chefs, y compris M. Salterne, qui avait droit à un tiers de la prise en sa qualité de propriétaire du navire. Dans la cabine du capitaine, on trouva deux caisses pleines de magnifiques parures de femmes, des plumes du Mexique, des broderies d'Espagne et de Flandre qui étaient destinées probablement à quelque belle dame de la Havane ou de Caracas. Sur la proposition de Cary, ces deux caisses furent adjugées, aux acclamations de tout l'équipage, à Ayacanora, en récompense de ses hauts faits et des services qu'elle avait rendus à l'expédition.

La pauvre enfant emporta en triomphe tous ces atours dans la cabine de Lucy et les examina avec avidité. Elle ne fit pas grand cas des plumes du Mexique, qui lui rappelaient sa vie sauvage, mais elle s'affubla de toutes les parures d'Europe, et pendant deux ou trois jours elle se promena sur le pont, étalant orgueilleusement aux regards de l'équipage les mantilles de Séville, les chapeaux de Madrid, les dentelles de Bruxelles. Les matelots étouffaient leur envie de rire, Amyas levait les épaules et redoutait pour Ayacanora le moment où elle comprendrait qu'elle prêtait au ridicule. Ce moment ne tarda pas à arriver.

Digitized by Google

Après avoir paradé tout à son aise, de l'avant à l'arrière du navire, elle se mit à dire tout d'un coup à Amyas :

« Ayacanora est une demoiselle anglaise, maintenant; n'est-ce pas? »

Cette prétention naïve de la jeune fille de ressembler à une Européenne, et surtout à une Anglaise, parut tellement exorbitante aux matelots qu'ils éclatèrent de rire, et la pauvre Ayacanora, voyant qu'on se moquait d'elle, se mit à fondre en larmes et se sauva dans sa cabine.

Amyas la suivit, dans la crainte qu'elle ne se portât à quelque extrémité, mais elle s'était enfermée avec Lucy, et Amyas entendait du dehors ses sanglots.

Il frappa, mais en vain; elle refusa d'ouvrir de toute la journée, et Amyas fut obligé de forcer la porte pour empêcher Lucy de mourir de faim.

Ayacanora était étendue par terre, elle avait déchiré et jeté de tous côtés par terre ces beaux atours qui faisaient sa joie et son orgueil. Amyas chercha à la consoler, en lui disant que les gens de l'équipage ne se moqueraient plus jamais d'elle, mais en même temps il lui fit entendre qu'elle devait faire plus d'efforts pour effacer en elle les traces de la vie sauvage.

« Ce ne sont pas de belles robes, lui dit-il, qui feront de vous une Anglaise. »

Ayacanora le comprit, et, les yeux encore pleins de larmes, elle lui répondit, en lui tendant la main :

« Je veux avoir un cœur anglais, un cœur comme le vôtre! Que M. Brimblecombe me donne ses leçons, maintenant!

— C'est bien, ma fille, dit Amyas heureux de cette résolution subite. John commencera demain.

— Non; à présent, à présent. Je ne veux pas attendre. Qu'il vienne tout de suite. »

Et elle envoya Amyas chercher Brimblecombe; elle écouta patiemment l'honnête révérend pendant une heure ou deux, et répéta le soir à Lucy ce qu'elle avait appris. A partir de ce jour, chaque fois que John venait lire et prier avec Lucy, Ayacanora, au lieu de se sauver sur le pont, restait près de lui, s'efforçant de son mieux de comprendre ce qu'il disait; elle se mettait à genoux avec lui et priait!

Digitized by Google

Les choses marchaient bien, sans trop de caprices et de boutades de la part de la jeune fille, lorsqu'un matin Amyas et Cary, qui se promenaient en fumant sur le pont, entendirent un grand bruit dans l'entre-pont, et en même temps ils virent John Brimblecombe qui montait précipitamment en se tenant la tête dans les deux mains.

« Sauvez-moi ! s'écria-t-il, sauvez-moi des griffes de cette furie ! elle est possédée d'une légion de diables. Elle m'a écrasé le nez, elle m'a arraché les cheveux ; je suis sûr que je n'en ai plus un seul sur la tête. La voici ! protégez-moi ! — Satan, je te défie : *vade retro !* »

Et le pauvre Brimblecombe se cachait derrière les deux amis, tandis qu'Ayacanora tournait autour d'eux comme une Ménade pour frapper son ennemi.

Amyas et Cary, étonnés, calmèrent du mieux qu'ils purent la jeune fille irritée, et, lorsqu'elle fut apaisée, ils lui demandèrent le motif de sa colère contre le révérend.

« Il a eu l'audace de me regarder, dit-elle.

— Eh ! mon Dieu ! dit Cary en riant, un chien regarde bien un évêque.

— C'est possible, mais personne ici, sauf M. Amyas, ne doit fixer Ayacanora. Quiconque se permettra cette insolence, je le tuerai.

— Mais je suis innocent, messieurs, s'écria Brimblecombe, je suis innocent comme l'enfant qui vient de naître. Ne la croyez pas ! »

Cary le plaisanta sur les libertés qu'il avait prises avec la jeune sauvage, ce qui désespéra le bon révérend ; puis, tandis que John se retirait en grommelant et en réparant le désordre de sa coiffure, Ayacanora s'en alla prendre une ligne et se mit à pêcher. Mais bientôt, fatiguée de voir le poisson rebelle aux appâts qu'elle lui présentait, elle jeta sa ligne et s'assit sur la dunette pour écouter John Squire, l'armurier, qui, tout en réparant une cuirasse, chantait une chanson de matelot de son pays. Yeo, qui travaillait lui-même près de l'armurier, répétait le refrain de cette chanson avec un entrain qui rappelait le joyeux compagnon de M. John Oxenham. Comme il achevait les derniers vers, Ayacanora parut frappée d'un souvenir ; elle

Digitized by Google

se recueillit et répéta à son tour le refrain sans se tromper d'un mot, et en y mettant le même accent et la même intonation que Yeo.

Au comble de la surprise, Yeo se retourna et pâlit.

« Qui a chanté là? dit-il vivement.

— C'est la petite fille, répondit Amyas. J'espère qu'elle fait de grands progrès dans son anglais.

— La petite fille? reprit Yeo, devenant plus pâle encore. Pourquoi chagriner un vieux serviteur, capitaine Amyas, en parlant de petites filles? Oui, continua-t-il, aussi vrai que je ne suis qu'un misérable pécheur, si je ne savais maintenant d'où est venue cette voix, je croirais avoir entendu la petite fille de M. Oxenham. C'est au bord de la rivière que William Penberty, mon camarade, et moi, nous lui avons appris cette chanson. Que Dieu me protége! »

Les matelots se turent, ce qui arrivait chaque fois qu'Yeo faisait allusion à l'enfant qu'il avait perdue. Mais bientôt Ayacanora, dont les souvenirs se réveillaient petit à petit, continua à murmurer les strophes de la chanson.

Yeo se leva alors brusquement du canon sur lequel il était assis.

« Je n'y tiens plus, dit-il. Indienne, où as-tu appris cette chanson? »

Ayacanora le regarda presque effrayée de la véhémence avec laquelle il lui parlait, puis elle interrogea Amyas du regard pour voir si elle n'avait pas mal fait et tourna le dos à Yeo.

« Au nom du ciel, capitaine, reprit Yeo, questionnez-la vous-même.

— Mon enfant, dit Amyas en adressant la parole en indien à la jeune fille, comment se fait-il que vous sachiez si bien cette chanson? où l'avez-vous apprise? »

Ayacanora fit la moue et secoua la tête.

« Si vous parlez en indien à Ayacanora, Ayacanora ne dira rien. Ayacanora veut être maintenant une Anglaise, comme la pauvre Lucy.

— Eh bien alors, reprit Amyas, vous souvenez-vous, Ayacanora, de ce qui s'est passé autour de vous quand vous étiez petite? »

Digitized by Google

Elle réfléchit un instant, puis elle agita ses bras au-dessus de sa tête :

« Je vois encore des arbres, des arbres grands comme la Magdalena. Il n'y avait rien que des arbres. Autour de moi, la solitude.

— Vous rappelez-vous ce qui croissait sur ces arbres? » demanda Yeo avec impatience.

Ayacanora sourit.

« Quelle niaiserie ! C'étaient des fleurs, des fruits, des noix, des coupes de singes. Ayacanora grimpait après quand elle menait la vie sauvage.

— Mais qui vous a appris à appeler cela des coupes de singes? dit Yeo tremblant d'émotion.

— Les singes boivent, les monos boivent.

— Les monos ! dit Yeo, qui ayant perdu une piste en cherchait une autre. Comment savez-vous que ces animaux s'appelaient des *monos*?

— Peut-être, dit Cary, qui venait de se joindre au groupe, nous a-t-elle entendu prononcer ce nom-là.

— Les monos, dit Ayacanora, ont des figures comme des hommes et des queues. Il y en avait un très-noir et très-sale avec une barbe, qui prêchait dans un arbre comme M. John Brimblecombe le dimanche. »

Cette allusion à Brimblecombe et au singe prédicateur fit rire tout le monde, excepté Yeo.

« Mais vous souvenez-vous d'avoir vu des chrétiens, des blancs? »

Ayacanora garda le silence.

« Vous rappelez-vous une femme, une jolie femme qui avait des cheveux comme ceux du capitaine?

— Non. »

Et Ayacanora tourna le dos d'un air maussade, comme si elle eût été fatiguée des efforts de mémoire qu'elle venait de faire.

« Essayez encore de vous rappeler quelque chose, lui dit Amyas.

— Ayacanora se souvient d'avoir vu de gros singes noirs et très-hauts, très-hauts de taille. »

Digitized by Google

Et elle leva la main au-dessus de sa tête et fit un signe de dégoût.

« Des singes? est-ce qu'ils avaient des queues?

— Non, ils étaient comme des hommes. Tenez, comme le cuisinier qui passe là-bas. »

Et le malheureux fils de Cham, qui traversait justement le pont en ce moment, entendit siffler à ses oreilles un morceau de bois qu'Ayacanora venait de lui lancer à la tête.

« Ayacanora, si vous jetez encore quelque chose au cuisinier, je vous ferai fustiger, lui dit Amyas qui n'avait pas le moins du monde envie de le faire.

— Et moi, je vous tuerai, répondit froidement la jeune fille.

— Elle veut parler des nègres, dit Yeo. Nous avions avec nous des Cimaroons.

— Essayez encore, reprit Amyas. Vous souvenez-vous d'avoir vu d'autres singes que ceux-là?

— Oui, répondit-elle après un instant de réflexion, le diable!

— Le diable! s'écria Yeo. Dieu nous protége. Que veut-elle dire là? Et comment était-il fait? »

Ayacanora fit comprendre par gestes que le diable avait une figure de singe et une barbe grise comme celle d'Yeo; puis elle se passa plusieurs fois la main autour du cou, mais personne ne devina ce qu'elle voulait dire.

« Ah! j'y suis! s'écria à la fin Yeo en éclatant de rire. Sir Urian avait une fraise, n'est-ce pas? continua-t-il en s'adressant à Ayacanora; son cou était comme celui du commandant espagnol? »

Ayacanora battit des mains de joie, se voyant comprise.

« Oui, dit-elle, en assez bon espagnol: *Mono de Panama! Viejo diablo de Panama!* »

Yeo poussa un grand cri:

« Merci, mon Dieu, merci! Ce furent là, monsieur Leigh, les dernières paroles du capitaine Oxenham. Le diable, c'est don Francisco Xararte. O ma chère enfant! ma chère petite fille! C'est elle, monsieur Leigh, c'est la fille de M. Oxenham, que j'avais perdue et que je retrouve. Chère petite! reconnaissez-vous Salvation Yeo, qui vous portait dans ses bras à travers les montagnes et qui grimpait sur les arbres pour vous aller cher-

Digitized by Google

cher des coupes de singes? Et William Penberty, qui vous cueillait des fleurs, vous en souvenez-vous? Et votre pauvre cher père! il était grand comme M. Cary, seulement il avait la barbe et les cheveux noirs. Il jurait aussi, en parlant, comme un Espagnol. »

Et le pauvre Yeo, ivre de joie, s'était jeté à genoux devant Ayacanora et couvrait ses mains de baisers. Ses camarades le croyaient devenu fou.

« Ne le troublez pas, dit Amyas; il s'imagine qu'il a retrouvé sa petite fille!

— Et je crois qu'il a raison, Amyas, répondit Cary.

— Mais s'il se trompait, quel coup pour son pauvre cerveau! Yeo, as-tu encore d'autres preuves? »

Yeo frappa du pied avec impatience.

« Et quelle preuve me faut-il de plus? C'est elle, je vous dis, et j'en suis sûr. Comme elle est devenue belle! Où donc avais-je les yeux, depuis si longtemps qu'elle est avec nous, pour ne l'avoir pas reconnue? Vous rappelez-vous, chère enfant, ce Salvation Yeo qui vous a appris la chanson que vous chantiez tout à l'heure? Assis sur la mousse au pied des arbres, je vous faisais des bouquets, je vous mettais des fleurs dans les cheveux! Dites, vous souvenez-vous de moi? »

Et le pauvre homme pleurait et riait en même temps à l'idée d'avoir retrouvé celle qu'il avait vue si souvent dans ses rêves.

Ayacanora avait commencé par écouter Yeo en riant, mais peu à peu elle était devenue recueillie et sérieuse; tout d'un coup elle rougit, et, se dégageant des bras d'Yeo, elle se jeta d'un air suppliant dans ceux d'Amyas.

Amyas, troublé, la pressa sur son cœur; puis, se remettant, il lui dit :

« Ayacanora, vous n'êtes pas maîtresse de vous. Descendez près de Lucy, et nous causerons de cette aventure demain. »

La jeune fille attacha sur lui un long regard, s'éloigna à pas lents et disparut.

« Ah! dit Yeo d'un ton de profonde tristesse, la jeunesse recherche la jeunesse. Jour et nuit, depuis dix ans, je pense à cette enfant; pour la retrouver, j'ai traversé les mers, parcouru les forêts, affronté le feu des combats, souffert dans les bagnes

Digitized by Google

des Espagnols, et maintenant elle n'a pas l'air de me reconnaître !

— Mon vieil ami, dit Amyas, toi non plus tu n'es plus maître de toi-même. Laisse à Ayacanora le temps de se recueillir, de s'habituer à sa nouvelle existence, et elle te remerciera, elle t'aimera.

— Non, capitaine, c'est vous qu'elle aimera, qu'elle aime déjà. Soyez heureux ! »

. . . . . .

A partir de ce jour, Ayacanora fut une nouvelle créature. La pensée qu'elle était Anglaise, et qu'elle appartenait à cette grande race blanche dont elle avait appris à reconnaître la supériorité, opéra en elle une révolution complète, et elle montra dès lors une gravité, une réserve, une douceur qu'on ne lui supposait pas. Sa haine pour Cary et Brimblecombe disparut. Tout en restant avec eux dans les bornes que lui imposait la modestie, elle prenait plaisir à les questionner sur l'Angleterre, sur les mœurs, sur les usages du peuple anglais et, en général, des nations européennes. Amyas, pour des raisons à lui seul connues, était devenu moins familier avec elle. Il lui avait fait donner une cabine particulière, il ne l'appelait plus que madame, et avait recommandé à Cary, à Brimblecombe et à tout l'équipage, de la traiter désormais comme une dame et comme une chrétienne. Les matelots regrettèrent de perdre leur gentille favorite, mais ils se consolèrent en se disant que leur petite Indienne était la fille de M. Oxenham, et en la servant comme une reine.

Yeo seul se tenait tristement à l'écart. Jamais il ne la regardait, jamais il ne lui adressait la parole, il évitait même de la rencontrer. Son rêve de bonheur s'était évanoui. Il avait retrouvé sa petite fille, et sa petite fille ne s'occupait pas de lui. Pour l'oublier, il prenait sa Bible et méditait sur ce passage du livre divin : « Ne mettez pas vos affections dans les choses de la terre ! »

Mais pourquoi Amyas accroissait-il sans cesse la distance entre lui et Ayacanora ? Il en pourrait donner mille raisons. Mais la principale, la voici : c'est qu'en même temps qu'il avait découvert qu'Ayacanora était Anglaise, il avait découvert

Digitized by Google

qu'elle était Espagnole aussi. John Oxenham eût-il été mille fois le père de la jeune fille (ce que l'obstiné était tenté de révoquer en doute), elle avait pour mère une femme appartenant à une race maudite, la parente peut-être du meurtrier de son frère ! Les yeux prévenus d'Amyas ne voyaient dans Ayacanora que l'élément espagnol ; et telle était son horreur pour ce peuple, qu'il était plus tenté de haïr la jeune fille que porté à concevoir pour elle quelque sentiment tendre.

Cependant le vaisseau filait toujours devant une jolie brise du sud-ouest ; mais, bien avant qu'il fût en vue des côtes d'Angleterre, Lucy Passmore dormait du dernier sommeil sous les vagues de l'Atlantique !

CHAPITRE VII.

Amyas revient pour la troisième fois dans son pays.

C'est le 15 février 1587, et Mrs. Leigh se promène lentement sur la terrasse de Burrough, comme elle le fait chaque soir depuis trois longues années, en contemplant la rivière qui serpente, les dunes brumeuses et l'Océan qui mugit au loin. Oui, trois années et plus se sont écoulées depuis le départ de *la Rose*, et à Bideford, à Appledore, à Clovelly, à Ilfracombe, on est resté sans nouvelles de Frank, d'Amyas et des braves qui les ont accompagnés. Une fois on eut une lueur d'espérance, lorsqu'on apprit l'arrivée à Plymouth de Drake, de Frobisher et de Carlisle, qui revenaient victorieux d'Amérique avec leur escadre. A l'insu de Mrs. Leigh, sir Richard envoya un courrier chercher des nouvelles de *la Rose*, mais le courrier revint sans en rapporter. Drake, dit-il, s'était signalé par des exploits glorieux, il avait saccagé Carthagène, Saint-Domingue et Saint-Augustin, et secouru la colonie fondée par Raleigh en Virginie, mais il n'avait rencontré nulle part *la Rose* et ceux qui la montaient. Mrs. Leigh courba la tête et adora Dieu en disant : « Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté. Que le nom du Seigneur soit béni ! »

Maintenant ses cheveux avaient blanchi, ses joues étaient

Digitized by Google

maigres et pâles, et sa démarche commençait à devenir moins assurée. Elle sortait rarement de chez elle, excepté pour aller à l'église et visiter les chaumières du voisinage. Jamais elle ne prononçait les noms de ses fils, jamais elle ne disait en public un mot qui pût faire croire qu'elle pensait à eux, mais chaque jour, lorsque la marée était haute, elle venait se promener sur cette terrasse et dévorait des yeux l'Océan pour y chercher une voile qui ne paraissait jamais. Que de vaisseaux, pendant trois ans, elle vit arriver de loin et entrer dans le port ! mais jamais celui qu'elle attendait ne se montra à l'horizon. Elle le connaissait si bien qu'elle l'eût reconnu au milieu d'une flotte entière.

Ce soir-là, Mrs. Leigh le cherchait des yeux comme à l'ordinaire sur l'immensité des flots, et, déçue comme toujours dans son espérance, elle se préparait à rentrer, lorsque soudain une lueur brilla au loin sur les flots et fut suivie d'un coup de canon. Mrs. Leigh s'arrêta, et son cœur, sans qu'elle sût pourquoi, battit violemment dans sa poitrine. Etait-ce un bâtiment en détresse qui tirait le canon pour demander du secours ? Mais non, le vent était bon et la mer calme. Quelques minutes après, un second coup de canon se fit entendre, et la population de Northam accourut dans le cimetière qui dominait la plaine et la rivière.

Bientôt un vaisseau parut en dehors de la barre. Il arrivait toutes voiles dehors. C'était un fort bâtiment, de mille tonneaux au moins, mais à son gréement on reconnut que ce n'était pas un bâtiment anglais. Ce n'était pas non plus un croiseur espagnol venant ravager la côte ; cette façon de faire la guerre était bonne pour des diables déterminés comme Drake et Hawkins. Qu'était-ce donc ?

Le vaisseau, porté par la marée et poussé par le vent d'ouest, est entré dans le canal, et se trouve presque à la hauteur d'Appledore. Evidemment, ce n'est pas un ennemi, et, si c'est un étranger, il faut convenir qu'il est hardi, car il n'a pas voilé ses huniers, ce que doit faire tout bâtiment étranger qui arrive en vue d'un port anglais, sous peine d'être traité selon les lois de la guerre. Il disparaît derrière la colline d'Appledore ; un nouveau coup de canon retentit, puis un formidable hourrah s'élève dans le ciel. Mrs. Leigh écoute muette et immobile. Le vais-

Digitized by Google

seau double les rochers de Hubbastone; au bout de vingt minutes on le voit entrer dans la rivière de Bideford, et l'écho apporte jusque sur la terrasse de Burrough le bruit des tambours, des fifres, des trompettes, des hautbois, qui signale à bord la joie des arrivants.

Mrs. Leigh s'en retourne précipitamment chez elle et appelle sa femme de chambre.

« Grâce, dit-elle, apporte-moi mon capuchon. M. Amyas est de retour.

— Que dites-vous là, madame? Oh! la bonne nouvelle! Dieu soit béni! Mais où avez-vous su cela?

— J'ai entendu sa voix sur la rivière, mais je n'ai pas entendu celle de M. Frank, Grâce!

— Oh! madame, quand l'un est quelque part, l'autre n'est pas loin. Ils ne se quittent jamais. Tous deux sont arrivés, ou bien ils ne sont revenus ni l'un ni l'autre; c'est moi qui vous le dis. Voici votre capuchon, madame. »

Et Mrs. Leigh, suivie de Grâce, se mit en route pour Bideford.

Etait-ce bien vrai? n'était-ce pas un rêve? L'instinct divin de la mère avait-il permis à Mrs. Leigh de reconnaître la voix de son fils au milieu de toutes les autres, et à une si grande distance? ou bien Mrs. Leigh était-elle le jouet d'une hallucination.

Tout le long de la route de Burrough à Bideford, Grâce se fit à elle-même ces questions. Elle trouva la réponse en arrivant sur le quai de Bideford.

En descendant Bridgeland-Street, qui alors n'était bordée que d'humbles boutiques où se fabriquaient les cordages, elles aperçurent le vaisseau déjà à l'ancre dans la rivière. Lorsqu'elles arrivèrent à l'extrémité de la rue, Mrs. Leigh fut obligée de s'arrêter : une foule de matelots, de femmes, d'enfants, d'apprentis se poussaient, criaient, parlaient, pleuraient, riaient.

« La voici, dirent quelques voix. C'est sa mère.

— Sa mère et non pas leur mère! Tu entends, Grâce, ce qu'ils disent. J'avais raison, tu le vois, » dit Mrs. Leigh à sa suivante, et, se sentant près de défaillir, elle s'appuya sur elle.

Au même moment, Amyas perçait la foule et serrait sa mère

Digitized by Google

dans ses bras, tandis que les assistants s'écartaient respectueusement autour d'eux.

Mrs. Leigh couvrit son fils de baisers, mais ne lui adressa pas une question. Ne voyant pas Frank avec son frère, elle comprit tout.

« Oh ! ma mère, j'aurais voulu mourir pour le sauver, dit Amyas en pleurant.

— Tu n'as pas besoin de me dire cela, cher Amyas. Mais comment est-il mort ?

— En martyr, victime de l'inquisition. »

Mrs. Leigh recula en frissonnant, puis elle reprit son calme habituel et leva la tête avec un mouvement de fierté sublime.

« Viens, dit-elle, Amyas. Je ne m'attendais pas à un tel honneur. Merci, mon Dieu, d'avoir choisi un de mes fils pour rendre témoignage de ton saint nom ! Viens, Amyas, notre chère maison t'attend pour te recevoir. Mais quelle est cette jeune fille? ajouta Mrs. Leigh en désignant Ayacanora, qui s'était glissée dans la foule près d'Amyas.

— C'est une pauvre fille indienne qui a voulu me suivre à toute force. Je l'appelle ma fille ; plus tard, je vous conterai son histoire.

— Tu l'appelles ta fille ; alors elle sera ma petite-fille. Venez, mon enfant, je veux être votre mère. »

Ayacanora obéit et s'agenouilla devant Mrs. Leigh, ainsi qu'elle avait vu faire à Amyas. Mais Mrs. Leigh la releva aussitôt en l'embrassant, et reprit avec elle et Amyas le chemin de Burrough.

La foule les laissa s'éloigner dans un respectueux silence, puis elle poussa des hourrahs qui ébranlèrent la vieille ville.

Mrs. Leigh s'arrêta soudain.

« J'oublie, Amyas, dit-elle, de te parler de tes compagnons. Combien en as-tu ramené ?

— Nous partîmes une centaine, ma mère, et nous revenons quarante-quatre... Mais est-ce un rêve que je fais à mon tour? Est-ce vous que je revois ? Suis-je à Bideford ? Est-ce là ma vieille rue de Bridgeland ? Tiens, voilà Smith, le forgeron, sur sa porte ! »

Et Amyas traversa la rue pour lui serrer la main.

Digitized by Google

« Mère, reprit-il quand ils furent sortis de la ville, nous sommes riches maintenant pour toujours !

— Oui, c'est la mort des martyrs qui lui convenait le mieux.

— J'ai rapporté ici un trésor immense !

— Quand a-t-il subi le martyre, mon Frank ?

— Il y a trois ans et plus. Deux mois à peine après notre départ.

— Oui, c'est vrai, il me l'a dit.

— Il vous l'a dit, mère ? Comment ?

— Oui, le pauvre enfant est venu souvent me visiter dans mon sommeil. Ma fille, continua Mrs. Leigh en s'adressant à Ayacanora, vous devez trouver qu'il fait bien froid en Angleterre, habituée comme vous l'avez été à vivre dans les climats brûlants ? »

Ayacanora osa à peine répondre. La hardiesse de la Diane indienne avait fait place à la modestie tremblante de la jeune fille, jetée soudainement dans un nouveau monde, au milieu de figures inconnues et dans un étrange milieu d'espérances et de craintes.

« Votre mère m'aimera-t-elle? dit-elle tout bas à Amyas en entrant dans la maison derrière Mrs. Leigh.

— Oui, mais il faudra faire ce qu'elle vous dira.

— Elle se moquera de moi peut-être, reprit Ayacanora, parce que je suis une pauvre sauvage.

— Ma mère est la bonté même ; elle ne se moque jamais de personne.

— Alors, je n'aurai pas peur d'elle. »

En effet, une journée s'était à peine écoulée que Mrs. Leigh avait complétement gagné le cœur de la jeune fille. Amyas lui eut bientôt conté l'histoire d'Ayacanora. Mrs. Leigh ne conçut aucun doute sur son identité, et jamais peut-être elle n'imprima sur le front de son fils un baiser plus tendre que lorsqu'il lui déclara qu'il avait conservé pure et sans tache, ainsi que devait le faire un gentilhomme et un chrétien, l'âme que Dieu avait confiée à sa garde. Mrs. Leigh se fit ensuite raconter dans tous ses détails l'histoire de Lucy Passmore, et tout ce qui était arrivé aux aventuriers depuis le jour où ils avaient mis à la voile du port de Londres, jusqu'à cette fatale nuit de la Guayra.

Digitized by Google

Le soir, Ayacanora venait de monter avec Mrs. Leigh dans la chambre qui lui était destinée, lorsque tout à coup un violent coup de sonnette retentit au dehors, la porte de la salle à manger s'ouvrit, et sir Richard Grenvil entra brusquement.

Amyas se précipita à ses pieds. Le vieux guerrier, en le relevant, laissa tomber une larme sur le visage bronzé de son filleul.

« Mon enfant, mon brave Amyas ! je suis heureux de te revoir. Où as-tu été ? Relève-toi et raconte-moi tout. Les matelots m'ont bien dit quelque chose, mais je veux tout savoir. Je savais bien que tu te signalerais dans ta profession. Combien de fois j'ai dit à ta mère d'espérer, et que tu reviendrais célèbre ! Allons, mets-toi là et causons ! Je suis tout essoufflé ! J'ai couru les trois quarts du chemin pour arriver plus vite. »

La conversation entre le parrain et le filleul se prolongea assez avant dans la nuit. A chaque action de courage et d'éclat d'Amyas, sir Richard applaudissait, et lorsque le jeune homme eut fini son récit, le vieux guerrier lui dit, en poussant un soupir :

« Plût à Dieu que je t'eusse accompagné ! Plût à Dieu au moins que j'eusse employé aussi bien que toi ces trois années !

— Vous êtes trop modeste, sir Richard.

— Non. En revenant d'Irlande, après notre séparation, j'appris que Raleigh, ou plutôt les deux capitaines Amadas et Barlow, avaient découvert entre la Floride et Terre-Neuve un pays qui n'a pas son pareil, je crois, sur la terre pour la fertilité et la salubrité du climat. Je ne sais si l'on y trouve de l'or, mais qu'importe ? Il offre tout ce dont l'homme peut avoir besoin, des fourrures, du bois de construction, des cannes à sucre, du blé, des fruits, du gibier, et tout ce que produisent la France, l'Espagne et l'Italie ; les sauvages qui l'habitent sont aussi civilisés que peuvent l'être des sauvages. En un mot, c'est un joyau digne de la couronne de Sa Majesté. Les indigènes l'appellent Wingandacoa, mais nous, nous lui avons donné le nom de Virginie pour perpétuer le souvenir de la reine vierge.

— Vous y avez donc été, sir Richard ?

— Oui, il y a deux ans. J'y ai laissé Ralph Lane, Amadas, une vingtaine de gentilshommes, une centaine de matelots environ, et un peu d'argent à moi et au vieux Salterne, argent que nous ne

Digitized by Google

reverrons jamais, par parenthèse. Quant à la colonie, elle s'est prise de querelle avec les sauvages, et il a fallu que Drake, en revenant de son dernier voyage dans les Indes occidentales, la ramenât tout entière en Angleterre. Pour me consoler de cet échec, j'ai couru la mer avec trois vaisseaux, j'ai bataillé contre les Espagnols et les Portugais, mais sans beaucoup de profit; cependant, je ne désespère pas de retourner en Virginie, car ce serait une honte si un paradis, une fois découvert par les Bretons, tombait dans d'autres mains que celles de Sa Majesté. Nous verrons, ce printemps, si on peut trouver des hommes et de l'argent; et si tu veux m'accompagner, filleul, je t'emmène.

Le lendemain matin, Amyas alla faire visite à Salterne et lui rendit compte de son voyage. Le vieillard connaissait déjà les circonstances principales, mais il écouta avec calme le récit d'Amyas, sans que son visage trahît la moindre émotion. Seulement, lorsqu'Amyas arriva au mariage de Rose, il poussa un profond soupir, comme si on lui eût ôté un poids de dessus la poitrine.

« Répétez-moi cela, monsieur. »

Amyas lui obéit et continua son récit, mais il hésita lorsqu'il dut parler au vieux Salterne de la mort de sa fille.

« Continuez, monsieur, dit Salterne. Pourquoi cette hésitation? Il n'y a rien dans ce qui vous reste à me dire dont je doive rougir, n'est-ce pas? »

Amyas raconta alors, les yeux baissés, le martyre de Rose, puis il jeta un regard à la dérobée sur son interlocuteur.

Le vieux Salterne était resté impassible; seulement un léger sourire de fierté plissait les coins de sa bouche.

« Et son mari? demanda-t-il après un moment de silence.

— J'ai honte d'avouer, monsieur Salterne, que cet homme vit encore.

— Il vit encore?

— Oui, mais ce n'est pas ma faute, je vous jure.

— Je vous crois, monsieur. Et maintenant, capitaine Leigh, votre intention est sans doute de passer quelque temps à terre avec la belle jeune fille que vous avez ramenée, avant d'entreprendre de nouvelles aventures?

Digitized by Google

— N'associez pas le nom de cette jeune fille au mien, monsieur Salterne ; elle ne m'est rien pas plus qu'à vous, car elle a du sang espagnol dans les veines. Mais je suis décidé à une chose, c'est à tuer le plus d'Espagnols que je pourrai, partout où je les rencontrerai. Aussi il est probable que je ne resterai pas longtemps ici.

— Eh bien ! capitaine, quand vous voudrez partir, venez me demander un vaisseau, et le meilleur que j'aurai sera à votre service.

— Merci, monsieur Salterne. Maintenant, j'ai des comptes à régler avec vous... *La Rose* vous appartenait, par conséquent j'ai à vous remettre la part qui vous revient dans le trésor que j'ai rapporté.

— Ma part, capitaine ? Si je vous ai bien compris, mon vaisseau a été brûlé et perdu sur la côte de Caracas il y a trois ans, et c'est depuis ce moment que vous avez conquis ce trésor.

— C'est vrai ; mais comme vous couriez les risques de notre expédition, vous devez en partager les bénéfices.

— Capitaine Leigh, vous êtes, je le vois, un honnête homme et un vrai chrétien, mais cet argent ne m'appartient pas, car ce n'est pas avec mon bâtiment que vous l'avez gagné. Et lors même que ce vaisseau serait là amarré au quai de Bideford, croyez-vous que William Salterne serait homme à vouloir faire argent de la faute et du déshonneur de sa fille et à toucher le prix du sang ? Non, monsieur. Vous êtes allé, comme un gentilhomme, à la recherche de ma fille et, comme un gentilhomme, vous avez fait ce que vous avez pu pour la ramener. Je vous en remercie, mais nos comptes finissent là. Ce trésor est à vous, capitaine, je n'y ai aucun droit ; et si par hasard la loi m'en donnait, j'y renonce, car je suis assez riche, étant seul au monde, et je vous offre ma part, monsieur Leigh, à cause du noble amour que vous et votre frère portiez à une personne qui, je le dis à ma honte, n'en était pas digne.

— Ne soyez pas injuste envers elle, monsieur Salterne. Si elle a péché comme une femme, elle est morte comme une sainte.

— Oui, capitaine, répondit Salterne en relevant la tête avec fierté, elle avait du sang anglais dans les veines et elle l'a montré à ses derniers moments. Mais ne parlons plus de cela. Je vous le

Digitized by Google

répète, monsieur Leigh, quand vous aurez besoin d'un vaisseau, venez me trouver. Jusque-là, adieu, et que le ciel soit avec vous ! »

Et le vieillard se leva et toujours impassible reconduisit Amyas jusqu'à la porte.

Amyas s'en alla chez Cary et lui offrit la moitié de la part de Salterne, mais Cary la refusa.

« Moi, l'héritier des Clovelly, je te dépouillerais de ton bien! Je n'ai rien perdu, moi, tandis que toi tu as perdu un frère. Dieu me préserve de toucher un penny au delà de ma part légitime !

Le soir, un messager arriva en toute hâte de Bideford à Burrough. Les autorités priaient Amyas de venir tout de suite, parce qu'il était l'un de ceux qui avaient vu les derniers M. Salterne en vie.

Aussitôt après le départ d'Amyas, le vieillard était allé voir un de ses amis, il avait fait son testament en sa présence, puis il était retourné chez lui et s'était enfermé dans la chambre de Rose. L'heure du souper vint et il ne parut pas. Les commis frappèrent à sa porte, mais sans obtenir de réponse ; inquiets, ils appelèrent les voisins et forcèrent la porte. Salterne était à genoux près du lit de sa fille, la tête appuyée sur le couvre-pied ; son livre de prières était ouvert devant lui, ses mains jointes semblaient implorer la clémence divine, mais il était mort et déjà froid.

Son testament était ouvert sur une table. Il avait partagé ses biens entre ses parents les plus pauvres, mais il avait légué au capitaine Amyas Leigh l'argent qui lui revenait comme propriétaire de *la Rose* et son nouveau trois-mâts de quatre cents tonneaux, à condition que le capitaine Amyas Leigh donnerait à ce vaisseau le nom de *la Vengeance*, qu'il l'équiperait avec une partie des trésors qu'il avait rapportés et que, dans le délai de trois ans, il partirait pour une nouvelle expédition contre les Espagnols.

Telle fut la fin de William Salterne, le marchand.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Un ordre de la reine retient dans le port la flotte de la Virginie qui s'apprêtait à partir.

Amyas a repris à terre sa vie calme d'autrefois, et pendant près d'un an il ne se passe dans son existence aucun événement digne d'être mentionné. Yeo s'est installé chez M. Leigh comme majordome, et ses occupations consistent à suivre Amyas dans ses sorties, à lire le soir sa Bible au coin du feu et à fabriquer une multitude de petits objets plus ou moins utiles pour chaque membre de la famille et, en particulier, pour Ayacanora qu'il continue à aimer comme son enfant, bien que la jeune fille paraisse toujours répondre aussi peu à ses affections. L'ex-prophétesse des Amaguas s'habitue à sa vie nouvelle; du matin au soir elle tourne autour de Mrs. Leigh pour se former aux travaux du ménage, et même elle commence à prendre un certain goût aux ouvrages à l'aiguille. A l'exemple de Mrs. Leigh elle confectionne de ses propres mains des vêtements pour les pauvres, elle l'accompagne dans ses visites aux chaumières des environs et l'aide dans la distribution de ses aumônes. Son caractère s'assouplit chaque jour sous la main à la fois ferme et douce de sa bienfaitrice; de temps à autre elle a bien encore des caprices, des boutades, des accès de colère, mais cela devient de plus en plus rare, et il suffit à Mrs. Leigh de la menacer de la renvoyer dans ses forêts pour l'apaiser et la faire obéir.

Mais tandis qu'Amyas se reposait, l'Angleterre était en proie à une vive agitation politique et religieuse. En effet, l'année 1588 approchait, cette année fameuse où l'Angleterre et l'Espagne devaient s'attaquer corps à corps. Jusqu'alors la guerre entre les deux pays avait eu pour théâtre les Pays-Bas, les Indes occidentales, les côtes et les îles d'Afrique. Mais Philippe II s'apprêtait à transporter la lutte sur le sol même des Iles Britanniques. En vain ses agents représentaient ses immenses armements maritimes comme dirigés contre les Pays-Bas; la reine Elisabeth, ses ministres et le peuple anglais lui-même ne prenaient point le change sur ses véritables intentions; ils comprenaient que l'indépendance et la religion nationale étaient également mena-

Digitized by Google

cées par le roi d'Espagne et par le pape, et ils venaient de jeter pour défi à l'un et à l'autre la tête sanglante de Marie Stuart.

Elisabeth toutefois avait commencé par négocier, pour détourner l'orage ; mais elle ne se borna pas à cela, ainsi que le prouve la lettre suivante écrite vers le milieu de l'été en 1587 :

« Francis Drake au capitaine Amyas Leigh.

« Mon cher garçon,

« Je t'écris à la hâte pour te répéter ce que je disais ce matin à Sa Très-Glorieuse Majesté. Il y a deux manières de faire face à son ennemi. La première est d'attendre qu'il vous attaque, la seconde est de lui porter le premier coup. Cette dernière me paraît la meilleure : c'est aussi l'opinion de Sa Majesté, qui m'a ordonné d'aller ravager les côtes d'Espagne depuis la Corogne jusqu'à Cadix. Je vais donc roussir un peu la barbe à Sa Majesté Catholique, et si je lui laisse un bateau pêcheur à flot, ce ne sera pas ma faute ; je ne veux lui laisser d'autre moyen pour venir nous chercher que de venir à la nage. Si tu es encore le garçon entreprenant que j'ai connu, amène d'ici à un mois un bon vaisseau à Plymouth et pars avec moi. Il y aura des coups à donner et de l'argent à gagner.

« A toi de cœur,

« F. Drake. »

Déjà, deux mois à peine après son retour, Amyas avait reçu de Raleigh l'offre de prendre le commandement d'une expédition considérable que le gouvernement envoyait dans la Virginie, mais il avait solennellement promis à sa mère de rester un an au moins près d'elle. Il lui en coûta pour tenir sa parole, car plus que jamais il brûlait du désir de se battre contre les Espagnols et surtout de se venger de don Guzman. Salvation Yeo l'entretenait dans ces sentiments, car le vieux marin devenait de plus en plus fanatique et leur haine commune contre les Espagnols s'était accrue à un tel point, par l'impatience même que leur causait l'inaction forcée à laquelle ils étaient condamnés, que Mrs. Leigh les entendit un jour, à sa grande indignation, discuter froidement s'ils n'avaient point commis un gros péché en ne mettant pas à mort les prisonniers du galion.

Digitized by Google

La lettre de Drake jeta Amyas dans une vive perplexité ; il lui fit toutefois cette réponse :

« Très-honoré monsieur,

« Un magicien me retient ici, mais vous ne sauriez me fournir les moyens de briser les mailles du filet dans lequel il m'enlace, car ce magicien c'est ma mère, qui me défend de la quitter. Je sais tout ce que je perds en ne répondant pas maintenant à votre appel ; heureusement, un jour viendra où je serai relevé de ma promesse, et alors j'aurai toute liberté pour combattre l'Antechrist, car il n'est pas près de mourir. Je ne veux point vous importuner plus longtemps ; je vous prierai seulement de me rapporter des nouvelles d'un nommé don Guzman-Maria-Magdalena Sotomayor de Soto. Interrogez, à cet effet, les prisonniers espagnols qui vous tomberont sous la main, et demandez-leur s'il est en Espagne ou dans les Indes, ce qu'il fait et où on pourrait le trouver. C'est la seule faveur que je sollicite de votre bonté, et je vous prie de croire à tous mes regrets d'être obligé de rester ici, tandis que vous allez acquérir de la gloire.

« Votre dévoué serviteur et ami,

« AMYAS LEIGH. »

Amyas obéit donc cette fois encore à sa mère, mais, je regrette d'avoir à le dire, ce fut en boudant quelquefois Mrs. Leigh et Ayacanora. Il redevint plus aimable toutefois lorsque, quelques mois après, Drake revint triomphant, après avoir détruit, dans le port de Cadix seul, une centaine de vaisseaux, pris trois grands galions chargés d'or, brûlé tous les petits bâtiments qu'il rencontra le long des côtes d'Espagne, et offert la bataille à Santa-Cruz, à l'embouchure du Tage. Mais ce qui fit bien plus de plaisir encore à Amyas, ce fut d'apprendre que Drake avait eu, par le capitaine de l'un des galions, des nouvelles de don Guzman. Le ravisseur de la pauvre Rose Salterne vivait encore ; il jouissait à la cour d'Espagne de la plus grande faveur, et commandait un des plus beaux vaisseaux de Sa Majesté Catholique. Amyas allait donc se retrouver face à face avec son ennemi, et déjà il ouvrait son âme à l'espoir d'une prochaine vengeance.

Digitized by Google

L'année 1588 touchait à sa fin. Sir Richard Grenvil avait été nommé, au mois de novembre, membre du Conseil de guerre chargé de pourvoir aux moyens de défense de la nation, et depuis ce temps on ne l'avait pas vu à Bideford et dans le Devonshire. Mais un matin, quelques jours avant Noël, il arriva à Burrough pour déjeuner. Lorsqu'il entra dans la salle, la première question d'Amyas fut pour lui demander des nouvelles de la cour.

« Tout va bien, mon garçon, répondit sir Richard. Sa Majesté montre le courage et la résolution d'une Boadicée et d'une Sémiramis. Je crois même que, si aujourd'hui elle tenait le roi d'Espagne en sa puissance, elle le traiterait comme Tomyris, la reine des Scythes, traita Cyrus.

— J'espère que son âme clémente et miséricordieuse n'est pas aussi changée que vous le dites, sir Richard, dit Mrs. Leigh.

— Eh bien ! si elle ne le faisait pas, moi je le ferais, et je demanderais ensuite pardon à Dieu. Mistress Leigh, il y a des moments où la clémence est de la cruauté. Ce n'est pas l'Angleterre seule qui est en péril aujourd'hui, c'est la Bible, c'est l'Evangile, c'est la liberté du monde, et il faut que nous accomplissions des choses terribles, de peur d'en souffrir de plus terribles encore.

— Dieu sauvera le monde et la Bible mieux que notre cruauté, cher sir Richard.

— Oui, mistress Leigh, mais il faut aider Dieu à les sauver. Amyas, Raleigh t'a-t-il écrit récemment ?

— Non, et cela m'étonne.

— Ton étonnement cesserait, si tu savais combien il a travaillé dans ces derniers temps. Ce qu'il y a de merveilleux chez lui, c'est que, n'étant pas marin, il soit si au courant des choses de la marine militaire.

— Il n'a jamais, que je sache, assisté qu'à un combat naval, lors de son voyage en Virginie avec sir Humphrey en 1579 ; encore ce ne fut qu'une escarmouche.

— Mais, reprit sir Richard, dans les guerres des Pays-Bas et d'Irlande, il a eu occasion de se rendre compte de la force irrésistible des vaisseaux et de la faiblesse des places fortes. et c'est lui qui a persuadé au Conseil de Sa Majesté de re-

Digitized by Google

pousser l'invasion sur mer, au lieu de l'attendre derrière des fortifications.

— Et il a raison ! Des murailles de bois vaudront toujours mieux que des murailles de pierre.

— Plusieurs membres du Conseil voulaient qu'on s'opposât à un débarquement et disaient — ce que je ne conteste pas — que les apprentis de Londres étaient de taille à lutter contre la meilleure noblesse d'Espagne. Mais Raleigh, soutenu en cela par lord Burleigh, répondait que nous différions des Pays-Bas et d'autres contrées en ce que nous n'avions pas sur notre territoire de château ou de ville capable de soutenir un siége de dix jours, et qu'après tout, nous n'avions d'autres remparts à opposer à nos ennemis que nos poitrines. Son avis prévalut, et c'est la flotte qui sera chargée du soin de protéger nos rivages.

— Eh bien alors buvons à la santé de Raleigh. C'est l'ami de tous les hardis marins et le mien en particulier !... Mais où est-il maintenant ?

— Il sera ici demain, je l'espère, car il a quitté Londres avec moi et il est allé dans le Cornouailles passer en revue les milices, ainsi que l'y obligent ses fonctions de sénéchal et de lieutenant général du comté.

— De plus, il est administrateur des mines d'étain. Quelle rapide fortune il a faite ! dit Mrs. Leigh.

— Il la mérite bien, répondit Amyas. Mais nous, sir Richard, qu'allons-nous faire ?

— Ah ! voilà l'embarras. Moi, je voudrais rester et me battre contre les Espagnols.

— Moi aussi, et c'est ce que je ferai.

— Mais il a d'autres desseins en tête pour nous.

— Nous n'avons pas besoin de lui pour dresser nos plans.

— Quoi ! tu refuserais de l'aider dans l'accomplissement de ses projets ?

— Non, certes ; mais je veux me battre contre les Espagnols.

— Je le veux aussi ; cependant je lui ai donné une espèce de promesse.

— C'est possible, sir Richard ; mais je n'ai rien promis, moi.

Digitized by Google

— Eh bien ! quand il viendra demain, il t'arrachera la même promesse.

— Où diable veut-il nous envoyer ?

— En Virginie. Les colons ont besoin de secours ; mais j'ai la conviction que nous serons de retour avant que l'*Armada* n'ait commencé à sortir des ports d'Espagne. »

Le lendemain, en effet, Raleigh vint à Burrough et obtint ce qu'il désirait. Mrs. Leigh consentit à laisser partir Amyas pour la Virginie ; mais cinq mois se passèrent encore avant que l'expédition, qui se composait de sept vaisseaux, fût rassemblée dans la rivière de Bideford.

Mais cette flotte n'était pas destinée à voir les rivages du nouveau monde ; elle avait à exécuter une entreprise plus noble que d'aller fonder les Etats-Unis.

Par une longue soirée du mois de juin, Mrs. Leigh était assise auprès de sa fenêtre ouverte, et travaillait à un ouvrage à l'aiguille. Ayacanora, assise en face d'elle, essayait de lire l'*Histoire des neuf Héros* et jetait de temps à autre à la dérobée un regard dans le jardin, où Amyas se promenait de long en large, l'air pensif. Comme le marin, tout entier à ses plans de colonisation et à ses préparatifs de départ, ne faisait point attention à elle, la jeune fille poussa un profond soupir auquel répondit un soupir de Mrs. Leigh.

« Nous ne sommes pas bien gaies ni l'une ni l'autre, ma chérie, dit la belle veuve. Pourquoi ma fille soupire-t-elle ?

— C'est parce que je ne comprends pas les longs mots, répondit Ayacanora en rougissant de son léger mensonge.

— Est-ce là tout ? Approchez, je vais vous expliquer... »

Ayacanora se leva et alla s'asseoir aux pieds de Mrs. Leigh, et elle épela :

« H, é — r, o — héro — ï — héroï — q, u, e, — héroïque.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Héroïque ! c'est ce qui est grand, bon et brave, comme... »

Mrs. Leigh allait dire le nom d'une personne chérie qui était perdue pour elle sur cette terre, et dont le portrait était suspendu au mur en face d'elle. Elle s'arrêta, n'osant prononcer ce nom, puis elle leva les yeux, contempla l'angélique figure, murmura une prière entre ses lèvres closes et baissa la tête de nouveau.

Digitized by Google

Mais Ayacanora continua la phrase.

« Comme lui, » dit-elle.

Et, en même temps, elle tourna vivement la tête du côté de la croisée.

« Oui, comme lui aussi, répondit Mrs. Leigh en souriant du geste de la jeune fille. Maintenant, reprenez votre lecture. Les jeunes filles ne doivent pas regarder par la croisée à l'heure où elles étudient.

— Deviendrai-je jamais une demoiselle anglaise? demanda Ayacanora.

— Vous l'êtes maintenant, ma chérie. Votre père était un gentilhomme anglais. »

En ce moment, Amyas entra et s'assit près de sa mère, tandis qu'Ayacanora semblait redoubler d'attention dans sa lecture.

« Eh bien, dit-il, votre élève fait-elle des progrès, ma mère?»

Et, sans attendre la réponse, il continua :

« D'aujourd'hui en huit, nous serons prêts à prendre la mer. — Eh bien! Ayacanora, voulez-vous partir avec nous et revoir vos Indiens et vos forêts?

— Partir avec vous? Parlez-vous sérieusement? dit Ayacanora avec vivacité.

— Là, là; j'en étais sûr, dit Amyas en riant. Elle ne serait pas vingt-quatre heures sur la côte de Virginie qu'elle s'envolerait dans les bois, son arc à la main, et nous ne la reverrions plus jamais.

— Méchant! c'est faux! s'écria la jeune fille en larmes et en cachant son visage dans le sein de Mrs. Leigh.

— Amyas, Amyas, pourquoi taquines-tu cette pauvre enfant? dit Mrs. Leigh d'un ton de reproche.

— Je plaisantais, chère mère, répondit Amyas, regrettant ce qu'il venait de dire. Allons, Ayacanora, ne pleurez pas et faisons la paix. Tenez, ajouta-t-il en tirant de sa poche un foulard, regardez ce que j'ai acheté pour vous ce matin. Il est rouge, bleu, vert, comme un perroquet. »

Et il le tendit à Ayacanora. Mais la jeune fille le lui arracha des mains et le mit en pièces.

« Non, dit-elle, je n'en veux pas; je vous hais. »

Et elle s'élança hors de la chambre.

Digitized by Google

« Amyas, Amyas, dit Mrs. Leigh, veux-tu tuer cette pauvre enfant? Peu importe qu'un vieux cœur comme le mien soit brisé un peu plus tôt, un peu plus tard; mais un jeune cœur est un trésor précieux aux yeux de Dieu, et on ne le brise pas sans le faire longtemps souffrir.

— Dieu me préserve, ma mère, de vouloir briser votre cœur!

— Il ne s'agit pas du mien, mon fils chéri. Et cependant tu ne peux me faire de plus grand chagrin qu'en tourmentant une personne que j'aime parce qu'elle t'aime.

— Bah! chère mère, ce sont des caprices de jeune fille. Mais comment pourrais-je briser votre cœur? N'est-ce pas pour vous que j'ai refusé deux fois d'aller en Amérique et en Virginie? Et, si j'ai accepté cette fois, n'est-ce pas parce que vous me l'avez permis? Ne vous ai-je pas obéi en tout? Mais si vous le voulez, je resterai. J'aimerais mieux me rouiller ici à terre éternellement que de vous causer de la peine.

— Je ne t'empêche pas cette fois d'aller en Virginie, mon cher fils, bien que tout mon être frémisse à la pensée que tu vas me quitter encore. Mais je comprends qu'il faut que tu suives ta vocation. Je ne t'ai pas mis au monde pour servir à ma distraction, mais pour travailler. Va donc où Dieu t'appelle. Mais, cher ange, es-tu aveugle au point de ne pas voir qu'Ayacanora?...

— Ne me parlez pas d'elle, ma mère, mais de vous.

— Non, c'est d'elle qu'il faut que je te parle. Si tu ne vois pas ce qui se passe dans son cœur, tu le sauras un jour; mais il sera trop tard, et le malheur ne sera plus réparable. Ayacanora t'aime, cher Amyas, comme une femme seule sait aimer.

— Elle m'aime! dites-vous, chère mère. Je crois qu'elle a pour moi quelque reconnaissance, mais quant à m'aimer, vous mesurez son affection à la vôtre.

— Enfant que tu es! ne sais-tu pas distinguer entre la reconnaissance et l'amour? Ayacanora ne t'a jamais avoué ses sentiments; mais est-il si difficile?...

— Parlez-vous sérieusement, ma mère?

— Sans doute. Voudrais-je plaisanter dans une affaire si grave?

— Mais vous ne me donneriez pas Ayacanora pour femme?

— Pourquoi non, si elle t'aime et si tu l'aimes?

Digitized by Google

— Mais comment voulez-vous que je l'aime, ma mère? Puis-je oublier sa naissance? puis-je oublier que le sang espagnol coule dans ses veines, qu'elle est de la race des monstres qui ont tué celui dont l'image est là devant vous? J'ai juré aux Espagnols une haine éternelle, je leur ferai la guerre sans repos ni trêve. J'ai pu, pour vous plaire, me condamner à l'inaction et cesser de leur donner la chasse sur terre et sur mer, à l'exemple de tant de mes braves compatriotes, mais prendre une femme parmi eux, c'est plus que je ne puis vous accorder, et vous n'exigerez pas cela de moi, ma chère mère!

— Je ne te demande pas pareille chose, mon enfant. Je désire seulement que tu te montres miséricordieux, et que tu ne fasses pas retomber sur les enfants la faute des parents. Ayacanora est-elle coupable des crimes de sa race? Mais qui frappe ainsi dehors? qu'y a-t-il? »

En effet, plusieurs coups précipités se firent entendre à la porte, et, quelques instants après, un domestique entra en toute hâte apportant une lettre.

« Pour le capitaine Leigh, dit-il. C'est une affaire pressée! »

Amyas reconnut l'écriture de sir Richard. Il rompit vivement le cachet de la lettre et poussa un cri de joie.

« Dieu soit loué! L'Armada arrive. Enfin, mes vœux sont exaucés, ma mère, et je tiens ma vengeance! »

Voici ce qu'écrivait sir Richard :

« Cher filleul,

« Walsingham m'écrit que l'Armada a mis à la voile de Lisbonne pour la Corogne le 18 mai. Nous ne savons rien de plus, mais nous avons l'ordre de retenir tous les bâtiments dans le port. Viens donc, mon garçon, et aide-moi de tes conseils et de ton épée. Que Dieu assiste son peuple dans cette grande crise!

« Ton parrain qui t'aime.

« R. G***. »

« Adieu, ma mère! s'écria le jeune homme en jetant ses bras autour du cou de Mrs. Leigh. Bénis-moi, et, si je meurs, tu auras deux martyrs de ton sang! »

Mrs. Leigh pressa son fils sur son cœur et lui donna en pleu-

Digitized by Google

rant sa bénédiction ; puis Amyas prit son chapeau et son épée et se mit en route pour Bideford. Arrivé chez sir Richard, il y trouva réunis les principaux membres de la noblesse du comté et les chefs des grandes maisons de commerce de Bideford et des environs qui délibéraient sur les mesures à prendre dans les circonstances graves où se trouvait le pays. Amyas déclara aussitôt qu'il mettait *la Vengeance* à la disposition de l'Etat ; et son exemple entraîna les Fortescue, les Chichester, les Stukely, qui offrirent d'équiper chacun un vaisseau ; de leur côté, les Buck, les Straug, les Heard, déchargèrent leurs bâtiments prêts à partir, et remplacèrent les marchandises par de la poudre et des boulets, et, au bout d'une semaine, toute une flottille, commandée par Amyas, franchissait la baie de Bideford et allait rejoindre à Plymouth le gros de l'escadre.

Mrs. Leigh priait dans le cimetière de Burrough et voyait de là s'éloigner son fils ; mais cette fois elle n'était pas seule. Ayacanora pleurait près d'elle en suivant des yeux le navire qui emportait celui qu'elle aimait !

CHAPITRE IX.

L'invincible Armada.

« Le lord grand amiral d'Angleterre expédia en avant une pinasse pour dénoncer l'ouverture des hostilités, puis, lorsque celle-ci eut lâché ses bordées, il s'avança lui-même à portée de mousqueterie et attaqua l'amiral espagnol. Bientôt Drake, Hawkins et Frobisher se lancèrent au plus épais de l'escadre ennemie qui était commandée par Recalde. Les Espagnols ne tardèrent pas à s'apercevoir de la supériorité qu'avaient sur eux les vaisseaux anglais sous le rapport de l'agilité, et l'escadre de Recalde, voyant qu'elle recevait plus de coups qu'elle n'en donnait, en dépit de ses efforts, se hâta de rejoindre le reste de la flotte. Medina, l'amiral, rassemble alors ses vaisseaux dispersés et les forme en demi-lune, et l'Armada se porte en avant en conservant de son mieux son ordre de marche, comme un fier troupeau qui s'avance à travers la prairie en dédaignant de faire attention aux loups qui le suivent à la piste. Mais les Anglais ne

Digitized by Google

sont pas des loups, ce sont d'adroits chasseurs, bien montés et bien armés, qui pousseront l'ennemi du cap Lizard à Portland, de Portland à la rade de Calais, et qui déjà, dans ce court engagement de deux heures, ont porté une forte atteinte à la renommée d'invincibilité de l'Armada. »

Tel fut, dit un auteur contemporain, le résultat de la première journée de cette grande bataille maritime, qui devait assurer le triomphe de la liberté et du protestantisme dans la moitié de l'Europe. Les Espagnols y avaient perdu deux vaisseaux et un assez grand nombre de prisonniers. Les Anglais au contraire avaient conservé leurs forces intactes. Amyas et les vaisseaux de Bideford qu'il commandait avaient eu affaire à un gros galion, dont la poupe était ornée d'une statue représentant une jeune fille avec un rouet, et qui portait le nom de *Sainte-Catherine*. Sur la voile d'artimon étaient peintes des armoiries, probablement celles de l'officier commandant le bâtiment, mais les balles et la mitraille les avaient tellement déchirées, qu'Amyas ne put distinguer si c'étaient celles de don Guzman de Soto.

Le lendemain matin, la flottille de Bideford passait à la hauteur de Torbay, lorsqu'une pinasse vint apporter à Amyas une lettre de Drake ainsi conçue :

« Mon futur amiral,

« J'ai couru toute la nuit après cinq navires espagnols sans pouvoir les atteindre, mais en revenant j'ai rencontré le grand galion de Valdez et je m'en suis emparé. La prise est belle et fait envie à tous nos camarades. Entre autres choses, j'ai appris du capitaine Valdez que don Guzman commandait *la Sainte-Catherine*. Ce bâtiment fait partie de l'escadre de Recalde ; vous le reconnaîtrez à la statue qui orne sa poupe et aux armoiries peintes sur l'une de ses voiles. Bonne chance.

« Votre ami,

« F. Drake. »

« *La Sainte-Catherine*, s'écria Amyas après avoir lu cette lettre, mais c'est le galion que nous avons harcelé hier toute la journée. Oh ! si j'avais su cela, ajouta-t-il en frappant du pied de colère.

— Nous le retrouverons, dit Cary, ne t'inquiète pas. »

Digitized by Google

Le troisième jour, les deux flottes s'attaquèrent en vue de l'île de Portland. « La bataille, dit l'auteur que nous avons déjà cité, fut longue et terrible et offrit des chances diverses. Les Anglais dégagèrent les vaisseaux du port de Londres entourés par une division ennemie; de leur côté, les Espagnols délivrèrent l'escadre de Recalde qui était gravement compromise. Jamais on n'entendit une aussi furieuse canonnade; mais les Espagnols souffrirent plus que les Anglais, parce que ceux-ci, avec leurs bâtiments plus petits et plus agiles, chargeaient l'ennemi avec une merveilleuse rapidité et se retiraient après avoir envoyé, toujours à coup sûr, leurs bordées dans les flancs de ces énormes machines ennemies si difficiles à manier. »

La nuit sépara les combattants, et l'Armada, toujours suivie par la flotte anglaise, continua à se diriger vers le nord et passa devant Brighton, Beachy-Head, Hastings et Dungeness. Sur toute la côte, une multitude de navires de toute grandeur et armés par la noblesse de l'Angleterre venaient se joindre à l'escadre commandée par lord Thomas Howard; les collines étaient garnies d'hommes armés de piques et de mousquets; tous les paysans et les domestiques en état de porter les armes étaient accourus de dix milles à la ronde, sous la conduite de leurs seigneurs et de leurs shérifs et s'étaient portés sur tous les points où l'on supposait que l'ennemi pouvait tenter un débarquement; partout les cloches sonnaient pour appeler au pied des autels les femmes, les enfants, les vieillards, les infirmes, qui, ne pouvant consacrer leurs bras à la défense de la patrie, offraient à Dieu leurs prières pour le salut de l'Angleterre et le triomphe de sa noble cause.

Que fait Amyas pendant tout ce temps? Jour et nuit il cherche *la Sainte-Catherine* au plus épais de la mêlée sans parvenir à la rencontrer, sans même entendre parler d'elle. Tantôt il craint qu'elle n'ait coulé et ne l'ait ainsi frustré de sa proie, tantôt il suppose qu'elle a réparé ses avaries et qu'elle finira par lui échapper. Il est inquiet, mécontent, de mauvaise humeur, et, pour la première fois de sa vie, il se montre bourru avec son équipage. Il ne parle que de don Guzman, son idée fixe de vengeance égoïste l'absorbe; il oublie le danger présent de l'Angleterre, ses triomphes passés, sa propre sûreté, tout,

Digitized by Google

excepté le sang de son frère. Et cependant il est arrivé ce jour, après lequel il a soupiré si longtemps, où il devait se trouver face à face avec un envahisseur! Depuis l'âge de quinze ans, il a cru, comme Drake, comme Hawkins, comme Grenvil, comme Raleigh, qu'il n'avait été envoyé sur terre que pour combattre les Espagnols. Eh bien! il les a là devant lui et il n'est pas heureux, et tandis qu'autour de lui tous ses compagnons reçoivent la communion et se réjouissent de prendre part à ces glorieuses journées, il se tient à l'écart de la sainte table.

« Je ne puis communier, John, disait-il à Brimblecombe. Vous me prêchez la charité envers tous les hommes, mais je hais comme jamais on n'a haï sur la terre.

— Vous ne haïssez que les ennemis du Seigneur, mon cher capitaine.

— Non, John, ce sont les miens que je hais.

— Mais vous n'en avez pas dans cette flotte.

— L'homme que je hais, mon cher John, vous le connaissez, mais la haine que j'ai pour lui me rend féroce à l'égard du reste du genre humain, et tant que ma vengeance ne sera pas satisfaite, je sens que je n'aimerai personne! »

Brimblecombe s'éloigna en soupirant, et, tandis que l'équipage recevait la communion sur le pont, Amyas fit mettre un canot à la mer et se rendit à bord du vaisseau de Drake. L'illustre marin venait de recevoir du lord-amiral la commission de préparer une flottille de brûlots et de la lancer contre la flotte espagnole. Il en fit part à Amyas et le chargea de l'aider dans les préparatifs de cette expédition. Ils déployèrent tous deux une telle activité que, la nuit suivante, à deux heures du matin, huit brûlots chargés de soufre, de poix, de résine, se détachèrent des flancs de la flotte anglaise et, sous la conduite de deux vaillants marins du Devon, Young et Froude, se glissèrent dans l'ombre pour accomplir leur terrible mission. « Le succès couronna leurs efforts, dit encore notre historien, et en un instant le ciel s'embrasa depuis les hauteurs de Douvres jusqu'à la tour de Gravelines. Une panique effroyable s'empara de la flotte espagnole, et chaque vaisseau, coupant le câble et déployant ses voiles, se dispersa de côté et d'autre. » Drake avait ordre de profiter de cette confusion pour empêcher l'Armada de se re-

Digitized by Google

former. Cette opération était importante, car si les Espagnols étaient parvenus à se rallier, leur aile gauche aurait pu tenir les Anglais en échec, tandis que la droite, débloquant Dunkerque, assiégé par les Hollandais, eût permis au duc de Parme et à sa flottille de les rejoindre, et, cette jonction faite, rien ne les eût empêchés de pénétrer dans la Tamise. Drake n'avait qu'une quinzaine de vaisseaux à opposer aux forces supérieures des Espagnols, mais il avait l'audace, la fougue et le sentiment du danger. Il comprenait que le salut de l'Angleterre dépendait du coup décisif qu'il allait frapper, et qu'il importait d'achever l'ennemi, déjà ébranlé par sa première défaite à Portland. C'est à la hauteur de Gravelines que se livra cette nouvelle bataille. L'Armada y fut anéantie, et ses débris ou furent dispersés par la tempête, ou se réfugièrent sur les côtes d'Ecosse et de Norwége. Vers la fin de la journée, Amyas avait aperçu *la Sainte-Catherine*, et, se croyant sûr enfin de tenir sa proie, il s'était dirigé à toutes voiles de son côté, mais l'obscurité l'avait empêché de la rejoindre. Il résolut alors de lui donner la chasse jusqu'à ce qu'il l'eût atteinte et contrainte au combat. Tandis que la flotte anglaise rentrait dans ses ports, ne voulant point s'engager par les effroyables tempêtes qui régnaient alors dans les orageuses mers du Nord, il demanda au lord-amiral la permission de poursuivre don Guzman, et, lorsqu'il l'eut obtenue, il réunit ses hommes sur le pont, leur rappela l'histoire de la Rose du Torridge, de don Guzman de Soto, et leur demanda s'ils voulaient le suivre.

« Il y aura, leur dit-il, du butin pour ceux qui aiment le butin, une vengeance assurée pour ceux qui aiment la vengeance, et pour tous l'honneur de n'avoir point abandonné la partie, tant qu'il restait un pavillon espagnol dans les mers anglaises. »

Et tout l'équipage lui promit de le suivre jusqu'au bout du monde.

Je ne décrirai pas tous les incidents de cette longue et fatigante expédition. Qu'il suffise de savoir qu'Amyas retrouva *la Sainte-Catherine* aux Orcades, qu'il l'attaqua à plusieurs reprises, mais sans résultat décisif, qu'il l'obligea à entrer dans le détroit de Minsh, entre l'Ecosse et les Hébrides, et qu'il la

Digitized by Google

chassa toujours devant lui jusqu'à la baie de Cardigan, sur la côte du pays de Galles.

Cette poursuite acharnée durait depuis seize jours déjà, et les deux vaisseaux se trouvaient à la hauteur du cap Saint-David, mais ils ne se voyaient pas. Bien qu'en plein jour, une obscurité profonde enveloppait la mer, le ciel était chargé d'épais nuages, et le tonnerre grondait sourdement. A bord de *la Vengeance*, on cherchait en vain, à la lueur des éclairs qui sillonnaient la nue, à distinguer les mâts élevés du galion. Amyas du moins était certain d'une chose, c'est que *la Sainte-Catherine* ne devait pas être bien éloignée de lui, et qu'elle n'avait pas osé remonter vers le nord en trompant sa vigilance Elle était probablement entre lui et la terre, et à l'entrée du canal de Bristol. Dans l'après-midi, le temps s'éclaircit un peu, et la vigie de *la Vengeance* signala le navire espagnol à quatre ou cinq milles à l'est du côté de la terre.

« Cette fois, nous le tenons, s'écria Cary, et pour comble de bonheur la marée monte.

— Qu'importe la marée? dit Amyas, qui dévorait des yeux son ennemi. Nous irons à pied jusque-là, s'il le faut. »

En prononçant ces paroles, la voix d'Amyas tremblait tellement que Cary effrayé regarda son ami. Amyas était en proie à une émotion extraordinaire. Cary le prit par le bras et l'emmena à l'écart.

« Qu'as-tu? lui dit-il, cher Amyas. Depuis quatre jours, je ne te reconnais plus. Tu es tout changé.

— C'est vrai ; je ne suis plus Amyas Leigh, je suis le vengeur de mon frère. Ne raisonne pas avec moi, William. Quand tout sera fini, je redeviendrai le bon et joyeux Amyas d'autrefois, mais jusque-là... »

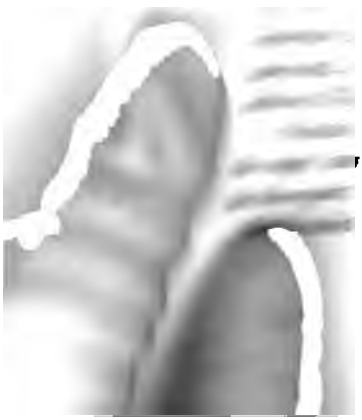
Puis, passant la main sur son front, il ajouta, après quelques instants :

« Crois-tu que les hommes puissent être possédés du démon?

— La Bible le dit.

— Si ma cause n'était pas si juste, je croirais qu'il habite en moi. Ma poitrine brûle, j'ai au cœur un feu intérieur qui me dévore. Oh ! si mon œuvre était accomplie, car il fau qu'elle

Digitized by Google



Digitized by Google

« Que faites-vous, capitaine ? nous pouvons doubler l'écueil.

— Nous, oui ! mais don Guzman ne le peut pas, et ce n'est pas mon bras qui va lui donner la mort. »

Quelques moments après, le galion heurta le banc de rochers et s'arrêta subitement, puis il fit un violent effort comme pour se dégager, mais il retomba pour ne plus se relever. Un morne silence régnait à bord de *la Vengeance*. Amyas et ses compagnons n'entendaient point le bruit de la tempête, ils ne voyaient point les éclairs qui déchiraient le ciel, mais ils entendaient les cris de l'équipage naufragé, et ils virent le vaisseau disparaître lentement dans l'abîme.

« Malédiction ! dit Amyas en jetant au loin son épée dans la mer, je tenais ma vengeance et elle m'échappe ! Il n'y a pas de justice divine ! »

Au même instant, un coup de tonnerre effroyable se fit entendre, le ciel sembla se fendre en deux, le pont du navire parut tout en feu, puis tout retomba dans l'obscurité.

. . . . . .

« Donnez-lui une goutte de vin, William, ses yeux s'ouvrent, » disait à voix basse Brimblecombe.

Amyas poussa un léger soupir.

« Comment ? dit-il, nous n'avons pas encore doublé le Shutter ?

— Il y a longtemps que nous l'avons passé, Amyas, répondit Brimblecombe.

— Etes-vous fou ? Mes yeux ne me trompent pas pourtant. »

On resta quelques instants sans répondre, puis William dit avec douceur :

« Oui, cher Amyas, nous avons passé le Shutter et nous sommes en ce moment dans l'anse de Lundy.

— Quoi ! vous me soutenez que ce n'est pas là le Shutter, que ce n'est pas là le gouffre où ce misérable Espagnol a péri ; que Yeo n'est pas là à côté de moi, Cary plus loin et... mais où es-tu donc, John, toi qui me parles en ce moment ?

— Oh ! cher Amyas, répondit en pleurant le pauvre John, étendez votre main et tâtez où vous êtes. »

Amyas se mit à trembler ; effrayé de ces paroles de John, il étendit la main et sentit qu'il était dans son hamac. La vision sous l'empire de laquelle il était avait disparu comme un rêve.

Digitized by Google

« Qu'ai-je donc? dit-il. Je suis encore endormi. Que s'est-il donc passé? Où suis-je?

— Dans ta cabine, Amyas, répondit Cary.

— Comment cela? Et où est donc Yeo?

— Yeo est allé là où il désirait aller. Le même coup de foudre qui t'a renversé sur le pont l'a tué.

— Tué !... un coup de foudre ! Y a-t-il quelque autre homme de l'équipage de blessé? Il faut que j'aille voir cela moi-même. Mais qu'est-ce que cela veut dire? ajouta-t-il en se passant la main sur les yeux. Quelle obscurité ! tout est sombre autour de moi ! »

Il se fit un nouveau silence. Tout à coup Amyas le rompit en poussant un grand cri :

« Mon Dieu ! je suis aveugle ! aveugle ! aveugle ! »

Et, se tordant les poings avec rage, il supplia Cary de le tuer et de le délivrer de cette vie de misère, puis il appela sa mère à son secours, comme s'il fût redevenu un simple petit enfant. Brimblecombe, Cary et les marins, groupés autour de la porte de la cabine, pleuraient en silence.

Bientôt cet accès de délire passa et Amyas épuisé s'évanouit.

Cary et Brimblecombe l'enlevèrent de sa cabine et le conduisirent à terre dans le canot qui leur restait, le transportèrent dans le vieux château de Lundy et lui firent un lit dans la chambre même où don Guzman et Rose Salterne avaient engagé leur foi l'un à l'autre, cinq ans auparavant.

Trois longs jours se passèrent dans cette tour déserte. Amyas, accablé par le sentiment de son malheur et par les émotions violentes qu'il avait éprouvées dans les derniers temps, était en proie à un délire continuel. Il battait sans cesse la campagne et, dans ses absences, il se reprochait tout haut son entêtement et sa férocité, qui lui avaient attiré ce châtiment du ciel qu'il regardait comme mérité. Cary, Brimblecombe et les matelots le soignaient tour à tour avec cette attention et cette tendresse particulières aux marins. Le quatrième jour, le délire cessa, mais Amyas était encore trop faible pour se lever. Vers midi, cependant, il demanda de la nourriture, mangea un peu et se sentit ranimé.

« William, dit-il à Cary, j'étouffe dans cette chambre. Il me

Digitized by Google

semble que cela me ferait du bien de respirer l'air de la mer. Mène-moi à la pointe méridionale de l'île, je veux m'asseoir sur le rocher qui domine le Saut-du-Diable.

— C'est un endroit dangereux, dit Brimblecombe, dont un soupçon venait de traverser l'esprit.

— Ne crains rien, reprit Amyas, qui avait compris le sens des paroles de John. Je ne veux point me jeter du haut de la falaise, je n'ai pas assez de cœur pour cela. »

Cary et Brimblecombe le conduisirent, comme il le désirait, vers les masses granitiques qui dominent, à l'extrémité sud de l'île de Lundy, un effrayant précipice profond de plus de trois cents pieds. A leur approche, une multitude d'oiseaux s'envolèrent des fentes des rochers et s'abattirent, en remplissant l'air de cris aigus, au fond de l'abîme, comme s'ils eussent senti sous l'eau la présence de cadavres humains. Le spectacle qui s'offrait aux regards, du haut de la falaise, était plein de magnificence. A droite, des vallées couronnées de roches grisâtres et tapissées de bruyères rouges et de verte fougère ; à gauche, les falaises d'Hartland, qui allaient en s'abaissant vers la côte du Cornouailles et se perdaient dans l'horizon ; devant, l'immense plaine de l'Atlantique scintillant au soleil. Les trois amis restèrent quelque temps sans se parler. Amyas aspirait l'air avec délices ; John et William, absorbés par la beauté de la scène dont ils étaient spectateurs, oubliaient que leur infortuné compagnon ne la voyait point.

Un profond soupir les tira de leur rêverie.

« La voilà donc, dit Amyas, cette mer où j'espérais vivre et mourir ! Je la sens, je l'entends, mais mes yeux ne peuvent plus la contempler. Je ne la reverrai donc plus jamais ! Que la volonté de Dieu soit faite ! Mes amis, maintenant tournez-moi du côté du Shutter et laissez-moi seul un moment, seul avec Dieu et avec les morts. »

John et William s'éloignèrent à quelque distance. Amyas appuya ses coudes sur ses genoux et sa tête dans ses mains et s'endormit. Au bout de deux heures, il se réveilla et appela ses amis. Un immense changement semblait s'être fait en lui, sa physionomie respirait un calme que ses amis ne lui avaient jamais vu, il était redevenu gai et souriant.

Digitized by Google

Ses guides étonnés lui en firent l'observation.

« J'ai sujet d'être heureux, leur répondit-il, car je suis débarrassé du poids qui m'oppressait. J'ai été obstiné, orgueilleux, blasphémateur, cruel. Dieu m'a puni. Je ne me repens pas d'avoir fait la guerre aux Espagnols, mais je me repens de les avoir haïs. Maintenant j'ai fait ma paix avec don Guzman.

— Comment cela ?

— Tout à l'heure j'ai fait un rêve. Je me suis cru transporté en Amérique. J'ai revu la Barbade, la Nouvelle-Grenade, les îles que nous avons visitées ensemble ; j'ai revu la Guayra et la maison où don Guzman habitait avec la Rose du Torridge, et j'ai eu la preuve qu'ils s'aimaient.

« Puis, j'ai revu la scène du naufrage. Le grand galion s'est relevé, William ; il est maintenant à une profondeur de quinze brasses ; les hommes de l'équipage sont couchés tout autour sur le sable et dorment en attendant le jour du jugement dernier.

« Don Guzman était assis dans sa cabine et soupait avec ses officiers. A la fin du repas, il tira de son sein un médaillon et, se levant, il dit à ses convives : « Voici le portrait de celle qui a « été sur terre ma compagne fidèle et dévouée. Buvons à sa « santé, messieurs. » Puis il m'adressa la parole et me dit : « Nous « avons eu une querelle ensemble, monsieur, oublions le passé « et soyons amis comme autrefois. Ma femme et votre frère m'ont « pardonné, ainsi votre honneur est sauf. » Et je lui répondis : « Redevenons amis, don Guzman. C'est Dieu qui a jugé notre « querelle, et non pas nous. Nous avons péché tous deux et nous « avons été punis. » Alors don Guzman me tendit la main, William, je me baissai pour la prendre et je m'éveillai. »

CHAPITRE X.

Amyas laisse tomber la pomme.

Le 1er octobre 1588, *la Vengeance* jeta l'ancre en vue d'Appledore. Un canot se détacha du navire et se dirigea vers le rivage. Cary et Brimblecombe aidèrent Amyas à en descendre, et gravirent avec lui la colline qui conduisait à Burrough.

La foule s'amassa autour de lui. Les hommes lui serraient la

Digitized by Google

main avec sympathie ; les femmes pleuraient ; car chacun connaissait à Appledore et à Bideford le malheur qui l'avait frappé.

« Laissez-moi, mes amis, dit Amyas. J'ai débarqué ici pour n'avoir pas à passer par les villes et éviter les regards des curieux. Ne me retardez pas, ma pauvre mère m'attend. »

La foule s'éloigna, et les trois amis continuèrent leur route. Quand il fut arrivé, Amyas le devina. Il ouvrit lui-même la barrière et entra dans l'allée qui conduisait à la maison. Cary et Brimblecombe le suivirent en silence.

Mrs. Leigh était assise avec Ayacanora près de la fenêtre dans la salle du bas. Dès qu'elle aperçut son fils, elle fut en un instant près de lui et le serra en pleurant sur son cœur ; mais l'émotion fut trop forte pour elle, et elle s'évanouit.

William et John la transportèrent dans la maison et la confièrent aux soins d'Ayacanora ; puis ils s'en allèrent pour laisser ensemble la mère et le fils dans ces premiers moments, les plus douloureux de leur réunion.

Amyas resta seul dans la salle où, dans son enfance, il avait lu si souvent la légende du Roi Arthur, *les Martyrs* de Fox et les cruautés des Espagnols. Il étendit la main et sentit ces livres sur la table comme ils y étaient vingt ans auparavant. La fenêtre était ouverte, et l'air lui apportait comme autrefois le parfum des roses, des giroflées et des chrysanthèmes. Il y avait également des pommes sur la table ; il en prit plusieurs, et, tout en les faisant sauter comme jadis dans sa main, il repassa dans sa tête le principaux événements de sa vie. Il revit en imagination tous les pays qu'il avait visités ; il se rappela tous les incidents de ses voyages ; et sa pensée vagabonde le transporta dans cette île charmante d'Amérique où lui était apparue cette délicieuse vision d'Ayacanora. Mais où était la jeune fille ? Depuis longtemps il n'avait point pensé à elle. Il se reprocha d'avoir été parfois si dur pour la jeune fille ; mais n'avait-il pas été puni de son égoïsme ? D'ailleurs, Ayacanora l'avait peut-être elle-même oublié. Qui pouvait s'intéresser à un aveugle qu'il faudrait nourrir et soigner comme un enfant le reste de sa vie ?

Tout entier à ses pensées, Amyas laissa tomber une des pommes qu'il tenait à la main, et celle-ci roula sur le parquet. Il se baissa pour la ramasser, mais sans pouvoir la retrouver, et,

Digitized by Google

en se relevant, il se frappa violemment la tête contre la table.

Est-ce la douleur physique qu'il ressentit de ce coup? est-ce le sentiment de son infirmité que cet accident, vulgaire après tout, lui rendit plus vif? je l'ignore; mais il frappa du pied avec impatience, et se prit à pleurer comme un enfant.

Mais quelqu'un passa rapidement près de lui et lui remit la pomme dans la main. Amyas entendit un sanglot et reconnut la voix d'Ayacanora.

« Ne pleurez pas, lui dit la jeune fille qui fondait elle-même en larmes. Ne pleurez pas! je serai toujours là près de vous pour vous conduire, pour vous donner ce dont vous aurez besoin. Je veux être votre esclave et vous servir. Oh! ne me repoussez plus! j'en mourrais de douleur! »

Et, tombant aux pieds d'Amyas, Ayacanora saisit les mains du jeune homme et les couvrit de baisers.

« Oui, reprit-elle, je veux être votre esclave. Oh! vous ne m'échapperez plus maintenant. Vous ne pouvez plus aller sur mer, vous ne pouvez plus me tourner dédaigneusement le dos comme autrefois. Vous êtes en mon pouvoir, maintenant; Dieu soit loué! »

Et, dans sa joie, elle lui étreignit les mains avec force. Puis, se reprochant ce mouvement d'égoïsme, elle s'écria :

« Malheureuse que je suis! j'ai l'air de me réjouir de ses infortunes. Pardonnez-moi, Amyas, je ne suis qu'une pauvre Indienne, ignorante et sauvage. »

Et elle éclata en sanglots.

L'étonnement et le bonheur empêchèrent quelques instants Amyas de répondre ; mais il se remit peu à peu de son émotion, attira la jeune fille sur son cœur, et déposa sur son front un long baiser.

La porte s'ouvrit, et l'on entendit le froissement d'une robe. Ayacanora se dégagea rapidement des bras d'Amyas en poussant un léger cri, et se mit au devant de lui comme pour dire : « Il est à moi maintenant et personne ne pourra plus nous séparer! »

« Qui est là? demanda Amyas.

— C'est votre mère.

Digitized by Google

— Dieu est bon, chère mère, vous le voyez; car, malgré mes péchés, il m'avait réservé une suprême félicité.

— Prends-la pour femme, mon fils, dit Mrs. Leigh, et aime-la comme elle t'a aimé. Vivez tous deux près de moi, et que la vue de votre bonheur me console de l'absence de l'autre fils que j'ai perdu. »

A partir de ce jour, Ayacanora recouvra toute sa gaieté. Sa vive et folâtre chanson retentit dans cette heureuse maison, comme autrefois dans les forêts d'Amérique, et ramena souvent la pensée d'Amyas dans ces belles contrées du nouveau monde, où les émules et les successeurs de Drake commençaient à fonder de vastes et riches colonies.

Quinze jours après son mariage, l'ancien capitaine de *la Rose* et de *la Vengeance* reçut de la reine, par l'intermédiaire de Walter Raleigh, les lettres patentes qui, en récompense de ses services, l'élevaient à la dignité de chevalier du royaume.

FIN.

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE,

DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE.

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

LES VACANCES PASCALES. — M. BRIGHT A MANCHESTER ET SIR ROBERT PEEL EN SUISSE. — UNE TEMPÊTE D'OPPOSITION DANS UN VERRE D'EAU MINISTÉRIEL. — AVERTISSEMENT ET LEÇON. — L'APPEL AUX ANGLICANS. — ÉGLISES ET THÉATRES. — LE THÉATRE DE LA REINE ET COVENT-GARDEN. — M. FAURE ITALIANISÉ. — UN DRAME A BORD. — LE DRAPEAU DE M. MOCQUARD. — LA GLOIRE DE L'EMPIRE A LONDRES. — LE CHAMPION DE L'ANGLETERRE. — DAVID ET GOLIATH. — M. LOUIS BLANC ET LES CHARLATANS DE L'ANCIEN RÉGIME. — L'ÉLOQUENCE DE M. GLADSTONE. — LES JARDINS ZOOLOGIQUES. — CHARLES Ier ET M. JOHN FORSTER. — GEORGE ROSE ET LES JACOBITES. — DES VERS DE PRÉTENDANT. — MISS MULOCH ET MISS EVANS. — NOTRE CORRESPONDANT DU JAPON, ETC., ETC.

Londres, avril 1860.

J'ai négligé cette année de vous signaler les prédictions et pronostics astrologiques du fameux almanach de Zadkiel. J'ai négligé de consulter cet oracle, et c'est par hasard qu'ayant jeté les yeux ce matin sur les deux pages qu'il consacre au mois d'avril, j'y vois qu'une conspiration sera découverte à Londres, dans laquelle figurera, à la surprise générale, une femme ! Jusqu'ici pas de conspiration découverte, pas de femme dénoncée par conséquent. Un nuage doit passer aussi, selon Zadkiel, sur le souverain de la France, et une lutte éclater entre les militaires et les ecclésiastiques. Encore quelques jours et nous saurons si Zadkiel n'a pas pris le Taureau, qui est le signe zodiacal de ce mois-ci, pour un poisson... d'avril... Malgré l'almanach et,

Digitized by Google

hélas ! malgré le mauvais temps qu'il a plus véridiquement annoncé, l'Angleterre s'est livrée comme d'usage aux loisirs des vacances de Pâques. Le seul M. Bright a dédaigné le repos et a tenu son Parlement particulier à Manchester. Ménageons M. Bright, c'est presque l'unique orateur qui parle encore en faveur de la France. Il n'y a pas manqué à Manchester; aussi est-il à regretter qu'au lieu de soutenir rationnellement la nécessité de l'alliance des deux nations, ainsi que les avantages réciproques du traité de commerce, ce tribun-quaker ait mêlé à ses bonnes paroles des diatribes révolutionnaires contre l'aristocratie anglaise, accusée par lui d'être hostile à l'industrie et au commerce, comme si les aristocrates anglais n'étaient pas la classe de consommateurs la plus nécessaire à la classe des producteurs. Quelques radicaux ont bien applaudi encore M. Bright, mais évidemment il s'isole de plus en plus dans sa personnalité : l'indifférence avec laquelle est accueilli le projet de réforme électorale devrait l'avertir qu'au lieu de marcher avec son époque il rétrograde vers le vide, déjà sans écho, d'un passé passionné. On finit, en politique, par avoir tort à force d'avoir raison tout seul [1]. C'est ce qui est arrivé peu à peu à un autre éternel contradicteur des majorités parlementaires, M. Roebuck, condamné au silence pour avoir trop parlé... : un honnête radical

[1] Le *Times* reproche, non sans motifs, à M. Bright d'effrayer et de dégoûter les hautes classes sans se concilier sérieusement les classes inférieures. « M. Bright, dit-il, n'est pas ce que les Américains appellent « un homme « représentatif. » Personne ne se vante plus que lui de parler comme un Anglais à des Anglais, et personne ne semble moins comprendre les traits essentiels du caractère anglais. Il ne saurait prétendre représenter les hautes classes, avec lesquelles il n'a rien de commun. Il n'a aucune sympathie réelle avec les ouvriers ; quant aux maîtres manufacturiers, classe à laquelle il appartient et dont il pourrait être considéré comme l'expression et l'interprète, ils n'ont jamais accepté sa direction ni endossé ses opinions. Pire que cela encore, M. Bright décrit la société, l'aristocratie, le peuple, la presse de l'Angleterre moderne, mais il les décrit si mal que nul ne saurait, dans ses discours, ni se reconnaître ni reconnaître son voisin. Il nous menace des mécontentements des masses, et ces masses sont étrangères aux sentiments et aux passions qu'il leur impute. Il veut faire le portrait de l'aristocratie, mais ce n'est qu'une caricature trop grossière pour être dangereuse, etc. » Bref, on cherche à *démolir* M. Bright, et, s'il persiste à s'isoler, on pourrait bien y réussir.

Digitized by Google

lui aussi, cet indépendant M. Roebuck qui, contredisant tour à tour lord Palmerston et M. Disraéli, lord John Russell et M. Bright lui-même, se comparait à Phocion, appelé la hache des discours de Démosthène. Un autre orateur anglais, sir Robert Peel, a choisi un autre terrain que M. Bright pour satisfaire, comme lui, pendant les vacances de Pâques, son inépuisable faconde oratoire exercée dans le sens opposé. Sir Robert Peel est allé haranguer les Suisses et se faire proclamer par eux l'avocat de leur neutralité. Faut-il s'étonner si la Confédération helvétique proteste si énergiquement contre l'annexion de la Savoie à la France? Sir Robert a reçu une carabine d'honneur; mais il a beau répéter à ses collègues qu'il a trouvé les descendants de Guillaume Tell résolus à se faire tous tuer sur un autre champ de bataille de Morat, c'est encore M. Bright qui jusqu'ici l'emporte par le fait. Sir Robert Peel lui-même conclut toutes ses dénonciations contre l'ambition impériale par l'aveu de l'impuissance où est l'Angleterre d'intervenir autrement que par ses protestations. Sa carabine d'honneur ne sera pas chargée. Avant-hier, quand, le Parlement étant rentré en séance, M. Horsman a voulu rouvrir le débat sur la politique étrangère, lord John Russell a imposé silence à cette tentative de tempête en déclarant que l'Angleterre avait dit et fait tout ce qu'elle avait à faire et à dire. Enfin, la *Revue d'Edimbourg* a inséré aussi dans sa livraison trimestrielle un article assez sévère, mais elle le termine par une pacifique invocation du droit. Pour cet organe des whigs, dans les dernières transactions entre la France et le Piémont, c'est le Piémont seul qui est le grand coupable; et si Napoléon III se contente de l'annexion de la Savoie, il aura seulement donné à l'Europe « un avertissement et une leçon, *a warning and a lesson.* » C'est assez pour un journal! L'article politique de la *Quarterly Review* est plus amer encore que celui de la *Revue d'Edimbourg*, mais il arrive aux mêmes conclusions : il est trop tard; l'Angleterre s'est laissé mystifier.

Pendant que le pape, qui a fait retentir jusqu'ici la voix de sa détresse, y recueille aussi le denier de Saint-Pierre, l'évêque de Londres a pensé que les fêtes de Pâques étaient favorables pour faire appel à l'émulation des fidèles anglicans. Par un

Digitized by Google

mandement récent, Mgr de Londres expose que son diocèse aurait besoin de quelques églises et chapelles de plus ; car quoiqu'il en ait consacré lui-même vingt depuis qu'il occupe son siége épiscopal, la population augmente dans une telle proportion qu'il lui en faudrait encore vingt autres. Il espère que les souscriptions volontaires prouveront que ses ouailles ne sont pas moins zélées pour leur culte que les catholiques et les dissidents, dont l'activité architecturale lance sans cesse une nouvelle flèche de clocher vers le ciel.

Je ne vous ai rien dit des théâtres le mois dernier ; je reviens à eux : ils ont fait tous une belle campagne de Pâques, en mêlant à des *reprises* quelques pantomimes de la saison pascale.

La *saison* d'été aura cette année son Grand-Opéra, c'est-à-dire le Théâtre de la Reine, rendu aux spectateurs du beau monde par M. E.-T. Smith, qui, après tant de directeurs naufragés, a osé prendre en main le gouvernail de ce grand *vaisseau*. On ne rouvre plus un théâtre sans le décorer à neuf. M. Smith, soutenu sans doute par un riche patronage, a meublé la salle d'Haymarket comme un palais de reine : on y foule des tapis de velours sur tous les escaliers, on y respire le parfum des fleurs exotiques, on y salue des statues dorées, les murailles sont incrustées de glaces de Venise, où vous pouvez vérifier si votre toilette est conforme à l'étiquette; et enfin, sans attendre que les chaleurs vous fassent apprécier cette innovation, à l'extrémité d'un des larges couloirs un jet d'eau s'élance en gerbe étincelante d'un vase de forme antique. La *Martha* de M. Flottow a été la pièce d'ouverture chantée par Mlle Titiens et Giuglini. Nous avons eu encore *Othello*, avec Mme Borghi-Mamo, etc. Nous aurons les adieux de Mlle Piccolomini, qui se retire du théâtre pour faire un mariage aristocratique. Le directeur de la troupe italienne de Covent-Garden n'en est pas moins résolu à braver la concurrence de la troupe de Sa Majesté. Il a même su déjà exciter une plus vive curiosité que son rival par les débuts de Faure, de l'Opéra-Comique de Paris, transformé en chanteur ultramontain, et qui, sans même s'appeler le signor Faurini, est déjà proclamé par le public de Londres le plus charmant des barytons italiens, quoique quelques oreilles raffinées (il y en a à Londres) lui attribuent un reste d'accent français.

Digitized by Google

On trouve *Monsieur* Faure un excellent acteur, sentimental et comique alternativement; on admire sa figure, sa tournure, etc.; un succès complet, un mot, a fait tout d'abord de lui *a favourite!* Gardoni l'a secondé modestement en se contentant d'un rôle secondaire dans *Dinorah*, titre qu'a pris ici le dernier opéra de Meyerbeer. Mme Miolan-Carvalho a été presque autant applaudie que *Monsieur* Faure, et, pour reconnaître gracieusement cet accueil, elle a chanté en anglais le *Rule Britannia*, l'air national. Il fut un temps où l'orchestre eût exécuté en retour l'air de la reine Hortense. Je ne désespère pas de l'entendre encore, grâce à la popularité de *Monsieur* Faure, qui a eu le bon goût de conserver sa nationalité avec son accent.

Il résulte de l'émigration triomphante de M. E.-T. Smith au Théâtre de la Reine, que la salle de Drury-Lane est à louer. Reste à savoir si la musique ou le drame anglais s'y installeront. En attendant, c'est Haymarket qui a le public le plus choisi et le plus fidèle de tous les théâtres où l'on parle et chante encore dans la langue de Shakspeare. Haymarket donne cependant, après Pâques, la même pièce qu'avant *le Voyage dans l'Inde (the Overland route)* de M. Tom Taylor, comédie-mélodrame, qui se passe en partie à bord d'un *indiaman*, et en partie sur un récif, toutes les péripéties de la navigation et du naufrage étant combinées de manière à faire ressortir le personnage principal, joué par Charles Mathews, personnage insignifiant en apparence et même dédaigné des autres, jusqu'au moment où l'équipage et les passagers reconnaissent en lui l'homme de ressources qui peut seul les tirer du danger. Que de génies modestes et obscurs qui s'éteignent inconnus, parce que l'occasion, la circonstance, la crise, etc., leur a toujours manqué! L'idée est si vraie, si juste, si incontestable, qu'il a été facile à M. T. Taylor d'en faire l'idée mère d'un drame populaire dans lequel les scènes pathétiques et les scènes plaisantes se succèdent avec un certain art. Je vous ai déjà souvent répété que cet auteur est l'esprit le plus inventif des dramaturges anglais. Il y a en lui quelques-unes des qualités d'Alexandre Dumas qui, par parenthèse, a fourni au petit Théâtre Grec (*Grecian theatre*) le sujet de *Monte-Cristo*. Mais ce qui vous étonnera peut-être, — ce qui fortifie mon espoir d'entendre

Digitized by Google

encore en Angleterre l'air de la reine Hortense, — c'est que, malgré le mouvement antifrançais des volontaires à la carabine qui a fait créer un nouveau mot dans la langue anglaise, la *carabinomanie* (*riflemania*), un mimodrame français et archifrançais, militaire et archimilitaire, l'*Histoire d'un drapeau*, ait pu franchir le détroit et envahir le cirque d'Astley. Oui, l'*Histoire d'un drapeau* a été traduite aussi littéralement que possible, et on l'applaudit à Londres tous les soirs comme à Paris : on y pleure, on y rit, on y admire la jeune et la vieille garde impériale, l'infanterie et la cavalerie, l'artillerie surtout, qui remplit la salle de son bruit et de sa fumée épiques. Personne n'ignore cependant que ce drame glorieux est sorti du cabinet de Napoléon III, et que, pendant que l'empereur arborait le *drapeau* à Solferino, M. Mocquard, son secrétaire, l'arborait sur le boulevard ! Voilà ce que c'est, dit-on ici, qu'un souverain qui fait tout par lui-même ! son secrétaire a le temps de faire des mélodrames... Qui sait ?... ses ministres eux-mêmes ont peut-être des comédies ou des romans en portefeuille. Les ministres anglais n'ont pas ces loisirs littéraires ! Lord John Russell est bien l'auteur d'un *Don Carlos*, mais cette œuvre tragique date du temps où lord John Russell n'était pas même encore membre de la Chambre des communes.

Mais il est un spectacle qui vient de faire oublier, pendant trois jours, la restauration magnifique du Théâtre de la Reine, la voix et la figure de *Monsieur* Faure, le « drame à bord » de Tom Taylor, et même le *drapeau* de M. Mocquard, secrétaire de S. M. l'empereur Napoléon III. Un athlète américain, Heenan, avait défié au pugilat le *champion de l'Angleterre*, Tom Sayers, le dernier des boxeurs anglais, *ultimus Romanorum !*... Le défi a été accepté et le combat a eu lieu le 17 avril... « Jour à jamais mémorable, s'écrie le *Times*, événement national, et accepté comme tel par tous les habitants des deux hémisphères. » Pendant deux mois la photographie, la lithographie, la lithochromie, la gravure sur bois et sur acier ont reproduit les portraits de ces deux antagonistes. Le pugilat à outrance est depuis quelques années dénoncé comme un reste de la vieille barbarie anglaise, que la civilisation et la morale modernes doivent proscrire, que la police du moins ne saurait plus autoriser. Les nouveaux rè-

Digitized by Google

glements d'ordre public (*new police act*) assimilent presque les boxeurs aux bohémiens. Il n'en existe pas moins un roi des boxeurs qui continue à s'intituler le Champion de la vieille Angleterre, et à qui ce titre impose l'obligation d'accepter tous les défis, quel que soit l'autre pugiliste. C'est des Etats-Unis que le gant avait été jeté à Tom Sayers, et Tom n'a pas reculé quand il a vu arriver Heenan, le Goliath transatlantique. Le jour et le lieu de la rencontre avaient été tenus secrets, mais un train spécial du chemin de fer n'en a pas moins amené des milliers d'amateurs dans les environs d'Aldershott, où l'arène a été circonscrite avec des piquets et des cordes formant une barrière circulaire respectée par la foule. Pendant plusieurs heures, on a repoussé tous les agents de police qui prétendaient faire leur devoir; lorsqu'ils ont pu pénétrer, les deux boxeurs s'étaient déjà meurtris de coups de poing si bien assenés que l'un d'eux, le Goliath américain, n'y voyait plus, et que l'autre, le David anglais, à moitié étouffé, n'avait plus que le souffle. Plus de vingt *rencontres*, avec des chances diverses, avaient fait passer les parieurs par toutes les alternatives de l'incertitude; chaque coup de poing qui pochait un œil, ou qui faisait jaillir le sang par le nez et la bouche, provoquait un écho de bravos triomphants, et les deux boxeurs, tour à tour relevés par leurs seconds, étaient charitablement épongés, rafraîchis, réconfortés... pour qu'ils pussent recommencer la lutte jusqu'à extinction de chaleur animale. Tous les coups ont été enregistrés scrupuleusement dans trois colonnes du *Times*, qu'il est impossible de lire sans en ressentir quelque ricochet dans la face ou l'estomac. Aucun des deux athlètes n'étant mort, aucun n'ayant crié merci, on discute encore le résultat final, les Américains soutenant que Heenan, évidemment le plus puissant, n'avait plus besoin que d'une minute pour achever Tom Sayers, les Anglais répliquant qu'avec un coup de boxe de plus, quoiqu'il n'eût plus que son bras gauche pour frapper, Tom allait rendre Heenan tout à fait aveugle, et qu'il l'eût fait alors tourner comme un sabot fouetté par un écolier. N'ayant parié ni pour l'un ni pour l'autre, tout ce que je puis vous dire, c'est que je remercie Dieu de n'avoir pas logé mon âme dans la peau de Sayers ni dans celle de Heenan.

Digitized by Google

Croyez-vous que lorsque le même jour, Rome avait le choix entre un combat de gladiateurs et un discours de Cicéron, le sénat eût dans sa galerie autant de curieux que l'amphithéâtre dans les stalles de son pourtour? Non, c'était Cicéron qui avait tort de mal choisir son heure. C'est le tort qu'a eu ce mois-ci M. Gladstone, lorsque, pendant que Heenan et Sayers s'assommaient dans le comté de Hamps, il est allé haranguer les étudiants de l'université d'Édimbourg qui, ayant le droit de suffrage, l'avaient élu leur recteur honoraire. Dans le même journal où le discours de M. Gladstone remplit quatre colonnes, la lutte des boxeurs en remplit trois. Ce sont ces trois colonnes qui ont fait vendre ce jour-là toute une seconde édition du *Times*. Vous savez que plusieurs journaux du soir ont leurs bureaux ou *offices* de distribution dans le Strand, vis-à-vis Somerset-House. Il fallait voir la queue des curieux qui attendaient la distribution!... c'était à se demander si le télégraphe avait annoncé le débarquement des zouaves à Gravesend, l'entrée de don Carlos à Madrid, le pape s'embarquant pour Constantinople, ou le sultan arrivé à Rome pour proposer au pape d'échanger sa tiare contre sa couronne, etc. On était simplement impatient de savoir des nouvelles du défi de deux boxeurs! O Fabricius! que dirait votre grande âme? comme s'écriait Jean-Jacques Rousseau.

Les bons bourgeois de Londres se sont donné plus innocemment une promenade, pour leur fête de Pâques, au Palais de cristal ou au Jardin zoologique : hélas! l'hiver prolongé y a sévi, surtout parmi les reptiles ; mais des lionceaux y sont nés, ainsi que de jeunes léopards. La grande curiosité est la salamandre géante du Japon.

Comment oublierais-je parmi les nouvelles de ce mois-ci les lectures de M. Louis Blanc? Cet ancien membre du gouvernement provisoire de 1848, un des héritiers immédiats de S. M. Louis-Philippe, s'est souvenu qu'autrefois ce monarque avait été professeur dans l'exil, et il ne croit pas déroger en montant à son tour en chaire pour récréer un auditoire *payant* par des *lectures* sur les *personnages mystérieux du dix-huitième siècle*. Sa première séance a été consacrée au comte de Saint-Germain, à Mesmer et à Cagliostro. M. Louis Blanc a été fort indulgent pour ces trois mystificateurs, sans disconvenir qu'ils mêlaient volon-

Digitized by Google

tiers le faux au vrai, habiles metteurs en scène tous les trois. M. Louis Blanc est parvenu à parler l'anglais avec une pureté fort remarquable, aussi facilement que le parla jamais Louis-Philippe, avant, pendant et après... Louis-Philippe qui le parlait trop bien, hélas! selon l'opposition. Applaudi dans sa *lecture* plus qu'il ne le fut jamais au Luxembourg et au palais Bourbon, il a pendant deux heures captivé son auditoire. Mais quelle destinée! Avoir rêvé qu'on remplacerait le roi des Français sur son trône et se réveiller dans sa chaire de l'exil : Denis à Corinthe! M. Louis Blanc s'est d'ailleurs conformé aux règles hiérarchiques, c'est-à-dire au classement social de ce pays d'inégalité. Sa salle a des stalles réservées au prix de 5 shillings (16 shillings pour quatre séances, par abonnement), et des places de galerie à 2 shillings 6 pence. La quatrième lecture aura lieu le 16 mai. Avis aux Parisiens qui viendraient à Londres chercher les plaisirs littéraires de la saison.

M. Louis Blanc, qui a écrit et fait de l'histoire révolutionnaire, peut voir en ce moment que ses précurseurs anglais ont encore, au bout de deux siècles et plus, le privilége de susciter sans cesse de nouveaux historiens. Un des écrivains sérieux qui peuvent remplacer lord Macaulay, M. John Forster, vient de publier un volume sur cette grande querelle entre Charles Ier et son Parlement, qui fut le premier acte de la guerre civile. Quelques pièces, jusqu'ici inédites, découvertes aux archives, ont permis à M. John Forster de remettre en scène ces six tribuns que Charles voulait arrêter lui-même sur leurs siéges...; avertis par une belle dame, lady Carlisle, ils avaient pris leur volée. « Les oiseaux sont partis, dit le roi en cherchant vainement du regard Pym, Hampden et leurs collègues, mais je les accuse de trahison et la Chambre doit les forcer à comparaître. » Les membres des communes avaient réellement conspiré avec les rebelles d'Ecosse, Charles Ier en avait acquis la preuve en Ecosse même; mais ils étaient soutenus par l'opinion populaire : quand ils se montrèrent, ce fut avec une émeute pour complice; le roi dut leur céder la place, et quitter son palais pour son camp. Il ne rentra plus à Londres que pour y être jugé, décapité, les accusés étant devenus les juges. M. Forster est un ultra-whig qui traite sévèrement le monarque vaincu, et, tout en convenant qu'il

Digitized by Google

avait réellement raison de voir des conspirateurs et des traîtres dans Pym et ses collègues, il exalte ceux-ci comme les défenseurs de la liberté anglaise. M. John Forster oublie un peu que parmi ces défenseurs de la liberté il y en eut quelques-uns qui se prêtèrent très-complaisamment au despotisme de Cromwell, et que la plupart des membres de ce Parlement, si jaloux de ses priviléges, se retirèrent tranquillement chez eux quand le lord Protecteur ferma la porte de leur salle et y mit cet écriteau insolent où l'on lisait, comme en ce moment au fronton de Drury-Lane : *Salle à louer.*

Le volume de M. John Forster n'en est pas moins le volume le plus demandé ces jours-ci dans tous les cabinets de lecture.

Les *Journaux* et la *Correspondance* de l'honorable George Rose n'excitent guère moins d'intérêt. Ce M. George Rose fut le secrétaire intime de M. Pitt et le confident de beaucoup de secrets ministériels. Je suppose que vous publierez quelques extraits de ses deux volumes. Sur l'auteur, je ferai une remarque biographique. Il était fils d'un Ecossais héréditairement dévoué aux Stuarts et qui, en dernier lieu, s'était tellement compromis en faveur de Charles-Edouard, qu'il devait être pendu s'il ne se fût évadé de prison. George Rose n'en vécut pas moins très-fidèle à la maison de Hanovre. Du jour où la nouvelle dynastie se vit assise fermement sur le trône, elle choisit plus volontiers ses serviteurs parmi les jacobites que parmi les whigs. Aujourd'hui les enfants des jacobites continuent à faire des reliques de tout ce qui atteste l'opinion de leurs aïeux. Quand vous fîtes l'excursion des îles Hébrides, où votre héros erra en proscrit dans l'île de Bute, vous montra-t-on au château de Mont-Stewart cette salle à manger sur l'un des vitraux de laquelle le Prétendant avait gravé de sa main le quatrain suivant :

Henceforth this isle to the afflicted be
A place of refuge as it was to me, etc.?

« Qu'aux proscrits comme à moi cette île
Soit un refuge désormais;
Frais printemps, de tes fleurs embellis mon asile,
Automne, enrichis-le de tes plus doux bienfaits! »

La reconnaissance a inspiré de meilleurs vers, mais quelquefois aussi de plus mauvais.

Digitized by Google

Le jeune fils de sir Edward Bulwer vient de produire un nouveau volume de poésies que je n'ai pas encore lu, et miss Muloch, dont vous publiez *John Halifax, gentleman*, a fait aussi un recueil des vers insérés par elle dans les *Magazines*, en même temps qu'un recueil de *Pensées sur les Femmes* [1]. Mais c'est en ce moment sa rivale, miss Evans, l'auteur d'*Adam Bede*, qui occupe le plus la critique par un nouvel ouvrage intitulé : *the Mill on the Floss*, histoire romanesque d'un frère et d'une sœur qui se rendent malheureux l'un par l'autre, c'est-à-dire par les contradictions de leurs caractères. *Le Moulin* est inférieur à *Adam Bede*, sans toutefois que le talent de l'auteur ait faibli. Certaines parties prouveraient au contraire un progrès; mais miss Evans a voulu profiter de la vogue attachée à son pseudonyme de Georges Elliot; elle ne s'est pas donné le temps de combiner avec art les éléments de sa fable. C'est d'ailleurs un roman d'une morale irréprochable, où l'amour reste un sentiment chrétien, alors même qu'il fait faire fausse route à l'héroïne. Ce qu'il y a de très-particulier, c'est que miss Evans passe pour une demoiselle philosophe, attachée à la *Revue de Westminster*, la Revue des esprits forts de la presse périodique. Elle semble réserver tous ses sentiments de femme pour ses fictions. Reste à savoir où est la vérité pour elle. Son mari (si elle se marie) nous le dira un jour.

NOTRE CORRESPONDANT DU JAPON.

Baie de Ieddo, 22 août.

Un écrivain du nom de Cornwallis, auteur du *Nouvel Eldorado*, comme nous l'apprend le titre de son dernier ouvrage, a récemment publié la relation de *Deux voyages au Japon*. Dans cette relation, il raconte des choses si merveilleuses que, depuis un temps presque immémorial, nul voyageur n'a eu la bonne fortune d'en voir ou d'en raconter d'analogues. Moi qui n'ai fait qu'un seul voyage encore, et qui glane seulement çà et là quelques épis de blé perdus dans la paille, je ne puis criti-

[1] Ce volume et les ouvrages de miss Muloch sont réimprimés dans la collection Tauchnitz, qui publie aussi les romans de miss Evans.

Digitized by Google

quer qu'avec beaucoup de mesure le compatriote doublement expérimenté qui m'a précédé dans le même champ. Mais, réellement, ce narrateur de merveilles et de rêveries est-il jamais allé au Japon autrement qu'en imagination? Si cela est, je dois quitter la plume en désespoir de cause, car je n'aurais même pas l'espérance d'avoir jamais à raconter la moitié des choses surprenantes vues par le susdit auteur, dût mon séjour au Japon durer cent ans..., ce dont le ciel me préserve! Du porc et des volailles coriaces pour toute viande, du riz au lieu de légumes, des œufs au lieu de lait, — le beurre et le lait étant ici un luxe inconnu, — de temps en temps un pigeon, peuvent suffire aux besoins de l'estomac, lors même qu'ils sont apprêtés par un cuisinier japonais ou chinois ; néanmoins, je suis fort aise que la durée de ce genre d'alimentation ait pour moi un terme.

La privation indéfinie de viande de bœuf et de mouton serait, je n'en doute pas, gravement préjudiciable aux Anglais.

Pour le moment, je me propose de vous donner une légère esquisse des mœurs et des coutumes japonaises, telles qu'elles se sont présentées à mon observation sur cette terre de volcans ; car, en effet, proches comme nous le sommes ici du Fusisima, dont le cratère fume perpétuellement, les secousses sont si fréquentes, que l'état normal du pays, considéré sous le rapport physique, peut être décrit comme un état de convulsions chroniques, l'état de repos n'étant qu'une exception, une simple intermittence de ces accès de fièvre tierce ou quarte qui saisissent aux quatre coins une maison et l'ébranlent, comme un lutteur vigoureux ébranle un adversaire chétif, avant de le jeter par terre. En réalité, depuis mon arrivée, nous avons eu un ou deux tremblements de terre par semaine, non pas violents au point de renverser des maisons, mais assez prolongés pour que vous vous réveilliez en sursaut, au milieu du plus profond sommeil, avec un sentiment d'anxiété indescriptible ; car le plus terrible tremblement de terre et la plus violente éruption volcanique dont on ait gardé la mémoire au Japon commencèrent, dans ce même district de Ieddo, par plusieurs secousses préliminaires qui n'avaient pas une grande intensité. Cependant, l'horrible dévastation qui s'ensuivit paraît avoir surpassé celle du tremblement de terre de Lisbonne. Les rapports sur ce sinistre événe-

Digitized by Google

ment établissent que, le 27 juillet 1783, à huit heures du matin, un grand vent s'éleva et des bruits souterrains se firent entendre, comme menace de quelque affreuse catastrophe, jusqu'au 1er août. Ce jour-là, de fortes détonations souterraines ébranlèrent toutes les maisons jusque dans leurs fondements; la violence des secousses augmenta de moment en moment, jusqu'à ce que le sommet de la montagne s'entr'ouvrît et livrât passage à des torrents de lave et à des tourbillons de flammes qui furent suivis d'une avalanche de sable et de pierres, lancés à une distance incroyable, si bien qu'une obscurité semblable à celle de la nuit se répandit tout alentour, ne laissant d'autre clarté que les lugubres lueurs de la lave incandescente. Des milliers de fugitifs épouvantés furent, dit-on, engloutis, au milieu des ténèbres, dans de vastes abîmes qui se creusèrent sous leurs pas. Les secousses ne cessèrent entièrement que le douzième jour; elles avaient été ressenties sur un espace de trente lieues. Vingt-sept villes ou villages furent bouleversés, et, pour compléter l'œuvre de destruction, les rivières effervescentes débordèrent et inondèrent toute la campagne. Je présume que cet exposé de faits, tiré de sources japonaises et de témoignages contemporains, paraîtra suffisant pour justifier l'inquiétude que cause, à tout homme né hors de ce pays, l'attente perpétuelle du renouvellement de ce désastre, d'autant que ce même foyer volcanique a encore donné, en l'année 1854, une preuve signalée de sa puissance. A Simoda, qui est située seulement un peu plus bas dans la baie que le port où je suis, il y eut, à cette époque, une si violente commotion sur terre et sur mer, que la ville tout entière s'écroula, et qu'une grande partie de ses ruines fut entraînée dans la mer par le retour de trois énormes marées qui montèrent successivement par-dessus les plus grands arbres, laissant la baie presque vide. Des jonques et des barques furent lancées à une certaine distance dans l'intérieur des terres. La frégate russe *la Diane*, qui avait échappé l'année précédente à l'amiral Stirling, absorbé par la diplomatie à Nangasaki, échappa alors presque miraculeusement à un danger bien plus grand; elle pirouetta plusieurs fois de suite sur ses ancres; les matelots furent renversés, et des canons jetés en travers des ponts tuèrent ou blessèrent des hommes de l'équipage; peu s'en fallut

Digitized by Google

que le vaisseau ne périt complétement. Le bassin du port fut mis à sec, et depuis lors il n'a pas eu un fond suffisant pour le mouillage des navires. Aussi, l'autre soir, l'air étant devenu étouffant, et le vent ayant tout à coup gémi à travers les pins, comme pour nous annoncer un orage, un sentiment d'inquiétude s'empara de chacun de nous. Ces symptômes alarmants ayant été bientôt suivis de pluie, d'éclairs et de ce singulier roulement de tonnerre qui ne semble ni s'approcher ni s'éloigner, qui n'a point de *diminuendo* ni de *crescendo*, mais qui finit absolument comme il a commencé, notre première pensée à tous fut, j'en suis sûr : Un tremblement de terre ! Cependant, on ne ressentit pas de secousse, et le dîner ne fut pas interrompu. Mais, depuis, pendant un orage semblable et une pluie diluvienne, nous avons eu la plus forte secousse que j'aie jamais ressentie.

Des Japonais m'ont dit avoir remarqué que l'aimant perd sa vertu magnétique pendant les tremblements de terre ; il est possible que cela ait lieu un peu de temps auparavant ; quand ce serait seulement quelques secondes, on pourrait, au moyen d'un appareil fort simple, constater cet effet, et improviser une sorte de tocsin qui avertirait les populations de l'imminence du cataclysme.

Nous approchons maintenant de la fin d'août ; pendant ces deux dernières semaines, nous avons eu un temps analogue à celui qui caractérise l'automne en Angleterre, avec cette différence qu'ici le soleil est plus brillant et un peu plus chaud... A l'ombre, le thermomètre marque de 80 à 84 degrés. Les soirées sont généralement fraîches et agréables ; mais à intervalles assez rapprochés, nous avons des nuits ou des journées de fortes pluies. Ce matin, lorsque je m'éveillai, les mugissements du vent, à travers les arbres de la forêt, se mêlaient au bruit d'une pluie torrentielle, triste musique qui n'incitait pas à être matinal. Le thermomètre marquait 76 degrés. Hier, une superbe matinée, rafraîchie par la brise, avait précédé une après-midi pluvieuse ; mais avant la pluie le temps était charmant ; on eût dit une de nos belles matinées d'automne. Pendant les jours les plus chauds de l'été, le soleil est beaucoup moins intense que sur la côte voisine de la Chine. Le thermomètre varie à l'ombre

Digitized by Google

de 70 à 85 degrés. Comme on le voit, ce climat ne rend pas la vie à charge, comme cela arrive quelquefois dans l'Inde et en Chine. Quant à la salubrité de l'air, quant à l'absence de plusieurs sortes de maladies, quant à une longévité extraordinaire et autres *faits* avancés avec beaucoup d'assurance, je ne me hasarderai pas, dès les premiers jours, à émettre une opinion positive. Au reste, les Japonais sont une nation très-propre ; ils font de fréquentes ablutions, se vêtissent peu, habitent des maisons bien aérées, ayant vue sur des rues larges où le vent circule, et où on ne permet pas de déposer d'immondices. Sous ce rapport, les Japonais ont une grande supériorité sur les autres races orientales, notamment sur les Chinois, dont les rues sont en abomination à quiconque a des yeux pour voir et des nerfs olfactifs pour sentir. Néanmoins cette propreté ne les a pas préservés du choléra qui leur a été apporté, suivant les uns, par la frégate américaine *le Mississipi*, suivant les autres, par *la Rétribution*, vaisseau de notre marine royale... Tel fut le premier et funeste fruit de leurs traites et de l'extension de leurs relations avec des nations étrangères. Le fléau fit des milliers de victimes dans leurs villes... deux cent mille, dit-on, à Ieddo. On ne doit donc pas être surpris que, dans l'esprit du peuple, l'invasion du choléra se lie avec l'arrivée des étrangers. Cependant, j'ai entendu dire que ce fléau avait déjà sévi au Japon en 1818. Les deux sexes ayant, en ce pays, une répugnance très-marquée pour s'habiller, les occasions d'observer l'état de leur peau se présentent souvent. En revanche, si les hommes se dispensent de se revêtir de robes ou de chausses, toutes les fois qu'ils sont libres d'agir à leur gré, ils paraissent avoir beaucoup de goût pour un genre d'ornement qui a le double avantage de la permanence et de l'adhérence, sans autrement incommoder celui qui le porte, dès qu'il est sur lui. Je veux parler du tatouage des hommes. Réellement, à voir les Japonais dans leur costume habituel (une ceinture aussi étroite que possible) la plus grande partie de leur corps placardée de dragons d'un bleu éclatant, de lions, de tigres, de figures d'hommes et de femmes, dont quelques-unes ne sont pas très-décentes, on ne peut nier qu'ils ne ressemblent parfaitement à des cannibales. Les femmes paraissent se contenter de l'épiderme que la nature leur a donnée,

Digitized by Google

avec diverses teintes olivâtres et quelquefois sans presque aucune teinte. J'en ai vu plusieurs qui sont aussi blondes que mes compatriotes, et dont un sang riche colore les joues, c'est-à-dire lorsqu'elles viennent de se laver la figure, avant qu'elles aient mis leur fard, avant qu'elles se soient poudré tout le visage et le cou avec de la farine de riz, au point de ressembler à un perroquet en plâtre peint. Lorsqu'elles ont renouvelé le vernis noir de leurs dents et arraché le dernier poil de leurs sourcils, les dames japonaises peuvent assurément réclamer le droit incontestable de prééminence, en fait de laideur artificielle, sur tout leur sexe. Leurs bouches ainsi défigurées ressemblent à des sépulcres béants. Si c'est un sacrifice offert sur l'autel de la fidélité conjugale, le motif en est indubitablement très-louable; mais cela conduit à cette induction, beaucoup moins digne d'éloges, que, dans ce pays, les hommes sont plus dangereux, ou les femmes plus faibles que partout ailleurs, puisque des mesures aussi extrêmes sont considéres comme nécessaires pour assurer cette fidélité. Pour ma part, je trouve que les maris payent un peu cher leur sécurité conjugale; car si aucun autre homme ne peut trouver d'attraits à un visage ainsi défiguré, le mari, à moins d'être étranger à tout sentiment de la beauté, doit être absolument du même avis. Peut-être l'habitude et la mode l'ont-il amené à en juger autrement que nous. Dans ce cas, que devient cette sécurité? si cette laideur est à ses yeux la beauté, ainsi en sera-t-il des autres hommes : la dépravation du goût est contagieuse.

J'ai hâte de passer au paysage; car heureusement la belle nature, au Japon, n'est pas fardée comme les femmes, ni tatouée comme les hommes.

Je vais d'abord citer textuellement ce que j'avais lu dans un journal de voyage, avant de savoir que je viendrais un jour le vérifier :

« L'Angleterre exceptée, il n'y a pas de terre plus verte que le Japon, plus semblable à un jardin, plus radieuse de beauté. La campagne est superbement boisée; il y a des cèdres magnifiques; le sol est très-fertile. »

Oui, tout cela est vrai. Cette fertilité du sol, la dimension et la beauté des arbres, la richesse et la variété du feuillage, la per-

Digitized by Google

fection avec laquelle on entretient les allées ombreuses et les sentiers bordés de haies, les nombreux jardins et les terrains d'agrément qui dépendent des temples, ne pourraient avoir leurs analogues, je le pense aussi, nulle autre part qu'en Angleterre. La fraîcheur et la brillante verdure de l'herbe et du feuillage indiqueraient, je le crains, un climat humide; mais le mélange de la végétation tropicale avec une variété infinie d'arbres toujours verts, entre autres l'essence la plus dure des conifères, donne aux paysages de cette île un caractère tout particulier. Le gigantesque arbre-fougère, auquel les touffes de ses feuilles terminales prêtent de la ressemblance avec le palmier; le palmier lui-même, le bambou, le bananier, qui croissent à côté du chêne, du pin, du cèdre, et de nombreuses espèces d'arbrisseaux, ainsi que d'arbres dont le bois est propre à la construction, les uns et les autres inconnus pour la plupart en Europe, ravissent ici les yeux de l'artiste et du botaniste. Toutefois, il n'y a pas de prairies; le terrain qui peut être cultivé paraît trop précieux pour être mis en pâturages; on le réserve exclusivement à la production du riz, du blé et de plantes potagères. En conséquence, on ne voit d'autre bétail que des chevaux et quelques bœufs destinés aux travaux de l'agriculture; il n'y a ni chèvres ni moutons.

L'arrivée d'une escadre russe de dix vaisseaux, venant de Hakodadi avec le comte Mourawieff Amursky, gouverneur général de la Sibérie et de tout le district d'Amur, d'où il prend le titre de comte, est ici l'événement du jour. M. Goskewitch, le consul russe à Hakodadi, chargé de l'échange des ratifications du traité du gouvernement moscovite avec le Japon, est aussi débarqué. C'est la dernière nouvelle.

La plus grande partie de l'escadre est allée tout droit à Ieddo. On ne sait pas bien clairement ce que le général Mourawieff vient faire ici. Vous connaissez les Russes... Tout en faisant une bouchée de la moitié de la grande province de Mantchourie (qu'ils réclamaient à la vérité par droit de conquête depuis cent cinquante ans), tandis que nous étions occupés à nous battre en Crimée, au sujet de Constantinople, ils s'assuraient aussi de la moitié septentrionale de la grande île de Ségalien, dont ils partagent ainsi la possession avec les Japonais. Donc, par les îles

Digitized by Google

Kuriles au nord-est, et par Ségalien à l'embouchure de l'Amur, l'empire de Russie est, sur ces deux points, en contact avec celui du Japon. Aussi n'est-il pas très-facile de découvrir dans quel dessein un fonctionnaire aussi éminent et une escadre aussi considérable paraissent dans ces eaux, sans avoir d'autre mission ostensible à remplir que celle de fixer la ligne de séparation à travers l'île de Ségalien. Pour le moment, on ne sait rien de plus, si ce n'est qu'ils ne laisseront pas d'agent diplomatique à Ieddo, jugeant apparemment qu'ils seront suffisamment représentés par un agent consulaire dans le port septentrional, où, d'après les renseignements que j'ai pu me procurer, il n'y a point de commerce. C'est un poste pour la pêche de la baleine; les fournitures des vivres pour la consommation des baleiniers et l'approvisionnement des vaisseaux de guerre emploient quelques capitaux et quelques individus. Voilà tout.

Au reste, les Russes, qui ont eu jusqu'à présent le champ presque entièrement libre pour faire ce qu'ils voulaient, n'ont pas lieu de beaucoup s'enorgueillir du résultat par eux obtenu. On dit (je ne sais jusqu'à quel point c'est vrai) que le comte Mourawieff, en apprenant les actes de violence auxquels la populace s'est livrée envers des membres des missions diplomatiques étrangères, a insinué que la faute devait nous en être imputée, les Russes ayant été fort bien accueillis lorsqu'ils vinrent ici conclure le traité. Cependant, depuis lors, la populace de Ieddo s'est comportée à leur égard avec une rudesse parfaitement impartiale, quoique le comte n'ait pas débarqué sans le commandant de l'escadre et une garde de trois cents hommes. C'est hier que ce débarquement a eu lieu; on pense que son séjour ici sera de deux out rois semaines.

Quant au progrès des affaires politiques et commerciales, tant ici qu'à Ieddo, je n'ai pas grand'chose de satisfaisant à vous communiquer, au delà du fait suivant : pendant les luttes pénibles que les représentants de la Grande-Bretagne et de l'Amérique ont eu à soutenir constamment depuis leur arrivée, le 1er juin, la plus complète unanimité a régné entre eux. Cette unanimité, en pesant fortement sur les Japonais, a décidé ceux-ci à céder et enfin à abandonner définitivement des sujets de contestation tels que, par exemple, l'usage discrétionnaire

Digitized by Google

de passe-ports pour la libre communication des membres des missions, à Ieddo, avec les personnes attachées aux consulats à Kanagawa (c'est le port de Ieddo), bien que ce port ne soit distant de cette ville que de 17 milles, par la voie de terre; sans cette liberté de voyager, il vaudrait autant, en ce qui concerne les affaires pratiques, être à l'autre bout du Japon ou de la Sibérie. Quant à savoir si les Japonais ont réellement abandonné la politique méfiante que les précédentes mesures indiquaient, c'est une autre affaire sur laquelle on ne se prononcerait pas aussi positivement; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils trouvent toujours moyen d'empêcher qu'on tire quelque avantage matériel des relations que l'on noue avec eux. En tous cas, il y a lieu de se féliciter d'avoir obtenu, malgré une persistante résistance, le rejet de mesures vexatoires.

A l'égard de l'avenir du commerce, soit ici, soit dans les autres ports, les susdits obstacles ont empêché, au commencement, de faire des essais qui puissent fixer les négociants étrangers sur les résultats qu'on doit attendre de relations suivies avec les Japonais. Il y aurait témérité à compter sur le succès de ce côté; il n'est pas douteux que les maisons de commerce de la Chine, que leur proximité du Japon favorise, et qui ont les yeux attachés sur les ports nouveaux, ne soient dans la meilleure position pour mettre à l'épreuve les ressources de ce pays et n'accaparent tout le profit que pourra procurer la première expédition de marchandises. En ce qui touche les intérêts mercantiles de l'Angleterre, il s'écoulera encore un peu de temps avant qu'aucune opération commerciale au Japon offre à nos négociants un bon débouché pour nos produits industriels. Du moins, telle est actuellement ma conviction, basée sur les meilleures preuves que l'on puisse obtenir dans le pays, et je déclare positivement que l'importation de la crinoline, qui vient justement d'arriver, ne trouvera pas du tout de débit chez les Japonaises; à en juger sur les apparences, ces dames sont plutôt disposées à se dispenser de porter aucun jupon qu'à en augmenter la circonférence ou le volume par des moyens artificiels.

— Depuis que j'ai écrit les précédentes pages, un effroyable assassinat a été commis dans une des rues de l'établissement japonais bâti pour les étrangers à trois milles de Kanagawa, et où

Digitized by Google

un certain nombre de boutiques ont été ouvertes sous les auspices des naturels. Un officier, le commis aux vivres, et un matelot de l'escadre russe étaient venus à terre vers huit heures du soir, le 26, pour acheter des provisions; comme ils sortaient de la principale rue de cette colonie improvisée, ils furent assaillis par une bande de Japonais armés... L'officier et le matelot qui portait un sac de dollars furent presque hachés. Le commis, quoique mortellement blessé (on le craint), vit encore, étant parvenu, après avoir reçu une première blessure, à se réfugier dans une boutique. Les deux autres restèrent dans une mare de sang, de larges masses de chair ayant été détachées de leur corps. Le crâne du matelot était fendu jusqu'aux narines; un de ses bras avait été presque détaché de l'épaule, à l'endroit de leur jointure. L'officier était également mutilé. Ses poumons sortaient par l'estafilade d'un sabre qui lui avait transpercé le corps, ses jambes et ses cuisses étaient profondément balafrées. Les scélérats, non contents de tuer et de voler ces infortunés, avaient pris plaisir à les mettre en pièces. Malheureusement aucune de ces trois victimes n'était armée; mais un grand nombre de personnes ont dû se trouver sur le théâtre du crime ou dans son voisinage immédiat. Etait-ce simplement un vol de grand chemin accompagné de meurtre, ou un acte de haine et de vengeance? On a dit qu'un ou plusieurs officiers japonais avaient été destitués à Ieddo, sur la plainte portée contre eux par le général Mourawieff, pour insultes faites à des Russes, et l'on croit que ces Japonais étaient descendus à Kanagawa dans l'intention de se venger. Il est certain, d'après les dépositions du commis aux vivres et de l'officier russe, qui n'ont expiré qu'après l'arrivée sur le terrain de quelques-uns de leurs camarades, qu'un ou deux des assaillants portaient les deux épées distinctives du grade d'officier au Japon. Il est resté sur les lieux une sandale dont la forme prouve seulement que l'homme qu'elle chaussait est d'un rang supérieur à celui d'un *coolie*. Une veste déchirée, mais sans aucune marque distinctive, et un tronçon de lame d'épée, ont été aussi trouvés près des mourants... Cela mettra sur la trace des assassins. Cependant, lorsque le consul anglais Vyse alla, à quatre heures du matin, voir le gouverneur et l'informa de ce qui était arrivé, le dignitaire japonais traita toute

Digitized by Google

cette boucherie avec une sorte de négligence brutale (telle fut du moins l'impression qu'il produisit); il y a peu d'espoir qu'on donne suite à cette affaire, à moins que le général Mouravieff ne puisse agir sur le gouvernement par la crainte salutaire des conséquences d'un semblable événement. Il est peut-être heureux qu'une telle tragédie n'ait pas eu lieu avant l'arrivée de l'escadre russe, car il y a bien six semaines qu'aucun vaisseau de guerre anglais ne s'est montré ici; il ne doit pas même y en avoir actuellement à la station japonaise, à moins qu'il n'en soit récemment arrivé dans le sud. Il y a plus longtemps encore que l'on n'a vu dans ces parages un vaisseau de guerre américain, et, suivant toutes probabilités, il n'en viendra jamais fréquemment; il est rare que plus d'un ou deux stationnent dans les mers de la Chine. Puisque les puissances étrangères ont jugé convenable de faire des traités avec un pays comme le Japon, elles devraient être conséquentes dans leurs actes et prendre les mesures nécessaires pour rendre ces traités effectifs, au lieu de laisser leurs agents diplomatiques sans appui. Si l'on permet qu'une atrocité de cette espèce reste impunie, il n'est guère possible qu'une position diplomatique ou commerciale soit longtemps tenable en ce pays. Hier, un officier japonais, ivre, jurait qu'il aurait la tête d'un Russe, tout en brandissant un de ces sabres en usage ici, et que leur lourdeur, aussi bien que leur tranchant affilé comme celui d'un rasoir, rendent très-meurtriers, en quelques mains qu'ils soient. Que fit-on? Evidemment il était dangereux d'approcher cet homme; après un certain délai, on eut recours à un singulier expédient. On le harponna de loin, au moyen d'une longue perche terminée par un crochet; on le désarma..., puis on le renvoya faire son service.

Il est impossible de se faire illusion sur l'esprit d'hostilité entretenu par les hommes en place; à ce qu'il paraît, lorsqu'on fait à ce sujet des remontrances aux ministres étrangers, ils se contentent de remarquer tranquillement que ces actes de violence justifient pleinement leur insistance, pendant les négociations des plénipotentiaires, sur les dangereuses dispositions de la population de Ieddo, ainsi que sur la nécessité de retarder de deux ou trois ans la résidence des ministres. Il leur est ap-

Digitized by Google

paremment agréable de voir s'accomplir leurs prédictions de malheur; mais les puissances contractantes laisseront-elles chasser leurs agents de Ieddo par la violence de la populace, assassiner leurs sujets dans les rues, et rendre ainsi tout commerce impossible ? Nous verrons. En attendant, voilà ce dont on est menacé. Certes la position actuelle de tous les agents diplomatiques à Ieddo n'est rien moins qu'attrayante, si même elle n'est périlleuse, et elle ne présage guère la possibilité d'établir des relations satisfaisantes avec les Japonais. Il n'y a que trop de raisons de croire qu'un parti puissant, composé des princes héréditaires et des *damios*, est disposé à tout risquer plutôt que de laisser se consolider un commerce paisible et des relations amicales avec les puissances européennes. Les derniers échecs éprouvés par les alliés à Peiho, et par les Français dans la Cochinchine, doivent avoir pour conséquence de les encourager à faire, sans plus de délai, un effort pour chasser les missions de la capitale et le commerce de son port. S'ils ont réellement conçu ce dessein, il faut avouer que l'Angleterre, la France et l'Amérique, en ne laissant, dans les eaux du Japon, aucun vaisseau de guerre, ont pris le plus sûr moyen de les enhardir.

M. de Bellacourt, l'agent diplomatique français, a annoncé, il y a quelque temps, son départ immédiat du Sénégal; mais il n'est pas encore arrivé. Ce retard a été, dit-on, occasionné par l'impossibilité de disposer, pour le conduire ici, d'aucun bâtiment grand ou petit de la marine royale. D'après les dernières nouvelles reçues, il allait fréter un bâtiment de la marine marchande. Dans de telles conditions, on se demande s'il n'eût pas été plus sage et plus politique de la part de ces trois nations de différer d'envoyer aucune mission diplomatique jusqu'à ce qu'on fût prêt à mettre à leur service les moyens de se faire respecter par un gouvernement si mal disposé à les accueillir et à exécuter les traités.

Dans l'état actuel des affaires politiques en Europe, ce serait une étrange éventualité, si l'Angleterre, la France et l'Amérique se trouvaient, toutes trois, devoir à l'intervention d'un gouverneur général de la Sibérie, et à la présence non prévue d'une forte escadre russe, la sûreté personnelle de leurs agents diplomatiques au Japon, aussi bien que la possibilité d'y maintenir

Digitized by Google

leur position. Laissés, comme le sont ces agents, sans nulle protection de leurs gouvernements respectifs, au milieu de tant d'éléments hostiles, cela pourrait bien arriver. Néanmoins, des consuls et des agents diplomatiques sont envoyés dans cette île, éparpillés le long de la côte, et puis livrés à eux-mêmes pour se tirer d'embarras le mieux qu'ils pourront; le bon ou le mauvais résultat de leurs efforts dépendra en grande partie du sort et du hasard. Que cette situation provienne de l'indifférence des nations ou des complications fâcheuses qui dérangent les plans formés à l'avance, elle montre, d'ailleurs, d'une manière frappante, à quel point le succès de ces lointaines missions diplomatiques dépend du caractère, du courage, des ressources et de la confiance des agents choisis pour les divers postes. Même, s'ils ne sont pas oubliés et tout à fait négligés par leurs gouvernements, ils sont nécessairement toujours exposés à un concours fortuit de conjonctures et de difficultés qui ne pouvaient être prévues six mois auparavant. Dans toutes ces éventualités, ils ne doivent compter que sur eux-mêmes.

Ces réflexions naissent inévitablement de l'état actuel des choses et de l'aspect général des affaires au Japon, en ce moment où deux missions diplomatiques se trouvent isolées au milieu de la grande capitale de ce pays. Puissent ces agents étrangers trouver moyen de surmonter toutes les difficultés qui entravent leur marche, à leur propre satisfaction et à l'avantage de leur pays! Evidemment, ils ont à remplir une tâche dont peu de personnes se chargeraient volontairement, et à laquelle, ce me semble, presque toutes renonceraient volontiers, si elles pouvaient le faire sans que leur honneur en souffrît.

(*Times.*)

Digitized by Google

CHRONIQUE

ET

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Paris, avril 1860.

Winter is not gone yet.
L'hiver n'est pas encore parti.
(Shaksp., *King Lear*, acte II, sc. IV.).

The Alps do spit and void their rheum...
Les Alpes nous crachent leur humeur.
(Shaksp., *Henri V*, acte III, sc. V.)

Evidemment c'est l'humeur des Suisses qui prolonge encore l'hiver; c'est des Alpes que nous viennent ces nuages imprégnés de neige qui assombrissent encore l'horizon politique et le ciel printanier. La chronique est bien forcée de prendre le temps comme il est. En l'absence des feuilles encore captives dans les bourgeons, brûlons nos dernières bûches et restons nous-même ce mois-ci *feuille* littéraire.

Quoique le coin du feu ait son charme par ce ciel gris d'avril, heureux qui a pu le quitter pour aller assister à la représentation donnée au bénéfice de la petite-fille de Racine. Racine est le poëte des rois, on lui a même reproché d'avoir été un peu trop poëte de cour. Puisque sa poésie royale n'a pu préserver la langue française de l'invasion de tant de mots vulgaires, que serait-ce s'il eût écrit seulement pour le peuple? N'oublions pas que quand Shakspeare, qui fut moins courtisan que Racine sans doute, est comme lui un grand poëte, son vers est noble, son style aussi élégant que celui de Pope. Quoi qu'il en soit, les empereurs et les rois étrangers ont envoyé leur souscription à la petite-fille du plus français de nos poëtes. Mais n'oublions pas que dans les représentations gratuites, lorsque le théâtre de la rue Richelieu ouvre ses portes aux prolétaires, la tragédie de Racine ne les laisse pas froids, et qu'ils n'en sortent pas, comme beaucoup de spectateurs de la no-

Digitized by Google

blesse et de la bourgeoisie, en disant que la tragédie parle une langue morte. Que le comité des auteurs, qui jusqu'ici a si dignement rempli son mandat, nous permette de lui suggérer deux idées : 1° Pour associer directement le peuple à l'hommage rendu au poëte royal de la France, je voudrais que les acteurs du Théâtre-Français donnassent, sur chaque théâtre du boulevard, la représentation d'une tragédie de Racine au bénéfice de sa petite-fille; 2° comme c'est le nom, aussi bien que le sang de son glorieux ancêtre, qui lui a valu sa petite fortune, et qu'elle doit à son pays de perpétuer sa descendance, je voudrais que celui qui épousera un jour Mlle Trochu fût tenu d'ajouter à son propre nom celui de Racine.—La représentation du Théâtre-Français a valu un triomphe à Mme Guyon dans le rôle d'Athalie. Cette actrice rappelle plutôt celles que Rachel avait effacées que Rachel elle-même; mais on peut en dire autant de Mme Ristori, qui a d'ailleurs admirablement joué à sa manière le rôle de Phèdre traduit en italien. Cette grande tragédienne a rendu aussi un double hommage à Racine et à Rachel dans des strophes françaises auxquelles son accent natal n'a pas nui. Nous regrettons seulement que M. Legouvé lui ait fait dire que l'idiome d'Alfieri était un *inconnu langage* en France; mais nous sommes enchanté d'apprendre qu'il se prépare lui-même à être le père d'une seconde *Médée*, destinée avant sa naissance et son baptême à être traduite en italien à l'intention de Mme Ristori. Le sujet en serait tiré d'un petit roman publié par lui sous le titre de *la Madone de l'art*, dont l'héroïne est une actrice idéale et cependant vraisemblable, puisque M. Legouvé nous déclare en avoir connu jusqu'à trois, et que la sienne n'en est que la poétique copie. M. Legouvé est bien le digne fils de son père, cherchant et trouvant toujours quelque nouveau *mérite* aux femmes : hier donnant des titres de noblesse et des doigts de fée aux couturières, aujourd'hui divinisant par le nom de *Madone* une sainte qui se fait comédienne, une comédienne qui reste sainte, une amoureuse chaste jusqu'au martyre, une fille du peuple qui, en ce siècle démocratique, respecte assez les préjugés aristocratiques pour refuser un trône par humilité. Il y a là une jolie idylle de salon que la grâce du style rend vraisemblable, et que les artifices de la mise en scène rendront dramatique, il faut l'espérer, quoiqu'il ne soit pas toujours facile de faire une bonne pièce de théâtre avec son propre roman.

Plus hasardeuse encore est la transformation des personnages d'une comédie déjà reçue au répertoire. C'est pourtant ce qu'a essayé M. E. Augier en refondant son *Aventurière*. Nous aurions préféré une pièce nouvelle; mais la variante est curieuse. La plus remarquable métamorphose est

Digitized by Google

celle d'un Géronte, taillé sur le modèle du Pantalon italien amoureux par bêtise, en vieillard amoureux par faiblesse. Ce personnage provoquait le rire, M. E. Augier a voulu qu'il fût plaint. On s'est récrié; nous ne sommes pas de l'avis des critiques qui refusent leur sympathie en criant à l'invraisemblance. La lutte contre une passion rend un personnage plus dramatique que l'aveugle sottise ou la niaiserie sentimentale, et quand l'aventurière fait un retour sur elle-même, quand elle éprouve un remords, comme ce remords devient plus naturel, plus sincère, plus vrai! Quelle est l'intrigante qui se reproche d'avoir dupé un sot?... Mais nous viendrions trop tard pour discuter cette question de morale dramatique. Contentons-nous de rappeler que le Géronte de la première édition de *l'Aventurière* avait un prototype dans la fameuse tragédie de *Venise sauvée*, d'Otway, ce sénateur Antonio, dont Voltaire s'est tant moqué parce qu'il se met à quatre pattes chez Aquilina, jappe comme son petit chien... et autres folies. La courtisane d'Otway avait précédé de plus d'un siècle nos Thisbés, nos Marions, nos Olympes, nos Albertines et nos Dames au camellia que, par parenthèse, la critique anglaise prend tous les jours à témoin de l'immoralité de la nation française.

Si les théâtres sont devenus peu prodigues de nouveautés, c'est que leurs caissiers prétendent qu'ils peuvent s'en passer. Est-il beaucoup de pièces qu'on aille voir plus de deux fois? Hélas! non. La recette s'explique par le flot incessant de spectateurs nouveaux que versent les chemins de fer. Peut-être aussi, outre sa population flottante, Paris a-t-il un plus grand nombre de ces petits capitalistes, de ces petits rentiers, etc., etc., qui veulent se mettre au courant et remplacent les anciens habitués qu'on revoit à peine le jour d'une première représentation. Cette bonne fortune des administrations théâtrales de Paris est en tous cas moins singulière que celle qui leur advint sous le règne de la Convention. « Qui croirait, dit un récent historien de cette époque, que la Convention est un des moments où la gaieté française se manifesta, au théâtre du moins, avec le plus d'exubérance? Le vaudeville prit alors des développements extraordinaires : quarante théâtres ne suffisaient pas à satisfaire la curiosité du public. Où trouver des explications de ce phénomène?... Saint-Just, qui s'est plaint plusieurs fois dans ses rapports du trop grand nombre de théâtres et de la frénésie avec laquelle ils étaient fréquentés, prétend que ce mal venait du grand nombre de fonctionnaires et de rentiers qui avaient été créés par l'allocation donnée aux membres des sections, par l'institution des comités révolutionnaires, par les nombreux agents de la Commune, de la police, des comités de la Convention, et enfin par la néces-

Digitized by Google

sité où l'on avait été de centraliser à Paris les grandes administrations, notamment tout ce qui tenait à l'administration militaire, de sorte que, selon lui, ce peuple de salariés du gouvernement qui autrefois travaillaient dans les ateliers, les fabriques et les boutiques, remplaçait maintenant les aristocrates riches, qui étaient à l'étranger, en prison, ou qui se cachaient pour se faire oublier. De leur côté, *la Feuille villageoise* et *la Décade philosophique* donnent une explication en plusieurs points conforme à celle de Saint-Just; elles y ajoutent *les fortunes créées par l'agiotage sur les assignats et par les spéculations sur les biens nationaux.* » Il faudrait savoir ce qu'aujourd'hui nos théâtres doivent à l'agiotage, non plus sur les assignats, mais sur les actions de chemins de fer, et aux spéculations, non plus sur les biens nationaux, mais sur les terrains à construire, les expropriations pour cause d'utilité publique, etc.

La citation qu'on vient de lire est empruntée à un volume, l'*Histoire littéraire de la Convention nationale*, par M. Eugène Marron, qui nous semble un complément nécessaire à toutes les histoires de la Révolution. Il rappelle l'ouvrage de M. Gérusez sur la littérature de la même époque, et ce rapprochement avec le livre à la fois si brillant et si solide de cet éminent critique pourrait inquiéter M. Eug. Marron, si nous ne devions reconnaître qu'à son point de vue il a su trouver des choses neuves à dire sur ces orateurs, ces journalistes et ces philosophes qui furent presque tous des littérateurs en même temps que des hommes d'action. Louons-le surtout sincèrement d'une impartialité dont nous ne nous sentirions pas capable si nous avions à raconter les crimes et à apprécier l'éloquence de ces tigres politiques, qui finirent heureusement par s'entre-dévorer. On remarquera entre autres le chapitre sur Camille Desmoulins, se transformant tout à coup en Tacite pour dénoncer la tyrannie des prétendus apôtres de la liberté. Peut-être regrettera-t-on que M. Eug. Marron n'ait pas accordé quelques pages de plus aux poëtes, puisque la guillotine eut ses lauréats. Peut-être aussi a-t-il eu tort d'oublier les arts?... Il a tout juste nommé David, qui, hélas! ne se contenta pas de broyer du rouge sur sa palette. Au reste, la peinture n'était réellement qu'un luxe pour ces austères buveurs de sang, un luxe corrupteur, un luxe complice des idées monarchiques et des idées religieuses simultanément proscrites. Dans l'*Histoire des Usines de France*, ce remarquable ouvrage de M. Turgan dont nous avons promis de parler, nous voyons, à propos de la manufacture des Gobelins, que dès 1790 Marat dénonçait les beaux-arts comme n'étant bons qu'à enrichir *les fripons et les intrigants*. Plus tard, la République eut cependant son jury des arts, qui, dans un procès-verbal des ou-

Digitized by Google

vrages interrompus à la Savonnerie et aux Gobelins, consigna cette vertueuse déclaration:

« *Le Siége de Calais,* par Barthélemy, sujet regardé comme contraire aux idées républicaines, le pardon accordé aux bourgeois de Calais ne leur étant octroyé que par un tyran, etc.; rejeté;— *Héliodore chassé du Temple,* copie de Raphaël, sujet consacrant les idées de l'erreur et du fanatisme, sera discontinué; — *la Robe empoisonnée,* par de Troy, sujet contraire aux idées républicaines; mais la tapisserie, étant presque achevée, sera terminée avec la suppression des deux diadèmes sur la tête de Créuse et de son père; — *Cléopâtre au tombeau de Marc-Antoine,* sujet rejeté comme immoral, etc. »

Le jury ayant proscrit à la Savonnerie tous les modèles, sauf deux tapis de fleurs, daigna cependant commander la reproduction des sujets républicains, tels que les deux tableaux de David, représentant la mort de Marat et celle de Lepelletier, mais il interdit expressément, quant aux tapis, « de mêler des figures humaines qu'il serait révoltant de fouler aux pieds dans un gouvernement où l'homme est rappelé à sa dignité, ne comprenant toutefois dans cette acception aucune espèce de chimères, telles que centaures, tritons et autres monstres. » M. Eug. Marron, malgré toute son impartialité, n'a pu cacher sa sympathie pour les Girondins, comparés aux Montagnards. Les Girondins n'ont-ils pas séduit naguère l'imagination de Lamartine? Nous croyons, nous, qu'ils avaient besoin de leur mort pour se poétiser. Voici pour eux une nouvelle apothéose : un jeune poëte les prend pour héros d'une épopée en douze chants. M. Théod. Vibert, auteur de cet *opus magnum,* est doué d'une véritable verve; son vers a du mouvement et de la vie; il dispose d'une grande richesse d'images; qu'il nous permette donc de lui dire qu'il aurait dû se défier de ses qualités mêmes et traiter son sujet avec un style plus sobre, en réservant les métaphores pour les discours de ses personnages. Il s'est cru obligé aussi d'appeler à son secours un merveilleux qui constitue une mythologie moitié allégorique par la personnification de l'Horreur, de l'Envie, du Fanatisme, de la Fureur, et moitié fondée sur la croyance à l'Enfer du Tasse et à ses diables. M. Vibert comprendra, j'en suis sûr, notre critique, car il s'est montré homme d'esprit dans la plus amusante des préfaces, où il dit la vérité à tout le monde et à lui-même.

Un intérêt plus doux s'attache aux fragments d'un autre poëme dans lequel M^me^ la marquise B. de Saffray se propose de faire raconter les *Origines de Paris* par l'ange gardien de cette ville, qui oublie un peu trop souvent qu'elle eut des saintes pour patronnes, — reines ou bergères, — Clotilde et Geneviève, chantées avec beaucoup de grâce dans

Digitized by Google

des fragments qui nous font désirer le complément de l'ouvrage. Mme de Saffray se montre aussi bonne Française que muse gracieuse en personnifiant les plus célèbres villes de l'ancien monde, qui saluent dans Lutèce la cité de l'avenir. Ninive, entre autres, s'incline très-profondément : puisse Paris ne pas entendre un jour, comme la cité de Sémiramis, le cri prophétique de Jonas : « *Encore quarante jours*, etc., etc. » Il est des jours aussi où, en voyant tant de maçons à l'œuvre sur les deux rives de la Seine, et ces échafaudages ou squelettes de tours qui s'élancent depuis quelque temps au-dessus de nos toits les plus élevés, c'est aux ouvriers de Babel que nous sommes tenté de comparer les Parisiens. Voulez-vous avoir une idée de la confusion des langues, procurez-vous le catalogue des lettres autographes et manuscrites de toute sorte, provenant de feu M. L. de Montigny, dont la vente va commencer le 30 de ce mois. M. Laverdet, qui l'a rédigé, cite assez de fragments de ces épanchements épistolaires non destinés à la publicité, pour vous faire dire que nous fûmes, sommes et serons toujours la plus spirituelle et la plus niaise nation du monde. Et penser que tous ces manuscrits risquent d'être livrés intégralement à la publicité ! Or, vous qui me lisez, vous y êtes peut-être, comme moi-même, sans vous en douter ; car une moitié de ces pièces curieuses qui remontent à Henri III appartient à la génération contemporaine, et je me demande de quel droit on peut vendre de mon vivant, sous le nom d'autographes, je ne sais quelles folles lettres que j'ai pu écrire à M. Jules Janin qui, à ce qu'il paraîtrait, aura été dévalisé par quelque collecteur, car je parie qu'il y a plus de cent lettres à lui adressées. Comment se plaindre trop haut cependant, quand le chef de l'Etat, l'empereur lui-même, est imprimé tout vif dans cette collection et y cite ces deux vers :

> Le premier qui fut roi fut un soldat heureux :
> Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.
> (RACINE.)
>
> NAPOLÉON-LOUIS BONAPARTE.
>
> Fort de Ham, le 4 février 1844.

On peut remarquer, sans être coupable de lèse-majesté, que ces vers sont de Voltaire, qui serait très-fier de les voir annexés au domaine poétique de Racine. *Cuique suum.*

Mais que dirait M. Frayssinous, s'il vivait encore et qu'on lui mît sous les yeux ce paragraphe d'une de ses lettres à Mgr de Quélen, alors archevêque de Paris? « Montlosier est dangereux, Lamennais l'est cent fois davantage : emboucher la trompette pour prêcher la suprématie *temporelle* du pape, et croire en cela servir la religion dans le temps où nous sommes, est une des plus insignes folies que je sache ; le gouver-

Digitized by Google

nement, les deux Chambres, toute la magistrature de France, toutes les autorités et en général la France entière repousse cette doctrine. Leur silence ne passera-t-il pas pour un acte de faibesse ou de complicité? et si l'épiscopat n'est pas bien net de cet *ultramontanisme*, qu'arrivera-t-il? Cela mérite réflexion. » — Nous n'avions pas besoin de cette autorité pour être gallican : nous l'étions alors, nous le sommes aujourd'hui, quoique protestant contre toute intervention révolutionnaire dans les affaires de Rome. Plus d'un autographe prouverait à M. Dupin qu'on peut changer de manière de voir sur cette question... et sur quelques autres; par exemple, dans une lettre écrite en 1830 à M. Labbey de Pompières, l'ex-conventionnel Perard se proclame rallié à la monarchie : « Et, dit-il, qui ne se trouverait fier et heureux de vivre sous un roi *tel que le nôtre?*... En quel temps, sous la République, les libertés furent-elles plus authentiquement reconnues qu'aujourd'hui? Me croirait-on encore entiché du système républicain? Ah! il y a plus de vingt ans que j'en suis guéri sans retour...; nous en fîmes autrefois un essai trop fatal, etc. »

M. E. Legouvé achètera sans doute un autographe de Mlle Rabut qui nous révèle une cinquième *Madone de l'art;* cette jolie actrice écrivait de Bruxelles à Jules Janin qu'elle était au désespoir de jouer le vaudeville : « Mon cœur saigne plus d'une fois, allez, et pourtant je ne puis faire autrement, puisque le Théâtre-Français ne veut pas reconnaître tout ce qu'il y a en moi d'ardeur, de courage, de persévérance et d'*amour pour cet art que j'aime plus que la vie*... C'est vrai, monsieur : on m'offrirait, je crois, le titre de comtesse avec trois cent mille francs de rente, ou celui de sociétaire et devant jouer mon vieux et beau répertoire, pouvant lutter avec toutes ces dames, que, sans hésiter, je prendrais cette dernière position. C'est de la folie, n'est-ce pas? Que voulez-vous, je l'aime! » Janin, Janin, perfide confident de cette Melpomène méconnue, avez-vous pu vous laisser soustraire un pareil autographe! — Il y en a bien d'autres dans cette collection, ne fût-ce que celui des vers que Lacenaire appelle son chant du cygne... Quel cygne (*nigroque simillima cycno*)! Et cette page où ce bon M. François de Neufchâteau écrivait au Directoire : « La création de Versailles fut une insulte à la nature. Un despote voulut faire un palais dans un désert, le bon peuple paya les frais. Il en coûta à nos ancêtres environ deux milliards pour cette fantaisie royale, et le seul article des plombs, dans les mémoires, passa trente millions; le despote en rougit lui-même, et jeta lui-même au feu les mémoires de la dépense. Ainsi les rois se flattent d'effacer la trace du mal qu'ils font au monde. Heureusement en France les rois ont disparu. Versailles est un de leurs vestiges que la liberté doit effacer à son tour, si elle ne peut réussir à le purifier.

Digitized by Google

Mais sans doute votre sagesse s'occupera de préférence du facile moyen de le républicaniser, etc. » Quelques années après, M. François de Neufchâteau, devenu comte, oubliant ce beau zèle démocratique, se pavanait à la cour à côté de Fouché (de Nantes) devenu duc, et *tutti quanti*.

C'est probablement aux palinodies du premier Empire qu'il faut faire remonter la date d'une épître à Cicéron, qui n'a jamais été imprimée, et qui est connue de peu de personnes :

A MARCUS TULLIUS CICÉRON.

Avant d'exposer la tête et les mains de Cicéron sur la tribune aux harangues, Antoine les fit porter à Fulvie qui plaça la tête sur ses genoux et lui perça la langue avec des aiguilles.

Illustre Cicéron,
Prince de la harangue,
Fulvie eut bien raison
De te percer la langue :
Affaibli par les ans,
Souillant tes cheveux blancs,
Tu n'aurais pu te taire,
Et ta langue adultère
Aurait, pour t'avilir,
Flatté le triumvir.
D'une honte certaine
Te sauva le trépas,
Ou la vertu chrétienne
De nos jours ne vaut pas
Une vertu romaine.
Autant qu'à Rome et plus
N'avons-nous pas, en France,
Des Marcus Tullius,
Des Catons, des Brutus,
Dont la fière éloquence
Quarante ans a vanté
La sainte liberté ?
Elle était immortelle,
Ils seraient morts pour elle ;
Mais, serments superflus !
La liberté n'est plus,
Cicéron vit encore
Et de sa voix sonore
Amuse les échos
D'un sénat à l'huis clos.
Voilà Caton d'Utique,
Traître à la république,
Fidèle à l'empereur,
De son glaive héroïque
N'immolant que l'honneur.

Digitized by Google

Du grand tyrannicide
Le poignard parricide
S'est encore émoussé :
Oui, c'est Brutus lui-même,
Qui, dans l'instant suprême,
Abjurant son passé,
Près du trône d'Octave
Rampe en ministre esclave.
Orateur des Romains,
Quand Antoine et Fulvie
T'arrachèrent la vie,
Mutilèrent tes mains,
Te percèrent la langue,
Aux lauriers de ton front
Ils épargnaient l'affront;
D'une lâche harangue
Ils privaient le sénat.
Ne va pas les maudire,
Tu serais un ingrat,
Ils ne privaient l'Empire
Que d'un vil renégat.

Nous avons l'autographe de cette épître avec le nom de l'auteur (*hos ego versiculos feci*) : nous la destinons en prime au premier souscripteur du volume de nos *Arlésiennes*, qui va enfin paraître en mai, et qui contiendra quelques autres lettres inédites en prose ou en vers.

AMÉDÉE PICHOT.

Le cadre de notre chronique, qui n'est que la succursale de la correspondance de Londres, est trop restreint pour le nombre d'ouvrages dont nous voudrions faire mention. Nous songeons donc à y joindre un compte rendu spécial qui permettra au chroniqueur de se livrer sans remords à ses digressions capricieuses, à ses citations anecdotiques, à son humeur prosaïque et poétique tour à tour. Nous voici encore forcément en retard avec des ouvrages sérieux, dont les auteurs sont assez modestes pour réclamer une ligne ou deux au moins du chroniqueur lui-même, tout honteux de l'importance qu'on lui accorde. Comment deux lignes pourraient-elles suffire pour parler de *la Centralisation*, par M. Dupont-White, grave volume de philosophie politique, faisant suite à celui de *l'Individu et l'Etat*? Jugez-en par la question que s'est posée l'auteur : « Est-il bon que la souveraineté soit tout entière sur un point, ou répandue soit dans des localités, soit parmi des classes privilégiées : noblesse, église, cours de justice, corps enseignants?... Faut-il, en d'autres termes, que le gouvernement soit comme une juridiction à plusieurs degrés, ou comme un corps à plusieurs têtes? » Cette question est parfaitement expliquée, et, qui plus

Digitized by Google

est, parfaitement résolue par M. Dupont-White qui a déjà prouvé, esprit libéral et conservateur à la fois, qu'il est possible, sous tous les régimes, de concilier les libertés publiques et une direction souveraine. Nous ne nous étonnons pas qu'il s'apprête à publier, en français, l'ouvrage de M. St. Mill sur la *Liberté*, que nous nous proposons de comparer à celui de M. Jules Simon. Peut-être en ce moment les théories gouvernementales ont-elles un peu tort quand ce sont les questions d'économie politique pratique qui préoccupent et le fisc et les contribuables : nous n'avons donc pas mis de côté une brochure de M. Casimir Perrier qui s'est fait l'antagoniste du nouveau traité de commerce avec l'Angleterre; nous la citerons quand nous aurons recueilli tous les documents qui se produisent en Angleterre même, et encore moins oublierons-nous une publication dans le même sens qui nous arrive ce matin même : *le Régime douanier en* 1860, où nous reconnaissons l'argumentation lucide de M. Léon Talabot, dont la compétence n'est récusée par personne, et qu'il eût été utile de consulter en haut lieu, car il nous a semblé que quelques-unes de ses objections n'avaient que le malheur d'arriver trop tard; nous le disons d'autant plus franchement que les traditions de la *Revue Britannique* nous appellent plus souvent à parler en faveur du principe de la liberté commerciale. En histoire, après avoir apprécié le dix-septième volume de M. Thiers, nous exprimerons toute notre estime pour la consciencieuse narration des premières années de la Restauration, par M. L. de Vielcastel, dont l'ouvrage n'aura pas moins de six volumes. Comme histoire de fantaisie, les études de M. Arsène Houssaye sur M^lle^ de La Vallière et M^me^ de Montespan ne seront pas exclues de notre examen critique. Si Crébillon ressuscitait pour faire de l'histoire, il se placerait ainsi entre M. Capefigue et M. Michelet. Avec le même intérêt nous recommanderons, à ceux qui aiment l'histoire anecdotique, *les Cours galantes*, par M. Gustave Desnoireterres, qui aura le succès de *l'Esprit de l'Histoire*, par M. Ed. Fournier, déjà à sa seconde édition [1].

Au milieu de tant de petits volumes frivoles, ceux-là ont le mérite d'apprendre quelque chose à ceux qu'ils amusent. Nous ne saurions cependant accuser ni MM. Michel Lévy, ni MM. Hachette, ni M. Amyot, ni M. Bourdilliat, d'exclure de leurs catalogues les ouvrages instructifs. Voici des *Etudes littéraires et morales sur Homère*, par M. Widal, qui serait le bienvenu à en offrir un exemple à M. Gladstone, le chancelier de l'Echiquier d'Angleterre, le plus classique des financiers, et à M. Grote, le plus classique des banquiers de la Cité de Londres. Voici en même

[1] Nous signalons provisoirement l'élégance bibliographique de ces volumes. Les éditions de M. E. Dentu rivalisent avec celles de M. Techener.

Digitized by Google

temps un nouveau choix des *Chants populaires de la Grèce moderne*, réunis, classés et traduits par M. de Marcellus. Voici une *Dissertation sur les Gètes*, par M. Birgmann, dissertation ethno-généalogique pleine de faits et d'aperçus qui doivent avoir coûté de longues études à ce professeur érudit, que les universités allemandes envient à notre Faculté des lettres de Strasbourg. Ce commencement d'énumération bibliographique nous laisse à peine un quart de page pour annoncer aux amateurs de la grande chasse le volume dans lequel M. Bombonnel, le tueur de panthères, raconte ses exploits en émule de Jules Gérard, — l'*Histoire d'une jolie fille*, par M. Perret, autre récit de chasse qui a ses périls comme la chasse à la panthère (demandez plutôt aux meuniers de Precy-le-Sec), — les *Scènes de la vie juive en Alsace*, par M. Daniel Steuben, qui nous révèle dans une note ce grand fait ethnographique que le portrait de Roboam, mort il y a trois mille ans, et retrouvé en Egypte par Champollion, offre identiquement les traits de l'Israélite de nos jours ! — Il n'y a pas d'ethnographie, mais beaucoup d'esprit et d'originalité dans *Brancas* et *les Amours de Quaterquem*, par M. Alfred Assolant, — beaucoup d'esprit encore et un excellent style dans *Rose André*, *Un Van Dyck* et *le Filleul du notaire*, nouvelles par M. Emile Renault ; quant à *Rose et Gris*, par M. Em. Forgues, sous ce titre devinez si vous pouvez deux des meilleurs romans anglais, spirituellement réduits à des proportions françaises et couronnés par une des plus joyeuses nouvelles publiées il y a vingt ans dans la *Revue Britannique*, que le traducteur a oublié de citer dans sa préface, persuadé que nos lecteurs n'ont pas oublié *le Portefaix de Bristol*. M. Em. Forgues nous rendra cet emprunt avec usure. — C'est par des citations que nous ferons connaître une nouvelle série des *Poëtes contemporains de l'Allemagne*, par M. N. Martin. Dans ce volume, qui fait partie d'une bibliothèque moderne éditée avec goût par MM. Poulet-Malassis et de Broise, M. N. Martin nous démontre qu'il a encore perfectionné sa facilité de traduire tantôt en vers, tantôt en prose. Ses courtes notices ajoutent un mérite de plus à cette anthologie septentrionale. Reste le bouquet de nos annonces : une cinquième édition des *Epîtres* et des *Satires* de M. Viennet, cinquième édition, revue, augmentée, et qui contient entre autres l'*Epître à mes quatre-vingts ans*, qui, dit l'illustre héritier de Boileau, ferait bien vite écouler cette édition, si tous ceux qui me la demandent voulaient l'acheter. Que MM. Hachette et Lahure préparent donc la sixième.

Le Directeur-gérant de la *Revue Britannique* : AMÉDÉE PICHOT.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Agronomie. — La petite culture en Angleterre..... 5

Statistique. — *Economie sociale.* — Hygiène des professions industrielles.. 289

Economie politique. — *Finances.* — *Législation fiscale.* — De l'impôt en Angleterre, en France et aux Etats-Unis..... 397

Navigation. — *Voyages de découvertes.* — Journal du voyage du capitaine M'Clintock à la recherche des débris de l'expédition Franklin (2e, 3e et dernier extraits)..... 39, 529

Littérature. — *Biographie.* — Érasme..... 79

Histoire naturelle. — Les jardins zoologiques et l'acclimatation des animaux. 119

Voyages. — Un pèlerinage de marins en Terre sainte..... 157

Beaux-Arts. — *Biographie.* — Ary Scheffer, sa vie et ses œuvres, par Mme Grote (1re partie)..... 363

Romans. — Un Gentleman (3e et 4e extraits)..... 205, 423

Voyages romanesques. — Les aventures de sir Amyas. — Conclusion..... 467

Nouvelles des Sciences, de la Littérature, des Beaux-Arts, du Commerce, de l'Industrie, de l'Agriculture. — Le Parlement de la Grande-Bretagne. — Déconvenue des whigs. — Les Orléans vengés. — Un regret de Napoléon Ier. — La taxe du papier. — Les fabriques de papier en Angleterre. — Les guenilles instrument de civilisation. — Le nouveau bill de réforme. — Un scandale. — *Lettres d'outre-tombe.* — Le prince Albert. — Une lettre électorale de lord Macaulay. — L'Angleterre maudite par une femme. — L'âne excommunié. — Caricatures sur les Savoyards. — Les filles d'honneur et leur cocher. — Mrs. Jameson. — L'amour de l'art. — *La Transformation.* — Le faune de Praxitèle. — La roche Tarpéienne. — Une seconde édition de la tête d'Yorick. — Le deuil du libraire, etc. etc.. 255

Economie politique : M. Carey, l'économiste américain..... 270

Correspondance de Londres. — Les vacances pascales. — M. Bright à Manchester et sir Robert Peel en Suisse. — Une tempête d'opposition dans un verre d'eau ministériel. — Avertissement et leçon. — L'appel aux anglicans. — Eglises et théâtres. — Le Théâtre de la Reine et Covent-Garden. — M. Faure italianisé. — *Un drame à bord.* — Le *Drapeau* de M. Mocquard. — La gloire de l'Empire à Londres. — Le champion de l'Angleterre. — David et Goliath. — M. Louis Blanc et les charlatans de l'ancien régime. — L'éloquence de M. Gladstone. — Les jardins zoologiques. — Charles Ier et M. John Forster. — George Rose et les jacobites. — Des vers de prétendant. — Miss Muloch et miss Evans, etc., etc..... 510

Correspondance du Japon. — Les volcans du Japon, etc..... 530

Chronique et Bulletin bibliographique. — L'annexion. — La Savoie à Londres. — *Le Feu au couvent.* — Source d'or négligée par les économistes. — *Rêves d'amour* et *Tentation.* — Abus du duel. — Le suicide politique. — Le docteur des Etangs. — Le petit mot de la mort volontaire. — *Lettres d'Everard.* — Accusation portée contre les femmes. — Les gladiateurs de la plume. — La propriété littéraire. — *Les grandes usines.* — *La Magie maternelle.* — Deux lettres de Georges Sand, etc., etc..... 277

L'humeur des Alpes. — Racine et Shakspeare. — La Comédie-Française et la petite-fille de Racine. — Mme Guyon et Mme Ristori. — *La Madone de l'art.* — *L'Aventurière.* — La courtisane de *Venise sauvée.* — Le nouveau public des théâtres. — Le théâtre sous la Convention. — M. Eugène Marron. — *Les Usines de France.* — L'épuration républicaine des tapis. — *Les Girondins.* — *Les Origines de Paris.* — La tour de Babel. — Autographes. — Une annexion littéraire de Napoléon III. — Un évêque gallican. — Deux farouches démocrates. — Epître à Cicéron. — La centralisation. — Le régime douanier. — Variétés bibliographiques, etc., etc..... 535

Paris. — Typographie Hennuyer, rue du Boulevard des Batignolles, 7.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google